600.1 r. $\frac{2}{5-6}$

GENÈVE

H. GEORG, LIBRAIRE-ÉDITEUR

MÊME MAISON A BALE ET A LYON

L'AFRIQUE

EXPLORÉE ET CIVILISÉE

JOURNAL MENSUEL

DIRIGÉ PAR

M. Gustave MOYNIER

Membre de la Commission internationale de Bruxelles pour l'exploration et la civilisation de l'Afrique centrale; membre correspondant de l'Académie d'Hippone, et des Sociétés de géographie de Marseille, de Nancy, de Loanda et de Porto.

RÉDIGÉ PAR

M. Charles FAURE

Secrétaire-Bibliothécaire de la Société de géographie de Genève, membre correspondant des Sociétés de géographie de Lisbonne, de Loanda, de Porto et de Saint-Gall.

L'Afrique paraît le premier lundi de chaque mois, par livraisons in-8° d'au moins 20 pages chacune; le texte est accompagné de cartes, chaque fois que cela paraît nécessaire.

Le prix de l'abonnement annuel, **payable d'avance,** est de **10 francs,** port compris, pour tous les pays de l'Union postale (première zone); pour les autres, 11 fr. 50.

Tout ouvrage nouveau relatif à l'Afrique, dont il est envoyé deux exemplaires à la Direction, **a droit à un compte rendu.**

Adresser tout ce qui concerne la **rédaction** à **M. Gustave Moynier, 8, rue de l'Athénée, à Genève (Suisse).**

S'adresser pour les abonnements à l'éditeur, M. H. Georg, à Genève ou à Bâle.

On s'abonne aussi :

Dans tous les bureaux de poste de la Suisse.

Chez MM. Ch. DELAGRAVE, libraire. 15, rue Soufflot, à Paris.

MUQUARDT, libraire de la Cour, 45. rue de la Régence, à Bruxelles.

DUMOLARD frères, libraires. Corso Vittorio Emmanuele, 21. à Milan.

F,-A. BROCKHAUS, libraire, Querstr., 29, à Leipzig.

L. FRIEDERICHSEN et Cie, libraires, Admiralitätsstr, 3/4, à Hambourg

Wilhelm FRICK, libraire de la Cour, Graben 27, Vienne (Autriche).

TRUBNER et Cie. libraires, Ludgate Hill. 57/59. à Londres E. C.

Et chez les principaux libraires de tous les pays.

AVIS. — *Nous mettons à la disposition de nos nouveaux abonnés un certain nombre d'exemplaires complets de la IIme, de la IIIme et de la IVme année. La Ire est épuisée.*

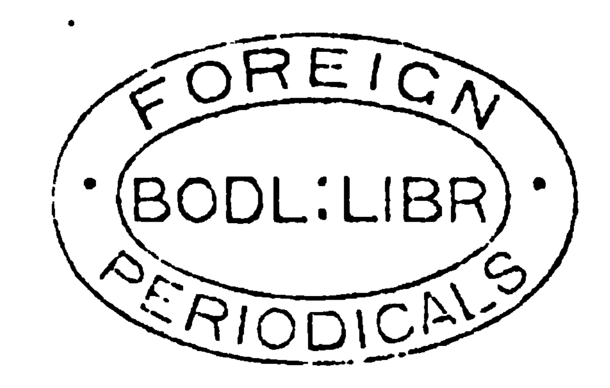
L'AFRIQUE

EXPLORÉE ET CIVILISÉE

JOURNAL MENSUEL

CINQUIÈME ANNÉE

1884



GENÈVE
H. GEORG, LIBRAIRE-ÉDITEUR
1884



Genève. — Imprimerie Charles Schuchardt.

BULLETIN MENSUEL (*7 janvier 1884.*)[1]

La France et l'**Algérie** sont reliées par trois **câbles sous-marins** posés entre Marseille et Alger; mais le grand nombre de dépêches échangées entre la mère patrie et la colonie produit un encombrement, qui a suggéré au directeur-ingénieur du bureau central de Marseille, et à l'un de ses employés M. Brahic, l'idée de substituer à la transmission ordinaire à la main, une transmission mécanique d'après le système Wheastone, depuis longtemps en usage sur les lignes aériennes. Des expériences ont été faites entre la France et l'Algérie et le résultat a été satisfaisant; au lieu de 30 dépêches à l'heure en moyenne, on a pu en transmettre 90. Ce perfectionnement permettra d'abaisser à cinq centimes par mot le tarif des dépêches.

Une caravane de 250 **esclaves** amenés du Kordofan a été récemment capturée à **Siout.** Au Caire, un des principaux marchands d'esclaves a été découvert et arrêté. On a trouvé en sa possession trois esclaves noires et trois Circassiennes; elles ont été délivrées et toutes ont accepté la liberté, sauf une Circassienne qui a positivement refusé de quitter son maître, non pas tant par affection pour lui que par le désir de faire connaissance avec l'intérieur d'un somptueux harem égyptien.— Une des difficultés qui s'opposent à la suppression immédiate de l'esclavage, c'est l'embarras où l'on se trouve au sujet des femmes esclaves libérées, embarras si grand qu'un Anglais philanthrope, l'un des meilleurs conseillers du khédive, hésite à insister sur l'abolition, aussi longtemps qu'on n'aura pas pris des mesures suffisantes pour la protection des femmes rachetées et émancipées. Mme Sheldon Amos écrit à ce sujet, du Caire au *Daily News* : La position d'une femme arrachée à une bande d'esclaves, ou qui obtient légalement son émancipation d'un harem de pacha, est très périlleuse. Dans un pays où la vie du harem offre seule une espèce de protection aux femmes, une femme isolée, ignorante, sans défense, est exposée aux plus grands dangers; le suicide et le meurtre en sont trop souvent la conséquence. Des philanthropes anglais, d'accord avec le gouvernement égyptien, ont conçu le plan d'un **home** en faveur des

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

esclaves femmes libérées. La direction en serait confiée à des dames anglaises, ayant fait leurs preuves dans l'œuvre de secours au milieu des pauvres de Londres. Quant aux finances, les frais devant être assez considérables, on s'est adressé à un généreux anglais dont on attend la réponse.

Pendant l'année dernière, M. **Josef Menges** a exploré, aux frais de M. C. Hagenbeck de Hambourg, la partie orientale du **Soudan égyptien,** entre Kassala et la mer Rouge, en particulier certains districts que n'avait visités jusqu'ici aucun Européen. Il en a rapporté une riche collection de dessins, d'itinéraires et d'observations astronomiques, qui serviront à dresser une carte dont l'exécution est confiée à l'Institut géographique de Gotha. Il est reparti récemment pour faire un nouveau voyage dans l'Afrique orientale. Il tâchera de pénétrer de Berbéra dans l'intérieur; si les Somalis s'opposent à son projet, il retournera à Kassala, pour se diriger de là vers le sud ou le sud-est; dans ce cas il s'efforcerait de faire le relevé exact de la route de Souakim à Kassala.

Le D[r] **Stecker** est revenu à Berlin, chargé de lettres du roi d'**Abyssinie** pour l'empereur d'Allemagne, la reine d'Angleterre et le président de la République française. Le négous s'y plaint de nouveau que la paix n'ait pu être conclue avec l'Égypte; il réclame un libre accès sur la mer Rouge, pour pouvoir faire entrer les marchandises dans ses États sans droits de douane, et la cession des districts des Bogos, de Menza, de Gallabat, etc. Il a dit au D[r] Stecker à son départ: Je ferai encore une tentative; mais si les puissances de l'Europe ne m'écoutent pas cette fois-ci, je commencerai une guerre acharnée et n'épargnerai aucun pays sur la frontière; je laisserai piller et dévaster tout ce qui sera à la portée de mes troupes. Il se préparait à envahir le Gallabat, dépourvu de troupes par suite de l'expédition du Kordofan, et a nommé le cheik Saleh, son ami, *ras* de Gallabat. Il a enfin exprimé son mécontentement, au sujet du refus de Rohlfs de retourner en Abyssinie pour lui aider à conclure la paix avec l'Égypte. D'après une lettre de Rohlfs au secrétaire de l'Antislavery Society, c'est le dernier appel du négous à l'Europe. Il semble qu'il ait déjà commencé à mettre ses menaces à exécution, car le général ras Aloula est descendu des montagnes d'Abyssinie, et a taillé en pièces des bachi-bozouks dans le voisinage de Massaoua. Peut-être est-ce l'attaque des partisans du mahdi contre Souakim qui a incité le négous à faire cela. Rohlfs ne croit pas que le roi d'Abyssinie veuille jamais s'allier au mahdi, malgré les propositions de celui-ci, mais il insiste pour que l'Angleterre intervienne, afin d'amener la conclusion de la paix entre l'Abyssinie et l'Égypte.

Dans une conférence que le Dr **Fischer** a faite à la Société de géographie de Hambourg, il a exprimé l'idée que les territoires situés au sud du Kilimandjaro et entre ce dernier et le mont Mérou, près duquel il a passé dix jours en revenant du lac Naïvasha, le pays de Tchaga et celui d'Arusha, sont bons pour la colonisation. L'élévation du plateau au-dessus de la mer (de 1000m à 1500m), fait que le climat n'en est pas trop chaud ; il est arrosé par une quantité de cours d'eau qui ne tarissent jamais. Les **Wakuafis** qui y habitent étaient autrefois sujets des Masaïs, mais, dans ces derniers temps, ils se sont tellement fortifiés qu'aucun Masaï n'ose plus envahir leur territoire. Ils se servent d'armes à feu qu'ils échangent aux caravanes, contre des esclaves enlevés dans des razzias au milieu des populations des monts Paré. Les relations que la caravane eut avec les Wakuafis pendant son séjour au mont Mérou furent si cordiales, que les Wakuafis exprimèrent le désir de voir des Européens s'établir chez eux d'une manière permanente. Les bois de charpente et d'ébénisterie abondent sur les pentes des montagnes ; le sol est favorable à l'élève du bétail ; la tsétsé ne s'y rencontre pas ; les transports de marchandises à la côte pourraient s'effectuer en dix jours avec des ânes du pays des Masaïs, plus vigoureux que ceux de l'Ounyamouézi. La caravane du Dr Fischer en avait pris 40, qui se sont très bien comportés, quoique leur charge fût de 75 à 90 kilog.

D'après une lettre de M. Ledoulx, consul de France à Zanzibar, les **Masaïs** ont été signalés à Mdoumi, à quelques lieues de la côte. Le sultan Saïd Bargasch a donné au gouverneur de Saadani l'ordre de les refouler, et lui a envoyé des munitions. On espère que ce chef énergique en aura eu facilement raison, mais il est à craindre qu'obligés de se retirer dans l'intérieur, les Masaïs n'inquiètent les caravanes de Pangani et de Tanga. On les dit poussés par Embarouk, chef rebelle que Saïd Bargasch a dû combattre l'année dernière, et qui n'aurait pas accepté sans arrière-pensée les conditions mises à sa soumission.

Le capitaine **Bloyet** continue ses travaux de triangulation dans l'**Ousagara** et dans l'**Ouzigoua**. Après un séjour à Mrogoro, où se trouve la nouvelle station des missionnaires de Bagamoyo, il devait se rendre à Mhonda dans le Ngourou, puis redescendre sur Mandéra, traverser l'Oudoué et gagner la côte pour se reposer, expédier ses collections en France et se ravitailler.

Les **missionnaires** de **Mrogoro** ont terminé les constructions nécessaires à l'installation des dix-huit familles de nègres libérés qui doivent former le noyau de la nouvelle colonie; il les ont fait chercher à

Bagamoyo et les ont établies, chacune sur un lot de terre, en leur donnant les instruments nécessaires pour l'exploitation. Aux premiers sentiments de méfiance que l'arrivée des blancs avait excités, a succédé une bienveillance de plus en plus marquée de la part des naturels. Mrogoro étant un lieu de passage pour les caravanes de l'Ousagara, de l'Ourougourou, de l'Oukami et de l'Oukoutou, des transactions importantes s'y opèrent, et la civilisation y pénètre peu à peu; les sacrifices humains tendent à disparaître et les sorciers perdent de leur crédit. Les indigènes commencent à admettre que la sécheresse, les épidémies, les calamités publiques et les décès pourraient bien n'être pas dus à l'influence maligne de tel ou tel individu, et qu'il n'est ni humain ni raisonnable de brûler à petit feu le malheureux que les sorciers ont désigné comme l'auteur du mal. La reine Simba Mouéni a promis son concours pour faire cesser ces honteuses pratiques et en châtier les auteurs; elle témoigne une grande bienveillance aux missionnaires.

Le transfert du personnel de la station de Masasi à **Néouala** s'est opéré sans difficulté. Le chef Songila, qui avait conduit l'attaque des Magwangwaras contre Masasi est mort, et ses gens ont passé à l'ouest du Nyassa, suivant la coutume de quitter une ville à la mort d'un chef. Leur principal chef, Chipeto, a attaqué Meto, roi de Mwalija, secouru par les Mavitis des bords de la Rovouma.

Toutes les personnes qui s'intéressent au développement de la civilisation dans l'Afrique centrale ont été douloureusement émues, à la nouvelle de la mort de M. **J. Stewart**, un des hommes qui ont le plus contribué à faire connaître la région du lac **Nyassa**. Après avoir construit, en 1878, la route qui longe les cataractes du Chiré, pour faire passer, par sections, l'*Ilala* destinée à la navigation du Nyassa, et en avoir relevé dans les années subséquentes les côtes occidentale, septentrionale et orientale, il construisait la route entre les deux lacs Nyassa et Tanganyika, et était occupé d'y faire passer le steamer la *Bonne Nouvelle*, envoyé par la Société des missions de Londres au Tanganyika, lorsque la fièvre l'a emporté le 31 août. Dans ses dernières lettres du 2 juillet et du 1er août, à M. Stevenson, le promoteur de la route, il lui donnait des détails sur l'exécution des différentes sections de celle-ci, et sur l'aide qu'il trouvait auprès de certains chefs. Il avait visité peu auparavant, à 160 kilom. au S.-O. de Maliouanda, un chef puissant, nommé Mivini Wiwa, belliqueux et adonné à la traite, qui fait souvent des incursions dans la région de la Loangoua, affluent de la rive gauche du Zambèze. L'explorateur français M. **Rigaud** avait passé par Maliouanda avec

sa caravane de Zanzibarites, se rendant aussi chez Mivini Wiwa, et de là, vraisemblablement, au lac Bangouéolo, le but de son voyage. Le dernier numéro des *Proceedings* de la Société de géographie de Londres, qui renferme les lettres de Stewart, est accompagné d'une carte du Nyassa, donnant le dernier relevé fait par lui de la côte orientale. On peut juger, par les indications qu'il y a inscrites, que cette côte est très peu peuplée ; à Chitesi, à Losewa et à Makanjira, il y a un assez grand nombre de villages, mais ailleurs la rive est ou bordée de rochers ou marécageuse. Le port de Bampa est un des meilleurs du lac, et l'*Ilala* y est souvent entrée. L'intérieur, dans le voisinage de Bampa, abonde en éléphants. — Enfin, M. Stewart insistait pour que des mesures énergiques fussent prises pour s'opposer au développement de la traite dans la région des lacs, sans quoi les chasseurs d'esclaves, refoulés du nord vers le sud, pulluleraient bientôt au Nyassa. Nous avons déjà annoncé la nomination du capitaine **Foot** comme agent consulaire dans cette région, avec mission spéciale d'y surveiller la traite. D'après le *Central Africa*, M. Foot s'est rendu à son poste avec sa femme, deux jeunes enfants et une domestique anglaise.

La concession accordée à la maison Luderitz de Brême, à **Angra-Pequena**, s'est beaucoup étendue depuis notre dernier numéro. D'après les journaux anglais et allemands que nous recevons, elle embrasserait actuellement toute la côte, du 26° lat. S. jusqu'à l'embouchure du fleuve Orange, soit une ligne de côtes de 45 milles géographiques (72 kilom.) sur une profondeur de 20 milles à l'intérieur (32 kilom.), c'est-à-dire que, des 10 milles carrés qu'elle comportait primitivement, elle s'est élevée à 900 milles carrés. Le missionnaire Bam, de Béthanie, qui est entré en rapport avec les directeurs de l'entreprise, écrit à la Société des missions rhénanes que, jusqu'à présent, l'affaire réussit pleinement et ne nuit en aucune manière à l'œuvre missionnaire. Déjà en septembre les troupeaux de bœufs et de petit bétail des nouveaux établissements étaient les plus forts du pays, beaucoup de marchands s'étant rendus à Béthanie pour y vendre leurs bestiaux, argent comptant. Les indigènes bénéficient aussi des nombreux travaux à faire pour la construction des magasins, le transport des marchandises, etc ; jusqu'à aujourd'hui on n'a importé ni eau-de-vie ni autres spiritueux quelconques ; les chefs de Béthanie en avaient fait une condition indispensable de la concession. En revanche, le nouvel établissement paraît devoir être un encouragement à la prolongation des hostilités entre les **Héréros** et les **Namaquas.** Ces derniers ont continué à enlever des bestiaux à leurs adver-

saires, et les missionnaires ne doutent pas qu'une partie de ceux qui ont été vendus aux agents de la maison Luderitz ne provienne de ces razzias. Les Namaquas sont heureux d'avoir un marché si rapproché, où ils peuvent, en échange de leur butin, recevoir des armes et des munitions pour de nouvelles incursions. De leur côté les Héréros, très excités, réclament des Allemands des armes et des munitions, pour être en état de lutter contre les Namaquas et de les attaquer à leur tour.

Dans son exploration de la côte occidentale d'Afrique au point de vue de l'exploitation minière, le Dr **Hœpfner** a atteint le **Damaraland,** où il a pu constater les progrès que les indigènes ont faits dans la civilisation, sous l'influence des missionnaires. Non seulement ils ont appris à se vêtir, mais, à l'élève du bétail ils ont ajouté la culture des champs. A Okozondyé, sur l'Omarourou, il a vu de bons légumes de différentes sortes, des melons d'eau, des figues, des raisins. Dès que la saison des pluies est passée, les Héréros utilisent le lit desséché de la rivière pour y cultiver de l'orge. Le Damaraland a de nombreux lits de cours d'eau, qui se remplissent pendant la saison des pluies ; c'est dans le pays des Namaquas, que la nature prend l'aspect d'un désert, dont la zone s'élargit à mesure que l'on avance vers le sud. Si cette région n'est pas très fertile, en revanche elle est salubre. Les Européens pourraient y créer de vastes jardins, y cultiver la vigne, élever des bestiaux et des autruches dans d'immenses pâturages, avec l'avantage d'être en rapport direct avec la mer pour l'écoulement de leurs produits.

Le **P. Duparquet** continue son exploration de l'Ovampo pour y multiplier les stations missionnaires; après en avoir fondé une dans l'Oukouanyama, il songe à en établir une chez les Amboellas, entre le Coubango et le Tchobé. Retenu à Humbé, sur le Cunéné, par les hautes eaux, il a envoyé le **P. Hogan** faire visite au roi de l'**Oukouanyama,** Nambadi, successeur de Kipandéka décédé. Pour atteindre sa résidence, le P. Hogan a dû traverser le petit Ombandja, dont la population est douce, hospitalière et très laborieuse. A l'arrivée du missionnaire, plus de 300 personnes étaient occupées à creuser des puits de plus de 12^{m} de profondeur; le roi lui-même encourageait leurs travaux par sa présence. Toute la contrée est sillonnée d' « omarambas » qui sortent du Cunéné et se rendent, les uns dans le grand Ombandja, les autres dans l'Oukouambi; un de ces derniers, traversé par l'expédition du P. Hogan, a plus de deux kilomètres de large, et se prolonge jusqu'au lac Etosha. Le premier village de l'Oukouanyama, gouverné par le chef Nankonda, est une colonie récente, composée de jeunes gens qui, lors du passage du mis-

sionnaire, étaient occupés à défricher la forêt pour y créer des champs de céréales, tandis que d'immenses troupeaux de bœufs s'abreuvaient dans l'omaramba voisin. Ces jeunes gens d'ailleurs avaient beaucoup voyagé ; ils avaient vu Omarourou, où le P. Hogan avait été précédemment ; ils le traitèrent comme une ancienne connaissance et lui fournirent un guide pour le conduire jusqu'à sa destination. Au bout de quatre heures de marche à travers une contrée populeuse et bien cultivée, la caravane rencontra, auprès d'un puits où elle s'était arrêtée pour se reposer, une troupe d'Amboellas, conduits par deux chefs, faciles à distinguer à la richesse de leurs vêtements. C'étaient des marchands qui retournaient dans leur pays, sur les bords de la rivière Okachitanda ; la localité qu'ils habitaient se nomme Pompali Akola. L'explorateur M. Dufour l'a visitée; c'était là que le P. Duparquet comptait créer une station. Les deux chefs éprouvèrent une grande joie en apprenant que les missionnaires songeaient à se fixer chez eux. Ils promirent un vaste terrain, et fournirent toutes les explications nécessaires au sujet des marchandises ayant cours dans leur pays. Ils allaient faire le commerce à Mossamédès, pour en rapporter les marchandises européennes qu'on trouve à la côte; les fusils à pierre ont perdu chez eux toute leur valeur; ils ne se servent plus que d'armes perfectionnées. Leur pays n'est qu'à cinq journées de marche de l'Oukouanyama. Leur teint est brun plutôt que noir; leur figure allongée et leur nez aquilin, rappellent le type européen. La description qu'en fait le P. Hogan s'accorde avec le portrait que Serpa Pinto a donné d'un prince amboella de la rivière Couchibi. Le lendemain de cette rencontre, l'expédition missionnaire arrivait chez Nambadi, roi de l'Oukouanyama, beau jeune homme de 17 ans, aux manières européennes, plein d'intelligence, avide d'instruction, et ayant à cœur d'introduire la civilisation dans son pays. Passionné pour l'équitation, il faisait exercer en sa présence, par ses ses écuyers, quatorze chevaux magnifiques. Il donna immédiatement audience au P. Hogan, faveur que, à ce qu'il paraît, il n'accorde que très rarement. Une fois installés dans l'Oukouanyama, les missionnaires s'avanceront jusque dans le pays des Amboellas; pour commencer leurs travaux dans le bassin supérieur du Zambèze.

Le séjour du Dr **von Dankelmann** dans la province de **Mossamédès,** et la visite qu'il a faite aux Boers de Humpata, ne lui ont pas laissé une impression favorable de cette partie des possessions portugaises. Les baies maritimes sont extrêmement riches en poissons, mais on n'en tire aucun profit, pas plus que des trésors enfouis dans le sein

de la terre, ou des richesses qu'offrent la flore et la faune. Les lions, les tigres et les hyènes y exercent encore leurs ravages. Le voyage pour se rendre chez les Boers est extrêmement coûteux et incommode. On fait encore la route en wagon à bœufs, comme dans l'Afrique australe, mais, tandis qu'au Cap un wagon attelé revient à 3500 francs environ, à Mossamédès il coûte plus de 6000 francs, et il faut de 20 à 24 jours pour faire le voyage. Les conditions du travail laissent aussi beaucoup à désirer; sans doute la main-d'œuvre ne coûte pas cher, comparativement aux prix de l'Europe, mais, vu les formalités exigées par la loi, il est impossible de songer à aucun développement de l'industrie; si un capitaliste met son argent dans une fabrique, il doit considérer son capital comme perdu, en cas de vente ou de départ.

D'après une lettre du missionnaire **Ramseyer,** établi à Abétifi, dans l'**Achanti**, la guerre civile continue à sévir dans ce pays, entre les partisans du nouveau prince de Coumassie, Owonsou Koho, et ceux du roi détrôné, Kofi Karikari. Ce dernier a cherché à gagner à sa cause les habitants de la province de Coumavon, qui ont refusé de devenir ses alliés, et qui, craignant son ressentiment, ont demandé aux chefs de l'Okwaou, protégés des Anglais, d'intervenir en leur faveur auprès du gouverneur, Sir Samuel Rowe, pour qu'il les prenne aussi sous sa protection. Owonsou Koho n'a guère pour lui que les chefs de Coumassie, tandis que le peuple de l'Achanti lui préfère Karikari, qui, pour le moment, a établi sa résidence à Bareman, aux environs de la capitale. Les grandes villes, excepté Coumassie, l'ont proclamé roi de l'Achanti, parce que, dit-on, Karikari a reçu de bonnes leçons pendant la guerre des Anglais; il a beaucoup appris, et sera prêt à accueillir dans sa capitale tout Européen qui voudra lui donner de bons conseils. Il a envoyé à la côte des messagers, pour faire savoir au gouverneur que le prince Owonsou Koho et d'autres chefs se refusent à lui rendre le trône de l'Achanti, qu'il a patienté jusqu'à présent par condescendance pour Son Excellence, mais qu'il la prie d'user de son influence pour forcer le dit prince à lui céder la place. Il a en outre demandé à M. Ramseyer de venir auprès de lui, disant qu'il veut avoir des missionnaires et des écoles. M. Ramseyer attend de le voir affermi sur le trône, et croit que, s'il est proclamé à Coumassie, les portes de cette capitale jusqu'ici fermées s'ouvriront à l'œuvre des missions. — D'après un télégramme de Cape-Coast-Castle, Karikari et la reine sa mère ont été faits prisonniers par le prince Owonsou Koho; Karikari a envoyé un messager au gouverneur anglais, pour lui demander de réclamer leur mise en liberté.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

L'importance de la pêche du corail, qui constituait autrefois une des principales industries des côtes de l'Algérie, ayant beaucoup diminué par suite d'une exploitation défectueuse, le ministre de la marine a publié à ce sujet un décret prohibant l'emploi des engins nuisibles à la reproduction, pour permettre au repeuplement des bancs de corail de rendre à cette industrie son ancienne prospérité.

Le gouverneur de l'Algérie a accordé un subside de 4000 fr. pour le forage de puits artésiens dans la région de Sétif.

Un projet de loi, déclarant d'utilité publique le chemin de fer de Biskra à Touggourt, a été présenté à la Chambre des députés. Le projet prévoit le prolongement de cette ligne jusqu'à Ouargla. Ce serait un moyen de ramener sur le territoire algérien les produits du Soudan qui s'écoulent vers la Tripolitaine.

La ligne télégraphique entre Gafsa et Kairouan est terminée.

Une convention a été conclue entre la Société des armateurs anglais et la Compagnie du Canal de Suez représentée par M. Charles de Lesseps. Cette convention est soumise à l'examen de la Chambre de commerce de Londres. D'autre part, la réunion de l'Association des armateurs des steamers du Nord de l'Angleterre a demandé que ses vues fussent prises en considération avant qu'un arrangement définitif fût conclu.

Le comité de l'Antislavery Society a protesté, auprès de Lord Granville, contre la nomination par le khédive de Siber-pacha, l'ancien fameux chef des trafiquants d'esclaves pendant l'administration de Gordon et de Gessi, au commandement de l'armée égyptienne destinée à assurer la libre circulation de Souakim à Berber.

L'explorateur autrichien Marno est mort à Famaka, sur la rive droite du Nil Bleu, au moment où il se préparait à venir dans sa patrie pour y rétablir sa santé.

Le Dr Bohndorf a dû, pour des raisons de santé, revenir en Allemagne, où il a rapporté une partie des riches collections du Dr Junker.

Le ministère du commerce italien traite actuellement pour établir un service de paquebots entre l'Italie et la baie d'Assab.

M. Lubrano, de Naples, s'est rendu à Assab avec une provision de produits napolitains, pour nouer des rapports avec la caravane du Choa, attendue en décembre dans la colonie italienne. — L'exploitation des salines d'Assab marche rapidement; le sel qu'on en extrait remplacera aux Indes celui de Cagliari, dont le transport est très coûteux.

M. le capitaine Vincent Ferrario, qui a fait partie de l'expédition de Matteucci, en Abyssinie, retournera dans ce pays avec le capitaine Martini, ancien compagnon d'Antinori au Choa.

Un télégramme de Zanzibar annonce que l'expédition de J. Thomson était, le 1er août, dans le voisinage du lac Naïvasha, à 200 kilom. environ du Kilimandjaro.

Les dernières nouvelles de M. O'Neill, du 30 septembre, étaient datées de Mabakoué, par 15° 10′ lat. S. et 33° 55′ long. E. de Paris. Il avait quitté Namurola le 30 juillet, puis le 13 et le 14 août il avait franchi, à 1300^{m} d'altitude, les monts

Inagou, à l'est desquels coule la Malema; à l'ouest de la vallée de Maltma (?) s'élèvent les monts Namuli, dont le pic principal doit avoir 2800^{m}, et celui de Palawa dans la même chaîne, 2500^{m}; le point le plus élevé atteint par l'explorateur est à 1807^{m}; de là il s'est rendu au lac Chiroua.

M. Wilcox, missionnaire américain, s'est rendu à Inhambané pour chercher à fonder une station dans le voisinage de cette ville. Il a visité, à cinq jours de marche à l'intérieur, un lac de 10 kilom. de long sur 8 kilom. de large; le sol environnant, élevé de 40^{m} à 60^{m} au-dessus du lac, est sec et salubre. Mais l'endroit le meilleur pour établir une station serait un peu au nord d'Inhambané; il y a là beaucoup d'Européens, le long de la côte; il serait facile de les visiter en bateau.

Une confédération a été formée des États de Stellaland et de Goschen, à l'ouest du Transvaal, sous le nom d'États-Unis du Stellaland.

Mankoroane, le chef Batlapin, dont une partie du territoire a été prise pour former la république du Stellaland, s'est adressé au gouvernement de la Colonie du Cap et à l'Angleterre, pour leur soumettre ses griefs. Il comptait venir les exposer lui-même au gouvernement anglais, accompagné de MM. Donovan et Chapman de Kourouman comme interprètes, en même temps que les délégués du Transvaal négocient pour faire modifier la Convention. Le ministère anglais ne l'a pas autorisé à venir lui-même, mais il examinera les observations que pourra présenter en sa faveur M. Mackenzie, missionnaire chez les Betchuanas.

Le Dr Holub est parti pour sa nouvelle expédition dans l'Afrique australe et centrale, accompagné de sa jeune femme, et de onze personnes parmi lesquelles un charpentier, un charron, un forgeron et un armurier.

L'emploi du télégraphe dans la Colonie du Cap s'est beaucoup développé pendant les huit dernières années. En 1874 la longueur des lignes télégraphiques n'était que de 1512 kilom., tandis qu'elles s'étendaient en 1882 à 5546 kilom. et celle des fils télégraphiques à 11122 kilom. Le nombre des bureaux est monté de 22 à 128, et celui des dépêches de 45,534 à 621,269.

En même temps que le Dr Holub quittait Vienne pour se rendre dans l'Afrique australe, le Dr J. Chavanne, bien connu par ses savantes études sur l'orographie et l'hydrographie africaines, s'est rendu à Bruxelles pour entrer au service du Comité d'études du Haut-Congo.

M. H.-H. Johnston se prépare à retourner au Congo, qu'il remontera jusqu'à l'embouchure de l'Arouimi. De là il explorera cette grande rivière, et le territoire voisin du grand lac nouvellement découvert, jusqu'au bassin du Haut-Nil.

Les affaires du Comité d'études du Haut-Congo ont pris un tel développement que l'administration a résolu de faire partir une nouvelle expédition chaque mois.

M. F. Goldsmith, qui avait été envoyé au Congo pour étudier la situation, est arrivé le 21 décembre à Lisbonne. Nous attendons son rapport pour renseigner nos lecteurs sur l'état réel des choses au Congo.

Après les sociétés missionnaires, les associations philanthropiques et les Chambres de commerce de Londres et de Manchester, la Chambre de commerce de Glascow a aussi demandé au Foreign Office l'institution d'une commission inter-

nationale, chargée d'assurer la libre navigation du Congo pour toutes les nations.

M. L. Petit, naturaliste, vient de rentrer en France, rapportant de riches collections zoologiques, faites pendant ses explorations de huit années dans le Loango.

On a reçu à Rome des lettres de Savorgnan de Brazza, du 15 octobre. A cette date il était bien portant ainsi que le roi Makoko.

Le vapeur destiné à la mission du Vieux Calabar sera en acier, d'un faible tirant d'eau, et portera le nom de *David Williamson*, un des missionnaires les plus dévoués des stations de ce pays.

M. le missionnaire Jacques et M. Morin, médecin missionnaire, sont partis pour Saint-Louis.

La pose du câble entre le Cap-Vert et les Canaries, sera achevée le 15 janvier.

Quelques villages du Foutah, ayant à leur tête le chef Abdoul, ont cherché à s'opposer au passage des chalands de ravitaillement pour le Haut-Sénégal, mais cette tentative n'a pas réussi.

La canonnière destinée au Niger arrivera à Bamakou au mois de janvier.

LE SOUDAN ÉGYPTIEN[1]

Pour bien comprendre l'importance des événements dont le Soudan égyptien est actuellement le théâtre, il est nécessaire de se représenter exactement les progrès accomplis, au point de vue de l'exploration et de la civilisation, dans cette partie de l'Afrique, depuis que l'Égypte en avait fait la conquête. Ce sont ces progrès que nous voudrions rappeler dans les pages suivantes, sans aborder la question politique, suffisamment traitée par les journaux quotidiens, ni la question religieuse mêlée au soulèvement provoqué par le mahdi, et élucidée par M. A. v. Schweiger-Lerchenfeld, dans l'*Oesterreichische Monatschrift für den Orient*.

En parlant des progrès réalisés dans le Soudan égyptien, nous ne voulons pas dire que les différentes parties qui le composent : la Nubie, le Sennaar, le Kordofan et le Darfour, à peu près inconnues avant la conquête égyptienne, et en proie aux maux qu'entraînaient les guerres des tribus entre elles, l'esclavage et la traite, soient aujourd'hui parfaitement connues ni qu'elles aient atteint le niveau de la civilisation des États européens; loin de là. Il n'en est pas moins vrai que les progrès acquis étaient considérables, et permettaient d'en espérer de plus grands, lorsque la révolte du Mahdi est venue tout compromettre.

[1] Voy. la carte qui accompagne cette livraison. Les dimensions de cette carte ne nous ont pas permis d'y comprendre le Darfour, qui eût exigé un prolongement à l'ouest du Kordofan.

Quoique appartenant au bassin du Nil comme l'Égypte, le Soudan oriental est séparé de ce foyer de civilisation par les cataractes qui, depuis Assouan jusqu'au delà de Berber, interrompent le cours régulier de la navigation, ainsi que par le désert de Nubie à l'est et les sables du Sahara à l'ouest du fleuve. Toutefois, cette vaste plaine, dont l'inclinaison, sur une longueur de plus de 2000 kilom., n'est en moyenne que de $0^m,1$ par kilom. jusqu'à Lado, n'était pas sans communications avec l'Égypte, à laquelle elle envoyait quelques-uns de ses produits, surtout des esclaves.

Mais, jusqu'en 1793, on ne connaissait guère le Darfour que de nom; sa position géographique exacte était encore ignorée, lorsque W.-G. Browne s'y rendit, de Siout par les oasis d'Elwah, Bir-el-Maeha et la route des caravanes. Encore y fut-il prisonnier pendant la plus grande partie des trois années qu'il y passa, en sorte qu'il ne put donner, sur la géographie, le climat, les us et coutumes du pays, que des renseignements incomplets. Lors de l'expédition française en Égypte, les trafiquants du Darfour qui arrivaient à Siout avec la grande caravane, composée parfois de 15,000 chameaux, fournirent de nouvelles données sur le commerce de cette région et sur son importance. Bonaparte entra en correspondance avec le sultan Abd-el-Rahman, qui, dans l'admiration des victoires du général français, lui envoya l'assurance de son amitié et lui recommanda spécialement le porteur du message, ainsi que sa suite et ses esclaves. De son côté Bonaparte lui écrivit, le 12 messidor an VII, pour le prier de lui envoyer, par la première caravane, 2000 esclaves noirs, ayant plus de seize ans, forts et vigoureux. « Je les achèterai pour mon compte, » ajoutait-il; « ordonnez à votre caravane de venir de suite, de ne pas s'arrêter en route; je donne des ordres pour qu'elle soit protégée partout. »

L'abandon de l'Égypte par les Français fit échouer l'espoir qu'on avait conçu, de voir la vallée du Nil moyen explorée par les savants européens attachés à l'expédition. Ils n'auraient d'ailleurs pas pu s'y aventurer sans danger. On se rappelle encore la défiance qui régnait parmi les populations des territoires voisins de l'Égypte à l'égard de Méhémet-Ali, les précautions que dut prendre Burckhardt pour pénétrer en Nubie, et son expulsion du Dongola, sous prétexte qu'il était un espion du pacha d'Égypte. Ce fut lui pourtant qui, s'adjoignant à la caravane annuelle de Korosko à Chendi et à Sennaar, ouvrit à la science, sur une longueur de plus de 2000 kilom., cette voie jusque-là fermée aux explorateurs, ainsi que celle de Berber à Souakim, avant lui ignorée des Européens.

Lorsque Méhémet-Ali organisa les expéditions qui devaient aboutir à faire du Soudan oriental une province égyptienne, les voyageurs ne furent pas tous admis à suivre ses armées. Minutoli, par exemple, dut renoncer à accompagner les troupes envoyées, sous les ordres d'Ismaïl-pacha, pour soumettre le Dongola, par crainte que cet officier européen ne fût une cause de troubles dans les pays que devaient traverser les Égyptiens. Ce fut Cailliaud qui eut l'honneur d'être attaché, avec l'officier de marine égyptien Letorzec, au corps d'Ibrahim-pacha, dans sa campagne militaire au Sennaar et au Fazogl (1821-1822), et d'étendre le premier le champ des connaissances sur les pays du Haut-Nil. Il décrivit les ruines de l'antique Meroë, en amont de Berber, et rectifia les données de Bruce sur le tracé du Nil Blanc, que le voyageur écossais avait fait fléchir vers l'orient comme un arc à peu près parallèle au fleuve Bleu. La pointe de terre formant l'extrémité de la presqu'île entre les deux Nils, où campa l'armée égyptienne, se nommait Ras-el-Gartoum ou El-Khartoum; il n'y avait point encore de ville de ce nom, mais, dès que Méhémet-Ali y eut fondé la ville ainsi nommée, pour en faire la capitale des provinces nouvellement annexées à l'Égypte sous le nom de Soudan égyptien, elle devint le point de départ des explorations vers le sud, et l'entrepôt commercial de l'immense et riche vallée du Haut-Nil. Il est vrai qu'elle fut longtemps le centre de la traite. Cailliaud déjà avait rencontré dans cette région des caravanes d'esclaves, qu'à son grand regret il n'avait pu arracher à leur malheureux sort.

Pendant que Ruppel explorait le Kordofan jusqu'à El-Obeïd, qu'Ehrenberg avec Minutoli étudiait le versant septentrional du plateau d'Abyssinie, et que Russegger et Kotschy visitaient les gisements aurifères du Dar-Nouba, se posait le problème de l'importance relative des deux Nils. Puis la question de l'origine du Nil-Blanc devint l'objet des préoccupations du monde savant. En 1827, la Société africaine d'Angleterre chargea Linant-de Bellefonds de remonter le bras occidental du grand fleuve jusqu'à El-Aïs, par 13°, 43' lat. N., pour s'informer des sources du Bahr-el-Abiad. Plus tard, Méhémet-Ali, devenu vice-roi d'Égypte, après avoir visité les travaux d'exploitation des sables aurifères du Fazogl et vu le Haut-Nil, se sentit pressé d'organiser une expédition sous les ordres de Selim-Bimbachi, auquel fut attaché M. d'Arnaud, avec mission de s'efforcer de découvrir la source du fleuve Blanc. Dans un premier voyage, les explorateurs constatèrent que, jusqu'au 10° lat. N., il n'existe sur la rive gauche du Nil aucun affluent. Vers la fin de leur navigation, ils trouvèrent un tributaire assez important venant du S.-E., le Bahr-el-

Sebot (Sobat), puis une bifurcation, du Bahr-el-Seraf et du Bahr-el-Gebel, enfin sous le 9°,17′ lat. N. d'immenses marais, et une diminution de la profondeur du fleuve, telle que la navigation en était arrêtée. Une seconde exploration permit aux voyageurs de reconnaître le cours du fleuve jusqu'au 4°, sans rencontrer de cataractes ni de rapides. En même temps qu'ils avaient fourni d'utiles renseignements sur le Bahr-el-Abiad, ils en avaient rapporté de non moins précieux sur les tribus qui en habitaient les bords, — les Schillouks, les Denkas, les Nouers et les Kitchs, — sur les productions naturelles de cette région, et leurs découvertes allaient servir de point de départ aux explorations ultérieures, ainsi qu'à l'exploitation des produits du pays, en particulier de l'ivoire, le meilleur des articles d'exportation.

A cet effet, les trafiquants fondèrent des stations sur le Haut-Nil. Parmi eux Brun-Rollet, consul sarde à Khartoum, en établit une dans un village des Baris, sous le 5° lat. nord ; il entreprit aussi l'exploration du lac Nô et du Bahr-el-Ghazal, et fut le premier à donner des informations sur cet affluent, qu'il nomma Keilak ou Misselad ; il lui attribuait un volume d'eau trois fois plus fort que celui du Bahr-el-Abiad.

Malheureusement, les armées égyptiennes opprimaient cruellement les populations des provinces conquises. Le gouverneur de Khartoum, Churchid-pacha, commit de telles exactions dans l'exploitation commerciale de l'ivoire du Haut-Nil, que le bruit en vint aux oreilles des Européens. Pendant que Heuglin était vice-consul d'Autriche à Khartoum, le plan fut conçu de l'établissement d'une mission autrichienne dans la métropole du Soudan, d'où elle rayonna bientôt chez les Baris, au sud, dans le Kordofan et le Darfour, à l'ouest. Alors furent créées les stations de Gondokoro et de Sainte-Croix, d'El-Obeïd et du Djebel-Nouba, où travaillèrent de longues années les PP. Knoblecher, Doviak, Morlang, Beltrame soutenus par le consul général d'Autriche, M. Hansal, et secondés par des artisans autrichiens et allemands. La science leur dut beaucoup d'informations nouvelles sur les tribus du Nil-Blanc, au milieu desquelles ils travaillaient, et qu'ils cherchaient à relever de l'abaissement dans lequel les avaient fait tomber les exacteurs égyptiens et les Arabes.

D'autre part, la réputation acquise à cette région comme parc de chasse, ne tarda pas à attirer, à Khartoum, des touristes américains et des officiers anglais, qui venaient de Bombay, d'Aden, même de Londres, pour y chasser l'hippopotame, le lion, la girafe, etc. Le gibier y était d'autant plus abondant, dans certains districts, que les populations nègres en avaient été réduites en esclavage par les troupes égyptiennes. Lorsque

Trémeaux se rendit au Fazogl, au printemps de 1848, il vit un jour passer une caravane de cavaliers égyptiens, montés sur des chameaux, des chevaux ou des ânes, et conduisant des esclaves, dont les uns avaient le cou passé dans une espèce de fourche, à l'embranchement de laquelle leurs poignets étaient fortement attachés, tandis qu'une corde la reliait à la selle des cavaliers. D'autres avaient seulement le cou saisi de la même manière, entre les branches d'une fourche fixée par un long manche à la selle des chevaux ou des chameaux; le point d'attache étant hors de la portée des mains des captifs, on avait pu se dispenser de les lier, mais les infortunés devaient sentir toutes les secousses causées par l'inégalité de la marche des montures, par les coups administrés à celles-ci, ou par les accidents du sol. Les cavaliers ne se préoccupant pas des malheureux qu'ils traînaient à leur suite, les captifs devaient de temps à autre marcher à travers les broussailles et les buissons épineux; les écorchures dont leurs corps étaient couverts n'attestaient que trop les souffrances qu'ils auraient à endurer pendant une marche de près de 2000 kilomètres, avant qu'on se relâchât de cette rigueur à leur égard. A la suite de ce convoi venaient quelques djellabs, qui conduisaient les femmes et les enfants arrachés, eux aussi, à leurs montagnes, sur lesquelles ces pauvres créatures jetaient des regards désolés.

Mais les razzias humaines que le gouvernement égyptien faisait dans la partie méridionale du pays, entre les deux Nils, provoquèrent une surexcitation et un état d'hostilité qui le forcèrent de l'abandonner. Sur les bords du Sobat, ses agents rencontrèrent une résistance si acharnée, qu'ils ne purent s'y maintenir qu'en guerroyant continuellement, et en recevant leurs approvisionnements par le Nil. Peu à peu, cependant, à mesure que les provinces soumises furent pacifiées, le gouverneur général des nouvelles possessions égyptiennes, en résidence à Khartoum, acquit une telle autorité que le vice-roi en prit ombrage. En 1858, Saïd-pacha, répartit le pouvoir central du Soudan entre quatre mudirs, relevant directement du gouvernement égyptien et résidant à Khartoum pour le Sennaar, à El-Obeïd pour le Kordofan, à Kassala pour le Taka et enfin dans la ville de Dongola pour la province de ce nom.

D'après le voyageur Trémeaux, qui avait recueilli d'une source autorisée des renseignements très précis sur la population du Soudan égyptien, et qui s'est attaché à dissiper les erreurs dans lesquelles étaient tombés des voyageurs moins bien informés, l'élément nègre n'entre pas pour une part aussi grande qu'on le croit généralement dans la population de cette partie des possessions égyptiennes. Les plus anciens habi-

tants étaient des Fouts, de race sémitique, représentés dans le Soudan oriental par les Founs, dans le Sennaar par une partie des Noubas, au sud du Kordofan; dans la province de Gallabat, sur les confins de l'Abyssinie, domine aussi l'élément *fout*. Vinrent ensuite les Berbères, auxquels appartiennent les Barabras, les Bicharris, les Chellalys, les Mahas et les Danaglas, répandus depuis la seconde cataracte jusqu'au Dongola, puis les Nutkinas et les Soukinas, habitant le Taka. Enfin, le troisième élément est représenté par les Arabes, provenant de diverses émigrations de l'Arabie proprement dite, les unes fuyant le mahométisme à son aurore, les autres l'apportant ensuite et l'imposant aux populations du Soudan. Les influences locales et les croisements ont produit des modifications de ces différents types, mais on peut encore reconnaître ceux-ci, au teint plus ou moins foncé des individus. Les Arabes les plus récemment arrivés sur ce sol ont le teint presque aussi clair que dans leur ancien pays; ceux qui proviennent des premières émigrations sont plus foncés. Les Berbères sont déjà très foncés; enfin, les Fouts ou Founs le sont tellement, que les observateurs superficiels les confondent souvent avec les nègres; mais, si on les compare avec les véritables nègres de la Nigritie, on ne peut plus méconnaître que l'on ait devant soi des individus de deux races très distinctes.

Le trafiquant Brun-Rollet fut le précurseur de Petherick, qui, après avoir aussi exploré le lac Nô et le Bahr-el-Ghazal, fonda plus avant dans l'intérieur une station commerciale sur le Djour, pour remonter de là jusque chez les Niams-Niams et revenir ensuite à Gondokoro, puis à Khartoum où il exerça les fonctions de consul anglais.

Cette dernière ville n'était pas cependant le point de départ de toutes les explorations, témoin celle du Dr Cuny, qui, en 1858, se rendit de Siout à El-Obeïd par Dongola et la lisière de la steppe de Bayouda, à travers le désert de Lybie. C'était le moment où Munzinger et Kinzelbach, après avoir traversé le plateau septentrional de l'Abyssinie, attendaient vainement à El-Obeïd l'autorisation du sultan du Darfour d'entrer dans ses États, pour y rechercher les traces de Vogel. Alors la capitale du Kordofan était, d'après le Dr Cuny, un véritable cloaque; on enterrait les morts au milieu de la ville, dans des fosses profondes d'un mètre seulement; en sorte que l'odeur des cadavres putréfiés traversait la couche de sable qui les recouvrait, et suffoquait les passants. Plus de 300 animaux, chameaux, ânes, bœufs, chiens, etc., pourris ou à moitié pourris, étaient disséminés dans toute la ville, et chaque cour de maison avait une fosse profonde où l'on jetait toutes les immondices. A l'époque des

pluies, des épidémies terribles y décimaient la population. Néanmoins le Dr Cuny reconnaît les services rendus par Méhémet-Ali dans certaines parties du Soudan, par l'occupation fournie à des artisans qui, à leur tour, y avaient formé des élèves et avaient appris leur industrie à leurs enfants. La description qu'il fait du Kordofan est encore parfaitement vraie : immense plateau recouvert de sable, à la surface duquel surgissent de loin en loin, et plus ou moins rapprochées, quelquefois groupées en grand nombre, des montagnes aux environs desquelles paissent les troupeaux des nomades, parce que c'est là qu'il y a des puits. La plaine n'est guère habitée qu'à la saison des pluies, mais elle est parcourue par les nomades dans les parties où il y a des réservoirs d'eau, disséminés çà et là. Le sol n'est que du sable à une grande profondeur ; cependant il est en général couvert d'herbes, et partout d'arbres et d'arbustes ; ce qui semble indiquer que l'humus n'est pas absolument nécessaire à la végétation, et que les plantes peuvent aussi bien tirer les sucs nécessaires à leur accroissement quand elles poussent dans le sable que lorsqu'elles croissent dans une terre féconde. C'est là que l'on rencontre les premiers baobabs, si précieux pour cette zone et pour le Darfour en particulier, comme réservoirs de l'eau tombée pendant la saison des pluies. Le Dr Cuny comptait explorer le Darfour dans lequel il se rendit, mais cinq jours après son arrivée il mourut, sans que l'on ait jamais su la cause de son décès.

Dans les provinces conquises sous Méhémet-Ali, le système adopté par le gouvernement égyptien pour se procurer des soldats obligeait, pour ainsi dire, ses mudirs à faire des razzias de tous côtés. Lorsque, en 1875, le vice-roi prépara son expédition contre l'Abyssinie, pour profiter de la situation embarrassée de Théodoros, tout fut mis en œuvre pour recruter une armée. Une vaste battue commença, sur une grande échelle, dans le Fazogl, le Takalé, chez les Denkas, le long du Nil-Blanc et sur les frontières de l'Abyssinie. Pour nourrir et entretenir tout ce monde, il fallait de l'argent ; les tribus furent soumises à des extorsions de toutes sortes ; les impôts furent quadruplés, quintuplés même, et les cheiks qui ne purent faire face à ces exigences brutales furent jetés aux fers. Les districts épuisés par les réquisitions furent désolés par une famine qui n'épargna pas Khartoum, et les tribus arabes de l'ouest émigrèrent en foule au Darfour. Le gouvernement égyptien n'en faisait pas moins annoncer dans les journaux d'Europe la répression exemplaire de la traite ; tandis que, sous prétexte de la réprimer, le gouverneur de Khartoum, Mouça-pacha, l'avait monopolisée, au moyen d'une taxe exorbitante imposée à toute barque qui partait de Khartoum.

Pendant que Lejean était à Kassala, il voyait les bandes d'esclaves passer devant sa demeure, liés deux à deux par le cou, pour le compte du gouvernement. Les casernes regorgeaient; on en vendait ou en donnait aux employés de l'État pour remplacer leurs appointements en retard. Comment les Soudaniens auraient-ils renoncé à l'esclavage, quand les gouverneurs des provinces spéculaient sur ces malheureux?

Ce furent les maux dont Baker fut témoin au Soudan, lors de sa première expédition sur le Haut-Nil, à la rencontre de Speke et de Grant, arrivant du Victoria-Nyanza, qui l'engagèrent à prendre en mains la cause des esclaves, et à entreprendre contre les négriers la campagne que devaient continuer après lui Gordon-pacha et Gessi, dans tout le bassin du Nil-Blanc.

Lors de son passage à Khartoum, au printemps de 1862, le Soudan égyptien n'exportait encore que de la gomme, du séné, des cuirs, et environ pour cent mille francs d'ivoire par an; en réalité cette possession n'intéressait l'Égypte que parce qu'elle fournissait des esclaves aux pays mahométans. « A Khartoum, » dit Baker, « l'intérêt de l'argent étant de 36 à 80 pour cent, il y a peu de place pour un commerce légitime; aussi, n'en fait-on guère d'autre ici que celui des esclaves, et, en général, c'est dans cette catégorie d'affaires qu'il faut ranger ce qu'on appelle le commerce du Nil-Blanc. Voici comment cela s'organise. Un aventurier sans ressources trouve, pour ce négoce, à emprunter à cent pour cent. Il lève une bande de coupe-jarrets et part vers le mois de décembre. Au-delà de Gondokoro, il s'allie à un chef nègre quelconque, cerne un village qui lui est hostile, y met le feu, tue les hommes et emmène les femmes et les enfants, avec le bétail, l'ivoire et le reste du butin. Pour sa peine, le chef nègre obtient d'abord trente ou quarante têtes de bétail; un tiers des vaches et des bœufs revient aux gens de l'expédition; mais le négociant rentre graduellement en possession de tout cela, en le troquant contre des esclaves; puis il profite d'une occasion propice pour tuer le chef son allié, dont le peuple est à son tour pillé et réduit en esclavage. Alors l'aventurier, laissant jusqu'à son retour une partie de sa bande continuer les mêmes procédés, prend le chemin de Khartoum. Un peu avant d'y arriver, il se défait de ses esclaves qu'on expédie vers tous les pays de l'Islam. Rentré dans la ville avec son ivoire et son argent, il liquide son emprunt et devient capitaliste à son tour. Il s'ensuit que tout Européen qui veut remonter le fleuve est regardé comme un espion, cherchant à violer le secret du territoire des esclaves, et que tout le monde, autorités, négociants, agents, se trouve intéressé à entraver son expédition. »

Aussi ne faut-il pas s'étonner de la résistance opiniâtre que Baker rencontra à Khartoum, lorsque le khédive Ismaïl, ayant résolu de supprimer la chasse aux esclaves dans le bassin du Nil, et d'y introduire un système de commerce régulier, lui confia la direction de l'expédition organisée à cet effet. Les autorités et les commerçants s'unirent pour lui susciter tous les embarras possibles, et ce ne fut que grâce à une persistance et à une énergie indomptables, qu'il parvint à se procurer les moyens de transport nécessaires pour le matériel et le personnel de l'expédition. Quand il put partir, ce fut pour se trouver bientôt arrêté par les obstructions de la végétation du Nil-Blanc, dont Gessi eut tant à souffrir plus tard, et dont les travaux de Marno réussirent enfin à débarrasser le fleuve. Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons dit (1re année, pages 84-88 et 133-137), des résultats obtenus par Baker, Gordon, Gessi et les officiers américains sous leurs ordres, les colonels Chaillé-Long, Colston, Mason, Ward, etc.; mais nous rappellerons encore rapidement les progrès obtenus au Soudan dans les dernières années, où un système d'administration plus humain avait remplacé les procédés violents et barbares des premiers temps de la conquête égyptienne.

Sans doute la traite n'y avait pas complètement disparu (voyez 2me année, p. 39, 66, 86, 106, 210; 3me année, p. 141, 223, 242; 4me année, p. 118, 235, 258.); mais les trafiquants ne pouvaient plus l'exercer que d'une manière clandestine, en dehors des routes ordinaires des caravanes, et à cet odieux trafic se substituait toujours plus largement un commerce légitime. Les maisons des négociants français, anglais, italiens se multipliaient à Khartoum; la prospérité de leurs affaires les engageait à établir des succursales au Galabat, à Sennaar, au Kordofan et au Darfour. Tous les produits de l'industrie européenne y étaient importés, tandis que les indigènes du Haut-Nil, voyant leur sécurité assurée, augmentaient de leur côté la production des matières exportées : caoutchouc, tamarin, gomme arabique, etc. D'autre part, les missionnaires romains de Khartoum, d'El-Obeïd, du Djebel Nouba, se faisaient les instituteurs des populations. Les communications par la voie du fleuve devenaient plus faciles et régulières (Voyez 4me année, page 342). Les frontières méridionales du Soudan étaient mises en relation avec le Caire par le télégraphe, établi jusqu'à Famaka. Au-delà de ce point, dans les provinces équatoriales soumises depuis Baker, Gordon et Gessi, à l'autorité du khédive, grâce à la sage et habile administration des gouverneurs Emin-bey et Lupton-bey, et à la ligne de stations militaires établie sous le gouvernement de Gordon-pacha, la sécurité était offerte

aux explorateurs qui les traversaient pour pénétrer plus au sud. Des relations postales étaient établies jusqu'au pays des Niams-Niams et des Mombouttous.

Avant l'établissement d'une bonne administration à Khartoum, ni Schweinfurth, ni Junker, ni Casati, n'eussent pu atteindre la région de l'Ouellé, non plus que Schuver explorer le pays des sources du Jabos, du Toumat et du Yal ; peut-être même Matteucci et Massari n'auraient-ils pas pu dépasser la frontière du Darfour, annexé aux possessions égyptiennes en 1874. Outre la sécurité offerte aux voyageurs, les facilités que leur présentait Khartoum pour les approvisionnements, et la diminution des frais qui résultait de la possibilité de n'organiser les caravanes que dans le centre du Soudan égyptien, étaient un grand encouragement pour les savants à le choisir comme point de départ de leurs excursions vers le sud. Nos lecteurs se rappellent aussi que, lorsque deux des missionnaires anglais de l'Ouganda, MM. Wilson et Felkin, durent revenir en Europe accompagnés des ambassadeurs du roi Mtésa, ils préférèrent la voie du Nil à celle du Victoria-Nyanza et de l'Ougogo. Beaucoup plus récemment encore le Dr Schweinfurth, examinant les différentes voies fluviales africaines, au point de vue des avantages qu'elles présentent pour la poursuite de l'exploration du centre du continent et pour les progrès de la civilisation, préconisait la route du Nil comme la plus praticable sur le plus long parcours, étant donnée, bien entendu, la construction du chemin de fer de Berber à Souakim.

Le Soudan égyptien voyait s'ouvrir pour lui-même un heureux avenir, en même temps qu'il allait servir de point de départ aux progrès de la civilisation des pays plus méridionaux, lorsqu'est survenu le soulèvement provoqué par Mohammed-Ahmed. L'influence s'en est immédiatement fait sentir sur les relations commerciales avec l'Europe, qui ont été paralysées, et sur l'œuvre missionnaire au Darfour et au Kordofan, tous les agents de ces missions ayant été faits prisonniers par les troupes du mahdi. Ceux de Khartoum même ont quitté cette ville et pris la route du Caire, jugeant sans doute que, dans les circonstances actuelles, la sagesse leur faisait un devoir de se replier sur les établissements de l'Égypte propre. Quant aux explorations, impossible de songer à en entreprendre de nouvelles. Nous nous demandons même ce que vont devenir Casati et Schuver, dont le retour, du Bahr-el-Ghazal et de l'Ouellé, est coupé par les bandes du Mahdi occupant le pays à l'ouest du Nil-Blanc, et bientôt sans doute tout le territoire compris entre les deux Nils, jusqu'à Sennaar et au delà, puisque des adhérents de Mohammed-Ahmed

parcourent les districts avoisinant Souakim et la mer Rouge jusqu'à Massaoua. Qu'adviendra-t-il dù Darfour où Slatin-bey paraît encore tenir bon, et où, nous l'espérons, Gottfried Roth a réussi à trouver un refuge; et des provinces du Bahr-el-Ghazal et du Haut-Nil gouvernées par Lupton-bey et par Emin-bey, privés de communications régulières avec le Caire? Que deviendront les populations du Soudan sous l'autorité du Mahdi? Il y a tout lieu de craindre que les chasseurs d'esclaves ne profitent de l'état de trouble de ce pays pour ressaisir leur empire. Ils paraissent n'être pas demeurés étrangers à la révolte contre le gouvernement égyptien et contre l'influence des Européens, et il semble que la mort de M. Moncrief, tué au sortir de Souakim par des partisans du Mahdi, doive être attribuée en partie à la haine que les trafiquants d'esclaves avaient vouée à ce surveillant de la traite.

Quoi qu'il advienne, l'état actuel des choses au Soudan crée aux nations civilisées des devoirs plus pressants que jamais; en particulier celui de hâter, dans les pays sur lesquels elles exercent une influence directe, et tout spécialement en Égypte, la suppression de l'institution même de l'esclavage, pour fermer aux trafiquants les marchés où jusqu'ici ils ont trouvé à vendre leurs victimes. L'exploration par la voie du Nil sera arrêtée pour un temps, mais les voyageurs qui sont aujourd'hui au delà du Soudan se dirigeront sans doute vers le sud, et exploreront forcément la région encore inconnue entre les bassins de l'Ouellé et du Congo. Pendant ce temps ceux qui vont remonter les affluents septentrionaux du grand fleuve, arriveront par le sud, pour leur aider à découvrir ce qui demeure encore ignoré dans ce vaste espace, et apporteront aux nègres de cette région les bienfaits de la civilisation, dont les Arabes du nord les auront frustrés.

CORRESPONDANCE

M. Jeanmairet, membre de la mission du Zambèze, nous écrit de Leribé (Basutoland), le 22 novembre 1883 :

Notre départ avait été fixé au 5 décembre, mais comme nous attendons l'arrivée de M. Weitzecker, successeur de M. Coillard au poste de Léribé, il ne nous sera pas possible de nous mettre en route avant la seconde moitié de décembre. Notre but est d'atteindre Shoshong avant les fortes pluies, d'y passer 2 ou 3 mois afin de refaire nos attelages, et d'en repartir au commencement de l'hiver, pour atteindre le Zambèze dans le courant du mois de mai.

Nous possédons tout le personnel nécessaire de conducteurs et de guides, mais un seul évangéliste, au lieu de deux que nous aurions désirés; toutefois, à Séléka nous retrouverons l'un des évangélistes de la première expédition, qui se dit prêt à nous accompagner. Vous n'ignorez pas, sans doute, que nous ramènerons au Zambèze deux jeunes Barotsés qui avaient accompagné M. Coillard au Lessouto, où ils ont suivi pendant plusieurs années les leçons de l'école biblique. Nous espé-

rons qu'ils resteront fermes dans leur foi, et qu'ils deviendront nos deux premiers évangélistes zambéziens. Nous aurons encore le précieux concours de deux jeunes artisans d'origine anglaise [1], dans lesquels nous avons toute confiance, et qui nous seront d'un grand secours pour nos travaux matériels. Notre expédition sera donc composée de deux missionnaires, de Mme et Mlle Coillard, de deux artisans européens, de deux évangélistes indigènes et de leurs familles, de nos deux Zambéziens, et du personnel de nos conducteurs et de nos guides. C'est toute une caravane de quatre wagons, traînés par une soixantaine de bœufs, auxquels s'ajouteront quelques chevaux et une meute de chiens.

Bien que nous devions voyager dans la saison la plus chaude de l'année, ce ne sera pas un grand désavantage pour nous. La vie active du voyage préserve presque toujours des atteintes de la fièvre, et nous aurons en revanche une meilleure herbe pour nos attelages. La seule difficulté sérieuse que nous redoutions est le passage des fleuves, rendu souvent impossible à cette époque de l'année par la crue subite des eaux. Notre itinéraire est de passer par le Transvaal et Prétoria, la route des diamants-fields étant peu sûre à cause de l'état d'anarchie du Stellaland. Le gouvernement du Transvaal nous accorde le passage de bonne grâce, tout en nous réservant quelques surprises au sujet de droits à payer sur nos munitions et nos marchandises. Le 25 de ce mois, nous aurons ici notre réunion d'adieux aux églises du Lessouto, qui, à cet effet, enverront chacune deux représentants indigènes. Le voyage de six semaines que M. Coillard et moi avons entrepris, dans le courant de l'hiver, pour visiter ces églises, a créé entre elles et nous de vrais liens.

Agréez, etc.

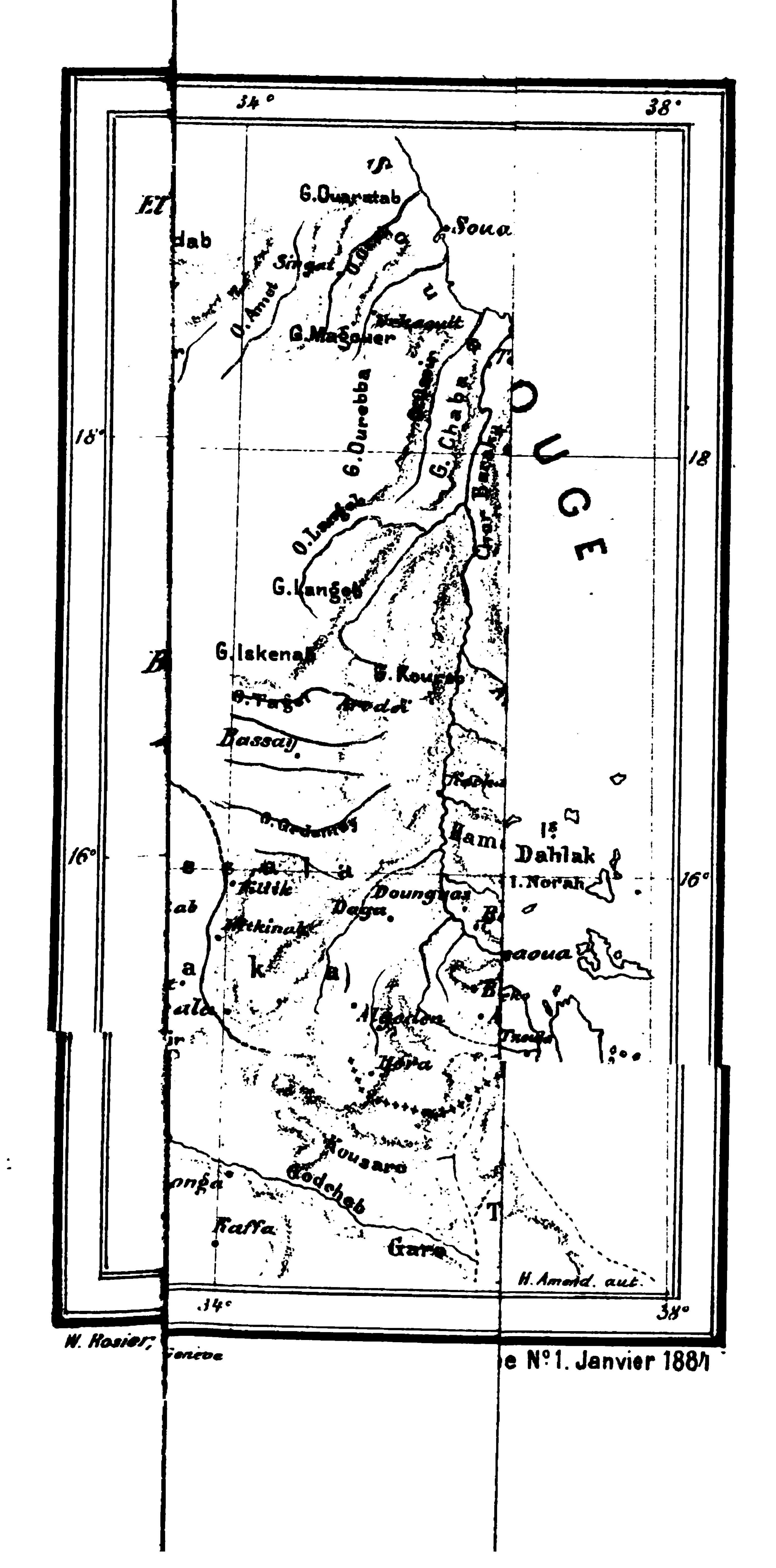
D. Jeanmairet.

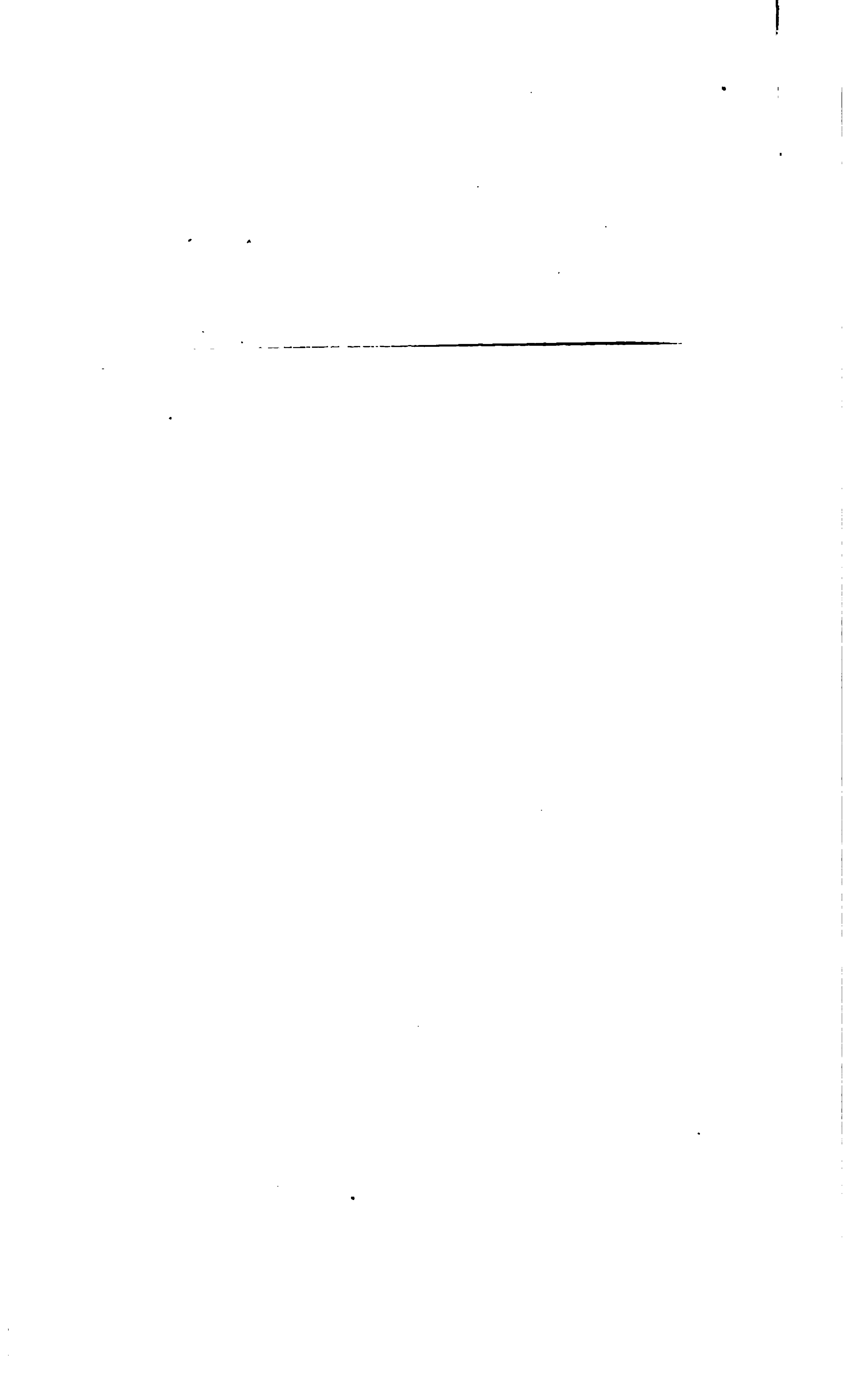
BIBLIOGRAPHIE [2]

De la lecture des cartes étrangères, par *Henri Mager*. Paris (Auguste Ghio). In-12, 100 pages, 1 fr. — Ce petit livre est destiné à renseigner les nombreuses personnes qui éprouvent des hésitations pour la lecture des noms étrangers. Il renferme des tableaux de prononciation, classés dans deux divisions, la première contenant tout ce qui permet l'usage des cartes allemandes, et la seconde, toutes les indications pour l'intelligence des cartes anglaises. Malgré la difficulté qu'il y a de rendre, avec les syllabes et les caractères français, les sons étrangers, M. Henri Mager, avec le concours de collaborateurs versés dans l'étude des langues, a pu indiquer d'une manière claire la méthode à suivre pour prononcer les noms anglais ou allemands. Il a donné, en outre, la liste des synonymes géographiques, c'est-à-dire, des villes qui ont plusieurs noms, et des notes fort utiles sur les abréviations des cartes allemandes.

[1] MM. Middelton et Waddell. Le dernier est charpentier et ébéniste de profession; le premier s'entend un peu à tous les genres de travaux. Le premier est anglais, le second écossais.

[2] On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.


34°
38°
18°
18
16°
16°
14°
38°
G. Ouaratab
Soua
dab
Singat
O. Amat
G. Maßouer
G. Ourebba
G. Chaba
G. Langeb
G. Iskenab
G. Kourse
Bassai
Dahlak
I. Norah
Doungua
Kilik
Mtkinab
Ougata
Hora
Kousaro
Godcheb
Kaffa
Gara
H. Amand. aut.
W. Kosier; Geneva
e N°1. Janvier 188



ÉCHANGES

Sociétés de géographie.

Anvers.	Constantine.	Hambourg.	Lyon.	Nancy.	Rochefort.
Berlin.	Francfort s/M.	Iéna.	Madrid.	New-York.	Rome.
Brême.	Greisswald.	Lille.	Marseille.	Oran.	Rouen.
Bruxelles.	Halle.	Lisbonne.	Montpellier.	Paris.	Vienne.

Sociétés de géographie commerciale.

Berlin. Bordeaux. Paris. Porto. Saint-Gall.

Missions.

Journal des missions évangéliques (Paris).
Bulletin missionnaire (Lausanne).
Missions évangéliques au XIXme siècle (Neuchâtel).
Journal de l'Unité des Frères [moraves] (Peseux).
Missions catholiques (Lyon).
Missions d'Afrique (Alger).
Annales de la propagation de la foi (Lyon).
Missions-Blatt (Barmen).
Berliner Missions-Berichte (Berlin).
Heidenbote (Bâle).
Evangelisches Missions-Magazin (Bâle).
Calwer Missions-Blatt (Calw).
Allgemeine Missions-Zeitschrift (Gütersloh).
Glaubensbote (Bâle).
Africa (Londres).
La Nigrizia (Vérone).
Church missionary Intelligencer and Record (Londres).
Missionary Herald (Boston).
American Missionary (New-York).
Foreign Missionary (New-York).
Regions beyond (Londres).
Chronicle of the London Missionary Society (Londres).
Monthly Record of the Free Church of Scotland (Edimbourg).
Missions Field (Londres).
Church of Scotland home and foreign Missionary Record (Edimbourg).
Missionary Record of the united presbyterian Church (Edimbourg).
Central Africa (Londres).
Woman's foreign missionary Society (Philadelphie).

Divers.

Exploration (Paris).
Moniteur des Colonies (Paris).
Bulletin des Mines (Paris).
Bulletin de l'Association scientifique algérienne (Alger).
Bulletin du Comice agricole (Médéa).
Bulletin de l'Académie d'Hippone (Bone).
Revue géographique internationale (Paris).
Handels-Zeitung (Saint-Gall).
Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik (Vienne).
Mittheilungen der afrikanischen Gesellschaft in Deutschland (Berlin).
Oesterreichische Monatsschrift für den Orient (Vienne).
Zeitschrift für wissenschaftliche Geographie (Lahr).
Aus allen Welttheilen (Leipzig).
Chamber of Commerce Journal (Londres).
African Times (Londres).
Antislavery Reporter (Londres).
Aborigine's Friend (Londres).
African Repository (Washington).
Observer (Monrovia).
Esploratore (Milan).
Cosmos (Turin).
Bollettino della Societa africana d'Italia (Naples).
Esplorazione (Naples).
Marina e Commercio, e Giornale delle colonie (Rome).
Boletin de la Exploradora (Vitoria).
Africa oriental (Mozambique).
O Africano (Quilimane).
Jornal das colonias (Lisbonne).
As colonias portuguezas (Lisbonne).
Revista de Estudos Livres (Lisbonne).
Réveil du Maroc (Tanger).

AUTRES PUBLICATIONS CONSULTÉES

Tour du monde (Paris).
Revue de géographie (Paris).
Revue maritime et coloniale (Paris).
Indépendant (Constantine).
Moniteur de l'Algérie (Alger).
Bulletin de la Société khédiviale de géographie (Le Caire).
Dr A. Petermann's Mittheilungen (Gotha)
Proceedings of the royal geographica Society and monthly Record of geogra phy (Londres).
Natal Mercury (Durban).
Cape Argus (Cape-Town).
West African Reporter (Sierra Léone)

Etc., etc.

SOMMAIRE

OUVRAGES REÇUS :

Mes souvenirs, par Eugène Casalis, ancien missionnaire. Paris (Fischbacher) 1884, in-12, 345 p.

Memorie della Societa geografica italiana, vol. II, Parte 3, in-4°. (Histoire naturelle de l'Afrique.)

La question du Zaïre. *Suum cuique*. Lettre à M. Behaghel, rédacteur du *Nord*, par M. Luciano Cordeiro, député, etc. Lisbonne (Société de géographie), 1883, in-8°, 9 p.

Stanley's first opinions. Portugal and the slave trade. Lisbon (Geographical Society) 1883, in-8°, 9 p.

Agenda 1884 avec éphémérides géographiques. Bruxelles (Institut national de géographie, 18-20, rue des Paroissiens).

Payne's Lagos and West African Almanack and Diary for 1883. London (W.-J. Johnson), in-4°, 192 p.

Carta de la isla de Tenerife en las Canarias, levantada por el capitan A.-T.-E. Vidal en 1838. Direccion de Hidrografia. Madrid, 1852. Corregida en 1868.

Carte des environs de Tananarivo, par le P. Roblet (1/100000), Supplément de l'*Exploration*, n° 361 (21 déc. 1883).

A sketch of the modern languages of Africa. Accompanied by a Language-Map, by Robert Needham Cust. London (Trübner & C°, Ludgate Hill) 1883, 2 vol. in-8°.

Genève. — Imprimerie Charles Schuchardt.

L'AFRIQUE

EXPLORÉE ET CIVILISÉE

JOURNAL MENSUEL

DIRIGÉ PAR

M. Gustave MOYNIER

Membre de la Commission internationale de Bruxelles pour l'exploration et la civilisation de l'Afrique centrale; membre correspondant de l'Académie d'Hippone, et des Sociétés de géographie de Marseille, de Nancy, de Loanda et de Porto.

RÉDIGÉ PAR

M. Charles FAURE

Secrétaire-Bibliothécaire de la Société de géographie de Genève, membre correspondant des Sociétés de géographie de Lisbonne, de Loanda, de Porto et de Saint-Gall.

L'Afrique paraît le premier lundi de chaque mois, par livraisons in-8° d'au moins 20 pages chacune; le texte est accompagné de cartes, chaque fois que cela paraît nécessaire.

Le prix de l'abonnement annuel, **payable d'avance,** est de **10 francs,** port compris, pour tous les pays de l'Union postale (première zone); pour les autres, 11 fr. 50.

Tout ouvrage nouveau relatif à l'Afrique, dont il est envoyé deux exemplaires à la Direction, **a droit à un compte rendu.**

Adresser tout ce qui concerne la **rédaction** à **M. Gustave Moynier, 8, rue de l'Athénée, à Genève (Suisse).**

S'adresser pour les abonnements à l'éditeur, M. H. Georg, à Genève ou à Bâle.

On s'abonne aussi :

Dans tous les bureaux de poste de la Suisse.

Chez MM. Ch. DELAGRAVE, libraire, 15, rue Soufflot, à Paris.
MUQUARDT, libraire de la Cour, 45, rue de la Régence, à Bruxelles.
DUMOLARD frères, libraires, Corso Vittorio Emmanuele, 21, à Milan.
F.-A. BROCKHAUS, libraire, Querstr., 29, à Leipzig.
L. FRIEDERICHSEN et Cie, libraires, Admiralitätsstr. 3/4, à Hambourg.
Wilhelm FRICK, libraire de la Cour, Graben 27, Vienne (Autriche).
TRUBNER et Cie, libraires, Ludgate Hill, 57/59, à Londres E. C.

Et chez les principaux libraires de tous les pays.

AVIS. — *Nous mettons à la disposition de nos nouveaux abonnés, au prix de 10 fr. chacun, un certain nombre d'exemplaires complets de la IIme, de la IIIme et de la IVme année. La Ire est épuisée.*

BULLETIN MENSUEL (*4 février 1884*).[1]

Le rejet, par la Chambre des députés, du projet d'emprunt de 50 millions affecté à la **colonisation** de l'**Algérie**, où le gouvernement français se proposait de créer 175 villages nouveaux, en expropriant 300,000 hectares aux indigènes, ne signifie point que la France se désintéresse de la question de colonisation du sol algérien par des mains françaises. En effet un projet nouveau a été présenté au sénat par M. le comte d'Haussonville, fondateur de la Société de colonisation des Alsaciens-Lorrains en Algérie, après la guerre de 1871; il s'agirait d'acheter aux indigènes de gré à gré, ou par expropriation, les terres domaniales non employées pour un service public; ces terres comprennent une contenance d'environ 800,000 hectares. — D'autre part il s'est constitué à Brest, sous le titre de « Société française de colonisation, » une société qui a pour but de provoquer un mouvement d'émigration vers les colonies françaises, et en particulier vers l'Algérie. Les colons seront recrutés et soutenus par la dite association, grâce aux ressources fournies par les souscriptions et les dons; un bulletin tiendra les sociétaires au courant de l'entreprise, qui est une œuvre de philanthropie nationale.—De son côté, le Comité protestant de Lyon fondé pour faciliter, à un certain nombre de Vaudois des Alpes françaises, l'émigration aux Trois-Marabouts, dans la province d'Oran, continue son appui à ces colons, qui, grâce à un labeur incessant, ont construit leurs habitations et mis en culture les terres dont ils ont obtenu la concession, et, par leur bonne conduite, ont conquis l'estime générale.

Quoiqu'il soit très difficile de savoir exactement ce qui se passe au **Soudan**, ce qu'il y a de certain, c'est que la situation a beaucoup empiré depuis notre dernier numéro. Le mahdi a profité de l'impossibilité où s'est trouvé le gouvernement égyptien d'arrêter les progrès de l'insurrection, pour continuer à provoquer le soulèvement des populations dans un rayon toujours plus étendu, vers le Nord, jusque dans la Haute-Égypte, à l'Est, jusqu'à la mer Rouge, le long du littoral, de Souakim à Kosseïr, au Sud, jusque dans la province équatoriale du Bahr-el-

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

Ghazal, où, d'après une dépêche du Caire, l'explorateur Schuver, dont nous avons reçu plusieurs lettres avant qu'il eût quitté Khartoum, aurait été assassiné. Toutefois nous nous demandons comment cette nouvelle a pu parvenir au Caire, les communications télégraphiques au delà de Khartoum étant coupées, et les bateaux à vapeur du Haut-Nil ayant dû suspendre leurs courses. Du moins le consul d'Autriche à Khartoum, M. Hansal, écrivait le 15 décembre à M. le baron de Hofmann, président du Musée oriental à Vienne, que depuis le mois d'avril, il n'y avait eu aucun rapport avec Lado, et que le vapeur parti en juin pour Meshra-el-Rek, n'était pas revenu, ce qui causait une grande inquiétude à Khartoum[1]. On était très en peine de Junker, de Schuver, de Lupton-bey et d'Emin-bey, sans parler de Slatin-bey et de Gottfried Roth qui ne pourraient échapper au pouvoir du mahdi qu'en s'enfuyant du Darfour vers l'Égypte. M. Hansal ne pensait pas que les secours envoyés du Caire, soit par Souakim, soit par Korosko, pussent empêcher Khartoum de tomber aux mains du mahdi. Aussi la plupart des étrangers avaient-ils déjà quitté la ville, abandonnant leurs propriétés et leurs affaires. Dans une lettre antérieure, publiée, comme la précédente, par l'*Oesterreichische Monatschrift für den Orient*, M. Hansal fournit, sur l'administration du Soudan, des renseignements qui font mieux comprendre l'empressement des populations à répondre aux appels du mahdi à prendre les armes contre le gouvernement égyptien, et la nécessité, pour le cas où les généraux Baker et Gordon, avec ou sans le concours de l'Abyssinie, réussiraient à conserver à l'Égypte le territoire à l'Est du Nil, d'y introduire des réformes fondamentales. Après avoir mis le séquestre sur la succession d'un père de famille qui avait institué un exécuteur testamentaire, l'autorité égyptienne en avait fait vendre les objets aux enchères, pour en distribuer le produit à des fonctionnaires et à des soldats, et, six ans après la mort de leur père, les orphelins mineurs n'avaient encore rien reçu de l'héritage paternel. Les habitants du désert devaient transporter des milliers de charges de chameaux de biens de l'État, de la mer Rouge au Nil, sans être payés des frais de transport. Le simple agriculteur devait payer double et triple impôt, sans qu'aucun contrôle fût exercé sur cette branche de l'administration. Des soldats ou des

[1] D'après une dépêche de Khartoum du 14 janvier, au *Times*, le steamer *Ismaïlia* a ramené le Dr Bohndorf, compagnon de voyage de Junker, qui a annoncé la mort de Schuver. Lupton-bey était assiégé dans Port-Rek. L'*Ismaïlia* avait été attaqué deux fois dans son voyage de retour à Khartoum.

agents de police pouvaient enlever une bête de somme à son propriétaire, sur la voie publique, au vu et au su de tout le monde, et s'en servir pour eux-mêmes, sans que le possesseur reçût aucun dédommagement, ni qu'il pût porter plainte. Des femmes de race noire, libres, étaient enlevées par centaines à leurs cabanes, pour être incorporées comme cuisinières aux troupes de l'expédition du Kordofan. Un prisonnier d'État pouvait acheter sa libération, sans subir ni condamnation ni peine. Un riche citoyen d'une ville de province, réputé comme grand trafiquant d'esclaves, n'ayant aucune expérience des affaires, pouvait obtenir une place de président de cour d'appel, et, pour son neveu, celle de vice-mudir de Khartoum, etc. Les expériences actuelles suffiront-elles pour faire comprendre au gouvernement que les causes de la révolte ne doivent pas être cherchées uniquement dans le fanatisme religieux du mahdi et de ses derviches, non plus que dans les intrigues des trafiquants d'esclaves profitant des embarras de l'Égypte pour prendre leur revanche des pertes que leur ont fait subir Baker, Gordon et Gessi, il y a quelques années? Avant de songer à pouvoir introduire aucune réforme au Soudan, il faut attendre le résultat des opérations autour de Souakim et des forteresses de Sinkat et de Tokar, pour dégager les routes de Berber et de Kassala, ainsi que la solution des négociations avec l'Abyssinie.

D'après un rapport de M. Brémond, chef de l'expédition envoyée au Choa par la Société des factoreries françaises, Ménélik rêve de voir son pays doté d'une voie ferrée reliant sa capitale, Ankober, aux plus riches parties de son territoire, et d'établir, sur l'Haouasch, un service de vapeurs qui, descendant jusqu'au lac Aoussa, rapprocherait son royaume du territoire français d'Obock. Il a accédé à la demande de M. Brémond de faire explorer, par M. Hénon, l'Haouasch, pour en déterminer exactement le cours, et s'assurer de la possibilité d'y lancer quelques remorqueurs, qui relieraient entre elles les factoreries que la Société française se propose d'y établir. Le roi a fait construire une maison pour son médecin le Dr Hamon, auquel il a donné en outre la jouissance d'une vaste étendue de terrain pour la culture du quinquina, qui paraît devoir réussir au Choa. Enfin Ménélik veut faire construire un hôpital, où le Dr Hamon initiera aux connaissances élémentaires de l'art médical un certain nombre de jeunes Abyssins, choisis parmi les plus intelligents. De son côté, M. Aubry ingénieur des mines, attaché à l'expédition, doit explorer le pays des Galla[1] et revenir par le Tigré, en visitant spéciale-

[1] Suivant les directions que nous a obligeamment données M. Cust, l'un des

ment les endroits signalés par les indigènes, comme devant renfermer des gisements de minerai présentant une certaine valeur industrielle.

Le bateau de sauvetage, le *Morning-Star*, de la station missionnaire d'**Ou-Djidji**, transporté par pièces démontées, de Zanzibar au Tanganyika, a été reconstruit et lancé sur le lac, au milieu d'une grande affluence d'indigènes, d'esclaves et de gens des Arabes, et du personnel de la mission. Au moment où il a glissé, du plan incliné, sur les flots, une foule de gens se sont précipités dans l'eau, tirant des coups de fusil et dansant, jusqu'au moment où une distribution de viande leur a été annoncée. On avait tué trois bœufs, un pour les Arabes et leurs gens, un pour les Wa-Djidji, et un troisième pour les personnes de la station, afin d'éviter les collisions qui auraient pu se produire dans l'état d'excitation où l'œuvre des blancs avait mis la population.

La **Société africaine allemande** a reçu des lettres de MM. **Bœhm** et **Reichardt**, établis pour quelque temps à Qua-Mpara, sur la côte occidentale du Tanganyika, à l'endroit où le Loufoukou sort du lac. Le pays est habité par les Hollo, sauvages et belliqueux, qui se distinguent par les soins incroyables qu'ils donnent à leur chevelure. Avant d'y arriver, les explorateurs avaient eu à soutenir, à réitérées fois, les combats les plus sérieux avec les indigènes. A l'assaut de Katakoua, le Dr Böhm avait reçu deux coups de feu dans le fémur droit, ce qui l'avait tenu alité jusqu'à la fin de juin. Les blessures n'étaient pas encore entièrement fermées au commencement de juillet, moment où il écrivait. Arrivé le 8 juillet à Qua-Mpara, souffrant de la fièvre, il travailla néanmoins avec ardeur à réunir de grandes collections, qu'il fit déposer temporairement à la station internationale de Karéma ; il découvrit entre autres, dans le Tanganyika, une méduse d'eau douce. De son côté, M. Reichardt a trouvé, dans le pays de Manourgou, sur la rive occidentale du lac, un singe anthropoïde, très redouté des indigènes, vraisemblablement le chimpanzé de l'Afrique occidentale et centrale, ou du moins un singe très voisin de ce dernier. Sa taille est de 1m 03 ; il est d'une forte constitution ; ses bras et ses cuisses sont très musculeux ; il a la poitrine énorme, les épaules larges, le cou très court, les bras longs,

hommes assurément les plus compétents en matière de linguistique africaine (v. p. 38 et 45), nous introduisons, dès aujourd'hui, dans notre journal, certaines modifications, à l'orthographe des noms propres, tout en la conservant, autant que possible, conforme à la prononciation ; en particulier nous retranchons, au pluriel de ces noms, le suffixe *s*, que jusqu'ici nous avons employé à tort.

la peau couverte de longs poils d'un noir brillant, la face violet foncé. Ces singes vivent ensemble par troupes de six à vingt, et se construisent, sur les arbres, à huit ou dix mètres au-dessus du sol, des gîtes de 1^m à 1^m 02 de diamètre ; on en trouve parfois deux sur le même arbre. M. Reichardt a vu des *colonies* qui comptaient une cinquantaine de ces gîtes. Les indigènes racontent les choses les plus étranges de la force de ces *sakos*. Ils les redoutent plus que les lions. Deux jours avant l'arrivée du voyageur au Tanganyika, un nègre fut saisi par un sako, qu'il rencontra inopinément dans un champ et qui lui fracassa la tête contre une pierre. Si quelque indigène se trouve face à face avec un sako qui le considère, le front appuyé sur le bras, il en mourra lui et toute sa famille, à moins qu'il ne coure en toute hâte chez un magicien.

Les missionnaires de **Blantyre** songent à multiplier leurs stations. Deux d'entre eux, MM. Hatterwick et Henderson, ont fait avec M. Drummond, naturaliste, envoyé au Nyassa et au Tanganyika par la Société des lacs africains, de Blantyre au **lac Chiroua**, une reconnaissance du pays, en vue de cette extension de leur champ de travail. Partis de Blantyre le 23 août, ils ont rencontré de petits villages, construits sur les flancs de collines rocheuses, dont les habitants préfèrent la sécurité aux facilités d'accès. Puis, traversant l'arête ondulée qui forme la ligne de partage des eaux entre les bassins du Chiré et du lac Chiroua, ils arrivèrent au pied du Chirazoulo, d'où plusieurs natifs les conduisirent à un grand village de plusieurs centaines d'habitations, perchées comme des chalets suisses sur la pente S. O. de la montagne, et où ils reçurent un accueil très cordial. Toute la population se rassembla pour les voir, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, s'intéressant tous à ce que les voyageurs leur faisaient voir : montres, boussoles, etc. Il y aurait là un champ excellent pour la mission. — Descendant ensuite dans la plaine, ils longèrent le pied de la montagne, en suivant un sentier tracé à travers de hautes herbes formant une voûte, sous laquelle ils devaient passer en se courbant, et, après avoir quitté l'angle oriental du Chirazoulo, ils entrèrent dans le grand Dambo, plaine inclinée vers le lac, qui, dans la saison des pluies, devient un vaste marécage. La chefesse Chimombo, qui réside dans un village à cinq kilomètres du lac, les reçut, assise sur une natte, entourée des dames de sa cour, et leur exprima le désir de voir des Anglais s'établir près de son village, pour que ses femmes pussent travailler et avoir du calicot. La population est un reste des Ma-Nyanga, qui n'ont pas été chassés lors de l'invasion des Wa-Yao de 1860 et 1861. Ils sont tous, hommes, femmes et enfants, grands fumeurs de chan-

vre. Livingstone est le seul blanc qui soit venu dans leur voisinage. Quelque cordial que fût leur accueil, ils n'en conservaient pas moins des soupçons sur les intentions des voyageurs, auxquels ils refusèrent soit des canots, pour les transporter de l'autre côté du lac, soit des guides, pour leur faire faire par terre le tour de son extrémité méridionale, parce que, disaient-ils, après la visite de Livingstone au lac, l'eau en a beaucoup diminué, et l'on ne pouvait plus avoir de poissons. — De Chimombo, les missionnaires se dirigèrent vers le N. O., le long de la rive du lac, jusqu'au village du chef Malemya, fameux trafiquant d'esclaves, où ils virent plusieurs Arabes demi-caste, et une grande caravane d'esclaves, porteurs d'ivoire, campée dans la plaine. Après avoir reconnu toute la rive S. O. du lac, ils revinrent à Blantyre. — M. Scott, un de leurs collègues de cette station, a fait un grand vocabulaire et a réuni les matériaux d'une grammaire de la langue nganja qui, dit-il, est très belle; il se propose d'apprendre encore le kijawa, le kipetou et le kikounda, dialectes parlés dans cette région.

Jusqu'ici l'on ignorait que le **Lessouto** eût jamais eu de grands pachydermes, comme les autres parties de l'Afrique. Le doute n'est plus possible à cet égard. D'après une lettre de M. le missionnaire Christol à l'un de nos amis, qui a bien voulu nous la communiquer, un Mo-Souto se rendit, à la fin de novembre, au Calédon, pour y déterrer une racine d'arbre, seul vestige de la végétation d'autrefois. Un jour il vit deux petites pointes surgir de terre, et, en creusant, il trouva une mâchoire d'hippopotame. M. Dieterlen, missionnaire à Hermon, se rendit auprès de lui avec M. Christol, et obtint qu'il leur cédât sa trouvaille, une mâchoire inférieure armée de très belles défenses, longues et bien relevées, ainsi que les os du bassin, en échange d'un sac de blé indigène. Les premiers missionnaires n'avaient jamais entendu parler de la présence, à aucune époque, d'hippopotames dans ce pays. Cette découverte en amènera probablement d'autres, qui permettront de reconstituer la faune éteinte.

Quoique les agents du **Comité d'études du Haut-Congo**[1] ne

[1] D'après la légende de la carte mentionnée dans ce paragraphe, et la circulaire qui l'accompagne, nous aurions dû dire plutôt : les agents de l'*Association internationale du Congo;* mais nos lecteurs ne connaissant, comme nous jusqu'ici, que le *Comité d'études*, nous préférons employer cette dernière désignation. Nous regrettons, avec l'*Export* de Berlin, que ce comité change si souvent de titre; en effet c'est tantôt l'*Association internationale africaine*, tantôt l'*Association internationale du Congo,* ou encore l'*Œuvre africaine* tout court, ce qui n'est ni clair, ni correct.

publient pas des rapports qui nous permettraient de suivre en détail les progrès de l'œuvre de cette Société dans l'Afrique équatoriale occidentale, un croquis du Congo, de l'Équateur à l'Océan, et de la vallée du Niari-Quilou, établi à l'aide de reconnaissances exécutées à la boussole de poche par ses explorateurs, et que son secrétaire général, M. Strauch, a bien voulu nous envoyer, nous permet de nous rendre compte assez exactement de l'état actuel de cette entreprise. Vivi, Isanghila, Baynestown, Manyanga et Stanley-Pool sont à peu près les seuls points dont la position géographique ait été déterminée avec une approximation suffisante. Toutefois ce croquis peut être considéré comme moins inexact et un peu plus complet que la plupart des cartes de cette partie de l'Afrique. Aux stations déjà nommées précédemment, et échelonnées le long du fleuve, de Vivi à l'Équateur, s'en sont ajoutées quatre, dont deux sur la rive méridionale de Stanley-Pool, outre l'ancienne de Léopoldville, et deux en aval de Vivi : Moki et Ikungula, vis-à-vis l'une de l'autre, comme pour garder le passage. D'autre part une douzaine de stations ont été créées le long du Niari-Quilou, deux à l'embouchure de la rivière, une en amont des chutes de Mayombé, et quatre situées à peu près à égale distance le long de son cours moyen, sous les noms de Franktown, Stanley-Niadi, Stéphanie-ville et Philippe-ville. C'est, on se le rappelle, la voie proposée par de Brazza pour atteindre le plus directement Stanley-Pool depuis l'Atlantique. Ne pouvant réclamer l'honneur de la découverte, le Comité d'études paraît avoir voulu pouvoir se présenter comme premier occupant. En outre, il a établi, sur les deux flancs de cette série de stations quatre postes, trois au sud, le long de la ligne de faîte entre le Niari et le Tchiloango, et un au nord, sur un des affluents du Niari, les plus voisins de l'Ogôoué, comme pour garantir la voie principale contre toute tentative de l'en déposséder. Pour reconnaître le pays et y établir les stations, il a fallu des explorations, mais la carte n'est accompagnée d'aucun texte qui puisse nous renseigner à cet égard.

Serons-nous mieux informés lorsque **H. Johnston** et le Dr **J. Chavanne** seront arrivés sur le théâtre de leurs prochaines opérations. C'est à Johnston, nos lecteurs s'en souviennent, que l'on a dû les premiers détails circonstanciés des dernières découvertes de Stanley, ainsi que la première carte indiquant la direction exacte des deux lacs Léopold II et Mohumba (IVe année, p. 301.) Il se propose maintenant d'explorer un nouvel affluent du Haut-Congo, et de traverser le centre du continent africain de manière à rejoindre le Nil. M. Van de Velde, secrétaire de l'Association internationale du Congo, a proposé de lui adjoindre

M. Francis Newton, qui a déjà passé une année en Afrique, où il était chargé d'une mission commerciale, et où il a fait à l'intérieur plusieurs voyages, d'où il a rapporté de curieuses études sur l'ethnologie africaine. Quant au Dr J. Chavanne, il est chargé par l'Institut national de géographie, avec l'appui de l'Association internationale du Congo, d'un voyage d'exploration dans le bassin septentrional du Congo. D'après les *Mittheilungen de Gotha*, il pense pouvoir atteindre, de Banana, la vallée du Niari, puis pénétrer le plus loin possible vers le nord, pour explorer la ligne de partage des eaux entre le Bénoué et le Congo, après quoi il se dirigera vers l'Est, pour résoudre enfin la question de l'Ouellé et gagner le bassin du Nil. Il s'occupera surtout de l'exploration géographique, ainsi que d'études et de collections anthropologiques et ethnographiques. Les précédents travaux de Johnston, comme ceux du Dr Chavanne, permettent d'espérer que leurs explorations seront des plus fructueuses.

Nous ne doutons pas que **Stanley,** avec la flotille dont il dispose, n'en fasse d'utiles et intéressantes, mais, pour le moment, le monde les ignore. Il en fera davantage encore lorsqu'il aura reçu le petit steamer qui porte son nom, et que l'Association internationale africaine a fait construire pour lui en Angleterre. Ce bateau est d'un type tout nouveau, car il est fait pour la navigation fluviale et pour les transports par terre. Les précédents vapeurs n'ont pu être transportés à Stanley-Pool, que par une armée de nègres et au prix de sommes énormes. Celui-ci est formé de six compartiments étanches qui sont tous des corps flottants, que l'on sépare ou qui composent un tout à volonté. Mais comme ces compartiments sont de dimensions moyennes, ils deviennent, à volonté, des caisses de chariots qui peuvent circuler sur terre. L'embarcation sera chargée sur un navire de mer, transportée en tranches à Banana, montée pour remonter jusqu'à Vivi, où s'arrête la navigation; en ce point on débarquera la machine, et, comme la coque complètement vide ne cale que 15 centimètres, on procédera à la disjonction des tranches, puis on fixera à chacune de ces tranches quatre grandes roues en acier qui en feront de véritables chariots. On suivra la route de terre jusqu'à Isanghila, où l'on reconstruira le bateau pour remonter à Manyanga, d'où l'on reprendra la route de terre, par la rive gauche du fleuve, jusqu'à Stanley-Pool. Mais l'on croit que malgré le sectionnement de la coque, il ne faudra pas moins de 500 nègres, pour traîner le *Stanley* jusqu'au Pool, la route de terre étant très accidentée, et la traction de tels poids présentant toujours de grandes difficultés.

Quoi qu'il en soit des travaux du Comité d'Etudes du Haut-Congo, le nombre des voix qui demandent la **libre navigation du fleuve** s'accroît constamment; celles des Américains viennent renforcer celles des Européens. Dans le message présidentiel adressé au Congrès de Washington, se trouve une déclaration, dans laquelle les États-Unis expriment leur résolution de ne pas se désintéresser de l'activité déployée au Congo par l'Association internationale africaine. Quoique leurs intérêts n'y soient pas encore directement engagés, il peut devenir nécessaire qu'ils coopèrent avec d'autres puissances commerciales, pour assurer les droits de la liberté de commerce et d'établissement dans la vallée du Congo, sans intervention ni contrôle politique d'aucun État particulier. De son côté la Chambre de commerce de New-York a adopté une résolution invitant le président Arthur à nommer une commission, qui serait chargée de s'entendre avec l'Association internationale africaine, afin d'obtenir, pour les autres pays, la liberté commerciale dont les Portugais cherchent à s'attribuer le monopole.

Moins considérables que ceux des agents du Comité d'études, les progrès des membres de l'**expédition de Brazza** méritent cependant d'être signalés. Après avoir remis à son chef le commandement des stations dont celui-ci l'avait chargé, **M. Mizon** a quitté Franceville pour se rendre à la côte, par une voie intermédiaire à celles de l'Ogôoué et du Quilou, et qui aboutit aux lagunes du pays de Youmba. Il voulait se rendre compte de la configuration de cette contrée, chercher la ligne de faîte qui sépare le bassin de l'Ogôoué et du Nyanga de celui du Quilou-Niari, enfin étudier les productions et le commerce de ces pays, et s'assurer s'il n'y avait pas une route praticable partant de la côte et se dirigeant vers le nœud géographique d'où coulent la Passa et l'Alima. M. Mizon descendit la Passa, puis l'Ogôoué jusqu'au confluent de la Liboumbi, afin de reconnaître la navigabilité de cette rivière. Il s'est assuré qu'elle ne peut être remontée au delà du point où elle reçoit la Licoco. Le 10 septembre il se trouvait près du village de Ncando, et pouvait apercevoir, à 24 kilom. environ, le point où se croisent les vallées de la Luété et du Niari. Avant de rejoindre les établissements français il a traversé une série de montagnes parallèles à la côte et appartenant au bassin du Quilou. — Quant à **Savorgnan de Brazza** lui-même, le dernier paquebot du Congo annonce qu'il est arrivé sur ce fleuve en amont de Bolobo, station de Stanley qu'il a trouvé incendiée par les indigènes. Il est ensuite descendu vers Brazzaville, après avoir rétabli l'ancien ordre de choses dans les États de Makoko.

*

Pendant que l'on installait dans l'île Mundalehla station de l'expédition de M. **Rogozinski,** celui-ci a fait une excursion préliminaire, pour étudier le pays et atteindre **Bakoundou,** derrière les monts Cameroon. Le meilleur chemin pour cela est le Rio-Mungo, beau et large fleuve, qui arrose le pied oriental de ce massif de montagnes, et coule rapidement entre des rives hautes, couvertes d'une végétation luxuriante. Avec six Kroumen et un guide de la tribu des Desalla, il le remonta en pirogue, en en faisant le relevé, et arriva, le cinquième jour, près d'une haute berge, sur la rive droite, d'où part un sentier indigène qui mène à Bakoundou. Il espérait trouver là la clef pour pénétrer dans l'intérieur, et des natifs convenables comme porteurs; son espoir ne fut pas déçu. Le roi Nambeleh II, qui n'avait pris le pouvoir des mains de son père que quelques mois auparavant, parcourait le pays pour se faire reconnaître. Son représentant, Nammekao, était un chef d'une quarantaine d'années, très intelligent, avec lequel M. Rogozinski parlementa, pour obtenir l'ouverture du pays aux étrangers et la libre circulation. Il apprit de lui, qu'au delà de Bakoundou se trouve la tribu des Ba-Farenyanya qui ont des relations au Bayong, pays situé à quinze jours de marche à l'Est de Bakoundou, et dont les capitales sont Tountou et Pébot. Muni de ces informations, il revint à la côte, résolu à la quitter aussitôt que les installations de l'île Mundaleh seraient terminées. Il en repartit en effet le 12 août, avec un de ses compagnons de voyage, M. Tomezek, et ils arrivèrent le 19 à Bakoundou, où ils établirent leur quartier général. Le roi était rentré dans sa capitale. Jeune encore, il attache une grande importance à la venue des explorateurs, dont la présence le rehausse aux yeux des tribus d'alentour. M. Rogozinski obtint de lui qu'il ouvrît le pays aux étrangers, et qu'il leur accordât de circuler librement dans ses États. Les voyageurs en profitèrent pour parcourir le pays; il explorèrent le Haut-Mungo, et atteignirent la grande cataracte de Mungué, dans le pays de Kumbayi, où ils virent pour la première fois des Ba-Farenyanya. Les éléphants y sont tellement nombreux, qu'ils inondent littéralement le pays; en allant un jour à Kumbayi vers le N. E., la caravane de M. Rogozinski fut attaquée et dispersée par une bande de ces pachydermes. Outre la cataracte et le cours du Mungo, les explorateurs ont reconnu un grand lac de 7 kilom. de diamètre, le Balombi-O-Mbou, d'où sort le Rio-del-Rey, puis un autre lac nommé le Gango, que traverse le même fleuve, enfin un long et large affluent du Mungo, le petit Mungo, qui forme aussi une cataracte importante. La saison des pluies finie, M. Rogozinski comptait pouvoir prendre la route de l'Est dès le mois de novembre.

M. Godfrey Layden a fait récemment à **Coumassie** un voyage, sur lequel nous extrayons de l'*African Times* les détails suivants. Parti de Cape Coast à la fin d'octobre, avec 25 porteurs, il dut traverser une forêt très épaisse, dans laquelle la route était obstruée en beaucoup d'endroits par la végétation, ce qui obligeait ses hommes à se frayer un passage la hache à la main. A 100 kilom. de Coumassie, il dépêcha deux de ses hommes, pour informer le roi de son intention de lui faire visite. A son tour, Quaqua-Duah lui envoya deux de ses fonctionnaires, porteurs de bâtons dorés, qui l'introduisirent dans la capitale; puis il le fit venir à sa résidence, et le reçut entouré de ses officiers, s'informa du but de sa visite qui n'avait qu'un caractère privé, et le renvoya sous escorte à son campement, où le roi le confina six jours, pendant lesquels il lui fit plusieurs visites. Après avoir obtenu sa liberté, M. Layden en profita pour circuler, et recueillir, sur le pays et son histoire, tous les renseignements qu'il put se procurer. Il apprit qu'un grand nombre des enfants de l'ex-roi Koffi-Calcalli ont été massacrés; à l'arrivée de M. Layden, l'ex-roi était dans un village à 15 kilom, de la capitale, mais au départ du voyageur, le monarque déposé avait été amené près de Coumassie. Les Achantis prenant M. Layden pour un espion, comptaient couper la tête au roi, si les Anglais avaient l'intention de le faire remonter sur le trône. Plusieurs chefs du voisinage ont pris les armes contre Quaqua-Duah, qui doit constamment lutter contre eux. Il n'y avait alors point de batailles rangées, mais le pays tout entier était dans un état voisin de l'anarchie, et le commerce était complètement arrêté. Deux jours après l'arrivée de M. Layden, la sœur du prince Ansah mourut; l'on croyait qu'il y aurait à cette occasion un sacrifice humain; la coutume en subsiste encore, quoique sur une moins grande échelle que précédemment. Pendant son voyage, M. Layden a fait d'importantes collections scientifiques, et a recueilli de précieux spécimens de la flore et de la faune du pays.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

MM. de Lesseps, Rivers et Wilson, s'étant mis d'accord sur tous les points en discussion dans la convention avec les armateurs anglais relativement au canal de Suez, le gouvernement britannique a adressé à M. de Lesseps une lettre approuvant cette convention, et exprimant sa vive satisfaction que toute cause de dissentiment soit ainsi écartée.

Le Dr Stecker a rapporté de son voyage en Abyssinie et dans les pays voisins, de précieuses collections, entre autres 2000 plantes, dont un grand nombre appartiennent au Godjam, province dont la flore était peu connue jusqu'ici, et une col-

lection anthropologique d'une grande valeur, qui enrichira le musée ethnographique de Berlin.

Le comte Antonelli est reparti pour Assab, avec une mission du gouvernement italien.

Le ministère français de la marine a fait, avec la direction de la Compagnie des steamers de l'Ouest, un contrat pour l'établissement d'un dépôt de charbon et d'approvisionnements à Obock. Il a en outre désigné des commissaires chargés de s'entendre avec les délégués du gouvernement égyptien pour la délimitation du territoire de cette colonie.

M. Alfred Bardey, qui a séjourné quatre années à Harar, Zeïla, Berbera et Aden, a informé la Société de géographie de Paris que, dans ce moment sa maison, de Harar a envoyé plusieurs expéditions dans le pays des Dankali, dans le bassin de l'Haouasch, et au Wabi, par l'Ogaden, au S.-E. de Harar, et par l'Enuya, au sud de la même localité. Il enverra prochainement un rapport sur les résultats de ces expéditions et une carte du pays des Somali et des Galla.

Les missionnaires anglais de la station de Kagueï, près du Victoria-Nyanza, ont reçu de Lukongué, roi de l'île d'Ou-Kéréwé, une invitation cordiale, à laquelle ils comptaient se rendre dès que leurs bagages seraient arrivés de l'Ou-Ganda.

M. G. Révoil a réussi à atteindre le Haut-Djouba en parfaite santé.

Mirambo s'efforce de constituer un peuple avec les éléments divers des tribus qui habitent ses États. Persuadé que l'instruction donnerait un élément de grandeur et de vie à sa nation, il insiste pour que la Société de Londres lui envoie un plus grand nombre de missionnaires, et en particulier un médecin missionnaire.

Serpa Pinto a été nommé consul portugais à Zanzibar.

La station de Karéma, qui, au début, coûtait 30,000 fr. à l'Association internationale africaine est arrivée à se suffire à elle-même. Les 300 personnes qui la composent, réunies sous l'autorité du chef, M. Storms, trouvent dans les produits de leurs cultures, non seulement de quoi subvenir à leurs besoins, mais encore de quoi faire des échanges.

L'*Antislavery Reporter* ayant, à l'occasion de la convention conclue entre la France et le Portugal, qui autorise la libre sortie des travailleurs engagés librement pour Mayotte et Nossy-Bé, reproché au Portugal de favoriser la traite au profit de la France, le *Mémorial diplomatique* a rappelé que cette convention a été rédigée dans les mêmes termes qu'une autre antérieurement conclue entre le Portugal et l'Angleterre, pour permettre aux travailleurs de Mozambique et de Lorenzo-Marquez de se rendre librement à Natal ou au Cap.

Les missionnaires vaudois et neuchâtelois destinés à renforcer les stations des Spelonken et du Lessouto, ont quitté la Suisse à la fin de janvier.

Le gouvernement portugais a conclu avec M. Mac Murdo, Américain, un contrat pour la construction du chemin de fer, de Lorenzo-Marquez à la frontière du Transvaal.

Un gisement de houille a été découvert du côté occidental des monts Lebombo, dans le Swaziland, à 65 kilomètres d'une voie navigable pour des navires, et sur

une étendue de plusieurs centaines de milles carrés. Le gisement a 3m d'épaisseur; la qualité de la houille en est bonne pour les machines à vapeur.

Sir Barkly, ex-gouverneur de la colonie du Cap, insiste fortement pour que le gouvernement britannique constitue un protectorat sur le pays des Be-Chuana, au point de vue de la civilisation et du commerce, celui-ci étant intéressé à garder ouverte cette route vers l'intérieur, dont le trafic est estimé à plus de 2,500,000 fr. annuellement.

Le Dr Holub est arrivé à Capetown à la fin de décembre, avec six artisans européens, anciens soldats, qui ont obtenu du gouvernement autrichien l'autorisation de le suivre dans sa nouvelle exploration.

Le schooner *Meta*, appartenant à M. Lüderitz, fera régulièrement le service entre Angra-Pequena et Capetown. D'après le témoignage des missionnaires rhénans, l'entreprise de M. Lüderitz ne nuit en aucune manière à leur œuvre. Un grand nombre d'indigènes sont occupés à la construction des magasins, au transport des marchandises, etc.; depuis l'installation des nouveaux établissements, le commerce des bestiaux s'est beaucoup développé. Jusqu'ici la maison Lüderitz n'a importé dans le pays ni eau-de-vie, ni aucun spiritueux quelconque.

M. le Dr Passavant a dû partir à la fin de janvier pour les Cameroon. Il compte prendre à Monrovia des Wyhboys avec lesquels il remontera la rivière Cameroon, pour dépasser la chaîne de montagnes qui court parallèlement à la côte; il y passera la saison des pluies; et s'avancera ensuite le plus vite possible dans la direction de l'Est.

M. P. Dahse, concessionnaire de mines d'or à Wassaw, est reparti pour la Côte d'Or, où il va diriger l'exploitation d'un gisement d'étain, pour le compte d'une compagnie anglaise.

Par décret du président de la République française, les comptoirs de Grand-Bassam et d'Assinie, qui prennent chaque année plus d'importance et réclament la présence d'un fonctionnaire spécial, ont été placés, avec tous les établissements français de la Côte d'Or, sous l'autorité du commandant du Gabon, qui portera désormais le titre de commandant supérieur des établissements français du golfe de Guinée.

Le colonel Bourdiaux, gouverneur par intérim du Sénégal, a conclu avec le chef Moussa-Malo, de Firdou, sur la Cazamance, un traité d'amitié et de commerce, qui, tout en laissant aux indigènes leur indépendance, les place sous le protectorat de la France, et assure aux commerçants français de grands avantages dans les bassins supérieurs de la Gambie et de la Cazamance.

Les dépêches du Haut-Sénégal rapportent que la partie de la voie ferrée construite dans la campagne 1882-1883, a parfaitement résisté aux pluies de l'hivernage et qu'elle est en excellent état.

Le chérif de Ouazzan, parent du sultan du Maroc, et chef spirituel de l'Islam dans l'Afrique septentrionale, a sollicité du ministre de France au Maroc sa protection officielle pour sa personne, sa famille et ses biens, et s'est fait naturaliser français.

LES LANGUES MODERNES DE L'AFRIQUE

D'après M. R.-N. Cust.

Le tableau d'ensemble des langues de l'Afrique présenté par M. R.-N. Cust, à la Société des Arts de Londres en 1881, et dont nous avons donné un résumé (III[e] année, p. 30), et la Notice du même auteur sur les écrivains qui ont contribué à l'extension de notre connaissance des langues africaines, n'étaient que les prémices d'une œuvre beaucoup plus importante [1], et d'une utilité infiniment plus grande pour tous ceux qui, de près ou de loin, s'intéressent à l'exploration et à la civilisation de l'Afrique, sans parler de l'intérêt qu'elle ne peut manquer d'avoir pour ceux qui ne veulent ignorer aucun des phénomènes relatifs au développement de l'humanité dans les différentes parties du globe.

Sans doute les explorateurs peuvent, à l'aide d'interprètes, poursuivre leurs voyages de découvertes, sans connaître eux-mêmes les langues parlées dans les régions qu'ils étudient. M. Cust fait remarquer en effet qu'il n'a jamais entendu parler de voyageurs empêchés de communiquer directement ou indirectement avec les indigènes, et que des explorateurs africains, tels que Duncan à la côte occidentale, Thomson à l'est, et les grands chasseurs dans l'Afrique australe, racontent des conversations avec les chefs et avec les indigènes de territoires très éloignés de leur point de départ. Comment faisaient-ils ? Ils avaient probablement à leur service quelqu'un de ces interprètes dont parle M. Cust, connaissant plusieurs langues, et qui abondent en Afrique. L'auteur signale dans son introduction, comme trait particulier à ce continent, le fait que partout la présence d'esclaves, de tribus nomades, ou vivant dans les forêts, et de bandes de maraudeurs, semble avoir eu pour résultat la coexistence d'une pluralité de langues. Les récits des voyageurs fournissent des exemples frappants d'Africains polyglottes : Mtesa parle six langues, le nyoro, le ganda, le souahéli, le soga, le zoulou et l'arabe; un chef ma-koua en parle cinq ; Grant mentionne la présence à Karagoué d'un trafiquant, originaire de l'Inde, qui pouvait faire la conversation au moins dans dix langues africaines différentes ; et Livingstone parle d'un chasseur d'éléphants, portugais, demi-caste, qui parlait une douzaine de dialectes. Il n'en est pas moins vrai que la connaissance des

[1] A sketch of the moderne languages of Africa. Accompanied by a Language-Map, by Robert Needham Cust. London (Trübner and C°), 1883, 2 vol. in-8.

langues de la région à explorer ne peut qu'être extrêmement utile aux voyageurs, en les dispensant de l'accompagnement d'interprètes, et en leur permettant de s'entretenir toujours directement avec guides, porteurs, ou natifs de l'intérieur.

Toutefois, si cette connaissance ne leur est pas indispensable à eux, elle est d'une nécessité absolue à ceux qui s'établissent au milieu des indigènes pour les tirer de l'ignorance et de la barbarie dans lesquelles ils sont plongés, afin de les instruire et de leur communiquer les bienfaits de la civilisation. Comment les innombrables tribus de cet immense continent pourraient-elles progresser, si on ne leur parle ? Mais pour leur parler, il faut qu'il y ait des hommes, capables d'exercer au milieu d'elles les arts de la paix, qui possèdent leurs langues ; pour cela il faut que ces langues aient été étudiées et mises par écrit, et qu'une littérature, tout au moins les éléments d'une littérature : vocabulaires, grammaires, dictionnaires, spécimens des phrases les plus usitées ou de récits, aient été créés, pour former les matériaux de l'enseignement à donner à ceux qui veulent se vouer au relèvement des indigènes. Les grands voyageurs, Barth, Duveyrier, Livingstone, Stanley, Nachtigal, Schweinfurth, etc., y ont contribué pour leur part, en rapportant des vocabulaires assez étendus des langues des tribus visitées par eux ; mais jusqu'ici, ce sont essentiellement les missionnaires établis sur tous les points de la périphérie du continent, ou déjà un peu en avant dans l'intérieur, qui ont pu étudier les langues des peuplades au milieu desquelles ils vivent, de manière à les mettre par écrit, à en rédiger la grammaire, à traduire dans ces langues quelques parties de l'Ancien ou du Nouveau Testament, pour quelques-unes la Bible tout entière, à composer des livres d'école ou de culte, et à permettre aux sociétés dont ils relèvent de les faire imprimer, pour pouvoir les mettre entre les mains de ceux qu'ils veulent instruire et relever.

Voyageurs, missionnaires et sociétés poursuivent leurs travaux séparément ; ceux-là découvrent incessamment de nouvelles tribus, parfois très petites, très voisines les unes des autres, et cependant différentes et parlant des langues diverses ; Lenz a trouvé, par exemple, dans l'Afrique occidentale, dans un espace de trois milles carrés, quatre tribus distinctes, ne comptant que 200 individus, parlant des langues entièrement différentes. Un seul fait pourra donner une idée de la multiplicité des idiomes africains. Dans sa *Polyglotta africana,* Kœlle a recueilli, à Sierra Léone, de la bouche d'esclaves libérés, deux cents vocabulaires de dialectes appartenant à soixante langues.

A mesure que les parties encore inconnues du continent seront découvertes, de nouvelles tribus, parlant des langues ignorées jusqu'au moment où M. Cust a posé la plume, nous seront révélées. Ce sera la tâche de la génération à venir d'en faire le dénombrement et de les classer, en assignant à chacune d'elles, dans la carte des langues de l'Afrique, la place que lui auront marquée les récits des explorateurs.

En attendant, le nombre de celles dont on connaît positivement l'existence et le pays où elles sont parlées est assez considérable, pour qu'un travail de concentration et de classification méthodique, accompagné d'une carte dressée avec le plus grand soin, ait été rédigé et publié, afin de fournir aux savants à venir une base solide, qui leur permette de s'avancer d'un pas sûr dans la voie du progrès. Personne n'était mieux placé que M. Cust pour s'acquitter d'une semblable tâche, à laquelle l'avaient préparé un travail analogue sur les *Langues modernes de l'Inde,* et ses fonctions de secrétaire honoraire de la Société royale asiatique, de membre du comité de la Société royale de géographie de Londres, du comité de la Société des missions anglicanes, de celui de la Société biblique britannique et étrangère, ainsi que du comité de traduction de la Société pour le progrès des connaissances chrétiennes, constamment occupé de la question des langues de l'Afrique. Aussi crut-il de son devoir de combler la lacune qui existait dans les grands ouvrages de Max Müller : *Lecture on the Science of Language,* et de Whitney : *Language and the study of Language,* ouvrages très importants, traitant soi-disant de la matière du langage dans sa totalité, mais où les langues et les dialectes de l'Afrique ont été oubliés, quoiqu'ils présentent des phénomènes remarquables et uniques.

Pour rassembler tous les documents dont il avait besoin, sur les langues de tribus dont l'existence est certaine et le pays connu, M. Cust étudia tout ce qui avait été écrit par ses prédécesseurs, et dépouilla les nombreuses publications scientifiques et missionnaires reçues par les Sociétés dont il fait partie ; il correspondit avec des amis dans tous les États d'Europe, d'Afrique et d'Amérique, et surtout avec les voyageurs africains de toutes nationalités, et avec les missionnaires, revenus en Europe ou encore à l'œuvre dans leurs différents champs de travail ; il visita les grandes bibliothèques de Londres, Paris, Berlin, Vienne, Rome, et se rendit même parfois en Afrique pour obtenir, sur les lieux mêmes, les renseignements dont il avait besoin ; en un mot il n'épargna ni soins, ni temps, ni argent, pour arriver à la certitude, au sujet des données qu'il voulait centraliser aussi complètes que possible sur cet important sujet.

Les matériaux ainsi recueillis formaient une masse énorme de documents; les plus élémentaires comme les plus savants : alphabets, chiffres, vocabulaires, les uns de quelques mots seulement, les autres de dixaines de milliers de mots, notes grammaticales, grammaires spéciales et grammaires comparées, dictionnaires, simples phrases, traductions, etc., etc., avaient afflué en quantité si considérable que la seule pensée en donne le vertige.

Dans ce fouillis de documents, il fallait introduire l'ordre, sous peine de n'avoir créé qu'un chaos informe. Heureusement l'esprit méthodique de M. Cust et la lucidité de son intelligence ont réussi à y répandre la lumière, par une classification judicieuse, résultat d'un examen approfondi. Sachant que des ressemblances extérieures dans la composition des mots pourraient faire croire à une parenté des langues auxquelles ils appartiennent, tandis qu'en réalité leur origine est différente, il a cherché, sous la forme des mots, l'esprit ou le génie de la langue, et les principes sur lesquels elle repose, et a dépouillé la racine des mots des préfixes et des suffixes qui y ont été ajoutés, afin d'arriver à la connaissance des procédés employés pour les composer, ou pour les mettre en rapport les uns avec les autres. Ce n'est qu'après un examen sérieux et souvent très minutieux qu'il s'est décidé à rattacher les 591 langues et dialectes, dont l'existence est hors de doute et qui sont parlées par des indigènes ayant un habitat dont les limites ont pu être tracées d'une manière précise, aux six grandes familles dont nous avons parlé (IIIme année, p. 30), sémite, chamite, nubienne-foulah, nègre proprement dite, bantou, hottentote et bushmen. Dans le nombre indiqué ci-dessus ne sont comprises que les langues du continent et des îles qui s'y rattachent positivement; celles de Madagascar appartenant à la famille des langues malaies, ainsi que celles de Sainte-Hélène, de l'Ascension, de Tristan d'Acunha n'y sont pas comprises, non plus que les langues qui ont pu être parlées autrefois dans le nord de l'Afrique : l'égyptien, le latin, le phénicien, etc., ou celles de tribus naguère vivantes, mais éteintes aujourd'hui; non plus encore que celles qui sont particulières aux colonies européennes des côtes africaines; non plus enfin que celles dont on a pu entendre parler, mais dont la tribu n'a encore été visitée par aucun explorateur ou missionnaire capable de recueillir sur elle des renseignements suffisamment précis.

Les 591 langues et dialectes africains reconnus par M. Cust se groupent ainsi dans les six familles susmentionnées :

1° Sémite	10 langues,	9 dialectes,	total	19
2° Chamite	29 »	27 »	»	56
3°. Nubienne-Foulah	17 »	7 »	»	24
4° Nègre	195 »	49 »	»	244
5° Bantou	168 »	55 »	»	223
6° Hottentote et Bushmen.	19 »	6 »	»	25
	438 langues,	153 dialectes,	total	591

Il va sans dire que, malgré le soin que M. Cust a apporté dans l'examen de chacun de ces idiomes, pour lui assigner sa vraie place dans sa classification, ainsi qu'à la préparation de la carte dressée par M. Ravenstein, le savant cartographe chargé par la Société royale de géographie de Londres de construire la grande carte de l'Afrique équatoriale, il n'est pas encore possible, au point où en sont nos connaissances, de dire d'une manière certaine : tel dialecte appartient indubitablement à tel ou tel groupe. M. Cust est le premier à reconnaître que, pour plusieurs, sa classification est provisoire, et à appeler de ses vœux des travaux ultérieurs, dussent-ils l'obliger à modifier tant soit peu ses divisions et ses subdivisions, ou tout au moins leur contenu.

L'on peut admettre cependant que les modifications qui pourront y être apportées seront très peu considérables, car il n'a procédé à sa classification et à l'inscription des noms sur sa carte, qu'appuyé, d'un côté, sur des faits linguistiques reconnus, et de l'autre, sur des faits géographiques constatés, n'admettant jamais comme établie l'existence d'une langue, à moins qu'il ne pût indiquer, sur la carte, le pays où elle est parlée, en s'aidant pour cela des documents cartographiques les meilleurs, et des indications des écrivains les plus autorisés. Il a ainsi évité, autant que possible, les chances d'erreur, et a indiqué d'avance les points sur lesquels pourront porter les modifications. C'est, d'après lui, dans la famille des langues bushmen, que pourront se produire les changements les plus sensibles.

Il a groupé autour de cette famille, vu la petite taille des individus qui la composent, toutes les peuplades pygmées signalées jusqu'ici sur la surface du continent africain : obongo, akka, bakké-bakké, doko, mdidikimo et toua, quelque disséminées qu'elles soient, de l'ouest à l'est et du nord au sud, parce qu'il n'aurait pas su à quelle famille les rattacher au point de vue linguistique. Sans doute leur situation géographique est bien déterminée : les Akka habitent chez les Mombouttou, dans le bassin de l'Ouellé ; les Obongo, dans celui du Gabon ; les Bakké-Bakké, sur la côte du Loango ; les Doko, au sud de l'Abys-

sinie ; les Mdidikimo, à l'ouest des monts Ngourou, sur la route de Zanzibar à l'Ou-Nyanyembé, et les Toua, au confluent de la Roumami et du Loualaba. Mais, à part la langue des Akka, dont l'abbé Beltrame a publié, dans le Bulletin de la Société italienne de géographie, un vocabulaire et des spécimens des phrases usuelles, d'après ce qu'il avait pu apprendre des deux Akka ramenés à Vérone par Miani, on ignore jusqu'ici les langues des autres peuplades pygmées. L'étude seule pourra leur assigner leur vraie place.

Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons dit (IIIe année, p. 30), des traits qui caractérisent et distinguent les langues de ces six familles. Mais nous ferons remarquer, à propos du nombre considérable des langues et des dialectes des familles nègre et bantou, d'après Prichard, ethnologiste expérimenté et d'un esprit juste, qu'on croyait d'abord les langues africaines innombrables et sans rapports les unes avec les autres, mais qu'à mesure qu'on les a examinées de près, le nombre s'en est réduit graduellement, et que l'on a trouvé, pour un nombre de langues relativement petit, une infinité de dialectes.

D'ailleurs, malgré les diversités qui les distinguent, il y a entre elles certaines affinités, qui permettent aux voyageurs de traverser, sans trop de difficultés, de vastes territoires habités par des tribus différentes. On sait que Livingstone, parti de Kolobeng, se dirigea vers le nord et atteignit le Zambèze près de son confluent avec le Chobé, d'où il se rendit à la côte de l'Angola, pour revenir ensuite à son point de départ et atteindre de là Quilimane; il ne paraît pas avoir jamais eu de difficulté à s'entretenir en langue chuana avec les indigènes de cet immense territoire de l'Atlantique à l'Océan indien, quoique souvent les guides lui manquassent et qu'il dût se diriger au moyen de la boussole. Si l'on compare des langues de points extrêmes, celle des Xosa, par exemple, dans la Cafrerie, avec celle des tribus de l'équateur, il va sans dire qu'il est difficile de reconnaître qu'elles appartiennent à la même famille; mais si l'on examine les racines des mots de chaque langue, on s'aperçoit que les différences se fondent les unes dans les autres, de telle sorte que l'on doit reconnaître entre elles une parenté réelle. Livingstone affirme que le langage de Teté, sur le Zambèze moyen, ressemble beaucoup à celui de l'Angola, et il ajoute qu'en passant d'une tribu à une autre, il n'est nécessaire de connaître qu'une seule langue, les interprètes étant faciles à trouver.

On se représente souvent les langues des familles nègre et bantou comme très pauvres ; mais, ainsi que le fait remarquer M. Cust, après

Livingstone, cette opinion n'est bien souvent, chez celui qui l'exprime, que la preuve d'un esprit d'une faible portée. En effet, pour ne parler que des langues de la famille bantou, employées par des millions d'Africains, de la Cafrerie au golfe de Guinée, « elles sont » dit M. Cust, « excessivement riches. Chaque monticule, colline, montagne ou pic a un nom, ainsi que chaque cours d'eau, chaque vallon, chaque plaine; discuter le sens de ces noms prendrait une vie d'homme. Ce n'est pas la disette, mais la surabondance de noms qui induit en erreur les voyageurs. La plénitude du langage est telle, qu'il y a des vingtaines de mots pour marquer les variétés de la marche, de la flânerie, de la fanfaronnade; chaque mode de marche est exprimé par un mot spécial. Boyce et Appleyard, versés dans la connaissance des langues de la branche méridionale du groupe bantou, J.-L. Wilson qui avait étudié spécialement celles de la branche occidentale, Krapf et Steere qui s'étaient voués à celles de la branche orientale, sont unanimes à en louer la beauté et la puissance plastique. J.-L. Wilson, en particulier remarque qu'elles sont douces, souples, flexibles à un degré presque illimité; que leurs principes grammaticaux sont fondés sur une base très systématique et philosophique, et que le nombre de leurs mots peut être augmenté presque à l'infini; elles peuvent exprimer les nuances les plus délicates de la pensée et du sentiment, et il n'y a peut-être pas d'autres langues au monde qui aient un caractère plus déterminé et plus de précision dans l'expression. »

Quelque ignorants, superstitieux, vicieux même et infortunés, que puissent être les possesseurs d'un semblable trésor, celui-ci demeure comme un témoignage qui atteste leur origine supérieure. Si, dans leurs ténèbres et leurs misères actuelles, ils savent s'en servir de manière à étonner ceux qui les entendent, que sera-ce lorsqu'ils auront reçu des blancs, par ce moyen de communication, la civilisation sous sa forme la plus haute, mais aussi la plus humaine. Dans la bouche d'hommes relevés et instruits, ces langues deviendront, nous n'en doutons pas, le meilleur moyen de propagation des pensées les plus nobles, pour le bien de toutes les tribus africaines.

En attendant, ceux qui se préparent à travailler au relèvement des indigènes de l'Afrique, doivent être extrêmement reconnaissants envers M. Cust, de leur avoir fourni le moyen de s'orienter facilement dans ce dédale de langues diverses, en joignant, à la carte qui accompagne le texte de son ouvrage, des appendices renfermant des tableaux bibliographiques des langues, des dialectes, des localités et des autorités

citées, avec des index alphabétiques de différentes sortes, extrêmement précieux pour la consultation de ces deux volumes.

On le voit, l'auteur n'a rien négligé pour que son œuvre fût en même temps la meilleure et la plus utile. Nous n'avons cependant parlé jusqu'ici que de ce que nous pourrions appeler le mérite intellectuel de l'ouvrage, l'ordre dans l'abondance des matériaux, la justesse des vues et la sagacité des observations. Nous nous reprocherions de ne pas relever un trait particulier qui ôte à ces volumes, semés d'indications bibliographiques, quoique l'auteur ait éliminé du bas des pages toute espèce de notes, et où les divisions et les subdivisions abondent, toute l'aridité qu'un pareil sujet semblait devoir entraîner nécessairement avec lui, et qui leur donne au contraire un grand charme. Nous voulons parler du sentiment d'affection que respirent ces pages pour tous ceux qui ont fourni à M. Cust la possibilité de les écrire, et dont il a eu soin de placer les photographies en tête de son premier volume, en donnant une place à part au premier évêque noir, Samuel Crowther, l'apôtre du Niger, auquel il devait une carte des langues du bassin de ce fleuve et beaucoup de renseignements sur les tribus qui l'habitent; — de la reconnaissance de l'auteur pour tous les explorateurs et les missionnaires qui travaillent à faire mieux connaître les innombrables tribus de cet immense continent et leurs langues, — et surtout de l'amour qu'il a voué à ceux en faveur desquels ce travail s'accomplit. On sent que chez l'écrivain le cœur est aussi grand que la pensée est élevée; on est touché des adieux émus qu'il adresse à chacun des grands voyageurs ou missionnaires qui lui ont servi de guides dans l'étude de telle ou telle partie de son vaste sujet et, dans le bel ouvrage qu'il vient de publier, on admire surtout la bonne œuvre d'une âme ingénieuse dans son dévouement pour les plus déshérités de l'humanité, et pour ceux qui s'efforcent de les enrichir de tous les bienfaits de la civilisation.

CORRESPONDANCE

Londres, 12 janvier 1884.

Cher Monsieur,

L'intérêt que je porte à l'*Afrique explorée* m'engage à vous demander si vous pourriez adopter un système perfectionné pour l'orthographe des noms propres en Afrique.

Vous avez un exemplaire de mon ouvrage sur les langues modernes de l'Afrique : vous y verrez, au bas de la page 11, qu'il n'est pas correct, soit en anglais, soit en français, d'ajouter une *s* comme suffixe pluriel à un nom propre; il faut écrire les Zoulou, et non les Zoulou *s*.

En outre, quand on écrit le nom d'une tribu ou d'un peuple, il faut écrire :

Ou-Ganda, et non Ouganda,
Ma-Viti, et non Maviti,

et quand il est question d'une langue, l'on doit écrire : Ganda, Chuana, Qwamba, comme l'on écrit : Souaheli, Yao, Zoulou. Le préfixe *ki* n'est pas nécessaire quand on traduit, dans une autre langue, le nom de la langue. En anglais, j'écris :

I speak French

et non :

I speak Language French.

On emploie pour un pays le préfixe : *ou*

Ou-Ganda ;

» pour un peuple, les préfixes :

Ma, wa, ba, a { Ma-Viti. Ba-Kongo. Wa-Bisa. A-Tonga.

» pour une langue, seulement la racine.

Quand on a à écrire le nom d'une tribu qui n'est pas bantou, pourquoi ajouter un préfixe bantou, comme Wa-Khwafi, les Souaheli les appellent ainsi dans leur langue, mais nous n'avons pas besoin de faire de même.

C'est le désir de voir la clarté et la netteté, seule chance de progrès, régner dans tous les domaines se rapportant à l'Afrique, qui m'a engagé à vous adresser ces lignes.

Votre tout dévoué,
Robert Cust.

P.-S. M. d'Abbadie m'assure que l'*s* est une faute, en français comme en anglais.

BIBLIOGRAPHIE [1]

Le protectorat français en Tunisie, par *Edmond Desfossés*. Paris (Challamel aîné), 1882, in-8°, 27 p., 2 fr. — De la réorganisation administrative et financière de la Tunisie, par *le même*. Paris (Challamel aîné). 1882, in-8°, 40 p. — Au moment où la question tunisienne va revenir devant les Chambres françaises, on lira avec intérêt ces deux brochures, émanant d'un écrivain qui s'est déjà fait connaître par plusieurs publications sur la Tunisie, et que les voyages dans ce

[1] On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

pays ont mis à même d'en parler en connaissance de cause. M. Desfossés propose un véritable plan de gouvernement, comprenant l'organisation judiciaire, financière et municipale. Il demande l'abolition de l'ancienne commission financière, le développement de l'instruction publique, et la construction de routes remplaçant les chemins peu praticables dont la Tunisie est sillonnée, ainsi que celle du chemin de fer de Tunis à Bizerte qui, coïncidant avec le creusement de ce dernier port, lui donnerait une importance considérable au point de vue stratégique et commercial.

On trouvera dans ces publications, outre le texte officiel du traité du Bardo, du 12 mai 1881, quelques indications statistiques qui pourront donner une idée de l'accroissement du mouvement des affaires depuis l'occupation française. C'est ainsi que le nombre des télégrammes expédiés ou reçus, qui était en 1879 de 169,528, est monté en 1881 au chiffre de 237,423. La poste a pris aussi une activité bien plus grande : en 1879, la recette journalière ne s'élevait pas à mille francs ; aujourd'hui elle dépasse quatre mille francs. Le nombre des navires qui ont abordé les différents ports de la Tunisie a été en 1880, de 1961, et en 1881, de 3611. Enfin il résulte de la comparaison des recettes des douanes que, de 1880 à 1881, l'exportation a doublé et l'importation a augmenté de moitié. Il est probable que cet accroissement considérable d'affaires provient en partie de la présence des troupes françaises en Tunisie.

Mes souvenirs, par *Eugène Casalis,* ancien missionnaire. Paris (Fischbacher). 1884, in-12, 345 p. — Le nom de M. Casalis est si étroitement uni à l'histoire de l'établissement du christianisme dans l'Afrique australe, qu'il n'est pas de personne s'intéressant aux progrès de la civilisation qui ne le connaisse. M. Casalis peut être appelé, avec raison, le missionnaire des Ba-Souto, car c'est chez eux, ou dans la colonie du Cap, qu'il a passé 22 années de sa vie (1832-1854.) Déjà, dans un ouvrage souvent consulté, il avait fait connaître le pays des Bassoutos, mais son dernier livre, écrit à la demande pressante de ses enfants et de ses amis, est, pour ainsi dire, un abrégé de son journal de voyage, et renferme des souvenirs plus personnels et plus intimes. L'auteur s'excuse même, dans sa préface, de trop parler de lui ; et cependant qui pourrait s'en plaindre ? Le fait d'avoir vu de ses yeux les hommes et les choses qu'il décrit, ne donne-t-il pas au conteur une autorité plus grande, et ne contribue-t-il pas à rendre les portraits et les descriptions plus naturels et plus vivants ?

Du reste, M. Casalis parle comme un homme qui aime passionnément

sa vocation. Son livre respire le bonheur à chaque page. « On aura ici, dit-il, le témoignage d'un vétéran qui, étant entré à l'âge de vingt ans dans une carrière où il n'avait attendu que des périls, des résistances et fort peu de succès, l'a trouvée semée de secours, de bénédictions et bien souvent de jouissances très vives. » Aussi son ouvrage n'est-il point morose, mais gai et semé d'anecdotes charmantes qui, écrites d'un style naturel et nullement exagéré, rendent le récit des plus attrayants. C'est un livre de voyages et d'aventures qui, sans contredit, captivera ses lecteurs grands et petits, les jeunes gens surtout, pour lesquels, du reste, il a été composé. Les chapitres les plus intéressants sont ceux dans lesquels le missionnaire raconte son départ pour le Pays du Cap, la rencontre d'une bande de lions, l'histoire des lunettes cassées et l'arrivée chez Lépoko ou Moshesh, le chef de Thaba-Bossiou.

Agenda pour 1884, avec éphémérides géographiques. Bruxelles. Institut national de géographie. — Il y a des agendas qui donnent pour chaque jour le nom d'un saint, une ou plusieurs dates d'histoire ou même le menu de dîners variés. Celui-ci qui est, croyons-nous, une véritable innovation, renferme des annotations glanées dans le champ immense de la géographie, des découvertes et des conquêtes, ainsi que des relations nouvelles qui en ont été la conséquence.

L'éphéméride est un des moyens les plus simples de meubler la mémoire de faits positifs et certains. C'est une étude facile, à petites doses, car l'article du jour est lu, chaque matin, sans effort et sans perte de temps. On acquiert ainsi peu à peu des notions exactes qui, s'ajoutant les unes aux autres, forment, à la fin, un certain ensemble.

L'auteur de l'agenda que nous annonçons l'a accompagné d'une chronologie de l'histoire de la géographie et de la géographie de l'histoire, répertoire utile à avoir dans sa bibliothèque quand on s'occupe de cette branche des connaissances humaines.

L'ouvrage actuel n'est qu'un essai, qui demanderait à être complété sur quelques points, simplifié sur d'autres, mais qui contribuera, et ce ne sera pas son moindre mérite, à répandre le goût des lectures et des études géographiques.

ÉCHANGES

Sociétés de géographie.

Anvers.	Douai.	Iéna.	Lyon.	Nancy.	Rochefort.
Berlin.	Francfort s/M.	Le Caire.	Madrid.	New-York.	Rome.
Brême.	Greifswald.	Leipzig.	Marseille.	Oran.	Rouen.
Bruxelles.	Halle.	Lille.	Montpellier.	Paris.	Vienne.
Constantine.	Hambourg.	Lisbonne.			

Sociétés de géographie commerciale.

Berlin. Bordeaux. Paris. Porto. Saint-Gall.

Missions.

Journal des missions évangéliques (Paris).
Bulletin missionnaire (Lausanne).
Missions évangéliques au XIXme siècle (Neuchâtel).
Journal de l'Unité des Frères [moraves] (Peseux).
Missions catholiques (Lyon).
Missions d'Afrique (Alger).
Annales de la propagation de la foi (Lyon).
Missions-Blatt (Barmen).
Berliner Missions-Berichte (Berlin).
Heidenbote (Bâle).
Evangelisches Missions-Magazin (Bâle).
Calwer Missions-Blatt (Calw).
Allgemeine Missions-Zeitschrift (Gütersloh).
Glaubensbote (Bâle).
Africa (Londres).
La Nigrizia (Vérone).
Church missionary Intelligencer and Record (Londres).
Missionary Herald (Boston).
American Missionary (New-York).
Foreign Missionary (New-York).
Regions beyond (Londres).
Chronicle of the London Missionary Society (Londres).
Monthly Record of the Free Church of Scotland (Edimbourg).
Missions Field (Londres).
Church of Scotland home and foreign Missionary Record (Edimbourg).
Missionary Record of the united presbyterian Church (Edimbourg).
Central Africa (Londres).
Woman's foreign missionary Society (Philadelphie).

Divers.

Exploration (Paris).
Moniteur des Colonies (Paris).
Bulletin des Mines (Paris).
Bulletin de l'Association scientifique algérienne (Alger).
Bulletin du Comice agricole (Médéa).
Bulletin de l'Académie d'Hippone (Bone).
Bulletin de renseig. coloniaux (Paris).
Revue géographique internationale (Paris).
Handels-Zeitung (Saint-Gall).
Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik (Vienne).
Mittheilungen der afrikanischen Gesellschaft in Deutschland (Berlin).
Oesterreichische Monatsschrift für den Orient (Vienne).
Zeitschrift für wissenschaftliche Geographie (Lahr).
Aus allen Welttheilen (Leipzig).
Chamber of Commerce Journal (Londres).
African Times (Londres).
Antislavery Reporter (Londres).
Aborigine's Friend (Londres).
African Repository (Washington).
Observer (Monrovia).
Esploratore (Milan).
Cosmos (Turin).
Bollettino della Societa africana d'Italia (Naples).
Esplorazione (Naples).
Marina e Commercio, e Giornale delle colonie (Rome).
Boletin de la Exploradora (Vitoria).
Africa oriental (Mozambique).
O Africano (Quilimane).
Jornal das colonias (Lisbonne).
As colonias portuguezas (Lisbonne).
Revista de Estudos Livres (Lisbonne).
Réveil du Maroc (Tanger).

AUTRES PUBLICATIONS CONSULTÉES

Tour du monde (Paris).
Revue de géographie (Paris).
Revue maritime et coloniale (Paris).
Indépendant (Constantine).
Moniteur de l'Algérie (Alger).
Dr A. Petermann's Mittheilungen (Gotha)
Proceedings of the royal geographical Society and monthly Record of geography (Londres).
Natal Mercury (Durban).
Cape Argus (Cape-Town).
West African Reporter (Sierra Léone)

Etc., etc.

SOMMAIRE

OUVRAGES REÇUS :

Marius Fontane. Histoire universelle. Les Égyptes (de 5000 à 715 av. J.-C.) Paris (Alphonse Lemerre), 1882, in-8°, 513 p.

Egypt exploration fund. Report of first general meeting and balance sheet. In-8°, 20 p.

Le Congo, depuis l'Équateur jusqu'à l'Océan et la vallée du Niadi-Kwilu. Croquis exécuté par les explorateurs de l'Association internationale du Congo en 1883. Bruxelles (Institut national de géographie). In-folio.

Émigration des Vaudois-Français des Alpes en Algérie. Rapport présenté par le Comité protestant de Lyon. Lyon (H. Georg), 1883, gr. in-8°, 40 p.

Genève. — Imprimerie Charles Schuchardt.

GENÈVE

H. GEORG, LIBRAIRE-ÉDITEUR

MÊME MAISON A BALE ET A LYON

L'AFRIQUE
EXPLORÉE ET CIVILISÉE

JOURNAL MENSUEL

DIRIGÉ PAR

M. Gustave MOYNIER

Membre de la Commission internationale de Bruxelles pour l'exploration et la civilisation de l'Afrique centrale; membre correspondant de l'Académie d'Hippone, et des Sociétés de géographie de Marseille, de Nancy, de Loanda et de Porto.

RÉDIGÉ PAR

M. Charles FAURE

Secrétaire-Bibliothécaire de la Société de géographie de Genève, membre correspondant des Sociétés de géographie de Lisbonne, de Loanda, de Porto et de Saint-Gall.

L'Afrique paraît le premier lundi de chaque mois, par livraisons in-8° d'au moins 20 pages chacune; le texte est accompagné de cartes, chaque fois que cela paraît nécessaire.

Le prix de l'abonnement annuel, **payable d'avance**, est de **10 francs**, port compris, pour tous les pays de l'Union postale (première zone); pour les autres, 11 fr. 50.

Tout ouvrage nouveau relatif à l'Afrique, dont il est envoyé deux exemplaires à la Direction, **a droit à un compte rendu.**

Adresser tout ce qui concerne la **rédaction** à **M. Gustave Moynier, 8, rue de l'Athénée, à Genève (Suisse).**

S'adresser pour les abonnements à l'éditeur, M. H. Georg, à Genève ou à Bâle.

On s'abonne aussi :

Dans tous les bureaux de poste de la Suisse.

Chez MM. Ch. DELAGRAVE, libraire, 15, rue Soufflot, à Paris.

MUQUARDT, libraire de la Cour, 45, rue de la Régence, à Bruxelles.

DUMOLARD frères, libraires, Corso Vittorio Emmanuele, 21, à Milan.

F.-A. BROCKHAUS, libraire, Querstr., 29, à Leipzig.

L. FRIEDERICHSEN et Cie, libraires, Admiralitätsstr, 3/4, à Hambourg

Wilhelm FRICK, libraire de la Cour, Graben 27, Vienne (Autriche).

TRUBNER et Cie, libraires, Ludgate Hill, 57/59, à Londres E. C.

Et chez les principaux libraires de tous les pays.

AVIS. — *Nous mettons à la disposition de nos nouveaux abonnés, au prix de 10 fr. chacun, un certain nombre d'exemplaires complets de la IIme, de la IIIme et de la IVme année. La Ire est épuisée.*

BULLETIN MENSUEL (*3 mars 1884*).[1]

Le travail commencé il y a près de vingt ans, par l'état-major français, pour dresser la **carte de l'Algérie,** au $^1/_{50000}$, est actuellement poussé avec une activité qui permet d'en prévoir l'achèvement pour 1894. M. le colonel Perrier, qui est à la tête du Dépôt des Cartes du ministère de la guerre, et qui a pris une part importante à ce travail, a présenté récemment, à l'Académie des sciences, les douze premières feuilles de cette carte dont l'exécution matérielle est très soignée. Le relief du terrain est exprimé par des courbes accompagnées de la couleur gris-bleu pour les montagnes. On a pris de grandes précautions pour l'orthographe des noms, qu'on a demandée d'abord aux indigènes, pour exprimer ensuite en français les sons entendus, en les faisant écrire par les lettrés du pays. A ces feuilles sont joints des mémoires, rédigés par les officiers chargés d'opérer sur le terrain, et contenant des renseignements sur la nature du sol, les productions et les inscriptions de la contrée.

M. Hansal a transmis, de Khartoum, au consul-général autrichien au Caire, des nouvelles des **missionnaires prisonniers du Mahdi**, apportées par une négresse chrétienne, partie d'El-Obeïd le 6 décembre, avec une caravane de marchands, et arrivée le 27, à Khartoum, où on l'incarcéra bien vite, pour qu'elle ne répandît pas de nouvelles alarmantes. Informé de son emprisonnement, M. Hansal intervint en sa faveur, et obtint qu'elle fût mise en liberté. Elle était porteuse de lettres écrites en partie sur papier, et en partie sur des morceaux de toile blanche, et portant que les prisonniers sont tous vivants et ne courent aucun danger, mais qu'ils sont dans le besoin, et que le P. Bonomi l'a envoyée pour chercher des secours. Elle leur en a porté en effet, ainsi qu'une lettre de M. Hansal pour le Mahdi demandant leur mise en liberté. Une dépêche ultérieure de M. Hansal, au Caire, portait que le P. Bonomi demandait 1500 thalaris en argent, et 100 en calicot; avec cela il espérait obtenir sa libération et celle des autres prisonniers. C'est plus tard que les journaux ont annoncé que le Mahdi exigeait 2000 L. pour leur rançon[2]. —

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

[2] A la dernière heure, la *Vorstadt Zeitung* de Vienne annonce, que M. Hansal

Quant à notre compatriote M. **Gotfried Roth,** surveillant de la traite au Kordofan, plusieurs journaux ont annoncé que, tombé entre les mains du Mahdi, il avait réussi à s'échapper, et à regagner la Haute-Égypte, mais qu'il y avait succombé à la fièvre; toutefois, d'après des renseignements fournis par sa famille, qui n'a reçu aucune communication officielle de sa mort, nous pouvons espérer qu'il est encore vivant[1].

Depuis de longs mois, on était sans nouvelles du Dr **Junker;** un télégramme de Khartoum a annoncé l'heureuse arrivée dans cette ville, de **Bohndorf,** son compagnon de voyage, et la prolongation du séjour de Junker chez les Niams-Niams. Bohndorf était chargé de ramener à Khartoum, par la voie de terre, les collections du docteur, pendant que celui-ci achevait les explorations nécessaires pour compléter ses travaux cartographiques. Mais la voie de terre en question passait par El-Obeïd, et, pour ne pas compromettre les collections confiées à sa garde, Bohndorf prit la voie du Nil. On peut admettre que Junker, informé des événements du Kordofan, ne s'exposera pas à être capturé par les gens du Mahdi. Aussi longtemps qu'il sera dans le pays des Niams-Niams, il ne courra aucun danger, ces tribus ayant eu beaucoup à souffrir de la part des marchands d'esclaves qui font cause commune avec le Mahdi.

La Société milanaise d'exploration a reçu de **Bianchi,** une lettre datée du 16 décembre, de Debra-Kerami. Le chef de l'expédition écrit qu'il est de retour du Godjam, où il a laissé le comte Salimbeni, et où il a pu conduire à bonne fin, avec le raz Tekla-Haïmanot, toutes les négociations désirées par la Société. Bianchi allait se rendre à Makalé, dans le Tigré, où le roi Jean l'attendait pour prendre les arrangements voulus, après quoi il comptait descendre à Assab, par la route de Lasta, Zaboul et Antalo; toutefois il ne pourra guère arriver à la côte que vers la fin de mars, ou en avril, son départ d'Abyssinie dépendant des négociations ultérieures avec le négous. — Le comte **Antonelli,** reparti récemment pour Assab et le Choa, accompagné des deux jeunes Africains venus avec lui en Italie, a été chargé par le ministre de l'agriculture et du commerce d'Italie, de faire diverses acquisitions, entre autres d'étalons de robe alezan, de béliers et de brebis des meilleures

a envoyé les 2000 livres demandées, et que le Mahdi a répondu vouloir faire amener prochainement les prisonniers à Khartoum.

[1] Il est vrai d'ajouter que, d'après l'*Exploration*, un marchand syrien, venu au Caire, avec une caravane du Darfour, a rapporté que Roth est mort à Dara, et qu'il l'a enterré lui-même à El-Facher, où son corps avait été transporté.

races du pays. Il devra aussi rapporter des graines pour ensemencer les champs, en ayant soin d'étudier les conditions dans lesquelles elles croissent, afin que la culture puisse en être essayée en Italie. Au point de vue commercial, il rédigera un rapport sur l'arrivée des caravanes à Assab, et sur la façon dont elles sont composées, ainsi que sur les prix des objets exportés par les naturels, et des marchandises italiennes importées à Assab.

Après trois ans d'absence, le Dr **Stecker,** empêché de pénétrer dans le Kaffa, est rentré en Europe, et il a exposé, à la Société de géographie de Berlin, les derniers résultats géographiques de son voyage dans le pays des Adda-Galla, riche en lacs salés amers, d'origine volcanique. Le plus intéressant de ceux qu'il a visités, est le lac Sekouala, dans le cratère d'un volcan du même nom, qui s'élève à une hauteur de 1200m au-dessus d'une plaine couverte de mimosas. Il avait précédemment découvert, dans le Tchabbo, deux lacs, le Wontchi et le Cholé, d'où sort très vraisemblablement le fleuve Wobi, tributaire de l'océan Indien; et, dans la plaine de Betcho, il a visité les sources de l'Haouach et découvert un grand lac du même nom. A la suite des armées du négous, de Ménélik et de Tekla-Haïmanot, ligués contre les Galla de l'Est, il a pu parcourir des pays que n'avait encore explorés aucun Européen, et où il eût été impossible de pénétrer sans une forte armée. Après la campagne, il éprouva un nouveau refus du roi Jean de le laisser aller dans le Kaffa, et se décida à revenir à Massaoua, après avoir encore relevé les deux lacs Haïk et Ardibbo, et fait l'ascension des deux pics les plus élevés du Semien.

M. **H.-H. Johnston** a accepté la mission d'explorer le **Kilimandjaro**, proposée par le Comité de l'Association britannique, qui a voté à cet effet un subside de 500 L. st. La Société royale de géographie de Londres en a accordé un de même valeur. Le principal but de l'expédition sera d'obtenir une connaissance aussi exacte que possible de la flore et de la faune de cette montagne, les quelques spécimens zoologiques fournis par l'expédition du baron de Decken, et les échantillons botaniques recueillis par le missionnaire Ch. New, ayant fait comprendre le haut intérêt scientifique que présente cette montagne, au point de vue de la distribution des plantes et des animaux. M. Johnston partira en mars.

Après avoir quitté l'Ou-Ganda, les **missionnaires romains** de Roubaga se sont établis dans l'**Ou-Koumbi,** district au sud du lac Victoria. Le pays ressemble au reste de l'Ou-Nyamouézi; ce sont des vallées qui, pendant la saison des pluies sont de véritables marais, et ensuite servent de pâturages pour les bestiaux; elles sont séparées par

des plateaux découverts, où les indigènes établissent leurs villages et la plus grande partie de leurs cultures; de distance en distance s'élèvent des collines formées d'énormes blocs de granit, parmi lesquels croissent des broussailles et quelques arbres rabougris. Ce pays est plus salubre que l'Ou-Nyamouézi, mais il paraît l'être moins que l'Ou-Ganda. Les missionnaires se sont construit une habitation, dont les fondements de granit s'élèvent à un demi-mètre au-dessus du sol; le reste sera en briques cuites au soleil. Les indigènes sont moins sauvages que ceux de l'Ou-Nyamouézi, et paraissent bien disposés pour les blancs. Le P. Livinhac donne chaque jour ses soins à une quantité de malades. De l'Ou-Koumbi, les missionnaires comptent pouvoir rayonner dans les pays voisins; il n'y a pas de permission à demander comme dans l'Ou-Ganda; dès qu'on sait qu'ils ont un voyage à faire, des hommes se présentent pour les accompagner et porter leurs bagages. Ils voudraient établir une station dans le Msalala, entre Tabora et le Victoria-Nyanza, où, paraît-il, les Arabes n'ont pas encore pénétré; le pays est salubre, la population très dense et laborieuse, et il est facile de s'y ravitailler.

A l'ouest du Tanganyika, les missionnaires de **Moulonéoua** ont étendu leur champ de travail au nord, où se trouvent de nombreux villages, près de la rivière Lougamba, où Stanley s'arrêta dans son excursion autour du lac. La station étant trop éloignée pour que les indigènes pussent s'y rendre régulièrement, un grand abri a été construit par eux, au centre de cette agglomération, pour l'instruction que les missionnaires vont donner régulièrement et pour la célébration du culte. Les indigènes voient, dans cette construction au milieu de leurs villages, un moyen d'être garantis contre les incursions des pillards. Quant à Moulonéoua, le terrain y manquant pour les cultures, les missionnaires ont accepté les offres de Poré, vieux chef du sud de l'Ou-Bouari, de transporter chez lui l'orphelinat qu'ils ont fondé; il a en outre promis de donner ses jeunes filles comme épouses à leurs orphelins, à mesure qu'ils voudront les établir. Son territoire forme un quadrilatère de 20 à 30 kilom. de côté; il est situé dans un endroit favorable, sur un isthme de la côte occidentale du lac, près d'un port excellent, où les missionnaires vont construire un village, que Poré habitera avec eux.

La Société africaine allemande a reçu des lettres de ses voyageurs, MM. Bœhm et Reichard, de Mpala. Reichard a aidé au lieutenant Storms, chef de la station de Karéma, à choisir un nouvel emplacement pour une **station internationale à l'ouest du Tanganyika**; ils se sont décidés pour **Mpala,** à l'embouchure du Loufoukou, où la station a

été fondée en mai de l'année dernière. Revenu pour quelques semaines à Karéma, Reichard fit ensuite passer sa caravane à Kapapa, d'où il explora les monts Maroungou, non encore visités jusqu'ici par des Européens; il a relevé son itinéraire à la boussole et au baromètre anéroïde.

M. Ledoulx a transmis à la Société de géographie de Paris, des nouvelles reçues à Zanzibar, par un homme de la caravane de M. **Giraud**, qui était, le 4 juillet, à quatre journées de marche du lac Moero. Il avait été arrêté par des Ma-Viti, qui lui avaient fait payer un tribut considérable pour traverser leur territoire. Le sultan de l'Ou-Rori, Maninga, lui a été très utile, en remplaçant un certain nombre de ses porteurs, pour lui aider à franchir les montagnes de Méréré, dont les cimes atteignent jusqu'à 8500^{m} (?). M. Giraud a séjourné deux semaines à Kondé, sur le lac Bangouéolo. De là il s'est dirigé vers le nord-ouest par M'louna, Nombé et Kétinkourou. Son projet étant de descendre le Congo, à partir du point où celui-ci commence à être navigable, on suppose qu'il doit être actuellement bien avant sur ce fleuve, et qu'on ne tardera pas à recevoir une lettre de lui par la côte occidentale.

Le dernier numéro du *Missionary Herald* de Boston renferme, sur l'institut de **Lovedale**, dans la Cafrerie britannique, un rapport du Rev. Herbert Goodenough, d'où il ressort que le sérieux du travail qui s'y accomplit, s'étend non seulement aux élèves, mais encore aux habitants de la contrée environnante. On sait qu'à Lovedale sont instruits séparément des jeunes gens des deux sexes, Européens et natifs, que l'on prépare aux travaux divers réclamés dans un état civilisé. On y fait marcher de front l'instruction générale, et l'éducation professionnelle. Du Cap au Zambèze, cette institution a la réputation d'apprendre aux indigènes à travailler; beaucoup de natifs y placent leurs enfants, non pas tant pour qu'ils y apprennent un métier, que pour qu'ils y deviennent industrieux dans les arts mécaniques et agricoles. Par leurs méthodes sages et ingénieuses, les hommes et les femmes qui la dirigent, ont triomphé de l'ignorance et de la grossièreté des élèves. « Un des traits les plus intéressants de l'institution, » dit le rapporteur, « est la *native court*, établie par le Dr James Stewart, dans la pensée que les indigènes sauraient, mieux que les blancs, comment agir avec leur propre race. Cette *cour des natifs* est composée de douze membres, élus à chaque session par tout le corps des élèves, et d'un nombre plus considérable, nommés par les maîtres. Des douze premiers, l'un est choisi comme président par les professeurs. La cour nomme six élèves suppléants, pour faire la police et exécuter ses décisions. On a soin que les différentes tribus indigènes soient équita-

blement représentées dans la cour, devant laquelle doivent être portés toutes les infractions aux règles, les offenses aux bonnes mœurs, les querelles, les jurements, les dégâts causés aux bâtiments, etc. Le plus souvent les pénalités consistent en travaux, de quelques heures à une semaine ou davantage. Quoique les décisions de la cour soient généralement acceptées, le défendeur a cependant le droit d'en appeler au conseil des professeurs. Les résultats de l'institution semblent justifier l'opinion du Dr Stewart sur la valeur des indigènes.

Nos lecteurs se rappellent que le Dr **Holub,** parti pour une nouvelle expédition dans l'Afrique australe, a emporté avec lui une belle collection de marchandises autrichiennes et spécialement d'articles de Vienne, qu'il comptait exposer dans plusieurs villes de la colonie du Cap, pour augmenter les ressources nécessaires à son exploration. Il pensait que, vu le but éminemment scientifique de son entreprise, les autorités du Cap laisseraient entrer sa collection en franchise; mais celles-ci, craignant une concurrence de la part du commerce austro-hongrois, lui réclamèrent 3000 florins de droits d'entrée. Holub ne pouvant pas les payer dut laisser ses marchandises en douane, et télégraphier à Vienne, où un comité fut immédiatement formé pour lui venir en aide.

Le Rev. **Comber,** de la mission baptiste à **Stanley-Pool,** a fait en bateau, avec son collègue, M. Bentley, et le Dr Sims, de la Livingstone inland Mission, le tour de cette étendue d'eau, dont la carte de Stanley ne pouvait donner une idée exacte. Il a accompagné son rapport à la Société de géographie de Londres d'une carte de son expédition. Il résulte de son relevé, que Stanley-Pool a une longueur de 36 kilom. et une largeur à peu près égale; il est partagé en deux, dans le sens de la longueur, par une île de plus de 25 kilom. très boisée, et peuplée d'éléphants, de buffles et d'autre gibier. Ils ont constaté que les Dover Cliffs de la rive droite ne sont point de formation calcaire comme le croyait Stanley, pour les avoir vus à distance, mais de sable d'un blanc d'argent, mêlé, par places, d'un sable brun; des forêts d'une teinte noire forment un contraste qui ajoute à la beauté des falaises. Celles-ci ont 70m de hauteur, et les découpures qu'y ont formées les eaux pendant la saison des pluies, présentent un effet fantastique. Les pluies tombant d'en haut, et le courant du fleuve minant le pied des falaises, il en est résulté d'énormes éboulements de ce sable blanc; mais il reste des colonnes avec leurs chapiteaux, des murailles avec leurs créneaux et leurs tours, d'un aspect magnifique. L'entrée du fleuve dans l'étang de Stanley a 4 kilom. de large; elle est flanquée à droite et à gauche de collines boisées de 120m à

160ᵐ de hauteur, avec des pentes herbeuses, sans arbres, par intervalles. Outre la grande île susmentionnée, il y en a beaucoup d'autres, sablonneuses, mais couvertes de hautes herbes, de palmiers, et d'une espèce de bambous moins épais que ceux de l'Inde. Dans les îles de la partie méridionale se trouvent des papyrus. Les hippopotames abondent dans le fleuve; les voyageurs en virent des centaines; on les rencontre généralement par troupes de dix ou vingt. Les espèces d'oiseaux sont aussi très nombreuses. En revanche, les bords de Stanley-Pool ont relativement très peu de villes et d'habitants : une ou deux petites villes près de l'entrée, sur la rive méridionale, et celles du territoire où sont les établissements de Stanley et des missions anglaises; Kinkamo, l'une d'elles a 1500 habitants. — Lés 800 colis formés par les sections du steamer, *Peace,* construit pour l'usage de la mission baptiste, étaient en grande partie arrivés à Stanley-Pool; la reconstruction allait commencer. Tout le transport s'était effectué par des natifs, ce qui permet d'espérer que bientôt Zanzibarites et Kroumens ne seront plus nécessaires. M. Comber écrivait, le 6 octobre, qu'il comptait faire prochainement un voyage beaucoup plus étendu avec le vapeur en acier. Il annonçait que la dernière station de Stanley était fondée à l'embouchure de l'Ikelemba, et que l'explorateur était probablement dans le pays des Ba-Mangala.

Le journal l'*Excursion*, nous apprend que la station belge du Massabé, commandée par le lieutenant Harou se développe graduellement, et qu'elle étend aujourd'hui son autorité sur plusieurs stations nouvellement créées. Un schooner, monté par dix matelots nègres, transporte tous les mois, sous pavillon belge, de Landana à Massabé, la correspondance et les marchandises arrivées d'Europe. La côte est civilisée jusqu'à un certain point. Un roi du voisinage, avec lequel M. Harou est dans les meilleurs termes, l'ayant un jour invité à dîner, celui-ci accepta l'invitation. Les mets, les vins et jusqu'au service, tout rappelait la vieille Europe; le roi lui-même avait toutes les apparences de la civilisation. La conversation ayant roulé sur les sujets de S. M. noire, M. Harou se plaignit du mauvais vouloir qu'il avait cru rencontrer autrefois chez un des principaux gouverneurs. Le roi ne répondit pas, et son interlocuteur, croyant avoir été indiscret, aborda un autre sujet. Mais quel ne fut pas son effroi, en voyant, le lendemain matin, un messager royal lui apporter, au haut d'une pique, la tête de l'infortuné gouverneur. A cette vue, son désespoir fut grand et il jura, mais un peu tard, qu'il ne se fierait plus aux apparences civilisées des rois africains.

D'après le *Heidenbote* de Bâle, l'augmentation de la **population**

musulmane à Accra, à 3 kilom. à l'ouest de Christiansborg, rendra nécessaire la création d'une mission auprès des mahométans de la Côte d'Or. De mois en mois, ils deviennent plus nombreux; et, indépendamment de ceux qui viennent de l'intérieur, de Salaga et autres lieux, pour trafiquer avec la côte, ils formeront bientôt la majorité de la population d'Accra. « Ces nègres mahométans, » écrit le Dr Mæhly, « ne sont pas des musulmans rusés et fanatiques comme les Arabes du Nord de l'Afrique, ce sont des usuriers. Leur quartier à Accra est composé de huttes rondes et basses; il se distingue du reste de la ville par sa propreté. Tout ce que ces gens savent de l'Islam, c'est qu'il autorise la polygamie et l'esclavage, qu'il faut prier matin et soir agenouillé sur une natte, et qu'on est agréable à Allah en se tenant propre, ce qui n'est pas un mince progrès sur les nègres païens de la côte. » — D'autre part le missionnaire **Ramseyer** écrit d'Abétifi, dans l'Achanti, à l'un de nos amis, qui a bien voulu nous communiquer sa lettre : « On parle ces temps-ci d'étendre l'œuvre du côté du Nord; je m'en réjouis, car Karakyé et les autres provinces sont aussi des contrées autrefois soumises au roi Asanté; mais pour cela il nous faut de nouvelles forces. Nous trouverons des catéchistes tout prêts à aller s'établir au milieu de ces peuplades, mais il faut que le missionnaire européen les accompagne et les dirige. Lorsque ces lignes vous parviendront, je serai, s'il plait à Dieu, en route pour Atéobou, Salaga, Karakyé, etc. A Salaga j'espère rencontrer mes amis Muller et le Dr Mæhly. C'est un voyage que je projette depuis longtemps. » Le dernier numéro du *Heidenbote* annonce que le Dr Mæhly compte quitter l'Afrique au milieu de mars.

La dernière malle de la côte occidentale d'Afrique a apporté d'Axim une dépêche anglaise, d'après laquelle deux officiers anglais, envoyés avec escorte, pour faire le lever de la frontière entre les territoires français et anglais de la Côte d'Or, se sont vu refuser, par le roi d'une partie de l'**Assinie,** située sur le territoire anglais, le droit d'arborer sur sa ville le drapeau britannique. Là-dessus, le roi du territoire d'Apollonie, allié des Anglais pendant la guerre de l'Achanti, s'est dirigé sur l'Assinie, avec des forces considérables, pour soumettre le monarque récalcitrant. Il a été suivi du commissaire d'Axim et de la garnison de ce fort.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Le cardinal Lavigerie, fondateur des missions d'Afrique, a reçu du comte de

Chambord un legs de 100,000 francs pour les missions du Sahara, du Soudan et de l'Afrique équatoriale.

M. Teisserenc de Bort s'est rendu à Touggourt, pour y faire des observations magnétiques.

MM. Salomon Reinach et Ernest Babelon, chargés par le ministère de l'instruction publique d'une mission archéologique en Tunisie, ont fait à El-Kantara, à Bou-Ghara et à Zian, au sud de l'île de Djerba, des fouilles qui leur ont fait découvrir quantité de statues en marbre de couleur, de fûts de colonnes, d'inscriptions, et un forum entouré de grands portiques.

La Compagnie franco-africaine, propriétaire de l'Enfida, a fait venir, de Malte, un certain nombre de familles d'agriculteurs, auxquelles elle a fourni des terrains, des animaux et des instruments aratoires; elles forment un petit village au centre du domaine.

D'après l'*Exploration*, une caravane envoyée à Assab, par le roi du Choa, doit aussi apporter des marchandises à l'établissement français d'Obock; la seule route du Choa qui offre quelque sécurité est celle d'Assab.— Un correspondant du *Temps* écrit d'Aden, à ce journal, que la caravane de M. Soleillet est arrivée à Obock.

L'explorateur Révoil n'a pu quitter Guélidi, par suite de la malveillance des tribus dont il devait traverser le territoire. Le fanatisme religieux et l'horreur de l'étranger ne sont toutefois pas les seuls motifs des refus obstinés contre lesquels s'est brisé le courage de l'explorateur; les indigènes ont vu en lui un concurrent commercial, qui diminuerait les bénéfices que leur procurent le transport à la côte des produits de leur pays.

D'après une dépêche adressée aux journaux anglais, les Arabes de Zanzibar ont recommencé la traite sur la côte occidentale de Madagascar; mille esclaves africains ont été débarqués dans l'île.

M. O'Neill est revenu à Mozambique, après avoir traversé 2240 kilom. d'une région inexplorée jusqu'ici. Il a découvert le lac Amarambou, qu'il croit être la vraie source de la Pienda. A son avis, le lac Chiroua est plus petit qu'on ne le représente généralement. En revenant, il a suivi la vallée Likeloungo, qu'il a trouvée très peuplée.

Les missionnaires suisses pour le Lessouto et les Spelonken, au sud du Transvaal, se sont embarqués à Dartmouth, sur le *Grantully-Castle*, le 14 février.

Par suite des arrangements intervenus entre l'Angleterre et le Transvaal, ce dernier État s'agrandira des territoires de Stellaland et de Gochen, à l'est de la grande artère commerciale entre le Cap et l'Afrique centrale, que le gouvernement britannique veut maintenir libre, en dehors des limites du Transvaal. L'Angleterre reconnaît l'indépendance absolue de cet Etat, qui prendra le nom de République de l'Afrique du Sud; elle ne se réserve qu'un droit de *veto* sur les traités que les Boers pourraient conclure avec un autre gouvernement. Remise est faite au Transvaal d'un tiers de sa dette.

Cettiwayo est mort subitement, par suite de la rupture d'un anévrisme.

La canonnière allemande *Nautilus* est revenue à Capetown, d'Angra-Pequena, où M. Lüderitz cherche à étendre son acquisition jusqu'au fleuve Orange.

Les dernières nouvelles du Dr Pogge, datées de Muquengué, du 27 septembre 1882, annonçaient son départ pour la côte occidentale, en mai 1883.

Une expédition portugaise commerciale, due à l'initiative de MM. Païva de Andrada et Henrique de Carvalho, se prépare à Lisbonne. Elle est appuyée par le ministre de la marine, et tâchera de pénétrer par l'Angola et Malangué, jusque chez le Mouata-Yamvo.

M. Ch. Bovet, de Neuchâtel, a été désigné, par le ministère français de l'instruction publique, pour faire partie de l'expédition de S. de Brazza au Congo.

D'après l'*Economist*, le traité entre l'Angleterre et le Portugal, relatif au Congo, a été signé à Londres. Le texte en sera présenté au Parlement. Ce journal ajoute qu'une commission mixte, composée de Portugais et d'Anglais, sera chargée de régler la question de la navigation, et que la frontière portugaise sur le Congo sera fixée à Noki; dans l'intérieur, elle s'étendra jusqu'aux frontières que se sont tracées diverses tribus. Les tarifs de douane seront les mêmes qu'à Mozambique.

A propos des rumeurs alarmantes qui ont couru sur la situation de Savorgnan de Brazza, M. Dutreuil de Rhins, qui l'a accompagné dans la première partie du voyage sur l'Ogôoué, a rappelé à la Société de géographie de Paris, dans la séance du 5 février, que de Brazza était le 14 décembre dernier à Franceville, et qu'on ne peut avoir de nouvelles de lui, par dépêche, avant le 1er mars, et par lettre, avant le 15 du même mois. Le ministre de l'Instruction publique demandera aux Chambres de continuer à de Brazza la subvention qu'elles lui ont accordées l'an dernier. — Deux canonnières démontables ont été expédiées au Congo.

M. Mizon a fait hommage à la Société de géographie de Paris de la première feuille de la carte au 1/100000, qu'il a dressée dans ses voyages entre l'Ogôoué et l'Océan Atlantique. Cette feuille donne le cours de l'Ogôoué et de la Passa, de la rivière Ivendo à Franceville. Dans deux autres feuilles il donnera la région comprise de Franceville à Mayoumba; la ligne de faîte entre les deux bassins de l'Ogôoué et du Quilou-Niari y sera indiquée.

Le département de la marine se propose de faire, dans la colonie du Gabon, des plantations d'eucalyptus et de bambous, pour en assainir les parties où règnent les fièvres paludéennes.

M. le Dr C. Passavant de Bâle est parti pour recommencer l'expédition projetée par lui, de la baie de Cameroon au lac Liba, interrompue par un accident à l'embouchure de la rivière Cameroon.

D'après un rapport de lord Aberdare, président de la « National african Company, » dont le but est de développer le commerce dans les bassins du Niger et du Bénoué, aux 39 factoreries que cette Compagnie possède sur ces deux rivières, s'en sont ajoutées, l'année dernière, deux nouvelles sur le Bénoué, l'une à Waka, à 330 kilom., l'autre à Yola, à 720 kilom. de l'embouchure du fleuve.

Le ministère français de la marine a déposé sur le bureau de la Chambre, un

projet de loi spécial demandant, pour le chemin de fer du Haut-Sénégal, un crédit de trois millions, afin de permettre au gouvernement de faire face aux engagements contractés l'année dernière. — Quant au chemin de fer de Saint-Louis à Dakar, la section de Saint-Louis à M'Pal (30 kilom.), a été inaugurée le 22 janvier.

Le Dr Colin est encore à Sénoudébou, passant des traités avec les chefs indigènes, pour obtenir la libre circulation des produits français.

Le chérif de Ouazzan, cédant aux conseils de M. Ordega, représentant de la France au Maroc, a renoncé, pour lui et sa famille, à la coutume de vendre ou d'acheter des esclaves. Espérons que c'est un premier pas vers l'abolition de la traite, vainement demandée, à plusieurs reprises, par les représentants des puissances européennes au Maroc. Le chérif a déclaré que l'esclavage n'est pas une *institution nationale inhérente à la religion*, et que c'est au contraire une œuvre méritoire, que de libérer les nègres. — M. Ordega a obtenu du sultan que le Riff fût désormais ouvert aux étrangers.

Une association, patronnée par plusieurs ministres, s'est formée à Madrid sous le nom de « Sociedad de Africanistas Colonistas, » pour développer la colonisation espagnole en Afrique et spécialement au Maroc.

Il s'est constitué, à Barcelone, une société de commerce et de navigation, dite « Spanish African Company, » dont le but est de développer les relations commerciales de l'Espagne avec l'Afrique, par l'établissement de factoreries et la création d'une ligne régulière de bateaux à vapeur. Le gouvernement lui a accordé un subside.

L'ŒUVRE DE GORDON DANS LE SOUDAN ÉGYPTIEN

L'heureuse arrivée de Gordon-pacha dans la capitale du Soudan égyptien, et l'émotion causée dans le monde civilisé, par la proclamation déclarant abolis les firmans relatifs à l'interdiction du trafic des esclaves, nous engagent à rappeler l'œuvre réformatrice qu'il fut chargé d'accomplir, dans cette immense province, de 1874 à 1879. Nous nous servirons pour cela du *Report on the egyptian provinces of the Soudan, Red Sea and Equator,* du Bureau de la guerre, et d'une publication spéciale, due à la plume du zélé secrétaire de l'Antislavery Society, M. C.-H. Allen : *The Life of Chinese Gordon,* qu'un ami a bien voulu nous communiquer.

Gordon ne fut pas le premier à travailler à la civilisation de cette partie des possessions égyptiennes, dont Khartoum, le chef-lieu, était devenu, depuis sa fondation par Mehemet-Ali, un marché central pour la traite sur une vaste échelle. En 1853, l'établissement égyptien le plus méridional était à 200 kilom. au sud de cette ville, mais ce fut cette année-

là, que M. Petherick, consul anglais pour le Soudan, ouvrit la voie du Haut-Nil au commerce européen. Une fois la route ouverte, de nombreux trafiquants y entrèrent ; ils établirent des postes beaucoup plus avant dans l'intérieur, et, trouvant que la chasse aux esclaves était beaucoup plus lucrative que l'ivoire, ils organisèrent des troupes armées, qui, sous le commandement d'Arabes, devaient faire des incursions chez les tribus voisines. Aussi, en 1854, Saïd-pacha trouva-t-il le pays dans une condition déplorable ; les taxes étaient exorbitantes, et l'administration en désordre encourageait ouvertement le trafic des esclaves.

Résolu à établir un état de choses meilleur, Saïd-pacha fit, en 1857, un voyage rapide dans cette région, proclama à Berber l'abolition de l'esclavage, et organisa à Khartoum un nouveau gouvernement pour les cinq provinces du Kordofan, du Sennaar, du Taka, de Berber et de Dongola, qui composaient alors le Soudan. Il supprima les taxes excessives sur les terres et les roues d'irrigation, et créa un service postal de dromadaires à travers le désert. Mais, en 1860, les trafiquants européens vendirent leurs stations à leurs agents arabes, qui durent payer de fortes sommes au gouvernement égyptien pour l'exploitation des districts où ils étaient établis, et la misère et la ruine s'accrurent énormément.

Au retour de sa première expédition aux sources du Nil, Sir Samuel Baker représenta, sous les traits les plus tristes, les résultats de l'administration de Mouça-pacha à Khartoum : les provinces, où la force militaire régnait seule, étaient entièrement ruinées, les taxes paralysaient tout développement, et les dépenses excédaient de beaucoup les revenus ; toute communication, de ce pays entouré de déserts, avec le monde extérieur, était extrêmement difficile ; le seul avantage qu'offraient à l'État ces provinces annexées, était celui que lui procurait la traite.

Lorsque Ismaïl-pacha monta sur le trône en 1863, des ordres furent donnés pour la suppression de la traite ; à son arrivée à Fachoda, en 1865, Baker trouva même un camp égyptien de 1000 hommes, établi à cet effet chez les Chillouks.

Les trafiquants étaient surtout des Arabes sujets du khédive, qui se livraient à la traite sous le couvert d'un commerce légitime. Khartoum était le quartier-général de compagnies, qui louaient à bail, du gouverneur-général du Soudan, certains districts, soi-disant pour le trafic de l'ivoire, dont elles achetaient le monopole. Dans les contrats, le gouverneur n'hésitait pas à affermer des territoires sur lesquels il n'avait absolument aucun droit ; l'on peut même dire, que toute l'Afrique centrale, au sud de Khartoum, était envisagée par lui comme propre à être mise

à bail. Dès lors certains trafiquants s'établirent dans de vastes districts, sur lesquels ils prétendaient avoir des droits de propriété, spécialement dans la partie de l'Afrique centrale qui est au sud du Darfour et du Kordofan, et le long du Nil-Blanc. Leur principale affaire était le trafic des esclaves, pour lequel ils levaient des troupes de brigands, et formaient, à travers leurs districts, des chaînes de stations, de 300 hommes environ chacune; ils attaquaient les tribus indigènes, qui étaient obligées de se soumettre, ou d'abandonner leur pays, ou de s'allier aux chasseurs d'esclaves pour être employées contre d'autres tribus.

Jugeant que, pour exécuter des réformes, il fallait annexer tout le bassin du Nil, établir un gouvernement et un commerce honnêtes, et ouvrir les lacs équatoriaux à la navigation à vapeur, le khédive Ismaïl accorda, en 1869, à Baker-pacha un firman, par lequel il le chargeait de soumettre à l'autorité égyptienne les contrées situées au sud de Gondokoro, de supprimer la traite pour la remplacer par un commerce régulier, et d'établir une ligne de stations militaires et d'entrepôts commerciaux, séparés les uns des autres par une distance de trois jours de marche, en prenant Gondokoro pour base d'opérations.

Parti de Souakim, en décembre 1869, pour Khartoum, Baker rencontra dans cette dernière ville une vive opposition de la part des fonctionnaires, tous plus ou moins impliqués dans le trafic des esclaves, et il apprit que les provinces qu'il était chargé d'annexer, étaient déjà affermées par le gouverneur-général du Soudan, à un fameux traitant nommé Achmet-Scheik-Agad, dont le gendre, son associé, Abou-Saoud, était encore mieux connu sous ce rapport. Néanmoins il remplit sa mission, de 1870 à 1873, organisa des postes militaires à Massindi, Foveira, Fatiko, etc., entra en relations amicales avec Mtésa, roi de l'Ouganda, et établit l'autorité du khédive jusque sous le 2° au nord de l'Équateur. Il donna à la traite un coup mortel, en lui fermant les territoires annexés, en sorte que toute issue dans la direction de Khartoum lui eût été ôtée, si on avait pu avoir confiance dans les fonctionnaires égyptiens.

Au terme de l'expédition de Baker-pacha, le khédive, désireux de consolider son empire, chargea le colonel Gordon de continuer l'œuvre commencée, en particulier d'achever la reconnaissance du Haut-Nil, d'établir un gouvernement et de supprimer la traite. Accompagné du colonel Chaillé-Long, officier américain, et d'un certain nombre d'employés civils européens, il devait avoir l'administration des Provinces équatoriales du Nil, avec Gondokoro comme quartier-général.

A son arrivée dans cette localité, en mars 1874, Gordon trouva que les

provinces en question n'étaient que de nom sous l'autorité égyptienne ; il n'y avait en effet que deux garnisons, l'une de 450 hommes, dont 150 soldats égyptiens, à Gondokoro, l'autre de 200 soldats du Soudan, à Fatiko. Sa première mesure fut d'occuper Bohr, position importante au nord de Gondokoro, et d'envoyer le colonel Chaillé-Long en mission auprès de Mtésa. Puis, en juin 1874, il se dirigea vers le Bahr-el-Seraf, pour y supprimer trois stations, centres d'un grand commerce d'esclaves, et il créa au confluent du Sobat un poste fortifié, dans une position qui permettait d'arrêter tout trafic illégal par la voie du fleuve. Il établit les esclaves libérés sur les bords du Sobat, selon leur désir, et les encouragea à porter leur attention sur l'agriculture, pour remédier à l'insuffisance des vivres, d'où provenaient, à son avis, la plupart des guerres entre les tribus. Parmi ses aides se trouvait Gessi, qu'il envoya inspecter la voie du Bahr-el-Ghazal. En quelques mois, il sut si bien gagner la confiance des chefs indigènes les plus hostiles aux garnisons, que vingt-cinq d'entre ceux des environs de Gondokoro vinrent lui rendre hommage, pendant que le gouverneur de Fachoda arrêtait un convoi de 1600 esclaves et de 190 têtes de bétail, venu des stations du Bahr-el-Seraf.

Gordon ne perdait pas de vue l'ouverture d'une voie de communication avec les lacs équatoriaux. Baker avait laissé à Gondokoro un steamer démonté ; il en fit porter les sections en amont des rapides de Dufilé, au delà desquels le Nil est navigable jusqu'au lac Albert. Puis il établit des postes fortifiés, en vue de l'extinction de la traite dans les stations de Laboreh, Dufilé, Fatiko et Foveira, mesure rendue nécessaire par l'attitude hostile des populations à l'égard de l'expédition du colonel Chaillé-Long, contre laquelle les trafiquants d'esclaves avaient prévenu le roi de l'Ou-Nyoro. En revanche, Mtésa s'étant montré bien disposé, il lui envoya un représentant digne de confiance, le Dr Emin-bey. Quant à son quartier-général de Gondokoro, il l'abandonna pour se fixer à Lado, localité plus salubre, et fonda, à une petite distance en amont du fleuve, le poste de Regaf. A la fin de 1874, il avait relevé le Nil d'une manière exacte, de Khartoum à Regaf, continué la poursuite des chasseurs d'esclaves sur le Nil-Blanc, et rétabli la confiance et la paix parmi les tribus voisines de Gondokoro, qui se décidèrent à fournir à ses gens des bœufs, du blé et de l'ivoire. En outre, l'ouverture d'une communication par eau, de Gondokoro au lac Albert, avait été sérieusement commencée; des relations avaient été nouées avec Mtésa, et de nouvelles expéditions étaient en préparation, entre autres une contre Kabréga, roi de l'Ou-Nyoro, qui intriguait contre Gordon, avec cinquante chasseurs d'esclaves, auxquels il avait accordé un refuge dans ses États.

Gordon chargea alors Gessi de se rendre au lac Albert, avec deux bateaux de sauvetage, pendant que lui-même se dirigerait vers le lac Victoria, pour faire le relevé du Nil-Somerset, de Foveira à Mrouli. Gessi partit en mars 1876, et réussit à faire, en neuf jours, le tour de l'Albert-Nyanza, malgré l'hostilité des indigènes et le manque de lieux de refuge le long de la côte occidentale. Quant à Gordon, après avoir ouvert la voie du fleuve jusqu'au lac Albert, établi des postes fortifiés dans onze stations, du Sobat à Foveira, et arrêté la traite dans les territoires soumis à son administration, il revint en Angleterre à la fin de 1876.

Mais il n'y demeura pas longtemps; cédant aux insistances du khédive Ismaïl, il retourna, en 1877, en Égypte, où il fut investi des fonctions de gouverneur-général du Soudan, constitué en une grande province de 2600 kilom. de longueur, sur plus de 1000 kilom. de largeur, et comprenant le Soudan proprement dit, le Darfour, et les Provinces équatoriales. Le khédive le chargea spécialement de la suppression de la traite, de l'amélioration des communications, et des négociations avec l'Abyssinie, pour mettre fin aux disputes qui existaient avec le roi Jean. Mais, vu l'étendue du pays soumis à son administration, trois gouverneurs délégués lui furent adjoints, l'un pour le Soudan propre, le second pour le Darfour, et le troisième pour la mer Rouge et le Soudan oriental.

Gordon se rendit en février 1877 à Massaoua, et tâcha d'obtenir du chef Walad-el-Mikael qu'il cessât ses incursions en Abyssinie. Il visita le pays des Bogos, Kassala et Sennaar, d'où il descendit à Khartoum. Mais une révolte sérieuse au Darfour l'appela dans cette province.

Jusqu'en 1874, elle avait été gouvernée par ses propres sultans pendant 400 ans; elle était célèbre comme marché d'esclaves. En 1874, la traite ayant été arrêtée sur territoire égyptien, le gouverneur du Soudan avait saisi tous les esclaves appartenant à la grande caravane annuelle, qui transportait au Caire de l'ivoire, des plumes, de la gomme, etc. Ce fait avait amené une rupture entre l'Égypte et le Darfour. Le khédive envoya une petite troupe, qui devait agir en même temps contre le sultan du Darfour, et contre les chasseurs d'esclaves du Bahr-el-Ghazal, ayant à leur tête un certain Ziber, qui vivait comme un prince et était considéré comme un roi. Celui-ci battit les troupes égyptiennes; mais bientôt le khédive résolut d'occuper le Darfour, contre lequel il organisa deux expéditions, dont l'une fut confiée à ce fameux chasseur d'esclaves qui défit le sultan du Darfour, fut créé pacha, et réclama le titre de gouverneur-général de la nouvelle province, ce qui lui aurait bientôt procuré

un pouvoir redoutable. Le khédive lui refusa sa demande, et le fit venir au Caire, où on le traita comme un pacha, tandis que son fils Suleiman le remplaçait au Darfour, où il se trouva en peu de temps à la tête d'une forte troupe de chasseurs d'esclaves, avec Chekka pour quartier-général. La révolte à laquelle nous avons fait allusion plus haut était fomentée par Haroun, parent du dernier sultan, autour duquel s'étaient rangées des tribus de Bédouins, à demi indépendantes sous leurs propres cheiks, et dont chacune pouvait mettre en campagne de 2000 à 6000 cavaliers ou chameliers. Elles étaient largement engagées dans la traite, faisant des incursions chez les tribus nègres qui vivaient plus au sud, ou achetant des esclaves d'autres tribus de Bédouins vivant plus à l'ouest. Quoique le commerce des grandes caravanes d'esclaves eût cessé, il en existait encore un trafic assez étendu, fait par de petits traitants, qu'il n'était pas possible de supprimer.

Gordon estimant qu'il ne valait pas la peine de garder ce pays, se décida à ne maintenir des garnisons que le long de la route principale, de Khartoum à El-Fascher. Haroun était à Tanné; Gordon se proposait de marcher contre lui, avec les troupes dont il disposait, renforcées par les garnisons de Tawaïcha, Dara et Hadjmour, en tout environ 3000 hommes. S'avançant sur Dara, il vit Haroun se retirer à Toura, d'où ce dernier ravagea la partie septentrionale du pays; mais, voyant la supériorité des forces de Gordon, il disparut pour un temps.

Quelque décidé que fût Gordon dans sa lutte contre les chasseurs d'esclaves, il était arrêté par moments par l'embarras que lui causaient ceux qu'il voulait délivrer. «Que devrai-je faire,» écrivait-il à sa sœur, en juin 1877, « des trois ou quatre mille esclaves, femmes et enfants qui sont maintenant à Chekka, si nous la prenons? Je ne peux pas les renvoyer dans leur propre pays ; je ne peux pas les nourrir. Il faut que je les laisse prendre par mes auxiliaires, ou par mes soldats, ou par les marchands. Si je les laisse courir, ils seront repris dans toutes les directions, car un esclave échappé est, comme une brebis égarée, la propriété de celui qui le trouve. Il faut considérer ce qui vaut le mieux pour l'individu lui-même, non pas ce qui peut paraître le meilleur au jugement de l'Europe; c'est l'esclave qui souffre, non l'Europe. »

A la fin d'août, apprenant que Suleiman avec ses compagnons et leurs troupes d'esclaves armés, au nombre de 6000 hommes, étaient campés près de Dara, il résolut de s'y rendre. Il se présenta seul, avec quatre hommes, à Suleiman, entouré de 3000 de ses gens, femmes et enfants ; il lui posa son ultimatum en termes précis : « Si vous voulez la guerre,

je l'accepte; si vous préférez la paix, retournez dans vos possessions, » et leur donna jusqu'au lendemain pour y réfléchir. C'était un de ces actes d'audace comme on en rencontre plusieurs dans la carrière de ce vaillant officier. Les chasseurs d'esclaves furent comme subjugués par son apparition au milieu d'eux et se retirèrent à Chekka ; mais Gordon les y suivit; il renvoya Suleiman au Bahr-el-Ghazal et dispersa les autres traitants en différents endroits. La traite fut supprimée pour un temps dans ce pays, et un grand nombre d'esclaves furent libérés.

Gordon retourna alors à Khartoum, et, apprenant que Mikael avait recommencé ses incursions en Abyssinie, il se rendit chez les Bogos. Il proposa au négous que l'Égypte gardât le pays des Bogos, mais se reconnût responsable de la conduite de Mikael ; et voyant qu'on ne pouvait pas se fier à ce dernier, il proposa au roi Jean de l'aider à s'emparer de lui pour l'envoyer au Caire. Il ne reçut pas de réponse, et Mikael continua pendant longtemps ses déprédations sur les frontières d'Abyssinie. En 1878 cependant il fit sa soumission au roi Jean, qui renoua les négociations avec Gordon au sujet des frontières.

Le gouverneur du Soudan avait alors des difficultés au sujet de 1300 soldats esclaves demeurés fidèles au gouvernement et dont il ne savait que faire. Ils avaient été autrefois enlevés par Ziber, qui les avait exercés au métier des armes. Il se décida à les envoyer sous leur chef Nuehr-bey-Angara, accompagné de deux Européens, dans une zone de pays entre le Ouadaï et le Darfour.

Quoiqu'il eût indiqué clairement au gouvernement égyptien, que la destruction de la bande de Ziber était le point le plus important dans la question de la traite, il ne recevait aucun appui du Caire. Le 4 août 1877 avait été conclue, entre l'Angleterre et l'Égypte, la Convention d'après laquelle tout commerce public d'esclaves était prohibé, tandis que la vente privée devait être supprimée, en Égypte, en 1884, et au Soudan, en 1889 ; on savait que Ziber avait été le principal fauteur de la traite pendant les dix dernières années, et cependant, au Caire, il était traité avec honneur ; Nubar-pacha offrit même de l'envoyer aider à Gordon.

Les lettres de celui-ci à sa sœur mentionnent néanmoins la délivrance de nombreuses caravanes d'esclaves. « Nous en avons pris douze en deux mois, » écrit-il de Khartoum en juillet 1878, « ce qui n'est pas mal. J'ai intercepté une lettre d'un homme du Bahr-el-Ghazal, disant qu'il a un lot d'esclaves, mais qu'il ne peut trouver une route pour les envoyer à la côte. Je l'ai surpris ainsi que ceux auxquels il écrivait »..... Et plus tard, « la vue de ces 90 esclaves était terrible. Un de mes amis m'a dit

qu'il y en avait peu au-dessus de 16 ans; quelques-unes avaient de petits enfants! Elles avaient fait 800 kilom. dans les déserts; c'était le reste de 400 environ! Je dois me contenir beaucoup pour m'abstenir d'actes cruels, illégaux, envers les trafiquants d'esclaves; mais il faut observer la loi. » Les souffrances que lui causait l'œuvre qu'il avait à accomplir, étaient aggravées par les difficultés qu'il rencontrait de la part de l'autorité égyptienne; les hommes qu'il envoyait au Caire n'étaient jamais punis, au contraire, ils étaient invités aux bals de la cour.

Parfois sa position lui paraissait intolérable, et lui faisait envier le sort d'un travailleur. Interrogeant un jour quelques chefs du Darfour, il apprit d'eux qu'un tiers de la population avait été emmené en esclavage. Aussi écrit-il à ce sujet : « Quand on pense au nombre énorme d'esclaves qui, de ce pays, ont été conduits en Égypte, on peut à peine comprendre ce qu'ils sont devenus. Il y en a eu des milliers et des milliers... Nous en avons pris 2000 en moins de neuf mois, et je crois que nous n'avons pas pris le cinquième des caravanes. Et combien meurent en route! Ceux qu'on libère ne donnent aucun signe de joie d'être délivrés. Je suppose que les longues marches leur ont enlevé tout ce qu'ils avaient de vie. »

En mars 1879, il dut se rendre dans le Kordofan. Non seulement le Bahr-el-Ghazal était en pleine révolte, mais il y avait aussi des soulèvements au Darfour et dans le pays voisin. Haroun avait reparu sur la scène; les insurgés étaient conduits par Sabahi, auparavant un des chefs de Ziber, qui s'était mis à faire la traite pour son propre compte, avait assassiné le gouverneur laissé par Gordon à Edowa, et s'était retiré dans les montagnes où les troupes égyptiennes, sous Hassan-pacha-Helmi, ne faisaient aucun effort pour l'attaquer.

En entreprenant l'expédition du Kordofan, Gordon voulait aider à Gessi à empêcher les partisans de Ziber de secourir les traitants, et les bandes de Ziber de pénétrer dans le Darfour pour rejoindre Haroun. A la fin de mars, il alla à Edowa; Sabahi, avec 400 hommes, n'était qu'à quatre jours de distance. Il captura bon nombre de caravanes d'esclaves, et atteignit Chekka, où il reçut un message de Gessi lui demandant des secours en hommes et en munitions. Alors il crut que le parti le plus sage serait de réinstaller la famille du sultan dans le Darfour, en la personne du fils du sultan Ibrahim, qui était gardé au Caire, et il télégraphia au khédive pour qu'on le lui envoyât. En attendant, il nomma comme régent un ex-vizir du Darfour qu'il avait trouvé emprisonné à Souakim, puis délivré et renvoyé dans sa province. Il se préoccupait des conséquences que pouvait avoir la libération des esclaves dans l'Égypte propre

en 1884. « Si le système actuel de gouvernement subsiste, » écrivait-il, « il ne peut manquer d'y avoir une révolte dans tout le pays. Les gens du Caire oublient complètement qu'en 1884 leurs revenus diminueront de moitié, et que le pays aura besoin de plus de troupes pour y maintenir l'ordre. Les sept huitièmes de la population du Soudan sont esclaves; et la diminution des revenus en 1889 (époque fixée pour la libération des esclaves dans les territoires en dehors de l'Égypte propre), sera de plus des deux tiers, si elle s'effectue jamais. »

Quittant Chekka en avril 1879, il se rendit par Kalaka, Dara, El-Facher, à Kolkol, où il arriva le 26 mai, releva la garnison et repartit pour El-Facher. Là il sut que Gessi s'était emparé de la forteresse de Suleiman[1] et il allait partir pour Khartoum lorsque, apprenant qu'une troupe de gens appartenant à Ziber était en route pour le Darfour, il retourna à Tawaïcha, où, le 25 juin, il rencontra Gessi, qui venait d'écraser la dernière bande des rebelles. Il le laissa poursuivre Suleiman et revint à Khartoum, l'âme navrée par la vue des nombreux squelettes dont les routes étaient jonchées, des districts ravagés et dépeuplés, les habitants ayant été capturés ou étant morts d'inanition. Il a calculé que la perte des hommes dans le Darfour et au Bahr-el-Ghazal, du fait seul de la traite, s'est élevée à 80,000 ou 100,000 personnes.

Après la déposition du khédive Ismaïl, Gordon quitta le Soudan en juillet 1879; son œuvre contre les chasseurs d'esclaves fut continuée avec habileté par Gessi-pacha, Emin-bey et Lupton-bey. Le premier est mort des suites des fatigues de la guerre contre les négriers du Bahr-el-Ghazal; les deux derniers sont encore dans les Provinces équatoriales, à l'est et à l'ouest du Nil-Blanc. Mais on comprend que le souvenir de Gordon-pacha ait fait désirer à la population de Khartoum, déjà en mars de l'année dernière, de le voir nommé de nouveau gouverneur-général du Soudan. D'après une lettre de Schweinfurth, un grand nombre des indigènes partageaient ce désir, Gordon étant le plus populaire, et le plus aimé de tous les gouverneurs qui ont commandé au Soudan; toutes les classes de la population de cette partie de l'Égypte le chérissaient. On peut se représenter l'impatience avec laquelle tous les habitants de Khartoum, menacés par la marche envahissante du Mahdi, et sans communication aucune avec Souakim et Massaoua, attendaient dernièrement le libérateur qui leur arrivait par la voie de Korosko et de Berber, et l'accueil enthousiaste avec lequel ils l'ont reçu. L'on s'ex-

[1] V. 1re année, p. 88.

plique très bien aussi, que le souvenir des anciennes exactions des administrateurs égyptiens, et l'indignation provoquée par la vue des injustices des fonctionnaires actuels, aient porté Gordon à détruire tout ce qui rappelait le régime auquel peut être attribuée en partie la révolte du Soudan. Quant à l'abolition qu'il vient de proclamer, des firmans concernant l'esclavage et le châtiment de ceux qui se livrent à la traite, probablement nous surprendrait-elle moins si nous connaissions exactement le but qu'il poursuit.

S'agit-il uniquement d'obtenir l'évacuation des Européens enfermés dans Khartoum, et dispersés dans les Provinces équatoriales, puis d'abandonner à eux-mêmes, c'est-à-dire au Mahdi, ces territoires et ceux qui s'étendent jusqu'à la mer Rouge, moins les villes de Souakim et de Massaoua? Ou bien essaiera-t-on de conserver à l'Égypte la possession du pays à l'est du Nil-Blanc, en reconnaissant l'autorité du Mahdi, sur tout ce dont il pourra s'emparer à l'ouest et au sud, même sur les provinces égyptiennes de l'Équateur et du Bahr-el-Ghazal, où il n'a pas encore pénétré? Ou encore restaurera-t-on les familles des sultans dépossédés il y a si longtemps par le gouvernement égyptien, et quelles conditions mettra-t-on, soit à cette restauration, soit à la reconnaissance du Mahdi, en ce qui concerne la traite et l'esclavage? Autant de questions auxquelles il est impossible de répondre aujourd'hui.

On nous engage à prendre patience, en nous promettant que, tout en autorisant la vente des esclaves, Gordon ne sera point infidèle à son passé. Mais nous ne comprenons pas comment il a pu croire, qu'en rouvrant le marché de Khartoum, il ne rouvrait pas, du même coup, la voie de la traite et de la chasse à l'homme.

Il nous paraît encore inadmissible que, après l'œuvre accomplie par lui au Soudan, de 1874 à 1879[1], Gordon devienne l'instrument de la reconnaissance de cet odieux trafic, pour la suppression duquel il a si vaillamment lutté pendant cinq ans, aujourd'hui surtout que, quoiqu'il soit agent du khédive, la responsabilité de sa mission remonte à l'Angleterre. Celle-ci voudrait-elle, l'année même où, d'après sa convention avec l'Égypte, la vente privée doit cesser dans tout le territoire qui s'étend d'Alexandrie à Assouan, sanctionner par son influence morale, un traité qui reconnaîtrait au Mahdi, ou à une autorité quelconque au Soudan, le droit de trafiquer des esclaves sur son propre marché?

Mais alors comment pourrait-elle célébrer, le 1er août de cette année,

[1] V. p. 61-67.

dans la salle égyptienne de Mansion House, comme elle s'apprête à le faire, le jubilé cinquantenaire de l'émancipation dans ses colonies? Et comment, après avoir agi auprès des États européens, Portugal, Espagne, France, Hollande, pour supprimer la traite par les côtes occidentale et orientale de l'Afrique, imposé au sultan de Zanzibar un traité interdisant ce commerce, et nommé tout récemment M. le capitaine Foot, consul anglais, avec mission de le surveiller sur les routes, du lac Nyassa aux ports de la côte, par les possessions portugaises, comment, disons-nous, oserait-elle, au moment où son influence succède à l'autorité égyptienne, permettre elle-même ce qu'elle avait obligé l'Égypte à condamner?

Sans doute il est beau de rendre la liberté à une pauvre négresse détenue injustement depuis quinze ans dans la prison de Khartoum, mais il n'est permis à aucun homme, s'appelât-il Gordon-pacha, ni à aucune nation, fût-ce l'Angleterre, de rouvrir à la traite les marchés publics du Soudan égyptien, au risque de livrer aux chasseurs d'esclaves, partisans du Mahdi ou autres, les millions de noirs d'un territoire aussi vaste que la moitié de l'Europe, en faveur desquels la voix des Livingstone, des Nachtigal, des Schweinfurth, des Baker et des Gordon, avait ému les populations chrétiennes des deux mondes. Quelque habile qu'ait pu paraître la politique qui s'est servie de Gordon-pacha, pour relever le prestige de l'Angleterre, faciliter l'évacuation des postes du Soudan et prévenir l'intervention de la Turquie dans ses anciennes possessions africaines, l'humanité demandera compte un jour au gouvernement britannique de la désolation que les chasseurs d'hommes, auxquels il vient de lâcher la bride, vont répandre partout, des portes de l'Égypte jusqu'à l'Équateur, et des larmes versées par les milliers de pères, de mères, de jeunes gens et d'enfants dont son agent vient, à son de trompe sur les places de Khartoum, d'autoriser la vente. Quelque valeur qu'aient à nos yeux l'honneur de l'Angleterre et la vie de 60,000 Egyptiens et Européens du Soudan, rien ne nous prouve qu'ils n'eussent pu être rachetés qu'au prix du sang et de la liberté des nègres, infiniment plus nombreux, dont Gordon vient de river les fers. Personne ne dira : périsse l'Angleterre, pourvu que les noirs soient affranchis; mais qu'on ne dise pas non plus : périssent tous les noirs du Soudan et que l'Angleterre soit sauvée[1] !

[1] D'après les journaux du Caire, le Mahdi a protesté contre la proclamation de Gordon autorisant la traite. Il interdit tout commerce d'esclaves, disant que ses sujets, quelle que soit leur race, sont égaux devant Dieu et devant le Prophète. — Le rôle de champion de la civilisation a passé au Mahdi !!!

CORRESPONDANCE

Bethléem, 9 janvier 1884 (Orange Free-State).

Cher Monsieur,

Dans ma lettre de novembre dernier, je vous informais que notre départ devait subir un délai, vu l'attente de nos amis Weizeker. C'est le 22 décembre qu'ils sont arrivés à Léribé; dès lors, la porte nous était ouverte de ce côté-là. Une autre difficulté est survenue; la petite-vérole éclata au Lessouto et nous ferma la route de l'État-Libre.

Sur une requête adressée au Président Brandt, accompagnée d'une déclaration médicale, nous obtînmes le droit de franchir le Calédon. Le 2 janvier, notre caravane quittait Léribé, composée de 24 personnes, plus 70 et quelques bœufs, 10 chevaux, 10 chiens, 2 chèvres, 2 oiseaux, une vraie émigration patriarcale.

Dès l'abord les difficultés ne nous ont pas manqué; c'est ainsi que nous avons mis deux jours pour traverser le Calédon, et, avons dû, à cet effet, décharger deux de nos wagons. La route très accidentée, de Léribé à Bethléem, a rendu notre marche très lente. L'une des pièces de mon wagon s'étant cassée, nous l'avons déchargé une seconde fois. Nous sommes arrivés pour passer notre premier dimanche sur une ferme hospitalière. Ç'a été pour nous un jour de repos, de recueillement, après toutes les agitations précédentes. Notre culte, célébré sous la voûte des cieux, semblait, par ce fait même, nous rapprocher davantage de l'Auteur de cette belle nature. La journée du lundi a été notre plus forte traite, 62 kilom.; ce jour-là nous arrivions à Bethléem, d'où nous repartons aujourd'hui même. Cette petite ville possède une jolie église hollandaise et d'autres lieux de cultes, anglicans ou wesleyens; elle est peut-être jolie, en tant que cité africaine. La contrée que nous avons parcourue présente le même aspect que le Lessouto, mais nous allons entrer dans la région des plaines et des troupeaux de moutons. Nous espérons, si la pluie ne nous contrarie pas trop, arriver à Prétoria à la fin de la semaine prochaine, en passant par Francfort et Heidelberg. Généralement nous nous levons à 4 ou 5 h. du matin, et marchons jusqu'à 10 ou 11 h. Alors, nous déjeunons et faisons une bonne halte jusqu'à 4 h. L'heure d'arrivée à notre campement du soir est entre 8 et 9 h. Après le dîner et la prière, chacun gagne ses campements, pour y trouver un repos bien mérité. Notre caravane est animée d'un bon esprit. Tous, si j'en excepte un enfant d'un évangéliste, nous avons joui d'une excellente santé. Nous sommes reconnaissants de ce que notre plus ardent désir ait pu se réaliser; nous marchons au-devant d'une carrière difficile, mais avec le doux sentiment de l'accomplissement d'un devoir.

Votre dévoué,

D. Jeanmairet.

BIBLIOGRAPHIE[1]

Histoire et géographie de Madagascar, par *M. Henry d'Escamps.* Nouvelle édition, avec une carte de M. A. Grandidier. Paris (Firmin-

[1] On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée.*

Didot et Cie), 1884, in-8°, LIX-636 pages. Fr. 6. — Les récits des missionnaires et des voyageurs, et plus encore l'expédition française actuelle ont, dans ces derniers temps, attiré l'attention sur l'île de Madagascar. On connaît les travaux de M. Grandidier, le principal explorateur de cette grande terre, sur laquelle ses itinéraires ont un développement de cinq mille cinq cents kilomètres. La relation de ces voyages, entrepris en 1865, sous les auspices du gouvernement français, est en cours de publication à la librairie Hachette. Après lui, un Anglais, M. Mullens, est l'Européen qui a fait à Madagascar le plus long voyage. Envoyé par la Société des Missions de Londres, il a visité les provinces où les Anglais ont établi des temples et des écoles, et ses excursions ont une grande importance au point de vue géographique.

Ces explorations ont permis à M. d'Escamps de publier une seconde édition de son livre sur l'histoire et la géographie de Madagascar; mais, par suite des nombreux remaniements et additions que l'ouvrage a subis, on peut le considérer comme une œuvre toute nouvelle, à la composition de laquelle a puissamment coopéré M. Grandidier lui-même, dont les itinéraires sont indiqués sur la carte placée à la fin du volume.

Rédacteur d'un journal colonial, attaché au ministère de la marine et des colonies, M. d'Escamps avait en mains tous les éléments d'une histoire et d'une géographie de Madagascar. Aussi, à son apparition, cet ouvrage fut-il accueilli avec faveur, et devint-il, en quelque sorte, le manuel de la grande Compagnie de Madagascar, qui se fonda en 1862.

Actuellement, il est mis à jour, et on peut le considérer comme donnant un exposé très exact, au dire d'autorités compétentes, de la question de Madagascar. Sans doute, il est écrit au point de vue purement français ; les Anglais et les Hovas n'y jouent pas le beau rôle, et les prétentions de la France y sont admises sans réserve; mais, à part cela, il constitue une monographie d'autant plus importante qu'elle est la seule qui existe en français, et dans laquelle l'homme politique et l'homme d'études peuvent puiser de précieuses indications, non seulement sur la grande terre, mais aussi sur les îles voisines, de Ste Marie, Nossi-Bé et Mayotte.

C'est que Madagascar mérite qu'on s'occupe d'elle ; d'une superficie plus vaste que la France, peuplée de près de deux millions d'habitants, elle commande la côte orientale de l'Afrique et la route des Indes par le Cap de Bonne-Espérance. Les moussons y apportent une quantité suffisante de pluie ; le sol est fertile et nourrirait facilement une forte population ; les golfes, dont quelques-uns constituent des ports excellents, sont placés en dehors de la région des cyclones, et pourraient servir de

points de ravitaillement et de chantiers de radaub, car c'est dans la baie d'Antongil, qu'en 1746, le célèbre La Bourdonnais put remettre son escadre en état de tenir la mer et de supporter le choc des Anglais.

Le sol malgache offre de grandes ressources, soit au point de vue minéralogique, car la houille, le sel et plusieurs métaux s'y rencontrent, soit au point de vue agricole. Le sucre, le coton, la soie en sont les produits principaux ; mais les bois de construction et d'ébénisterie, l'indigo, le caoutchouc, le tabac, le café, le riz pourraient alimenter un commerce étendu. En outre Madagascar, comme l'Amérique, serait à même d'exporter en Europe des viandes de conserve et des laines, car les zébus ou bœufs à bosse, bien connus au Sénégal ou dans les Antilles, et les moutons à grosse queue du Cap, forment de nombreux et immenses troupeaux. L'auteur indique dans le cours de son livre, le prix des denrées indigènes sur le marché de Tananarive ; leur bon marché pourra donner une idée de la richesse du pays ; on y verra qu'un bœuf coûte 50 fr., une dinde, 50 centimes, une poule, 23 centimes, le riz, 5 fr. le quintal métrique, etc.

Mais comment, dira-t-on, tous les essais de colonisation dans un tel pays ont-ils échoué ? Cela tient principalement au fait que l'on a toujours choisi, pour lieu de résidence, la côte orientale qui est la moins salubre, tandis que le rivage septentrional, d'après le témoignage de l'amiral Fleuriot de Langle, est beaucoup plus sain. Cela tient aussi à la mauvaise volonté des Hovas qui ont mis tous les obstacles possibles à l'établissement des immigrants européens, leur refusant, récemment encore, le droit de posséder la terre. M. d'Escamps, fait une histoire complète et détaillée de Madagascar et des relations entre son gouvernement et les États Européens. Il montre la France prenant possession de la côte sud-orientale en 1643 et fondant le Fort-Dauphin ; puis il raconte la tentative du comte polonais Benyowski, en 1773, pour coloniser la région voisine de la baie d'Antongil, et toutes les phases par lesquelles a passé la question de Madagascar durant ce siècle. Pour lui, du reste, elle est facilement résolue : « en dehors, » dit-il, « de la petite peuplade des Hovas, dont la domination usurpée est loin d'être reconnue par les vingt-cinq principaux peuples de l'île, qui tous ont leur gouvernement propre et leur roi, la France est souveraine de Madagascar, à la fois par des prises de possession réitérées, et par les traités contractés de nos jours, particulièrement par celui de 1860.

En terminant, M. d'Escamps résume d'une manière très claire les faits politiques qui se sont passés depuis la prise de Majunga et de Tamatave jusqu'à aujourd'hui.

ÉCHANGES

Sociétés de géographie.

Anvers.	Douai.	Iéna.	Lyon.	Nancy.	Rochefort.
Berlin.	Francfort s/M.	Le Caire.	Madrid.	New-York.	Rome.
Brême.	Greifswald.	Leipzig.	Marseille.	Oran.	Rouen.
Bruxelles.	Halle.	Lille.	Montpellier.	Paris.	Vienne.
Constantine.	Hambourg.	Lisbonne.			

Sociétés de géographie commerciale.

Berlin. Bordeaux. Paris. Porto. Saint-Gall.

Missions.

Journal des missions évangéliques (Paris).
Bulletin missionnaire (Lausanne).
Missions évangéliques au XIXme siècle (Neuchâtel).
Journal de l'Unité des Frères [moraves] (Peseux).
Missions catholiques (Lyon).
Missions d'Afrique (Alger).
Annales de la propagation de la foi (Lyon).
Missions-Blatt (Barmen).
Berliner Missions-Berichte (Berlin).
Heidenbote (Bâle).
Evangelisches Missions-Magazin (Bâle).
Calwer Missions-Blatt (Calw).
Allgemeine Missions-Zeitschrift (Gütersloh).
Glaubensbote (Bâle).
Africa (Londres).
La Nigrizia (Vérone).
Church missionary Intelligencer and Record (Londres).
Missionary Herald (Boston).
American Missionary (New-York).
Foreign Missionary (New-York).
Regions beyond (Londres).
Chronicle of the London Missionary Society (Londres).
Monthly Record of the Free Church of Scotland (Edimbourg).
Missions Field (Londres).
Church of Scotland home and foreign Missionary Record (Edimbourg).
Missionary Record of the united presbyterian Church (Edimbourg).
Central Africa (Londres).
Woman's foreign missionary Society (Philadelphie).

Divers.

Exploration (Paris).
Moniteur des Colonies (Paris).
Bulletin des Mines (Paris).
Bulletin de l'Association scientifique algérienne (Alger).
Bulletin du Comice agricole (Médéa).
Bulletin de l'Académie d'Hippone (Bone).
Bulletin de renseig. coloniaux (Paris).
Revue géographique internationale (Paris).
Handels-Zeitung (Saint-Gall).
Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik (Vienne).
Mittheilungen der afrikanischen Gesellschaft in Deutschland (Berlin).
Oesterreichische Monatsschrift für den Orient (Vienne).
Zeitschrift für wissenschaftliche Geographie (Lahr).
Aus allen Welttheilen (Leipzig).
Deutsche Kolonialzeitung (Francfort s/M).
Chamber of Commerce Journal (Londres).
African Times (Londres).
Antislavery Reporter (Londres).
Aborigine's Friend (Londres).
African Repository (Washington).
Observer (Monrovia).
Esploratore (Milan).
Cosmos (Turin).
Bollettino della Societa africana d'Italia (Naples).
Esplorazione (Naples).
Marina e Commercio, e Giornale delle colonie (Rome).
Boletin de la Exploradora (Vitoria).
Africa oriental (Mozambique).
O Africano (Quilimane).
Jornal das colonias (Lisbonne).
As colonias portuguezas (Lisbonne).
Revista de Estudos Livres (Lisbonne).
Réveil du Maroc (Tanger).

AUTRES PUBLICATIONS CONSULTÉES

Tour du monde (Paris).
Revue de géographie (Paris).
Revue maritime et coloniale (Paris).
Indépendant (Constantine).
Moniteur de l'Algérie (Alger).
Dr A. Petermann's Mittheilungen (Gotha)
Proceedings of the royal geographical Society and monthly Record of geography (Londres).
Natal Mercury (Durban).
Cape Argus (Cape-Town).
West African Reporter (Sierra Léone)

Etc., etc.

SOMMAIRE

OUVRAGES REÇUS :

Uganda und der ægyptische Sudan, von Rev. C.-T. Wilson und R.-W. Felkin. Stuttgart (J.-G. Cotta), 1883, 2 vol. in-8 avec gravures.

Histoire et géographie de Madagascar, par M. Henry D'Escamps. Nouvelle édition, avec une carte de M. A. Grandidier. Paris (Firmin-Didot et Cie), 1884, in-8, LIX—636 p. Fr. 6.

La confrérie musulmane de Sîdi-Mohammed-Ben'Alî-es-Senoûsî et son domaine géographique en l'année 1300 de l'hégire = 1883 de notre ère, par H. Duveyrier. Paris (Société de géographie), 1884, in-8, 84 p. et carte.

Un explorateur africain. Auguste Stahl, mort au Gabon en 1880. Son voyage et sa correspondance (avec 2 cartes), par Émile Dietz. Paris (Paul Monnerat, 48, rue de Lille), 1884, in-8, 64 p.

Craniologische Untersuchung der Neger und der Negervölker. Nebst einem Bericht über meine erste Reise nach Cameroons (West-Afrika) im Jahre 1883, von Carl Passavant. — Basel (H. Georg), 1884, in-8°, 94 p. Fr. . 50

Genève. — Imprimerie Charles Schuchardt.

L'AFRIQUE

EXPLORÉE ET CIVILISÉE

JOURNAL MENSUEL

DIRIGÉ PAR

M. Gustave MOYNIER

Membre de la Commission internationale de Bruxelles pour l'exploration et la civilisation de l'Afrique centrale; membre correspondant de l'Académie d'Hippone, et des Sociétés de géographie de Marseille, de Nancy, de Loanda et de Porto.

RÉDIGÉ PAR

M. Charles FAURE

Secrétaire-Bibliothécaire de la Société de géographie de Genève, membre correspondant des Sociétés de géographie de Lisbonne, de Loanda, de Porto et de Saint-Gall.

L'Afrique paraît le premier lundi de chaque mois, par livraisons in-8° d'au moins 20 pages chacune; le texte est accompagné de cartes, chaque fois que cela paraît nécessaire.

Le prix de l'abonnement annuel, **payable d'avance**, est de **10 francs**, port compris, pour tous les pays de l'Union postale (première zone); pour les autres, 11 fr. 50.

Tout ouvrage nouveau relatif à l'Afrique, dont il est envoyé deux exemplaires à la Direction, **a droit à un compte rendu.**

Adresser tout ce qui concerne la **rédaction** à **M. Gustave Moynier, 8, rue de l'Athénée, à Genève (Suisse).**

S'adresser pour les abonnements à l'éditeur, M. H. Georg, à Genève ou à Bâle.

On s'abonne aussi :

Dans tous les bureaux de poste de la Suisse.

Chez MM. Ch. Delagrave, libraire, 15, rue Soufflot, à Paris.
Muquardt, libraire de la Cour, 45, rue de la Régence, à Bruxelles.
Dumolard frères, libraires, Corso Vittorio Emmanuele, 21, à Milan.
F.-A. Brockhaus, libraire, Querstr., 29, à Leipzig.
L. Friederichsen et Cie, libraires, Admiralitätsstr, 3/4, à Hambourg
Wilhelm Frick, libraire de la Cour, Graben 27, Vienne (Autriche).
Trübner et Cie, libraires, Ludgate Hill, 57/59, à Londres E. C.

Et chez les principaux libraires de tous les pays.

AVIS. — *Nous mettons à la disposition de nos nouveaux abonnés, au prix de 10 fr. chacun, un certain nombre d'exemplaires complets de la IIme, de la IIIme et de la IVme année. La Ire est épuisée.*

BULLETIN MENSUEL (*7 avril 1884*).[1]

Le rétablissement de la tranquillité dans le **Sud Oranais,** ayant ramené la sécurité de la route du Touat, a permis aux tribus nomades du S.-O. de l'Algérie, de reprendre leurs relations commerciales avec l'**oasis de Gourara,** qu'elles avaient dû interrompre depuis 1880. Une caravane des Hamyans, composée d'un millier de personnes et de 3000 chameaux, a récemment effectué ce voyage, dans des conditions très satisfaisantes. Partie le 15 novembre de Moghar-Thatani, la caravane atteignit, le 30 novembre, Tabouda, point extrême de l'oasis susmentionnée, ayant parcouru 600 kilom. Elle avait emporté du blé, de l'orge, du beurre fondu, du fromage, des toisons de laine, des fèves, de la viande sèche, de l'huile et un millier de moutons; elle a rapporté des dattes rouges, des burnous et des haïcks. Pendant le voyage de retour, qui s'est accompli également en quinze jours, les Hamyans ont fait route avec une caravane des Doui-Menia, tribu marocaine, dont les principales fractions paraissent aujourd'hui animées des meilleures dispositions à l'égard des Algériens.

M. Tirman, gouverneur général de l'Algérie, fait une excursion au sud de la province d'Alger. Après avoir visité le **Mzab,** et promis aux habitants de ce territoire que le gouvernement respectera leurs institutions, améliorera leur position matérielle et leur donnera de l'eau, il s'est rendu à Metlili. Il doit avoir une entrevue avec le fils de Ikhenoukhen, chef des **Touâreg-Azguer,** et d'autres notables de cette tribu, qui ont eu à subir, ces dernières années, de sanglantes razzias de la part des Touareg-Hoggar, et désirent en tirer vengeance. Nos lecteurs se rappellent que la mission Flatters fut massacrée par des Touareg-Hoggar, accusés aussi du meurtre des missionnaires envoyés de Ghadamès à Rhat par Mgr Lavigerie. Un Chambaa d'Ouargla soupçonné de complicité dans ce dernier assassinat, désireux de se laver des soupçons d'y avoir participé, est allé, le 22 février, attaquer à cinq jours de marche d'Ouargla, le neveu et l'héritier d'Ahithaghel, chef des Hoggar, accompagné de onze personnages importants de cette tribu. Le colonel Fatters s'était adressé à ce chef pour obtenir le libre passage sur son territoire, et avait reçu

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

de lui le guide qui conduisit la mission dans le guet-apens où elle fut détruite. Le Chambaa tua plusieurs Hoggar, et apporta à Ouargla la tête de l'assassin du capitaine Masson, ainsi qu'un certain nombre d'objets ayant appartenu à l'expédition Flatters, entre autres un fusil et un revolver dont la gaine a permis de reconnaître qu'il avait appartenu au Dr Guiard.

Les journaux politiques fournissent chaque jour à leurs lecteurs des détails sur ce qui se passe autour de Khartoum, le long du Nil de Berber à Chendy, sur la route de Souakim, et même au Kordofan et au Darfour. Nous pouvons donc nous dispenser d'en entretenir nos abonnés ; d'autant plus que le télégraphe étant coupé entre **Khartoum** et le Caire, nous ignorons sur quelle autorité reposent les récits de victoires des tribus favorables à **Gordon** sur les partisans du Mahdi. Ce qui nous paraît incontestable, c'est le danger que court aujourd'hui le gouverneur général du Soudan, et la difficulté de lui trouver un successeur, car, quoi qu'en ait dit la presse anglaise, nous n'admettons pas que le chef des chasseurs d'esclaves, auquel Gordon a fait la guerre en 1874, soit le seul gouverneur possible à Khartoum. Nous ne parlons pas de la position qu'a faite à Gordon la mise à prix de la tête d'Osman-Digma par l'amiral Hewett, mesure désavouée aujourd'hui, mais dont l'effet moral subsiste encore, et peut avoir pour Gordon des conséquences fatales.

La Société royale de Géographie de Londres a reçu communication de lettres de **Lupton-bey,** gouverneur du **Bahr-el-Ghazal;** la dernière était datée du 10 novembre 1883 ; le timbre de Khartoum porte la date du 19 janvier 1884. Ces lettres renferment, disent les *Proceedings* de cette Société, beaucoup de renseignements géographiques intéressants et une carte de la région explorée par Lupton et ses agents, jusqu'à la rivière Khouta, grand cours d'eau qu'ils croient être un affluent du Congo. Lupton a dû guerroyer constamment contre les partisans du Mahdi. Nos lecteurs comprendront, d'après une lettre de Schuver publiée comme correspondance, le motif pour lequel les populations nègres du Bahr-el-Ghazal se sont jointes aux Arabes contre les représentants de l'autorité égyptienne. Quant aux données nouvelles fournies par Lupton-bey, sur le territoire qu'il a exploré, nous y reviendrons lorsque les *Proceedings* auront publié ses lettres.

Nous pouvons dès aujourd'hui compléter les renseignements que nous avons donnés sur les explorations du Dr **Junker** dans la région du **Haut Ouellé** (IVme année, p. 106-113, 140-144, et la carte p. 116). Une lettre de l'explorateur, du 8 décembre 1882, du pays de Semio,

expose les résultats hydrographiques et ethnographiques du voyage qu'il a fait dans la seconde moitié de cette année-là, au sud de l'Ouellé, jusqu'à la Nepoko. Une carte provisoire, dont les données sur la direction des rivières ne s'écartent pas beaucoup de celles de la nôtre, accompagne cette lettre. Le Bomokandi, affluent méridional de l'Ouellé, a à peu près la moitié de la largeur de celui-ci, il prend sa source au loin à l'est, dans les montagnes qui bornent le lac Albert-Nyanza. Les deux rivières, coulant à peu près parallèlement jusque près de leur confluent, forment une presqu'île dans laquelle aucun tributaire important ne peut se développer. Il n'en est pas de même pour les affluents méridionaux du Bomokandi. La ligne de faîte d'où ils descendent étant assez éloignée vers le sud, ils peuvent prendre un développement considérable, c'est le cas pour le Telli, le Pokko et le Makongo. Quant à la Nawa elle appartient à un autre bassin, et porte ses eaux à la **Nepoko.** Junker a atteint celle-ci dans son cours moyen, à quatre fortes journées de marche au sud du Bomokandi, un peu au nord du 2° lat. S., et presque sous le même degré de longitude que le confluent du Kibali et de la Gadda, et que la Seriba de Tangasi. Elle a à peu près la même largeur que le Bomokandi, et ses sources doivent être cherchées assez loin vers l'est. La ligne de partage des eaux du Bomokandi et de la Nepoko, sur la route suivie par Junker, est à peine perceptible; cependant le bassin des affluents septentrionaux de la Nepoko a un caractère très particulier. Au lieu de tributaires encadrés de forêts de haute futaie comme partout ailleurs, l'on rencontre ici des dépressions marécageuses, larges, plates et sans arbres. Une végétation flottante très semblable à celle du Nil-Blanc, forme un pont pour traverser ces marais que l'on nomme O'bae, et qui s'étendent au loin vers l'est; ils sont très nombreux, et il n'est pas possible que des bêtes de somme y passent. Le plus grand de ces O'bae s'appelle dans sa partie occidentale Maka; dans le voisinage de son embouchure dans la Nepoko, il perd son caractère de marécage et prend celui d'une large rivière. Junker ne doute pas que la Nepoko ne soit identique avec l'Arououimi de Stanley. — L'explorateur a aussi donné l'énumération des peuplades de cette région, en indiquant sur la carte la place approximative qu'elles occupent, mais sans entrer dans les détails historiques qui expliquent pourquoi des groupes d'une même peuplade se retrouvent disséminés sur des points différents de ce territoire, les Mangballé par exemple, que l'on trouve entre le Mbrouelé et la Gourba, affluents septentrionaux de l'Ouellé, et sur les bords de la Nepoko. Des 53 fils de Kipa, dont on a donné les noms à Junker, les

deux plus distingués sont actuellement Bakangaï et Kanna, qui regardent leurs frères comme leurs vassaux; leurs vastes territoires s'étendent au sud du Bomokandi. Un grand nombre de tribus A-Barambo sont leurs tributaires. Les Maigo plus au sud, et les Mabode des bords de la Nepoko, appartiennent comme les précédents aux Mombouttou. Quant aux Akka, ils n'occupent pas un pays qui leur appartienne en propre. Quoiqu'on les rencontre en beaucoup d'endroits, ils n'ont nulle part de demeure fixe, mais ils vivent comme nomades, en colonies, surtout parmi les Monvou et les Mabode. Là où un jour une colonie akka a passé la nuit, on trouvera le lendemain des huttes vides. Junker les a rencontrés, vivant de cette vie nomade, dans leurs petites huttes au milieu des forêts, le long des rivières. — Les *Mittheilungen* communiquent encore que d'après des lettres du 1er octobre 1883, à ses parents à Saint-Pétersbourg, le Dr Junker avait terminé son voyage au S.-O., et qu'il était revenu au pays de Semio, où il était en bonne santé. Informé des troubles du Soudan et des combats que Lupton-bey a dû soutenir contre les Denka, les Nouër, etc., il a fait déposer à Wau les trente caisses de collections ethnographiques qu'il comptait envoyer en Europe. On espère que dès qu'il verra l'impossibilité de prolonger son séjour dans le bassin de l'Ouellé, il se joindra à Lupton-bey pour se rendre auprès d'Emin-bey et de Casati, afin de prendre, de concert avec eux, les mesures les plus propres à leur permettre d'échapper au Mahdi.

D'après une lettre de **J. Thomson,** du 10 juin 1883, ce voyageur a fait, avant de quitter le voisinage du Kilimandjaro pour s'avancer dans l'intérieur, une visite au chef **Mandara,** qui, en 1875, traita si cruellement le Rev. Charles New, que celui-ci en tomba malade et en mourut. Mandara rendit à Thomson un chronomètre d'or, pour le faire parvenir aux parents du missionnaire New, avec l'expression de ses regrets. Thomson a adressé, le 7 juillet, au consul général anglais à Zanzibar, une dépêche en ces termes : « A la requête de Mandara, de Moschi, la terreur de Chega, le grand guerrier de ce pays, je fais savoir que j'ai été chez Mandara, et qu'il m'a reçu d'une façon royale et cordiale. Mandara veut que l'on sache qu'il désire recevoir de la même manière beaucoup de visiteurs européens. Il envoie ses salutations à Boulouza (l'agent politique anglais), et à tous les visiteurs à venir. Il recevra volontiers un nombre illimité de fusils et des provisions de poudre. Que personne ne vienne les mains vides. » — On n'a plus reçu de nouvelles de Thomson depuis le 1er août; une caravane a rapporté l'avoir vu près du lac Naïvash.

La station des missionnaires anglais établie à Kagheï, au sud du Vic-

toria-Nyanza, étant peu salubre, M. **Mackay** s'y est rendu, de Roubaga, pour chercher un emplacement meilleur, sur la côte ouest de l'anse de Jordan's Nullah, et assez avant dans l'intérieur pour se trouver dans les états de Mirambo. L'exploration qu'il a faite, lui a permis de relever, pour le journal de la *Church Missionary Society,* la carte de cette anse qui a deux bras. De Kagheï, il s'est rendu d'abord à l'extrémité sud du bras oriental, puis à Moleshi, au delà du bras occidental, et dans le Msalala, pour demander au roi de ce district, Mtemi, l'autorisation de s'établir dans son pays. Celui-ci effrayé par la vue des Mouzoungous (les blancs), ne l'a pas accordée. Aussi les missionnaires ont-ils résolu d'établir la nouvelle station à **Kwa-Sonda,** dans une partie du Msalala dépendante de Mirambo, qui leur a promis sa protection, chose très importante pour leurs caravanes. Il y a de bonne eau potable ; on peut atteindre de là un port sur le Victoria-Nyanza en un jour, et la station d'Uyuy, en 17 jours ; la route à travers les états de Mirambo est plus sûre, plus courte et moins coûteuse que les autres routes employées d'ordinaire. On peut en outre se servir des Wa-Nyamouezi, de Zanzibar jusqu'au lac, à moins de frais que des Wa-Ngwana ; de plus on n'est pas harcelé par les Arabes ; enfin les vivres abondent et ne sont pas chers. Les missionnaires ont remonté un bateau qui leur permettra d'établir des communications plus régulières entre le sud et le nord du Victoria-Nyanza.

M. Ledoulx, consul français à Zanzibar, a transmis à la Société de géographie de Paris des nouvelles de M. **Giraud,** d'après une lettre de cet explorateur, datée de Katimkourou, au nord du lac Bangouéolo. Le voyageur était en bonne santé, mais il avait eu à subir l'hostilité du roi Mukanilla et de ses sujets, qui n'ont rien omis de ce qui pouvait lui rendre odieux le séjour forcé d'un mois qu'il a fait parmi eux : tributs de toutes sortes, cadeaux exigés, extorsions, cherté des vivres, avanies sans cesse renaissantes. Après avoir traversé le sud de l'Ou-Bena, il a atteint le village du roi Mahura, qui l'a bien reçu ; malheureusement une rixe survenue entre les indigènes et sa caravane, a contraint M. Giraud de quitter précipitamment le pays et de gagner le Tchambezi. Arrivé au Bangouéolo, il a vu recommencer toutes les difficultés ; aussi, fatigué des exigences excessives des petits souverains, s'est-il décidé à remonter vers le nord.

Le *Central Africa,* journal de la mission des Universités, a publié une lettre de M. **O'Neill,** qui se trouvait, le 28 septembre, à deux journées à l'est du lac Chiroua, au milieu de tribus de Ma-Ravi, chassés, disent-ils,

par les Ma-Ngon, de leur pays qui s'étendait sur les deux bords du lac Chiroua. Ils travaillent habilement le coton et le fer. Quoique les monts Namuli et Eradi ne soient pas ce que les trafiquants lui avaient dit, il n'a pas été désappointé. Ce sont de belles montagnes de plus de 2300m; il estime même que le pic Namuli doit avoir de 2600m à 3000m. La plus grande hauteur à laquelle il soit parvenu est 1810m; mais il n'a pas cherché à gravir un des pics les plus élevés. Plusieurs rivières d'une grandeur considérable descendent du Namuli, à l'ouest duquel M. O'Neill a découvert, au nord du lac Chiroua, entre 14° 19′ et 14° 32′ lat. S., le lac Amarambou dont la plus grande largeur est de 2 à 3 kilom.; la Msamtiti l'unit au lac marécageux de Chiouta par 14° 52′. C'est de l'Amarambou que sort la rivière Loujenda. De là, M. O'Neill a suivi la vallée du Likoungou, au sud du mont Namuli, par 16° 15′; puis, tirant vers l'est, il est arrivé à la côte à Angoche. Il a ainsi ouvert une nouvelle route pour se rendre aux lacs, à travers le pays que parcourent les caravanes qui amènent encore des esclaves à la côte de Mozambique.

M. **R. C. Williams**, membre de la Société de géographie de Londres, a annoncé à cette société son arrivée, avec sa femme et son enfant, aux chutes Victoria. De Shoshong il se rendit à Gouboulououaio, pour demander à Lobengula la permission de traverser son territoire. Le roi lui fit bon accueil, et lui donna des vivres pour la route. Ayant quitté Gouboulououaio le 26 juin, il rencontra sur les bords de la Nata une troupe de 6000 à 7000 guerriers ma-tabélé, rapportant les dépouilles des Be-Chuana du lac Ngami, avec lesquels ils étaient en guerre. Quoique épuisés de fatigue et de faim, ces gens ne volèrent rien, mais respectèrent la volonté de Lobengula à l'égard des voyageurs, avec lesquels ils se conduisirent très amicalement. Le voyage le long de la Nata fut très difficile, le pays étant moins fréquenté qu'autrefois par les chasseurs; M. Williams dut s'ouvrir, de Tati au Zambèze, une route à travers les forêts. A Panda-ma-tenka, il ne trouva que M. Westbeech et quelques missionnaires romains qui le reçurent très bien; les natifs se sont éloignés. Après avoir atteint les chutes du Zambèze, la caravane eut à souffrir de la fièvre et dut revenir, au commencement de décembre, dans le pays plus salubre des Ma-Tabélé, où elle reçut les soins des missionnaires, ainsi que de M. **Arnot** qui se trouvait alors à Panda-ma-tenka. — Il avait dû s'y rendre pour renouveler ses provisions, ayant souffert à Lialui, sur le haut Zambèze, de la fièvre, de l'humidité et de l'insalubrité du climat. « J'ai essayé, écrit-il à M. Grattan Guiness, de vivre de grain concassé, si longtemps, que je m'en suis ressenti sérieusement,

réduit que j'étais à l'état de squelette vivant, dans un moment de pluies constantes, où je ne pouvais avoir aucune couverture sèche, ni pour me coucher ni pour me couvrir. La pluie avait submergé ma première habitation; la seconde fut percée de part en part la première nuit que j'y passai, et j'eus à endurer dix jours de pluie perpétuelle, sans provisions, n'ayant pas un pouce d'étoffe sèche sur moi, enfermé dans ma hutte, de l'aube jusqu'à la nuit. » De Panda-ma-tenka, M. Arnot est revenu à Lialui, toujours plus attaché aux tribus qui l'entourent à l'est, à l'ouest et au nord, et qui ne paraissent vivre que pour s'entre-tuer.

A propos de l'exploration faite par M. H. Berthoud et M. E. Gautier, en vue de l'ouverture d'une **route des Spelonken au Limpopo** (IV[me] année, p. 333), M. **H. Berthoud** écrit à la Société de la mission romande que, si le moment est venu d'étudier cette voie de communication, on ne peut guère y consacrer que les mois de juin à septembre, à cause des miasmes pestilentiels qui se dégagent très rapidement, et aussi du soleil brûlant qui peut déterminer de très graves insolations. Les changements de température ne sont pas moins dangereux; de 2° au-dessus de zéro au lever du soleil, le thermomètre peut monter à 32° quelques heures plus tard. A la connaissance de M. Berthoud, la route qui arrive le plus près du Limpopo est celle des chasseurs boers, qui passent par Makwarelé pour se rendre chez les Ba-Nyaï; elle a l'avantage d'être débarrassée de la tsetsé, tandis qu'une autre route, le long du Leboubié en est infestée. Le chemin suivi par MM. Berthoud et Gautier descend au sud jusqu'à Matyatyé, d'où il se dirige en droite ligne à l'est jusqu'à la Tabi; au gué de cette rivière, il se bifurque; l'embranchement de gauche est rendu impraticable par la tsetsé, celui de droite est excellent pour des wagons chargés, jusqu'à Matsété; est-il praticable au delà ? C'est ce qu'un autre explorateur aura à étudier. M. Berthoud a entendu dire que des Boers, qui avaient l'intention de descendre chez Makaringe pour chasser l'hippopotame, avaient dû remplacer par des ânes les bœufs de leurs wagons. Si ni l'une ni l'autre des deux routes susmentionnées ne peut être adoptée, il faudra renoncer pour le moment à toute voie de communication des Spelonken à la mer par le Limpopo. Quant à la question de la navigation du fleuve lui-même, une exploration en bateau permettra seule de la résoudre. — D'après le *Natal Mercury*, le petit vapeur, *Maud*, de 15 tonnes, capitaine Chadwick, chargé d'explorer les rivières de la côte orientale d'Afrique, à l'embouchure desquelles ne se rencontrent pas d'obstacles, commencera ses études par le Limpopo.

D'après la nouvelle **convention entre l'Angleterre et le Transvaal**, ce dernier état portera le nom de « République sud-africaine. » Il n'y aura plus à Prétoria de résident anglais chargé de défendre les intérêts des tribus indigènes ; mais la république ne pourra conclure, sans le consentement de la reine, aucun traité ni convention directe avec aucune nation étrangère ou avec une tribu indigène quelconque établie à l'est ou à l'ouest des territoires de la république, à l'exception de l'État Libre de l'Orange. De nombreuses stipulations garantissent la liberté religieuse, la suppression de l'esclavage, la prohibition des droits différentiels. La frontière occidentale de la république sera étendue jusqu'à l'est de la route qui conduit de la Colonie du Cap à l'intérieur, de Barkley à la rivière Molapo. Quant à cette route elle-même, au Be-Chuanaland et aux territoires de Mankoroane et de Montsiva, ils dépendront d'un nouveau protectorat colonial, à la tête duquel sera placé, comme résident, le successeur du Dr Moffat chez les Be-Chuana, le Rev. Mackenzie, appelé à défendre, dans les négociations avec les délégués du Transvaal, les intérêts des deux chefs susmentionnés. L'Angleterre a voulu maintenir ouverte la route par laquelle les Be-Chuana se pourvoient d'armes et de munitions, en échange de l'ivoire, des plumes et des peaux qu'ils fournissent à la Colonie du Cap; cela lui assure le commerce de toute cette région jusqu'au Zambèze.

Les **missionnaires américains de Baïlounda** se sont établis pendant quelque temps à Ochiloumbou au pied des montagnes Bleues, pour mieux apprendre la langue des indigènes; à 16 kilom. au N.-O. s'élève la montagne du roi, et vers l'est, une autre chaîne séparée de la précédente par les vallées de la Kouléli et de l'Oukié, dont le cours est marqué par une ligne de verdure plus fraîche. Ces vallées sont parsemées de bouquets de bois qui indiquent l'emplacement des villages ; au milieu d'un de ces bouquets de bois, se trouve un énorme remblai, dont les indigènes disent qu'autrefois, il y a longtemps, des blancs y firent des constructions, puis, que beaucoup d'indigènes allèrent avec ces hommes à Benguéla d'où ils ne revinrent jamais. Il est probable que c'étaient des trafiquants d'esclaves, car la population est généralement défiante à l'égard des blancs. Néanmoins les missionnaires ont été invités à bâtir et à enseigner aux enfants à lire et à écrire. Mais MM. Sanders et Fay ont dû auparavant se rendre à Bihé, après avoir obtenu que le roi Kouikoui de Baïlounda consentît à leur départ. Il leur a de plus offert l'aide de ses gens pour le cas où ils voudraient bâtir à Bihé.

Depuis longtemps il était question de négociations pendantes entre le **Portugal** et l'**Angleterre** au sujet des droits de souveraineté que le

premier de ces États prétend avoir, au nord de la province d'Angola, d'Ambriz au 5°12', sur la partie de la côte occidentale où se trouve l'embouchure du Congo. Tout ce que le public savait c'est que l'Angleterre, qui jusqu'ici avait refusé de les reconnaître, se préparait à conclure un **traité** qui, toutefois, ne pourrait être ratifié qu'après avoir été accepté par le Parlement. Le traité a été conclu le 26 février, mais le *Blue Book* qui renferme la correspondance échangée entre les deux gouvernements, et dont nous avons reçu un exemplaire, n'indique pas les raisons qui ont amené le Foreign-Office à le signer ; lord Fitzmaurice, sous-secrétaire d'État aux affaires étrangères les a exposées dans une lettre adressée au président de la Chambre de commerce de Manchester ; mais nous ne la connaissons pas encore. Nous devons donc nous borner à mentionner les principales dispositions de ce traité, qui paraît devoir provoquer une vive opposition en Angleterre et en Portugal tout d'abord, et ensuite dans les États les plus intéressés à conserver la libre entrée de leurs marchandises au Congo : la France, la Hollande, l'Allemagne et les États-Unis.

1° L'Angleterre accepte la souveraineté du Portugal sur le territoire compris entre le 5°12' et le 8° lat. S. La frontière orientale coïncide avec les frontières actuelles des tribus riveraines; sur le Congo elle est fixée à Noki.

2° Ce territoire sera ouvert aux étrangers de toutes les nationalités, qui jouiront des mêmes avantages que les Portugais : liberté d'aller et de venir, de résider, d'établir des factoreries, d'acheter, vendre ou louer des maisons, de commercer en gros et en détail, soit directement, soit par l'intermédiaire d'agents.

3° Liberté absolue du commerce et de la navigation sur le Congo, le Zambèze et leurs affluents est garantie à tous les pavillons.

4° Le commerce et la navigation ne feront l'objet d'aucun monopole, ni ne seront astreints à aucuns droits sauf ceux indiqués dans le traité ou ceux dont pourraient convenir les parties contractantes. Une commission anglo-portugaise sera chargée de rédiger un règlement pour la navigation, la police et la surveillance du Congo ; elle pourra fixer des droits spéciaux pour ses propres dépenses, pour les travaux d'aménagement des ports, etc.

5° Les marchandises en transit ne seront assujetties à aucuns droits.

6° La circulation sur toutes les routes sera libre.

7° Protection est garantie aux missionnaires et aux ministres de toutes les nations et de tous les cultes.

8° Les traités contractés avec les indigènes seront respectés.

9° Le tarif des douanes adopté pour dix ans est celui de la province de Mozambique.

10° En tout état de choses, est garanti à l'Angleterre le traitement de la nation la plus favorisée.

Telles sont les stipulations générales de ce traité, dont un article encore est relatif à la traite sur les côtes occidentale et orientale d'Afrique. Ce document va faire l'objet des discussions du Parlement anglais et des Cortès à Lisbonne. Nous apprendrons vraisemblablement pour quelles raisons le Portugal s'est absolument refusé à adopter l'idée d'une commission internationale du Congo analogue à celle du Danube, idée préconisée par le cabinet britannique ; et pour quels motifs le gouvernement anglais a accepté, pour les marchandises anglaises, le tarif dit de Mozambique de 1877, qui établit entre autres les droits suivants : 6 % *ad valorem* sur les fers, 10 % *ad valorem* sur les lainages, soieries et tissus mélangés, et sur certains tissus de coton, et 10 % *ad valorem* sur d'autres sortes de cotonnades. Il est vrai que, dans sa lettre au président de la Chambre de commerce de Manchester, lord Fitz Maurice dit qu'on revisera les droits relatifs à certains tissus de coton, eu égard à leur bas prix au Congo, et à la baisse considérable qu'il y a aujourd'hui sur ce genre de marchandises. Mais on comprend que les États qui importaient jusqu'ici leurs marchandises au Congo en franchise et sans contrôle, et qui sont représentés dans le territoire susmentionné par de nombreuses factoreries, ne soient pas disposés à reconnaître ce traité. M. Bourke a déjà annoncé à la Chambre des communes qu'il proposera une résolution portant, qu'aucun traité prohibant le commerce sur le Congo ou imposant des droits là où il n'y en a pas eu jusqu'ici, ne peut être sanctionné par le Parlement. Les chambres de commerce hollandaises ont demandé au cabinet de La Haye d'agir afin d'empêcher la ratification du susdit traité. Le Sénat des États-Unis a été saisi d'une motion proposant d'inviter le président Arthur à entrer en négociations avec les autres puissances, pour arriver à un accord sur toutes les questions relatives à la libre navigation et à la liberté du commerce sur le Congo, ses tributaires et les rivières adjacentes. Nos lecteurs n'ignorent pas qu'une proposition semblable a été présentée par M. G. Moynier, directeur de l'*Afrique*, dans la session de l'Institut de Droit international, à Munich, en septembre de l'année dernière, et adoptée comme vœu à transmettre aux diverses puissances, en y joignant à titre d'information le mémoire de l'auteur de la proposition, publié dans notre journal (IVme année p. 272).

Quoique lord Fitz-Maurice ait dit à la Chambre des communes, qu'à sa connaissance il n'y avait pas de station de l'Association internationale dans les territoires qui sont l'objet du traité anglo-portugais, nous ne pensons pas que le **Comité d'Études du Haut-Congo** l'accepte sans réserve. Nous croyons que Mboma et Noki servent de dépôts de matériel pour ses établissements du haut-fleuve. Quoi qu'il en soit, le nombre de ses stations augmente. **Stanley** en a établi jusqu'aux cataractes qui portent son nom. Il a en outre exploré l'Arououimi et l'a reconnu navigable. Mais les Arabes de Nyangoué se sont avancés vers l'ouest; ils ont envoyé des caravanes pour se procurer de l'ivoire et des esclaves, et ont ravagé tout le pays jusqu'à l'Arououimi. Leur principale caravane était composée de 900 hommes avec 1800 enfants prisonniers. — L'Association internationale a engagé à son service, pour le Congo les explorateurs Massari et Buonfanti, ainsi qu'un officier et un ingénieur suédois.

La mission de **Savorgnan de Brazza** se développe aussi. Le docteur Ballay, qui a précédé sur le Congo le chef de l'expédition, a heureusement accompli l'exploration de l'Alima, qui, dans son cours inférieur, porte le nom de M'Bossi. D'après les observations de M. Ballay, son confluent avec le Congo est par 1° 33′ lat. S. et 14° 3′ long. E., ce qui reporte de 3° à l'ouest (?) le cours du Congo, tel qu'il a été tracé sur la carte de Stieler d'après les premières observations de Stanley. De Franceville, Brazza avait envoyé à Brazzaville quelques éclaireurs qui ont été plus ou moins bien accueillis dans les villages des Apfourous; toutefois il n'y a pas eu d'actes d'hostilité ouverte. Makoko est resté fidèle à ses premiers engagements. A Bolobo, station du Comité d'Études du Haut-Congo, on s'est battu deux fois en 1883. Les éclaireurs de Brazza ont passé à un kilom. du poste sans y remarquer signe de vie; le commandant, M. Brunfairt, Belge, ne peut en sortir à cause de l'hostilité des naturels. En cet endroit le fleuve a la largeur d'un lac; l'ayant traversé, les éclaireurs reçurent l'hospitalité du chef ba-téké, Mpomo, et de Nganchou. Le poste de l'embouchure de l'Ibari-Nkoutou leur parut abandonné; ils y trouvèrent cependant un officier suédois souffrant de la fièvre. A la date du 27 décembre, de Brazza était à Lekeli, sur un affluent de l'Alima, dans une région très riche, avec les habitants de laquelle il avait établi les meilleures relations.

Aux dernières nouvelles de Brazza n'était donc pas encore arrivé chez Makoko; cela n'a pas empêché l'*African Times* de publier, dans son numéro du 1er mars, les lignes suivantes: « M. de Brazza, le rival de

Stanley dans l'exploration africaine, vient de faire un coup bien habile. Il a fortifié la position de la France dans la Guinée inférieure, en épousant la fille du roi de cette région, Makoko! ..... Le mariage de M. de Brazza doit vraisemblablement avoir un côté politique. »

Le D[r] **Bayol,** lieutenant-gouverneur du Sénégal pour la partie méridionale de la colonie, a réussi à rétablir de bonnes relations avec les indigènes, et à rendre la confiance aux traitants français de la Mellacorée et du Rio-Pongo, qui craignaient une attaque de la part de Bokary, l'almamy du Foutah-Djallon. Ce dernier a demandé une entrevue au D[r] Bayol, et lui a fait exprimer son désir de vivre en paix avec les Français. De nouvelles caravanes sont venues aux factoreries du Rio-Pongo. Le lieutenant-gouverneur a aussi pacifié le Rio-Nunez, où deux chefs se faisaient une guerre acharnée. Après les avoir amenés à conclure la paix, il a obtenu pour la France la cession d'un petit territoire d'une quinzaine de kilomètres de long sur deux de large, très fertile, sur lequel des factoreries pourront être établies dans d'excellentes conditions.

Le ministre de la marine a reçu des nouvelles du D[r] **Collin,** envoyé par le gouverneur du Sénégal en mission dans la région encore peu connue de la haute Falémé et du Bafing. L'explorateur était, en janvier, à Kasdoma, dans le Diébédougou, à 140 kilom. de Bafoulabé, et à 180 de Médine. Ce pays passe pour être aussi riche en or que le Bouré, dont il est à une douzaine de jours de marche. Mais l'exploitation en est faite par les indigènes dans les conditions les plus rudimentaires. Le Diébédougou produit en outre du mil, des arachides, du riz, du caoutchouc, une soie végétale, etc. Tandis que dans les pays voisins le bétail est continuellement décimé par les épizooties, les bœufs s'y portent très bien toute l'année. Actuellement les indigènes, n'ayant pas d'écoulement pour le surplus de leurs récoltes, ne cultivent que pour leurs besoins personnels; mais lorsque des relations suivies seront établies entre ce pays et la colonie du Sénégal, le commerce trouvera, dans le Diébédougou et dans les pays qui l'entourent, d'importants débouchés.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Le *Bulletin de renseignements coloniaux* annonce que dix médecins militaires de l'armée d'Afrique ont formé une association pour l'établissement de colons français dans le district de Saïda, à 171 kilom. au sud d'Oran. Chacun des sociétaires fournit un capital de 6000 fr. et la Société fera construire d'une manière économique,

mais dans les meilleures conditions d'installation, des maisons qu'elle cédera ensuite au prix de revient à des colons venus de France.

Appuyé par la Société de géographie de Paris, M. Buscalioni s'est engagé à faire un voyage dans le pays des Touareg.

Une mission ayant à sa tête M. Hérand, ingénieur hydrographe, chargée de faire des études géodésiques, s'est embarquée le 10 mars à Marseille pour la Tunisie.

Le ministère français de la marine a décidé de supprimer la direction des ports de Tabarca et de Bizerte en Tunisie, de maintenir définitivement celle des ports de la Goulette et de Sfax, et provisoirement celle du port de Souza.

Le général Bacouch, grand propriétaire en Tunisie, encourage, dans un domaine de plusieurs milliers d'hectares, la culture de la ramie, plante importée de Java et qui peut remplacer le coton d'Amérique.

Un voyageur hollandais qui voulait explorer la Tripolitaine au point de vue de la flore, et aussi visiter le désert et étudier la vie des Arabes de cette région, a dû y renoncer, le pacha de Tripoli lui ayant refusé un sauf-conduit, sous prétexte que l'intérieur n'est plus sûr depuis que des bandes de Tunisiens se sont réfugiés sur son territoire.

M. Lagarde a été chargé de procéder à la délimitation du territoire d'Obock, de concert avec M. Conneau, commandant de l'*Infernet*, et une commission égyptienne. Ce même bâtiment a emmené les membres d'une mission scientifique envoyée au Choa; elle porte des présents au roi Ménélik. — Le ministre de la marine a passé avec la Compagnie des steamers de l'Ouest un contrat pour l'établissement d'un dépôt de charbon et d'approvisionnements à Obock. — D'après une déclaration de lord Fitzmaurice à la Chambre des Communes, le gouvernement anglais a placé sous son protectorat la baie de Tadjoura; nos lecteurs se rappellent que cette baie a été vendue l'année passée par son possesseur à une société française.

Une mission anglaise à la tête de laquelle est un officier anglais va se rendre à Harrar, qui appartient encore à l'Égypte.

Le résident britannique d'Aden a fait visite au sultan de l'île de Socotora, où il est question de construire un phare. Un officier de la marine anglaise est chargé de déterminer l'emplacement le plus convenable.

Le ministère italien de l'agriculture, de l'industrie et du commerce a accordé un subside de 1000 francs à la Société africaine de Naples pour l'année courante.

D'après le journal arabe *Noussret*, le négous a ordonné au gouverneur d'Axoum de tenir prêtes des provisions, des bêtes de trait et des bêtes de somme, ainsi que des munitions, pour qu'il les trouve à son passage en se rendant avec son armée à la côte, pour y prendre possession des territoires que l'Égypte lui a enlevés.

Les deux frères Denhardt, déjà connus par de précédentes explorations, préparent une expédition à la Dana, qu'ils remonteront pour atteindre le Kénia.

MM. Lindner et von der Broock, au service de l'Association internationale africaine, sont partis de Zanzibar pour le Congo, emmenant avec eux 200 nègres, afin d'y remplacer ceux dont l'engagement est expiré.

**

M. James Roxburgh, l'ingénieur chargé d'accompagner les sections du vapeur la *Bonne Nouvelle*, a annoncé à la Société des missions de Londres son heureuse arrivée à Liendwé, sur les bords du Tanganyika, endroit désigné pour remonter le steamer. Il y a rencontré le capitaine Hore et M. Swann, qui ont immédiatement commencé la reconstruction du bateau.

M. J. Stewenson a choisi, comme successeur de M. J. Stewart, M. W.-O. M'Evan, jeune ingénieur qui, après avoir suivi le cours donné pour les voyageurs sous le patronage de la Société de géographie de Londres, est parti pour le Nyassa le 26 février. — Le Rev. Bain est arrivé avec M. et Mme Scott à Bandaoué. De là, M. Bain s'est rendu avec le professeur Drummond à Maliouandou, pour chercher un emplacement favorable à une nouvelle station missionnaire chez les Choungou. — Après neuf ans de service, le Dr Laws et sa femme ont dû quitter le Nyassa pour venir se reposer en Europe.— La mission des Universités va faire construire, pour la côte orientale du Nyassa, un steamer qui portera le nom de *Charles Janson*, le missionnaire décédé récemment.

La ligne anglaise Donald Currie a inauguré un service mensuel entre l'Angleterre et Maurice par le Cap de Bonne-Espérance, avec relâche à Natal et à Tamatave. Cette ligne a une correspondance sur la Réunion.

Le major Machado, qui était à Prétoria avec les ingénieurs portugais pour faire le tracé du chemin de fer sur le territoire du Transvaal, a reçu de Lisbonne l'ordre de se rendre à Lorenzo-Marquez, pour y conférer avec les ingénieurs envoyés par le gouvernement portugais, afin de commencer les travaux, de la baie de Delagoa à la frontière du Transvaal. On comptait mettre la main à l'œuvre vers la fin d'avril. — M. Machado a découvert dans les monts Lebombo plusieurs passages faciles. — La construction de la ligne a été définitivement concédée à une banque de Lisbonne et au Comptoir d'escompte de Paris. — Il est question de faire de Lorenzo Marquez une province indépendante de celle de Mozambique, sous les ordres directs du gouvernement de la métropole; M. Machado en serait le gouverneur.

D'après le *Natal Mercantile Advertiser*, le gouvernement allemand a chargé M. A. Schultz, de Durban, de faire une exploration en vue d'établir une série de stations de commerce jusqu'au Zambèze et au Congo; il doit s'adjoindre un arpenteur et un géologue.

Le journal la *Nature*, de Londres, annonce que le gouvernement anglais a télégraphié aux autorités de la Colonie du Cap, pour les engager à exempter des droits d'entrée les bagages de l'expédition du Dr Holub.

La Société de géographie de Londres a chargé M. E.-G. Ravenstein, qui a achevé la carte de l'Afrique équatoriale orientale, d'en faire une semblable de la partie occidentale.

Le Dr Zintgyoff, de Berlin, engagé par l'Institut géographique de Bruxelles, ira rejoindre le Dr Chavanne au Congo. Ses recherches devront porter particulièrement sur l'ethnographie et l'anthropologie.

Le gouvernement anglais a autorisé le colonel Devinton et le lieutenant-colonel Hart à se rendre au Congo pour le compte du roi des Belges.

Une lettre de M. Rogozinski du 10 janvier nous apprend que, dans son expédition à l'intérieur, il a découvert le cours supérieur du Mungo et ses cataractes, deux lacs dans la région du partage des eaux du Cameroon et du Calabar, et le cours supérieur ainsi que les sources du Rio-del-Rey. Mais la tribu des Ba-Farangaya, qui voulait conduire chez elle l'explorateur, ayant été battue par les Mokouyé, M. Rogozinski a dû regagner l'île de Mandaleh.

Malgré le mauvais vouloir des indigènes, les commissaires anglais et français chargés de fixer les limites des territoires des deux pays sur la Côte d'Or ont terminé leurs travaux. Le roi de Kinjaboe a pris une attitude si belliqueuse que les commissaires anglais ont dû se faire protéger par un détachement en armes. Au départ du courrier, la situation sur la Côte d'Or était des plus troublées, et l'officier anglais qui commande à Axim réclamait la présence d'un navire de guerre.

Le lieutenant Lenoir, commandant du poste de Sedhiou, est chargé d'explorer le Firdou, qui s'étend de la Gambie aux sources de la Cazamance, et qu'un traité récent a placé sous le protectorat de la France.

MM. Taylor et Jacques, missionnaires à Saint-Louis, ont fait dans le Oualo, habité par des Wolofs musulmans et par des émigrants bambaras, un voyage de reconnaissance en vue de l'extension de leur champ d'activité.

La construction de la voie ferrée de Kayes à Bafoulabé est poussée avec activité, sans rencontrer d'opposition de la part des indigènes.

Une expédition américaine est partie des îles Canaries pour le cap Blanc, avec l'intention d'y établir une factorerie.

La Société de géographie de Barcelone a chargé M. Jimenez, qui a déjà exploré l'intérieur du Maroc et la côte au sud de Mogador, d'une expédition sur la côte du Riff. Le voyageur a débarqué au cap Aguas et pénétrera dans le Riff par la vallée d'El-Moluya.

Le consul français à Tanger a interdit aux sujets français et aux musulmans placés sous sa protection d'acheter, de vendre ou de posséder des esclaves au Maroc. Son exemple a été suivi par les représentants des autres puissances.

Le gouvernement espagnol a approuvé l'établissement d'une ligne postale de vapeurs entre Tanger et Tarifa. — Une société espagnole demande la concession d'un câble sous-marin entre ces deux points.

CIMBÉBASIE ET HOTTENTOTIE

(AVEC CARTE)

L'acquisition, par la maison Lüderitz, de Brême, de la baie d'Angra-Pequena et du territoire qui l'avoisine, ainsi que l'autorisation d'y

arborer le pavillon de l'Empire allemand, ont récemment attiré l'attention sur la partie de l'Afrique à laquelle on donne généralement les noms de Hottentotie et de Cimbébasie, et qui, jusqu'ici, est demeurée en dehors des grandes voies par lesquelles on a cherché à faire pénétrer la civilisation dans l'intérieur du continent. Non pas que ce pays immense, qui s'étend sur 14° de latitude, des deux côtés du tropique du Capricorne, du fleuve Orange au Cunéné, entre la colonie du Cap et les possessions portugaises, et de l'Atlantique au pays des Be-Chouana, soit demeuré inexploré ou livré à la barbarie. Au contraire, depuis plus de 50 ans, les missionnaires de la Société rhénane en ont fait un de leurs principaux champs de travail ; plusieurs d'entre eux, MM. Hahn, Rath, Böhm, en particulier, l'ont exploré dans des directions diverses, et après eux, pendant ces dernières années, le P. Duparquet en a étudié spécialement la partie septentrionale, tandis que l'ingénieur Anderson faisait le relevé et dressait la carte de tout le pays compris entre l'Atlantique, le Transvaal, le fleuve Orange et le Zambèze.

Il nous a paru que le moment était venu de présenter à nos lecteurs ce que ces différents explorateurs nous ont fait connaître de cette partie de l'Afrique, où se fonde la première colonie allemande, et où les missionnaires allemands travaillent depuis si longtemps, en accompagnant notre exposé d'une carte rédigée d'après les travaux cartographiques les plus récents, et surtout d'après la carte d'Anderson, que vient de publier la Société de géographie de Londres.

Ce vaste territoire n'est habité par des indigènes de race hottentote que dans sa partie méridionale, la plus voisine du fleuve Orange, où se sont établis les Grands-Namaqua, refoulés du sud par les Européens, tandis qu'au nord les plateaux du Damaraland et de l'Ovampo sont peuplés de noirs appartenant à la race bantoue, et qu'à l'est les Bushmen sont disséminés dans le désert de Kalahara[1].

Il semble que le voisinage de l'Atlantique aurait dû faire de la zone côtière une région humide, arrosée par les vapeurs qu'y transporte la brise de mer, et couverte d'une végétation tropicale. Mais la nature des eaux de l'Océan, et celle du sol de la terrasse qui le borde, s'opposent à ce qu'il en soit ainsi. Les eaux de la partie de l'Atlantique qui longe la côte, refroidies jusqu'à l'embouchure du Cunéné par le courant

[1] Nous adoptons cette ortographe au lieu de celle de Kalahari, d'après Anderson, l'auteur le plus autorisé, qui dit que la prononciation de ce mot correspond à celle de Namaqua, Damara, etc.

polaire antarctique, fournissent, il est vrai, un séjour agréable à une multitude de poissons, même aux baleines qu'il n'est pas rare de voir jouer dans ces parages. Mais les vapeurs, dont l'air se sature bien vite, ne servent pas à arroser la zone côtière. Celle-ci en effet est composée, au moins dans sa partie méridionale, et sur une largeur d'une centaine de kilomètres, d'un sable que le soleil surchauffe, et les vapeurs de l'Atlantique en passant sur lui, s'échauffent si rapidement qu'il ne peut être question de pluie, ni de condensation quelconque pour l'irrigation.

La première terrasse littorale se présente, dans sa partie méridionale, comme une vaste plaine, sans verdure ni végétation arborescente, s'élevant insensiblement vers l'intérieur, d'où ne descendent à l'Océan que quelques tributaires d'une certaine importance : le Petit-Orange, dans la baie d'Angra-Pequena, le Kuisip, le Swakop et l'Omarourou, dans le voisinage de Walfish-bay, et un peu plus au nord, l'Ougab et le Houab; encore, grâce à l'énorme évaporation produite par la chaleur solaire, ces rivières n'ont-elles de l'eau qu'une partie de l'année. Le long des derniers cours d'eau susmentionnés, s'élèvent, non pas des chaînes de montagnes proprement dites, mais des monts détachés, dont la hauteur varie de 1000^{m} à 3000^{m} environ : le Quanwas, près de la côte, a 1100^{m}, et l'Omataka, aux sources du Swakop, atteint 2975 mètres.

A la côte, les seuls groupes de population se trouvent autour de Walfish-bay. Quant à Angra-Pequena, jusqu'à ces dernières années, on n'y voyait que de temps à autre arriver un petit nombre de Hottentots, qui venaient faire quelques échanges de peaux, d'ivoire et de plumes d'autruche, avec les navires envoyés aux îles des Requins et des Pingouins, situées au-devant de la baie dont elles garantissent l'entrée contre les vents du nord. Ces îles sont des stations de pêche, et, depuis un certain nombre d'années, des compagnies de Capetown y exploitent les couches de guano dont elles sont recouvertes.

A mesure que l'on s'élève vers la terrasse supérieure du plateau central, la verdure remplacé avantageusement le sable brûlant de la zone littorale. Peu abondante encore dans le Namaqualand, elle l'est beaucoup plus dans le Damaraland, où elle fournit un excellent fourrage aux nombreux troupeaux des Héréro. Plus au nord, dans l'Ovampo, arrosé par les *omarambas* que remplissent les crues du Cunéné, et dont le principal unit à ce fleuve le lac Etosha, elle est si riche et si fraîche, qu'Anderson décrit ce pays comme une des plus belles parties de l'Afrique : montagnes pittoresques, clairières ouvertes, districts bien boisés, sol fertile pour les céréales, climat sec et salubre, tout s'unit, paraît-il, pour

en faire une contrée des plus agréables à habiter. Les indigènes très noirs, bien proportionnés, laborieux et industrieux, ont de grands troupeaux de bœufs, de moutons et de chèvres; en outre ils cultivent des champs de blé d'une grande étendue.

D'après le P. Duparquet, un des royaumes de l'Ovampo ne compte pas moins de 60,000 à 80,000 habitants; il s'étend du Cunéné au Coubango, et a pour roi un jeune homme de 18 à 20 ans, nommé Nambadi, qui vient de succéder à son oncle Kipandeka. Ce monarque a un vif désir de s'instruire et d'introduire la civilisation dans son pays. Il a donné aux missionnaires un vaste terrain, couvert d'arbres fruitiers, pour fonder une station près de sa résidence, et les a pourvus de guides pour les accompagner jusque chez les Amboellas, qui habitent entre le Coubango et le Zambèze supérieur, où ils veulent s'établir pour initier les indigènes aux arts et métiers les plus nécessaires à la vie, ainsi qu'aux perfectionnements des travaux de l'agriculture.

Au sud de l'Ovampo, s'étendent les plateaux du Damaraland et du pays des Grands-Namaqua, séparés de la terrasse littorale par une arête, au-dessus de laquelle s'élèvent, dans le voisinage de Barmen et de Rehoboth, des pics de 1500 mètres à 2500 mètres. Inclinés du nord au sud, ils sont drainés par deux grands cours d'eau, la Rivière des Grands Poissons et le Hygap, tributaires de l'Orange, par lequel ils sont rattachés au bassin de l'océan Atlantique. Les sources de la première sont situées près du mont Awas, qui s'élève à une hauteur de 2100 mètres; elle court à peu près parallèlement au méridien, et ne reçoit de l'Est aucun affluent important; en revanche, plusieurs tributaires, dont le plus considérable est le Amhup, lui amènent les eaux des montagnes de l'ouest. A en juger par la grandeur de son lit, le pays a dû recevoir autrefois beaucoup plus de pluie que maintenant, car il est profond, large, et rempli de rochers qui indiquent combien le courant a dû être jadis rapide et puissant. Dans son cours inférieur, son bassin est uni à celui du Hygap, par la Back-River, dont les sources se trouvent près des monts Brinus, et dont les eaux s'écoulent, en partie à l'ouest, dans la Rivière des Grands-Poissons, et en partie à l'est, dans le Hygap.

Celui-ci est le plus long des cours d'eau de cette région. Il prend sa source au centre des montagnes du Damaraland, et porte, dans son cours supérieur, le nom d'Omouramba. Il reçoit de l'ouest les deux Nosops, noir et blanc, qui drainent la partie S. E. du Damaraland, puis la rivière des Éléphants, qui lui apporte les eaux du Namaqualand septentrional.

Toute cette zone, dont la partie N.-E. appartient à ce que l'on appelle d'ordinaire le désert de Kalahara, est couverte d'épaisses forêts, séparées par de vastes étendues de plaines herbeuses. Plusieurs autres cours d'eau peu profonds traversent le désert, mais l'eau n'y demeure toute l'année que dans des étangs ; pendant la saison pluvieuse, de décembre en mai, elle coule avec abondance, mais ensuite on ne peut l'obtenir qu'en creusant dans le lit de ces rivières. A une trentaine de kilomètres, au sud de Meer, se trouve le lac Hogskin, de 50 kilomètres de longueur, alimenté par trois rivières qui le remplissent après de fortes pluies, mais il est fréquemment à sec. Au sud s'élèvent deux collines de forme conique, de 140 mètres de hauteur, visibles de loin, entourées de forêts, et qui ajoutent beaucoup à la beauté du paysage. M. Anderson a trouvé de la houille sur les bords des rivières et sur les flancs de ces collines.

A l'époque des pluies la végétation de cette partie du désert est magnifique, l'herbe fine et belle, le gibier abondant, les lions, les léopards et beaucoup d'autres espèces appartenant à la race féline s'y rencontrent; c'est un vrai parc aux lions; Anderson en a vu une fois 22, grands et petits, en une seule troupe, et souvent au milieu du jour, à peu de distance de ses wagons, six ou sept se rendant à la pièce d'eau près de laquelle il avait dételé. C'était aussi autrefois le grand district des autruches; le même explorateur en a vu, un matin de bonne heure, une troupe de plus de 200, qui s'éloignèrent en apercevant ses wagons; elles disparaissent actuellement devant les flèches des Bushmen et le fusil des chasseurs blancs. Ce désert a été considéré comme une contrée désolée et sans intérêt, mais il n'en est pas ainsi ; il est vrai qu'il y a des parties que l'on ne peut pas traverser pendant la saison sèche; plusieurs voyageurs qui ont voulu y pénétrer ont été obligés d'en sortir, y laissant wagons et bœufs, faute d'eau. Cependant ces vastes plaines entourées de dunes de sable et le silence qui y règne, les pics des montagnes qui bordent l'horizon, la variété de gibier que l'on aperçoit dans toutes les directions, l'isolement de cette position à 400 kilomètres de toute habitation européenne, le voisinage de quelques familles bushmen qui vivent de la vie primitive de leurs ancêtres, tout cela n'est pas sans un certain charme.

Le trait le plus caractéristique du pays ce sont les dunes de sable susmentionnées. Elles s'étendent de l'ouest à l'est sur une longueur de plusieurs kilomètres, et varient d'altitude de 15 mètres à 60 mètres. Leur base est formée d'un calcaire foncé couvert de sable; leur pente est d'environ 30°. Anderson les compare à une mer orageuse, avec des

vagues gigantesques, subitement changées en sable. Sur les flancs croissent beaucoup d'arbustes, de buissons et aussi une belle herbe. Il y a de petites sources et des étangs dans quelques-unes des dépressions, sans cela personne ne pourrait y passer, parce que la route à travers ces dunes a 50 kilomètres de longueur, puis viennent 12 kilomètres à faire sur le calcaire, et de nouveau des dunes de sable.

A peu près sous la latitude du lac Hogskin, le Hygap reçoit de l'est le Kourouman et le Molapo qui, dans leur cours inférieur, traversent un pays inhabité par suite du manque presque absolu d'eau pendant huit mois de l'année.

La partie septentrionale du désert de Kalahara est semée d'étangs et de lacs dont le plus considérable est le lac Ngami. Situé dans une dépression du plateau central, il forme un bassin intérieur, dans lequel se versent les eaux du Coubango, et une partie de celles du Chobé qui, dans le voisinage de Lynianti, est exactement à la même altitude que le Ngami (938 mètres). La Zouga qui unit celui-ci au lac Makarakara, lui sert tantôt d'émissaire et tantôt d'affluent, suivant la quantité de pluie qui tombe sur les montagnes, à l'ouest ou à l'est de ce désert.

Les Bushmen sont à peu près les seuls habitants de cette partie de l'Afrique; ils vivent dans des grottes, dans les bois, ou dans de petits kraals. Quelques individus des tribus frontières vont y chasser, mais n'y restent pas; on peut les voir par petits groupes, traversant le désert, avec un ou deux bœufs chargés de gibier et de plumes, résultat de leur chasse, ou de leur vol au détriment des Bushmen qu'ils peuvent avoir surpris. Dans ses voyages à travers le désert, Anderson s'est toujours fait accompagner par plusieurs Bushmen Mésóré et leurs familles, qui le conduisaient aux lieux où se trouvait de l'eau, endroits qu'il n'aurait jamais explorés sans eux. Si on les traite bien, ils vous aident volontiers de toutes manières.

En général la taille des Bushmen ne dépasse pas 1 mètre 40; leurs bras et leurs jambes sont d'une maigreur excessive; la peau, même chez des personnes jeunes, est plissée; les cheveux laineux forment de petites touffes, entre lesquelles apparaît la peau jaune de la tête. Ne cultivant pas la terre et n'élevant point de bestiaux, ils n'ont pour toutes ressources que le produit de la chasse et du vol. Armés de leur arc et de quelques douzaines de flèches, ils errent dans les solitudes; s'ils peuvent se glisser inaperçus dans le voisinage d'un troupeau de moutons, ils en prennent autant qu'ils peuvent en chasser devant eux, les conduisent

dans leur retraite, les égorgent et se repaissent de leur chair. Ils en consomment alors une telle quantité, qu'ils tombent dans un état de prostration complète et s'endorment, pour recommencer à leur réveil. Quand l'éleveur surveille ses troupeaux, et que la chasse aux antilopes n'est pas fructueuse, le Bushmen se nourrit de serpents, de lézards, de de sauterelles, de fourmis, et même de racines. La vie nomade lui plait tellement que, jusqu'ici, tous les efforts des missionnaires et des philanthropes n'ont pu l'amener à renoncer à ses pérégrinations pour lui faire adopter une vie sédentaire et laborieuse.

A Meer habitent des Bastards, descendants des premiers colons Boers et de femmes hottentotes. Ils y ont établi une espèce de petite république, qui croît en importance chaque jour, et ils obligent les Bushmen à leur servir d'esclaves. Leur magistrat, Dirk Philander, tient la cour une fois par semaine.

Distincts des Bushmen, des Bastards et des Hottentots, les Bundleswaarts et les Veltscoondrawers habitent la rive gauche du cours moyen de la rivière des Grands-Poissons et de son affluent le Amhup. Ils sont cultivateurs, emploient la charrue, élèvent des bœufs et des moutons; ils vivent près des petites sources, le long des rivières où ils se procurent de l'eau en creusant dans leur lit, et se transportent d'un endroit à un autre à mesure que l'eau manque. On trouve dans leur pays du cuivre; vers le sud, dans le voisinage de l'Orange, plusieurs mines sont exploitées.

Mais les deux peuplades principales du plateau qui sépare le désert de Kalahara de la zone côtière, sont celles des Grands-Namaqua et des Damara, auxquels se sont mêlés des Héréro venus du nord, il y a environ deux cents ans, et qui, sous leur roi Kamahéréro, forment l'élément dominant. Les caractères des deux peuplades sont foncièrement différents.

Les Namaqua, de race hottentote, au teint jaunâtre, sont intelligents, bien doués pour la musique, très accessibles aux impressions nouvelles. Ils se sont appropriés très rapidement les besoins des Européens, quant aux vêtements et aux aliments; malheureusement aussi la passion de l'eau-de-vie. Très habiles à la chasse, ils sont mauvais économes, et donnent peu de soin à l'élevage du bétail, qui cependant leur est indispensable.

Les Héréro sont d'un caractère tout opposé. De race bantoue et tout à fait noirs, ils sont calmes, réfléchis, et, se défiant de toute nouveauté, ils ne subissent pas facilement l'influence des Européens. D'autre part,

quand on a gagné leur confiance, ils se montrent ordinairement fidèles. Ils sont voués sans réserve à l'élève du bétail, et leur langage est rempli de mots qui s'y rapportent. Attachés outre mesure à leurs troupeaux de bœufs, ils se laissent difficilement persuader de vendre quelque peu de leur superflu. Leur opposition à l'influence des Européens les a fait résister jusqu'ici à l'introduction de l'eau-de-vie parmi eux.

Les Namaqua étant moins riches en bestiaux que les Héréro du Damaraland, convoitent les bœufs de ces derniers, tandis que les Héréro manquant de pâturages pour leurs immenses troupeaux, empiètent presque involontairement sur les terres des Namaqua. Il en résulte de temps à autre des guerres entre les deux races. Nous avons parlé à plusieurs reprises de la dernière guerre, qui dure depuis trois ans, et des efforts faits par les missionnaires de la Société rhénane pour rétablir la paix entre les deux peuples. Qu'il nous suffise de dire ici que, d'après le dernier numéro du journal de cette société, un des chefs namaqua, qui jusqu'à présent avait fait le plus d'opposition à la conclusion d'une paix générale et définitive, s'est décidé à cesser sa résistance, et que les négociations avec le chef suprême des Héréro sont en bonne voie.

Mais nous tenons à citer le témoignage que le Dr Höpfner, chargé récemment par le gouvernement de l'empire allemand d'explorer le pays entre le Cunéné et le fleuve Orange, au point de vue géologique et minier, a rendu à l'activité civilisatrice des missionnaires de la susdite société.

Déjà à Okozondyé, la première des huit stations du Damaraland[1], à laquelle le voyageur s'arrêta en venant de l'Ovampo, il fut surpris des soins donnés à la culture des arbres le long des cours d'eau, des palmiers dattiers en particulier, des melons d'eau, des figuiers et de la vigne, ainsi qu'à celle des légumes de diverses espèces qui réussissent très bien, et des céréales que l'on sème dans le sol du lit des cours d'eau, immédiatement après la saison des pluies. Il en est de même, dit-il, dans toutes les stations. « Sans doute les antiques coutumes et préjugés païens n'ont pas encore entièrement disparu, mais les progrès dans la civilisation sont manifestes. Les missionnaires ont développé chez les indigènes le désir d'être vêtus, mieux logés, mieux nourris, ils leur ont appris à cultiver le blé, tandis qu'auparavant les Héréro ne vivaient que du lait de leurs vaches, sans s'occuper d'agriculture. »

[1] Avant la guerre il y en avait 11; dans le Namaqualand leur nombre est descendu de 9 à 7.

Les conditions du pays habité, au nord par les Héréro, au sud par les Namaqua, sont à peu près les mêmes; toutefois il est à remarquer que la nature du désert se fait de plus en plus sentir à mesure que l'on s'avance vers le sud, où la zone littorale de sable s'élargit toujours davantage.

Le plateau est salubre, mais, comme le dit encore le Dr Höpfner, ce n'est pas un pays découlant de lait et de miel, ni qui puisse attirer beaucoup de colons agriculteurs. En revanche, on y a constaté, sur une foule de points, l'existence de gisements de minerai de cuivre, à travers le pays des Grands-Namaqua, le Damaraland, l'Ovampo, jusqu'aux possessions portugaises, sur une immense étendue en longueur, avec des couches transversales qui pénètrent assez avant dans l'intérieur du pays. On a commencé à les exploiter dans le nord de la Colonie du Cap. Il y a vingt-cinq ans, il y eut à Capetown une véritable épidémie minière. De nombreuses sociétés se formèrent, et pénétrèrent jusque dans le Damaraland. Presque toutes furent ruinées au bout de quelques années. Une seule est restée debout, la « Cape Copper Mining Company limited, » à Ookiep, au sud du fleuve Orange; elle est devenue une des sociétés minières les plus puissantes. Ses actions de 10 l. sterl., sur lesquelles 7 l. sterl. ont été versées, sont actuellement cotées à 56 l. sterl. à la bourse de Londres. Depuis quelques années elle paye un dividende de 100 % environ. Elle a compris qu'une des premières conditions d'une exploitation rémunératrice était la construction d'un chemin de fer, de la côte à la mine, le transport par wagons à bœufs exigeant un parc énorme de véhicules et d'animaux, pour lesquels l'eau et le fourrage seraient très difficiles à se procurer, ce qui entraînerait de grands frais.

C'est, paraît-il, en vue de l'exploitation des gisements de minerai de cuivre, que la maison Lüderitz a fait l'acquisition d'Angra-Pequena, et a étendu sa concession primitive jusqu'à l'embouchure du fleuve Orange. Sans doute les montagnes du pays des Grands-Namaqua n'ont pas encore été beaucoup étudiées au point de vue géologique, mais le manque de terre végétale en beaucoup d'endroits permet de voir en les parcourant, soit dans le Namaqualand, soit dans le Damaraland, de vastes gisements à découvert. Le voyageur C.-G. Büttner dit avoir cheminé pendant une heure, au N.-O. de Rehoboth, à travers un district où la teinte verte de la roche révèle la présence du cuivre. L'entreprise de la maison Lüderitz revêtira donc un caractère minier; si son exploitation est aussi lucrative que celle des mines de Ookiep, elle n'aura pas à

regretter d'avoir tenté de créer sur ce point de l'Afrique une colonie allemande.

Nous ne pensons pas que le caractère allemand donné à l'établissement d'Angra-Pequena par l'autorisation d'y arborer le drapeau de l'Empire, puisse donner lieu à des complications avec l'Angleterre. Il est vrai que, en 1877, sous le ministère de lord Beaconsfield, cette puissance avait conçu le projet d'annexer à ses possessions de la Colonie du Cap tout le pays au nord de l'Orange, jusqu'aux possessions portugaises, et fait de Walfish-bay le centre de l'administration du territoire annexé. Mais, en 1882, le ministre des colonies, lord Kimberley, donna pour instruction à Sir Hercules Robinson, de n'y maintenir l'autorité britannique que si le gouvernement de la Colonie du Cap voulait en faire les frais : « Walfish-bay a été déclaré territoire britannique, » portait la dépêche, « d'après le vœu de la Colonie du Cap, afin que l'on pût surveiller le seul port, par lequel, sur une longue étendue de côtes, des armes et des marchandises peuvent être introduites à l'intérieur. Le gouvernement de la reine ne veut rien changer à l'état de choses actuel, si le Parlement du Cap continue à soutenir l'établissement susnommé. » Le ministre ajoutait : qu'il ne voyait aucun avantage à conserver cette possession si éloignée de la Colonie du Cap, et exposée aux attaques d'indigènes mal disposés ; d'autant plus que l'occupation de Walfish-bay n'empêchait nullement l'importation d'armes et de munitions, et que le commerce insignifiant n'offrait pas grande chance de développement. Dans le cas où le Parlement du Cap ne ferait pas le nécessaire pour protéger cette place comme partie de la colonie, le ministre déclarait, que les Topnaars qui demeuraient dans le voisinage et avaient réclamé la protection de l'Angleterre contre les Héréro, seraient transportés dans le Namaqualand, et que le gouvernement anglais renoncerait à tout exercice de l'autorité britannique à Walfish-bay. La question est encore en suspens devant le Parlement du Cap. Le gouvernement allemand n'en croit pas moins ses droits sur cette côte bien fondés, car, d'après un télégramme de Berlin, du 12 mars, publié dans les journaux de Madrid, et reproduit par l'*Export*, il se propose de déclarer officiellement la baie et le territoire d'Angra-Pequena, colonie allemande.

Il ne serait pas impossible que, des plateaux de la Hottentotie, plus salubres que la plupart des côtes du continent, l'on pût pénétrer jusqu'au Zambèze sans trop de difficulté, à travers l'Ovampo, où l'eau et le fourrage abondent. Tandis qu'à l'est et à l'ouest de l'Afrique on a dû jusqu'à présent se servir de caravanes de porteurs, ici l'on pourrait

sans inconvénient employer le mode de transport par wagons attelés de bœufs, — ce que font déjà les Boers pour transporter leurs produits, de la colonie de San Januario à Mossamédès, — en attendant que le développement de l'exploitation des mines amène la création de chemins de fer, d'abord de la côte aux gisements de cuivre les plus rapprochés de l'Océan, et plus tard jusque dans l'intérieur du continent.

CORRESPONDANCES

I

Nous avons annoncé (IVme année, p. 298), le départ de notre correspondant, M. J.-M. Schuver, de Khartoum, pour Meshra-er-Rek, le 14 juillet 1883. Dès lors, une dépêche de Khartoum du 14 janvier 1884 au *Times* a apporté la nouvelle de la mort de l'explorateur. Nous n'en publions pas moins la lettre suivante ; quoique datée de Meshra-er-Rek du 16 août 1883, elle portait le timbre de Khartoum du 21 février 1884, celui d'Assiout du 3 mars, et n'est arrivée à Genève que le 22 mars.

Meshra-er-Rek, 16 août 1883.

Monsieur,

Après un très heureux voyage de 31 jours, nous voici à Meshra-er-Rek; nous trouvons la petite garnison bloquée depuis deux mois et vivant en grande partie des semences du *Lotus Nilotica*, qui ne se recueillent qu'en quantités minimes.

M'étant décidé à forcer le blocus pour me mettre en communication avec Lupton-bey, qui se trouve à Dem-Suleiman, à 16 journées d'ici, je laisse une déclaration attestant que je me reconnais *seul* responsable de mon sort et pars demain avec un guide nègre et cinq soldats *basingers* [1] sans armes, comme porteurs. Espérons que les nègres sauront distinguer entre un voyageur désarmé et leurs tyrans turcs et arabes. Les nègres sont exaspérés parce que le gouvernement les force à transporter sans payement les immenses quantités d'ivoire, de tamarin, etc. ainsi que les marchandises d'échange pour l'intérieur, et parce que le gouvernement leur a pris, en six mois, 1700 jeunes gens, pour être envoyés à Khartoum comme soldats, esclavage bien plus dur que celui auquel les soumettaient les Arabes. Quoique les nègres n'aient que leurs lances, ils ont réussi à tuer cette année 1200 soldats, dont 300 cherchaient à se frayer un chemin jusqu'à-Meshra-er-Rek.

J'espère forcer le blocus sans accidents, et vous donner des nouvelles plus importantes à mon retour ici avec les 40 porteurs dont j'aurai besoin. Jusque-là, veuillez agréer mes salutations empressées.

JUAN-MARIA SCHUVER.

P.-S. Le cri de guerre des nègres est :

Mieux vaut mourir comme hommes, que vivre comme bêtes de somme!

Après cela, que l'on dise du mal des nègres!

D'après les données fournies par l'*Œsterreichische Monatschrift für den Orient*,

[1] Soldats nègres ci-devant au service des chasseurs d'esclaves (*Réd.*).

et par les *Mittheilungen de Gotha*, Lupton-bey avait donné des ordres stricts pour que, si un vapeur arrivait à Meshra-er-Rek, personne, ne lui fût expédié à Dem-Suleiman, non plus que le courrier; on devait lui envoyer par un nègre un billet seulement, pour l'informer de la venue du steamer. Arrivé le 15 août à Meshra-er-Rek, Schuver en partit le lendemain du jour où il écrivait la lettre ci-dessus, avec cinq soldats niam-niam, un interprète denka et son domestique hongrois, Charles Nagy, pour traverser le territoire des Denkas révoltés et se rendre à Djour-Ghattas. Suivant le rapport de l'interprète susmentionné, qui est arrivé auprès de Lupton-bey, disant avoir réussi à s'échapper, des incendies d'herbes et des inondations obligèrent Schuver à faire de grands détours; le cinquième jour il arriva au village de Tek où il fut assassiné (21 août). Comme le font observer les *Mittheilungen de Gotha*, la nouvelle de sa mort ne repose que sur l'affirmation du dit interprète, à la suite de laquelle Lupton-bey envoya, pour punir les meurtriers, une troupe de soldats qui trouvèrent le village abandonné, mais ne purent découvrir aucune trace du cadavre de Schuver. On n'a aucun renseignement sur son domestique, Charles Nagy, non plus que sur les cinq soldats de l'escorte. D'autre part le dernier numéro des *Tijdschrift* de la Société néerlandaise de géographie annonce que, d'après une lettre de M. Insinger, de Louksor, du 15 février, Schuver aurait été fait prisonnier par des partisans du Mahdi

II

Prétoria, 5 février 1884.

Cher Monsieur,

Vous aurez, je l'espère, reçu ma dernière lettre datée de Bethléem, c'est donc de là que commencera mon récit.

Le 10 janvier nous quittions cette ville, par la route qui conduit à Heilbronn. Nous passons par les fermes Müller, Kriger, Rensburg, et le 16 nous arrivons à Heilbronn. Cette ville a, comme toutes les villes africaines, le cachet d'une cité commerciale. Ce qui la caractérise peut-être, c'est le luxe et le confort de ses habitations. Bâtie sur un petit mamelon, au milieu d'une plaine sans bornes, elle est comme une oasis dans cette solitude; un petit ruisseau ajoute au charme du tableau; la chapelle wesleyenne apparaît aux voyageurs comme un phare, et un joli temple hollandais en construction, au centre du square, donne un peu d'unité à ces constructions posées çà et là selon le caprice des habitants. Le même jour nous levions notre camp, pressés que nous étions de gagner le Vaal.

Tandis que le pays que nous venions de parcourir était passablement ondulé, à partir de Heilbronn, la contrée présente l'aspect d'une plaine aride jusqu'au Vaal.

A quelques lieues de cette rivière, la route se partage en deux embranchements dont l'un conduit directement à Prétoria, l'autre, celui que nous avons suivi, à Heidelberg. Le 18 nous traversions le Vaal, non sans difficultés, quoique les eaux fussent basses. A l'endroit où nous l'avons passé il est un peu encaissé, et large d'environ 500^{m}; aucun arbre ne projette son ombrage sur ses eaux grisâtres. Les canards sauvages et les hérons sont les seuls êtres qui peuplent ses rives.

Nous passons ici notre troisième dimanche sous la voûte des cieux. Quelle satisfaction de voir couler le fleuve derrière nous! Il faut savoir quel cauchemar les fleuves africains causent aux voyageurs, pour comprendre la douce quiétude que nous avons éprouvée en établissant notre camp sur le territoire du Transvaal.

Tout contribuait à nous mettre en belle humeur: le Vaal derrière nous, avec la

monotonie de l'Etat-Libre, et devant nous les belles collines du Transvaal, l'herbe abondante pour nos attelages et la perspective d'atteindre bientôt Prétoria !

Le 21 nous nous remettons en route, après avoir donné quelque repos à nos attelages. Nous parcourons un beau et fertile pays, charmante solitude parsemée seulement de quelques fermes. A la station du missionnaire berlinois, M. Düraing, nous passons le Sugar-bush River, et le 24 nous arrivons à Heidelberg. De loin déjà nous voyions la ville adossée pittoresquement à une chaîne de montagnes ; elle nous paraissait jolie à l'ombre de ses eucalyptus, de ses peupliers et de ses sapins. Quelle déception n'est pas la nôtre en parcourant ses rues rocailleuses et mal tenues! Il n'y a pas même un temple pour consacrer la dignité de la cité. En revanche les habitants de Heidelberg sont des plus aimables pour nous, et nous font part de leurs plus beaux fruits.

Le 26 nous partons pour Prétoria. Déjà précédemment nous avions vu quelques *sugar-bushs* sur les flancs des collines, mais ici, ce sont de vraies forêts qui s'offrent à nos regards, et la veille de notre arrivée à Prétoria, nous campons au milieu de bosquets de mimosas.

Le 30, la capitale du Transvaal se présentait à nos yeux, tout entourée de verdure, au centre d'un amphithéâtre de montagnes. Sa position est des mieux choisies au point de vue esthétique et stratégique ; elle a une eau surabondante, conduite par des canaux dans toutes les rues de la ville, au risque même de l'inonder dans les fortes pluies. Avec tous ces avantages, Prétoria n'a pas l'aspect d'une ville européenne. Ses rues sont mal entretenues, ses maisons basses et sans apparence; le square est un pâturage enclos par de petites constructions; une seule rue présente l'animation d'une de nos cités européennes, avec tous ses magasins à l'entresol; un grand et beau temple hollandais en construction relèvera bientôt son square.

Une grande préoccupation absorbait toutes nos pensées à notre arrivée: quels droits aurions-nous à payer sur tous nos bagages ? Selon tous les renseignements, ils devaient être considérables. Aussi quelle ne fut pas notre surprise quand, après avoir fait visite aux autorités et échangé avec elles plusieurs lettres, nous apprîmes hier matin que le gouvernement nous exemptait des droits, bien que nous fussions sous le coup de la loi! Celui qui incline les cœurs des hommes comme des ruisseaux d'eau avait agi en notre faveur! En effet, le gouvernement a de nombreux griefs contre les missionnaires, qui se sont parfois compromis au point de vue politique ; nous avons d'autant plus sujet d'être reconnaissants pour le procédé libéral dont il a usé à notre égard.

Ce même jour eut lieu une conférence sur la mission du Zambèze ; le vice-président de la république, M. Joubert, présidait lui-même l'assemblée, à laquelle assistaient le pasteur hollandais, M. Bossemann, qui avait plaidé chaleureusement notre cause, l'évêque anglican, le pasteur wesleyen et un nombreux auditoire hollandais et anglais. L'école du dimanche hollandaise s'intéresse à notre œuvre et le pasteur cherche à fonder ici un comité auxiliaire pour nous venir en aide.

Malgré de nombreuses difficultés avec nos wagons pesamment chargés, nous

sommes déjà bien loin du Lessouto, et nous savons sur qui compter pour l'avenir. Tous nous sommes en bonne santé et une bonne entente règne entre nous. Ici, pour la première fois, l'un de nos bœufs est malade. La famine règne, dit-on, à Shoshong, aussi prendrons-nous ici tous nos vivres. La contrée que nous avons à parcourir a peu de bonne herbe et nous réserve de nouvelles difficultés.

Votre dévoué, D. JEANMAIRET.

BIBLIOGRAPHIE [1]

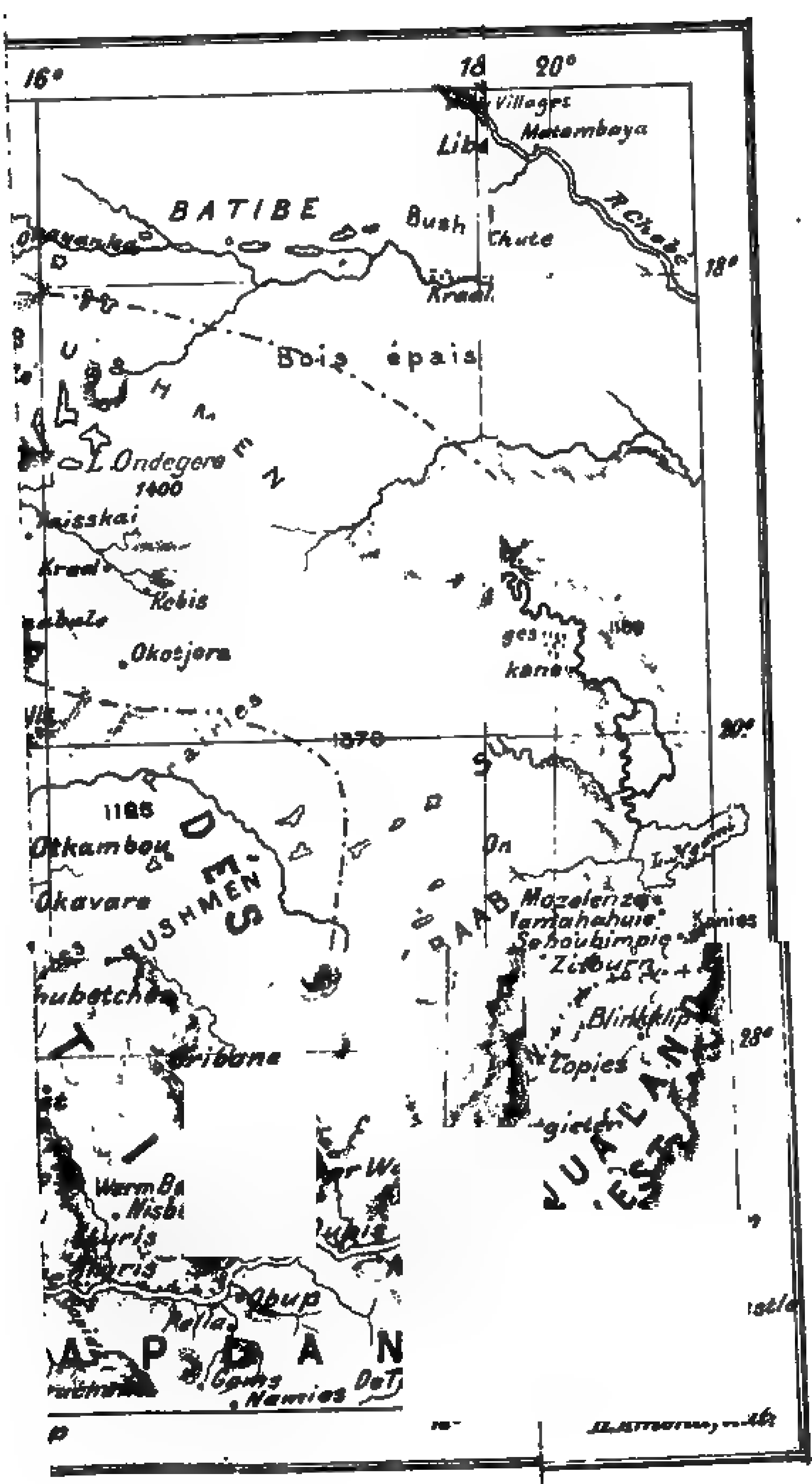
LA CONFRÉRIE MUSULMANE DE SÎDI MOHAMMED BEN'ALÎ-ES-SENOÛSÎ ET SON DOMAINE GÉOGRAPHIQUE, par *H. Duveyrier*, Paris (Société de géographie), 1884, in-8°, 84 pages avec carte. — La Société de géographie de Paris vient de publier une étude d'une haute importance et d'une grande actualité, due à la plume de M. H. Duveyrier, l'explorateur bien connu du Sahara septentrional. C'est un exposé historique et géographique, fait avec une conscience extrême et à l'aide de nombreux documents, de la puissante secte des Senoûsî. L'auteur en étudie le développement si rapide depuis sa fondation, en 1837, par un humble jurisconsulte algérien des environs de Mostaganem, et, après avoir passé en revue les lois qui la dirigent, il montre qu'elle s'est partout posée en ennemie irréconciliable de la domination française dans le nord de l'Afrique, et au Sénégal, ainsi que de tous les projets tendant à étendre l'influence européenne à l'intérieur de l'Afrique.

Le travail si original de M. Duveyrier intéresse non seulement les Français, mais encore tous les amis des sciences géographiques, qui attendent des expéditions futures l'achèvement de la reconnaissance du Sahara et du Soudan. Il croit en effet que c'est chez les Senoûsî, qui l'ont poursuivi lui-même, qu'il faut chercher les assassins de Dournaux-Dupéré, du colonel Flatters, de von Beurmann, de von der Decken, etc.

Une carte qui accompagne l'article, permet de se rendre compte, par des teintes et des signes spéciaux, du domaine immense soumis à l'influence des doctrines senoûsiennes, ainsi que des zaouiya que possède la redoutable secte, qui est toute-puissante en Tripolitaine, dans le Fezzan, le Tibesti et l'oasis de Koufara, et qui compte des affiliés jusqu'en Sénégambie, à Timbouktou et dans la presqu'île des Somalis.

[1] On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée.*

L'abondance des matières nous oblige à ajourner à un prochain numéro, la publication des autres articles bibliographiques, et, vu le grand nombre des ouvrages reçus, nous supprimons, pour cette fois-ci, la liste des échanges.


BATIBE
Villages
Matemboya
R. Chobé
Bush
Chute
Kraal
Bois épais
L. Ondegere
1400
Kobis
Okotjera
Prairies
1370
1185
Otkambou
Okavare
BUSHMEN
Mozelenze
Sehoubimpie
Zitburn
Blinkklip
Topies
Warm Bad
Nisbett
Kanies
Ohup
Namies

OUVRAGES REÇUS :

Trente-deux ans à travers l'Islam (1832-1864), par Léon Roches. T. I, Algérie — Abd-el-Kader. — Paris (Firmin-Didot et C°), 1884, in-8°, 508 p. Fr. 6.

Voyage dans l'Oudoé et l'Ouzigoua (Zanguebar), par le R. P. Baur. Lyon (impr. Mougin-Busand), 1882, in-8°, avec gravures et carte.

Une excursion à Hammam-Rirha, par Victor Waille. Alger (P. Fontana et C°), 1883, in-8°, 16 p.

Grammatical note on the gwamba language in South Africa, by Paul Berthoud (from the « Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland » vol. XVI, part. 1), in-8°, 29 p.

Der Kriegsschauplatz im Ægyptischen Sudan, 1883-1884. Gotha (Justus Perthes), 1884.

A Map of the Nile from the Equatorial Lakes to the Mediterranean, embracing the Egyptian Sûdan and Abyssinia. London (Edward Stanford, 55, Charing Cross), 1 Dec. 1883.

The Bechuanas, the Cape Colony and the Transvaal. Proceedings of the public Meeting held at the Mansion House, on novembre 27th. 1883. — London (Aborigine's protection Society, 3, Broadway Chambers, Westminster), 1884, in-8°, 59 p.

De rebus africanis. The claims of Portugal to the Congo and adjacent littoral, by the Earl of Mayo. F.-R.-G.-S. — London (W.-H. Allen et C°), 1883, in-8°, 63 p. et carte. 3 sh. 6 d.

A grammar of the asante and fante language called tshi, by Rev. J.-G. Christaller. Basel (Missionsbuchhandlung), 1875, in-8°, 203 p.

A dictionary of the asante and fante language called tshi, by Rev. J.-G. Christaller. Basel (Missionsbuchhandlung), 1881, in-8°. 671 p.

Documents parlementaires :

a) Africa N° 2 (1883). Correspondence respecting the territory of the West Coast of Africa lying between 5°12' and 8° of south latitude : 1847-77. Presented to both Houses of Parliament by command of her Majesty. 1883, London, in-4°, 100 p.

b) Africa N° 2 (1884). Correspondence relating to negociations between the governments of Great Britain and Portugal, for conclusion of the Congo Treaty : 1882-84. London, in-4°, 40 p. et carte.

c) Africa N° 3 (1884). Despatch to Her Majesty's Minister at Lisbon, inclosing the Congo Treaty, signed february 26, 1884, and corrected translation of Mozambique tariff of 1877. London, in-4°, 22 p.

Aufnahmen Deutscher Reisender, besonders des Dr E. Kaiser, in den Gebieten zwischen Tabora, dem Tanganyika und dem Rikwa-See, von R. Kiepert, 1/750000.

Route der Pogge-Wissmann'scher Expedition, von Malanshe bis zum Tanganyika-See, von R. Kiepert, 1/750000.

Les Anglais en Égypte. L'Angleterre et le Mâhdi. Arabi et le canal de Suez, par le lieut.-colonel Hennebert. Paris (Jouvet et C°), 1884, in-8°, 75 p.

Die Nilländer, von Prof. Dr R. Hartmann, mit Bildern. Leipzig (G. Freytag), 1884, in-12, 216 p.

Ueber die Capverden nach dem Rio-Grande und Futah-Djallon, von Dr C. Dœlter, mit Holzschnitten und Karte. Leipzig (Paul Frohberg), 1884, in-4°, 263 p.

Africana; or the Heart of heathen Africa, by the Rev. Duff Macdonald. Aberdeen (A. Brown et C°), 1882, 2 vol. in-8° avec gravures.

Notices sur la carte d'Afrique au 1/2000,000. Livraisons 1, 2, 3. Paris (Baudoin et Cie), 1883, in-8°. — Carte d'Afrique au 1/2000,000, dressée au dépôt de la guerre, par le capitaine du génie R. de Lanoy de Bissy.

SOMMAIRE

Genève. — Imprimerie Charles Schuchardt.

GENÈVE

H. GEORG, LIBRAIRE-ÉDITEUR

MÊME MAISON A BALE ET A LYON

L'AFRIQUE

EXPLORÉE ET CIVILISÉE

JOURNAL MENSUEL

DIRIGÉ PAR

M. Gustave MOYNIER

Membre de la Commission internationale de Bruxelles pour l'exploration et la civilisation de l'Afrique centrale; membre correspondant de l'Académie d'Hippone, et des Sociétés de géographie de Marseille, de Nancy, de Loanda et de Porto.

RÉDIGÉ PAR

M. Charles FAURE

Secrétaire-Bibliothécaire de la Société de géographie de Genève, membre correspondant des Sociétés de géographie de Lisbonne, de Loanda, de Porto et de Saint-Gall.

L'Afrique paraît le premier lundi de chaque mois, par livraisons in-8° d'au moins 20 pages chacune; le texte est accompagné de cartes, chaque fois que cela paraît nécessaire.

Le prix de l'abonnement annuel, **payable d'avance**, est de **10 francs**, port compris, pour tous les pays de l'Union postale (première zone); pour les autres, 11 fr. 50.

Tout ouvrage nouveau relatif à l'Afrique, dont il est envoyé deux exemplaires à la Direction, **a droit à un compte rendu.**

Adresser tout ce qui concerne la **rédaction** à **M. Gustave Moynier, 8, rue de l'Athénée, à Genève (Suisse).**

S'adresser pour les abonnements à l'éditeur, M. H. Georg, à Genève ou à Bâle.

On s'abonne aussi :
Dans tous les bureaux de poste de la Suisse.
Chez MM. Ch. Delagrave, libraire, 15, rue Soufflot, à Paris.
Muquardt, libraire de la Cour, 45, rue de la Régence, à Bruxelles.
Dumolard frères, libraires, Corso Vittorio Emmanuele, 21, à Milan.
F,-A. Brockhaus, libraire, Querstr., 29, à Leipzig.
L. Friederichsen et Cie, libraires, Admiralitätsstr, 3/4, à Hambourg
Wilhelm Frick, libraire de la Cour, Graben 27, Vienne (Autriche).
Trubner et Cie, libraires, Ludgate Hill, 57/59, à Londres E. C.
Et chez les principaux libraires de tous les pays.

AVIS. — *Nous mettons à la disposition de nos nouveaux abonnés, au prix de 10 fr. chacun, un certain nombre d'exemplaires complets de la IIme, de la IIIme et de la IVme année. La Ire est épuisée.*

BULLETIN MENSUEL (*5 mai 1884*).[1]

Nous disions dans un de nos premiers numéros (v. Ire année, p. 113) que, si notre *Tour de l'Afrique* n'était pas encore aussi à la mode que le *Tour du monde*, il le deviendrait peut-être un jour. Nous ne pensions pas alors avoir à enregistrer aussi prochainement, dans notre bulletin, l'annonce d'un **voyage de circumnavigation autour du continent africain.** Mais le projet est réel; la Société milanaise d'exploration commerciale en Afrique, grâce à l'initiative de son président, M. le capitaine Manfred Camperio, et d'accord avec la Société générale italienne de navigation, organise, pour le premier septembre prochain, une expédition qui partira de Gênes et fera le tour de l'Afrique, en sens inverse, il est vrai, de notre voyage mensuel. En effet, son itinéraire la conduira d'abord à Alger, puis à Tanger, Mogador, Saint-Louis, Lagos, Boma, Loanda, Capetown, Natal, Zanzibar, Assab, Massaoua, Suez, Alexandrie, Tobrouk, Tripoli et Tunis. Ce voyage a pour but de compléter l'instruction des jeunes gens de l'école supérieure commerciale et technique italienne, et d'offrir aux négociants l'occasion d'apprendre à connaître de nouveaux marchés pour l'Italie. Les savants et les voyageurs pourront aussi en profiter. La Société d'exploration mettra à la disposition des voyageurs sa bibliothèque de voyages et d'ouvrages sur l'Afrique, ainsi que ses instruments scientifiques, ses cartes et ses appareils photographiques. Un professeur, délégué par la Société, accompagnera les voyageurs et fera un cours régulier de géographie commerciale africaine. Un médecin fera partie de l'état-major de bord. Deux mois environ seront employés à la navigation, et autant à des haltes, en répartissant les jours selon l'importance des ports indiqués dans l'itinéraire et le temps qui restera disponible. Le prix du voyage sera de 5000 francs, payables en trois termes : le premier, en souscrivant pour le passage, 500 francs; le second, le 30 juillet, 1500 francs; le troisième, avant le départ, 3000 francs. Le voyage n'aura lieu que si, au 30 juillet, il y a 40 inscriptions prises. Les inscriptions peuvent se prendre dans toutes les agences de la Société générale italienne de navigation et auprès de la Société milanaise d'exploration en Afrique (via Silvio Pellico, 6).

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

Après cette course rapide autour de l'Afrique, revenons à l'**Algérie**, par laquelle nous commençons d'ordinaire notre bulletin, et dans laquelle, comme d'ailleurs dans toutes les colonies de la France, l'**Alliance française** se propose de répandre toujours davantage la connaissance de la langue française, comme un des meilleurs moyens de gagner les indigènes, et de faciliter avec eux les relations sociales et les rapports commerciaux. A cet effet elle compte fonder de nouvelles écoles, accorder des subventions à celles qui existent déjà et introduire des cours de français dans celles qui en sont dépourvues; créer des écoles normales spéciales destinées à former des maîtres; distribuer des récompenses propres à assurer la fréquentation des écoles, à stimuler le zèle des élèves et à honorer celui des maîtres. Quant aux écoles normales, elles seront organisées de manière à faire connaître aux futurs maîtres la langue, les institutions et les mœurs des indigènes. L'action de l'Alliance s'exercera d'abord en Algérie, pour s'étendre ensuite en Tunisie et dans les autres pays placés sous le protectorat de la France.

Le département de la Seine vient d'acquérir, sur le littoral de la **province de Constantine**, près de Bône, le domaine de Guebar-bou-Aoun, de 600 hectares, pour y installer deux cents jeunes garçons orphelins, qui le cultiveront et feront ainsi l'apprentissage de futurs colons. Tous ceux qui auront fait preuve d'aptitudes pour la **colonisation**, et qui auront donné l'exemple d'une bonne conduite, pourront, après leur service militaire, obtenir une concession de terre. Le gouvernement de l'Algérie a concédé à l'administration de l'Assistance publique du département de la Seine, dans les provinces de Constantine et d'Alger, deux terrains domaniaux d'une contenance de près de 3000 hectares, à charge d'y installer comme colons les orphelins devenus majeurs, une fois qu'ils seront mariés.

Quelque précaire que soit l'état dans lequel se trouve l'**Égypte**, il n'en est pas moins intéressant de connaître les idées du khédive sur les moyens les meilleurs de relever son peuple. C'est à ce titre que nous extrayons, de l'*Antislavery Reporter*, les paroles suivantes prononcées dans une conversation avec le baron de Malortie, après le départ de Gordon pour sa dangereuse mission au Soudan : « Vous savez quel intérêt profond je prends à l'instruction publique, car, à mon avis, c'est la base de toute réforme; c'est le fondement sur lequel il faut construire; elle mérite donc la plus sérieuse attention. D'autres réformes peuvent présenter un résultat plus immédiat, mais on ne peut rien attendre avant d'avoir élevé le niveau du peuple. Pour faire des hommes, il faut instruire la

jeunesse et répandre l'éducation. Le fellah est docile et n'a besoin que de bons instituteurs; fournissez-lui les occasions de s'instruire, et il ne trompera pas les espérances les plus hautes. Le plus cher désir de ma vie est de réformer et de développer notre système d'éducation, mais nous n'avons pas d'argent. Comment les indigènes peuvent-ils espérer concourir avec des Européens soigneusement élevés ? Comment peuvent-ils espérer remplacer quelque jour les nombreux hommes capables que le continent nous a prêtés comme maîtres d'écoles, si l'on ne fait rien pour élever une génération utile? Ce n'est pas seulement l'éducation des garçons qu'il faut se proposer de développer, c'est aussi celle des filles. Il faut que la femme soit l'égale de l'homme; son influence sera mauvaise ou bonne, selon qu'elle sera ignorante ou cultivée. Un entourage sans éducation est fatal à nos enfants dans leur âge tendre, et laisse sur eux une empreinte indélébile. Mais il y a encore une autre chose extrêmement importante, c'est, comme je l'ai dit à réitérées fois, le fait que l'éducation des femmes mettra fin à la polygamie, et par suite au système de l'esclavage du harem, et aux misères associées à un trafic que j'abhorre. Le prophète interdit d'avoir des esclaves musulmans, et la mutilation est un crime égal au meurtre. Avec une femme, votre égale et votre compagne, les barrières du harem tomberont; ce n'est qu'une question de temps; mais si vous voulez réellement abolir promptement l'esclavage, aidez-nous à élever la génération qui grandit. C'est une noble tâche, et l'a, b, c de toute réforme. Donnez-nous l'éducation et la justice ; tout le reste suivra. »

Le khédive verra-t-il ses vœux réalisés? Les événements actuels ne permettent guère de l'espérer. La retraite des troupes anglaises de Souakim, le soulèvement des tribus autour de Berber, de Schendy, de Khartoum et de Kassala, les appels inutiles de Gordon au gouvernement britannique qui refuse d'envoyer des troupes à son secours, à Ziber-pacha qui reste tranquille au Caire, aux millionnaires de l'Angleterre et de l'Amérique qui ne donneront pas leur argent pour solder des légions turques, tout semble conspirer pour rendre des plus périlleuses la position du gouverneur du **Soudan** qui, à vues humaines, ne paraît plus pouvoir compter, pour faire évacuer les postes égyptiens, que sur les divisions qui peuvent éclater parmi les partisans du Mahdi, ou même sur la révolte des adhérents du faux-prophète contre l'autorité qu'il s'arroge. Il n'est guère possible de savoir exactement ce qui se passe dans le Kordofan, autour d'El-Obeïd, où des bruits représentent Mohammed-Ahmed assiégé, comme Gordon l'est dans Khartoum. Ce que l'on sait, d'après

une lettre de M. Hansal, du 5 mars, à M. le baron de Hofmann, à Vienne, publiée dans l'*Oesterreichische Monatsschrift für den Orient*, c'est qu'un officier nègre de l'ancienne garnison d'El-Obeïd, Abdalah-Aga, qui a pu s'échapper, a raconté que, après l'occupation de la ville par le Mahdi, les soldats ont été vendus; lui-même, chargé de fers aux mains et aux pieds, fut conduit à Takalé, où il fut traité comme un serf. Il mit 30 jours pour faire, à pied, le trajet de Takalé à Khartoum, vivant d'herbes, de racines et d'écorces d'arbres. Le Darfour est soumis au Mahdi, à l'exception de la capitale El-Facher, où est assiégé Slatin-bey. Quant à l'abandon de la domination égyptienne au Soudan, et à la remise de l'administration aux chefs des provinces, sous une autorité supérieure commune, « c'est l'anarchie, » dit M. Hansal. « La guerre des races est inévitable. Les nombreux roitelets lutteront pour s'emparer du pouvoir jusqu'à ce que le Mahdi les subjugue tous. L'époque des expéditions annuelles des barques remontant le Nil-Blanc, jusqu'au cœur des États nègres, va refleurir avec toutes les horreurs qu'elles entraînaient; le vol, la fraude, les rapines, le meurtre et l'incendie seront célébrés comme des exploits, le trafic de chair humaine renaîtra et s'étendra plus que jamais, ce sera le triomphe de la barbarie! De telles perspectives rendent impossible la vie au Soudan pour les Européens, qui se trouvent condamnés à émigrer sans savoir où trouver un asile. A la nouvelle de la mission de Gordon, l'émigration en masse s'était arrêtée temporairement, parce qu'on espérait que l'insurrection serait réprimée par la force militaire. Après la déception qui suivit, l'évacuation vers l'Égypte recommença; tous les Coptes abandonnèrent leurs riches propriétés. Quelle indemnité recevront-ils pour l'abandon de ces richesses mobilières et immobilières? »

Pendant longtemps nous avons espéré que les bruits qui circulaient sur la captivité et la mort de notre compatriote, **Gottfried Roth**, n'étaient pas fondés. D'après un message du Dr Schweinfurth, du Caire, à l'*Antislavery Reporter*, le doute sur sa mort n'est plus possible. Un marchand syrien nommé Yousouf Taber, qui a passé les deux dernières années au Kordofan et au Darfour, et qui est revenu récemment au Caire, a rapporté au Dr Schweinfurth que G. Roth, envoyé à Chekka, au sud du Kordofan, comme inspecteur de la traite, dut se rendre à son poste par El-Facher. De là il partit pour Chekka, en compagnie du gouverneur Slatin-bey. A Dara, il tomba malade de la fièvre du pays. L'insurrection des Baggaras, soulevés par le Mahdi, ne lui permit pas de poursuivre sa route jusqu'à Chekka; il dut revenir, déjà très malade, à

El-Facher, où il mourut quelque temps après. Au dire de Yousouf Taber, cette mort doit remonter au mois de décembre 1882; chrétien, il assista à l'ensevelissement de notre compatriote à El-Facher. La cause de la suppression de la **traite** a perdu en Gottfried Roth un de ses champions les plus braves, au moment où elle a le plus besoin d'hommes vaillants, qui demeurent inébranlablement fidèles au devoir de s'opposer à la vente de leurs semblables. Il faut lutter en effet contre une politique impitoyable, qui accumule les arguments pour atténuer le crime des vendeurs et des acheteurs d'hommes, et pour présenter, comme moins triste qu'il ne l'est en réalité, le sort de ceux que l'on dépouille de leur dignité d'homme en les privant de la liberté!

D'après une lettre du missionnaire **Mackay,** écrite des bords du Victoria-Nyanza, tout ce qu'il entend dire aux Ba-Ganda, qui dans leurs incursions pénètrent bien au delà de Bou-Soga, lui fait croire qu'il n'y a pas de lac du nom de **Baringo.** « L'idée qu'il y ait un lac dans cette direction provient, » dit-il, « d'un malentendu, de la signification en arabe du mot *Bahr*. Le mot Baringo signifie le peuple du léopard, et se rapporte à une tribu, mais non à un lac : *Ba* étant le préfixe employé par toutes les tribus au nord du Victoria-Nyanza, et *ngo* signifiant *léopard*, en ganda, le *r* n'est qu'une lettre euphonique. Les Ba-Ganda ont parlé à M. Mackay d'une tribu de ce pays à laquelle on donne le nom de Ba-Ringo, parce que, à la guerre, ses hommes portent des peaux de léopards. De même ils parlent d'une autre tribu dans le même voisinage, qui s'appelle Ba-Mporogoma, parce que ses gens portent des peaux de lions, *mporogoma* signifiant *lion*. »

M. **Giraud**, explorateur français, a adressé à M. Strauch, secrétaire général de l'Association internationale africaine, une lettre dans laquelle il exprime sa vive gratitude pour l'hospitalité que lui a accordée le chef de la station de **Karéma**, M. Storms, et donne, sur la première partie de son expédition, des détails que nous nous faisons un devoir de communiquer à nos lecteurs.

« Mon voyage, dit M. Giraud, quoique relativement très heureux, n'a pas donné tous les résultats que j'en attendais. Au **Bangouéolo**, où je comptais voir un lac, je n'ai trouvé qu'un immense marais où j'ai pataugé près d'un mois. Le Louapoula, que les géographes [d'après Livingstone] font sortir au N.-O. du lac, en sort du côté opposé. Je m'y lançai néanmoins avec les huit braves qui montaient mon bateau, pendant que le reste de ma caravane allait m'attendre chez Cazembé.

« Dès ce jour-là commença pour moi une vie de misères, qui devait

durer jusqu'au Tanganyika. Le Louapoula sort au sud du lac, et, avant de prendre la direction S. N. qu'il a dans le Lounda, il court pendant plus de 160 kilomètres au S. O. C'est au coude formé par ces deux directions, que je fus arrêté un beau jour, à quelques centaines de mètres de la puissante cataracte de Mombottouta, harcelé depuis trois jours par un millier d'indigènes, qui me hurlaient la guerre sur les deux rives; que pouvais-je faire, avec mes huit hommes, en face de cette grande cataracte?

« Je dus me constituer prisonnier, en abandonnant la moitié de mon matériel et mon malheureux bateau. Lui avoir fait franchir l'Ou-Sagara et tout le massif de montagnes au N. du Nyassa, et l'abandonner après vingt-cinq jours à peine de navigation! C'était navrant! Le jour où il me fallut m'en séparer fut sans contredit le plus mauvais de mon voyage.

« Conduit chez Mere-Mere, chef des Wa-Naoumi, qui demeure à dix marches au nord, et à peu près par la latitude du Bangouéolo, j'y restai deux mois en captivité, mourant de faim avec mes huit hommes. Le temps me manque pour vous raconter comment j'arrivai un jour à rejoindre ma caravane chez Cazembé. Ce fut un beau jour que celui-là, mais de bien courte durée. Profitant de mon absence, Cazembé s'était emparé de la moitié des fusils de ma caravane; fort alors de mon impuissance, il m'obligea d'acheter de l'ivoire avec les quatre pauvres charges d'étoffe qui me restaient.

« A moitié désarmé, sans vivres, je m'enfonçai alors dans le pori, en lui déclarant la guerre; j'y restai un mois et demi avant d'atteindre le Tanganyika, nourrissant mon monde de ma chasse. Pendant tout ce temps, mes hommes qui se sont bravement conduits, n'ont pas trouvé à acheter une seule poignée de farine. Les habitants sont du reste rares dans l'Itahoua, ravagé en ce moment par une famine effrayante.

« Le Moero, sur lequel j'ai passé quatre jours à chasser et à pêcher, est un grand beau lac, bien encaissé entre ses deux rives.

« A Jendoué, où j'atteignis le Tanganyika, je trouvai deux missionnaires anglais qui me facilitèrent autant que possible la tâche de faire parvenir tout mon monde à Karéma.

« J'avais bien souffert, il est vrai, mais à Karéma on se guérit de tout. Cette station vous a coûté bien des sacrifices, mais vous pouvez en être fiers à juste titre. Si l'Association avait là un officier en permanence, nul doute qu'avant vingt ans Karéma n'eût entièrement remplacé l'Ou-Djidji et l'Ou-Nyanyembé; à part le confort et les améliorations

apportées à la station par les divers voyageurs, la position de Karéma devient, par le retrait constant du lac, unique [1] sur le Tanganyika...

« Je ne vous dis rien de ma santé. Depuis la côte, je n'ai pas ouvert ma boîte de médicaments. M. Storms du reste ne me le cède en rien, il doit vous l'écrire; nous restons deux phénomènes au centre de cette Afrique si redoutée.

« Pourquoi l'Association n'abandonne-t-elle pas la route empestée de l'Ou-Nyanyembé, le seul endroit malsain de l'Afrique tropicale, en dehors des côtes. Vous en avez une autre superbe et aussi courte par l'Ou-Héhé, l'Ou-Sasa, et l'Ou-Fipa. L'Ou-Nyanyembé est tout près d'ici; le jour où la station en aura besoin, ce n'est qu'un jeu d'y dépêcher une caravane... Je suis convaincu que c'est pour m'être écarté de l'Ou-Nyanyembé, que je n'ai pas eu en tout deux grammes de quinine à avaler depuis la côte.

« Je compte rester à Karéma jusqu'au milieu de mars. J'attends en ce moment une caravane que j'ai envoyée dans l'Ou-Nyanyembé, pour me chercher un ravitaillement, qui me servira d'abord à rendre à M. Storms les étoffes qu'il m'a prêtées, et ensuite à continuer mon voyage vers le S. O. M. Storms veut bien me transporter dans sa barque à Mpala, votre nouvelle station. De là, mon intention est de traverser le Maroungou, le Loualaba, et de gagner Léopoldville en suivant à peu près le sixième degré de latitude. »

M. Storms, en envoyant cette lettre à M. Strauch, écrit, le 17 janvier, que M. Giraud est arrivé à Karéma au commencement de décembre 1883, et qu'il se proposait d'y séjourner jusqu'à la fin de la saison des pluies, c'est-à-dire jusqu'à la mi-mars. — M. Storms ajoute qu'il a envoyé par Sef ben Rachid, Arabe chargé de la direction des caravanes de l'Association entre Karéma et la côte, une collection d'objets d'histoire naturelle. — La santé des trois agents de l'Association était excellente.

Le *Précurseur* d'Anvers annonce que l'**Association internationale africaine** enverra sous peu une expédition sous les ordres du lieutenant **Becker** qui sera chargé de se rendre par le Zambèze et le Chiré, au **Nyassa,** pour établir une station sur le lac, au point le plus rapproché du Tanganyika.

On connaissait depuis assez longtemps des spécimens des dessins laissés par les **Bushmen** dans les grottes du **Lessouto**; c'étaient des

[1] Sans doute à cause de la profondeur du lac en cet endroit, où la côte forme un promontoire, qui s'avance au sein des flots comme un énorme brise-lames.

scènes de la vie privée, des aventures de chasse ou des figures d'animaux. M. Christol, actuellement missionnaire à Hermon, a récemment découvert et reproduit un de ces dessins, qui présente un intérêt particulier, en ce sens qu'il nous apporte une des pages de l'histoire du pays. Une bande de Matabélés (Zoulous du Nord), dont l'organisation puissante a fait verser des torrents de sang dans l'Afrique australe, accourent armés de leurs boucliers et de leurs sagaies, pour se ruer sur une troupe de Bushmen. Les Matabélés sont représentés en noir, une ceinture blanche ou rouge autour du corps, la tête empanachée de plumes. Quant aux Bushmen, ils sont peints avec cette couleur de peau qui leur est particulière, en rouge; ils sont armés de leurs petits arcs, avec lesquels ils se défendent de leur mieux contre leurs agresseurs plus forts, tout cela est très exact. Du côté gauche de la scène, un troupeau de zébus est repoussé en arrière par des gardiens qui cherchent à le protéger contre les assaillants. Ancien élève de Gérôme, M. Christol a pu donner de cette scène historique une reproduction fidèle.

L'**expédition portugaise**, dirigée par M. Henrique de Carvalho, partira en mai. Elle se propose d'étudier, spécialement au point de vue commercial, la région qui s'étend à l'est de la province d'**Angola** jusqu'aux États du **Mouata-Yamvo**; elle en étudiera les principaux produits, les routes que suivent actuellement les trafiquants; en outre elle examinera les points où il serait convenable de fonder des stations commerciales et civilisatrices, pour développer des relations directes avec les principaux centres de trafic de la province d'Angola, et cherchera à se concilier le respect et l'amitié des indigènes. M. Carvalho a cherché à intéresser à son entreprise le commerce de Lisbonne et de Porto, en offrant de se charger de marchandises dont l'écoulement est assuré et facile dans la région qu'il compte explorer.

L'établissement par **Stanley** d'une station aux chutes qui portent son nom, et l'envoi, par la voie de Nyangoué à Karéma, d'un message pour Zanzibar, marquent un grand progrès dans l'œuvre du Comité d'Études du Haut-Congo, et permettent de présenter comme non interrompue la communication entre les côtes occidentale et orientale de l'Afrique. Sans doute d'autres stations intermédiaires viendront compléter cette chaîne de postes, mais c'est déjà beaucoup d'avoir créé, en quatre ans, une trentaine de stations hospitalières — y compris celles du Quillou-Niari — desservies par une flottille d'une douzaine de steamers et de baleinières, avec une armée de 1800 porteurs zanzibarites, aux ordres de 128 Européens de toutes les nationalités. Stanley n'estime cepen-

dant pas avoir terminé sa tâche d'explorateur. Quoique le bruit ait couru qu'il allait revenir en Europe pour se reposer, il se propose, d'après un article du *Times* dont l'auteur semble bien informé, de remonter l'Arououimi, pour passer dans le bassin du Bahr-el-Ghazal et résoudre le problème de l'Ouellé. Nos lecteurs se rappellent que lors de sa descente du Congo, il assimilait l'Arououimi à l'Ouellé de Schweinfurth. Depuis qu'il a quitté l'Europe pour reprendre ses travaux sur le cours moyen du grand fleuve, il n'a pu être informé des découvertes du Dr Junker dans le bassin de l'Ouellé; il ignore également les explorations du voyageur russe dans la région du Bomokandi et de la Népoko, et l'on comprend son désir de déterminer les bassins du Congo, du Chari, et du Bahr-el-Ghazal. Quoi qu'il en soit, ses nouvelles études seront utiles, et jointes à celles de Junker, de Lupton-bey et de Casati, qui vraisemblablement devront chercher à se frayer une route vers le sud jusqu'au Congo, elles serviront à faire connaître une des régions sur lesquelles les renseignements font encore à peu près complètement défaut.

Le **traité anglo-portugais** dont nous avons donné le résumé dans notre dernier numéro, n'a été discuté jusqu'ici, ni dans le Parlement anglais, ni aux Cortès. Néanmoins depuis le 26 février, jour où il a été signé, il est devenu l'objet de vives protestations, aussi bien en Angleterre et dans le Portugal, que dans les autres États de l'Europe et de l'Amérique, intéressés au maintien de la libre navigation et du commerce sur le cours inférieur du Congo. La Société de géographie de Lisbonne a chargé sa Commission africaine de l'étudier et de faire rapport à l'Assemblée générale, où il sera discuté avant de l'être dans les Chambres, de manière à ce que celles-ci connaissent l'opinion du pays avant leurs délibérations. Les Chambres de commerce de Londres, de Manchester, de Liverpool, de Birmingham, de Bradford, de Glasgow, etc. demandent des explications sur les motifs qui ont engagé le gouvernement britannique à céder aux instances du Portugal et à sacrifier la liberté dont le commerce a joui jusqu'ici dans cette région. Les sociétés missionnaires et philanthropiques anglaises réclament au nom de la liberté religieuse et de la liberté des noirs, compromises, leur semble-t-il, par la reconnaissance de l'autorité portugaise sur un territoire où jusqu'ici elle ne s'est pas exercée. La Hollande, la France, l'Allemagne, les États-Unis protestent, chacun à leur manière, contre cette reconnaissance. Devant cette opposition presque universelle, il est douteux que le traité anglo-portugais soit ratifié. Il semble plus probable qu'on en viendra à la solution exposée par la *Correspondance diplomatique*,

d'après laquelle les rives du Congo seraient, il est vrai, placées nominalement sous la souveraineté du Portugal, mais pour être administrées en réalité par une commission internationale qui, ayant la haute main sur les impôts, aurait une part directe dans l'administration générale du pays. C'était à peu près la première proposition anglaise, qui tendait à l'établissement d'une commission internationale pour le Bas-Congo, composée comme celle du Danube.

En même temps que s'ouvre toujours plus complètement la voie du Congo, celle de l'**Ogôoué** et de l'**Alima** devient plus libre, grâce aux négociations de **Savorgnan de Brazza** avec les indigènes des rives de ces deux cours d'eau. Il a complété les résultats commerciaux obtenus en 1881, en amenant la plupart des chefs des territoires situés le long de l'Ogôoué (Okanda, Adouma, Batéké), à se placer sous le protectorat de la France. Tous les petits monopoles et les droits énormes qui entravaient la circulation ont été supprimés ; la navigation ne sera plus interrompue, et le commerce européen pourra pénétrer par l'Alima jusqu'au centre de l'Afrique. Les Apfourous qui, en 1875, avaient accueilli l'explorateur à coups de fusil, qui, en 1881 encore, lui avaient refusé le passage, ont laissé, en 1883, le Dr Ballay mettre à l'eau, sur l'Alima la chaloupe démontée qu'il avait à grand'peine amenée du Gabon, et n'ont commis aucun acte d'hostilité envers les membres de l'expédition française. D'après les dernières nouvelles, de Brazza était, au mois de février, à 400 kilomètres en amont de Stanley-Pool. — Le P. Augouard, qui a établi une station à 12 kilomètres de Stanley-Pool, dans le pays des Batéké, l'a quittée, le 28 janvier, dans une situation satisfaisante, pour venir se reposer en Europe.

La **Société des études coloniales et maritimes**, a nommé une commission chargée d'étudier les voies et moyens d'exécuter une exploration scientifique et commerciale dans le **Soudan occidental.** Partant de Bamakou sur le Niger, l'expédition, munie d'une canonnière démontable, visiterait le Massina et Tombouctou, puis remonterait le Sokoto jusqu'au point où il cesse d'être navigable, et regagnerait après cela le Niger pour le descendre jusqu'à son embouchure. Elle a demandé à la Société de géographie commerciale de Paris de déléguer deux de ses membres, pour les adjoindre à ceux de la susdite commission, qui deviendrait commission exécutive si le projet était reconnu utile et réalisable.

Le Comité anglais de la **mission chez les Kabyles** et les autres races berbères de l'Afrique, a décidé de fonder, à côté de son œuvre

en Algérie, une station à **Tanger**, en commençant par une mission médicale qui sera confiée au D[r] Witten. Il aura avec lui un ou deux collègues pour travailler à l'œuvre missionnaire et à l'éducation proprement dite. Un bâtiment et un terrain ont été achetés, à un kilomètre de la baie de Tanger, à 60[m] au-dessus de la mer. Ce sera la première mission au Maroc. Le Comité espère pouvoir envoyer plus tard, de Tanger, un agent indigène aux tribus des vallées de l'Atlas et au Chlous du sud-ouest du Maroc.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Pendant son excursion au sud de la province de Constantine, le gouverneur général de l'Algérie a été saisi, par les commerçants de Biskra, d'un projet de chemin de fer de Biskra à Touggourt, dont on l'a prié de presser l'exécution.

M. Eraldo Dabbene, revenu en Europe après un long séjour dans les provinces égyptiennes équatoriales, où il a fait de riches collections zoologiques, se propose de se rendre au Choa et au Kaffa. La Société italienne de géographie lui a accordé son appui moral et un subside de 1,000 francs.

M. Felice Gessi, fils de l'illustre Gessi-pacha, est parti pour l'Afrique où il compte se vouer à l'exploration et au commerce.

Il s'est fondé à Gênes, grâce à l'initiative de M. Manfred Camperio, une société d'exploration en Afrique, qui associera ses efforts à celle de Milan.

Bianchi écrit à l'*Esploratore* qu'il a rejoint le négous dans le voisinage de Lalibela ; il espérait obtenir l'autorisation de descendre sur Assab, accompagné seulement d'un guide sûr, et en passant par les lieux où Giulietti a été massacré.

Le 10 mars a eu lieu à Turin une réunion, dans laquelle M. C.-C. Benzi a exposé le projet de créer des stations pour le commerce italien, à Assab, dans l'Aoussa, au Choa et en Abyssinie. Un comité a été nommé pour préparer la mise à exécution de ce projet approuvé par l'assemblée.

Les intérêts de la colonie d'Assab et des explorateurs italiens dans ces parages sont menacés par l'attitude hostile d'un gouverneur voisin, qui empêche les Danakil de prêter leurs services aux étrangers.

Le sultan des Amphalis, dont le territoire s'étend entre la possession française d'Obock et l'Abyssinie, a adressé au président de la république française une lettre, dans laquelle il demande à la France de faire passer par son pays les caravanes qui se rendent au Choa.

Une dépêche d'Aden annonce que le major Hunter est chargé de régler la question de la cession du territoire de Harar, actuellement soumis à l'Égypte, à ses anciens possesseurs, et que les Somalis ont demandé au gouvernement anglais d'exercer un contrôle sur les ports africains du golfe d'Aden. M. Hunter deviendrait gouverneur de Berbera.

Le Rev. G.-H. Swinny, agent de la mission des Universités, se rend au lac Nyassa, avec sa femme et un jeune Zoulou. Leur champ de travail sera au N.-E. du lac, au milieu d'une tribu puissante, parlant le zoulou, et adonnée à la chasse aux esclaves.

Le journal *Écho* annonce que des dépôts diamantifères ont été découverts à 1 $^1/_2$ kilomètre de la ville d'Utrecht, dans le Transvaal.

Après la signature de la nouvelle convention entre l'Angleterre et le Transvaal, les délégués du gouvernement de la République du sud de l'Afrique sont venus en Hollande, où ils ont conclu un emprunt de 15,000,000 de florins, puis à Paris, et maintenant ils sont à Lisbonne, où ils doivent poursuivre les négociations relatives au chemin de fer de Prétoria à la frontière des possessions portugaises.

D'après le *Despatch*, de East-London, une forte émigration d'Allemands de la Colonie du Cap se prépare pour le Transvaal. Il est question de 200 à 300 émigrants.

Le territoire acquis à Angra-Pequena par la maison Lüderitz, de Brême, ne servira pas seulement à l'installation d'une station commerciale, ou à l'exploitation des gisements de cuivre signalés dans cette partie de l'Afrique ; l'agriculture et l'élève du bétail y auront leur part ; une trentaine de familles allemandes, des pâtres allemands, des taureaux et des étalons y sont attendus. Les missionnaires de Barmen prévoient que cet établissement de colons allemands dans le Namaqualand amènera une transformation du système de la propriété qui, jusqu'ici, est demeurée collective.

L'insalubrité de la région où les Boërs ont créé la colonie de San Januario, dans la province de Mossamédès, les obligera probablement à la quitter. Ils songent à demander aux Damara la permission de traverser leur territoire pour s'établir dans le Namaqualand. Si les Namaqua ne veulent pas leur accorder une concession de terrain, ils remonteront le long des bords de l'Orange et du Vaal jusqu'au Transvaal. Un comité s'est formé à Prétoria pour leur faciliter le retour.

Sous les auspices de la Société néerlandaise de géographie, une expédition hollandaise partira prochainement pour l'Afrique centrale. Les trois voyageurs qui la dirigeront comptent se rendre de l'Angola au Kaoko, pour explorer ensuite le pays entre le Cunéné et le Coubango, d'où ils atteindront le Zambèze et le Transvaal.

Le Dr Nachtigal a quitté Tunis pour se rendre à la côte occidentale d'Afrique et au Congo, où il est chargé de remplir, pour le compte de l'empire allemand, une mission politique, scientifique et commerciale ; il sera accompagné du Dr Büchner. — Le gouvernement allemand a l'intention de créer dans cette région une station navale pour sauvegarder les intérêts de ses ressortissants.

Le Dr Pogge, qui était revenu de Nyangoué à Muquengué, où il a fondé une station scientifique et hospitalière, était en route pour rentrer en Europe. Il a réussi à atteindre la côte à Loanda, mais il y est mort le 16 mars.

D'après une dépêche de Dondo du 29 février, le lieutenant Wissmann avait quitté cette localité pour se rendre à Malangé, d'où il devait envoyer des porteurs aux autres membres de l'expédition qui l'auront rejoint à Malangé.

Le gouvernement portugais a présenté aux Cortès un projet de loi l'autorisant à mettre en adjudication un chemin de fer, de Saint-Paul de Loanda à Ambaca.

M. Buonfanti s'est rendu à Rudolfstadt, station du Comité d'études du Congo, fondée à l'embouchure du Quillou par le lieutenant Van de Velde.

Le *Mouvement géographique* publié par l'Institut national de géographie, de Bruxelles, annonce que cet Institut patronne seul l'expédition du Dr Chavanne au Congo, et qu'il prend à sa charge les frais de l'entreprise. Le Comité d'études du Congo a simplement accordé à l'explorateur son appui moral et la protection de ses stations.

D'après une lettre du Dr Sims, de Léopoldville, aux *Region's beyond,* les Arabes, dont la présence au confluent de l'Arououimi et du Congo a été signalée par Stanley, dans sa dernière exploration du fleuve au delà de l'Équateur, sont venus jusqu'à Stanley-Pool, ayant avec eux des esclaves.

La ville de Niffou, dans la république de Libéria, a été déclarée port ouvert à l'importation et à l'exportation pour le commerce intérieur et extérieur.

Une ambassade d'Ahmadou, roi de Segou, est arrivée à Sierra-Léone, chargée d'offrir dix vaches au gouverneur de la colonie et de lier avec celle-ci des relations commerciales.

Le ministre des finances de France a chargé M. Reulet, inspecteur de l'enregistrement, de se rendre au Sénégal, pour y faire une enquête sur la gestion des fonds affectés à la construction du chemin de fer du haut Fleuve.

Le sultan du Maroc a appelé des ingénieurs européens pour étudier des gisements de charbon signalés aux environs de Tanger.

BIBLIOGRAPHIE [1]

Les Égyptes, par *Marius Fontane* (de 5000 à 715 av. J.-C.). Paris, (Alphonse Lemerre), 1882, in-8°, 513 p., avec deux cartes. Fr. 7.50. — C'est une histoire universelle complète que compte écrire M. Marius Fontane. Elle doit se composer de 16 volumes dont 3 seulement ont paru jusqu'à ce jour : l'Inde védique, les Iraniens et les Égyptes ; puis viendront les Asiatiques, et une série de volumes, dont chacun embrasse une période caractéristique et qui nous conduiront jusqu'aux événements récents.

Il est presque superflu de parler ici de l'auteur comme écrivain. Sa haute valeur, son talent d'historien critique, son style clair, concis, sans emphase, sont connus de tous. Ses ouvrages, dès leur apparition, ont attiré

[1] On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée.*

l'attention du monde savant, et se trouvent maintenant dans toutes les bibliothèques scientifiques. Des cartes dressées par l'auteur lui-même les enrichissent et en facilitent la lecture ; le volume sur l'Égypte en renferme deux : l'une, du bassin du Nil, d'après les découvertes modernes, l'autre, de l'Égypte au temps des Pharaons. En outre, des recherches peuvent aisément se faire, au moyen d'un index alphabétique annoté.

Il ne nous est pas possible, par suite du cadre étroit dans lequel nous devons nous maintenir, de donner une idée, même bien pâle, du contenu du volume que nous avons sous lés yeux, non plus que de la haute science et du sens critique qui y éclatent presque à chaque page.

Il débute par une description complète du grand fleuve et de ses crues périodiques, car l'Égypte, c'est le Nil ; puis le pays lui-même, son climat, ses productions, sa faune, sa flore, sont passés en revue et préparent le lecteur à l'étude historique proprement dite. M. Fontane cherche ensuite à débrouiller l'écheveau confus des éléments qui ont contribué à former la population égyptienne. Quelle est l'origine du type rouge égyptien ? Il n'est pas possible de le dire d'une manière précise, et l'on doit admettre que, par les Éthiopiens au sud, par les Africains à l'ouest et par les Asiatiques à l'est, l'Égypte a reçu, de bonne heure, le sang des principales races qui peuplent la terre; mais le type primitif est bien difficile à retrouver sur un sol où se sont établis successivement les Perses, les Assyriens, les Hébreux, les Syriens, les Phéniciens, les Grecs, les Romains, les Arabes et les Turcs.

Après cette introduction sur le pays et ses habitants, l'auteur aborde l'histoire proprement dite, et la poursuit, avec une rare clairvoyance, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin de la 24me dynastie (715 avant notre ère). Les découvertes archéologiques ayant rendu à la liste royale de Manéthon toute son autorité, c'est sa nomenclature qui, malgré ses imperfections, sert de guide à M. Fontane. « On peut, dit-il, discourir sur l'importance de Ménès, rechercher s'il fut le premier souverain de l'Égypte, l'organisateur du pays nouveau, ou s'il ne fut que le continuateur d'une série déjà longue de souverains ; mais on ne nie plus aujourd'hui le règne de Ménès. » Depuis Ménès, c'est-à-dire depuis l'an 5004 avant notre ère, l'histoire générale de l'Égypte est fixée, et divers systèmes de classification de ces temps anciens existent déjà. Disons, en terminant, que, d'après M. Fontane, la véritable division se basant sur les dynasties de Manéthon, au nombre de trente-deux, comprend : L'Ancien Empire (5004-3064 avant notre ère) ; le Moyen Empire (3064-1703) ; le Nouvel Empire (1703-332) ; l'Égypte des

Grecs (332-30) ; l'Égypte des Romains (de l'an 30 avant notre ère à 381 après J. C.).

EGYPT EXPLORATION FUND. Report of first general meeting and balance sheet. London, in-8°, 20 p. — La découverte faite, l'année dernière, par notre savant compatriote, M. Édouard Naville, des ruines de la ville de Pithom-Succoth, a fait jaillir la lumière sur plusieurs points demeurés obscurs jusqu'ici dans l'histoire égyptienne et dans l'histoire biblique. Le rapport de M. Naville, présenté à l'assemblée générale de la Société pour l'exploration de l'Égypte, en exposant les progrès des fouilles entreprises par lui à Tell-el-Maskutah, sur l'emplacement de la Pithom de l'Exode, bâtie par Ramsès II, le Pharaon de l'oppression, montre la justesse du coup d'œil de l'explorateur, et la sagacité de son esprit, en même temps que la sagesse et la prudence de ses déductions. Les faits acquis comme certains ne l'entraînent pas à des conclusions précipitées sur la route suivie par les Israélites à leur départ de l'Égypte. Il se borne à émettre, comme hypothèse, l'idée qu'ils ont pris la route du sud, et non celle du nord comme l'affirme Brugsch; mais la certitude ne pourra être fournie que par des fouilles ultérieures. Le succès de la campagne de M. Naville nous garantit de précieux résultats pour ses recherches ultérieures.

UGANDA UND DER ÆGYPTISCHE SUDAN, von Rev. *C.-S. Wilson* und *R.-W. Felkin*. Stuttgart (J.-G. Cotta), 1883, 2 vol. in-8° illust. Fr. 9. 50. — Nos lecteurs se rappellent que le Rev. Wilson appartenait au premier groupe de missionnaires envoyés au lac Victoria par la voie de Zanzibar, et que, demeuré seul après la mort de ses compagnons de voyage, il fut le fondateur de la mission de l'Ou-Ganda ; M. Felkin lui fut envoyé comme aide, par la route de Souakim à Berber et par la vallée du Nil. Plus tard ils revinrent ensemble par cette dernière voie, accompagnant les trois ambassadeurs que le roi Mtésa envoyait à la reine d'Angleterre. Ils ont donc eu l'occasion de bien voir le pays et les tribus de cette partie de l'Afrique.

Empruntés en grande partie aux journaux personnels des deux voyageurs, ces volumes, dont la première partie est due à la plume de M. Wilson, et la seconde à celle de M. Felkin, ont tout l'attrait de tableaux peints d'après nature. Ils se sont proposé de décrire, non pas tant leur œuvre missionnaire, que la nature du pays habité et parcouru par eux, ainsi que les mœurs des indigènes au milieu desquels ils avaient vécu, ou qu'ils avaient pu observer pendant leur voyage. Ils l'ont fait de la manière la plus simple et la plus propre à donner au lecteur une

idée exacte d'une région qui, pourvue de bons moyens de communication, et sous un gouvernement juste et désintéressé, offrirait à la civilisation et au commerce un champ vaste et fécond. A cet intérêt s'ajoute celui de la comparaison que la lecture de ces volumes permet de faire, entre l'état de cette partie de l'Égypte à l'époque où MM. Wilson et Felkin la traversaient, où l'on pouvait descendre toute la vallée du Nil, du lac Victoria à Khartoum, et passer de Berber à Souakim, sans autre arme défensive que son bâton de voyage, et ce qu'en a fait la révolte du Soudan, étendue aujourd'hui à tout le bassin du Nil jusqu'aux provinces de l'équateur, où Schuver vient d'être assassiné, et d'où les explorateurs Junker et Casati, et les gouverneurs Lupton-bey et Emin-bey ne savent pas comment sortir.

C'est un privilège pour l'Allemagne d'avoir une traduction aussi bien faite, à laquelle les illustrations fournies par les photographies du magnifique ouvrage de M. Richard Buchta, sur le haut-Nil, donnent un charme de plus. Nous ne pouvons qu'en souhaiter une semblable au public de langue française.

Qu'il nous soit permis d'exprimer le vœu que la prochaine édition de la traduction allemande, soit accompagnée d'une carte, ne fût-ce que celle de l'itinéraire du voyage de MM. Wilson et Felkin, publiée pour les *Mittheilungen,* par l'Institut de M. Justus Perthes à Gotha.

Un explorateur africain. Auguste Stahl, mort au Gabon en 1881. Son voyage et sa correspondance (avec 2 cartes), par *Émile Dietz.* Paris (P. Monnerat), 1884, in-8°, 64 p. Fr. 1,25 ; avec portrait Fr. 1,75. — Cette notice a été présentée à la Société des sciences de Strasbourg, qui s'occupe aussi des questions africaines.

Si l'importance d'un voyage se mesurait à l'enthousiasme de son auteur, celui dont nous parlons aurait été fécond en résultats. Pourquoi a-t-il fallu que la fièvre impitoyable brisât, dès son début, une carrière si bien commencée ? Né à Blidah, en Algérie, Stahl considérait l'Afrique comme sa vraie patrie. N'ayant pu, malgré son désir, faire partie de la mission Coillard au Zambèze, ni de l'expédition Flatters, il partit, en novembre 1880, avec MM. Ballay et Mizon pour le Gabon et l'Ogôoué. Ces derniers devant séjourner quelque temps à Dakar, il les devança et arriva à Libreville, le 1er février 1881. Là, négligeant les recommandations des officiers de la colonie, il parcourut le pays, se promenant toute la journée soit au fort soleil, soit sous bois, au milieu des marécages, et dans ces courses, il contracta la fièvre à laquelle il succomba le 14 mars à l'âge de 28 ans.

La notice de M. Dietz renferme une biographie de l'explorateur, une lettre de Mizon annonçant le fatal événement, et une dizaine de lettres de Stahl lui-même, adressées à sa famille et à ses camarades d'études ; elles respirent, sauf la dernière, une inaltérable gaîté et une grande confiance dans l'avenir, et donnent, sur le Gabon, des renseignements intéressants.

Craniologische Untersuchung der Neger und der Negervölker, Nebst einem Bericht uber meine erste Reise nach Cameroons (West-Afrika) im Jahre 1883, von *Dr Carl Passavant.* Basel (H. Georg), 1884, in-8°, 94 p. Frs 2,50. Le peu d'accord qui existe entre les savants, sur la question de savoir si les nègres appartiennent à une seule et même race ou à plusieurs, a engagé M. le Dr Passavant, de Bâle, à choisir, pour essayer de la résoudre, un critère plus fixe que ceux que les ethnologistes ont adoptés jusqu'ici. Après avoir passé en revue les opinions de Lepsius, de Waitz, de Fritsch, de Muller etc., qui établissent leurs distinctions, sur la couleur de la peau, sur la nature des cheveux, ou sur la philologie, notre savant compatriote a choisi pour base de son examen la forme du crâne, moins susceptible d'être influencée par des circonstances extérieures. Il a mesuré un grand nombre de crânes de nègres proprement dits et de nègres du Congo, de Cafres, de Hottentots et de Bushmen, et il a dressé des tableaux comparatifs, desquels il ressort, pour lui, que les peuples nègres proviennent de trois races au moins : 1° dolicocéphale, 2° mésocéphale, 3° brachycéphale, représentées par 66 %, 30 % et 4 % de la population nègre. En outre, de tous les peuples nègres, les Cafres sont, dans son opinion, la race la moins mélangée; elle a 92 % de dolicocéphales. C'est parmi les nègres du Congo que les éléments des trois races sont le plus fortement représentés. Les peuples nains de l'Afrique centrale n'appartiennent pas à la même race que les Bushmen.

L'expédition entreprise par M. le Dr Passavant, sans succès d'abord, mais reprise avec le Dr Pauli, lui permettra sans doute de compléter ses intéressantes études. Le récit de son premier voyage renferme d'utiles renseignements sur les nègres de Libéria, sur le mode d'engagement des porteurs, sur l'hydrologie et la flore du Cameroon, ainsi que sur les indigènes de la baie de Biafra, sur leur intelligence, leur costume, leur caractère, leurs occupations. Il se termine par le récit du naufrage dans lequel se noya le Dr Retzer, compagnon de l'explorateur, et par l'exposé du plan de son nouveau voyage au Cameroon, dans lequel nous l'accompagnons de nos vœux les meilleurs.

Trente-deux ans a travers l'Islam (1832-1864), par *Léon Roches*. Tome Ier. Algérie, Abd-el-Kader. Paris (Firmin-Didot et Ce), 1884, in-8°, 508 pages. Fr. 6. — L'auteur de cet ouvrage est un ancien membre du corps diplomatique français, que les hasards d'une vie agitée et les diverses missions dont il fut chargé, conduisirent en Algérie, au Maroc, en Tunisie, jusqu'à la Mecque et au Japon. Les récits de ses aventures qui, toutes surprenantes qu'elles paraissent, ne sont pas moins réelles, captivaient à un tel point ses amis, qu'ils l'engagèrent à publier ses mémoires, ce qu'il se décida à faire, en donnant cependant à sa narration le titre plus modeste de « *Trente-deux ans à travers l'Islam.* »

Le mérite de ce livre est de nous initier au caractère et à la vie intime des musulmans, ce que peu d'Européens pourraient faire avec l'autorité et l'expérience de M. Léon Roches qui, depuis l'âge de 23 ans, a vécu au milieu des Arabes.

Il arriva en Algérie en 1832, c'est-à-dire au début de la conquête française. Un coup de tête le décida, quelques années après, à se rendre auprès d'Abd-el-Kader, qui venait de signer avec la France le traité de la Tafna. Se faisant passer pour musulman, grâce à sa connaissance du Coran et de la langue arabe, il s'insinua si bien dans les bonnes grâces de l'émir qu'il devint son secrétaire intime. Mais ne voulant pas trahir sa patrie, il le quitta au moment de la reprise des hostilités contre la France, et offrit ses services au maréchal Bugeaud, qui l'éleva au rang d'interprète en chef, et bientôt après, lui confia une mission secrète à Kaïrouan et à la Mecque. Le récit de ce voyage fera l'objet du deuxième volume qui doit paraître prochainement.

Voyage dans l'Ou-Doé et l'Ou-Zigoua (Zanguebar), par le *R. P. Baur*. Lyon (Mougin-Rusand), 1882, in-8°, 95 pages, avec gravures et une carte.— Les missions catholiques possèdent plusieurs établissements dans la région côtière orientale de l'Afrique, en face de Zanzibar. Le P. Baur, vice-préfet apostolique du Zanguebar, voulant visiter les stations déjà fondées et chercher des emplacements favorables pour en établir de nouvelles, entreprit, en 1882, en compagnie du P. Hacquard, un voyage de deux mois dans l'Ou-Doé et l'Ou-Zigoua.

Partant de Bagamoyo, les voyageurs explorèrent les bassins du Wami et du Ghéringhéré, affluent du Kingani, et visitèrent de nombreux villages disséminés dans une région fort accidentée, et en particulier Mandéra et Mrogoro. Six jours après le retour à Bagamoyo, le P. Hacquard était enlevé par la fièvre.

La relation du voyage, extraite du journal *Les Missions catholiques*, renferme des détails très curieux de géographie physique et d'ethnographie, qui dénotent chez le P. Baur une grande finesse d'observation. Il est enrichi de nombreuses gravures fort bien exécutées, dont l'une en particulier représente la terrible mouche tsetsé, et d'une carte à grande échelle de la région comprise entre Tanga, Mpouapoua et l'Ou-Khoutou.

Une excursion a Hammam-R'irha, par *Victor Waille*. Alger (P. Fontana et Cᵒ), 1883, in-8°, 16 pages. — Hammam-R'irha est un village de la province d'Alger, à 26 kilomètres au nord-est de Miliana, près duquel se trouvent des eaux minérales très réputées, déjà utilisées par les Romains, et aujourd'hui fréquentées aussi bien par les indigènes que par les Européens. Les ruines de la ville balnéaire antique, désignée sous le nom d'Aquæ Calidæ, que la présence des sources chaudes autorise, mais qui n'est confirmé jusqu'à présent par aucun texte gravé, ont été visitées récemment par M. Waille, chargé d'une mission par le directeur de l'enseignement supérieur. Il a consigné le résultat de ses recherches dans une courte brochure, qui renferme une notice archéologique sur Hammam-R'irha, la reproduction de sept inscriptions qu'il a découvertes, et une nomenclature des objets d'art que les fouilles ont fait découvrir : chapiteaux, fûts de colonnes, pierres gravées, lampes funéraires, bustes, etc.

Grammatical note on the gwamba language in South Africa, by *Paul Berthoud* (from the Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland, vol., XVI, part. 1), in-8°, 29 p. — Nous avons déjà rendu compte (IVᵐᵉ année, p. 327), des deux premiers ouvrages de M. Berthoud, relatifs à la langue gwamba, parlée par les indigènes au milieu desquels travaillent les missionnaires suisses établis dans les Spelonken, au nord du Transvaal. A la demande de M. Cust, le savant auteur de « Moderne Languages of Africa, » M. Paul Berthoud a rédigé, pour la Société royale asiatique de Londres, le présent mémoire dans lequel, avec une connaissance précise des travaux philologiques de Bleek et de Peters, il ajoute, sur le nom, la tribu, le pays des Ma-Gwamba, ainsi que sur tout ce qui se rapporte à la phonologie, à la formation des mots, à la conjugaison, et à leur système arithmétique quinaire — tandis que toutes les tribus bantou ont le système décimal,— des données toutes nouvelles, que Bleek ne possédait pas encore, et que le séjour de sept ans de M. Berthoud parmi ces indigènes lui a permis d'acquérir. Ce mémoire substantiel est un utile complément au chapitre que M. Cust, dans l'ouvrage susmentionné, a consacré à la langue gwamba.

Der Kriegsschauplatz im Ægyptischen Sudan, 1883 et 1884. Gotha (J. Perthes), 1884, Fr. 1,20. — Cette carte du théâtre de la guerre dans le Soudan égyptien est l'œuvre de Hassenstein, le cartographe bien connu des lecteurs des *Mittheilungen de Gotha ;* c'est dire qu'elle présente toutes les garanties désirables d'exactitude et de dessin. Nous estimons cependant qu'il aurait été préférable de faire les montagnes en couleur plutôt qu'en noir. Ce dernier système présente l'inconvénient de trop charger la carte, ce qui rend difficile la lecture des noms, surtout dans la région montagneuse de l'Abyssinie. Nous le regrettons d'autant plus que la carte est aussi détaillée que possible, et renferme en particulier les noms de toutes les localités mentionnées chaque jour par les journaux. Elle se compose d'une carte générale : Bassin du Nil et Soudan égyptien, au $^{1}/_{12500000}$, où le théâtre de l'insurrection est indiqué par une teinte jaune ; et de quatre cartons : 1° Soudan oriental et Abyssinie au $^{1}/_{7500000}$, c'est-à-dire, l'espace compris entre Souakim, El-Obeïd, le lac Nô et Ankober ; 2° Pays avoisinant Souakim, Trinkitat et Tokar au $^{1}/_{1000000}$; 3° Environs et plan de Khartoum au $^{1}/_{250000}$; 4° Port de Souakim avec les profondeurs du goulet qui y donne entrée au $^{1}/_{50000}$.

A Map of the Nile from the Equatorial Lakes to the Mediterranean, embracing the Egyptian Sudan and Abyssinia. London (Ed. Stanford), 1 dec. 1883, Fr. 6. — C'est toute l'Afrique nord-orientale qu'embrasse cette carte, et non pas seulement le théâtre de la guerre au Soudan. Elle a en effet pour limites la grande Syrte, le golfe Persique, Berbéra, l'embouchure du Djouba et le Congo. Chargée de noms, elle est cependant d'une lecture facile, les montagnes étant indiquées d'une manière très légère. Il est vrai que, par ce fait, elle ne donne pas une idée juste du relief ; on ne se rend pas très bien compte, en particulier, de l'important massif des monts d'Abyssinie. En revanche, les routes des caravanes à travers le désert sont tracées, ainsi que les itinéraires des bateaux à vapeur de la mer Rouge, avec l'indication du nombre de jours qu'ils mettent à les parcourir. Un trait vert enferme l'ex-empire égyptien ; des teintes différentes permettent de retrouver les possessions anglaises, françaises et italiennes.

De rebus africanis. The claims of Portugal to the Congo and adjacent littoral, by the *Earl of Mayo*, F. R. G. S., London (W. H. Allen et C°), 1883, in-8°, 63 p. et carte, 3 sh. 6 d. — Au retour de son voyage dans les possessions portugaises de la côte occidentale d'Afrique,

l'année dernière, le comte Mayo comprit l'importance que pouvaient avoir, pour le commerce en général et pour celui de l'Angleterre en particulier, les négociations pendantes entre les gouvernements portugais et anglais, relativement au Congo. Il crut devoir exposer, de la manière la plus simple, l'état actuel du commerce dans le territoire réclamé par le Portugal, et le danger auquel ce commerce, libre jusqu'ici, serait exposé, si le gouvernement anglais, constamment opposé aux réclamations du Portugal, finissait par céder aux instances de ce dernier. A son exposé il a joint des lettres de la Chambre de commerce de Manchester, du 30 mai 1881 au 29 janvier 1883, dans lesquelles les intéressés protestent à l'avance contre la reconnaissance, par le gouvernement de la Reine, de toute annexion de territoires des natifs sur les deux rives du Congo, ainsi que contre la sanction du gouvernement de la Reine à la moindre intervention, dans la complète liberté de navigation et de commerce dont les négociants anglais jouissent depuis tant d'années dans cette partie de l'Afrique. En outre, ils demandent que le gouvernement britannique s'efforce de provoquer une entente cordiale entre les gouvernements de l'Europe et des États-Unis d'Amérique, pour que les droits souverains et territoriaux des natifs du Congo et des pays neutres adjacents soient respectés et maintenus, et pour qu'à l'avenir aucune puissance ne puisse restreindre la liberté de navigation et de commerce sur ce fleuve et ses tributaires.

Au moment où va s'engager, dans les Cortès et au Parlement d'Angleterre, la discussion sur le traité anglo-portugais, on ne peut refuser à l'ouvrage du comte Mayo, quoique datant d'une année, le mérite d'une grande actualité.

A GRAMMAR OF THE ASANTE AND FANTE LANGUAGE CALLED TSHI, by Rev. *J.-G. Christaller*. Basel, 1875, in-8°, 203 p., Fr. 12,50. — A DICTIONARY OF THE ASANTE AND FANTE LANGUAGE CALLED TSHI, by Rev. *J.-G. Christaller*. Basel (Missionsbuchhandlung), 1881, in-8°, 671 p., Fr. 32,25. — La langue dont le missionnaire Christaller a rédigé la grammaire et le dictionnaire, est la principale des langues de l'Achanti; son domaine s'étend au delà des limites de ce royaume, de l'Assinie à l'Ouest jusqu'au Volta à l'Est, et de l'Atlantique aux monts de Kong. Avant Christaller, d'autres missionnaires, W.-J. Muller au XVIIme siècle, et Prott au XVIIIme, en avaient publié un vocabulaire et une grammaire, qui facilitèrent les travaux philologiques ultérieurs de Bowditch, Norris, Wilson, Oldendorf, Clarke et Robertson. Mais les ouvrages de

ces auteurs furent dépassés par la grammaire de Riis, parue en 1854, et plus encore par celle de Christaller qui avait été son élève. Toutes deux attirèrent l'attention sur la langue de l'Achanti; elles eurent les honneurs d'un compte rendu, la première, de Pott, dans le *Journal de la Société orientale allemande*, la seconde, de Lazarus et de Steinthal, dans la *Zeitschrift für Völker-Psychologie und Sprachenkunde* (1876). L'Institut de France décerna en outre à Christaller une médaille d'or de 300 francs.

En terminant sa grammaire celui-ci exprimait le vœu de pouvoir y ajouter une collection de sentences et de proverbes bien choisis, servant pour ainsi dire de « Grammaire en exemples, » ainsi qu'un dictionnaire tshi-anglais. Il y a réussi, et son dictionnaire est une des œuvres les plus considérables de la philologie africaine. Il ne s'est pas borné à la langue principale de l'Achanti, il en a aussi donné plusieurs dialectes : l'*akan*, la langue de la cour et du gouvernement de Coumassie; l'*akwapem*, le plus propre à devenir le dialecte littéraire, parce que toutes les tribus le comprennent; le *bron*, parlé à l'Est du Volta, inférieur à l'akan parce qu'il renferme des éléments étrangers et des archaïsmes. Mentionnons encore, dans les Appendix qu'il y a ajoutés, celui qu'il a consacré aux noms géographiques; imparfait encore vu les lacunes qui existent dans nos connaissances sur la Côte d'Or, il peut néanmoins servir de base à une géographie de cette région. Il a déjà fourni à la Société des missions de Bâle, à laquelle la science est redevable de ces deux ouvrages, la possibilité de faire dresser une carte à grande échelle, pour laquelle on a profité de tous les renseignements envoyés par les missionnaires des 40 stations et annexes que cette société compte à la Côte d'Or.

Les Anglais en Égypte, par le lieutenant-colonel *Hennebert*. Paris (Jouvet et Cie), 1884, in-8°, 75 p., avec carte, Fr. 2,25. — Le Mahdi a déjà trouvé un historien, M. Hennebert, qui a voulu exposer, sans parti pris, la situation actuelle de l'Égypte et du Soudan. Résumant rapidement l'histoire de la formation de l'empire égyptien, il décrit l'influence exercée par l'Angleterre dans cette partie de l'Afrique, malgré la résistance que lui ont opposée les nombreuses sectes musulmanes, lorsqu'elle a voulu supprimer la traite dans le bassin du Nil.

L'ingérence de la France et de l'Angleterre dans les affaires de l'Égypte amena la formation d'un parti hostile aux étrangers, décoré à tort du nom de parti national. M. Hennebert croit que c'est la compagnie des Bagara Sélim, gens de sang arabe, qui a provoqué le

soulèvement simultané d'Arabi en Égypte et du Mahdi au Soudan S'occupant particulièrement du Mahdi, il donne sur sa personne, son caractère, son armée, ses campagnes dans le Kordofan et le Darfour, des renseignements intéressants. Ce livre, composé avant l'arrivée de Gordon à Khartoum et les récentes victoires des Anglais dans les environs de Souakim, est écrit d'un style simple et d'une manière impartiale. Nous regrettons cependant que l'auteur ait négligé d'indiquer les sources où il a puisé les informations assez curieuses qu'il nous fournit. Une petite carte donne le bassin du Nil et les limites de l'ex-empire égyptien.

Au cours de son exposé, M. Hennebert rappelle que la découverte des sources du Nil n'est pas un fait absolument nouveau. Il y a 3500 ans, d'après Mariette, les Pharaons guerroyaient déjà sur les bords des grands lacs; Hérodote les mentionne, Ératosthène les place assez exactement, et on les trouve nettement dessinés sur les cartes portugaises du XVme et du XVIme siècle. Néanmoins, c'est à Speke et Grant que revient l'honneur de les avoir retrouvés.

DIE NILLÆNDER, von Prof. Dr *R. Hartmann*, mit Bildern, Leipzig (G. Freytag), 1884, in-12°, 216 p., Fr. 1,35. — Après avoir donné dans un premier volume de l'édition Freytag, la description de l'Abyssinie et des territoires de l'Afrique orientale jusqu'à la province de Mozambique (voir IVme année, p. 232), le savant Dr Hartmann décrit, dans ce volume-ci, tout le bassin du Nil, de la Méditerranée aux sources du grand fleuve, ou du moins jusqu'au lac Victoria. En ayant exploré lui-même une partie, et possédant très bien la littérature du sujet, jusqu'aux derniers travaux de Schuver, de Buchta et d'Emin-bey, il expose d'une manière complète la géographie physique de chacune des provinces de cet immense bassin, jusqu'à celles de l'Équateur soumises naguère encore à l'Égypte, et aux États indépendants de l'Ou-Ganda et de l'Ou-Nyoro, sans négliger aucun des détails importants de l'ethnographie de toutes les principales tribus qui les peuplent. Il diffère d'opinion d'avec le Dr C. Passavant, sur les Bushmen, qu'il range dans la même famille que les Akka; et, d'après les rapports des coutumes et de la langue des populations de l'Ou-Ganda et de l'Ou-Nyoro, avec celles des autres tribus bantou, il place dans ces royaumes de l'équateur le berceau de la race bantou ou cafre.

UBER DIE CAPVERDEN NACH DEM RIO-GRANDE UND FUTAH-DJALLON,

von Dr *C. Doelter*, mit Holzschnitten und Karte, Leipzig (Paul Froberg), 1884, in-4°, 263 p., Fr. 16,25.— L'expédition du *Talisman* a attiré l'attention sur les îles du Cap-Vert, dont elle a visité les pêcheries de corail rouge, au S.-E. de Santiago, et exploré les îles de Saint-Vincent et Branco, au point de vue des grands sauriens. De 1880 à 1881, cet archipel avait été étudié par le Dr Doelter, professeur à l'université de Gratz, qui fit en même temps une excursion dans la Sénégambie méridionale, aux îles Bissagos et au Rio-Grande. Grâce à une recommandation du gouvernement portugais pour les autorités de la province du Cap-Vert et de la Guinée, il trouva un appui auprès d'elles pour ses études, dont il a exposé les résultats dans ce volume, illustré avec soin d'après des croquis rapportés par l'auteur, et accompagné d'une carte dressée par lui.

Quoique ses recherches aient porté essentiellement sur la géologie des îles qu'il a visitées, il n'en a pas moins étudié la topographie et l'ethnographie, et mesuré, dans l'île Santiago, le pic d'Antonio qui atteint 2000m. La nature volcanique de ces îles et la comparaison qu'il en a faite avec les Açores, les Canaries, Saint-Thomas, etc., l'ont conduit à examiner la question de l'Atlantide de Platon ; tout en admettant qu'il existait autrefois autour de l'île Mayo une terre beaucoup plus grande, en rapport avec le continent, il ne pense pas que l'on ait jusqu'ici recueilli assez d'observations, pour pouvoir admettre avec certitude l'assertion du philosophe grec. Rappelons cependant que les différents sondages faits ces dernières années dans l'Atlantique, semblent avoir révélé dans cet océan l'existence d'une chaîne de montagnes sous-marines partant de l'Islande ou du Groënland et allant mourir au sud du Cap de Bonne Espérance.

Des troubles dans la Sénégambie méridionale l'ont empêché de pénétrer dans le Foutah-Djallon. Néanmoins, son séjour aux îles Bissagos et dans le bassin du Rio-Grande lui a permis de recueillir d'utiles renseignements sur les Biafades, les Foulahs, les Mandingues, etc., sur les progrès de l'islamisme dans la Sénégambie méridionale, ainsi que sur ceux de l'influence française. Toutefois son attention s'est surtout portée sur la structure géologique, les gisements aurifères, les minerais de fer, la géographie physique, la flore et la faune de la Sénégambie méridionale.

ÉCHANGES

Sociétés de géographie.

Amsterdam.	Constantine.	Hambourg.	Lisbonne.	Nancy.	Rochefort.
Anvers.	Douai.	Iéna.	Lyon.	New-York.	Rome.
Berlin.	Francfort s/M.	Le Caire.	Madrid.	Oran.	Rouen.
Brême.	Greifswald.	Leipzig.	Marseille.	Paris.	Vienne.
Bruxelles.	Halle.	Lille.	Montpellier.		

Sociétés de géographie commerciale.

Berlin. Bordeaux. Paris. Porto. Saint-Gall.

Missions.

Journal des missions évangéliques (Paris).
Bulletin missionnaire (Lausanne).
Missions évangéliques au XIXme siècle (Neuchâtel).
Journal de l'Unité des Frères [moraves] (Peseux).
Missions catholiques (Lyon).
Missions d'Afrique (Alger).
Annales de la propagation de la foi (Lyon).
Missions-P[illegible] (Barmen).
Berliner Missions-Berichte (Berlin).
Heidenbote (Bâle).
Evangelisches Missions-Magazin (Bâle).
Calwer Missions-Blatt (Calw).
Allgemeine Missions-Zeitschrift (Gütersloh).
Glaubensbote (Bâle).
Africa (Londres).
La Nigrizia (Vérone).
Church missionary Intelligencer and Record (Londres).
Missionary Herald (Boston).
American Missionary (New-York).
Foreign Missionary (New-York).
Regions beyond (Londres).
Chronicle of the London Missionary Society (Londres).
Monthly Record of the Free Church of Scotland (Edimbourg).
Missions Field (Londres).
Church of Scotland home and foreign Missionary Record (Edimbourg).
Missionary Record of the united presbyterian Church (Edimbourg).
Central Africa (Londres).
Woman's foreign missionary Society (Philadelphie).

Divers.

Exploration (Paris).
Moniteur des Colonies (Paris).
Bulletin des Mines (Paris).
Bulletin de l'Association scientifique algérienne (Alger).
Bulletin du Comice agricole (Médéa).
Bulletin de l'Académie d'Hippone (Bone).
Bulletin de renseig. coloniaux (Paris).
Revue géographique internationale (Paris).
Handels-Zeitung (Saint-Gall).
Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik (Vienne).
Mittheilungen der afrikanischen Gesellschaft in Deutschland (Berlin).
Oesterreichische Monatsschrift für den Orient (Vienne).
Zeitschrift für wissenschaftliche Geographie (Lahr).
Aus allen Welttheilen (Leipzig).
Deutsche Kolonialzeitung (Francfort s/M).
Chamber of Commerce Journal (Londres).
African Times (Londres).
Antislavery Reporter (Londres).
Aborigine's Friend (Londres).
African Repository (Washington).
Observer (Monrovia).
Esploratore (Milan).
Cosmos (Turin).
Bollettino della Societa africana d'Italia (Naples).
Esplorazione (Naples).
Marina e Commercio, e Giornale delle colonie (Rome).
Boletin de la Exploradora (Vitoria).
Africa oriental (Mozambique).
O Africano (Quilimane).
Jornal das colonias (Lisbonne).
As colonias portuguezas (Lisbonne).
Revista de Estudos Livres (Lisbonne).
Réveil du Maroc (Tanger).

AUTRES PUBLICATIONS CONSULTÉES

Tour du monde (Paris).
Revue de géographie (Paris).
Revue maritime et coloniale (Paris).
Indépendant (Constantine).
Moniteur de l'Algérie (Alger).
Dr A. Petermann's Mittheilungen (Gotha)
Proceedings of the royal geographical Society and monthly Record of geography (Londres).
Natal Mercury (Durban).
Cape Argus (Cape-Town).
West African Reporter (Sierra Léone)

Etc., etc.

SOMMAIRE

OUVRAGES REÇUS :

Congreso espagnol de Geografia colonial y mercantil. Conlusiones votadas y aprobadas en las sesiones de los dias 6 à 12 de noviembre de 1883. — Madrid, in-4°, 6 p.

A l'assaut des pays nègres. Journal des missionnaires d'Alger dans l'Afrique équatoriale. Paris (Œuvre des Écoles d'Orient, 12, rue du Regard), 1884, in-8°, 347 p. avec gravures et carte.

Notice historique sur deux inscriptions romaines trouvées au Ksar-Mezouar (Tunisie), en 1881-82, par M. Alex. Papier, président de l'Académie d'Hippone. — Bone, 1883, in-8°, 21 p. et pl.

Bericht über das IX Vereinsjahr erstattet vom Vereine der Geographen an der Universität Wien. — Wien, 1884, in-8, 26 p.

Original Map of South African, containing all South African Colonies and Native Territories, by Rev. A. Merensky. Berlin (Simon Schropp'sche Hof-Landkarten Handlung), 1884. $^1/_{2,500000}$, 4 feuilles. Fr. 16.

Genève. — Imprimerie Charles Schuchardt.

h

GENÈVE
H. GEORG, LIBRAIRE-ÉDITEUR
MÊME MAISON A BALE ET A LYON

L'AFRIQUE
EXPLORÉE ET CIVILISÉE

JOURNAL MENSUEL

DIRIGÉ PAR

M. Gustave MOYNIER

Membre de la Commission internationale de Bruxelles pour l'exploration et la civilisation de l'Afrique centrale; membre correspondant de l'Académie d'Hippone, et des Sociétés de géographie de Marseille, de Nancy, de Loanda et de Porto.

RÉDIGÉ PAR

M. Charles FAURE

Secrétaire-Bibliothécaire de la Société de géographie de Genève, membre correspondant des Sociétés de géographie de Lisbonne, de Loanda, de Porto et de Saint-Gall.

L'Afrique paraît le premier lundi de chaque mois, par livraisons in-8º d'au moins 20 pages chacune; le texte est accompagné de cartes, chaque fois que cela paraît nécessaire.

Le prix de l'abonnement annuel, **payable d'avance**, est de **10 francs**, port compris, pour tous les pays de l'Union postale (première zone); pour les autres, 11 fr. 50.

Tout ouvrage nouveau relatif à l'Afrique, dont il est envoyé deux exemplaires à la Direction, **a droit à un compte rendu.**

Adresser tout ce qui concerne la **rédaction** à **M. Gustave Moynier. 8, rue de l'Athénée, à Genève (Suisse).**

S'adresser pour les abonnements à l'éditeur, M. H. Georg, à Genève ou à Bâle.

On s'abonne aussi :

Dans tous les bureaux de poste de la Suisse.
Chez MM. Ch. Delagrave, libraire, 15, rue Soufflot, à Paris.
Muquardt, libraire de la Cour, 45, rue de la Régence, à Bruxelles.
Dumolard frères, libraires, Corso Vittorio Emmanuele, 21, à Milan.
F.-A. Brockhaus, libraire, Querstr., 29, à Leipzig.
L. Friederichsen et Cie, libraires, Admiralitätsstr, 3/4, à Hambourg
Wilhelm Frick, libraire de la Cour, Graben 27, Vienne (Autriche).
Trubner et Cie, libraires, Ludgate Hill, 57/59, à Londres E. C.
Et chez les principaux libraires de tous les pays.

AVIS. — *Nous mettons à la disposition de nos nouveaux abonnés, au prix de 10 fr. chacun, un certain nombre d'exemplaires complets de la IIme, de la IIIme et de la IVme année. La Ire est épuisée.*

BULLETIN MENSUEL (*2 juin 1884*).[1]

L'établissement du protectorat de la France sur la **Tunisie** facilitera l'exploitation des richesses minières de ce dernier pays. Depuis un certain temps la compagnie des **mines de fer** de Mokta-el-Adid faisait explorer les territoires des Mukaras et des Nefzas en Kroumirie. Ayant reconnu la valeur des gisements qui s'y trouvent, elle a demandé au gouvernement tunisien une concession, pour l'exploitation de laquelle elle créera un port dans la baie du cap Serrat, plus deux lignes de chemin de fer de 70 kilom. pour relier le Djebel-Bellif, centre de la concession, avec Tabarka d'une part, et avec le port de Serrat de l'autre.

Quelque lente que puisse paraître la marche envahissante du **Mahdi**, les progrès n'en sont pas moins visibles d'un mois à l'autre. Maître des routes du Nil à la mer Rouge, qui ne lui sont plus disputées, il a rallié sous ses drapeaux toutes les tribus du Soudan proprement dit, de manière à isoler complètement les garnisons de Kassala, de Sennaar, de Khartoum, qui peuvent faire de temps à autre quelque sortie heureuse, mais doivent bien vite se renfermer dans la place, sans espoir de voir se rompre le cercle de fer qui se rétrécit toujours davantage autour d'elles, aucunes troupes ne cherchant à les dégager ni à faciliter leur évacuation. De Khartoum quelques centaines de personnes ont pu profiter de ce que le désert de Korosko n'était pas encore occupé par les partisans de Mohamed-Hamed, pour gagner Assouan, avant la chute de Chendy et de Berber. Mais aujourd'hui les émissaires du Mahdi, enhardis par l'inaction des Égyptiens et des Anglais, menacent Dongola et Assouan, et les communications avec la capitale du Soudan sont coupées. Comment les nouvelles de Gordon parviennent-elles au Caire ? Nous l'ignorons. Les messagers qui lui sont envoyés d'Égypte ne peuvent plus dépasser Dongola ni Korosko. Les difficultés de sa retraite augmentent de jour en jour. Il ne reste à sa disposition que la voie du Nil, encore les deux rives de celui-ci sont-elles occupées par des adhérents du Mahdi, aux projectiles desquels Gordon a pu échapper jusqu'ici, dans ses courses sur le fleuve avec ses bateaux à vapeur. Il a même réussi à les éloigner des bords du Nil, mais sans pouvoir leur infliger de défaites, ces bandes

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

étant insaisissables. On parle d'une expédition à envoyer à son secours, quand les eaux du fleuve auront assez grandi pour permettre la navigation; mais les garnisons de Dongola et d'Assouan tiendront-elles jusque-là; et à supposer qu'elles puissent continuer à occuper ces points, les troupes du Mahdi n'arrêteront-elles pas les vapeurs qui remonteront le Nil et ceux qui chercheront à le descendre depuis Khartoum, dans les endroits où les rapides et les cataractes obligeront à s'arrêter, à descendre à terre, et leur nombre n'aura-t-il pas facilement raison du corps expéditionnaire envoyé par cette voie au secours de Gordon? Plus on se hâtera, plus on aura de chances de ne pas arriver trop tard. Il n'est nullement nécessaire d'attendre jusqu'en juillet pour faire avancer ces troupes de secours. Sir Samuel Baker a fait à deux reprises l'expérience qu'il n'est pas impossible de gagner Khartoum, depuis le Caire, au printemps. La première fois, il quitta le Caire avec sa femme, le 15 avril 1861, et atteignit Korosko le 11 mai, puis traversa le désert juste à l'époque où nous nous trouvons; la seconde fois, son expédition composée de six steamers, quinze sloops et quinze dahabiehs, devait partir du Caire en juin 1869; les steamers démontés et les machines devaient être transportés à travers le désert de Korosko, sous le commandement de M. Higginbotham. Alors on ne jugeait pas impraticable la traversée du désert à ce moment de l'année, et si le matériel de l'expédition ne partit que le 29 août, ce n'est pas qu'on la crût dangereuse, c'était simplement qu'on voulait la rendre impossible, parce qu'elle était destinée à supprimer la traite sur le Haut-Nil.

Les **missionnaires** romains ont établi une nouvelle station à **Souérou,** entre leurs établissements de Tabora et du Victoria-Nyanza. A cet effet ils se sont adressés à Mirambo, dans les États duquel se trouve ce nouveau poste, pour lui demander l'autorisation de le créer. Mirambo les a très bien reçus dans sa ville royale de Konongo qu'ils ont trouvé fortifiée par une enceinte de troncs d'arbres, assez longs, reliés solidement les uns aux autres. Au-dessus de la petite porte qui y donne entrée étaient suspendus de nombreux boucliers de peau d'éléphant, pris peu auparavant par Mirambo sur les Wa-Touta. Le roi leur donna un de ses officiers pour les conduire dans l'Ou-Kouné, les présenter à ses gens comme ses amis, donner les ordres nécessaires afin qu'on ne leur suscitât aucune difficulté, et pour les guider dans la recherche d'un emplacement. Dans le trajet de Konongo à l'Ou-Kouné, ils traversèrent le lit de la rivière Gombé, alors à sec, mais qui, à l'époque des pluies, se remplit sur une largeur de 90^{m}. Un pont de 150^{m}, reposant sur de larges pieux,

assure alors les communications entre les deux rives. Grâce à l'officier de Mirambo, ils reçurent partout un accueil amical et empressé. Comme on savait qu'ils soignaient les malades, la porte de leur tente était assiégée chaque soir par une quantité d'infirmes. Entrés dans l'Ou-Kouné, ils trouvèrent sur le penchant d'une colline un établissement de forgerons indigènes, qui fabriquaient assez habilement des lances, des flèches, des haches et des balles de fusil. Au milieu de la case était un grand brasier alimenté par du charbon de bois; au-dessus, une petite construction en maçonnerie soutenait un grand vase en terre, sorte de creuset que l'on remplissait de petites pierres ferrugineuses qui se trouvaient dans le voisinage. Autour du foyer étaient placés huit soufflets, deux par deux, de manière que quatre hommes pussent les faire fonctionner tous. L'effet en était surprenant ; en quelques instants les pierres entraient en fusion, le métal tombait au fond de l'appareil, et les matières étrangères flottaient à la surface comme un épais bitume. Les missionnaires choisirent le village du chef Souérou, bâti au pied d'une colline, dans un district riche en sources, et où abondent le riz, les pois, les lentilles, et aussi le bétail : bœufs, moutons et chèvres. Le chef leur fit construire une habitation, et leur promit de leur confier l'éducation de ses enfants.

Sans être aussi intelligent que Mirambo, le chef de l'**Ou-Gouha, Kasanga,** exerce à l'ouest du Tanganyika une grande influence. Son territoire s'étend sur une longueur de 190 kilom. le long de la côte du lac, du Loukouga à la frontière de l'Ou-Goma, jusqu'à 90 kilom. à l'intérieur. Lors du passage de Cameron, saisi d'une crainte superstitieuse, il refusa la visite de l'explorateur, sous prétexte que des hommes qui se vêtaient entièrement, corps, pieds et mains, ne pouvaient être que des sorciers de la pire espèce. Aujourd'hui, sous l'influence des **missionnaires anglais,** il se promène dans ses rues vêtu à l'européenne. D'après une lettre de M. Griffith, publiée dans le *Chronicle*, journal de la Société des missions de Londres, le nom de Kasanga est un titre héréditaire, comme celui des Pharaons d'Égypte. La dignité de chef passe toujours au neveu, fils d'une sœur, afin de conserver la pureté de sang des héritiers et de prévenir les factions que pourraient créer les enfants du chef, comme il en existe en permanence, à l'est du lac, chez les Wa-Ha, les Wa-Songué, les Wa-Vinza, chez lesquels existe le principe d'hérédité par les propres fils du chef. Kasanga est en bonnes relations avec les chefs des territoires voisins du sien ; en temps de guerre, il est leur héros, et a le pouvoir de les rassembler de très loin. Le chef de Kiyombo, près du Congo supérieur, est un de ses amis les plus constants

et les plus loyaux ; ils échangent souvent des présents entre eux ; en outre l'union est cimentée par des mariages entre les familles régnantes. L'importance de Kasanga s'est accrue depuis que les missionnaires se sont établis dans son pays. Il commande la route commerciale de l'ouest, et les connaissances supérieures qu'on lui prête, parce qu'il est en rapport avec les Arabes et les Européens, font qu'on le consulte sur toutes les affaires politiques de quelque importance. Les chefs et leurs gens le visitent de très loin, et avant de repartir, ils veulent voir la demeure de l'homme blanc et ses meubles qui les étonnent beaucoup. Kasanga est âgé de 60 ans ; il a des infirmités causées peut-être par l'abus du pombé. Le rang d'un chef dépendant du nombre de ses femmes, il en a 200. Comme tous les potentats africains, il a été guerrier, et son ancienne nature reparaît, quand les gens de l'Ou-Goma négligent de lui payer le tribut : peaux de léopards, ivoire, canots, etc. Depuis l'installation des missionnaires chez lui, il a cependant cessé de faire la guerre aux Wa-Goma, comme il la faisait auparavant.

M. **Selous** a exploré une nouvelle partie du haut-pays, au **sud du Zambèze**, près du cours supérieur de la Sabi, et en a envoyé aux *Proceedings* de la Société de géographie de Londres une courte description, avec une carte esquisse corrigeant quelques erreurs des cartes de Baines et de Mauch. Arrivé aux sources de l'Hanyane ou Manyane, tributaire du Zambèze, il les a trouvées plus au sud que ne l'indique Baines. Sur le versant méridional, les eaux coulent dans la Rouzaroué, un des principaux affluents de la Sabi. Pour passer de l'Hanyane aux sources de la Mazoé, M. Selous a traversé un plateau élevé, en forme de dôme, saturé d'eau, et fournissant les sources de toutes les rivières voisines. Il estime que c'est le point culminant de toute cette partie de l'Afrique ; un vent froid du S.-E. y souffle presque sans interruption, si âpre et si piquant qu'il semble venir directement des régions polaires antarctiques ; partout où il y a des arbres, ils sont courbés au N.-O. par le vent dominant. Aucune partie de l'Afrique méridionale, dit M. Selous, n'est aussi propre à être habitée par des Européens ; les meilleures parties du Transvaal ne peuvent lui être comparées. Le sol est très bien arrosé, les sécheresses et les famines y sont inconnues ; nulle part non plus les natifs n'ont d'aussi abondantes récoltes.

Plus à l'ouest, M. **Edward Clayton** a fait visite à Lobengula, roi des **Matébélés,** pour obtenir de lui, en faveur de M. John Swinburn, le renouvellement de la concession minière pour les gisements aurifères situés entre la Shasha et la Rhamakoan. Au commencement de février,

on craignait beaucoup que la sécheresse ne détruisît les récoltes. Dès lors la pluie est tombée pendant une vingtaine de jours, et la famine est prévenue. Mais jusqu'à cette chute de pluie, la sécheresse avait été telle, que presque tous les bestiaux enlevés aux Ba-Mangwato du lac Ngami avaient succombé. La perspective d'une bonne récolte a ramené dans le pays la paix et la tranquillité. Presque tous les Européens, chasseurs ou missionnaires se sont rendus plus au sud pour échapper à la disette.

Aux **Spelonken** des pluies diluviennes ont eu des conséquences désastreuses pour les **missionnaires suisses**; leurs chambres ont été remplies d'eau, et MM. H. Berthoud et Mingard ont eu de violentes attaques de fièvre. De plus, la maison que M. H. Berthoud construisait sur un point plus élevé et plus salubre que la station de Valdézia, pour y établir son frère Paul revenant d'Europe, a été entièrement ruinée par les pluies. Ce dernier a rencontré à Pietermaritzbourg, son ancien collègue, M. Creux, en route pour l'Europe, afin d'y rétablir sa santé. Dès lors M. Creux est heureusement arrivé en Suisse.

A la côte orientale, M. **Wilcox,** missionnaire américain, a continué à travailler au milieu de la population de race zoulou qui habite autour de la baie d'**Inhambané**. Quoique son poste de Cocha soit situé dans un endroit élevé, et par conséquent plus salubre que les terres basses du bord de la mer, il compte choisir un lieu plus élevé encore, et croit que toute cette région pourra devenir salubre et habitable à mesure que le christianisme et la civilisation en changeront les conditions. Oumzila a quitté sa résidence d'Oumoyamoulé, pour se rapprocher de la Sabi, dont le voisinage lui paraît plus sain que la région où il habitait jusqu'ici. M. Wilcox attribue une grande importance à l'extension de la mission américaine dans ce champ immense du Zoulouland au Zambèze.

M. et Mme **Jacottet** sont arrivés au **Lessouto** à la fin de mars; leur première impression a été très favorable; le contraste entre l'État libre qu'ils venaient de traverser, depuis Aliwal-North, et où ils n'avaient rencontré que quelques rares fermes avec quelques arbres et un ou deux champs de maïs, est des plus frappants. « Au Lessouto, » écrit M. Jacottet, « des cultures de tous les côtés; de splendides champs de maïs, de blé, de mabélé, réjouissent les yeux; on aperçoit sur le flanc des montagnes la fumée de nombreux villages... On a laissé la civilisation pour entrer dans la barbarie, c'est du moins ce qu'on dit et ce qu'on pense; et au contraire on trouve un peuple industrieux, travailleur, sachant, malgré les difficultés, tirer de son sol le meilleur parti possible. On comprend alors ce que l'on appelle, au sud de l'Afrique, arracher un

pays à la barbarie pour le conquérir à la civilisation. Le Lessouto barbare est un des pays les mieux cultivés de toute l'Afrique du sud ; conquis à la civilisation, c'est-à-dire pris par les Anglais ou les Boers, il serait aussitôt partagé en fermes ; les cultures disparaîtraient, les moutons feraient leur apparition, et un sol qui réussissait à nourrir et à enrichir 150,000 à 200,000 noirs, suffirait à peine à faire vivre ou végéter 15,000 à 20,000 Boers... Sous le rapport de la culture, on peut dire hardiment que le Lessouto est le pays le plus avancé de toute la colonie, sauf peut-être les environs du Cap. Un fait à noter, c'est que depuis quinze ans, on a acheté au Lessouto plus de charrues que dans tout le reste de la colonié ; et cependant la population du Lessouto est à celle de la colonie dans la proportion de 1 à 4 ou 5. »

Avant de se mettre en route pour l'intérieur, le Dr **Holub** a, par l'exposition des objets qu'il a apportés d'Europe, et par des conférences sur les tribus be-chuana, cherché à intéresser à son entreprise les habitants de Capetown. En outre, afin d'accoutumer ses compagnons de voyage aux fatigues que rencontrent les explorateurs, il a fait avec eux une excursion de quelques semaines dans les **monts Somerset** pour en étudier la géologie, la flore et la faune. Au point de vue géologique il n'a rien trouvé de remarquable ; la saison n'était pas non plus très favorable pour les collections de plantes ; en revanche il en a fait d'assez riches d'animaux pour les musées d'Europe.

L'**Association internationale du Congo**, — c'est le nom sous lequel se présentent depuis quelque temps les directeurs de l'œuvre poursuivie sur ce fleuve par Stanley — a publié récemment des extraits du journal de voyage de l'explorateur, de Stanley-Pool aux chutes de Stanley, soit du 24 août 1883 au 20 janvier 1884. Quoique ces extraits renferment très peu de détails scientifiques, ils ont leur utilité en ce sens qu'ils nous apprennent où ont été fondées les nouvelles stations créées le long du fleuve, et dans quel état sont les anciennes. C'est ainsi que nous voyons une station de Kouamouth établie à l'embouchure du Quango, et que nous apprenons qu'à Bolobo, un différend survenu entre la tribu des Ba-Yanzi et M. Brunfaut a retenu 18 jours Stanley, obligé de relever et d'approvisionner la station qui avait été brûlée ; au retour l'explorateur la trouva derechef incendiée à la suite d'hostilités nouvelles entre M. Brunfaut et le chef de la contrée, Ibaka.

C'est la station de l'Équateur qui a servi de base d'opération au voyage en amont jusqu'aux chutes de Stanley, accompli en compagnie de Roger et de 68 hommes, répartis sur les trois vapeurs, l'*En avant*, le *Royal*, et

l'*Association internationale africaine*, plus une baleinière. Chemin faisant Stanley conclut des traités avec les chefs d'Ouranga sur la rive gauche, à l'embouchure du Loulemgou, de Bangala, sur la rive droite, de Roubounga et d'Oupoto, deux localités situées vis-à-vis l'une de l'autre, sur les deux rives du fleuve. Le 15 novembre il se perd dans les méandres du Congo, et au bout de quelques heures de navigation, s'aperçoit qu'il remonte un des affluents de droite (vraisemblablement l'Itoumbiri); il le redescend bien vite et poursuit sa route. Le 15 novembre, sa flottille arrivait à l'embouchure de l'Arououimi, et jetait l'ancre sur la rive droite de ce tributaire, en face des villages, qui, en 1877, lancèrent contre lui tant de canots de guerre. Cette fois encore les gros tambours résonnent, les rives se couvrent de gens en armes, mais deux canots seulement s'avancent et demeurent en observation. Après une heure d'attente Stanley lance ses steamers à toute vapeur, en serrant la rive, et passe devant les villages dont les habitants sont stupéfaits du bruit de la vapeur, de l'agitation des roues, de la rapidité de la course. Ils entrent en négociations et cherchent à détourner l'explorateur de l'idée de faire une reconnaissance de l'Arououimi. Stanley persiste dans son projet, et remonte la rivière, sans rencontrer des dispositions hostiles chez les populations riveraines. Arrivé au village de Yambounga près duquel se trouvent des rapides, il redescend l'Arououimi et en regagne l'embouchure dans le Congo; cette excursion lui avait pris cinq jours. Il est infiniment regrettable que l'extrait de son journal soit si succinct, sur ce point surtout, car, à part l'indication des noms de Berré et d'Ouerré donnés à la rivière dans certaines parties de son cours, d'où Stanley conclut que c'est évidemment l'Ouellé de Schweinfurth, nous n'apprenons rien sur l'Arououimi, sur sa direction, sa largeur moyenne, sa vitesse, la couleur de ses eaux, ses affluents de droite ou de gauche, éléments importants pour la solution du problème si catégoriquement tranché par l'explorateur (p. 141). Le seul fait caractéristique extrait du journal, c'est que les Arabes du Soudan s'avancent jusqu'ici, et vendent des perles aux habitants des villages de l'Arououimi. Ce sont vraisemblablement les mêmes Arabes, — et non ceux de Nyangoué, comme nous l'avons pensé précédemment, — qui apportent des perles aux riverains du lac Key-el-Aby, découvert par Rafaï-Aga.

En continuant à remonter le Congo, Stanley rencontre une flottille immense composée de plus de mille canots, qui passent au large, sans aucune démonstration hostile. Mais en arrivant devant les villages Ma-Wembé, le long de la rive droite, il constate une horrible scène de dévas-

tation et d'incendie; les palmiers et les bananiers sont rôtis par le feu; la population anxieuse est massée sur la rive. Une troupe armée a attaqué les villages pendant la nuit; les guerriers qui ont tenté de résister ont eu la tête tranchée, des femmes et des enfants ont été emmenés en esclavage, et ceux qui peuvent émigrer vers l'ouest, se jettent dans des canots pour descendre le fleuve. Le lendemain Stanley aperçoit au bord de l'eau le camp des chasseurs d'hommes, auteurs du ravage des villages Ma-Wembé. Il remonte encore jusqu'aux chutes qui portent son nom, et fonde, à quelques kilomètres en aval de la première, une dernière station, dans l'île de Wana-Rousani, peuplée d'environ 1500 âmes, salubre, abondant en vivres et d'un accès facile. Après avoir pourvu de vivres pour une année, la station gardée par 30 noirs, Zanzibarites et Haoussas, et envoyé un message à M. Storms à Karéma, Stanley redescend le fleuve, et, à chaque station, scelle par l'alliance du sang les traités conclus avec les chefs indigènes.

Quoique les extraits du journal ne renferment aucune indication sur la teneur de ces **traités**, nous pouvons nous en représenter les conditions, vraisemblablement les mêmes que celles des contrats passés avec les chefs des bords du Quillou.

Peut-être renferment-ils quelques traits nouveaux ; au moins voyons-nous dans la communication que M. Sanford, membre de la Commission exécutive de l'Association internationale africaine, a faite au Président des États-Unis d'Amérique, que l'Association internationale du Congo a obtenu, par les traités, des territoires pour y créer des **États Libres**; qu'elle a adopté, pour elle-même et pour ces États Libres, le drapeau de l'Association internationale africaine, étoile d'or sur fond bleu; qu'elle a décidé, ainsi que les dits États, de ne prélever aucun droit de douane sur les marchandises ou articles importés dans ces territoires, ou apportés par la route construite le long des cataractes du Congo, et cela, en vue de permettre au commerce de pénétrer dans l'Afrique équatoriale. Ils garantissent aux étrangers qui s'établissent sur leur territoire le droit d'acheter, de vendre, de louer des terres ou des bâtiments, d'établir des maisons de commerce, et d'y trafiquer, à la seule condition d'obéir aux lois. Ils s'engagent en outre à n'accorder aux citoyens d'une nation aucun avantage sans l'étendre immédiatement aux citoyens de toutes les autres, et à faire tout ce qui sera en leur pouvoir pour empêcher la traite. C'est sur cette déclaration que le sénat des États-Unis a reconnu le drapeau de l'Association internationale du Congo comme drapeau d'un gouvernement ami.

Dès lors des démarches ont été faites auprès d'autres gouvernements, pour les amener à imiter l'exemple des États-Unis. Mais la *Norddeutsche Allgemeine Zeitung* a fait remarquer à cette occasion que, jusqu'à présent, on ignore ce qu'est ou qui est l'Association internationale africaine. « Elle a, dit ce journal, un président honoraire et un secrétaire général, mais ses statuts n'ont point été publiés, et l'on ne sait pas si elle possède des droits de corporation. Elle a de nombreux organes, mais on ne sait pas qui est l'Association aux yeux de la loi, et qui a le pouvoir de disposer ultérieurement de ces territoires? Même en Amérique, on désire avoir plus de lumière à cet égard. L'envoi à la côte occidentale d'Afrique du Dr Nachtigal, membre, lui aussi, de la Commission exécutive de l'Association internationale africaine primitive, et l'appui donné, par le gouvernement allemand, aux protestations des Chambres de commerce de Hambourg, de Brême et de Francfort sur le Mein, contre le traité anglo-portugais relatif au Congo, font pressentir que l'opposition de l'Allemagne à ce traité sera au moins aussi vive que celle qu'il a soulevée d'emblée en Angleterre, au Portugal et en Hollande.

Quoique le Parlement anglais ne s'en soit pas encore occupé, le gouvernement portugais a cru pouvoir déclarer aux Cortès, dans la séance du 9 mai, qu'il se considérait dès à présent comme tenu de pourvoir à l'occupation des territoires visés par le traité. Un projet de loi dû à l'initiative parlementaire de M. Luciano Cordeiro, secrétaire général de la Société de géographie de Lisbonne, propose de constituer une province du Congo, ayant pour chef-lieu Cabinda, et pour centres secondaires Landana, Banana, Ponta de Lenha, Boma et Noki. Cette déclaration prématurée ne nous paraît pas de nature à faciliter le règlement de ce qu'on est convenu d'appeler la question du Congo.

Sans faire autant de bruit, l'**expédition de Brazza** suit son cours régulier, étudie le pays, fonde des stations et des postes qui relient l'Atlantique au Congo par l'Ogôoué et l'Alima. Le Dr Ballay a reconnu le cours complet de cette dernière rivière; le bassin du Nconi, important affluent de l'Ogôoué, a été exploré par M. de Lastour, en vue d'une route à y ouvrir; MM. Thollon, Jacques de Brazza et Pecile ont fait des collections d'histoire naturelle, de dessins et de photographies, et des observations météorologiques, sans négliger l'étude des langues et dialectes des tribus de cette région. De Brazzaville, où Savorgnan de Brazza se trouve maintenant, il a fait de fréquentes excursions sur le Congo et dans l'intérieur des terres, à la recherche d'une route encore plus directe que celle de l'Ogôoué et de l'Alima, entre le Congo et les

possessions françaises de la côte du Gabon. Le nombre des stations entre le cap Lopez et Brazzaville s'élève à 22, et la mission compte en créer encore dix autres. Le levé de l'Ogôoué est terminé, ainsi que celui de la partie du pays qui s'étend entre ce fleuve et l'Alima. Aujourd'hui le gouvernement français correspond avec l'Association internationale du Congo, pour régler les relations réciproques de la mission de Brazza et de l'entreprise dirigée par Stanley, à laquelle la France a promis de n'apporter aucun obstacle, en même temps qu'elle a pris l'engagement de respecter les territoires de l'Association. Tout permet donc d'espérer que ce règlement se fera à l'amiable. Puisse-t-il en être de même de la question générale de la navigation du Congo !

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

La mission topographique de Tunisie est rentrée en France, après avoir achevé le levé du territoire situé au sud du parallèle de Sfax, et comprenant les chotts Fedjed, Djerid et Rharsa, jusqu'à la frontière de l'Algérie. Commencés il y a trois ans, les travaux nécessaires à l'établissement de la carte de la Régence, se trouvent terminés.

La question de la mer intérieure des chotts de Tunisie n'est pas complètement abandonnée par le gouvernement français. Le président du Conseil des ministres, M. Jules Ferry, a promis à M. de Lesseps que la commission nommée pour l'examiner en sera saisie de nouveau. M. de Lesseps espère que le gouvernement ne refusera pas son autorisation à M. Roudaire, qui ne demande ni concession ni garantie d'intérêt.

D'après le *Bulletin de la Société italienne de géographie,* M. Maurizio Buonfanti a traversé l'Afrique, de Tripoli au golfe de Guinée, par le Fezzan, le Bornou, Tombouctou et le Dahomey. Nous reviendrons sur cet important voyage qui s'est accompli sans bruit.

M. G. Revoil, obligé de renoncer à son expédition sur le Djouba supérieur, s'est rendu à Zanzibar, d'où il revient en France.

M. le capitaine Gissing a été nommé vice-consul anglais à Mombas, où les vapeurs d'Aden à Zanzibar toucheront chaque quinzaine. Les missionnaires de Frere-Town craignent qu'il n'en résulte une forte importation de spiritueux dans cette partie de la côte. Le vice-consul a promis de faire son possible pour l'empêcher.

D'après un rapport de sir John Kirk, de Zanzibar, M. Hore a été frappé d'une attaque de paralysie, qui l'a empêché de terminer la reconstruction du steamer du Tanganyika. On espère qu'il pourra bientôt la reprendre, les effets de telles attaques, assez fréquentes dans ces parages, n'étant d'ordinaire que temporaires.

Un traité d'alliance et d'amitié a été conclu entre le chef ba-rolong, Sepinare Moroko, et le Président de l'État libre du fleuve Orange.

Un petit vapeur de 12^{m} de long, 2^{m},50 de large, et d'une vitesse de 15 kilom. à l'heure, a été lancé sur le Vaal, près de Potchefstroom.

Il s'est fondé récemment à Berlin une société d'exportation allemande qui se propose de fonder des comptoirs sur la côte orientale d'Afrique. M. le comte de Pfeil, qui y a fait dernièrement un voyage, estime que c'est la côte entre Zanzibar et Mozambique qui se prêterait le mieux aux établissements projetés.

Le roi de Portugal a approuvé l'acte de société de la Compagnie qui se charge de la construction du chemin de fer de la baie de Delagoa à la frontière du Transvaal. De là, un syndicat hollandais prolongera la ligne jusqu'à Prétoria.

L'*Export* a reçu de Lisbonne une dépêche l'informant que le but du voyage du Dr Nachtigal à la côte occidentale d'Afrique est d'arborer le drapeau de l'Empire allemand à Angra Pequena.

Le Dr Höpfner, qui a déjà fait l'année dernière une exploration du bassin du Cunéné et du Damaraland au point de vue des gisements miniers, se propose de visiter, en compagnie d'un jeune naturaliste allemand, l'Ovampo, et de pénétrer par là dans l'Afrique équatoriale. Un membre de la Société de géographie de Brême lui a donné de bons instruments d'astronomie; en retour, il enverra à cette Société des rapports et les cartes qu'il dressera.

Les missionnaires américains de Baïlounda ont obtenu du roi du Bihé l'autorisation de créer une station à Komondongo, à quelque distance de sa capitale.

Le lieutenant Wissmann a communiqué à la Société de géographie de Berlin que le Mouata-Yamvo a été assassiné à l'instigation de la Loukokécha, sa corégente.

La mort du Dr Pogge à Loanda ne privera pas la Société africaine allemande des résultats de son exploration dans le bassin méridional du Congo. Son journal est parvenu à Berlin; nous aurons sans doute à y revenir dans un prochain numéro.

Le Dr Zintgraff, parti avec le Dr J. Chavanne pour le Congo, a emporté avec lui un phonographe, afin de fixer le langage et les mélodies des tribus inconnues jusqu'ici. Les plaques employées en Afrique seront expédiées à Berlin, où on leur fera reproduire les sons qu'elles auront reçus.

Le *David Williamson*, destiné à la mission du Vieux Calabar, est parti pour sa destination. Les stations étant à plus de 100 kilom. de la côte, il sera d'une grande utilité pour les établissements missionnaires actuels.

A l'instigation de M. Noirot, des plantations d'eucalyptus ont été faites à Kayes et à Bamakou, où elles contribueront à l'assainissement de ces postes.

Le personnel du bureau du haut Sénégal construit un modèle d'embarcation à voiles, à fond plat destiné à la navigation sur le Niger. Plus tard des ouvriers spéciaux, seront envoyés à Bamakou, pour en construire sur place afin d'éviter le difficile transport à dos de mulets de bateaux démontables.

Le câble télégraphique qui doit relier le Sénégal à Ténériffe et à l'Europe aura son point d'atterrissement à Dakar et non à Saint-Louis.

Le ministre de France à Tanger, M. Ordega, négocie avec le sultan du Maroc au sujet d'une rectification de la frontière du Sud-Oranais, pour mettre fin aux incursions des pillards marocains sur territoire algérien.

M. de Foucauld a fait récemment, en compagnie du célèbre rabbin Mardochée, un voyage de Fez au Wadi-Draa, par le Wadi-el-Abid et le Grand Atlas. Son itinéraire sur le versant méridional de l'Atlas permettra de rectifier les erreurs des cartes antérieures, dressées sur de simples renseignements, la partie qu'il a parcourue n'ayant été visitée avant lui par aucun Européen.

LA PROVINCE ÉGYPTIENNE DU BAHR-EL-GHAZAL

Quoique l'attention publique se porte presque exclusivement sur la partie centrale du Soudan égyptien, sur Khartoum et les voies qui y conduisent d'Assouan et de Dongola, la partie méridionale connue sous le nom de Provinces de l'Équateur et du Bahr-el-Ghazal, n'en est pas moins digne d'intérêt. D'autant plus que, sous l'administration de gouverneurs européens, Emin-bey, pour le territoire à l'est du Nil-Blanc, et Lupton-bey, préposé à la province du Bahr-el-Ghazal, ce pays a pu jusqu'ici résister aux bandes envahissantes du Mahdi, et continuer à réaliser les progrès inaugurés par Baker, Gordon et Gessi. Abandonnées par le gouvernement égyptien, ces provinces feront vraisemblablement retour à la barbarie à laquelle elles avaient été récemment arrachées, et la porte du nord se fermera sans doute pour un temps, devant ceux qui tenteraient d'y rentrer pour les explorer et les civiliser. Au moins devons-nous profiter du moment actuel, pour faire connaître à nos lecteurs ce que nous apprennent de ce pays ceux qui y sont encore aujourd'hui, nous nous bornerons à la province du Bahr-el-Ghazal, et aux dernières explorations de Lupton-bey dans la partie occidentale de ce territoire, d'après les renseignements communiqués à la Société de géographie de Londres et publiés dans les *Proceedings* de cette Société.

La province du Bahr-el-Ghazal est située entre les 6°,30 et 9°,30 latitude nord, et les 22°,40 et 28°,40 longitude est de Paris. Bornée au nord par le Bahr-el-Arab, elle s'étend vers le sud jusqu'à quelques journées de marche du Congo. Ce qui la caractérise ce sont les vastes plaines ou steppes et les épaisses forêts qui couvrent des centaines de kilomètres carrés. Tout ce territoire est drainé par de nombreux cours d'eau et rivières, affluents du Bahr-el-Ghazal, qui, à l'époque des pluies, en transforment la plus grande partie en une immense nappe, si bien qu'il est difficile de trouver un coin de terre sèche pour y dresser son camp.

Avant 1878, il était tout entier entre les mains des chasseurs d'esclaves, dont Gessi-pacha brisa le pouvoir après de sanglants combats. Puis il établit un gouvernement juste et bon, rendit la confiance aux indi-

gènes et encouragea un commerce légitime. Pendant ce temps Lupton travaillait avec Emin-bey à l'exploration du pays des Bari, des Latouka et des Chouli. A la mort de Gessi, en 1881, il fut nommé gouverneur de la province du Bahr-el-Ghazal, et s'efforça de marcher sur les traces de son prédécesseur.

Pour maintenir ce territoire dans la dépendance de l'Égypte, il a eu six compagnies de troupes régulières et quatre de bachibozouks, gardant généralement les stations et veillant sur les affaires locales. Mais la grande force du gouvernement résidait dans les *Besingers*, esclaves armés, auparavant au service des chasseurs d'esclaves. Armés de fusils à deux coups, ils sont bons tireurs, soldats fidèles, et coûtent peu : quelques poignées de grain leur suffisent pour la marche ; l'uniforme leur paraît un article superflu ; la plupart d'entre eux sont recrutés du pays des Niam-Niam ; en réalité ce sont eux qui font tous les travaux pénibles.

Quant au commerce, les principaux objets sont l'ivoire, le caoutchouc, la gomme, le tamarin, qui abondent, mais couvrent à peine les frais de transport. Le pays pourrait produire du coton de quoi fournir le monde entier. Il y a aussi abondance de bon bois, que l'on envoie à Khartoum pour la construction de bâtiments, et pour celle des barques du Nil.

Au début, le commerce avec les natifs était très difficile. Ils avaient été traités avec tant de cruauté, qu'ils regardaient avec défiance tout étranger arrivant dans leur pays, et envoyaient régulièrement leurs femmes et leurs biens dans les montagnes, dès qu'ils entendaient parler de la venue d'une troupe de trafiquants. Mais peu à peu la confiance est rentrée dans leurs cœurs, et l'on pouvait espérer qu'au bout de quelques années toute cette région serait ouverte à un commerce honnête.

Si le climat est malsain pendant la saison pluvieuse qui dure cinq mois, et près des rivières où les ndigènes seuls échappent à la fièvre intermittente, en revanche, pendant la saison sèche, il est salubre, et s'améliore à mesure qu'on s'éloigne des rivières, aussi Lupton croit-il que la plupart des Européens pourraient s'y acclimater, à la condition d'avoir une vie active, de porter de la flanelle, de s'abstenir de spiritueux et de vivre des produits du pays.

Les principales tribus qui habitent cette vaste région sont les Bongo, les Denka, les Golo et les Djour. Les Bongo habitent le pays situé entre les 6° et 8°, dans la partie S.-O. du bassin du Bahr-el-Ghazal. D'un caractère doux, ils devinrent facilement la proie des gens de Khartoum, qui, depuis 1856, année où ils s'établirent dans la contrée, en emmenèrent des esclaves par milliers. Ils n'eurent pas l'idée de s'unir, mais

permirent aux soldats nubiens de s'emparer successivement de chacun de leurs villages, jusqu'à ce que tous fussent réduits à une sorte de vasselage. Le résultat de ce système fut qu'en peu d'années, de grands districts, naguère peuplés, devinrent à peu près déserts; aujourd'hui le nombre des habitants ne dépasse pas 100,000 âmes. Leur couleur est d'un brun-rouge, comme celle du sol sur lequel ils vivent. Les hommes seuls croient devoir se vêtir. Ils ne se livrent qu'occasionnellement à la chasse et à la pêche, et se nourrissent des produits de leur sol.

Le territoire des Denka, au N.-E. de celui des Bongo, a été décrit d'une manière détaillée par Schweinfurth. Ils appartiennent aux tribus les plus noires, sont généralement propres, et s'occupent surtout de l'élève du bétail; ils possèdent d'immenses troupeaux. D'un caractère belliqueux, ils ont pour arme principale la lance. En opposition aux Bongo, les hommes, chez les Denka, ne portent aucun vêtement. Les Djour habitent entre les Bongo et les Denka, un petit territoire peu peuplé. Ils sont connus surtout pour leur habileté à travailler le fer.

Lupton a relevé les principales rivières de sa province : le Djour, le Biri, le Kourou, le Pango, etc., qu'il a trouvés navigables pendant six mois de l'année, pour des bateaux ne tirant pas plus de cinq pieds d'eau. Ce serait, pour les transports, une grande ressource, qui permettrait d'alléger le fardeau des nègres, et de conserver beaucoup de vies sacrifiées dans les longs voyages par terre. Dans un pays en partie désert, il est impossible de transporter l'ivoire à de grandes distances, sans souffrir beaucoup de fatigue, de faim et de soif, et sans perdre un grand nombre d'hommes. L'eau et les provisions sont rares; les bêtes de somme font défaut; les chevaux, les mulets, les ânes, les chameaux ne vivent pas plus d'une année dans ce pays, et le bétail des Denka n'est pas assez fort pour être employé au transport des colis. Lupton a fait un essai avec les bœufs des Baggara, mais ils sont morts au bout de peu de temps; ils peuvent vivre encore assez bien dans les districts de pâturages des Denka, mais, dès qu'ils arrivent dans les stations un peu élevées, c'en est fait d'eux.

Lupton avait une provision de 2500 quintaux d'ivoire et de 300 quintaux de caoutchouc; mais, pour l'envoyer à Meshra-el-Rek, station où s'arrêtait le service des vapeurs de Khartoum au Bahr-el-Ghazal, il lui aurait fallu 8500 porteurs, sans compter les soldats qui auraient dû accompagner ceux-ci. Et comment entretenir tout ce monde? Il espérait que le gouvernement égyptien lui aurait fourni un petit vapeur, pouvant remonter jusque près de Dem-Ziber (ou Dem-Suleiman); c'eût été, pour le fisc, un revenu de 100,000 livres sterl.

Le pays abonde en gibier de toute espèce : rhinocéros, girafes, antilopes, hippopotames, buffles, lions, éléphants. Chaque année, dit Lupton, on tue de 5 à 6000 éléphants, et cependant il y en a toujours des multitudes. Il a essayé d'en prendre de jeunes pour les élever, mais chaque fois ils sont morts.

A l'époque où il écrivait, au commencement de novembre de l'année dernière, il était retenu à Djour-Ghattas par une révolte des Denka qui, avec les Nouer et les Mandala, mélangés aux Arabes, s'étaient joints aux partisans du Mahdi. Il avait dû leur livrer vingt combats. Les Denka en particulier lui avaient tué beaucoup d'hommes, entre autres Rafaï, un de ses meilleurs officiers, dans une bataille où celui-ci s'était emparé d'un drapeau donné par le Mahdi au chef Ballal-Nagour.

Les tribus nègres Bongo, Golo, Niam-Niam étaient tranquilles et heureuses. En revanche, les Djour, voisins des Denka, avaient vu ceux-ci leur brûler leurs récoltes avant qu'elles fussent coupées, et avaient été menacés de la disette.

Nos lecteurs se rappellent que c'est sous les coups d'assassins Denka qu'est tombé l'explorateur Schuver, lorsqu'il voulut s'avancer de Meshra-el-Rek à Djour-Ghattas. Lupton envoya un de ses officiers, Suttie-Effendi, contre le village de Rek, appartenant au cheik Kutsch, où le meurtre de Schuver avait été commis; le village fut brûlé, mais les meurtriers ne purent être pris. Lupton espérait néanmoins réussir à s'emparer d'eux. Il comptait ouvrir une campagne contre les Denka, mais devait attendre pour cela la saison sèche; en novembre tout le pays était sous l'eau, et il n'était pas possible de songer à marcher contre l'ennemi. Après avoir châtié les gens de Rek, il se proposait d'attaquer Mayendout, le grand vakil du Mahdi dans cette région.

La guerre empêchait Lupton de continuer l'exploration qu'il avait commencée à l'ouest de sa province, dans le Dar Banda, où il a pénétré jusqu'à Foro, par 6°,50 latitude nord et 21° longitude est de Paris. Il aurait beaucoup aimé à pousser au S. O., dans la direction de l'Ouellé, et à résoudre le problème encore contesté de son cours inférieur. Nous avons exposé en détails les résultats acquis par les explorations de Junker dans la région du cours supérieur et du cours moyen de cette rivière, et son voyage plus au sud jusqu'au point où il atteignit la Népoko, affluent du Congo (IVme année, p. 107, 140, et carte p. 116; Vme année, p. 74). Junker a envoyé, de la résidence de Semio, à Lupton, qui l'avait invité à venir le voir à Dem-Ziber, une carte reproduite par Lupton pour les *Proceedings*, et dans laquelle se trouvent dessinées la Nepoko et son affluent,

la Nava, se réunissant sous le 1°,45 de latitude nord, pour couler à l'ouest où elles forment un grand lac, dont l'émissaire l'Arououimi se verse dans le Congo. Nos lecteurs se rappellent le lac Key-el-Aby, dont Lupton-bey annonça l'an dernier la découverte, rapportée par un de ses agents, Rafaï-Aga, et qui devait se trouver à quinze journées de marche de l'Ouellé. D'après Junker, le nom du lac est Mbwikeyebay.

Quant à l'Ouellé, si Lupton-bey n'a pu l'atteindre lui-même, il a reçu d'un de ses agents, envoyé aux stations que possède le gouvernement égyptien sur les bords de cette rivière, des renseignements qui lui ont permis d'ajouter quelque chose aux connaissances que nous ont apportées les explorations de Junker. Celui-ci n'avait guère dépassé la limite du 24° longitude est de Paris, soit sur l'Ouellé, soit sur le Bomokandi. Sous ce méridien-là, l'Ouellé coulait par 4° environ latitude nord, et d'après les renseignements reçus par Junker, le Bomokandi devait le rejoindre à 4 ou 5 journées à l'ouest, aussi sous le 4°, par 23°,40 longitude est de Paris.

De Foro, point extrême ouest de l'exploration de Lupton, celui-ci a envoyé vers le sud-ouest, à la station de Barousso, sur l'Ouellé, sous le 20°,40, un agent, qui a mis 44 heures environ pour franchir la distance de 144 kilomètres entre ces deux localités, ce qui, d'après les calculs de Lupton-bey, placerait le cours de cette rivière, appelée Kouta dans cette région, au nord du 5°. De l'endroit où Rafaï-Aga l'avait traversée, au sud du 4°, jusqu'à Barousso, elle décrirait donc un grand arc de cercle vers le nord, et le nom de Kouta qu'elle porte dans cette partie de son cours nous ramène aux indications de Nachtigal et de Barth, montrant l'un, l'Ouellé allant former le Bénoué, l'autre, le Chari. Les renseignements fournis par l'agent de Lupton confirmeraient aussi ceux qu'a rapportés Potagos, d'après lequel l'Ouellé a une direction occidentale, encore au delà du 20°,40 (v. IIme année, p. 62).

A Barousso, le Kouta a de 3 à 5 kilomètres de large; sur ses bords sont plusieurs stations, où les tribus du sud apportent de l'ivoire que Lupton fait acheter pour le gouvernement égyptien. A six jours en aval de Barousso, le Kouta, coulant toujours à l'ouest, reçoit un affluent du sud, le Noungo. Entre ce tributaire, le Kouta et le lac, au sud-est, qui, d'après les renseignements des indigènes, a 30 kilomètres de large et 50 de long, il y a plusieurs cours d'eau assez considérables, dont les principaux sont le Roubi, qui se jette dans le Kouta, le Terré, dans le Roubi, et le Mombago, dans le Noungo. Les tribus qui habitent entre le Kouta et le Noungo, sont celles des Moubensa et des Moubengué. D'autres tri-

bus sont disséminées entre le Kouta et le Mombago, ce sont les Ba-Rboa, les Ba-Ganyero, les Bou-Mamé, les Bou-Poutta, et plus au sud-ouest, les Ba-Nyambay. Autour de la station de Barousso, habitent les Banda et les Ingany. Au sud du Kouta, le pays s'appelle Rembéché, ou Limbéché.

Quelque incomplets que soient encore ces renseignements, ils semblent confirmer les hypothèses de Barth, de Schweinfurth, de Junker et de Casati sur l'Ouellé, cours supérieur du Chari. Nous ne voyons pas la possibilité de les accorder avec l'annonce toute récente de Stanley, dans la publication de l'Association internationale du Congo (p. 130), reproduite dans le *Mouvement géographique* de Bruxelles, et dans d'autres journaux, d'après lesquels le problème de l'Ouellé aurait été résolu par lui, dans le sens de l'Arououimi. « Nous arrivons le 20 novembre, dit Stanley, au village de Yambounga, en amont duquel la navigation de l'Arououimi est coupée par des rapides. Latitude 2°,13 au nord de l'équateur. En cette partie de son cours, l'Arououimi porte le nom de Bi-Yéré; plus haut on l'appelle Berré, puis Ouerré. C'est évidemment l'Ouellé de Schweinfurth. » Nous ne pensons pas que la ressemblance des noms Ouerré et Ouellé fournisse une preuve évidente en faveur de l'hypothèse de Stanley, qui nous paraît être encore sous l'influence de l'opinion émise lors de son premier voyage, en 1877. Comme nous l'avons dit (IVme année, p. 142), le mot Ouellé, dans la langue Niam-Niam, signifie fleuve, rivière, grande eau, ce qui explique le grand nombre de cours d'eau portant les noms de Ouerré, Ouellé, Ouillé (v. la carte, IVme année, p. 116).

Pour que l'Arououimi, remonté par Stanley jusque sous le 2°,13 latitude nord — il n'indique ni la direction, ni la longitude — fût l'Ouellé, quel détour ne devrait pas faire le Kouta de Lupton, depuis le confluent du Noungo, situé par 5° latitude nord, et environ 20° longitude est de Paris? D'ailleurs, d'après Lupton, plusieurs cours d'eau, affluents de l'Ouellé, ont une direction du sud-est au nord-ouest, ce qui indique qu'il y a, à une certaine distance au sud de l'Ouellé, une ligne de partage des eaux entre le bassin de cette rivière et celui du Congo. Le Bi-Yéré, Berré et Ouerré de Stanley, nous paraît être la *grande rivière* de Junker, formée par la réunion de la Nepoko et de la Nava, coulant sous le 2°, dans une direction occidentale. La ligne de faîte de Lupton serait la prolongation de celle qu'a signalée Junker entre la Nepoko et la Nava au sud, et les affluents du Bomokandi au nord.

Au reste nous ne serons plus bien longtemps en suspens. Le Dr Cha-

vanne ou le lieutenant Massari ne s'arrêteront pas en chemin; ils traverseront la région équatoriale, du 2° au 5°, et en relèveront l'hydrographie et l'orographie, de manière à résoudre définitivement le problème de l'Ouellé. Quelle que soit cette solution, ce sera bien par la porte du sud que, comme nous le pressentions, l'exploration de l'Afrique centrale au nord de l'équateur, pourra poursuivre ses progrès. Puisse-t-elle aussi, par la solution à l'amiable de la question de la navigation du Congo, n'y voir pénétrer après elle qu'une civilisation vraiment pacifique et chrétienne.

BIBLIOGRAPHIE [1]

Africana; or the Heart of heathen Africa, by the Rev. *Duff Macdonald.* Aberdeen (A. Brown et C°), 1882, 2 vol. in-8° avec gravures, prix : 21 sh. — L'intérêt que les découvertes de Livingstone éveillèrent en Écosse, en faveur des indigènes de l'Afrique centrale, se manifesta par un déploiement de zèle missionnaire dans les deux grandes églises de ce pays, auxquelles sont dues les stations de Blantyre, création de l'Église établie, et de Livingstonia relevant de l'Église libre. Quoique appartenant à des communautés différentes, les missionnaires ont néanmoins le sentiment qu'ils travaillent à une œuvre commune, et maintiennent entre eux les rapports les plus fraternels. M. Duff Macdonald, un des missionnaires de Blantyre, revenu en Écosse, a exposé, dans ces deux volumes, le résultat de ses expériences, au service de l'œuvre à laquelle il avait été appelé à concourir. Son récit est de nature à dissiper les préventions qui se sont fait jour à l'égard de cette station, ensuite des conséquences fâcheuses auxquelles les missionnaires furent entraînés, par l'obligation que leur avaient imposée les directeurs de la Société, d'agir envers ceux des indigènes qui s'étaient groupés autour d'eux, comme des magistrats investis d'une juridiction civile. Aujourd'hui les missionnaires de Blantyre ont été déchargés de ces fonctions étrangères à leur vocation. Sans doute les difficultés que leur crée la présence de nombreux esclaves fugitifs ne sont pas diminuées et leur imposent le devoir d'une grande prudence; mais on est heureux de savoir que, tandis que les croiseurs européens s'efforcent d'arrêter les négriers le long des côtes de l'Afrique orientale, il y a, à l'intérieur, des

[1] On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée.*

établissements qui, par eux-mêmes, sont un obstacle à la traite, en ce sens que les trafiquants d'esclaves les redoutent, les évitent, et que les malheureux qui peuvent leur échapper y trouvent un refuge assuré.

Toutefois, ce n'est pas cela seulement que l'on rencontre dans ces deux volumes, dont le premier est entièrement consacré à la description de la vie des indigènes, dans tous ses détails. Le long séjour de M. Duff Macdonald au milieu des noirs, son intelligence et sa perspicacité, au service d'une grande affection pour eux, lui ont permis de comprendre leurs idées, leurs us et coutumes, mieux que beaucoup d'explorateurs, qui n'ont pas eu le temps de pénétrer assez avant dans leur intimité pour saisir, sous les apparences extérieures, tout ce qui se cache de bien et de mal dans leur vie sociale et individuelle. Il y a là des misères sans nom, que l'auteur expose, non pour faire mépriser ceux qui en sont accablés, mais au contraire pour presser les lecteurs d'aider toujours mieux à toutes les œuvres entreprises en vue de leur relèvement.

A L'ASSAUT DES PAYS NÈGRES. Journal des missionnaires d'Alger dans l'Afrique équatoriale. Paris (Œuvre des Écoles d'Orient), in-8°, 347 p., avec gravures et cartes. — L'Afrique orientale est, au point de vue religieux, un champ d'activité où travaillent simultanément, et quelquefois dans les mêmes localités, des missionnaires protestants et catholiques. A part quelques cas isolés, ils sont pleins de bienveillance et de cordialité les uns envers les autres et se rendent mutuellement des services, mais on ne peut nier que les divergences de doctrine ne nuisent, dans une certaine mesure, aux progrès de la mission. Depuis quelques années Mgr. Lavigerie, a provoqué la création de plusieurs établissements, soit près de la côte, soit sur les bords des grands lacs. Les *Missions catholiques* ont publié de nombreuses lettres résumant les voyages et les travaux des missionnaires ; sous le titre un peu belliqueux indiqué plus haut, les Pères d'Alger en ont raconté avec détails les premières étapes à travers les forêts et les déserts, jusqu'au cœur du continent. L'ouvrage se compose de trois parties : la première donne le récit de la marche de l'expédition de 1878, de Zanzibar à Tabora, où les missionnaires se partagent en deux groupes ; la deuxième suit ceux qui se dirigent de Tabora vers le Victoria-Nyanza et s'établissent chez Mtésa ; la troisième, ceux qui continuent leur route vers le Tanganyika. Le voyage d'Alger à l'Ou-Ganda ne dura pas moins d'un an, deux mois et vingt-cinq jours, ce qui donne une idée de la lenteur avec laquelle avancent les caravanes dans cette partie de l'Afrique centrale.

Les premières pages du volume sont consacrées à une lettre-préface, dans laquelle l'archevêque d'Alger fait l'historique des missions de l'Afrique équatoriale, et les dernières, à l'allocution qu'il a prononcée lors du départ de l'expédition. Le morceau qui traite du commerce des esclaves est un plaidoyer fort éloquent et d'une grande élévation de pensées. Une carte donne, avec beaucoup de détails nouveaux, la route suivie par les missionnaires.

Deux volumes faisant suite à celui-ci sont en préparation. L'un a pour titre : *A la cour de Mtésa,* l'autre, *Autour du Tanganyika.*

Original-map of South Africa, containing all South African Colonies and Native Territories, by Rev. *A. Merensky.* Berlin. (Simon Schropp'sche Hof-Landkarten Handlung), 1884, 1 : 2,500.000, 4 feuilles ; fr. 16. — Inspecteur, depuis de longues années, des missions de Berlin dans le Transvaal, M. Merensky a pu dresser, d'après de nombreux documents officiels ou privés, et d'après les résultats des voyages récents, une carte fort belle et à grande échelle de la partie de l'Afrique australe qui s'étend au nord jusqu'à Mossamédès et au Nyassa. Les montagnes, en noir, sont indiquées d'une manière assez légère pour ne pas rendre difficile la lecture des noms, et en même temps assez forte pour donner une idée exacte du relief du pays du Cap. Beaucoup d'indications nouvelles figurent sur cette carte, entre autres plusieurs localités du Transvaal; l'orthographe des noms a été l'objet d'une étude attentive. Toutes les routes et les voies ferrées, construites ou projetées, sont marquées, ainsi que la ligne que suivra, jusqu'à la frontière du Transvaal, le chemin de fer qui doit relier Lorenzo Marquez et Prétoria. Les limites des districts dans le pays du Cap sont indiquées au moyen de traits de couleur ; l'auteur a maintenu l'ancienne division de la République du fleuve Orange en cinq provinces, au lieu d'adopter la nouvelle en quatorze districts.

La carte de M. Merensky est la première sur laquelle nous voyions figurées par une teinte spéciale, les possessions de la maison Lüderitz de Brême, au nord de l'Orange ; d'autre part, il n'y est pas tenu compte des derniers renseignements fournis par l'ingénieur Anderson sur la Cimbébasie, la Hottentotie et le Kalahara ; aussi ne faut-il pas s'étonner qu'elle ne soit pas d'accord avec celle que nous avons donnée de ces régions dans notre numéro d'avril (p. 100).

ÉCHANGES

Sociétés de géographie.

Amsterdam. Anvers. Berlin. Brême. Bruxelles. Constantine. Douai. Francfort s/M. Greifswald. Halle. Hambourg. Iéna. Le Caire. Leipzig. Lille. Lisbonne. Lyon. Madrid. Marseille. Montpellier. Nancy. New-York. Oran. Paris. Rochefort. Rome. Rouen. Vienne.

Sociétés de géographie commerciale.

Berlin. Bordeaux. Paris. Porto. Saint-Gall.

Missions.

Journal des missions évangéliques (Paris).
Bulletin missionnaire (Lausanne).
Missions évangéliques au XIXme siècle (Neuchâtel).
Journal de l'Unité des Frères [moraves] (Peseux).
Missions catholiques (Lyon).
Missions d'Afrique (Alger).
Annales de la propagation de la foi (Lyon).
Missions-Blatt (Barmen).
Berliner Missions-Berichte (Berlin).
Heidenbote (Bâle).
Evangelisches Missions-Magazin (Bâle).
Calwer Missions-Blatt (Calw).
Allgemeine Missions-Zeitschrift (Gütersloh).
Glaubensbote (Bâle).
Africa (Londres).
La Nigrizia (Vérone).
Church missionary Intelligencer and Record (Londres).
Missionary Herald (Boston).
American Missionary (New-York).
Foreign Missionary (New-York).
Regions beyond (Londres).
Chronicle of the London Missionary Society (Londres).
Monthly Record of the Free Church of Scotland (Edimbourg).
Missions Field (Londres).
Church of Scotland home and foreign Missionary Record (Edimbourg).
Missionary Record of the united presbyterian Church (Edimbourg).
Central Africa (Londres).
Woman's foreign missionary Society (Philadelphie).

Divers.

Exploration (Paris).
Moniteur des Colonies (Paris).
Bulletin des Mines (Paris).
Bulletin de l'Association scientifique algérienne (Alger).
Bulletin du Comice agricole (Médéa).
Bulletin de l'Académie d'Hippone (Bone).
Bulletin de renseig. coloniaux (Paris).
Revue géographique internationale (Paris).
Le Mouvement géographique (Bruxelles).
Handels-Zeitung (Saint-Gall).
Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik (Vienne).
Mittheilungen der afrikanischen Gesellschaft in Deutschland (Berlin).
Oesterreichische Monatsschrift für den Orient (Vienne).
Zeitschrift für wissenschaftliche Geographie (Lahr).
Aus allen Welttheilen (Leipzig).
Deutsche Kolonialzeitung (Francfort s/M).
Chamber of Commerce Journal (Londres).
African Times (Londres).
Antislavery Reporter (Londres).
Aborigine's Friend (Londres).
African Repository (Washington).
Observer (Monrovia).
Esploratore (Milan).
Cosmos (Turin).
Bollettino della Societa africana d'Italia (Naples).
Esplorazione (Naples).
Marina e Commercio, e Giornale delle colonie (Rome).
Boletin de la Exploradora (Vitoria).
Africa oriental (Mozambique).
O Africano (Quilimane).
Jornal das colonias (Lisbonne).
As colonias portuguezas (Lisbonne).
Revista de Estudos Livres (Lisbonne).
Réveil du Maroc (Tanger).

AUTRES PUBLICATIONS CONSULTÉES

Tour du monde (Paris).
Revue de géographie (Paris).
Revue maritime et coloniale (Paris).
Indépendant (Constantine).
Moniteur de l'Algérie (Alger).
Dr A. Petermann's Mittheilungen (Gotha)
Proceedings of the royal geographical Society and monthly Record of geography (Londres).
Natal Mercury (Durban).
Cape Argus (Cape-Town).
West African Reporter (Sierra Léone)

Etc., etc.

SOMMAIRE

OUVRAGES REÇUS :

Charles Courret. A l'est et à l'ouest dans l'Océan Indien. Sumatra, la Côte du Poivre, Atjeh, Zanzibar, Nossi-Bé, Mozambique, Quelimane, le Zambèze, etc. — Paris (A. Chevalier-Marescq), in-12, 374 p. avec carte et 12 dessins. Fr. 5.

Association internationale du Congo. Extraits du journal de voyage de M. Stanley. — Bruxelles (impr. Weissenbruch), 1884, in-8, 14 p.

Congreso espagnol de geografia colonial y mercantil, celebrado en Madrid, en los dias 4-12 de noviembre de 1883. Actas, t. I. — Madrid (impr. de Fortanet), 1884, in-8, 420 p.

Carte de l'Afrique équatoriale entre le Congo et l'Ogôoué, dressée d'après l'état des dernières explorations, par le Dr Joseph Chavanne, $1/2000000$. — Bruxelles (Institut national de géographie), 1884. Fr. 3 50.

Classified index to the Maps in Petermann's geographische Mittheilungen. 1855-1881, by Richard Bliss. — Republished from the Bulletin of Harvard University. — Cambridge, Mass. (University Press : John Wilson and Son.) 1884, in-8, 55 p.

Opuscules publiés par l'«American Colonization Society,» 1881 à 1884, in-8 : Winning an Empire — The race for Africa — Emigration to Liberia — Information about going to Liberia — The continent of the future — England and Liberia.

Die geographische Erforschung der Adâl-Länder und Harâr's in Ost-Afrika, von Dr Philipp Paulitschke. Leipzig (Paul Frohberg), 1884, in-4°, 109 p.

L'Algérie romaine, par Gustave Boissière. Ouvrage couronné par l'Académie française, 2me édition. — Paris (Hachette & Cie), 1883, 2 vol. in-12. Fr. 7.

Voyage à Madagascar, par J.-L. Macquarie. — Paris (E. Dentu), 2me édit., 1884, in-12, 435 p. avec gravures. Fr. 4.

La dernière Égypte, texte et dessins par Ludovic Lepic. — Paris (S. Charpentier & Co), 1884, grand in-8, 315 p., fr. 10.

Le Portugal et la France au Congo, par un ancien diplomate. — Paris (E. Dentu), 1884, in-8, 70 p., Fr. 2 50.

Genève. — Imprimerie Charles Schuchardt.

GENÈVE

H. GEORG, LIBRAIRE-ÉDITEUR

MÊME MAISON A BALE ET A LYON

L'AFRIQUE

EXPLORÉE ET CIVILISÉE

JOURNAL MENSUEL

DIRIGÉ PAR

M. Gustave MOYNIER

Membre de la Commission internationale de Bruxelles pour l'exploration et la civilisation de l'Afrique centrale; membre correspondant de l'Académie d'Hippone, et des Sociétés de géographie de Marseille, de Nancy, de Loanda et de Porto.

RÉDIGÉ PAR

M. Charles FAURE

Secrétaire-Bibliothécaire de la Société de géographie de Genève, membre correspondant des Sociétés de géographie de Lisbonne, de Loanda, de Porto et de Saint-Gall.

L'Afrique paraît le premier lundi de chaque mois, par livraisons in-8° d'au moins 20 pages chacune; le texte est accompagné de cartes, chaque fois que cela paraît nécessaire.

Le prix de l'abonnement annuel, **payable d'avance**, est de **10 francs**, port compris, pour tous les pays de l'Union postale (première zone); pour les autres, 11 fr. 50.

Tout ouvrage nouveau relatif à l'Afrique, dont il est envoyé deux exemplaires à la Direction, **a droit à un compte rendu.**

Adresser tout ce qui concerne la **rédaction** à **M. Gustave Moynier, 8, rue de l'Athénée, à Genève (Suisse).**

S'adresser pour les abonnements à l'éditeur, M. H. Georg, à Genève ou à Bâle.

On s'abonne aussi :

Dans tous les bureaux de poste de la Suisse.

Chez MM. Ch. Delagrave, libraire. 15, rue Soufflot, à Paris.

Muquardt, libraire de la Cour, 45, rue de la Régence, à Bruxelles.

Dumolard frères, libraires, Corso Vittorio Emmanuele, 21. à Milan.

F.-A. Brockhaus, libraire, Querstr., 29, à Leipzig.

L. Friederichsen et Cie, libraires, Admiralitätsstr, 3/4, à Hambourg

Wilhelm Frick, libraire de la Cour, Graben 27, Vienne (Autriche).

Trubner et Cie, libraires, Ludgate Hill, 57/59. à Londres E. C.

Et chez les principaux libraires de tous les pays.

AVIS. — *Nous mettons à la disposition de nos nouveaux abonnés, au prix de 10 fr. chacun, un certain nombre d'exemplaires complets de la IIme, de la IIIme et de la IVme année. La Ire est épuisée.*

BULLETIN MENSUEL (*7 juillet 1884*)[1].

Nous avons annoncé (p. 101), le projet d'un **voyage de circumnavigation autour du continent africain,** sous le patronage de la Société milanaise d'exploration commerciale en Afrique. D'après la *Perseveranza*, cette Société a attaché à l'expédition **M. Beccari,** voyageur bien connu et auteur de précieux travaux sur le commerce africain. Les conférences qu'il fera pendant le voyage, et les études qu'il pourra poursuivre sur les lieux où touchera le navire, donnent lieu d'espérer que le but que s'est proposé la Société sera atteint, et qu'il en résultera, pour tous ceux qui auront pris part à l'expédition, une connaissance exacte de l'histoire, des us et coutumes ainsi que du commerce de ces régions.

Nous espérions pouvoir donner dès aujourd'hui des renseignements détaillés sur la **traversée de l'Afrique par M. Buonfanti,** de Tripoli au golfe de Guinée, par le lac Tchad, et le pays de Sokoto. Mais le manque de place nous oblige à les ajourner à un prochain numéro. Disons seulement ici, qu'il a réussi à remonter et à relever le Niger dans son cours moyen, de Say à Tombouctou, ce que n'avait encore fait aucun Européen, et que, de Tombouctou, il s'est rendu à la côte en traversant, à peu près par le milieu, les vastes territoires en partie inconnus jusqu'ici, compris dans le grand arc formé par le fleuve dans son cours moyen.

Pendant que les puissances européennes correspondent entre elles au sujet de la conférence qui doit régler la position financière de l'**Égypte** et fixer le terme de l'occupation anglaise, les troupes du **Mahdi** continuent leurs conquêtes ; vers le nord, elles se rapprochent des frontières de l'Égypte propre, et vers le sud, elles ont triomphé de la résistance de Slatin-bey au Darfour. Des messagers envoyés de cette province ont apporté au Caire des lettres de l'ex-gouverneur, et de l'émir nommé par le Mahdi pour le remplacer. Slatin-bey écrit « qu'après avoir lutté deux ans contre les insurgés, n'ayant plus ni vivres, ni munitions, il a été réduit à fondre des boulets de cuivre sans effet contre l'ennemi; enfin, ayant vainement attendu les secours qu'il

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

avait réclamés à plusieurs reprises, il s'est rendu, pour éviter une plus grande effusion de sang. » Kassala ne peut guère compter sur le secours du roi d'Abyssinie qui ne paraît pas avoir accueilli très favorablement la demande à cet égard de l'envoyé britannique. La situation de Souakim est des plus précaires ; Berber est tombé, Abou-Hamed est pris, Dongola est abandonné, Korosko et Assouan sont menacés ; quant à Khartoum, impossible d'en rien apprendre. Dans quel état se trouve sa garnison au milieu d'une population sans doute peu sympathique aux Égyptiens, et probablement encore moins aux Anglais ? De Gordon, ni messagers, ni télégrammes, ne sont parvenus au Caire depuis le 10 avril, et l'on souffre en pensant que plus le temps s'écoule, plus l'esprit d'animosité inspiré aux populations soudaniennes par le Mahdi et ses derviches doit s'enflammer contre les étrangers, surtout contre celui qui représente le mieux au milieu d'elles la civilisation européenne.

En attendant les troupes égyptiennes qui viennent d'être toutes placées sous l'autorité directe du commandant des forces britanniques en Égypte, sir E. Wood, sont concentrées à Assouan, à Korosko et à Wadi-Halfa, où, tôt ou tard, celles du Mahdi viendront les chercher. Sauront-elles résister mieux que celles de Tokar, de Sinkat ou de Berber ? ou bien, l'imagination frappée par les progrès de la puissance du Mahdi, ne seront-elles pas vaincues avant même d'avoir vu l'ennemi? En tout cas ce ne sera pas la présence à leur tête d'officiers anglais, qui leur inspirera un profond désir de repousser l'envahisseur loin des frontières de ce qui reste à l'Egypte de l'empire de Méhémet-Ali. A quoi aboutiront d'autre part les préparatifs faits en Angleterre pour l'achèvement de la ligne de chemin de fer stratégique commencée il y a quelques années, pour relier la mer Rouge au Nil par Souakim et Berber? ou ceux qui concernent une expédition à envoyer au Soudan pour délivrer Khartoum? C'est le secret de l'avenir ! Quoi qu'il en soit, la responsabilité de la défense de la Haute-Égypte incombe maintenant à l'Angleterre, et il est à prévoir que les préparatifs militaires actuels devront servir à garder la vallée inférieure du Nil, beaucoup plus qu'à sauver Gordon, que l'on paraît disposé à abandonner à son malheureux sort. Une dépêche d'Aden du 16 juin a annoncé le retour de l'amiral Hewett de sa mission d'Abyssinie, mais jusqu'ici les termes du traité qu'il doit avoir signé avec le roi Jean sont tenus secrets.

L'état d'anarchie du Soudan n'empêche pas les négociants anglais de songer à exploiter ce pays au point de vue commercial. La *Pall Mall Gazette* annonce que des hommes d'affaires de la Cité ont élaboré un

plan, qu'ils ont soumis aux premières autorités de l'Angleterre et de l'Égypte qui l'ont approuvé, et par lequel le Soudan pourrait être sauvé en même temps que le commerce y trouverait son profit. Il s'agirait de fonder une compagnie commerciale du Soudan sous le titre de **Central African Trading Association,** au capital de quatre millions de livres sterling, moyennant la concession d'un monopole de 99 ans pour le commerce du Haut-Nil. Elle commencerait par la construction d'un chemin de fer à voie étroite de Souakim à Berber ; cinquante milles de rails prêts à être posés sont déjà réunis à Woolwich ; cent autre milles peuvent être expédiés des comtés du centre, et les cent trente milles restants seront prêts avant que les travaux soient assez avancés pour qu'ils fassent besoin. La ligne de Souakim à Berber ne serait que la première partie d'un réseau qui s'étendrait à tout le Soudan et aux provinces équatoriales jusqu'au centre de l'Afrique (?)

Les *Proceedings* de la Société de géographie de Londres rapportent une excursion faite par le vice-consul anglais à **Mombas, M. Gissing,** dans les villages à la tête du golfe ou du bras de mer qui pénètre à une vingtaine de kilomètres à l'intérieur. « Les montagnes, » dit-il, « sont la continuation de celles qui partent de Malindi ; elles sont à 24 kilomètres de la côte, et varient de hauteur de 200^{m} à 400^{m}. Le pays est couvert de mimosas et de fourrés épineux, que les natifs doivent couper et brûler pour pouvoir faire leurs plantations annuelles. Le sol est fertile, et produit en abondance du blé d'Inde, de la cassave, des fèves, des pommes de terre douces et du riz. Le climat est chaud, mais salubre. Jomvou, station du missionnaire Wakefield, est agréablement situé sur une colline, tout près de la crique ; à 5 kilomètres plus loin est Rabbaï, station de la Société des missions anglicanes, construite sur le sommet d'une colline beaucoup plus haute, commandant une belle vue de la mer. Les indigènes sont des Wa-Nika, sujets du sultan de Zanzibar, tribu qui paraît avoir fait très peu de progrès dans la civilisation. Cependant ce sont d'habiles agriculteurs, et ils possèdent des bestiaux qui excitent souvent la convoitise des Masaï pillards de l'intérieur. Les Wa-Nika pacifiques vivent dans une crainte perpétuelle de ces brigands, qui procèdent ainsi dans l'attaque d'un village : ils s'en approchent de nuit, fondent, au point du jour, sur les habitants endormis, et tuent tout dans les huttes, hommes, femmes, enfants, sans même épargner les chiens. Il y aurait un moyen de se défendre contre ces maraudeurs, ce serait de les prendre par derrière ou de les envelopper, car ils ne peuvent protéger, avec leur bouclier, qu'un côté de leur corps ; ils seraient

forcés de se retirer ; mais les timides Wa-Nika n'ont pas le courage de l'adopter. » De Rabbaï, M. Gissing s'est rendu à Ribé, où il a trouvé les plus beaux spécimens de fermes qu'il eût encore vus dans le pays ; les champs sont parfaitement tenus, le sol en est aménagé comme celui d'un jardin. Mais le pays manque de rivières et d'eau permanente pour l'irrigation, et pour la boisson ; il y a cependant, dans les vallées voisines de Ribé, des cours d'eau temporaires provenant de sources de montagnes ; la végétation y est magnifique.

L'installation du magistrat supérieur des **Ba-Soutos**, le **colonel Clarke** s'est faite sous d'heureux auspices. Les allocutions des chefs, dans le *pitso* qui a eu lieu à cette occasion, ont été empreintes de la plus grande sympathie pour l'administration anglaise, sans qu'il y ait eu besoin que les missionnaires exerçassent une pression quelconque. Un des buts du colonel Clarke est de chercher à amener les Ba-Soutos à se gouverner eux-mêmes, en reprenant pour cela un projet formulé l'an passé par les ministres de la colonie du Cap, comportant la création d'un grand conseil composé de chefs et de conseillers. Ce conseil aurait à faire des lois qui seraient ensuite soumises à l'approbation du Haut-Commissaire. Celui-ci va demander à la tribu de payer l'impôt de 10 shellings par hutte ; s'il est payé d'une manière prompte et générale, ce sera une preuve que la tribu est satisfaite du nouveau régime. Le colonel Clarke a promis aux missionnaires de leur dire ce qu'il pourra faire pour les écoles, dès qu'il aura vu ce que l'impôt aura rapporté. Sa patience, son calme, sa manière de parler aux indigènes, sont bien propres à les attacher à lui. Il a déclaré vouloir ne rien précipiter et prendre son temps pour affermir la nouvelle administration.

Pendant que des membres des Parlements d'Angleterre et de la colonie du Cap interpellent leurs ministres respectifs sur les intentions des deux gouvernements relativement à **Angra Pequena,** le D[r] Nachtigal fait voile vers cette possession de la maison Lüderitz, pour affirmer que, conformément aux déclarations de M. de Bismarck, elle est bien placée sous la protection de l'empire d'Allemagne. En même temps, et à l'instigation de M. Lüderitz, une expédition commerciale et scientifique est partie de Hambourg sur la corvette *Élisabeth* pour le Cap et Angra Pequena. Son but est de chercher une route commerciale entre ce dernier point et le cours moyen ou supérieur du Congo. Le chef de l'expédition est le lieutenant Siegmund Israël, qui, après avoir fait avec les Anglais la campagne des Achantis, a exploré deux fois, avec le capitaine Grant Elliot, le bassin du Quilou-Niari. Il est accompagné du D[r]

Höpfner chargé de la partie scientifique, qui a déjà fait un voyage dans les colonies portugaises de l'Afrique occidentale, et au sud de Cunéné jusqu'aux stations des missionnaires allemands dans le Damaraland. Un frère de M. Lüderitz, le possesseur du territoire d'Angra Pequena, fait partie de l'expédition. Pour obvier au manque d'eau qui est une des difficultés dans les marches d'Angra Pequena à l'intérieur, l'expédition a été munie d'appareils perfectionnés pour le forage rapide des puits artésiens. Le gouvernement favorise cette entreprise en ce sens que les voyageurs font la traversée de Hambourg au Cap à bord de la corvette *Élisabeth*, et qu'une canonnière allemande les transportera du Cap à Angra Pequena.

La Société de géographie de Berlin a reçu communication de la dernière lettre écrite par le **Dr Pogge,** de Malangé, le 12 février 1884 ; il en ressort que, de Muquengué, il avait fait un voyage rapide, sans rencontrer de difficultés. Il avait visité le chef ba-chilangué Mofouka, qui demeure plus au nord, par 6° 10 lat S. et 18° 32 long. E. de Paris, et, à cinq jours de là, dans une direction N.-N.O., l'embouchure du Louloua dans le Cassaï. De ce point, et en suivant une route parallèle au dernier fleuve, il atteignit Kikassa, où il l'avait passé dans son voyage avec Wissmann en 1881. Marchant ensuite pendant six jours vers le sud, sur la route de Kimboundou, puis tournant à l'ouest et ensuite au S.-O., il traversa le Lounda en passant entre Kahoungoula au sud, et Mouata Koumbana au nord. Ensuite il retrouva la route de Schütt au passage des rivières Loangué, Cuilou et Ouhamba, et arriva enfin à Malangé par Machindé et Cassangé. A Malangé il rencontra Wissmann, le premier blanc qu'il revoyait depuis Nyangoué, où ils s'étaient séparés deux ans auparavant. Il était affaibli par les fatigues et par un catarrhe dont il souffrait depuis une année ; cependant rien ne faisait prévoir sa fin prochaine à Loanda. Arrivé à la côte, l'inflammation pulmonaire fit des progrès rapides, et l'enleva au bout de quinze jours à la science et aux amis qui l'entouraient. Quant à l'expédition de **Wissmann,** ensuite des entretiens de Pogge à Malangé, son chef a dû lui faire passer le Quango entre Cassangé et Hollo, traverser le petit pays des Kari, puis, soit par la route de Schütt, soit par celle de Büchner, gagner directement Kikassa en laissant Mouata Koumbana à sa gauche et Kahoungoula à sa droite. La route, au nord du Louboukou, présente de grandes difficultés par suite des immenses forêts vierges qu'il faut traverser, aussi Wissmann estimait-il que le Cassaï était la route la plus convenable.

Les directeurs de la *British and African Steam Navigation Company* ont adressé à S. M. le roi des Belges, président de l'**Association internationale africaine,** la lettre suivante.

Liverpool, 24 mai 1884.

Sire,

Le bruit a couru ici que l'Association internationale africaine, placée sous le patronage de V. M., et qui poursuit énergiquement ses opérations sur le Congo, se propose d'accorder aux sujets belges des droits et des privilèges exclusifs, au détriment des sujets d'autres nationalités. Connaissant le but digne d'éloges pour lequel l'Association a été fondée — l'ouverture de l'Afrique centrale à la civilisation comme précurseur de l'instruction et du commerce, — nous sommes disposés à n'accorder aucun crédit à ce bruit. Nous sommes d'ailleurs affermis dans cette disposition, en nous rappelant l'exposé que V. M. a bien voulu faire à M. Alfred-L. Jones, membre de notre Société, auquel V. M. a eu la bonté d'accorder une audience il y a quelque temps. Néanmoins, comme de tels bruits trouvent crédit en quelques endroits, nous croyons bien faire d'attirer sur ce sujet l'attention de V. M., afin que l'opinion publique puisse être rassurée. Nous serions donc très reconnaissants, si V. M. voulait bien démentir officiellement ce bruit, pour que nous pussions en informer le public anglais. Assurant V. M. de nos meilleurs vœux pour le succès des plans en vue desquels l'Association internationale africaine a été créée, nous demeurons de V. M. les très humbles et obéissants serviteurs.

Elden, Dempster et C°.

A cette lettre M. Strauch, secrétaire général de la commission exécutive de l'Association internationale africaine, a répondu de la manière suivante :

Bruxelles, 2 juin 1884.

Messieurs,

La lettre que vous avez adressée au roi des Belges m'a été transmise. L'Association internationale a acquis de différents chefs, non seulement des droits de souveraineté, mais aussi des droits particuliers et exclusifs. L'usage que l'Association fait des privilèges reçus des chefs est rappelé dans la déclaration officielle faite à Washington. L'Association ouvre ses territoires au libre commerce de toutes les nations; elle n'établira point de lignes de douane le long de ses frontières; elle accordera des concessions, sans aucune distinction quelconque de nationalité, à ceux qui les demanderont, pourvu qu'ils s'engagent à respecter les lois et les règlements du nouvel État.

Signé : Strauch.

Quant aux négociations poursuivies au sujet du **traité anglo-portugais**, la plupart des gouvernements consultés se rattachent à l'idée émise l'année dernière par M. Moynier, au congrès de droit international, à Munich, d'une Commission internationale analogue à celle du Danube.

Aux nombreuses stations nouvelles du Comité d'études du Congo, il faut ajouter celles que créent les sociétés missionnaires. D'après le Dr Sims, la **Livingstone Inland mission** en fondera une, à une vingtaine de kilomètres en amont de l'embouchure de l'Ibari Nkoutou, dans une région où les villages abondent et où les champs sont bien cultivés, près de la rivière Kinshasha. Elle sera éloignée de Stanley Pool de 110 kilom. environ ; aux eaux hautes le trajet pourra se faire en six jours et demi avec sept rameurs. Sa situation sur le haut fleuve sera plus salubre que celle des stations du cours inférieur. — A Loukounga est mort M. Hartley, de la mission baptiste, chargé de la reconstruction du vapeur le *Peace*. A Pallabala, M. Harvey s'est assuré, par traité, la possession d'une colline plus élevée que celle de l'ancienne station, et plus salubre aussi, afin d'y bâtir et de pouvoir offrir l'hospitalité aux étrangers de passage.

Quand à la **station française** de **Gantschou** fondée par le Dr Ballay à 10 kilom. de M'Suata, établissement du Comité d'études du Congo, Savorgnan de Brazza y est arrivé le 26 mars, avec deux blancs et un détachement de noirs, par l'embarcation à vapeur montée sur l'Alima. Le surlendemain il a reçu la visite de M. Westmark, chef de la station de M'Suata, et du capitaine Hansens, l'organisateur d'une partie des stations de la vallée du Quilou. L'entrevue a été des plus cordiales. Le 4 avril, de Brazza et le Dr Ballay sont allés à M'Suata rendre à MM. Westmark et Hansens leur visite et passer auprès d'eux une journée entière.

Le Dr **Mæhli** est revenu de **Salaga** à la côte, après avoir cherché à l'intérieur des emplacements salubres où puissent travailler les missionnaires de Bâle. Les anciennes stations seraient desservies par des pasteurs indigènes. Le voyage de Salaga a duré 44 jours. Parti le 11 janvier, avec les missionnaires Muller et Asanté et quelques porteurs de hamacs, il fit un voyage parfois pénible et fatigant, mais partout les étrangers furent bien reçus. Plusieurs chefs païens, ainsi que leurs sujets, leur ont demandé de leur envoyer des instituteurs. L'accueil fut particulièrement favorable dans le pays des Mkonyas, à quelques journées de Salaga. Le roi et les anciens, ses conseillers, les invitèrent à se fixer

dans le pays, et à choisir le lieu de leur résidence. Le prince de Krakye aussi les combla de faveurs et même leur fit cadeau de plusieurs esclaves, qui les accompagnèrent à Abouri, parfaitement libres d'ailleurs. A Salaga ils ne demeurèrent que trois jours, le climat y étant dangereux pour des Européens. Depuis une dizaine d'années la ville a beaucoup déchu. En 1873, le géographe anglais Wyld évaluait sa population à 40,000 âmes, elle en a beaucoup moins aujourd'hui; son commerce, autrefois florissant, languit, même celui des esclaves qui faisait de son marché un des plus importants de l'Afrique. Les voyageurs descendirent le Volta dans des bateaux pour lesquels ils durent changer plusieurs fois de pilotes, les tribus de l'intérieur craignant celles du bas fleuve. Le 23 février la caravane rentra à Abouri. Dès lors le Dr Mæhli a dû revenir à Bâle. Nous serons sans doute bientôt informés de ses études de climatologie médicale de la Côte d'Or.

M. **de Foucauld** dont nous avons mentionné l'expédition **au Maroc**, dans notre dernier numéro, a communiqué par lettre à la Société de géographie de Paris l'itinéraire qu'il a suivi. De Tanger il s'est rendu à Fez et à Mequinez, puis a exploré la plus grande partie de la province de Tadla d'où il a descendu l'Oued-el-Abid jusqu'à Tabia. Franchissant le Grand Atlas au col de Glaoui, il s'est dirigé vers Tazenakht, pour passer au col d'Agni la seconde chaîne du grand massif atlantique et visiter ensuite les grandes oasis de Tissint, Talta et Akka, en poussant une pointe jusqu'à l'Oued-Dra, limite méridionale de son exploration. De Tissint il a regagné Tazenakht par le col de Harou et le territoire de la tribu des Zénaga. Son itinéraire a été relevé à la montre, à la boussole et au baromètre, et le plus souvent possible les latitudes et les longitudes ont été déterminées avec le sextant et le chronomètre. « Le fait qui m'a le plus frappé, « dit l'explorateur, » c'est l'extrême faiblesse du gouvernement marocain. Les États de Moulaï-el-Hacen sont bien petits ; il n'est sultan du Maroc, ni de fait ni de nom, sauf pour les Européens. Son empire, facile à délimiter, se compose de la côte de l'Océan et des basses vallées des cinq fleuves. C'est la région occupée par des tribus de race arabe. Quant au massif montagneux qui occupe la portion centrale, il est, ainsi que les hautes et moyennes vallées, entièrement indépendant; uniquement peuplées de Berbères, ces vastes contrées ne reconnaissent aucun autre pouvoir que celui de leurs cheiks ou de leurs Djemaa et se gouvernent elles-mêmes. »

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Le *Journal officiel* de la Régence de Tunis a annoncé qu'une concession, pour 99 ans, a été accordée à la Compagnie de Mokta-el-Adid, d'un gisement de fer en Kroumirie, au lieu dit Nefsa, avec obligation de construire un port en face de Tabarka, et une voie ferrée de 32 kilom. pour relier les mines à la mer.

La ligne télégraphique entre Tunis et Kairouan est terminée.

M. Paul Melon, délégué de l'Alliance pour la propagation de la langue française, et l'un de ses plus zélés promoteurs, a visité les écoles de la Régence de Tunis et de la Tripolitaine, distribué des livres, des médailles et des récompenses; il a en outre créé à Tunis une bibliothèque populaire.

Le Dr Schweinfurth est de retour au Caire, de son exploration dans le désert de Lybie, qui lui a fourni une riche moisson d'objets d'histoire naturelle. Aux environs du Birket-el-Keroun, le lac Mœris des anciens, il a découvert un temple égyptien qui remonte aux premières dynasties de l'empire des Pharaons.

D'après le rapport du ministre du commerce d'Italie, le résultat de la mission italienne en Abyssinie est favorable. Il sera possible d'obtenir de ce pays, où les moutons sont nombreux, une bonne laine noire. Un Italien qui réside à Gondar, veut essayer d'exporter cet article et en a envoyé des échantillons à Livourne.

M. Albert Pogliani est parti de Milan pour faire une exploration commerciale dans la mer Rouge et sur les côtes du continent africain.

Le vice-consul français à Khartoum, M. Lemay, en mission dans la mer Rouge, s'est rendu à Harrar par Zeïlah.

M. de Courcy a été nommé résident français sur le territoire d'Obock, où sera établi un poste de 25 hommes d'infanterie de marine.

Le Dr Paulitschke se prépare à faire, avec le Dr de Hardegger, un voyage au pays des Adal et dans l'Harrar. Avant de partir, il a fait paraître sur l'histoire de l'exploration de cette région un savant mémoire dont nous rendrons compte dans notre prochain numéro.

M. G. Revoil est rentré en France de son expédition au pays des Somalis.

M. J. Thomson est heureusement revenu à Zanzibar de son exploration de la région au delà du Kilimandjaro et du Kénia.

Une lettre du Dr Böhm au Comité national de l'Association africaine allemande rapporte, que l'on a constaté une élévation périodique des bords du Tanganyika, et l'existence de traces supérieures d'inondation le long des rives. De son côté, le Dr Reichert signale un combat contre la tribu des Ou-Ga-Ou-Ga.

La mort du chef ma-kololo Chipitoula, de la main d'un Européen a troublé la paix des rives du Chiré et rendu dangereuses les communications avec le lac Nyassa. Le capitaine Foot, consul anglais dans cette région, écrit que la position est sérieuse, les Ma-Kololo ayant, par représailles, coulé le vapeur *Lady Nyassa* avec une partie de la malle.

Le Dr Aurèle Schulz a informé la Société de géographie de Berlin qu'il est

arrivé à Rustenbourg le 28 mars; il comptait atteindre les chutes Victoria du Zambèze en sept semaines.

Le vapeur *Maud*, chargé de reconnaître le cours du Limpopo au point de vue de la navigation, a réussi à franchir la barre du fleuve et à le remonter sur un parcours de 130 kilom., jusqu'au kraal de Matshoba. De là l'équipage atteignit par terre la station commerciale de Wyllie, à travers de nombreux marais, qui rendirent sa marche pénible et dangereuse; presque tous les membres de l'expédition eurent la fièvre. C'est le premier vapeur qui ait réussi à remonter le Limpopo.

M. Williams, dont nous avons dit l'expédition aux chutes du Zambèze avec sa femme et son enfant, est revenu à Port-Élisabeth où, dans une séance publique, il a raconté son exploration. Il a trouvé la contrée entre le Limpopo et les mines d'or de Taté moins bien arrosée que ne le montrent les cartes; sans doute cela tient au fait du dessèchement graduel des cours d'eau de l'Afrique centrale. Il y a de l'or à Tati, mais les moyens d'extraction font défaut et les difficultés sont grandes. Quant à la disparition des explorateurs Patterson et Morgan Thomas, M. Williams croit que le premier est mort pour avoir bu de l'eau empoisonnée, et que le second a été assassiné par son escorte.

Le Dr Holub a passé quelques jours à Colesberg pour y étudier les gisements de fossiles nouvellement découverts. Il y attendait des nouvelles du pays des Ma-Tébélé; si elles étaient pacifiques, il comptait s'y arrêter de manière à se rendre au delà du Zambèze l'année prochaine; si au contraire elles étaient favorables, il voulait traverser le fleuve déjà au mois d'août de cette année-ci, après avoir visité l'État libre de l'Orange.

De nombreux gisements aurifères ont été découverts à Moodie's Reef dans le Transvaal. Beaucoup de personnes s'y rendent, de la colonie de Natal par la voie de Lorenzo-Marquez, la route qui conduit de la côte aux mines étant exempte de fièvre à ce moment de l'année.

Le Zoulouland continue à être troublé par les luttes entre les partisans d'Ousibepou et ceux d'Ousoutou, anciens adhérents de Cettiwayo. Ces derniers ne respectent pas même le territoire de la Réserve, où se trouve le résident anglais, M. Osborne. L'appui d'un certain nombre de Boers des frontières, qui se sont joints à eux contre Ousibepou, avec l'espoir de recevoir des fermes dans le Zoulouland, risque de compliquer encore un état de choses déjà très embarrassé, quoique d'ailleurs ils aient promis de s'abstenir d'intervenir dans le territoire de la Réserve.

Une compagnie s'est constituée sous le nom de « Kimberley Junction Railway, » au capital d'un million de livres sterling, pour la construction et l'exploitation de lignes de chemins de fer prolongeant vers le nord celles que possède déjà dans le voisinage du fleuve Orange le gouvernement de la Colonie du Cap.

En rapport avec la Chambre de Commerce de Londres, et sous le titre de « South african trade section, » il s'est formé une section qui aura pour but de développer les relations commerciales entre la mère patrie et l'Afrique méridionale. Une des premières questions qu'elle étudiera sera celle des arrangements postaux avec les colonies du sud de l'Afrique.

Une société s'est fondée en Portugal pour créer, dans la province de Mossamédès, une colonie agricole et civilisatrice, afin de contribuer au développement des richesses de cette partie des possessions portugaises.

Une expédition scientifique organisée sous les auspices des sociétés de géographie de Berlin, de Hambourg et de Gotha (?) partira prochainement pour Loanda. Parmi ses membres se trouvent un botaniste, un géomètre, un photographe, etc. Le but en est la traversée du continent, de Loanda à Zanzibar; les explorateurs devront faire le lever du terrain, déterminer des latitudes et des longitudes, faire des collections minéralogiques et zoologiques.

Le gouvernement français a édicté, pour ses possessions du Gabon, un décret qui risque de nuire aux écoles des stations missionnaires américaines; en effet, aucune école ne pourra être établie dans la colonie sans le consentement du commandant, aucune autre langue que le français ne pourra y être enseignée, et la moitié des heures d'école devra être consacrée au français, l'autre moitié aux sujets désignés par le gouvernement.

L'Espagne a accordé à l'Allemagne, dans l'île de Fernando-Po, un terrain pour y établir un dépôt de charbon, et l'a autorisée à y installer un consul, mais sans lui accorder aucun droit de souveraineté.

Les noirs de l'établissement portugais de Bissao, dans une grande île de la rive droite du Rio-Geba, se sont révoltés contre les autorités, et se sont même emparés de la seule canonnière portugaise en station dans ces parages, le *Barrebo*, dont l'équipage a dû se sauver dans les embarcations.

Le capitaine Lenoir a fait une expédition aux sources de la Casamance et dans le Bondou et le Bambouk.

Le gouvernement espagnol a ratifié la convention relative au câble des Canaries au Sénégal.

La ville de Kayes, tête de ligne du chemin de fer du Haut-Sénégal, a été presque entièrement détruite par un incendie: les bâtiments du chemin de fer, le dépôt de vivres, l'hôpital, la caserne, les habitations ont été la proie des flammes.

MADAGASCAR[1]

Nos lecteurs ne s'attendent pas sans doute à trouver, sous ce titre, un exposé des événements politiques dont les journaux quotidiens les entretiennent régulièrement. Supposant qu'ils désirent connaître un peu exactement le pays où se déroulent ces événements, nous avons pensé bien faire en résumant aujourd'hui en quelques pages, ce que l'on sait actuellement de l'orographie et de l'hydrographie de cette île, la plus

[1] Cette livraison est accompagnée d'une carte dans laquelle, comme dans l'article, nous avons adopté l'orthographe de la carte de M. A. Grandidier.

grande de notre globe après Bornéo et la Nouvelle-Guinée, et souvent appelée, à cause de son étendue, la Grande Terre, la Reine des côtes africaines. Pour cela, nous nous en tiendrons aux résultats fournis par les explorations les plus récentes, à partir de celles de M. Alfred Grandidier, de 1865 à 1870. Dans un prochain article nous tâcherons de dédommager nos lecteurs de l'aridité de celui-ci, en les entretenant des ressources que présente Madagascar et de son ethnographie.

Avant les voyages de M. Grandidier, l'île avait été parcourue dans différentes directions par un grand nombre de voyageurs, mais peu d'entre eux avaient fait des observations exactes ou des relevés scientifiques des districts qu'ils avaient traversés. Au XVIIme siècle déjà, Flacourt en avait donné une description intéressante ; au milieu de ce siècle-ci Ellis en publia une plus exacte, mais encore bien incomplète. Les cartes surtout laissaient beaucoup à désirer, et semblaient ne reposer que sur les données fournies par l'imagination de tel ou tel écrivain de renom. Aussi, dans une séance de la Société de géographie de Paris, à propos du *Voyage à Madagascar* de M. Leguevel de Lacombe, qui disait avoir traversé l'île plusieurs fois du nord au sud et de l'est à l'ouest, et décrivait ses voyages jusque dans les plus petits détails, M. Grandidier amusa-t-il beaucoup l'illustre société, en lui apprenant que M. Lacombe lui avait avoué n'avoir jamais quitté la côte orientale. « D'après l'examen de son livre, » ajouta le savant explorateur, « je le crois volontiers ; c'est de sa pure imagination qu'il a tiré tous ses récits, auxquels les géographes ont accordé une confiance si absolue, que, jusqu'aujourd'hui, nos cartes de Madagascar ont été dressées d'après les données topographiques de son ouvrage.

Il n'en est pas de même de celle de M. Grandidier, d'après laquelle a été dressée celle dont nous accompagnons cet article. Dans ses voyages, il avait traversé l'île dans une partie de la longueur, et, sur plusieurs points, dans toute la largeur. Dominé par l'unique ambition d'acquérir des connaissances nouvelles sur une région qui offrait tous les genres d'intérêt, et préparé par de fortes études à toutes les observations nécessaires, il ne visita pas une localité sans faire les opérations astronomiques et géodésiques propres à en fixer avec certitude la position géographique. Il traça la direction des cours d'eau, détermina la hauteur des montagnes, étudia le relief du sol, décrivit les aspects et la condition du pays. Pendant plus de deux années, il nota trois fois par jour la pression barométrique, et observa le thermomètre de façon à s'assurer des températures extrêmes. Partout dans ses excursions, il

recueillit les plantes et les animaux, et fit des découvertes qui lui permirent d'étudier plusieurs questions relatives à leur histoire. Ne négligeant aucun moyen d'information ou de contrôle, il a apporté à l'étude des races qui peuplent Madagascar un soin scrupuleux, et a répandu de nouvelles clartés sur les problèmes qui se posent à l'occasion des populations de la Reine des îles africaines.

Située à quelques centaines de kilomètres de la côte orientale d'Afrique, Madagascar s'étend du 12°,12, au 25°,45 lat. S., dans une direction N.-E. — S.-O., sur une longueur de 1600 kilom.; sa largeur est de 470 kilom., ce qui lui donne une superficie de 590,000 kilom. carrés, qui, d'après M. Grandidier, dépasse de plus de 60,000 kilom. c. celle de la France. Sa ligne de contour est de 3,450 kilom. Les angles rentrants et sortants de sa côte occidentale correspondant à ceux du continent africain dont la sépare la vallée océanique dans laquelle coule le rapide courant dit de Mozambique, il semble qu'elle devrait être rattachée à l'Afrique. Cependant, malgré ces analogies, ni la structure géologique de l'île, ni les types particuliers de sa flore et de sa faune ne permettent de la considérer comme une terre détachée du continent. Sans doute on n'en connaît pas encore à fond la géologie ni les règnes végétal et animal, mais ce que l'on sait de la richesse de ses espèces spéciales, au point de vue botanique et zoologique, oblige à l'envisager comme un monde à part, reste d'un vaste continent disparu sous les flots, et dont les vestiges émergent encore dans les archipels des Comores, des Seychelles, des Mascareignes, des Maldives et des Laquedives; d'après Wallace, Célèbes même, par ses espèces de mammifères, doit avoir eu des rapports avec Madagascar.

Si la côte occidentale a de nombreuses sinuosités, il n'en est pas de même de la côte orientale, baignée par le grand courant équatorial de l'océan Indien, qui vient butter avec violence contre l'île et se divise en deux branches dont l'une se porte au N.-N.-E., et l'autre, au S.-S.-O.; cette dernière imprime au cordon littoral formé par les apports des rivières de l'intérieur et des contre-courants, une direction droite, sans découpure aucune, de Foulepointe à Fort-Dauphin, sur une longueur de 800 kilom.

C'est aussi à la lutte constante entre l'eau douce et celle de l'Océan, qu'est due une des formations géographiques les plus caractéristiques de la côte orientale, nous voulons parler de la longue file de lagunes, qui s'étend le long du bord de la mer, sur plusieurs centaines de kilomètres. Un grand nombre d'entre elles ressemblent à des rivières cou-

rant parallèlement à la côte ; souvent elles s'étendent en vastes nappes d'eau et forment de grands lacs. La distance qui les sépare les unes des autres est si minime, qu'au moyen de canaux dont la longueur ne dépasserait pas en somme 50 kilom., on pourrait créer une voie navigable ininterrompue de 360 kilom. parallèle à la côte. Il est à présumer qu'un jour les besoins du commerce appelleront la création de cette communication, qui rapprochera des points de la partie orientale de l'île très éloignés les uns des autres. On utilise déjà ces lagunes ou ces lacs, de Tamatave à Andovoranto, d'où le chemin, pour se rendre à Tananarivo, est beaucoup plus court. Les côtes septentrionales sont riches en hâvres excellents ; en revanche les côtes méridionales, beaucoup moins découpées, n'offrent qu'un petit nombre de baies et de rades ouvertes. Les deux baies les plus spacieuses sont celles d'Antongil, au N.-E., et de Saint-Augustin, au S.-O.

A une très petite distance de la côte orientale, parfois même, comme dans le voisinage de la baie d'Antongil, dès le bord de la mer, commencent les montagnes. Avant les explorations de M. Grandidier, la plupart des cartes et la plupart des livres se plaisaient à présenter l'orographie de Madagascar sous la forme d'une chaîne de montagnes, qui, se tenant en équilibre à égale distance des deux mers, traversait l'île dans toute sa longueur et en constituait comme l'épine dorsale. L'erreur provenait du fait que, vues du bord de la mer, les montagnes apparaissent comme une longue chaîne courant du N. au S., et que, comme M. Leguevel de Lacombe, les cartographes quittaient peu le rivage. Quoi qu'il en soit la chaîne, ou plutôt les chaînes qui frappent les yeux du voyageur à son arrivée à la côte orientale, ne sont point à égale distance des deux mers, et les parties orientale et occidentale de l'île n'ont nullement la même configuration de relief. D'après M. Grandidier[1] et les explorateurs venus après lui, il faut distinguer dans l'île deux parties essentiellement différentes, l'une orientale-septentrionale toute montagneuse, l'autre occidentale-méridionale généralement plate.

Quant à la région montagneuse, le voyageur qui, débarqué sur la côte orientale, veut pénétrer dans l'intérieur, commence, dès le rivage, à gravir péniblement une chaîne de montagnes, qui s'élève graduellement jusqu'à une hauteur de 800^m à 900^m. Il monte et descend tour à tour sans trouver nulle part le moindre espace de terrain plat, çà et là seulement, quelques étroits vallons, ou plutôt quelques ravins abrupts sil-

[1] *Revue scientifique*, mai 1872.

lonnés par de petits torrents. De sa ligne de faîte à la côte, cette chaîne peut mesurer une largeur de 100 kilom. ; elle paraît s'étendre de Vohemar à Fort-Dauphin, sur une longueur de plus de 1200 kilom., tantôt baignant son pied dans la mer, tantôt s'en écartant de quelques kilom., mais lui restant toujours parallèle.

En descendant le versant occidental de cette première chaîne, le voyageur ne tarde pas à rencontrer, soit une vallée profonde, mais étroite (entre 19°30 et 21°30 lat. S.), soit, plus au nord, un plateau assez large, dont la formation est due aux détritus et aux éboulis qui se sont accumulés dans une ancienne vallée, où les eaux n'avaient pas d'issue. Au delà, il gravit le versant oriental très abrupt d'une seconde chaîne granitique de la même longueur, qui s'élève à 400^m ou 500^m plus haut que la première. C'est là que se trouve la ligne de partage des eaux entre les rivières qui se versent dans l'océan Indien et celles qui vont se jeter dans le canal de Mozambique, toutefois celles-ci ont un parcours trois fois plus long que celles de l'est, à l'exception toutefois du Mangoro et de son affluent l'Ounivé.

Mais de ce que cette arête supérieure forme la ligne de faîte de l'île, il ne faut pas conclure, qu'en poursuivant sa route, le voyageur descende graduellement vers la côte occidentale; il a au contraire à traverser une région large de 140 à 160 kilom., dont le niveau général se maintient à une altitude moyenne de 800^m à 1000^m, région toute montagneuse et tourmentée ; puis, tout à coup, il arrive, par une pente très rapide, dans une plaine qui n'a plus que 200^m au-dessus de la mer.

Cette plaine qui est sablonneuse, peu accidentée, sillonnée en tous sens de petits ravins creusés par les eaux, ne mesure pas moins de 140 à 150 kilom. de largeur ; entre le 16° et le 25° lat. S., elle est coupée par l'étroite chaîne de montagnes de Bemaraha, qui n'a que 8 ou 10 kilom. de large. Plus à l'ouest, depuis le 21°, il existe une quatrième chaîne qui, à partir du 22°, forme avec la précédente un vaste plateau. Enfin, à l'est de ce dernier, la plaine susmentionnée est coupée, sous le 43° de long. E. de Paris, par une cinquième chaîne, commençant aussi au 21° pour se terminer au 23°30. Quant à la masse montagneuse centrale elle ne dépasse pas le 22° ; plus au sud, jusqu'à la mer, s'étendent de vastes plateaux secondaires, légèrement ondulés, et coupés de ravins creusés par les eaux.

Grâce aux pluies qui arrosent la côte orientale, le versant des montagnes qui regarde l'océan Indien est assez fertile. Jusqu'au haut de la première chaîne les pentes sont couvertes de belles plantes herbacées,

auxquelles succède une zone de forêts, qui, au sud de la baie d'Antongil, a jusqu'à 50 et 60 kilom. de large. Elle se développe du nord au sud en forme de ceinture, de manière à entourer l'île tout entière sur une longueur de 3000 kilom., tantôt suivant les contours de la côte, tantôt s'en écartant de plusieurs kilom. Du côté oriental de l'île, elle se partage en deux bandes, entre lesquelles se trouve une étroite vallée d'environ 400 kilom. de long.

Les points les plus élevés de l'île sont les pics d'Ankaratra, à peu près au centre du massif montagneux ; ils atteignent environ 2500^{m} — l'Ambohimirandrana, 2350^{m} ; l'Ankavitra, 2530^{m} ; le Tsiafakafo, 2540^{m} ; le Tsiafajavona, 2590^{m}. — De ce dernier sommet la vue s'étend sur tout le centre de l'île, qui apparaît comme une mer de montagnes, sans arbres, sans arbrisseaux, où des roches nombreuses se détachent au milieu d'une herbe grossière, qui n'est même pas très bonne pour le bétail, et qui ne sert guère que de combustible aux habitants du pays. Le bois manque dans la province d'Imérina ; les gens riches seuls peuvent envoyer chercher des fagots dans la ceinture de forêts qui se trouve à sa limite orientale. L'herbe sèche elle-même atteint des prix élevés à l'époque des pluies.

Sur une très grande étendue de cette partie de Madagascar est déposée une argile rouge, d'où émergent des roches de granit et de basalte, auxquelles on reconnaît l'action volcanique à laquelle est dû le soulèvement du centre de l'île. Les missionnaires Campbell, Sibree, Mullens en ont signalé les traces dans le massif d'Ankaratra, autour du lac Tasy. Voici en particulier comment Mullens décrit les montagnes situées à l'ouest de ce lac[1] :

« Lorsque nous les eûmes gravies, nous fûmes surpris de voir tout à coup devant nous quantité de cratères, les uns d'une grandeur énorme, d'autres petits, quelques-uns de forme conique, d'autres en forme de fer à cheval, tous ayant de grandes coulées de lave. Il y en avait au moins 40 ; très vraisemblablement il en existe d'autres plus au nord ; nous en avons rencontré à 80 kilomètres au sud du lac Tasy. Nous fîmes l'ascension de l'Ivoko, montagne de forme arrondie, à 300 mètres au-dessus de la plaine ; arrivés au haut, nous découvrîmes un cratère dont l'ouverture avait 250 mètres de large ; deux coulées de lave se dirigeaient, l'une au sud, l'autre à l'ouest ; au pied se trouvaient trois petits cratères, et tout autour de nous d'autres cratères d'une grandeur

[1] Proceedings of the Roy. geog. Society, 1875.

considérable. Tout auprès s'élevait, à l'est, un autre volcan éteint, au delà duquel s'étendait une plaine de 1600 mètres, couverte de débris de lave. En somme, sur un parcours de 144 kilomètres, nous comptâmes une centaine de volcans éteints, sans parler du massif d'Ankaratra. »

Il en résulte qu'une grande partie de la région montagneuse de Madagascar est nue et a un aspect triste. Les collines, allongées en forme de vagues, ne sont couvertes que d'une herbe grossière, qui brunit vers la fin de la saison sèche. Entre la rivière Sakay, limite occidentale de l'Imérina, et le pays des Sakalavas, les missionnaires Sewell et Pickersgill eurent à traverser une vaste plaine, où cette herbe atteignait une hauteur qui rappelait celle des *prairies* de l'Amérique du nord; elle dépassait la tête d'un homme et opposait un grand obstacle à la marche des explorateurs. Les rares habitations de ce district ne consistaient guère qu'en postes militaires échelonnés de distance en distance, dans le voisinage desquels se trouvaient d'immenses enclos pour bêtes à cornes, avec de misérables huttes occupées par des gardiens. Dans certaines parties de ce territoire, ils rencontrèrent de grands troupeaux de bestiaux à l'état sauvage et des quantités de pintades.

En revanche, les dépressions des vallées offrent souvent une végétation tropicale luxuriante et, partout où le pays est habité, la verdure éclatante des champs de riz. Le missionnaire Shaw l'a constaté dans la grande plaine du Bara au sud et au sud-ouest de la province de Betsiléo; et les Rev. Sibree et Street ont trouvé, au sud-est de Madagascar, des arbres d'une grande hauteur et d'une circonférençe énorme; les fougères y atteignent de très grandes dimensions et ont un feuillage abondant. En général les paysages revêtent un caractère de grandeur, qui provient du fait que la vue dont on jouit d'un grand nombre de points de l'île est extrêmement étendue; l'air parfaitement serein permet de distinguer les objets les plus éloignés. Plusieurs des parties de la région montagneuse sont très pittoresques. MM. Sibree et Street ont trouvé, chez les Antanalas et chez les Antaïmoros du sud-est de l'île, des vallées entourées de montagnes boisées jusqu'au sommet, à une hauteur de 1200 mètres; de nombreuses cascades tombaient de rochers à pic; l'une d'elles pouvait avoir de 150 à 200 mètres de hauteur.

Au moyen d'observations barométriques on a pu constater, sous la latitude de Tananarivo, une dépression assez importante de la partie centrale. De tous côtés les bords du plateau sont sensiblement plus éle-

vés que le pays qu'ils entourent ; en plusieurs endroits ils atteignent de 1200 mètres à 1600 mètres. Un grand nombre de rivières franchissent la barrière rocheuse orientale par des gorges profondes, et descendent à la mer en formant des séries de rapides ou de petites chutes ; d'autres, comme le Matitanana, tombent en cataractes énormes. Plusieurs des tributaires du canal de Mozambique forment aussi de grandes cataractes ; c'est le cas de la Mania, dont on entend, dit-on, le bruit d'une distance de 60 à 80 kilomètres (?).

La rivière la plus considérable de la côte orientale est le Mangoro, dont le cours a environ 400 kilomètres ; elle prend sa source dans les montagnes qui séparent le plateau d'Ankaye de la vallée d'Antsihianaka. Elle parcourt d'abord avec lenteur le plateau dans toute sa longueur ; là elle pourrait être navigable, mais les cascades qu'elle forme en coupant la chaîne côtière, et les rapides de son cours inférieur s'opposent à ce qu'elle serve jamais de voie de communication pour remonter dans l'intérieur. Du reste aucun des cours d'eau de ce versant n'est navigable, même pour les plus petites pirogues, au delà de 12 à 15 kilomètres de la côte.

En revanche, parmi les affluents du détroit de Mozambique, plusieurs sont navigables jusqu'à 50 ou 70 kilomètres de leur embouchure. Le Betsiboka, le plus grand des cours d'eau de Madagascar, l'est même bien davantage : les boutres des Arabes et les pirogues des indigènes peuvent le remonter jusqu'à son confluent avec l'Ikiopa, navigable lui-même sur un parcours de plusieurs journées. On croit que, de la baie de Bombétok, où il se jette dans la mer, des vapeurs d'un faible tirant d'eau pourraient remonter jusqu'à 145 kilomètres de l'embouchure. Le Tsijobonina est également navigable pour des pirogues jusqu'au pied du grand massif granitique central ; le Mangoka aussi l'est dans une partie de son cours inférieur.

Le système hydrographique de Madagascar est complété par des lacs, les uns salés, comme le Manampétsouté, chez les Mahafalys, et le lac Otry, chez les Antifiherenanas ; les autres, d'eau douce, par exemple le lac d'Alaotra, de 42 kilomètres de long sur 6 à 7 kilomètres de large, dans la province d'Antsihianaka, le lac Tasy, de 13 kilomètres de long, dans la province d'Imérina, et le lac Imanda, au nord du Tsijobonina.

(à suivre.)

BIBLIOGRAPHIE[1]

A L'EST ET A L'OUEST DANS L'OCÉAN INDIEN, par *Charles Courret*. Paris (Chevalier Maresq), 1884, 374 p. avec gravures et carte, Fr. 5. — M. Courret a fait, à quelques mois d'intervalle, deux voyages dans l'Océan Indien. Le premier, dont le récit occupe une centaine de pages, a été accompli avec la mission Wallon dans l'île de Sumatra ; le second l'a conduit sur la côte orientale de l'Afrique.

Lorsqu'en 1881, on lui proposa une expédition au Zambèze, sa santé ébranlée par les fièvres de l'Archipel indien lui défendait de l'entreprendre; mais le goût des explorations lointaines l'emportant sur tous les raisonnements, il partit avec quelques ingénieurs et chercheurs d'or, à la tête desquels se trouvait M. Paiva d'Andrada. Il s'agissait pour eux d'étudier les ressources, et particulièrement les richesses minérales du bassin inférieur du Zambèze.

L'expédition fit escale à Zanzibar, toucha à Nosi-Bé, à Mozambique, et débarqua à Quilimane, d'où elle pénétra dans l'intérieur. Remontant le Zambèze, elle passa par Mopia et Senna, traversa les gorges profondes de Lupata, et arriva, après des aventures diverses, à Têté, le point extrême qu'elle comptait atteindre. Des détachements qui explorèrent le Macanga, au nord de Têté, et le Manica, au sud, pour en étudier les gisements aurifères, constatèrent que les exploitations étaient à peu près arrêtées partout, et que la teneur des sables en or ne dépassait pas un demi-gramme par mètre cube.

Ce n'était pas ce qu'on attendait, aussi M. Courret ne conseille-t-il pas aux colons de se faire mineurs ; néanmoins il les engage fortement à se porter vers la Zambézie, qui est, dit-il, plus saine et plus riche que la côte occidentale de l'Afrique, et il appuie son dire, non seulement sur une étude approfondie des productions de la contrée, mais sur des statistiques commerciales puisées aux meilleures sources. Il croit que ce pays se relèvera, dès que le Portugal fera cesser des abus criants, pour adopter une politique coloniale juste et sage. Quoi qu'il en soit, tout le monde profitera de la lecture de ce livre, vrai cours sérieux, pratique et attachant de géographie commerciale.

CARTE DE L'AFRIQUE ÉQUATORIALE ENTRE LE CONGO ET L'OGÔOUÉ, dressée d'après l'état des dernières explorations, à l'échelle de $^1/_{1000000}$, par le Dr *Joseph Chavanne*. Bruxelles (Institut national de géographie), 1884.

[1] On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

Fr. 3,50. — Cette carte qui s'étend de l'équateur au 7° lat. sud, est la reproduction développée et complétée du croquis du cours inférieur du Congo, publié il y a peu de temps par l'Association internationale africaine. Son échelle au $^1/_{2000000}$ a permis d'y faire figurer les itinéraires de douze explorateurs et les stations de l'Association, ainsi que celles des missions catholiques et protestantes.

Les documents que nous fourniront les nombreux voyageurs qui parcourent actuellement cette région, permettront de dessiner avec plus d'exactitude le réseau des rivières et des montagnes; il faut espérer entre autres que Stanley communiquera prochainement les résultats complets de ses expéditions aux lacs Léopold II et Mahumba, qu'il a explorés, le premier, en avril 1882, le second, en mars 1883, et dont les contours sont encore indiqués sur la carte du Dr Chavanne par des lignes ponctuées. En revanche la vallée du Quilou-Niari, parcourue récemment par les agents de Stanley, commence à se couvrir de villages et surtout de stations aux noms tout européens : Rudolphstadt, Baudoinville, Stanley-Niadi, Stéphanieville, etc. A gauche, le Niari, désigné sous le nom de Niadi, est bordé par les monts Strauch.

La nouvelle publication de M. Chavanne est une excellente carte d'étude qu'il ne tardera pas à compléter lui-même, puisque c'est du Congo qu'il partira, pour entreprendre, dans la direction du nord, un voyage à travers la partie la moins connue de l'Afrique équatoriale[1].

Voyage a Madagascar, par *J.-L. Macquarie*. Paris (E. Dentu), 1884, in-12, 435 pages, avec illustrations de L. Houssat. 4 fr.; 2me édition. — Ouvrage d'une lecture facile et attrayante. Narration d'un voyage évidemment fictif accompli par deux amis, Trottet et Rozan, de Marseille, à la Réunion et à la Grande Terre. Séjour à Tamatave, excursions le long du littoral, départ pour Tananarivo, qui est décrite en détail, enfin voyage à la côte occidentale et retour à Tamatave; voilà le cadre du récit dans lequel l'auteur a su placer, chemin faisant, une étude de Madagascar, au point de vue physique et politique, et un résumé de l'histoire des Hovas et de leurs luttes contre l'influence française, qu'il conduit jusqu'aux événements récents.

[1] D'après le *Mouvement géographique*, qui nous arrive à la dernière heure, l'Institut national de géographie de Bruxelles a chargé le Dr Chavanne de lever la carte du Congo depuis son embouchure jusqu'à Stanley-Pool, puis de chercher à résoudre, dans une exploration de découvertes, le problème du lac Liba. Arrivé à Boma, à l'embouchure du Congo, le 23 avril, il a entrepris sans tarder ses opérations topographiques. Nous y reviendrons dans notre prochain numéro.

ÉCHANCS

Sociétés de géraphie.

Amsterdam.	Constantine.	Hambourg.	Lionne.	Nancy.	Rochefort.
Anvers.	Douai.	Iéna.	Ln.	New-York.	Rome.
Berlin.	Francfort s/M.	Le Caire.	Mrid.	Oran.	Rouen.
Brême.	Greifswald.	Leipzig.	Mseille.	Paris.	Vienne.
Bruxelles.	Halle.	Lille.	Mtpellier.		

Sociétés de géograph commerciale.

Berlin. Bordeaux. Paris. Porto. Saint-Gall.

Mission

Journal des missions évangéliques (Paris).
Bulletin missionnaire (Lausanne).
Missions évangéliques au XIXme siècle (Neuchâtel).
Journal de l'Unité des Frères [moraves] (Peseux).
Missions catholiques (Lyon).
Missions d'Afrique (Alger).
Annales de la propagation de la foi (Lyon).
Missions-Blatt (Barmen).
Berliner Missions-Berichte (Berlin).
Heidenbote (Bâle).
Evangelisches Missions-Magazin (Bâle).
Calwer Missions-Blatt (Calw).
Allgemeine Missions-Zeitschrift (Gütersloh).
Glaubensbote (Bâle).
Africa (Londres).
La Nigrizia (Vérone).
Chch missionary Intelligencer and Recd (Londres).
Misonary Herald (Boston).
Amican Missionary (New-York).
Forgn Missionary (New-York).
Regns beyond (Londres).
Chnicle of the London Missionary Socty (Londres).
Mohly Record of the Free Church of Stland (Edimbourg).
Misons Field (Londres).
Chch of Scotland home and foreign Issionary Record (Edimbourg).
Misonary Record of the united presbytian Church (Edimbourg).
Ceral Africa (Londres).
Woan's foreign missionary Society (hiladelphie).

Divers

Exploration (Paris).
Moniteur des Colonies (Paris).
Bulletin des Mines (Paris).
Bulletin de l'Association scientifique algérienne (Alger).
Bulletin du Comice agricole (Médéa).
Bulletin de l'Académie d'Hippone (Bone).
Bulletin de renseig. coloniaux (Paris).
Revue géographique internationale (Paris).
Le Mouvement géographique (Bruxelles).
Handels-Zeitung (Saint-Gall).
Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik (Vienne).
Mittheilungen der afrikanischen Gesellschaft in Deutschland (Berlin).
Oesterreichische Monatsschrift für den Orient (Vienne).
Zeitschrift für wissenschaftliche Geographie (Lahr).
Aus allen Welttheilen (Leipzig).
Deutsche Kolonialzeitung (Francfort s/M).
Chaber of Commerce Journal (Londres).
Afran Times (Londres).
Anslavery Reporter (Londres).
Abrigine's Friend (Londres).
Afran Repository (Washington).
Obrver (Monrovia).
Esporatore (Milan).
Cosos (Turin).
Bolttino della Societa africana d'Italia (aples).
Esprazione (Naples).
Mana e Commercio, e Giornale delle coloie (Rome).
Boltin de la Exploradora (Vitoria).
Afria oriental (Mozambique).
O Aricano (Quilimane).
Jornl das colonias (Lisbonne).
As olonias portuguezas (Lisbonne).
Revsta de Estudos Livres (Lisbonne).
Révil du Maroc (Tanger).

AUTRES PUBLICATIOIS CONSULTÉES

Tour du monde (Paris).
Revue de géographie (Paris).
Revue maritime et coloniale (Paris).
Indépendant (Constantine).
Moniteur de l'Algérie (Alger).
Dr A. Petermann's Mittheilungen (Gotha)
Procedings of the royal geographical Soiety and monthly Record of geograply (Londres).
Nata Mercury (Durban).
Cape Argus (Cape-Town).
West African Reporter (Sierra Léone)

Etc., etc.

SOMMAIRE

OUVRAGES REÇUS :

Six mois à Madagascar, par Charles Buet. — Paris (V. Palmé), 1884, in-12, 381 p. Fr. 3.

El porvenir de Espana en el Sahara. Conferencia publica por José Ricart Giralt. — Barcelona (N. Ramirez y Ca), 1884, in-8°, 26 p. et carte.

Documents parlementaires :

a) Africa n° 4 (1884). Despatches from Her Majesty's consul at Loanda, received during the years 1881, 1882 and 1883. — London, in-4°, 72 p.

b) Africa n° 5 (1884). Further Papers relating to events connected with the negociations with Portugal, for a Treaty respecting the Congo river and the adjacent Coast : 1884. — London, in-4°, 58 p.

Die Sahara. Ihre physiche und geologische Beschaffenheit, von Dr K.-A. Zittel.— Cassel (Theodor Fischer), 1883, in-4°, 42 p. Fr. 16.

Notice sur la concession, l'exécution des travaux et l'agrandissement du port de La Réunion. — Paris (impr. Chaix), 1884, in-8°, 25 p. et carte.

Egypt and the Egyptian Question by D. Mackenzie-Wallace. — London (Macmillan and Co), 1883, in-8°, 521 p. Fr. 18.

Katalog der argentinischen Ausstellung, veranstaltet von der geographischen Gesellschaft in Bremen, im Tivoli-Saale. Mai-Juni 1884. Mit einer Uebersichts-Karte von Argentinien. — Bremen, 1884, in-8°, 79 p.

Notice sur les travaux scientifiques de M. Alfred Grandidier. — Paris (Gauthier-Villars), 1884, in-4°, 54 p. et 2 cartes.

Genève. — Imprimerie Charles Schuchardt.

GENÈVE
H. GEORG, LIBRAIRE-ÉDITEUR
MÊME MAISON A BALE ET A LYON

L'AFRIQUE

EXPLORÉE ET CIVILISÉE

JOURNAL MENSUEL

DIRIGÉ PAR

M. Gustave MOYNIER

Membre de la Commission internationale de Bruxelles pour l'exploration et la civilisation de l'Afrique centrale; membre correspondant de l'Académie d'Hippone, et des Sociétés de géographie de Marseille, de Nancy, de Loanda et de Porto.

RÉDIGÉ PAR

M. Charles FAURE

Secrétaire-Bibliothécaire de la Société de géographie de Genève, membre correspondant des Sociétés de géographie de Lisbonne, de Loanda, de Porto et de Saint-Gall.

L'Afrique paraît le premier lundi de chaque mois, par livraisons in-8° d'au moins 20 pages chacune; le texte est accompagné de cartes, chaque fois que cela paraît nécessaire.

Le prix de l'abonnement annuel, **payable d'avance**, est de **10 francs**, port compris, pour tous les pays de l'Union postale (première zone); pour les autres, 11 fr. 50.

Tout ouvrage nouveau relatif à l'Afrique, dont il est envoyé deux exemplaires à la Direction, **a droit à un compte rendu.**

Adresser tout ce qui concerne la **rédaction** à **M. Gustave Moynier, 8, rue de l'Athénée, à Genève (Suisse).**

S'adresser pour les abonnements à l'éditeur, M. H. Georg, à Genève ou à Bâle.

On s'abonne aussi :
Dans tous les bureaux de poste de la Suisse.
Chez MM. Ch. DELAGRAVE, libraire, 15, rue Soufflot, à Paris.
MUQUARDT, libraire de la Cour, 45, rue de la Régence, à Bruxelles.
DUMOLARD frères, libraires, Corso Vittorio Emmanuele, 21, à Milan.
F.-A. BROCKHAUS, libraire, Querstr., 29, à Leipzig.
L. FRIEDERICHSEN et Cie, libraires, Admiralitätsstr, 3/4, à Hambourg
Wilhelm FRICK, libraire de la Cour, Graben 27, Vienne (Autriche).
TRUBNER et Cie, libraires, Ludgate Hill, 57/59, à Londres E. C.
Et chez les principaux libraires de tous les pays.

AVIS. — *Nous mettons à la disposition de nos nouveaux abonnés, au prix de 10 fr. chacun, un certain nombre d'exemplaires complets de la IIme, de la IIIme et de la IVme année. La Ire est épuisée.*

BULLETIN MENSUEL (*4 août 1884*)[1].

Le journal italien *Marina e Commercio* annonce que les adhésions au projet de **voyage autour de l'Afrique**, élaboré par la Société milanaise d'exploration commerciale, de concert avec la Société de navigation générale italienne, sont assez nombreuses pour permettre d'espérer que ce projet s'exécutera. Le bateau à vapeur destiné à cette expédition, l'*Africa*, est un navire des plus solides et supporte parfaitement les mers les plus grosses. Le départ aura lieu de Gênes et de Naples, les premiers jours de septembre. Si ce voyage réussit à la satisfaction générale, les deux sociétés sus-mentionnées se proposent d'organiser, pour l'année prochaine, un voyage sur le Congo, partie par eau, partie par terre, d'accord avec l'Association internationale de Bruxelles. Les stations de celle-ci étant ouvertes à tous, l'étude sur place du commerce actuel de cette région ne peut être que très utile aux jeunes gens qui se destinent au négoce.

Les renseignements qui nous sont parvenus ce mois-ci, sur le Soudan en général, et sur la situation de **Khartoum** et de **Gordon,** sont trop contradictoires, pour que l'on sache au juste si cette ville a eu le sort de Berber, ou si son défenseur tient encore tête aux troupes du Mahdi.

L'Angleterre qui a assumé la responsabilité de la protection de l'Égypte proprement dite et de l'évacuation des garnisons égyptiennes du Soudan, a su se servir du roi d'**Abyssinie** pour délivrer la garnison égyptienne de **Kassala**; il est vrai que c'est au prix de l'autorisation donnée au Négous d'occuper cette ville, de la restitution à l'Abyssinie du pays des Bogos vainement réclamé jusqu'ici depuis que Munzinger l'avait annexé à l'Égypte en 1874, et de l'ouverture du port de Massaoua au libre commerce. L'Abyssinie va rentrer en communication directe avec les pays civilisés, et l'Angleterre qui, par le nouveau gouverneur de Massaoua, M. Mason, tient la clef de ce port, ne perdra rien à avoir ouvert à son commerce ce débouché vers les États du Négous, non plus qu'à avoir renoncé à s'établir elle-même à Massaoua. En effet, elle a pris pied à Berbera afin d'assurer, dit-elle, la continuation des approvisionnements que la garnison d'Aden tire de cette partie des possessions

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

égyptiennes. Quand les troupes du khédive seront retirées de la province de Harrar, l'autorité sera-t-elle remise purement et simplement aux chefs locaux, ou bien ceux-ci ne passeront-ils pas sous celle du gouvernement auquel ils devront leur restauration et la sécurité que l'Angleterre leur garantira contre leurs adversaires extérieurs ?

D'après des dépêches du 16 juin parvenues au gouvernement italien, **Bianchi**, parti à la fin de mars de Mekallé, pour s'ouvrir une voie directe, de l'Abyssinie à la côte, dut bientôt retourner sur ses pas, par suite de la défection de ses serviteurs et de son escorte. Arrivé à S'Kel, il y réorganisa une nouvelle caravane de 30 chameaux, et en repartit le 30 avril, se dirigeant vers le pays des Danakils. Dès lors, sur une dépêche d'Aden, du 4 juillet, le bruit s'est répandu que le chef de l'expédition et ses gens seraient morts de soif entre la Plaine du Sel et Zoula, dans la direction de Massaoua. On comprend l'appréhension des amis de l'explorateur, et l'importance que le gouvernement italien met à obtenir des renseignements précis, sur la source de cette nouvelle apportée à Aden par le commandant d'un navire anglais. M. Luccardi, consul italien à Massaoua, envoie des dépêches rassurantes, mais les amis de Bianchi et le gouvernement ne sont point rassurés. Le *Castelfidardo* a été envoyé à Massaoua, pour recueillir des informations précises.

Des bruits fâcheux ont couru sur les rapports des indigènes danakils avec le personnel de la colonie d'**Assab**. D'après l'*Esploratore*, les habitants de cette possession italienne ont dû envoyer à Rome une protestation contre la prise, par les Danakils, de la ville de Margableli [1], d'où les gardes italiens auraient été chassés, un puits fermé, des chevaux volés aux salines. Le comte Antonelli a dû arriver à Assab, où il veillera sans doute à ce que les traités conclus avec Mohamed Anfali, avec le sultan de Raheïta, et avec Abderaman, conducteur de caravanes, soient mis à exécution, pour que les établissements de la colonie ne souffrent aucun dommage. Mais l'*Esploratore* ne cache pas son impression que la situation d'Assab est devenue mauvaise, par suite de l'excitation qu'ont produite les événements du Soudan parmi les tribus mahométanes qui l'avoisinent. Margableli, à quatre lieues du port d'Assab, est le centre le plus peuplé de la colonie ; les salines n'en sont éloignées que d'une lieue. Pour être encore latent, le péril n'en existe pas moins, et pourrait un jour ou l'autre prendre de sérieuses proportions. Néanmoins le gouvernement italien fait son possible pour améliorer les conditions d'Assab;

[1] Voir la carte, IVme année, p. 352.

un port et un phare vont y être construits, pour lesquels une somme de 625,000 francs a été votée récemment par la Chambre des députés de Rome; mais peut-être le gouvernement devra-t-il prochainement agir d'une manière énergique, pour garantir la sécurité de ses ressortissants contre les agressions des indigènes du voisinage.

Jusqu'ici le courant commercial que les Italiens ont cherché à établir entre Assab, l'Abyssinie et le Choa, par le pays d'Aoussa, se réduit à fort peu de chose. Les caravanes continuent à suivre la route ordinaire qui aboutit à Tadjoura et à **Obock**. L'extension des colonies françaises en Orient donne à cette dernière localité une grande importance, puisque c'est le seul point où les navires français, obligés jusqu'ici de relâcher dans les ports anglais, pourront désormais faire du charbon et des vivres en toute sécurité. Le gouvernement a nommé pour Obock un commandant qui aura avec lui un interprète, un médecin et un poste de garde numériquement restreint. Des travaux seront exécutés pour faciliter aux navires l'entrée du port et le débarquement. L'eau douce peut être facilement recueillie, une grande partie du terrain, livrée à la culture, et la prospérité commerciale de la petite colonie, assurée par l'échange, sur son marché, des produits du Choa avec ceux de l'Europe.

Quoique les détails manquent encore sur l'**expédition de M. J. Thomson**[1] au lac Victoria Nyanza, à travers le pays des Masaï, on peut déjà dire qu'elle a été accompagnée du même succès qui avait couronné celle aux lacs Nyassa et Tanganyika. En attendant le rapport de l'explorateur lui-même, voici le télégramme que sir John Kirk a envoyé, de Zanzibar, à la Société de géographie de Londres. « Thomson quitta Taveta, au pied S.-E. du Kilimandjaro, en juillet de l'année dernière, en compagnie d'une caravane de Pangani; se dirigeant vers le nord, et passant le Rombo, il atteignit le pays des Masaï, et traversa les tributaires du lac Tsavo, dans leur cours supérieur. A partir de là, sa route tourne vers le N.-O., à travers une grande plaine de sable, lit d'un lac desséché dont le lac Ngiri est un reste. Le 19 août il était à Dœnyo Erok, où il rencontra les Masaï; ils étaient nombreux, mais la caravane étant considérable ils ne l'inquiétèrent point. Là il quitta la plaine sablonneuse pour entrer dans le district de Kapteï, pays beaucoup plus accidenté, s'élevant graduellement jusqu'à former un

[1] Le temps nous manquant pour faire dresser une carte de cette expédition, nous renvoyons nos lecteurs à celle dont les *Proceedings* de la Société de géographie de Londres ont accompagné la publication du télégramme de sir John Kirk.

plateau de formation volcanique avec des cônes éteints. Le 5 septembre il arriva à Ngougoabag, près des sources de l'Adhi, par 1° 22' lat. S., et 34° 12 long. E. de Paris, à une altitude de 1800^m, et à la limite méridionale du district de Kikuyu. De là il gagna l'extrémité septentrionale du lac Naïvasha, par 0'43' 30" lat. S., et 33°44' long. E.; ce lac est situé dans une vallée en forme d'auge, qui s'étend jusqu'à un degré au nord de l'équateur, partage le plateau, et renferme en outre les lacs Nakolo et Bahringo, et beaucoup de sources. Il visita, au sud du lac Naïvasha, le Dœnyo Susiva, magnifique volcan de 2600^m de hauteur, et le Bouri. Ici les Masaï, très nombreux, cherchèrent à inquiéter la caravane, cependant il n'y eut pas de combat. Thomson envoya un de ses hommes, un matelot maltais nommé Martin, avec la caravane de Pangani, au lac Bahringo, pendant que lui-même se rendait avec trente hommes sur un plateau du Kénia, à une altitude de 2600^m, où il traversa la Settima. L'extrémité septentrionale de la chaîne de montagnes a 4000^m de haut; le voyageur atteignit la base du mont Kénia par 0°3' lat. S.; la montagne semble être un simple cône, égal en hauteur au Kilimandjaro; c'est un pic aigu, neigeux et volcanique, sous 0°10' lat. S., et 34°25' long. E. De là il se dirigea vers le lac Bahringo, où il retrouva Martin; la caravane de Pangani s'était rendue plus au nord. L'extrémité sud du lac est par 0°28' lat. S., et 33°27' long. E., à 1850^m d'altitude. Continuant sa marche dans une direction S.-O., il traversa les monts Likamasia, qui ont 2600^m de hauteur, puis le plateau de Quasingishou, et arriva, par une pente douce, à travers une plaine sans arbres, à Kavirondo, sur la côte orientale du Victoria Nyanza. De là, avec quelques hommes, il longea cette côte jusqu'à l'endroit où le Bahr-el-Abiad sort du lac, puis, revenant sur ses pas jusqu'à Kwasoundou, il poussa une pointe jusqu'au mont Ligonyi (4600^m), où il trouva des grottes artificielles magnifiques qui servent d'habitations aux indigènes. Lancé en l'air par un buffle, sur la route qui mène au lac Bahringo, il fut grièvement blessé. Redescendant alors vers le sud, il atteignit de nouveau le lac Naïvasha, au bord duquel il fut retenu deux mois au lit par la dysenterie. Enfin il revint à Mombas par Ngougoabag, l'Oulou et l'Oukamba. » Ainsi le pays si redouté des Masaï a été enfin traversé par un Européen, sans aucun conflit avec les indigènes; la position du sommet neigeux du Kénia a été déterminée, le mystère du lac Bahringo résolu, et la chaîne de montagnes, du Kénia au Kilimandjaro, avec ses volcans éteints, traversée et retraversée dans plusieurs directions.

La paix semble actuellement rétablie dans le **Zouloulaml** entre les

partisans d'Ousibepou et ceux d'Oumsoutou, grâce à l'intervention des Boers, qui ont proposé aux deux partis :

1° De reconnaître comme roi **Dinizoulou**, fils de Cettiwayo;

2° De permettre aux femmes et aux enfants, pris pendant la guerre, d'aller où bon leur semblera, et de restituer tout le bétail volé;

3° De demeurer dans les limites posées par le gouvernement anglais;

4° De garder la paix et d'enterrer leurs assagaies.

Ces conditions acceptées, les Boers ont proclamé roi Dinizoulou qu'ils ont couronné, et auquel ils ont juré de le protéger contre ses ennemis aussi longtemps qu'il observera ces conditions. Le nouveau roi a été reconnu par les principaux chefs des deux partis, présents au couronnement, après lequel Dinizoulou a fait publier une proclamation annonçant, qu'héritier légitime de Cettiwayo, il avait pris possession du trône et des rênes du gouvernement. Il a accordé une amnistie pleine et entière pour toutes les offenses commises envers feu son père et sa famille; en outre il a promis protection à tous et a engagé ses sujets à retourner chez eux pour reprendre leurs occupations pacifiques ordinaires.

Le **Rev. Wardlaw Thompson**, secrétaire itinérant de la Société des missions de Londres, a fait, l'année dernière et au commencement de celle-ci, un voyage de plus de 6000 kilomètres dans les districts les plus troublés de l'**Afrique australe.** Du Cap, il s'est rendu au Le-Souto, dans l'État-libre, le Transvaal, les pays des Ma-Tébélé et des Be-Chuana, et aux Mines de Diamants. Il a quitté Cape-Town peu après l'arrivée de M. Mackenzie, le nouveau résident anglais pour le pays des Be-Chuana: nous extrayons de l'*African Times* une partie de son rapport, c'est l'exposé le plus récent des faits qui viennent de se passer dans le territoire des Be-Chuana, à l'ouest du Transvaal. Sa visite au Stellaland a beaucoup modifié les idées qu'il se faisait de ses habitants. Quels qu'aient pu être les premiers Boers appelés à intervenir entre les deux chefs Montsiva et Mankoroane, aujourd'hui une forte proportion des hommes qui sont en possession du sol sont des fermiers honnêtes, ils ont acheté le terrain à ceux qui s'en étaient emparés d'abord, et ont fait progresser beaucoup le pays qu'ils occupent. Le pays des Be-Chuana est un vaste territoire fertile, s'étendant sur une longueur de 1000 kilomètres, et une largeur de 160 kilomètres. Dans cette contrée immense, il n'y a pas plus de 200,000 Be-Chuana, qui, voués à l'élève du bétail, n'occupent qu'une partie du pays entre le Transvaal et le désert de Kalahara. La plus grande partie du territoire est couverte de broussailles et abandonnée aux chasseurs; elle sera probablement peuplée en entier par des

Boers ou des colons anglais. Le manque d'eau qu'ils allèguent comme motif pour lequel de vastes étendues de pays demeurent sans habitants, est dû entièrement à leur négligence à capter l'eau. Il tombe, en moyenne, dans le pays des Be-Chuana, assez d'eau pour pourvoir à tous les besoins des habitants, mais elle n'est pas recueillie dans des réservoirs, et c'est à peine s'il y a quelques puits. Dans le voyage que M. Thompson a fait au sud de ce pays, ses compagnons furent très surpris de trouver abondance d'eau, dans des endroits où autrefois un bœuf en aurait trouvé à peine de quoi apaiser sa soif. A Vrijberg, capitale du Stellaland, les Boers ont construit des maisons, établi des jardins, et, d'une manière générale, ils ont introduit la civilisation et la prospérité dans des districts où, auparavant, il n'y avait que quelques kraals indigènes. Il est impossible de résister à leurs progrès; tout ce que l'on peut faire c'est de les régler, et d'atténuer les frottements inévitables qui résultent de l'empiètement des hommes civilisés sur le domaine de la barbarie. Quoique les Be-Chuana soient peu nombreux, ils progressent dans l'industrie et la civilisation. Ils ont une quantité considérable de wagons et de charrues, et emploient presque exclusivement les charrues américaines et suédoises, plus légères que celles que font les Anglais. Dans le Transvaal et dans l'État-libre, les rapports avec les natifs reposent sur le régime patriarcal. Dans l'État-libre, par exemple, chaque Boer a cinq natifs, c'est-à-dire cinq familles attachées à sa ferme, qu'il ne leur est pas permis de quitter. Dans quelques parties du Transvaal, la terre est louée à des natifs qui paient au fermier la moitié de la récolte; quelques-uns de ces natifs, chez lesquels ce système prévaut, ont paru à M. Thompson être les plus beaux et les plus prospères du sud de l'Afrique. Il a trouvé partout une grande supériorité, chez les indigènes parmi lesquels les missionnaires ont établi leurs stations; ils cultivent plus de blé, font plus de commerce, et généralement consomment plus de marchandises des manufactures anglaises, que les Cafres chez lesquels il n'y a pas encore de missions. Les Ma-Tébélé, au nord du pays des Be-Chuana, sont organisés militairement; ils ont 12,000 combattants, continuellement occupés à faire des excursions dans les territoires de leurs voisins, tuant sans merci tous les adultes qu'ils rencontrent. Tôt ou tard les Boers en viendront aux mains avec eux.

La substitution progressive des bateaux à vapeur aux navires à voiles a porté un coup fatal à la prospérité commerciale de l'île de **Sainte-Hélène**. De 1873 à 1882, le nombre des vaisseaux qui y ont touché a diminué de 220. Aussi, d'après un rapport officiel du gouverneur,

M. Morris, les circonstances financières et commerciales de l'île sont-elles tristes; les édifices publics, les routes, les autres établissements s'en ressentent; le peu d'employés est mal payé, l'instruction populaire est en décadence, bref, tout ce qui fait la force morale d'une administration souffre de ce manque de ressources financières.

Parmi les papiers laissés par le Dr Pogge, mort récemment à Londres, se trouvait une lettre adressée au *Nura-Futa* — l'empereur d'Allemagne — par le **roi de Muquengué**, chez lequel l'explorateur allemand a fondé la station la plus avancée dans l'intérieur des terres. Nous la reproduisons à titre de document curieux :

« O toi qui es grand sur les eaux! Souverain de tous les peuples! Envoie-moi un remède afin que mes gens ne meurent point, avec de belles armes qui ont deux tuyaux et qui se chargent par derrière. Si tu fais cela, je serai prêt à accompagner tes enfants où tu voudras. Je veux aussi une statue grande comme un homme, avec un vêtement, un casque à plumet, une grande boîte à musique, une grande et belle glace, enfin tout ce qui n'est pas encore venu dans mon pays, et cela afin que tous mes *Kuolo* viennent dans ma ville pour voir ces belles choses. Envoie-moi aussi un uniforme. Et puis j'accompagnerai tes fils partout où ils voudront, comme je l'ai déjà fait au Kossonge (Dr Pogge) et au Kassa Pu Baba (Wissmann), que j'ai accompagnés jusqu'au Loualaba. Je suis ton serviteur et je désire continuer une grande amitié. Envoie-moi aussi de grande fusées. MUQUENGUÉ KALAMBA. »

D'après une dépêche de Saint-Paul de Loanda, Stanley s'est embarqué dans cette ville le 8 juin pour l'Angleterre. Il est remplacé sur le **Congo** par le colonel sir Francis de Winton, nommé administrateur général des **territoires libres du Congo,** c'est le nom adopté par l'Association internationale, pour les possessions qu'elle a acquises par concessions ou par traités[1], avec les chefs indigènes, et pour lesquels, dit le *Précurseur d'Anvers*, elle a commencé à élaborer une constitution dite de l'État libre fédératif. C'est, paraît-il, sous la forme d'une confédération que ces territoires seraient constitués en un État, avec lequel les puissances civilisées pourraient entretenir des rapports internationaux. Au reste tout ce qui se rattache à cette question est encore très peu

[1] Au nombre de 79, d'après un rapport de M. le Chief Justice Daily, à la Société de géographie de New-York; ces territoires s'étendraient le long des rives du fleuve et de ses affluents, sur un parcours de plus de 3000 kilomètres.

clair. Le traité anglo-portugais a été dénoncé, il est vrai, parce que, aurait dit M. de Bismarck, il n'a pas rencontré l'assentiment des autres puissances. On a jugé qu'il fallait régler cette question au moyen d'une convention faite entre les puissances maritimes, et des négociations ont été entreprises pour arriver à ce résultat. Le gouvernement allemand serait décidé à appuyer la fondation de nouveaux États sur le Congo, telle qu'elle est proposée par l'Association internationale, pourvu qu'il puisse assurer préalablement, par un traité, au commerce allemand une entière liberté de mouvement dans ces contrées. D'après une dépêche de Berlin, publiée dans le *Matin*, le projet de convoquer prochainement une conférence des puissances intéressées à la question du Congo, en vue d'un arrangement international, est favorablement reçu de la plupart des cabinets, et cette conférence suivra probablement de près celle qui siège en ce moment à Londres. Attendons de voir ce qui sortira de ces négociations, avant de nous préoccuper de la valeur des nouveaux traités de l'Association internationale avec tels ou tels chefs du Congo inférieur et du Quillou, et de la protestation qu'y auraient opposée les commandants de navires portugais dans ces parages.

Mentionnons seulement les **progrès de l'œuvre civilisatrice du Congo.** Un sanitarium a été installé à Boma dans de bonnes conditions. La station de Vivi a pris un très grand développement et ses établissements ont dû être déplacés; les constructions ont été démontées et, avec ce qu'elles renferment de marchandises et d'approvisionnements de tout genre, elles ont été transportées à 1500^{m} plus au nord, sur un vaste plateau, où la future ville aura tout l'espace voulu pour s'étendre dans tous les sens. On construit en Belgique un certain nombre de maisons en bois destinées à la station de Vivi, et que M. de Reyghere, chef charpentier au service de l'Association, sera chargé de conduire au Congo. Ce sont des constructions en forme de chalet, à un étage, destinées à être dressées sur des pilotis en fer de 2^{m} de hauteur. Elles renferment huit chambres à coucher de 5^{m} sur 5^{m}, et une grande salle à manger de 5^{m} sur 10^{m}; une véranda de 2^{m} de largeur règne autour du bâtiment. Le nouveau Vivi sera relié au débarcadère du Congo par un petit chemin de fer à voie étroite, d'environ deux kilomètres, dont la construction est commencée.

— M. Hanssens, chargé, depuis le départ de Stanley, de l'exploration du Haut-Congo et de ses affluents, a quitté Stanley-Pool avec cinq embarcations; aux dernières nouvelles, il était à Bolobo et remontait vers l'Équateur.

Le capitaine Elliot, au nom de l'Association internationale a encore

pris possession d'un territoire de 370 kilom., le long de la côte, de l'embouchure du Quillou jusqu'au cap Sainte-Catherine ; les chefs indigènes s'étant placés spontanément sous le protectorat de l'Association. Quatre nouvelles stations y ont été fondées : à Egowé, près de la limite méridionale de la colonie française du Gabon ; à Sette-Cama, un peu au nord de l'embouchure du Sette ; à Nyanga, près de l'embouchure de la rivière du même nom, et à Mayomba, au sud de la baie de ce nom. Il y avait déjà sur cette côte des factoreries anglaises, hollandaises, portugaises, etc.

Nous avons déjà signalé (p. 164), l'arrivée à Boma du **Dr Chavanne,** chargé tout d'abord de dresser la carte du fleuve et des districts riverains. Il a immédiatement commencé une triangulation entre Ponta-da-Lenha et Boma, fixé la position de ces deux points et mesuré une base à Boma. En outre il a installé, dans cette dernière localité, un observatoire météorologique, établi une règle de marée, un cadran solaire, etc. Il a également commencé ses collections ethnographiques, ses mesures anthropologiques, et pris un grand nombre de vues et de portraits photographiques ; tous ces objets seront envoyés à Bruxelles où un musée sera fondé. Dans deux excursions qu'il a faites à l'intérieur, à N'Sumba, à 20 kilom. N.-N.-O., et à Hélélé, à 15 kilom. E. de Boma, il a rencontré une terre végétale excellente, propre à tout ce que l'agriculture pourrait lui demander ; aussi estime-t-il que c'est sur le travail agricole que l'attention devrait se porter avant tout ; le sol le récompenserait plus largement en une année que toute espèce de trafic. Actuellement on n'obtient qu'avec peine par le jardinage, aux environs des factoreries et des stations, ce qui est absolument nécessaire pour les besoins des résidents ; le sol n'est pas exploité par l'indigène, qui ne plante que ce dont il a strictement besoin pour vivre : du maïs, un peu d'arachides, etc. Les Européens qui s'établiraient au Congo devraient avoir soin de n'acquérir aux environs des stations que des terrains déjà plus ou moins défrichés, et de s'y adonner à la culture du café, du coton, de la canne à sucre et des céréales. Les résultats seraient beaucoup plus lucratifs que la concurrence faite aux factoreries déjà existantes. Le temps de la grande prospérité de celles-ci le long de la côte Loango-Angola, a pris fin depuis la suppression du commerce des esclaves en 1866 ; ce trafic existe encore en secret, dans des proportions restreintes. Quant au développement du commerce le long du Congo, le Dr Chavanne pense que le choix de Léopoldville comme centre commercial de ces contrées est bien conçu ; seulement, jusqu'à aujourd'hui, les voies de communication entre Stanley-Pool et la côte sont encore incomplètes, ce qui

empêche un commerce étendu et régulier; d'autre part, le transport des marchandises se fait encore à dos d'hommes, pour presque la moitié de la route, ce qui augmente le prix de la marchandise. Le trafic n'est pas encore assez développé pour songer à l'établissement d'un chemin de fer, mais, si le Congo reste libre et neutre, comme on peut l'espérer, des négociants intelligents obtiendront rapidement un résultat qui le rendra nécessaire. L'intention du Dr Chavanne était de remonter par la rive droite du fleuve à Vivi, puis de redescendre par la rive gauche, en continuant sa triangulation jusqu'à Noki. De là, il voulait répondre à une invitation des missionnaires portugais à San-Salvador, en remontant, sur une longueur de 125 à 150 kilom., la Louada, affluent du Congo, puis, compléter sa triangulation sur la rive gauche jusqu'à Shark-Point, y passer le fleuve et remonter à Boma en achevant son travail.

La Société de géographie de Paris a reçu, dans sa dernière séance, d'importants renseignements sur la mission de **Brazza,** qui a quitté, le 15 février dernier, le port de l'Alima, est arrivé le 27 mars chez Nganchouno, et le 30 mars chez le roi Makoko; celui-ci est toujours sur le trône, quoi qu'on en ait dit, et il a reçu l'explorateur français avec les témoignages d'une affection des plus sincères. On avait cherché à lui faire croire que de Brazza était mort et n'avait rien, et il le revoyait en chair et en os, apportant de riches marchandises. Aussi fut-il très ému, et après l'avoir regardé bien en face, il le prit à bras le corps, et se livra à des embrassements et à des étreintes, qu'en toute autre circonstance on trouverait singulières. Le 30 avril, de Brazza descendit à la station de Brazzaville, qui s'est développée, compte déjà 17 grandes cases, et dont l'état sanitaire était excellent; les relations avec les indigènes ne laissaient rien à désirer. Il a dû recevoir des ravitaillements que M. Dufourcq lui a envoyés de la côte de Loango par la voie du Niari. Le **Dr Ballay** va revenir en France, rapportant un levé de l'Alima, et une série de croquis et de dessins exécutés par M. de Chavannes, qui a vaillamment suivi de Brazza depuis l'arrivée de la mission en Afrique.

M. **Dufourcq** a transmis aussi des détails sur la station du **cap Lopez**, le principal des établissements du Gabon. Elle a pris déjà une certaine extension, et compte une cinquantaine de cases installées le long de la plage, sur une surface d'environ un kilomètre carré. Le cap Lopez est plus salubre que Libreville sur le bas Ogôoué, et que les autres parties de la côte. Mais l'eau manque; il suffit cependant de faire un trou de 1^{m},50 au plus, pour avoir de l'eau potable. Le sable est chargé d'humus, et partout s'étendent des prairies hautes, grasses, touffues,

dans lesquelles gîtent bœufs, cerfs, antilopes, sangliers, éléphants, etc. L'essence forestière la plus répandue est le bois de fer, malheureusement très lourd à transporter, ce qui oblige à aller chercher assez loin les bois de construction. La rade est très belle et pourrait recevoir des flottes nombreuses. Le poisson vient à la plage par bancs, et fournit une alimentation saine. Ce qui fait défaut ce sont les rochers et les pierres ; M. Dufourcq comptait explorer la pointe nord du cap Lopez, où l'on dit qu'il en existe. Sur le rapport de la commission du budget, la Chambre des députés a voté un nouveau subside de 780,000 francs pour la mission de Brazza, afin de permettre au vaillant explorateur de développer les stations qu'il a créées jusqu'ici.

C'est encore à la Société de géographie de Paris, que nous devons les derniers renseignements sur l'**expédition de M. Rogozinski,** qui, dans une lettre du 11 mai dernier, lui annonce avoir fondé sur l'île **Mondoleh**, au sud des monts Cameroon et tout près de la côte, une station composée de quatre habitations et possédant deux chaloupes, des instruments d'observation, une bibliothèque et des objets pour la conservation des collections. Quant aux résultats acquis, ils consistent en une série d'itinéraires dans l'ouest du fleuve Moungo et jusqu'aux cataractes de ce fleuve. Ces itinéraires comprennent les lacs Mbou et Balomba-ba-Kotta. M. Rogozinski n'a manqué aucune occasion de prendre auprès des indigènes des informations sur les lacs Riba ou Liba. Quelques hommes du Bayong et quelques Befarenganyas lui ont donné des indications sur ces lacs et sur les habitants du pays qui les entoure. Mais elles sont d'une nature si étrange, qu'il hésite à les rapporter avant d'avoir vu par lui-même ce qu'elles ont de fondé. On lui a parlé d'hommes blancs ou probablement d'un teint très clair, dont la taille ne dépasserait pas trois pieds. Ils sont considérés comme médecins ou comme sorciers, et en cette qualité ils viennent de temps à autre à Bayong. On parle de *mandiba mandene*, grandes eaux, qu'un cours d'eau semble relier à l'océan. M. Rogozinski avait auprès de lui notre compatriote, M. le Dr Passavant, qui se proposait aussi d'aller au lac Liba. Ils attendaient la fin de la saison des pluies pour tâcher de nouveau de pénétrer dans l'intérieur.

Le capitaine **Brandon Kirby**, est revenu à Accra d'un voyage d'exploration à l'intérieur, dont l'avait chargé le gouverneur de la Côte d'Or, sir Samuel Rowe. Il devait se rendre à Coumassie et s'informer de ce qu'il y avait plus au nord. Quittant Accra, le 1er janvier de cette année-ci, il visita d'abord les **tribus achanties** autour de la capitale

et apprenant que l'une d'elles, celle des **Coranza**, directement au nord de la capitale, était la plus puissante, il partit de Coumassie le 15 février pour Coranza. Après trois longs jours de voyage, il quitta l'épaisse forêt qui s'étend sans interruption de Cape Coast Castle à Coumassie, et entrant dans un pays ouvert, il trouva une plaine sablonneuse, dans laquelle il atteignit, le 21 février, Coranza, sur la limite N.-E. du pays des Achantis. En sa qualité d'envoyé du gouvernement britannique, il reçut un bon accueil et, comme les Coranza ont complètement secoué le joug des Achantis, ils ne firent aucune objection à ce qu'il continuât son voyage jusqu'à la ville de **Kontampo**, dont il avait beaucoup entendu parler, mais qui jusqu'alors avait été empêchée par la barrière des Achantis, de communiquer avec les pays plus au sud. On la citait comme le plus grand centre commercial de tout le district; là convergeaient toutes les routes, c'était là que se faisaient toutes les affaires d'échange! Il en prit le chemin et y arriva le 29 février. Elle lui parut un grand marché, avec une population permanente de 15,000 habitants et une population flottante de 25,000 âmes. C'est une ville mahométane, gouvernée par le shérif Mahama dont l'autorité est toute-puissante. Les caravanes y arrivent de tous les points de l'horizon; elle est au centre d'un réseau de routes rayonnant au nord, à l'est, au sud et à l'ouest; c'est le principal entrepôt du commerce de cette partie de l'Afrique, en communication directe avec Tombouctou. M. Brandon Kirby était à Kontampo quand la caravane de Tombouctou y arriva; elle comptait au moins 1000 personnes, 50 chameaux, 300 ou 400 ânes, mules et chevaux. Les marchandises sont chargées essentiellement sur les ânes, et quoiqu'on se serve de chameaux, les marchandises étant réparties en petits paquets, l'on préfère l'âne comme bête de somme. L'envoyé anglais a trouvé qu'une partie des marchandises européennes arrive à Kontampo par les établissements français d'Assinie, parce qu'ainsi elles peuvent éviter de traverser le territoire des Achantis. Mais, parmi les marchandises apportées par la caravane de Tombouctou, il y avait quantité de pièces de soieries et des cotonnades, ainsi que des couteaux, du coton à coudre, du fil teint, des aiguilles, des épingles et d'autres objets fabriqués en Europe. Le grand obstacle au commerce avec l'intérieur a été l'existence de l'État achanti, qui s'est étendu comme une muraille de la Chine entre les établissements anglais et les pays de l'intérieur. Toutes les marchandises qui traversaient l'Achanti devaient payer 100 % de droit de transit, sans compter qu'elles étaient retenues un mois à Coumassie. A Kontampo la plus grande partie des marchandises por-

taient des marques de fabriques françaises; une petite quantité seulement avaient des marques anglaises. La voie est maintenant ouverte; le commerce peut suivre l'une ou l'autre des routes des natifs, de la côte à Kontampo, par le Gaman à l'ouest ou par Salaga à l'est, ou encore par Coumassie; mais il vaudrait mieux qu'on pût trouver une route directe qui évitât la forêt, dans laquelle les chevaux ne peuvent pas vivre. Les marchandises d'Europe pourraient être mises rapidement en communication avec les caravanes qui passent par Kontampo en se rendant à Tombouctou et à Sokoto. L'objet principal qu'elles viennent acheter à Kontampo est la noix de kola qui abonde dans les forêts à l'est et à l'ouest de Coumassie. Mais si la route de la côte était ouverte, elles y viendraient, plusieurs marchands l'ont dit à M. Brandon Kirby, apporter l'ivoire qu'elles transportent maintenant vers l'Orient. Les frais et les pertes auxquelles elles étaient entraînées quand elles faisaient passer l'ivoire par Coumassie, étaient tels qu'ils préféraient le porter partout ailleurs à l'est de Kontampo; cette ville ne pourra pas rivaliser avec les marchés du Niger, du Congo et du Nil, néanmoins elle deviendra un bon débouché pour les marchandises de l'Europe.

C'est aussi vers le nord que le missionnaire **Ramseyer,** empêché jusqu'ici de s'établir à Coumassie, songe à étendre le champ de sa mission. Les troubles qui continuent à régner dans la capitale de l'Achanti, ont beaucoup relâché les liens qui unissaient à celle-ci les diverses provinces du royaume; plus d'une d'entre elles a déjà secoué le joug de Coumassie, et les missionnaires d'Abétifi, dans l'Okwaou, voient arriver le jour où ils pourront parcourir ces districts en toute liberté et sécurité. En attendant, M. Ramseyer a entrepris vers le nord un voyage qu'il compte pousser jusqu'à Salaga. Il désire surtout connaître la province **d'Atéoban,** à huit ou neuf journées de marche au nord d'Abétifi, et dont les habitants ont déjà plus d'une fois invité les missionnaires à venir les voir. De là il n'y a plus que cinq jours de marche jusqu'à Salaga. Si la mission réussit à s'établir à Atéoban, il lui sera facile de travailler, de cette station, parmi les tribus qui habitent près du Volta, et dont la plupart étaient autrefois soumises aux Achantis. Dans une lettre que M. Ramseyer écrivait avant de partir, le 28 février, à ses amis de Neuchâtel, il rapporte que depuis plusieurs semaines les gens d'Abétifi, stimulés par des marchands indigènes de la côte, ont commencé à exploiter le caoutchouc. Les forêts de l'Okwaou, ont trois ou quatre sortes de lianes dont le suc laiteux, soumis à l'ébullition, donne une bonne gutta-percha. Avec la gomme copal, c'est le seul produit du sol qui soit devenu un article de commerce.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Une société agricole et industrielle, ayant son siège à Batna, s'est fondée en vue de donner une impulsion énergique à la colonisation du sud de l'Algérie. Ses propriétés sont situées dans la région de l'Oued-Rir', dont les oasis sont devenues très prospères, grâce à l'irrigation abondante fournie par les puits artésiens creusés sous la direction de M. Jus.

L'occupation de la Tunisie par les troupes françaises, en facilitant les explorations dans cette région, a permis au Dr Rouire de découvrir un lac de 45 kilomètres de tour aux basses eaux, et de 19 kilomètres de longueur, le lac Kelbiah. C'est le plus grand de la Tunisie. Il est formé par une grande rivière qui descend de Tébessa, se réunit dans la plaine de Kairouan à l'Oued-Meracuelil, et, au sortir du lac, va se perdre dans le golfe de Hammamet. Le Dr Rouire y voit le fleuve et le lac Triton des anciens.

Une société de géographie et d'archéologie s'est fondée à Kef, en Tunisie. Elle se propose de faire connaître les ressources que cette région peut offrir aux Européens qui viennent s'y établir, et de contribuer à la conservation des monuments de l'antiquité qui y abondent.

D'après le *Moniteur des Consulats*, le sultan des Anfali a écrit une lettre au Président de la République française, pour lui offrir son amitié, et le passage, sur son territoire, des caravanes se rendant d'Obock au Choa; en échange il sollicite la protection de la France contre les envahissements des Égyptiens.

M. Last, missionnaire anglais de Mamboya, a fait une excursion dans le pays des Masaï. Malgré la réputation de cruauté de cette peuplade, ce missionnaire est revenu sain et sauf.

D'après un rapport de M. Bloyet de la station française de Condoa, des hostilités ont éclaté entre Mréré, sultan de l'Ou-Rori, et Mahouinga, sultan de l'Ou-Bébé. Le premier a tué cinq ou six cents hommes à son rival. La sécheresse continue à désoler l'Ou-Sagara.

Le *Cape Times* a annoncé que le Dr Holub s'est mis en route pour son exploration, avec trois wagons, dont l'un contient des marchandises auxquelles on ne touchera pas avant d'avoir atteint le Zambèze, le second des provisions et des vivres pour le voyage jusqu'au fleuve, le troisième, des appareils scientifiques. A Colesberg, il séjournera quelque temps pour étudier les gisements fossilifères du voisinage. Pendant son séjour au Cap, il a fait des collections d'insectes, de poissons et d'oiseaux, de manière à en remplir dix-huit caisses qui sont en route pour l'Europe.

M. Auguste Einwald, de Heidelberg (Allemagne), qui a déjà voyagé dans le Namaqualand et la Cafrerie, va se rendre au Limpopo pour le compte d'une compagnie commerciale. De là il poursuivra son exploration à l'intérieur.

D'après une déclaration de lord Granville à la Chambre des Lords, le gouvernement anglais n'estime pas qu'il soit possible de contester à l'empire d'Allemagne

le droit de protéger les sujets allemands établis à Angra-Pequena; il reconnaîtra cette protection dès qu'un accord sera intervenu, qui garantira tous les droits acquis, préviendra tout établissement pénitentiaire dans le voisinage de la colonie du Cap, et assurera les intérêts des sujets britanniques qui peuvent avoir reçu des concessions de la part de chefs indigènes, et ceux des Anglais trafiquant dans cette région.

Une commission de Boers établis à Humpata se propose d'explorer le territoire compris entre le Cunéné et le Coubango. Une souscription a été ouverte à Loanda pour les aider dans cette entreprise.

Aux dernières nouvelles reçues à Lisbonne, les explorateurs Capello et Ivens étaient à Capan-Gombé; ils avaient relevé un itinéraire de 750 kilom., rectifiant beaucoup d'erreurs des cartes anciennes, et dressant la carte de régions où jusqu'ici n'avait été aucun cartographe.

Une dépêche de Madère a annoncé que trois officiers portugais sont partis, le 11 juin, de Saint-Paul de Loanda, avec 200 indigènes, pour se rendre chez le Mouata-Yamvo, et gagner ensuite la côte de Mozambique. Leur expédition a un caractère commercial.

La Société africaine allemande a organisé une nouvelle expédition pour explorer à fond le bassin méridional du Congo. Elle sera dirigée par M. le lieutenant Schultze, accompagné de deux autres lieutenants et de deux médecins.

Le gouvernement portugais a conclu, avec la Compagnie du câble sous-marin de Cadix aux Canaries et des Canaries au Sénégal, un contrat pour l'établissement d'un câble allant du Sénégal à Bolama, Saint-Thomas et Loanda. Les possessions portugaises de la côte occidentale d'Afrique seront ainsi reliées avec l'Europe.

Le gouverneur du Sénégal a institué à Saint-Louis un comité chargé de développer dans cette possession l'œuvre de l'Alliance française, qui a pour but de propager la connaissance du français dans les colonies.

L'Espagne paraît vouloir s'opposer à la rectification de la frontière N.-O. de l'Algérie que la France demande de reporter jusqu'à la Malouya, parce que cette rivière débouche vis-à-vis des îles Zaffarines, qui constituent pour elle un point stratégique et une station commerciale importante. Si la France obtient ce qu'elle demande au Maroc, la frontière de l'Algérie ne sera plus qu'à 120 kilom. de Fez.

MADAGASCAR

(Suite et fin).

Après avoir, dans notre précédent numéro (p. 155), parlé du relief et des eaux de l'île de Madagascar, nous devons aujourd'hui en passer en revue les ressources, au point de vue de la minéralogie, de la flore et de la faune. Quant à l'ethnographie, nous nous voyons dans la nécessité d'en ajourner l'étude.

Si les ouvrages publiés par divers auteurs, avant les explorations de M. A. Grandidier, sont plus ou moins fantaisistes, cela tient aux obstacles presque insurmontables qui, jusqu'alors, avaient empêché tout voyage scientifique à l'intérieur de l'île. Lui-même, dans ses excursions chez les Antifiherenanas, les Mahafalys, les Sakalavas et les Antanosys, fut souvent exposé à perdre la vie, sous l'inculpation de sorcellerie. Dans les contrées sauvages encore indépendantes des Hovas, aucune accusation n'est plus dangereuse, et si le prétendu crime est prouvé, une mort immédiate est la punition du coupable. « Pour les Sakalavas, » dit M. Grandidier, dans une « Notice sur ses travaux scientifiques, » qu'il a bien voulu nous communiquer, comme pour les autres tribus, aucun fait n'arrive naturellement : bonheur et malheur, tout est dû aux sorts et aux talismans. Que de tracas et d'ennuis m'ont causés journellement les habitants de la côte ouest, par suite des craintes absurdes qu'ils éprouvent contre les sorciers ! Or, est sorcier tout individu qui se distingue d'autrui par ses actions ou ses paroles, et le voyageur qui passe ses journées à prendre des informations, à écrire, à regarder les astres, « à causer avec le bon Dieu, » comme ils disaient dans leur idiome pittoresque, ou à manier une foule d'instruments plus extraordinaires les uns que les autres, et à collectionner des peaux d'animaux, à plonger des reptiles dans l'alcool, est naturellement à leurs yeux un de ces monstres qu'on ne saurait trop craindre et contre qui il est bon de prendre toute précaution. ... Dans les pays soumis aux Hovas, où les superstitions sont moins fortes et la barbarie moins grande, la méfiance que les habitants ont toujours eue pour les étrangers est un obstacle d'un autre genre, mais non moins insurmontable. »

L'étude du sol en particulier est rendue presque impossible par les lois hovas, qui prohibent sous les peines les plus sévères la recherche des mines. L'art. 9 du code hova stipule en effet que *quiconque fouillera l'or, l'argent ou les diamants, ou frappera de la monnaie, subira une condamnation de 20 ans de fers ;* et d'après l'art. 10, *la fouille des minerais d'or, d'argent, de cuivre, de fer, de plomb, des pierres précieuses, des diamants, du charbon de terre, etc., est interdite, tant sur les terres prises à bail que sur celles qui ne le sont pas. Ceux qui contreviendront à cette loi seront condamnés à 20 ans de fers.*

Malgré cela, la présence de minerais de toutes sortes a été constatée à Madagascar, depuis les minerais les plus usuels jusqu'aux plus précieux. Dans une exploration de la côte N.-O., le long des baies de Pas-

sandava et de Bavatoubé, vis-à-vis de Nosi-Bé, M. Guillemin, ingénieur de la compagnie de Madagascar, reconnut l'existence d'un gisement houiller d'une grande importance, entre le 12°26 et le 13°37′ lat S. La projection rectiligne des côtes est de 180 kilom., mais le développement en est beaucoup plus considérable en suivant toutes les sinuosités du terrain. Dans l'intérieur des terres, le gisement houiller paraît occuper, à peu de choses près, toute la profondeur de la Grande Terre, jusqu'à la chaîne granitique qui, dans cette partie de l'île, est à peu près à égale distance des côtes occidentale et orientale. Le bassin houiller s'étend encore en prolongement vers l'ouest, sous la région maritime des baies et des îles. La qualité du charbon offre à peu près toutes les variétés, houille sèche, houille grasse et houille à gaz. Analysés à l'École des mines de Paris, les échantillons ont donné des résultats satisfaisants, comme ceux de la bonne houille anglaise. La superficie du bassin, réduite au minimum de 3,000 kilom. carrés, dépasse celle de tous les bassins houillers de la France, qui n'est que de 2,800 kilom. carrés. Il y a 30 ans, M. d'Arvoy, ancien consul de France à Maurice, commença, en face de Nosi-Bé, une exploitation à laquelle il employait 400 Mozambiques. La reine Ranavalo Ire envoya contre lui 2,000 soldats, qui s'emparèrent de lui, quoique le terrain ne dépendît pas de la reine, et le massacrèrent.

Au N.-E. et au S.-O. de Tananarivo, on trouve du lignite, ce qui fait supposer qu'il pourrait exister sur toute cette ligne un gisement carbonifère. Dans l'Ambougou, a été découvert, entre les 16° et 17° de latitude, et à 60 kilom. de la côte, un lac de bitume qui indique la présence d'un gisement houiller. Les capitaines des boutres arabes qui fréquentent cette côte se servent de ce bitume pour calfater leurs navires.

Le fer est bien répandu dans l'île ; on l'y trouve à l'état pur, en blocs sphériques énormes, et en poudre ou limaille. C'est à l'aide de celle-ci, chauffée et forgée grossièrement, que les habitants voisins de la forêt fabriquent le fer qui est livré aux marchés. Le plateau central, l'Imérina, le Betsiléo et l'Antsihianaka sont surtout remarquables par l'abondance de ce minerai. Avant d'être les dominateurs de Madagascar, les Hovas avaient acquis une grande réputation comme forgerons de fer. Dans quelques-unes des montagnes de la province d'Imérina, l'abondance du minerai est si grande que les indigènes les ont surnommées *montagnes de fer,* et que les déviations de l'aiguille aimantée y rendent très difficiles les observations dans lesquelles la boussole est employée. Il y a des gîtes extrêmement riches et de facile extraction, entre le Tsijobonina et le Morondava. Les ocres et terres colorantes sont également abondants.

Il existe du minerai de cuivre au sud de Tananarivo, et du minerai d'argent dans la forêt de Manérinérina. Les Antsihianakas passent pour être riches en argent; c'est, dit-on, le peuple de l'île qui en possède le plus, mais on ne sait s'ils le tirent de leur sol ou de l'étranger. L'existence de l'or à Madagascar a été niée, quoique d'anciens voyageurs l'eussent annoncée d'une manière positive; mais des indices certains ne permettent plus d'en douter. M. Grandidier assure qu'on a trouvé de la poudre d'or dans un petit affluent de l'Ikiopa près de Mevatanana. Il en existe, au sud de la Mania, une mine gardée par des soldats hovas. Une des raisons qui portent à penser qu'il y a des gisements aurifères dans l'île, c'est la loi qui défend sous peine de mort d'en révéler l'existence aux vazas, c'est-à-dire aux blancs.

Le code hova interdit, nous l'avons déjà dit, la fouille des mines de pierres précieuses. Celles que l'on a trouvées jusqu'à présent ne sont ni très belles ni très variées; ce sont des améthystes, des aigues-marines, des opales. Le cristal de roche abonde du côté de Vohémar, au nord de la baie d'Antongil. Le sel gemme paraît exister dans certaines parties de la côte; on a aussi trouvé des pyrites contenant une forte proportion de soufre.

Quant à la fertilité du sol de Madagascar la plupart des auteurs l'ont présentée comme incomparable, et les belles descriptions qu'ils ont données de la végétation n'ont point été étrangères aux tentatives de conquêtes faites à diverses reprises. Elles sont loin cependant de pouvoir être appliquées à toutes les parties de l'île, dont la fécondité dépend de la nature même de leur sol et de leurs conditions climatologiques.

Les côtes et les deux versants de l'île sont soumis en effet au régime climatérique des contrées intertropicales. Les vents y soufflent à des époques fixes, pendant la mousson du N.-E., d'octobre en avril, et pendant la mousson du S.-O., de mai en septembre. L'année s'y divise en deux saisons: l'une, sèche, de mai au milieu d'octobre, pendant laquelle la chaleur est tempérée, de très fortes brises qui soufflent pendant le jour, renouvellent et purifient l'air; l'autre, pluvieuse, de la fin d'octobre à la fin d'avril, pendant laquelle ont lieu les pluies d'orage, les bourrasques, les ouragans. C'est dans les mois de janvier et de février que la chaleur atteint son maximum et que le climat est le plus malsain dans les endroits marécageux. L'insalubrité des côtes est due presque exclusivement aux pluies diluviennes qui inondent chaque année le pays, et surtout au débordement des rivières dont les eaux, fréquemment arrê-

tées par les sables qu'accumulent les vents et les courants, se répandent sur un sol bas et plat qu'elles envahissent. Ceci est vrai surtout de la côte orientale, du fort Dauphin à la baie d'Antongil. En janvier et février, lorsque les fortes chaleurs arrivent et dessèchent une partie de ces marais, où beaucoup de matières végétales et animales sont en décomposition, il s'en exhale des miasmes délétères, que les vents, arrêtés par les montagnes et les forêts du littoral, ne peuvent emporter au loin et qui, maintenus ainsi dans les lieux mêmes où ils croupissent, engendrent les fièvres dangereuses qui ont fait donner à cette côte le nom de Cimetière des Européens. Mais tandis que la chaleur est étouffante dans les régions basses, les plateaux et les hautes vallées de l'intérieur, dans les provinces d'Imérina, des Betsiléos, d'Antsihianaka et d'Ibara, jouissent d'une température généralement peu élevée, souvent même très fraîche. Le froid y est assez vif de juin à septembre, souvent très piquant même en décembre et en janvier qui sont l'été de ce pays. Les cimes des monts Ankaratra se couvrent de pellicules de glace, et la grêle y tombe avec abondance.

Le littoral occidental et surtout le littoral nord, sont complètement exempts de l'insalubrité reprochée à la côte orientale. Sur la côte nord sont des plateaux élevés, exposés aux brises de la haute mer. Les forêts y sont éloignées du rivage, qui ne présente que des arbres disséminés, parmi lesquels l'air circule librement. Les marais y sont rares et peu étendus, les pluies moins fréquentes et la température plus sèche que dans l'est.

De Majunga à Tananarivo, M. Grandidier a traversé un des pays les plus désolés, les plus stériles et les plus déserts qu'on puisse imaginer. Pendant sept jours et demi il n'a rencontré que des plaines de formation secondaire, arides, couvertes d'arbustes rachitiques, et, çà et là parsemés de lataniers. Au delà, dès qu'il eut atteint la grande chaîne granitique, il ne trouva plus, pendant treize ou quatorze jours, qu'une mer de montagnes sans un arbre, sauf quelques rares bouquets accrochés à des ravins, sans une plante autre qu'une herbe grossière. L'Imérina lui-même, la province la plus peuplée, est un pays montagneux, coupé de nombreux cours d'eau, c'est vrai, mais complètement nu, sans autre végétation arborescente que quelques petits bouquets de bois auprès de certaines villes ; encore sont-ils très rares, et ce n'est guère que dans la plaine à l'ouest de Tananarivo qu'on les trouve ; souvent même le terrain est sans culture. Les collines qui couvrent presque toute la province, formées d'une argile rouge, dure et compacte, au milieu de laquelle

affleurent de nombreux blocs de granit à surface bombée, ne sont pas fertiles ; en revanche le plus petit vallon, lorsque sa situation le permet, est transformé en rizières par un travail habile et intelligent. A l'ouest de la capitale il y a une grande plaine, qui jadis était un lac ou un marais, et qui forme aujourd'hui un immense champ de riz, d'un aspect fort riant à la saison pluvieuse, d'où émergent çà et là, comme autant d'îlots, de nombreuses maisons ou des hameaux bâtis sur des coteaux. Le riz que produit l'Imérina nourrit une population considérable, aussi l'étranger qui vient de traverser des pays à peu près déserts, est-il surpris en arrivant à Tananarivo de trouver une agglomération vraiment extraordinaire de villages, de hameaux et de maisons qui s'étalent devant lui. Outre le riz, les habitants de l'Imérina cultivent le manioc, les pommes de terre, les patates, la canne à sucre, le chanvre, le maïs, les bananes, les ananas, le tabac, le coton, le café, les ambrevates, etc., qu'ils plantent auprès de leurs villages, sur le flanc des collines, mais qui, d'ordinaire, ont peu de vigueur. Auprès des villes principales : surtout aux environs de Tananarivo, on a planté des arbres fruitiers : orangers, manguiers, pêchers, goyaviers, même de la vigne, qui prospère dans une certaine mesure.

Dans une autre excursion M. Grandidier en se rendant de Tananarivo à Ambondro à la côte occidentale, a constaté que la partie du pays des Betsiléos traversée par son itinéraire est plus peuplée que le pays qu'il avait parcouru en venant de Majunga. Les arbres n'y sont pas plus communs ; il faut, le plus souvent, aller à trois ou quatre journées de marche des divers villages pour quérir le bois nécessaire aux constructions ; mais les petites vallées qui coupent en tous sens ces montagnes granitiques y sont un peu plus larges et on peut y cultiver le riz. De Matseroka sur le canal de Mozambique, à Masindrano sur l'océan Indien, M. Grandidier a ensuite traversé de nouveau une masse non interrompue de montagnes ; toutefois cette partie du pays est coupée çà et là de forêts, et plus fertile que les contrées qu'il avait parcourues jusque-là. Le Ménabé a d'excellents pâturages qui permettent l'élève de nombreux troupeaux de bœufs. Plus au sud, chez les Antandroys et les Antanosys, le plateau, dont la hauteur moyenne ne dépasse guère de 100^{m} à 200^{m}, est aride, a un aspect de tristesse et de désolation, peu de montagnes et peu de cours d'eau.

On le voit, malgré les brillants tableaux des auteurs, l'île de Madagascar dans son ensemble est peu boisée. Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas de forêts, surtout sur le versant oriental. Celui-ci est mieux

arrosé par les pluies dues aux vapeurs transportées sur les deux chaînes de montagnes par les vents de l'océan Indien, que la région occidentale où l'eau ne tombe que pendant les quelques mois de l'hivernage, et encore n'y tombe-t-elle pas partout en abondance ni d'une manière régulière. Aussi la végétation arborescente y a-t-elle moins de vigueur que sur le versant oriental. Nous avons déjà signalé la disposition particulière de cette zone forestière. Une bande large de quinze à vingt kilomètres en général, quoique au sud de la baie d'Antongil elle en ait de 50 à 60, entoure complètement l'île à laquelle elle fait comme une ceinture. Du côté de l'est, elle suit le haut du versant oriental des contreforts du grand massif, laissant entre la mer et elle des coteaux et des montagnes que couvrent des arbustes, des plantes herbacées et des bouquets de bois ; une autre bande, plus étroite, longe parallèlement à la première la crête qui forme la ligne de partage des eaux. En général les arbres n'y ont pas une apparence très vigoureuse ; de moyenne grosseur et couverts de lichens, ils montrent que le sol sur lequel ils poussent n'est pas très profond. La partie nord-est de cette zone forestière semble cependant l'emporter sur les autres. Là se trouvent les plus beaux spécimens de la végétation arborescente qui forme une des principales ressources de Madagascar ; c'est là que sont les plus beaux bois de charpente, et aussi les bois les plus propres à être employés dans l'ébénisterie. La diversité des types d'arbres est étonnante ; il n'y a pas moins de huit espèces de bois de construction, parmi lesquelles nous signalerons seulement le *bois de natte*, sorte d'acajou très dur, d'un rouge foncé, se polissant très bien ; le *bois de tek,* employé dans la construction des vaisseaux ; le *chrysopia* qui vient très droit, ne pousse de branches qu'à son sommet en forme de couronne, atteint 20 mètres, et peut fournir les plus grands mâts de vaisseaux ; on s'en sert en outre pour la construction des pirogues. Les bois d'ébénisterie de luxe abondent aussi ; il suffit de nommer le bois d'ébène, le bois de rose, le bois de palissandre, le bois de ruban, etc. Parmi les autres arbres remarquables, nous devons encore mentionner le baobab, le plus grand des végétaux connus, et le ravenala, nommé par les Européens des îles Maurice et de la Réunion, l'arbre du voyageur, parce que l'on trouve entre les aisselles de ses feuilles une eau fraîche et très bonne à boire. Il a le tronc d'un palmier, et les feuilles d'un bananier, avec cette différence que, plus épaisses et plus fortes, celles-ci se redressent vigoureusement et sont disposées en éventail régulier au sommet de l'arbre. Le bois du ravenala sert à former la charpente, les feuilles, les parois extérieures, les cloisons et le toit des

cases des indigènes. Il croît près des ruisseaux et dans les marécages, et non dans les lieux secs et arides, comme on l'a prétendu, pour colorer d'un peu de merveilleux la propriété qu'il a de fournir au voyageur altéré une boisson rafraîchissante qui n'est que de l'eau de pluie.

Jusqu'à présent ces bois ne peuvent guère être exploités que pour répondre aux besoins des habitants de l'île. La plupart ne supporteteraient pas les frais de transport jusqu'à la côte et de là en Europe. Ce ne sera que lorsque le pays aura été sillonné de routes, que l'industrie européenne et américaine pourra en profiter. En attendant, elle tire déjà de Madagascar une assez grande quantité d'orseille, lichen tinctorial qui croît en abondance sur l'écorce des arbustes épineux et rabougris, qui caractérisent les déserts des côtes du sud et du sud-ouest de l'île et dont c'est la principale richesse. Quant à la culture du sol par les Européens, elle ne peut être que très précaire, les lois de Madagascar leur refusant le droit de posséder des terres, et la reine et ses gouverneurs ayant le pouvoir de requérir pour la corvée, quand c'est leur bon plaisir, tous les travailleurs à gages, sans égards pour les contrats que ceux-ci peuvent avoir passé avec les étrangers.

Si la flore de Madagascar abonde en espèces et en genres particuliers qui lui donnent une physionomie spéciale, ainsi que l'a fait remarquer M. Grandidier, c'est par sa faune surtout que cette île demeure comme un témoin des vastes terres qui occupaient jadis cette partie de l'hémisphère austral, et qui ont disparu dans un de ces violents cataclysmes auxquels notre planète a été si souvent soumise. Les observations du naturaliste Wallace, les collections rapportées par M. Grandidier, ainsi que l'histoire naturelle de l'île déjà publiée par lui, permettent de se rendre compte du caractère tout particulier de la faune malgache, qui montre d'une manière évidente qu'on ne peut considérer Madagascar comme une dépendance du continent africain, mais que c'est un pays qui a eu son existence propre, sa vie indépendante. On n'y trouve en effet aucun des grands mammifères de l'Afrique : ni lions, ni tigres, ni panthères, ni hyènes, ni girafes, ni antilopes, ni éléphants. Le seul carnassier malgache qui ait une taille aussi grande est plantigrade comme les ours ; il ne rentre dans aucune des familles zoologiques connues, tout en se rapprochant plus de la race féline que de toute autre ; c'est un Félin plantigrade. M. Grandidier y a découvert en outre trois mammifères nouveaux, parmi lesquels un Chéropotame ou sanglier à masque, et, dans les espèces disparues, un hippopotame de petite taille, dont les

débris abondent dans les sables quaternaires de la côte sud-ouest, mélangés à des vertèbres et à des fragments de mâchoires de crocodiles et à quelques ossements de petits carnassiers ; puis le squelette de la patte de l'aepyornis, avec des vertèbres dorsales et une des vertèbres cervicales de cet oiseau colossal. On n'en connaissait encore en 1861, que les œufs, d'une capacité de plus de huit litres, et d'un volume correspondant à celui de six œufs d'autruche et à celui de cent quarante-huit œufs de poule. Mais quelle était la nature de cet oiseau ? Était-ce un oiseau de proie du genre des vautours, ou un oiseau du genre des pingouins ou des manchots ? On l'ignorait ; les ossements trouvés par M. Grandidier permettent aujourd'hui de classer l'*aepyornis maximus* dans le groupe des brévipennes. Les nombreux fragments d'œufs recueillis auprès de ces débris d'os, mêlés à des coquilles terrestres subfossiles, dans les dunes de sable qui longent le côté sud de Madagascar, ont également permis de constater que si cet oiseau gigantesque, de 2^m de hauteur, n'existe plus aujourd'hui, il a vécu à une époque peu reculée, puisque ses restes se retrouvent dans les formations les plus récentes, dont on suit encore aujourd'hui le développement continu. Il ressort de l'examen des diverses parties du squelette de cet oiseau, qu'il avait des formes extraordinairement massives, et des pattes d'une grosseur dont on a peine à se former une idée. Ces caractères l'éloignent des autruches, des nandous, des casoars et des émus, pour le rapprocher davantage des dinornis et des apterix. S'il n'était pas le plus grand des oiseaux, puisque la taille du *dinornis giganteus* varie de 2^m,50 à 3^m, il était évidemment le plus gros et le plus massif. Les restes de deux autres espèces plus petites d'aepyornis ont encore été découverts, en sorte que l'existence à Madagascar d'un groupe d'oiseaux brévipennes, assez voisins des dinornis et des apterix, semble établir des rapports particuliers entre la Nouvelle-Zélande et Madagascar.

D'une manière générale, on peut dire, à l'égard de la faune, qu'il n'existe pas d'autres pays, même d'une étendue plus considérable que Madagascar, où l'on trouve autant d'espèces différentes de celles qui existent dans les contrées voisines. Sur 224 espèces d'oiseaux qu'on y a trouvées, 130 sont propres à l'île, et certains genres spéciaux à ce petit coin de terre, comme les Couas, coucous malgaches, comptent jusqu'à 12 espèces différentes.

Dans la classe des reptiles, le genre caméléon est représenté à Madagascar par 24 espèces, très différentes les unes des autres, tandis que dans le reste de l'ancien monde on n'en compte jusqu'à présent que 28.

En revanche, les rivières et les lacs de l'île ne renferment qu'un petit nombre d'espèces de poissons, 10 seulement, tandis que dans la France, dont l'étendue est moindre, il y en a près de 50.

Les mammifères les plus abondants à Madagascar sont les lémurs ou makis, si nombreux, qu'on a été tenté de nommer cette île Lémurie. Ils y présentent des différences de pelage si grandes, qu'à les voir isolés, on croirait que ce genre se subdivise en une multitude d'espèces. Mais si l'on examine un grand nombre de ces animaux tués dans la même localité, et dans la même troupe, on reconnaît que les variations ne constituent pas des espèces différentes, et qu'elles sont dues à l'âge, au sexe, au lieu, etc.; aussi le nombre des espèces qui était autrefois de 22, a-t-il été réduit à 6. Le plus souvent les variétés forment des races locales, qui ont leur habitat bien limité. Il en est ainsi des indris, qui sont confinés dans l'étroite bande de forêts de la côte orientale, du 15° au 20° latitude sud, de la baie d'Antongil au sud de Mahanourou.

Parmi les espèces caractéristiques de Madagascar, il faut encore nommer les chirogales, qui ont la curieuse faculté d'emmagasiner autour de leur queue et dans diverses parties de leur corps une provision de graisse, qui sert à leur nutrition pendant les six mois de la saison sèche, qu'ils passent en léthargie. Nommons encore le aye-aye, qui appartient exclusivement à cette île.

Il résulte des savantes recherches de M. Grandidier, que les lémurides, les chirogales, les ayes-ayes et les félins, qui, tous, à Madagascar, se présentent sous une forme plantigrade qu'on ne trouve nulle part ailleurs, donnent à cette île une physionomie à part dans le règne animal.

Outre le sanglier à masque, il y a à Madagascar beaucoup de sangliers de la grosseur des nôtres, ou plus petits. Tous sont assez disposés à se faire à la vie domestique. Ils dévastent les rizières et détruisent une partie des récoltes, aussi a-t-on beaucoup de vénération pour ceux qui leur font la chasse. Partout où passent des chasseurs, on leur offre des bœufs en cadeau. Pour les récompenser des dangers qu'ils courent et reconnaître les services qu'ils rendent à l'agriculture, on les autorise, dans un pressant besoin, à disposer des choses nécessaires à la vie.

Madagascar a encore des zébus ou bœufs du bois, bœufs sauvages plus terribles à chasser que le sanglier, des chats et des chiens errants, échappés à la domesticité et retournés à l'état sauvage dans les forêts.

Les moutons sont rares, mais tout porte à croire que leur acclimatation serait facile et qu'ils s'élèveraient aussi facilement que les immenses troupeaux de bœufs que nourrissent les vastes pâturages, à l'ouest de la province d'Imérina.

Les animaux d'exportation étaient essentiellement les bœufs, les porcs et la volaille, dont on fournissait autrefois des quantités prodigieuses à la Réunion et à Maurice. L'embarquement des bœufs à bord des navires est une opération assez curieuse. Quand la mer le permet, les bâtiments approchent le plus près possible de la côte. Sur le rivage, deux larges canots sont amarrés bord à bord par de fortes barres de bois, dont les extrémités dépassent les embarcations à droite et à gauche. A ces barres on attache par les cornes une douzaine de bœufs, et, au moyen d'un câble, les hommes du navire tirent à eux la vivante cargaison, qui est ensuite hissée à bord au moyen d'une forte toile passée sous le ventre de chaque animal. Pendant ce temps on voit des bandes de requins rôder autour du bâtiment. Le déchargement n'est pas moins original : on se contente de descendre les pauvres bêtes à la mer ; celles-ci s'échappent tout effarées et regagnent le rivage à la nage.

On estimait à trente mille têtes l'exportation qui en était faite annuellement, mais depuis que les Hovas ont établi des postes de traite sur le littoral, ils se sont attribué le monopole de tout le commerce avec les étrangers. Leur intervention exclusive et les entraves fiscales qui l'ont suivie ont réagi sur le prix du bétail, qui s'est élevé dans une proportion notable ; ils ont porté par là un grand préjudice à cette branche importante d'échange, sur tous les points soumis à leur domination.

Les Hovas ont naturalisé à Madagascar le mûrier et le ver à soie de la Chine, et ils en font un objet d'industrie et de commerce susceptible d'un grand développement. Mais la soie que produit l'île en plus grande abondance est celle que l'on tire de la chenille de l'ambrevate ; elle est lourde, sans brillant, mais extrêmement forte. Elle sert à tisser une étoffe d'une solidité remarquable. La chenille qui la produit vit sur l'ambrevate et sur le goyavier, mais sa soie est plus abondante et plus forte lorsqu'elle est nourrie avec la première de ces plantes. Les Hovas ne dévident pas le cocon, ils le cardent et le filent, après l'avoir fait bouillir, pour enlever tous les poils dont la chenille, en se dépouillant, hérisse son linceul. La soie est d'un gris clair, mais on la teint souvent avec les substances tinctoriales que Madagascar fournit en abondance.

Cette île est la contrée du globe la plus riche en papillons, et possède les plus grands papillons connus. Qu'il nous suffise de nommer l'*Urania riphœa*, dont les ailes ont de 25 à 30 centimètres d'envergure. En se rendant de Sainte-Marie à Tananarivo, on le rencontre dans la forêt, où il se fait remarquer par ses splendides reflets d'or, et par des taches transversales vertes, qui brillent sur ses ailes diaprées de diverses

couleurs et entourées d'une frange délicate d'écailles semblables à des plumes.

Le sol de Madagascar pourrait nourrir une population beaucoup plus considérable que celle que compte l'île, où il n'y a guère, d'après les calculs de M. Grandidier, que deux millions et demi d'habitants, dont 1,200,000 dans la seule province d'Imérina. Encore n'appartiennent-ils pas tous à une seule et même race. Des émigrants arabes, indiens, africains et malais, sont venus à diverses reprises dans l'île, et s'y sont mélangés avec les indigènes qui, par leurs traits, leurs mœurs et leur langue, semblent appartenir au groupe des populations négroïdes de l'Océanie.

CORRESPONDANCE

Schoshong, 12 avril 1884.

C'est le 8 avril que nous arrivions ici et, pour le moment, je grille dans mon wagon en vous traçant ces lignes.

La date de notre arrivée ici doit vous surprendre; ce que je vais vous raconter le fera plus encore :

De Prétoria à Sauls-Poort, chez M. Gonin [1], nous avons mis du 11 au 29 mars, pour un voyage ordinaire de 4 jours. C'étaient encore de beaux jours! Quoique nous ayons beaucoup joui des Gonin, nous eussions voulu les quitter plus tôt, la pluie nous en a empêchés. Depuis Prétoria nous étions en plein dans la saison des pluies aussi, quels chemins! Nous quittions Sauls-Poort le 3 mars par un beau soleil; le même jour nous étions embourbés, à ne plus pouvoir nous tirer d'affaire. Nous nous couchâmes vaincus. Le lendemain nous sortimes du bourbier le wagon de Lévi [2]; mais il en restait encore deux autres auxquels il fallait faire passer ce mauvais pas. Quelle ne fut pas notre surprise de voir arriver à notre secours trois wagons, sans compter le chef du village avec deux ou trois attelages. Les braves gens, que ces chrétiens de M. Gonin! leur conduite fait son meilleur éloge. Deux de nos wagons furent déchargés en partie dans les trois wagons en question, et alors, il n'y eut plus de difficulté, ce jour-là ni le jour suivant, à traverser le Kolobé. Nous pensions que là nous serions livrés à nous-mêmes; pas du tout, le chef nous accompagna encore le jour suivant avec ses bœufs, et, quand il s'en retourna chez lui, les gens des wagons, voyant notre difficulté, décidèrent de demeurer avec nous et de nous faire traverser le Marico.

Qu'aurions-nous fait sans eux? les jours suivants la pluie tomba avec abondance, et quelque légers que fussent nos wagons, nous avancions avec peine, quittant souvent la route pour couper à travers la forêt. Enfin, nous arrivâmes au

[1] Missionnaire vaudois.
[2] Évangéliste.

Marico le 16; mais pas moyen de le traverser, le courant était très violent et l'eau dépassait de beaucoup la hauteur d'un homme. Pour surcroît de malheur, nous étions menacés de la famine; il nous restait pour tous un sac de farine et un sac de maïs non moulu. Pour ne pas nous affamer, nos généreux aides nous quittèrent, avec nos remerciements pour tout paiement, mais il leur sera fait selon leur bonté. A l'aide du bateau, nous envoyâmes un messager pour demander du secours à Khama, et nous passâmes ainsi quinze jours dans un endroit des plus insalubres.

Autre épreuve! Nos bœufs mouraient chaque jour; nous en avons perdu seize, et un dix-septième a été égaré ou volé par les Bushmen, qui nous ont pris nos deux chèvres. Nos chevaux aussi moururent tous, à l'exception de London, qui vient de périr ici, et d'un des chevaux de Jonathan qui vit encore. Notre camp était le lieu de festin des vautours. M. Middleton a été sérieusement malade, M. et Mme Coillard, et beaucoup de nos gens, indisposés. Le secours de Schoshong arriva à temps, sous la forme d'un attelage de Khama et de deux wagons loués par un marchand pour venir à notre aide. Avec nos wagons allégés, nous traversâmes le Marico sans difficulté. M. Coillard avait acheté 10 bœufs d'un marchand qui, comme nous, avait regardé l'eau couler pendant une semaine; dès lors, il nous fut possible d'avancer.

Schoshong est un immense village, situé entre deux chaînes de montagnes parallèles, sur le versant de la plus septentrionale. Vu de la montagne, avec ses grandes artères et sa multitude de petites ruelles, il fait l'effet d'un parterre. Les huttes sont bâties par petits groupes, en forme d'ellipses, de cercles, et d'autres figures géométriques peu définies. Le *lekhothla* est au milieu. Pas de maisons européennes, sinon celles des marchands et du missionnaire, absent en ce moment. J'ai dit parterre, mais j'ajouterai, malpropre. Une gorge de la montagne fournit une belle eau, mais peu abondante pour 15,000 âmes. Rien que de misérables buissons, pas d'arbres, pas de jardins; c'est un endroit aride et peu attrayant. Il n'y a pas de vie pour tant de monde, chaque hutte paraît un tombeau.

Le chef n'a rien de la morgue de nos chefs ba-souto; c'est un homme grand, sec, civilisé dans ses manières, il paraît timide et n'est pas causeur. Sans avoir rien de remarquable, sa figure est intelligente. Avant tout ce doit être un homme d'action, qui gouverne tout et fait tout par lui-même; c'est du moins ce que disent les marchands. Sa bonté est proverbiale; il commande par son ascendant moral; il est chef au vrai sens du mot, car c'est le plus beau caractère de sa tribu. Le lendemain de notre arrivée nous eûmes une audience en règle. M. Coillard lui fit un bon petit speech, en lui donnant une boîte à musique. Khama remercia modestement en quelques mots, et fit présent, le lendemain, à M. Coillard, d'une belle peau de chacal.

Schoshong, 2 mai 1884.

Mon désir était de vous écrire par la première poste, mais la petite vérole, en coupant brusquement nos communications avec le Transvaal, m'a pris au dépourvu une demi-heure avant le départ du courrier, ou pour mieux dire d'un marchand,

qui s'est chargé de nos lettres. Je n'ai eu que le temps d'en terminer une, et de prier M. Christol, au Lessouto, de vous la communiquer [1].

Je ne reviens pas sur ce que vous avez pu apprendre par ma lettre à M. Christol, quelque incomplète qu'elle fût. C'étaient d'assez tristes nouvelles, que je laisse maintenant dans l'ombre. Aujourd'hui je puis vous annoncer que nous sommes tous bien, grâce à Dieu. Nous nous reposons et nous préparons à traverser le désert. Il nous faut trouver de nouveaux hommes, afin de remplacer ceux qui nous ont abandonnés pour retourner aux Spelonken ou chez les Ba-Pédi; un de nos Ba-Souto nous a aussi quittés, de telle sorte que nous avons six postes à repourvoir.

D'abord nous avons craint de ne pas les trouver, à cause des belliqueux Ma-Tébélé que l'on attend ici, mais je crois que ce sont de vains bruits, et Khama est disposé à tout faire pour nous aider.

M. Coillard a reçu une lettre de M. Arnot, datée de juillet, dans laquelle il confirme la nouvelle de l'expulsion des jésuites. Il a pu entrer dans quelques détails car il était présent aux assemblées où leur renvoi a été décidé. Voici quels sont les griefs des Ba-Rotsé : Ils n'ont pas vu, disent-ils, que les jésuites les aimassent véritablement, et craignent un envahissement à cause du grand nombre des missionnaires. En outre, les jésuites, en envoyant leurs présents, ont fait savoir au chef qu'ils ne désiraient pas vivre dans sa ville, mais voulaient qu'il leur concédât une propriété sur les montagnes voisines, ce qui les a rendus très suspects. En se rendant à la capitale, Lia-Lui, ils ont été malheureux dans leur voyage et dans leurs procédés; un des leurs a péri dans le fleuve, et ils ont irrité un chef en négligeant de lui faire un présent. Ces faits, accrus encore d'une rumeur défavorable venant de la côte, ont perdu leur cause chez les Ba-Rotsé. M. Arnot a assisté à toutes les discussions, mais n'a pas voulu ouvrir la bouche, « laissant, » dit-il, « à Dieu seul, la gloire d'incliner les cœurs selon son bon plaisir. »

Quelques jours après cette lettre de M. Arnot, un marchand d'ici recevait de ce dernier un message beaucoup plus récent. Il gagne peu à peu la confiance des indigènes, et s'occupe activement d'une école. Sa santé aussi s'est raffermie, il se porte très bien, malgré tout ce qu'il a eu à souffrir d'une précédente famine.

Le même courier avait encore une lettre de Lobossi pour Khama, auquel le roi des Ba-Rotsé demande de tout faire pour faciliter notre arrivée chez lui. Il termine par cette demande qui vous fera sourire : une fille de Khama en mariage, avec un chien noir, ce qui a beaucoup amusé le destinataire de la lettre.

Vous le voyez, malgré les difficultés qui abondent sous nos pas, le chemin semble s'ouvrir devant nous. Nous avons cependant un gros nuage à l'horizon : ce sont deux Ma-Kololo qui ont conduit les Ma-Tébélé, lors du massacre sur les bords du lac Ngami. Le roi des Ba-Rotsé a été informé de ce fait; dès lors permettra-t-il dès l'abord à nos Ba-Souto de traverser le fleuve? Nous ne le pensons guère. Mais nous, blancs, nous laisserons le camp de ce côté du fleuve avec Mme Coillard, et nous irons à la capitale; peut-être devrons-nous même vivre à Lia-Lui,

[1] C'est la lettre précédente, que M. Christol a bien voulu nous envoyer.

M. Coillard et moi, un certain temps avant de songer au choix définitif d'une station.

Notre désir est de nous plier aux vœux des Ba-Rotsé, quoiqu'ils puissent déranger nos plans, afin de gagner si possible leur confiance par des rapports journaliers avec eux. M. Westbeech, qui fait des collections le long du Zambèze et que nous attendions à Schoshong, a envoyé simplement ses wagons, sans nous donner de nouvelles qui intéressent notre œuvre; mais comme les wagons s'en sont retournés promptement, nous avons remis au conducteur une lettre pour son maître. Nous les avons trouvés ici à notre retour de Seleka.

Notre voyage avait pour but de relever ce poste [1], où nos évangélistes ont travaillé pendant cinq ans sans beaucoup récolter, et qui est en dehors de notre œuvre du Zambèze. Ce village est tributaire de Khama et a beaucoup perdu de ses habitants à cause des divisions politiques; il se rattache, par sa position géographique, à la Société de Londres, c'est pourquoi nous devons l'abandonner.

Seleka est situé au nord du Limpopo, à une journée de distance, et à cinq jours en wagon à l'est de Schoshong, sous la même latitude. L'aspect du pays change passablement quand on s'y rend de Schoshong. Tandis qu'à ce dernier endroit ce sont les buissons épineux qui couvrent presque toute la contrée, sauf quelques bouquets d'arbres semés çà et là, à une journée plus à l'ouest nous trouvons de vraies forêts qui présentent l'aspect d'une de nos forêts de chênes; la végétation y est aussi plus abondante Ce qui me frappe, c'est de trouver, malgré l'exubérance de la végétation, si peu de jolies fleurs; c'est une herbe grossière comme celle de nos marécages et qui parfois atteint la hauteur d'un homme. Quelques frêles petites fleurs cherchent à se faire une place; mais elles sont si délicates qu'il est difficile de les conserver. Je crois qu'un botaniste ferait plus vite fortune en cherchant les fougères, les gramens, etc., encore leurs variétés sont-elles peu nombreuses. Les oiseaux fourniraient une étude plus fructueuse; depuis notre départ de Prétoria, nous en avons vu une grande variété, entre autres l'oiseau à miel dont nous avons déjà éprouvé les services. Les environs immédiats de Seleka sont ce que nous avons vu de plus tropical. Là prospèrent de beaux baobabs, des monstruosités dans le règne végétal, comme le sont les éléphants dans le règne animal. Les euphorbes sont aussi nombreux autour du village de Seleka. En nous y rendant par un charmant sentier qui longe un ruisseau limpide et ombragé, nous avons remarqué plusieurs plantes de coton à l'état sauvage, et surtout un gigantesque banian, unique dans le paysage; c'est un arbre qui n'est pas africain, me dit M. Coillard, il ne l'a jamais vu au Zambèze ni ailleurs. Quelques aloës arborescents achèvent de donner à cette contrée un aspect tout à fait tropical. Le malheur est que nous n'y ayons passé que deux jours et un dimanche bien remplis. Nous eussions aimé apprendre à connaître plusieurs plantes dont les indigènes font leur alimentation; à la description de l'une d'elles nous pensons avoir reconnu le manioc. Le village de Seleka lui-même est bien situé, au fond

[1] En revenant du Zambèze, M. Coillard y avait laissé quatre évangélistes.

d'une gorge qui s'élargit en un immense entonnoir de rochers, pas trop élevés pour écraser le tableau, et cependant assez pour lui donner quelque chose de sauvage et de riant tout à la fois, grâce à la beauté du paysage.

Je ne vous ai jamais parlé d'animaux sauvages, pour la simple raison que je n'en puis pas dire grand'chose. Nous avons vu des singes, quelques antilopes, entendu hurler les chacals, mais quant aux lions, une seule fois nous avons vu leurs empreintes, ils ne nous ont jamais inquiétés, ni même fait entendre leur voix. Tout ce pays a beaucoup changé depuis quelques années, le gibier y est rare, et tout au plus tuons-nous quelques canards. Malgré tout notre désir de voir des crocodiles dans le Marico et le Limpopo, nous n'avons pas eu cette satisfaction, bien que nous ayons passé quinze jours sur leurs bords. Il est vrai que les eaux étaient profondes, mais je pense aussi qu'il faut rabattre beaucoup des récits des voyageurs. Que Serpa Pinto ait tué 30 lions de Schoshong à Prétoria, je me permets d'en sourire; les pauvres bêtes étaient sans doute fatiguées de la vie! Toute cette contrée est assez monotone après Sauls-Poort, c'est-à-dire quand les chaînes des Pilansberg et des Maalisberg ne forment plus le fond du tableau. Il ne reste plus que les arbres, les buissons épineux et une végétation qui répand souvent une odeur fétide et occasionne les fièvres. Depuis Prétoria c'est déjà le désert, non un désert de sable, mais une contrée sans habitants, très fertile à la saison des pluies et aride dans les autres moments de l'année. Tout est extrême dans ce pays; les fleuves présentent ou une barrière infranchissable, ou des lits de sable desséchés quelques semaines plus tard. La température est si changeante que jamais, au milieu de l'été, on ne peut mettre de côté ses habits d'hiver; les nuits sont toujours fraîches, et dès qu'il pleut ou que le vent souffle, il fait froid. Le thermomètre varie du jour à la nuit, de 36° cent. à l'ombre, à 10° au minimum. Maintenant nous sommes au commencement de l'hiver et la température est très supportable à Schoshong. J'ai déjà dit deux mots de ce village et de son chef dans ma lettre à M. Christol, je ne crois rien pouvoir ajouter qui puisse vous intéresser. Le servage existe encore ici, même parmi les membres de l'Église, mais il est bien adouci grâce à l'Évangile et à l'influence du chef; il n'est pas facile de libérer des gens sans aucune ressource et sans instruction; domestiques des blancs, leur position serait peut-être pire.

BIBLIOGRAPHIE[1]

Dr Philipp Paulitschke. Die geographische Erforschung der Adâl-Länder und Harâr's in Ost-Afrika. Leipzig (Paul Frohberg), 1884, in-4°, 109 pages, fr. 5,35. — Pour faire progresser la science, il est nécessaire de savoir à quel point elle est parvenue, et d'où il faut partir,

[1] On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée.*

afin d'ajouter quelque chose aux connaissances déjà acquises. Si non, l'on s'expose au danger de refaire le travail déjà accompli par ses devanciers. C'est ce qu'a compris M. le Dr Paulitschke qui, sur le point de partir avec le Dr de Hardegger, pour le pays des Adal et le Harrar, a rédigé un mémoire historico-bibliographique sur l'exploration géographique des contrées où il va s'efforcer de pénétrer, recueil complet des indications de tous les voyages accomplis dans cette partie de l'Afrique, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours. C'était la meilleure préparation pour celui qui va s'y rendre. c'est le meilleur guide pour ceux qui, sans y aller, veulent apprendre à la connaître.

L'Algérie romaine par *Gustave Boissière*. Ouvrage couronné par l'Académie française; 2me édition. Paris (Hachette et Cie), 1883, 2 vol. in-12, 7 francs. — La première édition de cet ouvrage a été écrite sous forme de thèse et portait le simple titre d'esquisse. Bien placé pour pouvoir utiliser les documents nouveaux, et en particulier les résultats scientifiques de l'expédition de Tunisie, les découvertes des missionnaires et les trouvailles des officiers français, l'auteur a pu étendre le cadre de son livre, et le rendre plus accessible au grand public.

L'Afrique romaine se composait des territoires actuellement désignés sous les noms de Tripolitaine, Tunisie, Algérie et Maroc ; mais, à proprement parler, l'administration romaine avait séparé l'ancienne Cyrénaïque et le territoire des Syrtes, du pays de Carthage, et leur histoire se rattache plutôt à celle de l'Égypte et de l'île de Crête. L'Afrique romaine comprenait surtout l'Atlas, où se répandit, de l'est à l'ouest, ce puissant courant de civilisation latine qui s'épanouit dans la riche contrée carthaginoise, pour se perdre dans les vallées et les plaines occidentales. Mais l'étude de la région de l'Atlas était trop vaste; M. Boissière a dû se borner à la description de l'ancienne Numidie, c'est-à-dire, de la province actuelle de Constantine, qu'il étudie à tous les points de vue : géographique, ethnographique, historique et politique. Les guerres puniques sont présentées dans leurs rapports avec le sujet traité, mais c'est à l'administration qu'est consacrée la plus grande partie de l'ouvrage. Le gouvernement de la Numidie sous la République, la part prise par chacun des empereurs au développement de l'œuvre romaine en Afrique, le régime militaire, les réformes de Dioclétien, sont successivement passées en revue.

L'homme du monde, comme le savant, trouvera un véritable agrément à parcourir, au moyen de ce manuel, composé avec un art parfait et des mieux écrit, cette terre légendaire qui doit aux luttes gigantesques dont

elle fut le théâtre, et à la renommée des hommes qui l'habitèrent, de tenir une si grande place dans nos souvenirs littéraires. Mais ce rappel du passé produit aussi une autre impression; il attire l'attention sur l'Algérie contemporaine et sur l'avenir magnifique qui attend ce pays, lorsqu'on pourra faire valoir les richesses renfermées dans son sol.

José Ricart Giralt. El Porvenir de España en el Sahara. Barcelona (N. Ramirez y Cª), 1884, in-8, 26 pages et carte. — La prise de possession de Santa-Cruz de Mar-Pequena par les Espagnols a attiré l'attention de ce peuple sur cette partie de la côte occidentale d'Afrique. Pour faire comprendre à ses compatriotes les avantages qu'ils peuvent retirer de cet établissement, au point de vue du commerce et de la pêche, M. Giralt a exposé, dans une conférence faite à Barcelone, et publiée sous le titre sus-mentionné, les relations qu'il serait possible d'établir entre cette côte et Tombouctou, le grand marché du Soudan, aussi bien que les profits probables de stations de pêche à créer sur le continent, en face des Canaries. En opposition à l'opinion du Dr Lenz, sur l'impossibilité de créer, comme le désirait M. Mackenzie, une mer intérieure en inondant le Sahara occidental, il reprend l'idée de mettre le Djouf, dans lequel il voit une vaste dépression, en communication avec l'océan, pour créer une voie navigable qui permette de s'approcher le plus facilement de Tombouctou. Les points de la côte sur lesquels il recommande la création de factoreries espagnoles et de stations de pêche sont le cap Juby, où se trouvent les établissements de M. Mackenzie, le cap Bojador, le cap Blanc et la pointe Durnford, à l'embouchure du Rio-Ouro, sur lequel il donne d'utiles renseignements.

Six mois a Madagascar, par *Charles Buet*. Paris (Société générale de librairie catholique), 1884, in-12, 381 pages, 3 fr. — Écrit sous la forme d'un récit de voyage, la plus commode pour la lecture, cette œuvre n'est, pour certains chapitres, que l'extrait, pour d'autres, que la reproduction d'un ouvrage du même auteur, la *Reine des îles africaines*, dont nous avons récemment parlé. Quelques personnes ayant trouvé ce livre trop savant et trop aride, M. Buet a voulu le rendre plus attrayant en lui donnant une allure plus rapide, en résumant les aperçus historiques et politiques, et en semant, dans le cours du récit, des tableaux pittoresques, des peintures de mœurs qui amusent en instruisant. Les jeunes gens qui liront cet ouvrage, maintenant tout à fait à leur portée, y trouveront, à côté d'une description physique et politique, une étude de l'œuvre des missions catholiques à Madagascar.

ÉCHANGES

Sociétés de géographie.

Amsterdam.	Constantine.	Hambourg.	Lisbonne.	Nancy.	Rochefort.
Anvers.	Douai.	Iéna.	Lyon.	New-York.	Rome.
Berlin.	Francfort s/M.	Le Caire.	Madrid.	Oran.	Rouen.
Brême.	Greifswald.	Leipzig.	Marseille.	Paris.	Vienne.
Bruxelles.	Halle.	Lille.	Montpellier.		

Sociétés de géographie commerciale.

Berlin. Bordeaux. Paris. Porto. Saint-Gall.

Missions.

Journal des missions évangéliques (Paris).
Bulletin missionnaire (Lausanne).
Missions évangéliques au XIXme siècle (Neuchâtel).
Journal de l'Unité des Frères [moraves] (Peseux).
Missions catholiques (Lyon).
Missions d'Afrique (Alger).
Annales de la propagation de la foi (Lyon).
Missions-Blatt (Barmen).
Berliner Missions-Berichte (Berlin).
Heidenbote (Bâle).
Evangelisches Missions-Magazin (Bâle).
Calwer Missions-Blatt (Calw).
Allgemeine Missions-Zeitschrift (Gütersloh).
Glaubensbote (Bâle).
Africa (Londres).
La Nigrizia (Vérone).
Church missionary Intelligencer and Record (Londres).
Missionary Herald (Boston).
American Missionary (New-York).
Foreign Missionary (New-York).
Regions beyond (Londres).
Chronicle of the London Missionary Society (Londres).
Monthly Record of the Free Church of Scotland (Edimbourg).
Missions Field (Londres).
Church of Scotland home and foreign Missionary Record (Edimbourg).
Missionary Record of the united presbyterian Church (Edimbourg).
Central Africa (Londres).
Woman's foreign missionary Society (Philadelphie).

Divers.

Exploration (Paris).
Moniteur des Colonies (Paris).
Bulletin des Mines (Paris).
Bulletin de l'Association scientifique algérienne (Alger).
Bulletin du Comice agricole (Médéa).
Bulletin de l'Académie d'Hippone (Bone).
Bulletin de renseig. coloniaux (Paris).
Revue géographique internationale (Paris).
Le Mouvement géographique (Bruxelles).
Handels-Zeitung (Saint-Gall).
Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik (Vienne).
Mittheilungen der afrikanischen Gesellschaft in Deutschland (Berlin).
Oesterreichische Monatsschrift für den Orient (Vienne).
Zeitschrift für wissenschaftliche Geographie (Lahr).
Aus allen Welttheilen (Leipzig).
Deutsche Kolonialzeitung (Francfort s/M).
Chamber of Commerce Journal (Londres).
African Times (Londres).
Antislavery Reporter (Londres).
Aborigine's Friend (Londres).
African Repository (Washington).
Observer (Monrovia).
Esploratore (Milan).
Cosmos (Turin).
Bollettino della Societa africana d'Italia (Naples).
Esplorazione (Naples).
Marina e Commercio, e Giornale delle colonie (Rome).
Boletin de la Exploradora (Vitoria).
Africa oriental (Mozambique).
O Africano (Quilimane).
Jornal das colonias (Lisbonne).
As colonias portuguezas (Lisbonne).
Revista de Estudos Livres (Lisbonne).
Réveil du Maroc (Tanger).

AUTRES PUBLICATIONS CONSULTÉES

Tour du monde (Paris).
Revue de géographie (Paris).
Revue maritime et coloniale (Paris).
Indépendant (Constantine).
Moniteur de l'Algérie (Alger).
Dr A. Petermann's Mittheilungen (Gotha)
Proceedings of the royal geographical Society and monthly Record of geography (Londres).
Natal Mercury (Durban).
Cape Argus (Cape-Town).
West African Reporter (Sierra Léone)

Etc., etc.

SOMMAIRE

OUVRAGES REÇUS :

Karte von Angra-Pequena und Süd-Afrika. Gezeichnet von H. Müller und C. Riemer. $^1/_{8,000,000}$. Avec cartons pour la baie d'Angra-Pequena, la concession Lüderitz et la comparaison avec une superficie européenne. — Weimar (Geographisches Institut), 1884, fr. 1, 10.

Trois ans dans l'Afrique australe. Débuts de la mission du Zambèze. Lettres des P. Depelchin et Croonenberghs.

a) Le pays des Matabélés.

b) Au pays d'Umzila. Chez les Batongas. La vallée des Barotsés. — Bruxelles (Polleunis, Ceuterick et Lefébure), 1882-83, 2 vol. in-8° avec cartes, fr. 10.

A travers le Zanguebar, par le R. P. Le Roy, — Lyon (Bureau des Missions catholiques, 6, rue d'Auvergne), 1884, in-8°, 202 p. avec gravures.

Voyages, aventures et captivité de J. Bonnat, chez les Achantis, par Jules Gros. — Paris (Plon, Nourrit et Cie), 1884, in-18, 280 p. avec gravures et carte. Fr. 4.

L'Afrique. Choix de lectures de géographie, ornées de vignettes et de cartes, par M. L. Lanier. Paris (veuve Eugène Belin et fils), 1884, in-12, 920 p., fr. 6.

Genève. — Imprimerie Charles Schuchardt.

B

GENÈVE
H. GEORG, LIBRAIRE-ÉDITEUR
MÊME MAISON A BALE ET A LYON

L'AFRIQUE

EXPLORÉE ET CIVILISÉE

JOURNAL MENSUEL

DIRIGÉ PAR

M. Gustave MOYNIER

Membre de la Commission internationale de Bruxelles pour l'exploration et la civilisation de l'Afrique centrale; membre correspondant de l'Académie d'Hippone, et des Sociétés de géographie de Marseille, de Nancy, de Loanda et de Porto.

RÉDIGÉ PAR

M. Charles FAURE

Secrétaire-Bibliothécaire de la Société de géographie de Genève, membre correspondant des Sociétés de géographie de Lisbonne, de Loanda, de Porto et de Saint-Gall.

L'Afrique paraît le premier lundi de chaque mois, par livraisons in-8° d'au moins 20 pages chacune; le texte est accompagné de cartes, chaque fois que cela paraît nécessaire.

Le prix de l'abonnement annuel, **payable d'avance**, est de **10 francs**, port compris, pour tous les pays de l'Union postale (première zone); pour les autres, 11 fr. 50.

Tout ouvrage nouveau relatif à l'Afrique, dont il est envoyé deux exemplaires à la Direction, **a droit à un compte rendu.**

Adresser tout ce qui concerne la **rédaction** à **M. Gustave Moynier, 8, rue de l'Athénée, à Genève (Suisse).**

S'adresser pour les abonnements à l'éditeur, M. H. Georg, à Genève ou à Bâle.

On s'abonne aussi :
Dans tous les bureaux de poste de la Suisse.
Chez MM. Ch. DELAGRAVE, libraire, 15, rue Soufflot, à Paris.
MUQUARDT, libraire de la Cour, 45, rue de la Régence, à Bruxelles.
DUMOLARD frères, libraires, Corso Vittorio Emmanuele, 21. à Milan.
F,-A. BROCKHAUS, libraire, Querstr., 29, à Leipzig.
L. FRIEDERICHSEN et Cie, libraires, Admiralitätsstr, 3/4, à Hambourg
Wilhelm FRICK, libraire de la Cour, Graben 27, Vienne (Autriche).
TRUBNER et Cie, libraires, Ludgate Hill, 57/59. à Londres E. C.
Et chez les principaux libraires de tous les pays.

AVIS. — *Nous mettons à la disposition de nos nouveaux abonnés, au prix de 10 fr. chacun, un certain nombre d'exemplaires complets de la IIme, de la IIIme et de la IVme année. La Ire est épuisée.*

BULLETIN MENSUEL (*1er septembre 1884.*)[1]

L'*Écho du Sahara* a rapporté que, d'après un spahi, engagé depuis quelques mois au régiment cantonné à Biskra, le colonel **Flatters** et le capitaine **Masson** ne seraient pas morts, mais seraient actuellement **à Ghat**, à 600 kilom. au sud de Ghadamès, prisonniers d'un des chefs des Touaregs-Azghars, nommé Lazerac, qui consentirait à les rapatrier moyennant bonne rançon. Quelque invraisemblable que soit cette nouvelle, l'autorité militaire de Biskra a fait les démarches les plus minutieuses pour contrôler la véracité de celui qui l'a apportée, et jusqu'ici, il ne résulte pas des interrogatoires auxquels il a été soumis, que l'on ait affaire à un imposteur. Voici, d'après l'*Indépendant de Constantine*, ce que l'on a appris de cette mystérieuse affaire. Le spahi en question est originaire de Bou-Sâada, à 250 kilom. d'Alger. Tout jeune, il a été capturé par les Touaregs, et longtemps il est demeuré l'esclave d'un des chefs des Azghars; pendant plus d'un an il a vécu en rapport avec les deux officiers prisonniers de son maître. C'est à l'instigation du colonel Flatters, et avec la promesse d'une forte récompense, qu'il a entrepris son long et périlleux voyage. De Ghat il s'est dirigé sur le Bornou, le Darfour et l'Égypte, d'où il est revenu, par la Tunisie, dans la province de Constantine. A bout de ressources, il s'est engagé dans les spahis à Batna. Sur ses révélations à un officier indigène, il fut mis au secret, interrogé à plusieurs reprises par des officiers différents, et jamais ses réponses ne trahirent la moindre hésitation ni la moindre contradiction. Il a donné le signalement exact des deux prisonniers et les renseignements les plus précis sur leur caractère, leur connaissance de la langue arabe, leurs blessures et leur guérison, qui aurait exigé une année entière, « d'un Rhamadan à l'autre. » Mais comment le colonel Flatters et le capitaine Masson ont-ils pu échapper au massacre général de la malheureuse mission? L'explication donnée à ce sujet par le spahi ne manque pas non plus de précision ni de vraisemblance. « Une caravane, commandée par mon maître », dit-il, « a trouvé les deux officiers et un tirailleur grièvement blessés, sur le champ de bataille, à trois journées de Ghat. Les Hoggars se disposaient à leur donner le coup de grâce;

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

mon maître réclama les trois malheureux comme se trouvant sur son territoire, et au nom de notre sainte religion qui défend d'achever les blessés. Il les a chargés sur nos meharis, et nous a fait filer à marches forcées sur Ghat, où nous sommes arrivés à la fin du deuxième jour. Le malheureux tirailleur a succombé en route. Quant aux deux officiers, ils ont été et sont encore l'objet des meilleurs soins et de la plus active surveillance. Mon maître a compris que la France lui donnerait beaucoup d'argent pour la vie de ces deux officiers. » Les postes avancés de Geryville, d'Ouargla-el-Ared, et M. Féraud, consul à Tripoli, ont envoyé chacun un émissaire à Ghat. Espérons que rien ne viendra démentir ces renseignements.

Afin de mettre un terme à des discussions scientifiques qui sembleraient devoir être interminables, M. de Lesseps s'est mis d'accord avec M. Jules Ferry, pour renoncer au projet de convoquer à nouveau la Commission chargée d'examiner le projet de M. Roudaire, de créer une **mer intérieure** dans le bassin des **Chotts**, au sud de l'**Algérie** et de la **Tunisie**. Il a été convenu avec le gouvernement, que le groupe des fondateurs de l'entreprise qui ont fait les frais des précédentes études, et qui désirent poursuivre l'exécution du projet, sera autorisé à commencer par établir, sans aucune subvention, un port à l'embouchure de l'Oued-Melah, sur un point qui pourra servir plus tard d'amorce au canal maritime destiné à remplir le bassin des Chotts. De son côté, le gouvernement s'engagerait à ne donner aucune concession sur les territoires, aujourd'hui incultes, qui font partie du projet Roudaire.

Nous espérions que la célébration, à Londres, le 1er août, du cinquantième anniversaire de l'affranchissement des esclaves dans les colonies anglaises, serait une occasion de rappeler, qu'ensuite du traité conclu entre l'Angleterre et l'**Égypte**, la vente d'esclaves de famille à famille doit cesser cette année-ci dans toute l'Égypte proprement dite, et que la position prise par l'Angleterre en Égypte, lui impose plus que jamais l'obligation de veiller à ce que ce traité reçoive son exécution. Nous avons vainement cherché dans les journaux qui ont rapporté les discours prononcés dans cette circonstance, une résolution en ce sens [1]. Il y a eu dès lors, dans le parlement, une interpellation, à laquelle Lord Fitzmaurice a répondu que le gouvernement ne perd aucune occasion de rappeler au khédive ses engagements relativement à cette question. Ce n'est pas au moment où l'Angleterre se trouve seule protectrice de

[1] Peut-être l'*Antislavery Reporter* qui ne nous est pas encore parvenu, nous apportera-t-il des renseignements plus complets.

l'Égypte, et où elle va y envoyer de nouvelles troupes, que l'on peut faire le silence autour de ce traité, sanctionner par là sa non-exécution, et se désintéresser, comme Gordon l'a fait au Soudan, de la traite et de ses odieuses conséquences. La position qu'elle va prendre en Égypte par l'envoi de lord Northbrook, et au Soudan, par l'expédition que Gordon croit en route depuis longtemps, impose à la Grande-Bretagne la responsabilité de la solution du problème de la traite et de l'esclavage qui s'y rattache. Nous ne pensons pas que ceux qui ont insisté avec tant de raison, et durant tant d'années, auprès du khédive, pendant qu'il était indépendant, pour qu'il abolît cette institution, et qui lui ont fait signer la promesse de l'abolir cette année-ci, puissent s'abstenir de la rappeler au conseiller souverain de Tewfik pacha. Cette cause doit leur être encore plus sacrée, maintenant que leur gouvernement domine de toute son influence les décisions de son protégé. Sous l'autorité des chefs anglais investis du commandement des troupes égyptiennes, il ne doit plus être permis d'offrir, par exemple, comme le faisait l'autre jour encore le mudir de Dongola, de procurer deux cents esclaves pour le service de l'armée. On sait trop à quel prix et de quelle manière sont recrutés, par ceux qui les offrent, ces malheureux esclaves. — Quant aux hypothèses émises par Stanley dans ses entretiens avec les reporters de journaux, sur les voies par lesquelles il serait possible à **Gordon** de s'échapper de Khartoum, elles n'ont qu'un défaut, celui de reposer sur une base plus que douteuse. Pour gagner soit le Victoria-Nyanza et Zanzibar, soit le quartier général de Lupton-bey, Dem-Suleiman, et les stations du Congo, il faut remonter le Nil-Blanc et ses tributaires, au milieu d'une végétation qui peut obstruer complètement le cours du fleuve, et de troupes de partisans du mahdi, contre lesquelles la bravoure de Gordon peut n'être d'aucun secours. La mort de l'explorateur hollandais Schuver, à proximité du poste de Lupton-bey, l'a bien prouvé; rien ne serait moins certain que l'issue d'une tentative de s'échapper par cette voie-là. Nous préférerions pour Gordon la descente du Nil, à la rencontre des troupes anglaises, vers Abou-Hamed et Dongola.

C'est au 1er septembre que le traité signé le 3 juin à Adoua par l'amiral anglais, sir W. Hewett, avec le négous, a fixé la restitution du pays des Bogos à l'**Abyssinie**, et l'évacuation des garnisons égyptiennes de Kassala, Amedib et Sennaheit. Le gouvernement abyssinien s'est engagé à faciliter leur retraite dans la direction de Massaoua. Le libre transit par ce port des marchandises, armes et munitions, à destination d'Abyssinie, ou venant de ce pays, est garanti par l'Angleterre, sous le protec-

torat duquel Massaoua est désormais placé. Les litiges qui pourraient surgir à l'avenir entre l'Égypte et l'Abyssinie, devront être soumis à l'arbitrage du gouvernement britannique. Enfin la ratification du traité est réservée à la reine d'Angleterre aussi bien qu'au khédive.

Les ambassadeurs abyssiniens envoyés à Londres par le roi Jean, ont passé à Massaoua, où ils ont rapporté avoir vu **Bianchi** à Mekallé, les premiers jours de juillet. D'après l'*Esploratore*, M. Colaci, venu de Massaoua, y a vu, au commencement de juillet, un serviteur de l'expédition Bianchi, qui l'avait quittée depuis dix jours. Il a raconté que Bianchi et ses compagnons se sont avancés jusqu'à cinq jours de marche de Sciuché, dans la direction d'Assab, mais qu'ils ont dû revenir en arrière, parce que les quelques serviteurs qui leur restaient, et le guide que leur avait donné le roi Jean, s'étaient enfuis. Bianchi avait l'intention d'écrire au négous pour lui demander d'autres guides. On ignore s'il veut renouveler maintenant sa tentative, ou bien s'il compte attendre que la saison des pluies soit passée. Mais, d'après les nouvelles que M. Colaci avait reçues, on peut être rassuré sur le compte de Bianchi et de ses compagnons de voyage, MM. Diana et Monari, qui jouissaient d'une parfaite santé.

Outre le port de Zeïla, dans le voisinage d'Obock et de Tadjoura, l'Angleterre a voulu faire occuper celui de **Berbéra**, quoique, d'après la convention de 1877, la suzeraineté de la Porte sur la juridiction du khédive s'étende le long de la côte des Somalis jusqu'au cap Ras-Afoun. Cette tentative a échoué par suite du refus du gouverneur de reconnaître l'autorité anglaise et de l'hostilité des habitants. D'après une lettre de **Harrar** au *Temps*, l'évacuation des garnisons égyptiennes de cette partie du territoire des Somalis, et sa restitution aux familles des anciens chefs seraient sa ruine et celle des intérêts européens qui y sont engagés. Les anciens chefs eux-mêmes n'existent plus, les Égyptiens les ont exterminés pour pouvoir établir leur domination en 1875; en outre, ils ont semé la division parmi les peuplades somalis, et ont détruit l'esprit de famille en propageant la discorde. Si le territoire est évacué pour être rendu aux parents très éloignés des anciens possesseurs, le pays sera livré à la guerre civile et à l'anarchie, et la vie des Européens courra de sérieux dangers. Le gouverneur actuel, Ali-Pacha-Redan, homme intelligent, rempli de bonne volonté, et imbu des idées européennes, s'efforce de réformer l'état de choses établi par ses prédécesseurs; malheureusement les moyens lui font défaut. Ne recevant jamais aucun secours de l'Égypte, obligé de subvenir aux frais de l'occupation

avec les seules ressources du pays, ayant à ses ordres une soldatesque indisciplinée parce qu'elle est mal payée, mal vêtue et plus mal nourrie, entouré d'hommes qui, depuis dix ans, ont été habitués à considérer le pays comme leur chose, à l'exploiter sous toutes les formes, il lui est difficile de réagir contre un pareil système. Pour y remédier, il faudrait que le gouvernement du khédive pût s'occuper de ce territoire, envoyer des fonds qui permissent de subvenir aux frais d'occupation, favoriser le commerce et la grande culture du café, la principale richesse du pays.

M. J. Thomson est arrivé en Angleterre, encore souffrant de la maladie dont il a été atteint sur les bords du lac Naïvasha, dans le pays des Masaï. La carte qu'il a dressée, montre qu'il faudra faire subir une modification considérable au dessin de la côte N.-E. du lac **Victoria-Nyanza.** C'est là, à peu près à la latitude de l'Ou-Ganda et de la sortie du Nil, et non plus au sud, qu'est situé le territoire très populeux de Kavirondo, à l'est duquel se trouve le lac Bahringo. — Parmi les photographies rapportées par M. Thomson, il y en a une du mont **Kénia,** prise le matin de bonne heure, le seul moment où le sommet soit dégagé de nuages. Elle représente un cône de neige, de quelques mille pieds de hauteur, s'élevant sur une large base dont les pentes sont couvertes de sombres forêts. Le résultat pratique de l'expédition sera vraisemblablement l'ouverture d'une nouvelle route directe, de l'Océan Indien à la côte septentrionale du Victoria-Nyanza, de Mombas à Kavirondo par Oukambani. — M. Thomson est arrivé à **Mombas** le lendemain du jour où M. **Johnston** en était parti pour le **Kilimandjaro ;** leurs caravanes ne se sont pas rencontrées. La famine régnait dans le district de Teïta, sur la route du Kilimandjaro. — M. le lieutenant **Gissing**, vice-consul anglais à Mombas, a quitté la côte pour faire un voyage à l'intérieur. D'après un rapport de M. le missionnaire Wakefield, M. Johnston a passé à la station de Jomvou, pourvu de tout le nécessaire pour son expédition ; il n'avait jusque-là souffert d'aucun des ennuis que les voyageurs en Afrique ont d'ordinaire à subir de la part des porteurs. Il a avec lui trois des préparateurs qui ont été au service du Dr Fischer. — M. **Stokes**, de la mission de l'Ou-Ganda était à Mombas se préparant à faire un voyage, de ce point de la côte à Mamboia, vers le S.-O. à travers l'Ou-Sambara et le Ngourou. Sa route passe par un pays de montagnes et couvert de forêts, habité par des tribus d'un caractère peu sûr. Mais il a déjà fait plusieurs fois le voyage de la côte au Victoria-Nyanza et retour ; il est donc bien qualifié pour réussir dans cette nouvelle entreprise.

Ce n'est pas à Teïta seulement que règne la **famine.** M. Farler, de la

mission des Universités, en signale une très forte accompagnée d'une grande mortalité, dans le district de **Magila,** à l'ouest de Pangani. Les missionnaires ont fait venir du riz de Bombay, pour le distribuer aux affamés. Les habitants n'ayant pas de vivres, font cuire des mauvaises herbes qu'ils mangent avec une racine vénéneuse appelée *mdiga*, qu'ils font bouillir dans l'eau avant de la manger. Du district de Bondei aussi, arrivent de toutes parts des gens à Magila ; chaque matin, 200 d'entre eux assiègent la chambre des provisions des missionnaires. Les portes ont dû en être consolidées pour prévenir une effraction. Les uns apportent de l'argent, d'autres la promesse de rembourser quand ils auront serré leurs récoltes. Celles-ci sont retardées par le fait que les pluies se sont fait attendre, mais elles seront bonnes. La libéralité des missionnaires leur a gagné le cœur des natifs du Bondei, qui les ont autorisés à voyager dans leur pays comme ils le voudront, à construire où ils le désireront et à instruire tous les gens du district. M. Farler écrit encore au *Central Africa,* qu'il y a guerre entre le sultan de Zanzibar et un chef voisin de Magila. Les missionnaires ayant envoyé de leurs gens à Pangani pour acheter des vivres, les Arabes les ont attaqués et en ont mis quarante en prison, dans une pièce de 12 pieds de long sur 9 de large, sans fenêtres et sans place suffisante pour se coucher ou pour s'asseoir. Ils les y ont retenus dix jours. Sir John Kirk a obtenu de Saïd Bargasch qu'il donnât l'ordre de les relâcher.

La mort du chef ma-kololo Chipitoula a failli amener une guerre contre les blancs de **Blantyre** et de **Mandala.** Chikousi, fils du défunt, réussit à entraîner dans ses projets de vengeance les gens de Ramakoukan, qui étaient en contestation avec la Compagnie de transport par le Nyassa dirigée par M. Moir. Celui-ci mit Mandala en état de défense. Les missionnaires déclarèrent vouloir conserver la paix, si possible ; sinon, ils auraient abandonné la station et seraient allés à Zomba jusqu'à ce que les esprits se fussent calmés. Le consul anglais resta dans la station et recommanda de la fortifier si cela était nécessaire. Heureusement Ramakoukan adopta des dispositions pacifiques et se déclara ami de la mission, mais sans vouloir recevoir les gens de M. Moir. Le consul et les missionnaires s'efforcèrent de réconcilier les deux parties. Il importe d'autant plus d'avoir Ramakoukan en sa faveur, qu'aujourd'hui il est le chef de tous les Ma-Kololo de la région du Chiré, et que c'est entre ses mains que se trouve le contrôle de la rivière. D'après un télégramme de la Compagnie, Ramakoukan a consenti à laisser passer le vapeur de M. Moir sur le Chiré ; on peut donc envisager la navigation comme rouverte.

Une lettre du **Dr Holub** au *Cape Argus*, datée de **Fauresmith**, dans l'État libre de l'Orange, donne des détails sur les progrès de son expédition. Il n'avance que lentement, ses bœufs se ressentant des maigres pâturages qu'il a dû traverser depuis son départ de Colesberg. En outre chacun le reçoit si bien, qu'il séjourne à chacune de ses étapes plus longtemps qu'il ne l'avait compté. Les fermiers ont mis à sa disposition des pâturages qu'ils avaient réservés pour leur usage particulier, et des véhicules qui lui ont permis d'accumuler, pour le musée d'histoire naturelle de l'Afrique australe, des matériaux ethnologiques qu'il a l'intention d'exposer dans les principales villes de l'Europe à son retour, avant que la collection en soit partagée entre les écoles auxquelles elle est destinée. A son arrivée à Philipolis, il a reçu un télégramme du Président de l'État libre l'invitant à se rendre à Blœmfontein. On le voit, son expédition s'accomplit dans les conditions les plus favorables; toutefois les froids de l'hiver se faisaient vivement sentir surtout le matin et le soir.

Une réunion de capitalistes allemands a eu lieu à Berlin le 19 août, pour s'occuper de la question de l'achat, dans le sud de l'Afrique, de vastes terrains, pour y fonder une colonie agricole et commerciale. Le Parlement colonial du Cap n'admet pas le protectorat de l'empire d'Allemagne sur les établissements de la maison Lüderitz à **Angra-Pequena**. Dans sa séance du 15 juillet, sur la proposition d'un de ses membres, il a voté qu'il convient de faire le nécessaire pour que toute la ligne de côte, de l'embouchure du fleuve Orange au Cunéné, soit annexée à la colonie du Cap, ou déclarée territoire britannique. Est-ce en réponse à cette résolution que M. Ashley, sous-secrétaire d'État, a déclaré à la Chambre des communes, qu'après un examen attentif de la question, le gouvernement anglais est arrivé à la conclusion qu'on ne peut contester à l'Allemagne le droit de protéger ses ressortissants à Angra-Pequena, quoique Walfish-bay et les îles adjacentes soient incontestablement territoire britannique? Nous l'ignorons. Quoi qu'il en soit, l'Angleterre a demandé à l'Allemagne de nommer en commun une commission, pour prononcer sur les prétentions des sujets anglais qui se sont établis à Angra-Pequena ou qui y ont acquis des possessions.

Depuis son retour du **Congo**, **Stanley** s'est efforcé à Londres, à Bruxelles, à Paris, de préparer les voies à la reconnaissance, par les puissances européennes, de l'État libre du Congo. Son opposition à Savorgnan de Brazza a fait place à une entente cordiale, et l'on peut espérer que les progrès des expéditions et des découvertes dans le bassin

du Congo ne seront plus tenus secrets comme ils l'ont été trop longtemps.

Déjà maintenant nous pouvons donner, sur les affluents du fleuve, des renseignements nouveaux apportés par Stanley, et publiés par M. Wauters dans le *Mouvement géographique* de Bruxelles. Stanley a constaté que, dans le grand coude que le Congo forme vers le nord, au delà de l'équateur, il reçoit, sur la rive gauche, deux affluents considérables, qui occupent peut-être le premier rang dans la masse de ses grands tributaires : ce sont le **Loulemgou** et le **Loubilasch.** Le premier se jette dans le fleuve par environ 0° 45′ lat. N., en amont du grand village de Loulanga, où les agents de l'Association posent en ce moment les fondements d'une importante station. Stanley considère cette rivière, dont il a reconnu l'embouchure, et dont l'existence n'avait jamais été révélée jusqu'ici, comme le plus important des affluents du Congo, dépassant comme volume d'eau le Quango et l'Arououimi. C'est probablement le cours inférieur du Cassaï, traversé dans sa partie moyenne par Livingstone, Pogge et Wissmann. Dans ce cas, il aurait approximativement 1800 kilomètres de longueur. Quant au Loubilasch, il se jette dans le Congo à peu près à la même latitude que le Loulemgou, mais en amont du coude, vers la moitié environ de la distance qui sépare le confluent de l'Arououimi des chutes de Stanley. Au dire des Arabes de Nyangoué, qui poussent leurs incursions jusqu'au bassin de cette rivière, le cours de celle-ci serait barré par des rapides à une cinquantaine de kilomètres en amont de son confluent. Il est permis de supposer que le Loubilasch n'est que le cours inférieur de la grande rivière du même nom, que Pogge et Wissmann ont traversée dans le pays des Ba-Songé, au S.-O. de Nyangoué. Dans sa dernière exploration (1883-1884), Stanley n'a pas rencontré le confluent du Sankourou, émissaire du lac hypothétique du même nom. Aussi peut-on, jusqu'à plus amples renseignements, en considérer l'existence comme problématique.

Sur la rive droite du Congo, outre le puissant Arououimi, Stanley a signalé deux autres affluents l'**Itimbiri** et le **Mboundgou.** Le premier se jette dans le fleuve un peu en amont de sa partie la plus septentrionale; il paraît venir du nord, et Stanley suppose qu'il a ses sources dans le Dar-Banda ; ce qui le lui fait croire, c'est la présence, le long de ses bords, d'articles et de marchandises du Soudan. Le Mboundgou n'est autre que la grande rivière des Bangala. Le capitaine **Hanssens** en a reconnu le cours inférieur. Sur la rive gauche de cette rivière, un peu en amont de son confluent, se trouve une agglomération de petits

villages portant le nom d'Oubangi ; il s'y tient un des marchés les plus importants de l'Afrique. Là aussi, l'Association s'est réservé de vastes concessions de terrain et s'occupe à y fonder une station. Lorsque Stanley rendit visite, en janvier dernier, au chef des Bangala, Matamwiké, roi de l'Iboko, nom que porte l'ensemble des territoires de ces tribus, il fut pacifiquement accueilli, mais ne réussit pas à y établir une station. M. le capitaine Hanssens s'y rendit au mois de mai, avec une flottille de trois vapeurs, et fut reçu avec empressement par Matamwiké, avec lequel l'échange du sang se fit le jour même de l'arrivée de l'expédition. Le lendemain eut lieu une cérémonie supplémentaire, qui cimenta le pacte de fraternité conclu la veille et lui donna une plus grande valeur. Cette cérémonie a consisté dans l'abatage d'un palmier fétiche, suivant un certain rituel ; la direction dans laquelle tomba le palmier, prouva aux populations que M. Hanssens était dévoué corps et âme au roi Matamwiké ; dès lors, le roi s'attacha à faire agréer par les chefs, ses vassaux, ses nouveaux amis, les blancs. Le prince Mongimbé cependant, fils aîné du roi, adversaire déclaré de toute innovation, fit opposition. Il fallut que Matamwiké convoquât tous les chefs et les persuadât par un discours qu'il termina ainsi : « Nous devons prendre le blanc chez nous, parce que le blanc est bon ; partout où il fait ses villages il est aimé, et il a la confiance des populations. » Le traité fut alors signé, le terrain limité, les maisons et les bananiers qui s'y trouvaient achetés et payés, et dès le lendemain, le drapeau international y était arboré. M. Hanssens a en outre acquis le district de Ngondo, sur la rive gauche du Congo, en amont de Loukoléla, et y a installé un poste. Il a aussi rendu visite aux deux grands chefs Mukwala et Mangambo, rois de l'Irebou, et a placé leur vaste territoire sous le protectorat de l'Association. Même réussite à Oubangi, au confluent du Mboundgou et du Loulanga, où des concessions de terrain ont aussi été obtenues, et où l'on s'est aussitôt mis à l'œuvre pour l'établissement de nouvelles stations,

Mentionnons encore la création de la station de Voonda, à quelque distance de la rive gauche du Bas-Congo, entre Roubytown et Loukounga ; le traité par lequel le roi Nécorado, chef indépendant de Boma, a cédé à l'Association ses droits souverains sur tous les territoires soumis à son autorité ; et le départ d'un de nos compatriotes, M. le comte Max de Pourtalès, qui, après avoir fait avec distinction les campagnes de 1866 et 1870 au service de l'armée allemande, va se mettre à la disposition de sir Francis de Winton, le remplaçant de Stanley au Congo.

Il a été question d'une demande faite par le gouvernement allemand à

l'Association internationale, au sujet des conditions auxquelles seraient cédés des terrains à des **colons** et à des **commerçants allemands**, qui auraient l'intention de s'établir sur les rives du Congo. L'Association a répondu que son territoire était ouvert à tout le monde, et qu'elle entrerait très volontiers en négociation avec des Allemands qui voudraient fonder des établissements sérieux. L'on annonce, comme devant partir au mois de septembre, un groupe d'agronomes allemands, chargés de l'installation et de la culture des potagers autour des stations. A ce propos, un correspondant du *Times* a rapporté, d'une entrevue avec Stanley, les renseignements suivants : Au point de vue agricole, le bassin du Haut-Congo est susceptible d'un développement illimité. Si un transit régulier et suffisamment rapide peut être assuré, de petits capitalistes qui prendraient quelques acres de terre dans les riches vallées, et se voueraient à la culture des céréales, y trouveraient une ample rémunération. Le sol convient tout spécialement aux plantations de riz. Un Arabe qui s'est établi dans le pays, entre les chutes de Stanley et Nyangoué, depuis le passage de Stanley, en 1877, en récolte beaucoup plus que ne peuvent en consommer ses 1200 esclaves. Il paraît que les Arabes s'avancent rapidement vers l'ouest, et qu'ils occupent les meilleurs emplacements. Il n'y aurait rien à redire à cela, s'ils ne se livraient surtout à la traite ; le développement industriel du pays est pour eux chose tout à fait secondaire. A ceux qui disent que l'ivoire, la gomme et l'huile sont les seuls produits de quelque importance, et que le premier sera épuisé dans quelques années, Stanley répond que l'ivoire durera encore des générations, et que la gomme et l'huile, à elles seules, peuvent fournir un trafic considérable. Mais le pays abonde encore en plantes de café sauvage, dont les baies, même sans culture, produisent un excellent breuvage. L'orseille abonde également, et les natifs, aussi bien que les colons, ont de vastes plantations de bananiers. Les oranges et d'autres fruits sont aussi cultivés avec un plein succès.

Quant à l'extension des opérations de l'Association, Stanley est d'avis qu'elles devraient s'étendre jusqu'au lac Bangouéolo. Il a remonté plusieurs des affluents méridionaux du Congo, et a trouvé quelques-uns d'entre eux libres d'obstacles, sur un parcours de 400 à 500 kilom. Il recommande l'établissement de stations sur ces tributaires. Les rapides qui existent dans d'autres ne présenteront pas de difficultés aux canots des indigènes, qui arriveront bien vite aux marchés des blancs. En un mot, Stanley exprime un ferme espoir en l'avenir du Congo et de l'Afrique en général, pourvu que les indigènes soient traités avec tact et bienveillance.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

D'après un rapport du consul général de France, à Londres, l'importation de l'alfa, d'Algérie en Angleterre, pour la fabrication du papier, augmente considérablement. Les 44 % de ce produit proviennent de l'Algérie, qui en a importé, en 1883, 20,000 tonnes de plus que les années précédentes. C'est au choix de la marchandise que tient la faveur dont les alfas algériens jouissent en Angleterre.

Une ligne de chemin de fer à voie étroite est projetée, pour mettre Sétif en communication directe avec Bougie.

Le Comité des missions de Paris a chargé M. Krüger, revenu du Le-Souto, en Europe, pour sa santé, d'étudier dans tous ses détails la question de l'évangélisation des Arabes et des Kabyles, en Algérie.

Il résulte d'un rapport publié par l'*Export*, sur les importations en Tunisie, que, de 1880 à 1882, le produit s'en est élevé de 25 millions à 50 millions de francs.

La section florentine de la Société italienne d'exploration africaine a décidé de charger un comité de faire une enquête sur les rapports de l'Italie avec la Tripolitaine, de protéger les intérêts italiens dans ce dernier pays et d'y développer la civilisation.

M. le Dr Ragazzi partira le 1er septembre, pour prendre la direction de la station de Let-Marefia, au Choa.

Mgr. Livinhac, vicaire apostolique du Victoria-Nyanza, a ramené à la maison des missions d'Alger cinq jeunes nègres de 7 à 12 ans, des districts compris entre le Tanganyika et la côte du Zanguebar; ils seront élevés à l'Institut apostolique de Malte, où une vingtaine de leurs frères de l'Afrique équatoriale reçoivent déjà une éducation soignée.

M. Stevenson, de Glascow, a généreusement offert de faire construire à ses frais une voie ferrée, le long des rapides du Chiré, entre l'Océan Indien et le Nyassa, pour faciliter le transport des marchandises là où la navigation est empêchée.

La querelle, depuis longtemps pendante entre Sepinare, chef ba-rolong de Taba N'gchou, et son demi-frère, Samuel Maroko, venu récemment en Angleterre réclamer, mais en vain, l'intervention du gouvernement britannique, s'est terminée par la mort de Sepinare et l'incendie d'une partie de Taba-N'gchou. Sepinare étant feudataire de l'État libre de l'Orange, le président Brandt a expulsé les partisans de Samuel Maroko, et a déclaré le territoire de Taba N'gchou partie intégrante de l'État libre.

Le *Bulletin* des Missions de Paris a annoncé le départ de Schoshong de l'expédition du Zambèze. D'après la dernière lettre de M. Coillard, datée de Kané, à l'entrée du Kalahara, l'état sanitaire des voyageurs était excellent.

L'*Advertiser* de Graaff-Reynet publie un rapport du Dr Hahn sur des spécimens de cuivre, qui lui ont été envoyés de Bethesda, au S.-O. du Le-Souto, pour les analyser. Il les a trouvés très riches et indiquant la présence de gisements rémunérateurs dans cette région.

Les explorateurs portugais Capello et Ivens ont été empêchés de se rendre de Mossamédès au Cunéné par la rivière Covoca, comme ils le projetaient, les gorges profondes qui coupent cette vallée rendant cette voie impraticable. Ils se borneront à relever le cours du Cunéné, et à terminer l'exploration du Quango, jusqu'à son confluent avec le Congo.

Une expédition portugaise dirigée par le major Henriquez de Carvalho a quitté Loanda le 10 juin, pour se rendre chez le Mouato-Yamvo. Elle a remonté le Quanza jusqu'à Dondo, en bateau à vapeur, et devait partir pour Malangé, dès qu'elle aurait réuni les 400 à 500 porteurs dont elle avait besoin. Elle emporte de riches présents du roi de Portugal pour le souverain du Lounda, dont elle tâchera d'ouvrir les États au commerce ; après cela elle traversera le continent dans la direction de Mozambique.

L'Académie des sciences de Berlin a chargé le Dr Schweinfurth, d'une mission dans l'Afrique centrale. Le point où il abordera le continent africain n'est pas indiqué.

Le développement des stations de la Livingstone Inland Mission, le long du Congo, ne permettant plus au Comité qui avait pris l'initiative de cette œuvre, de continuer à en être chargé, celui-ci l'a transmise tout entière à la grande Société de l'Union missionnaire baptiste américaine, dont le siège est à Boston.

D'après une dépêche du *Diritto*, toutes les puissances auraient adhéré à l'idée d'une conférence internationale pour régler la question du Congo. L'initiative de la convention a été confiée à l'Allemagne.

Le missionnaire Coker de Badagry rapporte que, le 15 février, les Dahoméens ont attaqué la ville d'Okéodan, dans le Yoruba, et qu'ils l'ont entièrement détruite. Des 6000 habitants qu'elle comptait, 2 ou 3000 ont été tués ou réduits en esclavage, le reste s'est échappé dans les bois et dans les villages voisins.

Un télégramme du 23 juillet, du gouvernement du Sénégal, a annoncé que la canonnière en construction sur le Niger était complètement montée.

Le Dr Bayol, lieutenant-gouverneur du Sénégal, est venu se reposer en France des fatigues de son séjour dans la partie de la colonie entre la Cazamance et la Mellacorée.

Le voyageur espagnol Giménès a adressé aux journaux de Madrid une dépêche datée du 27 juillet, d'Uxda, au Maroc, d'après laquelle il a exploré la région de la Moulouya et la chaîne des monts Beni-Senanin. Il a commencé des opérations commerciales à l'embouchure du Kiss, et s'est dirigé ensuite du côté de Cheza. — Une lettre qu'il nous a adressée nous annonce son arrivée à Melilla, et nous fait espérer un récit de son expédition.

La Sociedad Espanola Africanistas, fondée à Madrid, il y a six mois, a décidé d'envoyer en automne une expédition, dont le but sera de trouver de nouveaux débouchés commerciaux en Afrique, et tout d'abord au Maroc.

DE TRIPOLI AU GOLFE DE GUINÉE

Le but du voyage de M. Buonfanti, dont nous avons dit deux mots seulement (p. 145), était de pénétrer dans l'immense région encore inconnue, qui s'étend entre le Bénoué et l'Ogôoué. Au lieu de partir du golfe de Guinée, comme Flegel, qui se propose le même but, il se rendit, au printemps de 1881, avec M. van Flint, médecin et naturaliste américain, comme compagnon de voyage, un interprète et une caravane, de Tripoli au lac Tchad, par le Fezzan et les oasis de Yat, Iggheba, Kaouar et Bilma, c'est-à-dire par la route des explorateurs allemands Barth, Vogel, Rohlfs et Nachtigal.

Retenu un certain temps à Kouka par une guerre de frontière entre les tribus méridionales du Bornou et celles du nord de l'Adamaoua, il fit des excursions sur le lac Tchad et dans les nombreuses îles qui le peuplent, pour y chasser l'éléphant et l'hippopotame et y faire provision d'ivoire. La paix ne venant pas, il profita d'un moment où les hostilités semblaient se ralentir, pour se rapprocher de la frontière de l'Adamaoua par Dikoa et Doloo, avec une escorte de 50 hommes choisis parmi les meilleurs soldats du Bornou, et une caravane de 150 porteurs, 30 chameaux et leurs chameliers, 4 chevaux, etc. Arrivé à Mahuri (Mahudi ?) il se vit refuser le passage par les habitants qui, armés de lances et de haches, avec des boucliers en cuir d'éléphant, lui enjoignirent de quitter leur territoire par la route la plus courte, celle du mont Mendif.

Découverte par le voyageur Denham en 1822, et entrevue de loin par Barth en 1857, cette montagne a été dès lors l'objet de beaucoup de conjectures. D'après les détails qu'a donnés M. Buonfanti, dans une conférence à la Société royale belge de géographie, et que nous extrayons du dernier numéro du *Bulletin* de cette Société, elle se présente de loin comme un immense pain de sucre isolé, suivi, dans la direction du Nord, d'autres pics également isolés, mais moins considérables. Sa hauteur au-dessus de la plaine est de 1100^m, et au-dessus de la mer, de 1700^m ; sa circonférence à la base est de 20 kilomètres environ. Son sommet blanc se détache splendide et gigantesque sur le fond bleu du ciel. En s'en approchant on découvre que, quoique détaché, il appartient à la chaîne des monts de Wardala. Comme Barth le supposait, c'est un volcan éteint. Buonfanti en fit l'ascension ; le cratère est comblé par la fiente de grands oiseaux qui y demeurent ; cette fiente donne à ce sommet la couleur blanche qui le fait paraître à distance éclatant comme

s'il était couvert de neige. Sur la pente occidentale de la montagne se trouve le village de Mendif, dont les habitants ne se montrèrent pas plus traitables que ceux de Mahuri. Force fut à l'explorateur de reprendre le chemin du Bornou, par Moura et Moubi, à travers un pays varié et ravissant. Les éléphants et les girafes y abondent; les arbres fruitiers également.

Les descriptions de Barth des peuples pasteurs du N.-O. de l'Adamaoua les ayant présentés comme pacifiques et hospitaliers, Buonfanti fit encore des tentatives de passage à Ouba, à Ounibié, à Garouta, sur tous les points de la frontière jusqu'au confluent du Gongola et du Bénoué, mais ce fut en vain, il dut rentrer à Kouka par les territoires de Marghié et d'Oudiié, qui forment la plus belle partie du Bornou. Obligé de renoncer à la route du Sud, l'explorateur résolut de tourner ses pas vers l'Ouest, par Kano et le royaume de Sokoto, dont le souverain chercha à le retenir par toutes sortes de faveurs. Guéri d'une grave indigestion par le docteur qui accompagnait Buonfanti, le sultan de Jakoba, ville de plus de 100,000 habitants, ne voulait absolument plus consentir au départ des étrangers. Agé déjà, et aimant la bonne chère, « il voulait, » dit Buonfanti, « par la présence du docteur et de son sel anglais, s'assurer l'impunité de toutes les indigestions qu'il comptait se donner dans l'avenir. Quant à moi, mes talents étaient, à son point de vue, d'un ordre encore plus élevé. Je lui avais fait cadeau d'une boîte à musique. Pendant trois jours, blotti sur son tapis, il ne fit que remonter la malheureuse boîte; enfin il l'avait dérangée. Je fus mandé à la hâte au palais: Sidi-el-Kanem était au désespoir. Je réussis à réparer la boîte; quand je la lui remis en bon état, je crus qu'il allait m'embrasser. Depuis ce jour, sa considération pour moi ne connut plus de bornes, et souvent, après m'avoir longtemps regardé comme en extase, il exclamait en soupirant: *Wha ! fato finga, minto fenga.* « Ah! moi je ne suis rien et toi tu es tout. » Un jour, mis à bout de patience par ses refus, j'insistai pour en savoir la raison. « Et ma boîte à musique? me dit-il, qui l'arrangera si tu pars? » Ce ne fut qu'en lui faisant croire que la boîte ne pouvait plus se gâter, parce que *cette fois* le ressort était en *kamata* (en fer), que je parvins à lui arracher son consentement à notre départ.»

Les explorateurs se dirigèrent alors vers le Niger moyen par Sokoto, et l'inhospitalière région du Gouandou, où les Mahuri, les Gaberaona, les Mariadana et les Touaregs de Saberma les tourmentèrent par des vexations de toute espèce. Enfin, le 22 juin de l'année dernière, des hauteurs de Tanna, ils aperçurent le grand fleuve que Mungo-Park avait descendu

quatre-vingts ans environ auparavant, et que Barth avait côtoyé cinquante ans plus tard, mais qu'aucun Européen n'avait encore remonté dans cette partie de son cours.

Jusqu'ici il paraissait impossible d'en remonter le cours moyen, surtout pendant la saison sèche. Buonfanti se proposa de résoudre le problème, et il y a réussi, ce qui, indépendamment des renseignements recueillis dans son voyage jusqu'au Niger, donne à son exploration, et à la carte du Niger moyen, dressée par lui et publiée par le *Bulletin* de la Société belge de géographie, une grande importance pour la science.

Au moyen de quelques cadeaux il acquit du *Roi des eaux*, c'est-à-dire du chef du port de Say, l'appui dont il avait besoin pour obtenir gens et bateaux en vue de remonter le fleuve aussi haut que possible. Les renseignements qu'il reçut à Say sur la navigabilité du fleuve se bornèrent à ceci, c'est que le Niger est de facile navigation jusqu'à Garou, à 220 kilomètres à peu près en amont. « Allons jusqu'à Garou, » se dit-il, et le 25 juin, ceux de ses gens qui devaient le suivre jusqu'à Timbouctou, traversaient le fleuve sur cinq bateaux, de 12^{m} de long sur 2^{m} environ de large, avec un tirant d'eau d'un peu plus d'un mètre.

De Say à Garou, le Niger présente une largeur moyenne de 1700^{m} à 2100^{m}. Une vallée marécageuse l'environne à Say, mais bientôt le pays change et devient magnifique: ce sont des montagnes très larges à la base, et aux sommets aigus; des éminences abruptes et blanches de quartz et de gneiss s'avançant jusqu'au fleuve; des fermes, des habitations en nattes de palmier ou en argile pétrie; des blocs de rochers garnis d'arbres majestueux; des monticules sablonneux entrecoupés de beaux cours d'eau; des plantations de coton. Puis viennent des collines verdoyantes et des prairies couvertes de chevaux, de bœufs, de moutons et de chèvres; après cela, des îles, de vrais archipels d'îles assez grandes, bien cultivées, parsemées de villages et de fermes, entourées de jardins et de bois remplis de singes et d'oiseaux. Plus loin, le pays plat recommence; la vallée s'élargit à perte de vue, et le fleuve coupé en plusieurs canaux acquiert une largeur de 7 à 8 kilom. On se croirait sur l'Amazone. Le pilote choisissait presque toujours les canaux les plus rapprochés de la rive orientale, et Buonfanti conseille aux voyageurs qui le suivront, de faire de même.

Garou et Sinder sont deux petites villes charmantes, bâties en face l'une de l'autre, sur deux îles très rapprochées. On y fait un grand commerce de céréales. Pour 50 mètres de calicot, Buonfanti reçut 2000 kilog. de blé; pour un demi-kilog. de grosses perles en verre, 200 pigeons; les

moutons ne lui revenaient pas à un franc la pièce. A Garou il apprit que le fleuve était navigable jusqu'à Em-N-Aschid, ou cap des Anes. En amont de Garou sa largeur est de 2 kilom. environ, et sa profondeur moyenne de 2m à 2m50. Les îles du fleuve forment un réseau de canaux encombrés de rochers, et les rapides en rendent parfois la navigation très difficile. En d'autres endroits, les hippopotames et les crocodiles sont presque innombrables et ajoutent aux dangers que courent les embarcations.

Le cap Em-N-Aschid rétrécit le fleuve qui, en cet endroit, n'a plus que 600m de large. Quoique Buonfanti eût pris à son service le meilleur pilote de l'île Fetchili, célèbre pour ses bateaux, ses bateliers et ses pêcheurs, l'expédition eut beaucoup de peine à remonter plus haut. D'abord elle eut à lutter contre un courant d'eau d'une dizaine de kilomètres à l'heure; puis le Niger se remplit d'îles se rapprochant beaucoup plus de la rive orientale que de l'occidentale; elle n'avançait qu'au travers de rapides et de récifs, du milieu desquels elle ne sortit que grâce à la dextérité et au sang-froid du pilote. Au delà d'Ayola, le fleuve reprend un cours paisible et majestueux entre deux rives couvertes de baobabs, de tamariniers et de palmiers. A Bourré il se rétrécit jusqu'à 700m ; non loin de là on rencontre la pointe méridionale de l'île Ansongo, qui n'a pas moins de 25 kilomètres de longueur. C'est le point le plus scabreux à remonter. Le fleuve se fraie d'abord un passage à travers des masses de rochers granitiques de 7 à 10m de hauteur, bouillonnant, et tourbillonnant, puis un récif se présente qui paraît le couper dans toute sa largeur; le canal est extrêmement étroit, et il faut souvent haler les bateaux, après les avoir allégés en en débarquant sur l'île presque toute la cargaison, pour la transporter par terre jusqu'à son extrémité septentrionale. Il est vrai que le Niger était à cette époque extrêmement bas, et qu'en temps ordinaire les difficultés doivent être moins sérieuses.

En amont de l'île Ansongo, le Niger reprend un cours plus régulier et une largeur assez considérable; toutefois les dangers ne cessent pas, vu les nombreux bancs de sable, la quantité d'hippopotames et de crocodiles, et l'hostilité des tribus des Touaregs Rouma, des Sourhaï et des Gaberos qui habitent les rives du fleuve, et plus encore à cause des araignées et des serpents qui y pullulent et dont plusieurs espèces sont venimeuses.

Au delà de Fagona, la vallée du Niger n'est plus qu'un marécage dont les bords n'ont que l'horizon pour limites, et dont les miasmes sont pernicieux. Puis il redevient encore une fois un vrai labyrinthe d'em-

branchements et d'îles grandes et plates, et n'est navigable que du côté de l'Arribinda, c'est-à-dire le long de la rive occidentale. Plus haut, à Bourroum, où il décrit une courbe d'environ 30 kilomètres, les îles deviennent encore plus nombreuses. Son lit acquiert une largeur étonnante, et il perd tellement en profondeur qu'en plusieurs endroits il devient guéable. L'expédition dut attendre la crue des eaux, en août, pour pouvoir continuer sa marche.

Après avoir tourné l'arc de Bourroum, la direction est à l'ouest; c'est à Tossaye que la largeur du fleuve atteint son minimum; les rives escarpées le resserrent tellement qu'il n'a plus que 150^m, et que ses eaux couraient, le 7 août, avec une rapidité de 10 kilomètres à l'heure. De plus en plus sinueux, il est dominé au nord par le plateau du désert qui n'a pas moins de 100^m à 150^m de hauteur, et pendant quelques kilomètres se revêt d'une beauté sauvage surprenante. A une île ornée de groupes de palmiers séculaires et remplie de beaux chevaux et de gros bétail, succède un îlot de quartz blanc, dont les reflets donnent aux objets d'alentour les vraies couleurs de l'iris. Un peu plus loin, deux rocs gigantesques se dressent au milieu du fleuve comme deux piliers; ce sont les rocs que les tribus avoisinantes appellent Scabor-man-Barror, ou Porte de Fer. Entre la rive méridionale et l'un de ces rocs, Barror, un récif formant une espèce de cascade barre le chemin pendant la sécheresse; et, entre les deux piliers, les eaux du Niger se précipitent avec une rapidité de 13 kilomètres à l'heure. Le canal de passage est entre Scabor et la rive septentrionale; encore est-il nécessaire d'avoir pour le franchir un pilote bien familier avec la localité. Jusqu'à Tewilaten on chemine au milieu d'îlots et de rochers de granit, d'îles verdoyantes et de pauvres villages qui rappellent les habitations lacustres des temps préhistoriques, au milieu de bas-fonds et de marais, de bancs de sable et de récifs, de collines richement boisées et de taches de sable avant-coureurs du désert.

Ici, le Niger court de l'ouest à l'est; ses bords reçoivent souvent la visite des lions, et pendant la nuit ses rives retentissent de leurs terribles rugissements. Le point le plus septentrional du fleuve est à l'anse de Terrarat, entre Temlaten et Bamba, par 17° 49′ 32″ lat. nord. Au delà de Bamba, jusqu'à Kabra, station fluviale de Timbouctou, il serait presque impossible d'en déterminer la largeur qui change avec les saisons. Son lit n'est pas nettement défini. Les embranchements latéraux en sont presque innombrables pendant la crue, et des deux côtés le pays est si bas et si plat, que souvent tout est submergé, et que le Niger se montre comme un lac qui ne finit qu'à l'horizon.

De Kabra, Buonfanti se rendit à Timbouctou, où le cheik Ab-el-Omer mit une de ses maisons à la disposition de l'expédition, et où celle-ci retrouva quelques-uns des avantages de la vie civilisée pour se restaurer: du pain, dont elle n'avait pas goûté depuis 17 mois, du lait, du riz, de la viande excellente, à bon marché, des pigeons à deux centimes la pièce, de belles oies à trois sous, des citrons, du sucre, du thé, du café, etc.

Au sud de Timbouctou, et au centre du grand arc décrit par le Niger, se trouvent les trois royaumes de Tombo, Mossi et Gourma, encore presque inconnus. Buonfanti résolut de regagner le golfe de Guinée en les traversant pour les faire mieux connaître.

Laissant à Timbouctou, le La Mecque des Soudaniens de l'Ouest, les gens qu'il avait engagés pour le voyage sur le Niger, et ceux qui l'avaient suivi du Bornou et de Sokoto, Buonfanti recruta une nouvelle caravane de 250 hommes, y compris une cinquantaine de Mossi, avec des ânes excellents, qui avaient apporté à Timbouctou une cargaison de noix de kola. Les Mossi sont les grands trafiquants de cette denrée. « Cette caravane ressemblait, » dit l'explorateur, « à une vraie mascarade : des Arabes à cheval, deux sur une monture : des Touaregs Rouma, la figure couverte de châles de toutes les nuances entre le blanc et le rouge ; des hommes portant des chemises bleues ou blanches, ou des tuniques formées de bandelettes de calicot blanches et noires cousues ensemble, ou de petits tabliers en cuir, en cotonnade, en plumes d'autruche ou en fibres de palmier tissées, et armés de vieux fusils ou d'épieux ; des nègres à la figure couverte d'incisions profondes ou tatoués dans tous les sens de toutes sortes de dessins ; d'autres à la tête rasée, ou bien portant des chevelures énormes, touffues, semblables à de gros melons en laine noire ou pétris avec de la couleur rouge. Ajoutez à cela les ânes, des chameaux, la provision de défenses d'éléphants portées suspendues à de longues barres de bois placées sur les épaules des nègres marchant l'un devant l'autre, les colis, enfin les explorateurs, Buonfanti et le docteur Van Flint montés sur des ânes, et le parasol à la main. »

Côtoyant un embranchement du fleuve, au milieu de sables et de terrains marécageux, l'expédition atteignit Bambara le 19 septembre, et établit son camp à 500^{m} au sud de la ville. La bienvenue lui fut souhaitée à la mode du pays. A minuit, une troupe d'hommes, précédés par une foule de femmes jeunes et dansant de la manière la plus drôle en s'accompagnant d'un chant monotone, s'avança, divisée en groupes de six, portant des plats de trois mètres de circonférence surchargés de riz, de

viande, et de kouskousso[1]. Les populations du Tombo, dans lequel entrèrent bientôt les voyageurs, se montrèrent peu hospitalières, et les poursuivirent de vexations et d'extorsions sans cesse renouvelées. A Karti, le gouverneur du Kimbori leur rendit visite en grand équipage militaire, et leur fit comprendre que, comme ils étaient sur son territoire, tout ce qu'ils avaient lui appartenait. Il voulut examiner leurs bagages et s'approprier tout ce qu'il voyait, surtout les boussoles pour aller piller, dans les nuits sombres, les Karimi ses voisins, Buonfanti lui ayant dit que cet instrument était le guide le plus sûr pour reconnaître son chemin, même dans l'obscurité. A Touriba, le chef des Marimi, soupçonnant chez les voyageurs des motifs cachés qui compromettaient la liberté de son pays, les menaça de les faire pendre par les pieds au palmier le plus élevé du lieu, pour peu qu'ils eussent la moindre idée d'hostilité envers lui et ses sujets. Ce supplice est souvent infligé au Tombo. On choisit un des plus hauts palmiers, et petit à petit on le courbe jusqu'à terre, puis on le fixe dans cette position au moyen d'une corde liée au pied d'un arbre voisin. On en coupe les branches à la hauteur de 75 centimètres environ, et l'on on en fait une espèce de cage où l'on enferme solidement ou la tête ou les pieds de la victime, après quoi on lâche la corde, et l'arbre reprend sa station droite entraînant avec lui le supplicié, dont les oiseaux carnassiers font leur pâture, ne laissant bientôt plus qu'un squelette desséché par le soleil.

L'hostilité des gens du Tombo devenant de jour en jour plus prononcée, les voyageurs n'avançaient qu'avec la plus grande peine. Ils purent cependant envoyer un messager au roi, à Arre, la capitale, avec de riches cadeaux pour obtenir sa protection. Le roi leur fit dire qu'ils étaient ses hôtes et qu'ils n'avaient rien à craindre. Les Mossi qui faisaient partie de la caravane leur conseillaient de ne pas se fier à ces promesses, mais Buonfanti et Van Flint ne les écoutèrent pas. Ils traversèrent avec un peu plus de facilité le Ghotto et le Sanghi, mais, le 23 décembre, à quelques kilomètres de Maritou, ils furent tout à coup enveloppés par un millier de gens de cette localité qui brandissaient leurs lances avec fureur et poussaient des cris formidables. Buonfanti fit arrêter la caravane, s'avança vers le chef de la tribu qui lui barrait le passage, et voulut se prévaloir de la protection du roi; ses gens prirent la fuite, et les Maritous s'emparèrent des bagages de la caravane.

[1] Boulettes de froment broyé et mélangé avec du lait caillé ou du beurre végétal et cuites au bain-marie.

En vain l'explorateur se rendit-il à Arre, pour rappeler au roi sa promesse; au lieu de lui faire rendre justice, celui-ci fit saisir trois colis qui lui restaient encore, en sorte que Buonfanti et son compagnon durent achever leur voyage sans provisions aucune, avec une boussole, quelques litres de cognac et une couverture de laine, se nourrissant de *byrgou* (miel végétal), du jus que renferment les fruits du baobab et de quelque oiseau ou singe tué par eux et rôti sans sel.

Pendant quarante jours ils errèrent presque au hasard dans le Mossi, se dirigeant vers l'est pour tâcher d'arriver à une station de missionnaires romains qu'on leur avait dit être dans le Bousanga. Le 2 février ils atteignirent Kiranoro, l'endroit où se trouvait la station, dont les missionnaires les restaurèrent et les mirent à même de continuer leur voyage vers la côte, avec un guide et quelques hommes de la mission. Traversant le Dagomba et le Dahomey, ils arrivèrent le 5 mars en vue de Lagos, après vingt-deux mois de fatigues et de dangers. Les vicissitudes de ce voyage n'avaient pas découragé Buonfanti. En effet, comme nos lecteurs le savent, à peine avait-il revu la terre d'Europe, que S. M. le roi des Belges l'engageait à faire une nouvelle exploration dans la région du Congo. Nous avons déjà annoncé son départ pour Rudolfstadt, station du Comité d'études du Congo à l'embouchure du Quillou.

BIBLIOGRAPHIE[1]

La dernière Égypte, texte et dessins par *Ludovic Lepic*. Paris (S. Charpentier et Cie), 1884, grand in-8°, 315 pages, fr. 10. — Pourquoi ce titre, demandera-t-on? L'auteur nous l'explique dans les quelques lignes de sa préface. La dernière Égypte, c'est la description du pays tel qu'il était avant le bombardement d'Alexandrie, car, depuis ce moment, le gouvernement quasi-indépendant, fondé par Méhémet-Ali et ses fils, a cessé d'exister. L'Égypte n'est plus aux Égyptiens.

Ce récit d'un voyage d'Alexandrie à Assouan, limite de l'Égypte proprement dite, est d'une lecture facile et même attachante; ce sont de simples notes prises en chemin de fer, en dahabieh, ou en errant au milieu des ruines; mais ce style coupé, ces phrases courtes, qui souvent ne rendent pas toute la pensée de l'auteur et que le lecteur achève

[1] On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

sans peine, sont précisément ce qui convient le mieux à ces narrations.

Cette œuvre est, avant tout, celle d'un artiste. La description des monuments antiques, des riches et nombreuses trouvailles faites depuis la fondation de l'Institut égyptien, le seul résultat de l'expédition de Bonaparte, occupe des chapitres entiers. Il est certainement intéressant de faire, avec M. Lepic, cette revue de l'art égyptien, car il la conduit avec l'expérience d'un critique de premier ordre, et sait l'émailler de traits d'esprit, d'anecdotes charmantes sur les querelles entre les chercheurs d'antiquités, et sur l'histoire de certaines découvertes archéologiques. Cette étude savante des travaux de Mariette et de Maspero, du musée de Boulaq, de la plaine des Pyramides, des ruines de Thèbes et de tous les débris d'une civilisation vieille de plusieurs milliers d'années, est accompagnée de nombreuses gravures explicatives. On nous permettra de trouver quelques-unes d'entre elles trop noires et pas assez soignées. Ce sont probablement des réductions d'aquarelles, de croquis faits à grands traits et sans aucun souci du fini dans le dessin, de rectitude dans les lignes et les contours; d'un grand effet, peut-être, s'ils sont vus à une certaine distance, ces dessins ne disent rien à l'œil lorsqu'ils sont reproduits par la gravure, et ne donnent aucune idée des objets que l'artiste a voulu représenter.

A côté de cette revue des monuments de l'Égypte antique, l'auteur donne, chemin faisant, une description du sol, du grand fleuve, des habitants et de leur vie. Là aussi se retrouvent la verve et l'humour charmants qui le caractérisent; nous ne pouvons cependant nous empêcher de remarquer que certaines peintures de mœurs sont trop réalistes. L'ouvrage aurait gagné à ce qu'elles fussent passées sous silence.

EGYPT AND THE EGYPTIAN QUESTION, by *D. Mackenzie-Wallace*. London (Macmillan and C°), 1883, in-8, 521 pages, 18 fr. — La question égyptienne n'est qu'une partie de la grande question d'Orient, mais aujourd'hui elle fait oublier la péninsule hellénique et ses petites nations remuantes. L'avenir de l'Égypte préoccupe le monde politique, en Angleterre surtout, car cette puissance est directement intéressée à maintenir son influence sur toute l'étendue de la route des Indes, dont l'Égypte tient la clef.

M. Mackenzie-Wallace a voulu fournir à ses lecteurs la possibilité de se retrouver dans ce labyrinthe, et pour cela il a examiné le sujet sous toutes ses faces. C'est donc un livre de géographie économique et politi-

que qu'il a écrit; cependant comme il faut, pour comprendre la situation matérielle d'un pays, se faire une idée exacte de sa configuration et de ses conditions physiques, le premier chapitre est consacré à une description rapide, à vol d'oiseau, pour ainsi dire, du Delta et de la vallée du Nil. L'auteur aborde ensuite son sujet et le traite avec une hauteur de vues, une sagacité de jugement remarquable, ne se contentant pas d'exposer les opinions reçues, mais les examinant et les sondant jusqu'à ce qu'il découvre ce qu'il croit être la vérité. L'œuvre des khédives qui ont occupé le trône d'Égypte depuis Méhémet-Ali, l'administration égyptienne et ses abus criants, la récente insurrection et ses causes, la vie et le travail du fellah, l'organisation de la commune égyptienne, tous ces sujets sont traités avec compétence, quoique au point de vue anglais.

M. Wallace n'a pas de peine à prouver que la mauvaise situation de l'Égypte provient d'une foule de causes, au nombre desquelles il faut citer le déplorable régime administratif et le mauvais système de culture. Tous les mudirs, les beys, les pachas et les nombreux employés à petits traitements obèrent le budget, oppriment et pressurent le paysan. D'autre part la commune égyptienne est mal organisée, et la méthode employée en agriculture, aurait dû être modifiée depuis longtemps. Dans la haute Égypte, on utilise encore, ainsi qu'au temps des Pharaons, comme moyen unique d'irrigation, l'inondation naturelle, et dans la moyenne et la basse Égypte, ce système devrait être amélioré en tenant compte de l'exhaussement du pays, par suite des alluvions du fleuve. Le sol s'épuise et n'a plus sa fertilité proverbiale ; aussi, après des années d'une prospérité inouïe, dues à des circonstances spéciales, telles que la guerre de Crimée, la guerre de sécession aux États-Unis et le percement du canal de Suez, passe-t-on maintenant par une période de malaise. Que faut-il faire pour remédier à cette situation ? M. Wallace ne donne pas un plan complet de réorganisation de l'Égypte, mais pour lui, Anglais, il faut, avant tout, que le gouvernement britannique prolonge la durée de l'occupation armée, pour pouvoir conserver une influence prépondérante sur le canal de Suez.

Dr K.-A. Zittel. Die Sahara. Ihre physische und geologische Beschaffenheit. Cassel (Theodor Fischer), 1883, in-4°, 42 pages, 16 fr. — L'immensité du Sahara, ses rapports avec les autres parties de ce demi-cercle de déserts qui s'étend de l'Océan Atlantique jusqu'en Mandchourie, donnent à cette région de l'Afrique une importance majeure. Mais il s'y rattache des questions scientifiques de premier ordre, que M. Zittel a toutes

passées en revue dans cette savante monographie. S'aidant des recherches d'autres voyageurs pour les parties qu'il n'a pas explorées lui-même, il décrit l'aspect et la structure géologique des différentes parties du désert : le plateau de la Hamada, les montagnes, le désert d'érosion, les oasis, le désert de sable et les dunes.

Une fois l'étude de l'état actuel du Sahara terminée, l'auteur a voulu conclure en donnant son avis sur une question controversée, celle de la mer saharienne. C'est là surtout que sa méthode scientifique rigoureuse lui est nécessaire, pour lui permettre de se retrouver au milieu des opinions diverses émises par les savants et les voyageurs qui ont traité ce sujet avec le plus d'autorité, tels que Desor, Escher de la Linth, Marès, Roudaire, Bourguignat, Pomel, etc. Les 17 thèses par lesquelles il termine cet examen comparatif tendent à faire écarter l'idée d'un ancien océan saharien. Cette hypothèse ne se vérifie, en effet, ni par la structure géologique du sol, ni par la nature de la surface du désert. Tout au plus peut-on admettre que la région des chotts a été en communication avec la mer Méditerranée, et la petite dépression entre Alexandrie et l'oasis d'Ammon, avec la mer Rouge. Mais l'aspect de la région saharienne, la formation de nombreuses vallées aujourd'hui desséchées, de falaises, de monts isolés, doivent être attribués à l'action érosive des eaux douces. De plus le sable qui recouvre le désert ne provient, d'après l'analyse, que de la décomposition des roches de grès qui dominent partout dans le Sahara moyen et méridional ; sa distribution et son accumulation sont simplement l'œuvre du vent et non celle des flots de la mer.

A travers le Zanguebar, par le *R. P. Le Roy.* Lyon (Bureau des missions catholiques, 6, rue d'Auvergne), 1884, in-8, 202 p. avec gravures. —Récit d'une excursion accomplie par deux missionnaires catholiques à la recherche d'un emplacement propre à la fondation d'un village chrétien, comme ils ont coutume d'en établir dans l'Afrique orientale. Ces villages sont habités par de jeunes noirs convertis, que les pères ont recueillis sur la côte et auxquels ils ont appris à lire, à écrire et à travailler ; ils construisent eux-mêmes leurs cases, défrichent la forêt, la jungle, et parviennent à tirer parti d'une région délaissée. Certes, ce n'est pas l'œuvre d'un jour, mais une entreprise longue et difficile, exigeant en particulier de fréquentes expéditions qui, pour être courtes, n'en présentent pas moins certains dangers. Celle dont il s'agit conduisit les deux missionnaires, de Bagamoyo, ce hameau jadis si misérable, devenu une ville de 10,000 âmes, à Mwényé-Sagara, localité voisine de la station

française de Kondoa. La narration, pleine d'entrain et de bonne humeur, riche en détails instructifs concernant la flore, la faune, les mœurs des habitants sera lue, surtout par les jeunes gens, avec un vif intérêt.

Trois ans dans l'Afrique australe. Débuts de la mission au Zambèze. Lettres des *P. Depelchin* et *Croonenberghs*.

a) Le pays des Ma-Tébélé.

b) Au pays d'Umzila. Chez les Ba-Tonga. La vallée des Ba-Rotsé. — Bruxelles (Polleunis, Ceuterick et Lefébure), 1882-83, in-8°, 2 vol., avec carte, fr. 10. — Ces lettres, qui ont déjà été publiées pour la plupart dans la revue belge, les *Précis historiques*, racontent l'histoire de la mission romaine au Zambèze, depuis ses débuts, en 1879, jusqu'en 1882. Organisée par son supérieur, le P. Depelchin, missionnaire belge, qui avait passé 18 ans dans les stations de l'Inde anglaise, elle quitta l'Europe le 3 janvier 1879 pour le Pays du Cap. Le premier volume donne le récit de l'organisation de la caravane, du voyage de Port-Élisabeth, par Grahamstown, Kimberley, Schoshong et Tati à Gubulawayo, capitale des Ma-Tébélé où la mission fut installée. Mais cette station ne fut, pour ainsi dire, que le quartier général des religieux qui, de là, se dirigèrent, les uns vers le Zambèze moyen, les autres vers la côte de Sofala. C'est dans le second volume que se trouve la narration de ces voyages. Ceux qui ont eu pour théâtre le pays d'Umzila, n'ont pas eu de résultat pratique au point de vue missionnaire. Plus intéressantes sont les expéditions du P. Depelchin à Panda-Ma-Tenka, à Wankie et chez les Ba-Rotsé.

C'est en lisant ces lettres, dont quelques-unes sont émouvantes dans leur simplicité, qu'on se rend compte des difficultés et des dangers de toute nature qui attendent le missionnaire dans ces régions lointaines. Il doit s'aguerrir contre les privations, les souffrances ; ne pas épargner sa peine, ni ses courses à travers des contrées, ici semées de fondrières, là couvertes de forêts inextricables où les bêtes féroces abondent, et où les indigènes s'unissent à elles pour lui barrer le passage. Touchante histoire que celle de ces hommes séparés du reste du monde, se dévouant pour apporter un peu de lumière chez ces pauvres populations, et ne recueillant, pour la plupart, comme prix de leurs travaux, que la mort au milieu des marécages. Dans les deux volumes qui nous occupent, nous ne voyons pas moins de dix de ces pionniers tomber au champ d'honneur.

ÉCHANGES

Sociétés de géographie.

Amsterdam. Anvers. Berlin. Brême. Bruxelles. Constantine. Douai. Francfort s/M. Greifswald. Halle. Hambourg. Iéna. Le Caire. Leipzig. Lille. Lisbonne. Lyon. Madrid. Marseille. Montpellier. Nancy. New-York. Oran. Paris. Rochefort. Rome. Rouen. Vienne.

Sociétés de géographie commerciale.

Berlin. Bordeaux. Paris. Porto. Saint-Gall.

Missions.

Journal des missions évangéliques (Paris).
Bulletin missionnaire (Lausanne).
Missions évangéliques au XIXme siècle (Neuchâtel).
Journal de l'Unité des Frères [moraves] (Peseux).
Missions catholiques (Lyon).
Missions d'Afrique (Alger).
Annales de la propagation de la foi (Lyon).
Missions-Blatt (Barmen).
Berliner Missions-Berichte (Berlin).
Heidenbote (Bâle).
Evangelisches Missions-Magazin (Bâle).
Calwer Missions-Blatt (Calw).
Allgemeine Missions-Zeitschrift (Gütersloh).
Glaubensbote (Bâle).
Africa (Londres).
La Nigrizia (Vérone).
Church missionary Intelligencer and Record (Londres).
Missionary Herald (Boston).
American Missionary (New-York).
Foreign Missionary (New-York).
Regions beyond (Londres).
Chronicle of the London Missionary Society (Londres).
Monthly Record of the Free Church of Scotland (Edimbourg).
Missions Field (Londres).
Church of Scotland home and foreign Missionary Record (Edimbourg).
Missionary Record of the united presbyterian Church (Edimbourg).
Central Africa (Londres).
Woman's foreign missionary Society (Philadelphie).

Divers.

Exploration (Paris).
Moniteur des Colonies (Paris).
Bulletin des Mines (Paris).
Bulletin de l'Association scientifique algérienne (Alger).
Bulletin du Comice agricole (Médéa).
Bulletin de l'Académie d'Hippone (Bone).
Bulletin de renseig. coloniaux (Paris).
Revue géographique internationale (Paris).
Le Mouvement géographique (Bruxelles).
Handels-Zeitung (Saint-Gall).
Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik (Vienne).
Mittheilungen der afrikanischen Gesellschaft in Deutschland (Berlin).
Oesterreichische Monatsschrift für den Orient (Vienne).
Zeitschrift für wissenschaftliche Geographie (Lahr).
Aus allen Welttheilen (Leipzig).
Deutsche Kolonialzeitung (Francfort s/M).
Chamber of Commerce Journal (Londres).
African Times (Londres).
Antislavery Reporter (Londres).
Aborigine's Friend (Londres).
African Repository (Washington).
Observer (Monrovia).
Esploratore (Milan).
Cosmos (Turin).
Bollettino della Societa africana d'Italia (Naples).
Esplorazione (Naples).
Marina e Commercio, e Giornale delle colonie (Rome).
Boletin de la Exploradora (Vitoria).
Africa oriental (Mozambique).
O Africano (Quilimane).
Jornal das colonias (Lisbonne).
As colonias portuguezas (Lisbonne).
Revista de Estudos Livres (Lisbonne).
Réveil du Maroc (Tanger).

AUTRES PUBLICATIONS CONSULTÉES

Tour du monde (Paris).
Revue de géographie (Paris).
Revue maritime et coloniale (Paris).
Indépendant (Constantine).
Moniteur de l'Algérie (Alger).
Dr A. Petermann's Mittheilungen (Gotha)
Proceedings of the royal geographical Society and monthly Record of geography (Londres).
Natal Mercury (Durban).
Cape Argus (Cape-Town).
West African Reporter (Sierra Léone)

Etc., etc.

SOMMAIRE

OUVRAGES REÇUS :

Association internationale du Congo. Mémoire sur les observations météorologiques faites à Vivi et sur la climatologie de la côte S.-O. d'Afrique en général, par A. von Danckelman, Dr phil. — Berlin (A. Asher et Co), 1884, in-4°, 92 p. et carte.

Societa geografica italiana. Terzo congresso geografico internazionale, tenuto à Venezia dal 15 al 22 settembre 1881. Volume secondo. Communicazioni e memorie. — Rome, 1884, in-8°, 665 p.

Genève. — Imprimerie Charles Schuchardt.

L'AFRIQUE

EXPLORÉE ET CIVILISÉE

JOURNAL MENSUEL

DIRIGÉ PAR

M. Gustave MOYNIER

Membre de la Commission internationale de Bruxelles pour l'exploration et la civilisation de l'Afrique centrale; membre correspondant de l'Académie d'Hippone, et des Sociétés de géographie de Marseille, de Nancy, de Loanda et de Porto.

RÉDIGÉ PAR

M. Charles FAURE

Secrétaire-Bibliothécaire de la Société de géographie de Genève, membre correspondant des Sociétés de géographie de Lisbonne, de Loanda, de Porto et de Saint-Gall.

L'Afrique paraît le premier lundi de chaque mois, par livraisons in-8° d'au moins 20 pages chacune; le texte est accompagné de cartes, chaque fois que cela paraît nécessaire.

Le prix de l'abonnement annuel, **payable d'avance**, est de **10 francs**, port compris, pour tous les pays de l'Union postale (première zone); pour les autres, 11 fr. 50.

Tout ouvrage nouveau relatif à l'Afrique, dont il est envoyé deux exemplaires à la Direction, **a droit à un compte rendu.**

Adresser tout ce qui concerne la **rédaction** à **M. Gustave Moynier, 8, rue de l'Athénée, à Genève (Suisse).**

S'adresser pour les abonnements à l'éditeur, M. H. Georg, à Genève ou à Bâle.

On s'abonne aussi :
Dans tous les bureaux de poste de la Suisse.
Chez MM. Ch. Delagrave, libraire, 15, rue Soufflot, à Paris.
Muquardt, libraire de la Cour, 45, rue de la Régence, à Bruxelles.
Dumolard frères, libraires, Corso Vittorio Emmanuele, 21, à Milan.
F.-A. Brockhaus, libraire, Querstr., 29, à Leipzig.
L. Friederichsen et Cie, libraires, Admiralitätsstr. 3/4, à Hambourg
Wilhelm Frick, libraire de la Cour, Graben 27, Vienne (Autriche).
Trubner et Cie, libraires, Ludgate Hill, 57/59, à Londres E. C.
Et chez les principaux libraires de tous les pays.

AVIS. — *Nous mettons à la disposition de nos nouveaux abonnés, au prix de 12 fr. chacun, un certain nombre d'exemplaires complets de la IIme, de la IIIme et de la IVme année. La Ire est épuisée.*

BULLETIN MENSUEL (*6 octobre 1884.*)[1]

Nous avons eu déjà plusieurs fois à enregistrer, dans notre Bulletin, des projets de chemins de fer en Afrique, qui ne sont point encore réalisés, et dont l'exécution paraît aujourd'hui indéfiniment ajournée; ainsi, celui d'Alger à Tombouctou, celui de Tripoli au lac Tchad. Rien ne nous garantit qu'il n'en sera pas de même pour le projet annoncé par le journal *Marina e Commercio,* d'après lequel il serait question d'un **chemin de fer** de Paris à Bombay **par l'Afrique septentrionale.** Les principales stations africaines seraient Tanger, Tunis, Tripoli et le Caire. Cette ligne se raccorderait avec celles de l'Algérie, de la Tunisie et de l'Égypte, d'où, par la vallée de l'Euphrate et Kurrachir, elle rejoindrait le réseau indien de Bombay, Calcutta et Madras. Les études en sont confiées à des ingénieurs français et anglais. Les frais en sont évalués à 250 millions de francs. Des démarches ont lieu auprès des divers gouvernements intéressés, pour obtenir d'eux les concessions nécessaires. Quelle que puisse être l'importance pour le nord de l'Afrique d'un projet aussi colossal, nous croyons qu'il s'écoulera encore un long temps avant que l'on passe à son exécution.

Nous n'avons pas à aborder la question des procédés plus ou moins audacieux de la politique anglaise en **Égypte** depuis l'échec de la conférence de Londres. En revanche les préparatifs de l'expédition organisée pour délivrer Gordon, et aussi, pensons-nous, les garnisons égyptiennes de Kassala, de Kéren et des provinces équatoriales, sont de nature à réclamer toute notre attention. Quelque tardifs qu'ils soient, puisque l'on a laissé passer l'époque de la crue du Nil, dont on avait cru d'abord pouvoir profiter, il est néanmoins intéressant de voir le zèle déployé pour faire construire des centaines de bateaux d'un faible tirant d'eau, et amener sur les bords du Nil, pour la fin de septembre, les Kroumen de l'Afrique occidentale et les bateliers canadiens, qui devront faire franchir à ces embarcations les rapides du Nil, au moins jusqu'à Wadi-Halfa, où doit s'opérer la concentration du corps expéditionnaire. De là, les bateaux ont un millier de kilomètres de navigation à faire pour atteindre Berber et rejoindre les vapeurs de Gordon. A en croire les

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

messages attribués à ce dernier, Khartoum serait momentanément dégagé, et l'évacuation semblerait pouvoir s'opérer sans trop de difficultés, aussi l'expédition projetée paraît-elle devoir être réduite de beaucoup. — D'après le journal *Marina e Commercio*, le représentant de S. M. britannique au Caire a informé Mgr Sogaro que les missionnaires du Kordofan étaient en bonne santé à la date du 11 août. Il est bon d'ajouter que cette nouvelle était transmise au Caire par le mudir de Dongola, qui la tenait lui-même d'un courrier arrivé d'auprès du Mahdi. — Près des frontières de l'Abyssinie, le traité conclu entre l'amiral Hewett et le négous a produit jusqu'ici un résultat contraire à celui qu'on espérait. Au lieu de protéger les garnisons égyptiennes, le général abyssin Ras-Aloula a attaqué celle de Kéren et a été mis en déroute par les troupes égyptiennes.

M. M. Camperio, directeur de l'*Esploratore*, a reçu des lettres de **Bianchi,** qui lui a envoyé en même temps le journal de son expédition, du 10 mars au 5 mai, pour faire taire les bruits inquiétants répandus à son sujet. Nos lecteurs se rappellent que le voyageur italien, avec ses compagnons, MM. Monari et Diana, se proposait de descendre du plateau du Tigré à Assab par une route directe. Il traversa le pays des Tantali et des Danakils de Sereba et de Kila, et se trouva à 200m au-dessous du niveau de la mer. Tous les torrents étaient à sec; quelques-uns des affluents du Gualima se perdent en été avant d'arriver à leur confluent. Il laissa sur sa gauche le lac Alelbad, pour chercher une route plus directe vers la colonie italienne. Mais la plupart de ses gens prirent la fuite, et, en apprenant cette défection, le gouverneur de Mekalé ordonna qu'on ramenât l'expédition à Adoua. Bianchi refusa de repasser la frontière, mais dut reconduire sa caravane à Seket, et se rendre lui-même à Mekalé, pour écrire au négous et aviser aux mesures à prendre. Le roi Jean le laissa libre d'agir à son gré, et Bianchi résolut de tenter de nouveau de se rendre directement à Assab. Ayant moins de gens avec lui, il redoutait moins de manquer d'eau en route. Le journal de voyage envoyé à M. Camperio renferme quantité d'observations barométriques et thermométriques, ainsi que des détails sur la nature du pays parcouru et sur l'altitude des points visités. — A la station du Godjam, M. Salimbeni dirigeait la construction d'un premier pont sur le Nil-Bleu. — Quant à celle de Let-Marefia, au Choa, la Société italienne de géographie a désigné, pour la diriger, M. le Dr Regazzi, qui y passera cinq ans, et devra s'efforcer de créer un établissement au Kaffa. Il partira pour le Choa avec le comte Antonelli et la caravane attendue à Assab.

Les *Proceedings* de la Société de géographie de Londres publient la lettre suivante de M. **H.-H. Johnston,** datée du 18 juin, d'Ouvoura dans le Chagga, à 1600^m d'altitude. « Depuis une semaine environ je suis établi sur le **Kilimandjaro**, campé dans un des sites les plus agréables du monde. Au-dessus de moi s'élève, dans l'azur profond du ciel, la cime neigeuse du Kibo; autour de moi sont de vertes collines et des ravins boisés, dans les profondeurs desquels des cascades bondissent de roc en roc, et rafraîchissent le feuillage de fougères luxuriantes; devant moi s'étend une vaste plaine bleuâtre, « le vaste monde, » comme dit fièrement mon hôte, le chef Mandara; au sud ma vue n'est bornée que par l'horizon lointain. Perché comme je le suis ici sur l'épaulement d'un grand éperon de la montagne, il me semble que je suis au niveau du vol des vautours qui s'élèvent péniblement plus haut, et qui se balancent et tournent en cercles au-dessus des abîmes terribles qui sont à mes pieds. Quand j'aurai terminé ma première installation, je me mettrai à faire un tableau de ce que je vois devant moi et j'appellerai cette vue « à vol de vautour. » Voici le côté brillant de ma position : beau paysage, bon climat, des serviteurs fidèles et des études à mon goût. Le côté sombre c'est d'être soumis aux caprices d'un tyran africain, dont la faveur me luit aujourd'hui, mais qui peut, d'un instant à l'autre, changer de dispositions, et renverser tous mes châteaux en Espagne. Beaucoup de gens me demanderont : pourquoi vous êtes-vous mis en son pouvoir? Pourquoi ne pas aller dans quelque partie de la montagne où le pays est inhabité, et où vous auriez toute liberté de poursuivre vos investigations? A cela je répondrai qu'aucune partie habitable du Kilimandjaro n'est sans propriétaire. Il peut paraître très agréable d'aller et de vivre dans une forêt vierge, à 3000^m au-dessus de la mer, et de se nourrir de ramiers et de poules de Guinée, mais c'est impraticable. Quand vous avez une trentaine d'hommes vigoureux à nourrir, ils protestent contre la maigre chère que fournit la forêt; aussi faut-il dresser son campement assez près d'un village indigène pour qu'il soit facile de se procurer des vivres. En outre, il est impossible à ces natifs des pays chauds de la côte de supporter le froid rigoureux des nuits à 3000^m de hauteur. Par conséquent, une altitude inférieure est préférable comme station centrale. Enfin en me rendant chez Mandara, je n'ai affaire qu'avec un tyran; dans les districts de Taveta et des Masaï, leur nombre est légion, il faut que chaque petit chef ait son présent; ils sont désunis dans leurs relations d'amitié, et unis dans leurs inimitiés. Mandara a un grand respect pour sir John Kirk, et m'a traité beaucoup mieux que mes prédéces-

seurs, uniquement parce que je suis arrivé chez lui avec deux formidables lettres de recommandation du consul, l'une en souahéli, l'autre en arabe. Espérons donc qu'il me laissera courir en paix les montagnes, tirer et écorcher mes oiseaux et mes mammifères, faire mes collections d'insectes, presser mes plantes et peindre mes tableaux.»

Une **nouvelle expédition de l'Association africaine internationale** partira, dit le *Mouvement géographique*, vers la mi-octobre, pour Zanzibar; elle sera commandée par le lieutenant **Becker**, qui a déjà été à Karéma, et qui aura sous ses ordres quatre autres officiers belges, MM. Durutte, Dubois, Dhanis, et Mollem. Après avoir complété leur caravane que prépare en ce moment, à Zanzibar, M. Cambier, les voyageurs se dirigeront, par Mpouapoua et Tabora, vers Karéma. Dès qu'ils y seront arrivés, M. le capitaine Storms, chef de la station, reprendra le chemin de l'Europe. Laissant alors un ou deux de ses adjoints à Karéma, M. Becker passera sur la rive occidentale du Tanganyika, à la station de Mompara, dont un autre adjoint prendra la direction; puis il s'avancera vers le Congo, à travers le Manyéma, en suivant plus ou moins la route parcourue par Livingstone, Cameron et Stanley, jusqu'à Nyangoué, le grand centre commercial arabe, que gouverne le cheik Tippo-Tippo. Une nouvelle station sera établie dans ces parages, et la grande chaîne de stations hospitalières à travers l'Afrique, préconisée par la conférence de Bruxelles, en 1876, sera bien près d'être complétée. Il ne restera plus qu'à relier la station de Nyangoué à celle des chutes de Stanley, établie au mois de décembre dernier. L'expédition emporte avec elle deux petites voitures, analogues à celles qui ont déjà rendu de grands services au Sénégal, lors de la construction du chemin de fer de Bakel à Bafoulabé; ce sont des véhicules, à la fois voiture et canot, étanches et flottables. Chacune d'elles peut transporter une tonne (1000 kilogr.), et il suffit de huit à dix hommes pour les traîner. La charge d'un porteur de caravane étant de 30 kilogr., il en faut ordinairement de trente-cinq à quarante pour transporter une tonne, sans compter la nourriture nécessaire pour le voyage. Si ces voitures rendent sur le chemin de Zanzibar à Karéma, les services qu'on attend d'elles, il en résultera une grande économie pour les expéditions.

Les missionnaires de renfort envoyés par la Société des missions de Londres, au Tanganyika, par le Chiré et le Nyassa, après avoir quitté **Quilimane**, le 23 juillet, et remonté le fleuve sur une dizaine de kilomètres, atteignirent la ville de Marondery. Là, ils furent informés par l'agent de la Compagnie des lacs, à Mæzaro, que la guerre avait éclaté

parmi les gens de **Massingire**, et qu'ils feraient mieux de retourner en arrière. De tous côtés apparaissaient des natifs, armés de carabines et de lances. Les missionnaires firent une tentative pour atteindre Mæzaro, mais on leur fit savoir que la guerre durerait longtemps, que leurs provisions pourraient être perdues et qu'ils resteraient sans ressources. Aussi résolurent-ils de revenir à Quilimane. Avant d'arriver à Marondery, ils rencontrèrent de nombreux bateaux chargés de femmes et d'enfants indigènes, descendant le fleuve. D'après des lettres de Mozambique, les natifs ont massacré la garnison portugaise de Massingire, composée d'un capitaine, d'un lieutenant, de deux sergents et de vingt-neuf soldats. Quatre négociants portugais et le chef de l'entrepôt des missions anglaises de Chirongué ont également été tués. Après s'être emparés de quatre canons portugais et de munitions, les indigènes ont ravagé les campagnes, pillé plusieurs maisons de commerce, puis ils sont descendus jusqu'au village de Mopéa, où ils ont détruit la plantation exploitée pour le trafic de l'opium. Dès lors une dépêche de Mozambique a annoncé que Mopéa a été repris par les troupes portugaises, qui vont poursuivre les indigènes à Massingire où ils se sont réfugiés. Pour le moment, le trafic par le Chiré est complètement arrêté, et toutes les routes de l'intérieur sont bloquées.

Le Volksraad du **Transvaal** a ratifié la nouvelle convention conclue par ses délégués à Londres. Toutefois, avant le vote, l'assemblée a protesté contre le règlement de la question de délimitation, notamment à la frontière occidentale de la république; contre le droit de veto que s'est réservé le gouvernement anglais dans les questions de traités que la république pourrait éventuellement conclure avec l'étranger; enfin contre le règlement de la question de la dette.— D'autre part les conflits entre les Boers et les Be-Chuana de la frontière occidentale, placés sous le protectorat anglais, ont continué. M. Mackenzie, nommé récemment commissaire britannique pour les territoires des Be-Chuana, n'y a pas été accueilli favorablement. Ne pouvant agir énergiquement en faveur de ses protégés, et surtout du chef Montsiva, il est revenu à Capetown, où il a résigné ses fonctions entre les mains du gouverneur, sir Hercules Robinson. Ne se sentant plus soutenus par les Anglais, les chefs indigènes ont recouru en désespoir de cause au gouvernement du Transvaal. Celui-ci s'est empressé d'accéder à leur demande. D'après une dépêche de Durban, du 16 septembre, une proclamation datée de Prétoria, a placé les chefs Montsiva et Moshette sous la protection et la juridiction du Transvaal. Cependant, pour ne pas rompre ouvertement

avec les stipulations de la convention de Londres, la proclamation ajoute que l'arrangement sera soumis à l'approbation du gouvernement de la reine.—En même temps que ces faits s'accomplissaient sur la frontière occidentale du Transvaal, d'autres événements étendaient à l'Est l'influence des Boers. Une proclamation, également datée de Prétoria, a notifié l'établissement de la nouvelle république fondée par les Boers dans le pays des Zoulous. Elle a été ratifiée par Dinizoulou, fils de Cettiwayo. Le seul chef zoulou qui ait cherché à résister aux Boers, Usibepu, a dû se réfugier dans la « Réserve, » bande de territoire placée, après la guerre de 1879, sous l'administration immédiate des Anglais. Trois millions d'acres de terre seront cédés aux Boers, qui comptent se les partager en grandes fermes de 1800 à 2000 hectares, suivant le mode adopté au Transvaal. M. Joubert a accepté la présidence de la nouvelle république.

La petite vérole continue à sévir au **Le-Souto**, où elle est entretenue par le retour de Ba-Souto venant de Kimberley, où elle fait des ravages considérables. La population n'étant pas très agglomérée, et les villages étant séparés les uns des autres par de grandes distances, il est facile de mettre en quarantaine les villages infectés, et les chefs sont à cet égard d'une sévérité exagérée. A ce sujet, M. le missionnaire Jacottet écrit de Morija: « Dès que, dans un village, un homme est atteint de la maladie, on se hâte de l'évacuer dans une caverne, sur le flanc d'une montagne; on porte chaque jour sa nourriture à une place fixe, à une certaine distance de la caverne; mais c'est lui-même qui doit venir l'y chercher. Cela semble inhumain, mais dans un pays dépourvu d'hôpitaux, il est bien difficile de faire autrement; les personnes qui se dévoueraient à le soigner seraient elles-mêmes mises en quarantaine, et pour quelques mois séparées du reste de l'humanité. Cette situation des malades a néanmoins quelque chose de poignant et d'horrible; seuls dans une caverne, sans personne pour les soigner! L'histoire suivante peut donner une idée de ce que sont encore les populations païennes du Le-Souto. A Böleka, près de Morija, un jeune homme revenu des Mines de diamants tombe malade avec tous les symptômes de la petite vérole; de suite on le mène dans une caverne, et M. Casalis, appelé, constate que c'est en effet la terrible maladie. Quelques jours après, le bruit se répand, qu'ayant voulu s'approcher du village, il a été tué à coups de fusil, certains chefs ayant dit à plusieurs reprises que c'était le seul moyen de mettre un terme à l'épidémie. Il était mort en effet, mais, comme put le constater M. Casalis, d'une

chute qu'il avait faite du haut des rochers, soit que, dans le délire, il se fût précipité lui-même, soit qu'il fût tombé en fuyant devant les menaces des habitants. Il fallait ensevelir le cadavre, mais ni pour or, ni pour argent, un Mo-Souto ne consentirait jamais à s'approcher du corps d'un homme mort de la petite vérole, encore moins à l'enterrer. En général, dans ces cas-là, lorsque le mort se trouve dans une hutte, on s'en tire en brûlant la hutte, qui l'ensevelit dans ses décombres. Ici, ce n'était pas possible, et sans M. Casalis, le cadavre eût été bien vite dévoré par les vautours, qui s'étaient déjà rassemblés près de là. M. Casalis dut faire les fonctions de fossoyeur, et, à lui tout seul, couvrit le corps de mottes de terre et de quartiers de roc, besogne dangereuse à bien des égards, car c'est par les cadavres que l'infection se communique le plus facilement.»

En même temps que le gouvernement anglais reconnaissait qu'il ne pouvait contester à l'Allemagne le droit de protéger ses ressortissants à **Angra-Pequena,** lord Derby faisait savoir au gouverneur de la Colonie du Cap, sir Hercules Robinson, que le ministère anglais était disposé à proclamer comme étant sous la protection de l'autorité britannique tous les autres points de la côte sud sur lesquels des sujets anglais avaient des droits acquis, à la condition toutefois que le pouvoir législatif de la colonie se chargeât des frais de défense. Il ne doutait pas que le gouvernement colonial ne crût de son devoir de placer sous le protectorat anglais la côte au nord de la concession Lüderitz, à partir du 26° de latitude jusqu'aux possessions portugaises. La proclamation faite le 7 août par le commandant de la corvette l'*Élisabeth,* en plaçant le territoire qui appartient à M. Lüderitz sous le protectorat direct de l'empereur d'Allemagne, en fixe les limites, de la rive nord du fleuve Orange au 26° lat. S. et à 100 kilom. à l'intérieur, en y comprenant aussi les îles du littoral, conformément aux lois internationales. Dès lors, le commandant de la canonnière allemande *Wolf* a pris possession de la côte, jusqu'au 18° lat. S., c'est-à-dire jusqu'aux frontières des possessions portugaises, un peu au sud du Cunéné, à l'exception toutefois du petit territoire de Walfish-bay qui appartient aux Anglais, et qui se trouve désormais enclavé dans les possessions allemandes. Le pavillon de l'empire germanique a été arboré à Spencer-bay, à Sandwich-bay, au cap Cross et au cap Frio. La nouvelle colonie allemande s'étend sur une longueur de côte de 1250 kilom. Les dernières nouvelles du Damaraland annoncent que le gouvernement de la Colonie du Cap vient de soumettre aux droits d'entrée les marchandises importées au Damaraland, en transit, par Capetown. Jusqu'ici elles étaient exemptes de droits à payer.

Pour le moment on n'établira pas des agriculteurs allemands dans la colonie. Les journaux qui ont annoncé que M. Lüderitz allait en appeler étaient dans l'erreur. Lui-même a écrit à la *Kolonial-Zeitung* pour la rectifier. Il veut d'abord faire explorer le pays dans tous les sens. Ensuite commenceront des travaux pour l'exploitation minière et le forage de puits en vue d'obtenir de l'eau potable. Ce ne sera qu'alors qu'il pourra être question de colonisation. Une expédition composée de six ou sept mineurs, sous la conduite du directeur Pohle de Freyberg, est partie le 20 août pour Angra-Pequena. Elle s'est adjoint un de nos compatriotes, M. le Dr Jean Schinz, de Zurich, chaudement recommandé par le Dr Schweinfurth. Il s'occupera spécialement de l'étude de la végétation de cette région, et de la question du forage des puits pour procurer aux futurs colons de l'eau potable, afin de remplacer celle que l'on doit encore aujourd'hui faire venir de la Colonie du Cap.

A l'occasion de l'envoi d'une corvette autrichienne sur la côte occidentale d'Afrique, le *Fremdenblatt* de Vienne a annoncé que le fils de Ladislas Magyar était disposé à céder son royaume à l'Autriche, moyennant une rente viagère. On se rappelle que le célèbre voyageur épousa la fille unique du prince nègre qui régnait au **Bihé** lorsqu'il en fit l'exploration. Le royaume appartient aujourd'hui à son fils Ferdinand qui le fait gouverner par un vice-roi. La population en est de 50,000 habitants. Mais la nouvelle publiée par le *Fremdenblatt* est erronée. La corvette susmentionnée est simplement chargée d'une mission scientifique.

L'**Association africaine du Congo** poursuit actuellement un double but : l'élaboration pour ses territoires d'une constitution assez libérale pour qu'elle soit acceptée par toutes les nations qui ont des intérêts ou des aspirations commerciales sur les rives du grand fleuve, et la réunion d'une conférence qui statuera sur la formation des États libres du Congo, qu'on appelle déjà les États-Unis d'Afrique. Tandis que les États-Unis d'Amérique se gouvernent eux-mêmes, ceux de l'Afrique seraient gouvernés par une commission internationale; mais il faut avant tout qu'ils soient reconnus officiellement par les États civilisés. En attendant, une correspondance du *Temps* nous a appris que le développement des stations du Congo rendant de plus en plus lourde la tâche de la direction qui siège à Bruxelles, il est question d'organiser trois directions spéciales, l'une, pour le personnel, une autre pour le matériel, la troisième, pour les finances. Stanley s'efforce d'entraîner l'opinion publique en Angleterre à se prononcer contre le traité anglo-portugais.

Le correspondant du *Temps* explique par la crainte qu'a eue l'Association de voir les territoires du Bas-Congo attribués aux Portugais, la création des nombreuses stations de la vallée du Quilou-Niari. On voulait pouvoir conserver les communications de Vivi avec l'Atlantique, sans passer par les mains des Portugais et sans subir les droits de douane qu'ils s'empresseraient d'établir dans leurs ports.

L'Association s'occupe en outre de l'amélioration des **moyens de transport** entre Vivi et Stanley-Pool. L'étude d'un chemin de fer à voie étroite, sur un parcours de 300 kilom., entre Vivi et Isanghila, Manyanga et Stanley-Pool, a été ébauchée. Pour que la région de l'intérieur entre largement dans le mouvement commercial des pays civilisés, il importe qu'une voie plus facile que celle qui existe aujourd'hui, conduise au plus tôt du Congo maritime à Stanley-Pool. Les caravanes actuelles, avec les noirs comme porteurs, sont un moyen trop précaire; aussi, en attendant le chemin de fer, songe-t-on à Bruxelles à organiser un système transitoire. On va envoyer au Congo quelques-unes des petites voitures démontables qui ont si bien réussi au Sénégal, pour le service des colonnes de ravitaillement des forts qui commandent la route de Kayes au Niger. Si ce matériel résiste aux sentiers du Congo, on aura ainsi un mode de transport relativement facile, et, de toutes façons, plus sûr et plus économique que celui qu'on emploie aujourd'hui. — Quelque curieux que soit le document dans lequel le roi du Congo, vassal du Portugal, a protesté contre les traités que l'Association a conclus avec les chefs du Bas-Congo, nous ne pouvons que le signaler à l'attention de nos lecteurs, qui pourront le lire en entier dans le dernier numéro du *Mouvement géographique*.

Le sanitarium de Boma a reçu **MM. Massari et Zintgraff,** malades tous les deux de la fièvre, mais aujourd'hui complètement rétablis. — M. le Dr **Joseph Chavanne** a achevé une triangulation de 2,200 kilom. carrés entre Banana et Punta da Lenha. La carte qu'il prépare s'étendra de l'embouchure du fleuve jusqu'à la station de l'Équateur. Il a déjà envoyé à l'Association le plan de Boma, ainsi que les résultats de ses observations météorologiques, un aperçu sur le climat du Bas-Congo à l'époque de la grande sécheresse, une description générale hydro-topographique du Congo entre Banana et Boma, etc. Ses travaux terminés à Boma, il songeait à établir son quartier général à N'Kongolo, un peu en aval de Vivi, en face de Noki. — L'administrateur général des stations du Congo, **sir Francis de Winton,** est arrivé le 3 juillet, en bonne santé, à Léopoldville; il y est resté quatre jours, puis il en

est parti pour inspecter les stations du Haut-Congo, à bord du *Peace*, le petit steamer de la mission baptiste mis obligeamment à sa disposition. — Le Président des États-Unis a nommé **M. Tisdel,** agent de la république auprès de l'Association internationale dont le Sénat de Washington a reconnu la souveraineté.

Le **protectorat de l'empire allemand,** proclamé à Angra-Pequena, s'est étendu, pendant le mois qui vient de s'écouler, aux différents points de l'Afrique où sont établies les nombreuses **factoreries allemandes** de la côte occidentale, en particulier aux établissements que la maison Wœrmann et Cie de Hambourg possède au sud du Congo. Au préalable, les agents des factoreries avaient conclu, avec les chefs des districts, des **traités** par lesquels ceux-ci cédaient à la susdite maison leurs droits de souveraineté. Dans la région du Congo elle a des factoreries à Mouccoula, Ambrisette, Monsera et Kisambo. Le Dr Nachtigal, consul général de l'empire, y a fait arborer le drapeau allemand.

Plus au nord, il en a fait autant au **Cameroon** où sont établies plusieurs factoreries des maisons Wœrmann et Cie, et Jantzen et Thormalen de Hambourg, ainsi que des comptoirs anglais. Plusieurs centres commerciaux importants s'y rencontrent : le Bimbia situé à l'entrée du bras occidental de ce vaste estuaire, résidence du roi Guillaume ; le Malimba, à l'entrée du bras méridional, résidence du roi Passal ; et le Cameroon proprement dit, au fond de l'estuaire, sur le fleuve Dualla, résidence des rois Jean Bell, Aqua et Dido, les principaux chefs du pays. Le Cameroon est admirablement situé pour concentrer le commerce de toute cette région : l'ivoire, la gomme, les bois d'ébénisterie sont les articles que les riverains offrent aux négociants étrangers ; mais c'est surtout l'huile de palme qui est la marchandise par excellence de ce district ; elle fait l'objet d'un trafic considérable. Le Dr Nachtigal a fait hisser le drapeau de l'empire allemand sur les villes des rois Bell, Aqua et Dido ; et le Dr Büchner qui l'accompagne dans sa mission à la côte occidentale d'Afrique a été nommé consul de cette nouvelle colonie allemande qui, outre le Cameroon, comprend le Bimbia, le Malimba et le Boutanga, s'étendant ainsi depuis le village de Bota, au pied du pic, jusqu'à l'embouchure du petit fleuve Liemo dans la Campo-Bay.

Le *Tagblatt* de Berlin annonce que d'après une dépêche de son correspondant de Madrid, l'Allemagne a engagé des négociations avec l'Espagne pour l'achat de l'île de **Fernando Pô,** que l'on peut considérer comme la clef de la baie de Biafra. Elle est une charge pour la mère patrie, mais elle donnerait à l'Allemagne une position prépondérante dans cette partie du golfe de Guinée.

Nous devons encore mentionner l'annexion aux possessions allemandes, du territoire de **Togno,** situé à la côte des Esclaves, entre le royaume de Dahomey à l'est et la colonie anglaise de Cape-Coast-Castle. Il s'étend sur une longueur de 50 kilom. le long du littoral, et ses principaux centres d'affaires sont Petit-Popo et Bageida, où plusieurs maisons allemandes possèdent des factoreries. M. Henri Randad, chef de la factorerie de Lomé, a été nommé consul de l'empire allemand pour le territoire de Togno, dont le roi et les chefs ont conclu, avec le Dr Nachtigal, un traité qui place leur pays sous le protectorat allemand.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

L'auteur du récit présentant le colonel Flatters et le capitaine Masson comme vivants (p. 197), est mort subitement dans la prison de Biskra où il était détenu. Dans un moment d'ivresse il avait d'ailleurs avoué que les deux officiers susmentionnés avaient été tués par les Touaregs.

Dans une assemblée générale de l'Association pour l'avancement des sciences, réunie récemment à Blois, le congrès a voté, sur la proposition de la section de géographie, le vœu suivant : Considérant que le projet de « mer africaine » est absolument contraire aux intérêts de la colonisation, et que les dépenses de l'établissement de cette mer seraient hors de proportion avec les résultats que ses auteurs prétendent en retirer, ainsi que l'a établi la commission supérieure nommée à cet effet en 1882, le congrès émet le vœu que le gouvernement français n'encourage point cette entreprise, et ne prenne aucune décision sans avoir pris à nouveau l'avis de la commission supérieure.

M. Gustave Frasca, alpiniste renommé, va entreprendre un voyage en Abyssinie, dans le dessein de faire l'ascension des principaux sommets de ce pays. Son projet est appuyé par la Société milanaise d'exploration en Afrique. S. M. le roi d'Italie a voulu concourir pour une forte somme à la prompte exécution de ce projet.

M. Lagarde, ancien commandant de cercle au Sénégal, a été nommé commandant de la colonie d'Obock. Il a emmené avec lui un interprète, un médecin et un détachement de douze hommes, qui pourra être augmenté si les circonstances l'exigent. Dès son arrivée à Obock, il devait s'occuper des travaux les plus urgents à entreprendre : adduction des eaux de source, logement du personnel, mesures à prendre pour assurer la sécurité des bâtiments et l'entrée du port.

M. Soleillet a quitté le Choa qu'il a parcouru pendant plus de deux années. Il est parti d'Ankober le 7 juillet, peu après l'arrivée de M. le capitaine Langlois, de la marine marchande, chargé par le président de la république française de remettre au roi Ménélik une lettre et des présents. M. Soleillet est arrivé à Sagallo, à la côte près de Tadjoura, le 1er août, et rentrera en France en octobre.

Les Anglais ont fait évacuer aux garnisons égyptiennes les places de Berbéra et de Zeïlah, et les y ont remplacés.

Le départ de l'expédition de MM. Hardegger et Paulitschke pour le pays des Somalis aura lieu en novembre. Ce dernier fera les travaux de géographie et d'ethnographie, M. de Hardegger s'occupera essentiellement de géologie, de zoologie et de botanique. Un médecin et un préparateur les accompagneront.

Le capitaine Cambier, agent de l'Association internationale à la côte orientale d'Afrique, se dispose à rentrer en Belgique, pour réparer ses forces ébranlées par un séjour de trois ans à Zanzibar.

Une association commerciale allemande au capital de 500,000 marks, s'est fondée, pour donner une plus grande extension aux relations commerciales de l'Allemagne avec la côte occidentale de l'Afrique.

Dans l'assemblée générale des missions baptistes tenue à Londres en juin dernier, le Rev. Bentley a exprimé le vœu que la Société fondât dix stations nouvelles entre Stanley-Pool et les chutes de Stanley, à 150 kilom. de distance l'une de l'autre, et pourvues chacune de deux missionnaires. Un comité nommé pour examiner la question de l'extension du champ d'activité de la mission, a approuvé l'idée de M. Bentley. Une station sera prochainement établie à Loukolela; deux autres, en amont, le seront encore dans le courant de cette année.

Pendant que le docteur Nachtigal faisait du territoire qui entoure l'estuaire du Cameroon une possession allemande, l'Angleterre ajoutait la partie occidentale du delta du Niger où se trouve Wari, à ses territoires de la côte de la Guinée supérieure.

Un élève de l'institut des missions de Bâle, qui étudiait la médecine depuis 1880, vient de passer avec succès ses examens de docteur. Le Comité bâlois compte l'envoyer prochainement à la Côte d'Or, en qualité de premier médecin missionnaire de la Société de Bâle.

La mort du roi des Achantis, Quaqua-Duah, a été suivie, selon l'usage du pays, du massacre de trois cents de ses sujets. En même temps l'on a appris le décès de Coffee Calcalli, qui était roi lors de la guerre de 1873; on suppose qu'il a été assassiné. Craignant la barbarie de Meniah, qui a déjà occupé le trône, mais qui a été déposé au bout de quelques mois à cause de sa cruauté, les Achantis ont envoyé une députation au gouverneur de Cape-Coast-Castle, pour lui demander de placer leur pays sous le protectorat de l'Angleterre. La population était en armes; on s'attendait à une guerre civile, et la petite vérole sévissait à Coumassie et aux environs de la capitale.

ANNEXION DU TERRITOIRE DE THABA-N'CHU A L'ÉTAT LIBRE DE L'ORANGE

Le grand événement de ces dernières semaines est la mort de Sépinare, le chef des Ba-Rolong de Thaba-N'chu, et l'annexion à l'État Libre de l'Orange du territoire de cette tribu. Comme cet événement jette quelque lumière sur la politique des colons hollandais envers les tribus indigènes, quelques détails ne seront sans

doute pas déplacés dans votre journal. C'est une scène isolée de la grande tragédie qui s'accomplit depuis un demi-siècle, au nord de l'Orange et au delà des limites de la Colonie du Cap ; mais elle est typique, et fera bien comprendre la manière dont les Boers ont réussi petit à petit à se débarrasser de toutes les tribus qui les entouraient. Ceux qui jugent toutes choses d'après le succès du moment admireront sans doute une politique qui a si habilement su profiter de toutes les circonstances, et établir sur de fermes bases les jeunes États boers du sud de l'Afrique. C'est là sans doute une solution momentanée du grave problème indigène (*the native question*), qui préoccupe de plus en plus les esprits, et bien des colons seraient heureux si l'Angleterre suivait l'exemple que lui ont donné les Républiques de l'Orange et du Transvaal. Mais ceux qui voient plus loin se demandent si, dans quelques années, le problème ne se représentera pas plus menaçant et plus difficile, lorsque les indigènes dépouillés de leurs terres seront devenus dans leur totalité les serviteurs des colons d'origine européenne. La lutte des races ne ferait que changer de nom, et l'antagonisme de ces deux castes, séparées à la fois par l'origine et par des intérêts différents, serait peut-être infiniment plus dangereux. On voit qu'en réalité la sagesse politique n'est peut-être pas autant du côté des Boers qu'on se le figure généralement.

Pour bien comprendre la situation, il est nécessaire de raconter brièvement de quelle manière la petite tribu des Ba-Rolong de Thaba-N'chu a réussi à se maintenir si longtemps au milieu des Boers. C'est en 1834 que quelques milliers de Ba-Rolong (branche des Be-Chuana de l'ouest), guidés par des missionnaires wesleyens vinrent s'établir dans le pays qu'ils occupent encore aujourd'hui. La guerre et la famine les avaient obligés d'abandonner leur permier habitat, au nord du Vaal. Leur chef Moroko (ou plus exactement Moroke) obtint de Moshesh, le chef suprême des Ba-Souto, l'autorisation de se fixer à Thaba-N'chu (*la montagne noire*), à mi-chemin entre Bloemfontein (qui n'existait pas alors) et le Calédon. Les rapports entre les deux chefs étaient alors en gros ceux d'un vassal à l'égard de son suzerain. Il est inutile de rechercher ici quels conseils et quelles influences poussèrent Moroko à briser les liens qui le rattachaient à Moshesh, et à prétendre que la contrée qui lui avait été offerte comme place de refuge lui appartenait en propre. Ces velléités d'indépendance se manifestèrent surtout lorsque, en 1848, sir Harry Smith, gouverneur de la Colonie du Cap, eut proclamé, pour faire rentrer les Boers émigrés dans l'obéissance à la reine, la souveraineté britannique sur tout le territoire situé entre l'Orange et le Vaal; jusqu'en 1854, ce pays, l'État Libre actuel, fut connu sous le nom de *Orange-River-Sovereignty*. Moroko, qui depuis longtemps, de gré ou de force, soutenait les Boers contre Moshesh, devint un instrument entre les mains du résident britannique, le major Warden, pour tenir en échec le grand chef des Ba-Souto. Induit en erreur par des rapports intéressés, et sans doute aussi pensant obtenir plus facilement des concessions de deux chefs divisés, le gouvernement anglais reconnut l'indépendance de Moroko. Dès lors la politique de celui-ci fut de s'appuyer sur le résident britannique et, dès 1854, sur le gouvernement boer, pour résister à Moshesh ; de leur côté les Boers, surtout

dans les guerres de 1858 et de 1865-1868, se servirent de lui pour harceler Moshesh et n'eurent, parmi les indigènes, aucun autre allié sur la fidélité duquel ils pussent aussi sûrement compter. Lorsqu'en mars 1868, après une guerre sanglante de plus de trois ans entre les Boers et les Ba-Souto, Moshesh eut enfin placé son pays sous la protection directe de l'Angleterre, l'État Libre vainqueur acquit en pleine propriété tout le territoire situé à l'ouest du Calédon. Le pays de Moroko se trouvait ainsi enclavé dans le territoire de la République; mais un traité d'amitié perpétuelle, que sa fidélité avait certainement mérité, dissipa toutes les craintes que le chef aurait pu concevoir pour son avenir. Dès lors l'existence du petit État indépendant de Thaba-N'chu, en plein pays boer, proclamait à la fois la modération des fermiers émigrés et la fidélité avec laquelle ils savent reconnaître les services rendus. C'était l'orgueil des Boers de l'État Libre; le moyen, devant cette vivante démonstration de leur humanité, de leur reprocher de maltraiter les indigènes! L'existence seule de Thaba-N'chu n'était-elle pas pour eux la meilleure réfutation d'une telle calomnie! Beaucoup s'y sont laissé prendre, et vous pourriez trouver, entre autres dans Trollope (South-Africa), quelques lignes presque lyriques là-dessus.

D'autres, meilleurs juges des choses de l'Afrique, se disaient que cette modération n'était là que pour la forme, et qu'on profiterait de la première occasion pour annexer purement et simplement des alliés sans défense. Quand on a pris, ainsi que l'a fait l'État Libre, tant de peine à se débarrasser des anciens habitants du pays, — tandis que dans tout le reste du sud de l'Afrique les natifs sont aux Européens dans la proportion de 5, 6, 7, et même, dans le Transvaal, de 20 à 1, dans l'État Libre de l'Orange on trouve une proportion de deux Européens pour un seul habitant noir! — il ne semble pas naturel qu'on désire conserver à perpétuité une grande réserve noire à quelques lieues de Bloemfontein. Ceux qui jugeaient de la sorte crurent sans doute s'être trompés, lorsqu'il y a quelques années, à la mort de Moroko, son pays ne fut pas annexé; le président Brand se contenta d'intervenir dans la dispute des deux fils du vieux chef, Samuel et Sépinare, tous deux élevés en Angleterre. Samuel, l'aîné, fut évincé, et Sépinare, reconnu par l'État Libre comme le chef légitime des Ba-Rolong; il fut, non sans peine, accepté par la tribu. Le traité d'alliance fut renouvelé.

Cette décision du gouvernement boer amena dans le pays un nouveau ferment de discorde; il est même permis aujourd'hui de se demander si ce n'était pas là ce qu'on désirait. Mais une fois la chose faite, l'État Libre avait l'obligation de soutenir son allié dans la défense de droits dont il avait lui-même reconnu la légitimité. Comme Samuel, réfugié sur le territoire de la République, menaçait de reconquérir par la force des armes la royauté qui lui avait été enlevée, Sépinare en avertit le gouvernement de Bloemfontein; celui-ci, dit-on, lui répondit qu'il n'y avait rien à craindre et que la police veillerait à ce que Samuel ne pût rien tenter contre Thaba-N'chu. Malgré ces belles promesses, pendant la nuit du 10 juillet, Samuel suivi d'une centaine de ses adhérents et d'une dizaine de Boers, au moins, — les journaux de l'État Libre eux-mêmes avouent qu'il devait y en avoir

davantage,— envahissait la ville de Thaba-N'chu, et investissait la maison où Sépinare se trouvait seul avec sa femme et son conseiller John.

Il fallut, après une fusillade de quelques heures, mettre le feu à la maison pour forcer le chef et son courageux défenseur à quitter leur abri; ils tombèrent aussitôt atteints par plusieurs balles. Ce fut au fond un assassinat plutôt qu'un combat régulier. Pendant ce temps les maisons des partisans de Sépinare étaient incendiées. La masse des Ba-Rolong semble avoir accepté passivement la victoire de Samuel, ou même avoir pris activement son parti; le gouvernement trop dur de Sépinare lui avait aliéné la plus grande partie de ses sujets. Quelques jours après, le président Brand lui-même se présentait devant Thaba-N'chu à la tête d'un nombreux *commando* de Boers, et proclamait, « en vue du rétablissement de l'ordre, » l'annexion de Thaba-N'chu à la République du Fleuve Orange; le lendemain de la proclamation, Samuel, entouré par les Boers et comprenant que toute défense était inutile, se rendait sans combattre; avec quelques-uns de ses conseillers il est maintenant détenu dans les prisons de Bloemfontein, pour être jugé comme coupable d'assassinat et de violation de la paix publique. A peu près 500 de ses partisans ont été également arrêtés, ainsi que 10 à 12 Boers qui ont pris part avec lui à l'attaque de Thaba-N'chu.

Il sera bien difficile pour le président Brand et l'État Libre de l'Orange de jamais justifier l'acte qu'ils viennent de commettre. Ils ne peuvent, en effet, prétendre qu'ils voulaient mettre fin à une guerre civile, parce qu'en réalité il ne s'agissait nullement de cela. Samuel et les hommes qui formaient son commando étaient, d'après les lois de l'État Libre, des sujets boers; à l'aide de quelques blancs, également sujets boers, ils ont attaqué un chef allié. En récompense de leur confiance dans la bonne foi du gouvernement boer, les Ba-Rolong sont punis d'un crime qu'ils n'ont pas commis; Thaba-N'chu est annexé, parce que des sujets de l'État Libre l'ont attaqué! En outre, les journaux de Bloemfontein nous apprennent que les Boers compromis ne seront pas jugés pour l'attaque de Thaba-N'chu, mais seulement pour le pillage d'un magasin. Probablement même ne seront-ils pas jugés du tout, ou s'ils le sont, on peut être sûr que les condamnations seront insignifiantes. Quant à Samuel, que lui fera-t-on? La situation est embarrassante pour le gouvernement, et il en sortira difficilement à son honneur. Ce qui fait apparaître sous un jour plus douteux encore sa conduite dans toute cette affaire, c'est la façon étrange dont l'annexion s'est faite. D'après la loi, un tel acte est du ressort du Volksraad; ici, c'est le président qui a agi seul; le Volksraad n'a pas même eu à donner sa ratification. La seule explication possible d'un procédé aussi en dehors de tous les précédents, c'est que l'annexion était décidée depuis longtemps, et que le Volksraad avait d'avance donné au président l'autorisation d'agir à la première occasion favorable. Il n'est pas permis d'affirmer qu'on ait peut-être quelque peu travaillé à faire naître cette occasion si désirée, ou du moins qu'on n'ait pas cherché sérieusement à l'empêcher de se produire; mais l'assurance donnée de Bloemfontein que rien n'était à craindre de la part de Samuel, les Boers impliqués dans l'affaire et l'indulgence que l'attorney du gouvernement déploie à

leur égard, tout cela n'est pas fait pour nous garantir que tout se soit passé bien loyalement. Il n'est pas étonnant que bien des choses soient louches dans une annexion faite en dehors de toutes les règles, et où toutes les formes de la justice ont été si ouvertement foulées aux pieds; quelque nom qu'on lui donne, il n'est pas possible de voir là autre chose qu'une de ces spoliations si communes dans l'histoire des colonies sud-africaines. Le pays va être en grande partie divisé en fermes et vendu aux colons, et les quelques lambeaux qu'on laissera aux Ba-Rolong seront à peine suffisants pour subvenir aux besoins d'un quart ou d'un cinquième d'entre eux. Pour les autres il ne restera que l'exil, et la misère qui en est la conséquence. Et où pourront-ils aller? C'est là une difficulté qui, un jour ou l'autre, — quand il ne s'agira plus, comme dans le cas présent, de quelques milliers d'individus, mais de quelques centaines de mille, — risque bien de bouleverser le sud de l'Afrique. Il est relativement facile de prendre aux indigènes les terres qui leur appartiennent; il sera moins aisé de savoir où placer une population nombreuse, dépouillée de son territoire et qui s'accroît chaque année d'une manière réellement inquiétante. Mais les Boers ne regardent pas si loin; pour le moment ils annexent, plus tard ils se demanderont peut-être ce qu'il faudra faire. Après Stellaland et Goshen ç'a été le tour de Thaba-N'chu; il semble maintenant que ce soit celui des Zoulous et de leur malheureux roi, dépendant des Boers qu'il a eu le malheur d'appeler à son aide, et qui, sans doute, ne lâcheront leur proie que si l'Angleterre se décide à intervenir, ce qui pour le moment est bien improbable. Les Ba-Pédi du Transvaal réduits, Mampourou et Mapoch battus et prisonniers, les Be-Chuana de l'Ouest affaiblis et à demi détruits, les Ba-Rolong de Thaba-N'chu dispersés, bientôt sans doute Dinizoulou forcé de laisser entre les mains des Boers le meilleur de son territoire, voilà le bilan des trois dernières années. L'Angleterre contemple, en se croisant les bras, la destruction d'indigènes dont elle s'est cependant engagée à faire respecter les droits. Les Ba-Souto seuls surnagent encore au milieu de ce naufrage général de toutes les tribus noires; le langage des journaux boers, qui ont essayé bien à tort de les compromettre à propos du meurtre de Sépinare, montre assez ce qu'ils ont à attendre le jour où l'Afrique du Sud serait livrée entièrement au bon plaisir des colons hollandais.

Morija, 19 août 1884. E. JACOTTET.

EXPÉDITION DE MM. LES MISSIONNAIRES COILLARD ET JEANMAIRET AU ZAMBÈZE

Quoique les détails des progrès de cette expédition ne nous aient pas été adressés directement par notre correspondant ordinaire, M. Jeanmairet[1], nos lecteurs nous sauront gré de les leur extraire des *Bulletins*

[1] V. p. 23, 70, 190.

de la Société neuchâteloise des missions et de celle de Paris, où nous les avons rencontrés.

Kané, à cinq étapes dans le désert, au nord
de Schoshong, 25 et 31 mai 1884.

Le 21 mai nous quittions Schoshong, où nous avons été extrêmement bien reçus par les blancs, ainsi que par Khama et ses gens. Nous avons dû alléger nos voitures à cause des sables profonds que nous devons labourer dans le désert. Il a fallu tout déballer, trier, remballer, charger, décharger souvent, pour recharger encore et faire toutes sortes de combinaisons. La bourse du Zambèze est malheureusement encombrante : ces ballots d'étoffe, ces caisses de verroterie, ce bazar parisien en miniature, que ne donnerait-on pas pour les réduire en livres, shellings et six pence ! Et puis nous charrions aussi le grenier et l'épicerie de toute la caravane. Au départ, nos six wagons attelés étaient entourés de toute la population européenne de l'endroit et d'une foule de Ba-Mangwato. Après avoir passé les dernières huttes de la ville et congédié les derniers de nos amis, nous avons cheminé silencieusement. Le ciel était étoilé, l'air frais et vif. On n'entendait que le cahotement des roues, les coups de fouet, et les « trek » (hue !) des conducteurs; on ne se sentait pas d'humeur à causer. Quel digne homme que ce Khama ! quel ami que Knaté ! disait quelqu'un de temps à autre sans commentaire. Voyez-vous ces deux bœufs de trait ? c'est la salutation de Khama : cette belle génisse noire ? celle de Knaté. Ces trois vaches laitières viennent de M. Whiteley; ce sac de maïs, cette viande salée, de M. Beaumont, le boucher de Schoshong; ces huit poules, de la basse-cour d'un jeune commis, et les poules sont rares ici; ces chèvres, ces moutons à grosse queue, de M. et Mme Clark et des principaux membres de l'église. Voilà encore des citrouilles, des pastèques, du lait caillé, du millet.

Et pourtant Schoshong est un endroit des plus secs et des plus arides. C'est une amère ironie, pour le missionnaire, que de décorer du nom de jardin l'enclos qui est devant sa maison. Ce n'est qu'une aire brûlée par le soleil, il n'y croît que des chardons et quelques mimosas rabougris. Ceux qui ont la passion du jardinage essaient, à force de soins, de faire croître un seringat, un oléandre, une grenadille, un chou qui ne pomme jamais, et deux ou trois têtes de salade qui sont dures en naissant. Et malheureusement les affaires vont mal; le commerce qui s'épuise ira chercher fortune du côté du Zambèze. Les autruches et les éléphants portent plus loin leurs plumes et leur ivoire. La terreur qu'inspire le nom des Ma-Tébélé, et qui, depuis des années, tient les Ba-Mangwato sur le qui-vive, leur interdit la chasse. Les marchands disent qu'ils ne vivent que sur leurs économies; chacun cherche à liquider et à quitter le pays.

Nous avons voyagé assez rapidement depuis que nous avons quitté Schoshong. Le lendemain plusieurs de nos amis sont encore venus nous voir par des chemins de traverse; deux d'entre eux nous ont encore remis des moutons. Nous en avons maintenant vingt-six, plus cinq vaches, sans compter le petit troupeau d'Aaron,

l'évangéliste de Séléka, qui s'est joint à nous avec sa famille. C'est lui qui conduit le tombereau traîné par deux bœufs qui supportent le timon, et par six ânes qu'il a fallu dresser. Rien de plus drôle que ce singulier attelage. Les bœufs, qui se sentent disgraciés, donnent des coups de cornes; les baudets ne s'émeuvent pas, ils sont placides à l'excès. On les harnache, on les pousse, on les bat, leur humeur ne sort jamais de son assiette. Ils ne s'arrêtent pas dans les mauvais pas, mais il ne faut pas non plus les presser en bon chemin. Si vous ne savez pas la patience, ils vous l'apprendront. Nous voyageons comme les patriarches. Nous avons en tout une vingtaine d'ânes, grands et petits. Nous espérons les dresser et en faire de bons attelages pour les régions infestées de la tsetsé, mais quelle sérénade ils nous donnent !

Tout a bien marché jusqu'à notre cinquième étape, mais en traversant un endroit de sables profonds, deux de nos wagons se sont arrêtés, et nous avons dû doubler les attelages. Dans le Transvaal, c'eût été une bagatelle, mais ici, dans le pays de la soif, où nous savions avoir devant nous quinze jours de ce même sable, nous avons été inquiets de cet arrêt. Aussi avons-nous jugé prudent d'envoyer un messager à Schoshong pour demander un wagon qui pût reprendre une partie de nos effets. M. Whiteley est venu à notre secours avec son wagon et des bœufs de Khama. Le désert ressemble beaucoup à la contrée entre le Marico et Schoshong; partout de l'herbe plus ou moins desséchée, des buissons épineux et parfois de vraies forêts.

Kané a au moins sept puits; ce ne sont pourtant pas des sources. Il y a cinq ans, on ne trouvait qu'un peu de boue dans ces trous, aujourd'hui les puits sont pleins. Une pluie prolongée a fait tomber le thermomètre de 35° à 15°. Nous sommes réduits à nous recoquiller de notre mieux dans nos wagons humides. « Tant pis pour le thermomètre, » s'écrie gaiement Jeanmairet, « il fait froid. » Et personne ne le contredit, mais la naïveté de cet aveu provoque un éclat de rire qui nous réchauffe. « Il n'y a pas de tropiques, je n'y crois pas, » disait-on, en s'affublant de son manteau.

En réponse à la lettre de Robosi, roi des Ba-Rotsé, qui demandait que Khama nous aidât en route, celui-ci nous envoie Makoatsa, un de ses gens, avec quatre hommes pour nous accompagner jusqu'à Lialui. L'un a charge du bétail en laisse; un autre, des moutons; un troisième, des ânes; le quatrième soigne un beau cheval que Khama envoie à Robosi avec une belle carabine. Makoatsa doit veiller à ce qu'ils fassent bien leur service. « Si vous ne vous acquittez pas bien de votre devoir, » leur dit-il, « et que vous tracassiez l'ami du chef, lui ne voudrait pas porter la main sur vous, car c'est un homme de Dieu, mais je suis Makoatsa, moi, et je vous ferai manger du bâton, et au retour c'est au chef que vous aurez affaire. » Khama nous a prêté ces hommes sans salaire. En attendant, l'un d'eux qui nous servait de guide dans la nuit, a failli nous perdre dans les bois et nous causer de graves accidents, et aujourd'hui il a égaré les bœufs. L'état sanitaire de l'expédition est excellent.

BIBLIOGRAPHIE[1]

VOYAGES, AVENTURES ET CAPTIVITÉ DE J. BONNAT CHEZ LES ACHANTIS, par *Jules Gros*. Paris (Plon, Nourrit et Cᵒ), 1884, in-18, 280 pages, avec gravures et carte, 4 fr. — C'est un récit d'aventures, mais d'aventures authentiques, qu'a écrit M. Gros. Comme il avait été l'ami personnel de Bonnat, et l'avait aidé à se faire connaître, nul mieux que lui n'était à même de raconter l'histoire de ces voyages de dix années, et de cette captivité de cinq ans chez les Achantis. Il l'a fait sincèrement, à l'aide de documents précis, des lettres de Bonnat à sa famille et de ses notes de voyage. Rien n'a été inventé, ni embelli. Les événements qui se déroulent sont assez extraordinaires en eux-mêmes pour qu'il n'ait pas été nécessaire de les rendre plus étranges encore. Ce ferme désir de Bonnat de devenir un émule de Livingstone, ce dédain des dangers, cette confiance absolue en Dieu qui lui faisait surmonter tous les obstacles, ces deux expéditions avortées du capitaine Magnan, racontées dans le premier chapitre, ces voyages divers enfin, pleins de péripéties poignantes, ne constituent-ils pas le plus beau cadre qu'un romancier pût imaginer? Pourquoi faut-il que cette noble vie ait été fauchée au moment où la gloire et la fortune lui souriaient? Du moins le souvenir en restera fixé dans le cœur des nombreux amis qui ont rendu, le 17 janvier 1883, à Pont-de-Vaux (Ain), un hommage mérité à l'intrépide explorateur, dont le nom demeurera attaché à l'histoire de la découverte et de l'exploitation des gisements aurifères de Wassaw. Le nom de Bonnat's Hill a été officiellement donné aux établissements de la compagnie minière française de la Côte d'Or, sur la crête de la colline de Taquah.

L'AFRIQUE. Choix de lectures de géographie, de résumés, d'analyses, de notes explicatives et bibliographiques, par *L. Lanier*. Paris (veuve Eugène Belin et fils), 1884, un fort vol., in-12, 920 pages avec 51 gravures et 41 cartes; 6 fr. — Les livres de classe, destinés à l'enseignement de la géographie, pèchent d'ordinaire par une grande sécheresse. On veut être clair, se borner à des indications sommaires, pour ne pas surcharger la mémoire de l'élève, et l'on rend un précis aride à force de concision. Le plus souvent on élague les sujets qui intéresseraient le plus : mœurs, institutions, coutumes des peuples, commerce, industrie, en un mot, ce qui constitue la vie des sociétés. C'est au maî-

[1] On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

tre, dit-on, d'expliquer les vagues aperçus du manuel; à l'élève, de lire de bons ouvrages en dehors des heures de classe, et de compléter son instruction. Mais le choix des lectures est difficile; puis, comment suivre les progrès si rapides de la géographie? comment connaître tous les livres qui paraissent et dans chacun desquels il y aurait quelque chose à glaner? Cette œuvre exige évidemment trop de temps pour pouvoir être accomplie par les instituteurs et leurs élèves, aussi commence-t-on à faire des anthologies géographiques spécialement destinées aux écoles. MM. Raffy, Cortambert, Blanc, ont ouvert une voie féconde dans laquelle M. Lanier les suit avec succès.

Puisant les éléments de son « Choix de lectures » dans les ouvrages originaux des derniers explorateurs et dans les meilleures revues, il a laissé parler les voyageurs et les savants eux-mêmes, ne prenant de leurs descriptions que les morceaux les mieux écrits et les mieux pensés, élaguant les récits imaginaires, les tableaux fantastiques ou inexacts. Il a cherché, en un mot, à donner à ses lecteurs des connaissances solides, tout en les récréant. Des notes explicatives, des analyses, complètent le sens des citations, qui sont précédées de résumés, de notions de géographie physique et politique, que, pour notre part, nous trouvons encore trop longs, puisque l'ouvrage n'est pas destiné à remplacer un manuel, mais à en faciliter l'étude. En revanche, nous considérons comme excellente, l'idée d'avoir placé à la fin de chaque chapitre une bibliographie des ouvrages les plus remarquables et des meilleurs articles périodiques parus dans les trente dernières années. Ce répertoire commode évitera aux maîtres de longues et ennuyeuses recherches qui, bien souvent, n'aboutissent pas [1]. Des gravures, malheureusement en trop petit nombre, sont semées çà et là dans le texte. Quant aux cartes, elles sont bonnes en général; quelques-unes, cependant, auraient dû être mises à jour, ainsi celle des Grands-Lacs, qui fait communiquer le Tanganyika avec le Nil-Alexandra; celle de l'Abyssinie, qui donne au lac Tzana une forme aujourd'hui reconnue fausse.

Quoi qu'il en soit, nous ne saurions trop recommander aux instituteurs l'achat de cet ouvrage, au moyen duquel il feront passer à leurs élèves bien des heures de délassement.

Association internationale du Congo. Mémoire sur les observations météorologiques faites à Vivi (Congo inférieur), et sur la climatologie de

[1] Nous avons été surpris de ne trouver nulle part la mention de notre journal, qui, par sa spécialité, aurait dû, semble-t-il, attirer l'attention de l'auteur.

la côte sud-ouest d'Afrique en général, par *A. von Danckelmann,* Dr Phil. Berlin (A. Asher et Co), 1884, in-4o, 92 pages avec gravures et carte. — Ouvrage intéressant, rempli de chiffres, et d'où la sécheresse est exclue, grâce au texte qui explique et résume les résultats obtenus. Il y est joint deux gravures, représentant la station de Vivi, et la carte de l'Afrique équatoriale par Chavanne dont nous avons déjà parlé.

Les observations faites à Vivi peuvent fournir une base sûre, pour apprécier les conditions de température de la contrée si découpée où coule le Congo, entre Stanley-Pool et l'Océan. Située sur une colline, à 113m environ au-dessus de la mer, la station jouit d'un climat chaud, sans être cependant aussi brûlant que la proximité de l'équateur pourrait le faire croire. Le minimum de température observé, de mai 1882 à juillet 1883, a été de 12°, le 29 juillet 1882; le maximum, de 36°, le 5 novembre. La température du sol, fournie par un thermomètre placé à 0m,25 de profondeur, a varié de 24° à 26°,3 ; celle de l'eau du Congo, de 24°,6 à 28°,9. Quant aux pluies, il en est tombé en tout un mètre pendant les 86 jours pluvieux de l'année; des observations faites sur d'autres points de la région occidentale accusent une moyenne plus forte pour le Gabon (2m,5; 150 jours pluvieux), et plus faible, pour Loanda (0m,3; 30 jours pluvieux). La ville même de Mossamédès ne reçoit presque jamais de pluie.

Le substantiel mémoire de M. von Danckelmann donne encore de précieuses informations sur l'état du ciel, qui, pendant la saison sèche, est gris de plomb et voilé, jusqu'à 15° ou 20° au-dessus de l'horizon, par la vapeur et la fumée se dégageant des incendies répandus en grand nombre dans la prairie, sur la direction et la force du vent, sur les orages, etc.

Il faut espérer que, par suite du développement de la civilisation dans la région équatoriale, il s'y établira une chaîne d'observatoires météorologiques qui fourniront des documents suivis sur le climat de cette contrée. La comparaison de ces résultats avec ceux obtenus dans les stations des zones tempérées et glaciales présentera une grande utilité, car elle permettra de suivre pas à pas, de l'équateur au pôle, les grands courants atmosphériques, et de perfectionner les théories relatives à la circulation des vents, à la distribution des pluies, etc.

Le Zaïre et les contrats de l'Association internationale par C. *Magalhaes.* Lisbonne (Typ. et lit. de Adolpho, Modesto et Co), 1884, in-8, 32 pages. — L'auteur de cette brochure, qui n'est que la reproduction d'une conférence faite le 21 juin 1884, devant la Société de

géographie de Lisbonne, est le commandant de la canonnière, le *Bengo*, qui a joué, comme on le sait, un certain rôle dans les événements dont la côte du Congo a été récemment le théâtre. Défendant les intérêts de son pays, il parle des factoreries portugaises établies au nord du Zaïre et sur ce fleuve même, et en évalue le nombre à 70; d'autre part, il avoue qu'il ne s'en trouve pas une seule au sud du fleuve jusqu'à Ambriz, ce qui n'empêche pas le portugais, que les indigènes appellent la langue des blancs, d'être le seul idiome employé dans les rapports commerciaux. Après avoir montré que les rapides du Quilou et du Congo empêchent les voies projetées par Brazza et Stanley pour atteindre Stanley-Pool, d'être praticables, et réduit la fameuse route de Stanley, le long des cataractes, à une simple bande de terrain débarrassée d'herbes sur 6 à 8 mètres de largeur, M. Magalhaes veut aussi donner une solution au problème, et propose d'établir un chemin de fer, du Pool à Loanda, par San-Salvador. Il fait ensuite, à un point de vue tout portugais, le récit abrégé des essais de colonisation française et belge, et termine par quelques mots sur la situation peu brillante de la Guinée portugaise.

Essai de grammaire en langue yoruba. Lyon (Séminaire des missions africaines), 1884, in-8°, 117 p. — Les missionnaires, les voyageurs et les philologues utiliseront cet ouvrage autographié, que l'auteur appelle modestement un Essai, mais que l'on peut regarder comme la grammaire complète d'une de ces nombreuses langues africaines si intéressantes. Les missionnaires protestants, S. Crowther, Bowen et Wood en ont déjà donné la grammaire et le dictionnaire. Pensant que nos lecteurs n'attendent pas de nous une étude détaillée de l'alphabet, de la formation des mots, de la grammaire, de la syntaxe yoruba, nous nous bornerons à signaler ce livre et à dire qu'il s'agit d'une langue agglutinante et monosyllabique. C'est une vraie langue et non un dialecte, car les racines et les procédés de formation des mots permettent de rendre la pensée sous toutes ses formes. Loin d'être formée d'un chaos de sons durs et discordants, comme c'est le cas pour le langage dahoméen, elle est au contraire, dit l'auteur, riche, harmonieuse, parfaitement organisée et d'une grande douceur.

Fétichisme et féticheurs, par le *R. P. Baudin*. Lyon. (Séminaire des Missions africaines), 1884, in-8°, 112 p. avec gravures. — Les missionnaires catholiques de la côte de Guinée ne se contentent pas de convertir les indigènes au christianisme; ils étudient de près la religion des

nègres, observent les prêtres qui la pratiquent, et il paraît que, dans ce domaine, il y a encore bien des découvertes à faire. Sous le culte grossier et cruel qui attriste l'Européen, se cache un ensemble de doctrines où le spiritualisme tient une large place. A la base se trouve la croyance fondamentale en un Être suprême, Créateur de l'univers ; puis vient la nombreuse suite des autres divinités qui rappellent le polythéisme des peuples anciens. Dans le fétichisme qui, à travers toute l'Afrique équatoriale est partout le même, avec des noms différents pour les idoles, suivant les pays, on est étonné de retrouver de frappantes analogies avec le système mythologique de l'ancienne Égypte. C'est de là qu'est venue cette demi-civilisation, qui s'est répandue chez les peuples de la région centrale et que les guerres leur ont fait perdre en grande partie. Le paganisme des noirs n'a pas été créé par eux ; ils l'ont reçu du Nord, et les coutumes qu'ils ont conservées, les doctrines qu'ils professent aujourd'hui, ne s'accordant guère avec l'état barbare dans lequel ils se trouvent, montrent qu'ils sont en pleine décadence.

En Algérie. Trois mois de vacances, par *Kohn-Abrest,* Paris (Ch. Delagrave), 1884, in-8°, 188 pages, avec gravures, fr. 1.20.—On pourrait diviser cet ouvrage en deux parties distinctes : 1° le récit du voyage et la description géographique ; 2° un aperçu historique sur la conquête de l'Algérie et les diverses guerres dont elle a été le théâtre. Rien n'est plus intéressant que de suivre M. Kohn-Abrest, et de visiter successivement avec lui, Alger, Bouffarik, Blidah, les bains de Hammam-Rira, où M. Arlès-Dufour a ressuscité une partie de l'Algérie romaine, puis Oran et Tlemcen, et enfin Constantine et la région côtière orientale. La narration se lit sans peine, car à chaque pas le voyageur fait une remarque originale et fait toucher du doigt, par le parallèle qu'il établit entre l'état de l'Algérie il y cinquante ans et la situation actuelle, les progrès immenses accomplis en si peu de temps, pour en tirer cette conclusion, qu'il faut renoncer à l'habitude de contester à la race française toute aptitude à la colonisation. La seconde moitié du volume est consacrée au récit de l'établissement de la domination française, qui a déjà été si souvent fait, mais que l'on relira avec plaisir, et où l'on trouvera des vues originales et bien des détails peu connus. M. Kohn-Abrest a un véritable talent de narrateur et nous l'engageons vivement à poursuivre ses promenades dans d'autres régions de l'Afrique française.

Madagascar, par *Louis Paulliat.* Paris (Calmann-Lévy), 1884, in-8°, 144 pages, 3 fr. — Cette brochure mériterait plutôt le nom d'Histoire

de la colonisation française à Madagascar, puisque, à part quelques lignes de la préface, il n'y est question, ni de la géographie physique ou politique, ni de l'étude des richesses de l'île. L'auteur se borne à faire le récit des diverses tentatives de la France pour s'établir sur la Grande-Terre, de 1642, date de la concession accordée par Richelieu à la compagnie Rigault, jusqu'à notre époque. Il divise cette période en trois parties : la première, de 1642 à 1816, comprend entre autres les fameux essais de colonisation de Bényowsky, à la fin du siècle dernier ; la deuxième, de 1816 à 1845, et la troisième, de 1845 à nos jours. Les derniers chapitres sont consacrés aux événements récents, que M. Paulliat conduit jusqu'au bombardement de Tamatave. Pour lui, l'inefficacité des moyens de coercition employés jusqu'ici étant suffisamment constatée, une marche sur Tananarive pourrait seule amener les Hovas à composition. La narration bien menée, présente un intérêt soutenu. Quant au ton général du livre, il nous suffira de dire qu'il est dédié à la mémoire de l'amiral Pierre, bien connu pour l'énergie avec laquelle il a défendu les intérêts français.

La Tunisie. Son passé et son avenir, par *P.-H. Antichan,* Paris (Ch. Delagrave), 1884, in 8°, 298 pages avec illustrations, fr. 2.90.—On a tant écrit, ces dernières années, sur l'expédition tunisienne, que le sujet semble épuisé, mais M. Antichan, qui nous la raconte par le menu, a su introduire dans son récit des détails inédits qui en rendent la lecture fort attachante. Du reste, son livre ne se borne pas à cette narration. Dans la première moitié du volume, il fait l'histoire de la Tunisie, c'est-à-dire celle des invasions successives des Phéniciens, des Romains, des Vandales, des Arabes et des Turcs, et il arrive à cette conclusion, que, si la Tunisie a été si souvent conquise, c'est à cause des richesses de son sol, qui excitaient la convoitise des peuples du bassin méditerranéen. Puis, abordant directement l'expédition française, il nous parle des fameux Kroumirs, à l'existence desquels il croit parce qu'ils ont été signalés par des voyageurs sérieux, de leur pays et de leur genre de vie. Le récit de la rivalité des deux consuls italien et français, de la campagne de 1881, de la marche du général Bréart de Bizerte à la Manouba, et de la conclusion du traité de Kassar-Saïd, fait d'après les derniers documents, ne contredit cependant sur aucun point essentiel ce qui avait été écrit précédemment sur ce sujet. Enfin l'auteur termine en donnant son opinion sur la réorganisation de la Tunisie. Il demande, en particulier, la création d'une armée coloniale, desideratum si souvent formulé, l'agrandissement du port de Bizerte et la mise à exécution du projet Roudaire.

ÉCHANGES

Sociétés de géographie.

Amsterdam. Anvers. Berlin. Brême. Bruxelles.
Constantine. Douai. Francfort s/M. Greifswald. Halle.
Hambourg. Iéna. Le Caire. Leipzig. Lille.
Lisbonne. Lyon. Madrid. Marseille. Montpellier.
Nancy. New-York. Oran. Paris.
Rochefort. Rome. Rouen. Vienne.

Sociétés de géographie commerciale.

Berlin. Bordeaux. Paris. Porto. Saint-Gall.

Missions.

Journal des missions évangéliques (Paris).
Bulletin missionnaire (Lausanne).
Missions évangéliques au XIXme siècle (Neuchâtel).
Journal de l'Unité des Frères [moraves] (Peseux).
Missions catholiques (Lyon).
Missions d'Afrique (Alger).
Annales de la propagation de la foi (Lyon).
Missions-Blatt (Barmen).
Berliner Missions-Berichte (Berlin).
Heidenbote (Bâle).
Evangelisches Missions-Magazin (Bâle).
Calwer Missions-Blatt (Calw).
Allgemeine Missions-Zeitschrift (Gütersloh).
Glaubensbote (Bâle).
Africa (Londres).
La Nigrizia (Vérone).
Church missionary Intelligencer and Record (Londres).
Missionary Herald (Boston).
American Missionary (New-York).
Foreign Missionary (New-York).
Regions beyond (Londres).
Chronicle of the London Missionary Society (Londres).
Monthly Record of the Free Church of Scotland (Edimbourg).
Missions Field (Londres).
Church of Scotland home and foreign Missionary Record (Edimbourg).
Missionary Record of the united presbyterian Church (Edimbourg).
Central Africa (Londres).
Woman's foreign missionary Society (Philadelphie).

Divers.

Exploration (Paris).
Moniteur des Colonies (Paris).
Bulletin des Mines (Paris).
Bulletin de l'Association scientifique algérienne (Alger).
Bulletin du Comice agricole (Médéa).
Bulletin de l'Académie d'Hippone (Bone).
Bulletin de renseig. coloniaux (Paris).
Revue géographique internationale (Paris).
Le Mouvement géographique (Bruxelles).
Handels-Zeitung (Saint-Gall).
Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik (Vienne).
Mittheilungen der afrikanischen Gesellschaft in Deutschland (Berlin).
Oesterreichische Monatsschrift für den Orient (Vienne).
Zeitschrift für wissenschaftliche Geographie (Lahr).
Aus allen Welttheilen (Leipzig).
Deutsche Kolonialzeitung (Francfort s/M).
Chamber of Commerce Journal (Londres).
African Times (Londres).
Antislavery Reporter (Londres).
Aborigine's Friend (Londres).
African Repository (Washington).
Observer (Monrovia).
Esploratore (Milan).
Cosmos (Turin).
Bollettino della Societa africana d'Italia (Naples).
Esplorazione (Naples).
Marina e Gommercio, e Giornale delle colonie (Rome).
Boletin de la Exploradora (Vitoria).
Africa oriental (Mozambique).
O Africano (Quilimane).
Jornal das colonias (Lisbonne).
As colonias portuguezas (Lisbonne).
Revista de Estudos Livres (Lisbonne).
Réveil du Maroc (Tanger).

AUTRES PUBLICATIONS CONSULTÉES

Tour du monde (Paris).
Revue de géographie (Paris).
Revue maritime et coloniale (Paris).
Indépendant (Constantine).
Moniteur de l'Algérie (Alger).
Dr A. Petermann's Mittheilungen (Gotha)
Proceedings of the royal geographical Society and monthly Record of geography (Londres).
Natal Mercury (Durban).
Cape Argus (Cape-Town).
West African Reporter (Sierra Léone)

Etc., etc.

SOMMAIRE

OUVRAGES REÇUS :

C. Magalhaes. Le Zaïre et les Contrats de l'Association Internationale. — Lisbonne (typ. et lit. de Adolpho, Modesto et Cª), 1884, in-8°, 32 p.

Essai de grammaire en langue yoruba. — Lyon (Séminaire des missions africaines), 1884, in-8°, 117 p.

Fétichisme et Féticheurs, par le R. P. Baudin. — Lyon (Séminaire des missions africaines), 1884, in-8°, 112 p. illustr.

En Algérie. Trois mois de vacances, par Kohn-Abrest, avec illustrations. — Paris (Delagrave), 1884, in-8°, 188 p. Fr. 1.20.

La Tripolitaine et l'Égypte, par Kohn-Abrest, avec illustrations. — Paris (Delagrave), 1884, in-8°, 188 p. Fr. 1.20.

La Tunisie. Son passé et son avenir, par P.-H. Antichan. — Paris (Delagrave), 1884, in-8°, 298 p. avec gravures. Fr. 2.90.

Louis Paulliat. Madagascar. — Paris (Calmann-Lévy), 1884, in-8°, 144 p. Fr. 3.

L'Égypte. Son avenir agricole et financier, par Félix Paponot. — Paris (Baudry et Cᵉ), 1884, in-8°, 240 p. et planches. Fr. 10.

C.-G. Büttner. Das Hinterland von Walfisch-bay und Angra-Pequena.—Heidelberg (Carl Winter's Universitäts-Buchhandlung), 1884, in-8°, 124 p. Marks 2.

Genève. — Imprimerie Charles Schuchardt.

GENÈVE
H. GEORG, LIBRAIRE-ÉDITEUR
MÊME MAISON A BALE ET A LYON

L'AFRIQUE

EXPLORÉE ET CIVILISÉE

JOURNAL MENSUEL

DIRIGÉ PAR

M. Gustave MOYNIER

Membre de la Commission internationale de Bruxelles pour l'exploration et la civilisation de l'Afrique centrale; membre correspondant de l'Académie d'Hippone, et des Sociétés de géographie de Marseille, de Nancy, de Loanda et de Porto.

RÉDIGÉ PAR

M. Charles FAURE

Secrétaire-Bibliothécaire de la Société de géographie de Genève, membre correspondant des Sociétés de géographie de Lisbonne, de Loanda, de Porto, de Saint-Gall et de Berne.

L'Afrique paraît le premier lundi de chaque mois, par livraisons in-8° d'au moins 20 pages chacune; le texte est accompagné de cartes, chaque fois que cela paraît nécessaire.

Le prix de l'abonnement annuel, **payable d'avance**, est de **10 francs**, port compris, pour tous les pays de l'Union postale (première zone); pour les autres, 11 fr. 50.

Tout ouvrage nouveau relatif à l'Afrique, dont il est envoyé deux exemplaires à la Direction, **a droit à un compte rendu.**

Adresser tout ce qui concerne la **rédaction** à **M. Gustave Moynier, 8, rue de l'Athénée, à Genève (Suisse).**

S'adresser pour les abonnements à l'éditeur, M. H. Georg, à Genève ou à Bâle.

On s'abonne aussi :

Dans tous les bureaux de poste de la Suisse.
Chez MM. Ch. DELAGRAVE, libraire. 15, rue Soufflot, à Paris.
MUQUARDT, libraire de la Cour, 45. rue de la Régence, à Bruxelles.
DUMOLARD frères. libraires. Corso Vittorio Emmanuele, 21. à Milan.
F.-A. BROCKHAUS, libraire, Querstr., 29, à Leipzig.
L. FRIEDERICHSEN et Cie, libraires, Admiralitätsstr, 3/4, à Hambourg
Wilhelm FRICK, libraire de la Cour, Graben 27, Vienne (Autriche).
TRUBNER et Cie, libraires, Ludgate Hill. 57/59. à Londres E. C.
Et chez les principaux libraires de tous les pays.

AVIS. — *Nous mettons à la disposition de nos nouveaux abonnés, au prix de 12 fr. chacun, un certain nombre d'exemplaires complets de la IIme, de la IIIme et de la IVme année. La Ire est épuisée.*

BULLETIN MENSUEL (*3 novembre 1884.*)[1]

M. Soleillet est arrivé du **Choa** à Obock, d'où il rentrera en France. Avant d'être reçu en audience de congé par Ménélik, il a eu la satisfaction de voir arriver à Ankober, et sous la direction de M. Léon Chefneux, une caravane à laquelle s'étaient joints le capitaine Longbois, envoyé par le président de la République française pour remettre au roi une lettre et des présents, ainsi que pour déterminer le cours de l'Haouasch, et le capitaine Pinot avec un convoi de marchandises diverses. Quant à la station d'**Obock**, les grandes chaleurs de l'été et la rareté de la main-d'œuvre indigène ont créé de grandes difficultés à ceux qui sont chargés d'y établir le fort, le parc à charbon, le phare et l'appontement décrétés par le gouvernement français. L'eau potable, abondante après la saison des pluies, est devenue extrêmement rare. Le jardinage, qui avait tout d'abord donné d'excellents résultats, a dépéri. La main-d'œuvre indigène a diminué par suite de l'adoption de certaines mesures fiscales, dont le résultat a été d'éloigner du nouveau port bien des gens qui n'auraient pas mieux demandé que de le fréquenter. L'occupation par l'Angleterre, de Berbera et de Zeïla, sur la côte du pays des Somalis, a engagé la France à faire occuper **Tadjoura**, sur la baie de ce nom, un peu au sud-ouest d'Obock. M. Soleillet y a planté l'année dernière le drapeau français, et a fait reconnaître le chef du pays, Abou-Bekr, comme protégé français. C'est par Tadjoura que passent tous les voyageurs qui, d'Obock, se rendent dans l'intérieur, au Choa en particulier.

M. Hanford, missionnaire à **Frere Town**, rapporte à la *Church Missionary Intelligence*, que les maux causés par la **famine** augmentent chaque jour. « La vue des gens affamés qui se présentent à ma porte, » écrit-il, « est désolante. Pas de jour où il n'en vienne de Rabaï ou d'autres lieux. Ils arrivent ici pour chercher du travail, gagner quelque argent, et aussi pour relever quelques mangues qui tombent constamment des arbres, et qui, dans ce temps de disette, sont la propriété commune. Je dois dire que nos gens sont très bons pour eux; ils leur donnent non seulement un gîte pour la nuit, mais encore souvent une partie des mets de leur table. Pareille famine ne s'est pas vue depuis

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

trente ans au moins. La principale cause en est le fait que la seconde récolte a manqué, faute des dernières pluies. Beaucoup ont été réduits à une telle extrémité qu'ils ont été obligés de se servir du grain réservé pour les semailles; ils n'ont donc pas pu semer, aussi le prix des vivres sera-t-il très élevé pendant douze mois encore. L'alimentation consiste en toute espèce de racines, d'herbes, etc., d'où résultent quantité de cas de maladie, surtout de dysenterie. » M. Hanford s'est rendu à Kamlikeni, la station missionnaire du Giriama, et, à propos de cette excursion, il ajoute : « A mesure que nous avançons, nous voyons passer, les unes après les autres, des familles avec leur avoir, se rendant, elles ne savent où, en quête de quelques vivres. Les pauvres mères et enfants sont si décharnés qu'on peut compter leurs côtes; prêts à tomber d'épuisement, ils sont dans un tel état de prostration qu'ils passent auprès de nous sans faire attention à nous, comme s'ils ne nous apercevaient pas. Des centaines périront, car même si la pluie arrivait enfin, ce serait trop tard pour sauver les récoltes. Tout ce qui pouvait être mangé, y compris les racines, a été consommé; beaucoup n'ont pas même la force de prendre une bêche pour chercher quelque racine. »

La station de **Liendwé**, de la Société des Missions de Londres, où le capitaine Hore préside à la reconstruction du vapeur, la *Bonne-Nouvelle*, transporté par sections au sud du Tanganyika, a aussi souffert de la famine, ensuite des incursions faites aux alentours par les Wangwana et les Arabes. Les indigènes ont dû vivre de racines; un grand nombre d'entre eux ont été vendus comme esclaves aux trafiquants, en échange de vivres, en sorte qu'il en est peu resté auprès des missionnaires. Cependant ceux-ci ne doutent pas, qu'avec le temps, le pays qui est très fertile ne se repeuple. Quelques natifs ont construit leurs huttes dans le voisinage du chantier où l'on remonte le vapeur, disant qu'ils se sentent en sécurité pendant que les blancs résident auprès d'eux. Des chefs ont envoyé leur bétail à la station pour qu'il y fût protégé, ce qui prouve que les missionnaires ont gagné la confiance des indigènes. A mesure que le montage du vapeur avance, ils sont extrêmement surpris de cette œuvre énorme; il en vient de loin, avec leurs chefs, pour le voir; au premier abord ils sont comme stupéfaits; ce qui les étonne le plus, c'est que l'on ait l'idée de faire flotter sur l'eau une telle masse de fer, et ils supposent que les missionnaires ont pour cela des moyens qui tiennent de la magie.

M. le consul **O'Neill**, parti en avril de Mozambique, pour le Zambèze et le Chiré, afin d'aider au capitaine Foot, consul du district du Nyassa,

à rétablir la paix sur le Chiré, a gagné la station de **Blantyre** par une route de terre entièrement nouvelle. Quittant le Chiré à Chironji, par 16°57' lat. sud, il a passé à l'est des districts des Ma-Kololo, révoltés ensuite de la mort de leur chef Chipitoula, et il a relevé, par des observations astronomiques, la position de plusieurs localités : Mlolo, Manasomba et Milanji. A Blantyre il a décidé de faire une série d'observations, pour en fixer la longitude exacte, afin d'avoir un méridien dans l'Afrique centrale orientale, fait de la plus haute importance, pense-t-il, pour le relevé de cette région [1]. Le capitaine **Foot** écrivait de Blantyre, le 8 juillet, que ses négociations avec les Ma-Kololo, pour la réouverture du Chiré, étaient en bonne voie, mais que les troubles de ce district l'avaient empêché de faire, comme il l'avait compté, un voyage au Tanganyika. En mars il avait fait, à l'ouest et au nord du Chiroua, une excursion dans laquelle il était monté au sommet du mont Chaoni, à 1300^m d'altitude, d'où il avait vu le lac Chiouta, découvert peu auparavant par M. O'Neill. « La vue dont on jouit de ce sommet, » écrit-il, « est très étendue; elle embrasse le Chiré, les lacs Pamalombé et Nyassa, le pic Mangoche, au nord, le mont M'langi, à 100 kilom. au sud, Zomba au S.-O., avec la silhouette des montagnes au delà du Chiroua, dont les eaux s'étendent presque au pied du spectateur. Le climat de ces hauteurs convient à la santé des Européens. » — Malheureusement depuis le retour de cette excursion, M. Foot a été pris d'un accès de fièvre auquel il a succombé.

M. **W. O. M'Ewan**, chargé de diriger, après la mort de M. J. Stewart, la construction de la route du Nyassa au Tanganyika, est arrivé à Chironji, sur le Chiré, à bord de la *Lady Nyassa*, après avoir été retenu près de la côte pendant plus de deux mois, par l'état d'insurrection où se trouvait le pays. Les esprits paraissant se calmer, il avait pu se mettre en route, et espérait arriver à Blantyre le 26 juillet. Préparé avant son départ aux observations astronomiques, par les soins de la Société de géographie de Londres, il pourra déterminer d'une manière précise la position des lieux importants qu'il visitera.

Dans l'Assemblée générale de la Société coloniale allemande tenue à

[1] Nous pensons que la détermination exacte de la position de Blantyre, d'après le méridien de Greenwich, adopté récemment à Washington comme méridien initial par la grande majorité des États civilisés, serait suffisante.

En ce qui nous concerne, nous nous conformerons, pour l'indication des longitudes, à la décision du Congrès de Washington.

Eisenach, le 21 septembre dernier, M. Lüderitz a fourni des renseignements précis sur le but de la dernière expédition qu'il a envoyée pour explorer le territoire qu'il a acquis au nord du fleuve Orange, et nommé aujourd'hui le Lüderitzland. Elle essaiera d'abord d'entrer dans le fleuve, dont la barre passait jusqu'ici pour infranchissable. Dans un voyage qu'il fit l'année passée à **Angra-Pequena,** le capitaine de la canonnière le *Nautilus* exprima un avis contraire, auquel se rangea le commandant de la *Meta*, les cartes marines de cette partie de la côte étant défectueuses, par suite du peu d'intérêt qu'on attachait à cette région. M. Lüderitz a voulu, au mois de février de cette année, essayer de franchir cette barre, avec la *Meta* qui ne tire que 2m d'eau, mais le vent du S.-E., qui soufflait alors violemment, ne lui permit pas d'approcher de la côte. L'expédition actuelle composée de M. Pohle de Freyberg, du Dr Ad. Schenck de Bonn, du Dr Schinz de Zurich, et de M. de Jongh d'Amsterdam, plus six mineurs de Freyberg, devra, si elle peut forcer la barre de l'Orange, remonter le fleuve aussi haut qu'elle le pourra et en explorer la rive septentrionale. A cet effet elle est pourvue d'instruments, de tentes, de vivres, d'armes et d'articles d'échanges pour les indigènes. M. Lüderitz a appris que la rive septentrionale de l'Orange est riche en fourrage, en gibier, et que les tribus indigènes qui l'habitent élèvent de grands troupeaux de bestiaux. Il y a en outre des exploitations d'or d'alluvion. Dans tous les cas, il sera possible de commencer à cultiver le sol dans le voisinage du fleuve. Lorsque cette rive aura été explorée en tous sens, surtout au point de vue minéralogique, l'expédition débarquera sur tous les points abordables, et entreprendra, aussi loin qu'elle le pourra, l'exploration de l'intérieur du pays. — Outre le fer et le cuivre, dont plusieurs gisements se trouvent près de la côte, il existe près de Pomona un gisement de plomb argentifère. L'exploration dira quelle en est la puissance, et si l'exploitation en serait rémunératrice. MM. Pohle et Schenck exploreront soigneusement les gisements de minerais, pendant que M. Schinz s'occupera surtout de la flore. Les mineurs entreprendront des sondages, et M. de Jongh, qui sait un peu la langue des Namaquas, servira d'interprète, nouera des relations commerciales avec les indigènes, et éventuellement pourvoira à la fondation ultérieure de factoreries. Sur la route d'Angra-Pequena à Béthanie, M. Lüderitz connaît 11 sources. Le plateau de Tsirup paraît avoir été autrefois un bassin lacustre; le terrain consiste en une argile rouge; si l'on peut y forer des puits, peut-être l'agriculture pourra-t-elle y prospérer. La pluie y tombe rarement, mais lorsque le sol en reçoit quelque peu il se transforme

en un vaste tapis d'herbe et de fleurs, qui témoigne de sa grande fécondité. Les jardins de Béthanie, arrosés par des canaux dont l'eau est prise de la rivière qui y passe, produisent en abondance du maïs, de l'orge, des citrouilles, des figues, des bananes et du vin.

Pour obvier au manque d'eau, M. Lüderitz enverra prochainement, avec son brick le *Tilly*, une nouvelle expédition, pour creuser des puits artésiens, d'abord dans le voisinage d'Angra-Pequena, puis, dans l'intérieur le long du chemin de Béthanie. Si ce forage réussit, on pourra songer à la colonisation. Quant à l'exploration minière, l'ingénieur Prescher a trouvé, dans une vallée pourvue d'eau et d'une herbe abondante, un gisement où le minerai de cuivre est à découvert sur une superficie de 2 milles carrés anglais, et contient 57, 18 °/₀ de cuivre; il en a trouvé deux autres d'une épaisseur de 2 à 5^{m}.

Nous résumons ici les dernières nouvelles fournies par le *Mouvement géographique* de Bruxelles, sur les travaux des explorateurs belges dans le bassin du **Congo**. Sur le bas-fleuve, le Dr Van den Heuvel va quitter Banana, reconduisant à Zanzibar sur la *Ville d'Ostende*, voilier de l'Association internationale, 150 Zanzibarites dont le terme de service est expiré. — MM. J. Chavanne et Zintgraff ont entrepris l'exploration du Mpozo, affluent du Congo, et espéraient pouvoir le remonter jusqu'à San-Salvador. — A Isanghila est arrivée la caravane de 600 hommes qui transporte le *Stanley* à Léopoldville; le steamer remonté et mis à flot ira par eau jusqu'à Manyanga. — Dans cette dernière localité a passé un détachement de l'expédition de Brazza commandé par le lieutenant Dolizie, aidé de deux adjoints. Il se composait de vingt soldats algériens et de vingt-cinq indigènes; il venait de Loango, et conduisait à Stanley-Pool un fort ravitaillement pour la mission française. Le voyage de Stéphanieville au Congo avait été des plus difficiles et contrarié par la désertion de presque tous les porteurs. Près de M' Pambo, sur la Loudima, ils avaient été forcés d'abandonner plus de 200 charges, n'ayant plus d'hommes pour les transporter. Le commandant de la station de Manyanga les reçut fort bien, et s'efforça de les tirer d'embarras pour qu'ils pussent aller promptement ravitailler M. de Brazza qui attendait leur convoi avec impatience.— En amont de Stanley-Pool, sir Francis de Winton a visité, à bord du *Peace*, vapeur de la mission baptiste, et en compagnie de MM. Comber et Grenfell les stations de Kimpoko, Msouata et Kouamouth. Ensuite il a exploré le **Quango**, dont il a remonté le cours pendant cinq jours. A son embouchure il a une direction N.-E., une largeur d'environ 350^{m} et une profondeur moyenne de 9^{m}. La rive droite est habi-

tée par la tribu des Ba-Feimo; on n'y rencontre aucun village important avant d'arriver à Mbo, à 50 kilom. du confluent du Quango et du Congo. Les habitants en sont très pacifiques. Au delà de Mbo la rivière s'élargit; de grandes îles basses et sablonneuses apparaissent et ne laissent entre elles que d'étroits canaux, accessibles seulement à des steamers d'un faible tirant d'eau. Le troisième jour l'expédition atteignit le grand village de Mbousie, d'une étendue de 4 kilomètres, habité par des indigènes de la tribu des Wa-Bouma. Leur chef actuel est une femme nommée Monakobé, qui accueillit les voyageurs avec empressement et leur offrit des terrains pour l'établissement d'une station. Les Wa-Bouma sont pêcheurs et marchands; ils vont jusqu'à Stanley-Pool pour y échanger leurs produits contre des étoffes et autres marchandises européennes. En amont de Mbousie, le Quango se bifurque; la branche qui vient du S.-E. est le Quango proprement dit; celle qui descend du N.-E. sort du lac Léopold II, découvert par Stanley en 1882. — Près de la station de Kouamouth, M. de Winton a passé sur la rive droite du Congo, et a rendu visite à Savorgnan de Brazza à N'Ganchou, puis, quittant le *Peace* et les deux missionnaires anglais qui continuaient leur voyage vers le haut-fleuve, il est revenu à Léopoldville le 19 juillet. — M. Glaive, chef de la station de Loukoléla, a rencontré près de sa station un vaste terrain d'une étendue de plus d'un hectare, entièrement couvert de caféiers sauvages. — A la mort du grand chef Seko-Tounghi, le *moucounzi* d'Ibouga-Wangata, grand village situé près de la station de l'Équateur, les habitants de la localité se réunirent en assemblée solennelle et élurent pour chef des Ba-Koumbé, le lieutenant Van-Gèle, commandant de ce poste, preuve du bon accord qui existe entre lui et les indigènes. D'après des renseignements fournis par M. Van-Gèle, l'Ikélemba ne serait pas, comme on l'a cru jusqu'ici, sur le témoignage de Stanley, le plus considérable des affluents de la rive gauche du Congo. En amont de la station de l'Équateur, le Congo reçoit sur sa rive gauche deux affluents; c'est d'abord, à 5 kilom. de la station, le **Rouki**, et à 3 kilom. plus au nord, l'**Ikélemba**; or ce dernier n'est qu'un affluent d'une centaine de mètres à son embouchure, comme le Congo en compte beaucoup, tandis que le Rouki est large comme le Congo, et comme lui il est parsemé d'îles. Il contient toujours énormément d'eau. Stanley suppose que tous les principaux affluents de gauche du Congo sortent de vastes marais situés au nord du royaume du Mouata-Yamvo, et qui ne seraient autres que le lac Sankourou signalé par Cameron; ce seraient ces marais qui donneraient à toutes ces rivières la teinte noire qui caractérise leurs

eaux. Mais d'après le lieutenant Van-Gèle, le Rouki ne sort pas d'un lac; c'est du moins ce que lui a affirmé un indigène qui en a remonté le cours, et qui lui a rapporté les noms de 21 grands villages, situés, jusqu'à dix journées de marche, le long de sa rive gauche extrêmement peuplée. Le Rouki reçoit lui-même de nombreux cours d'eau, qui drainent une vaste région. Les éléphants sont nombreux dans le bassin des deux rivières. C'est sans doute à la proximité des embouchures des deux affluents qu'est due la double dénomination du seul cours d'eau marqué dans les cartes : Ikélemba-Ourouki.

Dans le bassin du **Quilou**, le lieutenant Spenser Burns, chef de la station de Rudolfstadt, a fait à l'intérieur une excursion de trois mois et exploré un territoire encore inconnu, habité par des Ba-Soundi. La chaîne de montagnes qui couvre le pays porte le nom de Cibemba-M'boko; elle renferme deux monts isolés dont la hauteur dépasse 1500^{m}, et d'où la vue s'étend sur toute la contrée d'alentour; M. Burns les a nommés Victor-Emmanuel et Humbert, et il les a inscrits sous ces noms dans la carte qu'il a envoyée à l'Association internationale de Bruxelles. La position approximative en est par 3°59′30″ lat S. et 13°37′20″ long. E. de Greenwich.

Enfin deux nouvelles stations ont encore été fondées dans la région du Quilou : la première, Arthurville, sur les bords du fleuve, et la seconde, Strauchville [1], sur un des affluents de gauche du Quilou.

Le Dr Ballay est rentré en France, après avoir quitté **Savorgnan de Brazza**, à Brazzaville, le 28 mai dernier. Il a remonté le Congo et l'Alima avec la chaloupe à vapeur, et rapporté une copie des lettres échangées entre de Brazza et les agents de l'Association internationale, au sujet du droit reçu de Makoko par l'explorateur français, d'occuper un point de la rive gauche du Congo. Brazzaville est situé sur la rive droite; mais, dit M. Ballay, les États de Makoko sont situés sur les deux rives, et le chef suprême avait accordé à de Brazza une concession à Kinchassa sur la rive gauche, village où le sergent Malamine résida dix-huit mois. Stanley ne voulut pas reconnaître cette concession, et prit possession de toute la rive gauche de Stanley-Pool, où il fonda quatre postes, protégés par une batterie de dix canons Krupp établie sur une hauteur qui commande le fleuve. De Brazza fit convoquer les chefs de la

[1] D'après la carte du Congo, de l'Équateur à l'Océan, établie par l'Institut national de géographie de Bruxelles, la chaîne de montagnes qui longe le Quilou, dans son cours moyen, a reçu le nom de monts Strauch.

rive gauche pour qu'ils reconnussent ses droits, en présence des agents de l'Association, afin que ceux-ci vissent bien que les indigènes agissaient de leur plein consentement. D'abord les agents belges ne voulurent pas venir ; puis de Brazza leur ayant déclaré que leur absence serait considérée comme un acquiescement à la reconnaissance de son droit, ils firent contester par leurs Zanzibarites et leurs interprètes noirs le sens des déclarations des indigènes inscrites au procès-verbal de la cérémonie. Il ne resta à de Brazza qu'à s'en référer à son gouvernement, et à faire savoir qu'il considérerait comme insulte au pavillon français toute violence tentée contre le village de Kinchassa, et l'affaire en resta là. Elle trouvera sa solution dans l'accord intervenu entre le gouvernement français et l'Association internationale, qui était alors ignoré à Brazzaville aussi bien qu'à Léopoldville.—Quant à l'état actuel de la mission de Brazza, elle compte douze stations établies du cap Lopez à Brazzaville, sans parler de celles de la côte qui relèvent maintenant directement du ministère de la marine ; elle a une chaloupe à vapeur sur le Congo, et en recevra bientôt une autre qui est en route. Les Adouma, peuplade de l'Ogôoué, qui peuvent fournir 1200 pagayeurs et qui auparavant n'avaient jamais voulu sortir du bassin de leur fleuve, ont passé, avec les conducteurs de l'expédition française, dans celui du Congo par l'Alima, et pris l'habitude de voyages qui serviront au développement du commerce dans cette région.

Après un temps assez long pendant lequel l'explorateur **Flegel** n'avait pu envoyer aucune lettre à la Société africaine allemande, il est arrivé lui-même à Berlin, où il a exposé à la Société de géographie les principaux faits de son dernier voyage au **Bénoué.** Parti de Ibi, il a été retenu trois mois à Wukari par la maladie, et en est reparti le 1er décembre 1882, pour traverser de nombreux affluents méridionaux du Bénoué, jusqu'à Katschka, où des querelles de chefs indigènes l'obligèrent de s'arrêter longtemps. Une guerre avait éclaté entre le chef de Ngaunderé, et celui de Gasaka, un de ses vassaux, sur le territoire duquel le suzerain, pour prélever le tribut, fit une incursion de laquelle il remporta un riche butin. Dans sa retraite cependant il fut attaqué, et perdit les esclaves qu'il emmenait, ainsi que les biens qu'il avait pillés. Ces circonstances empêchèrent Flegel de se rendre au Congo, ou tout au moins de regagner l'Océan directement comme il l'avait compté. Muni d'une lettre de recommandation du sultan de Sokoto, il se rendit à Bagnio qui, avec Ngaunderé et Tibati, est un des plus grands marchés d'ivoire de cette partie de l'Afrique. De Bagnio il

envoya des messagers au prince de Tibati, qui assiégeait différentes villes païennes, et qui lui refusa l'entrée de sa capitale, ensorte qu'il dut échanger le reste de ses marchandises contre de l'ivoire et se décider au retour. Près de Wassi il traversa pour la seconde fois la ligne de partage des eaux entre le Bénoué et le Cameroon, puis la région des sources des affluents de gauche du Bénoué, pour déterminer les limites méridionales du bassin de ce fleuve comme Rohlfs l'a fait au nord. Les affluents méridionaux sont, en allant de l'est à l'ouest, le Faro, le Taraba, le Kam, le Cogindongo, le Cogintaraba et le Coginkatoschema. Flegel suivit le Cogintaraba à partir de Beti, et le trouva navigable sur une centaine de kilomètres. Au sud du Bénoué s'étend, du N.-E. au S.-O., une chaîne de montagnes de 1300^m à 1600^m de hauteur moyenne. Les plus hauts sommets peuvent avoir de 2000^m à 2300^m ; toutefois le Gendorro peut bien dépasser 3000^m. Si l'on peut songer à coloniser dans l'Afrique centrale, Flegel croit que cette région élevée et salubre serait la meilleure. L'examen qu'il a fait des cours d'eau qu'il a traversés lui a donné la conviction que, outre le Bénoué, qui a 1100 kilomètres, les affluents sus-mentionnés sont navigables sur 75 à 100 kilom., pendant 5 à 6 mois, ce qui permettrait de pénétrer par voie fluviale presque jusqu'au pied des montagnes qui forment la ligne de partage des eaux de ce bassin et de celui du Cameroon. Le sol est très fertile, on y élève des bestiaux ; Flegel estime qu'il est très important d'en maintenir l'accès par le Niger ouvert à tous les peuples civilisés, au lieu de le laisser fermer au profit de quelques-uns seulement.

M. **Lenoir,** capitaine d'infanterie de marine, chargé par le gouvernement du Sénégal d'une exploration ayant pour but d'étudier les ressources commerciales de la **Haute-Cazamance** [1], est heureusement arrivé à Bakel. Parti le 21 juin de Sedhiou, il a visité le Fridou, gagné ensuite la Gambie qu'il a traversée en pirogue à Oualibacounda, pour pénétrer dans le Ouli. La guerre entreprise par le roi du Fridou contre le Kantora, l'a empêché de se rendre dans le Niocolo, province du Fouta-Djallon, visitée en 1881 par le Dr Bayol. Il a constaté que le Ouli a été réduit en désert par les marabouts du Rip et du Badibou qui l'ont ravagé. Il l'a quitté pour entrer dans le Bambouk, puis, après avoir passé à la nage le Nieri, il a atteint Goumbel, le 1er août, en se dirigeant sur Badou.

[1] V. la carte du pays situé entre la côte de Sénégambie et le Niger, IVme année, p. 200.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

M. Lemay, vice-consul de France à Massaoua, revenu, il y a quelques semaines, d'une mission à Zeïla et à Harrar, est retourné à son poste, chargé de renseigner le gouvernement français sur l'état du pays où sévit l'insurrection contre la domination égyptienne; peut-être recevra-t-il une mission auprès du négous.

Deux nouvelles caravanes de missionnaires d'Alger partiront prochainement pour le Victoria-Nyanza et le Tanganyika; les premiers médecins arabes élevés par les soins du cardinal Lavigerie y seront adjoints.

Le missionnaire Johnson, qui a exploré la côte orientale du Tanganyika et la Loujenda, émissaire du Chiroua, a constaté que ce dernier n'est pas un lac au sens propre du mot, car, dans la saison sèche, il ne forme qu'un immense marécage, et n'a d'eau que pendant la saison des pluies.

Le major Serpa Pinto organise à Mozambique une expédition à la tête de laquelle il explorera le pays situé entre l'Océan Indien et le lac Nyassa. On suppose que, de là, il se dirigera sur le Congo en passant par le Tanganyika. Il aura avec lui 250 porteurs, une centaine de Zoulous, un lieutenant de marine portugais et un photographe anglais.

Pour parer au danger dont la culture exclusive de la canne à sucre à la Réunion menace cette colonie, un certain nombre de colons reviennent à d'anciennes cultures abandonnées à tort, celles du café, de la vanille, du cacao, des plantes tinctoriales et médicinales, etc.

Les essais tentés pour relier par des signaux optiques la Réunion à l'île Maurice (140 kilom.) ont pleinement réussi. On correspond de Saint-Benoit à Port-Louis, au moyen d'appareils placés sur le piton Lacroix et sur le Pic Vert.

D'après le rapport de miss Graham sur la mission médicale à Madagascar, 350 patients ont été soignés l'année dernière dans l'hôpital de la mission, et 3000 malades hors de l'établissement.

On annonce de Londres que des lettres patentes de la reine vont être publiées, confirmant officiellement l'annexion aux possessions anglaises du Cap, des territoires qui jusqu'ici appartenaient à la Cafrerie indépendante : le Tembouland, le Galekaland et le Bemvanaland. De leur côté, les Boers de la nouvelle république du Zoulouland ont l'intention d'occuper Port-Durnford, au nord de Natal.

La Société de géographie de Lisbonne a reçu des nouvelles des voyageurs Capello et Ivens, qui ont visité tout le territoire de Moulondo, région fertile, et de M. Carvalho, qui dirige l'expédition en marche pour le pays du Mouata-Yamvo.

A la demande de la famille de l'explorateur Junker, que l'on suppose avoir cherché à gagner le Congo par l'Arououimi ou la Népoko, le comité de l'Association internationale a donné des ordres à ses agents pour que des secours soient envoyés au-devant de lui, à son arrivée sur le haut Congo.

L'expédition de l'Association internationale, dirigée par le lieutenant Becker (v. p. 224), s'est embarquée le 22 octobre à Marseille pour Aden et Zanzibar.

Une escadre allemande, à laquelle sera attaché l'explorateur Gérard Rohlfs, se rendra à la côte occidentale d'Afrique, pour protéger les colonies que l'Allemagne vient d'y acquérir.

Les factoreries allemandes établies sur la côte occidentale d'Afrique sont au nombre de 44; 34 appartiennent à des maisons de Hambourg, et 10 à des maisons de Brême; il y en a 24 sur la Côte des Esclaves, 13 au Cameroon, 2 dans la baie de Corisco, 3 au Gabon, 1 sur un des territoires de l'Association internationale à Rudolfstadt, et 1 à Angra-Pequena. Sur l'invitation de M. de Bismarck, les principales maisons de Hambourg qui ont des factoreries dans ces régions, ont formé un syndicat de l'Afrique occidentale, avec lequel le gouvernement allemand pourra entrer en relations.

L'annexion par l'Angleterre du territoire de Wari, à l'ouest du Niger, et la prétention de cette puissance de faire reconnaître comme possession anglaise le bassin inférieur de ce fleuve ne paraissent pas devoir être admises par les principaux États invités à se faire représenter au Congrès de Berlin. La question de la libre navigation de ce fleuve y sera posée et résolue, nous l'espérons, dans le même sens que celle du Congo.

M. Viard, qui a déjà parcouru plusieurs fois les districts du Niger, va y retourner. Déjà en 1880 il y accompagna M. de Semellé; en 1881 et 1882 il visita le Nupé, dépendant du royaume de Sokoto; cette fois-ci, il se propose d'explorer plus particulièrement le Bénoué.

M. le Dr Mähly est de retour de la Côte d'Or. Les propositions qu'il fera au comité des Missions de Bâle pour l'équipement, le vêtement, l'alimentation, l'habitation, le mode de vivre et de voyager, seront sans doute d'une grande utilité pour les missionnaires de cette Société. Pendant son séjour à la Côte d'Or, il en a soigné beaucoup de très malades; partout il a remis en bon état les pharmacies des stations, et a gagné à la Mission la sympathie de nombreux indigènes auxquels il a donné des soins dévoués; en un mot, il a bien préparé la mission médicale que va commencer le Dr R. Fisch.

D'après le rapport du consul des États-Unis à Libéria, la rivière Cavalla, qu'on a remontée en bateau sur une longueur de plus de 300 kilomètres, a une grande importance commerciale; aux ressources agricoles qu'offrent ses rives, s'ajoute le lavage de l'or qu'on a trouvé sur ses bords. Le gouvernement des États-Unis a autorisé l'ouverture de deux nouveaux ports, l'un à Niffou, dans le comté de Sinou, l'autre dans le comté de Montserado, et l'établissement d'une colonie à San-Pedro, à la frontière S.-E. de Libéria.

Les colonies anglaises de la côte occidentale d'Afrique vont être reliées à l'Europe par le télégraphe. Le navire, le *Silvertown*, est parti pour Ténériffe ayant à bord une longueur de câble de 2000 kilomètres. Après avoir relié cette île avec celle de Lanzerote, il ira à Dakar et à Bathurst, puis à d'autres points de la côte africaine.

STANLEY ET L'ŒUVRE DU CONGO

Au moment où vont se réunir, à Berlin, les représentants de la plupart des États civilisés des deux mondes, pour appliquer au Congo, comme M. G. Moynier le proposait l'année dernière à l'Institut de droit international à Munich, les principes que le Congrès de Vienne avait adoptés pour assurer la liberté de la navigation de quelques fleuves internationaux, principes appliqués plus tard au Danube, il nous paraît utile de rappeler à nos lecteurs où en est l'œuvre de la civilisation sur le grand fleuve de l'Afrique équatoriale.

On pouvait espérer apprendre de Stanley plus de détails qu'il n'en a donné jusqu'ici au public, sur ses nouvelles explorations du Congo et de ses affluents ; mais, comme il l'a dit à la Chambre du commerce de Londres, il y a certaines choses qu'il n'est pas autorisé à dire. Néanmoins il a parlé, et c'est à sa conférence à Londres, qui nous a été obligeamment communiquée, que nous emprunterons nos renseignements sur le Comité dont il relève, sur le but de l'œuvre dont il a été chargé, sur les moyens employés pour l'atteindre et sur les résultats obtenus jusqu'ici.

A son retour en Europe, en 1877, il fut informé de plusieurs projets relatifs à l'extension du commerce en Afrique, et il entra en correspondance avec leurs promoteurs sur la question des voies et moyens. D'après une lettre de lui, de 1879, il fut mis en rapport avec une commission composée de membres de l'Association internationale africaine : Belges, Hollandais, Français, Anglais, Américains, qui, constitués en 1878 en Comité d'études du Haut-Congo, avaient adopté le drapeau de l'Association. Les deux Sociétés avaient le même Comité exécutif. Nous savons, par le rapport de M. G. Moynier, délégué du Comité national suisse à la session de 1877 à Bruxelles, que le Comité exécutif était alors composé comme suit :

S. M. le roi des Belges, président ;
MM. le D[r] Nachtigal (Allemagne) ;
de Quatrefages (France);
Sanford (États-Unis);
le baron Greindl (Belgique), secrétaire général.

Dès lors il a subi des modifications : le baron Greindl a été envoyé à Lisbonne, comme ambassadeur belge; le D[r] Nachtigal, d'abord consul général de l'empire allemand à Tunis, est actuellement commissaire en mission à la côte occidentale d'Afrique, et le successeur du baron Greindl,

M. Strauch, dans sa lettre du 23 avril de cette année, à M. Jules Ferry, apparaît comme président de l'Association internationale du Congo; nous supposons qu'il s'agit ici du Comité exécutif duquel dépendent, d'une part, l'Association internationale africaine primitive, de l'autre, le Comité d'études du Haut-Congo.

Quoi qu'il en soit, d'après la lettre susmentionnée de Stanley, le but de ce comité était triple: philanthropique, scientifique et commercial.

Au point de vue philanthropique, il s'agissait d'ouvrir l'intérieur de l'Afrique, par le Congo, en soustrayant les tribus du bas fleuve et celles qui habitent en amont de Stanley-Pool, à l'état de barbarie et de défiance dans lequel elles vivent, et de leur apprendre à prêter volontairement un concours matériel à ceux qui s'y emploieraient. Stanley ne doutait pas que, quand on aurait montré les blancs de la côte disposés à nouer de bonnes relations avec les noirs de l'intérieur, et la route entre l'Atlantique et leur pays débarrassée des obstacles que suscitent les guerres des tribus entre elles, le problème ne fût résolu. Les blancs pourraient hâter les progrès de l'œuvre en créant des moyens rapides de communication, et laisser au temps le soin de faire fructifier la bonne semence qu'il allait jeter en terre. Il ne pensait pas que la route qui serait créée par les blancs et les noirs, unis dans un sentiment de confiance réciproque, pût jamais se refermer.

Le but que se proposait le Comité d'études était en même temps scientifique, car Stanley était chargé de faire un relevé systématique du pays situé entre Boma et Stanley-Pool, sur les deux rives du Congo, et de déterminer la position des centres de population importants, et celle des principaux points qui peuvent intéresser le géographe et le négociant.

Enfin, le but de cette Société était encore commercial, en ce sens qu'il s'agissait de voir jusqu'à quel point on pourrait se hasarder dans des opérations mercantiles avec les tribus du haut fleuve, en les invitant à échanger les produits de leur sol et de leur industrie contre les marchandises des manufactures des pays civilisés. Les renseignements statistiques que l'on pourrait obtenir, devaient servir de guide pour les marchands, quant à la nature et à la quantité des produits de l'intérieur de l'Afrique, et quant aux dispositions générales de ceux avec lesquels on serait entré en rapport.

Pendant trois ans et demi Stanley poursuivit un but analogue à celui que l'Association internationale se proposait à la côte orientale; il créa des stations hospitalières et scientifiques le long du Congo; il s'efforça d'empêcher la traite des esclaves; il travailla à faire le relevé du

terrain et à recueillir des renseignements sur le pays, ses habitants et ses ressources. Le succès dépassa l'espoir de tous ceux qui étaient engagés dans cette entreprise.

En effet, le nombre des stations créées par le Comité duquel relève Stanley est considérable, et nous ne pouvons les énumérer toutes. On en compte onze dans la partie du fleuve qui s'étend de Boma à Stanley-Pool; neuf, de Léopoldville aux chutes de Stanley sur le haut Congo; trois, le long du littoral de l'océan jusqu'à l'embouchure du Quilou, et dix, dans le bassin de cette rivière; enfin quatre, de l'embouchure du Quilou à la limite méridionale de la colonie française du Gabon; ce qui forme un total de 37 stations.

Il est vrai qu'elles ne sont pas encore toutes complètement organisées, et qu'il n'y en a que quelques-unes qui aient servi de base à des travaux scientifiques. Jusqu'ici il n'y a guère eu que les observations de Dankelmann qui aient été publiées; la *Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik*, de Vienne, a donné quelques extraits du journal de Schaumann; le Dr Joseph Chavanne travaille actuellement au relevé scientifique du pays occupé par les stations du bas Congo, et l'on peut espérer qu'il sera chargé de dresser également la carte du cours moyen du fleuve, ainsi que celle du bassin du Quilou, sur lequel on n'a jusqu'ici que des renseignements provisoires.

Il est naturel que, partout où le fleuve est navigable, les stations de ses rives soient reliées entre elles par cette voie de communication déjà sillonnée de bateaux à vapeur, au moyen desquels Stanley a pu faire, en dehors de la chaîne des stations, des explorations sur tels ou tels affluents de gauche et de droite du Congo. Dans les parties du pays où le fleuve est coupé par des rapides ou des cataractes infranchissables pour des steamers, les stations sont reliées entre elles par une route : c'est le cas pour Vivi et Isanghila, Manyanga et Léopoldville. Enfin un chemin de fer à voie étroite relie la rive droite du Congo à Vivi, en attendant que, selon le désir de Stanley, la partie maritime du bas fleuve soit mise en communication directe, par une voie ferrée, avec Stanley-Pool.

Généralement, les emplacements des stations sont des mieux choisis, mais ce qui importait le plus, c'était qu'elles y fussent établies d'une manière solide, avec l'agrément des indigènes et des chefs, et en vertu de contrats régulièrement conclus avec les possesseurs du sol. A cet effet Stanley fit des traités avec les natifs, et obtint d'abord, au moyen d'achats, la souveraineté et le gouvernement de toutes les tribus, de

Boma jusqu'à Stanley-Pool, même jusqu'au Quango, et plus tard, celui de toutes les principales tribus jusqu'aux chutes de Stanley. Ces traités seront sans doute communiqués à la Conférence de Berlin. Stanley n'était pas autorisé à les montrer à la Chambre du commerce de Londres, mais voici ce qu'il en a dit : « Nous avons fait ces traités aussi stricts que possible, pour que personne ne puisse entrer dans la vallée du Congo sans notre assentiment, que personne, soit missionnaire protestant ou catholique, soit commerçant, voyageur, chasseur ou touriste, ne puisse pénétrer dans le pays et nous faire du mal. Ces traités nous concèdent tous les droits que possédaient les natifs : de trafiquer, d'exploiter les mines, de planter, de semer, de bâtir des maisons, et de décider qui viendra dans le pays. Nous n'avons rien laissé aux natifs qu'ils puissent donner à qui que ce soit, sous quelque prétexte qu'il se présente ou quelle que puisse être sa profession. Le sort du pays a été remis à l'Association. Des agents politiques ne peuvent plus avoir recours à un déguisement ; ils ne peuvent plus s'adresser directement à l'indigène naïf ; il faut qu'ils viennent à l'agent de l'Association internationale, qui les interrogera sur leurs intentions.

« Si le commerçant vient pour trafiquer, qu'il le fasse sans crainte d'être molesté par des blancs ou par des noirs. Si le missionnaire vient pour prêcher ou pour enseigner, il sera le bienvenu, l'Association lui aidera autant qu'elle le pourra. Si un voyageur vient pour faire une exploration, le pays est ouvert devant lui, qu'il voyage, qu'il observe, qu'il chasse, qu'il aille où il veut, il est aussi libre dans le pays que si celui-ci lui appartenait. Si un homme vient pour coloniser, on lui donne conseil, aide et protection ; mais l'intrigue politique ne pourra trouver place au Congo ni maintenant ni plus tard.

« Nous avons fondé un État, et c'est à nous qu'il appartient de l'entourer des mesures propres à le garantir contre toute espèce de troubles, pendant sa période d'enfance et de faiblesse. »

A ceux qui s'étonnent que Stanley se soit attribué le droit d'acheter la souveraineté sur un territoire aussi vaste, à si bon marché : tant de mètres d'étoffe, tant de vêtements militaires, de bouteilles de gin, de couteaux, d'anneaux de laiton, de perles de verre, de mouchoirs de coton, il répond qu'il a trouvé les prix demandés exorbitants, la souveraineté qu'il a achetée étant improductive dans les mains des natifs, et ayant dû être mise en activité pour devenir rémunératrice. « Nous avons payé, » ajoute-t-il, « pour ce privilège, plusieurs vies d'hommes de mérite, cinq années de travail, et environ un demi-million de livres ster-

ling. Nous avons dû traiter avec environ 500 chefs, grands et petits, dont chacun a reçu ce qu'il demandait ; plus d'une centaine d'entre eux reçoivent une pension à vie, et leurs héritiers et successeurs y ont droit de par les traités. Nous avons promis que nous les protégerions contre tout ennui de la part de nos gens, de celle des étrangers et de celle de leurs voisins plus forts. Nous ferons ensorte que les blancs soient justes à leur égard. C'est dans notre intérêt mutuel ; car, sans eux, nous ne serions rien, et sans nous, les liens qui les unissent les uns aux autres seraient rompus ; ils redeviendraient ce qu'ils étaient auparavant : des gens disséminés, pillés, faibles, des communautés de sauvages.

« Nous formons donc un État qui, de notre station inférieure sur le Congo, jusqu'aux chutes de Stanley, s'étend sur une longueur de plus de 2,000 kilom., avec une largeur qui varie de 300 à 700 kilom., et peut exercer son influence, de l'Océan jusqu'au Tanganyika, et des sources du Cassaï à celles du Timbiri, soit sur une population d'environ 40,000,000 d'habitants.

« L'Association proclamera la liberté du commerce en faveur de toutes les nations : les États libres du Congo seront ouverts à la France, au Portugal, à la Grande Bretagne, à l'Allemagne, à l'Amérique, à l'Autriche, à l'Italie, à tous les peuples. Un chemin de fer sera immédiatement construit pour relier le bas fleuve avec le Congo supérieur, et alors, mais seulement alors, commencera réellement la propagande civilisatrice, par le développement du commerce et de l'industrie, et par la mise en valeur de ce qui jusqu'ici était improductif. Jusqu'à ce que l'on puisse atteindre le haut Congo par un chemin de fer, et que la liberté commerciale soit garantie, les millions de kilomètres carrés inaccessibles aujourd'hui et invendables sont sans valeur. Dans l'état actuel des choses, l'ivoire même, un des principaux produits du pays, ne vaut rien ; les bénéfices qu'on en retirerait seraient la proie des voleurs, qui déroberaient d'abord les marchandises et ensuite l'ivoire lui-même. Jusqu'ici l'Association n'a fait que préparer les voies ; mais avant de s'engager dans l'œuvre civilisatrice proprement dite, il est nécessaire que les nations européennes s'entendent entre elles et s'engagent à ne pas intervenir dans ce projet de l'Association. Le capital nécessaire pour cette entreprise est si considérable, qu'il faut l'entourer de sécurités et de garanties ; le capital est timide et il fuit instinctivement devant la violence et le danger. »

Pour le moment, des hommes éminents préparent une constitution en faveur des États libres du Congo. Quand elle sera élaborée, le bassin du

Congo, avec ses millions d'habitants, recevra un nom d'État, qui prendra la place de ce qui porte aujourd'hui le nom d'Association internationale du Congo ; celle-ci sera dissoute. Un programme de gouvernement sera rédigé, et l'on fera connaître les voies et moyens les meilleurs pour pourvoir à l'administration. Alors, suivant Stanley, on comprendra que les fonctionnaires, la police, l'armée et la marine, pourront être entretenus sans tarifs ni droits de douane.

Quant aux perspectives que l'ouverture du Congo à la libre navigation peut offrir aux entreprises commerciales et industrielles, Stanley a indiqué à la Chambre du commerce de Londres les ressources que le bassin de ce fleuve peut fournir. De Bolobo aux chutes de Stanley et le long des affluents : le Louloungou, l'Ikélemba, l'Itimbiri, le Loubilache, le Mboura, l'Arououimi, et le Mbourgou, l'huile de palme et le caoutchouc abondent, ainsi que l'orseille, la gomme copal, etc. Si la région du Vieux-Calabar fournit 500 tonnes d'huile de palme par semaine, les territoires du Congo devraient en fournir 10,000.

Le développement pris par les factoreries dans le bas fleuve, depuis le commencement de l'œuvre du Congo, permet de prévoir celui que prendrait le commerce, si la liberté de navigation était consacrée par le Congrès de Berlin. Le nombre des factoreries européennes a au moins quadruplé. Il en a été établi sur tous les points qui offraient des avantages rémunérateurs ; d'où il résulte que les indigènes ont déjà appris à répondre à l'augmentation de la demande, par un apport plus abondant de leurs produits.

Les communications à vapeur de l'Europe avec l'embouchure du Congo se sont multipliées, pour répondre aux besoins croissants des compagnies hollandaises, anglaises et françaises. Il a été importé l'année dernière au Congo, pour plus de vingt millions de francs de marchandises européennes, et il en a été exporté pour plus de quarante-six millions de produits du pays.

Mais, en vue du développement commercial, ce qui importe le plus maintenant c'est l'établissement d'une voie ferrée qui permette de renoncer aux coûteux transports par caravanes de porteurs entre Stanley-Pool et Vivi. Aussi Stanley insiste-t-il spécialement sur ce point. *Le Précurseur* d'Anvers estime que les frais de cette ligne s'élèveraient à quinze millions de francs.

Nous n'entretiendrons pas nos lecteurs des discussions soulevées dans la presse anglaise à l'occasion de la conférence de Stanley. Les détails dans lesquels nous sommes entrés doivent suffire pour faire comprendre

l'importance acquise par l'œuvre du Congo, ainsi que celle des résolutions que pourra prendre le congrès qui va se réunir à Berlin.

LE MAL CAUSÉ PAR LES SPIRITUEUX EN AFRIQUE ET LES MOYENS D'Y REMÉDIER

L'on ne peut que se réjouir en voyant le zèle déployé aujourd'hui en faveur de l'Afrique, par toutes les nations civilisées de l'Europe et de l'Amérique. Il semble que tous ceux qui ont le plus à se reprocher — Portugais, Hollandais, Français, Anglais — tiennent à faire œuvre de réparation envers les malheureux descendants de ceux qui ont eu tant à souffrir de la traite, et qu'ils veuillent les relever par tous les moyens en leur pouvoir. Écoles, missions, soins médicaux, commerce, industrie, tout est mis à leur portée, pour les faire bénéficier tout d'un coup des avantages que nos peuples civilisés n'ont réalisés qu'après des siècles d'efforts et de progrès. Il y a devoir de la part des races supérieures, à communiquer aux inférieures les biens matériels et spirituels dont elles jouissent, et nous sommes heureux de voir que cette obligation est assez généralement comprise.

Cependant, en même temps que, de toutes parts, on travaille à réparer les maux causés aux Africains par la traite, à faire disparaître complètement celle-ci de toutes les parties du continent où elle subsiste encore, à supprimer l'esclavage et à lui substituer le travail libre, à remplacer la polygamie par la famille et le cannibalisme par le respect de la vie et de la personne d'autrui, l'introduction des spiritueux, par les voies ouvertes jusqu'au cœur du continent, peut compromettre tous les travaux entrepris pour le relèvement des indigènes ; elle peut même plonger ceux-ci dans un esclavage pire que celui dont on les avait délivrés, et rendre leur régénération, sinon impossible, du moins extrêmement douteuse et difficile.

Nous connaissons les maux causés à nos sociétés civilisées par les boissons alcooliques, les ruines physiques, intellectuelles et morales qu'elles accumulent dans les familles, dans les communes, dans les États ; c'est au point que la société, menacée d'être replongée dans la barbarie par ceux qui sont devenus les esclaves des spiritueux, doit, pour prévenir un plus grand mal, recourir à des mesures légales contre les abus de la boisson, pendant que des associations et des philanthropes emploient des moyens individuels et collectifs pour relever ceux qui

sont tombés. Mais les boissons alcooliques importées chez les indigènes de l'Afrique sont encore plus pernicieuses que chez nous, d'autant qu'elles sont présentées à des êtres moins forts pour résister à la tentation, et déjà prédisposés à boire avec excès, par l'usage et même l'abus des boissons fermentées qui leur sont propres.

Sous ce rapport, il y a une distinction à établir entre les parties septentrionale et méridionale de l'Afrique, entre les populations sur lesquelles s'est étendue l'influence du mahométisme et celles qui ne l'ont pas encore subie.

Sans doute, avant la conquête musulmane, les indigènes du nord de l'Afrique avaient l'usage du vin de palmier, et, malgré les prescriptions du Coran, des sectateurs de l'islamisme trouvent le moyen d'abuser de la boisson rafraîchissante qu'ils tirent de la sève du palmier. Cependant l'on peut dire d'une manière générale que, chez les Africains devenus disciples de Mahomet, l'ivrognerie n'apparaît qu'exceptionnellement. Aussi les musulmans exercent-ils, par l'exemple de leur sobriété, une influence heureuse sur les populations du nord du continent, supérieurs à cet égard à beaucoup d'Européens, qui ne peuvent être proposés comme des modèles de tempérance, ni en Algérie, ni en Égypte, ni à la côte de Guinée. L'autre jour encore le *Moniteur de l'Algérie* [1] signalait le progrès continu de l'alcoolisme dans l'élément européen de la colonie, comme une des causes qui contribuent le plus à l'accroissement de la criminalité et de l'aliénation mentale. Quoiqu'il soit assez difficile d'établir une statistique, même approximative, des quantités de boissons diverses consommées en Algérie, parce qu'il n'y a pas de contrôle sérieux pour les liquides fabriqués sur place, cependant le nombre, tout à fait disproportionné avec le chiffre des habitants, des débits et des cafés, jusque dans les centres les plus petits, et l'importance du chiffre des clients qui fréquentent ces établissements suffisent, pour permettre d'affirmer que le goût de la boisson est très répandu dans la colonie. Le même journal fait remarquer que le nombre des aliénés et des criminels tend à s'accroître dans des proportions inquiétantes parmi la population arabe, et que cette augmentation de l'aliénation et de la criminalité correspond au progrès de l'alcoolisme ; il ajoute que, si une consommation exagérée d'un liquide est déjà par elle-même une très mauvaise chose, le danger se centuple lorsque ce liquide falsifié est devenu un

[1] Tous les faits que nous citons dans cet article sont appuyés sur des documents authentiques.

véritable poison. Or telle est la généralité des boissons qui se débitent en Algérie, par suite d'une tolérance blâmable, d'une négligence inqualifiable.

Nous ne voudrions pas répéter tout ce que M. Bainier, dans son volume sur l'Afrique, dit des vices des Européens: Maltais, Grecs, Italiens, etc., fixés en Égypte, qui, d'après lui, sont, à peu d'exceptions près, ivrognes et viveurs, et auxquels le climat fait souvent payer cher ces vices qu'il ne tolère pas. Mais nous rappellerons qu'au Soudan, alors que la plupart des étrangers quittaient Khartoum menacé par les troupes du Mahdi, les Grecs, débitants de liqueurs, furent à peu près les seuls qui ne voulurent pas abandonner leurs boutiques. Dans la statistique de l'importation à Alexandrie, un des chiffres les plus forts est celui des vins et liqueurs, principalement destinés à la colonie européenne et aux grands personnages.

Quoi qu'il en soit, il y a à l'égard des boissons fermentées une grande différence entre le nord de l'Afrique, où l'abus ne règne généralement pas parmi les natifs, et la partie méridionale du continent, où l'usage du pombé, la bière indigène, consommé en quantité considérable dans toutes les occasions importantes de la vie, donne lieu à toutes sortes de désordres et de crimes.

Non pas qu'il n'y ait point de populations qui fassent exception, témoin les Zoulous de Cettiwayo, au dire de leur roi, lors de l'entrevue qu'eurent avec lui les délégués de la Société de tempérance d'Angleterre; témoin encore les Ba-Mangwato du royaume de Khama, qu'un souverain sage et ferme a su garantir des maux que l'importation des liqueurs par les blancs et la fabrication de la bière indigène leur auraient causés.

Mais les natifs de l'Afrique méridionale sont généralement disposés à faire abus de pombé; leurs fêtes sont presque toujours l'occasion de libations abondantes, et trop souvent les voyageurs sont obligés de signaler l'ivresse dans laquelle tel ou tel chef se trouvait lors de leur passage dans ses États. Il en est peu qui aient la sagesse de Mirambo. Comme tous les jeunes gens qui l'entourent, il avait, avant d'assumer la responsabilité du pouvoir, l'habitude de boire le pombé; devenu roi, il y renonça pour toujours, en disant: « si je bois du pombé, je ne pourrai pas bien gouverner mon peuple, ni faire toutes mes affaires. » Dès lors, rapporte un missionnaire de la Société de Londres, il s'est abstenu de toute boisson enivrante.

Toutefois, si l'effet produit par l'abus de la boisson indigène est fâcheux, il n'est pas comparable à celui des boissons spiritueuses impor-

tées d'Europe et d'Amérique, ou fabriquées par des colons blancs sur le continent ou dans telle des îles qui en dépendent. Il ne décime pas les populations, il n'agit pas violemment sur les natifs comme le font les liqueurs fabriquées dans les pays civilisés, et l'on peut dire que jamais les indigènes n'auraient été ce qu'ils sont devenus dans certains cas, sans l'importation des spiritueux par les blancs qui, sur presque tous les points de la côte d'Afrique, du Sénégal à Zanzibar, abusent de leur supériorité pour ruiner corps et âme, par leurs boissons enivrantes, ces noirs qui, de leur côté, ne leur donnent en échange que des produits utiles : huile de palme, ivoire, caoutchouc, plumes d'autruche, etc.

A l'exception de la nouvelle colonie allemande d'Angra-Pequena, où les missionnaires de la Société rhénane ont pu obtenir de l'acquéreur qu'il n'introduirait aucun spiritueux, dans toutes les possessions des Européens: françaises, anglaises et portugaises, et dans toutes les factoreries établies sur des territoires dont les chefs indigènes ont encore conservé leur indépendance, vous trouvez partout, à côté des marchandises d'échange, les boissons alcooliques : vins, tafia, gin, rhum, eau-de-vie, liqueurs fortes. A Sierra Léone comme à Libéria, à Lagos comme au Gabon, à Ambriz comme à Mozambique, les spiritueux importés de France et d'Angleterre, de l'Amérique du Nord aussi bien que de la Hollande et de Hambourg, affluent en quantité toujours plus considérable. C'est comme un fleuve dont les flots augmentent chaque année, et menacent de destruction les malheureux que les philanthropes et les missionnaires cherchent à relever. « Nous nous arrêtons de un à cinq jours, disait récemment un correspondant de la *Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik* de Vienne, dans chacun des petits ports de la côte de Guinée, pour décharger de l'eau-de-vie et charger de l'huile de palme et du caoutchouc, à Sierra-Léone, au Cap des Palmes, à Accra, à Cape-Coast Castle, à Whydah, à Benin, à Bonny. L'Anglais envoie un missionnaire dans chaque village nègre, mais en même temps des masses d'eau de feu, de la pire espèce, du pur acide sulfurique coupé d'eau et de sucre. Aussi personne ne doit s'étonner si les nègres des stations missionnaires anglaises ont échangé leur nature primitive insouciante contre tous les vices de la population européenne. » Au Gabon, tel missionnaire ne peut parler à la population d'un village, parce que l'eau-de-vie y circule sans interruption. Presque tous les traités conclus avec les chefs indigènes pour obtenir une concession, soit pour une factorerie, soit pour un établissement quelconque, contiennent une clause d'après laquelle le concessionnaire devra payer une redevance dans

laquelle ne manque pas de figurer un chiffre quelconque de bouteilles d'eau-de-vie. Là où les chefs en interdisent l'introduction dans leurs États, comme chez Khama et chez les Ba-Souto, les trafiquants en importent en contrebande, ou bien ils profitent des guerres, pour faire suivre les armées des blancs envahisseurs du pays, par leurs agents qui y sèment la dissolution et la mort spirituelle, pendant que le fer et le feu y amoncellent les ruines matérielles.—Ou bien, comme à Kimberley, ou le long des chantiers ouverts pour la construction des voies ferrées, ils vont dresser leurs cantines, où les ouvriers noirs s'empressent de venir demander cet excitant qui, après avoir stimulé un instant leurs forces, les fait tomber dans un état de torpeur et d'hébêtement ; sans parler des crimes auxquels il les pousse, ni des guerres nombreuses dont l'usage des liqueurs fortes a été l'origine. Dans la discussion qui a eu lieu dernièrement au Parlement de la Colonie du Cap, le Dr Atherstone n'a pas craint de dire qu'aucun règlement ne pourrait être trop sévère pour faire disparaître l'habitude de la boisson parmi les natifs des frontières, car « c'est elle, » a-t-il ajouté, « qui a été la cause de presque toutes les guerres avec les indigènes et qui a occasionné plus de la moitié des frais pour les gouverner. »

M. Dempster, inspecteur sanitaire aux mines de diamants, rapporte qu'un dimanche, entre onze heures et midi, il ne compta pas moins de 317 natifs, tous dans un état d'ivresse qui les rendait insensibles ou violents. Et « ce chiffre », ajoute-t-il, « ne représente pas tous ceux qui étaient sous l'influence de la boisson. J'en ai vu des centaines d'autres qui évidemment avaient bu. Cependant, la première et la seconde année après l'ouverture des mines de diamants, l'ivrognerie y était presque inconnue parmi les natifs. Aujourd'hui la plupart des maladies des indigènes proviennent de la boisson, dans certains cas directement, dans beaucoup d'autres indirectement, car ils ont l'habitude de dépenser tout leur salaire entre le samedi et le lundi, ne réservant rien pour leur nourriture et leurs vêtements. »

« Avant l'application de la nouvelle loi sur les liqueurs », dit l'*Express* de l'État libre de l'Orange, « la moralité des indigènes était sérieusement compromise par le contact de la civilisation. On voyait d'ordinaire, le jour de l'an, les rues remplies de vagabonds, hommes et femmes, rendus à moitié fous par les effets de l'eau de feu, portant sur leur visage les marques de la maladie. Des danses indécentes, ordinairement confinées dans des endroits retirés, s'étalaient alors au milieu de nous, présentant la vie et les mœurs des natifs sous une forme de mauvais augure pour l'avenir de notre population de couleur. »

Le mal ne se limite pas aux populations des territoires où sont les factoreries ou sur lesquels les blancs exercent l'autorité ; il se répand à l'intérieur, par les trafiquants qui y pénètrent bien au delà des frontières des colonies actuelles, et par les indigènes qui viennent à la côte soit pour apporter à la factorerie les produits du pays, soit pour travailler un certain temps dans les centres industriels ; quand ils retournent dans leur tribu, ils emportent avec eux la déplorable habitude contractée dans leurs rapports avec les blancs, au lieu d'avoir pris le goût d'un travail honnête et rémunérateur.

Beaucoup de chefs ne veulent pas permettre à leurs gens d'aller aux mines de diamants pour y chercher de l'ouvrage, parce que, disent-ils, « on y devient esclave de la boisson, ou l'on en revient complètement démoralisé. » Les missionnaires du Le-Souto et du Transvaal ont fait la même observation à l'égard des natifs qui ont quitté les stations où ils avaient grandi, et que l'appât du gain avait attirés à Kimberley ou à telle autre exploitation minière.

Les îles qui dépendent de l'Afrique n'échappent pas à ce fléau. Il semble au contraire qu'il y sévisse encore plus que sur le continent. C'est à Madagascar qu'il exerce le plus de ravages. Déjà en 1875, le Rev. J. Mullens, après une tournée d'inspection parmi les églises presbytériennes de la Grande Terre, constatait la quantité énorme de spiritueux qu'on y importait. « Nous avons vu », disait-il, « à toute heure du jour, rouler dans la principale rue de Tamatave des barils de rhum, et la plage, où ils étaient rangés par douzaines, en était couverte. Chez les petits trafiquants créoles aussi bien que chez les grands négociants anglais, la cannette vient toujours après la barrique. Il en résulte souvent des scènes de désordre et de dégradation. Toutes les villes situées sur la côte sont infestées par cette liqueur et par ces exemples diaboliques. Quand donc les Anglais et les Américains voudront-ils comprendre que c'est un crime que de débaucher et de ruiner ces jeunes nations ? Ne savent-ils pas que c'est entraîner à leur dégradation immédiate les tribus ignorantes et sauvages, incapables de comprendre et de calculer les terribles conséquences du vice, que de les placer en face de tentations presque irrésistibles ? »

Le missionnaire Shaw n'a pu que confirmer ces données sur le fléau de l'ivrognerie et sur son extension. « Souvent, » dit-il, « le voyageur entrant dans un village, en trouve les habitants plus ou moins asservis à ce vice. Il m'est parfois arrivé de rencontrer dans une localité, après le coucher du soleil, toute une population ivre, même les enfants. Plus

de 10,000 tonneaux, de 45 gallons chacun, sont importés annuellement à la côte orientale, surtout par des navires anglais, et l'Angleterre a interdit à Madagascar d'élever les droits d'entrée pour restreindre cet odieux trafic ! »

Mais les Anglais ne sont pas les seuls coupables ; les Français aussi ont contraint le gouvernement de Madagascar à accepter l'importation des liqueurs fortes, malgré les protestations les plus sérieuses des autorités. Bien plus, le gouvernement a été forcé, même après ses protestations, de recevoir le paiement des droits en eau-de-vie. Toutefois, pour être conséquent avec ses principes et avec sa législation, et pour arrêter autant qu'il le pouvait le fléau qui menace d'inonder le pays, le gouvernement hova a donné l'ordre à ses fonctionnaires de détruire les spiritueux, aussitôt qu'ils les auraient reçus. Pendant quelque temps, en effet, les employés des douanes hovas ont répandu sur le sable du rivage la dixième partie du rhum importé, qui représentait le montant des droits d'importation. Aujourd'hui cela ne se fait plus, et le rhum a conquis son droit d'entrée à Madagascar, comme l'opium en Chine.

Lorsque, en 1875, le gouvernement hova a essayé de réclamer auprès de la philanthropique Angleterre, pour demander l'interdiction de l'importation du rhum dans ses États, on lui a répondu que les intérêts de la colonie anglaise de l'île Maurice en souffriraient trop ; exactement comme on répond aux Chinois, lorsqu'ils supplient qu'on supprime le commerce de l'opium : « Nous voudrions bien faire droit à votre demande, mais l'équilibre du budget des Indes ne nous le permet pas. »

A Tamatave, avant le bombardement, le noyau de l'élément étranger était composé de créoles des îles voisines, de Maurice et de la Réunion ; les natifs étaient des Hovas et des Betsimisaraka. Ces derniers étaient généralement moins énergiques que leurs conquérants les Hovas, mais la lenteur de leur esprit a beaucoup empiré par le fait de l'énorme importation de rhum de Maurice [1] et de la Réunion. Dans les dernières années, la quantité importée en a doublé, ainsi que la valeur de ce spiritueux. La dégradation des natifs s'est accrue d'une manière effrayante. Il n'y a presque pas de maison de natif à Tamatave où il n'il y ait des tonneaux de rhum ; la population décroît rapidement ; les vices de toutes sortes augmentent de plus en plus. Un grand nombre de natifs vivent dans un état de demi-intoxication, et se sont tellement plon-

[1] En 1881, il en a été importé, de Maurice seulement, plus de deux millions de litres.

gés dans le rhum qu'ils sont devenus insensibles à toute influence supérieure.

La description que fait Hildebrand des villages Sakalaves, n'est pas moins triste. « Les maisons, » dit-il, « sont entourées, selon l'usage musulman, d'une haute palissade de joncs ; il n'y a que les boutiques d'eau-de-vie, qu'on trouve dans chaque village, qui soient toutes grandes ouvertes. On y voit, assis sur de misérables bancs, ou accroupis jour et nuit sur le sol, des hommes, des femmes, des vieillards, des jeunes gens, voire même des enfants. Là se vident, les unes après les autres, les bouteilles de cette infernale drogue, aux sons horriblement monotones d'un harmonica étique. Les yeux des buveurs prennent peu à peu un aspect vitreux ; ils finissent par tomber l'un après l'autre sur le sol avec un éclat de rire stupide, et bientôt on ne voit plus que des corps entassés pêle-mêle comme des cadavres, au milieu de bouteilles cassées et dans une atmosphère infecte. Voilà la malédiction qui résulte, pour ces pauvres gens du contact de la prétendue civilisation sans l'Évangile avec les races indigènes. Voilà comment on civilise des nations en les tuant ! »

« Le plus grand obstacle à la civilisation à Madagascar » écrit encore le missionnaire Shaw, « c'est le trafic du rhum. C'est lui qui y a ruiné le vrai commerce. Il se vend toujours et avec profit ; il est, selon le langage d'un trafiquant de Madagascar, aussi bon que de l'argent comptant. Mais l'énergie de la population diminue ; elle descend à une condition qui ne vaut guère mieux que celle de la brute, sans désirer mieux que ce qu'a cette dernière. Les Madécasses avaient des aptitudes commerciales, mais elles leur ont été ravies par le commerce des spiritueux. On a ainsi tué la poule aux œufs d'or. »

Il y aurait encore beaucoup à dire sur les effets produits chez les indigènes par l'importation des spiritueux des peuples civilisés, sur les turpitudes qu'on les entraîne à commettre pour se procurer du rhum ou de l'eau-de-vie, sur l'augmentation de maux qu'y ajoutent les conditions climatologiques de régions souvent insalubres, sur la paresse que leur reprochent les blancs et qui souvent ne leur est pas imputable, car enfin ce sont les blancs qui, par les boissons qu'ils leur présentent, ruinent leur santé, leur volonté, et les rendent incapables de travailler. Mais nous en avons dit assez sur le mal, sur son extension, sur ses auteurs ; un mot encore cependant avant de passer à la recherche des moyens d'y remédier. On s'indignerait contre celui qui vendrait des spiritueux à un enfant, et l'on demeurerait froid ou indifférent en présence de l'épouvantable importation qui s'en fait au milieu de ces grands enfants qui s'appellent les noirs ! On proteste contre l'esclavage et la

traite, et l'on n'aurait pas un mot contre ce trafic qui fait descendre la race noire plus bas encore que ne l'ont fait la tyrannie du maître ou la rapacité des traitants! Dans l'esclavage, le malheureux peut conserver encore la conscience de ses droits, de sa dignité, ses sentiments de famille, comme époux, père, fils ou frère ; chez l'ivrogne, tous ces titres de noblèsse ont disparu, et, comme chez le fumeur d'opium qui, pour satisfaire sa passion, méconnaît complètement ses devoirs envers les siens, vous chercheriez vainement chez les noirs abrutis par l'abus des spiritueux, la moindre trace de vie supérieure; c'est la mort de l'esprit, de l'âme et du cœur, avant la mort du corps et la dissolution des éléments qui le composent ! (*A suivre.*)

CORRESPONDANCE

Une excursion en chemin de fer au Sénégal.

Monsieur le Directeur,

Je viens de faire une excursion à Louga, actuellement station-terminus du chemin de fer de Saint-Louis à Dakar, et peut-être que quelques notes rapides vous intéresseront.

Nous arrivons à la gare, M. Debeux, le seul horloger de Saint-Louis, et moi, un peu avant 6 h. du matin, pour prendre le seul train qui, quotidiennement, quitte Saint-Louis pour y rentrer le soir, aussi à 6 h. La gare nous rappelle absolument les jolies gares de Suisse et de France; en y entrant, on oublierait qu'on est au Sénégal, si une vraie cohue d'indigènes, hommes, femmes, enfants, chargés de sacs, d'outres de peaux de boucs, de calebasses énormes renfermant un monde de choses, ne vous le rappelait suffisamment. Moyennant deux sous, les calebasses et autres objets encombrants passent dans le wagon de service; mais quelle bousculade et quels cris lorsqu'il s'agira pour chacun de reconnaître son bien ! Point de marques ni d'étiquettes : A qui le sac ? — A moi — et tout est dit.

De 70 à 80 personnes prennent le train; tous les wagons, sauf un, sont bondés. Ces wagons nous paraissent petits, bien étroits surtout, en comparaison de ceux à voie normale. Ils sont du système américain. — Mon compagnon de route et moi étions les seuls blancs, avec le conducteur du train et le chef mécanicien.

Nous partons à 6 h. précises, et marchons à une vitesse de vingt et quelques kilomètres à l'heure. J'ai été surpris du nombre des voyageurs indigènes; le chef de train me disait que même les simples cultivateurs, qui ont quelque vente ou quelque emplette à faire à Saint-Louis, profitent de la voie ferrée. Vraiment, à juger par le mouvement actuel et par ce que nous avons déjà vu pendant la dernière saison de traite des arachides et autres produits, on peut à coup sûr prédire un important avenir à cette voie ferrée, lorsqu'elle sera ouverte à la circulation de Dakar à Saint-Louis, et que, par le fait même de son existence, la sécurité sera assurée, les cultivateurs n'ayant plus à redouter le pillage et la guerre.

Une chose qui étonne au premier abord, c'est la stabilité de la voie reposant absolument sur le sable, un sable fin et blanc. Si ce n'étaient les pluies torrentielles, qui produisent de graves érosions et nécessitent une surveillance et un entretien minutieux, le maintien de la voie serait facile et peu onéreux. — Le pays est absolument plat; l'herbe ne réussit pas à cacher le sable qui se montre en grandes taches blanches. Voici, sur notre gauche, les fameux baobabs dont tous les voyageurs ont parlé. C'est un arbre qui n'est pas beau et qui donne plus d'ombre par son tronc énorme et ses grosses branches que par son feuillage. Nous traversons un marigot, large comme un petit lac et qui se perd dans la brume matinale. On dirait un immense miroir d'argent terni, bordé d'une ceinture de palétuviers, au feuillage sombre et uniforme. Voici le pont de Leybor, puis le village où se trouve le premier arrêt du train. Peu ou point de culture; des mares à droite, à gauche, animées par quelques bécassines, quelques martins-pêcheurs et d'autres oiseaux aquatiques en petit nombre. L'herbe devient de plus en plus drue. Ce sont de longues graminées dont les fleurs en épis ou en grappes, d'une finesse et d'une élégance charmantes, ondulent, chargées de gouttelettes de rosée, au souffle de la brise. Voici de grandes fleurs en gobelets, d'un jaune paille pâle, avec un grand cœur du plus pur velours noir. En voici d'autres semblables à de gigantesques convolvulus couleur magenta, se détachant par centaines sur un tapis de feuilles vertes luisantes. Beaucoup de buissons épineux; des gonakés, dont l'apparence a quelque chose de singulier; de très loin, on dirait un petit brouillard vert, accroché au sommet d'un faisceau de branches élargi; des tamariniers, au feuillage plus fourni que celui des gonakés et qui procurent un ombrage vivement apprécié. On en voit dont les branches descendent jusqu'à terre, et forment ainsi un véritable pavillon avec un épais dôme de verdure. — Les champs d'arachides, avec leurs feuilles d'un beau vert tapies sur le sol, les champs de gros et de petit mil, se montrent peu à peu comme de véritables îlots au milieu des broussailles et des grandes herbes; de temps en temps un troupeau de bœufs aux cornes parfois énormes et qui s'enfuient à travers les buissons. De rarissimes passants, qui à pied, qui à cheval. Nous croisons un chameau.

Voici Rao Poundioun, avec une petite gare posée là à côté de la voie. Les villages les plus rapprochés sont à une ou deux heures de marche. Comme les pâturages y sont bons, il y avait là autrefois un grand campement de Peuls pasteurs, avec d'immenses troupeaux de bœufs, de chèvres et de moutons. Le passage des trains effrayant leurs bestiaux, ils ont émigré dans des parages plus tranquilles.

A partir de Rao, les champs cultivés sont un peu plus nombreux, le pays plus ondulé. Nous passons près de buttes couvertes d'épaisses broussailles, et qui, éventrées par la pioche européenne, laissent voir qu'elles sont entièrement composées de coquillages dont on se sert pour ballaster la voie. — Nous arrivons à M'pal, gare et localité importantes. Bon nombre de petits bâtiments couverts en tuiles rouges sont occupés par des traitants. Le village lui-même est en arrière, hors de la portée de la vue. Beaucoup de gens descendent à M'pal; il en monte presque autant.

Je fais à la gare la connaissance du docteur attaché au fort, à qui j'avais fait parvenir, par l'intermédiaire d'un soldat en garnison à M'pal, quelques livres et quelques numéros de la « Bibliothèque universelle, » qui sont lus avec un extrême intérêt.

A partir de M'pal, dont le fort se dresse à quinze minutes de la gare, le terrain est plus boisé, d'une apparence plus fertile; peu à peu il prend un aspect singulier. C'est une suite parfaitement régulière de collines de sable couvertes de verdure et de buissons, séparées les unes des autres par des dépressions, — ce que les Jurassiens appellent des *combes*,— qui se suivent, et que nous traversons en biais. On dirait une mer dont les vagues immenses ont été subitement immobilisées par quelque puissance merveilleuse.

Voici Sakal, où la gare, comme à Leybor, se compose d'un simple poteau indicateur avec le nom de la station. La contrée avoisinante est assez peuplée et fertile, mais on ne s'en douterait pas, car on n'aperçoit pas l'ombre d'un toit de chaume. A mesure que nous avançons vers l'intérieur, le pays est plus accidenté, les arbres plus nombreux, plus grands, les cultures plus considérables; on voit dans les champs, des indigènes au travail. Enfin à 9 h. et demie nous sommes à Louga (71 kil. de Saint-Louis). Je me hâte d'aller faire une excursion dans le village, avant que la chaleur ne soit insupportable, car il fait sensiblement plus chaud ici qu'à Saint-Louis. Nous passons près du fort de Louga, avec ses larges épaulements de terre et de sable sur lesquels des canons, braqués dans la direction de l'Est, brillent au soleil comme des flammes d'or. Les soldats et même le commandant habitent des cases en paille, et ils ne se trouvent point mal de ce régime. Le docteur m'a affirmé que M'pal et Louga sont des localités saines, bien que la chaleur y soit un peu élevée. Il n'y a pas cette humidité pénétrante de Saint-Louis, qui fait que, lorsque le soleil se couche, bien que le thermomètre marque 26°, vous éprouvez de légers frissons, et vous sentez le besoin de mettre la grande ceinture de flanelle.

Louga est une localité considérable; les maisons sont groupées par cinq ou six, de distance en distance, ordinairement à l'ombre d'un bouquet d'arbres élevés. L'intervalle est rempli par des cultures entourées de hautes clôtures, et par de hautes herbes où abondent les serpents noirs et les trigonocéphales. Il faudrait beaucoup de temps pour parcourir Louga en entier. Nous nous dirigeons vers un puits, situé à 10 minutes; il n'a pas moins de 40 m. de profondeur, et il est creusé dans une argile assez compacte, d'un jaune rougeâtre. Dix femmes et jeunes filles sont occupées à tirer de l'eau avec des seaux plats, en cuir, que l'on tient entr'ouverts au moyen d'une poignée d'herbe. Elles ramènent la valeur d'un ou deux verres d'eau; aussi leur faut-il un temps considérable et un travail fatigant pour remplir leurs grandes calebasses de bois noir. L'eau est fade, blanchâtre, tiède, avec une apparence savonneuse. Ce manque d'eau constituera toujours une des grandes difficultés pour le développement de ces contrées. Nous rentrons à la gare vers 11 h., par une température qui me rappelle tout à fait celle de Bakel et de Médine dans le haut-fleuve.

Le retour s'effectue par une chaleur heureusement tempérée par la marche du train, et à 6 heures nous entrons en gare à Saint-Louis sans autre incident.

Ceux qui, au prix d'efforts patients et persévérants, ont doté le Sénégal de ce chemin de fer de Dakar à Saint-Louis, ont rendu à notre colonie un signalé service et méritent la reconnaissance de tous. L. JAQUES.

BIBLIOGRAPHIE [1]

LA TRIPOLITAINE ET L'ÉGYPTE, par M. *Kohn-Abrest*, Paris (Ch. Delagrave), 1884, in 8°, 188 pages, avec gravures, fr. 1.20. — Écrit d'après un ouvrage allemand de M. de Schweiger-Lerchenfeld, ce livre fait faire à ses lecteurs une promenade fort attrayante et sans danger, à travers la Tripolitaine et l'Égypte. Destiné particulièrement aux jeunes gens, le récit revêt une forme simple, qui n'exclut pas les observations sérieuses et instructives. Les remarques plaisantes, les anecdotes, les digressions historiques qui émaillent la narration, la coupent de temps à autre et permettent de la suivre sans aucune fatigue. C'est sur la côte de la Tripolitaine que débarque le voyageur fictif; il en visite les ports, puis, s'enfonce dans le désert pour explorer les oasis libyennes, avec Rohlfs, et revenant au sud-ouest, celles du Fezzan et du Tibesti, avec Nachtigal. Çà et là le guide s'arrête, pour faire remarquer les ruines datant de l'époque romaine et montrer partout la désastreuse influence de l'administration turque, qui transforme les villes florissantes en bourgades misérables, et fait du Fezzan, plus grand que la France, un pays où ont peine à vivre 140,000 personnes. Le touriste entre ensuite en Égypte par le canal de Suez qu'il explore dans toute sa longueur, visite le Caire, Alexandrie et les autres villes, puis remonte le Nil, examinant de près les ruines antiques, et enfin, passe rapidement à travers le Soudan égyptien, qu'il décrit tel qu'il était avant la révolte du Mahdi. Un appendice, qui ne se trouvait pas dans l'ouvrage allemand, donne le récit de l'expédition anglaise en Égypte et du soulèvement du Soudan.

L'ÉGYPTE. Son avenir agricole et financier, par *Félix Paponot*. Paris (Baudry et Cie), 1884, in-8°, 240 pages avec plans et cartes, 10 fr. — Au moment où une succession de récoltes insuffisantes, cause de la mauvaise rentrée des impôts, compromet gravement la situation financière de l'Égypte, il sera intéressant pour les ingénieurs et les hommes d'État, de lire ce livre qui traite de l'aménagement des eaux du Nil, en vue de

[1] On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée.*

l'irrigation la plus étendue des campagnes qui l'avoisinent. Le fellah se plaint de la diminution du produit de sa terre, de cette terre qui, depuis des milliers d'années, a pourtant si largement récompensé les efforts du laboureur, mais dont la fécondité semble s'affaiblir aujourd'hui. Le seul moyen de remédier à cet état de choses, d'après l'auteur, consiste dans une meilleure répartition des eaux de l'inondation. C'est pour soutenir cette thèse qu'il a écrit cet ouvrage technique, rempli de faits et de chiffres, et renfermant un certain nombre de figures explicatives et de plans clairs et bien dressés. Il propose, comme travaux indispensables, la mise en état des deux barrages de Saïdieh (point de bifurcation des deux branches principales de Rosette et de Damiette), et la construction de cinq barrages nouveaux; puis, une série d'ouvrages d'une utilité moins directe, entre autres, la création du canal Tewfickieh, entre Ismaïlia et Port-Saïd, dont l'étude, dirigée par M. Paponot lui-même, est achevée depuis 1882, mais à la construction duquel les événements politiques ont empêché de donner suite. En terminant il presse la compagnie du canal de Suez de se mettre à la tête de ces entreprises, et d'appliquer les mémorables paroles de Bonaparte lors de son séjour en Égypte : « je voudrais faire exécuter de tels travaux que pas une goutte de l'eau du Nil ne s'écoulât à la mer, avant d'avoir passé sur les terres pour les irriguer et les fertiliser, parce que chaque mètre cube d'eau qui s'en va à la Méditerranée, est un talari perdu. »

C.-G. Büttner. Das Hinterland von Walfischbay und Angra-Pequena. — Heidelberg (Carl Winter's Universitäts-Buchhandlung), 1884, in-8°, 124 p. 2. Marks. — Comme l'indique le sous-titre, c'est une revue du travail civilisateur des missionnaires et du développement du commerce allemand dans le sud-ouest de l'Afrique, qu'a écrite M. Büttner; sa qualité d'ancien missionnaire dans le Damaraland, indiquait tout naturellement pour traiter un sujet auquel les circonstances actuelles ont donné une grande importance. La régularité avec laquelle nous suivons, dans notre bulletin mensuel, les événements qui s'accomplissent dans la Hottentotie comme dans les autres régions de l'Afrique, et l'article accompagné d'une carte que nous avons consacré, il y a quelques mois, à ce pays, nous dispensent de parler longuement de cet ouvrage d'un grand mérite et dont la lecture est indispensable à toute personne qui voudrait s'établir, soit comme négociant, soit comme colon, dans la nouvelle possession allemande.

Tous les côtés de la question y sont traités d'une manière complète, et avec l'autorité d'un homme parlant de choses qu'il a vues de ses yeux, aussi bien ce qui tient au climat, à la nature du pays et à l'état

des peuples qui l'habitent, que ce qui se rapporte à la situation de l'œuvre missionnaire, et aux conditions toutes spéciales du commerce dans une contrée ouverte depuis si peu de temps à la civilisation. Aux mineurs, nous conseillerons la lecture du chapitre sur les gisements de cuivre; aux amis de l'œuvre religieuse, celle de la description de la colonie d'Otyimbingué et de la station missionnaire et commerciale de Barmen; aux négociants enfin, celle de l'étude sur la manière de nouer des relations de commerce avec les indigènes, sur les marchandises qui trouveraient un écoulement assuré dans la Hottentotie, sur les monnaies employées, etc. Les deux derniers chapitres traitent le côté politique du sujet, et l'on y trouvera des vues originales sur les intentions annexionnistes de l'Angleterre, ainsi que quelques documents diplomatiques ayant trait à la déclaration de protectorat faite par l'Allemagne sur cette région. Enfin, l'ouvrage se termine par une petite statistique des stations de la mission rhénane dans le sud de l'Afrique, en 1883. Elles sont au nombre de 10 dans la colonie du Cap, et de 17 dans le Damaraland et le Namaqualand. Notons que M. Büttner répartit comme suit les indigènes de la Hottentotie : Namaquas, 17,000; Héréros, 80,000; Damaras des montagnes, 50,000.

Lettres de Gordon a sa sœur, écrites du Soudan, précédées d'une étude historique et biographique par Philippe Daryl. Paris (J. Hetzel et C°), 1884, in-18, 333 pages, 3 fr. — Au moment où tous les yeux sont fixés sur Khartoum, que le général Gordon conserve à l'Égypte, envers et contre tous, la publication de cet ouvrage ne pouvait être plus opportune. Il se rapporte à cette période de sa vie où il fut appelé à se rendre sur les rives du Nil-Blanc pour consolider l'autorité du khédive, et y faire connaître les principes d'égalité qui prescrivent de considérer tout homme, même inférieur en intelligence, non comme un esclave, mais comme un frère. C'est en 1874 qu'il succéda à sir Samuel Baker, comme gouverneur des provinces égyptiennes de l'Équateur, et en 1877 qu'il fut nommé gouverneur général du Soudan. Sa correspondance qui se fait remarquer par un style coupé, une rare liberté d'allures et une grande familiarité, et qui va du 9 février 1874 au 17 décembre 1879, forme un ensemble vivant, compact, dont toutes les parties s'enchaînent; elle se présente au lecteur comme le récit d'une magnifique odyssée. Il serait difficile, en effet, pour un romancier, d'inventer une série d'événements plus étranges que ces guerres incessantes aux marchands d'esclaves; des expéditions plus dramatiques que ces perpétuelles reconnaissances en pays inconnu, et de créer un héros plus extraordinaire que cet homme mystique, ce blanc qui, presque seul au milieu des

sauvages, accomplit en si peu de temps, grâce à son énergie et à son inébranlable confiance en Dieu, une œuvre vraiment admirable. « Gordon, » lit-on dans l'introduction, « est incontestablement de nos jours un anachronisme vivant, comme la féodalité anglaise peut seule en produire. Il semble plutôt taillé sur le modèle du Loyal Serviteur que sur celui d'un officier général du génie, au millésime de 1884.

L'ouvrage s'ouvre par une étude de la situation de Gordon à Khartoum, dans laquelle M. Daryl ne ménage ni les Anglais, ni les Allemands, et par un précis de la vie si mouvementée du colonel anglais. Si ces deux notices sont d'un utile secours pour le lecteur, elles ne l'empêchent pas de regretter l'absence d'une table détaillée des matières et d'une carte du bassin du Nil-Blanc qui auraient rendu la consultation du livre beaucoup plus facile.

Lettres de Lady Barker. Nouvelle série. Une femme du monde au pays des Zoulous. Traduction de Mme E. B. Paris (Firmin-Didot et Ce), 1884, in-18°, 308 pages, 3 fr.

C'est probablement la renommée qu'ont acquise les Zoulous, dans leurs luttes contre les blancs, qui a engagé l'auteur à donner à cet ouvrage un titre qu'il ne mérite que dans une bien faible mesure, puisque les lettres sont datées de Pieter-Maritzbourg, capitale de la colonie de Natal, et que la personne qui les a écrites, loin de visiter la contrée sur laquelle a régné Cettiwayo, s'est contentée de faire quelques excursions dans le voisinage de sa résidence, c'est-à-dire en pays connu et colonisé. Mais alors même que les descriptions s'appliquent à Natal, et les études ethnographiques à la nation cafre, en général, le public français lira avec plaisir cette œuvre nouvelle de Lady Barker, qu'il connaissait déjà par ses lettres de la Nouvelle-Zélande. Pendant les deux années qu'elle passa à Natal, où elle accompagnait son mari, sir Frédéric Barker, secrétaire général du gouverneur de cette province, elle ne cessa d'entretenir avec sa famille une correspondance active, dans laquelle elle passe en revue aussi bien la contrée elle-même, avec son climat insalubre, ses paysages chauds et verdoyants, que les mœurs, les coutumes des indigènes et l'œuvre de la colonisation. Tous ces sujets l'intéressent et sont traités par elle avec la justesse de jugement, la profondeur et la sagacité qui distinguent un esprit supérieur. Ajoutez à cela un style animé et d'une grande vivacité de couleurs, et vous comprendrez l'intérêt qui s'attache à ces lettres, dès les premières, et qui se soutient jusqu'au bout.

ÉCHANGES

Sociétés de géographie.

Amsterdam.	Constantine.	Hambourg.	Lisbonne.	Nancy.	Rochefort.
Anvers.	Douai.	Iéna.	Lyon.	New-York.	Rome.
Berlin.	Francfort s/M.	Le Caire.	Madrid.	Oran.	Rouen.
Brême.	Greifswald.	Leipzig.	Marseille.	Paris.	Vienne.
Bruxelles.	Halle.	Lille.	Montpellier.		

Sociétés de géographie commerciale.

Berlin. Bordeaux. Paris. Porto. Saint-Gall. Le Havre.

Missions.

Journal des missions évangéliques (Paris).
Bulletin missionnaire (Lausanne).
Missions évangéliques au XIXme siècle (Neuchâtel).
Journal de l'Unité des Frères [moraves] (Peseux).
Missions catholiques (Lyon).
Missions d'Afrique (Alger).
Annales de la propagation de la foi (Lyon).
Missions-Blatt (Barmen).
Berliner Missions-Berichte (Berlin).
Heidenbote (Bâle).
Evangelisches Missions-Magazin (Bâle).
Calwer Missions-Blatt (Calw).
Allgemeine Missions-Zeitschrift (Gütersloh).
Glaubensbote (Bâle).
Africa (Londres).
La Nigrizia (Vérone).
Church missionary Intelligencer and Record (Londres).
Missionary Herald (Boston).
American Missionary (New-York).
Foreign Missionary (New-York).
Regions beyond (Londres).
Chronicle of the London Missionary Society (Londres).
Monthly Record of the Free Church of Scotland (Edimbourg).
Missions Field (Londres).
Church of Scotland home and foreign Missionary Record (Edimbourg).
Missionary Record of the united presbyterian Church (Edimbourg).
Central Africa (Londres).
Woman's foreign missionary Society (Philadelphie).

Divers.

Exploration (Paris).
Moniteur des Colonies (Paris).
Bulletin des Mines (Paris).
Bulletin de l'Association scientifique algérienne (Alger).
Bulletin du Comice agricole (Médéa).
Bulletin de l'Académie d'Hippone (Bone).
Bulletin de renseig. coloniaux (Paris).
Revue géographique internationale (Paris).
Le Mouvement géographique (Bruxelles).
Handels-Zeitung (Saint-Gall).
Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik (Vienne).
Mittheilungen der afrikanischen Gesellschaft in Deutschland (Berlin).
Oesterreichische Monatsschrift für den Orient (Vienne).
Zeitschrift für wissenschaftliche Geographie (Lahr).
Aus allen Welttheilen (Leipzig).
Deutsche Kolonialzeitung (Francfort s/M).
Chamber of Commerce Journal (Londres).
African Times (Londres).
Antislavery Reporter (Londres).
Aborigine's Friend (Londres).
African Repository (Washington).
Observer (Monrovia).
Esploratore (Milan).
Cosmos (Turin).
Bollettino della Societa africana d'Italia (Naples).
Esplorazione (Naples).
Marina e Commercio, e Giornale delle colonie (Rome).
Boletin de la Exploradora (Vitoria).
Africa oriental (Mozambique).
O Africano (Quilimane).
Jornal das colonias (Lisbonne).
As colonias portuguezas (Lisbonne).
Revista de Estudos Livres (Lisbonne).
Réveil du Maroc (Tanger).

AUTRES PUBLICATIONS CONSULTÉES

Tour du monde (Paris).
Revue de géographie (Paris).
Revue maritime et coloniale (Paris).
Indépendant (Constantine).
Moniteur de l'Algérie (Alger).
Dr A. Petermann's Mittheilungen (Gotha)
Proceedings of the royal geographical Society and monthly Record of geography (Londres).
Natal Mercury (Durban).
Cape Argus (Cape-Town).
West African Reporter (Sierra Léone)

Etc., etc.

SOMMAIRE

OUVRAGES REÇUS :

Lettres de Gordon à sa sœur, écrites du Soudan, précédées d'une étude historique et biographique par Philippe Daryl.— Paris (J. Hetzel et C°), 1884, in-18, 333 p. Fr. 3.

Karte West-æquatorial Afrikas, zur Veranschaulichung des deutschen Colonialbesitzes, von L. Friederichsen. — Hamburg (L. Friederichsen et C°), 1884, fr. 1,60.

Lettres de Lady Barker. Nouvelle série. Une femme du monde au pays des Zoulous. Traduction de M[me] E. B. Paris (Firmin Didot et C°), 1884, in-18, 308 p. Fr. 3.

Land und Volk in Afrika. Berichte aus den Jahren 1865-1870, von Gerhard Rohlfs. Dritte Ausgabe. Norden (Hinricus Fischer Nachfolger), 1884, in-18, 240 p., fr. 5, 35.

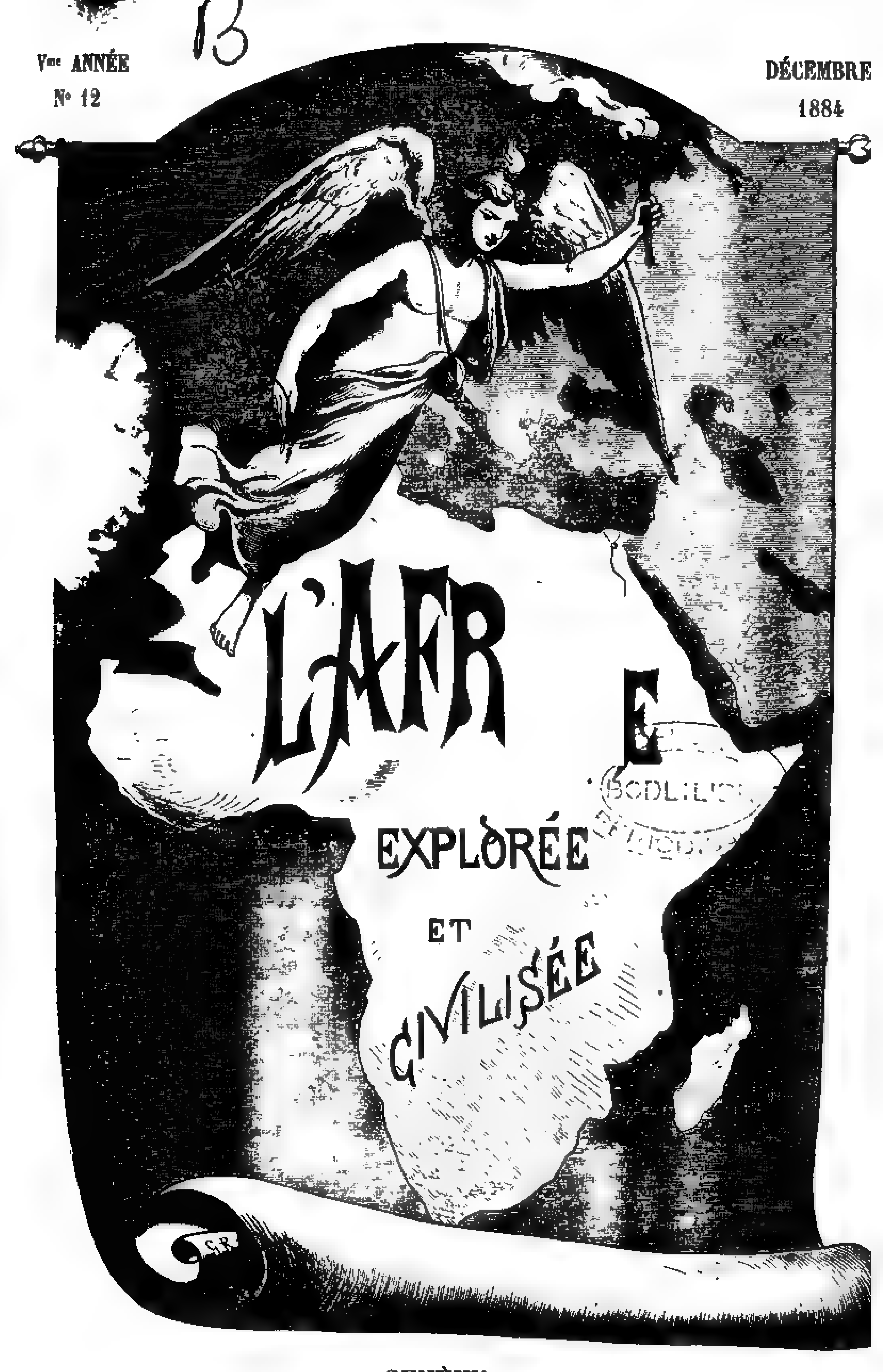
Afrikanische Reisen von Gerhard Rohlfs. Reise durch Marokko. Vierte Ausgabe. Norden (Hinricus Fischer Nachfolger), 1884, in-18, 278 p., fr. 6, 70.

Études et souvenirs d'Afrique. D'Alger à Zanzibar, par le P. Charmetant, 1881, fr. 1. — A travers le Sahara. Les missions du colonel Flatters, par J.-V. Barbier, 1884, fr. 1. — Madagascar, par H. Castonnet des Fosses. 1884, fr. 1. Paris (Libr. de la Soc. bibliographique), 3 vol. in-18 avec cartes.

Deutschlands Kolonien. Ein Beitrag zur Kolonisationsfrage, von Albrecht Franzius, Seeoffizier a. D. Zweite Auflage. Bremen (J. Kühtmann et C°), 1884, in-8, 28 p.

Timbuktu. Reise durch Marokko, die Sahara und den Sudan, von D[r] Oskar Lenz. Leipzig (F.-A. Brockhaus), 1884, 2 Bände, 430 und 408 Seiten, mit 57 Abbildungen und 9 Karten, fr. 32.

Genève. — Imprimerie Charles Schuchardt.



GENÈVE

H. GEORG, LIBRAIRE-ÉDITEUR

MÊME MAISON A BALE ET A LYON

L'AFRIQUE

EXPLORÉE ET CIVILISÉE

JOURNAL MENSUEL

DIRIGÉ PAR

M. Gustave MOYNIER

Membre de la Commission internationale de Bruxelles pour l'exploration et la civilisation de l'Afrique centrale; membre correspondant de l'Académie d'Hippone, et des Sociétés de géographie de Marseille, de Nancy, de Loanda et de Porto.

RÉDIGÉ PAR

M. Charles FAURE

Secrétaire-Bibliothécaire de la Société de géographie de Genève, membre correspondant des Sociétés de géographie de Lisbonne, de Loanda, de Porto, de Saint-Gall et de Berne.

L'Afrique paraît le premier lundi de chaque mois, par livraisons in-8° d'au moins 20 pages chacune; le texte est accompagné de cartes, chaque fois que cela paraît nécessaire.

Le prix de l'abonnement annuel, **payable d'avance**, est de **10 francs**, port compris, pour tous les pays de l'Union postale (première zone); pour les autres, 11 fr. 50.

Tout ouvrage nouveau relatif à l'Afrique, dont il est envoyé deux exemplaires à la Direction, **a droit à un compte rendu.**

Adresser tout ce qui concerne la **rédaction** à **M. Gustave Moynier, 8, rue de l'Athénée, à Genève (Suisse).**

S'adresser pour les abonnements à l'éditeur, M. H. Georg, à Genève ou à Bâle.

On s'abonne aussi :
Dans tous les bureaux de poste de la Suisse.
Chez MM. Ch. DELAGRAVE, libraire, 15, rue Soufflot, à Paris.
MUQUARDT, libraire de la Cour, 45, rue de la Régence, à Bruxelles.
DUMOLARD frères, libraires, Corso Vittorio Emmanuele, 21, à Milan.
F.-A. BROCKHAUS, libraire, Querstr., 29, à Leipzig.
L. FRIEDERICHSEN et Cie, libraires, Admiralitätsstr. 3/4, à Hambourg
Wilhelm FRICK, libraire de la Cour, Graben 27, Vienne (Autriche).
TRUBNER et Cie, libraires, Ludgate Hill, 57/59, à Londres E. C.
Et chez les principaux libraires de tous les pays.

AVIS. — *Nous mettons à la disposition de nos nouveaux abonnés, au prix de 12 fr. chacun, un certain nombre d'exemplaires complets de la IIme, de la IIIme et de la IVme année. La Ire est épuisée.*

BULLETIN MENSUEL (*1er décembre 1884.*)[1]

Jusqu'ici la colonisation en Algérie ne s'est guère faite que par l'État, ou par l'individualisme livré à ses seules forces. Aujourd'hui l'association, dont la force est si grande en matière économique, veut y apporter son concours. La **Société française de colonisation en Algérie** est entrée en rapport avec les comices agricoles de la colonie, afin de recevoir d'eux les renseignements nécessaires sur les besoins de la main-d'œuvre agricole et industrielle, de centraliser les offres d'emploi, soit comme valets de ferme ou fermiers, soit comme ouvriers des différents corps de métiers. Elle fournit des indications sur les achats de terre qui pourraient être faits par de petits capitalistes. Elle a déjà reçu plusieurs demandes de cultivateurs du midi, disposés à réaliser leur avoir pour aller faire de l'agriculture en Algérie.

Une **mission militaire** confiée à la direction de M. Bernard, capitaine d'artillerie, a quitté Alger, le 13 novembre, pour se rendre au sud de l'Algérie, où elle est chargée de vérifier la **salubrité des eaux** sur les points principaux d'étape, depuis Boghari, à la limite du Tell, jusqu'à Djelfa, Laghouat, Gardaïa et Ouargla. Cette mesure est devenue nécessaire en suite des souffrances qu'ont eu à endurer les troupes françaises, pour avoir dû faire usage d'eaux impropres à la consommation. Aussi importait-il de vérifier le degré de bonté des eaux des puits et des sources sur l'itinéraire ordinaire des colonnes, et de rechercher s'il n'en existe point de préférables en dehors de ces itinéraires que l'on pourrait modifier selon les résultats obtenus. La mission devra étudier en même temps la flore et la faune de la région du Mzab et du groupe d'oasis qui entourent Ouargla.

Plusieurs grandes **tribus** dont les territoires s'étendent **de Kassala à la mer Rouge** et qui jusqu'ici étaient demeurées fidèles au khédive, se sont rattachées au Mahdi ; ce sont les Barkab, les Beni-Amer, les Habbab, les Mensa et la fraction méridionale des Hadendoa, dont la fraction du nord s'était déjà ralliée à Osman Digma. Ils se sont jetés en masse sur les territoires égyptiens qui, d'après le traité conclu par l'amiral Hewett avec le roi Jean d'Abyssinie, devaient être remis à celui-ci

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

à la fin de l'année. Les habitants chrétiens de ces territoires, les **Bogos**, ont dû se réfugier en Abyssinie, sous la protection de l'armée de Ras-Aloula. La ville de Keren a été pillée. Des missionnaires et des sœurs de charité, qui s'y trouvaient, ont refusé de quitter la ville avant d'en avoir reçu l'ordre de leurs supérieurs résidant à Paris ; leurs personnes ont été respectées, mais l'église a été pillée.

L'*Antislavery Reporter* a été informé d'Égypte, par un de ses correspondants, qu'en octobre, un natif du Maroc arriva à **Port-Saïd** avec une troupe de quatorze **esclaves**, la plupart du sexe féminin. Il les faisait passer pour des membres de sa famille avec lesquels il se rendait à Jeddah; en réalité il allait les y vendre. Il s'embarqua avec eux sur un navire britannique, sans être nullement inquiété; aussi le journal sus-mentionné proteste-t-il hautement contre cette impunité. — D'autre part il annonce que le vaisseau anglais, le *Philomèle*, a capturé dans la **mer Rouge** une barque chargée de 150 esclaves qui ont été conduits à Aden. — De son côté le *Temps* a reçu d'un correspondant d'Aden une lettre, d'après laquelle les négriers de la mer Rouge continuent à pratiquer la traite sous la forme ingénieuse que voici. Les esclaves du sexe féminin sont considérées comme étant les sœurs ou les femmes des Arabes ou Somalis, qui les emmènent sur leurs caboteurs indigènes. Les petits sultans de la côte orientale d'Afrique délivrent des papiers qui le reconnaissent; une fois dans l'intérieur de l'Arabie, ces mêmes hommes les vendent et vont se remarier ou chercher de nouvelles sœurs en Afrique.

De retour du **Choa**, où il a passé deux ans, **M. Soleillet a** exposé à la Société de géographie de Lyon les avantages que la station **d'Obock** peut offrir pour le commerce à l'intérieur. Une route conduit directement au Choa et au Kaffa, et la puissance de Ménélik s'étend à tous les pays gallas et jusqu'aux grands lacs de l'équateur. Actuellement le commerce est peu important; pour l'exportation: de l'ivoire, de l'or, du musc, des plumes d'autruche, etc. ; pour l'importation : des armes, des munitions et des tissus, etc. Ce qui nuit à son développement, c'est la cherté des transports à dos de chameaux; elle empêche de tirer profit d'autres produits du pays : le café, les oliviers, la vigne, etc. Le sol est très fertile dans ses trois régions : la plaine, où croissent la canne à sucre et la vanille; la région moyenne, où prospère la vigne, et le plateau couvert de pâturages qui nourrissent de grands troupeaux. M. Soleillet pense que l'on pourrait améliorer les voies de communication par des travaux de canalisation, notamment sur l'Haouasch. Ce fleuve devien-

drait navigable dans presque toute son étendue, et servirait à amener à Obock les produits de l'Afrique équatoriale. — Une dépêche d'Aden, du 20 novembre, au *Temps*, annonce l'occupation de Tadjoura par les Français.

L'évacuation des troupes égyptiennes de **Harrar** ne paraît pas devoir être aussi facile que celle de Zeïlah et de Berbera, où les Anglais ont remplacé les soldats du khédive. Ceux de Harrar occupent le pays depuis l'annexion de ce district à l'Égypte (1875) ; ils se sont créé une famille dans le pays ; presque tous les officiers et les fonctionnaires sont devenus propriétaires ; beaucoup de soldats ont leur petite maison ; il y en a auxquels le gouvernement égyptien doit jusqu'à six années de leur solde. Aussi demandent-ils qu'on leur paie ce qui leur est dû, et qu'on les indemnise de ce qu'ils sont obligés d'abandonner ; sans quoi ils ne quitteront le Harrar que contraints par la force, et au besoin résisteront si on les y oblige. Quant aux indigènes gallas ils sont partisans de l'évacuation, mais à la condition que les Européens remplacent les Égyptiens. « Avec les Européens, » disent-ils, « nous aurons la libre possession de nos biens, nous ne serons plus écrasés d'impôts, nous pourrons vendre les produits de notre sol et faire du commerce librement, sans avoir à craindre à tout moment d'être volés, battus et traînés dans les prisons où nous avons des parents enchaînés depuis nombre d'années, sous prétexte qu'ils ont refusé l'impôt, et auxquels on a pris tous leurs biens. » Lorsqu'un effendi passe avec sa suite dans un village, il s'empare de vive force de tout ce qui lui tombe sous la main, met les habitants hors de leurs paillottes et s'y installe en conquérant pour tout le temps de son séjour, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien ; il prend bœufs, moutons, volailles, etc., dévore tout, et, pour paiement, roue de coups ses hôtes forcés, à la moindre réclamation et à la plus légère plainte. L'Européen, au contraire, paie ce qu'on lui vend, traite avec douceur les indigènes et s'en fait des amis. La lettre du correspondant du *Temps*, de laquelle nous extrayons ces renseignements, renferme en outre des informations intéressantes sur le **pays des Ittous,** succession de montagnes au-dessus desquelles s'étendent d'immenses plateaux couverts de cultures de toutes sortes où domine le caféier. On y rencontre d'épaisses forêts où habite l'éléphant. Les troupeaux de bœufs et de moutons y sont en grand nombre, la végétation y est luxuriante, la température clémente, le thermomètre varie entre 8° et 22° maxima. Malgré tous ces dons de la nature, les populations y sont dans la plus grande misère, par suite de la situation géographique du pays, placé entre le Choa et les possessions égyptiennes. Tantôt c'est Ménélik qui y fait une

incursion avec ses soldats, et, sous prétexte d'en protéger les habitants contre les Égyptiens, y perçoit ce qu'il appelle ironiquement l'impôt, c'est-à-dire fait une razzia générale de tout ce qu'il trouve dans le pays, pour emmener au Choa tous les prisonniers valides, hommes et femmes ; après quoi, il rentre dans ses États, pour recommencer l'année suivante, lorsque l'Haouasch sera guéable. Aussitôt qu'arrive la saison des pluies, les Égyptiens viennent à leur tour, et sous le même prétexte, recommencent les mêmes exactions ; mais ils se gardent bien d'occuper le pays, car ils craignent que lorsque la saison sèche viendra, les soldats de Ménélik ne viennent les en chasser. Les produits du pays sont exportés avec beaucoup de difficulté par les ports somalis entre les caps Gardafui et Ras-Afoun, c'est-à-dire, par une route qui exige un voyage de trois ou quatre mois; mais les marchands la prennent pour échapper à la rapacité des Égyptiens qui leur font payer des droits exorbitants lorsqu'ils viennent à Zeïlah, et s'ils sont rencontrés, avec leurs caravanes, par des bachi-bouzoucks sur le territoire du Harrar, les Égyptiens leur saisissent tout, chameaux et marchandises, sous prétexte qu'ils n'ont pas passé à la douane de Harrar, où on leur prend en moyenne 50 % de la valeur de leurs marchandises ; heureux sont-ils quand les soldats égyptiens qui sont aux portes de la ville ne leur prennent pas le restant en les rouant de coups en guise de paiement.

Nos lecteurs se rappellent que les **missionnaires d'Alger,** en quittant l'Ouganda, se sont établis au S.-E. du Victoria-Nyanza, dans l'**Ou-Koumbi**. Au mois de février de cette année, rapporte le P. Giraud, supérieur de la mission, une flotte de 350 pirogues, dirigée par un Arabe, Mougni-Sungouza, au service de Mtésa, amena à la côte du Muéré, voisine de l'Ou-Koumbi, toute une armée de Ba-Ganda, contre le chef Roma, ennemi personnel de Sungouza. Roma écrasé par le nombre ne put que s'enfuir, et ses États furent ravagés. De leur station les missionnaires apercevaient la flamme des incendies que les Ba-Ganda allumaient partout à mesure qu'ils avançaient, ils entendaient leurs grands tambours de guerre, et de temps en temps, les coups de fusil tirés sur les malheureux Ba-Muéré qui n'avaient pas pu se sauver à temps. Les immenses troupeaux du Muéré tombèrent au pouvoir des vainqueurs. Heureusement les femmes et les enfants, mis en sûreté, leur échappèrent ; mais les Ba-Ganda furieux de voir cette proie leur échapper, voulurent pénétrer dans l'Ou-Koumbi, infliger à ce district le même sort qu'à celui du Muéré, et mettre le feu à la maison des missionnaires, toutefois Sungouza s'y opposa. Les villages de l'Ou-Koumbi sont nombreux ; leurs habitants

sont généralement pacifiques et laborieux ; les missionnaires en ont toujours un certain nombre chez eux pour travailler. L'esclavage n'y existe pas. Malgré leur amour de la paix, les Ba-Koumbi se battent bien quand il s'agit de défendre leur pays. Un moment prévenus contre les missionnaires qu'ils croyaient de connivence avec les Ba-Ganda, il les envisagent comme faisant partie de leur tribu, depuis qu'ils ont appris que la présence des blancs a contribué à empêcher les Ba-Ganda d'envahir leur pays. — Le P. Lourdel a installé un nouveau poste dans l'**Ou-Kouné**. Il avait d'abord choisi le village de Souérou, mais cet emplacement ayant été trouvé par **Mirambo** trop ouvert et exposé aux attaques nocturnes des Wa-Touba, qui sont en guerre perpétuelle avec ce chef, il s'est fixé près du grand village de Djihoué-la-Singa, où Mirambo lui a fait bâtir un vaste tembé de 30 mètres de long. D'autre part Mirambo ne permet pas que les caravanes qui transportent des bagages ou des provisions à Oudjidji s'écartent de la route qui passe par sa résidence. Le dernier renfort de missionnaires d'Alger ayant laissé à Tabora la plus grande partie de ses bagages, pour cheminer plus rapidement, et l'Arabe qui s'était chargé du transport ayant voulu laisser de côté la route de Mirambo, celui-ci envoya de fortes bandes de Rougas-Rougas dans les bois attendre la caravane, avec ordre de l'attaquer, de prendre tout son matériel, et de le porter chez lui, à Ourambo.— Malgré cela, le service de la poste de Zanzibar au Tanganyika va cesser de se faire par Ourambo et Oudjidji, pour prendre la direction de Karéma. Ce changement, proposé par l'Association internationale, a été accepté par les missionnaires anglais dont les établissements se développent plutôt dans la région méridionale du lac. La sécurité, la régularité, la rapidité des communications y gagneront; en outre les frais diminueront de beaucoup.— Le P. Guillet, de la station d'**Oudjidji**, a eu une entrevue avec l'Arabe fameux, **Tipo-Tipo**, bien connu des lecteurs de l'ouvrage de Stanley, et qui commande en maître dans tout le Manyéma. Le missionnaire lui ayant exprimé le désir de s'établir prochainement dans cette partie du bassin du haut-Congo, et lui ayant demandé s'il pourrait compter sur son appui et sur sa protection, Tipo-Tipo lui a répondu : « Vous pouvez me regarder comme votre ami; je vous aiderai de toutes mes forces. Soit que vous désiriez aller jusqu'à la côte occidentale, soit que vous vouliez vous fixer dans le pays, vous me trouverez toujours à votre disposition. Toutefois je ne vous conseille pas de vous établir là où il y a des Wa-Ngouana, comme à Koua-Kasongo ou à Nyangoué; les Arabes ne reçoivent pas volontiers votre doctrine qui leur semble trop

sévère. Vous réussirez mieux chez les nègres. Je vous conseille donc de passer le Loualaba, et de vous installer dans le pays qui sépare ce fleuve du Lomami, chez Roussouma, à Mouavi ou à Imbani, chez Kafoura ou Kibengi, etc. Dans toutes ces localités vous trouverez une population très dense; vous n'y aurez rien à craindre, tant de la part des Wa-Ngouana que de celle des indigènes, car mon autorité est reconnue partout là-bas sans conteste. Dès que vous serez prêt à venir, écrivez-moi à Koua-Kasongo, qui est à un jour environ de Nyangoué, du côté d'Oudjidji, et où je réside habituellement. Vous visiterez le pays dont je vous ai parlé et choisirez l'emplacement qui vous conviendra le mieux. » — A la nouvelle de la venue de Stanley par le Congo, jusque près de Nyangoué, les Arabes du Manyéma ont été stupéfaits d'une telle rapidité. Quelques-uns semblent voir de bon œil la route du Congo ouverte, et ont vendu leur ivoire à Stanley pour éviter les frais et risques de transport, et aussi la douane de Zanzibar. En revanche Saïd-Bargasch redoute l'ouverture de cette route qui portera un coup funeste au commerce de Zanzibar. Le bruit courait à Oudjidji qu'il avait ordonné à Tipo-Tipo de faire enchaîner et conduire à Zanzibar ceux qui vendent leur ivoire aux Européens.— Le P. Guillemet a constaté à **Bagamoyo** que, malgré les mesures prises et le traité signé par le sultan Saïd-Bargasch, le commerce des **esclaves** se pratique encore sur une grande échelle, et que la vente des malheureuses victimes de la traite se fait presque publiquement, à l'aide de crieurs qui cèdent au plus offrant la marchandise humaine. Les enfants nègres dont la communauté de Bagamoyo s'est augmentée dernièrement, furent d'abord tout effrayés de se voir en compagnie de blancs, qui, pensaient-ils, ne pouvaient s'intéresser à eux que pour les manger un jour ou l'autre. Aussi était-ce avec terreur qu'ils voyaient un couteau entre les mains d'un des missionnaires, et toutes les fois que celui-ci sortait de la cuisine pour se rendre au jardin, son instrument à la main, ils disparaissaient comme une volée de perdreaux en déroute, en se demandant lequel serait sacrifié le premier. Quelques-uns se consolaient un peu en regardant leurs membres amaigris, décharnés par la faim, les mauvais traitements et les privations de toutes sortes, endurées pendant un voyage de 800 kilomètres. Les diverses langues qu'ils parlent prouvent qu'ils appartenaient à plusieurs districts de l'Afrique. L'un d'eux vient du Manyéma. Aujourd'hui leurs inquiétudes sont tombées, et sont remplacées par la joie de se sentir l'objet de la compassion des missionnaires.

La constitution récente des trois petites républiques du Zoulouland,

du Stellaland et du Gosenland, sous l'influence des Boers du Transvaal, est un phénomène qui mérite d'attirer l'attention. M. Fr. Jeppe de Prétoria, auquel on doit la première bonne carte du Transvaal, et l'un des hommes qui connaissent le mieux et qui peuvent juger avec le plus de compétence les circonstances dans lesquelles se trouve l'Afrique australe, a adressé à ce sujet aux *Mittheilungen* de Gotha, une communication intéressante, de laquelle nous extrayons les renseignements suivants sur la situation, la population et l'origine de ces trois républiques.

Celle du **Zoulouland** est située à la limite S.-E. du Transvaal, et confine au nord au Zwaziland, et au sud à la Réserve ou territoire neutre réservé par le gouvernement anglais après la défaite de Cettiwayo. Le 21 mai 1884, les Boers proclamèrent et couronnèrent comme chef suprême de la tribu, Dinizoulou, fils de Cettiwayo, mort le 8 février précédent. En vertu d'une cession du 16 août dernier, ce chef donna aux Boers la partie septentrionale de l'ancien Zoulouland indépendant et se plaça, lui et sa tribu, sous la suzeraineté de la République du sud de l'Afrique. La superficie de celle du Zoulouland est de 11,560 kilomètres carrés; la population en est de 18,500 indigènes et de 2500 blancs; le protectorat s'étend à 26,000 Zoulous. La république comprend la partie la meilleure et la plus salubre du Zoulouland, le haut pays, qui est riche en eau et en bois. L'élève des moutons y réussit très bien. M. L. J. Meyer y exerce les fonctions de président. La nouvelle république tend à s'annexer encore une partie de la côte entre la colonie de Natal et la baie de Delagoa, en particulier la baie de Sainte-Lucie, pour mettre les États boers en communication directe avec le monde commercial, et les soustraire au système des douanes anglaises et portugaises, nuisible au développement de ces républiques.

Quant à celle du **Stellaland**, elle est située à la limite S.-O. du Transvaal, et bornée au sud par le Griqualand-West, et au nord, par celle de Gosen. Ensuite d'un traité de paix conclu le 26 juillet 1883 entre les chefs ba-tlapin, Mankoroane et Massouw, ce territoire, cédé aux Boers, fut proclamé république le 7 août, et les limites en furent déterminées par des décrets du 7 août, du 18 septembre et du 9 novembre de la même année. Le 1er août 1884, il fut incorporé par M. Mackenzie, commissaire anglais, à l'Empire britannique, comme colonie de la couronne; toutefois le successeur de M. Mackenzie, M. le colonel Rhodes dut, en suite d'une protestation et d'un soulèvement des propriétaires du sol, amener le pavillon britannique et reconnaître l'indépendance de la république. L'annexion à la colonie du Cap,

demandée précédemment par une partie des habitants, n'a pas été jusqu'ici votée par le Parlement colonial. Le territoire de la république mesure 15,500 kilom. carrés; les blancs y sont au nombre de 3000, et les indigènes, de 17,500, dont 12,500, sous la domination de Mankoroane et 5000 sous celle de Massouw. L'administrateur en est M. G. V. van Niekerk; la capitale Vrybourg est au centre du pays, qui est particulièrement propre à l'agriculture et à l'élève du bétail; cependant l'eau n'y est pas abondante, non plus que le bois. La proximité des mines de diamants facilite l'écoulement des produits agricoles.

Enfin la république de **Gosen**, au sud de celle du Stellaland, a été instituée en vertu du traité de paix du 24 octobre 1882, entre les chefs ba-rolong, Moshette et Montsioa. Ce dernier ayant, en mai 1884, violé le traité et attaqué Vrywilligers-Rust, la guerre se ralluma entre les deux chefs, et ce fut Moshette qui, soutenu par des volontaires boers, l'emporta sur son adversaire. Par le traité de paix du 28 août 1884, les Boers obligèrent Montsioa à leur céder son territoire tout entier, à reconnaître leurs lois, et lui assignèrent comme réserve, pour lui et sa tribu, une bande de terre de 250 kilom. carrés. Le 16 septembre une proclamation du président Krüger a annoncé l'annexion de Gosen au Transvaal; mais elle a été retirée, cette annexion étant contraire à la convention du 27 février de cette année avec l'Angleterre; celle-ci avait annexé au Transvaal une bande étroite de la partie orientale du territoire du Stellaland et de Gosen. Cette dernière république, qui a pour président M. N. Gey van Pittius, s'étend sur une superficie de 10,400 kilom. carrés; elle a une population de 2000 blancs et de 15,000 indigènes, dont 12,500 sont sujets de Montsioa et 2500 de Moshette. Le sol est propre à l'élève des moutons; il a peu de bois, en revanche il est mieux arrosé que le Stellaland.

Depuis l'acquisition du territoire d'**Angra-Pequena** par la maison Lüderitz de Brême, des marchandises allemandes ont déjà été importées au Stellaland, et y ont été vendues à un prix inférieur à celui des marchandises anglaises vendues à Kimberley. L'ouverture de cette **voie commerciale,** en dehors des possessions britanniques, a inspiré aux Boers le désir de voir le nouvel État s'étendre plus à l'ouest, au moins jusqu'à Kourouman, pour qu'ils puissent tendre la main aux Allemands d'Angra-Pequena. Sans doute le Lüderitzland ne s'étend pas jusqu'à Kourouman, mais ce rapprochement préviendrait au moins la possibilité de voir la Colonie du Cap, par l'occupation du territoire des Be-Chuana, pénétrer comme un coin entre les possessions allemandes et les républiques boers.

Le dernier numéro de la revue trimestrielle *Africa* nous a apporté la triste nouvelle de l'expulsion des **missionnaires américains** de **Ballounda** et de **Bihé,** par le roi Kuikui de Ballounda, à l'instigation d'un Portugais, trafiquant d'esclaves et d'eau-de-vie. Le 15 mai les missionnaires reçurent l'ordre de quitter le pays; ils en furent d'autant plus surpris que, la veille, le roi leur avait fait faire un message verbal, pour les remercier du présent ordinaire en étoffe qu'ils lui avaient adressé, ajoutant qu'il avait refusé au susdit Portugais de chasser les missionnaires, vu que Ballounda était assez grand pour lui et pour eux. L'ordre du roi n'en était que plus inexplicable, mais il était assez explicite pour ne laisser aucune place au doute. « Il vous est enjoint, » portait-il, « de quitter ce pays et ses dépendances dans l'espace de huit jours, et de n'y pas revenir. Si vous n'êtes pas partis dans le temps prescrit, vous serez considérés comme des ennemis, et je ne serai pas responsable de votre sécurité. Vous m'avez assez bien traité, mais vous ne donnez pas à mes grands ce que vous devriez; vous ne donnez ni eau-de-vie, ni poudre, ni fusils. Vos habitudes ne s'accordent pas avec les nôtres. Que nul de vous ne vienne chez moi pour parlementer, ce décret est irrévocable. » Le message avait été écrit par le clerc du marchand sus-mentionné. Il était évident qu'il y avait un parti pris de ruiner l'œuvre missionnaire. Lorsque MM. Fay et Sanders, qui étaient à Bihé, apprirent ce qui se passait à Ballounda, ils rejoignirent leurs collègues afin que, si le départ était nécessaire, ils pussent se retirer tous ensemble à Benguéla. M. Sanders qui avait eu plus de relations avec le roi Kuikui, réussit à obtenir de celui-ci une entrevue, mais il n'en résulta qu'un ordre plus strict encore de quitter le pays dans l'espace de quatre jours. Les missionnaires durent s'enfuir précipitamment; des bandes affamées et avides pillèrent tout ce qui leur tomba sous la main. D'un autre côté les domestiques indigènes, et les élèves de l'école, ainsi que quelques hommes d'un village voisin de Ballounda, accompagnèrent fidèlement les fugitifs jusqu'à Benguéla. Des porteurs indigènes ont rapporté que Silva Porto, négociant portugais, établi à Bihé depuis trente ans, a envoyé à Kuikui un messager, pour lui reprocher la mauvaise action qu'il avait commise en expulsant des blancs innocents. Il est vrai de dire que le roi, malgré les sollicitations les plus instantes, refusa de faire mourir les missionnaires et de permettre qu'on touchât à un des cheveux de leur tête. Une pétition a été adressée au gouverneur de Benguéla, qui s'est enquis de la perte subie par les missionnaires et a promis de leur faire faire restitution. Deux d'entre eux, MM. Fay et Stover se sont rendus à

Boston, pour faire rapport au Comité américain, et le consulter sur le rétablissement ultérieur de la mission. Ceux qui sont restés à Benguéla attendent de voir ce que fera l'autorité portugaise et ce qu'elle obtiendra; ils espèrent pouvoir reprendre leur œuvre si heureusement commencée.

Il semble, d'après un rapport de **M. Arnot,** arrivé aussi à la côte occidentale, que les chefs des tribus de l'intérieur ont déjà expédié des lettres pour rappeler les missionnaires. Mais M. Arnot lui-même a été engagé par un trafiquant et par de mystérieuses insinuations des chefs, à quitter momentanément Lialui sur le haut Zambèze, résidence de Robosi, roi des Ba-Rotsé, et à gagner le territoire portugais de la province de Benguéla. Après son départ la guerre éclata entre les Ba-Rotsé et une tribu voisine [1], et le roi Robosi fut tué. En arrivant à Bihé, M. Arnot n'y trouva plus les missionnaires américains; il poussa jusqu'à Baïlounda, qu'il atteignit au moment où les pillards détruisaient la propriété. « Les habitants de Baïlounda s'imaginèrent, » écrit le père de M. Arnot à la revue *Africa*, « que ce blanc était tombé du ciel; il profita de leur confusion et convoqua un conseil de tous les notables. Le résultat fut l'envoi d'une lettre pour rappeler les missionnaires.» Descendu ensuite à Benguéla pour s'y ravitailler, il se proposait de retourner à l'intérieur, mais plus au nord.

Nous complétons, d'après le *Mouvement géographique* de Bruxelles, les renseignements géographiques nouveaux, rapportés par M. le **capitaine Hanssens** de son voyage au delà de la station de l'Équateur, jusqu'aux chutes de Stanley. A environ 130 kilom. en amont de la station qu'il avait réussi à fonder chez les Bangala, il reconnut, sur la rive droite, l'embouchure d'une énorme rivière venant du N.-E., large en moyenne de 600^m, et dont les rives sont basses et boisées. Quelques indigènes prétendent qu'elle provient d'un lac appelé Boukoumba, situé à une quinzaine de jours de navigation. La rivière elle-même s'appelle **Ngala** ou **Mangala.** Sur sa rive gauche, près de son confluent est situé le grand village de Mobika. Un peu en amont du confluent de la Ngala se trouve le village de Moubangi; en cet endroit le lit du Congo est obstrué de rochers jusqu'à une distance de 500^m de la rive, et le courant est très fort. La navigation n'y est possible qu'avec des embarcations d'un faible tirant d'eau.

Le capitaine Hanssens a remonté sur une distance de 75 kilom. envi-

[1] V. la lettre de M. Jeanmairet, p. 308.

ron, l'**Itimbiri**, affluent de la rive droite du Congo également, et dont la largeur varie de 800^m à 400^m. Dans la partie parcourue, la rive gauche spécialement est très peuplée dans ses trois districts : le Bourambi, le Libouki et le Boumbouni. Sur la rive droite se trouve le district d'Itembo, à quelques kilomètres en amont du confluent ; il est habité par des indigènes de la tribu des Yankooué, avec le chef desquels M. Hanssens a fait l'échange du sang. D'après les renseignements qu'il a obtenus, le nom d'Itimbiri serait le nom du Congo lui-même, dans la partie où il reçoit cet affluent, dont le nom est Mboula on Bouloumbou. Il offre cette particularité, qu'il se jette dans le Congo en formant un delta ; la branche occidentale est obstruée par de grandes herbes ; la branche orientale qui n'a que 50^m de large est très tourmentée, mais complètement libre. Toute cette partie du cours du Congo, sur la rive nord, entre les confluents du Npala et de la Mboula est extrêmement populeuse. On y fait un grand trafic, principalement en ivoire et en esclaves. Quant à l'**Arououimi**, les Ba-Soko, chez lesquels le capitaine Hanssens a fondé une station, l'appellent Ubingi. Le nom d'Arououimi serait celui du Congo dans la partie de son cours où débouche l'Ubingi.

Jusqu'à l'Arououimi le passage de l'expédition n'avait nulle part provoqué la frayeur des indigènes ; en amont, il n'en fut plus de même. A l'approche des steamers, toute la population, hommes, femmes et enfants, abandonnait les villages pour se réfugier dans les bois de l'intérieur, ou s'éloignait à force de bras dans les canots. Depuis les razzias exercées il y a un an par les chasseurs d'esclaves, les natifs éprouvent une frayeur instinctive à l'aspect de tout étranger quel qu'il soit.

Un peu en amont de **Mayoumbé,** l'influence salutaire de la **station des chutes de Stanley** se fait déjà sentir. M. Hanssens reçut à bord la visite de tous les chefs des villages devant lesquels il passait. Tous lui apportaient des présents, se déclaraient ses amis et lui demandaient le drapeau bleu de l'Association. Ils ont déjà vu passer et repasser la flottille du Congo sans qu'il en résultât pour eux le moindre dommage. De plus, ils se rendent périodiquement chez les Wa-Genya des chutes de Stanley, pour y échanger leur manioc et leurs bananes contre le poisson pêché dans les rapides. Ils ont vu « le village du blanc, » ils ont constaté qu'il bâtit ses maisons et cultive ses plantations sans molester personne, qu'il paie comptant ce qu'il achète, et qu'il assiste ses voisins chaque fois que cela lui est possible. La confiance est venue naturellement.

Depuis la première expédition, plus un seul marchand d'esclaves

n'a osé s'approcher du district et les populations ont acquis la conviction que la présence des blancs constitue leur meilleure sauvegarde. Le personnel de la station des chutes est dans les meilleurs termes avec tous les chefs des environs, qui attachent un très haut prix à la conservation de la protection des blancs, parce qu'ils sentent que, du jour où elle leur serait retirée, ils redeviendraient la proie des chasseurs d'hommes.

Tandis qu'en remontant le fleuve, M. Hanssens avait suivi la rive droite, pour redescendre il longea la rive gauche. Partout il fut reçu avec le même empressement, et put conclure de nombreux traités avec les chefs indigènes, et obtenir pour l'Association d'importantes concessions de terrains.

Avant de quitter le Congo, disons encore que M. le lieutenant **Massari,** après avoir été retenu quelques semaines par la fièvre au sanitarium de Boma, a été mis par Sir Francis de Winton à la tête d'une expédition de découverte chargée d'explorer le **Quango.** Il devra poursuivre les études commencées par Stanley et Sir F. de Winton, relever le cours de la rivière aussi loin qu'il pourra la remonter avec son steamer, et procéder, le long de ses rives, à l'installation d'une ou de plusieurs stations nouvelles.

Le Dr **J. Chavanne** a écrit le 20 août aux *Mittheilungen* de Gotha qu'il se préparait à se rendre à **San-Salvador** par une route nouvelle, suivant à peu près la ligne de partage des eaux entre les rivières de la côte et la Mpozo, tributaire du Congo; de là il se proposait de gagner, par le pays de Zombo, le bassin inférieur du Quango, et suivre celui-ci jusqu'à son confluent avec le Congo. Le relevé de la partie du fleuve de Banana à Boma lui a imposé un dur labeur, le fleuve étant couvert d'un labyrinthe d'îles dont un grand nombre n'étaient pas dessinées sur les cartes; d'autres y sont portées qui n'existent pas; il en a relevé cinquante nouvelles. Jusqu'ici les cartes de cette partie du Congo, même celle de l'amirauté anglaise, ne reposaient que sur des renseignements. De Banana à Vivi, le Dr Chavanne a déterminé géodésiquement plus de mille positions, fait quantité de sondages, en même temps qu'il étudiait la géologie de cette partie du bassin du fleuve. Il ne s'est pas borné au Congo; il a fait plusieurs excursions à l'intérieur dans le bassin du Passi-Rombo et du Kalamou (la rivière des Crocodiles). Son compagnon, le Dr Zintgraff, s'est occupé de l'ethnographie des Mussorongo et des Aboma.

D'après un rapport de M. Dutreuil de Rhins à la Société de géo-

graphie de Paris, M. **Dolisie,** chargé d'un ravitaillement pour Savorgnan de Brazza, quitta en juin Loango avec une trentaine de porteurs indigènes, dont une partie l'abandonnèrent sur les bords de la **Loundima,** affluent du **Niari,** qu'il suivit jusqu'à son confluent, vis-à-vis de Stephanieville. L'agent de l'Association internationale dans cette station se refusant à lui louer un magasin, le roi du pays offrit à M. Dolisie le terrain qu'il choisirait, et conclut avec lui un traité, par lequel tout le pays compris entre la Loundima et le Niari a été placé sous la suzeraineté et le protectorat de la France. Le roi et les chefs déclarèrent en même temps qu'ils avaient seulement loué l'emplacement sur lequel se trouve le poste de Stéphanieville, et qu'ils n'avaient cédé aucun de leurs droits à l'Association internationale. M. Dolisie fonda la **station de Niari-Loundima,** et se dirigea au N.-E. vers Philippeville. Dans ce trajet, il constata que le Niari est navigable par canot à vapeur sur son cours moyen et même en partie sur son cours supérieur. Une nouvelle station fut fondée pour compléter la chaîne des postes français de Loango à Brazzaville, où M. Dolisie arriva à la fin de juillet. Le trajet avait été fait en 40 jours ; il pourra être fait en 20 jours, quand on utilisera la voie fluviale, et qu'on aura organisé un service régulier de porteurs comme chez les Ba-Téké.

Le **Dr Colin,** médecin de la marine française, est de retour d'un voyage d'exploration dans le **bassin de la Falémé** [1] et dans la région aurifère qui s'étend entre ce cours d'eau et le Bafing. Parti de Podor le 24 juin 1883, avec un convoi de douze noirs et douze bêtes de somme, il suivit la rive gauche du Sénégal jusqu'à Bakel, traversant ainsi le Fouta, où les Toucouleurs lui créèrent toutes sortes d'ennuis. De Bakel il se dirigea vers Sénoudébou sur la Falémé, mais là, les Toucouleurs du convoi refusèrent absolument d'entrer sur territoire malinké, aussi le docteur dut-il se rendre à Médine pour recruter un nouveau personnel.

De retour à Bakel, il alla étudier les terrains aurifères de Keniéba, explorés il y a deux ans par notre compatriote M. Demaffey. Puis il gagna Dialafara, capitale du **Tambouara,** où il reçut un accueil empressé du chef du pays, qui conclut avec lui un traité plaçant son territoire sous le protectorat français, et donnant à la France le droit exclusif de construire des routes et d'exploiter des mines. Toute la région du Tambouara, dit le Dr Colin, est très riche en or, et, dans l'avenir, on y créera certainement des exploitations. Toutefois il estime qu'il ne faudra

[1] V. la Carte, IVme année, p. 200.

se lancer dans ces opérations qu'avec une extrême prudence, et qu'avant de chercher à exploiter ce pays industriellement, il est indispensable d'améliorer les voies de communication, et de créer des relations commerciales avec les indigènes qui désirent écouler leurs produits par le Sénégal. Dialafara est un village malinké de 2000 habitants, bien disposés pour les blancs. Leur territoire est riche en pâturages, et abonde en bétail; leurs principales cultures sont le riz, l'indigo et le coton. De là, M. Colin se rendit à **Kassama**, capitale du Diébédougou, à une journée de marche de Koundian, une des places fortes les plus importantes des États du roi de Ségou. C'était la première fois qu'un Européen visitait Kassama. Admirablement reçu par le roi, l'explorateur y fit un séjour d'un mois et put étudier à loisir les ressources du pays. Kassama est situé sur un plateau élevé, en pays accidenté, au centre d'une région aurifère; son territoire produit du caoutchouc, de l'indigo et du coton. Là aussi le bétail est abondant. Les deux mille Malinkés de Kassama ne vivent pas en trop mauvaise intelligence avec les Toucouleurs de Koundian. Ceux-ci, isolés dans leur forteresse considérée comme imprenable, sont trop peu nombreux pour attaquer leurs voisins. Les mines d'or se trouvent à 10 kilomètres au sud de Kassama, au pied de la ligne de partage des eaux entre la Falémé et le Bafing; on ne les exploite que dans la saison sèche, dès que la récolte est terminée. L'or s'échange surtout contre du sel, condiment qui manque absolument dans le pays. Pour un lingot d'or d'une valeur de 15 francs, les traitants donnent, à Kassama, une quantité de sel qui vaut environ 1 franc à Saint-Louis. En hiver, la température est très agréable; en décembre, à midi, le thermomètre monte à 24°, mais la nuit, il descend souvent à 7°. L'importance de Kassama parut telle au Dr Colin, qu'il crut utile de chercher une route pour aller de ce point à Bafoulabé. Malheureusement le chemin est tellement accidenté, qu'il serait très difficile de construire une route à voitures. De Bafoulabé il revint à Kassama, et résolut de reconnaître le cours de la Falémé, pour juger si cette rivière pourrait servir de route vers les terrains aurifères. Il l'atteignit au village de Kiénókou, à environ 400 kilomètres de son confluent avec le Sénégal, et reconnut qu'elle n'est pas navigable dans la saison sèche. Aussi dut-il cheminer sur ses rives, obligé cependant par la végétation puissante, de se tenir presque constamment à une distance de 100m à 300m du bord. Le gibier y est très abondant; partout l'on voit des traces d'éléphants, de lions, de panthères, des antilopes et des troupeaux de bœufs sauvages, etc. Une multitude d'oiseaux aux couleurs éclatantes animent le

paysage. De nombreux villages sont construits à quelques kilomètres de la rivière. La Falémé roule de l'or, et son cours, qui se développe sans chutes ni rapides, serait aisément navigable à la saison des pluies, si on le débarrassait des quelques rochers qui l'obstruent. Les traitants la remontent avec leurs chalands à petit tirant d'eau, et il ne serait pas difficile de la rendre accessible à de petits vapeurs. Cette exploration terminée, le Dr Colin rentra à Bakel pour se ravitailler, car il voulait dresser une carte de la Falémé. Il se procura à Bakel un petit chaland et remonta la rivière sur une longueur de 160 kilomètres environ; mais son chaland subit des avaries qui l'obligèrent à redescendre à Bakel et à Saint-Louis. Ici, il présenta au gouverneur le fils du roi de Kassama, jeune homme de 28 ans, qui venait, au nom de son père, faire acte de soumission volontaire à la France. De Bakel à Saint-Louis, il avait eu pour compagnon de voyage un Maure de Timbouctou, délégué par la corporation des marchands de cette ville, pour présenter au gouverneur du Sénégal les vœux des négociants de la métropole du Soudan occidental, pour l'ouverture d'une voie commerciale par le Niger, Bamakou et les escales françaises du Niger et du Sénégal. Ce Maure a affirmé que, si cette route s'ouvrait, tout le commerce de Timbouctou cesserait de passer par le Maroc, et que, dans les hautes eaux, le Niger est suffisamment navigable de Timbouctou jusqu'à Bamakou. — Dès lors, ce délégué a dû repartir pour Timbouctou, où l'on se proposait de le reconduire, à partir de Bamakou, par le vapeur que le capitaine Delanneau a fait remonter sur le Niger, et avec lequel il avait déjà dû se rendre à Yamina, où se trouvait Ahmadou, sultan de Ségou.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Les événements dont la vallée du Nil est le théâtre, ont porté les caravanes du Soudan à prendre la voie de Tripoli pour y amener les produits de l'intérieur; aussi le journal officiel de la Tripolitaine constate-t-il que le commerce de cette région a pris récemment un développement qui dépasse toutes les prévisions.

D'après une communication de M. de Lesseps à la Société de Géographie de Paris, la Compagnie du Canal de Suez fera élargir le canal existant, de façon que les navires puissent se croiser sans danger, et l'on étudie un mode d'éclairage électrique qui permette d'y naviguer de nuit.

Le colonel Chemside, établi depuis quelque temps à Souakim en qualité de commandant civil et militaire, a été nommé gouverneur général de tout le littoral de la mer Rouge, avec ordre de résider à Massaoua.

Le capitaine Kling, de la garnison anglaise d'Aden, se propose de reprendre l'itinéraire de la dernière expédition de M. G. Révoil. Il croit que, muni de lettres des cheiks de La Mecque et de cadeaux, il pourra se frayer un passage, de Magadaxo à travers les pays Galla, et arriver à Berberah sur le golfe d'Aden.

Le célèbre explorateur Gerhard Rohlfs a été nommé consul-général de l'empire allemand à Zanzibar.

Une lettre de M. Ledoulx, consul de France à Zanzibar, adressée au ministère des affaires étrangères, l'informe que l'explorateur Giraud est toujours à M'pala, station de l'Association internationale, à la côte occidentale du Tanganyika. Un certain nombre des porteurs et des hommes de son escorte, après l'avoir abandonné, ont attaqué la mission des Pères algériens à Kipalapaba, près de Tabora, et menacé de mort le père Hautecœur. Informé de ces faits, M. Ledoulx les a fait connaître au sultan Saïd-Bargasch, qui s'est empressé de donner les ordres nécessaires pour que ces hommes fussent punis.

Le lieutenant Shufeldt, de la marine des États-Unis, a fait récemment un important voyage à travers l'île de Madagascar, dans une direction S.-O., à partir de la capitale, en suivant un itinéraire de 1100 kilom., que n'avait encore parcouru aucun explorateur scientifique. Quittant Antananarive avec une forte caravane, il rechercha les sources et les nombreux tributaires supérieurs de la Zizibongy, qu'il explora en détail et dont il détermina le tracé; puis, descendant des plateaux vers la côte S.-O., il fit, sur les diverses terrasses qu'on y rencontre, des observations exactes. Nous reviendrons sur cette exploration quand les *Proceedings* de la Société de géographie de Londres auront publié le rapport que leur a promis le lieutenant Shufeldt.

Une exposition industrielle qui vient d'avoir lieu à Capetown, a permis de constater que, pour les cuirs du Cap, les meubles des écoles des Ba-Souto et des Zoulous, les voitures et la taille des diamants, l'Afrique australe peut rivaliser avec les produits du même genre fabriqués en Europe.

La Société des Missions épiscopales méthodistes de New-York a décidé d'établir une ligne de stations à partir de Loanda jusqu'au Tanganyika, le long de la route de Pogge et de Wissmann.

D'après un rapport du général Lefroy, président de l'Association britannique au congrès de Montréal, un chasseur anglais, M. Hemmings, a traversé, en compagnie d'un Hollandais, la partie de l'Afrique occidentale qui s'étend entre Walfishbay et Vivi, en suivant à peu près la limite orientale des possessions portugaises.

Une dépêche de Madrid, de source officieuse, annonce que l'Espagne étant décidée à se rétablir solidement dans ses colonies de la côte occidentale d'Afrique, un agent espagnol a été nommé pour les îles d'Elobey, dans le golfe de Corisco, au nord du Gabon.

Le ministère français de la marine a décidé l'envoi au Sénégal d'une mission confiée à MM. Marchal, de Lorient, et Auger, ingénieur des travaux hydrauliques à Cherbourg, pour étudier la question de l'amélioration du port de Dakar. Cette mission s'embarquera à Bordeaux le 5 décembre.

La Conférence internationale convoquée pour s'occuper des intérêts généraux de la civilisation en Afrique, s'est ouverte le 15 novembre à Berlin. Nous aurons certainement à parler plus tard de ses travaux. Disons seulement aujourd'hui que l'Allemagne a reconnu l'Association internationale africaine.

LE MAL CAUSÉ PAR LES SPIRITUEUX EN AFRIQUE ET LES MOYENS D'Y REMÉDIER

(Suite et fin.)

Nous avons exposé, dans notre précédent numéro (p. 262-270), le mal que les spiritueux font aux indigènes du continent et des îles, et constaté qu'il appelle un remède ou plutôt des remèdes, car les sources du mal étant diverses, les moyens à employer pour le guérir, si possible, et pour en prévenir le retour, doivent être divers aussi.

Les moyens les meilleurs sont certainement ceux qui procèdent de la volonté des indigènes, persuadés de renoncer à l'usage des boissons alcooliques par la conscience du mal qu'ils se font à eux-mêmes et aux autres, ou par l'exemple et les conseils des personnes qui y ont renoncé pour elles-mêmes, afin d'aider au relèvement des malheureuses victimes de l'ivrognerie. Si le mal est très répandu et profond, il ne manque pas, dans l'Afrique australe, et surtout dans les possessions britanniques, de sociétés de tempérance et d'abstinence, qui travaillent à en arrêter les progrès et à le guérir, par la création d'institutions analogues à celles de notre Europe, cafés de tempérance, salles de lecture, bibliothèques, etc. Ces diverses sociétés ont aussi, comme les nôtres, formé une alliance pour chercher à restreindre le trafic des liqueurs. Elles ont des sociétés spéciales d'assurance mutuelle sur la vie [1].

Mais les amis des noirs ne s'en tiennent pas là. Au Le-Souto, par exemple, où nous avons vu l'eau-de-vie pénétrer à la suite de l'armée coloniale, lors de la dernière guerre, le Comité des missions de Paris, une fois la paix rétablie, rappela aux chefs Ba-Souto, dont plusieurs donnaient un mauvais exemple, ce qu'avait fait leur père. « Enfants

[1] L'expérience des Compagnies d'assurance a prouvé que la tempérance est favorable à la longévité. Une Société a constaté, en 1882, que, parmi ses assurés, les cas de décès ont été de 116 abstinents et de 370 non abstinents; en 1883, la proportion fut de 7 à 19. Aussi, quelques Compagnies d'assurances ont-elles réduit de 20 %, pour les abstinents, le taux d'assurance.

**

de Moschesh, » leur écrivit-il, « vous avez été un moment divisés, soyez de nouveau unis, et rentrez tous ensemble dans la voie du progrès. Retournez aux jours où la boisson enivrante des blancs était proscrite chez vous, car c'est bien là le poison des corps et des âmes, la mort des peuples. » Lors d'une conférence des missionnaires du Le-Souto, ceux-ci se rendirent en corps auprès du chef Letsié, afin de lui présenter leurs vœux pour la prospérité du pays; ils prirent occasion de cette visite pour faire au chef une protestation contre le trafic de l'eau-de-vie, et le prier de rétablir la loi prohibitive sur les spiritueux promulguée par feu son père. Letsié ne donna d'abord aux missionnaires qu'une réponse évasive. Toutefois la protestation eut un certain résultat. La vente et l'achat de cette drogue diminuèrent considérablement, les magistrats lui firent aussi la guerre, autant que leur position difficile le leur permettait. Le fils du vénérable Moffat, de Kourouman, qui avait été lui-même pendant un certain nombre d'années missionnaire chez les Ba-Kouéna, s'y employa d'une manière énergique. D'après un rapport de M. Bœgner, directeur de l'Institut des missions de Paris, les chefs ont rendu, au commencement de cette année, un décret en vertu duquel il est permis à chacun de détruire l'eau-de-vie qu'il pourra découvrir entre les mains de n'importe qui. La permission n'est pas demeurée sans effets. Un correspondant du *Cape Argus* raconte qu'à la suite de ce décret, un wagon d'eau-de-vie fut saisi près du village de Tlasoa, le contenu en fut détruit, et le propriétaire arrêté. En outre le Le-Souto a bénéficié d'une loi votée par le Volksraad de l'État Libre de l'Orange dont nous aurons à parler plus loin, et par laquelle ont été abolis tous les débits d'eau de vie qui se trouvaient sur la frontière; aucun débit ne peut plus être établi qu'à deux lieues au moins des limites du Le-Souto; c'est une des causes auxquelles est due la diminution récente de l'ivrognerie dans ce pays.

Dans l'État Libre ce sont aussi les maux causés par les boissons alcooliques, qui ont fait sentir la nécessité d'une loi pour réduire le nombre des débits et la vente des spiritueux dans les boutiques. En vertu de cette loi, aucun cabaret ne peut s'ouvrir avant qu'une commission de cinq personnes en ait constaté la nécessité. Le tenancier doit payer une contribution annuelle de 2500 francs, et les marchands ne doivent livrer aux noirs aucune boisson spiritueuse (bière, vin, eau-de-vie). Un premier délit est puni d'une amende de 1250 francs ou de trois mois de prison, avec eau de riz pour nourriture de deux jours l'un; en cas de récidive, la peine est de six mois de prison avec travail forcé. Quiconque est trouvé en état d'ivresse doit payer 25 francs d'amende, au moins. Les

effets de la loi sont salutaires, et montrent que le gouvernement de l'État Libre prend la question au sérieux. En opposition à ce qui se passait avant la promulgation de la loi (p. 266), l'*Express* dit que les désordres du jour de l'an disparurent soudainement, comme s'ils eussent été balayés par un pouvoir magique. On ne vit plus dans les rues un seul natif qui ne se rendît à son travail dans une tenue convenable. Les cantines, qui auparavant servaient de lieux de refuge au crime et à l'immoralité, furent fermées, et le jour de l'an se passa dans une tranquillité et une paix qui firent tomber toute opposition, et qui permettent d'espérer une révolution complète dans la vie et les habitudes des natifs. Toutefois, dans les localités où les Anglais ont la haute main, il n'est guère possible d'appliquer des lois pour s'opposer au mal qui dévore le pays.

Au Transvaal, il est triste de constater que la première fabrique établie depuis la restauration de la république, est une fabrique de liqueurs fortes, à 20 kilomètres environ de Prétoria, sur le bord de la rivière Pienaars, et qu'autour d'elle s'est élevé tout un petit village d'employés de la fabrique : 35 blancs et 100 Cafres, logés et entretenus sur la propriété. Elle fournit 500 litres de spiritueux par heure. L'État qui a autorisé cette fabrication, ne peut naturellement pas édicter de loi contre les débits et la vente de l'eau-de-vie.

En revanche les missionnaires de la Société de Berlin s'efforcent de restreindre par la persuasion l'abus des boissons fermentées. Il y a deux sortes de bière cafre : l'une est pour les indigènes une boisson rafraîchissante ; l'autre ne le cède pas beaucoup à l'eau-de-vie, pour son effet enivrant. A Wallmannsthal, dans le Transvaal méridional, les missionnaires ont mis les indigènes en garde contre l'usage immodéré de la forte bière cafre. La plus grande partie des hommes se sont rassemblés de leur propre mouvement ; ils ont décidé que la fabrication de la bière légère sera permise, mais pas celle de la seconde ; les femmes qui fabriqueront celle-ci seront punies, ainsi que les ivrognes.

Plus au nord, sur le Chiré, il a suffi de la résolution bien arrêtée de la « Compagnie des lacs africains, » pour qu'aucun baril d'eau-de-vie ne remontât le fleuve.

A Madagascar le gouvernement a édicté des lois prohibitives contre l'importation et la fabrication de liqueurs fortes. Déjà en 1881, dans le code de lois rédigé pour améliorer l'administration de l'île, la fabrication du rhum était interdite dans la province d'Imérina. Quiconque serait découvert en fabriquant, serait passible d'une amende de dix bœufs et dix dollars ; le rhum trouvé devait être versé et la plantation détruite.

Quiconque serait trouvé, dans cette province, vendant du rhum ou en ayant en sa possession, devait être puni d'une amende de dix bœufs et dix dollars, et le rhum trouvé, versé. Quiconque serait trouvé en état d'ivresse dans ce territoire devait payer une amende de sept bœufs et sept dollars. Enfin, quiconque serait rencontré transportant du rhum quelque part, dans les limites de cette province, serait puni d'une amende de cinq bœufs et cinq dollars. La loi prévoyait l'emprisonnement pour cas d'incapacité de payer l'amende ; un jour de prison était considéré comme équivalent à six pences de l'amende. Malheureusement les importeurs ont réclamé l'appui des gouvernements de France et d'Angleterre, qui ont contraint le gouvernement de Madagascar, malgré les protestations les plus sérieuses des autorités, à admettre les liqueurs fortes, et même à recevoir en eau-de-vie le paiement des droits d'entrée. Pour être conséquent avec ses principes et avec sa législation, et pour arrêter autant qu'il le pouvait les progrès de ce fléau qui menaçait d'envahir tout le pays, le gouvernement ordonna aux fonctionnaires de détruire les spiritueux aussitôt qu'ils les auraient reçus. Cela se fit chaque année dans les ports ; dans certains cas, quantité de tonneaux ont été défoncés pour protester contre le mal et sauver la communauté. Mais la résistance se lassa, et l'eau-de-vie pénétra dans l'île en plus grande abondance que jamais. En 1883, à l'occasion de la venue en Angleterre des envoyés malgaches, le Comité exécutif de l'Alliance de la Tempérance du Royaume-Uni s'adressa à Lord Granville, pour attirer son attention sur les clauses des traités avec Madagascar, qui donnent aux sujets de S. M. britannique un droit légal d'importer des liqueurs fortes dans cette île moyennant certains droits d'entrée, en opposition à l'opinion qui attribue à ces liqueurs un effet pernicieux sur les Hovas comme sur les autres habitants. Le gouvernement de Madagascar cherchant à abroger les clauses sus-mentionnées de ces traités, afin de pouvoir agir plus efficacement contre ce fléau, le Comité en appela à Lord Granville et à ses collègues, pour que, sans attendre l'action d'autres nations, le gouvernement anglais accordât à l'administration malgache toute facilité d'accomplir son louable projet. L'importance du commerce anglais ne devait pas dépendre de l'importation à Madagascar d'un article destructif de la vie et de la morale d'un grand nombre des habitants de cette île ; aussi le Comité de l'Alliance ne doutait-il pas que le gouvernement de S. M. ne tînt compte des vœux de toutes les classes du peuple anglais, en répondant à la requête des envoyés malgaches, de manière à écarter tout obstacle à l'exécution des mesures propres à remé-

dier au mal. Lord Granville promit de prendre cette demande en sérieuse considération. Qu'en est-il résulté? nous l'ignorons absolument.

Quelque partisans que nous soyons de la liberté commerciale et de la liberté individuelle, nous n'estimons pas qu'aucun gouvernement civilisé ait le droit d'empêcher une administration quelconque de refuser l'entrée de son territoire à des substances nuisibles, dangereuses, pernicieuses même aux habitants confiés à ses soins, ou de restreindre l'importation de ces substances par de hauts droits d'entrée à payer. Aucun État ne permettrait qu'un gouvernement voisin lui interdît de prendre des mesures de précaution à l'égard des substances explosibles ; or il s'agit, dans la question des spiritueux, d'éléments bien plus dangereux que la poudre ou la dynamite.

Sans doute on ne pourrait pas conseiller d'adopter partout le moyen employé par la reine Makea, de Rarotonga, dans l'Océan Pacifique, quelque efficace qu'il ait été. Affligée des progrès de l'intempérance au milieu de son peuple, et n'obtenant pas des agents de police la répression désirable de l'ivrognerie, elle convoqua une assemblée populaire, et devant tous réprimanda sévèrement les agents pour leur coupable indulgence envers les ivrognes ; puis elle les révoqua tous et créa une nouvelle police composée de femmes d'âge mûr. L'expérience réussit parfaitement. Les femmes appelées à ces fonctions firent preuve d'une énergie et d'une habileté extraordinaires à découvrir les fraudes et les fraudeurs. Elles trouvèrent et firent jeter à la mer des quantités considérables d'eau-de-vie introduite en fraude dans l'île, si bien que, depuis qu'elles ont en mains cette affaire, une vraie réforme s'est opérée dans les mœurs de la population. La reine avait parfaitement compris que les femmes de Rarotonga sont les premières intéressées à la suppression du fléau de l'eau-de-vie. Elles le sont également en Afrique et ailleurs.

Les gouvernements indigènes ne peuvent d'ailleurs rien faire s'ils sont contraints, par les États qui se disent civilisés, de recevoir l'eau-de-vie fabriquée chez ceux-ci et exportée par leurs ressortissants. Aux hommes d'État européens, ils pourraient répondre ce que Cettiwayo, pendant son séjour à Londres, répondit aux délégués de la Ligue anglaise de Tempérance, qui insistaient auprès de lui pour qu'à son retour il prît des mesures afin d'interdire à son peuple, dans le Zoulouland, l'usage des liqueurs fortes. Après leur avoir appris, par son interprète, que pendant son règne il avait fait une proclamation contre l'introduction des spiritueux, et leur avoir dit qu'il la renouvellerait à sa rentrée dans ses

États, il ajouta : « Je comprends tous les maux qu'ils causent, et suis décidé à ne tolérer que l'usage de la bière peu forte des natifs. Mais ce n'est pas à moi seul qu'incombe le devoir de leur fermer la porte ; je suis à l'intérieur du pays, je ne peux pas savoir ce qui se passe ailleurs; c'est aux frontières qu'il faut mettre un obstacle ; c'est du côté du pays d'où proviennent les spiritueux qu'il faut fermer la porte ; ce n'est pas chez moi que sont les distilleries ; ce serait aux autorités de Natal à empêcher les spiritueux de sortir de leur colonie pour aller empoisonner leurs voisins. » Le cousin de Cettiwayo, Ngcongcwana, confirma le fait que les spiritueux causent la mort du peuple ; que les Zoulous étaient, avant la guerre avec les Anglais, un peuple remarquable pour sa sobriété, mais que, avec les troupes anglaises, l'eau-de-vie est entrée dans leur pays ; que dès qu'un natif prend goût à l'alcool, ce goût devient très vif, et que malheureusement les effets en sont très marqués. Lui aussi fit comprendre aux délégués de la Ligue que les chefs indigènes ne pouvaient être laissés seuls à combattre le fléau, et que le gouvernement britannique, ainsi que les autorités anglaises des colonies de Natal, du Cap, du Griqualand-West, devait leur aider. Les délégués promirent d'agir en vue d'obtenir du gouvernement de la reine, qu'il aidât au roi à empêcher les spiritueux d'être introduits dans son pays contre sa volonté. Nous ignorons quel a été le résultat de leur démarche.

Sans doute le premier devoir à cet égard est de ne pas forcer les indigènes qui s'y refusent, à laisser entrer chez eux les spiritueux qui les ruinent corps et âme ; mais il faut aussi leur aider à en restreindre l'usage le plus possible. Sous ce rapport l'Angleterre n'est pas seule en cause ; mais avec elle, tous les États européens, France, Portugal, Espagne, Allemagne et Italie, qui ont des possessions et des colonies le long de la côte d'Afrique ou à l'intérieur, ont une responsabilité qu'ils ne peuvent méconnaître. A peu d'exceptions près, toutes les côtes du continent africain sont des dépendances des États européens qui les font administrer par des gouverneurs, et, dans les quelques territoires dont les chefs sont encore indépendants, il y a des factoreries établies sur des terrains dont la concession a été obtenue des chefs en vertu de traités réguliers.

Mais que trouve-t-on presque toujours inscrit dans ces contrats ? Nous ne parlons pas de celui qu'a conclu M. Lüderitz avec le chef de Béthanie, et qui fait honorablement exception. Sans remonter à cinquante ans en arrière nous lisons, dans les Annales du ministère de la marine et des colonies, le texte d'un traité conclu entre le roi de France et le souverain du Oualo, avant l'arrivée de M. Faidherbe

comme gouverneur de la colonie du Sénégal. Nous en extrayons ce qui suit, comme exemple des clauses insérées dans la plupart des contrats passés avec les chefs indigènes. « Le gouvernement français s'engage à donner au souverain du Oualo, dix bouteilles d'eau-de-vie ; à son serviteur, deux bouteilles d'eau-de-vie... ; à la princesse Gimbotte, quatre bouteilles d'eau-de-vie...., et en outre, pour sa consommation personnelle, une dame-jeanne d'eau-de-vie (de 50 à 60 litres [1]). »

Dans un article de M. de Hesse-Wartegg, inséré dans le dernier numéro de la *Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik* de Vienne, l'auteur s'exprime ainsi au sujet des traités conclus avec les chefs indigènes par les agents de l'Association africaine internationale : « les princes africains n'ont aucune idée de la portée de ces traités acceptés pour quelques bouteilles d'eau-de-vie [2]. Pour quelques vieux fusils et couvertures, ils cèdent à l'Association leurs droits de propriété et de souveraineté. Ces princes noirs, sans vêtements, signent quoi que ce soit, arborent toute espèce de pavillon, aussitôt qu'ils peuvent obtenir de l'eau-de-vie, mode usité de paiement. Et voilà comment se font les premiers essais de civilisation dans l'Afrique centrale. En outre l'Association échange avec les indigènes de l'eau-de-vie, des fusils, des couvertures, de la verroterie, contre de l'ivoire, de l'huile de palme, et autres produits des tropiques. » — Nous nous rappelons aussi que, parmi les objets offerts au roi de San-Salvador par les missionnaires portugais envoyés récemment pour recommencer leur œuvre dans cette ville, se trouvaient des bouteilles de rhum. Or, sachant quel effet déplorable les spiritueux produisent sur les indigènes, chefs et sujets, n'est-il pas immoral que les agents de pays civilisés ou de sociétés missionnaires emploient un semblable moyen pour obtenir d'eux la faveur ou les concessions qu'ils désirent pour leurs établissements ?

Certains États possesseurs de colonies spéculent d'une autre manière sur la faiblesse des noirs et sur le goût des liqueurs fortes que leur ont inoculé les blancs. En effet s'ils frappent les spiritueux de droits d'entrée élevés, ce n'est pas pour en restreindre la quantité importée, mais bien plutôt pour retirer de forts revenus de ces boissons alcooliques, dont ils savent qu'elles seront toujours recherchées, quelque élevé qu'en soit le prix de revient.

[1] V. *Afrika als Handelsgebiet*, von Fritz Robert, p. 74. Wien, 1882, in-8°, 350 p.

[2] Les bouteilles de gin figurent en effet dans l'énumération des objets cités par Stanley dans sa conférence à la Chambre du Commerce de Londres, comme prix d'achat des concessions et des droits de souveraineté obtenus des chefs indigènes.

Mais si le point de vue vraiment moral est celui où la mère-patrie s'estime obligée d'administrer ses colonies, pour le plus grand bien des indigènes, et non pas seulement dans son intérêt particulier, les gouvernements européens ne devraient-ils pas tous empêcher que, de chez eux ne soit exportée pour leurs colonies et pour toutes les autres, aucune de ces boissons alcooliques qui ruinent physiquement et moralement ceux qui en font usage ? Pour contribuer au développement commercial des nations civilisées avec les tribus africaines, il importe que le trafic des spiritueux soit réduit au minimum possible, car, comme l'ont constaté les missionnaires à Madagascar, c'est ce trafic qui détruit le vrai commerce, tandis que si les natifs reçoivent intégralement le paiement de leur travail et de leurs produits, sans être exposés à le dépenser en gin ou en eau-de-vie, ils pourront acheter les marchandises européennes vraiment utiles et propres à affermir leurs progrès dans la voie de la civilisation.

Pour réduire au minimum l'importation des spiritueux dans leurs colonies, les États européens pourraient avoir des agents spéciaux chargés de veiller sur les ports d'arrivée, et aussi sur les ports de départ des navires de transport. Les lignes sont connues, et alors même que la surveillance de ces agents serait parfois mise en défaut, le mal diminuerait cependant dans une forte mesure, pour le plus grand bien des colonies.

Il y a là, pour l'Afrique, une question suprême, qui mérite d'être examinée attentivement par tous les États civilisés ; et, puisqu'ils sont presque tous représentés aujourd'hui au Congrès réuni à Berlin pour s'entendre sur les mesures à adopter relativement à la navigation du Congo, et nous l'espérons aussi, à la traite des noirs à l'intérieur, nous voudrions qu'ils prissent en considération le désir exprimé par M. le Dr Grundemann, missionnaire éclairé, dans l'*Allgemeine Missions-Zeitschrift*, que l'eau-de-vie comme objet de traite fût absolument prohibée. M. le Dr Christ-Socin, de Bâle, en priant M. Moynier de soumettre cette idée au Comité national suisse pour l'exploration et la civilisation de l'Afrique, s'exprimait ainsi : « Il n'y aurait pas de plus belle, de plus utile, de plus bienfaisante convention internationale que celle qui empêcherait, dès le début, la ruine d'une population qu'il s'agit au contraire de gagner tout d'abord pour la vraie civilisation, laquelle n'est autre que la vie chrétienne. Il y a là, au centre de l'Afrique, un immense champ mûr pour la moisson. Faut-il le voir ravagé, ruiné, comme l'ont été tant de peuplades, pour lesquelles le contact de la civilisation n'a

signifié que l'extirpation ? » Non, cent fois non ! ajouterons-nous avec M. le D[r] Christ-Socin.

Et puisque l'Antislavery Society a demandé que la question de l'abolition de la traite à l'intérieur fût examinée au Congrès de Berlin, nous aurions voulu que les Sociétés de tempérance des deux Mondes fissent une demande analogue au sujet du trafic des spiritueux. Elles auraient eu plus de chance de voir leur vœu obtenir de l'auguste assemblée la considération qu'il mérite, que s'il est présenté à celle-ci par un simple particulier.

Le moment est solennel pour l'Afrique. C'est elle qui fait actuellement le sujet des préoccupations de tous les États civilisés, et de longtemps une réunion semblable à celle de Berlin ne se reproduira pas. Des décisions qui seront prises relativement à la navigation et au commerce, peut dépendre la civilisation de cet immense continent et de ses deux cents millions d'habitants. Que, tout en posant en principe la liberté de navigation et de commerce en faveur de tous, les représentants des puissances civilisées se rappellent que, même chez ces puissances, il y a des réserves à la liberté commerciale, et que ceux des États européens ou américains qui ont dû, pour prévenir leur ruine, prendre des mesures restrictives, parfois même prohibitives à l'égard des spiritueux, ne peuvent pas imposer aux noirs de l'Afrique centrale ce dont ils ont reconnu le danger pour eux-mêmes. Que nul d'entre eux ne dise : périssent tous les noirs pourvu que le principe de la liberté de commerce soit sauvé ! Que bien plutôt le Congrès de Berlin continue l'œuvre commencée à celui de Vienne il y a soixante et dix ans, et qu'à l'abolition de la traite s'ajoute la suppression du trafic des spiritueux de la part des blancs en Afrique. Sinon l'élément musulman, qui s'avance à la fois du nord et de l'est, et qui s'étend déjà sur la moitié du continent africain, trouvera, dans la sobriété et l'abstinence de ses représentants, une force qui lui permettra de l'emporter facilement sur la civilisation européenne, trop souvent représentée chez les nègres par des blancs que l'usage des boissons alcooliques a dégradés et corrompus. Les nègres savent très bien faire la différence entre le blanc qui s'enivre et qui les enivre avec lui, et le musulman qui reste sobre et conserve toujours sa raison, sa force et sa dignité. Entre les deux civilisations qui s'avancent, l'une du nord, l'autre du sud, la victoire demeurera à celle dont les représentants se montreront les plus sobres ; et la civilisation chrétienne ne conservera son influence sur les noirs, que si ceux qui la leur portent se montrent supérieurs aux Arabes qui les réduisent en esclavage et les vendent, non

seulement par le respect de leur liberté, mais encore par l'abstention de tout ce qui peut contribuer à les dégrader et à les corrompre.

NOUVELLES POSSESSIONS ALLEMANDES DU GOLFE DE GUINÉE [1]

Dans un de nos premiers numéros de cette année (p. 87-97), nous avons décrit la nature de la zone littorale de la Hottentotie et de la Cimbébasie [2], où M. Lüderitz venait, par l'acquisition du territoire d'Angra-Pequena, de préparer la voie à l'établissement du protectorat allemand, étendu aujourd'hui du cap Frio à l'embouchure du fleuve Orange, à l'exception de l'enclave de Walfish-Bay, demeurée possession britannique. L'extension toute récente de ce protectorat à certains territoires du golfe de Guinée, sur lesquels l'attention générale se porte maintenant, nous engage à en donner une carte, que nous accompagnons de quelques mots pour faire comprendre l'importance des nouvelles positions que l'Allemagne vient d'acquérir.

Et d'abord le petit territoire de Togno est situé entre les deux parties des possessions anglaises de la Côte d'Or et de la Côte des Esclaves, dont les localités les plus importantes sont Cape-Coast-Castle et Lagos. Le Portugal y possède encore le fort de Saint-Jean-Baptiste d'Ajouda et Whyda, et la France y occupe Porto-Novo et Cotonou.

Le Dr Nachtigal, commissaire de l'empire d'Allemagne, a arboré le drapeau allemand sur Bay-Beach, Bageïda et Porto-Seguro. La Société des missions de Brême a des agents qui travaillent parmi les tribus des Éwés, avec station à Peky, dans l'intérieur. Depuis un certain temps, un commissaire anglais, résidant à Quitta, s'efforçait d'annexer aux possessions britanniques toute la zone littorale jusqu'à Lagos; mais les chefs indigènes refusaient de la céder aux Anglais, dont le système douanier dans les districts à l'ouest et à l'est de cette zone, avaient fait de celle-ci comme une porte, par laquelle le commerce libre, en grande partie entre les mains des Allemands, importait et exportait des quantités considérables de marchandises. Ayant échoué dans sa tentative d'obtenir pour l'Angleterre la cession de ce territoire, le commissaire britannique excita contre les marchands européens, en majorité alle-

[1] V. la carte qui accompagne cette livraison. p. 316.

[2] V. la carte p. 100.

mands, les indigènes qui menacèrent de piller les factoreries. A ce moment le Dr Nachtigal arrivait devant Porto-Seguro et Bageïda; ses compatriotes réclamèrent sa protection, ce qui amena la conclusion d'un traité avec M'lapa, roi de Togno. Aux termes de ce traité, et pour protéger le commerce légitime exercé dans son pays, principalement par des négociants allemands, ce roi a demandé la protection de l'empereur d'Allemagne; il s'est engagé à ne concéder à aucune autre puissance les droits souverains sur une partie de son territoire, et à ne jamais accorder à des sujets d'autres nationalités plus de liberté ou de privilèges qu'aux sujets allemands. En accordant sa protection, l'empereur d'Allemagne s'est engagé de son côté à respecter tous les traités de commerce antérieurs, conclus par le roi M'lapa avec d'autres États, et à ne point porter atteinte à la liberté commerciale qui existe actuellement sur le territoire du roi de Togno.

C'est aussi le danger couru par les nombreux établissements des négociants allemands de Brême et de Hambourg, dans la baie de Biafra, qui a engagé le commissaire impérial allemand à placer sous le protectorat de l'empire, le territoire beaucoup plus vaste qui s'étend, du pied S.-E. du mont Cameroon au Petit-Batanga, sur une ligne de côte de 160 kilom. de longueur. Le Grand-Batanga, un peu plus au sud, a été cédé par les chefs à la France, en vertu d'un traité conclu en 1862; et au N.-O. de la nouvelle possession allemande, au pied du Cameroon, l'Angleterre s'est annexé, au mois de juillet dernier, le territoire de Victoria, sur une longueur de côte de 16 kilom., et une profondeur à l'intérieur d'une dizaine de kilomètres [1].

Le pays placé sous le protectorat de l'Allemagne comprend les bouches du Mungo, avec le delta de ce fleuve, dont un des bras, le Bimbia, a donné son nom à la zone littorale où se trouve la ville de King William'stown, puis, l'embouchure de la rivière Cameroon ou Dualla, sur la rive méridionale de laquelle sont situées les villes des rois Bell, Dido, Aqua; enfin, dans le delta de la rivière Edea, le territoire de Malimba, avec la ville de ce nom, au sud de la baie de Cameroon.

Les indigènes servent d'intermédiaires pour le commerce entre les Européens et les natifs de l'intérieur. Les factoreries allemandes y ont

[1] Plusieurs cartes attribuent à l'Angleterre les deux rives du Vieux-Calabar, mais le mémoire de Sir Rawson W. Rawson, *The Territorial partition of the Coast of Africa*, publié avec une carte dans le dernier numéro des *Proceedings* de la Société de géographie de Londres, les présente comme territoire indépendant.

acquis une très grande importance, par suite du développement des relations commerciales avec l'Allemagne. De 1861 à 1883 l'exportation par navires, de Hambourg au territoire de Cameroon, s'est élevée de 3333 à 46,792 tonnes de marchandises, et l'importation de Cameroon à Hambourg a augmenté dans la même proportion.

Ici aussi les Anglais ont manifesté l'intention de s'annexer ces territoires, ou du moins d'en prendre les populations sous leur protectorat. Mais plusieurs des rois, entre autres ceux de Bell'stown et d'Aqua'stown, ont refusé cette protection et ont fait, avec les représentants des maisons de Hambourg et de Brême, un traité en suite duquel les négociants allemands ont transmis leurs droits au commissaire de l'empire d'Allemagne.

L'importance de cette possession, pour le développement des échanges entre les marchandises européennes et les produits de l'intérieur, provient du fait que le fleuve Cameroon est large et navigable sur une assez grande étendue, et qu'il offre un mouillage beaucoup plus favorable que la plupart des embouchures des rivières qui se versent dans le golfe de Guinée.

D'autre part la région montagneuse du Cameroon est très propre au développement de l'agriculture. De plus les nègres de cette région sont généralement plus travailleurs que ceux de l'intérieur; placés depuis longtemps déjà sous l'influence des missionnaires baptistes, ils voient comment l'on doit travailler, et ils ont déposé l'indolence naturelle de leur race.

A côté des commerçants allemands, les agriculteurs européens pourront trouver là un champ favorable de travail, et les diverses régions du Cameroon pourront recevoir, dans des *sanitaria*, à différentes altitudes, ceux que le séjour dans la zone littorale obligera à chercher un air plus vivifiant pour y renouveler leurs forces.

Nul doute que, par cette porte, la civilisation européenne ne pénètre plus facilement à l'intérieur qu'elle ne l'a pu jusqu'ici ; nul doute non plus que les explorateurs allemands, auxquels la science géographique doit déjà tellement, sous le rapport des découvertes, dans la partie occidentale de l'Afrique équatoriale, ne pénètrent enfin par là dans cette région encore inconnue qui s'étend entre les sources du Bénoué, le Chari et le Congo. La présence du Dr Büchner, préposé par le gouvernement allemand à l'administration de cette nouvelle possession, nous en est garant. Il y a quelque temps déjà, la Société africaine allemande avait formé le projet de lui confier une expédition, qui aurait pris pour point

de départ la baie de Cameroon et se serait dirigée vers le lac Liba et le Chari. Il y a de bonnes raisons de croire que si l'entreprise de M. Rogozinski ne peut réussir, les explorateurs allemands auront l'honneur de résoudre les problèmes qui se rattachent à cette partie de l'intérieur du continent.

CORRESPONDANCE

Patamatenga, près du Zambèze, 16 juillet 1884.

Cher Monsieur,

La dernière fois que j'ai eu le plaisir de vous écrire, c'était de Schoshong, en mai dernier; quel long temps se sera écoulé depuis, sans que vous ayez reçu de mes nouvelles ! si toutefois ces dernières vous sont parvenues. C'est presque décourageant de vous donner des *nouvelles* qui seront si vieilles quand elles vous parviendront.

Il est si difficile de bien voir et surtout de bien juger, sans se laisser dominer par une idée préconçue ! c'est la réflexion qui me vient à l'esprit en essayant de vous donner mon impression sur la contrée que nous venons de parcourir; chaque membre de l'expédition emploierait sans doute à le faire d'autres couleurs. Quant à moi, j'ai un faible pour les teintes sombres, et, malgré ma prétendue impartialité, vous aurez une description bien plutôt subjective qu'objective.

Cette immense contrée, dont nous avons traversé une largeur d'environ 650 kilcmètres, ne présente pas un caractère uniforme. En quittant Schoshong, c'est un fourré de buissons épineux avec quelques taillis de grands arbres; longtemps encore les collines qui dominent le village de Khama forment un ruban noirâtre à l'horizon, et quelques kraals indigènes animent aussi cette solitude. C'est de Kané, à cinq traites de Mangwato, que l'on jette un dernier regard sur les montagnes. De notre camp, placé sur une éminence, nous voyions une immense plaine s'étendre à perte de vue, triste et monotone avec les teintes brunâtres de l'automne. Plus loin, nous entrons pour un moment dans la forêt, pour retrouver encore les mêmes buissons épineux, et de plus que précédemment, un sable profond où nos wagons manœuvrent avec difficulté. Rien de remarquable dans cette partie de notre voyage ; pas de gibier, une herbe haute plus ou moins desséchée, des ronces, c'est presque tout ce que nous voyons. Je m'étais fait l'illusion de croire que nous aurions toujours un immense horizon ; il n'en est rien. Souvent nous étions comme entre deux murs d'arbrisseaux, et ce n'a été que de place en place que nous avons eu une vraie vue du désert.

De Linokaneng, nous entrons dans un nouveau pays. Cet endroit même, abondant en eau, est joli; il est à peu près au tiers de notre route. Là, nous remarquons les premiers palmiers, les aloès, et jusqu'à l'entrée du Makarikari, nous jouissons beaucoup des belles forêts que nous traversons, mais toujours le gibier semble

fuir devant nous. Le Makarikari s'étend dans la partie moyenne de notre route, mais non d'une manière continue; ce sont des prolongements orientaux qui coupent la route du Zambèze, à trois ou quatre reprises. Le premier que nous rencontrons est une surface parfaitement plane, sans herbes, sans buissons, et qui dépasse beaucoup les bornes de notre vue. Parfois elle a la teinte jaunâtre du sable, mais plus souvent, l'apparence d'une plaine de sel; tout le sol est saturé de ce minéral, ce qui explique l'effet si fréquent du mirage.

Toute cette partie a sans doute été jadis une mer intérieure; il en reste encore un étang salé très considérable, qui se termine à l'Ouest par un canal profond et sans issues. Le second Makarikari diffère du précédent en ce qu'il ressemble à un immense pâturage, sans aucun arbre; à peine de distance en distance un palmier élève-t-il vers le ciel sa cîme solitaire. Là, nous avons un peu chassé les antilopes, mais sans succès. Quant à la troisième contrée, elle est aussi pourvue d'herbe, et en particulier couverte d'étangs, je dirais presque complètement submergée. Nous avons eu grand'peine à nous tirer d'affaire au milieu de ces flaques d'eau. Elle se termine à la Shua-river ou Nata-river, la seule que nous ayons trouvée avec quelque abondance d'eau. A partir de cette dernière surtout notre voyage a été laborieux. Le sable était très profond, et la route se frayait difficilement un passage entre les buissons ou à travers les forêts vierges. Quelquefois nous dessellions dans des endroits charmants, mais en somme, ce pays m'a paru triste; la civilisation le rendrait tout autre; en plusieurs endroits il serait facile de conserver l'eau toute l'année, et le sol se prêterait admirablement à la culture; pour nous, c'était peu d'y rencontrer quelques misérables Masarois au lieu de toutes les richesses que fournirait ce pays habité, aussi n'avons-nous pas été tentés d'y planter nos tentes. — A huit jours de distance de Patamatenga, notre voyage est devenu plus intéressant, nous étions dans la région des grandes forêts et du gibier. Les premières sont de belle apparence, formées d'arbres de haute futaie, au feuillage très vert, et qui contraste avec la couleur jaunâtre de l'herbe et des buissons. De loin, vues d'une clairière, elles semblent impénétrables, mais quand on y entre, les arbres paraissent plus espacés que dans nos forêts européennes, de sorte qu'il serait facile d'y établir des cultures en ne saccageant que les buissons dans les endroits les plus ouverts. En revanche, dans les forêts plus jeunes, les jeunes plantes sont très serrées.

Nous avons remarqué une assez grande variété de bois que nous ne sommes malheureusement pas en mesure de déterminer. Les seuls que nous connaissions par nos ouvriers anglais sont le bois de teck et le *Magoganay*, tous deux faciles à travailler, quoique durs; le dernier surtout est très abondant ainsi que l'acajou. Un autre bois, dont nous nous sommes servis pour des timons de wagons, a le nom indigène de *Mopané*. Nous savons ce qu'il est pour l'avoir travaillé avec facilité; son avantage sur les précédents est que sa taille est plus droite et plus élancée, c'est un vrai bois de construction.

Déjà nous en avions remarqué de belles forêts dans les intervalles entre les Makarikari. Le *Motsiuri* est un autre arbre de grande taille, mais très difficile

à travailler à cause de sa dureté [1]. Nous rencontrons quelques rares baobabs dans cette région, et plus de palmiers que nous n'en avons remarqué à Linokaneng et dans le Makarikari.

Les premiers dont je vous ai parlé ont tous une couleur rouge ou rosée sous l'écorce. En fait d'arbres résineux, nous avons trouvé un genre de gommier au suc blanchâtre comme du lait, et un autre, dont la résine est d'un beau rouge comme le sang des enfants. Je dois dire que rien de ce que j'ai vu ne me paraît comparable à nos belles forêts européennes. Je dirai la même chose des sites les plus avantageux. C'est beau peut-être, mais pour l'Afrique, dont le vrai caractère est bien l'aridité, le jeu des contrastes entre la surabondance d'eau et leur manque complet. Les quelques fruits sauvages que nous trouvons sont insipides et ne supportent pas la comparaison avec ceux de nos contrées. Tel est le désert à mes propres yeux, non inhabitable en plusieurs endroits, mais inhabité, car de Kané à Patamatenga, nous n'avons rencontré que quelques Masarois nomades et chasseurs.

Je vous disais que nous étions entrés dans le pays du gibier; nous en avons vu quelque peu, mais non depuis nos sièges sur les wagons, c'est-à-dire ceux-là seuls en ont vu qui ont fait bon usage de leurs jambes. Les empreintes de girafes, d'éléphants même, de lions étaient nombreuses, mais il eût fallu nous écarter de plusieurs milles de la route pour rencontrer ces animaux, ce que nous n'avions guère le loisir de faire sans chevaux. Chose curieuse, nous n'avons jamais entendu les lions, bien qu'à Tamafupa, l'un de nos gens ait vu l'un d'eux, que plusieurs ont entendu dans la nuit, à l'insu de presque toute notre caravane. Nous avons eu un chien tué sans doute par un tigre et un autre par un serpent; l'un de nos ânes disparu a peut-être eu le même sort. C'est le seul tribut que nous ayons payé aux fauves. Une bonne main veillait sur nous et n'a pas permis qu'aux difficultés de notre voyage s'ajoutassent les dangers de la part des lions. Nous avons voyagé à l'époque la plus agréable, l'hiver, et nous avons eu jusqu'à 3° C. au-dessous de zéro et de 15 à 20°, à l'ombre, à midi. L'eau était suffisante; à deux ou trois reprises seulement nos bœufs ont été trente-six heures sans boire. Malgré ces circonstances favorables notre voyage a été très long. Nous quittions Schoshong le 21 mai et arrivions à Patamatenga le 14 juillet. Il est vrai que nous avions eu un arrêt de huit jours à Kané, d'où nous avons renvoyé quelques bagages. Sauf quelques légères indispositions parmi nos gens, nous avons joui et jouissons encore tous d'une excellente santé. Notre désir est de nous établir provisoirement à Leshoma, à cause de la proximité de la rivière et des vivres. De là M. Coillard et moi, nous pensons faire visite à Lobossi [2] et espérons obtenir de passer tous la

[1] Les Pères nous font part de leurs expériences, le *Maboula* est le plus facile à travailler, il ressemble beaucoup au chêne.

[2] M. Arnot écrit Robosi. Nos lecteurs verront qu'au moment où M. Jeanmairet nous écrivait il ignorait les événements qui se passaient au-delà du Zambèze: départ de M. Arnot et mort de Robosi (p. 286).

rivière cette année. Nous n'avons pas appris de nouvelles récentes des Ba-Rotsé, sinon qu'ils sont en expédition guerrière contre les Ma-Chikolombos. M. Westbeach dit que tous les chefs lui ont parlé favorablement de notre projet, et ne doute pas que nous n'ayons une franche réception. Aujourd'hui il a envoyé un messager à Lobossi avec une lettre de M. Coillard, et sa recommandation a beaucoup de poids.

Patamatenga est situé à l'extrémité d'une forêt de mopané, et à la lisière d'une plaine marécageuse arrosée par une petite rivière qui donne son nom à l'endroit. L'emplacement est peu joli, si l'on en enlève la vue de constructions à l'européenne, et celle de beaux champs de blé européen qui croît à merveille ainsi que les laitues, les salades et maints autres produits. L'établissement de M. Westbeach est sur une éminence et les missionnaires romains ont bâti tout auprès de lui plusieurs maisonnettes et une petite chapelle; quelque huttes indigènes complètent le tableau. Les quelques natifs sont je crois, pour la plupart, de bons chrétiens et envoient leurs enfants à l'école des Pères. Quant à leur projet d'aller chez les Ba-Rotsé, de l'avis de M. Westbeach, il a peu de chance de succès, et l'on pense même que dans un court délai ils devront quitter cette place. Les gens ne sont pas des Ba-Rotsé, mais des Ba-Tokas, chasseurs au service de M. Westbeach. M. Coillard et moi nous avons fait une visite aux Pères; leur supérieur, M. Kroot, nous a reçus avec la plus grande courtoisie et nous a entretenus assez longtemps en bon anglais avec beaucoup d'humour; il est d'origine hollandaise.

Nous étions à court de vivres pour nos gens, et M. Westbeach ne pouvant nous en fournir à cause de son prochain départ pour Natal, force a été à M. Coillard de s'adresser au Père Kroot, qui a aimablement mis deux sacs de blé à notre disposition. Le second des Pères était en course aux chutes Victoria ou plutôt au *Mousioatunya*, le vrai nom indigène, vu que nous ne sommes pas en pays conquis. Trois frères laïques complètent leur personnel; l'un d'eux est mort noyé au Vaal, un second a eu le même sort au Zambèze et un troisième est mort ici de consomption. Nous tenons ces renseignements du Père Kroot. D'ici à la côte Est, ils ont perdu dix hommes ces dernières années. Outre les trois mentionnés ci-dessus, deux autres sont morts de faim dans le pays d'Umzila, et un troisième s'est cassé la nuque dans une chute de cheval à Tati.

La part laissée à la fièvre est bien restreinte. Un fait utile à constater, c'est qu'aucun des Jésuites se rattachant à la mission du Zambèze n'est mort de la fièvre. En réalité la tsétsé est devant nous et nous entoure, mais elle n'est pas dans le vallon d'où nous venons.

P. S. Arrivés tous en bonne santé à Leshoma, à trois lieues du Zambèze, le 25 juillet. Nous n'avons pas rencontré la tsétsé, et M. Westbeach envoie souvent son bétail à Leshoma, tout près du Zambèze.

JEANMAIRET.

A cette lettre nous joignons quelques extraits d'une correspondance postérieure que nous apporte le *Bulletin de la Société neuchâteloise des missions :*

Leshoma, à 3 lieues au sud du Zambèze, 27 juillet 1884.

Nous sommes au cœur de l'hiver; mais qui le croirait, en me voyant à l'ombre de mon wagon, vêtu d'un habit léger? Je suis assis sur un petit tabouret d'artiste que m'a donné M. Christol; je vous écris sur mes genoux, et mon encrier est posé sur mon tonnelet à eau, l'ami du désert. Peut-on rêver quelque chose de plus champêtre?

L'emplacement où nous sommes est joli; il est situé sur l'un des coteaux de la vallée de Leshoma, au milieu de la forêt. Devant nous s'étend la plaine, puis une longue colline boisée, et, dans le lointain bleuâtre, d'autres collines, d'autres forêts, où nous croyons voir déjà couler le Zambèze. Ici demeure un blanc, employé de M. Westbeach, M. Blokley, depuis douze ans dans le pays. Son établissement est des plus rustiques : quelques huttes et quelques enclos, rien de plus. Notre installation est bien préférable à celle de la première expédition; nous avons visité cet endroit la tristesse au cœur; il ne restait plus qu'un bout de planche carbonisé et la tombe de Khosana, pour rappeler un drame de plus de quatre mois. C'est là que les Coillard ont été attaqués à plusieurs reprises dans leur camp par des lions. Aujourd'hui, les choses ont bien changé : plus de lions, plus de tsétsé dans cette partie du pays; les léopards et les hyènes restent seuls et nous troublent peu. Nous sommes à trois quarts d'heure plus près du fleuve que M. Coillard ne l'était en 1878. L'eau est abondante, mais il faut la chercher un peu loin; c'est le seul inconvénient que nous ayons ici. Quant à la tsétsé, elle n'existe plus de Schoshong jusqu'ici, mais on la trouve encore devant nous et de chaque côté de la route parcourue. Notre bétail ne peut paître que dans la vallée, où il est en toute sûreté, vu que la mouche est localisée d'une manière étrange. Pour vous en donner un exemple, elle existe, dit-on, sur l'une des rives du Chobé, et pas du tout sur l'autre. Cependant, pour plus de sûreté, nous renverrons notre bétail en arrière, du côté de Patamatenga.

Mais revenons au désert dont je vous ferai la description d'un trait de plume, vu que vous la trouverez plus complète dans l'*Afrique explorée et civilisée.*

Ce qui a rendu notre voyage si long, c'est la grande charge de nos wagons et la fatigue de nos bœufs, car cette partie n'a pas été plus difficile que les autres; nous n'avons pas eu de wagon à décharger et nous avons joui d'un temps splendide. Ce qui l'a rendu difficile a été le manque de vivres; pendant plus de quinze jours il a fallu mettre notre monde à la ration, non jusqu'à sentir la faim, mais assez pour mettre nos gens de fort mauvaise humeur. Je vous assure que j'admire beaucoup moins les chrétiens indigènes qu'on ne le fait en Europe. Ce sont des rachetés, et nous en bénissons Dieu; mais ils ont encore de bien grandes misères; il leur manque toute l'influence de la civilisation, des bonnes habitudes et de ce que nous pourrions appeler l'honneur à cœur. Aussi, il est fort mal aisé de les plier aux exigences d'un voyage difficile, où à chaque instant il faut faire appel à l'énergie et au renoncement en vue du but à atteindre. En Europe, on se figure aisément que les néophytes sortis du paganisme mènent une vie exemplaire, et surpassent de tous points les chrétiens d'Europe; c'est faux, c'est une légende;

mais, ce qui est vrai, c'est qu'on rencontre parfois chez eux de beaux traits de foi, tout comme il peut arriver à des enfants de surpasser quelquefois la piété de leurs parents; mais n'allons pas croire que l'exception fasse la règle. J'insiste sur ce point parce que l'œuvre missionnaire gagnerait à être vue sous ce jour-là par les gens de bons sens, qui peut-être sont tentés de lui rester étrangers, parce que les belles histoires qu'on leur fait leur paraissent suspectes. C'est déjà beaucoup de transformer des païens en croyants, sans en faire du même coup des saints auxquels il n'y ait rien à reprocher, et certes les résultats obtenus ont déjà une assez grande valeur sans qu'on y ajoute des exagérations. De combien nos ouvriers blancs surpassent nos indigènes dans leur dévouement! Il est vrai de dire que ce sont des hommes qui font honneur aux chrétiens d'Europe. Nos deux évangélistes noirs sont aussi tout ce que nous pouvions espérer d'eux, et bien au-dessus de leurs compatriotes.

Notre premier projet avait été d'établir notre camp à Patamatenga, mais nous n'avons pu nous procurer des vivres auprès de M. Westbeach, à cause de son prochain départ pour Natal. Du reste, Patamatenga est bien moins joli que Leshoma, et aussi fort éloigné de la rivière. L'établissement de M. Westbeach et celui des Pères sont sur une même éminence, à l'extrémité d'une forêt déjà bien déboisée, et à la lisière d'une plaine marécageuse, traversée par la rivière Patamatenga. Le vent y souffle avec violence, et rien ne nous fait regretter la non-exécution de notre désir. Quelques huttes de natifs forment un petit hameau avec les constructions européennes.

Nous avons fait deux visites aux Pères; leur supérieur, le Père Kroot, nous a reçus avec la plus grande cordialité et nous a rendu nos visites. Sa conversation est enjouée; il est jeune encore, d'origine hollandaise, de petite taille, et il a le type juif; ses manières n'ont rien de clérical, pas plus que sa tenue. Le second des Pères était absent avec un frère laïque. Deux autres frères, dont l'un est cuisinier et l'autre jardinier, complètent leur personnel. Ils ont deux maisons rustiques à l'européenne, une petite chapelle assez jolie à l'intérieur, et plusieurs huttes pour leurs dépendances. Leur œuvre est très rudimentaire; ils ne savent que quelques mots de la langue du pays, et ils n'ont d'autres ouailles que leurs domestiques et les familles des chasseurs employés par M. Westbeach. Ce dernier nous dit que leur projet d'aller chez les Ba-Rotsé a complètement échoué; mais qu'en revanche, tous les chefs lui ont manifesté le désir de nous voir arriver. Ce n'est pas que les Ba-Rotsé désirent l'Évangile; s'ils paraissent nous donner la préférence, c'est pour des motifs tout intéressés. Dans ces dernières années, les Pères ont perdu dix personnes. Ils ont trois stations dans cette région : l'une chez les Matébélés, une seconde à Tati et la troisième à Patamatenga. Nous tenons tous ces détails du Père Kroot lui-même; ce qu'on dit de plus est donc de la fable.

J'ai oublié, en vous parlant de Patamatenga, de vous signaler un fait qui nous a beaucoup réjouis : la vue de magnifiques champs de blé européen qui prospèrent parfaitement. Le jardinier des Pères dit que 40 livres de semence en ont produit

1400. Nous avons aussi vu des jardins où les choux, les laitues, les salades, les citrouilles prospèrent; cela nous fait espérer que, plus tard, nous pourrons avoir une nourriture européenne et variée. Jusqu'à cette époque, nous ne sommes pas à plaindre : hier, les gens de la rivière nous ont apporté des haricots indigènes excellents ; le miel est abondant, et j'espère que nous pourrons aussi nous procurer du lait auprès d'eux. Quant à moi, la farine indigène me convient; alternant avec le maïs du pays, ce sera là le fond de notre alimentation.

Depuis Patamatenga, M. Westbeach a envoyé une lettre de M. Coillard et sa recommandation au roi des Ba-Rotsé. Nous savons aujourd'hui qu'elle est arrivée jusqu'à Séchéké, mais que là on n'a pas voulu l'envoyer plus loin, parce qu'elle n'était pas accompagnée de présents. Le plus simple est que nous nous mettions en route le plus tôt possible; par nous, j'entends M. Coillard et moi, un évangéliste, un autre Mo-Souto et l'envoyé de Khama. Ce sera, je l'espère, la semaine prochaine, et le voyage avec le retour nous prendra sans doute trois mois; puis, s'il plaît à Dieu, nous passerons encore tous le fleuve cette année. Pendant notre absence, nos ouvriers construiront ici, à Leshoma, une petite maisonnette qui sera notre entrepôt, et, comme nous disons en riant, notre maison de campagne. Nous désirons aussi, dès l'abord, commencer un petit jardin, car nul ne sait combien de temps nous passerons ici. D. Jeanmairet.

BIBLIOGRAPHIE[1]

Karte West-Aequatorial-Afrika's zur Veranschaulichung des Deutschen Colonialbesitzes, von L. Friederichsen. Hambourg (Institut géographique et nautique de L. Friederichsen et C°), 1884, 1 fr. 50. — Il appartenait à M. Friederichsen, secrétaire-général de la Société de géographie de Hambourg, de dresser la carte de cette région qu'il désigne, depuis de longues années, de concert avec le Dr Hübbe-Schleiden, comme l'une des contrées les plus propices pour l'établissement de colonies allemandes. Cette carte autographiée, et cependant très claire, dans laquelle les montagnes sont marquées en noir, représente la côte occidentale de l'Afrique, du 5° lat. N. jusqu'à l'équateur. Dire qu'elle a été construite à l'échelle de $^1/_{780000}$, c'est indiquer qu'elle est de grande dimension, et renferme une foule de détails glanés de tous côtés. La nouvelle possession allemande commence à l'est de Victoria, sous le 4° lat. N. et se termine au 2° 56′ lat. N., à l'endroit où se jette, en faisant une chute, un cours d'eau qui vient de la montagne de l'Éléphant. Entre ce point, dans le voisinage duquel se trouve une factorerie anglaise, et la possession espagnole de Corisco, s'étend une longue

[1] On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

côte où sont établis plusieurs comptoirs allemands, et qui, pour le moment, n'est placée sous la suzeraineté d'aucune puissance. Nul doute qu'elle ne soit ardemment convoitée par les partisans des projets de colonisation allemande.

Un carton donne la côte des Esclaves au $^{1}/_{1500000}$, et là, comme dans la carte principale, les factoreries allemandes, fort nombreuses du reste, et relevant presque toutes de maisons de Hambourg, sont soulignées d'un trait rouge.

Afrikanische Reisen von Gerhard Rohlfs. Reise durch Marokko, Tafilet, Tuat, Tidikelt und die grosse Wüste über Rhadames nach Tripoli. Vierte Ausgabe. — Land und Volk in Afrika. Berichte aus den Jahren 1865-1870, von Gerhard Rohlfs. Dritte Ausgabe. Norden. (Hinricus Fischer Nachfolger, 1884, in-18, 278 et 240 p., fr. 6. 70 et 5. 35. — Qui ne connaît Gerhard Rohlfs, le célèbre explorateur africain, aujourd'hui, comme Nachtigal, chargé par le gouvernement allemand d'une mission officielle sur la côte orientale de l'Afrique? Aussi, nous dispensera-t-on de parler longuement de ces deux ouvrages, qui ne sont du reste que des rééditions, le premier ayant déjà paru en 1869 et le second en 1870. Ils nous conduisent de 1863 à 1870, c'est dire qu'ils ont trait à la période des brillants voyages du géographe allemand à travers le Maroc, le Sahara septentrional et central, le Soudan et l'Abyssinie. On sait, en effet, que Rohlfs, ayant gagné la faveur d'un shérif très influent, put faire, dans l'Atlas et le Sahara septentrional, plusieurs expéditions qui le conduisirent aux oasis de Tafilet, du Touat, de Temassinin et de Ghadamès. Malgré les dangers que présentait l'exploration des régions inhospitalières que si peu d'Européens ont visitées, il entreprit de traverser le Sahara par des routes complètement inconnues, et arriva, en 1866, au Bornou, où il apprit avec certitude le meurtre de Beurmann. Ne pouvant pénétrer dans le Wadaï, il se replia sur le Bénoué et le Niger et arriva à Lagos où il s'embarqua à bord d'un paquebot anglais pour Liverpool. En 1868, il explora l'Abyssinie, et revint plus tard à plusieurs reprises sur cette terre africaine, dont il veut découvrir les secrets et sur laquelle il va se retrouver bientôt. Le second ouvrage ne raconte pas ses explorations en suivant un itinéraire déterminé. C'est plutôt une description du pays et de ses habitants; ainsi, un chapitre est consacré au trajet de Lagos à Liverpool, un autre, à la ville de Kouka, un troisième, au lac Aschangi, etc. Tous sont écrits avec le talent et la hauteur de vues qui distinguent le grand voyageur.

Dr Oskar Lenz. Timbuktu. Reise durch Marokko, die Sahara und

den Sudan. Leipzig (F.-A. Brockhaus), 1884, 2 Bände, in-8°, 430 und 408 Seiten mit 57 Abbildungen und 9 Karten. Fr. 32.

Le récit détaillé du voyage du Dr Lenz, de Tanger à Timbouctou à travers le Sahara occidental, puis, de Timbouctou à Saint-Louis du Sénégal par le Soudan occidental, en suivant une route non encore explorée avant lui, était attendu avec une légitime impatience par tous les amis de l'exploration africaine.

Nous en avons présenté les principaux faits dans deux articles (IIme année, p. 345, et IIIme année, p. 12), les lecteurs seront heureux de les retrouver accompagnés d'abondants détails, et relevés par une quantité d'illustrations et de cartes excellentes, dans les deux volumes sus-mentionnés, qui, nous l'espérons, seront bien vite mis à la portée du public de langue française.

Indépendamment de la description géographique du voyage à travers le Maroc des deux côtés de l'Atlas, le premier volume renferme, sur les États marocains, leur industrie et leur commerce, sur l'administration, les finances, les impôts, les dépenses, les affaires militaires, l'agriculture et l'élève du bétail, enfin, sur les richesses minérales, des renseignements nouveaux importants à connaître.

Dans le second volume, l'auteur décrit, d'une manière très pittoresque, Timbouctou avec ses mosquées, ses bibliothèques, son commerce de plumes d'autruche, d'ivoire, de corail, etc.; cependant, dit-il, il existe, dans l'ouest du Soudan, d'autres villes d'une importance égale, sinon plus grande que celle de cette métropole, qui n'a plus aujourd'hui que 20,000 habitants.

Les observations relatives aux conditions physiques du Grand Désert nous paraissent de nature à intéresser particulièrement les lecteurs; elles leur permettront de rectifier les opinions généralement erronées que l'on se fait sur le Sahara. Le Dr Lenz y a trouvé des plateaux élevés au lieu de plaines unies, une grande variété de formes de relief au lieu d'une uniformité continuelle, une température moyenne de 30° centig. au lieu d'une chaleur intolérable, beaucoup de sources, même des rivières pleines d'eau au lieu de la sécheresse que l'on attribue d'ordinaire à cette région; au milieu de mai, au centre du Sahara occidental, il vit tomber de la pluie et briller un arc-en-ciel. Dans la partie connue sous le nom d'Areg, il trouva, à Bir-Tarmanant, tout un réseau de sources, dont trois étaient profondes et sont permanentes, mais l'eau de l'une d'elles, réputée la meilleure, était un peu imprégnée d'hydrogène sulfureux. Cette zone de sources paraît commencer avec la dépression du Ouadi-Sous.

Quant à une grande cuvette centrale, dont M. Mackenzie, le promoteur des établissements anglais du cap Juby, se proposait de faire une mer intérieure, pour atteindre Timbouctou plus facilement qu'à travers le désert, il existe il est vrai une dépression d'une certaine étendue marquée sur les cartes du nom de El-Djouf; mais le niveau le plus bas atteint par le Dr Lenz, pendant sa traversée de cette partie du Sahara, est encore à 120m et même 150m au-dessus du niveau de la mer. S'il y a dépression, ce n'est que relativement aux parties élevées, aux plateaux qui caractérisent le Sahara central et occidental. Le désert n'est pas, selon l'explorateur, un ancien bassin océanique desséché, mais une formation de grès, désagrégé par des influences atmosphériques, et la vaste région de dunes de sables mouvants qu'il renferme, offre par elle-même un obstacle physique insurmontable à la création de toute mer intérieure. Les niveaux donnés dans la carte générale au $^1/_{10\,000\,000}$, qui accompagne le premier volume sont de 353m au Ouadi-Sous, sur le versant nord du El-Djouf, et de 255m à Araouan, à l'extrémité méridionale de la dépression; les altitudes intermédiaires ont été de 148m à 180m et même 190m.

Dans le second volume sont données huit sections de l'itinéraire, au $^1/_{1\,500\,000}$, avec indication de remarques générales ou détaillées, géologiques et topographiques d'un grand intérêt, et très utiles pour l'étude approfondie de cette exploration, l'une des plus heureusement accomplies, et des plus fécondes en résultats pour la science géographique.

A travers le Sahara. Les missions du colonel Flatters, par *J.-V. Barbier*. Paris (libr. de la Société bibliographique), 1884, in-18, 175 p., avec carte. Fr. 1. — Il y a bien peu de choses nouvelles à dire sur les missions Flatters. Ce n'est que lorsque la France aura vengé les héros de cette sanglante épopée et qu'elle aura solidement établi son influence dans le Sahara central, que le projet de chemin de fer à travers le désert pourra être repris, et les faits nouveaux recueillis par les explorateurs, utilisés. M. Barbier a voulu, cependant, résumer, d'après les meilleurs documents, ces deux expéditions mémorables, et il l'a fait en géographe érudit. Le second chapitre qui analyse les résultats géographiques de la première mission, témoigne d'un travail considérable et d'une étude approfondie de la question. Sans doute il enlève au livre une partie de son caractère populaire, mais l'auteur n'a pas besoin de s'en excuser, car les amis de l'Afrique et les cartographes lui seront au contraire reconnaissants pour les données précieuses qu'il leur fournit sur la configuration, la constitution physique et les ressources du sol saharien.

TABLE DES MATIÈRES

DE LA CINQUIÈME ANNÉE

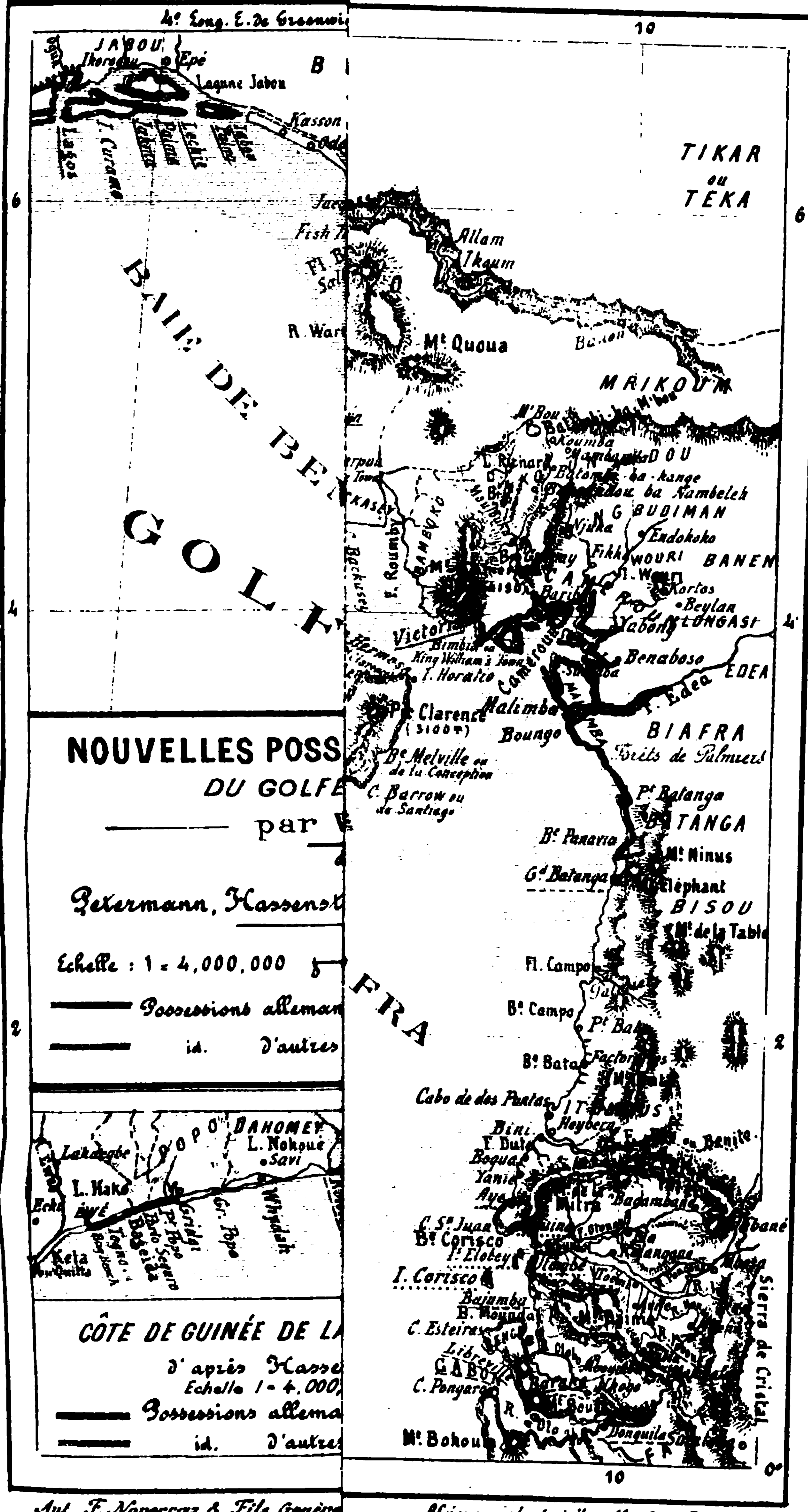
BULLETIN MENSUEL et NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

CORRESPONDANCE

ARTICLES DIVERS

BIBLIOGRAPHIE

CARTES



Aut. F. Noverraz & Fils, Genève
Afrique expl. et civil. - N° 12 - Décemb. 1884

ÉCHANGES

Sociétés de géographie.

Amsterdam. Anvers. Berlin. Brême. Bruxelles. Constantine. Douai. Francfort s/M. Greifswald. Halle. Hambourg. Iéna. Le Caire. Leipzig. Lille. Lisbonne. Lyon. Madrid. Marseille. Montpellier. Nancy. New-York. Oran. Paris. Rochefort. Rome. Rouen. Vienne.

Sociétés de géographie commerciale.

Berlin. Bordeaux. Paris. Porto. Saint-Gall. Le Havre.

Missions.

Journal des missions évangéliques (Paris).
Bulletin missionnaire (Lausanne).
Missions évangéliques au XIX[me] siècle (Neuchâtel).
Journal de l'Unité des Frères [moraves] (Peseux).
Missions catholiques (Lyon).
Missions d'Afrique (Alger).
Annales de la propagation de la foi (Lyon).
Missions-Blatt (Barmen).
Berliner Missions-Berichte (Berlin).
Heidenbote (Bâle).
Evangelisches Missions-Magazin (Bâle).
Calwer Missions-Blatt (Calw).
Allgemeine Missions-Zeitschrift (Gütersloh).
Glaubensbote (Bâle).
Africa (Londres).
La Nigrizia (Vérone).
Church missionary Intelligencer and Record (Londres).
Missionary Herald (Boston).
American Missionary (New-York).
Foreign Missionary (New-York).
Regions beyond (Londres).
Chronicle of the London Missionary Society (Londres).
Monthly Record of the Free Church of Scotland (Edimbourg).
Missions Field (Londres).
Church of Scotland home and foreign Missionary Record (Edimbourg).
Missionary Record of the united presbyterian Church (Edimbourg).
Central Africa (Londres).
Woman's foreign missionary Society (Philadelphie).

Divers.

Exploration (Paris).
Moniteur des Colonies (Paris).
Bulletin des Mines (Paris).
Bulletin de l'Association scientifique algérienne (Alger).
Bulletin du Comice agricole (Médéa).
Bulletin de l'Académie d'Hippone (Bone).
Bulletin de renseig. coloniaux (Paris).
Revue géographique internationale (Paris).
Le Mouvement géographique (Bruxelles).
Handels-Zeitung (Saint-Gall).
Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik (Vienne).
Mittheilungen der afrikanischen Gesellschaft in Deutschland (Berlin).
Oesterreichische Monatsschrift für den Orient (Vienne).
Zeitschrift für wissenschaftliche Geographie (Lahr).
Aus allen Welttheilen (Leipzig).
Deutsche Kolonialzeitung (Francfort s/M).
Chamber of Commerce Journal (Londres).
African Times (Londres).
Antislavery Reporter (Londres).
Aborigine's Friend (Londres).
African Repository (Washington).
Observer (Monrovia).
Esploratore (Milan).
Cosmos (Turin).
Bollettino della Societa africana d'Italia (Naples).
Esplorazione (Naples).
Marina e Commercio, e Giornale delle colonie (Rome).
Boletin de la Exploradora (Vitoria).
Africa oriental (Mozambique).
O Africano (Quilimane).
Jornal das colonias (Lisbonne).
As colonias portuguezas (Lisbonne).
Revista de Estudos Livres (Lisbonne).
Réveil du Maroc (Tanger).

AUTRES PUBLICATIONS CONSULTÉES

Tour du monde (Paris).
Revue de géographie (Paris).
Revue maritime et coloniale (Paris).
Indépendant (Constantine).
Moniteur de l'Algérie (Alger).
Dr A. Petermann's Mittheilungen (Gotha)
Proceedings of the royal geographical Society and monthly Record of geography (Londres).
Natal Mercury (Durban).
Cape Argus (Cape-Town).
West African Reporter (Sierra Léone)

Etc., etc.

SOMMAIRE

OUVRAGES REÇUS :

Reinhold Buchholz' Reisen in West-Afrika, von Carl Heinersdorff. Mit Abbildungen und einer Karte. Leipzig (F.-A. Brockhaus), 1880, in-8°, 264 p. Fr. 8.

Die Zukunft der Kongo und Guineagebiete, von Dr J. Falkenstein. Weimar (Geographisches Institut), 1884, in-32, 36 p.

Guinea und Kongo-Küsten-Karte 1/8000000. Weimar (Geographisches Institut), 1884, folio.

Genève. — Imprimerie Charles Schuchardt.



GENÈVE
H. GEORG, LIBRAIRE-ÉDITEUR
MÊME MAISON A BALE ET A LYON

L'AFRIQUE

EXPLORÉE ET CIVILISÉE

JOURNAL MENSUEL

DIRIGÉ PAR

M. Gustave MOYNIER

Membre de la Commission internationale de Bruxelles pour l'exploration et la civilisation de l'Afrique centrale; membre-correspondant de l'Académie d'Hippone, et des Sociétés de géographie de Marseille, de Nancy, de Loanda et de Porto.

RÉDIGÉ PAR

M. Charles FAURE

Secrétaire-Bibliothécaire de la Société de géographie de Genève, membre correspondant des Sociétés de géographie de Lisbonne, de Loanda. de Porto, de Saint-Gall et de Berne.

L'Afrique paraît le premier lundi de chaque mois, par livraisons in-8° d'au moins 20 pages chacune; le texte est accompagné de cartes, chaque fois que cela paraît nécessaire.

Le prix de l'abonnement annuel, **payable d'avance**, est de **10 francs**, port compris, pour tous les pays de l'Union postale (première zone); pour les autres, 11 fr. 50.

Tout ouvrage nouveau relatif à l'Afrique, dont il est envoyé deux exemplaires à la Direction, **a droit à un compte rendu.**

Adresser tout ce qui concerne la **rédaction** à **M. Gustave Moynier, 8, rue de l'Athénée, à Genève (Suisse).**

S'adresser pour les abonnements à l'éditeur, M. H. Georg, à Genève ou à Bâle.

On s'abonne aussi :

Dans tous les bureaux de poste de la Suisse.

Chez MM. Ch. Delagrave, libraire. 15, rue Soufflot, à Paris.

Muquardt, libraire de la Cour, 45. rue de la Régence, à Bruxelles.

Dumolard frères. libraires. Corso Vittorio Emmanuele, 21. à Milan.

F,-A. Brockhaus, libraire, Querstr., 29, à Leipzig.

L. Friederichsen et Cie, libraires. Admiralitätsstr, 3/4, à Hambourg

Wilhelm Frick, libraire de la Cour, Graben 27, Vienne (Autriche).

Trubner et Cie, libraires, Ludgate Hill. 57/59. à Londres E. C.

Et chez les principaux libraires de tous les pays.

AVIS. — *Nous mettons à la disposition de nos nouveaux abonnés, au prix de 12 fr. chacun, un certain nombre d'exemplaires complets de la IIme, de la IIIme et de la IVme année. La Ire est épuisée.*

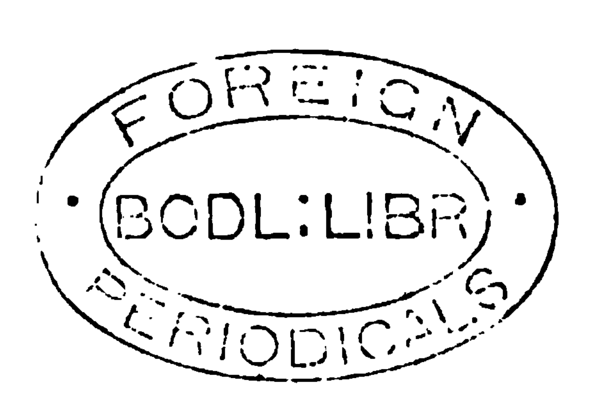
L'AFRIQUE

EXPLORÉE ET CIVILISÉE

JOURNAL MENSUEL

SIXIÈME ANNÉE

1885



GENÈVE

H. GEORG, LIBRAIRE-ÉDITEUR

1885

Genève. — Imprimerie Charles Schuchardt.

BULLETIN MENSUEL (*5 janvier 1885.*)[1]

L'incertitude qui règne encore sur le sort de quelques-uns des membres de la **mission Flatters**, a inspiré à M. **Foureau**, de Biskra, le désir de faire une expédition destinée à traverser le Sahara, en recherchant en route soit les survivants, soit les papiers de la mission. Déjà l'année dernière, M. Foureau a poussé une pointe hardie vers le sud, au delà des établissements qu'il a fondés à Touggourt, et tout récemment, il a adressé, au ministère de l'instruction publique, la demande d'être chargé d'une mission scientifique, qui aurait pour but de relier l'Algérie au Niger et au Soudan, et de relever définitivement la route parcourue. — Un autre colon français, M. **Pontecorboli**, établi depuis quarante ans dans la province de Constantine, s'occupe aussi de constituer le personnel d'une expédition en faveur des survivants de la mission Flatters, avec l'aide d'anciens militaires, volontaires et retraités pour la plupart, qui se rendraient d'abord aux renseignements auprès des chefs arabes des régions du sud de l'Algérie, et prendraient des guides sûrs chez les Beni-M'zab et chez les Soufis.

M. le ministre de l'instruction publique de France a chargé le Dr **Rouire** d'une mission scientifique et archéologique sur les bords du **lac Kelbiah**, en **Tunisie**, où l'explorateur prétend avoir découvert l'emplacement de la mer intérieure à laquelle les anciens donnaient le nom de lac Triton. Les amis du colonel **Roudaire** ne renoncent pas encore à l'opinion que cette mer intérieure occupait l'emplacement actuel des chotts du sud de la Tunisie et de l'Algérie. Dans une des dernières séances de la Société de géographie de Paris, M. de Lesseps a fait hommage à la Société d'un ouvrage considérable de feu M. Ch. Tissot, dans lequel le savant auteur a consigné les résultats de son exploration minutieuse de la Tunisie. Ces résultats confirment pleinement les recherches du colonel Roudaire qui, pour le moment, sans rien demander au gouvernement, poursuit la réalisation de la création d'un **port au seuil de Gabès**. Il a choisi pour cela un point où la mer est plus profonde qu'elle ne l'est généralement dans ces parages; ce serait l'amorce du canal futur, qui mettrait les chotts en communication avec la mer, et en même temps le seul port de cette côte inhospitalière.

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

Les études entreprises, sous la direction de M. de Lesseps, pour trouver les voies et moyens de satisfaire aux besoins nouveaux créés par l'affluence extraordinaire des navires dans le **canal de Suez**, sont terminées. La sous-commission qui en était chargée a renoncé à la création d'une seconde voie entre les deux mers, et a conclu à l'élargissement du canal actuel, dont le plafond sera porté de 24 mètres, sa largeur présente, à 40 mètres. Les travaux seront divisés en deux parties : la première consistera à élargir le canal de huit à dix mètres sur tout son parcours ; la seconde aura pour but de donner au canal son type définitif. Cette division des travaux permettra aux navires de profiter le plus rapidement possible des améliorations qui viennent d'être adoptées. La traversée du canal s'opérera en 18 heures au lieu de 36. En même temps, M. de Lesseps a enfin obtenu du gouvernement égyptien l'autorisation de construire un **canal d'eau douce**, pour en alimenter la ville de Port-Saïd, qui, jusqu'ici, n'avait pour ce service que deux conduites, l'une de 24 centim., l'autre de 32 centim., à découvert le long des berges du canal, dans lesquelles deux machines élévatoires, établies à Ismaïlia, amènent l'eau douce. Le nouveau canal aura sa prise à Ismaïlia.

Au moment de quitter Assab pour se rendre au **Choa**, le comte **Antonelli** a reçu de **Ménélik** une lettre lui annonçant l'envoi d'une caravane chargée de dons pour le roi d'Italie, pour le commissaire d'Assab et pour le commandant du vaisseau de guerre en station dans les eaux de la colonie italienne. Le roi du Choa annonce aussi qu'il a fait des présents à Mohammed-Anfali, le sultan d'Aoussa, pour qu'il prête son concours aux voyageurs italiens et prenne soin de leurs intérêts, en particulier pour qu'il leur fournisse les chameaux dont ils auront besoin ; Ménélik en aurait envoyé lui-même, mais comme ils meurent facilement en route, il a écrit à Mohammed-Anfali qu'il lui paraît plus prudent de les prendre à la côte. — Il avait chargé M. Franzoi de transporter les restes de Chiarini par la route d'Assab, à laquelle il tient tout particulièrement, mais M. Franzoi a préféré celle d'Obock.

Après avoir mis garnison à Zeïla et à Berbera, en remplacement des soldats égyptiens, l'Angleterre comptait faire de même pour **Tadjoura**, entre les possessions françaises d'Obock et de Sagallo ; mais la France a pris les devants. Déjà au commencement de novembre, le commandant d'Obock avait rallié autour de lui les grands chefs indigènes, qui détiennent les routes des caravanes, et, au moment où l'évacuation de la côte par les troupes égyptiennes a commencé, il a obtenu d'eux qu'ils signassent un traité de protectorat en faveur de la France. Les territoires de

Sagallo et de Tadjoura ont une grande importance au point de vue commercial. En effet, tandis que la route d'Obock présente certaines difficultés aux caravanes, elles peuvent arriver en ligne droite à Sagallo ou à Tadjoura [1], en gagnant plus de huit jours de marche. L'eau douce se trouve en abondance dans cette région, dont l'aspect, même en été, est verdoyant. Les deux nouveaux postes français ont été organisés par le commandant d'Obock, que les deux sultans, Hamed et Loeïta, ont suivi au chef-lieu de la colonie française.

Le **P. Locminé**, missionnaire chez les Gallas, a écrit aux *Missions catholiques*, qu'il allait s'installer chez les **Annia,** de race galla, bergers, occupant un territoire grand comme la moitié de la Bretagne, et sans aucune culture. Adopté, suivant la coutume du pays, par Mudde Dalali, chef de la famille Dadakium, de la tribu des Ao-borayu, une des trois branches de la famille Malkatou, l'un des sept fils d'Annia, il est devenu un des hommes influents du pays. Il peut aller et venir partout sans le moindre danger. Son père adoptif a environ 90 ans. La cérémonie d'adoption n'a lieu qu'après conseil de famille et présentation à tous les notables de la tribu. Voici comment le P. Locminé la décrit : « Elle s'est faite dans un endroit retiré de la forêt, devant le « Conseil des dix, » présidé par mon « vieux père, » avec le cérémonial usité en pareille circonstance. Je vous assure que « mes frères » ne sont pas aussi sauvages que vous pourriez le croire, et qu'ils font bien les choses. Le conseil était assemblé depuis six heures du matin. A midi précis, le *Rabba* en fonction (espèce d'huissier) est venu à la cabane où j'attendais, avec une certaine anxiété, le résultat de la délibération. Il s'accroupit, puis après un moment de silence : « Viens, » me dit-il simplement. Je le suivis pendant une demi-heure.

« Il ne parlait pas, ni moi non plus. Au bout de ce temps, il me fit tourner vers l'est, et me demanda de jurer de ne jamais faire connaître à personne les noms de ceux que j'allais voir. Je le lui promis. Alors il se remit en marche et, après plusieurs tours et détours, j'arrivai devant le conseil. Le président était assis sur une peau de veau, à trois ou quatre pas du cercle des « dix. » En ligne, du côté opposé au « vieux, » en dehors du cercle, les autorités *Boku*, *Dori* et *Rabba*, formant un carré; leurs visages étaient tournés vers l'est, et ils s'appuyaient sur leurs boucliers, leurs lances à la main, tous plus graves que des sénateurs. On me fit signe de m'asseoir au milieu du carré. Pas un mot! pas un mouve-

[1] Voir la carte, IVme année, p. 352.

ment de tête ! J'étais presque impressionné. Au bout d'un quart d'heure environ, les deux fils du chef arrivèrent et vinrent se placer à mes côtés. C'étaient mes parrains. Ils me présentèrent et firent ma demande d'affiliation. On me demanda mes noms, titres et qualités, que je déclinai de mon mieux. On me dit ensuite que tous, chez les Annia, étaient décidés à vivre et à mourir libres, et l'on me demanda si je ne venais pas dans le pays pour travailler à le soumettre. Il me fut facile de répondre que je n'étais pas un homme de gouvernement, etc. « C'est bien, » dirent-ils. On me demanda enfin si je désirais des troupeaux. Alors eut lieu un petit débat. On ne comprenait pas mon désintéressement. Cependant nous finîmes par nous entendre. Puis le *Boku* me dit : « Pierre, tu es fils de Dalali. » Le *Dori* répéta la même formule, et tous répondirent en chœur : « Qu'il en soit ainsi. » Ensuite vint la proclamation de membre de la tribu ; le tout avec beaucoup de gravité. On m'avait fait lever et appuyer les mains sur les épaules de « mes frères » ; le « vieux chef » me dit : « Désormais tu es nôtre, tu peux aller et venir partout en pays annia ; même conduit par une jeune fille, personne ne te dira rien. Va maintenant. » Je crus devoir donner, gravement aussi, des poignées de main à tous mes nouveaux « frères, » et embrasser mon nouveau « père. » Cette adoption a fait sensation dans la contrée, et j'espère que tout continuera à bien aller. On vient me voir de tous côtés. Ce qui intrigue surtout les gens, c'est ma montre. Ils la prennent, la mettent à leur oreille ; le tic-tac les déconcerte. Ils ne sont pas éloignés de croire qu'il y a quelque dieu ou déesse caché dans la boîte. Pour terminer la fête, le jour de mon adoption, j'offris à mon « père », en cadeau, un gros bouc. Il me demanda si l'animal serait tué chez moi ou chez lui. Connaissant son goût et tenant à lui faire plaisir, je déclinai l'honneur de tuer la bête. De plus, je prétextai la fatigue pour ne pas assister au festin, ce qui plut encore davantage, car c'était pour eux une part de plus. A six heures on tuait le bouc, et à huit heures il n'en restait plus que la peau. Le sang avait été bu, et la chair, mangée presque crue. Les Annia sont forts et braves ; ils ont une certaine loyauté. La peur de toute domination étrangère fait qu'ils s'abstiennent de toute culture. Je m'occupe à faire bâtir une cabane qui me manque. En attendant je suis logé dans une chétive masure appartenant à « mon père, » où, la nuit, tout ronfle pêle-mêle, hommes, chevaux, ânes, etc., pendant que je suis dévoré par la vermine. Mais ai-je le droit de me montrer difficile, quand je vois les princesses, « mes sœurs, » balayer la cour de leurs propres mains ? Dans quelques semaines j'irai à Harrar, prendre un ou deux missionnaires pour commencer la mission des Annia. »

L'expédition préparée par le **Dr de Hardegger** et le **Dr Paulitschke** doit quitter l'Europe à la fin de décembre, pour se rendre à Zeila, et explorer le territoire habité par les **Somali** et les **Galla** au sud du golfe d'Aden, au point de vue de la géographie, de l'ethnographie et de l'histoire naturelle. Au sud, à l'est et à l'ouest de Harrar, s'étend un pays jusqu'à aujourd'hui inconnu au delà d'un rayon de quelques kilomètres autour de cette ville, de laquelle dépendent les relations commerciales avec les pays situés au nord des grands lacs de l'équateur. Toute la région habitée par les tribus des Isa et des Gadiboursi Somali, et par les Noli, Abaddo, Ittou et Annia-Galla, est encore inexplorée. Le Dr de Hardegger se propose de l'étudier en détail, et d'y faire des collections. Il part muni des meilleurs instruments : chronomètres, baromètres, hygromètres, boussoles, microscopes, appareil photographique, etc. Il emporte de plus une forte provision d'écus à l'effigie de Marie-Thérèse, au millésime de 1780, la monnaie courante des pays de cette partie de l'Afrique. Il aura avec lui, comme serviteurs, deux robustes jeunes gens de Transylvanie. Le Dr Schweinfurth emploiera ses bons offices à aplanir la voie des explorateurs en Égypte ; le nouveau résident britannique à Zeïla et Berbera, le major Hunter, leur réserve aussi son bon vouloir. Si l'expédition atteint heureusement Harrar, qu'elle puisse y séjourner quelques mois, et faire des excursions au sud et à l'est de la ville, il en résultera des découvertes utiles pour la géographie et l'histoire naturelle. Mais elle devra se hâter, car ce n'est que de novembre à avril que les pluies équatoriales cessent dans cette partie de l'Afrique orientale, et que les explorateurs pourront faire les observations astronomiques nécessaires pour déterminer la topographie du pays.

Le consul anglais de Mozambique, M. O'Neill, a adressé aux *Proceedings* de la Société de géographie de Londres, des renseignements sur l'expédition portugaise confiée au major **Serpa Pinto**. Nous en extrayons ce qui suit : Partie de Mozambique, elle suivra d'abord la route prise par M. O'Neill lui-même, en 1883, pour se rendre au lac Kiloua, puis elle se dirigera au nord, vers le Tanganyika et le cours supérieur du Congo. Il est probable que ses travaux se combineront avec ceux de l'expédition, également portugaise, commandée par le major Carvalho, qui a remonté la Quanza, et doit s'avancer vers les États du Mouata Yamvo, pour traverser ensuite le continent dans la direction de Mozambique. « Celle du major Serpa Pinto, » dit M. O'Neill, « est organisée sur une grande échelle. J'ai rarement vu une expédition plus parfaitement équipée partir pour l'intérieur de l'Afrique. Son escorte se

compose de 104 Zoulous, du pays à l'ouest d'Inhambané, tous armés de carabines à répétition; ses porteurs, au nombre de 200, ont pour la plupart des fusils Sniders, fournis par le gouvernement local. Serpa Pinto a pris avec lui deux Européens, le lieutenant Cardoso, de la marine portugaise, et un Anglais, M. Mapp, son secrétaire privé, chargé spécialement de faire des photographies. On n'a épargné aucun frais pour pourvoir l'expédition des instruments les meilleurs, chronomètres, télescopes, sextants, baromètres, thermomètres, etc. Toutes les provisions sont enfermées dans des boîtes de même grandeur, chaque colis pesant 20 kilogrammes. Quatre tentes, munies de tous les meubles et tapis nécessaires, sont à la disposition des voyageurs. Le chef de l'expédition a pris en outre avec lui deux chevaux, et quatre ou cinq chiens. Le cheval qu'il monte lui a été donné par M. Kruger, ex-vice-président de la République du Transvaal; c'est, comme on dit dans les colonies de l'Afrique australe, un cheval *salted,* c'est-à-dire inaccessible aux attaques de la tsétsé. Serpa Pinto est chargé spécialement des observations astronomiques et des collections botaniques. Le lieutenant Cardoso, qui lui aidera pour les observations, devra s'occuper surtout des collections d'oiseaux, de papillons et autres spécimens d'histoire naturelle. »

Quant à M. **O'Neill** lui-même, il est revenu de son excursion à Blantyre, par une route en partie nouvelle, à Quilimane. Un des buts qu'il avait en vue dans ce voyage était de relever le cours du **Ruo,** que les Portugais envisagent comme la limite naturelle de leur territoire. Grâce aux observations prises auparavant sur sa rive gauche, à Manasomba Hill, puis à Choumbaza, près de sa source, et enfin à son confluent avec le Chiré, par M. Rankin, secrétaire privé de feu M. le consul Foot, M. O'Neill a pu tracer le cours à peu près complet de cette rivière. Son itinéraire l'a conduit au sud du mont Milangi; cette route, de Blantyre à la côte, est plus directe que celle du Rév. Johnson. C'est une des principales voies commerciales; elle sera très utile toutes les fois qu'il y aura quelque empêchement dans les communications fluviales avec le lac Nyassa.

Pour le moment la voie du **Chiré** est rouverte, quoiqu'il y ait encore chez les Ma-Chingiri une grande irritation contre les Portugais. Le vapeur de la Compagnie des lacs a pu remonter le fleuve et le redescendre sans opposition.

Les missionnaires de **Blantyre** ont choisi un emplacement pour une nouvelle station à **Domasi,** à l'angle N.-E. du mont Zomba. Le nom de Domasi est aussi celui d'une belle rivière de montagnes qui, après

avoir franchi la gorge de Zomba, traverse la plaine dans la direction du N.-E., pour aller se jeter dans le lac Chiroua. De Domasi la vue est très belle sur le lac et les îles, et dans le lointain s'élèvent les monts du pays de Wa-Ngourou. Ce qui a décidé les missionnaires dans le choix de cet emplacement, c'est une invitation du chef Malemia à venir chez lui pour instruire son peuple. En outre, c'est le centre d'une région dont la population est très dense, à peu de distance de la grande route de Quilimane à l'intérieur. Les indigènes sont familiers avec les noms du Bangouéolo, du Louapoula, etc. « A peu de distance, » écrit un des missionnaires au *Missionnary Record* de l'Église d'Écosse, « il y a un grand dépôt d'esclaves et d'ivoire ; là se forment de grandes caravanes pour la côte. »

M. Scott, missionnaire de la station de Blantyre, a fait, avec sa femme et le Dr Peden, une excursion chez les **Angoni.** Muni par Kasisi, chef qui a rendu de grands services dans les troubles amenés par le meurtre de Chipitoula, d'une recommandation pour **Chikousé**, le chef des Angoni, qui exerce un pouvoir très étendu, il passa par les villages qui bordent les rapides Murchison, du Chiré ; puis, après avoir traversé une vaste plaine de quatre journées de large, il atteignit les montagnes qui entourent, comme un rempart, le plateau des Angoni. Il en fit l'ascension, redescendit le versant opposé, campa trois jours sur un plateau désert et arriva enfin aux villages des Angoni. Les habitants reçurent les missionnaires avec beaucoup de respect ; cependant ceux du chef-lieu demeurèrent froids, par suite de l'opposition faite à deux caravanes de Chikousé, conduites par des Arabes, dont deux avaient été tués. Les voyageurs durent s'établir en dehors du village de Chikousé, qui vint leur faire visite, en grand appareil, et accompagné d'un cortège imposant de tous ses principaux chefs. Ses gens se disaient entre eux : « Nous mourrons, car nous avons vu les blancs. » Toutefois leur terreur se dissipa, et de nombreux groupes se pressèrent bientôt autour des missionnaires ; Mme Scott surtout était pour eux un sujet de profond étonnement. Chikousé s'entretint avec les étrangers, sans cérémonie, accepta leurs présents, du sel et des couvertures, et conclut amitié avec eux en leur donnant une chèvre en retour. On se sépara dans les meilleurs termes, et les missionnaires rentrèrent à Blantyre sans accidents ni maladies. Cette visite avait été faite au bon moment, car peu après leur retour, tout le pays autour de leur station devenait le théâtre d'un vaste embrasement, causé par une incursion des Angoni dans les territoires de Koumtaja et de Kapeni. Le 22 août, à 3 heures du matin, le

*

signal d'alarme fut donné; des gens en foule traversaient Blantyre, ou passaient auprès pour se réfugier dans les bois. Le lendemain des colonnes de fumée annonçaient au loin que les villages brûlaient les uns après les autres. Les habitants s'enfuyaient vers les montagnes. Des centaines de femmes et d'enfants vinrent demander un abri à Blantyre et à Mandala, où toutes les places disponibles furent transformées en dortoirs. Tous les sentiers conduisant à la station étaient occupés par des hommes armés d'arcs, de flèches, et de fusils à pierre. Le pays tout autour était rempli d'Angoni pillant et capturant femmes et enfants, pour les réduire en esclavage. Cependant ils s'abstinrent de toucher à ce qui appartenait à la mission. Les gens d'un des missionnaires, qui revenait de voyage, étant tombés entre les mains des Angoni, ceux-ci, quand ils surent qu'ils étaient attachés à la mission, les traitèrent avec bonté, et les renvoyèrent en sécurité à Zomba. M. Scott résolut de se rendre au camp des Angoni pour arrêter si possible la dévastation. Accompagné d'un de ses collègues et de deux natifs courageux, il se mit en route, et, après une marche pénible, il se trouva en présence de l'ennemi. Celui-ci le reçut bien; les deux chefs furent très amicaux, quoiqu'ils eussent parfaitement conscience de leur force. Cette visite eut une certaine efficacité, car peu de jours après, les Angoni se retirèrent, sans avoir commis aucune déprédation, dans les montagnes de Dirandi et de Soché.

Une lettre de M. le missionnaire Jacottet, dont nous publions plus loin le voyage d'exploration dans le bassin du Haut-Orange (p. 24), nous permet de compléter ce que nous avons dit du **Le-Souto**, dans nos deux articles sur la question des **spiritueux**. « Je suis à même, » nous écrit M. Jacottet, « de vous donner un ou deux renseignements à propos de l'alcoolisme. La loi qui interdit absolument l'entrée des spiritueux au Le-Souto (pour les blancs comme pour les noirs), existe toujours. Depuis la guerre elle n'était plus observée, mais le colonel Clarke, n'entendra pas plaisanterie à cet égard. Sauf dans le district de Masoupa, toujours rebelle, il n'entre plus guère d'eau-de-vie. Les chefs boivent tous, mais à part cela, je n'ai vu que peu d'ivrognes. Chez Masoupa, il existait encore quelques cantines; l'autre jour il en a fait disparaître dix-sept. Je ne sais s'il en reste beaucoup maintenant. Dès que le résident britannique se sentira assez fort, il fera observer la loi. Nous n'avons pas d'association contre l'eau-de-vie; jusqu'ici cela n'était pas nécessaire, vu la sévérité de la législation; j'espère qu'à l'avenir, la nécessité ne s'en fera pas sentir non plus. Dans l'Église, jusqu'à ces

derniers temps, il était défendu, du moins en théorie, de boire de l'eau-de-vie, soit européenne, soit indigène. Je ne sais si la loi existe encore, en tout cas elle n'est plus strictement appliquée, et les buveurs de *yoala* (eau-de-vie indigène), ne sont plus mis sous discipline, sauf en cas d'ivresse, bien entendu. Je ne sais quelles sont les lois coloniales ou boers ; vraisemblablement elles sont moins strictes que celles du Le-Souto. »

La Société de géographie de Paris a reçu communication des progrès de l'expédition du Dr **Holub**, qui était le 14 juillet à Growley, district de Fauresmith, dans l'État-Libre de l'Orange. « Nous sommes en hiver, » écrivait l'explorateur, « nous n'avons pas de neige il est vrai, mais l'herbe est rare et sèche, et j'ai déjà perdu trois bêtes de trait. C'est pour moi une grosse perte ; j'ai dû recourir à l'aide de mes amis d'Autriche ; chaque dépense inutile, chaque perte, diminue la somme dont je dispose. Mon personnel se compose de douze individus ; mon parc de voyage, de quatre chariots, un bateau en fer, et 59 bêtes de somme, dont 57 bœufs. A Cape-Town, où des difficultés avec la douane m'ont obligé de m'arrêter, j'ai utilisé mon séjour forcé à explorer les environs ; j'ai envoyé chez moi dix-huit caisses contenant les résultats de mon travail. De Cape-Town j'ai expédié mon parc de voyage par le chemin de fer, à Colesberg. Là j'ai subi encore un retard d'un mois, mais j'ai rempli trois caisses de collections. Le mois prochain l'herbe commencera à pousser. Pour ne pas fatiguer mes animaux, je voyage très lentement, ce qui entraîne de fortes dépenses, quoique, tant que je suis parmi les Européens, on me traite de la manière la plus amicale et que je sois l'objet de beaucoup de prévenances. Le président de l'État-Libre de l'Orange m'a invité à aller à Bloemfontein, la capitale, mais cela m'écarterait trop de ma route. Je me rends par Boshof vers le Transvaal, et, de Waterberg, je couperai droit à l'ouest sur Shoshong. Comme la saison avancée ne me permet plus de songer à traverser le Zambèze cette année-ci, surtout à cause de mon personnel, la fièvre intermittente commençant à sévir à la fin d'octobre, je passerai deux ou trois mois sur le Limpopo, ou dans le bassin des lacs salés des Ba-Mangwato. Dans toutes les stations où nous nous arrêtons quelques jours, je procède à des déterminations astronomiques de la position du lieu, opérations pour lesquelles le gouvernement autrichien a mis à ma disposition les instruments nécessaires : un excellent théodolite, trois chronomètres, deux baromètres anéroïdes, etc. Plus tard, quand mes compagnons me paraîtront mieux accoutumés au parc de voyage et à leurs travaux,

et qu'ils pourront me servir d'aides, nous ferons les observations astronomiques, même dans les stations plus courtes. Je ne calcule pas les observations moi-même ; mais je les envoie à l'Institut militaire géographique de Vienne, où se font les calculs. Depuis mon départ de Cape-Town, nous faisons chaque jour, deux ou trois fois, des observations météorologiques qui paraissent donner [des résultats intéressants, surtout là où nous nous arrêtons plusieurs jours. Pour les différentes branches des sciences naturelles, je tiens des journaux spéciaux, dans lesquels je consigne, jour par jour, les résultats constatés et la description des collections faites. Le gouvernement de la République du Transvaal m'a fait savoir que je pouvais faire passer sur son territoire tous mes équipages sans payer de droits de douane, tandis que celui de la Colonie du Cap a taxé mon équipement comme marchandises importées. »

Le *Saint-Helena Guardian* annonce savoir, de source autorisée, que les steamers de la New-Zealand Shipping Company, qui touchent au Cap, n'aiment pas ce mouillage, et ne s'y arrêtent que parce qu'ils y sont forcés ; ils l'échangeraient volontiers contre **Sainte-Hélène**, s'ils pouvaient faire ici leur charbon. L'océan et les vents ne permettent pas aux navires d'entrer dans le port de Cape-Town ni d'en sortir en toute saison, tandis que l'ancrage du port de James-Town, à Sainte-Hélène, est toujours sûr ; à quelque époque de l'année que ce soit, les vaisseaux peuvent y entrer et en sortir en toute sécurité, y faire de l'eau, et y prendre des provisions toujours abondantes. Placé sur la route des steamers des colonies de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande, ce mouillage leur offrirait toute facilité pour faire leur charbon et réparer leurs machines sans aucune perte de temps.

Le *Mouvement géographique* nous apporte d'utiles renseignements sur les **cultures** entreprises à **Léopoldville** et à **Boma** par M. **Teusch**, agent allemand de l'Association internationale du Congo, qui vient de rentrer en Europe après trois ans de séjour dans les stations du Congo. Il a planté autour de celle de Léopoldville 8000 bananiers qui, au bout de dix mois, avaient atteint une hauteur de trois mètres et donnaient déjà des fruits abondants. Il a également planté dans le potager 90 pommes de terre qu'il avait apportées de la côte. Au bout de quatre mois, il avait une première récolte, qu'il a employée intégralement à de nouvelles plantations. Il a renouvelé l'opération une troisième fois, et la station possède aujourd'hui une centaine de kilogrammes de pommes de terre qui fourniront de quoi ensemencer tout un hectare. L'expérience

lui a prouvé que la culture de la pomme de terre exige que l'on se contente de deux récoltes par an. On pourrait cependant en avoir trois, tant la terre est fertile autour de Stanley-Pool. Il a semé aussi des choux, des salades, des carottes; le tout a parfaitement réussi. Le manioc a donné d'excellents résultats, de même que le sorgho. Les plantations de cannes à sucre couvrent actuellement deux acres. Il ne faut que huit à neuf mois pour récolter le sucre. Au bout d'une année la station de Léopoldville en a obtenu d'excellent. Plus de 300 plants de caféier poussent avec un plein succès, mais il faut trois ans pour obtenir une première récolte. Indépendamment de ces cultures, les jardins de Léopoldville ont reçu des plants de *Sauersop*, fruit qui se rapproche beaucoup de l'ananas, des pruniers, des pommiers, des poiriers, des cerisiers, des vanilliers, des cacaotiers, des orangers, des figuiers. De tous ces plants ont été tirés un nombre considérable de rejetons, dont l'ensemble constitue déjà, autour de la station, une véritable forêt. La station possède trois mules et trois ânes. L'arrivée de ces animaux dans cette contrée, où jamais cheval ni mule n'avaient pénétré, a été un véritable événement, qui remplit encore d'étonnement, et même d'effroi, ses naïfs habitants. — En redescendant à la côte, M. Teusch s'est arrêté trois mois à Boma, où il a créé également un potager et un jardin. Il y a planté entre autres des eucalyptus qui constitueront un excellent fébrifuge.

Le journal le *Heidenbote*, publié par la Société des missions de Bâle, renferme, sur le **Volta,** des renseignements nouveaux, extraits du rapport de M. Gottfried Zimmermann, qui faisait partie de l'expédition missionnaire envoyée à Salaga. A vingt milles à l'ouest de Salaga se trouvent les sources des deux bras du fleuve qui, en amont de Jeguy, se réunissent pour former le Volta. Le bassin de ses sources est très étendu. Dès la jonction de ces deux bras, il forme déjà un véritable fleuve, car il a à peu près la même largeur qu'il conserve jusqu'à son embouchure, environ 400 à 500 mètres; en revanche, sa profondeur est faible. De Jeguy à Baguiemsou, il forme de nombreux méandres, puis prend une direction sud jusqu'à Kpong, et sur ce parcours de 45 milles se trouvent quinze rapides plus ou moins forts. Son lit est tantôt parsemé de rochers, tantôt sablonneux; sur une faible longueur seulement, il est navigable. De Kpong à Ada il coule dans une direction E.-S.-E., puis à Ada, à un mille de la mer, il forme un delta, semé de bancs de sable, et en quelques endroits, de rochers. Comme les eaux montent de juillet en octobre, de dix à quinze mètres au-dessus de leur niveau ordinaire, tandis que la hauteur des rochers et des bancs de sable

ne dépasse pas quinze mètres au-dessus du fond, on peut, avec quelque précaution, le remonter avec des embarcations tirant deux mètres d'eau, tandis qu'aux eaux basses, un bateau tirant quinze centimètres d'eau s'ensablerait infailliblement. Aussi ne peut-on pas songer à établir des communications par la voie du fleuve, entre la côte et Salaga. Les crues énormes qu'il subit, et qui en font par moments un fleuve de 650 mètres de large, empêchent les habitants d'établir leurs villages sur ses bords.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Mgr Sogaro, vicaire apostolique de l'Afrique centrale, actuellement au Caire, a envoyé le P. Vincentini au Mahdi, pour lui demander la mise en liberté des religieuses et des missionnaires, prisonniers à El-Obéid depuis vingt-sept mois. Grâce aux facilités que lui a accordées le général Wolseley, le P. Vincentini a atteint Dongola, d'où il a télégraphié qu'il espérait beaucoup pouvoir arriver jusqu'au Mahdi.

Le comte Auguste Boutourline qui, malgré sa jeunesse, a déjà fait ses preuves comme explorateur, est parti d'Assab pour se rendre au Choa, en suivant la route ouverte par Antonelli.

M. J. James, connu par ses expéditions de chasse au Soudan, se propose de pénétrer, pendant l'hiver, de Berbera à Webbi, avec un de ses compatriotes, M. Phillips.

De retour du Choa, M. Soleillet a formé le projet, plus ou moins fantastique, de faciliter les communications de ce pays avec la côte, en détournant dans l'Haouasch, l'Abai, partie supérieure du Nil-Bleu. Aujourd'hui l'Haouasch se perd dans les lacs Aoussa; augmenté par l'apport des eaux de l'Abai, il se fraierait, croit M. Soleillet, un lit jusqu'à la baie de Tadjoura (?), et fournirait ainsi une voie fluviale navigable jusqu'au Choa.

D'après une lettre de M. Ledoulx, consul de France à Zanzibar, la station missionnaire de Mrogoro a été incendiée, ce qui retardera la création d'un nouveau poste projeté pour la fin de l'année. La malveillance est étrangère à cet incendie, car les indigènes aiment beaucoup les missionnaires; la reine Simba Mouéni leur est toute dévouée; elle s'oppose, autant qu'elle le peut, aux sacrifices humains.

Le capitaine Bloyet a écrit de Condoa que la guerre règne entre les chefs du pays; Mahouinga, sultan de l'Ou-Héhé, se disposait à attaquer Condoa, dont les habitants faisaient des préparatifs de défense. M. Bloyet se proposait d'envoyer sa femme à la station de Mrogoro, dès que les hostilités deviendraient imminentes.

L'expédition commerciale portugaise commandée par le capitaine Paiva d'Andrada poursuit sans obstacle sa marche vers Manica. Elle passera l'hiver à Gorongozo.

Jusqu'ici c'était surtout dans le district de Lydenbourg que l'on avait constaté, au Transvaal, l'existence de gisements aurifères exploitables. On en a découvert récemment près de Palalaberg, dans le district de Waterberg, d'aussi riches, paraît-il, que les premiers.

Le *Border News* d'Aliwal North annonce la découverte d'une nouvelle mine de houille, à 5 kilom. de Burghersdorf, près de Molteno, et à 50^m de la voie ferrée. Des experts ont rapporté que la qualité en est supérieure à celle de la mine de Cyphergat.

Les comités de l'*Africander Bond*, dans le Transvaal et dans l'État-Libre de l'Orange, ont convoqué à Potchefstroom, pour le 24 décembre, un congrès, afin de délibérer sur la question d'une union politique plus intime entre les deux républiques sud-africaines.

Le gouvernement de l'empire d'Allemagne a nommé le Dr Bieber consul général pour l'Afrique australe.

Le *Silvertown*, navire de 5,000 tonnes, construit spécialement pour la pose des câbles sous-marins, a quitté la Tamise emportant la seconde section du câble qui doit relier les colonies anglaises de la côte occidentale d'Afrique à l'Angleterre et à la Colonie du Cap.

Il existait déjà de petits journaux dans les langues indigènes, par exemple le *Kafir Express*, mais ils étaient tous plus ou moins les organes d'institutions ou de sociétés missionnaires. La fin de l'année 1884 en a vu paraître, à King-William's Town, un nouveau, indépendant, le *Imvo Zabantsundu*, ou l'*Opinion indigène*. Il est imprimé en partie en cafre, en partie en anglais. L'éditeur en est un natif, auquel il servira d'organe pour plaider la cause des intérêts des indigènes, dans leurs rapports avec les colons.

La Société des missions baptistes d'Angleterre se propose d'étendre son champ d'activité vers le Congo supérieur, et de tenter l'exploration d'une route dans la direction de l'Albert-Nyanza et du Mouta-Nzigué de Stanley. M. Arthington a donné pour cela une somme de 50,000 fr.

La maison Jantzen et Thormalen, de Hambourg, a constitué une société au capital de 625,000 fr. pour explorer le Niger et le Bénoué. L'expédition, à la tête de laquelle se trouve M. Robert Flegel, se mettra en route au printemps prochain.

M. Viard, ancien compagnon de M. de Semelé, après avoir, en 1881 et 1882, exploré le royaume du Nupé dépendant de celui de Sokoto, prépare une nouvelle expédition qui remontera le Bénoué.

D'après le *Calwer Missionsblatt*, le trafic de l'eau-de-vie à la côte de Guinée y fait d'affreux ravages. Il a été débarqué récemment, à l'embouchure du Niger, pour deux factoreries seulement, 2500 caisses de rhum et d'eau-de-vie de genièvre. Et un journal de Boston écrivait, le 28 août de cette année : « Le plus fort chargement de rhum de la Nouvelle-Angleterre qui ait jamais été fait aux États-Unis, vient de partir pour la côte occidentale d'Afrique; il était de 3500 tonnes. »

La Société des missions de l'Église presbytérienne unie d'Écosse a décidé de fonder une nouvelle station au Vieux-Calabar, à Ikorana, ville de la tribu des

Oumon, à une grande distance d'Ikorofiong, jusqu'ici le poste le plus avancé de cette Société. Ce sera un centre d'activité d'où les missionnaires pourront atteindre Biakpan, ville de 3000 habitants, et plusieurs villages et fermes du voisinage.

Le Comité des missions de Paris a également l'intention de créer un nouveau poste à Kerbala, village bambara, à 8 kilom. de Dagana. M. le missionnaire Jacques, aide de M. Taylor à St-Louis, y a fait une reconnaissance, et a choisi l'emplacement de la future station.

Un envoyé du grand chef de Tombouctou a fait annoncer son arrivée à Saint-Louis. Chargé d'établir des rapports directs avec la colonie du Sénégal, il est venu en France par un paquebot de Bordeaux. Un professeur d'arabe l'accompagne comme interprète. Il devra conduire à Timbouctou les personnes que le gouvernement français voudra y envoyer avec lui, et répondra sur sa tête de leur retour à St-Louis.

La pose du câble sous-marin destiné à relier le Sénégal avec l'Europe par la voie de Ténériffe-Cadix est terminée.

Deux compagnies de pêche et de colonisation des Canaries ont établi des comptoirs entre le cap Blanc et le cap Bojador. Sur cet espace de 500 kilom., il y a six baies et plusieurs rades. Des missionnaires et des colons ont déjà quitté les Canaries pour s'établir sur les points occupés par les compagnies.

LA CONFÉRENCE AFRICAINE DE BERLIN

Il peut paraître prématuré d'entretenir les lecteurs de l'*Afrique* de la Conférence de Berlin, avant que celle-ci ait terminé l'œuvre pour laquelle elle a été convoquée. Si la liberté de navigation et de commerce dans le bassin du Congo et de ses affluents, sous la surveillance d'une commission internationale, paraît dès maintenant acquise, il reste encore à étudier d'importantes questions, dont l'examen a dû être ajourné en janvier. Aussi ne nous proposons-nous point de faire aujourd'hui l'exposé des travaux de la conférence; nous nous bornerons à rappeler succinctement les faits qui ont rendu nécessaire cette réunion solennelle, comment elle a été préparée, et l'esprit dans lequel elle a été ouverte. Il sera facile de pressentir les heureux résultats qu'on peut en espérer pour la civilisation et l'exploration de l'Afrique.

Le moment où le chancelier de l'Empire allemand a invité les représentants des principaux États civilisés des deux mondes à cette conférence, qui concentre sur elle l'attention de tous les esprits, avait une gravité toute spéciale. L'Europe, il est vrai, n'avait pas été ébranlée par une de ces grandes guerres qui modifient profondément les rapports des États entre eux et à la suite desquelles il est nécessaire de consacrer, par un acte international, l'état de fait qui en est résulté et les droits

nouveaux des parties naguère encore en hostilité ouverte. Mais il était à prévoir que la concurrence des intérêts politiques et commerciaux, qui entraîne vers l'Afrique, et tout particulièrement vers la région occidentale-équatoriale de ce continent, plusieurs des États de l'Europe, en quête de débouchés pour leur commerce, amènerait avant peu des conflits, si des mesures n'étaient pas adoptées pour les prévenir.

Dans les derniers temps, l'entraînement prenait le caractère d'une vraie course au clocher. C'était, semblait-il, à qui arriverait le premier à hisser son pavillon sur tel ou tel point de la côte d'Afrique non encore possédé par une des nations de l'Europe.

Non contente de ses anciennes possessions de l'Algérie et du Sénégal, la France établissait son protectorat en Tunisie, créait une colonie à Obock et à Sagallo, étendait son influence jusqu'à Bamakou, sur le Haut-Niger, et, par le Gabon, l'Ogôoué et l'Alima, arrivait sur le cours moyen du Congo. — L'Italie fondait à Assab la première colonie italienne et jetait un regard d'envie vers la Tripolitaine. — L'Angleterre étendait les limites orientales de sa colonie de Sierra-Leone, et, le long de la côte du golfe de Guinée, elle travaillait par ses consuls à faire passer sous son protectorat les territoires des chefs encore indépendants, entre ses colonies de la Côte d'Or et celles de la Côte des Esclaves; sans parler des annexions qu'elle opérait dans le bassin du Niger inférieur, et au pied sud-est du mont Cameroon [1]. — L'Espagne, mise en possession de Santa-Cruz de Mar-Pequena, préparait, par l'établissement de factoreries entre le cap Bojador et le cap Blanc, son installation sur toute cette ligne de côte. — Maître de la Guinée inférieure, du Cunéné à Ambriz, le Portugal renouvelait ses prétentions sur la côte où débouche le Congo, devenu important pour lui, depuis que Stanley avait annoncé que celui qui possèderait le Congo aurait le monopole du commerce avec le bassin immense qu'il arrose, ce fleuve étant la grande route commerciale de l'Afrique centrale de l'ouest. — L'Allemagne était engagée par les nombreuses factoreries de ses nationaux, de la Côte d'Or à la baie de Biafra et au Congo, à se présenter comme gardienne de leurs intérêts, et à prendre sous son protectorat les chefs qui avaient concédé aux négociants allemands les terrains nécessaires à leurs établissements; sans compter la protection qu'elle devait à la possession récemment acquise par M. Lüderitz du territoire dont Angra Pequena est le centre, de

[1] On mande de Durban que le drapeau anglais a été arboré à Sainte-Lucie (Zoulouland).

l'embouchure du fleuve Orange au cap Frio. — La Hollande ne pouvait rester indifférente aux intérêts de ses ressortissants, dans les factoreries qu'ils ont multipliées au nord et au sud de l'embouchure du Congo et sur les rives du cours inférieur de ce grand fleuve.— Sans former un État, au sens propre du mot, l'Association internationale du Congo, successeur du Comité d'études, se trouvait concessionnaire d'une quantité de territoires pour ses quarante stations, de l'Atlantique à Nyangoué, et confinant, au Niari-Quilou et à Stanley-Pool, avec les nouvelles possessions françaises, elle risquait d'entrer en conflit avec son puissant voisin. Nous ne disons rien des dangers que pouvaient faire courir à ses projets de civilisation, les prétentions du Portugal à la souveraineté sur tout le territoire du Congo inférieur, du 8° au 5°,12, ainsi que l'établissement des tarifs et des fonctionnaires portugais dans ces parages[1].

La conclusion d'un traité anglo-portugais[2] signé le 26 février 1884, par lequel l'Angleterre, jusqu'alors opposée aux prétentions du Portugal, lui reconnaissait les droits de souveraineté qu'elle lui avait toujours contestés, provoqua une opposition unanime de tous les intéressés, Français, Hollandais, Allemands, Belges, outre celle qui se produisit en Portugal, et en Angleterre dans toutes les classes de la population : commerçants, industriels, philanthropes, amis des missions, tous protestèrent énergiquement, en sorte que le ministère britannique dut abandonner le traité, avant même de l'avoir soumis au Parlement.

Mais l'avortement de ce traité fit comprendre la nécessité d'une entente internationale sur les questions relatives au Congo.

A cet égard, il n'est que juste de rappeler la part qui revient à l'Institut de droit international, dans les travaux qui ont préparé l'opinion publique et l'œuvre même de la conférence de Berlin. Ici nous ne pouvons faire mieux que de suivre l'exposé qu'en a fait le secrétaire général de l'Institut, M. le professeur Alphonse Rivier, dans une lettre adressée de Bruxelles au *Journal de Genève*[3].

M. Rivier rappelle que, déjà dans la session de l'Institut de droit international tenue à Paris en 1878, M. G. Moynier attira l'attention de ses collègues sur l'importance qu'allait prendre le magnifique cours d'eau

[1] Le *Standard* annonce que le sultan du Maroc songe à annexer à ses états le district situé le long de la côte, au sud du Maroc, et qu'il n'a pas abandonné ses prétentions sur Timbouctou, possession marocaine au moyen âge.

[2] Voy. Vme année, p. 80-82.

[3] Voy. *Journal de Genève*, du 11 décembre 1884.

que Stanley avait exploré l'année précédente, qu'il montra la probabilité de conflits internationaux surgissant dans un avenir plus ou moins éloigné et recommanda l'étude des moyens propres à les prévenir[1]. Dès lors plusieurs des membres de l'Institut: M. E. de Laveleye, sir Travers Twiss, M. Gessner et M. Lorimer, vouèrent à ce sujet une attention spéciale. M. de Laveleye consacra plusieurs publications à l'examen de la question de la neutralité du Congo, traitée également dans une étude signée de lui et insérée, en juin 1883, dans la *Revue de droit international*[2]; il y recommandait que l'on confiât le règlement de tout ce qui concerne la région du grand fleuve à une commission internationale, comme on l'a fait pour le Danube, ou tout au moins que l'on reconnût la neutralité des stations hospitalières et humanitaires déjà fondées ou à fonder successivement sur le Congo. Sir Travers Twiss, qui est actuellement à Berlin en qualité de conseil du plénipotentiaire anglais, tout en se prononçant contre la neutralisation, proposait, dans une série d'études publiées dans la Revue sus-mentionnée[3], « d'appliquer au Bas-Congo un régime analogue à celui qui est en vigueur pour la partie inférieure du Danube, » et, quant au Congo moyen et au Haut-Congo, il suggérait « l'application d'un autre principe, que les puissances européennes ont déjà approuvé dans la question d'Orient, par la signature d'un protocole de désintéressement. « Si les puissances maritimes, » concluait-il, « sont d'accord pour mettre la navigation du Bas-Congo sous l'égide d'une commission internationale, les signataires d'une convention réglant la navigation de la partie inférieure du grand fleuve pourront arriver à une entente en signant, comme annexe à la convention, un protocole de désintéressement touchant le Congo moyen et le Haut-Congo. »

De son côté, M. Moynier n'avait pas perdu de vue l'étude des moyens propres à prévenir les conflits internationaux qu'il prévoyait dès 1878, et, les lecteurs de l'*Afrique* se le rappellent, il présenta à la session de l'Institut tenue à Munich, en septembre 1883, une proposition formelle relativement au Congo, avec un mémoire à l'appui, intitulé : *La question du Congo devant l'Institut de droit international*[4]. Ce mémoire

[1] Voy. *Annuaire de 1879-1880*, t. I, p. 155.

[2] T. XV, p. 254. — Voy. aussi : *Les Français, les Anglais et le Comité international sur le Congo.*

[3] La libre navigation du Congo (*Revue de droit intern.*, t. XV, p. 437, 547; t. XVI, p. 237). — Voy. aussi : *An international protectorate of the Congo river.*

[4] Ce mémoire a été publié dans l'*Afrique explorée et civilisée*, IV[me] année, p. 272.

était accompagné d'un projet de convention internationale en dix articles, dont les principaux portaient :

ART. 1er. La navigation sur le Congo et ses affluents sera entièrement libre et ne pourra être interdite à personne.

Cette liberté implique le droit, pour tout navigateur, de débarquer et d'embarquer dans tous les ports, et de n'être astreint ni à des arrêts, ni au paiement de droits de péage ou de douane.

ART. 3. La liberté de parcours, de commerce et d'établissement sera aussi de droit, sur les territoires compris dans le bassin du Congo.

ART. 5. Par exception, le trafic des liqueurs fortes sera soumis à un règlement restrictif.

ART. 6. La traite des esclaves sera interdite dans le bassin du Congo, et l'esclavage lui-même y sera aboli.

ART. 8. Une commission internationale, formée d'un représentant de chacune des hautes parties contractantes, sera chargée de réglementer tout ce qui concerne l'usage du fleuve et de ses affluents, et de veiller à l'observation de la présente convention.

Elle sera investie de pouvoirs suffisants pour agir au nom de tous les signataires dans la défense de leurs intérêts communs.

Elle sera chargée, en particulier, des démarches à faire auprès des indigènes ou autres détenteurs du sol pour les amener à se conformer à la présente convention.

Elle aura la police du fleuve, et une force armée convenable sera mise pour cela à sa disposition.

ART. 9. En cas de dissentiment entre les hautes puissances contractantes, au sujet de l'interprétation ou de l'application de la présente convention, l'affaire sera déférée à des arbitres.

Il sera procédé alors conformément au règlement voté par l'Institut de droit international dans sa session de Genève (1874).

Le projet de M. Moynier fut examiné par une commission qui rapporta par l'organe de M. Arntz, professeur de droit des gens à l'Université de Bruxelles. L'Institut ne pouvant, sans déroger à ses habitudes, se prononcer catégoriquement sur les conclusions de M. Moynier, avant d'avoir pu peser suffisamment toutes les considérations par lui énoncées, ce qu'il n'avait pas le temps de faire au cours de cette session, la commission proposait que :

« L'Institut de droit international exprimât le vœu que le principe de « la liberté de la navigation pour toutes les nations fût appliqué au « fleuve du Congo et à ses affluents, et que toutes les puissances s'enten-

« dissent sur les mesures propres à prévenir les conflits entre nations « civilisées dans l'Afrique équatoriale. »

Ce vœu fut voté, et l'Institut décida en outre de le communiquer aux diverses puissances, en y joignant le mémoire de M. Moynier à titre d'information, ce qui fut exécuté au mois de décembre de l'année 1883.

« Au moment où la Conférence de Berlin, » dit en terminant M. Rivier, « reprend les diverses idées qui ont été émises sur cette question très délicate et paraît disposée à donner à celle-ci une solution essentiellement libérale et humanitaire, il est intéressant et juste de constater qui sont ceux auxquels revient le mérite d'avoir préparé le terrain et jeté le fondement d'une des œuvres qui feront le plus d'honneur à notre époque. »

Comme M. Moynier l'avait dit dans son mémoire, tous les États civilisés étaient plus ou moins intéressés à ce qu'aucune puissance ne s'attribuât un droit exclusif de passage sur tout ou partie du Congo, mais aucun d'eux n'avait encore manifesté l'intention de se mettre en avant pour provoquer une entente dans ce sens, et il paraissait douteux que, livrés à eux-mêmes, ils renonçassent à leur attitude expectante.

L'échec du traité anglo-portugais fit sortir l'Angleterre et le Portugal de cette réserve. Dès le 26 mai 1884, lord Granville informait l'ambassadeur anglais à Berlin, lord Ampthill, qu'ensuite d'un échange de vues sur la façon dont les dispositions du traité étaient envisagées par les principales personnes intéressées dans le commerce du Congo, il avait pu se convaincre que les diverses puissances commençaient à revenir de leur opposition première au projet de l'établissement d'une commission internationale du Congo, analogue à celle du Danube. Le gouvernement de la reine, ajoutait-il, ayant toujours été d'opinion que la commission devait être internationale, et « n'ayant consenti qu'avec répugnance à la disposition du traité du 26 février qui la composait exclusivement de membres anglais et portugais, » constate avec plaisir ce changement d'opinion et se déclare favorable à l'admission d'autres puissances. Et il chargeait l'ambassadeur anglais, à Berlin, de demander au prince de Bismarck si l'Allemagne serait disposée à nommer un délégué pour faire partie de la commission projetée. Le prince de Bismarck répondit le 7 juin que le Portugal, convaincu de la nécessité de régler la question du Congo par un arrangement international, avait déjà suggéré de lui-même à certaines puissances l'idée d'une conférence, et qu'au cas où cette suggestion serait favorablement accueillie par les gouvernements

intéressés, l'Allemagne était disposée à désigner un plénipotentiaire, tout en refusant d'avance d'admettre des droits de possession antérieurs pour aucune des puissances intéressées dans le commerce du Congo. « Dans l'intérêt du commerce allemand, » concluait le chancelier, « je ne puis consentir à ce qu'une côte d'une si grande importance (du 8° au 5° 12), demeurée jusqu'à ce jour pays libre, soit soumise au système colonial portugais. Nous sommes néanmoins tout prêts et tout disposés à coopérer à une entente entre toutes les puissances intéressées, en vue d'introduire sous une forme convenable, dans ce territoire africain, par la réglementation de son commerce, les principes d'égalité et la communauté d'intérêts qui ont été appliqués depuis longtemps dans l'extrême Orient. »

Dès lors, le gouvernement anglais se déclara prêt à ouvrir des négociations pour la conclusion d'un arrangement international. Mais ce fut M. de Bismarck qui en prit l'initiative, en suggérant au ministre des affaires étrangères de la République française la convocation d'une conférence sur la question du Congo, et en indiquant les bases sur lesquelles il désirait se mettre d'accord avec la France, avant d'adresser aucune convocation aux autres puissances. L'entente avec la France obtenue, l'ambassadeur d'Allemagne à Londres fut chargé de porter à la connaissance de lord Granville ce qui suit :

« L'extension que le commerce de l'Afrique occidentale a prise depuis quelque temps a suggéré, aux gouvernements d'Allemagne et de France, l'idée qu'il serait de l'intérêt commun des nations engagées dans ce commerce de régler, dans un esprit de bonne entente mutuelle, les conditions qui pourraient en assurer le développement et prévenir des contestations et des malentendus.

« Pour atteindre ce but, les gouvernements d'Allemagne et de France sont d'avis qu'il serait désirable d'établir un accord sur les principes suivants :

« 1° Liberté du commerce dans le bassin et l'embouchure du Congo :

« 2° Application, au Congo et au Niger, des principes adoptés par le Congrès de Vienne en vue de consacrer la liberté de la navigation sur plusieurs fleuves internationaux, principes appliqués plus tard au Danube ;

« 3° Définition des formalités à observer, pour que des occupations nouvelles sur la côte d'Afrique soient considérées comme effectives.

« A cet effet, le gouvernement de l'Allemagne, d'accord avec celui de la République française, propose que des représentants des différentes puissances intéressées au commerce avec l'Afrique se réunissent en con-

férence à Berlin, pour arriver à une entente sur les principes énoncés ci-dessus. »

Lord Grandville était prié de faire savoir à l'ambassadeur d'Allemagne si le gouvernement de S. M. britannique était disposé à participer à la conférence projetée.

Il était prévenu qu'une invitation semblable était simultanément adressée aux gouvernements de la Belgique, de l'Espagne, de la France, de la Hollande, du Portugal et des États-Unis, et enfin que, pour assurer aux résolutions de la conférence l'assentiment général, les gouvernements d'Allemagne et de France avaient l'intention de convier toutes les grandes puissances et les États Scandinaves à s'associer à ces délibérations.

Tout en acceptant en principe l'invitation, l'Angleterre demanda des éclaircissements et formula des réserves, ce qui entraîna l'ajournement au 15 novembre de la réunion de la conférence, à laquelle furent encore invités les représentants de l'Italie, de la Russie, de l'Autriche-Hongrie, de la Suède et Norwège, du Danemark et de la Turquie.

Tels furent les préliminaires de la conférence africaine. Ajoutons que, dès le début de ses séances, on a pu pressentir, par le discours d'ouverture du président, prince de Bismarck, que l'on était en présence d'une des œuvres les plus grandes de notre siècle, œuvre qui permet de concevoir les plus belles espérances pour l'avenir de l'exploration et de la civilisation de l'Afrique.

« En conviant à la conférence » a dit le président, « le gouvernement impérial a été guidé par la conviction que tous les gouvernements invités partagent le désir d'associer les indigènes de l'Afrique à la civilisation, en ouvrant l'intérieur de ce continent au commerce, en fournissant à ses habitants les moyens de s'instruire, en encourageant les missions et les entreprises de nature à propager les connaissances utiles, et en préparant la suppression de l'esclavage, surtout de la traite des noirs, dont l'abolition fut déjà proclamée au Congrès de Vienne, en 1815, comme un devoir sacré de toutes les puissances. »

Puis, après avoir exposé le but de la conférence, conformément aux principes de l'accord avec la France, le président a terminé par ces paroles :

« Messieurs, l'intérêt que toutes les nations représentées dans cette conférence prennent au développement de la civilisation en Afrique, intérêt incessamment témoigné par des entreprises hardies d'explora-

tion, par le mouvement commercial, par les sacrifices et les efforts faits dans chaque nation pour l'un ou l'autre de ces buts, nous offre une garantie du succès des travaux que nous entreprenons, pour régler et pour développer les relations commerciales que nos nationaux entretiennent avec ce continent, et pour servir en même temps la cause de la paix et de l'humanité. »

C'est par des vœux pour l'heureux achèvement des travaux de la conférence que nous prenons aujourd'hui congé de nos lecteurs, nous réservant d'exposer dans un prochain article, ces travaux eux-mêmes et les conséquences que l'on peut légitimement en espérer.

(A suivre.)

LE BASSIN DU HAUT-ORANGE ET DE SES AFFLUENTS

En envoyant à l'*Afrique explorée* quelques détails sur l'annexion récente de Thaba-N'chu à l'État-Libre de l'Orange, et sur la situation politique du sud de l'Afrique, je parlais à son directeur d'une courte expédition que je me proposais de faire au travers des Maloutis, en compagnie d'un de mes collègues de Morija, M. H. Dyke. Je me fais un plaisir d'envoyer aujourd'hui le résultat des observations que ce voyage nous a permis de faire. Il ne s'agit sans doute que d'un petit coin de pays, mais en géographie, comme en toute autre science, aucun détail n'est à dédaigner. Les quelques renseignements nouveaux que je suis en état de communiquer, ne combleront sans doute aucun vide important, mais ils contribueront à faire mieux connaître le bassin du Haut-Orange et de ses affluents ; à cet égard, j'ose croire qu'ils seront les bienvenus.

A première vue, il semble étrange que, dans cette partie du sud de l'Afrique, que les colonies européennes enserrent de toutes parts, on puisse parler encore de régions inexplorées ; quand on est sur les lieux, on comprend mieux cette apparente anomalie. Voilà 50 ans à peu près que le Le-Souto (ou Ba-Souto Land) est connu ; mais de fait, on n'en connaît qu'une partie seulement, celle qui s'étend des Maloutis au Calédon, et l'étroite bande de terrain qui, au S.-O., sépare les derniers contreforts des montagnes de la frontière de l'État-Libre. Plus des trois quarts du Le-Souto sont occupés par une large chaîne de montagnes qui, à l'est, le sépare de la Natalie et du Griqualand-East[1]. L'altitude de ces monta-

[1] Voir pour ces détails géographiques, outre les cartes ordinaires du sud de l'Afrique, la carte du Le-Souto de M. Krüger, publiée en 1882.

gnes ne permet pas aux Ba-Souto de s'y établir ; le froid trop vif de l'hiver ne laisse pas venir à maturité le *mabêbé*, ou blé cafre, qui forme le fond de leur alimentation ; mais en temps de guerre, ce fut toujours là le refuge assuré d'où aucun ennemi n'aurait pu les déloger. C'est pour cette raison que les missionnaires, occupés d'ailleurs par les besoins d'une œuvre grandissante, n'ont eu, jusqu'ici, ni le temps, ni l'occasion de les explorer. Mais ces dernières années les choses ont changé d'aspect ; la dernière guerre avec la Colonie a fait refluer dans le Le-Souto une foule d'indigènes chassés du Griqualand-East ou d'ailleurs ; d'autres ont quitté leurs villages, en quête de retraites plus sûres et moins exposées. Les hautes et profondes vallées de l'Orange et de ses affluents ont dès lors commencé de se peupler ; d'un autre côté, le grand chef Letsié a compris qu'il était dans son intérêt de faire occuper, par des hommes à lui, tous les points susceptibles de l'être. Le mouvement ainsi commencé depuis trois ans dure encore ; il ne s'arrêtera sans doute que lorsque des villages existeront dans tous les endroits favorables. Deux choses détestables en elles-mêmes, la guerre et la politique, ont eu, dans ce cas particulier, l'heureux résultat de conquérir à la culture, des terres jusqu'ici laissées en friche. Avec l'énergie qui les caractérise, les Ba-Souto se sont mis à labourer et à ensemencer tous les coins de terre qu'ils ont pu trouver au fond des étroites vallées des Maloutis, de sorte que bientôt il n'y aura plus un pouce de terrain arable dont ils ne cherchent à tirer parti. Quand on connaît le climat relativement froid des montagnes, et les difficultés que rencontrent les premiers essais de culture, on comprend mieux la somme de travail et de patience dont il faut s'être armé ; c'est encore un problème pour moi, de savoir comment ces braves gens ont pu transporter leurs lourdes charrues dans ces lieux presque inaccessibles, à travers cet inextricable réseau de montagnes. Je livre ce simple fait à l'appréciation impartiale de ceux qui ne voient d'avenir pour le sud de l'Afrique que dans la colonisation européenne ; ils seraient bien étonnés de constater que les régions les plus cultivées sont toujours les réserves indigènes. A cet égard, le contraste que présentent les champs cultivés du Le-Souto et les vastes plaines nues de l'État de l'Orange est remarquable.

Ce qui précède fera comprendre le vrai but de notre expédition ; faire une rapide reconnaissance à travers les montagnes, pour constater la position des différents centres de population, et voir de quelle manière il serait possible à notre mission de les atteindre. En général nous avons trouvé partout une population bien supérieure en nombre à ce que nous

pensions. L'intérêt géographique nous guidait également; il importait à notre curiosité, de connaître un peu mieux le système hydrographique de la région du Haut-Orange, et nous désirions vivement savoir à quoi nous en tenir sur des montagnes près desquelles nous vivions, sans qu'aucun de nous y eût jamais pénétré. M. Dyke devant aller à Natal pendant les vacances des écoles, je me décidai à l'accompagner jusqu'à l'autre versant, pour me rendre de là au Griqualand-East, dans l'intention d'y visiter Matatiele et Paballong, deux de nos stations que je ne connaissais pas encore. M. Mabille et quelques autres de nos collègues nous accompagnèrent les deux premiers jours, jusqu'à la splendide chute de la Maletsunyane, qu'un prêtre catholique avait vue deux ans auparavant et qui piquait vivement notre curiosité.

On n'attend pas sans doute une relation détaillée des 8 jours de voyage qui, de Morija (Le-Souto), m'ont conduit à Matatiele (Griqualand-East); je ne voudrais pas abuser de la patience des lecteurs de l'*Afrique*. Ce qui peut le plus les intéresser, ce sont les quelques renseignements géographiques que je suis en mesure de leur fournir. Malheureusement, ni mon compagnon, ni moi, nous ne possédions les instruments nécessaires pour faire des observations rigoureusement exactes; notre bagage scientifique se réduisait à une bonne boussole marine et à deux baromètres anéroïdes. Un chronomètre surtout nous a fait défaut; si jamais l'occasion se représente de nouveau, il serait à souhaiter que nous fussions mieux pourvus. D'ailleurs les distances se sont toujours trouvées plus grandes que nous ne pensions, et la crainte constante de voir nos provisions arriver à leur fin, ou d'être arrêtés par la crue des fleuves, ne nous eût pas permis de nous arrêter longtemps nulle part. Je ne parle pas de la fatigue inséparable d'un voyage à cheval, dans un pays aussi coupé que celui que nous avons traversé; un coup d'œil jeté sur nos notes barométriques montrerait tout ce qu'il nous a fallu monter et descendre chaque jour et, comme nous, on s'étonnerait que nos chevaux aient supporté une semblable fatigue. Ce que je regrette le plus, c'est que, nulle part, il ne nous ait été possible de déterminer soit une longitude, soit une latitude. Pour la latitude cela est peut-être moins regrettable, puisque, ayant marché presque constamment dans la direction de l'est, pour arriver aux sources de l'Umzimkulu, nous n'avons guère dévié de la latitude de Morija (29 degrés 40 min. environ). Le manque de données exactes sur la longitude des différents lieux que nous avons traversés est infiniment plus regrettable, puisqu'il nous est ainsi impossible d'évaluer les distances un peu exactement. La largeur des monta-

gnes, de Morija à la ligne de faîte de la chaîne qui sépare l'Orange de la Natalie, doit être au moins aussi grande que celle qu'indiquent les cartes de Stieler ou de Johnston, peut-être même la dépasse-t-elle; pour le moment je ne puis savoir si la triangulation des frontières de Natal et du Griqualand-East a jamais été sérieusement faite. Jusqu'à l'Orange nous avons eu (haltes déduites) 35 heures de marche à cheval, mais, vu les difficultés de la route, les montées et les descentes, les détours inévitables, il nous est impossible de faire un calcul même approximatif; de l'Orange à la ligne de faîte, il faut encore compter 7 à 8 heures de cheval.

Les Maloutis sont un des membres de la grande artère de montagnes du sud de l'Afrique, qui, après avoir porté, dans la Colonie, les noms de Nieuweveld Mountains, Sneuw Berge, Stormberg, prend, entre la Natalie et l'État de l'Orange, le nom de Drakensberg, et se prolonge au nord, à travers le Transvaal, jusqu'au Limpopo. La plupart des géographes appellent Drakensberg (en cafre Qathlamba) toute cette partie de la chaîne qui, du Tembuland, s'étend jusqu'à la frontière du Transvaal, et sépare le Le-Souto et l'État-Libre, du Griqualand-East et de la Natalie. Il convient sans doute de lui conserver cette appellation, pourvu qu'on la restreigne à la haute et étroite chaîne qui se trouve au sud de l'Orange, et qui est certainement la continuation du système de montagnes de la Colonie et des Drakensberg de Natal. Les 3 ou 4 chaînes parallèles qui occupent toute la longueur du Le-Souto sont nommées Maloutis par les indigènes. Avec la chaîne des Drakensberg, au sud de l'Orange, les Maloutis forment une grande région de montagnes, le centre géographique de l'Afrique du sud. Ce vaste massif de montagnes se compose de 4 ou 5 chaînes parallèles qui, ayant au N.-E. leur commune origine au Mont aux Sources, traversent le Le-Souto d'un bout à l'autre, et vont se perdre au S.-O. de l'État de l'Orange, où elles finissent par ne plus être que de légères ondulations. C'est à peu près le même phénomène que celui que les Alpes nous présentent en Suisse, celui d'un élargissement considérable dans la région où elles atteignent leur plus grande élévation. Par sa position géographique, le Le-Souto rappelle donc la Suisse; il est, au sud de l'Afrique, ce que la Suisse est en Europe, le centre du système fluvial. Ces différentes chaînes longitudinales séparent les uns des autres l'Orange et ses principaux affluents, le Senkunyane, ou Petit Orange, et la Makhaleng [1] (le Cornet-Spruit des cartes).

[1] Sauf quelques corrections nécessaires pour des lecteurs européens, je conserve aux noms propres l'orthographe se-souto.

Bien que se ressemblant à beaucoup d'égards, ces chaînes diffèrent entre elles, tant par l'aspect général que par leur altitude.

J'essaierai de donner leurs altitudes aux points où nous les avons traversées, en faisant remarquer que presque nulle part le temps ne nous a permis de gravir les sommets; ces chiffres indiquent presque tous la hauteur des cols; lorsqu'il en sera autrement je l'indiquerai spécialement[1]. La première chaîne à partir du Le-Souto, celle qui sépare la Makhalaneng, de la Makhaleng, dont elle est un des affluents a été traversée à l'altitude de 2018^m. Entre la Makhaleng et le Senkunyane, se trouve un haut plateau herbeux et ondulé, assez étendu, d'une élévation moyenne de 2200^m, bordé de chaque côté par une haute chaîne de montagnes; à l'ouest, celle de Thaba-Puttoa (montagne grise), nous a donné une altitude de 2520^m; celle de l'est serait un peu plus basse, n'ayant que 2477^m. Il faut noter qu'ici, les cols sont sensiblement moins élevés que les sommets qui peuvent bien avoir 1000 à 1200^m de plus. Du côté de l'est, les montagnes descendent presque perpendiculairement dans l'étroite et profonde vallée du Senkunyane (1604^m); à l'ouest, au contraire, elles s'élèvent du lit de la Makhaleng (environ 1700^m) par une série de gradins.

Plus haute que ces 3 premières chaînes semble être celle qui sépare du Senku (ou Orange) le Senkunyane; pour la traverser nous avons d'abord suivi pendant un jour et demi la vallée de la Lesobeng (affluent de gauche du Senkunyane), rivière qui coule presque directement de l'est à l'ouest. Il nous a été facile d'atteindre ainsi un haut plateau fort large, d'environ 2870^m d'altitude, où nous avons passé la nuit; ce plateau est bordé à l'est par une haute paroi qui le sépare de la vallée du Senku. Nous l'avons traversée le jour suivant, à un col d'une altitude d'environ 3420^m; le sommet qui le domine n'a que 60^m de plus. La vue dont on jouit de là sur toutes les chaînes des Maloutis est réellement grandiose. C'est la plus haute altitude que nous ayons atteinte (3480^m); cette quatrième chaîne, appelée Ditsuetsue par les indigènes, est peu coupée et sans sommets saillants; c'est une longue crête presque sans

[1] Je donne ces chiffres pour ce qu'ils valent; chacun sait qu'une observation purement barométrique ne doit être admise qu'avec quelques réserves; mais comme, au Le-Souto, le baromètre ne varie jamais que de quelques millimètres, l'altitude réelle ne saurait être bien différente. Pour réduire les indications du baromètre, je me suis servi des tables de correction de M. Radau (Paris, Gauthier-Villars, 1872).

échancrures. Certaines cimes cependant paraissent sensiblement plus élevées que celle que nous avons gravie, et que, faute d'un nom indigène, nous avons appelée Mont-Hamilton; les géographes lui conserveront-ils ce nom? Autant qu'on peut en juger de là, par un simple coup d'œil, la cinquième chaîne longitudinale, celle qui sépare la vallée de l'Orange du Griqualand-East et de la Natalie, semble être plus haute; mais les cols en étant sensiblement plus échancrés, et le manque de temps ne nous ayant permis, lorsque nous la traversâmes, de gravir aucun sommet, il est difficile d'affirmer qu'elle le soit réellement. Après avoir quitté M. Dyke sur les bords de l'Orange, en me dirigeant dès lors droit au sud, j'ai traversé beaucoup plus bas cette dernière chaîne, à un col d'une altitude de 2750^m environ; les sommets que j'ai vus dominent les cols de très haut. Avant d'y arriver, j'ai encore eu à traverser, à une altitude moyenne de 2500^m à 2600^m, plusieurs chaînes transversales qui séparent les uns des autres les divers affluents de l'Orange; toutes ces chaînes secondaires paraissent également avoir de très hauts sommets.

Si nos observations barométriques ne sont pas absolument exactes, elles prouvent, en tout cas, que l'altitude générale des Maloutis est bien supérieure à ce qu'on pensait généralement, et que les cartes anglaises qui parlent de 10,000 pieds sont bien au-dessous de la vérité. Nous avons constaté nous-mêmes une altitude de plus de 3480^m, et je n'ai aucun doute, que quelques-uns des sommets des deux dernières chaînes n'atteignent à la hauteur de près de 4000 mètres.

Pour en finir avec ce genre de renseignements et donner quelque idée de la profondeur des vallées, j'ajouterai l'altitude des rivières à l'endroit où nous les avons traversées : la Makhalaneng, 1648^m; la Makhaleng, 1700^m environ; le Senkunyane (à son confluent avec la Lesobeng), 1604^m; le Senku, 1857^m, etc. On voit par ces chiffres que les rivières coulent en général dans de profondes vallées, encaissées entre de hautes montagnes; le fond des vallées est d'ordinaire fort étroit, ne laissant de place que pour la rivière et les saules qui la bordent. Par place, la gorge s'élargit assez pour permettre aux habitants d'établir quelques champs sur les bords du fleuve; c'est près de là qu'on place les villages, bâtis ordinairement, de 60^m à 250^m au-dessus du fleuve, sur les premiers gradins des montagnes.

Je me rends bien compte de tout ce qu'il peut y avoir de défectueux dans ces renseignements orographiques; mais ils ont l'avantage d'être le fruit d'observations personnelles, et quoique incomplets, ils sont sans doute justes dans leur généralité. Je n'ai parlé que des grandes lignes,

laissant de côté toutes les innombrables chaînes transversales, plus ou moins importantes, que nous avons vues ou traversées, et dont l'enchevêtrement rendra, pour longtemps, bien difficile la géographie des Maloutis. En faire la carte serait, à l'heure qu'il est, presque impossible; ce qui double encore la difficulté, c'est l'absence de noms propres pour les montagnes. Le se-souto, si riche à tant d'égards, est pauvre en noms propres, surtout pour les montagnes; peu de montagnes ont un nom, et l'on retrouve les mêmes un peu partout; j'ai déjà vu tant de Thaba-Telle (haute montagne), de Thaba-Ntsu (montagne noire), de Thaba-Tsuen (montagne blanche), etc., que ma mémoire rebelle ne sait plus où les placer.

Je passe maintenant à une courte esquisse de l'hydrographie des Maloutis; il me sera plus facile d'être complet, et les renseignements que je puis donner sont assez précis, puisque nous avons traversé nous-mêmes la plupart des cours d'eau importants, et n'avons pas eu de peine à en constater la direction générale. Pour ce que nous n'avons pas vu, les renseignements que nous avons obtenus des indigènes sont assez sûrs, et concordent assez parfaitement pour qu'on puisse leur accorder pleine confiance.

L'Orange ou Senku [1] sort du Mont aux Sources; il court d'abord au S.-E., puis au sud; vers 29 degrés 20 minutes, à peu près, il reçoit de gauche son premier grand affluent, la Semèna, qui vient du N.-E., de Giant's-Castle et de Bushman's-Pass. Dans certaines cartes, celle de Johnston, par exemple, c'est cette branche qui porte le nom de Senku; les renseignements très exacts que nous avons pu recueillir nous prouvent que c'est une erreur, et que le cours d'eau principal est effectivement celui qui vient du Mont aux Sources; c'est à lui d'ailleurs que les indigènes conservent le nom de Senku. Nous n'avons pas vu la Semèna elle-même, ayant passé l'Orange, à quelques lieues au-dessus du confluent de ces deux rivières, mais de loin nous avons pu observer sa large vallée, dont la direction est bien du N.-E. au S.-O. Arrivé au point où nous l'avons traversé, c'est-à-dire à peu près vers 29 degrés 40 min. de latitude, l'Orange coule au S.-S.-O., pour se diriger, un peu en aval, directement au S.-O.

Passablement plus bas, soit à peu près à 30 degrés de latitude, le

[1] Le nom de Senku vient des Bushmen; les Ba-Souto l'ont adopté. Dans ce nom, ainsi que dans celui de Senkunyane, le k représente un de ces étranges *clicks*, qui sont une des particularités les plus remarquables de certaines langues africaines.

Senku reçoit de droite son plus grand affluent, le Senkunyane (Petit Senku). C'est une rivière rapide et profonde; son volume d'eau est considérable. Autant que nous avons pu le constater, elle coule dans une direction générale du nord au sud, sauf probablement vers ses sources et près de son confluent avec le Senku. Le Senkunyane a ses sources sur de hauts plateaux, quelques lieues au-dessous de celles du Senku; certaines cartes (celle de Krüger, entre autres) le font sortir du mont aux Sources; c'est là une erreur qu'il faut corriger, d'après les dires de tous les natifs que nous avons interrogés. Vers 29 degrés 40 min., le Senkunyane reçoit de gauche un affluent assez important, la Lesobeng, qui coule dans de profondes gorges; les Bushmen dont elles furent la retraite jusque vers 1870, en ont orné les nombreuses cavernes, de leurs curieuses peintures. Le cours général de la Lesobeng est de l'est à l'ouest; à peu près à trois lieues de sa jonction avec le Senkunyane, elle fléchit au S.-O., après avoir reçu, de droite, un affluent, la Mantsunyane. Nous avons remonté la Lesobeng, de son embouchure à sa source, pendant un jour et demi.

Ce n'est que pour mémoire que je parle ici de la Makhaleng (Cornet-Spruit) qui, comme toutes les cartes l'indiquent, se jette beaucoup plus bas dans l'Orange, à la frontière du Le-Souto et de l'État-Libre, non loin de la station missionnaire de Béthesda. Elle ne reçoit qu'un affluent de droite, la Makhalaneng, ou Petite Makhaleng, qui se joint à elle, un peu au S.-E. de Morija. La plupart des cartes, sans doute par suite d'une confusion avec le Senkunyane, ont une tendance à faire remonter la Makhaleng beaucoup trop haut, parfois même jusqu'au Mont aux Sources; c'est également une erreur, puisqu'elle a ses sources à peu près à la hauteur de la station de Cana, un peu au-dessus de la grande montagne de Machacha. Son volume d'eau, quoique considérable, est bien inférieur à celui du Senkunyane, qui est, après le Senku lui-même, la plus importante des rivières des Maloutis.

Il ne reste plus qu'à parler des autres affluents de l'Orange; la Makhaleng et le Senkunyane ne paraissent pas en avoir en dehors de ceux que j'ai déjà nommés. Outre le Senkunyane, l'Orange ne reçoit de droite que trois affluents, peu importants d'ailleurs; au nord, entre 29 degrés et 29 degrés 30, la Matsoku, que nous n'avons pas vue; en-dessous de sa jonction avec le Senkunyane, l'Orange reçoit encore la Maletsunyane avec son affluent, la Letsunyane, dont je parlerai bientôt plus en détail, puis la Ketane qui a pour affluent la Kuatsing.

De gauche, le Senku reçoit un nombre d'affluents bien plus considéra-

ble, 12 à 13 au moins, en ne comptant que les rivières d'une certaine importance. Jusqu'ici les meilleures cartes (celle de Krüger, par ex.) ne donnaient que la Kuting, la Sebapala, la Masitise et la Tele; pour cette raison je n'ai pas besoin d'en parler, non plus que de la Semèna, dont j'ai fait mention plus haut comme premier grand affluent de l'Orange. Plus bas que la Semèna se trouvent trois autres rivières, la Hakhidi, la Dinakeng et la Mashai, dont nous devons la connaissance aux dires des indigènes, mais dont nous avons pu fort bien reconnaître les vallées; en me rendant de l'Orange à Matatiele, j'ai traversé du nord au sud quatre autres rivières, affluents de l'Orange: la Mangolong, la Kudua, la Medikane et la Tsuedikue; enfin, entre la Tsuedikue et la Kuting, se trouve une dernière rivière, la Kuadi, que d'autres ont vue. Tout cela n'est qu'une nomenclature, mais je la crois aussi complète que possible; si quelques cours d'eau ont pu être oubliés, c'est plus au nord qu'il faudra les chercher. De tous ces affluents, les plus importants sont sans doute, entre la Tsuedikue et la Sebapala, la Semèna et la Mashai. Comme la vallée de l'Orange, presque toutes les vallées de ces rivières sont couvertes de villages; leur direction presque constante est du N.-E. au S.-O., sauf la Kuting, la Sebapala et la Tele qui coulent du S.-E au N.-O.

Toutes ces rivières ou fleuves des Maloutis se ressemblent du plus au moins; encaissées, rapides, torrentueuses, elles sont sujettes, après un orage ou de fortes pluies, à des crues subites; pendant des semaines elles peuvent ainsi couper toutes les communications. Pour cette raison, des fleuves de la largeur du Senku ou du Senkunyane sont parfois, pour le voyageur un véritable danger; aussi, en été, la traversée des Maloutis serait dans certains cas une entreprise assez hasardeuse. Nous l'avons faite au bon moment (du 3 au 10 octobre), lorsque les eaux encore basses ne nous opposaient aucun obstacle sérieux. Une ou deux semaines plus tard nous aurions pu nous en trouver plus mal; je le compris bien au retour lorsque, entre Matatiele et Masitise, la Kuting et la Sebapala, enflées par les pluies faillirent m'arrêter quelque temps.

La Maletsunyane, seule, fait exception à la règle générale, du moins pendant la première partie de son cours; elle coule pendant quelques lieues sur le haut plateau, de 2200^{m} d'élévation moyenne, qui s'étend entre la Makhaleng et le Senkunyane, et durant tout ce trajet ses eaux sont, chose rare en Afrique, presqu'au niveau du sol. Son lit est formé d'une couche de quartz, et parsemé de paillettes scintillantes et de belles rainures blanches qui brillent au travers de l'eau. J'en parle ainsi en

détail à cause de la magnifique chute qu'elle forme au sortir du haut plateau; c'est un des spectacles les plus grandioses que le sud de l'Afrique puisse présenter, et certainement la merveille du Le-Souto, peu riche d'ailleurs en vraies beautés naturelles. La rivière, large de 7 à 8^{m} quand les eaux sont basses, se précipite d'un seul bond dans un profond abîme, bordé de tous côtés par d'immenses rochers perpendiculaires. A 300 ou 400^{m} du bas de la chute, l'eau s'échappe à gauche par une gorge extrêmement resserrée; lorsque du haut des rochers d'où la rivière s'élance en bouillonnant, on contemple le terrible spectacle qu'on a sous les yeux, on ne voit qu'un gouffre profond qui semble sans issue, et l'on se demande avec étonnement par où l'eau se fraie un chemin. On peut, en se couchant sur un rocher plat, à un mètre de la cascade, voir au-dessous de soi, au fond de l'abîme, l'eau tomber avec un bruit assourdissant. Il est peu de chutes qu'on puisse voir aussi bien et d'aussi près. Ce paysage a quelque chose de grand et de sauvage qui saisit vivement l'imagination; c'est un genre de beauté auquel je n'étais pas habitué, mais qui ne m'a que plus fortement frappé. Si je ne craignais de faire une trop écrasante comparaison, je dirais que toute la configuration de la chute et de son entourage m'a rappelé les belles cartes que Holub donne des chutes du Zambèze; mais rappelons-nous qu'ici il ne s'agit que d'une rivière sans importance, tandis que là, c'est un des plus grands fleuves de l'Afrique équatoriale qui, d'une seule masse, se précipite dans un abîme sans fond.

D'en bas, où l'on ne parvient pas sans peine, le spectacle n'est pas moins merveilleux; on se sent comme écrasé par ces gigantesques murailles de rochers qui se dressent devant vous; pour voir le bleu du ciel il faut lever bien haut les yeux. Quelques arbres verts, où jouent des singes, un frais gazon et des fleurs d'un rouge éclatant, donnent à cette gorge sauvage un charme tout particulier, d'autant mieux apprécié qu'il est plus rare au Le-Souto. Cette chute de la Maletsunyane est une des curiosités naturelles les plus remarquables qu'il m'ait encore été donné de contempler; nos cascades suisses les plus vantées ne sauraient en donner une idée. D'après des observations barométriques prises en haut et en bas de la chute, la même après-midi, au niveau de l'eau (2051^{m},7 et 1870^{m},8), la hauteur totale de la chute est de 180^{m},9, c'est-à-dire environ 600 pieds. La rivière se précipite d'un seul bond, sans qu'aucun rebord, aucune corniche vienne briser son élan, et n'arrive en bas qu'à l'état de fine vapeur blanche que le vent fait voler dans tous les sens. Les rochers qui l'entourent ont une centaine de mètres de plus, soit à peu

près 280 à 290m, l'eau ayant, dans le cours des siècles, profondément rongé son lit de quartz. Il est certainement étrange que, depuis cinquante ans qu'ils sont dans le pays, les missionnaires n'aient jamais entendu parler d'une si admirable merveille ; un blanc la découvrit par hasard, en remontant l'Orange, il y a environ deux ans, et dès lors, outre le résident britannique, col. Clarke, qui vient de la visiter, nous sommes probablement les seuls Européens qui l'ayons vue. Les Ba-Souto ne la connaissent-ils eux-mêmes que depuis peu ? Ou bien devons-nous y voir, une fois de plus, à quel point ils manquent de sens pour les beautés de la nature ? Si l'accès des lieux étaient moins difficile (la cascade se trouve à deux journées à cheval de Morija, d'où elle est le plus facilement accessible) et le pays plus connu, le *pororo* (cascade) de la Maletsunyane, deviendrait bien vite un des sites les plus visités du sud de l'Afrique, et ne tarderait pas à être rangé parmi les plus belles chutes connues.

A côté de cette remarquable curiosité naturelle, je ne parle que pour mémoire d'une autre, moins belle sans doute, mais plus étrange encore, le *trou* (lesoba) qui a donné son nom à la Lesobeng. C'est une grande arche naturelle, très hardie, d'un diamètre d'une centaine de pieds, formée d'un seul bloc de rochers ; elle se trouve sur les bords de la rivière, au-dessus des belles gorges dont j'ai parlé plus haut.

Ces montagnes doivent sans doute receler dans leurs flancs de riches trésors minéraux ; toutes les analogies semblent l'indiquer. Nous n'avons vu que du fer, en fort grande quantité probablement, puisque, pendant quelques heures, notre boussole était comme prise de vertige lorsqu'on l'approchait des lourds fragments de rocs qui jonchaient le sol. Notre peu de connaissances géologiques ne nous eût d'ailleurs pas permis de faire de plus importantes trouvailles minéralogiques. Si les Maloutis possèdent des mines d'or, puissent-ils longtemps encore les cacher à tous les regards ; une telle découverte serait, dans l'état actuel du sud de l'Afrique, le coup de mort porté à l'indépendance d'une tribu, que Boers et colons détestent également, et dont ils convoitent le pays fertile. Jusqu'ici on n'y a trouvé que du fer et du charbon, dont personne encore n'a songé à tirer parti ; il faudrait pour cela des voies de communication qui n'existeront pas avant de longues années.

Cette lettre est bien longue, je le crains ; j'aurais voulu surtout pouvoir y mettre plus de clarté. Telle qu'elle est cependant, elle contient certains renseignements inédits et contribuera, je l'espère, à enrichir, de quelques données nouvelles, la géographie du bassin du Haut-Orange, spécialement au point de vue orographique et hydrographique. Quel-

ques autres blancs ont sans doute, avant nous, traversé ces montagnes, mais aucun ne l'a fait par une route aussi favorable que celle que M. Dyke et moi nous avons suivie; parmi eux personne, que je sache, n'a fait part au public du résultat de ses observations. Nous avons donc droit de prétendre à donner des renseignements nouveaux. La Société des missions de Paris avait été la première à fournir à la géographie des données dignes de foi sur le Le-Souto et le pays situé entre l'Orange et le Vaal; c'est également à MM. Arbousset et Daumas qu'est due la découverte du Mont aux Sources, le centre du système fluvial de l'Afrique australe. Il était naturel que ce fût elle aussi qui se chargeât de l'exploration des Maloutis, dont les différentes chaînes couvrent une si grande portion du pays qu'elle occupe.

Mais je tiens à le répéter: notre but en les traversant était avant tout un but missionnaire; à ce point de vue, notre court voyage a pleinement réussi; nous sommes en possession des renseignements qu'il nous fallait, et notre mission devra maintenant chercher à suivre, jusqu'au sein de ces montagnes, ces nombreuses populations privées de tout moyen d'instruction. Il y a là un nouveau champ d'activité qui s'ouvre devant nous, et notre devoir est d'y entrer avant qu'il soit trop tard. Vu les rapports intimes qui existent entre l'œuvre missionnaire et l'œuvre civilisatrice, me serait-il permis de recommander ici-même ce fait à l'attention de tous les vrais amis des natifs? Il serait triste que, faute de ressources et d'appui du dehors, nous fussions obligés d'abandonner à leur ignorance et à leurs vices ces milliers de Ba-Souto que la Providence a poussés dans nos bras.

Je n'ai pas besoin non plus de faire remarquer, en terminant, quel beau témoignage ce mouvement de la population vers les Maloutis porte en faveur des Ba-Souto. Certainement il n'est pas paresseux ce peuple qui va chercher, au fond de montagnes presqu'inaccessibles, des terres à défricher et cultive à la sueur de son front un sol aride et infécond, et qui, malgré les épreuves et les difficultés qui l'attendent, préfère le travail avec l'indépendance à la demi-servitude dans les villes de la Colonie, où tant de noirs vivent presque sans travail. Cette simple observation peut corriger de fausses impressions dans l'esprit de plusieurs; on ne connaît guère en Europe les natifs de l'Afrique, ou d'ailleurs, que par les récits de colons toujours prêts à cacher sous d'habiles sophismes l'égoïsme de leur politique. Il est utile de relever quelquefois l'autre côté de la question et, puisque l'*Afrique explorée* m'ouvre largement ses pages, je profiterai de toutes les occasions pour le mettre en lumière.

Morija (Ba-Souto-Land), 5 novembre 1884. E. Jacottet.

CORRESPONDANCE

Les spiritueux au Transvaal.

Lausanne, 19 décembre 1884.

Monsieur le Directeur.

Je ne saurais assez vous remercier, en ma qualité de missionnaire, de vos efforts pour attirer l'attention du monde civilisé sur le mal causé par les spiritueux en Afrique.

Il faut avoir été témoin des ravages moraux et matériels que cause l'usage des spiritueux chez les blancs et les noirs des colonies, pour être persuadé d'une chose, c'est que, si un frein n'est pas mis à la cupidité des marchands sans conscience, qui ruinent ces pays, il n'y a pas grand chose à espérer, pour l'Afrique, des projets de civilisation chrétienne qui attirent aujourd'hui les regards.

On peut dire que la plaie de l'alcoolisme, qui ronge notre pays, menace de tous les côtés cette Afrique sans défense; et qu'elle est le plus grand obstacle au développement normal des ressources de ce continent.

Au Transvaal, il y a tout un code de lois sur la fabrication, la vente et le débit des spiritueux, édicté par le gouvernement anglais après l'annexion, et ces règlements ont encore aujourd'hui force de loi. Ils portent en principe qu'aucun débit de spiritueux ne peut être ouvert sans que la permission en ait été accordée par le gouvernement, sur la demande d'une commission de district, chargée de donner ou de refuser l'autorisation demandée. Des amendes très fortes sont imposées à ceux des débitants qui vendent des spiritueux falsifiés, à ceux qui en vendent à des ivrognes, à des mineurs (de moins de 16 ans), et aux domestiques noirs.

Mais la connivence des préfets et des syndics rend la loi de nul effet, et nous avons eu le chagrin de voir, aux Spelonken en particulier, presque chaque boutique se transformer en débit de spiritueux. On allait même jusqu'à *créer ou exciter la passion des liqueurs fortes en en donnant comme présent à ceux des noirs qui avaient acheté des marchandises*. et à les presser de prendre plutôt un petit verre qu'un mouchoir.

Après avoir longtemps lutté et cherché à ramener à de meilleurs sentiments les marchands du pays, en leur montrant qu'ils agissaient contre leurs intérêts en rendant les natifs incapables de tout travail et de tout progrès, nous jugeâmes nécessaire d'attirer l'attention du gouvernement sur ce qui se passait dans notre district. Le commissaire en chef des natifs des Spelonken, M. Albasini, qui autrefois s'était fort irrité contre moi de ce que je l'avais empêché d'ouvrir un débit de boissons alcooliques fut le premier à me suggérer cette idée, tant il lui devenait difficile de gouverner ses administrés.

Nous écrivîmes donc au gouvernement une lettre, qui fut signée par tous les missionnaires berlinois et vaudois des Spelonken, pour supplier le gouvernement de faire respecter la loi.

Le conseil exécutif nous répondit une lettre très aimable, mais caractéristique.

Tout en nous remerciant de nos bonnes intentions, et en nous assurant que la loi serait respectée, elle nous invitait, nous missionnaires, à nous faire délateurs et à dénoncer toutes les contraventions à la loi, c'est-à-dire que, pour chaque cas, nous aurions eu à faire un voyage de 8 jours aller et retour pour déposer notre plainte, puis à trouver des témoins sûrs et incorruptibles, et enfin nous aurions été exposés, dans le cas d'un échec, à des dommages-intérêts considérables. De plus, une telle manière d'agir, nous aurait d'emblée exposés à l'animadversion publique.

Au moment où je me préparais à partir du Transvaal, j'ai entendu parler d'un projet de vaste pétitionnement, des missionnaires du Transvaal et des citoyens bien pensants, pour amener le gouvernement à interdire formellement la vente des spiritueux aux noirs. — Mais le gouvernement, M. Kruger en tête, qui a inauguré officiellement l'ouverture de ce qu'on appelle « la première fabrique du Transvaal, » c'est-à-dire la première distillerie en grand (celle dont parle votre article [1]), pourra-t-il et voudra-t-il faire son devoir? La vente des spiritueux amène trop d'argent dans le trésor, pour qu'un gouvernement qui est au-dessous de ses affaires n'y regarde pas à deux fois.

En attendant, ce sont les églises qui donnent l'exemple. Il est entendu, dans les nôtres, qu'en devenant chrétien, on renonce à l'usage des spiritueux et de la bière forte des indigènes. Les églises des missionnaires berlinois du nord du Transvaal ont adopté la même mesure, et ont passé de la tempérance à l'abstinence pour bonnes raisons. Aux grands maux les grands remèdes.

Sur la côte orientale, les Portugais et les Banyans venus des Indes font un commerce considérable d'eau-de-vie et viennent même jusque chez nous. Ils apportent de l'alcool concentré à tel point qu'une cuillerée à soupe suffit pour faire une bouteille d'eau-de-vie. — C'est à des scènes abominables que l'on assiste, quand on arrive dans un village après le passage d'un de ces marchands d'eau de mort.

L'hiver dernier, j'arrivai dans une tribu de Thongas, chez Madjadji, juste à temps pour faire fuir deux marchands portugais qui nous prirent, de loin, moi et mes gens, pour des douaniers du gouvernement.

Si tous les chrétiens et toutes les sociétés philanthropiques et missionnaires ne s'unissent pas pour limiter, ou supprimer cet odieux trafic, ceux qui sèment la mort la récolteront.

Parlez d'industrie, de produits agricoles, à ceux qui sont sans défense devant ce vice, dites-leur de travailler, de s'instruire, de penser à la vie éternelle, c'est à peu près peine perdue.

Prevention is better than cure, dit un proverbe anglais; puissent les nouveaux États-Unis d'Afrique s'en souvenir, pour le bien moral et la prospérité des innombrables tribus avec lesquelles ils seront en contact!

Ernest Creux, miss^e^.

[1] Voy. V^e^ année, p. 295.

BIBLIOGRAPHIE[1]

Études et souvenirs d'Afrique. D'Alger à Zanzibar, par le *P. Charmetant*, Paris (Librairie de la Société bibliographique), 1881, in-18. 176 p., avec cartes, 1 fr. — Ouvrage d'une lecture facile et agréable, racontant le voyage de Marseille à Zanzibar par la Méditerranée, le canal de Suez, la mer Rouge et l'Océan Indien, avec escale à Port-Saïd et à Aden. Le P. Charmetant, un des nombreux missionnaires d'Alger envoyés dans l'Afrique orientale, sait émailler son récit d'anecdotes et de remarques très judicieuses, si clairement exprimées que son livre est tout à fait à la portée de la jeunesse. On lira avec intérêt sa description d'Aden, au climat brûlant et aux environs complètement stériles, dans laquelle il dut séjourner trois longues semaines pour attendre un bateau de la Compagnie British-India, qui, en dix ou douze jours, conduit à Zanzibar. Chemin faisant, il raconte une entrevue qu'il eut avec Gordon-Pacha, alors gouverneur du Soudan égyptien (1879), et fait une petite digression en décrivant Obock que, du reste, il n'a pas vu et qu'il écrit Hobok, parce que, dit-il, les indigènes, en prononçant ce mot, le font précéder d'une aspiration.

Madagascar, par *H. Castonnet des Fosses*. Paris (Libr. de la Soc. bibliographique), 1884, in-18, 176 p., avec carte. Fr. 1. — La grande île africaine n'occupe pas les esprits au même degré que le Tonkin, à cause du peu de changement qu'offre la situation militaire. Les deux armées française et malgache restent dans leurs positions, la première, par suite de l'insuffisance de son effectif, et il ne semble pas que la diplomatie soit en mesure de régler à elle seule la question. Il faudra, malheureusement, là comme partout, recourir aux moyens violents. En attendant que la parole appartienne au canon, M. Castonnet des Fosses nous donne une petite monographie populaire de l'île, bien écrite et touchant à tous les domaines. Peut-être la géographie physique et l'ethnographie, qui donnent lieu à tant de remarques curieuses, auraient-elles pu être développées, et l'histoire moins captivante des tentatives de colonisation française, écourtée. Quoi qu'il en soit, le livre se lit avec intérêt et conduit les lecteurs jusqu'aux derniers événements. Il est accompagné

[1] On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

de la carte de l'île, publiée par l'*Exploration*, et qui aurait dû être mise à jour.

Deutschlands Kolonien. Ein Beitrag zur Kolonisationsfrage, von *Albrecht Franzius*. Zweite Auflage. Bremen (J. Kühtmann et C°), 1884, in-8°, 28 p. — La prise de possession par l'Empire allemand de trois territoires plus ou moins étendus le long de la côte occidentale d'Afrique, a ôté à ces quelques pages l'intérêt d'actualité qu'elles présentaient, lorsque la question coloniale allemande n'avait pas encore passé du domaine de la théorie et de la discussion dans celui des faits accomplis. Alors on pouvait encore chercher, comme le fait M. Franzius, quel serait le pays le meilleur pour y diriger le courant si puissant de l'émigration allemande. Aujourd'hui, l'on se demande quels émigrants pourront recevoir les territoires de Togno, de Cameroon, et du Lüderitzland: des mineurs, des agriculteurs, ou des commerçants? Néanmoins, la partie de l'étude de M. Franzius consacrée à la revue historique des colonies créées par les Phéniciens, les Grecs, les Romains, par Venise et Gênes, puis par les Portugais et les Espagnols, les Hollandais, les Anglais et les Français, conserve toute sa valeur comme étude des causes de la prospérité ou de la décadence des établissements coloniaux.

Reinhold Buchholz' Reisen in West-Afrika von *Carl Heinersdorff*. Leipzig (F.-A. Brockhaus), 1880, in-8°, 264 p. avec gravures et une carte, fr. 8. — Aujourd'hui que les nouvelles acquisitions allemandes sur les côtes du golfe de Guinée et la réunion de la Conférence internationale du Congo attirent toute l'attention sur l'Afrique occidentale, on lira avec fruit cet ouvrage, dans lequel M. Carl Heinersdorff raconte les voyages de son ami Reinhold Buchholz, bien connu des personnes au courant des affaires africaines, pour ses explorations au Cameroon et au Gabon. Ce récit a été fait d'après le journal du voyageur et ses lettres à ses amis d'Europe. C'est en juin 1872 que Buchholz partit de Greifswald, où il occupait, à l'université, la chaire de professeur de zoologie, pour le golfe de Guinée. Après avoir touché à Accra, Whydah, Lagos, Bonny, il arriva au Cameroon en octobre de la même année. De cette date, jusqu'en août 1874, il visita la région avoisinante, c'est-à-dire Victoria, Bimbia, Benjonjo, Abo, Mungo, Bungia et Balong. Ensuite il fit deux voyages dans la direction du sud: le premier, au Gabon; le second, au Gabon et à l'Ogôoué, en touchant aux îles de Fernando-Po, du Prince et de St-Thomas. Enfin, après trois années de séjour dans ces

parages équatoriaux, il les quitta pour rentrer à Berlin, où il arriva le 30 octobre. Ce simple exposé des itinéraires indique l'importance de ses voyages. C'est lui qui, à vrai dire, nous a révélé la plus grande partie de la région où l'Allemagne vient de s'établir. Observateur consciencieux, savant et surtout naturaliste de premier ordre, il a recueilli, sur la géographie physique, les populations, la faune et la flore des pays qu'il a visités, un nombre considérable de faits qui donnent à l'ouvrage que nous signalons un grand intérêt. En décrivant les produits de ces riches contrées, il a été amené à parler du commerce auquel elles donneront lieu et de leur avenir, aussi est-il de toute utilité, pour le négociant et le colon, comme pour le géographe et l'homme d'État, de prendre connaissance de ce livre, s'ils veulent se faire une idée exacte des pays que l'Allemagne cherche à faire entrer dans le domaine des relations commerciales avec l'Europe. Du reste la lecture en est facilitée par une biographie de l'explorateur, une carte très claire et suffisamment complète, enfin par quelques planches d'histoire naturelle.

Bibliothèque d'aventures et de voyages. Les deux missions du colonel Flatters racontées par un membre de la première mission. Paris (M. Dreyfous), 1884, in-12°, 308 pages avec une carte, 2 fr.—Le souvenir des missions Flatters, des brillants résultats de la première, et du désastre de la seconde livrée traîtreusement aux Touaregs par ses guides, est toujours vivace en France, alors même que ces événements datent de trois ou quatre ans. Du reste, de temps à autre, paraît un volume racontant cette odyssée sanglante, et rappelant que les cadavres livrés en pâture aux oiseaux du désert demandent réparation. Aujourd'hui, c'est un membre de la première mission qui nous donne le récit complet, et presqu'au jour le jour, de ces deux expéditions mémorables : de la première, d'après ses propres notes de voyage, et de la seconde, d'après ce qu'on possède des journaux de route du colonel et d'après les interrogatoires subis par les survivants. L'auteur ne se bornant pas à narrer les événements tels qu'ils se sont déroulés, mais y joignant des commentaires sur la géographie historique, physique et politique, est arrivé à faire un ouvrage instructif ; il est même parvenu à trouver du nouveau dans un sujet si souvent traité. Un dernier chapitre résume les connaissances nouvelles que les deux missions nous ont fournies sur le Sahara central et ses habitants.

ÉCHANGES

Sociétés de géographie.

Amsterdam.	Constantine.	Hambourg.	Lisbonne.	Nancy.	Rochefort.
Anvers.	Douai.	Iéna.	Lyon.	New-York.	Rome.
Berlin.	Francfort s/M.	Le Caire.	Madrid.	Oran.	Rouen.
Brême.	Greifswald.	Leipzig.	Marseille.	Paris.	Vienne.
Bruxelles.	Halle.	Lille.	Montpellier.		

Sociétés de géographie commerciale.

Berlin. Bordeaux. Paris. Porto. Saint-Gall. Le Havre.

Missions.

Journal des missions évangéliques (Paris).
Bulletin missionnaire (Lausanne).
Missions évangéliques au XIXme siècle (Neuchâtel).
Journal de l'Unité des Frères [moraves] (Peseux).
Missions catholiques (Lyon).
Missions d'Afrique (Alger).
Annales de la propagation de la foi (Lyon).
Missions-Blatt (Barmen).
Berliner Missions-Berichte (Berlin).
Heidenbote (Bâle).
Evangelisches Missions-Magazin (Bâle).
Calwer Missions-Blatt (Calw).
Allgemeine Missions-Zeitschrift (Gütersloh).
Glaubensbote (Bâle).
Africa (Londres).
La Nigrizia (Vérone).
Church missionary Intelligencer and Record (Londres).
Missionary Herald (Boston).
American Missionary (New-York).
Foreign Missionary (New-York).
Regions beyond (Londres).
Chronicle of the London Missionary Society (Londres).
Monthly Record of the Free Church of Scotland (Edimbourg).
Missions Field (Londres).
Church of Scotland home and foreign Missionary Record (Edimbourg).
Missionary Record of the united presbyterian Church (Edimbourg).
Central Africa (Londres).
Woman's foreign missionary Society (Philadelphie).

Divers.

Exploration (Paris).
Moniteur des Colonies (Paris).
Bulletin des Mines (Paris).
Bulletin de l'Association scientifique algérienne (Alger).
Bulletin du Comice agricole (Médéa).
Bulletin de l'Académie d'Hippone (Bone).
Bulletin de renseig. coloniaux (Paris).
Revue géographique internationale (Paris).
Le Mouvement géographique (Bruxelles).
Handels-Zeitung (Saint-Gall).
Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik (Vienne).
Mittheilungen der afrikanischen Gesellschaft in Deutschland (Berlin).
Oesterreichische Monatsschrift für den Orient (Vienne).
Zeitschrift für wissenschaftliche Geographie (Lahr).
Aus allen Welttheilen (Leipzig).
Deutsche Kolonialzeitung (Francfort s/M).
Chamber of Commerce Journal (Londres).
African Times (Londres).
Antislavery Reporter (Londres).
Aborigine's Friend (Londres).
African Repository (Washington).
Observer (Monrovia).
Esploratore (Milan).
Cosmos (Turin).
Bollettino della Societa africana d'Italia (Naples).
Esplorazione (Naples).
Marina e Commercio. e Giornale delle colonie (Rome).
Boletin de la Exploradora (Vitoria).
Africa oriental (Mozambique).
O Africano (Quilimane).
Jornal das colonias (Lisbonne).
As colonias portuguezas (Lisbonne).
Revista de Estudos Livres (Lisbonne).
Réveil du Maroc (Tanger).

AUTRES PUBLICATIONS CONSULTÉES

Tour du monde (Paris).
Revue de géographie (Paris).
Revue maritime et coloniale (Paris).
Indépendant (Constantine).
Moniteur de l'Algérie (Alger).
Dr A. Petermann's Mittheilungen (Gotha)
Proceedings of the royal geographical Society and monthly Record of geography (Londres).
Natal Mercury (Durban).
Cape Argus (Cape-Town).
West African Reporter (Sierra Léone)

Etc., etc.

SOMMAIRE

OUVRAGES REÇUS :

Voyage au Soudan français. Haut-Niger et Pays de Ségou (1880-1881), par le commandant Gallieni. Paris (Hachette) 1885, gr. in-8°, 632 p. avec carte et 150 gravures, fr. 15.

La mer saharienne, par M. G. Rolland. *Revue scientifique*, N° 23, p. 705-718.

Les deux missions du colonel Flatters en Afrique. Récit historique et critique, par un membre de la première mission. Paris (Dreyfous), 1884, in-12, 308 p. et carte, fr. 2.

Les missions évangéliques depuis leur origine jusqu'à nos jours, par G.-E. Burckhardt et R. Grundemann. Traduit de l'allemand. T. II, *Afrique*. Lausanne (Georges Bridel), 1884, in-8°, 520 p. et 5 cartes, fr. 6.

Congreso espanol de geografia colonial y mercantil, celebrado en Madrid en los dias 4-12 de noviembre de 1883. *Actas*, t. II. Madrid (Imp. de Fortanet), 1884, in-8°, 371 p.

Genève. — Imprimerie Charles Schuchardt.



GENÈVE
H. GEORG, LIBRAIRE-ÉDITEUR

L'AFRIQUE

EXPLORÉE ET CIVILISÉE

JOURNAL MENSUEL

DIRIGÉ PAR

M. Gustave MOYNIER

Membre de la Commission internationale de Bruxelles pour l'exploration et la civilisation de l'Afrique centrale; membre correspondant de l'Académie d'Hippone, et des Sociétés de géographie de Marseille, de Nancy, de Loanda et de Porto.

RÉDIGÉ PAR

M. Charles FAURE

Secrétaire-Bibliothécaire de la Société de géographie de Genève, membre correspondant des Sociétés de géographie de Lisbonne, de Loanda, de Porto, de Saint-Gall et de Berne.

L'Afrique paraît le premier lundi de chaque mois, par livraisons in-8° d'au moins 20 pages chacune; le texte est accompagné de cartes, chaque fois que cela paraît nécessaire.

Le prix de l'abonnement annuel, **payable d'avance**, est de **10 francs**, port compris, pour tous les pays de l'Union postale (première zone); pour les autres, 11 fr. 50.

Tout ouvrage nouveau relatif à l'Afrique, dont il est envoyé deux exemplaires à la Direction, **a droit à un compte rendu.**

Adresser tout ce qui concerne la **rédaction** à **M. Gustave Moynier, 8, rue de l'Athénée, à Genève (Suisse).**

S'adresser pour les abonnements à l'éditeur, M. H. Georg, à Genève ou à Bâle.

On s'abonne aussi :
Dans tous les bureaux de poste de la Suisse.
Chez MM. Ch. Delagrave, libraire. 15, rue Soufflot, à Paris.
Muquardt, libraire de la Cour, 45, rue de la Régence, à Bruxelles.
Dumolard frères, libraires, Corso Vittorio Emmanuele, 21. à Milan.
F,-A. Brockhaus, libraire, Querstr., 29, à Leipzig.
L. Friederichsen et Cie, libraires, Admiralitätsstr. 3/4, à Hambourg.
Wilhelm Frick, libraire de la Cour, Graben 27, Vienne (Autriche).
Trubner et Cie, libraires, Ludgate Hill. 57/59. à Londres E. C.
Et chez les principaux libraires de tous les pays.

AVIS. — *Nous mettons à la disposition de nos nouveaux abonnés, au prix de 12 fr. chacun, un certain nombre d'exemplaires complets de la IIme, de la IIIme et de la IVme année. La Ire est épuisée.*

BULLETIN MENSUEL (*2 février 1885.*)[1]

Les doutes que l'on pouvait encore avoir le mois dernier sur le sort de la **mission Bianchi** ne sont plus possibles aujourd'hui. Les lettres d'Abyssinie et d'Assab s'accordent à dire que le chef de l'expédition, ses deux compagnons de voyage, MM. Monari et Diana, et onze Abyssiniens, ayant quitté le Tigré, au commencement d'octobre, pour se rendre directement à Assab par une route encore inconnue des Européens, ont été assaillis, de nuit, par une bande de Danakils, dans le voisinage du lac salé Alelbad [2] et qu'ils ont été tous massacrés. Le commissaire italien d'Assab a envoyé un courrier qui, après avoir pénétré aussi avant que possible à l'intérieur, a confirmé le fait; suivant lui, le désastre aurait eu lieu à Kouriboula, sur le territoire de Doya, à six journées de la frontière d'Abyssinie. D'après une lettre de M. Naretti, le guide abyssinien, qui a réussi à échapper au massacre a rapporté que la catastrophe s'est passée à trois étapes de l'endroit où se perd le cours de la Goulima. Enfin le comte Antonelli, qui retournait au Choa avec le Dr Ragazzi, a rapporté s'être trouvé le 18 octobre à Adali-Garsha, grand centre danakil, dont le chef lui a appris que c'est dans la nuit du 3 au 4 octobre que Bianchi et ses compagnons ont été assassinés à Ala, à deux jours, soit environ 50 kilom. au S.-O. du lac Alelbad, que la caravane avait laissé sur sa gauche. La certitude de ce nouveau meurtre ajouté à tous ceux dont les expéditions italiennes dans ces parages ont été les victimes, a produit dans toute l'Italie une douloureuse émotion, qui s'est traduite par des manifestations en souvenir de Bianchi, dans la société africaine d'Italie à Naples et dans la section florentine de cette société, ainsi que dans la Société milanaise d'exploration commerciale en Afrique. De son côté, le gouvernement italien estimant sans doute que cet événement pourrait entraîner de fâcheuses conséquences pour la colonie d'Assab, a jugé bon de tâcher de les prévenir en y envoyant deux navires de guerre avec des troupes qui y tiendront garnison.

Le massacre susmentionné a eu lieu en dehors du territoire soumis

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

[2] V. la Carte IVme année, p. 328.

au sultan d'Aoussa, **Mohamed-Anfali,** avec lequel le comte **Antonelli** a conclu une **convention**, dont le journal de Rome *Marina e Commercio* a donné le texte :

Article premier. — La paix et l'amitié seront constantes et perpétuelles entre les autorités italiennes d'Assab et le sultan Mohamed-Anfali, ainsi qu'entre leurs sujets respectifs.

Art. 2. — Chacune des deux parties nommera un représentant pour traiter les affaires.

Art. 3. — Le sultan Mohamed-Anfali garantit au gouvernement italien et à S. M. le roi Ménélik, la sécurité de la route entre Assab, Aoussa et le royaume du Choa pour toutes les caravanes italiennes venant de la mer ou s'y rendant.

Art. 4. — Le sultan Mohamed-Anfali, d'accord avec les autres sultans, déclare exemptes de droits ou de tributs toutes les caravanes italiennes venant d'Assab ou s'y rendant.

Art. 5.—Le sultan Mohamed-Anfali cède au gouvernement de S. M. le roi d'Italie l'usage de la terre d'Ablis (Aoussa) sur la partie du territoire d'Aoussa propre à la culture, pour y établir une station commerciale italienne.

Art. 6. — Toutes les religions seront respectées.

Art. 7. — Les sujets de S. M. le roi d'Italie voyageront librement dans tout le pays dépendant du sultan Mohamed-Anfali, et les sujets de celui-ci seront toujours assistés par les autorités consulaires italiennes.

Art. 8. — Les vaisseaux de guerre de S. M. le roi d'Italie veilleront à la sécurité du littoral danakil.

Art. 9. — Cette convention sera soumise à l'approbation de S. M. le roi du Choa et sera ratifiée au Choa par le représentant du gouvernement de S. M. le roi d'Italie.

Art. 10. — Il sera fait des copies de la dite convention en langues amharique, arabe et italienne, qui devront concorder parfaitement dans les traductions respectives.

Un correspondant du *Temps* qui a fait à **Obock** un long séjour, pendant lequel il a établi des cultures potagères et maraîchères, a fourni à ce journal des renseignements d'où il résulte que cette colonie française pourra devenir, dans la mer Rouge, un excellent port de ravitaillement. Dans la plaine d'Obock, à deux kilomètres du port, se trouvent une trentaine d'hectares, où l'on est sûr de pouvoir faire des cultures, en ne manquant jamais d'eau douce pour l'arrosage nécessaire.

On peut y cultiver des légumes très facilement pendant dix mois de l'année. Il y a deux mois très chauds, pendant lesquels cela peut devenir plus difficile, mais on est toujours certain d'avoir de la verdure. La végétation est rapide; les haricots et les épinards peuvent être cueillis une vingtaine de jours seulement après que la graine a été semée. —D'après le *Moniteur des colonies*, l'administration des colonies a fait, au commandant d'Obock, un important envoi de plantes potagères, et le gouverneur général de l'Algérie prépare un envoi de plants d'eucalyptus, de palmiers et de vignes destinés au nouvel établissement français de la mer Rouge. — L'eau manque si peu que le correspondant a pu voir, tous les jours, venir au bas d'une factorerie, pour s'abreuver, 150 bêtes à cornes, quelques centaines de chèvres et 200 chameaux. Et ce ne sont pas les pluies qui donnent de l'eau douce, car, pendant un séjour de huit mois, il n'a vu pleuvoir qu'une fois. La route de Tadjoura au Choa facilitera les transactions; plus courte que les autres, elle est en outre meilleure, car on y rencontre les puits nécessaires pour abreuver les chameaux des caravanes. Les chefs des tribus par lesquelles il faut passer sont aussi plus sûrs que ne l'est Abou-Beker, le sultan de Zeïlah, tête de ligne d'une autre route de la côte au Choa.

L'expédition portugaise de **Serpa Pinto** paraît avoir rencontré les difficultés ordinaires suscitées par les porteurs indigènes, et cela, malgré l'appui du gouvernement colonial de Mozambique. Faute d'hommes, elle a été retenue plusieurs mois à Mozouril; il a fallu renvoyer un grand nombre de charges, et Serpa Pinto a dû changer de route. Il s'est décidé à prendre la voie du golfe de Pomba; s'il peut obtenir là les 250 porteurs qui lui manquent, il en fera son point de départ vers les monts Méza. Pour atteindre Pomba, il comptait prendre la route suivie par Elton dans son voyage de Mozambique à Ibo en 1876, et espérait faire ce trajet en un mois. A Mozouril, il a pris 178 observations de latitude, et un certain nombre de longitudes. D'après les premières, la position du lieu serait de 1° à 1°5′ au sud de celle que lui attribuent les cartes.

La Société de géographie de Marseille a reçu des nouvelles de M. **Victor Giraud**, qui a dû renoncer à son projet de traverser l'Afrique de l'est à l'ouest. Nos lecteurs n'ont pas oublié dans quelles circonstances il a été abandonné par ses porteurs après avoir atteint le lac Bangouéolo[1]. Ce ne fut qu'à grand'peine qu'il put regagner la station de l'Association internationale, sur les bords du Tanganyika, où il reçut

[1] V. Vme Année, p. 105-107.

une cordiale hospitalité. De là il se rendit au Nyassa par la route ouverte entre les deux lacs; le petit vapeur de la Compagnie des lacs le transporta sur le Chiré, d'où en quinze jours de pirogues il gagna le Zambèze; enfin il atteignit Quilimane, où la factorerie française Mante frères et Borelli le reçut très hospitalièrement. S'il n'a pu réaliser entièrement son projet, son exploration de la région comprise entre Zanzibar, les lacs Nyassa, Tanganyika, Bangouéolo et Moéro, ne peut manquer d'ajouter beaucoup de données nouvelles à celles que nous ont déjà fournies Livingstone et J. Thomson.

Comme il l'avait fait pour Angra-Pequena, M. Lüderitz a acquis au mois de novembre, à prix d'argent, du roi Dinizoulou, et par l'intermédiaire de M. Einwald, un territoire d'une étendue de 60,000 acres, autour de la **baie de Sainte-Lucie.** Le chef zoulou a cédé non seulement le terrain, mais encore le droit de souveraineté. Le gouverneur de la colonie de Natal en ayant eu connaissance en décembre, s'empressa de faire hisser le drapeau anglais sur la nouvelle acquisition de M. Lüderitz, avant que le protectorat de l'empire allemand eût pu être réclamé et proclamé. D'après le *Times*, la baie de Sainte-Lucie a déjà été cédée à l'Angleterre par Ponda roi des Zoulous, en 1843, en vertu d'un traité spécial conclu entre le roi et M. Cloete, commissaire du gouvernement britannique. La baie et l'embouchure de l'Oumvoloosi, mentionnées dans le traité, seraient ce qu'on appelle aujourd'hui la baie de Sainte-Lucie. L'Angleterre, il est vrai, n'a point notifié cette acquisition aux autres puissances, et n'y a point fait acte d'autorité. Néanmoins cette question ne semble pas devoir amener un conflit entre l'Allemagne et la Grande-Bretagne. Sans doute M. Lüderitz a cherché à établir ses droits auprès de la chancellerie allemande. Mais, d'après une note de la *Gazette de l'Allemagne du Nord*, il ne paraît pas qu'il puisse espérer les voir reconnus officiellement. Pour rendre une pareille acquisition valable, et pour le transfert des droits souverains, dit cette note, un traité avec les chefs indigènes ne suffit pas; il faut le consentement de la république des Boërs qui exerce un protectorat sur le Zoulouland. En outre, il y aurait lieu de tenir compte de l'état des choses existant entre les Boërs et l'Angleterre, qui s'est réservé le droit d'approuver les traités que la république des Boërs aurait à conclure. Lord Grandville a informé l'ambassade d'Allemagne à Londres que le gouvernement britannique s'en tient à la convention de 1843 qui lui donne le territoire et le port de Sainte-Lucie. De son côté l'ambassadeur allemand a reconnu que jusqu'ici l'Allemagne n'y a exercé aucun protectorat.

En attendant que cette question soit réglée, l'Angleterre a établi, par mesure de précaution, son protectorat sur la côte entière du **Pondoland**, territoire indépendant jusqu'ici, qui remplit tout l'espace compris entre la Colonie du Cap et Natal. La nombreuse population, quoique parfois en désaccord avec les peuplades voisines sur des questions de limites, n'est ni agressive, ni belliqueuse. Un des rêves de sir Bartle Frere avait été d'annexer ce pays à la Colonie du Cap; mais lord Wolseley ayant décliné la responsabilité des opérations militaires que cette annexion aurait rendues nécessaires, les Pondos sont demeurés indépendants sous leur roi Oumquikéla. Ils ont cependant été obligés de céder au gouvernement britannique l'embouchure de la rivière Saint-John, cession qui a laissé dans leurs cœurs un ferment d'irritation sourde. La déclaration du protectorat anglais sur toute la côte les calmera-t-elle ? On peut en douter, à en juger par les précautions prises pour tâcher de leur faire comprendre que, quoique jusqu'ici l'Angleterre n'ait exercé son autorité maritime qu'à l'embouchure de la rivière Saint-John, la déclaration de protectorat n'implique pas l'intention d'annexer le pays. Les déclarations du *Daily-News*, qui a la prétention d'être l'organe de la politique actuelle du gouvernement anglais, les rassureront d'autant moins, croyons-nous, que, tout en protestant du respect pour l'indépendance des Pondos, il ajoute que le gouvernement britannique a maintenant affirmé son autorité, sur toute la ligne du sud-est de l'Afrique jusqu'aux limites nord du pays des Zoulous, pour ne pas permettre à une puissance étrangère de hisser son pavillon sur une partie de la côte où les intérêts anglais auraient pu être compromis.

Le *Mouvement géographique* de Bruxelles a reçu des nouvelles de l'expédition qui transporte le long des chutes du **Congo** jusqu'à Stanley-Pool, le steamer le *Stanley* destiné à la navigation du haut-fleuve et de ses affluents. Nos lecteurs se rappellent qu'il s'agit d'un vapeur démontable, composé de six compartiments étanches qui, mis sur l'eau, forment un tout navigable, et qui, à terre, séparés et montés sur de grandes roues en acier, se transforment en véritables chariots. Six cents indigènes, sous la conduite de huit agents blancs, transportent le bâtiment qui ne pèse pas moins de 50,000 kilogrammes. — Il y aura bientôt un an que le *Stanley* a quitté Liverpool. Arrivé au mois de mars 1884 à Banana, il y a été remonté, puis il a suivi le Congo jusqu'à Vivi. Là, la machine a été débarquée, puis on a procédé à la disjonction des sections. Il a fallu trois mois à l'expédition pour franchir la route terrestre de Vivi à Isanghila, où le bateau, arrivé le 4 septembre, a été

remonté, et mis à flot, pour faire, par le fleuve, le trajet entre Isanghila et Manyanga. D'Isanghila, l'expédition s'est mise en route le 4 octobre. Le premier jour de navigation s'est bien passé. Pour traverser les rapides de Kilolo et de Baynestown, on a dû employer des pressions supérieures à celles auxquelles le bateau est destiné à marcher ; cependant les dangers ont été surmontés avec une facilité relative.

Le lendemain des difficultés nouvelles et plus grandes ont été rencontrées, près de la grande île Flamini, où le Congo forme des rapides dangereux. Néanmoins cet obstacle a été heureusement franchi ; mais un peu plus loin, devant les rapides de Tchoumbou, malgré deux heures d'efforts surhumains, le *Stanley* a été arrêté. Dans ses manœuvres pour essayer de doubler la chute, il a touché un récif et a subi une avarie, heureusement insignifiante et qui a été réparée le lendemain. Le 23, nouvelle tentative pour forcer le passage. Quoique le bâtiment eût été considérablement allégé, tous les efforts furent vains et on dut rebrousser chemin. Après ce nouvel échec, le chef de l'expédition, M. Valcke, s'est décidé à attendre la crue du fleuve pour faire un nouvel essai. Devant les rapides de Tchoumbou, le passage se trouve près de la rive sud. Au moment des eaux basses, bien qu'il soit rempli de rochers, il est praticable pour des embarcations d'un tirant d'eau moins fort ; mais pour qu'un bateau de l'importance du *Stanley* puisse y passer, il faut que le fleuve monte de quelques pieds. Ces difficultés disent toute la hardiesse de l'entreprise et aussi le mérite qu'il y a, pour celui qui la dirige, à la mener à bonne fin.

Nous avons déjà dit que le *Peace*, le vapeur de la mission baptiste anglaise, mis à flot à Stanley-Pool, avait pu remonter le fleuve jusqu'à la station de l'Équateur, Aujourd'hui le *Missionary Herald* nous apporte les détails de l'**exploration** faite par MM. **Comber et Grenfell.** Nous en extrayons les faits nouveaux propres à intéresser nos lecteurs. Les missionnaires explorèrent d'abord l'**Ibari Nkoutou,** affluent de gauche du Congo, et, à 80 kilomètres de son embouchure, ils arrivèrent en vue de la ville de Nga Nkabi, **Mushie,** capitale du pays des Wa-Bouma, formée d'une série de hameaux de trois à cinq kilom., le long de la rive septentrionale. Elle est gouvernée par une chefesse, femme très capable, énergique, qui parle peu, mais sait gouverner ses sujets. Ceux-ci sont les meilleurs spécimens que MM. Comber et Grenfell aient rencontrés dans leur voyage. Bien constitués, intelligents et relativement industrieux, il n'est pas étonnant qu'ils soient parmi les trafiquants les plus prospères du Congo. Il n'est pas rare de

rencontrer une flottille de dix à vingt canots, tous pesamment chargés, descendant à Stanley-Pool où ils transportent leurs produits. Ils sont en outre bons constructeurs, fabriquant non seulement leurs propres canots, mais encore beaucoup d'autres pour les vendre. Il y en avait environ deux cents dans la baie, et plusieurs autres en construction. Quelque solennel que fût son maintien, Nga Nkabi, ne crut pas au-dessous de sa dignité d'entrer dans un canot avec une autre femme pour apporter en présent aux missionnaires une chèvre et du plantain. Ceux-ci ont résolu d'y fonder une station, dès que des renforts leur seront envoyés. Le pays qui environne Mushie est très pittoresque; la ville elle-même est construite sur une élévation qui s'étend parallèlement à la rivière et aux montagnes que l'on aperçoit derrière elle, et dont elle est séparée par une bande de terrain bas, où sont les champs de blé et les plantations de cannes à sucre et de cassave. Les habitants sont au nombre de 3000 environ, sans compter la population de villes plus ou moins éloignées qui reconnaissent l'autorité de Nga Nkabi.

A une cinquantaine de kilomètres en amont, les voyageurs rencontrèrent le confluent du **Quango.** Ce dernier est un beau fleuve de 400^{m} à 500^{m} de large, avec une vitesse moyenne de 1 à 2 kilomètres à l'heure. Cependant ils jugèrent qu'il devait être beaucoup plus petit que le cours d'eau venant du N.-E., exploré jusqu'au lac Léopold II par Stanley, sous 1°30 lat. S. Ils auraient aimé à étudier les deux rivières, mais ils durent se contentér de remonter un peu le Quango. Ils remarquèrent que, tandis que jusque-là les maisons sont carrées, sur les bords du Quango elles sont rondes, ce qui indique qu'on atteint la limite d'un peuple distinct. Cette forme nouvelle s'accorde avec celle que Capello et Ivens ont signalée à 300 kilomètres plus au sud. MM. Comber et Grenfell ne purent pas entrer en rapport avec les indigènes trop effrayés pour répondre à leurs questions ou à leurs salutations. Ils couraient le long de la rive, la lance à la main, ou se cachaient derrière les arbres comme s'ils eussent eu peur du bruit du bateau.

Rentrant ensuite dans le Congo, les missionnaires le remontèrent jusqu'à la ville de **Choumbiri,** à 6 kilomètres de laquelle ils trouvèrent une montagne rocheuse remarquable, commune dans la région des cataractes, mais rare dans cette partie du continent où les montagnes ont toutes les contours doucement arrondis des collines de sable qui la caractérisent. De 100^{m} à 200^{m} de hauteur, elles surgissent pour ainsi dire, pour la plupart, du fleuve sur la rive droite, tandis que sur la gauche la rive s'élève en pente douce, et fournit un emplacement suffi-

sant aux villes nombreuses devant lesquelles passe le bateau. Quelques endroits sont extrêmement pittoresques et présentent des villes sises immédiatement au bord du fleuve; mais d'ordinaire les rochers sont tout à fait abrupts, et s'élèvent verticalement à 10^m ou 15^m, et n'offrent pas de place pour aborder.

Après avoir quitté Choumbiri, on arrive en vue de l'île de Lone, l'une des îles innombrables qui caractérisent le Congo moyen jusqu'aux Chutes de Stanley. Ici l'on échange l'eau profonde et les écueils dangereux de rochers contre des bas-fonds, des bancs de sable et des bras du fleuve, si entre-croisés que souvent on perd de vue la terre ferme et qu'il faut se servir de la boussole pour se diriger. Au bout d'une cinquantaine de kilomètres de navigation au milieu de ces îles et de ces bancs de sable, les montagnes se rapprochent de nouveau du fleuve, et, sur la rive orientale, apparaissent les villes de **Bolobo** et de **Moïé** dont Ibaka est le souverain. A l'exception de Ilebou et de Liboko villes des Ba-Ngala, aucun endroit ne paraît contenir une population aussi dense; elle doit être de plus de 5000 habitants. Bolobo est peuplée de Ba-Nyansi, ou comme ils s'appellent eux-mêmes de Ba-Bangi émigrés du Ou-Bangi, vis-à-vis de Nhombé. A Moïé, ce sont des Ba-Nounou, probablement les habitants primitifs. A l'intérieur sont les Ba-Tendé. La ville de Bolobo est composée de villages rangés sur une longueur de trois kilomètres; Moïé est encore plus grand, et ses villages, gouvernés chacun par un chef particulier, s'étendent à une plus grande distance du fleuve, et plus haut sur le flanc de la montagne. Entre Bolobo et Moïé il y a généralement hostilité, et dans chaque district il y a d'ordinaire des dissensions intestines entre les chefs. Quoique Ibaka soit le chef spécial de Bolobo, il y en a quatre-vingts autres. Les traits dominants des habitants sont l'ivrognerie, l'immoralité et la cruauté produisant des actes impossibles à décrire. Le lieutenant Liebrecht, chef de la station de Bolobo, accompagna MM. Comber et Grenfell dans ces villes. La femme d'un des chefs de Bolobo étant morte, il devait y avoir une orgie de bière durant quatre ou cinq jours avec des sacrifices humains pour terminer; les victimes sont des esclaves achetés pour la circonstance. De grands cercles de belles femmes ornées de colliers de 12 à 15 kilogrammes dansaient au son du tambour. Les missionnaires cherchèrent à plaider en faveur des pauvres victimes, mais ce fut en vain. Autre supplice; des prix en vivres sont organisés et, pour sceller cette espèce de concours, on tue un esclave; un trou est creusé entre les deux villes, on brise bras et jambes à la victime, qui est jetée dans

le trou, pour y mourir, sans qu'il soit permis à personne de lui donner à manger ni à boire. On voit très peu d'enfants dans la ville des Ba-Bangi, ce qu'explique l'immoralité de la population. Il y en a davantage chez les Ba-Nounou de Moïé. Leurs maisons sont plus grandes que celles des Ba-Bangi; quelques-unes sont ornées de crânes humains. Autour de la base de grands arbres, des crânes d'hippopotames indiquent que les habitants chassent cet animal. MM. Comber et Grenfell espèrent pouvoir prochainement fonder là une station. Ils ont déterminé la latitude de Bolobo par 2°13'.

Le lieutenant Liebrecht les accompagna jusqu'à **Loukoléla** où le fleuve se rétrécit, et n'a plus que deux kilomètres de large. Les alentours sont très boisés; les cotonniers et le chêne africain y abondent. Les missionnaires avaient depuis longtemps fait choix de cette localité pour y établir la station de Liverpool. Ayant avec eux trois chrétiens des stations de Victoria et de Bimbia, de la mission baptiste de Cameroon, ils les y ont laissés avec le soin de défricher un coin de terre dans la forêt et de bâtir une maison provisoire. La station sera voisine de celle de l'Association internationale. Ici les villages sont moins grands et plus disséminés que ceux de Bolobo, quoique les indigènes appartiennent aussi à la tribu des Ba-Bangi. Ils sont aussi plus doux et se montrent mieux disposés. Ils parurent très contents en apprenant que les missionnaires viendraient vivre au milieu d'eux pour les instruire. Le chef Mangaba voulut les accompagner chez les Ba-Ngala, pour les introduire auprès des chefs de ces derniers. En amont de Loukoléla le fleuve s'élargit de nouveau pour se rétrécir à **Ngombé,** vis-à-vis de laquelle se jette dans le Congo, la rivière Albangi, grand cours d'eau de couleur brun clair, dont les eaux sur un long parcours ne se mêlent pas avec celles du fleuve plus foncées. Le même fait se reproduit pour la Loulongo dont les flots sont noirs comme de l'encre. Ngombé, où l'Association internationale a une station, est déjà un poste de Ba-Ngala, descendus au bord du Congo, vraisemblablement par l'Albangi. Ils sont très nombreux et se montrèrent animés de dispositions amicales. A vingt kilomètres en amont sont situées quantité de villes, séparées l'une de l'autre par une bande de terrain d'un kilomètre et demi de large, et fourmillant d'habitants. Le sol paraît tout particulièrement fertile.

MM. Comber et Grenfell visitèrent les chefs des villes de **Boshende** et de **Ilebou,** qui leur firent un accueil très cordial, et se montrèrent fort désireux de sceller amitié par la cérémonie de la fraternité du sang, commune chez les Ba-Bangi et chez les Ba-Ngala. La densité de la

population d'Ilebou engagea les missionnaires à choisir cette localité comme emplacement d'une future station. Au delà commencent les villes du Congo équatorial, depuis Bojoungi jusqu'à l'embouchure du Rouki, à dix kilomètres au N. de l'Équateur. La population en est fort disséminée dans les districts de Bojoungi, Mbongo, Inganda et Bouangata. Les agents de la Livingstone-Inland-Mission ont décidé de s'établir dans l'Inganda et d'étendre leur activité aux villes du Bouangata sur le Rouki, où sont des populations tout à fait primitives, les seules que MM. Comber et Grenfell eussent encore vues armées d'arcs et de flèches. La plupart des hommes portent en outre un bouclier, ou bien une lance avec le bouclier et quelques couteaux meurtriers. Au dire du lieutenant Van Gèle, de la station de l'Équateur, ils sont cruels; ils immolent des victimes humaines avec les couteaux susmentionnés, ou bien ils en poursuivent d'autres avec lances, arcs et flèches, pour procurer aux spectateurs altérés de sang le divertissement de la chasse. En revanche et en parfait contraste avec ces cruautés, les missionnaires furent témoins à Equatorville d'une très jolie scène de plusieurs heures représentée par des enfants, consistant d'abord en une danse, suivie d'une sorte de petit opéra dont le chœur était très bien rendu par de petites filles de huit à douze ans. Quatre hommes portaient sur leurs épaules une sorte de bière dans laquelle se trouvait un corps ou quelque chose recouvert d'une étoffe rouge. Assise à l'un des bouts, une jolie petite fille paraissait triste et chagrine. La bière fut déposée sur le sol, et entourée du chœur composé de six petites filles; une femme placée à côté de la bière chanta un chant plaintif, avec accompagnement du chœur. Les missionnaires n'en purent comprendre que les quelques mots, souvent répétés à la fin des chœurs : « *Ka-oua-ka*, il n'est pas mort. » Au bout d'un certain temps, l'incantation parut avoir eu l'effet désiré, un mouvement se produisit dans l'objet recouvert aux pieds des jeunes filles; on écarta l'étoffe rouge et une petite fille apparut, tremblant de tous ses membres comme dans un accès d'épilepsie. Deux personnes s'avancèrent, la prirent par les bras et la mirent sur ses pieds.

Au delà du Rouki sont les villes des Ba-Ngala, qui s'étendent jusqu'à Liboko, par 1°50′ lat. N., le point le plus éloigné atteint par MM. Comber et Grenfell. La première est Loulanga sur la rive orientale du fleuve semé d'îles couvertes de forêts, fourmillant d'oestres (mouches piquantes) pendant le jour, et de moustiques pendant la nuit. Les Ba-Ngala parurent à MM. Comber et Grenfell les plus sauvages, les plus turbulents de tous les indigènes qu'ils eussent rencontrés jusque-là. Ils

furent présentés par le chef Mangaba de Loukoléla, qui paraissait connaître tout le monde et avoir une femme dans chaque ville; il saluait chacun des chefs importants comme son propre père. Loulanga peut avoir autant d'habitants qu'Ilebou; ils se précipitèrent vers le steamer dans de bons canots et montèrent sur le pont, comme pour en prendre possession. Les missionnaires eurent beaucoup de peine à les renvoyer à leurs embarcations; ni la vapeur, ni les sifflets ne les eussent fait partir. Il fallut le plus grand sang-froid chez tous les hommes du vapeur pour prévenir une catastrophe, tous ces visiteurs étant armés de couteaux et de lances. Un peu en amont de Loulanga, on rencontre l'embouchure de la Loulongo, rivière de 700^{m} de large, aux eaux noires comme de l'encre; à 120 kilomètres au delà se trouve la ville de Liboko, par 2° au nord de l'Équateur, la dernière d'une série de villes qui s'étendent sur une longueur de dix kilomètres, tout près les unes des autres. C'est à Liboko que, en 1877, Stanley soutint pendant quatre heures le grand combat dans lequel il fut attaqué par soixante-trois canots. Le brave fils du chef Mata-Mayiki mourut de ses blessures. Son vieux père, grand et bel homme, crut que l'un des missionnaires s'était trouvé avec Stanley. Ses gens arrivèrent sur la rive dans l'idée que ces blancs étaient des ennemis, et ils se préparèrent à combattre. Grâce à M. Coquilhat, chef de la station de l'Association internationale, des explications furent échangées et l'entrevue fut amicale. Quoique Liboko soit mieux bâtie que les autres villes des Ba-Ngala, et que ses habitants aient la réputation d'être de grands trafiquants, on ne voit pas chez eux des signes de prospérité. Liboko est à moitié chemin des Chutes de Stanley. Le *Peace* aurait pu pousser jusque-là, mais le temps que les missionnaires pouvaient consacrer à leur exploration étant presque écoulé, ils durent redescendre à Stanley-Pool. La route est ouverte, et dès que des renforts leur arriveront, ils établiront les nouvelles stations à Mushié, à Bolobo et à Ilebou.

La Conférence africaine n'ayant pas terminé ses travaux, nous devons ajourner à notre prochain numéro le résumé que nous nous proposons d'en faire[1].

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Le lieutenant-colonel Roudaire vient de mourir à Guéret dans sa famille. Malgré l'appui prêté par M. de Lesseps au projet de créer une mer intérieure dans le

[1] V. p. 16 à 24.

bassin des Chotts du sud de l'Algérie et de la Tunisie, il est douteux qu'il trouve un successeur dans la poursuite de ce dessein, à la réalisation duquel il a consacré les dix dernières années de sa vie.

MM. Clément et Gustave Denhardt auxquels la science géographique doit déjà une exploration du bassin de la Dana (v. IIIme année, p. 97 et 120), sont repartis à la fin de l'année dernière pour Zanzibar, afin d'y organiser une nouvelle expédition dans l'est de l'Afrique.

Le voyageur anglais Johnston est de retour à Zanzibar. Il paraît content de son exploration du Kilimandjaro, sur lequel il s'est élevé à une hauteur de 4600m. Il a rapporté des collections ; la flore et la faune des régions supérieures offrent des ressemblances avec celles des parties montagneuses de l'Afrique australe.

Les missionnaires de Bagamoyo ont fondé une nouvelle station à Kounzagira, sur la rive gauche du Kingani. Le pays est fertile, boisé, bien arrosé, la population est sympathique aux blancs.

Un télégramme de Zanzibar annonce que 200 esclaves enlevés à des négriers, ont été remis par le consul britannique à la mission de Frere Town.

D'après le *Bulletin de renseignements coloniaux*, une société qui a pris le titre de Société de colonisation à Madagascar est en voie de formation à l'île Maurice, pour obtenir du gouvernement français des concessions de terrain dans l'île, dont elle espère l'occupation définitive par la France. Ce mouvement est provoqué par une crise très forte que traverse en ce moment l'île Maurice, où la vente des sucres ne s'opère qu'avec des pertes considérables pour les planteurs.

Le ministère français des colonies étudie un projet tendant à établir un câble sous-marin entre Mozambique, Mayotte, Nossi-Bé, Madagascar et la Réunion. Le câble serait prolongé jusqu'à l'île Maurice, l'Angleterre contribuant pour les frais de cette prolongation.

Le conseil général de la Réunion, pour favoriser les cultures nouvelles dans la colonie, a décidé que tous les nouveaux produits exportés jouiront de l'exonération des droits de sortie et d'une prime pendant trois ans.

Un correspondant de Madagascar a écrit à un journal de Maurice, la *Planters Gazette*, pour l'informer que l'on a trouvé de l'or d'alluvion à Madagascar et qu'on l'exploite. Le premier ministre a visité plusieurs endroits exploités près d'Antananarive. L'or appartient au gouvernement; mais cela n'empêche pas des Malgaches d'en recueillir en secret et de vendre de la poudre d'or à des étrangers; un de ceux-ci en a acheté cent onces à six dollars l'once.

Un correspondant du *Cape Argus* écrit que depuis la prohibition de la vente des spiritueux aux natifs, les crimes ont diminué de 50 % dans le district de King William's Town et que les taxes y sont payées beaucoup plus volontiers et plus régulièrement qu'autrefois. Les gens apprécient le changement et désirent voir la vente des spiritueux soumise aux mêmes restrictions pour tous les habitants.

D'après le *Magazine of the American Baptist Missionary Union*, M. F. G. Garland, membre du conseil exécutif de Natal, affirme que la polygamie parmi les Cafres, protégée et réglée par les autorités anglaises, n'est pas autre chose qu'un

esclavage déguisé. Les femmes sont comptées au nombre des propriétés du mari ; le prix d'une fille est fixé par la loi anglaise ; il y a là, dit M. Garland, une tache à faire disparaître.

Une nouvelle expédition allemande à laquelle sont attachés plusieurs mineurs de Freyberg, en Saxe, doit s'embarquer très prochainement à Southampton pour Angra-Pequena. Elle a pour mission essentielle de constater la puissance des gisements miniers signalés dans le territoire placé sous le protectorat de l'empire allemand.

Le *Natal Mercury* annonce que plusieurs des familles Boers, émigrées il y a quatre ans dans le territoire de Humpata, ont résolu, en présence de l'hostilité des natifs de cette partie de la colonie portugaise, de quitter leurs établissements actuels et de se rendre dans le district de Rehoboth, entre le Damaraland et le pays des Grands Namaquas.

Les missionnaires américains qui avaient dû s'enfuir du Bihé à la côte, se proposent de répondre à l'invitation qui leur a été faite de se rendre d'abord à Chivoula, à 160 kilom. dans l'intérieur, puis de remonter au Bihé s'ils trouvent le nombre de porteurs nécessaires.

La Société des missions méthodistes américaines a décidé d'envoyer quarante missionnaires, hommes et femmes, pour fonder des stations au sud du Congo dans le pays des Tuchilangués. Des amis des missions subviennent aux frais de voyage et fournissent l'équipement des missionnaires qui, une fois en Afrique, devront vivre des produits du pays.

Le Dr J. Chavanne a dû revenir temporairement en Europe, pour raison de santé ; il espère pouvoir retourner au Congo dans le courant de février.

D'après une lettre de M. Antonio Borges Silva, directeur de l'école missionnaire espagnole de Santa Isabel à Fernando Pô, et ami de M. Rogozinski, publiée dans le journal de Varsovie, la *Kuryer Warszawski*, cet explorateur a employé son influence auprès des tribus indigènes de Cameroon pour les exciter contre l'autorité allemande. Il a fait proposer au consul anglais de Bonny, M. Hewett, de placer le territoire de la baie de Cameroon sous le protectorat de la Grande-Bretagne. Le consul britannique a immédiatement envoyé la canonnière le *Forward* porter son consentement à cette proposition, et le commandant de ce bâtiment a proclamé le protectorat anglais. C'est vraisemblablement à ces intrigues qu'il faut attribuer le soulèvement des indigènes contre les factoreries allemandes des territoires récemment annexés, auxquelles notre compatriote, M. le Dr Passavant, a heureusement pu, avec ses quatre-vingts porteurs, prêter un secours efficace. Les journaux politiques ont donné les détails de la répression, par les vaisseaux allemands, de la révolte des chefs et des naturels de ce district.

Un témoin oculaire écrit aux *Missions catholiques* que le roi de Dahomey a fait célébrer en 1884 la fête de la grande Coutume avec plus de barbarie que jamais. Pendant trois mois, chaque jour, on a pu voir, à la porte du palais, six têtes fraîchement coupées, sans compter les cadavres cloués aux arbres la tête en bas, ou cloués par les mains seulement ou par les pieds, et mourant ainsi à la suite de leurs souffrances, de la faim et des piqûres des insectes.

Une lettre du missionnaire Ramseyer à la Société neuchâteloise des missions nous apporte les détails de son voyage de reconnaissance au nord de l'Achanti, à travers l'immense steppe de l'Afram, jusqu'à Atéobou, aujourd'hui indépendant du roi de Coumassie. Le roi des Achantis, Kwakou-Dua, est mort de la petite vérole, et le prince Owousou Koko a fait briser la nuque à Karikari, auquel il reprochait d'être la cause de la mort du roi. Toutes les villes de l'Achanti sont très excitées contre Owousou Koko.

Nous ne mentionnons que pour mémoire le séjour à Paris de l'envoyé du cheik de Timbouctou, dont les journaux quotidiens ont donné les détails, et la promesse du Président de la république française de lui adjoindre, pour son retour, plusieurs Français chargés d'aller poursuivre, à Timbouctou même, les négociations nécessaires à la conclusion d'un traité de commerce.

EXPÉDITION DE M. J. THOMSON, DE MOMBAS AU VICTORIA-NYANZA PAR LE PAYS DES MASAI

Dès le commencement de l'ère moderne des explorations africaines, la partie du continent traversée récemment par M. J. Thomson a passé pour une de celles qui offrent le plus de dangers et de difficultés pour un voyageur européen. Les premières tentatives pour y pénétrer furent faites par les missionnaires Krapj et Rebmann, dont l'un découvrit le Kilimandjaro, tandis que l'autre aperçut le second sommet neigeux de cette région: le Kénia. Mais le pays compris entre ces montagnes et le Victoria-Nyanza n'avait jamais été parcouru par un Européen, jusqu'au voyage du Dr Fischer qui ne dépassa pas le lac Naïvascha (1883). Le peu de place dont nous disposons ne nous a pas permis de donner des renseignements détaillés sur cette expédition; nous nous réservions d'ailleurs de faire connaître ce pays, lorsque M. Thomson aurait rendu compte de la sienne à la Société de géographie de Londres. Le dernier numéro des *Proceedings* de cette Société nous permet de suivre pas à pas le voyageur écossais, et de donner une carte d'après celle qui accompagne son rapport.

Les observations de M. Thomson méritent toute créance, car il n'était pas nouveau venu dans le champ des explorations africaines. Nos lecteurs se rappellent le succès avec lequel il conduisit l'expédition envoyée par la Société de Londres, pour reconnaître la route de Zanzibar au Nyassa, et de ce lac au Tanganyika [1]. L'expérience qu'il avait acquise

[1] V. IIme année, p. 138 et la carte 148.

dans cette première expédition, l'avait admirablement préparé pour un nouveau voyage. Il eut le bonheur de retrouver à Zanzibar son vieux domestique Makatoubou, un ancien guide de Stanley, Muinyi-Sera, et un marin maltais, James Martin; ces trois hommes furent mis à la tête de sa caravane composée de 120 hommes, malheureusement le rebut des porteurs de Zanzibar, les meilleurs ayant tous été transportés par mer à la côte occidentale pour le service de Stanley. Ce n'était pas trop de dix soldats fidèles pour maintenir l'ordre dans la caravane.

Ainsi équipé Thomson se rendit à Rabaï, près de Mombas, et en partit le 15 mars de l'année dernière. De Rabaï au Kilimandjaro, la route est assez connue pour qu'il ne soit pas nécessaire de la décrire en détail. Elle traverse d'abord les terrains cultivés de la mission sur les pentes et les hauteurs de la première terrasse; puis, la Nyika plus ou moins déserte et le Dourouma, pays ondulé, couvert de fourrés épais, alternant avec des buissons épineux, au milieu desquels on rencontre çà et là de misérables établissements de natifs luttant contre la nature, pour lui arracher une chétive subsistance, toujours menacés de la famine ou fuyant la lance redoutable des Masaï.

Dès le troisième jour on laisse derrière soi toute trace d'habitants; le cinquième, les bois touffus disparaissent, remplacés par des épines et des arbres noueux. La nature du sol change aussi; à l'argile gris foncé et au grès, succèdent un sable d'un rouge brillant, des schistes et le gneiss. On ne trouve un peu d'eau que dans de petits creux remplis par les dernières pluies; encore faut-il toutes les angoisses de la soif pour vous en faire boire. C'est le vrai désert, plaine inhabitée qui entoure les montagnes du Teïta, et s'étend de l'Ou-Sambara au sud, jusqu'à l'Ou-Koumbani et au pays des Gallas au nord, et du Dourouma à l'est, jusqu'au Kilimandjaro à l'ouest.

En approchant des frontières du Teïta, on échange la monotonie du désert contre le pittoresque de montagnes isolées, avec leurs ruisseaux murmurants et leurs fraîches brises; s'élevant du milieu d'une vaste plaine à des hauteurs qui varient de 1000m à 2000m, elles ressemblent à un archipel d'îles abruptes sortant d'un océan de boue.

Après avoir traversé la chaîne de Boura, on franchit en deux fortes marches le désert qui sépare ces monts de Taveta, entourée de délicieux ombrages. Thomson présente ce district comme l'idéal des forêts tropicales, dont l'imagination populaire revêt les régions équatoriales, mais que le voyageur africain excédé de fatigue voit rarement. La végétation la plus luxuriante couvre les bords de la Loumi alimentée par la neige,

et le travail de l'homme y a créé de charmantes clairières, des bosquets en arceaux et de riches plantations. La fraîcheur de la Loumi y répand la fertilité toute l'année. La neige du sommet du Kilimandjaro tempère l'atmosphère et la maintient fraîche.

Pacifiques, hospitaliers, honnêtes, les Wa-Taveta sont un mélange de deux races distinctes, les Wa-Taveta proprement dits, appartenant à la race bantoue, et les Wa-Kouafi, ou Masaï, alliés aux tribus chamitiques du Nil et du nord de l'Afrique ; ceux qu'on trouve maintenant à Taveta y sont venus après avoir perdu leur bétail dans leurs nombreuses guerres civiles, ce qui les a obligés de renoncer aux préjugés de leur caste, et de se mettre à la culture du sol.

La position de Taveta est excellente comme centre de commerce pour les caravanes, qui se rendent au pays des Masaï ou qui en reviennent. Aussi cette ville a-t-elle toujours eu une grande importance. De là, Thomson fit quelques excursions: au lac Jipé, au charmant cratère du lac Chala, etc. L'éruption à laquelle est due ce lac doit avoir été récente, à en juger par une tradition des Masaï, qui racontent qu'un village wa-kouafi existait autrefois sur cet emplacement, et qu'il fut projeté en l'air par une terrible explosion. Les Wa-Kouafi disent que l'on entend encore le beuglement des bestiaux, les aboiements des chiens et d'autres bruits caractéristiques de la vie de village,

Pendant une excursion dans la forêt, Thomson aperçut le Kilimandjaro. Depuis plusieurs jours il campait à sa base sans que le sommet enveloppé de nuages se fût montré à ses yeux, lorsqu'un jour il apparut dans toute sa gloire. Le grand dôme, ou cratère de Kibo s'élevait majestueusement au-dessus des forêts de Chaga, avec son sommet neigeux, étincelant comme de l'argent aux rayons du soleil de l'après-midi ; sur son flanc oriental se dressaient, en contraste frappant, les sombres rochers du profil dentelé du pic du Kimaouenzi. Le spectacle était imposant, mais il fut de courte durée. Les nuages se rassemblèrent bientôt pour se traîner le long des flancs des montagnes, laissant pendant quelque temps le pic noir et le dôme éclatant de blancheur se projeter sur l'azur du ciel, en apparence suspendus entre ciel et terre et plus grandioses que jamais.

Thomson rencontra dans ces parages des trafiquants revenant du pays des Masaï; ils lui firent comprendre que sa caravane était trop petite pour s'y aventurer, car jamais, lui dirent-ils, on ne le fait avec moins de trois cents hommes.

Néanmoins tous ses préparatifs étant achevés, il quitta Taveta le

18 avril, et longeant les pentes S.-O. du Kilimandjaro, dès le lendemain il abordait le pays des Masaï. Arrivé à la rivière Habali, il apprend qu'une forte troupe de Masaï est campée en face de lui. Bien vite il se barricade au moyen d'une enceinte d'épines impénétrable, et y met une forte garde pour empêcher les désertions, ou prévenir une attaque nocturne. Le lendemain il s'avance avec toutes les précautions possibles, en se cachant dans les jungles jusqu'à ce que les Masaï soient partis. Puis il s'établit pour quelque temps dans le voisinage de la résidence du chef Mandara, avec lequel il a une entrevue où il est frappé de l'attitude princière et de la haute intelligence de son hôte.

La description qu'il fait de cette région mérite d'être citée. « Les nombreux torrents de montagnes de la région des pluies et de la neige ont creusé les pentes de Chaga, de manière à former un ensemble très varié de monts et de vallées; ici, une galerie de forêt s'étend en arceaux sur un torrent écumeux, là, c'est un bois touffu élevé, ailleurs une clairière, ou encore un coin de pays semblable à un parc. A notre gauche, la vue s'étend sur de fertiles pentes cultivées, d'où s'élèvent en spirale des colonnes de fumée ; de là, montant plus haut, l'œil sonde la région de forêts d'un vert sombre, et atteint au delà une zone nue d'où s'élancent vers le ciel les masses du Kibo et du Kimaouenzi. A l'est, dans le lointain, Taveta, et au delà, la plaine bornée par les pics élevés de Boura et de Kadiaro, élevant au-dessus de l'horizon leurs roches noires menaçantes. Au S.-O., une riche étendue de forêts et de jungles, d'où émergent çà et là des monts volcaniques en forme de pains de sucre, ou des masses plus bosselées de schistes sortant des laves et des tufs. A travers ce voile on aperçoit, comme une nappe d'argent, le lac Jipé entre les chaînes tristes et sombres des monts Ougono. Au sud, la vue s'étend sur le pays bien arrosé de Kahé jusqu'aux monts Sogonoï. Ce beau panorama est complété à l'ouest par le profil magnifique, quoique simple, du cône volcanique du mont Merou, qui surgit de la plaine environnante comme une pyramide cyclopéenne. »

A partir de Mandara, on traverse en quatre marches cette délicieuse contrée avec ses nombreux cours d'eau et rivières coulant vers le sud, et l'on arrive à Kibonoto, sur le flanc occidental du Kilimandjaro. C'est ici que les caravanes marchandes font provision de vivres, pour traverser le pays des Masaï dans lequel on ne trouve que du bétail.

A Kibonoto, Thomson rejoignit l'itinéraire du Dr Fischer, qui, peu de jours auparavant, avait eu un combat avec les Masaï; aussi tout le pays était-il en fermentation ; quelque faible que fût sa caravane, en compa-

raison de celle de son prédécesseur qui comptait 600 hommes, le voyageur écossais résolut de faire au moins un essai pour passer. Il atteignit les kraals des Masaï, à Ngaré-N'Erobi dans le Sigirari, où il fut d'abord bien reçu; mais les guerriers masaï devinrent bientôt turbulents et agresseurs, et en un moment tout le pays fut en armes pour venger sur la petite troupe l'insuccès de la lutte contre le Dr Fischer. Thomson profita de l'obscurité de la nuit pour se replier en hâte sur Taveta, et gagner de là, avec dix de ses hommes et à marches forcées, Mombas, afin d'y recruter des hommes pour sa caravane. Puis il revint à Taveta, où il retrouva tout son monde sain et sauf. En outre une forte caravane de Pangani se disposait à partir peu de jours après pour l'intérieur; il réussit à entrer en communication avec le conducteur Joumba-Kimameta, qui lui permit de l'accompagner jusqu'au delà de la première étape; les autres trafiquants refusèrent, il est vrai, d'avoir aucun rapport avec lui, mais Kimameta leur déclara que plutôt que de voir le voyageur européen arrêté, il le porterait, lui, sur ses épaules.

Les caravanes combinées résolurent d'adopter la route qui passe à l'est du Kilimandjaro; elle avait été fermée pendant plusieurs années par suite de nombreux combats entre les marchands et les Masaï de Lytokitok; mais étant en force, les caravanes ne craignaient pas leurs attaques. Longeant le versant oriental du Kilimandjaro, elles traversèrent un pays de pâturages, entre la base de la montagne et la Loumi; les bords de cette rivière plantés d'arbres marquent la ligne de séparation entre le sol fertile et les étendues désertes de la Nyika, ainsi qu'entre les roches volcaniques et les roches métamorphiques. De là, elles atteignirent l'Ouseri, cours d'eau qui, avec les tributaires venant de Kimangelia, forme les sources du Tzavo, un des bras de la Sobaki. Ces rivières ont ceci de remarquable, qu'elles naissent à la base du Kilimandjaro, tandis que toutes celles du Chaga prennent leurs sources bien haut dans la montagne.

A mesure que l'on s'avance vers le nord, le sol s'élève graduellement jusqu'au delà de Kimangelia, où il atteint son point culminant (1600m). Le gibier y est extrêmement abondant. Plusieurs fois, M. Thomson fut exposé à des attaques de la part de rhinocéros qui se précipitèrent sur la caravane. L'un d'eux, en particulier, la chargea avec fureur, et le voyageur ne réussit à l'arrêter qu'en déchargeant sur lui sa dernière cartouche. A Kimangelia un buffle dispersa la caravane, lança un âne en l'air et tua presque deux hommes; toutefois une balle en eut raison.

A partir de Kimangelia, la route incline vers l'ouest, et dans la vaste

plaine du Ngiri l'expédition retrouve les Masaï, mais elle apprend de quelques anciens que tous les guerriers de cette région sont partis pour faire la guerre au loin. Ngiri semble être le fond desséché d'un grand lac, qui fournissait vraisemblablement au Kilimandjaro l'eau nécessaire à son activité volcanique. L'altitude en est de 1200^{m} ; on y trouve encore des étangs, des marais alimentés par des sources, car, chose singulière, il ne descend pas une seule rivière de tout le versant septentrional du Kilimandjaro.

Du centre de la plaine de Ngiri, la vue est de nature à faire une grande impression. Pas une seule inégalité de terrain pour rompre la monotonie de la plaine, pas un brin d'herbe pour corriger l'aspect nu du sable humide qui, chargé de sels divers, empêche la végétation de se former. Çà et là cependant, dans le lointain, on aperçoit quelques nappes d'eau entourées d'une ceinture d'herbe verte; tandis que quelques arbres noueux ou quelques buissons rabougris indiquent les endroits où jaillissent des sources d'eau fraîche. Ailleurs ce sont des espaces couverts d'une croûte de natron et de salpêtre, formée par efflorescence ou par l'évaporation de l'eau des sources; ils font à l'œil l'effet de nappes de neige blanche, ou de lacs d'une belle eau claire, et aux rayons du soleil ils resplendissent comme l'astre du jour lui-même. Malgré le caractère désolé de la scène, la vie animale y abonde. La girafe paît entre les buissons qui entourent les étangs, les fauves gambadent, où se promènent en grandes troupes à travers les plaines de natron, tandis que le zèbre paît tranquillement en longues files dans des pâturages éloignés. Plusieurs autres espèces animent le paysage, en nombre suffisant pour que l'on se demande comment elles peuvent vivre dans ce désert extraordinaire. Des effets de mirage font apparaître les fauves comme des fantômes se mouvant dans l'atmosphère, tandis que l'air échauffé mobile au-dessus des sables imprime un mouvement curieux aux raies noires et blanches des zèbres.

A travers une pâle brume apparaît le Kilimandjaro s'élevant abrupt vers les nues, sans aucune habitation sur ses pentes. A l'O.-S.-O., la pyramide du mont Merou; au N.-O., les pics de N'dapdouk et la masse sourcilleuse du Donyo-Erok; au N., les hauteurs moins importantes du Matoumbato, et tout au loin, au N. et à l'E., les monts Oulou et Kyoulou.

(A suivre.)

CORRESPONDANCE

Lettres de M. de Pourtalès, de Vivi.

Nous devons à l'obligeance de Mme la comtesse de Pourtalès-Saladin la communication de lettres de notre compatriote, actuellement à Vivi, et l'aimable autorisation d'en extraire les morceaux qui nous ont paru les plus propres à faire bien connaître à nos lecteurs soit le Bas-Congo, soit la station elle-même de Vivi, si importante dans l'œuvre de l'Association internationale. Nos abonnés lui en seront certainement, comme nous le sommes nous-mêmes, très reconnaissants.

1er octobre.

Après le déjeuner chez M. de Kuyper, agent de l'Association, à Boma. nous allons visiter le sanitarium, joli bâtiment en bois, avec chambres de malades, spacieuses et bien aérées ; magnifique véranda, avec vue splendide du haut de la coupole d'une colline dominant des vallons de tous côtés. Dans un de ces vallons coule une rivière très peu large, la rivière des Crocodiles, où ces animaux abondent ; on les voit en grande quantité sur la berge. Tout le monticule est garni de grands baobabs épars qui font un bel effet avec leurs troncs énormes et leur grand fruit allongé comme un petit ballon pendant à une corde d'un pied de long... Nous faisons connaissance avec le Dr Allart, homme d'un certain âge déjà, d'une amabilité et d'une serviabilité rares. Il est passionné de sa création, de *son* sanitarium, comme il l'appelle, et ne peut se lasser d'en montrer jusqu'aux moindres détails, ni de raconter les péripéties et les difficultés par lesquelles il a dû passer pour arriver à un tel résultat...

A 11 heures, départ pour Vivi. Du bateau la vue de Boma est charmante. Mais à mesure qu'on remonte le Congo, ses rives montagneuses rappellent le Rhin, avec cette différence que leur aspect est celui de la désolation, par suite de la coutume des indigènes de mettre le feu, en cette saison, aux graminées de près de quatre mètres de hauteur. C'est le procédé qu'ils emploient pour fumer la terre et permettre à l'herbe tendre de pousser, car le printemps, la petite saison des pluies, va arriver. Figurez-vous tout un pays de montagnes noirci par le feu, des rochers énormes tout calcinés, et vous comprendrez l'effrayante beauté de ce pays... Une atmosphère de plomb vous enveloppe, rendue plus accablante encore par la chaleur qui rayonne de la chaudière de notre petit vapeur. Dans le fleuve, deux ou trois îlots de rochers sans végétation aucune, hors un ou deux troncs d'arbres morts dirigeant vers le ciel une branche nue, comme tordue par la souffrance et le désespoir. Sur la berge, de monstrueux crocodiles, et parfois sur l'arête d'un rocher, la silhouette d'un indigène accroupi et immobile, regardant notre bateau sans faire un mouvement et comme pétrifié. Sur tout cela est répandu ce quelque chose d'indéfinissable, de mystérieux qui caractérise l'Afrique. L'Européen n'est pas habitué à voir un fleuve immense sans navigation et sans localités sur ses bords. Ici, rien que le bruit des tourbillons produits par un courant d'une puissance si énorme que notre bateau, en certains endroits, n'a plus l'air d'avancer, et qu'il est roulé comme par une houle immense. Cependant ce spectacle lugubre, ce silence, cette immobilité dans la création sont d'une sévérité et d'un grandiose émouvants...

Après un tournant, et à quelques kilomètres, le fleuve paraît barré par une chaîne de hauteurs toujours plus élevée...; sûr notre gauche, dans un espace libre de montagnes, se présente un grand terrain d'alluvion avec palmiers, où, paraît-il, se promènent souvent des éléphants. Nous traversons le fleuve pour éviter le courant très fort qui existe autour d'un promontoire fort élevé et escarpé de la rive sud, au haut duquel est située la station de la mission baptiste qui a hissé le drapeau anglais. Nous nous arrêtons un instant sur la rive nord, à Ikoungoula (station de l'Association), pour y déposer quelques provisions, puis, retraversons le fleuve toujours pour éviter le courant. De l'autre côté, nous nous arrêtons à N'Callacoula, à la factorerie anglaise. C'est de là qu'on aperçoit pour la première fois Vivi, ou plutôt Nouveau-Vivi, aux quelques maisons blanches, sur le versant en pente douce d'une montagne dont la sommité, bien au-dessus et en retrait, paraît être très élevée.

La ressemblance avec le Rhin devient de plus en plus frappante. Il y a là des montagnes qui rappellent tout à fait la Loreley. Ce sont les mêmes dimensions et les mêmes formes, seulement la végétation et la culture manquent, ainsi que le moindre espace libre au pied des monts, qui permette de créer un passage le long du fleuve. Immédiatement au bord de l'eau toutefois, se dessine une ceinture d'arbres bien verts et bien feuillés, que le voisinage de l'eau a sauvés de l'incendie Ces arbres croissent dans les interstices de ces rochers de Titans.

Quelques moments encore de navigation et nous apercevons Vieux-Vivi, avec sa maison construite par Stanley, un toit immense sur rez-de-chaussée, abritant en outre une grande véranda, et, émergeant de ce toit, la chambre haute de Stanley, cube blanc surmonté d'un autre toit en forme de cône. Cette construction est située sur un promontoire de la haute montagne Léopold, qui domine toute la contrée. Ce contrefort s'élève en forme de pyramide très escarpée, surplombant le fleuve d'une hauteur de 250^m à 300^m.

Le Congo se rétrécit de plus en plus, surtout quand nous dépassons un promontoire de rochers de la rive sud, baigné en amont par l'eau d'une anse dans laquelle le courant s'engouffre; la base en est rongée de manière à lui donner l'apparence d'une énorme grenouille au repos. De l'autre côté se trouve une autre anse, Belgique creek, avec de charmants îlots, puis vient un étranglement du Congo avec un courant d'une puissance effrayante; il paraît qu'en cet endroit de tourbillons le fleuve est insondable. Nous traversons pour aborder à un banc de sable, dans une petite anse avec belle végétation, à la base de la montagne pyramidale du Vieux-Vivi qui tombe à pic sur nous. Il est plus de 6 h. du soir, l'heure éternelle du coucher du soleil ici, comme 5 h. 30 est celle de son lever. Personne ne le désire plus longtemps sur l'horizon. La nuit tombe vite, et le temps de gravir la côte escarpée qui mène à Vieux-Vivi suffit pour amener la nuit close. Même alors la chaleur est accablante, et vous souffrez d'une transpiration pénible que rend imparfaitement l'expression: cuire dans son jus.

Arrivés à Vieux-Vivi nous le trouvons bondé de monde, une partie du personnel de la station, et cinq arrivants amenés par l'*Ambriz*. Vieux-Vivi est néanmoins condamné; une grande partie des magasins ont déjà été démolis et réédifiés à

Nouveau-Vivi. Je suis encore fort heureux de trouver *une chambre* pour moi seul dans ce qu'on appelle l'écurie. Heureusement, la guerre et les manœuvres habituent à tout, sans cela la première impression aurait pu être fatale pour quelqu'un qui aurait été plus gâté... Mais il faut se rendre au plus tôt à Nouveau-Vivi, résidence du chef de Vivi, le major Parminter et du colonel de Winton, administrateur général.

En pleine obscurité et sans aucune connaissance du terrain, je descends le sentier qui conduit au ravin séparant Vieux-Vivi de la nouvelle station. Au fond du ravin, l'on passe à tâtons un pont, sans garde-fou, de 5^m au-dessus d'un torrent encaissé. Les rails du petit chemin de fer établi par Stanley ne servent qu'à vous faire trébucher. Au delà du pont, je gravis une côte presque à pic pour atteindre ce qu'on appelle ici *le plateau*, c'est-à-dire la nouvelle station; le mot plateau n'est pas le terme propre, car il s'agit plutôt du versant en pente douce, dont j'ai parlé plus haut.

Ici l'impression change heureusement; je trouve le major Parminter installé dans une chambre spacieuse avec quelques meubles en osier. Le long des parois de cette salle, de grandes planches recouvertes d'étoffe forment une vaste table sur laquelle sont des photographies, des casiers, une lampe, etc. Le tout a l'air assez confortable; à côté de la chambre, un cabinet de toilette; la salle à manger divise la maison en deux parties; l'autre côté, exactement semblable à l'appartement du major, est la demeure du sous-chef, M. Shaw, actuellement malade de la fièvre bilieuse.

12 octobre.

Je fais une promenade au *beach*, où les magasins sont établis dans un site ravissant, tout au bord du fleuve au-dessous du Vieux-Vivi : anses, criques, embouchures de torrents et végétation luxuriante épargnée par le feu, donnant asile à de nombreux oiseaux, tous plus beaux les uns que les autres. Devant soi le fleuve immense et les charmants îlots, demi-rocheux, demi-verdoyants, où les crocodiles vont faire leur sieste...

Le sommet de la montagne du Vieux-Vivi offre une surface fort étroite; c'est en partie le manque d'espace qui a fait établir la nouvelle station sur le versant de l'autre côté du ravin. A son extrémité, du côté de l'eau, elle a à peine 30 pas de large, et forme la terrasse de la maison de Stanley. Vous pouvez vous figurer la position, presque à pic sur le Congo, limitée à l'est par le torrent qui sépare les deux stations et profondément encaissé dans un lit d'énormes dalles. Du côté de ce torrent la plateforme surplombe un précipice dont les parois de rochers sont verticales...

J'ai passé nombre de soirées en cet endroit, ne pouvant me lasser d'admirer de là le coucher du soleil, la lune et les étoiles qui me paraissent plus belles encore qu'en Europe. De cette place, le mugissement du Congo ferait croire au bruit de trains de chemin de fer courant sur les rives du fleuve. Heureusement qu'il n'en est rien encore. J'aime mieux notre Congo mystérieux...

10 novembre.

Jusqu'ici j'ai rempli les fonctions de sous-chef de station. Tous les jours, dès

5 h. 30 du matin, et de 2 h. à 6 h. nous sommes occupés... Vivi étant tête de ligne des communications jusqu'aux Chutes de Stanley en aval de Nyangoué, c'est elle qui reçoit toutes les provisions, les étoffes, etc. Il faut correspondre avec l'Europe et avec toutes les stations du Congo, organiser les caravanes qui partent presque journellement, suivre les travaux de reconstruction sur le nouvel emplacement, très souvent mettre soi-même la main à l'œuvre pour montrer aux noirs la manière de faire. J'ai dû creuser des tranchées, faire le menuisier, l'emballeur, etc.

Actuellement ma santé est excellente ; mais de mardi dernier à dimanche, j'ai eu la fièvre à laquelle chacun ici doit payer son tribut. C'est une singulière sensation de faiblesse, beaucoup de douleurs dans les membres. La maladie a été très bénigne pour moi ; avec de la quinine, l'accès a bien vite passé, et maintenant toute trace de malaise a disparu.

BIBLIOGRAPHIE [1]

DIE ZUKUNFT DER KONGO- UND GUINEAGEBIETE, von Dr *J. Falkenstein*. Weimar, Geographisches Institut, in 12°, 36 p. — Au moment où la Conférence africaine vient de poser en principe la liberté commerciale dans le bassin du Congo et de ses affluents, il est utile d'avoir, résumées en quelques pages, les vues d'un voyageur sur le commerce de cette région. Le Dr Falkenstein a fait partie de la première expédition de la Société africaine allemande à la côte de Loango (1873-1875), pour chercher à ouvrir l'Afrique centrale équatoriale par la côte occidentale. Son séjour prolongé dans cette partie du continent, ses voyages aux principaux ports de la côte et dans les établissements européens du Congo inférieur, lui ont fourni une connaissance exacte des conditions commerciales, des procédés, des intermédiaires entre les factoreries et les nègres de l'intérieur, des produits du pays et des marchandises importées, des chances que peuvent présenter des plantations bien dirigées, des nécessités d'une transformation dans les rapports d'échange, etc. L'auteur ne se borne pas à exposer ses observations personnelles ; il donne aussi la parole à MM. Hübbe-Schleiden et Wœrmann, dont les opinions, quelque divergentes qu'elles soient, doivent être pesées mûrement, par tous ceux qui veulent s'éclairer sur les perspectives plus ou moins favorables que l'ouverture du bassin du Congo peut offrir au commerce européen.

GUINEA UND KONGO-KÜSTEN im Massstabe von $1/_{8000000}$. Kolonial karte n° 2. Weimar, Geographisches Institut. — Depuis que le désir du peuple allemand de posséder des colonies sur la côte d'Afrique a revêtu

[1] On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée.*

une forme concrète, l'Institut géographique de Weimar a jugé nécessaire de fournir au nombreux public qui s'intéresse à la question coloniale, des cartes des territoires acquis ou annexés à la suite de la proclamation du protectorat de l'empire allemand. Dans une première, arrivée bien vite à sa quatrième édition, il avait donné la partie de l'Afrique australe dont Angra-Pequena est le centre. La seconde que nous annonçons présente la région du golfe de Guinée, de Monrovia à St-Paul de Loanda, avec des cartons pour la côte des Esclaves où se trouve le territoire de Togno, et pour la baie de Cameroon ; elle tient le milieu entre les petites cartes générales qui ne peuvent donner une idée du relief du pays, et les grandes cartes destinées seulement aux spécialistes. Elle offre en outre des renseignements utiles sur la ligne des vapeurs de Hambourg à Ambriz, avec indication des escales. Les stations françaises de l'Ogôoué et celles de l'Association internationale y sont aussi marquées.

AFRIKA. DER DUNKLE ERDTHEIL IM LICHTE UNSERER ZEIT, von *A. v. Schweiger-Lerchenfeld*. Wien (A. Hartleben), 1885, in-8°, mit 300 Illustrationen in Holzschnitt und 18 colorirten Karten, fr. 24. — Nous ne pouvons aujourd'hui qu'annoncer le nouvel ouvrage de M. Schweiger-Lerchenfeld, auteur bien connu par celui qu'il a publié sur l'Orient. Le livre dont la première livraison vient de paraître, et qui en aura 30, de 32 pages chacune, est imprimé avec un grand luxe de typographie et d'illustrations, sans parler des nombreuses cartes qui doivent l'accompagner. Outre une introduction dans laquelle l'écrivain passe en revue à grands traits l'histoire de la découverte du continent noir, des temps les plus anciens jusqu'à nos jours, cette première livraison contient le commencement de la première partie de l'ouvrage consacré à l'Afrique australe. Plus tard viendront successivement l'Afrique centrale, le Soudan, le Sahara, l'Afrique septentrionale, l'Afrique N.-E., et les îles. La première livraison renferme déjà une carte politique de l'Afrique avec quatre cartons, pour le territoire du Bas-Congo, la côte de l'embouchure du Niger au Gabon, le pays qui entoure Angra-Pequena et les environs de Khartoum. Le cartographe s'est un peu trop hâté en attribuant aux possessions allemandes, la côte au nord de la colonie de Natal jusqu'à la baie de Delagoa et le Zanguebar. Nous reviendrons sur cette publication, à laquelle le soin de l'auteur à faire parler les pionniers de l'exploration africaine, et celui de l'éditeur à illustrer le mieux possible les descriptions de la nature ou les scènes de la vie des voyageurs et des indigènes, promettent un grand succès.

34

ÉRA

DE

DE M.

DE

VICTOI

YS DES

10

teurs en mè

nhabitées
éléphants)

Marais

N. Sour

AKOUS

Mt Maungu (inhabité)

Désert
sans eau

Mt Kadiaro

G. Nyiro

34

ÉCHANGES

Sociétés de géographie.

Amsterdam.	Constantine.	Hambourg.	Lisbonne.	Nancy.	Rochefort.
Anvers.	Douai.	Iéna.	Lyon.	New-York.	Rome.
Berlin.	Francfort s/M.	Le Caire.	Madrid.	Oran.	Rouen.
Brême.	Greifswald.	Leipzig.	Marseille.	Paris.	Vienne.
Bruxelles.	Halle.	Lille.	Montpellier.		

Sociétés de géographie commerciale.

Berlin. Bordeaux. Paris. Porto. Saint-Gall. Le Havre.

Missions.

Journal des missions évangéliques (Paris).
Bulletin missionnaire (Lausanne).
Missions évangéliques au XIXme siècle (Neuchâtel).
Journal de l'Unité des Frères [moraves] (Peseux).
Missions catholiques (Lyon).
Missions d'Afrique (Alger).
Annales de la propagation de la foi (Lyon).
Missions-Blatt (Barmen).
Berliner Missions-Berichte (Berlin).
Heidenbote (Bâle).
Evangelisches Missions-Magazin (Bâle).
Calwer Missions-Blatt (Calw).
Allgemeine Missions-Zeitschrift (Güterslohh).
Glaubensbote (Bâle).
Africa (Londres).
La Nigrizia (Vérone).
Church missionary Intelligencer and Record (Londres).
Missionary Herald (Boston).
American Missionary (New-York).
Foreign Missionary (New-York).
Regions beyond (Londres).
Chronicle of the London Missionary Society (Londres).
Monthly Record of the Free Church of Scotland (Edimbourg).
Missions Field (Londres).
Church of Scotland home and foreign Missionary Record (Edimbourg).
Missionary Record of the united presbyterian Church (Edimbourg).
Central Africa (Londres).
Woman's foreign missionary Society (Philadelphie).

Divers.

Gazette géographique et Exploration (Paris).
Moniteur des Colonies (Paris).
Bulletin des Mines (Paris).
Bulletin de l'Association scientifique algérienne (Alger).
Bulletin du Comice agricole (Médéa).
Bulletin de l'Académie d'Hippone (Bone).
Bulletin de renseig. coloniaux (Paris).
Revue géographique internationale (Paris).
Le Mouvement géographique (Bruxelles).
Handels-Zeitung (Saint-Gall).
Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik (Vienne).
Mittheilungen der afrikanischen Gesellschaft in Deutschland (Berlin).
Oesterreichische Monatsschrift für den Orient (Vienne).
Zeitschrift für wissenschaftliche Geographie (Lahr).
Aus allen Welttheilen (Leipzig).
Deutsche Kolonialzeitung (Francfort s/M).
Chamber of Commerce Journal (Londres).
African Times (Londres).
Antislavery Reporter (Londres).
Aborigine's Friend (Londres).
African Repository (Washington).
Observer (Monrovia).
Esploratore (Milan).
Cosmos (Turin).
Bollettino della Societa africana d'Italia (Naples).
Esplorazione (Naples).
Marina e Commercio, e Giornale delle colonie (Rome).
Boletin de la Exploradora (Vitoria).
Africa oriental (Mozambique).
O Africano (Quilimane).
Jornal das colonias (Lisbonne).
As colonias portuguezas (Lisbonne).
Revista de Estudos Livres (Lisbonne).
Réveil du Maroc (Tanger).

AUTRES PUBLICATIONS CONSULTÉES

Tour du monde (Paris).
Revue de géographie (Paris).
Revue maritime et coloniale (Paris).
Indépendant (Constantine).
Moniteur de l'Algérie (Alger).
Dr A. Petermann's Mittheilungen (Gotha)
Proceedings of the royal geographical Society and monthly Record of geography (Londres).
Natal Mercury (Durban).
Cape Argus (Cape-Town).
West African Reporter (Sierra Léone)

Etc., etc.

SOMMAIRE

OUVRAGES REÇUS :

Paul Melon. La nécropole phénicienne de Medhia. Paris (Ernest Leroux), 1884, in-8°, 8 p. et pl. Extrait de la *Revue archéologique.*

Les Belges au Congo. Publié par le *Mouvement géographique.* Bruxelles (Institut national de géographie), in-fol., 24 p. avec portraits, cartes et vues, fr. 3.

A. Barthélemy. Guide du voyageur dans la Sénégambie française. Bordeaux (Bureaux de *La Gironde* et Paris, A. Barbier, 182, boul. St-Germain), 1884, in-12, 331 p. et carte, fr. 5.

A travers le Fouta-Diallon et le Bambouc, par Ernest Noirot, attaché à la mission Bayol. Paris (Maurice Dreyfous), in-8°, 360 p. avec pl. et carte, fr. 5.

Afrika. Der dunkle Erdtheil im Lichte unserer Zeit, von A. v. Schweiger-Lerchenfeld. 1 Lieferung. Wien, Pest, Leipzig (A. Hartleben), in-8°, avec gravures et cartes ; 30 livraisons à fr. 0,80.

Life in the Soudan. Adventures among the tribes, and travels in Egypt, in 1881 and 1882, by Dr Josiah Williams F. R. G. S. London (Remington et Co), 1884, in-8°, 338 p. illustr.

Die deutsche Kolonie Kamerun, von Dr Ant. Reichenow. Mit einer Karte. Berlin (Gustav Behrend), 1884, in-8°, 51 p.

Genève. — Imprimerie Charles Schuchardt.

GENÈVE
H. GEORG, LIBRAIRE-ÉDITEUR

L'AFRIQUE
EXPLORÉE ET CIVILISÉE

JOURNAL MENSUEL

DIRIGÉ PAR

M. Gustave MOYNIER

Membre de la Commission internationale de Bruxelles pour l'exploration et la civilisation de l'Afrique centrale; membre correspondant de l'Académie d'Hippone, et des Sociétés de géographie de Marseille, de Nancy, de Loanda et de Porto.

RÉDIGÉ PAR

M. Charles FAURE

Secrétaire-Bibliothécaire de la Société de géographie de Genève, membre correspondant des Sociétés de géographie de Lisbonne, de Loanda, de Porto, de Saint-Gall et de Berne.

L'Afrique paraît le premier lundi de chaque mois, par livraisons in-8° d'au moins 20 pages chacune; le texte est accompagné de cartes, chaque fois que cela paraît nécessaire.

Le prix de l'abonnement annuel, **payable d'avance**, est de **10 francs**, port compris, pour tous les pays de l'Union postale (première zone); pour les autres, 11 fr. 50.

Tout ouvrage nouveau relatif à l'Afrique, dont il est envoyé deux exemplaires à la Direction, **a droit à un compte rendu.**

Adresser tout ce qui concerne la **rédaction** à **M. Gustave Moynier, 8, rue de l'Athénée, à Genève (Suisse).**

S'adresser pour les abonnements à l'éditeur, M. H. Georg, à Genève ou à Bâle.

On s'abonne aussi :

Dans tous les bureaux de poste de la Suisse.

Chez MM. Ch. Delagrave, libraire, 15, rue Soufflot, à Paris.

Muquardt, libraire de la Cour, 45, rue de la Régence, à Bruxelles.

Dumolard frères, libraires, Corso Vittorio Emmanuele, 21, à Milan.

F,-A. Brockhaus, libraire, Querstr., 29, à Leipzig.

L. Friederichsen et Cie, libraires, Admiralitätsstr, 3/4, à Hambourg

Wilhelm Frick, libraire de la Cour, Graben 27, Vienne (Autriche).

Trubner et Cie, libraires, Ludgate Hill, 57/59, à Londres E. C.

Et chez les principaux libraires de tous les pays.

AVIS. — *Nous mettons à la disposition de nos nouveaux abonnés, au prix de 12 fr. chacun, un certain nombre d'exemplaires complets de la IIme, de la IVme et de la Vme année. La Ire et la IIIme sont épuisées.*

BULLETIN MENSUEL (*2 mars 1885.*)[1]

A l'occasion de l'éloge du colonel **Roudaire**, prononcé dans la dernière séance de la Société de géographie de Paris, M. de Lesseps a annoncé que l'œuvre du défunt ne périra pas avec lui. Le commandant **Landas,** professeur de topographie à l'école de Saint-Cyr, où il avait succédé à M. Roudaire, a demandé à le remplacer. Le ministre de la guerre y a consenti. Une commission a été nommée pour examiner le dernier projet du défunt, la création d'un **port à Gabès**, sorte de préliminaire de l'entreprise générale, et qui servirait comme d'amorce à la mer intérieure, sur une côte où les vents d'est sont très dangereux, et où, sur cent lieues de longueur, il n'existe pas un seul port. La commission est partie pour Gabès le 12 février.

A l'heure qu'il est, nous ne pouvons que nous associer à la profonde tristesse causée au monde civilisé par la chute de Khartoum aux mains du **Mahdi,** la mort de Gordon et des Européens qui, avec lui, y représentaient la civilisation, et le retour de la barbarie dans une région d'où la traite était refoulée, et où l'on pouvait espérer voir l'esclavage lui-même prochainement aboli. Le gouvernement du Mahdi et de ses partisans, ne fût-il que temporaire, n'y tolèrera, pas plus qu'à El-Obéid, ni établissements missionnaires, ni écoles chrétiennes; et dans l'état de guerre prolongée que l'on peut prévoir pour cette partie de l'Afrique, les progrès que les indigènes avaient faits dans la culture des terres aux environs de Khartoum, ne seront-ils pas arrêtés? Ne le sont-ils pas déjà, par l'insécurité qui y règne depuis trois ans? L'espoir de voir aboutir les démarches de Mgr. Sogaro en faveur des missionnaires prisonniers du Mahdi, auquel un messager a été envoyé pour réclamer leur mise en liberté, est bien ébranlé. Nous nous demandons aussi comment Emin-bey, gouverneur de la province égyptienne équatoriale à l'est du Nil, a pu jusqu'ici tenir à Lado où, d'après le *Bulletin de la Société de géographie de Rome*, il a auprès de lui les deux explorateurs Casati et Junker. Il semble que ceux-ci, en quittant le bassin de l'Ouellé, ont renoncé à l'idée de se diriger vers le Congo, où les agents de l'Association internationale avaient ordre de leur don-

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

ner l'hospitalité. Sans doute en revenant à Lado, ils comptaient pouvoir rentrer en Europe par la voie du Nil et de la mer Rouge. Mais cette route leur est fermée plus que jamais. Et combien de temps faudra-t-il à l'Angleterre pour rouvrir les communications par la vallée du Nil, si sûre encore à l'époque où Wilson et Felkin la suivaient, pour amener de l'Ou-Ganda les trois ambassadeurs que Mtésa envoyait à la reine Victoria ?

Nous laissons de côté les incidents de la politique italienne dans la mer Rouge ; mais nous devons signaler le projet de loi présenté à la Chambre des députés de Rome, pour l'amélioration des conditions nautiques de la baie d'**Assab.** Les travaux en perspective sont : 1° la construction d'un phare dans l'île Fatmah ; 2° l'érection d'un fanal de port au cap Buja, et 3° la création d'un port capable de recevoir les grands navires de commerce qui font les voyages de l'Orient. — La Société italienne de navigation va établir deux lignes de vapeurs pour la partie méridionale de la mer Rouge, Assab, Aden et la côte des Somalis, afin de satisfaire aux exigences du commerce et aux besoins d'Assab. La Société concessionnaire recevra une subvention mensuelle, en échange de laquelle elle devra faire gratuitement certains transports, entre autres celui des membres des explorations scientifiques. Le service sera divisé en deux parties, l'une pour Assab et Aden, l'autre pour Assab et Massaoua.

La Société de géographie de Rome a reçu du comte **Antonelli** et du Dr **Ragazzi** des lettres annonçant leur heureuse arrivée **au Choa.** Datées de Borou-Miéda, le 7 novembre 1884, ces missives sont parvenues à Assab en un mois. Les voyageurs avaient été reçus avec de grandes démonstrations de respect par l'officier du roi, Azagé-Waldé-Tzadek. Antonelli resta à Borou-Miéda pour y attendre Ménélik, tandis que le Dr Ragazzi se rendait à Let-Marefia, la station italienne fondée par Antinori. La santé des voyageurs était très bonne. La route qu'ils ont parcourue, de Bouldhoughoum à Gafra, est entièrement nouvelle. D'après les observations faites par le comte Antonelli, Gafra doit être placé à une soixantaine de kilomètres au sud de l'emplacement qui lui est assigné par les cartes italiennes.

Antonelli a conclu avec Ménélik, au nom du roi d'Italie et pour dix ans, un **traité** plus complet que la convention passée avec Mohamed-Anfali, sultan des Aoussa, mentionnée dans notre dernier numéro (p. 42). Nous ne pouvons en indiquer ici que les principales stipulations. Chacune des parties contractantes pourra être représentée par un agent

diplomatique auprès de l'autre partie, et pourra nommer des consuls et des agents consulaires pour la protection du commerce. Les sujets de chacun des deux pays pourront librement entrer et voyager avec leurs effets et marchandises dans toutes les parties des deux États, et jouiront, pour leurs personnes et leurs biens, de la protection constante du gouvernement et de ses fonctionnaires. Les Italiens au Choa, et les habitants du Choa en Italie pourront librement se livrer au commerce, à l'agriculture et à toute industrie non contraire aux lois. Vu les difficultés qu'il y a encore à voyager au Choa, le roi Ménélik promet de faciliter autant qu'il le pourra le transport des bagages et des marchandises appartenant à des négociants italiens, en accordant, moyennant rétribution équitable aux porteurs, les bêtes de somme et tout ce qui sera nécessaire à cet effet. Les marchandises appartenant aux Italiens paieront au Choa un seul et unique droit d'entrée et de sortie de 5 % *ad valorem*. En revanche, les marchandises appartenant aux sujets du roi du Choa ne paieront aucune taxe d'importation ni d'exportation, dans le territoire de la colonie italienne d'Assab. Les deux parties contractantes feront tout ce qui sera en leur pouvoir, pour établir des relations commerciales fréquentes et sûres entre le Choa et Assab. Ménélik agira auprès des autorités qui dépendent de lui, afin que les Italiens puissent se rendre librement d'un pays à l'autre, et, en cas d'offense, obtenir une juste réparation. Il s'engage entre autres à employer toute son influence auprès de Mohamed-Anfali pour obtenir que, moyennant une rétribution annuelle ou un droit fixe de transit, il surveille la route entre les deux pays et en garantisse la sécurité contre les tribus des Danakils et des Somalis. Le roi d'Italie promet de concéder gratuitement aux habitants du Choa qui viendront à Assab, un emplacement où ils puissent construire des huttes pour tout le temps de leur séjour. Les autorités consulaires auront, dans chacun des deux pays, la juridiction sur leurs ressortissants respectifs. Le roi du Choa aura la faculté de s'adresser aux autorités italiennes à Assab pour toute lettre ou communication qu'il voudra faire parvenir en Europe, aux gouvernements auprès desquels ces autorités seront accréditées. S'il surgissait, entre le gouvernement italien et celui du Choa, quelque question qui ne pût être résolue à l'amiable, elle serait soumise à l'arbitrage d'une puissance neutre, et la sentence arbitrale serait agréée par les deux parties. Au bout de dix ans le traité pourra être revisé d'un commun accord.

M. **Jules Mengès,** collaborateur des *Mittheilungen* de Gotha, est

heureusement revenu à Berbera, d'une excursion nouvelle de vingt et un jours, qu'il a faite à l'intérieur du pays des **Somalis**, et dans laquelle il a exploré un territoire encore inconnu, en grande partie du moins. De Berbera il s'est rendu d'abord à la plaine de Gerbatir, puis s'est dirigé vers l'est jusqu'à Golis, d'où, longeant les montagnes vers l'ouest, il a atteint le Gran-Libach dont il a fait l'ascension. Il en a déterminé la hauteur, qu'il estime être de 2100^{m} à 2200^{m}, et non de 2800^{m}, comme l'indiquent les cartes. Après cela, il a parcouru le vaste plateau de Hékélo et est revenu vers le N.-O. à Boulhar, d'où les nouvelles de Berbera l'ont obligé de redescendre à la côte; sans cela il aurait encore visité le plateau des Ittou-Gallas au S.-O. Ses bons rapports avec les Somalis lui auraient permis d'exécuter ce projet, sans rencontrer de difficultés autres que les éternelles demandes de cadeaux, qui font des indigènes de véritables mendiants.

M. Mengès communique aux *Mittheilungen* de Gotha que M. **James**, l'auteur des *Tribus sauvages du Soudan*, a quitté Berbera le 22 décembre, pour pénétrer dans l'intérieur avec quatre compagnons de voyage. Ils comptaient traverser l'**Ogaden**, pour atteindre le **Webbi**, tributaire de l'Océan indien. Le 27 décembre ils étaient sur le plateau, et se dirigeaient vers Aroli et Toyo sur la grande route de l'Ogaden. M. Mengès doutait de la réussite de leur expédition, leurs provisions de vivres et de cadeaux ne lui paraissant pas suffisantes pour répondre à toutes les demandes des nombreuses petites tribus dont la route traverse le territoire. Cependant, ajoute-t-il, leur libéralité leur a obtenu déjà un très bon renom parmi les Somalis. On croit qu'ils pourront atteindre la partie septentrionale de l'Ogaden, à 10 ou 12 jours de marche de Berbera, mais qu'ils ne pourront pas aller jusqu'au Webbi.

De retour en Angleterre, M. **H.-H. Johnston** a rendu compte à la Société de géographie de Londres de l'expédition au **Kilimandjaro**, dont il avait été chargé par cette Société et par l'Association britannique. Nous empruntons les détails suivants à l'extrait qu'en a publié l'*African Times*. Après beaucoup de difficultés pour obtenir le nombre d'hommes nécessaires à l'expédition, Johnston quitta Mombas vers la fin de mai de l'année dernière, à la tête d'une caravane de 120 hommes, dont un quart désertèrent en route. Il atteignit la montagne au commencement de juin, et après avoir résidé un certain temps dans le territoire de Mandara, remarquablement fertile et bien arrosé, il alla s'établir à Taveta (voir la carte p. 64). Il traversa la zone cultivée qui se termine à une altitude de 1800 mètres, et entra dans une région

salubre de monticules herbeux entre lesquels courent quantité de rivières; puis il établit son campement au delà d'un cours d'eau bordé de fougères, à 2100 mètres de hauteur. Le lendemain il rencontra une forêt d'arbres rabougris garnis de plantes grimpantes, où les begonias projettent de branche en branche leurs clochettes parfumées ; les dracénacées, cultivées par les Wa-Chagga, pour en faire des haies, y croissent à l'état sauvage ; les fougères arborescentes y abondent. Au-dessus de 2300 mètres, la mousse orseille drape les arbres de la forêt de longs festons gris ; les traces d'éléphants y sont très nombreuses; on rencontre des porcs à verrue jusqu'à 2600 mètres. A 3000 mètres, Johnston campa pour la nuit près d'une petite source, au milieu d'une forêt dont les arbres n'étaient point rabougris comme ceux de la zone inférieure. Le lendemain, après avoir fait plusieurs kilomètres dans la direction de l'est, afin de trouver un bon emplacement pour s'établir près d'un cours d'eau, il choisit un endroit admirable sur un monticule, à 3350 mètres, dominant la Kilema qui prend sa source à la base du Kimaouenzi. Ses gens construisirent une quinzaine de huttes, couvertes de bruyères et faites de manière à les garantir contre la pluie et le froid, le tout entouré d'une forte clôture en prévision d'une attaque. Chaque nuit le thermomètre descendait à un ou deux degrés au-dessous de zéro. S'élevant plus haut encore, au-dessus de pentes herbeuses semées de plaques de neige, à 4270 mètres, ils traversèrent une belle rivière coulant au S.-S.-O. au milieu d'une épaisse végétation. On y voyait des traces de buffles; les abeilles et les guêpes s'y rencontraient encore. A une altitude de 4390 mètres, Johnston s'aperçut que l'eau était chaude; la température de la boue humide était de 33° centigrades; la végétation que l'on rencontrait par place était rabougrie; le sol était couvert de cailloux; à 4500 mètres on aperçut le dernier oiseau. A une centaine de mètres plus haut, la montagne fut enveloppée par le brouillard; puis, tout à coup, les nuages se séparèrent et une surface de neige apparut au voyageur, mais les rayons du soleil la rendaient si éblouissante, qu'il ne put guère en voir les détails. Continuant à gravir, malgré le mal de montagne, il atteignit enfin la limite des neiges, à 4940 mètres, à 800 mètres au-dessous du sommet du Kibo. Il redescendit par une autre route à travers un pays fertile, bien arrosé, mais entièrement inhabité; les buffles et les éléphants s'y rencontrent. La hauteur moyenne de ce district est de 3300 à 3600 mètres. Enfin il rentra à Taveta, d'où il regagna la côte et Zanzibar.

Le navire anglais *Osprey* a capturé à la fin de novembre dernier,

près de l'**île Pemba,** un bâtiment arabe de cinquante tonnes, contenant 169 **esclaves** et 30 **trafiquants.** L'embarcation avait quitté Mombas huit jours auparavant, et les esclaves n'avaient rien eu à manger depuis cinq jours, ni rien à boire depuis trois jours. Aussi étaient-ils dans un état lamentable, et quand l'*Osprey* s'approcha d'eux, ils firent presque chavirer le bateau en s'avançant en dehors pour obtenir de l'eau et des vivres. La plupart n'étaient que des squelettes vivants ; quatre enfants moururent immédiatement après la capture. L'infection de leur bateau était telle, qu'après leur débarquement, les matelots anglais qui y entrèrent pour le nettoyer en furent tous malades. Les esclaves furent transportés à **Frere-Town.** Au retour de Mombas, l'*Osprey* aperçut au point du jour deux canots et une barque ; il leur donna la chasse ; mais lorsque les négriers se virent poursuivis, ils jetèrent par-dessus bord sept de leurs esclaves, dont six furent noyés, un seul fut sauvé.

Plus au sud, le consul **O'Neill** a constaté, dans son voyage au lac Chiroua, les effets déplorables de la **traite** qui sévit encore dans les possessions portugaises de l'Afrique orientale. Un peu avant de passer la Mléla, il remarqua le long de sa route une diminution très sensible du nombre des villages ; la vue de l'un d'entre eux, Nerua, désert et en ruines, lui en fit comprendre la cause ; c'était un des districts exploités par les trafiquants d'esclaves de la côte. Six semaines avant son arrivée, Nerua était encore un village populeux et florissant, comme il put facilement le voir au grand nombre de maisons ruinées, à la grandeur des cours adjacentes qui n'avaient pu être encore recouvertes par la végétation. L'œuvre de destruction avait été faite par un trafiquant demi-caste, né d'une mère makoua et d'un père arabe, associé à un chef nommé Hoshia ; tous les natifs que le consul britannique interrogea lui dirent que Nerua n'était pas le seul village qu'ils eussent détruit, mais qu'ils avaient étendu leurs opérations et porté la guerre dans tout le pays environnant. Ce n'est qu'ainsi qu'on peut expliquer la dépopulation de la région côtière, comparée à la densité des habitants à l'intérieur. M. O'Neill a constaté en effet, que leur nombre s'accroît beaucoup à l'ouest des monts Inagou, tandis qu'elle décroît très fortement à l'est de la Mléla. — Dans ce même voyage, M. O'Neill a remarqué, qu'au nord du **lac Chiroua** s'étend un bourrelet de terrain boisé étroit, de 5 à 10 mètres de hauteur seulement, qui sépare le lac des sources de la **Loujenda.** Celle-ci sort du marais de Mtorandenga, traverse celui de Tambo, puis les lacs étroits de Chiouta et d'Amaramba. M. O'Neill croit que lorsque les eaux du lac Chiroua

seraient extrêmement hautes, il ne serait pas impossible qu'elles s'écoulassent dans le bassin de la Loujenda; mais d'après le témoignage des indigènes, ce fait ne s'est pas produit de mémoire d'homme. Le lac n'ayant pas d'émissaire au sud, on est obligé de l'envisager comme un lac intérieur, ce qu'indique bien sa salure. Avant le voyage du consul anglais, l'espace compris entre Mozambique et le lac Chiroua était encore en blanc sur les cartes ; ses observations permettront d'en compléter la cartographie.

L'*African Times* a publié, dans son dernier numéro, une lettre de M. **Rogozinsky**, datée de Mandoleh, de laquelle il résulte qu'il a obtenu, pour son expédition polonaise, une concession de terrain à l'ouest de Victoria, au pied du **Cameroon**. La voyant menacée par la présence des Allemands dans cette région, il a demandé au consul anglais, M. Hewett, de la placer sous le protectorat britannique, lui promettant en retour d'user de son influence sur les natifs, pour les engager à solliciter le protectorat de l'Angleterre tout le long de la côte. Le 28 août, il aurait conclu une convention avec les indigènes au sujet de ses possessions à Bota, puis il aurait longé la côte avec le lieutenant Purlonger, et signé, avec onze chefs natifs, des traités analogues, de manière à placer tout le district de la côte sous le protectorat anglais [1].

Postérieurement à cette lettre, l'*African Times* annonce, d'après une nouvelle arrivée à Varsovie, que M. Rogozinsky a été arrêté par ordre des autorités allemandes.—Des lettres du milieu de décembre, de Cameroon, rapportent que des centaines de natifs, armés de carabines, ont menacé une des factoreries de M. Wœrmann, où se trouvait le consul allemand, le Dr Büchner. Sans la prudence de ce dernier et des Européens présents, et, sans l'arrivée opportune du Dr Passavant, avec quatre-vingts nègres de Lagos bien armés, une collision aurait éclaté. — A la fin de l'année dernière, lorsque l'escadre allemande opéra le débarquement nécessaire pour la prise de possession des territoires placés sous le protectorat de l'Allemagne, elle fut attaquée par les natifs qui avaient auparavant brûlé la ville de Bell-town, une de celles qui avaient réclamé la protection de l'empire allemand. De leur côté les troupes allemandes ont incendié la ville de Hickory, sur la rive droite du Cameroon. Aux dernières nouvelles la tranquillité était rétablie.

Quoique **le chemin de fer de Dakar à Saint-Louis** ne soit pas terminé, le trafic se développe d'une manière considérable sur les deux

[1] Voir, à la Correspondance, la lettre du Dr Passavant.

sections de Saint-Louis à Goumba-Gouéoul (90 kilom.), et de Dakar à Tivouanne (92 kilom.). Le chemin de fer transporte chaque jour de 2,000 à 2,500 sacs d'arachides et des bois destinés à la construction des baraques aux abords des stations récemment ouvertes. Les villages des Thiès et de Tivouanne, qui n'avaient naguère qu'une cinquantaine d'indigènes avec quelques cases, sont maintenant animés chaque jour par 3,000 ou 4,000 noirs, venant de tous les points du Cayor apporter et acheter des marchandises aux négociants qui y ont installé des comptoirs. Les files de chameaux se succèdent sans discontinuer; les arachides qu'ils apportent sont expédiés à Rufisque.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Le cardinal Lavigerie, fondateur des missions d'Alger, a obtenu du saint-siège l'établissement à Rome des jeunes missionnaires destinés aux différents champs de travail de l'Afrique centrale placés sous sa direction.

La Société africaine d'Italie, dont le siège central est à Naples, a maintenant des sections à Florence, à Chioti et à Bari, et des comités à Avellino, Terni, Palerme et Alexandrie d'Égypte.

Sur les instances de l'agent consulaire d'Italie à Massaoua, le roi d'Abyssinie a donné l'ordre d'arrêter le guide qui a trahi Bianchi et ses compagnons et de le livrer à l'autorité italienne.

Plus heureux que Bianchi, M. A. Franzoï a réussi dans son expédition du Choa au Ghera, où il se rendait pour réclamer les restes de l'infortuné Chiarini. Traversant le Limmou, le Gimma et le Goma, il a atteint Cialla, la capitale du Ghera, dont le roi a fait droit à sa demande. A son retour, il a fait un séjour prolongé au Choa, d'où il est redescendu à Assab.

Un projet de loi portant ouverture au ministère français de la marine et des colonies d'un crédit de 450,000 francs environ, pour l'organisation de la colonie d'Obock et du protectorat de la France sur Tadjoura et les territoires voisins, a été déposé sur le bureau de la Chambre des députés et renvoyé à la commission du budget. Sur ce crédit, 30,500 francs sont affectés aux « coutumes » à payer aux sultans de Tadjoura, de Loïtah, d'Amphallé; 8,000 francs, à des présents pour le roi Ménélik; 21,800 francs, à des cadeaux pour les sultans et les chefs des Issas et des Gadiboursis; 163,000 francs, aux routes, creusement de puits, travaux du port, construction d'un appontement et de quais, éclairage et balisage de la rade.

M. L. Brémond est de retour à Marseille du voyage qu'il a entrepris au Choa, pour le compte de la Société des factoreries françaises du golfe Persique et de l'Afrique orientale. Nous aurons à revenir sur ses excursions dans les pays Gallas, et sur ses études du cours de l'Haouasch, dont il entretiendra la Société de géographie de Marseille. Il compte repartir en avril pour le Choa.

Des troubles ont éclaté au Harrar; les Somalis se sont révoltés contre les troupes égyptiennes. Les colons italiens ont réclamé la protection de leur gouvernement.

Dans une des dernières séances de la Chambre des députés d'Italie, M. Mancini a parlé d'une terre inexplorée, qui serait l'objet d'une expédition spéciale à ajouter à celle d'Assab. D'après le *Pungolo* de Naples, il s'agirait du Juba, dont le bassin est libre jusqu'ici d'occupations européennes, et réputé pour ses riches productions et son commerce.

Le capitaine King, d'Aden, se propose de reprendre le projet de M. Revoil, de se rendre de Magadoxo à Berbera, en traversant la péninsule des Somalis.

Le *Sémaphore* nous apporte plusieurs nouvelles envoyées de Zanzibar à la Société de géographie de Marseille. L'expédition de MM. Clément et Gustave Denhardt envoyée par la Société africaine allemande a pour mission d'explorer le pays des Borani-Gallas, à l'Est du lac de Sambourou. Elle partira probablement de Kismayou, au nord de Lamou, et visitera les montagnes neigeuses qui doivent se trouver près du lac susmentionné.

Deux cents hommes, sous le commandement de M. Mattheus, au service du sultan de Zanzibar, sont partis pour l'île de Pemba, afin de se saisir de la personne de Halfan-ben-Massoud, Arabe puissant qui pratique ouvertement la traite et s'est révolté contre l'autorité de Saïd-Bargasch.

La cinquième expédition de l'Association internationale africaine arrivée en décembre à Zanzibar, ira relever M. Storms de ses fonctions à Karéma. M. Becker qui la dirige continuera sa route vers Nyangoué, afin de relier les stations du Tanganyika à celles du Congo. Il faut un millier d'hommes pour transporter les ravitaillements destinés aux stations déjà fondées et aux nouvelles à créer à l'ouest du lac.

Les missionnaires d'Alger ont fondé une nouvelle station à Tchonsa, sur la côte occidentale du Tanganyika, à une journée de marche de Mpala, station de l'Association internationale africaine.

La Société allemande de colonisation de Berlin a envoyé à Zanzibar MM. Peters et Julke avec mission d'acquérir des terrains dans l'Ou-Sagara.

Une grande famine règne dans les districts du continent à l'ouest de Zanzibar. Des affamés en sont réduits à se vendre aux trafiquants arabes qui tentent de les exporter à Zanzibar et à Pemba. A Dar-es-Salam, un nègre adulte se vend actuellement fr. 4,50; les femmes valent à peine le double. Les caravanes souffrent beaucoup de cette disette. Sur 200 noirs partis dernièrement pour le lac Tanganyika, 55 étaient morts de faim avant l'arrivée de la caravane à Taborah. La saison des pluies étant arrivée dans l'intérieur, on espère que la famine cessera bientôt.

Une dépêche de Zanzibar a annoncé la mort de Mirambo.

M. Giraud est arrivé de Quilimane à Zanzibar, où, sur son rapport, le procès sera fait à ceux de ses porteurs qui l'ont abandonné. — Il a débarqué à Marseille le 17 février.

*

Un projet de décret concernant l'immigration à Mayotte et à Nossi-Bé a été adopté par le Conseil d'État de la République française. Il règle d'une manière générale les rapports et les traités à intervenir entre engagés, engagistes et leurs intermédiaires, et détermine la composition des services administratifs de l'immigration.

D'après l'*African Times* un traité de commerce a été conclu entre l'Allemagne et le Transvaal.

Le *Times of Natal* rapporte que les Boers de l'État libre arrivent en grand nombre dans le Zoulouland, et qu'ils y achètent des terres. Des levers de terrains pour fermes se font dans la direction de la baie de Ste-Lucie.

Une disette terrible sévit en ce moment au sud de l'Afrique; quelques-unes des parties du Le-Souto en sont très éprouvées. La récolte du maïs et du sorgho qui constituent la principale nourriture des Ba-Souto, a complètement manqué. Le renchérissement des grains dépasse toute idée. Un sac de maïs ou de sorgho, qui l'année dernière se vendait de 6 à 7 fr. 50, coûte maintenant fr. 37,50. Beaucoup de personnes meurent de faim. Néanmoins l'œuvre missionnaire s'étend. Après avoir constaté, dans un premier voyage d'exploration, qu'une fort nombreuse population habite la vallée de la Makhaleng, M. Jacottet y a été envoyé de nouveau pour en visiter les villages et voir dans quels endroits il serait possible de placer des annexes.

Le gouvernement portugais a mis en adjudication la construction d'un chemin de fer de Loanda à Ambaca.

Une Société vient de se constituer à Manchester, sous le nom de British Congo Company Limited, en vue de favoriser l'exploitation, par le commerce anglais, du Congo et de la côte d'Afrique. M. Jacob Bright et de grands négociants et industriels de Manchester font partie de son comité directeur. Le capital action est de 12,500,000 francs.

M. Hanssens a organisé à Léopoldville une nouvelle expédition des trois vapeurs le *Royal*, l'*Association internationale* et l'*En-Avant*, pour remonter le Congo jusqu'à la station des chutes de Stanley afin de compléter les établissements de l'Association internationale.

Le vapeur de la Livingstone Inland Mission, le *Henri Reed*, a été mis à flot à Stanley-Pool, le 24 novembre dernier.

Le Parlement allemand a accordé une somme de 187,500 francs pour des explorations dans l'Afrique centrale.

L'expédition allemande dirigée par le lieutenant Schulz a acquis de l'Association internationale un terrain près de Noky, pour y fonder une station et y construire des magasins. Son intention est de se diriger vers San-Salvador et de gagner de là le Quango, par Ango-Ango et Cassongo.

Le lieutenant Massari a commencé l'exploration scientifique du Quango, à partir de la station de Kouamouth au confluent du Congo. Il fondera vraisemblablement une nouvelle station sur les bords de cette rivière. Peut-être en remontant la vallée du Quango, rencontrera-t-il l'expédition dirigée par M. Schulz, ou celle des

voyageurs Capello et Ivens envoyés par le gouvernement portugais pour continuer le levé de eet affluent du Congo.

L'administration du Gabon a constitué récemment un comité consultatif d'agriculture et de commerce, qui sera appelé à délibérer et à donner son avis sur toutes les questions se rattachant au commerce et à l'agriculture de la colonie.

D'après le *Bulletin* de la Société royale belge de géographie, l'Espagne se préoccupe sérieusement de la situation de ses possessions du golfe de Guinée, et de celles qu'elle revendique sur le littoral de l'Afrique septentrionale. Une compagnie s'est formée pour la colonisation des îles de Corisco, d'Annobon et de Fernando-Pô, et une expédition s'organise à Cadix sous la direction du nouveau gouverneur de la dernière de ces îles; des missionnaires s'y adjoindront pour aller fonder des établissements à Corisco.

Le commandant du navire allemand l'*Ariadne* a obtenu du chef de Kabita une demande pour que son territoire fût placé sous le protectorat de l'empire allemand. Ce territoire limité par deux rivières navigables, le Dubreca et le Bramaya, est situé entre le Rio-Pongo et Sierra Leone, et a une factorerie allemande. Mais les traités signés avec les rois de Rio-Pongo, de Bramaya et de Dubreca ont déjà placé ce territoire sous le protectorat de la France. Sans doute le commandant de l'Ariadne ignorait le fait, et cette affaire se règlera par voie diplomatique.

Une dépêche de Madrid annonce que deux expéditions partiront prochainement pour le Maroc; l'une se dirigera vers l'oasis de Figuig par la Moulaya; l'autre suivra la côte occidentale jusqu'au Draa. Un dépôt de matériel est déjà installé près de la rivière du Kep, base d'opération de ces expéditions.

D'après le *Réveil du Maroc*, l'ambassadeur de l'empire allemand au Maroc, M. Weber, que son âge appelle à la retraite, sera probablement remplacé par le Dr Nachtigal, commissaire actuel du gouvernement allemand à Angra-Pequena.

LA CONFÉRENCE AFRICAINE DE BERLIN

(Suite. Voy. p. 24).

En nous proposant de résumer, après la clôture de la Conférence de Berlin, les travaux de ce congrès si important pour l'Afrique, nous ne pensions pas que ses délibérations se prolongeraient au delà de la fin de janvier, et nous espérions avoir en mains très promptement tous les documents officiels nécessaires pour nous rendre un compte exact de son œuvre. S'il n'y avait eu à délibérer que sur les trois principes mentionnés dans l'invitation aux gouvernements à se faire représenter à la Conférence[1], les représentants de toutes les puissances, réunis à

[1] 1° Liberté du commerce dans le bassin et l'embouchure du Congo;
2° Application au Congo et au Niger des principes adoptés par le Congrès de

Berlin, seraient arrivés beaucoup plus tôt à établir l'entente désirée par tous. Mais les questions subsidiaires, traitées par les membres de l'Institut de droit international dont nous avons rappelé les noms (p. 19), — neutralité du Congo, création d'une Commission internationale comme pour le Danube, abolition de la traite et de l'esclavage, restriction du trafic des spiritueux, etc., — ne pouvaient pas être complètement passées sous silence, et ont obligé la Conférence à prolonger ses séances au delà du temps primitivement prévu pour la clôture de ses travaux. Passe encore s'il n'y avait eu que ces questions accessoires à examiner! Sans doute, il avait été convenu d'avance que la Conférence ne s'occuperait pas des questions actuelles de souveraineté territoriale, qui devaient être traitées de cabinet à cabinet, et que les « statuts et actes » de l'Association internationale du Congo ne rentraient pas dans le programme du Congrès. Mais, concurremment aux délibérations de celui-ci, se poursuivait, en dehors des séances, la reconnaissance, comme État, de l'Association internationale du Congo par chacune des puissances représentées à Berlin. Cette reconnaissance exigeait des négociations spéciales avec leurs gouvernements, pour obtenir de chacun d'eux la conclusion d'un traité particulier; et, si la plupart des puissances ne firent pas de difficultés pour conclure le traité qui leur était demandé, d'un autre côté, les négociations avec la France durèrent très longtemps, et l'opposition du Portugal tint en échec jusqu'à ces derniers jours tous les autres États, résolus à ne pas clore la Conférence avant que cette résistance eût été vaincue.

Telles sont les raisons qui nous empêchent forcément de donner dès aujourd'hui, comme nous l'avions espéré, un résumé complet des travaux de la Conférence. Les derniers protocoles ne nous sont pas encore parvenus. En outre, la Commission, chargée de rédiger le préambule de « l'Acte général » et de coordonner les articles de ce document, a reçu le pouvoir d'en modifier légèrement la forme, si elle juge que sa rédaction exige quelque modification. Les termes des décisions consignées dans les protocoles que nous possédons à cette heure n'ont donc pas un caractère absolument définitif. Et cependant, nous ne saurions tarder davantage à commencer du moins l'exposé succinct de

Vienne en vue de consacrer la liberté de la navigation sur plusieurs fleuves internationaux;

3° Définition des formalités à observer, pour que des occupations nouvelles sur la côte d'Afrique soient considérées comme effectives.

cette œuvre, qui peut adoucir, pour les amis de la civilisation en Afrique, les regrets que leur cause le retour, temporaire nous voulons l'espérer, de la barbarie dans le bassin du Haut-Nil.

Pour apprécier équitablement les travaux de la Conférence africaine, il est nécessaire de se rappeler le but pour lequel elle avait été convoquée. Il s'agissait de prévenir, par une entente internationale, ces conflits que M. Moynier prévoyait, dès 1878, lorsque, dans la session de Paris de l'Institut de droit international, il engageait ses collègues à étudier la question du Congo, en prévision des compétitions dangereuses dont le fleuve découvert par Stanley l'année auparavant pouvait devenir l'objet. Il n'eût pas été trop tôt alors pour s'en occuper. La concurrence des intérêts devenait très vive, les ambitions nationales grandissaient, les prétentions du Portugal, reconnues par l'Angleterre, étaient une menace pour tous, déjà les contestations se produisaient avec plus ou moins de violence. Il fallait absolument prévenir les maux qui pouvaient en résulter, soit pour les blancs, soit pour les indigènes, afin de permettre aux uns et aux autres de profiter de tout le bien que peuvent leur procurer la découverte de l'intérieur du continent, ainsi que les relations pacifiques à établir entre ceux qui goûtent déjà les bienfaits de la civilisation et ceux qui ne connaissent encore que les misères de la barbarie.

L'Allemagne et la France nous paraissent avoir choisi les moyens les plus propres à atteindre ce but, en proposant une entente internationale sur les trois principes susmentionnés, qui devaient fournir trois bases de délibération.

Le premier était, nous l'avons rappelé, le principe de la *liberté du commerce dans le bassin et l'embouchure du Congo.*

Jusqu'alors le commerce avait été libre dans la partie inférieure du fleuve, grâce à ce qu'aucune puissance européenne n'y exerçait d'autorité. Mais, dans le projet de traité anglo-portugais du 26 février 1884, les droits de douane, que le gouvernement anglais avait reconnu au Portugal la faculté de prélever sur toutes les marchandises, atteignaient, sauf pour le tabac, l'eau-de-vie, les armes à feu et la poudre, le taux de 10 % *ad valorem!* Aussi, dans l'intérêt du commerce allemand, M. de Bismarck avait-il refusé de consentir à ce qu'une côte de si grande importance fût soumise au système colonial portugais, et réclamé pour tous la liberté de commerce sur le Congo.

Dès la première séance, le 15 novembre, un projet de déclaration, traitant de la liberté du commerce dans tous les territoires constituant le bassin du Congo et de ses affluents, fut soumis aux délibérations de la Conférence. Comme personne ne savait encore exactement ce qu'étaient ces territoires, la première chose à faire était de déterminer exactement ce point-là. Une Commission, composée des plénipotentiaires allemands et de ceux des États compris dans la première invitation — c'est-à-dire l'Allemagne, la Belgique, l'Espagne, les États-Unis, la France, la Grande-Bretagne, les Pays-Bas et le Portugal — fut chargée de préparer un rapport sur cette question. On lui reconnut le droit de s'éclairer en faisant appel aux délégués spéciaux des gouvernements représentés dans la Conférence. Stanley, en particulier, qui était à Berlin comme conseil du ministre des États-Unis, et M. Adolphe Wœrmann, conseiller technique du plénipotentiaire de l'empire allemand, fournirent à la Commission tous les renseignements que leur connaissance de l'Afrique occidentale-équatoriale leur permettait de donner.

Dès le début de ses travaux, la Commission dut établir une distinction entre le bassin géographique et le bassin économique du Congo, déterminer l'étendue du premier, et étudier la convenance d'y adjoindre, dans l'intérêt des communications commerciales, certains territoires, soit sur le littoral de l'Océan Atlantique, au sud et au nord de l'embouchure du Congo, soit à l'est du bassin de ce fleuve, jusqu'à l'Océan Indien. En effet, le cours inférieur du fleuve étant en grande partie innavigable, et les routes commerciales du Stanley-Pool à la côte se déplaçant fréquemment sous l'influence d'hostilités entre les tribus de l'intérieur, les caravanes aboutissent parfois à des points du littoral très éloignés de leur destination première. D'autre part, le commerce avec le bassin du Congo se fait par Zanzibar non moins que par la côte occidentale; seulement, dans cette région, il y avait à tenir compte des droits du sultan de Zanzibar et de ceux du Portugal qui a des colonies dans l'Afrique orientale. A ces divers égards, les travaux de la Commission et les délibérations de la Conférence ont abouti au résultat suivant:

Le bassin proprement dit du Congo et de ses affluents a été délimité par les crêtes des bassins contigus, savoir, notamment, les bassins du Niari, de l'Ogôoué, du Chari et du Nil, au nord; du lac Tanganyika, à l'est; du Zambèze et de la Logé, au sud. En conséquence, il comprend tous les territoires drainés par le Congo et ses affluents, y compris le lac Tanganyika et ses tributaires orientaux.

La zone maritime s'étend, sur l'Océan Atlantique, depuis la position de Setté-Camma jusqu'à l'embouchure de la Logé. La limite septentrionale suit le cours de la rivière qui débouche à Setté-Camma, et, à partir de la source de celle-ci, elle se dirige vers l'est jusqu'à la jonction avec le bassin géographique du Congo, en évitant le bassin de l'Ogôoué. La limite méridionale suit le cours de la Logé jusqu'à la source de cette rivière, et se dirige de là vers l'est, jusqu'à la jonction avec le bassin géographique du Congo.

A l'est du bassin du Congo, tel qu'il est délimité ci-dessus, la zone se prolonge jusqu'à l'Océan Indien et s'étend le long de la côte, depuis le 5° lat. N. jusqu'à l'embouchure du Zambèze; de ce point, la ligne de démarcation suit le Zambèze, jusqu'à cinq milles en amont du confluent du Chiré, et continue par la ligne de faîte séparant les eaux qui coulent vers le lac Nyassa des eaux tributaires du Zambèze, pour rejoindre enfin la ligne de partage des eaux du Zambèze et du Congo.

Tels sont donc les territoires qui constituent le bassin non seulement géographique mais encore économique du Congo et de ses affluents, dans lequel le commerce de toutes les nations doit jouir d'une liberté pleine et entière. Toutefois, il a été expressément entendu qu'en étendant à la zone orientale susmentionnée le principe de la liberté commerciale, les puissances représentées à la Conférence ne se sont engagées que pour elles-mêmes, et que ce principe ne s'appliquera aux territoires appartenant à quelque autre État indépendant et souverain, qu'autant que celui-ci y donnera son consentement. En même temps, les puissances ont convenu d'employer leurs bons offices auprès des gouvernements établis sur le littoral africain de la mer des Indes, afin d'assurer, en tout cas, au transit de toutes les nations, les conditions les plus favorables. Le rapport de la commission, présenté par le plénipotentiaire belge, M. le baron Lambermont, a reconnu la nécessité de ménager, dans la mesure du possible, les droits acquis et les intérêts légitimes des chefs indigènes. Il faut prévoir, en effet, les difficultés qui pourront s'élever entre ces derniers et les commerçants ; ceux-ci pourraient s'imaginer que l'application du régime de la liberté commerciale ne devra subir aucun tempérament partout où elle aura été proclamée par la Conférence, y compris les portions de territoire où s'exerce actuellement l'autorité de chefs indigènes qui ne subissent l'influence d'aucune des puissances contractantes. Il importe de prévenir les intéressés contre cette illusion. Dans la pratique, il sera impossible, du moins au début, d'empêcher certaines dérogations locales et de

détail au régime général que la Conférence s'est donné pour tâche d'établir, mais il est bien entendu que ces exceptions ne seront tolérées qu'au profit des souverainetés indigènes existantes dans le bassin du Congo, et ne sauraient concerner des territoires possédés ou à acquérir par l'une des puissances contractantes.

Dans les limites indiquées ci-dessus et moyennant ces réserves, tous les pavillons, sans distinction de nationalité, auront libre accès à tout le littoral des territoires énumérés plus haut, aux rivières qui s'y déversent dans la mer, à toutes les eaux du Congo et de ses affluents, y compris les lacs, à tous les ports situés sur les bords de ces eaux, ainsi qu'à tous les canaux qui pourraient être creusés à l'avenir pour relier entre eux les cours d'eau ou les lacs compris dans cette vaste enceinte. Ils pourront entreprendre toute espèce de transports et exercer le cabotage maritime et fluvial, ainsi que la batellerie, sur le même pied que les nationaux.

Le commerce toutefois ne serait pas complètement libre, si les possesseurs de territoires compris dans le bassin du Congo pouvaient prélever à leur gré des droits sur les marchandises ; aussi a-t-il été statué que les marchandises de toute provenance importées dans ces territoires, sous quelque pavillon que ce soit, par voie maritime, fluviale ou terrestre, n'auront à acquitter d'autres taxes que celles qui pourraient être perçues comme une équitable compensation de dépenses utiles pour le commerce, et qui, à ce titre, devront être également supportées par les nationaux et par les étrangers de toute nationalité. Tout traitement différentiel est interdit à l'égard des navires comme des marchandises. Les marchandises importées seront affranchies de droits d'entrée et de transit. Cependant les puissances se réservent de décider, après une période de vingt années, si la franchise d'entrée sera ou non maintenue.

Il a été stipulé, en outre, qu'aucune des puissances qui exercent ou exerceront des droits de souveraineté dans les territoires sus-indiqués, ne pourra y concéder ni monopole ni privilège d'aucune espèce en matière commerciale. Les étrangers y jouiront indistinctement, pour la protection de leurs personnes et de leurs biens, l'acquisition et la transmission de leurs propriétés mobilières et immobilières, et pour l'exercice de leur profession, du même traitement et des mêmes droits que les nationaux.

Mais il ne s'agissait pas seulement d'ouvrir cet immense bassin à tous ceux qui voudront y faire le commerce. Comme l'avait dit le prince

de Bismarck au début de la Conférence : « Les gouvernements invités partageaient le désir d'associer les indigènes de l'Afrique à la civilisation, en leur fournissant les moyens de s'instruire, en encourageant les missions et les entreprises de nature à propager les connaissances utiles. » Aussi, après avoir proclamé le principe d'une complète liberté de commerce, les puissances qui exercent des droits de souveraineté ou une influence dans les dits territoires se sont-elles engagées à veiller à la conservation des indigènes et à l'amélioration de leurs conditions morales et matérielles d'existence, soit en concourant à la suppression de l'esclavage et surtout de la traite des noirs, soit en protégeant et en favorisant, sans distinction de nationalités ni de cultes, toutes les institutions et entreprises religieuses, scientifiques, charitables, créées et organisées à ces fins, ou tendant à instruire les indigènes et à leur faire comprendre et apprécier les avantages de la civilisation. Les missionnaires, les savants, les explorateurs, leurs escortes, leurs bagages, leurs collections seront également l'objet d'une protection spéciale. Enfin, la liberté de conscience et la tolérance religieuse ont été expressément garanties aux indigènes comme aux nationaux et aux étrangers. Le libre et public exercice de tous les cultes, le droit d'ériger des églises, temples et chapelles, et d'organiser des missions religieuses quelconques ne seront soumis à aucune restriction ni entrave.

Le projet de déclaration relative à la liberté du commerce dans le bassin du Congo et de ses affluents renfermait un paragraphe portant que, « sauf arrangement ultérieur entre les gouvernements signataires de la déclaration et telles puissances qui exerceront des droits de souveraineté dans les territoires dont il s'agit, une Commission internationale serait chargée de surveiller l'application des principes proclamés et adoptés par cette déclaration. »

L'examen de cette disposition ayant été ajourné jusqu'après l'adoption de l'acte relatif à la navigation du Congo, dont nous parlerons dans notre prochain numéro, cet acte une fois adopté, la discussion du paragraphe susmentionné fut reprise et sa rédaction, trouvée ambiguë, fut remplacée par la suivante :

« Dans toutes les parties du territoire visé par la présente déclaration où aucune puissance n'exercerait des droits de souveraineté ou de protectorat, la Commission internationale de la navigation du Congo, instituée en vertu de l'Acte signé à Berlin le . . . . . sera chargée de surveiller l'application des principes proclamés et consacrés par cette déclaration.

**

« Pour tous les cas où les difficultés relatives à l'application des principes établis par le présent Acte viendraient à surgir, les gouvernements intéressés pourront convenir de faire appel aux bons offices de la Commission internationale, en lui déférant l'examen des faits qui auront donné lieu à ces difficultés. »

A ce propos, il a été bien établi que l'autorité attribuée à la Commission internationale, en vue de surveiller l'application des principes de la liberté commerciale, n'aurait à s'exercer que dans les territoires où n'existerait aucune autorité souveraine régulièrement établie.

Enfin, une dernière disposition fut encore ajoutée, portant que la Convention de l'Union postale universelle serait appliquée au bassin conventionnel du Congo. Les puissances qui y exercent ou y exerceront des droits de souveraineté ou de protectorat, devront prendre, aussitôt que les circonstances le permettront, les mesures nécessaires pour l'exécution de cette clause.

Dans son mémoire sur la *Question du Congo*, M. Moynier exprimait le vœu que tous les territoires du bassin de ce fleuve, que des États civilisés se seraient appropriés, fussent dotés de franchises pareilles à celles des eaux qui les arrosent. « Nous sommes, » disait-il[1], « dans un siècle où l'on tend à abaisser les barrières qui isolent les nations ; ce serait donc travailler dans le sens de ces efforts que d'empêcher, entre les divers peuples qui possèdent ou possèderont des établissements au Congo, la création d'entraves à leurs relations, soit réciproques, soit avec d'autres pays, par une entente *à priori*. Cela ne vaudrait-il pas mieux que de laisser se reproduire, sur la terre africaine, les complications que des préjugés séculaires ont fait naître et perpétuées en Europe? Arborer là-bas le drapeau du libre échange, du libre parcours, ainsi que du libre établissement, sur terre comme sur eau, serait agir dans l'intérêt bien entendu du monde entier. Et il n'est pas moins urgent de prendre cette mesure que de légiférer au sujet du fleuve lui-même, puisque dans ce moment, et jusqu'à nouvel ordre, les transports doivent nécessairement se faire par terre dans la zone des cataractes. »

Ce vœu a été entendu, et quelles que puissent être les difficultés qui se présenteront dans l'application de la liberté commerciale au vaste bassin du Congo et de ses affluents, ce sera à tout jamais un honneur pour la Conférence de Berlin d'avoir, la première, consacré ce principe

[1] Voy. *Afrique explorée et civilisée*, IVme année, p. 284.

dans un acte international. Les avantages qui, nous n'en doutons pas, en résulteront pour l'Afrique centrale-équatoriale, ne demeureront pas confinés dans cette région ; ils reviendront aux États civilisés qui l'en auront doté et s'étendront au monde entier ! Nous l'espérons fermement.

(A suivre.)

EXPÉDITION DE M. J. THOMSON, DE MOMBAS AU VICTORIA-NYANZA PAR LE PAYS DES MASAI

(Suite et fin. Voy. p. 59.)

En quatre marches, l'expédition atteignit la Ngaré-Na-Lata[1] qui coule au pied du Donyo-Erok-el-Matoumbato. Ici, pour la première fois, elle rencontra les Masaï en nombre considérable, et alors commencèrent les épreuves sérieuses. Même avec une forte caravane, les explorateurs furent l'objet de traitements indignes. Chaque jour, la première chose à faire en dressant le camp était la construction d'une forte enceinte d'épines ; à l'intérieur une clôture en cercle protégeait les marchandises et les cachait aux regards envieux ; une autre clôture entourait les tentes, et l'entrée en était gardée par plusieurs hommes qui, par des manières flatteuses et de douces paroles cherchaient à prévenir les horreurs d'une invasion de Masaï. Mais en dépit de tout, dit Thomson, ceux-ci poussaient les gardes de côté, se précipitaient dans la tente, s'approchaient de mon lit ou de tout ce qui paraissait répondre le mieux à leurs idées de confort. Après les salutations d'usage, ils commençaient à mendier, et, pour hâter leur départ, je devais leur donner tout ce que j'avais en perles et verroterie.

Jusqu'à la nuit impossible de poser un fusil ou de laisser quoique ce fût exposé aux regards ; les hommes de la caravane ne pouvaient non plus aller puiser de l'eau ou faire des provisions qu'en grand nombre. Les Masaï ne se retiraient qu'au coucher du soleil, moment où les voyageurs pouvaient commencer à goûter un peu de repos. La porte était close, on y mettait une garde, puis les fusils étaient posés de côté, le feu flambait et l'on préparait le repas. Les langues se déliaient, il s'ensuivait une animation générale, interrompue seulement çà et là par la ten-

[1]. Voy. la Carte p. 64.

tative d'un voleur masaï, qu'il fallait effrayer par un coup de pistolet tiré à poudre. L'agitation du camp atteignait son maximum trois heures après le coucher du soleil, puis elle se calmait peu à peu, à mesure que les porteurs, fatigués du labeur du jour et repus, s'étendaient pour se reposer. Alors s'élevaient, retentissant dans le silence de minuit, les horribles hurlements des hyènes, le rugissement des lions, les cris des chacals ou des chiens sauvages.

Quant aux traits caractéristiques des Masaï, Thomson les présente, au point de vue de leur physique, de leurs mœurs et de leur religion, comme distincts des vrais nègres ainsi que des Gallas et des Somalis. Ce sont les types de sauvages les plus beaux qu'il ait jamais vus ou dont il ait entendu parler. Bien proportionnés, ils ont les traits fins et bien dessinés que l'on prête à Apollon, sans jamais avoir les muscles développés des athlètes. Les femmes sont décemment vêtues de peau de buffle. Elles portent en guise d'ornements, aux jambes, aux bras et au cou, de 10 à 15 kilog. d'épais anneaux en ivoire, outre un grand assortiment de colliers et de chaînes de fer. Les hommes ne portent autour des épaules et de la poitrine qu'une petite garniture de peau de chevreau, qui prend chez les hommes mariés des proportions un peu plus amples.

Certaines distinctions caractérisent les diverses époques de la vie des Masaï. Jusqu'à un certain âge, garçons et filles vivent avec leurs parents et se nourrissent de viande, de grain et de lait caillé. A l'âge de 12 ans pour les filles, et de 12 ou 14 pour les garçons, on les fait passer du kraal des gens mariés, dans un kraal où il n'y a que des jeunes gens, hommes et femmes non mariés; ils y vivent jusqu'à ce qu'ils soient mariés. Pendant ce temps, les hommes sont guerriers, et leur seule occupation est de voler des bestiaux ou de s'amuser à la maison. Les jeunes femmes s'occupent du bétail, construisent les huttes, et remplissent les autres devoirs domestiques. Les deux sexes sont soumis à un régime très strict de viande et de lait; ils doivent s'abstenir de spiritueux, de bière, de tabac, de nourriture végétale et même de la chair d'animaux sauvages quels qu'ils soient. En outre la viande et le lait ne doivent jamais être pris ensemble. Pendant plusieurs jours ils ne prennent que de la viande, puis, après un fort purgatif, du lait. Quand ils tuent un buffle, ils en boivent le sang cru. Lorsqu'ils mangent de la viande, ils se retirent dans la forêt par petits groupes accompagnés d'une jeune femme.

Le Masaï guerrier trouve cette vie si agréable qu'il se marie rare-

ment avant d'avoir passé le printemps de sa vie, et de sentir sa vigueur décliner. Alors il met de côté la grande lance de guerre, le lourd bouclier de peau de buffle, l'épée et la massue à nœuds. Pendant un mois il porte le vêtement d'une femme non mariée, après quoi il devient un membre respectable et grave de la société masaï. Il ne va plus à la guerre, mais se consacre à l'éducation d'une volée de jeunes guerriers. Son régime change avec son genre de vie; il peut se nourrir de légumes, boire de la bière ou des spiritueux, fumer ou chiquer du tabac. A sa mort son corps est simplement livré aux hyènes et aux vautours.

Les Masaï sont tout à fait nomades; ils se déplacent pour chercher les pâturages nécessaires à leurs troupeaux. Leurs maisons, formées d'arceaux recourbés, enduits de fumier et de peaux, leur fournissant un abri suffisant dans la saison des pluies.

De Donyo-Erok l'expédition se dirigea au nord, à travers le Matoumbato, région qui ressemble à la Nyika par son caractère stérile, son sol rouge, sa formation géologique, mais en diffère par l'abondance de ses eaux, les accidents de sa surface et le grand nombre de ses habitants. A la cinquième étape, elle atteignit une contrée aride, s'étendant vers l'ouest jusqu'à Ngouroumani et aux monts Maou. La route suit la base du plateau de Kapté, dont l'escarpement perpendiculaire surplombe la plaine. Il y a là comme une grande faille qui court du nord au sud, et dont le caractère géologique est indiqué par de nombreux cônes volcaniques soulevés le long de ses bords.

En montant sur le plateau on rencontre, à 2000^{m} d'altitude, Ngongo-a-Bagas, dans le voisinage duquel prend sa source l'Athi, rivière de l'Oukoumbani. Thomson s'y arrêta une quinzaine de jours, pour laisser sa caravane se reposer et faire provision de grains apportés en quantité considérable par les Wa-Kikouyou. Cela fait, il se remit en marche, mais la première nuit d'étape fut agitée, par suite d'une dispute qui amena la mort de deux porteurs de Pangani et de plusieurs Wa-Kikouyou. La nuit était orageuse, les voyageurs se trouvaient dans une forêt épaisse, sans leur enceinte ordinaire d'épines; aussi se félicitèrent-ils d'en être quittes à si bon marché. Le matin une quantité de Wa-Kikouyou étaient prisonniers, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que Thomson empêcha qu'ils ne fussent égorgés par les trafiquants furieux. La marche suivante fut longue et sans eau; elle se termina par une scène de désordre et une panique extraordinaire. Les hommes tombaient d'épuisement; les lions attaquèrent les ânes et en tuèrent plusieurs; les ânes s'enfuirent en brayant, se débarrassèrent de leurs charges et dans

les ténèbres, plusieurs furent pris pour des lions et tués. De leur côté les hommes jetèrent à terre leurs fardeaux, et se réfugièrent dans le camp ou passèrent la nuit sur les arbres. « Rugissement des lions, braiement des ânes, coups de fusils, cris des porteurs saisis de terreur et des maîtres surexcités, tout cela, » dit Thomson, « produisait un effet que je n'oublierai jamais, tandis que les bestiaux affolés, échappant à toute surveillance, se précipitaient dans le fourré. Habilement secondé par Martin et par mes guides, je réussis à maintenir mes porteurs groupés ensemble et à tout ramener au camp. Une moitié des gens de la caravane de Pangani s'imaginant que les Masaï et les Wa-Kikouyou nous avaient attaqués n'osaient pas avancer, mais se tenaient massés comme un troupeau de moutons, voyant des lions dans tous les buissons et des Wa-Kikouyou derrière tous les troncs d'arbre. Il nous fallut trois jours pour rassembler les ânes et les bestiaux ainsi que les charges perdues; encore dûmes-nous repartir sans avoir pu réparer toutes nos pertes. »

Bientôt la caravane atteignit la base d'un cône volcanique éteint remarquable, nommé Donyo-Longono ou Sousoua. Il s'élève à 1000^m mètres au-dessus de la plaine, qui est elle-même à 2000^m; sa forme est celle d'un cône tronqué, le centre forme un entonnoir circulaire de 3 kilomètres de diamètre et de plus de 100^m de profondeur. Le rebord en est si escarpé qu'on peut s'y asseoir, une jambe pendante sur l'abîme et l'autre sur la pente abrupte de la montagne. De cette hauteur la vue est très imposante : au sud s'élève un autre cratère, le Donyo-La-Nyouki. A l'est se dressent les monts sourcilleux de Kapté, par-dessus lesquels on aperçoit les pics plus élevés encore de la magnifique chaîne des monts Settima. Au nord s'étend le lac Naïvasha, semé de jolies îles, et bordé à l'ouest par le grand escarpement des monts Maou, formant le pendant du plateau de Kapté. Arrivé à l'extrémité nord du lac Naïvasha, Thomson apprit que le Dr Fischer avait pu pousser jusque-là, mais qu'il avait dû rebrousser chemin vers la côte. Ce lac, comparativement peu profond, forme un carré irrégulier de 19 kilomètres de long sur 15 de large, à une altitude de 2000^m. Il a été formé par les entassements de débris volcaniques accumulés à travers la vallée étroite qui sépare les monts Maou du plateau de Kapté; ces débris ont ainsi formé une digue qui retient les eaux des deux rivières Mouroundat et Guaso-Giligili. Partout autour du lac on rencontre des preuves d'une période relativement récente d'activité volcanique : des cônes, des cratères, le mont Bourou projetant de la fumée, des failles à angles très aigus, de nombreuses sources chaudes, et des fissures par lesquelles s'échappent encore des vapeurs.

De l'extrémité nord du lac, Thomson résolut de visiter le district de Lykipia et le mont Kénia. Il chargea Martin de conduire la caravane au lac Baringo pendant que lui, avec trente hommes choisis, se dirigerait vers l'est. Traversant une dépression semée de lacs, il remonta à une hauteur de 2800^{m} sur le plateau de Lykipia, occupé par un grand nombre de Wa-Kouafi, et entra bientôt dans une magnifique forêt de conifères formant un paysage qui rappelait beaucoup plus les scènes de l'Europe que celles des régions équatoriales. Le matin, le thermomètre était au point de congélation; un brouillard épais enveloppait l'explorateur, dont les gens accroupis, à moitié morts auprès d'énormes feux, présentaient un triste tableau. Il fallut rester au camp jusqu'à ce que le soleil eût dissipé le brouillard et réchauffé la température. La route traverse des forêts de conifères, puis des bruyères, des collines, et des plaines sans arbres, coupées de torrents et de ruisseaux sans nombre qui se versent dans le mystérieux Guaso-Nyiro. Thomson visita la belle cascade de l'Ourourou ou N'Erok, franchit une belle chaîne de montagne de 4600^{m}, sans nom, qu'il appela les monts Aberdare, du nom du Président de la Société de géographie de Londres, et réussit enfin à atteindre la base du Kénia, non sans avoir eu à surmonter de grandes fatigues de jour et de nuit. Le Kénia est un grand cône volcanique de près de 48 kilomètres de diamètre à sa base, s'élevant de 1900^{m} environ au-dessus de la plaine. Jusqu'à 1000^{m} du sommet, la pente est douce et n'est pas coupée de fissures ni de ravins. Au-dessus de ce niveau, la montagne prend la forme d'un pic ressemblant d'autant plus à un pain de sucre que la neige le fait resplendir de blancheur. Les flancs en sont si abrupts, qu'en certains endroits la neige ne peut pas prendre, aussi de grandes taches noires apparaissent-elles sur ce manteau blanc, ce qui a fait que les Masaï lui ont donné le nom de Donyo-Egéré, la montagne grise ou tachetée. Mais, comme le Kilimandjaro, on ne peut guère l'apercevoir que le matin ou le soir.

La présence de nombreux Masaï, et la mauvaise alimentation de l'expédition obligèrent Thomson à quitter le voisinage du Kénia. Une maladie étrange avait frappé les bestiaux des Masaï, et les emportait par milliers. Dans beaucoup d'endroits il n'en restait pas une seule tête; les corps décomposés couvraient le sol à plusieurs kilomètres de distance, ce qui rendait la marche fort peu agréable. Les habitants eux-mêmes du Lykipia, mourant de faim, voulaient à toute force que l'explorateur, qui passait pour médecin, leur donnât des remèdes afin d'arrêter le fléau. Ils ne lui vendaient que des bestiaux sur le point de

périr, et encore à des prix exorbitants; de petites parties seulement en étaient mangeables, le reste était en putréfaction. Le pays il est vrai fourmillait de buffles, mais le voyageur n'osait pas tirer, ni quitter le camp pour chasser.

Le péril devenant plus imminent de la part des Masaï, Thomson s'enfuit de nuit avec ses gens; n'ayant pas de bagages, ils purent facilement mettre un intervalle considérable entre eux et ceux qui les poursuivaient, et bientôt ils respirèrent plus librement dans le désert inhabité.

La route du Kénia au lac Baringo a une direction O.-N.-O.; elle traverse une forêt épaisse dans laquelle les traces des buffles et des éléphants, ainsi que la boussole servirent au voyageur à trouver son chemin. Le sixième jour il arriva au bord du plateau, d'où le lac Baringo apparaît à plus de 1000^{m} plus bas. Quoique les scènes des lacs et des montagnes de l'Afrique lui fussent familières, il déclare qu'aucune n'a fait sur lui un effet aussi remarquable. Des monts Lykipia, à 2600^{m} d'altitude, la vue s'étend au midi jusqu'au lac Naïvasha dont le côté occidental est formé par la chaîne abrupte des monts Kamasia. Au loin s'élève l'Elgeyo dont le sommet se dessine faiblement au delà de la plaine rouge, sans arbres, de Gouas'Ngishou, tandis qu'à angle droit s'étend la grande chaîne des Chibcharagnani. Au nord la vue est bornée par le profil du Donyo-Silali et par la haute chaîne des monts de Souk, au delà desquels apparaissent encore à l'horizon lointain, les masses isolées du Nyiro et du pays des Gallas. Tout autour des voyageurs et dans le voisinage immédiat du lac se dressent de nombreuses collines volcaniques, assemblage curieux de lignes droites, de remparts abrupts, d'angles aigus, tous témoins de perturbations volcaniques.

A Njemps, Thomson rejoignit la caravane anxieuse de ne le voir pas revenir. Cette ville est une colonie de Wa-Kouafi, contraints par la perte de leur bétail de se livrer à l'agriculture, et d'adopter une vie sédentaire. Ils vivent dans une frayeur continuelle de leurs frères du Lykipia. Comme les Wa-Kouafi de Taveta, ils ont beaucoup gagné sous le rapport de l'honnêteté, par suite de leur nouveau genre de vie, et leur pays est devenu un centre d'affaires important pour les trafiquants d'ivoire.

Thomson fit à la hâte ses préparatifs pour continuer son voyage vers Kavirondo, quelque hasardée que pût paraître l'entreprise, les trois dernières caravanes qui avaient pénétré dans ce pays ayant perdu chacune plus de cent hommes, tués dans de nombreux combats. Le guide, qui d'ailleurs connaissait bien cette région, avait tellement peur

qu'il feignit d'être gravement malade pour ne pas avancer. Alors, laissant en arrière tous ceux qui étaient lâches ou incapables, et ne prenant avec lui que les marchandises nécessaires, Thomson se remit en route; se dirigeant vers l'ouest, il traversa d'abord les monts Kamasia, pour redescendre bientôt dans une vallée où coule un des grands tributaires du lac Sambourou. Gravissant ensuite les hauteurs abruptes de l'Elgeyo à 2500^{m}, il traversa le plateau de Guas'Ngishou, sans arbres et borné par les collines de Kabaras, et par le grand mont volcanique de Masaoua ou Elgon, le pendant du Kénia, moins le pic supérieur. Vers le N.-O. s'élève le Donyo-Lekakisera qui était alors couvert de neige. Les habitants des monts Kamasia et Elgeyo sont, pour le langage et pour certaines coutumes, parents des Masaï, mais ils diffèrent d'eux en ce qu'ils se sont construit des habitations et qu'ils vivent essentiellement d'agriculture. D'autre part le Guas'Ngishou était autrefois occupé par des Wa-Kouafi, qui ont été dispersés par leurs frères de la plaine et se sont vu enlever leurs bestiaux. En conséquence, ils se sont réfugiés dans le district de Kavirondo, où, trop fiers pour travailler, ils vivent comme des pauvres et dépouillent les Wa-Kavirondo.

En cinq marches Thomson atteint le district de Kabaras, et pour la première fois depuis le départ de Taveta, il retrouve abondance de volailles et d'œufs, de blé indien, de patates douces, qui lui paraissent délicieuses après la maigre chère du pays des Masaï.

Les Wa-Kavirondo sont une race aimable, mais l'excitation ou la boisson les rendent dangereux. Les femmes mariées seules portent un costume très succinct: un cordon porté en guise de queue. Quoique les habitudes, le genre de vie, les maisons, etc., soient semblables, cette tribu est cependant composée de deux éléments distincts. Au nord, les habitants sont parents des Souhahélis, tandis qu'au sud ils se rattachent aux tribus du Nil, ce qu'indique positivement leur langage.

Le pays de Kavirondo entoure la partie N.-E. du Victoria-Nyanza, jusqu'à 64 kilomètres du Nil, et à 50 kilomètres au sud de l'équateur. D'après les observations de Thomson, une partie de son territoire occupe une place attribuée au lac lui-même par les cartes dressées jusqu'ici. En trois marches à partir de Kabaras, on atteint la grande ville de Koua-Soundou, sur une belle rivière, la Nzoia. Les vivres y étant très abondants et à des prix extrêmement bas, Thomson y fit camper ses gens et, avec un petit nombre d'hommes seulement, il se rendit au lac, à travers une contrée plus peuplée qu'aucune de celles de l'Afrique qu'il eût encore vues; et, malgré la tentative des indigènes de lui barrer

le passage, il eut le 10 décembre 1883, la satisfaction de boire de l'eau du Victoria-Nyanza, à 72 kilomètres de l'endroit où le Nil sort du lac.

A l'inverse d'autres lacs africains, le Victoria-Nyanza n'est pas bordé de chaînes de montagnes. Le sol descend graduellement jusqu'à la plage, et les eaux baignent paisiblement la baie limoneuse et marécageuse, quoique souvent ses flots présentent l'aspect d'une mer en fureur. Thomson eût volontiers poussé jusqu'au Nil, mais ses provisions étaient épuisées; il fut pris d'un accès de fièvre, et ignorant quelle réception l'attendait au delà des frontières du pays de Kavirondo, il résolut de revenir sur ses pas plutôt que de risquer un échec ou une détention. Il regagna d'abord Koua-Soundou, mais à partir de là, il résolut de prendre une route à travers un district plus septentrional, afin de visiter l'Elgon ou Ligonyi, montagne qui atteint presque la limite des neiges. Ce qui la caractérise, ce sont ses grottes artificielles de 10^{m} de haut, extrêmement nombreuses, vastes et soutenues par des colonnes. Elles sont taillées dans un conglomérat volcanique très compact à la base de la montagne, et beaucoup d'entre elles sont occupées par des indigènes avec leurs bestiaux. Leur profondeur à l'intérieur de la montagne et dans l'obscurité la plus noire fait comprendre que leur destination primitive n'était pas d'être habitées. Thomson croit que c'était autrefois des mines, mais sans pouvoir dire par qui elles ont été exploitées; aucune tradition des habitants ne s'y rapporte. Il aurait beaucoup aimé à les explorer, mais les vivres lui manquant, il dut y renoncer. D'ailleurs il avait à traverser une plaine inhabitée, dans laquelle sa boussole devait être son seul guide. Dans une chasse, il fut pris par les cornes d'un buffle qu'il avait blessé à mort, mais qui, furieux, le jeta en l'air, en sorte qu'il retomba lourdement à terre; il allait être foulé aux pieds, lorsqu'un de ses serviteurs déchargea son fusil sur l'animal qui tomba raide mort. Grièvement blessé, Thomson dut être rapporté sur une sangle jusqu'à Njemps, où il fut retenu un mois avant de pouvoir se remettre en route. De là il fit une excursion d'une quinzaine de jours au lac Baringo qui est à 1000^{m} d'altitude et dont l'eau est douce; mais bientôt il fut atteint de dyssenterie. Cela ne l'empêcha pas d'explorer encore, tantôt à pied, tantôt monté sur un âne, le pays entre ce lac et les lacs salés Nakouro et Elmeteïta. Il arriva épuisé au bord du Naïvasha. Deux jours de repos lui rendirent assez de forces pour monter sur le plateau des Wa-Kikouyou afin de s'y procurer des vivres. Il y réussit, mais tomba malade et, pendant deux mois, il fut entre la vie et la mort, et dans des circonstances qui ajoutaient à l'horreur de sa situa-

tion. Sa seule nourriture était une soupe claire faite avec de la viande gâtée fournie par les Masaï. Le temps étant humide et froid, il était obligé de s'enfermer dans une hutte d'herbe, sombre, sans feu ni lumière, et sans pouvoir même se traîner jusqu'à la porte.

A la fin voyant que son état ne s'améliorait pas, et jugeant que, s'il restait chez les Masaï, il y mourrait, il résolut de faire une tentative pour atteindre la côte. Placé dans un hamac, il quitta sa hutte plus mort que vif, et heureusement la maladie s'arrêta; la convalescence fit des progrès rapides; ses porteurs atteignirent à marches forcées Ngongo-a-Bagas; de là, tirant vers l'est à travers le dangereux district de Kapté, ils arrivèrent à Oulou, au milieu d'indigènes bien disposés, malgré la famine qui ravageait le pays. Sans proférer de murmures, ils traversèrent encore les solitudes stériles de Kikoumbouliou; le 26 mars la caravane campait de nouveau à la base du Ndara, et le 2 juin elle saluait la station de Rabaï d'où elle était partie 15 mois auparavant. Thomson n'avait pas perdu un seul homme par suite de violence, quoiqu'il eût traversé une région habitée par des tribus aussi dangereuses pour l'Afrique que les Huns ou les Vandales l'ont été pour l'Europe, comme l'a dit Cameron. Son expédition nous a fourni des données toutes nouvelles sur la topographie, ainsi que sur les traits caractéristiques des habitants d'un pays qui jusqu'ici était véritablement encore une *terra incognita*.

CORRESPONDANCE

Lettre de M. le Dr C. Passavant.

Dans notre Bulletin mensuel du numéro d'août de l'année dernière, nous disions (p. 175) que M. Rogozinski avait auprès de lui, dans sa station de l'île Mondoleh au sud des monts Cameroon, notre compatriote, M. le Dr Passavant, qui se proposait aussi d'aller au lac Liba, et qu'ils attendaient la fin de la saison des pluies pour tâcher de nouveau de pénétrer dans l'intérieur. Nos lecteurs ont pu croire que M. le Dr Passavant faisait partie d'une expédition dont M. Rogozinski était le directeur. Il n'en est rien; l'expédition de notre compatriote est tout à fait distincte de celle de l'explorateur polonais; elle ne relève que de M. Passavant qui en fait seul tous les frais, et qui nous écrit pour dissiper l'erreur que nos lignes ont pu contribuer à répandre.

Cameroon, 23 novembre 1884.

M. Rogozinski est parti d'Europe, la première fois, au commencement de l'année 1883, et y est rentré un ou deux mois plus tard, ayant trouvé sur son chemin,

comme disait l'*Exploration*, des difficultés insurmontables. Il s'agissait de contestations incessantes entre lui et ses compagnons de voyage.....

Parti du Havre, la seconde fois, le 13 décembre 1883, avec un bâtiment à voile acheté par lui, il toucha à Funchal le 20 janvier 1884, et, après de nombreux séjours à la côte de Guinée, entre Monrovia et Lagos, il arriva le 1er mai à Cameroon. Il s'installa, avec ses quatre compagnons polonais, et un Français qui était arrivé avec lui mais ne faisait pas partie de son expédition, chez un agent d'une maison hambourgeoise qui, peu de temps après, affréta son navire, la *Lucie-Marguerite*, et le fit partir pour Victoria, vers le 10 mai. Le 16, je partis de Cameroon, dans mon canot, avec mon ami, le Dr Retzer, M. Rogozinski et M. de O.; nous passâmes la nuit à Bimbia. Le lendemain, Rogozinski ne partit pas avec moi, mais j'avais dans mon canot une petite boîte lui appartenant, et contenant, a-t-il dit, du linge et quelques cadeaux pour un roi nègre. Cette boîte a été perdue, ainsi que presque toutes les miennes et mes instruments, dans l'orage pendant lequel mon ami s'est noyé. Dans la nuit du 18 au 19 mai, la *Lucie-Marguerite* étant à l'ancre dans la baie de Victoria, se perdit par une faute grossière du capitaine; une tornade la jeta au milieu de rochers desquels elle ne put plus sortir Cette perte fut supportée par parties égales par M. Rogozinski et par l'agent de la maison hambourgeoise. Une lettre insérée dans les journaux de Cracovie eut pour effet de la réparer pour M. Rogozinski; ses concitoyens lui envoyèrent de l'argent et des instruments. Toutefois, il n'avait pas encore ces derniers lorsqu'il fit son excursion à l'est du mont Cameroon, et je ne sais pas comment il a pu alors déterminer d'une manière exacte la position des différents endroits par lui trouvés. J'ajoute que le lac qu'il prétend avoir été découvert par lui, l'a été depuis longtemps par le missionnaire Thomson, et qu'il est indiqué sur une carte de ce dernier, publiée dans un des numéros des *Proceedings* de la Société royale de géographie de Londres, de l'année 1881. M. Rogozinski le savait, car je lui avais prêté cette carte et il l'a copiée. A propos de celle qu'il a dressée et qu'ont publiée les *Mittheilungen* de Gotha, je dois vous signaler comme erronée l'indication de rapides interrompant la navigation à Eliki, sur le Moungo; en effet, c'est-à-dire dans les mêmes mois où Rogozinski a voyagé, en septembre et en octobre, un steamer, long de plus de 25m, a passé ces soi-disant rapides presque sans s'en apercevoir et est allé jusqu'à la cataracte. La ville de Kumba, de 2000 habitants, n'existe pas.

Pendant son séjour à Cameroon, M. Rogozinski chercha à persuader M. L., le Français susmentionné, de s'associer à lui pour fonder des factoreries commerciales et d'acheter autant de terrain que possible. M. L. n'entra point dans ses vues. Pour le moment, M. Rogozinski cherche à se procurer de l'argent d'une autre manière. A Fernando-Pô, on manque toujours d'ouvriers, les indigènes ne voulant pas travailler et les Krooboys n'aimant pas à y aller, M. Rogozinski a fait le tour des marchands de l'île, pour leur demander de combien de Krooboys ils avaient besoin; actuellement il est en route, sur un steamer anglais, pour la côte Kroo, afin d'y chercher 300 Krooboys environ.

Depuis la mort du géologue Tomezek, le seul capable de diriger l'expédition,

M. Rogozinski n'a plus auprès de lui que M. de J. qui ne parle absolument que le polonais.

D'après ces détails, vous comprendrez que je ne m'associerai jamais à lui pour mon exploration. J'ai 80 porteurs de Lagos, et je partirai dans peu de temps.

Dr C. PASSAVANT.

Nous comprenons que les événements dont Cameroon est le théâtre, et auxquels M. Rogozinski paraît n'être pas demeuré étranger, aient fait un devoir à M. le Dr Passavant de fournir les renseignements ci-dessus, pour qu'il ne puisse s'établir de confusion entre les deux expéditions qui, quoique leur base d'opérations soit la même, n'en sont pas moins entièrement indépendantes l'une de l'autre.

Lettre de M. Jeanmairet.

Séshéké, 8 septembre 1884, rive gauche du Zambèze.

Vous avez, je l'espère, reçu ma dernière lettre datée de Patamatenga ; par elle, vous aurez eu des nouvelles de notre voyage à travers le désert et de notre arrivée à Leshoma, sur la rive droite du Zambèze. Je reprends mon récit où je l'ai laissé, en suivant un certain ordre chronologique.

Après quinze jours de repos à Leshoma, la réponse du roi n'arrivant pas, nous projetâmes une excursion aux chutes ; malheureusement, au dernier moment, M. Coillard dut renoncer à la partie.

Je partis le 5 août, accompagné de nos ouvriers, de deux Ba-Souto, de trois Zambéziens, et de deux ânes pour nos bagages. De Leshoma, le voyage est assez long — quatre jours de marche — mais il excite un intérêt constant.

A la fin de la première journée, nous atteignions le Zambèze en suivant une diagonale. Je ne pense pas qu'un voyageur puisse éprouver une autre impression, que celle qui nous a saisis en face de ce fleuve majestueux. Tantôt il se montre calme comme un lac aux eaux bleu-sombre, tantôt, dans les rapides, il gronde comme la mer et sa grande largeur lui donne un aspect tout à fait imposant.

Le caprice des eaux a créé des îles et des îlots nombreux couverts de verdure ; les palmiers à la taille élancée se mirent dans les flots, et les bords du fleuve sont couverts d'une végétation luxuriante. Plus loin, les regards s'étendent sur une plaine vaste et dénudée, formant un singulier contraste avec l'avant-scène ; enfin, à l'arrière-plan, une chaîne continue de collines bleuâtres fait de l'ensemble un tableau d'une rare beauté.

Quant à la rive droite où nous nous trouvions, elle a aussi son genre de beauté. Elle est couverte de grandes forêts, d'une végétation tropicale ; les baobabs et d'autres arbres géants sont enguirlandés de plantes grimpantes ; les oiseaux abondent ; de temps en temps apparaît une antilope, et, le tout, éclairé du soleil d'Afrique, nous fait oublier les ronces et les épines ainsi que les pierres qui méritent bien

aussi une mention spéciale. Nous avons vu un grand nombre d'hippopotames, quelques crocodiles et entendu le lion.

Le 11 août, de grand matin, nous arrivions au dernier campement des voyageurs avant les chutes, et tôt après, nous nous remettions en route pour visiter ces dernières. Le sentier qui y conduit est bien marqué et traverse une herbe courte et fine dans une forêt que je pourrais appeler un parc.

Après une petite heure, nous avions atteint notre but. Je renonce à vous faire une description des chutes. Je n'y ai passé qu'une journée et vous devez comprendre ma réserve, quand de beaucoup plus autorisés que moi, après une étude sérieuse du sujet, déclarent échouer dans une telle tentative. Les chutes m'ont paru terribles, énormes. Un sentiment involontaire d'effroi vous saisit devant un tel prodige; l'homme paraît petit, et se sent écrasé; il contemple et se tait.

Le 12 août, dans l'après-midi, nous reprenions le chemin de Leshoma, où nous arrivâmes tous en bonne santé, le 16 au matin. M. Coillard avait quitté le camp peu de jours auparavant, et s'était rendu à Séshéké, d'où on lui avait envoyé des bateaux. Je passai le dimanche à Leshoma, et le lendemain 18, je me remis en route pour Séshéké, avec un Mo-Souto, et rejoignis M. Coillard le jeudi suivant. Les Zambéziens sont de vigoureux rameurs, j'admirais beaucoup qu'ils pussent se livrer à un tel exercice, debout tout un jour, sous un soleil brûlant. Les bateaux ne sont pas très confortables et prennent beaucoup d'eau; au bout de quelques temps on se fait cependant à la chose, et l'on jouit pleinement d'une telle navigation. Bien que ces embarcations soient frêles, je ne crois pas qu'elles sombrent très souvent. Le plus grand danger vient des hippopotames qui vous tiennent constamment en éveil, dans les endroits profonds. J'ai été surpris en bien des endroits du peu de profondeur des eaux; souvent les bateliers, au lieu de ramer, manœuvrent le bateau en appuyant leurs rames sur le lit sablonneux du fleuve. Il est vrai que nous étions à la fin de l'hiver; à cette époque tout au moins, un vapeur serait complètement inutile, de notre gué à Séshéké.

Ce dernier village est situé sur la rive gauche du Zambèze, et a une assez grande importance. Il est habité par les principaux chefs du pays et, bien que ceux-ci ne soient pas très nombreux, leur village occupe une assez grande superficie, vu que chaque chef, quelle que soit son importance, occupe cinq ou six maisons, qui indiquent le nombre de ses femmes, et en outre, un certain nombre de huttes pour ses esclaves. Les plus importants ont des tribus sous leurs ordres; les autres sont des chefs de villages. Ils ont fait de Séshéké leur ville de plaisance, d'où ils visitent leurs sujets selon leur bon plaisir. Ces derniers vivent à la campagne et mènent une triste existence. Leur position est des plus humiliante : les chefs sont leurs maîtres absolus, ils les marient selon leurs convenances, et disposent de leurs enfants à leur gré; ils ont même le droit de déposséder leurs sujets de tout ce qui peut appartenir à ceux-ci. Le résultat d'un tel état de choses est un grand affaissement moral. Quant aux chefs, ils disent nous être franchement favorables; ils nous comprennent et peuvent s'entretenir avec nous; c'est un avantage immense que nous avons sur les missionnaires romains; sachant ce que pensent les gens et étant

en mesure de leur répondre, nous pouvons éviter bien des malentendus. La langue usitée généralement est le sé-kololo, un sé-souto altéré et mélangé d'autres idiomes; cependant il nous est aisé de les comprendre, nous nous croyons presque au Le-Souto.

Bon nombre de femmes parlent un pur sé-souto, je veux dire les premières femmes des chefs, les femmes ma-kololo formant encore l'aristocratie féminine. Chose étrange, le sé-rotsé n'est pas usité généralement, pas plus au conseil qu'autour du foyer; il n'est employé qu'occasionnellement, entre confidents discrets. Nous avons aussi remarqué que les esclaves ne le savent pas ou le parlent mal. Le sé-kololo est le lien entre tous, maîtres et esclaves, le trait d'union des nombreuses tribus sujettes des Ba-Rotsé. Ces derniers ne sont pas très nombreux, mais chacun d'eux joue le rôle d'un citoyen romain, tandis que les sujets représentent ce qu'étaient les barbares pour l'ancienne Rome.

Tous ces gens sont sociables, c'est-à-dire que volontiers ils vous visitent et vous questionnent; ce sont des barbares à demi civilisés et qui inspirent peu de crainte. Toutefois nous avons un grave reproche à faire aux gens de Séshéké, c'est qu'ils ne connaissent pas les devoirs de l'hospitalité; ils mettent exactement en pratique cette vilaine maxime : rien pour rien. En outre, ils sont excessivement importuns par leurs demandes, tous, à peu près sans exception, du haut de l'échelle au dernier échelon; cela se répète chaque jour et pour toutes choses, aussi faut-il une bonne dose de patience pour éconduire poliment tous les solliciteurs. Un blanc est pour eux une vache à lait, une mine de trésors, et notre qualité de missionnaires ne nous soustrait pas à la règle. M. Coillard a fait des présents aux principaux chefs; s'il lui fallait contenter tous les autres, les trésors de Crésus n'y suffiraient pas. Il faut apprendre à dire non, sans blesser personne, et les confondre quelquefois en demandant à son tour. Accepter un cadeau est ici une mauvaise spéculation; il faut le faire parfois, mais empêcher que la chose ne se répète trop souvent. Je pense que les choses changeraient assez vite, une fois que nous serions considérés comme des leurs. Je crois aussi que nous aurions promptement des amis, surtout parmi les esclaves, qui aiment beaucoup à nous servir.

Quant aux mœurs, elles sont aussi corrompues que possibles : la volupté est en honneur et pratiquée sans honte; l'ivrognerie est un fléau non moins redoutable; la grande occupation des chefs que nous voyons est de boire de la bière, du matin au soir; c'est autour des calebasses que se discutent les affaires. Tous ici fument le chanvre, chefs et esclaves, ce qui contribue à les abrutir plus encore. Ce peuple est aussi très superstitieux, sans doute à cause des dangers qu'il court sur le fleuve; il a des notions religieuses plus développées que d'autres peuples du sud de l'Afrique; tout prodige a pour lui une cause surnaturelle : le fleuve est un dieu dont il faut s'acquérir les faveurs, les crocodiles et les hippopotames subissent le charme de leurs médecins, ainsi de suite, je n'ai fait encore qu'entrevoir ce tissu de ténèbres.

La politique est celle de l'intérêt; le plus fort aura raison, du moins personne ne se compromettra pour soutenir une cause juste. Voilà ce qui nous frappe tout

d'abord, mais ce sont des premières impressions qui ont besoin d'être confirmées par de longues observations, aussi est-ce comme telles que je vous les donne.

Au point de vue physique, les Zambéziens ne sont pas au dernier rang; ce sont de grands hommes à la figure intelligente; beaucoup portent la barbe, et certains vieux chefs de Séshéké ont un aspect digne et vénérable. Quel immense champ s'ouvrira à notre activité, si Dieu nous permet de nous établir au Zambèze! Les Ba-Rotsé ne sont qu'un nom au milieu de beaucoup d'autres tribus sujettes, de quelques journées de marche au sud des chutes jusqu'à la vallée des Ba-Rotsé, et plus haut encore avec toute la contrée comprise entre la Chobé et le Zambèze.

Toutes ces tribus, nous assure-t-on, comprennent le sé-kololo. Notre cœur bat de joie, puis, les difficultés nous apparaissent bien grandes. Ce n'est d'ailleurs que la porte pour atteindre d'autres nations.

Notre grande préoccupation était la visite au roi; pendant notre séjour à Séshéké, nous n'étions pas sans appréhensions à son sujet, bien qu'il eût envoyé un messager pour nous chercher; après de longs pourparlers et de nombreuses sollicitations, nous obtînmes deux bateaux des chefs d'ici, et, le 30 août, nous nous mettions en route pour la vallée des Ba-Rotsé, M. Coillard et moi, en bateau avec un *driver;* deux Ba-Souto faisaient le voyage par terre avec l'envoyé du roi.

Nos débuts ne furent pas heureux; le jour même de notre départ, le bateau de M. Coillard faillit couler à cause de ses voies d'eau, et force nous fut de nous arrêter pour le réparer. Le lendemain de ce jour était un dimanche; nous le passâmes à quelque distance de Séshéké, et, le lundi suivant, nous allions nous remettre en route, quand un messager de Séshéké nous pria de revenir en hâte sur nos pas. Nous apprîmes des chefs que le roi actuel venait d'être détrôné et que la vallée était en révolution; voici les faits. Tout dernièrement, le roi a fait périr un grand chef et la femme d'un second; il se proposait encore d'autres exécutions, quatre chefs de Séshéké étaient désignés, mais l'indignation de la tribu le prévint dans ses desseins. Cerné dans sa maison, il a cependant réussi à s'échapper en tuant deux hommes et personne ne sait où il est. La sœur du roi, l'exécutrice des deux derniers crimes, a été déposée, et les conseillers royaux ont pris la fuite. Quant aux fidèles sujets du roi à Séshéké, ils paraissent peu affectés et noient leur chagrin dans la bière. Que faire nous-mêmes? Après beaucoup d'hésitations, nous nous sommes décidés à attendre à Leshoma les événements, et à faire le voyage à la vallée avec les chefs, lorsqu'ils iront saluer le nouveau roi. En arrivant ici, nous avons appris que M. Arnot avait quitté le pays pour la côte ouest, avec un marchand portugais. Il a, paraît-il, beaucoup souffert en dernier lieu, de maux d'yeux et de maux de dents, c'est là tout ce que nous avons appris de lui.

15 septembre.

Nous apprenons que le roi s'est conduit en vandale dans sa retraite; il a, paraît-il, tué beaucoup de gens; on nous dit qu'il a pillé les effets de M. Arnot, ce dont nous ne sommes pourtant pas certains. D'autre part, nous sommes convaincus qu'il a pillé des marchands de Mangwato, qui avaient eu l'imprudence de faire

passer la rivière à quelques-unes de leurs marchandises venues par le lac Ngami; son but est d'attirer une vengeance sur la tribu qui l'a dépossédé ; deux conseillers l'ont suivi dans sa fuite, l'un d'eux est Kambella. Le futur roi est un cousin du précédent; il est absent du pays et on l'a envoyé chercher, il se nomme Akoufouna. Une sœur de ce dernier, selon la coutume qui date de Sébétuané, occupe le second siège du royaume, son nom est Maembiba, elle est déjà à son poste. Quant au nouveau roi, il peut encore beaucoup tarder à arriver. Voici la succession des derniers rois et leur parenté :

A Sékélétou, fils de Sébétuané, le Mo-Souto, a succédé Sépopa. A Sépopa, Nguanawina, fils de Sébéso, frère aîné de Sépopa. A Nguanawina succéda Luanika ou Lobossi, fils de Litia, second frère de Sépopa. A ce dernier, succède le roi de ce jour Akoufouna, fils de Limbona, troisième frère de Sépopa. C'est toujours un frère et une sœur qui occupent les deux premiers sièges du pays. Vaudront-ils mieux que les précédents? nous seront-ils favorables?

Le 1er octobre, nous avons appris que les marchands cités plus haut ne sont pas de Mangwato, et la tribu, paraît-il, les remboursera. Nous ne savons rien du nouveau roi, et, de retour à Leshoma, nous ignorons toutes les nouvelles de la vallée. Il est impossible pour nous de nous établir cette année chez le roi, vu la saison des pluies qui est prochaine; nous aimerions à faire seulement un voyage, pour nous entendre avec les chefs et tout préparer pour l'hiver prochain. Nous attendons un nouveau messager des chefs actuels pour nous mettre en route, car nous vivons au temps des Juges et nous craignons d'être pillés en précipitant ce voyage.

Ce que j'ai vu du pays des Ba-Rotsé, depuis le gué jusqu'à Séshéké, n'a rien de remarquable. C'est une plaine de chaque côté du fleuve, et les regards ne rencontrent qu'une herbe haute et des roseaux; beaucoup plus loin sont les forêts peuplées de beaucoup de gibier. La rivière est très belle au gué, à quelques centaines de mètres au-dessous de son confluent avec le Chobé, et jusqu'à Emparira, à 8 kilomètres plus haut; à partir de ce point, plus de forêts, plus de palmiers, le tableau a perdu toutes ses couleurs. Séshéké (les sables) n'est pas dans une jolie situation.

Nous nous établissons à Leshoma pour la saison des pluies; cette station prend l'air d'un petit village. Grâce à Dieu, après quelques indispositions nous sommes tous bien à cette heure.

Dernières nouvelles. 28 oct. Aujourd'hui arrivent des bateaux pour nous chercher; MM. Coillard, Arone et moi, nous espérons partir après-demain pour la vallée. — Le nouveau roi est élu, paraît-il: ce serait Maina, un frère d'Akoufouna; Maembiba reste en place. — Nos Ba-Souto nous quittent aujourd'hui. Tous nous sommes bien !

N. B. MM. Coillard et Arone partent seuls pour la vallée. D. Jeanmairet.

Lettre de M. P. Berthoud.

Valdézia, Spelonken, Transvaal, 20 décembre 1884.

Vous savez sans doute que le roi Oumzila (ou Mozila) est mort. Toutefois cette nouvelle a grand besoin d'être confirmée, car nous manquons de détails. Peut-être l'est-elle à vos yeux, puisque, malgré votre éloignement, vous avez, avec nos voisins du sud de l'Afrique, des communications plus régulières et plus rapides que nous, qui vivons au milieu de la barbarie. Cet événement est de la plus haute importance pour la tribu des Ma-Gouamba que nous évangélisons. En effet, pour qu'il n'amenât pas de changement dans la situation politique de la tribu, il faudrait qu'Oumzila eût un successeur aussi fort et aussi bien assis que lui ; or, je doute qu'on lui en trouve un pareil.

Nous suivons ces événements avec attention et sollicitude, parce qu'ils touchent à la vie même de notre œuvre missionnaire. Ainsi nous avons une annexe importante sur laquelle planent des menaces de guerre, et ces nuages noirs se dissiperaient bientôt si la nouvelle de la mort du roi était confirmée. Cette annexe, — soit station missionnaire dirigée par un évangéliste indigène, — se trouve chez Magoud (prononcez Magoudou, avec l'accent sur *gou*, et la dernière syllabe muette), un peu au nord de la baie de Delagoa. Ce chef assez important a été obligé de se reconnaître tributaire d'Oumzila, et il se trouve maintenant plus ou moins pris entre deux feux. Son suzerain, en effet, enhardi sans doute par le succès de ses impositions autoritaires, essaya de faire un pas de plus, et ordonna à Magoud de lui envoyer le tribut des marchands blancs dont les factoreries ressortissent à son pays. Sur tout le littoral il y a des boutiques, desservies pour la plupart, non par des « blancs, » mais par des Banyans ; en réalité les Européens y sont rares, il y en a peut-être deux ou trois dans le territoire de Magoud. Toutefois les marchands ne se sont pas établis dans la capitale du chef, parce que, paraît-il, la localité est insalubre; et pour éviter cet inconvénient, ils ont bâti leur village au bord d'un petit lac, à 50 ou 60 kilom. plus à l'est; c'est là qu'on peut voir six ou sept boutiques, où l'on fait, hélas ! un immense trafic d'eau-de-vie.

Les instructions envoyées par Oumzila étaient claires et positives, autant que prétentieuses ; si je ne me trompe, il exigeait que chaque boutique livrât un tribut d'une valeur de 400 francs. Les marchands refusèrent avec protestation. Mais Magoud leur fit comprendre qu'il aurait, lui, à payer pour eux, afin de satisfaire son suzerain. Sur quoi, les marchands de le pousser à la résistance, lui représentant à leur tour que si les exigences du roi allaient ainsi croissant, ils ne pourraient pas rester dans le pays, et que le peuple de Magoud perdrait l'avantage qu'il retire de la présence des factoreries ; d'ailleurs, lui dit-on encore, les blancs sont les hôtes de Magoud, et c'est à lui qu'ils veulent payer des redevances, comme ils l'ont toujours fait. Enfin Oumzila vient de mourir, et ses soi-disant envoyés pourraient bien être des imposteurs.

Il faut ici vous expliquer le système d'impositions, qui a cours dans le royaume d'Oumzila. Naturellement il n'y a rien de très régulier ; au contraire, l'arbitraire est la règle, selon la coutume des tribus sauvages. Le royaume est divisé en plusieurs grandes provinces, dont les frontières, bien déterminées de province à province, sont souvent mal définies du côté des autres royaumes ou des pays voisins. La perception des redevances est remise à la prudence des gouverneurs des provinces, lesquels font du zèle pour mériter la faveur de leur monarque. Cependant celui-ci ne leur demande pas de présenter des comptes balancés ! Et ils en profitent pour soigner leurs propres affaires, prenant garde seulement de ne pas *paraître* plus riches que le roi. Voici donc leur manière de procéder ; ils envoient, au nom d'Oumzila, une petite troupe de guerriers, avec l'ordre de rapporter, de gré ou de force, par exemple dix têtes de bétail d'un village — à supposer que les habitants aient du bétail, — ou bien des étoffes et de l'eau-de-vie d'une factorerie désignée. Les guerriers reviennent avec leur butin chez le gouverneur, qui en envoie peut-être les deux tiers à Oumzila, et garde le reste pour lui-même ou pour l'entretien de ses gens. Si quelqu'un s'avise de refuser le payement de cette réquisition, on a bientôt rassemblé un contingent armé, auquel Oumzila ajoutera du renfort si c'est nécessaire, et l'on châtie sévèrement, cruellement même, les récalcitrants.

Voilà ce qui faisait trembler Magoud, dont le seul désir est de vivre en paix. C'est un homme remarquable, à la fois plein d'intelligence et de bonté ; on pourrait citer de lui bien des nobles traits. Dans le cas qui nous occupe, on comprend que les exigences exorbitantes de ses supérieurs lui fissent une situation vraiment périlleuse. Il est probable toutefois que la petite troupe d'Oumzila avait été envoyée par un gouverneur qui habite au bord du Limpopo et qui se promettait une bonne affaire ; néanmoins ses ordres avaient autant d'autorité que s'ils étaient venus de plus haut, comme je viens de l'expliquer. Comment donc sortir de cette impasse ? Le seul moyen eût été de parler au roi lui-même et de lui montrer que la corde était trop tendue. Plus sage et mieux placé que le gouverneur compromis, il aurait probablement arrangé la chose. Mais la demeure du roi est à neuf cents kilomètres du village de Magoud !

Cependant la situation était si grave qu'on dut forcément se résoudre à entreprendre cette grande expédition. Les blancs proposèrent donc à Magoud le plan suivant. On enverra à Oumzila une députation composée de l'un des marchands et de plusieurs notables de Magoud. S'ils trouvent que le roi est vraiment mort, ils reviendront et l'on refusera de livrer ce qui est réclamé. Si Oumzila vit encore, ils lui exposeront les circonstances et demanderont un allègement de la charge imposée aux marchands. Enfin, quoi qu'il arrive, les blancs sont prêts à prendre les armes, pour se joindre à Magoud en vue de la défense commune.

Ayant trouvé ce plan bien conçu, le chef Magoud l'accepta, mais en tremblant, car il aurait beaucoup aimé que les blancs payassent, quoique en protestant. L'affaire en était là au mois d'août dernier, et..... j'attends maintenant la suite.

Notre évangéliste partage l'anxiété du chef et sympathise avec lui. Comme

cette annexe est à 400 kilom. de nos stations, nos missionnaires ne l'ont jamais vue, et il est à désirer que l'un d'eux y soit prochainement envoyé, au moins pour la visiter et pour voir Magoud lui-même. Malheureusement un voyage jusque-là constitue une véritable entreprise d'exploration, parce qu'on ne peut s'y rendre d'ici que par des contrées sans routes et souvent sans habitants. Si nous avions une station à Lorenzo-Marquès, la chose serait infiniment plus simple, puisque des barques font souvent le trajet de cette ville chez Magoud, en remontant la rivière Komati.

Cela me rappelle que vous avez parlé du petit vapeur *Maud*, qui a essayé de remonter le Limpopo. Mais je regrette de ne pas connaître le résultat de cette expédition [1]. Cependant j'ai ouï dire que le bateau avait pu faire aisément environ 80 kilomètres sur le fleuve, mais qu'il avait été arrêté là par la fièvre qui décimait les membres de l'expédition. On s'était mis en route trop tôt, paraît-il, avant la fin de la mauvaise saison, qui, cette année, s'est prolongée plus tard que d'ordinaire. Il reste acquis cependant que le *Maud* a navigué sans peine sur la partie du fleuve la plus défavorable; mais les eaux n'étaient pas encore basses.

Aux pages 86, 112 et 135 de l'*Afrique explorée* [2], vous annoncez les mesures prises en vue de la construction d'un chemin de fer de Prétoria à la baie de Delagoa. Mais nous venons d'apprendre que l'emprunt émis en Hollande par le Transvaal n'a pas été souscrit, et que le comité néerlandais d'initiative s'est dissout. A quand la voie ferrée ?

En 1875 un semblable emprunt, destiné au même but, avait déjà été souscrit; mais, pour gagner les souscripteurs, on avait émis les titres au 60 %, tout en garantissant un fort intérêt du pair. Nous le payons, cet intérêt, depuis 1876 ; cela fait un impôt annuel, dit *pour le chemin de fer*, de Ls 1.10 0 par habitant (homme adulte). Mais l'argent de cet emprunt a été dilapidé dès l'origine, et nous sommes sans chemin de fer.

Paul Berthoud.

BIBLIOGRAPHIE [3]

Mission d'exploration du haut-niger. Voyage au Soudan français (Haut-Niger et pays de Ségou), 1880-1881, par le commandant *Galliéni*, contenant 140 gravures dessinées sur bois par Riou, 2 cartes et 15 plans. Paris (Hachette et Cie), 1885, gr. in-8°, 632 pages, 15 fr.— Si le Tonkin et Madagascar détournent pour le moment l'attention du Sénégal, cela ne

[1] Nous ne l'avons vu mentionné dans aucun des journaux que nous recevons de l'Afrique australe.

[2] Voir Vme année.

[3] On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

signifie pas que la France ait abandonné son projet d'atteindre, par cette voie, le cœur du Soudan, afin d'attirer à St-Louis le commerce qui suit actuellement les routes sahariennes conduisant au Maroc et à la Tripolitaine. L'échec des missions Flatters ayant démontré que l'on ne pourra de longtemps atteindre Timbouctou, par le nord, il s'agit d'aborder ce grand marché par le Niger, et il ne semble pas, jusqu'à présent, que l'on ait rencontré de ce côté une bien vive résistance. En 1879, des officiers étudièrent le cours du Sénégal et les territoires voisins jusqu'à Bafoulabé; de 1879 à 1881, le capitaine Galliéni explora la vallée du Bakhoy, atteignit le Niger et arriva jusqu'à Nango, c'est-à-dire à une faible distance de Ségou, résidence du sultan Ahmadou; enfin de 1880 à 1882, le colonel Borgnis-Desbordes acheva l'exploration des régions situées entre le Sénégal et le Niger, et planta le drapeau français sur ce fleuve à Bamakou.

L'ouvrage que nous annonçons est consacré à la narration de la mission Galliéni, par le commandant lui-même. C'est un beau volume, préparé avec le soin qui distingue les publications de la maison Hachette. L'impression, les gravures de Riou, les cartes et les plans sont admirables d'exécution et de dessin. Quant au récit, il est écrit d'un style simple et sans emphase; on y reconnaît la plume d'un soldat qui raconte d'une manière claire ce qu'il a vu, ce qu'il a fait, au fur et à mesure que les événements se déroulent, sans exagérer ni l'importance de ses découvertes, ni la grandeur des obstacles qu'il a surmontés. L'accent de vérité que l'on sent à chaque page rend très attachante la lecture de ce volume, et augmente le mérite et la haute idée qu'on se fait de l'énergie et de la bravoure de ces hommes, perdus au milieu de populations barbares et dont la vie a été constamment en danger. Galliéni, du reste, avait été fort heureux dans le choix de ses compagnons de voyages: Piétri, Vallière et Tautain, officiers d'un caractère éprouvé et d'une grande valeur au point de vue des connaissances scientifiques nécessaires pour accomplir le programme fixé. Voyez-les remonter le Sénégal et le Bakhoy, chercher à conclure avec les tribus nègres des traités de commerce et d'amitié, se séparer et diviser leur troupe si restreinte en trois groupes, afin de pouvoir comprendre une plus vaste étendue de terrain dans le champ de leur exploration; écoutez Galliéni racontant le combat de Dio, dans lequel son convoi dut supporter le choc de 1500 à 2000 Bambarras bien armés, sa retraite sur le Niger et sa rencontre avec ses amis à Bamakou; suivez la mission dans sa marche sur Ségou que, malgré ses efforts, elle n'atteignit pas, obligée qu'elle fut, par ordre d'Ahmadou,

de s'arrêter à Nango; lisez enfin la description de la véritable captivité que leur imposa le sultan et celle du retour à St-Louis. Est-il possible, après avoir pris connaissance de ces faits, de n'être pas pénétré d'admiration pour ces hommes généreux qui, en dépit de tous les dangers, veulent remplir leur mandat jusqu'au bout? Ce sentiment ne fait que grandir lorsqu'on constate que, malgré les attaques de fièvre et l'état de dénûment dans lequel ils se trouvaient après le combat de Dio, ils sont parvenus à faire assez d'observations précises et à recueillir suffisamment d'informations, pour permettre à Galliéni de décrire, dans les cent dernières pages, la région parcourue; description si complète que ces contrées, hier encore marquées presque en blanc sur les cartes, peuvent être aujourd'hui considérées comme connues, au moins dans leurs grands traits. Il est à espérer que ces reconnaissances, accomplies au prix de tant de privations et de souffrances, ne profiteront pas seulement à la science, mais qu'elles contribueront aussi au progrès de la civilisation et de la colonisation européennes.

M. G. Rolland. La mer Saharienne. *Revue scientifique* du 6 décembre 1884, p. 705-718. — L'étude géologique du Sahara faite par M. Rolland au cours de la mission transsaharienne de M. Choisy, en 1879-1880, et pendant deux voyages ultérieurs en 1882 et 1884, lui a fait constater de nombreuses formations dues à l'action des eaux, ce qui oblige à admettre qu'à une époque relativement récente, les eaux ont agi puissamment à la surface du Sahara, et en ont recouvert certaines parties, telles que la région des Chotts tunisiens et algériens. Mais ces bassins sahariens n'étaient point, suivant M. Rolland, en communication directe avec la mer (Océan ou Méditerranée); les coquilles trouvées dans certaines formations, — le *Cardium edule* en particulier, — espèces marines, peuvent s'être accommodées aux eaux saumâtres, voire même aux eaux douces. Or, les eaux douces dans lesquelles se sont formés les dépôts qui constituent les couches supérieures des cuvettes du Sahara, et celles qui en ont creusé les vallées d'érosion, provenaient, dans l'opinion de M. Rolland, d'une époque pluviaire entièrement différente des conditions météorologiques qui caractérisent aujourd'hui le Sahara. La source de l'humidité qui fournissait cette abondante condensation devrait être cherchée dans l'immense étendue d'eau qui recouvrait autrefois la vaste plaine de l'Asie septentrionale; ce serait de là, que le vent alizé du N.-E. apportait au nord de l'Afrique les vapeurs, auxquelles le Sahara devait alors l'humidité extrême qui le caractéri-

sait. Nos connaissances météorologiques sont insuffisantes pour nous permettre de nous prononcer sur l'hypothèse de M. Rolland, non plus que sur les considérations qui terminent son mémoire. Rattachant l'époque pluviaire du nord de l'Afrique à la période glaciaire de l'Europe, il suppose que la zone maxima des précipitations atmosphériques s'est déplacée du sud au nord, et que les étapes successives de ce déplacement ont été le Haggar, l'Atlas, les Alpes et enfin les montagnes du nord de l'Europe. L'hypothèse nouvelle tient-elle suffisamment compte des conditions d'altitude et de latitude septentrionale ! De plus compétents que nous diront si elle explique tous les faits du phénomène glaciaire.

A. Barthélemy. Guide du voyageur dans la Sénégambie française. Bordeaux (Bureaux de la *Gironde*), et Paris (A. Barbier, 182, boulevard Saint-Germain), 1884, in-12, 331 p. et carte, 5 francs.— Les *Guides* pour les pays d'Europe ne manquent pas. Même l'Algérie a été l'objet de publications de ce genre; mais ceux qui traitent de contrées non connues dans toutes leurs parties, et où les voyages ne se font pas dans les mêmes conditions que dans nos pays civilisés, sont fort rares. Il y a des guides pour la Nouvelle-Calédonie, et la collection Bædecker renferme un ouvrage semblable pour la Syrie et la Palestine. C'est un essai du même genre qu'a tenté le géographe bien connu qui a emprunté le pseudonyme de Barthélemy; tentative heureuse, car l'ouvrage, accueilli favorablement par la presse et le public, vient d'être couronné par la Société de géographie commerciale de Bordeaux.

En ce moment où toutes les puissances s'occupent de questions coloniales, où l'émigration tend à s'accroître, entraînant l'établissement de bateaux à vapeur, la construction de chemins de fer et de lignes télégraphiques, la publication de guides pour les colonies est une nécessité.

C'est par la plus ancienne possession française en Afrique qu'a voulu commencer M. Barthélemy. Son ouvrage renferme un itinéraire de Bordeaux à Dakar, un historique sommaire et une étude géographique courante, soit du Sénégal, soit du Cayor et des régions voisines, où toutes ces routes par terre et par eau sont indiquées. Mais l'auteur ne s'est point arrêté là; afin de rendre son guide plus pratique, il y a joint un vocabulaire français-ouoloff, ainsi que quelques phrases usuelles, une note sur l'hygiène des Européens au Sénégal, extraite de l'ouvrage de M. Bérenger-Féraud, médecin en chef de la marine. Enfin les cinquante dernières pages contiennent une foule de renseignements utiles au voya-

geur et qu'il devrait glaner dans beaucoup d'ouvrages différents : liste des autorités civiles, militaires et judiciaires, écoles, hôpitaux, douanes, lignes de navigation entre l'Europe et la Sénégambie, tarifs postaux, télégraphiques et des chemins de fer, etc. Nous y avons trouvé un horaire et un tarif des sections ouvertes du chemin de fer de Dakar à Saint-Louis.

Enfin l'ouvrage se termine par une carte en noir, claire et facile à consulter, mais qui n'indique pas le relief et laisse en blanc les parties peu connues ou celles dont il n'est pas fait mention dans le guide.

Tel qu'il est, ce livre rendra de grands services, et nous ne pouvons que conseiller fortement aux voyageurs, colons, soldats ou marins, de ne pas partir pour le Sénégal sans avoir dans leur malle le guide de M. Barthélemy.

Le Congo français, par *J.-L. Dutreuil de Rhins.* Paris (Dentu), 1885, in-8°, 64 p., avec carte et portraits de Brazza et de Makoko. — Le titre de cette brochure, et le fait qu'elle est due à l'un des partisans les plus zélés des expéditions confiées à Savorgnan de Brazza, expliquent le point de vue exclusif auquel elle est écrite, celui des intérêts français, des intérêts matériels surtout, que le système protectionniste seul, à en croire M. Dutreuil de Rhins, peut sauvegarder. D'après cela il est facile de comprendre que tout ce qui ne procède pas de la France, et ne tend pas à assurer aux intérêts français la prépondérance dans le bassin du Congo, ne peut trouver grâce aux yeux de l'auteur, qui ne voit dans Stanley qu'un aventurier doublé d'un mystificateur, dans ses agents que des pirates, dans l'œuvre des représentants de tous les États civilisés réunis à Berlin, et surtout dans la proclamation de la liberté commerciale pour tous, et de la libre navigation du Congo sous la surveillance d'une Commission internationale, qu'une comédie jouée au profit de l'Allemagne et de l'Angleterre. Aussi espère-t-il que, lorsque les décisions de Berlin seront soumises au Parlement français, celui-ci ne laissera pas porter atteinte aux intérêts et aux droits de la France sur le Congo ! Nous voulons croire que les représentants de la France, tout en s'efforçant de sauvegarder les intérêts français, sauront avoir égard à ceux des autres États civilisés et des indigènes. Le meilleur moyen d'assurer les intérêts de tous n'est-il pas l'établissement de la liberté pour tous, dans tous les domaines, comme le préparera l'œuvre de la Conférence de Berlin ?

ÉCHANGES

Sociétés de géographie.

Amsterdam.	Constantine.	Hambourg.	Lisbonne.	Nancy.	Rochefort.
Anvers.	Douai.	Iéna.	Lyon.	New-York.	Rome.
Berlin.	Francfort s/M.	Le Caire.	Madrid.	Oran.	Rouen.
Brême.	Greifswald.	Leipzig.	Marseille.	Paris.	Vienne.
Bruxelles.	Halle.	Lille.	Montpellier.		

Sociétés de géographie commerciale.

Berlin. Bordeaux. Paris. Porto. Saint-Gall. Le Havre.

Missions.

Journal des missions évangéliques (Paris).
Bulletin missionnaire (Lausanne).
Missions évangéliques au XIXme siècle (Neuchâtel).
Journal de l'Unité des Frères [moraves] (Peseux).
Missions catholiques (Lyon).
Missions d'Afrique (Alger).
Annales de la propagation de la foi (Lyon).
Missions-Blatt (Barmen).
Berliner Missions-Berichte (Berlin).
Heidenbote (Bâle).
Evangelisches Missions-Magazin (Bâle).
Calwer Missions-Blatt (Calw).
Allgemeine Missions-Zeitschrift (Gütersloh).
Glaubensbote (Bâle).
Africa (Londres).
La Nigrizia (Vérone).
Church missionary Intelligencer and Record (Londres).
Missionary Herald (Boston).
American Missionary (New-York).
Foreign Missionary (New-York).
Regions beyond (Londres).
Chronicle of the London Missionary Society (Londres).
Monthly Record of the Free Church of Scotland (Edimbourg).
Missions Field (Londres).
Church of Scotland home and foreign Missionary Record (Edimbourg).
Missionary Record of the united presbyterian Church (Edimbourg).
Central Africa (Londres).
Woman's foreign missionary Society (Philadelphie).

Divers.

Gazette géographique et Exploration (Paris).
Moniteur des Colonies (Paris).
Bulletin des Mines (Paris).
Bulletin de l'Association scientifique algérienne (Alger).
Bulletin du Comice agricole (Médéa).
Bulletin de l'Académie d'Hippone (Bone).
Bulletin de renseig. coloniaux (Paris).
Revue géographique internationale (Paris).
Le Mouvement géographique (Bruxelles).
Handels-Zeitung (Saint-Gall).
Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik (Vienne).
Mittheilungen der afrikanischen Gesellschaft in Deutschland (Berlin).
Oesterreichische Monatsschrift für den Orient (Vienne).
Zeitschrift für wissenschaftliche Geographie (Lahr).
Deutsche Kolonialzeitung (Francfort s/M).
Chamber of Commerce Journal (Londres).
African Times (Londres).
Antislavery Reporter (Londres).
Aborigine's Friend (Londres).
African Repository (Washington).
Observer (Monrovia).
Esploratore (Milan).
Cosmos (Turin).
Bollettino della Societa africana d'Italia (Naples).
Esplorazione (Naples).
Marina e Commercio, e Giornale delle colonie (Rome).
Africa oriental (Mozambique).
O Africano (Quilimane).
Jornal das colonias (Lisbonne).
As colonias portuguezas (Lisbonne).
Revista de Estudos Livres (Lisbonne).
Réveil du Maroc (Tanger).

AUTRES PUBLICATIONS CONSULTÉES

Tour du monde (Paris).
Revue de géographie (Paris).
Revue maritime et coloniale (Paris).
Indépendant (Constantine).
Moniteur de l'Algérie (Alger).
Dr A. Petermann's Mittheilungen (Gotha)
Proceedings of the royal geographical Society and monthly Record of geography (Londres).
Natal Mercury (Durban).
Cape Argus (Cape-Town).
West African Reporter (Sierra Léone)

Etc., etc.

SOMMAIRE

OUVRAGES REÇUS :

Les Arabes dans l'Afrique centrale, par Adolphe Burdo. Paris (Dentu), 1885, in-8°, 48 p.

Le Congo français, par J.-L. Dutreuil de Rhins. Paris (Dentu), 1885, in-8°, 64 p. avec carte et portraits de Brazza et de Makoko.

Genève. — Imprimerie Charles Schuchardt.

GENÈVE
H. GEORG, LIBRAIRE-ÉDITEUR
MÊME MAISON A BALE ET A LYON

L'AFRIQUE

EXPLORÉE ET CIVILISÉE

JOURNAL MENSUEL

DIRIGÉ PAR

M. Gustave MOYNIER

Membre de la Commission internationale de Bruxelles pour l'exploration et la civilisation de l'Afrique centrale; membre correspondant de l'Académie d'Hippone, et des Sociétés de géographie de Marseille, de Nancy, de Loanda et de Porto.

RÉDIGÉ PAR

M. Charles FAURE

Secrétaire-Bibliothécaire de la Société de géographie de Genève, membre correspondant des Sociétés de géographie de Lisbonne, de Loanda, de Porto, de Saint-Gall et de Berne.

L'Afrique paraît le premier lundi de chaque mois, par livraisons in-8° d'au moins 20 pages chacune; le texte est accompagné de cartes, chaque fois que cela paraît nécessaire.

Le prix de l'abonnement annuel, **payable d'avance,** est de **10 francs,** port compris, pour tous les pays de l'Union postale (première zone); pour les autres, 11 fr. 50.

Tout ouvrage nouveau relatif à l'Afrique, dont il est envoyé deux exemplaires à la Direction, **a droit à un compte rendu.**

Adresser tout ce qui concerne la **rédaction** à **M. Gustave Moynier, 8, rue de l'Athénée, à Genève (Suisse).**

S'adresser pour les abonnements à l'éditeur, M. H. Georg, à Genève ou à Bâle.

On s'abonne aussi :
Dans tous les bureaux de poste de la Suisse.
Chez MM. Ch. DELAGRAVE, libraire, 15, rue Soufflot, à Paris.
MUQUARDT, libraire de la Cour, 45, rue de la Régence, à Bruxelles.
DUMOLARD frères, libraires, Corso Vittorio Emmanuele, 21, à Milan.
F,-A. BROCKHAUS, libraire, Querstr., 29, à Leipzig.
L. FRIEDERICHSEN et Cie, libraires, Admiralitätsstr, 3/4, à Hambourg
Wilhelm FRICK, libraire de la Cour, Graben 27, Vienne (Autriche).
TRUBNER et Cie, libraires, Ludgate Hill, 57/59, à Londres E. C.
Et chez les principaux libraires de tous les pays.

AVIS. — *Nous mettons à la disposition de nos nouveaux abonnés, au prix de 12 fr. chacun, un certain nombre d'exemplaires complets de la IIme, de la IVme et de la Vme année. La Ire et la IIIme sont épuisées.*

BULLETIN MENSUEL (*6 avril 1885.*)[1]

La commission internationale des délégués de France, d'Angleterre, d'Espagne, d'Autriche, d'Italie, d'Allemagne, de Hollande, de Russie et de Turquie, chargée d'étudier la question de la navigation du **canal de Suez**, a déterminé les phases successives d'un programme complet et définitif pour l'élargissement et l'approfondissement du canal d'une mer à l'autre. Une des conséquences de cette entente entre les grandes puissances maritimes sera la neutralisation du canal. Une conférence qui a pour mission de régler ce qui se rapporte à la libre navigation du canal s'est réunie le 30 mars à Paris. Toutefois ses travaux n'auront qu'un caractère préparatoire, et les puissances auront ensuite à décider si elles doivent en consacrer le résultat dans un acte définitif. La convention pour le règlement de la question financière égyptienne contient un article qui proclame en principe la liberté du canal en tous temps. Mais le règlement pour l'application de ce principe devra être ultérieurement élaboré par les puissances.

Nos lecteurs se rappellent que Mgr Sogaro, vicaire apostolique de l'Afrique centrale, avait envoyé à Dongola le P. Vicentini qui, à son tour, dépêcha un messager arabe au **Mahdi,** pour chercher à obtenir de lui la libération des **missionnaires** du Djebel-Nouba et d'El-Obeïd, qu'il retient prisonniers depuis la conquête du Darfour et du Kordofan. Après deux mois de cruelle incertitude, le P. Vicentini est revenu au Caire ; le messager a rapporté à Dongola une lettre d'une des sœurs prisonnières, datée du 3 février, d'Omdurman, vis-à-vis de Khartoum. D'après cette lettre les missionnaires ont à endurer de grandes souffrances, et cependant ils conseillent de ne pas insister à demander leur délivrance au Mahdi, cette demande pouvant entraîner des conséquences encore plus fâcheuses pour eux.

L'*Antislavery Reporter* a publié une description de **la traite à Dongola**, due à la plume de M. Cameron, correspondant du *Standard*, tué dans un des engagements avec les partisans du Mahdi. « Dongola, » disait-il, « est un nid d'esclaves ; la traite se fait sous nos yeux. Vingt-cinq esclaves ont été envoyés tout récemment à Wadi-Halfa, pour être ven-

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

dus aux officiers et aux soldats égyptiens qui s'y trouvent. Dans un des engagements du mudir de Dongola avec les troupes du Mahdi, il a pris à celles-ci plus de trente nègres, dont le bonheur fut extrême en voyant qu'au lieu de les vendre comme esclaves, selon l'usage habituel, on faisait d'eux des soldats. J'ai cherché à engager deux Arabes à m'accompagner comme domestiques dans ma marche vers Khartoum, mais ils firent quantité d'objections à aller au delà de Merawi, même protégés par l'armée anglaise. Deux nègres à la taille imposante s'offrirent, mais j'appris plus tard qu'ils désiraient se rendre vers le sud pour une expédition en vue d'acheter des esclaves. Tout travail ici est fait par des esclaves ; la ville fourmille littéralement de jeunes filles nègres du Soudan qui, naturellement, sont peu à peu dirigées sur la basse Égypte et remplacées par d'autres fraîchement arrivées de l'intérieur. Il ne suffirait pas d'interdire de nouveau la traite sur le haut-Nil pour mettre fin au trafic, qui ne cessera entièrement que si l'esclavage luimême était entièrement aboli dans les pays musulmans des bords de la Méditerranée. »

D'après une lettre d'**Obock** au *Temps*, l'administration ayant, pour dégrever le budget des dépenses que nécessite l'occupation de cette colonie, frappé d'un droit de neuf francs chaque boutre qui mouillait sur rade, il n'en vient plus un seul à Obock depuis que cette taxe existe. Auparavant on venait y apporter des nacres, des peaux, des bestiaux, qui font défaut dans le pays, et que l'on était obligé de faire venir à grands frais d'Aden, de Zeïlah et de Berbera ; actuellement il n'en vient plus, et les négociants arabes et somalis ont déclaré qu'ils ne viendront plus à Obock tant que cette taxe subsistera. Le commerce qui s'était peu à peu établi avec les Arabes et les indigènes a complètement cessé. En outre le territoire d'Obock a été dévasté par des pluies torrentielles qui y ont causé une véritable inondation. Les eaux descendant des hauteurs ont formé des torrents considérables. Le pied de la falaise où les indigènes avaient commencé à établir quelques habitations a été envahi par la mer ; les constructions que le gouvernement faisait élever ont été à moitié détruites et les jardins anéantis.

C'est à Obock qu'est redescendu des plateaux du **Choa**, **M. R.-A. Brémond** qui, dans son second voyage, s'était proposé de trouver une route plus facile que celle de Zeïlah, la voie ordinaire de la côte au plateau abyssin, qu'il avait suivie dans sa première expédition. Revenu à Marseille, il a rendu compte de son exploration à la Société de géographie de cette ville. Nous extrayons du *Sémaphore* ce qui nous paraît le

plus important pour nos lecteurs. Il avait avec lui un docteur en médecine, M. Hamon, un ingénieur des mines, M. Aubry, un officier de cavalerie, chargé des travaux cartographiques, M. Hénon, dont le frère servait de secrétaire à l'expédition. Il pouvait compter sur le concours de personnages puissants dans cette région, le fils d'Abou-Bekre, pacha de Zeïlah, Abd-el-Rhaman, parent et homme de confiance du sultan d'Aoussa, Mohamed-Anfali, et surtout ce dernier qui désire obtenir le protectorat de la France contre l'invasion égyptienne. Parti d'Obock avec sa caravane, il passa par Tadjoura et Sagallo [1], et, à travers une série de mamelons qui s'étendent sur une longueur de 20 kilom., il gagna les rives du lac Assal, dont les berges sont formées de couches de sel assez solides pour supporter le poids d'un chameau [2]. Les Arabes le nomment par plaisanterie le « lac de miel. » Le 1er juillet 1883, la caravane traversa en radeau l'Haouasch, considérablement grossi par les pluies des hauts plateaux. Cette rivière qui naît au S.-O. des Alpes du Choa, dans le district de Finfini, à peu de distance du Nil bleu, contourne les terrasses de l'Abyssinie qu'elle suit dans la direction du sud au nord. Elle ne coule pas comme les autres cours d'eau du plateau abyssin, dans des gorges profondes, mais à pleins bords. A l'époque de l'étiage, elle a 50 mètres de largeur et plus d'un mètre de profondeur. Au moment des crues causées par les pluies qui tombent sur le haut plateau, son niveau s'élève de 12, 14 et même 18 mètres. Elle coule dans la direction de Tadjoura, et va se perdre non loin de ce golfe, mais sans atteindre la mer, dans le Bada ou lac d'Aoussa. M. Brémond la croit navigable pour des bateaux à vapeur et estime que ce serait la voie de communication la plus facile du Choa à la côte.

Après 35 jours de marche, l'expédition atteignit Farré le 3 juillet; le 7 elle était à Ankober, que le roi Ménélik venait de quitter, pour se rendre à Antoto, sa résidence d'été. Il invita les voyageurs à venir auprès de lui et leur fit un très bon accueil. Après cela le Choa fut exploré dans diverses directions. M. Brémond ne put pas aller au Kaffa, comme il l'aurait désiré; toutefois il fit une excursion dans la région

[1] Voyez la carte, IVme année, p. 328.

[2] Le lac Assal est encaissé dans une espèce d'entonnoir, où il faut descendre par des sentiers qui offrent quelques difficultés. On suit alors les berges du lac sur une longueur de 20 kilomètres. On peut même raccourcir la route de moitié en traversant le lac dans un endroit où la couche de sel est assez épaisse pour supporter le poids d'un chameau chargé.

qui s'étend au sud vers le pays des Masaï. Ce haut plateau est arrosé par un cours d'eau, le Ghybé, qui, après avoir contourné le pays des Arousis-Gallas, va grossir le Djouba, tributaire de l'Océan Indien. Il serait facile, croit M. Brémond, à un explorateur venant du Choa, de descendre ce fleuve sans trop de danger. Son opinion se fonde sur l'accueil qu'il a reçu des indigènes, la plupart soumis à Ménélik. Le 3 janvier 1884, il était de retour à Antoto, où le roi revint bientôt, avec un butin considérable fait dans une expédition contre les Arousis-Gallas. Il organisa sa caravane pour revenir à Obock, où il rapporta 400 défenses d'éléphants, 60 cornes de musc et 300 lingots d'or de 10 kilos. Le retour se fit par la vallée de l'Haouasch, dont M. Brémond put déterminer le cours.

C'est d'Obock encore qu'un correspondant du *Temps* a cherché et trouvé une route praticable pour pénétrer au **Harrar**, sans passer par Zeïlah, aujourd'hui occupé par les Anglais. Traversant le territoire des possessions françaises de Tadjoura et de Sagallo, il s'est rendu, lui aussi, au lac Assal, d'où, laissant au N.-E. les monts Godah, il marcha directement sur Gobab, capitale du sultan Mohamed Loeïta, allié de la France. De Gobab, la route se dirige vers le sud jusqu'à Sarman, frontière des Danakils et des Issas-Somalis, souvent en guerre avec leurs voisins. A cette station il faut changer de guides et de chameaux pour prendre ceux des Somalis. L'usage du pays est que chaque tribu fournisse les chameaux pour le transport des marchandises sur son territoire, mais à toutes les stations où ce changement doit avoir lieu, le service est organisé de façon que les caravanes n'ont jamais à attendre longtemps avant de pouvoir se remettre en route.

De Sarman on gagne Las-Werdick, point d'intersection des routes du Harrar et de l'Abyssinie. Cette voie nouvelle, qui n'est pas plus longue que celle de Zeïlah à Harrar, offre au commerce français l'avantage de se trouver en grande partie sur le territoire de Mohamed Loeïta, ce qui est un gage de sécurité. Le même correspondant ajoute que l'évacuation complète de Harrar par les troupes égyptiennes, devait, d'après les ordres de l'Angleterre, être terminée à la fin de février ; le nombre des évacuants ne se montait pas à moins de 18,000 personnes, y compris les femmes et les enfants. Le major Hunter gouverne le pays comme délégué de l'Égypte ; après avoir fait occuper la côte par des troupes anglaises, et nommé des agents consulaires à Berbera et Zeïlah, il a délégué un résident à Harrar, mis ses fonctionnaires dans toutes les branches de l'administration ; enfin il a supprimé la poste pour Zeïlah

et le Harrar, sous prétexte qu'il envoie un courrier spécial au résident, le major Heath, et que les négociants européens n'ont qu'à faire comme lui, envoyer des courriers spéciaux, s'ils veulent correspondre avec l'Europe. Au reste l'occupation de la côte par les Anglais a déjà occasionné des troubles ; certaines tribus somalis, celles des Issas-Mousas et des Alal-Ahmed, voisines de la région de Berbera, se sont fait remarquer par une attitude agressive qui n'a pu être vaincue que par de grandes largesses. A Zeïlah, où a été placée une garnison d'une centaine de cipayes, une caravane ayant été attaquée aux portes de la ville, le capitaine King, qui en est le gouverneur, ne put obtenir des agents de police somalis qu'ils allassent saisir les agresseurs pour les lui amener ; il voulut les désarmer et se servit pour cela des cipayes indiens, mais les Somalis soutenus par la population tinrent tête à ceux-ci qui durent se retirer. D'après une dépêche d'Aden, l'autorité britannique, d'accord avec le gouvernement égyptien, laisserait le pouvoir à l'émir Abdalla-Mohamed, fils de l'ancien émir du Harrar. Mais il est à craindre que les partisans d'Ali-Aboubaker, père de l'émir Mohamed-Abdou-Cheikhou, ne saisissent cette occasion de fomenter une révolte, comme ils l'ont fait une première fois il y a peu de temps.

Une lettre du Dr **Paulitschke,** exprime des craintes analogues au sujet de Harrar, où il est arrivé, avec le Dr **v. Hardegger,** le 15 février. Non seulement la ville, mais tous les territoires gallas qui, au point de vue commercial, dépendent de la côte sud du golfe d'Aden, passent par une crise des plus graves, suite de l'évacuation de Harrar et de ses dépendances par les troupes égyptiennes. L'autorité anglaise qui veut rendre le pouvoir à Abdalla-Mohamed a cherché à organiser une milice de fantassins et de cavaliers du Harrar, et fait construire un fort dans la partie la plus élevée de la ville. Mais cela suffira-t-il pour résister aux attaques des Gallas contre la capitale de leurs anciens oppresseurs ? Il faudrait à Harrar une force de quelques centaines de soldats aguerris ; ceux que cherche à former le lieutenant Peyton, vice-consul anglais, sont trop faibles pour pouvoir maintenir l'ordre dans la ville. Aussi les négociants européens, qui ne peuvent pas liquider à bref délai leurs affaires, ont-ils adressé une protestation à leurs consuls respectifs à Aden, pour rendre le gouvernement du khédive responsable des pertes matérielles qui pourront résulter pour eux de l'évacuation ; ils ont en outre demandé des garanties pour leur sécurité. Les routes des caravanes de Harrar à Ankober et à Zeïlah sont fermées, ce qui a fait perdre à la ville toute son importance commerciale. Le voyage de

MM. Paulitschke et v. Hardegger de la côte à Harrar a d'ailleurs très bien réussi. A Chaldessa, point de rencontre des caravanes du Choa, du Kaffa et de l'Ogaden, l'émir des Issas-Somalis vint à leur campement pour s'informer du but de leur expédition. Une telle entreprise, en ces temps pleins de périls, lui paraissait suspecte. Les voyageurs venaient-ils pour prendre possession du pays des Issas au nom de l'Autriche-Hongrie ? Étaient-ils des rivaux des Anglais ? Il voulait être renseigné exactement. Sur leurs explications, il leur accorda le passage, après leur avoir fait présent d'un bœuf et de trois moutons. Quittant Chaldessa les voyageurs entrèrent sur le territoire des Nollé-Gallas qui ne leur suscitèrent aucun obstacle. Le Dr Paulitschke a relevé avec soin tout l'itinéraire jusqu'à Harrar. De cette station il comptait faire, avec le Dr v. Hardegger, deux excursions, l'une, au sud dans le pays des Oumbéni-Gallas, la seconde, chez les Ittou-Gallas et jusqu'à l'Haouasch.

La **Société allemande de colonisation** avait envoyé, l'année dernière, une expédition dans l'Afrique orientale, avec mission d'y acquérir du terrain pour y fonder des colonies. A la tête de l'expédition se trouvait M. le Dr Karl Peters, secondé par deux officiers, MM. Jühlke et Pfeil. Partis de Zanzibar le 10 novembre, ces messieurs ont conclu, au nom de la susdite société, une douzaine de traités, avec dix sultans indépendants, qui leur ont cédé à perpétuité et avec tous les droits de propriété et de souveraineté, le territoire de l'**Ou-Sigoua** (à l'exception des points de la côte appartenant au sultan de Zanzibar) et ceux du **Ngourou,** de l'**Ou-Sagara** et de l'**Ou-Kami,** soit une superficie de 137 500 kilom. carrés[1]. Ces traités ont été soumis au gouvernement de l'empire allemand, qui en a reconnu la validité, et a placé les territoires sous sa protection. Après cela le comité de la Société de colonisation a fondé une Société allemande de l'Afrique orientale, pour faire exploiter et administrer cette nouvelle acquisition, et M. Jühlke en a été nommé l'administrateur, sous la direction du consul général allemand à Zanzibar, M. le Dr Gerhard Rohlfs. Les territoires ainsi placés sous le protectorat de l'Allemagne sont traversés par les routes des caravanes qui vont de Zanzibar au Tanganyika et au Victoria Nyanza. Ils sont décrits par Burton, Stanley, Cameron comme étant des plus beaux, des plus fertiles, et très salubres dans leurs parties supérieures. La station française de Condoa établie par le capitaine Bloyet, et celle des missions anglaises de Mpouapoua s'y trouvent comprises.

[1] Voy. la carte p. 140.

La Société de géographie de Marseille a eu l'honneur de recevoir la première M. **Victor Giraud,** au retour de son exploration dans l'Afrique centrale ; nous en avons déjà indiqué les principales péripéties[1] ; aussi n'emprunterons-nous au *Bulletin* de la Société de Marseille que les renseignements nouveaux qu'il contient sur les pays parcourus par M. Giraud. De Dar-es-Salam, son point de départ pour l'intérieur, il traversa l'Ou-Héhé, plateau abondamment arrosé, fertile et riche en bétail, assez semblable à l'Ou-Gogo, situé plus au nord et bien connu par les descriptions qu'en ont faites les voyageurs ; mais l'Ou-Héhé a sur ce dernier pays, dit M. Giraud, l'avantage d'être sous la domination d'un chef unique, tandis que l'Ou-Gogo subit le joug d'une multitude de potentats qui exigent tous des droits de passage. Mieux que tout autre district de l'Afrique orientale, l'Ou-Héhé pourrait offrir un sol convenable à la colonisation. Dans sa marche vers le lac Nyassa, M. Giraud rencontra, entre l'Ou-Sango et l'Ou-Béna, des populations de mœurs douces et pacifiques ; puis il atteignit le Kondé, plateau situé au milieu d'un hémicycle de montagnes au nord du lac, vers lequel il descend en pente douce. Le voyageur put y goûter, pendant un mois et demi, un véritable repos au milieu de populations tranquilles, et attendre la fin de la période des pluies, pour gagner avec la saison sèche les rives du Bangouéolo. Il s'engagea alors dans le Lobemba qui, sous la domination d'un chef unique, occupe toute la région située entre les lacs Tanganyika, Nyassa, Moëro et Bangouéolo. C'est là que s'ouvre la vallée du Tchambézy, qui prend sa source au sud du Tanganyika et va se perdre dans les marécages du Bangouéolo. Le chef Kétimbourou se montra d'une générosité rare chez les nègres. Il combla de présents l'explorateur, sans vouloir presque rien recevoir en échange. Laissant une partie de sa caravane dans le Lobemba, M. Giraud en envoya une autre partie dans la direction du lac Moëro, à Cazembé ; lui-même voulait, avec huit hommes seulement, se rendre au Bangouéolo, y lancer le canot d'acier, qu'il avait transporté à grand'peine par sections jusque dans ces parages, faire l'exploration du lac, et en sortir, comme il le croyait, vers le nord par la Louapoula, dans la direction de Cazembé et du lac Moëro.

Il lui fut difficile de s'approcher du Bangouéolo ; des marais s'étendant sur une zone de 40 à 50 kilom. séparaient la terre ferme du lac proprement dit, et il dut patauger pendant des mois entiers dans une forêt inextricable de joncs. Il faillit périr de faim, avec ses gens, dans

[1] Voy. Vme année, p. 105.

cette plaine qui n'est ni eau ni terre et où la chasse est des plus difficiles. Enfin, le 18 juillet 1883, il atteignit le lac et put circuler avec son canot au milieu des îles assez considérables qui émergent de son bassin. Dans cette navigation il constata que la Louapoula que Livingstone fait sortir au N.-O. du lac en sort au S.-O. Dès lors, au lieu de pouvoir rejoindre sa caravane en cinq jours, comme il l'avait espéré, il eut à parcourir une route cinq fois plus longue, au travers de tribus hostiles qui, à coups de flèches et de fusils, le harcelèrent incessamment. Pendant trois jours il navigua sur la Louapoula, qui d'abord serpente au milieu de marais, et bientôt se fraie un passage entre deux berges assez élevées. Après avoir franchi quelques rapides, M. Giraud arriva près de la cataracte de Mombotanta, qui coupe le fleuve. Les rives étaient garnies d'une véritable armée d'indigènes entre les mains desquels il dut se constituer prisonnier en leur abandonnant son canot. Conduit chez Méré-Méré qui réside à dix journées de marche au nord, il y resta en captivité deux mois et demi, au bout desquels il parvint à s'échapper avec ses huit hommes, et en quinze jours il rejoignit le reste de la caravane à Cazembé. Le chef de cette localité avait rançonné les porteurs, s'était emparé de leurs fusils, et M. Giraud fut réduit à accepter ses conditions quelque dures qu'elles fussent. Après mille vicissitudes, il réussit de nouveau à s'enfuir avec sa poignée d'hommes et se lança vers le nord, dans la direction du lac Moëro, qu'il atteignit en six jours. « C'est, » dit-il, « sans contredit, le plus beau de tous les lacs de la région équatoriale ; il est flanqué de hautes montagnes : la chaîne du Roua, à l'ouest, et celle du Koma, à l'est. Toutes deux s'inclinent légèrement l'une vers l'autre, pour se rencontrer au nord du lac, où elles forment un défilé d'où sort le Louvoua qui va rejoindre le Loualaba près du lac Kamolondo. » En quittant les rives du lac Moëro, M. Giraud s'engagea dans la vallée du Kalongosi, et, après quinze jours de marche dans un pays accidenté, il atteignit le Tanganyika à Liendoué, station des missionnaires anglais, qui lui fournirent les moyens de faire parvenir tout son monde à Karéma. Nous ne reviendrons pas sur son séjour dans cette station, ni sur les obstacles qui l'empêchèrent de se ravitailler pour recommencer son expédition ; qu'il nous suffise, pour aujourd'hui, d'avoir attiré l'attention sur cette exploration, qui rectifie sur plusieurs points l'hydrographie de l'Afrique tropicale, et fera mieux connaître plusieurs districts à peu près ignorés jusqu'ici.

M. **Richards,** missionnaire américain établi à Mongoué, dans la baie d'**Inhambané,** a fait en automne de l'année dernière une expé-

dition au **Limpopo,** pour s'assurer de l'existence d'une population parlant le zoulou, qu'on lui avait dit habiter dans le bassin oriental de ce fleuve, avec Baleni pour ville principale. Il avait avec lui un aide zoulou, huit porteurs, un cheval et un chien. Le troisième jour, rapporte le *Missionary Herald* de Boston, les voyageurs arrivèrent chez les **Ama-Kua-Kua,** si souvent pillés par les gens d'Oumzila qu'ils n'osent plus cultiver de jardins ; les fruits d'ailleurs sont très abondants ; le vin de palmier aussi est répandu dans tout le pays. L'arbre qui le produit a d'ordinaire de $1^m,50$ à 2^m de haut, rarement il atteint 3^m. La végétation n'en est pas riche, excèpté au sommet de l'arbre où apparaissent les feuilles. On les coupe toutes, et l'on obtient de chaque arbre, tous les jours, une pinte d'un suc délicieux, mais très enivrant lorsqu'on l'a laissé reposer quelques heures. Aussi rencontre-t-on de tous côtés des indigènes ivres, hommes, femmes, même de petits enfants. Il en résulte qu'ils sont grossiers, souvent pillards, amateurs de querelles et de combats dans lesquels le sang coule d'ordinaire. Les traces des traitements que leur fait subir Oumzila se voient partout, dans le grand nombre de kraals déserts ; à peine un tiers des kraals rencontrés par l'expédition étaient habités, et, à l'ouest du pays des Ama-Kua-Kua, un espace de 100 kilom. de large, sur une longueur encore plus grande, ne comptait que des kraals abandonnés. Cette zone ravagée par Oumzila s'étend jusqu'au pays des **Ama-Gouaza,** que M. Richards atteignit le neuvième jour après son départ d'Inhambané. La tsétsé y abonde ; cependant le cheval et le chien de l'expédition supportèrent ses attaques.

Les Ama-Gouaza sont sujets d'Oumzila ; le nom de leur chef, ainsi que celui de la ville qu'il habite est Ama-Gounyana. Là les voyageurs entendirent parler de Baleni comme étant sur le Limpopo, à trois jours de distance du point où M. Richards atteignit le fleuve. N'ayant pas les provisions nécessaires pour prolonger son expédition, il dut revenir à Inhambané à travers le grand bois de Ma-Kua-Kua. Les arbres n'en sont ni bien gros ni bien hauts ; ils ne sont pas très serrés non plus et ressemblent plus à un verger qu'à une forêt. Tous ils sont revêtus d'une mousse grise semblable à celle que l'on trouve dans la Floride. Tous les troncs, vivants ou morts, sont enveloppés d'une extrémité à l'autre de cette mousse gris-vert, qui leur donne un aspect fantastique. Les oiseaux au beau plumage y abondent, ainsi que les hérons, les perdrix et les poules de Guinée. A chaque instant les antilopes se lèvent à l'approche des voyageurs, s'enfuient comme un trait à une vingtaine de mètres, s'arrêtent, regardent autour d'elles pour voir quelle était la cause de leur

effroi, puis se sauvent précipitamment. Au bout de trois jours de marche à travers ce bois marécageux, les voyageurs atteignirent la ligne de faîte entre le bassin du Limpopo et celui de l'Océan, à 90 kilom. de la mer, et à 120 kilom. du fleuve. La population de cette région est nombreuse, douce, industrieuse, et proprement vêtue. Les soldats d'Oumzila ne la pillent jamais, aussi a-t-elle de grands jardins fertiles, des chèvres et des moutons en grand nombre ; en maints endroits l'on élève des bestiaux.

Quant à l'ethnographie de la contrée explorée par M. Richards, les indigènes de la province d'Inhambané, de la côte jusqu'à une cinquantaine de kilomètres à l'intérieur, sont des Ama-Tonga ; leurs kraals sont grands, leurs jardins bien cultivés ; ils ont quelque idée du commerce, et ont un caractère content. Au delà de ceux-ci et sur une étendue de 150 kilom. environ, habitent les Ama-Kua-Kua, qui, pour le physique et pour la langue, ressemblent plus aux Zoulous qu'aux Tongas ; au moyen du vocabulaire zoulou, il est facile de se faire comprendre d'eux. Enfin les Ama-Gouaza sont répandus, des rives du Zambèze au nord, à celles du Limpopo au sud, et des possessions portugaises à l'est, au pays des Ma-Tébélé à l'Ouest. Le capitaine Hore en a rencontré sur le Chiré. Baleni, sur la rive occidentale du Limpopo, a été pendant quelque temps la résidence d'**Oumzila**; c'est encore là que la plus grande partie de ses bestiaux sont élevés ; il n'a près de son kraal que ceux dont il a besoin pour son usage quotidien. L'ivoire, autrefois très abondant, a presque disparu. Défense est faite sous peine de mort de chasser les quelques éléphants qui restent encore. Quand un animal meurt, l'ivoire doit en être livré à Oumzila ; c'est à lui également que reviennent toutes les peaux de quelque bête que ce soit ; ce sont ses impôts. Beaucoup de ces indigènes sont de purs Zoulous ; cependant ils ne parlent ni le vrai zoulou, ni le tonga. M. Richards croit que primitivement toutes ces tribus parlaient un dialecte parent du tonga, que les Zoulous les subjuguèrent, puis, avec le temps se mêlèrent avec eux. Les Zoulous étant inférieurs en nombre, les générations suivantes s'accoutumèrent davantage au dialecte tonga, et la génération actuelle sait aussi peu le zoulou, que la seconde génération des émigrés allemands aux États-Unis, la langue de ses ancêtres.

Le Dr **Schulz** qui était parti de D'Urban, le 1er mars de l'année dernière, pour une exploration à l'intérieur, est revenu à la côte, où il a donné aux journaux de Natal, le *Natal Mercury* et le *Natal Mercantile Advertiser*, des détails sur son expédition au **Chobé** et au **Coubango**.

Le manque de place ne nous permet pas de les reproduire tous, nous nous bornerons à résumer ce qui se rapporte à la partie la moins connue du pays qu'il a parcouru. Il avait pris avec lui un ingénieur civil, M. Hammar, deux domestiques européens et un certain nombre de natifs. A Schoshong, où Khamé les reçut très cordialement, ils engagèrent un interprète et se dirigèrent au N.-N.-O. à travers le désert de Kalahari. A Pandamatenka, ils prirent des porteurs et des guides pour les contrées de l'ouest dans lesquelles ils allaient entrer; mais ceux-ci leur causèrent beaucoup d'ennuis, par la peur constante qu'ils avaient d'être poursuivis par les Ma-Tébélé, et ils finirent par déserter. Un chasseur boer offrit de conduire les voyageurs à Matambanyé sur le Chobé, à 800 kilom. de son confluent avec le Zambèze (voy. la carte IIIe année, p. 64). Le Dr Schulz et son compagnon purent tuer assez de gibier pour nourrir les domestiques indigènes, le pays abondant en fauves de toute espèce, sauf en éléphants que les chasseurs ont refoulés vers l'intérieur. Dans son cours inférieur le Chobé forme une série de lacs, remplis de roseaux et fourmillant de crocodiles dont les voyageurs tuèrent un grand nombre. Le 18 juillet ils atteignirent Lynianti, où ils trouvèrent encore intacts les wagons et les objets qui avaient appartenu à la station missionnaire fondée par Price et Livingstone. Les membres de la mission étaient morts de la fièvre, et les chefs indigènes, retenus par une crainte superstitieuse, n'avaient pas osé toucher aux objets susmentionnés. De Lynianti, ils atteignirent en cinq jours une petite rivière venant du sud, la Liana, d'où ils se rendirent à Matambanyé, la ville principale du Chobé, dont Serpa Pinto et Selous n'avaient exploré que la partie inférieure. Le chef Matambanyé les dissuada de remonter la rivière, les tribus de ses rives étant très hostiles, et leur conseilla de se diriger vers le Coubango qui coule à 240 kilom. au sud du Chobé. Ils résolurent d'explorer le Coubango et de le remonter si possible jusqu'à ses sources. Commençant par suivre la Liana en en faisant le relevé, ils la quittèrent ensuite pour se porter vers l'ouest, à travers un pays sablonneux, sans gibier et pauvre en eau. Enfin ils atteignirent le Coubango, en un endroit où il a 400^{m} de large, 8^{m} de profondeur, et une vitesse de 35 à 40 kilom. à l'heure. Le 1er septembre ils arrivaient à la résidence du roi Oundalé; ils lui envoyèrent un présent que le chef leur retourna aussitôt en leur faisant dire que ce n'était pas assez pour un grand roi comme lui, que cela ne valait pas l'eau qu'ils avaient bue de sa rivière. Ce chef vit dans une île au milieu du courant rapide du Coubango; les gens de sa tribu s'appellent les Mombo-Kouchou; ce sont d'habiles

canotiers. Le roi fit visite aux voyageurs dans leur camp, examina tout ce qu'ils avaient, et exigea qu'ils lui donnassent à peu près tout ce qu'ils possédaient, jusqu'à leurs couvertures. Un trafiquant portugais venu de la côte occidentale, qu'ils rencontrèrent chez Oundalé, leur dit qu'il était très facile de remonter le Coubango jusqu'à ses sources, et de gagner de là l'Atlantique; il offrit de les accompagner. Les serviteurs du Dr Schulz refusant de traverser la rivière par peur des indigènes dont l'attitude était hostile, il s'élança dans un canot et fut immédiatement suivi par un jeune garçon qu'il avait amené de Natal et qui s'écria: « Si mon maître doit être noyé, je veux être noyé avec lui. » Ils traversèrent heureusement, et bientôt le reste de la caravane les suivit. Sur la rive méridionale du Coubango, ils rencontrèrent bientôt deux chasseurs tauwana, du pays des Ba-Mangwato de l'ouest, qui les détournèrent de l'idée de suivre le trafiquant portugais vers l'Atlantique, et leur offrirent de les conduire au lac Ngami. Le Dr Schulz accepta cette offre, et toute l'expédition reprit la direction du S.-E.

Dans son cours inférieur, le Coubango, comme le Chobé, s'élargit et forme des marécages qui, en certains endroits, ont 50 kilomètres de large, et couvrent le pays d'une nappe d'eau d'où émergent des îles, et dont l'évaporation remplit l'air de miasmes pestilentiels. Les îles du Coubango, sont habitées en partie par les Mambokotyuzé, qui élèvent des chèvres mais pas de grand bétail, et en partie par les tribus du Kalahari, sous le chef Moremi, frère de Khamé. Tout ce pays était autrefois infesté par la tsétsé, et alors on n'y voyait point de bestiaux; mais à mesure que la mouche disparaît, on rencontre du gros bétail en certains endroits. Les huttes sont misérables, et annoncent une race inférieure aux Zoulous. Elles sont circulaires, construites en boue, avec un toit d'herbe ou de chaume. Les armes primitives des natifs étaient l'arc, les flèches et l'assagaie barbelée. Maintenant ils ont toutes sortes de fusils, depuis le vieux fusil à pierre jusqu'au fusil à répétition. Les voyageurs étaient encore à neuf jours du lac Ngami, lorsqu'ils furent faits prisonniers, sous prétexte qu'ils étaient des espions ma-tébélé. Lorsqu'ils arrivèrent à la ville de Moremi, à l'est du lac, sur la rive nord de la Zouga, on ne leur permit pas d'y entrer; il durent rester sous un arbre, sans pouvoir sortir de son ombre sous des peines sévères. Peu auparavant les Ma-Tébélé avaient fait une incursion sur le territoire de Moremi pour lui enlever du bétail. Moremi avait réussi à leur échapper en se réfugiant dans une île, et après avoir mis à l'abri la plus grande partie de ses troupeaux. Désappointés, les Ma-Tébélé avaient

ravagé le pays et s'étaient retirés, mais en menaçant de revenir. De là les soupçons éveillés par l'expédition du Dr Schulz, qui n'échappa à l'extermination, que grâce au témoignage d'une petite fille qu'il avait soignée à son passage à Schoshong, et à l'intervention d'un négociant blanc, M. John Trembone, Suédois, et de deux Hottentots qui purent affirmer avoir vu les voyageurs dans cette ville. Les tribus soumises à l'autorité de Moremi sont diverses. Celles qui demeurent près du lac Ngami s'appellent les Tauwana, et la classe dominante parmi eux paraît descendre d'émigrants bé-chuana, venus de Schoshong, dans les dix premières années de ce siècle. A l'exception de quelques chrétiens natifs, ils sont tous polygames; les bords du lac sont encore le centre d'un grand commerce d'ivoire et de plumes d'autruche; mais cette ressource fera bientôt défaut. Sur le Coubango, les explorateurs ont trouvé une tribu qui se distingue par son goût pour la pêche, c'est celle des Ma-Kouba, très habiles en outre à conduire les pirogues et ayant horreur de répandre le sang humain. Ayant réussi à convaincre Moremi de leur innocence, les voyageurs obtinrent de pouvoir redescendre la Zouga, et de retraverser le Kalahari dans la direction de Schoshong, où Khamé fut très content d'apprendre tout ce qu'ils avaient fait et vu depuis qu'il les avait laissés partir. Le Dr Schulz a dû revenir en Allemagne rendre compte de son expédition à la Société de géographie de Berlin, qui sans doute en publiera la carte et les résultats scientifiques. Nous aurons soin de les communiquer à nos lecteurs. Notons seulement encore ce que le Dr Schulz a rapporté des mesures prises par Khamé contre l'usage des spiritueux dans ses États. Tout trafiquant blanc vendant des liqueurs est puni d'une amende de 100 liv. sterl.; et tout indigène qui fabrique de la bière cafre est expulsé du pays.

Il s'est fondé à Manchester, sous le nom de «West African Trading Company (Limited)» une **Société commerciale pour l'exploitation de l'Afrique occidentale.** Elle a déjà acquis des factoreries à Freetown et sur la rivière Bramiah dans la colonie de Sierra-Leone, et se propose d'en fonder d'autres au Niger, à la Baie de Benin, à la rivière de Brass et au Congo, ainsi que de développer le trafic sur ces cours d'eau au moyen de vapeurs rapides. Le commerce actuel de l'Angleterre avec les principaux ports de l'Afrique occidentale s'élève déjà à 5,000,000 de liv. st par an; il emploie 45 vapeurs et 80 voiliers.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

M. Teisserenc de Bort, secrétaire général de la Société météorologique de France, a été chargé de continuer, dans le Sahara algérien et tunisien, les travaux qu'il y a commencés en 1883.

Le ministère de l'instruction publique de France a confié à MM. Salomon Reinach et Cagnat une mission archéologique en Tunisie.

Une Société s'est fondée à Tunis, sous le nom de Société carthaginoise ; elle a pour but l'étude historique et géographique de la Tunisie, ainsi que la description et la conservation de ses monuments antiques.

Le Dr Schweinfurth est rentré au Caire, d'une exploration qu'il a faite dans la partie est du désert égyptien, entre le Nil et la mer Rouge, pour en déterminer la formation géologique et en dresser une carte. Il a visité entre autres le mont Claudiarius (Djebel Fatereh), où se trouvent des carrières de granit qui datent des empereurs Trajan et Adrien.

La Compagnie du canal de Suez a fait don d'un terrain, sur lequel sera élevé, à Port-Saïd, par le comité du souvenir national pour le général Gordon, un hôpital anglais : *Gordon Memorial Hospital.*— La *Pall Mall Gazette* a proposé que le Comité susmentionné forme une Société nationale qui fasse pour le Nil ce que l'Association internationale africaine a fait pour le Congo.

M. Maspero a entrepris de déblayer le temple de Louqsor, encombré par des masures. Par la grandeur du plan et la beauté des proportions, ce monument égale presque celui de Karnak. Les sculptures qui en décorent les chambres et les colonnes sont d'un travail fin et délicat.

La Société africaine de Naples a ouvert une école coloniale dans laquelle elle fait enseigner, outre les branches d'études commerciales, la géographie économique, la science de la colonisation, le droit international, les langues arabe et anglaise.

Un câble télégraphique sous-marin sera posé entre Massaoua et Assab.

Le capitaine Ferrari, accompagné du Dr Nerazzini, médecin de la colonie d'Assab, est parti de Massaoua pour l'Abyssinie.

Le sultan d'Aoussa a fait savoir au commissaire d'Assab qu'il organise une expédition, pour rechercher et punir les assassins de Bianchi et de ses compagnons de voyage.

Des caravaniers de l'Ogaden ont apporté à Berbera la nouvelle que l'expédition de M. James (voy. p. 68), a passé le Webbi-Ouenat.

En présence de la famine qui sévit dans la région à l'ouest de Zanzibar, et de l'impossibilité de recruter des porteurs en nombre suffisant, l'Association internationale africaine a dû renoncer à faire partir de Zanzibar l'expédition qui s'y organisait sous la direction du lieutenant Becker. Le *Mouvement géographique* de Bruxelles, auquel nous empruntons cette nouvelle, ajoute que le lieutenant Storms, dont le terme de service est expiré, reprendra le chemin de la côte après

avoir confié provisoirement la garde des stations de Karéma et de Mpala aux membres de la mission algérienne d'Oudjidji.

Une lettre de M. Ledoulx, consul de France à Zanzibar, annonce la mort de Mtésa ; coïncidant avec celle de Mirambo, elle fait naître, dit M. Ledoulx, la crainte de longues guerres pour l'Afrique orientale.

D'après le *Chamber of Commerce Journal* de Londres, le gouvernement français a fait un contrat pour la pose du câble de Zanzibar à Mayotte, Nossi-Bé et Tamatave ; l'opération doit être terminée en juin. La Compagnie prolongera ensuite le câble jusqu'à la Réunion et Maurice.

Dans une lettre adressée à la Société de géographie de Paris, le major Serpa Pinto rectifie une assertion émise par des journaux mal renseignés, qui ont annoncé que son expédition se rendrait au Congo. Il a pour mission spéciale d'étudier le pays compris entre la côte orientale d'Afrique et le Tchambézi jusqu'au lac Bangouéolo.

M. Stevenson, qui a déjà établi à ses frais des vapeurs sur les grands lacs de l'Afrique centrale et a fait construire la route entre le Nyassa et le Tanganyika, offre de garantir la construction d'un chemin de fer à voie étroite le long des 100 kilom. de rapides du Chiré. Si cela est nécessaire, il fournira entièrement les fonds.

Le port de S[t]-Pierre, dans l'île de la Réunion, vient d'être officiellement ouvert à la navigation par le Bureau hydrographique des plans et cartes de la marine, qui l'a reconnu et le fait figurer au nombre des ports maritimes.

Le colonel Clarke, résident anglais au Le-Souto, a pris des mesures énergiques pour supprimer le trafic illicite des liqueurs dans ce pays.

Le gouvernement de la nouvelle république des Boers, dans le Zoulouland, a autorisé tous les missionnaires qui occupaient autrefois des stations dans le pays, à en reprendre possession, sous la condition qu'ils n'interviendront pas dans les affaires politiques et qu'ils se soumettront aux lois.

Le *Transvaal Advertiser* rapporte qu'il est question d'une expédition que préparent les Boers au pays des Ma-Tébélé, au nord du Limpopo, pour y fonder encore une nouvelle république, la convention de Londres leur laissant le champ libre dans cette direction.

Une Société s'est fondée à Berlin au capital de 1,500,000 fr., pour acheter à M. Lüderitz les territoires qu'il a acquis en Afrique.

Une Commission mixte a été chargée d'examiner les prétentions à des droits de propriété privée ou à des dommages-intérêts, que croient pouvoir élever les sujets anglais habitant les pays placés sous le protectorat allemand, du cap Frio à l'embouchure de l'Orange, et les sujets allemands demeurant près de Walfish-bay.

Le lieutenant Massari est rentré à Léopoldville après une reconnaissance du cours inférieur du Quango. Les indigènes riverains se sont montrés très pacifiques et lui ont fait le meilleur accueil. Une station a été établie à Mbousie. Massari a poussé sa reconnaissance jusqu'au 4° lat. S. Le major de Mechow ayant exploré le cours du fleuve du 8° au 5° lat. S., il ne reste plus qu'à étudier la section du 5° au 4°.

Le *Mouvement géographique* de Bruxelles annonce que le *Stanley* doit être arrivé à Léopoldville ; le lieutenant Valcke a réussi à obtenir, pour le transport, le concours de 800 indigènes de la rive méridionale du Congo.

Le Dr Oscar Lenz a été chargé, par la Société de géographie de Vienne, d'une exploration entre le Congo et le Nil. Il se propose de partir dans le courant de mai, et pense que son voyage durera d'un an à dix-huit mois au plus. Espérons qu'il réussira à résoudre le problème de l'Arououimi et de l'Ouellé.

Un accord s'est établi entre l'Angleterre et l'Allemagne au sujet de leurs possessions respectives dans le golfe de Guinée. Le gouvernement anglais a cédé à l'Allemagne le port de Bota et abandonné toutes réclamations sur les territoires situés entre ce port et la rive gauche du Rio-del-Rey. L'Allemagne conserve la possession de tout le territoire de Cameroun, sauf celui de Victoria qui demeure possession anglaise. L'Angleterre s'est engagée à ne conclure aucun traité avec les chefs indigènes des territoires situés entre le Rio-del-Rey et l'établissement français du Gabon. De son côté l'Allemagne s'est engagée à ne créer aucune difficulté à l'Angleterre dans les territoires s'étendant entre Lagos et le Rio-del-Rey.

L'armée de Samory qui opérait sur le Niger supérieur s'est emparée de Falaba, puis s'est avancée jusqu'à Cambia sur la grande Scarcie. Son chef s'est rendu à Sierra-Leone pour offrir au gouverneur de la colonie de laisser les routes libres, de Ségou jusqu'à la mer.

LA CONFÉRENCE AFRICAINE DE BERLIN

(Suite et fin. Voy. p. 24 et 75, et la carte, p. 140).

Nous avons exposé, dans notre dernier numéro, les résultats des travaux de la Conférence africaine, relativement au premier des principes qui devaient servir de base à ses délibérations : celui de la liberté de commerce dans le bassin du Congo, ses embouchures et les pays circonvoisins [1]. Peut-être devrions-nous parler maintenant des adjonctions qui ont été faites dès lors à ce qui concerne cette liberté ; mais il nous paraît préférable de présenter de suite ce qui a trait aux deux autres bases de délibération de la Conférence : au principe de la liberté

[1] Il eût été plus logique, nous semble-t-il, de faire passer le principe de la libre navigation du Congo avant celui de la liberté du commerce dans son bassin; mais l'ordre adopté dans la circulaire de convocation était plus ou moins imposé par le but essentiel que l'on avait en vue, le maintien de la liberté commerciale qui jusqu'alors avait régné dans cette région, et que menaçait le projet de traité anglo-portugais du 26 février 1884.

de navigation sur le Congo et ses affluents, et aux conditions à remplir pour que des occupations nouvelles sur les côtes du continent soient considérées comme effectives. Une fois cet exposé terminé, nous dirons l'obligation où la Conférence s'est trouvée d'aborder des questions qui n'étaient pas inscrites à son programme, pour restreindre la liberté commerciale à l'égard de la traite des esclaves, et pour garantir, en cas de guerre, cette même liberté par des dispositions relatives à la neutralité des territoires compris dans le bassin conventionnel du Congo. Après cela, nous aurons à mentionner l'œuvre poursuivie parallèlement à celle de la Conférence : la reconnaissance, par les gouvernements des puissances représentées à Berlin, de l'Association internationale du Congo comme État admis à signer l'Acte général. Enfin, nous verrons les espérances que l'œuvre totale accomplie à Berlin permet de concevoir pour l'Afrique et pour le monde entier.

Commençons donc par le principe de la *libre navigation du Congo*.

Déjà avant la Conférence, des voix autorisées appuyant les réclamations de sociétés commerciales, philanthropiques et missionnaires, avaient insisté pour que les puissances civilisées s'entendissent, afin de prévenir les dangers qu'aurait pu faire courir à la navigation la prise de possession, par un seul État, des deux rives et de l'embouchure du Congo. M. de Laveleye et sir Travers Twiss avaient écrit à ce sujet dans la *Revue de droit international*, demandant, le premier, la neutralité, le second, l'internationalisation du Congo. M. Moynier, saisissant de la question l'Institut de droit international, avait montré [1] que « le but que l'on devait poursuivre était la liberté pour tout le monde de naviguer, soit sur le Congo lui-même, soit sur ses affluents directs et ses autres tributaires, et d'y trafiquer pacifiquement en tout temps. On vise, » ajoutait-il, « à ce que le droit de circuler sur ce vaste réseau fluvial ne puisse pas devenir l'objet d'un monopole, à ce que l'accès en soit toujours permis et à ce qu'aucune entrave ne soit mise à l'activité civilisatrice d'un peuple quelconque dans ses parties navigables. Les intérêts de la production européenne, du commerce, de la colonisation, du progrès en un mot seraient admirablement servis par un semblable régime, et le bassin du Congo se trouverait ainsi mieux partagé, économiquement parlant, que les États du vieux monde auxquels il serait redevable de cette supériorité. »

[1] Voyez *la Question du Congo devant l'Institut de Droit international*, IVme année, p. 272.

Le principe de la liberté de navigation, proposé pour le Congo, n'était pas absolument nouveau. Le traité de Vienne de 1815 l'avait proclamé pour les fleuves qui séparent ou traversent plusieurs États. Le traité de Paris de 1856 l'avait appliqué au Danube, au sujet duquel il avait statué que, sauf les règlements de police, aucun obstacle ne serait mis à la navigation, et que les pavillons de toutes les nations seraient traités sur le pied d'une parfaite égalité. Peu à peu on en était venu à comprendre que monopoliser un fleuve, en accaparer l'usage, serait le détourner de sa destination normale. Aussi Bluntschli avait-il formulé cette maxime en disant : « Les fleuves et les rivières navigables, qui sont en communication avec une mer libre, sont ouverts en tout temps aux navires de toutes les nations. Le droit de libre navigation ne peut être aboli ni restreint au détriment de certaines nations. »

Entrant dans cet ordre d'idées, le président de la Conférence, prince de Bismarck, annonça, à l'ouverture des séances, que le gouvernement allemand se rallierait volontiers à des propositions tendant à régler, en dehors de la Conférence, la question de la liberté de navigation sur tous les fleuves de l'Afrique. Mais le programme étant circonscrit à la liberté de navigation sur le Congo et le Niger, le projet d'Acte de navigation présenté à la Conférence ne concernait que ces deux fleuves et leurs affluents.

Se référant à l'Acte final du Congrès de Vienne, au traité de Paris et à l'Acte de navigation du Danube, le projet proposait d'assurer à tous les pavillons la pleine et entière liberté de navigation, et la franchise de toutes taxes autres que celles prélevées en vue de payer les travaux nécessités par les besoins de la navigation même. Le représentant britannique était disposé à examiner l'application du principe de la liberté de navigation à d'autres fleuves et à placer celle du Congo sous la surveillance d'une commission internationale, mais il jugeait impraticable l'établissement d'une commission semblable pour le Niger. Suivant lui le fleuve n'était pas suffisamment exploré; des rapides séparent la section supérieure de l'inférieure qui, en s'approchant de la mer, se disperse dans un réseau d'embouchures ; d'ailleurs l'exploration en a été faite par des Anglais, le commerce y est aux mains des Anglais, le pays est sous le protectorat anglais; aussi demandait-il que le contrôle sur le Niger fût confié au gouvernement anglais qui, par une déclaration formelle, serait tenu à y appliquer le principe de la libre navigation pour tous.

La Commission à laquelle fut renvoyé le projet eut à étudier

d'abord le régime du Congo et ensuite celui du Niger. Les délégués techniques examinèrent la question de très près, et M. Lambermont, plénipotentiaire belge, rendit compte de la façon la plus claire des travaux de la Commission. Il rappela, dans son rapport, que le traité de Paris de 1814 avait déjà prévu que le principe de la liberté de navigation pour tous, appliqué au Rhin, pourrait être étendu à d'autres fleuves ; qu'en fait il l'a été à l'Escaut, au Parana, à l'Uruguay et au Danube avec des améliorations de détail. Dès lors la Commission proposait que, conformément à une des dispositions de la Déclaration relative à la liberté commerciale, la Conférence stipulât la liberté de navigation pleine et entière pour tous les navires marchands de toutes les nations, sur le Congo, sans exception d'aucun des embranchements ni issues de ce fleuve, sans distinction entre les sujets des États riverains et ceux des non-riverains, et sans qu'il puisse être concédé aucun privilège exclusif de navigation, soit à des sociétés ou corporations quelconques, soit à des particuliers.

Cette proposition fut adoptée, et les propositions qu'elle renferme furent reconnues comme faisant désormais partie du droit public international.

La liberté de navigation ainsi proclamée exclut toutes les servitudes connues jadis sous le nom de droits d'échelle, d'étape, de dépôt, de rompre charge ou de relâche forcée ; elle exempte de tout droit de transit les navires et les marchandises ; enfin elle interdit l'établissement de péages maritimes ou fluviaux basés sur le seul fait de la navigation. Il ne pourra donc être perçu que des taxes qui auront le caractère de rétribution pour services rendus à la navigation même, telles que des taxes de port, pour l'usage effectif de certains établissements locaux : quais, magasins, etc. ; des droits de pilotage sur les sections fluviales où il paraîtrait nécessaire d'avoir des pilotes brévetés ; des droits destinés à couvrir les dépenses techniques et administratives faites dans l'intérêt général de la navigation ; des droits de phare, de fanal, de balisage, basés sur le tonnage des navires, conformément aux règles adoptées sur le bas Danube. Les tarifs visant ces taxes et droits ne comporteront aucun traitement différentiel.

Quant aux affluents du Congo, fleuves, rivières, lacs et canaux, auxquels s'applique le même régime, il a été convenu qu'ils ne seront soumis à la surveillance de la Commission internationale qu'avec l'assentiment des États sous la souveraineté desquels ils sont placés.

La configuration physique du continent africain a obligé la Confé-

rence à introduire dans le droit international une idée nouvelle, qui sera envisagée comme un progrès. La voie fluviale étant interrompue par des cataractes sur une grande longueur, il a été décidé que les routes, chemins de fer ou canaux latéraux, établis pour suppléer à l'innavigabilité du Congo sur certaines sections de son parcours, de ses affluents et des autres cours d'eau, seront considérés, en leur qualité de moyens de communication, comme des dépendances de ce fleuve, et seront également ouverts au trafic de toutes les nations. Il ne pourra y être perçu que des péages calculés sur des dépenses de construction, d'entretien et d'administration, ainsi que sur les bénéfices dus aux entrepreneurs, les étrangers et les nationaux des territoires respectifs devant d'ailleurs être traités sur le pied d'une parfaite égalité.

L'idée émise de divers côtés de créer pour le Congo une commission analogue à celle du Danube, a trouvé son expression dans la création d'une Commission internationale chargée d'assurer la libre navigation du fleuve et de ses affluents, et dans laquelle les puissances signataires de la Déclaration, ainsi que celles qui y adhéreront ultérieurement, pourront se faire représenter chacune par un délégué. Ses membres et ses agents jouiront du privilège de l'inviolabilité dans l'exercice de leurs fonctions, et la même garantie s'étendra aux offices, bureaux et archives de la Commission. Celle-ci se constituera dès que cinq puissances auront nommé leur délégué.

C'est à elle qu'incombera le devoir d'élaborer les règlements de navigation, de police fluviale, de pilotage, de quarantaine qui, avant d'être mis en vigueur, devront, ainsi que les tarifs, être soumis à l'approbation des puissances représentées dans la Commission. Les infractions à ces règlements seront réprimées, par les agents de la Commission, là où elle exercera directement son autorité, c'est-à-dire là où le territoire ne relèvera d'aucun État souverain ; ailleurs, par la puissance riveraine. Les personnes qui se croiraient lésées dans leurs droits par un abus de pouvoir ou une injustice de la part d'un agent ou d'un employé de la Commission, pourront en appeler à l'agent consulaire de leur nation et à la Commission elle-même.

Pour assurer l'exécution des dispositions prises par la Conférence, la Commission internationale a reçu les attributions suivantes :

1° Désignation des travaux propres à assurer la navigabilité du Congo, selon les besoins du commerce international.

2° Fixation du tarif de pilotage et du tarif général des droits de navigation.

3° Administration des revenus provenant de l'application de ces tarifs.

4° Surveillance de l'établissement quarantenaire, dont il sera fait mention plus loin.

5° Nomination des agents dépendants du service général de la navigation.

La Commission pourra, au besoin, pour l'accomplissement de sa tâche, recourir aux bâtiments de guerre des puissances, qui seront exemptés des droits de navigation, ainsi que des droits de pilotage et de port, toutes les fois que leur intervention aura été réclamée par la Commission internationale ou par ses agents.

Pour subvenir aux dépenses techniques et administratives qui lui incomberont, la Commission pourra négocier en son nom propre des emprunts, exclusivement gagés sur les revenus dont l'administration lui est attribuée.

Un établissement quarantenaire, exerçant le contrôle sur les bâtiments, tant à l'entrée qu'à la sortie, sera fondé à l'embouchure du Congo.

Enfin, même en temps de guerre, la navigation de toutes les nations neutres et belligérantes sera libre pour les usages du commerce, sur le Congo, ses affluents et ses embouchures, ainsi que sur les routes, chemins de fer, lacs et canaux dépendants du fleuve, avec une seule exception en ce qui concerne les objets destinés à un belligérant et considérés, en vertu du droit des gens, comme contrebande de guerre. Les ouvrages et les établissements tels que bureaux de perception et caisse, ainsi que le personnel attaché à leur service, seront placés sous le régime de la neutralité et, à ce titre, respectés et protégés par les belligérants.

En ce qui concerne le Niger, vu les circonstances dans lesquelles se trouve ce fleuve, navigable seulement dans son cours inférieur et dans une partie de son cours supérieur, il a été décidé d'y appliquer tous les principes stipulés pour le Congo, à l'exception de ceux qui se rapportent à la Commission internationale. Mais la Grande Bretagne s'est engagée à appliquer ces principes, en tant que les eaux du Niger, de ses affluents et issues, sont sous sa souveraineté ou son protectorat. Ses règlements devront être conçus de manière à faciliter autant que possible la circulation des navires marchands. Elle a pris en outre l'engagement de protéger les négociants étrangers de toutes les nations, faisant le commerce dans les parties du cours du Niger placées sous sa souveraineté ou son protectorat, comme s'ils étaient ses propres sujets, pourvu qu'ils se conforment aux règlements.

La France, établie sur le cours supérieur du Niger, a accepté, sous les mêmes réserves et en termes identiques, les obligations stipulées relativement au Niger inférieur. Chacune des autres puissances s'est engagée de même, pour le cas où elle exercerait à l'avenir des droits de souveraineté ou de protectorat sur quelque partie des eaux du Niger ou de ses affluents.

Les dispositions relatives à la neutralité du Congo en temps de guerre ont été adoptées pour le Niger.

C'est un progrès considérable introduit dans le code maritime des nations et qui fera époque dans l'histoire du droit international. Il y a là une sanction nouvelle et une extension importante de l'inviolabilité de la propriété privée dans les conflits internationaux.

Par ces dispositions, la navigation et le commerce ne seront soumis à aucune formalité vexatoire dans ces deux vastes bassins. Le système de franchise et de garantie appliqué à la libre navigation des fleuves, protégeant le commerce et le progrès sous toutes les formes, sera incontestablement une des plus belles conquêtes du droit moderne.

Après avoir entouré de garanties la liberté du commerce et de la navigation dans le bassin du Congo, la Conférence avait encore à déterminer les *formalités requises pour faire considérer à l'avenir comme effectives les occupations de territoires sur les côtes d'Afrique*, afin de prévenir les contestations ou les malentendus auxquels pourraient donner lieu des occupations nouvelles.

Jusqu'ici, le droit public ne prescrivait pas à un État l'obligation d'une notification aux autres puissances, pour les mettre à même de faire valoir, s'il y avait lieu, leurs réclamations contre une prise de possession ou une déclaration de protectorat. Les règles adoptées à cet égard par la Conférence introduisent donc une innovation utile. En voici la substance : La puissance qui, dorénavant, prendra possession sur les côtes du continent africain, d'un territoire situé en dehors de ses possessions actuelles, ou qui n'en ayant pas eu jusque-là viendra à en acquérir, et de même la puissance qui y assumera un protectorat, accompagnera l'acte respectif d'une notification aux autres puissances afin qu'elles puissent faire valoir, s'il y a lieu, leurs réclamations.

En outre, les puissances réunies à Berlin ont reconnu l'obligation d'assurer à l'avenir, dans les territoires occupés par elles, l'existence d'une autorité suffisante pour faire respecter les droits acquis, et, le cas échéant, la liberté du commerce et du transit dans les conditions où elle serait stipulée.

La simple notification ne peut suffire, une occupation ne peut devenir effective que par l'accomplissement de conditions qui impliquent une idée de continuité et de permanence. Mais, comme il s'agissait d'établir des règles de droit public, la Conférence a eu soin de s'en tenir à quelques prescriptions aussi simples et générales que possible, ne déterminant que le minimum des obligations qui incombent à l'État occupant, et laissant à la sagesse des gouvernements le soin de les compléter par des arrangements ultérieurs, si l'expérience les y convie; elle s'est bornée à mentionner les droits acquis et la liberté du commerce et de transit, que l'autorité doit pouvoir faire respecter.

Outre les trois principes destinés à servir de base aux délibérations de la Conférence, celle-ci, nous l'avons déjà dit, a abordé des questions connexes qui se rattachent directement à la liberté commerciale. Celle des *spiritueux* fut une des premières que traitèrent les plénipotentiaires. Déjà en 1878, le Comité national suisse africain avait attiré sur elle l'attention de l'Association internationale; M. Moynier y était revenu en traitant la question du Congo devant l'Institut de droit international. Dès la seconde séance de la Conférence, le plénipotentiaire italien, s'appuyant sur des considérations morales, la souleva à l'occasion de la liberté commerciale, et le représentant des États-Unis demanda que l'on cherchât à remédier aux abus possibles par des mesures réglementaires ultérieures. Dans la séance du 18 décembre, où fut discuté l'Acte concernant le Niger, le plénipotentiaire britannique qui, dans la Commission, avait demandé que le transit des boissons spiritueuses fût prohibé sur le cours du bas Niger, informa la Conférence que la Commission avait décidé de proposer l'adoption d'un vœu dans ce sens. Elle désirait qu'une entente s'établît entre les gouvernements, pour régler la question dont il s'agit d'une manière qui conciliât les droits de l'humanité avec les intérêts du commerce, en ce que ces derniers peuvent avoir de légitime. Sir E. Malet demanda à l'Assemblée de ratifier ce vœu et d'en prescrire l'insertion au protocole. Plusieurs des plénipotentiaires, entre autres MM. Anderson et Van der Straten[1], demandèrent que les effets de ce vœu fussent étendus à tout le territoire du Congo.

[1] Les affirmations de ces deux hommes, parfaitement compétents, concordent avec ce que nous avons dit du mal causé par les spiritueux en Afrique. Voyez V[me] année, p. 262 et 293.

Les représentants de la Hollande et de l'Allemagne firent des objections. M. de Kusserow mit cependant sur la voie de ce que l'on pourra faire, en rappelant que le gouvernement de Siam a demandé des modifications aux traités conclus par lui avec les puissances européennes, de façon à lui permettre de réprimer les abus du commerce des liqueurs, demande qui a obtenu l'assentiment général des puissances. Ce sera donc dans l'initiative à prendre par les gouvernements locaux, que se trouvera le remède contre la démoralisation des populations par l'abus des liqueurs fortes. On aura, dans le vœu émis par la Conférence, une garantie que les gouvernements locaux trouveront, auprès des puissances représentées à Berlin, le concours qu'ils demanderont.

Espérons qu'il en sera ainsi et que, si les administrateurs des nouvelles possessions portugaises et françaises ou de l'État libre du Congo demandent à la Hollande ou à l'Allemagne de conclure un traité analogue à celui de Siam, il ne leur sera pas répondu comme à celui de Madagascar. Dans cette île, contrairement à la volonté de la reine, la France et l'Angleterre ont obligé les populations madécasses à recevoir le rhum et l'eau-de-vie que leurs ressortissants importent dans cette île[1].

Les paroles du représentant de la Hollande, rappelant que l'adoption du vœu relatif au Niger a été déterminé par ce que l'on savait de la présence sur le Niger de populations musulmanes qui ne consomment pas de boissons spiritueuses, ne sont pas de nature à nous rassurer. Dans le bassin du Congo, a-t-il dit, il s'est créé des habitudes dont il est impossible de ne pas tenir compte; il s'est notamment établi des usages commerciaux, d'après lesquels les spiritueux remplacent en quelque sorte la monnaie et sont le principal instrument d'échange.

N'est-ce pas justement l'état de choses qui règne au Congo qui devait faire adopter la proposition de MM. Anderson et Van der Straten? Quoique l'abus n'existe pas au Niger, il a été très bon d'enregistrer le vœu du représentant britannique pour prévenir le mal; mais ce n'était pas une raison pour refuser d'y remédier là où il est déjà constaté. Renvoyée à la Commission pour nouvel examen, la question revint devant la Conférence qui la résolut par l'adoption de la proposition suivante:

« Les puissances représentées à la Conférence, désirant que les populations indigènes soient prémunies contre les maux provenant de l'abus des boissons fortes, émettent le vœu qu'une entente s'établisse entre

[1] Voyez V[me] année, p. 267-268.

elles pour régler les difficultés qui pourraient naître à ce sujet, d'une manière qui concilie les droits de l'humanité avec les intérêts du commerce, en ce que ces derniers peuvent avoir de légitime. »

M. Busch, plénipotentiaire allemand, crut devoir constater que son gouvernement, en s'associant au vœu formulé par la Commission, ne saurait consentir à ce que ce vœu pût être interprété à l'avenir dans un sens contraire aux intérêts du commerce, ou qu'il pût servir de prétexte à des mesures vexatoires pour les négociants.

On comprend que les pays producteurs d'alcool, comme l'Allemagne et la Hollande, trouvent peu conforme à leurs intérêts pécuniaires de fermer à leurs produits le débouché du Congo [1]; mais nous espérons que ceux qui prendront en mains la direction de l'administration de ces vastes territoires comprendront que les véritables intérêts des indigènes réclament la transformation de la soi-disant monnaie des spiritueux en un autre instrument d'échange, et que les droits imprescriptibles des populations africaines doivent l'emporter sur les intérêts plus ou moins légitimes des trafiquants d'alcool.

La Conférence fut plus explicite dans la question de la *traite des nègres*, qui fut introduite dès la discussion du principe de la liberté commerciale. L'un des délégués américains demanda alors que, dans le projet, après la suppression de la traite des noirs, on ajoutât celle du « commerce d'esclaves sur terre et sur les fleuves, » le mot traite ne se rapportant généralement qu'au trafic des esclaves par mer. Le plénipotentiaire anglais, dans la séance du 18 décembre, présenta à son tour une proposition ainsi conçue : « Selon les principes du droit des gens, tels qu'ils sont reconnus par les Hautes-Parties contractantes, la traite des nègres et le commerce qui fournit des nègres à la traite sont interdits, et il est du devoir de toutes les nations de les supprimer autant que possible. » Le commerce des nègres avait déjà été déclaré coupable et illicite au

[1] D'après un rapport statistique de MM. Hutton et C°, de Manchester, l'exportation annuelle des spiritueux, d'Angleterre à la côte occidentale d'Afrique, est de deux millions et demi, et celle de l'Allemagne ne s'élève pas à moins de *quinze millions* de francs.—D'après les documents officiels de la Commission du budget de l'Empire allemand, sur une exportation de 39,631,000fr., en 1883, de l'Allemagne en Afrique, les spiritueux figurent à eux seuls pour 40 %. Et d'après le *Globus*, il a été exporté, en 1884, de Hambourg seulement, pour l'Afrique occidentale, 26,491,200 kilog. de marchandises, sur lesquelles 18,982,800 kilog. de spiritueux, et seulement 7,508,400 kilog. d'autres articles, soit 350 % de spiritueux.

Congrès de Vienne et à celui de Vérone, dont une résolution l'avait condamné comme un fléau qui avait trop longtemps désolé l'Afrique, dégradé l'Europe et affligé l'humanité. Les puissances s'étaient engagées à concourir à tout ce qui pourrait assurer et accélérer l'abolition de ce commerce. La proposition de sir Edward Malet, à Berlin, avait pour but de faciliter l'application des principes du Congrès de Vérone ; les mots « et le commerce qui fournit des nègres à la traite » lui paraissaient nécessaires pour développer d'une manière complète les principes énoncés.

Seul le représentant de la Turquie crut devoir s'abstenir de participer à la délibération, qui sortait du programme primitivement fixé. En revanche, et quoique la suppression de la traite fût déjà mentionnée dans la déclaration relative à la liberté du commerce, la Conférence jugea que ce sujet devait être mis à part, et former un chapitre spécial dans l'Acte général issu de ses délibérations. En effet la proposition anglaise visait deux formes différentes du commerce des esclaves : 1° la traite des nègres, considérée comme se faisant par mer. 2° le commerce qui fournit des nègres à la traite. La première était déjà interdite d'après le droit public, tandis que le commerce préalable n'avait encore été l'objet d'aucune stipulation légale. Dans la pensée du représentant britannique, la portée de sa proposition dépassait les bornes du bassin du Congo ; il estimait que, quoique des difficultés ne permissent pas d'espérer à bref délai la suppression de l'esclavage dans toutes les régions du centre africain, on devait tenter immédiatement d'empêcher le commerce des troupeaux de noirs qui alimente la traite.

Le plénipotentiaire des États-Unis aurait voulu que chaque puissance s'engageât, non seulement à ne pas tolérer le commerce des esclaves dans les territoires soumis à sa juridiction, mais encore à ne pas permettre aux traitants de chercher asile et refuge dans ces territoires.

La proposition de sir Edward Malet, renfermant l'application d'un principe nouveau dans le droit des gens, aurait exigé la rédaction d'un Acte séparé, applicable au monde entier et destiné à former le complément du droit international en matière de traite. Celle du représentant américain se heurtait à des points de droit constitutionnel, pour certains États dont la législation pénale n'autorise le bannissement qu'en vertu d'un jugement ou ne l'autorise en aucun cas. Les plénipotentiaires durent dès lors consulter leurs gouvernements respectifs pour savoir s'ils adhéreraient à une résolution d'un caractère général, ou seulement à une résolution ayant un caractère limité et intercalée dans le texte de la déclaration relative à la liberté du commerce dans le bassin du Congo.

Le résultat de cette consultation et des travaux de la Commission trouva son expression dans la disposition suivante :

« Conformément aux principes du droit des gens, tels qu'ils sont reconnus par les puissances signataires de la présente Déclaration, la traite des esclaves étant interdite, et les opérations qui, sur terre ou sur mer, fournissent des esclaves à la traite devant être également considérées comme interdites, celles de ces puissances qui exercent ou exerceront des droits de souveraineté ou une influence dans les territoires formant le bassin conventionnel du Congo déclarent : que ces territoires ne pourront servir ni de marché ni de voie de transit pour la traite des esclaves de quelque race que ce soit. Chacune de ces puissances s'engage à employer tous les moyens en son pouvoir pour mettre fin à ce commerce et pour punir ceux qui s'en occupent. »

On peut donc espérer voir la France, le Portugal et le nouvel État du Congo travailler à l'envi à restreindre d'abord, puis à supprimer tout à fait, le commerce des esclaves qui subsiste encore dans les territoires voisins du Congo. Ce sera un des meilleurs moyens de prévenir l'invasion, vers le sud-ouest, des Arabes trafiquants d'esclaves, et d'arriver à la suppression de l'esclavage lui-même.

Avant même que les principes de liberté du commerce et de la navigation eussent été votés, on avait compris que le seul moyen de leur faire porter réellement les fruits qu'on en attendait était de les couvrir d'une garantie propre à encourager les entreprises commerciales, en assurant à celles-ci la *protection du droit international contre les dangers de guerre* dont elles pourraient être menacées.

Dans la pensée de la Commission, ce préservatif devait consister en un engagement mutuel que prendraient les puissances, de renoncer à étendre, en temps de guerre, leurs hostilités aux territoires formant le bassin commercial du Congo. Faute de garanties contre les dangers de guerre, les établissements à fonder dans ces pays manqueraient de la principale condition de réussite : la confiance dans le maintien de l'ordre public et dans la sécurité des droits acquis. Le représentant des États-Unis montra à quels dangers les commerçants et leurs entreprises se verraient exposés, si les puissances ne s'entendaient pas sur la *neutralisation du Congo*, et un projet d'article additionnel à la déclaration relative à la liberté commerciale fut présenté par lui à la Conférence. Il proposait que la totalité du bassin, ou le territoire soumis à la souveraineté ou au protectorat d'une puissance belligérante, fût considéré comme territoire

d'un État non belligérant ; que les puissances belligérantes s'engageassent à renoncer à étendre les hostilités aux territoires compris dans ce bassin ou à les faire servir de base d'opérations de guerre ; que, dans le cas où des difficultés s'élèveraient entre des puissances qui exerceraient des droits de souveraineté ou de protectorat dans le dit bassin, les parties s'engageassent à faire appel à la médiation ou à s'en remettre à l'arbitrage d'une ou de plusieurs puissances amies.

Ici se présentait, pour les puissances qui, comme le Portugal et la France, ne sont pas soumises au régime de la neutralité, la difficulté de s'engager d'avance à ne pas se servir de territoires leur appartenant, comme base d'opérations de guerre. Néanmoins, après de longues délibérations, les plénipotentiaires réussirent à s'accorder sur une formule, par laquelle les Hautes-Parties contractantes se sont engagées à respecter la neutralité des territoires ou parties des territoires dépendant des dites contrées, y compris les eaux territoriales, aussi longtemps que les puissances qui exercent ou qui exerceront des droits de souveraineté ou de protectorat sur ces territoires, usant de la faculté de se proclamer neutres, rempliront les devoirs que la neutralité comporte. En outre, dans le cas où une puissance exerçant des droits de souveraineté ou de protectorat dans les contrées placées sous le régime de la liberté commerciale serait impliquée dans une guerre, les Hautes-Parties signataires de l'Acte général, ainsi que celles qui y adhèreront par la suite prêteront leurs bons offices, pour que les territoires appartenant à cette puissance et compris dans la zone conventionnelle de la liberté commerciale soient, du consentement commun de cette puissance et de l'autre ou des autres parties belligérantes, placés pour la durée de la guerre sous le régime de la neutralité et considérés comme appartenant à un État non belligérant. Les parties belligérantes renonceraient dès lors, à étendre les hostilités aux territoires ainsi neutralisés, aussi bien qu'à les faire servir de base à des opérations de guerre. Enfin, dans le cas où un dissentiment sérieux, ayant pris naissance au sujet ou dans les limites des territoires placés sous le régime de la liberté commerciale, viendrait à s'élever entre des puissances signataires de l'Acte général ou y ayant adhéré, celles-ci, avant d'en appeler aux armes, recourront à la médiation d'une ou de plusieurs puissances amies. Pour le même cas, elles se sont réservé le recours facultatif à la procédure de l'arbitrage.

Avant d'aborder la question de la forme que devait revêtir l'Acte général de la Conférence, il a été bien établi, qu'en se réservant de reviser

s'il y a lieu, au bout d'une période de vingt ans, le régime conventionnel adopté relativement à la suppression des droits à l'importation, les plénipotentiaires n'en ont pas moins reconnu et consacré un certain nombre de principes, qui assurent pour toujours l'application de la liberté du commerce dans le bassin du Congo. L'interdiction des droits différentiels, des monopoles ou privilèges, et de toute inégalité de traitement au préjudice de personnes appartenant à une nationalité étrangère, n'est soumise à aucune limitation de temps. Le bienfait qui en résulte doit être considéré comme définitivement acquis. « En inaugurant un tel état des choses, » a dit M. le baron de Courcel, président de la Commission, « la Conférence aura accompli une œuvre dont le libéralisme est jusqu'ici sans précédent. Après avoir entouré de garanties la liberté du commerce et de la navigation dans le centre de l'Afrique, manifesté sa sollicitude pour le bien-être matériel et moral des indigènes et fait entrer, dans le droit public positif, des règles destinées à écarter des relations internationales des causes de dissentiment et de conflit, elle a préparé, nous l'espérons, un avenir heureux et fécond pour toute cette partie du continent africain. »

En dehors de l'œuvre proprement dite de la Conférence, sa réunion et ses délibérations ont beaucoup contribué à hâter la *reconnaissance de l'Association internationale du Congo,* par la presque unanimité des gouvernements représentés à Berlin, comme le président de cette Association, M. Strauch, se plut à le reconnaître, en communiquant au prince de Bismarck l'avènement du nouvel État, qui se donne la mission exclusive d'introduire la civilisation et le commerce au centre de l'Afrique, et en priant la Conférence de l'envisager comme un gage des fruits que doivent produire ses importants travaux.

En effet, l'Association avait conclu successivement avec les États-Unis, l'Empire d'Allemagne, la Grande-Bretagne, l'Italie, l'Autriche-Hongrie, les Pays-Bas, l'Espagne, la France, la Russie, les royaumes unis de Suède et de Norwège, le Danemark, la Belgique et le Portugal, des traités, dont une des dispositions reconnaissait son pavillon comme celui d'un État ou gouvernement ami. Des négociations spéciales avec la France et le Portugal avaient abouti à déterminer les lignes frontières entre l'État du Congo et les possessions de ces deux puissances[1]. Entre celles de la France et le territoire du nouvel État, la frontière

[1] Voir la carte, p. 140.

suit, à partir de l'Océan, la rivière Chiloango jusqu'à sa source la plus septentrionale; la crête de partage des eaux du Niari-Quilou[1] et du Congo jusqu'au delà du méridien de Manyanga ; une ligne à déterminer et qui, suivant autant que possible une division naturelle du terrain, aboutisse, entre la station de Manyanga et la cataracte de Ntombo-Makata, en un point situé sur la partie navigable du fleuve; le Congo jusqu'au Stanley-Pool; la ligne médiane du Stanley-Pool; le Congo jusqu'à un point à déterminer en amont de la rivière Licona-Nkundja; une ligne à déterminer depuis ce point jusqu'au 17° de long. E. de Greenwich, en suivant autant que possible la ligne de partage des eaux de la Licona-Nkundja, qui fait partie des possessions françaises; enfin le 17° long. E. de Greenwich.

Une commission, composée de représentants des deux États en nombre égal, sera chargée d'exécuter sur le terrain le tracé de cette frontière, conformément aux stipulations susmentionnées. En cas de différends, le règlement en sera arrêté par des délégués que nommera la Commission internationale du Congo.

Quant à la délimitation établie entre le nouvel État et les possessions portugaises, les frontières ont été fixées comme suit: Au nord du Congo, la ligne droite joignant l'embouchure de la rivière qui se jette dans l'Océan Atlantique au sud de la baie de Cabinda, près de Ponta Vermalha, à Cabo-Lombo; le parallèle de ce dernier point, prolongé jusqu'à son intersection avec le méridien du confluent du Culacalla avec le Luculla; le méridien ainsi déterminé jusqu'à sa rencontre avec la rivière Luculla; le cours du Luculla jusqu'à son confluent avec le Chiloango. Au sud du Congo, le cours du fleuve, depuis son embouchure jusqu'à son confluent avec le petite rivière de Uango-Uango; le méridien qui passe par l'embouchure de la petite rivière de Uango-Uango, entre la factorerie hollandaise et la factorerie portugaise, de manière à laisser celle-ci en territoire portugais, jusqu'à la rencontre de ce méridien avec le parallèle de Nokki; le parallèle de Nokki, jusqu'à son intersection avec la rivière Quango; à partir de ce point, dans la direction du sud, le cours du Quango. Pour l'exécution du tracé de cette frontière sur le terrain,

[1] Nous adoptons l'orthographe « Niari » de préférence à « Niadi » employée dans le traité avec la France, pour nous conformer à celle qui se trouve dans l'Acte général de la Conférence. Le nom du Quilou est aussi écrit de diverses manières dans les documents officiels que nous avons sous les yeux; celle que nous adoptons est conforme à la prononciation française.

il sera procédé conformément à la stipulation mentionnée ci-dessus relativement au tracé de la frontière entre les possessions françaises et le territoire de l'État du Congo.

L'avènement du nouvel État fut salué par tous les plénipotentiaires avec la cordialité la plus vive, et avec le vœu de le voir fleurir sous l'égide de S. M. le roi des Belges. Les efforts personnels et les sacrifices pécuniaires de ce souverain, en vue de la réalisation d'une idée philanthropique, permettent de voir, dans les succès dont ils ont été couronnés jusqu'ici, le gage de la prospérité future du nouvel État.

Nous n'avons pas besoin de dire que dans tous les traités conclus par l'Association internationale avec les gouvernements susmentionnés, sont garanties à leurs sujets respectifs toutes les libertés dont les principes ont été posés dans la Déclaration de la Conférence de Berlin, et que le nouvel État a été admis à adhérer aux décisions de la Conférence stipulées dans l'Acte général.

Deux mots encore sur les dispositions générales adoptées à la fin de la Conférence. Les puissances contractantes se sont réservé d'introduire ultérieurement et d'un commun accord, dans cet Acte, les modifications et améliorations dont l'utilité serait démontrée par l'expérience. En outre, il a été décidé que les puissances qui ne l'auraient pas signé pourraient y adhérer par un acte séparé, leur adhésion emportant de plein droit l'acceptation de toutes les obligations et l'admission à tous les avantages qui y sont stipulés.

Il ne reste plus qu'à le faire ratifier par tous les gouvernements dans le plus bref délai possible; il entrera en vigueur, pour chaque puissance, à partir de la date où elle l'aura ratifié. En attendant, toutes les puissances se sont engagées à n'adopter aucune mesure contraire aux dispositions qu'il renferme.

Dès lors le prince de Bismarck a pu constater, avant la clôture de la Conférence, le 26 février [1], que, grâce à l'esprit de conciliation qui l'a caractérisée, l'entente complète avait pu s'établir sur tous les points du programme, et qu'ainsi le libre accès au centre du continent africain était assuré au commerce de toutes les nations. Les garanties dont la liberté commerciale est entourée sont de nature à offrir, au commerce et

[1] Par une coïncidence singulière, l'Acte général de la Conférence a été signé juste un an, jour pour jour, après le traité anglo-portugais dont nous avons rappelé l'insuccès, p. 18.

à l'industrie de tous, les conditions les plus favorables à leur développement et à leur sécurité. La sollicitude pour le bien-être moral et matériel des populations indigènes, exprimée par les représentants de tous les États, permet d'espérer que les principes adoptés porteront leurs fruits et contribueront à associer ces sauvages aux bienfaits de la civilisation.

Le prince de Bismarck n'a pu qu'applaudir aussi à l'esprit de bonne entente mutuelle qui, en dehors de la Conférence, avait présidé aux négociations destinées à régler les questions de délimitation entre les parties qui exerceront des droits de souveraineté dans le bassin du Congo, et qui, par leur position, sont appelées à devenir les principales gardiennes de l'œuvre de la Conférence. Sans doute les travaux de celle-ci sont susceptibles d'amélioration et de perfectionnement; mais, tels qu'ils sont, ils marqueront un progrès du développement des relations internationales et formeront un nouveau lien de solidarité entre les nations civilisées.

Qu'il nous soit permis, avant de poser la plume, d'exprimer l'espoir que nous donne l'œuvre qui vient de s'accomplir à Berlin. Il est vrai que toutes les bonnes pensées émises au cours des délibérations de la Conférence, n'ont pu être adoptées : celle de la création d'un chemin de fer de l'Atlantique au Stanley-Pool, celle de la fondation de stations météorologiques sur le Haut-Congo, par exemple, mais elles ne s'en réaliseront pas moins un jour ou l'autre, nous en sommes persuadé. Et quant à ce qui a été obtenu, les progrès accomplis depuis huit ans, depuis le moment où Stanley découvrait le Congo et où le roi des Belges convoquait à Bruxelles la première des conférences où fut fondée l'Association internationale africaine, nous paraissent être un gage des plus heureux pour l'exploration et la civilisation de l'Afrique.

Au point de vue de l'exploration nous touchons, nous semble-t-il, au moment où elle va subir, du moins en ce qui concerne l'Afrique centrale équatoriale, une transformation des plus avantageuses. Rappelons-nous les voyages de Livingstone, de Speke, de Grant et de tant d'autres, les difficultés rencontrées par eux pour pénétrer à l'intérieur, et le nombre de victimes frappées par la mort dans la région côtière, avant même d'avoir atteint les premières terrasses du plateau central. Malgré les tentatives incessantes faites par les explorateurs pour déchirer le voile qui recouvre encore l'immense espace compris entre la ligne de faîte du bassin du Chari et du lac Tchad, au nord du Congo, et les itinéraires

de Pogge et Wissmann, de Büchner et de Cameron, au sud de ce fleuve, le mystère demeure presque complet. Ce que Stanley, de Brazza, Mizon et les missionnaires, nous ont révélé du bassin du Congo n'est que peu de chose auprès de ce que nous avons besoin de savoir. L'ouvrage de Stanley, si impatiemment attendu, répondra déjà en partie à ce besoin, au moins pour quelques sections de la zone qui borde le fleuve. Mais maintenant, les États dont les limites viennent d'être fixées à Berlin, devront faire le nécessaire pour explorer soit les zones traversées par leurs frontières, soit les territoires qui leur ont été attribués. Ce sera du cœur même du continent, où ils pourront établir leurs bases d'opérations, que les explorateurs rayonneront dans toutes les directions vers la périphérie du bassin conventionnel auquel s'appliquera la liberté de circulation la plus complète. De la grande voie fluviale qui s'étend du Tanganyika à l'Atlantique, ils remonteront les mille cours d'eau qu'elle reçoit sur ses deux rives, au nord, jusqu'à la ligne de faîte qui sépare ce bassin des lacs Muta-Nzigué et Albert-Nyanza, de la Nepoko, du Bomokandi, du Chari et de l'Ogôoué ; au sud, ils gagneront les régions jusqu'ici impénétrables à tout voyageur européen, qui, sur une étendue de huit degrés de latitude au moins, remplissent tout l'espace compris dans le grand arc de cercle du Congo moyen. Pour cette partie du continent, nous avons tout à apprendre : topographie, histoire naturelle et ethnographie. Si les rivières qui descendent des terrasses à la côte opposent, par leurs rapides et leurs cataractes, des obstacles insurmontables à la navigation, les affluents du Congo sont ouverts au libre parcours des explorateurs sur des milliers de kilomètres ; ils permettront de pénétrer jusqu'aux extrémités de ce bassin, cinq fois grand comme la France, et d'en étudier les parties demeurées jusqu'ici les plus mystérieuses.

En même temps, sous le régime de la liberté dans tous les domaines, liberté de commerce, d'enseignement, de conscience et de culte, les stations établies le long du Congo et de ses affluents, au bord des lacs ou dans l'intérieur des terres, deviendront des foyers de lumière et de vie, d'où la civilisation se répandra dans toutes les tribus du centre du continent africain. Un jour elle franchira les limites des territoires visés par la Conférence de Berlin, pour s'étendre aux populations des bassins moins favorisés du Zambèze, du Nil, du Chari et de l'Ogôoué, car si, pour le moment, l'application des principes adoptés est restreinte à certaines régions, il a été bien convenu qu'il ne s'agissait là que d'un minimum et qu'on travaillerait à les appliquer partout, en particulier à tous

les fleuves d'Afrique. Les puissances sont également résolues à poursuivre la suppression de la traite et l'abolition de l'esclavage dans toute l'étendue du continent africain. Les peuples de l'Europe et de l'Amérique travailleront à l'envi à l'œuvre de réparation à laquelle ils sont obligés envers les descendants des victimes de trois siècles d'oppression et de brigandage. Relevées par l'influence de la civilisation chrétienne, d'un travail et d'un commerce honnêtes, d'une vie de famille basée sur la monogamie et de relations sociales fondées sur la justice et l'équité, les tribus indigènes redeviendront fortes pour résister à l'invasion de la barbarie musulmane qui sera refoulée vers le nord. Affranchies de l'esclavage et de la superstition, elles seront les aides des blancs dans l'œuvre d'instruction et de libération des populations des autres parties du continent.

Il nous semble impossible de méconnaître, dans le mouvement qui se produit de nos jours en faveur du centre africain, la direction d'une volonté supérieure qui, après avoir enrichi les peuples de l'Europe et de l'Amérique du nord des trésors des anciennes civilisations, leur montre qu'elles doivent faire part de ces biens aux races les plus déshéritées, et, avant tout, à cette race noire, si longtemps opprimée par toutes les nations qui possédaient une marine et des colonies.

L'œuvre commencée laborieusement, va recevoir une puissante impulsion de l'union de tous les efforts combinés en faveur des nègres, et, par un juste retour, le bien que leur auront fait les nations civilisées rejaillira sur celles-ci de mille manières. La liberté, qui aura présidé au développement commercial, industriel, agricole, religieux des populations du Congo, reviendra aux États qui les en auront dotées.

Dans notre vieux monde, comme dans l'Amérique du nord, on comprendra que la prospérité des peuples ne dépend pas des barrières opposées à l'importation, ni des obstacles mis à la libre circulation sur les fleuves, ni des entraves créées à l'exercice des cultes, ni des restrictions apportées à l'enseignement, mais qu'elle grandit dans la mesure où les relations sont plus faciles, où tous les habitants d'un pays, jouissant de la libre disposition de leur personne et de leurs biens, peuvent travailler librement au bonheur les uns des autres.

CARTOGRAPHIE DU CONGO

La réunion de la Conférence africaine et le règlement diplomatique de la question du Congo ont donné naissance à plusieurs cartes, indi-

quant les frontières politiques assignées aux possessions françaises et portugaises et au nouvel État libre du Congo. Celle qui a été dressée par l'Institut national de géographie de Bruxelles et d'après laquelle nous avons établi la nôtre, est à une petite échelle ($^1/_{10000000}$), mais embrasse toute la zone équatoriale, de l'Océan Atlantique à la Mer des Indes, et donne, d'une manière très claire, l'étendue des diverses souverainetés, soit dans le bassin du Congo, soit dans les territoires environnants. C'est avant tout une carte politique, car elle n'indique pas le relief du sol.

Celle qu'a publiée le Dr Richard Kiepert est à une échelle deux fois et demie plus grande ($^1/_{4000000}$) et renferme par suite beaucoup plus de détails. Toutefois elle ne comprend pas toute la largeur du continent africain ; elle s'arrête au nord au 2° 30′ ; au sud, au 13° 40′ ; à l'est, au 34° longit. E. de Greenwich. Du reste elle a été dressée avec la correction et le fini qui distinguent les œuvres de l'éminent cartographe. Le relief est nettement marqué en brun ; les nouvelles frontières et la zone du commerce libre sont indiquées par des couleurs différentes, et les routes suivies par les voyageurs sont toutes tracées, au moyen de traits de couleur qui varient suivant la nationalité de l'explorateur. Enfin l'échelle de la carte a permis d'y faire figurer tous les noms de localités et de peuplades, même d'importance secondaire, de sorte qu'on y peut suivre pas à pas les relations des voyageurs modernes qui ont parcouru ces régions. Malgré le grand nombre d'informations qu'elle fournit, l'arrangement des couleurs la rend nette et d'une lecture facile.

Voici en quoi consistent les décisions de la Conférence africaine concernant les nouvelles circonscriptions territoriales. L'État libre du Congo ne possède qu'une faible longueur de côtes sur l'Océan Atlantique, au nord de l'embouchure du Congo, mais cela suffira comme point d'attache du futur chemin de fer qui parcourra ces régions. Ensuite son domaine s'élargit et, limité d'abord à la rive droite, il comprend, dans la région des cataractes, les deux rives du fleuve, puis de nouveau une seule, la rive gauche, en amont de la station de Manyanga jusqu'à l'équateur. Dans la partie encore inexplorée, les limites de l'État, pareilles à celles des États du centre de l'Union américaine, sont rectilignes ; au nord, c'est le 4° lat., qui coupe le cours de l'Ouellé ; au sud, le 6° ; enfin, à l'est, la frontière suit d'abord le 30° long. E., puis la rive occidentale du Tanganyika et englobe, plus au sud, une partie du bassin supérieur du Congo, c'est-à-dire les États du Kassongo et une portion

de ceux du Cazembé et du Mouata-Yamvo. L'étendue totale de l'État libre, calculée sur la carte, est d'environ 2,000,000 kilom., dont la plus grande partie reste à découvrir ou tout au moins à occuper. C'est près de quatre fois la France.

A cette dernière puissance appartient maintenant un territoire de la forme générale d'un trapèze, compris entre le Congo et la mer, et d'une superficie approximative de 400,000 kilom., c'est-à-dire égal aux trois quarts de la France. Il embrasse les bassins de l'Ogôoué, du Niari, de la Licona et de l'Alima, et de la rive droite du Congo, de l'équateur à Manyanga. Au-dessous de cette station la France ne possède aucune partie du Congo ; c'est donc par la vallée du Niari qu'elle devra arriver à Brazzaville, si elle veut rester sur son propre territoire.

Quant au Portugal, ses prétentions à la possession de toute la contrée s'étendant jusqu'au 5°12′ lat. S. n'ont pas été reconnues, dans le traité qu'il a conclu avec l'Association internationale du Congo. Il possède la rive gauche du fleuve de Nokki à l'embouchure, et une étroite enclave comprise entre les possessions françaises, l'État libre et la mer, ayant comme principales localités Landana et Cabinda[1]. L'État nègre du Congo, avec la ville de San-Salvador, regardé jusqu'ici comme indépendant, devient territoire portugais.

Enfin, la zone de liberté commerciale comprend le bassin hydrographique du Congo, puis à l'ouest, la région côtière de Sette Cama à Ambriz, et à l'est, une partie du bassin du Zambèze et de petits bassins fluviaux dont les eaux se rendent à la Mer des Indes. L'État libre se trouve en entier dans cette zone, tandis que les possessions françaises et portugaises sont partagées en deux parties : dans l'une, le commerce se fera librement ; dans l'autre, la métropole pourra établir des droits de douane et de transit. Au nord du Congo, il est clair que la limite de la région du commerce libre a été tracée d'une manière arbitraire, puisque cette contrée est encore entièrement inexplorée. Il est possible, en particulier, que l'on doive plus tard en distraire le bassin de l'Ouellé, car rien ne prouve avec certitude que cette rivière fasse partie du bassin du Congo ; c'est l'hypothèse de Stanley, mais d'autres géographes et voyageurs, entre autres Junker et Casati, la regardent comme le cours supérieur du Chari. La question n'est pas résolue et il faut attendre de nouvelles explorations pour se prononcer à cet égard.

[1] C'est par erreur que la carte de l'Institut national belge y fait figurer Massabé qui est au nord du Chiloango, cette rivière formant la limite sud du territoire français.

ÉCHANGES

Sociétés de géographie.

Amsterdam. Anvers. Berlin. Brême. Bruxelles. Constantine. Douai. Francfort s/M. Greifswald. Halle. Hambourg. Iéna. Le Caire. Leipzig. Lille. Lisbonne. Lyon. Madrid. Marseille. Montpellier. Nancy. New-York. Oran. Paris. Rochefort. Rome. Rouen. Vienne.

Sociétés de géographie commerciale.

Berlin. Bordeaux. Paris. Porto. Saint-Gall. Le Havre.

Missions.

Journal des missions évangéliques (Paris).
Bulletin missionnaire (Lausanne).
Missions évangéliques au XIXme siècle (Neuchâtel).
Journal de l'Unité des Frères [moraves] (Peseux).
Missions catholiques (Lyon).
Missions d'Afrique (Alger).
Annales de la propagation de la foi (Lyon).
Missions-Blatt (Barmen).
Berliner Missions-Berichte (Berlin).
Heidenbote (Bâle).
Evangelisches Missions-Magazin (Bâle).
Calwer Missions-Blatt (Calw).
Allgemeine Missions-Zeitschrift (Gütersloh).
Glaubensbote (Bâle).
Africa (Londres).
La Nigrizia (Vérone).
Church missionary Intelligencer and Record (Londres).
Missionary Herald (Boston).
American Missionary (New-York).
Foreign Missionary (New-York).
Regions beyond (Londres).
Chronicle of the London Missionary Society (Londres).
Monthly Record of the Free Church of Scotland (Edimbourg).
Missions Field (Londres).
Church of Scotland home and foreign Missionary Record (Edimbourg).
Missionary Record of the united presbyterian Church (Edimbourg).
Central Africa (Londres).
Woman's foreign missionary Society (Philadelphie).

Divers.

Gazette géographique et Exploration (Paris).
Moniteur des Colonies (Paris).
Bulletin des Mines (Paris).
Bulletin de l'Association scientifique algérienne (Alger).
Bulletin du Comice agricole (Médéa).
Bulletin de l'Académie d'Hippone (Bone).
Bulletin de renseig. coloniaux (Paris).
Revue géographique internationale (Paris).
Le Mouvement géographique (Bruxelles).
Handels-Zeitung (Saint-Gall).
Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik (Vienne).
Mittheilungen der afrikanischen Gesellschaft in Deutschland (Berlin).
Oesterreichische Monatsschrift für den Orient (Vienne).
Zeitschrift für wissenschaftliche Geographie (Vienne).
Deutsche Kolonialzeitung (Francfort s/M).
Chamber of Commerce Journal (Londres).
African Times (Londres).
Antislavery Reporter (Londres).
Aborigine's Friend (Londres).
African Repository (Washington).
Esploratore (Milan).
Cosmos (Turin).
Bollettino della Societa africana d'Italia (Naples).
Marina e Commercio, e Giornale delle colonie (Rome).
Africa oriental (Mozambique).
O Africano (Quilimane).
Jornal das colonias (Lisbonne).
As colonias portuguezas (Lisbonne).
Revista de Estudos Livres (Lisbonne).
Réveil du Maroc (Tanger).

AUTRES PUBLICATIONS CONSULTÉES

Tour du monde (Paris).
Revue de géographie (Paris).
Revue maritime et coloniale (Paris).
Indépendant (Constantine).
Moniteur de l'Algérie (Alger).
Dr A. Petermann's Mittheilungen (Gotha)
Proceedings of the royal geographical Society and monthly Record of geography (Londres).
Natal Mercury (Durban).
Cape Argus (Cape-Town).
West African Reporter (Sierra Léone)

Etc., etc.

SOMMAIRE

OUVRAGES REÇUS :

Die Sudanländer nach dem gegenwärtigen Stande der Kenntnis, von Dr Philipp Paulitschke. Freiburg i. B. (Herdersche Verlagshandlung), 1885, in-8°, 311 p. avec gravures et carte, fr. 8,75.

Carte du Bassin du Congo, par le Dr Richard Kiepert, $^{1}/_{4000000}$. Berlin (Dietrich Reimer), 1885, fr. 2,50.

Dix années de voyages dans l'Asie centrale et l'Afrique équatoriale, par le Dr Potagos. Traduction de MM. Meyer, Blancard et Labadie, avec notes de M. Burnouf. T. I. Paris (Fischbacher), 1885, in-8°, 416 p. et cartes.

Carte politique de l'Afrique centrale, d'après les documents les plus récents. $^{1}/_{10000000}$. Bruxelles (Institut national de géographie), 15 mars 1885.

Conférence africaine de Berlin, 1884-85. Documents officiels, in-4°, 434 p.

Carte d'Afrique au $^{1}/_{18800000}$ (en russe). Projection de Flamsteed. St-Pétersbourg, 1885.

Genève. — Imprimerie Charles Schuchardt.

GENÈVE
H. GEORG, LIBRAIRE-ÉDITEUR
MÊME MAISON A BALE ET A LYON

L'AFRIQUE

EXPLORÉE ET CIVILISÉE

JOURNAL MENSUEL

DIRIGÉ PAR

M. Gustave MOYNIER

Membre de la Commission internationale de Bruxelles pour l'exploration et la civilisation de l'Afrique centrale; membre correspondant de l'Académie d'Hippone, et des Sociétés de géographie de Marseille, de Nancy, de Loanda et de Porto.

RÉDIGÉ PAR

M. Charles FAURE

Secrétaire-Bibliothécaire de la Société de géographie de Genève, membre correspondant des Sociétés de géographie de Lisbonne, de Loanda, de Porto, de Saint-Gall et de Berne.

L'Afrique paraît le premier lundi de chaque mois, par livraisons in-8° d'au moins 20 pages chacune; le texte est accompagné de cartes, chaque fois que cela paraît nécessaire.

Le prix de l'abonnement annuel, **payable d'avance**, est de **10 francs**, port compris, pour tous les pays de l'Union postale (première zone); pour les autres, 11 fr. 50.

Tout ouvrage nouveau relatif à l'Afrique, dont il est envoyé deux exemplaires à la Direction, **a droit à un compte rendu.**

Adresser tout ce qui concerne la **rédaction** à **M. Gustave Moynier, 8, rue de l'Athénée, à Genève (Suisse).**

S'adresser pour les abonnements à l'éditeur, M. H. Georg, à Genève ou à Bâle.

On s'abonne aussi :

Dans tous les bureaux de poste de la Suisse.
Chez MM. Ch. DELAGRAVE, libraire. 15, rue Soufflot, à Paris.
MUQUARDT, libraire de la Cour, 45, rue de la Régence, à Bruxelles.
DUMOLARD frères, libraires, Corso Vittorio Emmanuele, 21, à Milan.
F.-A. BROCKHAUS, libraire, Querstr., 29, à Leipzig.
L. FRIEDERICHSEN et Cie, libraires, Admiralitätsstr, 3/4, à Hambourg
Wilhelm FRICK, libraire de la Cour, Graben 27, Vienne (Autriche).
TRUBNER et Cie, libraires, Ludgate Hill, 57/59, à Londres E. C.
Et chez les principaux libraires de tous les pays.

AVIS. — *Nous mettons à la disposition de nos nouveaux abonnés, au prix de 12 fr. chacun, un certain nombre d'exemplaires complets de la IIme, de la IVme et de la Vme année. La Ire et la IIIme sont épuisées.*

BULLETIN MENSUEL (*4 mai 1885.* [1])

M. **Teisserenc de Bort,** secrétaire général de la Société météorologique de France, chargé d'une mission dans le **Sahara algérien et tunisien,** pour y continuer les travaux qu'il avait commencés en 1883, s'est rendu de Biskra à Touggourt, par le désert de Mokran, en faisant un levé sommaire de sa route. Aux environs de Filiach, dans l'**oasis des Zibans,** il a procédé à des fouilles, avec le concours de MM. Fourreau et Fau de Biskra, dans une ancienne nécropole, où se trouvent des tombes, sur une longueur de plus de 500 mètres. Elles sont enfouies à une assez faible profondeur, dans un sol compact d'alluvion rougeâtre. Les corps sont déposés dans des jarres, munies d'une ouverture ou goulot circulaire et de deux anses ; elles devaient être cassées à leur extrémité au moment de la mort, puis emboîtées l'une dans l'autre. Ces sépultures paraissent appartenir à une époque antérieure à l'invasion arabe ; elles ne sont pas orientées vers la Mecque comme celles des musulmans.

Un correspondant du journal la *Gironde*, lui écrit de Marseille que le **commandant Landas,** et les membres de la mission d'études de la mer intérieure des Chotts, ont terminé la première partie de leurs travaux, et qu'ils viennent de rentrer en France. Leur but était de déterminer le point de la côte le plus favorable pour la création du **port Roudaire,** à l'embouchure de l'Oued-Melah. Ils ont tout d'abord choisi un emplacement pour le forage d'un puits artésien, dans l'oasis d'Oudreff, à un kilomètre de la Méditerranée, et à 800^m de l'Oued-Melah, en se basant sur les sondages antérieurs et l'inclinaison exacte des différentes couches du sol. Les populations du voisinage, comprenant l'avantage que peut leur procurer la création de puits artésiens, se sont empressées d'apporter leurs témoignages de sympathie au successeur de Roudaire. Les cheiks n'ont pas été moins zélés que les simples indigènes ; le plus ancien d'entre eux a réclamé l'honneur d'enlever du puits la première pelletée de terre, et a demandé la permission d'emporter la pioche en souvenir de l'événement. Le commandant Landas

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

croit que si le puits artésien donne le volume d'eau qu'on en attend, le sol pourra recevoir des plantations de dattiers, de palmiers, d'oliviers et même de vignes. Autour de l'Oued-Melah il sera facile de créer des pâturages et des plantations d'alfa.

Les délibérations de la **Commission du canal de Suez** réunie à Paris sont tenues secrètes. Nous ne connaissons jusqu'ici que les articles servant de base à la discussion ; en voici le texte :

1° Le canal de Suez doit être libre pour le passage de tous les navires et en toutes circonstances.

2° En temps de guerre, il devra être fixé une limite de temps pour les bâtiments de guerre des puissances belligérantes se trouvant dans les eaux du canal, et ni troupes, ni munitions de guerre ne pourront être débarquées sur ses rives.

3° Des actes d'hostilité ne pourront avoir lieu ni sur le canal ni dans ses environs, ni ailleurs dans les eaux territoriales de l'Égypte, même dans le cas où la Turquie serait une des parties belligérantes.

4° Aucune des conditions stipulées par les deux clauses précédentes ne pourra être appliquée aux mesures qui seraient jugées nécessaires pour la défense de l'Égypte.

5° Toute puissance dont les bâtiments de guerre auraient causé quelque dommage au canal est tenue à supporter les frais de la réparation immédiate de ce dommage.

6° L'Égypte devra prendre toutes les mesures en son pouvoir pour assurer l'exécution des conditions imposées au transit sur le canal, des navires appartenant aux puissances belligérantes.

7° Aucunes fortifications ne pourront être élevées, ni sur le canal ni dans son voisinage.

8° Cet arrangement ne devra ni réduire ni affecter en rien les droits territoriaux du gouvernement égyptien, sauf en ce qui sera expressément stipulé.

D'après une lettre de Londres au *Succès*, le **chemin de fer** en construction de **Souakim à Berber** ne serait pas seulement une ligne stratégique, il deviendrait plus tard le moyen d'établir des communications commerciales permanentes. Une compagnie privée, sous la présidence du duc de Sutherland, a déjà obtenu du gouvernement une concession pour l'exploitation commerciale et industrielle du Soudan, avec des privilèges analogues à ceux de la Compagnie du nord de Bornéo. Lorsque la puissance du Mahdi et d'Osman-Digma aura été détruite, le gouvernement cédera la voie ferrée à la Compagnie qui, avec l'aide

de Samuel Baker, se chargera d'établir une administration régulière dans le pays (?)[1].

L'ingénieur **Salimbeni** chargé par Bianchi de construire sur le Nil-Bleu un pont, pour faciliter les communications du **Godjam** avec les pays situés au sud du fleuve, a écrit à la Société de géographie de Rome, pour l'informer du succès de ses travaux. Ceux-ci ont bien cheminé, malgré les difficultés à surmonter. Mais la station du Godjam ayant perdu son chef par la mort de Bianchi, le ministre de l'agriculture et du commerce d'Italie a prié M. Salimbeni de prendre le commandement de la station qui devra servir aux observations météorologiques, au ravitaillement des voyageurs et des commerçants ; elle sera aussi un centre d'études et de collections d'objets des sciences naturelles, ainsi que d'informations commerciales. Le gouvernement italien se propose en outre de fonder une nouvelle station météorologique à Maccalé, en Abyssinie, où demeure M. Naretti.

M. Alfred Bardey a communiqué d'Aden, à la Société de géographie de Paris, des nouvelles de l'expédition autrichienne du baron **de Hardegger** et du **Dr Paulitschke.** De **Harrar** les explorateurs ont visité les petits lacs Moyabo et Adelli à 25 kilom. au N.-O. de la ville. Un soir M. de Hardegger, se promenant autour des remparts a été attaqué et mordu à la jambe par une hyène qu'il a tuée à coups de sabre. Les voyageurs désirent visiter le marché de Goulfa à cinq jours de Harrar, sur le Wabi qui sépare les tribus Aroussi-Gallas et Anuya-Gallas. Goulfa est habité principalement par des forgerons indigènes qui, à certaines époques de l'année, échangent leurs produits contre les cotonnades dont ils ont besoin. « De Harrar à Goulfa, » ajoute M. Bardey, « la route suit la vallée d'Argoba, passe à Afordoba, Farezzo, Boubassa, où je suis allé ; puis, m'a-t-on dit, en continuant dans une direction S.-S.-O., on trouve Ilmané, sur un plateau sans eau, Mitti, Dalatto, Afata, Itto au confluent du Moya qui se jette dans le Herer, affluent du Wabi, enfin Goulfa sur la rive droite du Wabi, en pays Aroussi. » Nous désirons que les explorateurs autrichiens puissent exécuter leur projet, et dresser la carte de cette région, car les noms indiqués par M. Bardey ne figurent dans aucun des documents cartographiques que nous possédons.

[1] A la dernière heure, nous apprenons que le gouvernement anglais a décidé de ne pas continuer le chemin de fer, du moins avant la cessation des chaleurs, au delà de Tambouk, Sinkat ou un autre endroit pouvant servir d'hôpital à la garnison nécessaire pour garder Souakim.

La mort de **Mtésa** n'a pas été suivie d'un état d'anarchie et de meurtres sur une grande échelle, comme on aurait pu le craindre d'après l'usage ordinaire en semblable occasion. Quelques-uns des chefs proposèrent, il est vrai, de mettre à mort les missionnaires et de détruire la mission. Mais le *Katikiro*, le magistrat principal, empêcha qu'on ne commît aucune violence, et l'influence du missionnaire O'Flaherti fit beaucoup pour prévenir les troubles et l'effusion du sang. Le nouveau roi, Mouanga, est un tout jeune homme, qui, de temps à autre, a visité les missionnaires ; son attitude à leur égard, après son avènement, a été tout à fait cordiale. La princesse élevée à la dignité supérieure de *sœur du roi*, est chrétienne. Mouanga désire avoir dans ses États un plus grand nombre de prédicateurs blancs ; il enverra, avec le missionnaire Mackay, un messager pour en chercher en Angleterre.

Les *Missions catholiques* nous apportent des renseignements sur les tribus des **Bou-Sambiro,** des **Ba-Moueri** et des **Bou-Koumbi,** chez lesquelles les missionnaires d'Alger ont fondé des stations, au S.-O. du Victoria-Nyanza. Les plateaux qu'elles habitent sont très élevés et généralement parsemés de nombreux et grands villages. Les productions du pays sont le sorgho, le maïs, les patates, les arachides, le sésame. De nombreux troupeaux de bœufs, de moutons et de chèvres paissent dans les campagnes. Les populations paraissent plus simples et mieux disposées que celles qui sont en relations fréquentes avec les commerçants du Zanguebar. Une des plus remarquables de ces tribus, est celle des Bou-Sambiro, renommée pour ses forgerons. Le minerai de fer abonde dans le pays, mais jusqu'ici on n'en a pas employé d'autre que celui qu'on trouve à la surface du sol. Porté dans des paniers, à des forgerons installés dans de pauvres huttes couvertes de paille, ceux-ci parviennent à en tirer, avec l'outillage le plus imparfait, quantité de pioches, de hachettes, de fers de lances et de flèches. La réputation des forgerons du Bou-Sambiro s'étend au loin ; un grand nombre de tribus viennent de cinq, dix et quinze jours de marche se pourvoir dans leurs ateliers. — Le Mouéri est un des plus grands royaumes des bords du Victoria-Nyanza. Ses immenses forêts sont remplies d'animaux de toute espèce : girafes, onagres, zèbres, buffles, rhinocéros, antilopes, etc. Le roi Rouoma fit d'abord bon accueil aux missionnaires ; mais, à l'instigation de Mtésa, il leur refusa ensuite la liberté nécessaire pour fonder un établissement dans ses États, après quoi cependant il leur fit exprimer son désir de les voir revenir chez lui et leur accorda la permission

de bâtir où ils voudraient. Les Ba-Mouéri sont aussi très habiles à travailler le fer. Ce sont des archers par excellence ; le buffle, le rhinocéros, tombent percés de leurs longues flèches. Ils savent réduire le fer et le cuivre en fils très minces, pour les rouler autour de longues ficelles de crins qu'ils portent aux jambes comme ornements de prédilection. Leur costume ordinaire se compose d'une ou plusieurs peaux bien préparées et enduites de beurre. Le roi se fait graisser de beurre rance, tous les jours, des pieds à la tête.—Au delà des Ba-Mouéri sont les Bou-Koumbi, qui ont pour roi Kikanga. Ils sont beaucoup moins industrieux que leurs voisins chez lesquels ils vont se fournir de lances, de flèches et de pioches pour cultiver leurs terres, leur principale occupation avec l'élevage du bétail. Kikanga a accordé l'hospitalité la plus bienveillante aux missionnaires, qui ont gagné la confiance des habitants en soignant leurs nombreux malades. Les plaies aux jambes sont extrêmement fréquentes, et doivent être attribuées à l'humidité des huttes et à l'absence de toute propreté, dont les Bou-Koumbi semblent ignorer les premières notions ; ils couchent à côté de leurs moutons et de leurs chèvres et ne se lavent presque jamais.

M. **Chauncy Maples** a exposé dans une séance de la Société de géographie de Manchester, nouvellement fondée, les résultats des **explorations** des dernières années **entre la côte de l'Océan Indien et le lac Nyassa,** pays naguère encore inconnu des Européens, mais où la mission des Universités a des établissements à Masasi et à Néouala, et où l'Angleterre est représentée par un consul pour le district du Nyassa, afin de tâcher d'en faire disparaître la traite. Les indigènes appartiennent en grande partie à la tribu des Ma-Koua, qui s'étend jusqu'aux territoires situés à l'ouest du Nyassa. M. Maples ayant vécu huit ans au milieu d'eux en qualité de missionnaire, les décrit comme un peuple pacifique, industrieux, d'une intelligence supérieure à celle des autres natifs, et très accessible aux influences de la civilisation. Autour de Masasi se pressent les villages ma-koua ; le sol du pays est fertile, et produit chaque année des récoltes abondantes de sorgho, de maïs, de riz, de sésame, de cassave, de fèves, etc. On y a introduit et cultivé avec grand succès, les mangues, les goïaves, les limons, les citrons et quantité d'autres fruits. On a essayé d'y cultiver le café, le girofle, la cannelle ; mais l'absence de pluies régulières a fait échouer cette tentative. Le cotonnier et le palma christi se trouvent partout à l'état sauvage. M. Maples ne doute pas que s'il était cultivé, le coton ne fournît un produit excellent pour le marché. Le tabac, le fer, le sel s'y trouvent aussi. Actuellement les seuls objets d'exportation sont

l'ivoire, la gomme-copal, le caoutchouc et l'orseille ; le trafic en a beaucoup augmenté dans les dernières années, et il augmenterait plus encore sans la **traite** et les guerres de tribus pour faire des esclaves. M. Maples a cité à ce sujet l'opinion de M. O'Neill, consul anglais à Mozambique et explorateur de cette région. Les neuf dixièmes des guerres de l'Afrique orientale sont entreprises pour répondre à la demande des trafiquants d'esclaves, et non par amour de la guerre. Quand on dit aux indigènes que les esclaves sont l'objet le plus estimé pour l'achat de tissus et d'autres objets dont ils ont besoin, ils organisent des expéditions contre leurs voisins pour faire des esclaves. Mais, quand ils verront que ces objets peuvent être obtenus avec beaucoup moins de difficultés et de dangers que par la guerre, un grand pas aura été fait vers la suppression de ces luttes destructrices. La situation des lacs Nyassa et Tanganyika est excellente pour procurer aux natifs le bienfait d'un commerce légitime régulier. Dans l'état actuel des choses, leurs vastes bassins s'interposent entre la demande de la part des chefs qui attendent l'arrivée des agents de la côte, et le territoire d'où les esclaves sont tirés. Des stations commerciales sur leurs bords seraient admirablement placées pour lutter avec les trafiquants d'esclaves, et fournir aux indigènes de l'intérieur les produits de l'industrie européenne. Les natifs apprécient déjà à leur juste valeur les services rendus par les établissements missionnaires anglais et écossais, ainsi que par les agents de l'African Lakes Company. Que les stations se multiplient, que le nombre des steamers augmente sur les lacs et les rivières, les guerres diminueront, le sol produira davantage, et les progrès de la civilisation seront encore plus marqués qu'ils ne l'ont été depuis l'arrivée des missionnaires.

Le dernier numéro du *Central Africa,* annonce que les 800 colis de l'expédition qui transporte le *Charles Janson,* destiné à la **mission de la côte orientale du Nyassa,** sont portés actuellement par eau jusqu'au pied des rapides du Chiré, et de là, à dos d'hommes, le long de la route qui permet d'atteindre facilement le cours supérieur du fleuve, où le navire sera remonté. Malheureusement le missionnaire Johnson, qui accompagnait l'expédition, a perdu la vue par suite d'une ophtalmie et a dû être ramené en Angleterre.

Le *Natal Mercury* a reçu du consul anglais de Mozambique, M. **O'Neill,** à son passage à Port Natal des informations utiles sur le pays d'**Oumzila.** Une lettre de M. le missionnaire P. Berthoud[1] nous

[1] Voy. p. 98.

a annoncé récemment la mort de ce dernier; son fils aîné a été élu pour le remplacer, mais un grand nombre des chefs lui ont substitué un fils plus jeune. Un combat s'en est suivi dans lequel l'aîné a été tué, et maintenant c'est le plus jeune qui règne. Le gouvernement portugais a envoyé une commission spéciale, sous la direction de M. Gose Rodrigues qui a une longue expérience des affaires de l'Afrique orientale, pour aplanir les difficultés existant depuis plusieurs années entre la colonie et le pays d'Oumzila. Elle a débarqué à Chilouane, et traversé le pays de Sofala, d'où elle a dû se rendre au kraal d'Oumzila.— Une autre mission s'y est rendue pour le compte de la Compagnie d'Ophir, qui se propose de développer les industries minières de ce pays. C'est M. Païva d'Andrada qui représente la Compagnie; il doit chercher à obtenir l'autorisation d'exploiter les mines de Manika. — M. O'Neill croit que l'on pourrait ouvrir une voie au commerce avec le Ma-Koua et le Lomwé par le Zambèze. De Tété un grand trafic se fait déjà, à l'ouest, vers Zoumbo, au sud, dans le pays des Ma-Tébélé, et au nord, vers le plateau qui borde le Nyassa. Chaque année plus de 300 bateaux y sont employés. Ils remontent de Tété à Kébrabasa, d'où, en huit jours de voyage par terre, on franchit les rapides de ce nom. En amont, le fleuve redevient navigable jusqu'aux chutes Victoria. L'ivoire est le principal objet de commerce de cette partie de l'Afrique.

Le numéro de février du *Mercantile Marine Service Association Reporter* contient un article du capitaine G.-A. Chaddock sur son exploration du **Limpopo** [1], en avril de l'année dernière. Malgré un courant assez fort, il réussit, avec la *Maud*, à en franchir la barre, par l'embouchure méridionale, dont le lit est très étroit et a 4 ½ brasses de profondeur. Le pays aux alentours est composé de hautes collines de sable légèrement couvertes de broussailles peu élevées; la population paraît très dense, et le sol propre à l'agriculture et à la culture de la canne à sucre. Jusqu'à une distance de vingt kilomètres de l'embouchure, le fleuve est bordé de manguiers; au delà il ne présente plus de bois propre au chauffage. Un peu en amont du kraal de Manjoba, le pays s'élève et devient très boisé, et d'après les renseignements des indigènes, il est très salubre. Le capitaine Chaddock croit que le fleuve est navigable jusque près des frontières du Transvaal.

M. **Lüderitz** a conclu, avec un **syndicat allemand**, une convention, par laquelle il cède à ce dernier tous ses droits sur le territoire qu'il

[1] Voy. Vme année, p. 79.

possède dans l'Afrique occidentale au nord du fleuve Orange. Les acquéreurs ont l'intention de former une société dont les statuts seront soumis à l'approbation de l'empereur. Leur but serait d'acquérir, d'administrer et d'exploiter tous les territoires de l'Afrique australe placés sous le protectorat de l'Allemagne. Le capital social est fixé à 1,500,000 fr., divisés en actions de 1250 fr. chacune. Les excédents annuels des recettes seront répartis entre les actionnaires, après l'autorisation préalable du gouvernement. Un comité de trois membres et un conseil d'administration sont placés à la tête de l'entreprise.

La Société de géographie de Paris a reçu communication de nouvelles de l'expédition de MM. **Veth** et **van der Hellen** dans l'Afrique portugaise occidentale. De Mossamédès ils se sont rendus à **Humpata**, pour y visiter la **colonie des Boers** établis là depuis quelques années. M. Veth y fit d'abord une reconnaissance, avec deux Boers attirés à Mossamédès par le bruit de l'arrivée de deux Hollandais dans cette ville. Les services que lui rendit, pendant ce premier voyage, un petit cheval javanais lui font croire que ces poneys pourront être très utiles aux voyageurs dans les régions tropicales de l'Afrique ; ils s'accommodent facilement au climat. Revenu à la côte, il en repartit le 15 janvier, avec M. van der Hellen et un wagon attelé de dix-neuf bœufs. Mais, après quelques heures de route, le char, mal conduit par le charretier, s'enfonça dans le sable qui, sur certains points, forme d'immenses entassements. Il fallut travailler jusqu'à l'aube du lendemain pour le dégager. A partir de ce moment les difficultés se renouvelèrent sans cesse : terrains impraticables, disette d'eau, épuisement de l'attelage, danger de la présence des lions et d'autres fauves qui enlevèrent les trois chiens javanais de M. Veth. Celui-ci tomba malade de fatigue, et dut s'arrêter dans des fermes portugaises ; grâce au secours de bœufs prêtés par des fermiers portugais et par des paysans néerlandais, le wagon put atteindre, le 30 janvier, la cime de la Serra de Chella. Le plateau de Humpata est magnifique, disent les voyageurs ; assez élevé et descendant en pente douce vers le sud, il a la réputation d'être d'une salubrité parfaite.

Les journaux de Lisbonne donnent quelques renseignements sur l'**expédition portugaise** du major **de Carvalho**, chargé de se rendre chez le **Mouata-Yamvo.** A la date du 6 janvier elle était arrivée à Cossa-e-Silva, dans le territoire du Capenda Camubenda, sur la rive droite du Quango, par 8° 47′ 45″ lat. sud et 17° 12′ 50″ long. est. Elle avait rencontré des difficultés entre le Lui et le Quango, par suite des

exigences des chefs indigènes et des vols dont elle avait été la victime; 150 porteurs avaient déserté, les uns en abandonnant leur charge, les autres en l'emportant. A son arrivée à Cossa-e-Silva, l'expédition fut reçue par des décharges de coups de fusil en signe de réjouissance. Le chef est une femme âgée du nom de Ma; elle a pour protecteur un nègre d'une quarantaine d'années, grand, robuste, aimable et parlant bien. Elle a des enfants de différents pères. Le plus âgé, Muana-Mocanzo, est le futur Capenda. Il n'a pas encore pris les rênes du gouvernement, sa mère le trouvant trop jeune; il n'a que 20 ans. Ses frères Muana-Candole, et Muana-Ca-Nzambo sont vêtus de pantalons et de vestes d'une étoffe à raies bleues, chemises blanches, chapeaux de feutre à larges bords. Le major Carvalho est d'avis que le chemin de fer de Loanda à Ambaca devrait être prolongé jusqu'à Malangé, à 80 kilom. à l'est d'Ambaca. Il a constaté avec satisfaction que le gouvernement d'Angola rétablit les anciennes stations dans la province, sur la route de Dondo à Malangé, et en fait élever de nouvelles sur des points d'une utilité reconnue pour le commerce, afin d'encourager et de faciliter les relations de la côte avec l'intérieur.

Le *Mouvement géographique* a publié, d'après une lettre arrivée à Bruxelles, les premières données fournies par le lieutenant **Wissmann** sur son **expédition au Cassaï.** Jusqu'ici on ne connaissait qu'une partie du cours supérieur de cet affluent du Congo, reconnue par Livingstone, Büchner, Schütt, Wissmann et Pogge. Celui-ci en avait touché le point connu le plus septentrional, par environ 5° de lat. S., au confluent du Louloua, un des grands tributaires de droite; toute la partie inférieure de la rivière est encore à reconnaître. Le but de l'expédition de Wissmann est d'étudier ce cours inférieur et les territoires inconnus qu'il traverse. Au mois de février 1884 il se trouvait, avec les deux frères Meyer et le Dr Wolff, à Malangé, non loin de la frontière de la province d'Angola. Là, l'aîné des frères Meyer fut emporté en quelques jours par la dysenterie. L'expédition y rencontra le Dr Pogge, duquel elle apprit que le pays était couvert de forêts vierges presque impénétrables, et qu'au loin en aval du confluent du Louloua, les rives du Cassaï en étaient bordées. Wissmann eut la bonne fortune de pouvoir reprendre tous les anciens porteurs et les deux interprètes du Dr Pogge. Au commencement de juillet l'expédition était organisée; 400 porteurs étaient engagés; des charpentiers et des mécaniciens complétaient le personnel blanc, et parmi eux, le charpentier Buchschlag qui, en 1880, avait descendu le Quango avec le major de Mechow. L'expédition emportait un canot en

acier pouvant contenir de dix à douze personnes. Le départ de Malangé eut lieu le 17 juillet; il s'effectua successivement, par petites caravanes, placées chacune sous la direction d'un ou deux blancs, le lieu de concentration étant le Quango, en aval de Cassangé. Du Quango au Cassaï, la route de Wissmann ne s'est pas sensiblement écartée des précédents itinéraires de retour de Büchner, Schütt et Pogge. Il passa par Cabembo et Cabocco, sur le Louchico. Arrivé là, le lieutenant Meyer, avec douze hommes, descendit la rivière, se dirigeant vers Koumbana. Quant au gros de l'expédition, au lieu de se diriger sur Cahoungoula vers l'est, il suivit une direction N.-E. rejoignant l'ancienne route à Muéné-Tombé, sur le Tchikapa. C'est de là qu'est datée la lettre de Wissmann, du 12 octobre. Le trajet de Malangé au Cassaï, qui s'est effectué en trois mois, s'est fait sans grandes difficultés; la santé des voyageurs est des plus satisfaisantes; un seul porteur est mort, en route, de maladie. Arrivé au Cassaï, Wissmann comptait le descendre jusqu'au confluent du Louloua, où il a dû établir une base d'opération. Un traité devait être passé avec Loukengo, roi des Ba-Kouba; une station, élevée sur les bords de la rivière et laissée à la garde de trois blancs et d'un certain nombre de soldats; enfin, une petite flotille de canots devait être construite par les charpentiers de l'expédition, et, avec son aide, Wissmann voulait suivre le Cassaï jusqu'à son embouchure dans le Congo. Il écrivait qu'il espérait atteindre le grand fleuve vers le commencement d'avril 1885. Depuis le mois de février, un des petits vapeurs de l'Association internationale croise entre les confluents du Rouki et du Loulemgou, prêt à se porter à la première alerte au secours de l'expédition, par l'une ou l'autre de ces rivières.

Le Dr **J. Chavanne,** que sa santé avait obligé à revenir en Europe, a pu repartir le 6 avril pour le **Congo.** Les quelques mois qu'il a passés en Belgique ont été consacrés au calcul des observations qu'il avait faites au Congo, et à la confection d'une carte du cours inférieur du fleuve; elle est dressée à l'échelle de $^1/_{200000}$ et sera publiée par l'Institut national de géographie. Elle donne toute la partie de la côte occidentale qui s'étend entre Landana et Shark-Point, le cours du Congo depuis Banana jusqu'à Boma, et, dans des cartouches, la partie du fleuve devant Boma, de Fetiche-Roc à l'île des Princes, au $^1/_{100000}$, et les plans de Banana et de Boma au $^1/_{25000}$. Ce sera le document cartographique le plus complet et le plus précis que l'on possède jusqu'ici de l'embouchure du fleuve.

A l'occasion de l'**Exposition d'Anvers,** un Congrès international

de botanique et d'horticulture se tiendra dans cette ville ; la question du Congo y aura sa place. En effet, un **questionnaire** a été transmis au **Comité de l'Association internationale** pour être soumis aux agronomes attachés aux différentes stations ; ils sont priés de répondre aux questions suivantes :

1° Quelle est la composition du sol des contrées que vous avez visitées jusqu'ici ?

2° Quelle est l'altitude des contrées ou des terrains que vous signalez ? Quelles sont les températures *minima* et *maxima* ? Quelle est la température moyenne de ces contrées ?

3° Quelles en sont les conditions climatériques ?

4° Quels sont les avantages naturels et les inconvénients qu'elles présentent au point de vue de la culture ?

5° Quels sont les produits végétaux dont l'utilité est reconnue comme plantes alimentaires, médicinales ou officinales, vénéneuses ou industrielles ?

6° Quel est le caractère de la flore des contrées que vous avez explorées ?

7° Quelles ressources l'Afrique centrale pourrait-elle offrir aux botanistes, pour l'étude de la flore tropicale et de la physiologie ? Avez-vous déjà rencontré des végétaux qui pourraient jeter quelque lumière sur certaines questions botaniques, ou qui augmenteraient la richesse de nos collections de plantes vivantes ?

8° Comment devrait se faire au Congo la culture potagère ?

9° Quels sont les principaux ennemis des cultures : *a*) du règne animal ; *b*) du règne végétal ?

10° Dans quelle mesure les botanistes et les horticulteurs pourraient-ils se rendre utiles aux explorateurs du Congo, en vue des essais de culture, d'acclimation, ou à un point de vue quelconque ?

A l'Exposition seront réunis des types de toutes les **marchandises d'Europe** qui font l'objet du **trafic au Congo,** ainsi que des modèles des différents objets, tels que : objets de campements, maisons démontables, appareils, outils, instruments, armes, médicaments, etc. nécessaires aux explorations, à l'établissement et à l'outillage des stations.

D'après les *Verhandlungen* de la Société de géographie de Berlin, un certain nombre des **stations** de l'Association internationale du Congo doivent être dotées de **téléphones ;** quelques-unes de celles du Bas-Congo seront reliées les unes aux autres par un fil téléphonique.

Le **Comité des missions de Bâle** a adressé à M. de Bismarck une pétition au sujet de l'**introduction de l'eau-de-vie dans les**

nouvelles possessions allemandes en Afrique. L'importation en masse de ce produit aurait, d'après la pétition, des conséquences pernicieuses pour les nègres qui, pas plus que des enfants, ne savent se gouverner eux-mêmes, et sont passionnés de liqueurs fortes ; leur en fournir à bon marché serait les mener à la ruine. On dit que si l'on apporte des restrictions à ce commerce, ce serait faire tarir une abondante source de gain. Mais ceux qui condamnent le commerce d'opium que l'Angleterre pratique en Chine, peuvent-ils favoriser un commerce qui devient immoral par le fait des conséquences qu'il entraîne ? Il reste à prouver que le commerce de l'eau-de-vie soit à la longue une source de gain réel ; des populations abruties ne sont pas commerçantes. D'ailléurs les comptoirs de la mission bâloise et d'autres ont fait l'expérience que le commerce, même sans eau-de-vie, peut être rémunérateur dans ces contrées. Il y a là un intérêt humanitaire qui doit primer tous les autres. Aussi le Comité demande-t-il, que l'importation des spiritueux dans les nouvelles possessions coloniales allemandes soit restreinte le plus possible par l'imposition de droits d'entrée très élevés.

M. **Robert Flegel** va repartir pour le Soudan occidental, où il a déjà fait deux explorations pour le compte de la Société africaine allemande. Il étudiera d'abord les pays du **Niger** et du **Bénoué.** Il sera accompagné par le D[r] Semon, comme médecin et spécialiste pour l'ethnographie, la zoologie et d'autres branches des sciences naturelles, et par le D[r] Gürich, comme géologue, minéralogiste et botaniste. MM. Hartert et Staudinger qui poursuivent d'autres buts s'adjoindront à l'expédition, mais ne seront considérés comme en faisant partie qu'aussi longtemps qu'ils resteront auprès d'elle. Les voyageurs séjourneront un certain temps en un endroit convenable du Niger ou du Bénoué, pendant que M. Flegel visitera quelques points du royaume de Sokoto, pour remettre aux chefs du pays des lettres et des présents de l'empereur d'Allemagne. Au retour de M. Flegel, l'expédition se rendra au Bénoué pour aborder sa mission principale : l'**exploration des pays entre le Bénoué et le Cameroun.**

Des ouvriers piémontais et autres, employés aux constructions du chemin de fer de Dakar à Saint-Louis, ont manifesté l'intention de s'établir d'une manière définitive au **Sénégal,** en obtenant des concessions de terres à cultiver à proximité de la voie ferrée. Le conseil-général du Sénégal a décidé de leur accorder les subsides votés précédemment à titre d'encouragement en faveur des colons, qui viendraient se fixer dans certaines parties de la banlieue de Saint-Louis, sur les bords du fleuve et

sur les territoires du deuxième arrondissement. — Sur le haut fleuve la situation des postes français est excellente. Les forts de Bafoulabé, de Condou et de Bamakou sont approvisionnés pour une année. Le ravitaillement de Niagassola est assuré; ce poste est maintenant relié par le télégraphe. La chaloupe canonnière du Haut-Niger a été remise en état, et pourra, à l'époque des hautes eaux, descendre le fleuve jusqu'à Tombouctou.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

L'hiver semble s'être prolongé d'une manière exceptionnelle en Algérie. Au commencement d'avril les hauts plateaux étaient tout blancs. Toute la nuit du 7 au 8, la neige est tombée à Tlemcen, et le 9 il y en avait 35 centimètres à Saïda.

Le gouverneur général de l'Algérie a concédé de grandes étendues de terres sablonneuses pour la création de parcs à autruches au Kreïder. Les tentatives d'élevage sur le littoral n'ont pas très bien réussi, le climat y étant trop humide, et l'espace consacré à ces oiseaux du désert n'étant pas suffisant pour leur permettre d'acquérir leur plein développement. Le transport des parcs d'autruches au Kreïder permet d'espérer le succès de l'élevage en grand.

Le 8 avril, quatorze missionnaires sont partis d'Alger pour les stations du Victoria-Nyanza et du Tanganyika.

M. de la Blanchère, ancien élève de l'école française de Rome, a été chargé d'étudier les mesures à prendre pour assurer la conservation des monuments historiques de la Tunisie.

Avant l'arrivée des Français en Tunisie, le fanatisme musulman régnait en souverain à Sfax. Un collège arabe-français y a été ouvert au commencement de cette année. Les élèves musulmans, européens et israélites qui le fréquentent aujourd'hui ont déposé tout sentiment d'hostilité. A Kaïrouan a été fondée une école, annexe de celle de Tunis; à part les sciences touchant à la religion, et qui sont naturellement enseignées en langue arabe, toutes les autres branches d'enseignement y sont professées en langue française.

Depuis un an, 23,000 hectares de terrain ont été achetés et mis en valeur dans les environs de Tunis seulement. Ils ont été convertis en vignobles, prairies, ou plantés en légumes, asperges, pommes de terre, etc. D'autres achats d'exploitation ont été faits dans la vallée de la Medjerdah, ainsi qu'à Hammaneh, Zagouan, Sousse, etc.

Depuis quelques années, la pêche des sardines a pris un grand développement dans les eaux de Maddhia, en Tunisie. De douze qu'elles étaient au début, le nombre des barques atteint aujourd'hui à deux cents. Dès que les eaux deviennent chaudes, de mai en juillet, les bancs de sardines apparaissent en si grande abondance que chaque barque prend en moyenne de huit à douze quintaux de poisson frais en une nuit.

**

D'après une dépêche d'Alexandrie, un nouveau Mahdi a surgi au nord de Gondokoro, dans le village de Miri. C'est un chef nègre, nommé Omduli-Bati; il a réuni autour de lui un grand nombre de guerriers, s'est emparé de plusieurs villes de la vallée du Nil, et a été proclamé souverain du pays. Il marche vers le Victoria-Nyanza pour étendre jusque-là les limites de son pouvoir.

Un frère du Dr Junker a organisé à ses frais une expédition qui sera envoyée, sous la conduite du Dr Fischer, l'explorateur de la Dana et du pays des Masaï, à la recherche des trois gouverneurs européens des provinces égyptiennes équatoriales, Emin-Bey, Dr Junker et Lupton-Bey, coupés de toute communication avec l'Europe par la révolte du Mahdi.

Le prince Oscar de Suède, dans son voyage autour du monde, a visité près de Massaoua les missionnaires suédois, dans leur station de Mokulho, où les enfants des écoles lui ont fait un joyeux accueil.

La mission du capitaine Ferrari auprès du négous d'Abyssinie paraît avoir pour but de lui faire accepter que Massaoua soit occupée par les troupes italiennes. Les taxes excessives mises par les autorités turque et égyptienne avaient presque fermé cette voie au commerce de l'Abyssinie. L'Italie en fera un port franc; on construit un chemin de fer pour relier Massaoua avec les divers points de la côte: un câble souterrain rattachera la ville au câble anglais de Périm, et un service régulier de paquebots sera établi entre elle et l'Italie.

Une caravane d'Abyssinie est arrivée à Massaoua, rapportant tous les objets qui appartenaient à Bianchi, et les dons précieux que lui avait faits le négous.

Mohamed Anfali, sultan des Aoussa, a envoyé, contre les tribus coupables du meurtre de Bianchi, une expédition d'un millier d'hommes.

Le comité de la Société commerciale d'exploration en Afrique et le gouvernement italien se sont mis d'accord, pour proposer au parlement d'accorder un subside de 600,000 fr. à la colonie d'Assab. Cette somme servirait à établir un lieu de débarquement, un dock pour les petits navires, un phare et un port en un endroit favorable de la côte. Assab sera relié aux grandes lignes télégraphiques.

Il s'est formé à Turin, sous la présidence du chevalier Correnti, un Comité qui se propose de pourvoir des ressources les meilleures la nouvelle expédition africaine de Zeïlah au Kaffa et aux lacs équatoriaux; elle sera placée sous le commandement d'Auguste Franzoi.

M. J. Borelli a été chargé, par le ministère de l'instruction publique de France, d'une mission scientifique à Harrar et au Choa.

D'après des nouvelles de Zanzibar arrivées à Hambourg, la corvette *Gneisenau*, aux ordres de Rohlfs, a mis sous la protection de l'Allemagne une partie de la côte du pays des Somalis.

L'expédition de MM. Clément et Gustave Denhardt, envoyés par la Société de géographie de Berlin aux monts Kénia et Kilimandjaro, pour s'y livrer à des études géologiques et botaniques, et gagner de là le lac Sambourou et le pays des Borani-Gallas, s'est adjoint à Zanzibar M. Schlumke, qui était chargé de construire la route de Dar-es-Salam.

La Société allemande de l'Afrique orientale a organisé une nouvelle expédition,

composée de douze membres, géologues, architectes, ingénieurs, officiers en congé, plus un jardinier. Elle emporte à l'usage des chefs nègres cinquante uniformes des hussards de la garde.

Des lettres de la fin de décembre, de MM. Coillard et Jeanmairet au Comité des missions de Paris, annoncent qu'à cette date l'expédition avait été éprouvée de diverses manières, mais qu'elle n'avait aucune perte à déplorer. Le nouveau roi des Ba-Rotsé, Akoufouna, avait envoyé à Séchéké des bateaux pour faire venir les missionnaires à sa résidence, Lialui. M. Coillard est parti avec Aaron l'évangéliste et M. Middleton, laissant par prudence M. Jeanmairet à Leshoma.

Une ambassade de la tribu de Mosiéla, qui habite près du Zambèze, est venue à Prétoria apportant, pour le gouvernement, une défense d'éléphant en témoignage d'amitié.

Le gouvernement britannique a fait à celui de la Colonie du Cap une avance de dix millions de francs, pour prolonger le réseau des chemins de fer, de Hopetown jusqu'à Kimberley, à la condition que le travail sera terminé dans l'espace de sept mois.

M. Narciso Feyo, attaché à la Compagnie royale des chemins de fer portugais, se propose d'établir à Huilla, province de Mossamédès, une colonie portugaise agricole, commerciale et civilisatrice.

L'expédition du lieutenant Schulze est arrivée à San-Salvador, où le roi Don Pedro V lui a fait un très cordial accueil. Dès lors M. Schulze est mort.

Une troupe missionnaire de cinquante personnes, prédicateurs, médecins, mécaniciens, fermiers avec leurs familles, formant toute une petite communauté chrétienne, est partie de New-York pour le Congo.

Le P. Merlon va fonder une nouvelle mission française sur les bords du Stanley-Pool.

J. Thomson s'est rendu sur le Niger moyen, pour y fonder un établissement sur un territoire acquis par l'African Trading Company, le long d'un des tributaires du fleuve.

M. Burdo a l'intention de retourner dans la région du Bénoué, qu'il a déjà explorée avec le comte de Semellé.

On annonce de Londres qu'une maison de Hambourg établie à Lagos a acquis, au nord et à l'est de cette ville, de vastes territoires sur lesquels le D[r] Nachtigal a arboré le drapeau de l'empire allemand.

Sir Samuel Rowe, gouverneur des possessions anglaises de l'Afrique occidentale, a reçu comme instructions de rétablir, par des moyens pacifiques, l'ordre et la tranquillité dans le pays adjacent à Sierra-Leone et à Sherbro, pour y faire revivre le commerce.

La Chambre des députés du Portugal a adopté le contrat préparé pour l'établissement d'un câble télégraphique sur la côte occidentale d'Afrique.

Aux derniers examens du Local Marine Board, à Liverpool, M. John Metzger, natif de Sierra-Leone, a obtenu le diplôme d'ingénieur de première classe; c'est le premier Africain de la côte occidentale qui ait obtenu cet honneur.

Une nouvelle station missionnaire protestante sera fondée à Kerbala (Sénégal); M. et Mme Taylor seront remplacés temporairement par MM. Mabille et Morin, heureusement arrivés à Saint-Louis.

La Société africaine espagnole rétablira les comptoirs pillés et détruits par les Arabes du Rio-del-Oro. Les navires envoyés des Canaries pour châtier les coupables n'ont trouvé personne, les individus compromis s'étant tous retirés dans l'intérieur.

Le nouveau ministre de France au Maroc doit aller prochainement présenter ses lettres de créance au sultan, à Mequinez. Il sera accompagné par M. H. Duveyrier, chargé de faire un voyage scientifique dans l'intérieur du Maroc.

M. Saturnino Gimenez est rentré en Espagne, après avoir visité les tribus du sud du Maroc, et exploré ensuite le bassin de la Moulouya entre l'Algérie et le Maroc.

LES GISEMENTS AURIFÈRES DU TRANSVAAL

Dans l'article que nous avons consacré aux gisements aurifères en Afrique (IIme année, p. 18-22), nous avons dit quelques mots de ceux du Transvaal, qui commençaient à attirer l'attention des colons du sud de l'Afrique. Dès lors le nombre des gisements découverts s'est étendu, l'importance de la quantité d'or qu'on peut en espérer a été mieux constatée, des améliorations ont été apportées à l'exploitation ; quoiqu'il y ait encore beaucoup de progrès à faire à cet égard, le moment nous paraît venu de réunir dans un exposé succinct les résultats obtenus jusqu'à ce jour. Nous nous aiderons pour cela des données que nous fournissent d'une part, le *Cape Argus* et le *Natal Mercury*, et d'autre part, les *Mittheilungen* de Gotha qui ont consacré à cette question deux articles accompagnés de deux cartes, l'une géologique, de l'Afrique australe-orientale, l'autre, plus spécialement destinée à montrer l'emplacement et l'étendue des gisements connus aujourd'hui. Ces cartes étaient nécessaires au gouvernement de la république sud-africaine, aussi bien qu'aux nombreuses personnes intéressées dans les concessions minières du Transvaal. M. Haevernick de Prétoria, qui les a dressées, est persuadé qu'une exploitation sérieuse de ces gisements ne peut se faire que par des spécialistes européens désintéressés, par une commission internationale de géologues minéralogistes, qui apprécieraient d'une manière générale la valeur des mines découvertes ; néanmoins les documents dont il s'est servi pour les établir permettent d'en admettre les données avec confiance ; elles ont pour base les levés de M. Haevernick lui-même et les observations de Mauch, Jeppe, sir G. Colley, P. Berthoud, Riedle, Rissik, Loveday, Machado, etc.

Jusqu'ici il n'y a pas eu d'exploration détaillée faite par des experts; des mineurs ont tenté la fortune, tantôt sur un point tantôt sur un autre, avec des chances diverses, sur des conjectures ou des indications particulières. Dès qu'un gisement réel était constaté, le gouvernement accordait des concessions d'exploitation, que souvent le concessionnaire délaissait bientôt comme improductives; aussi la répartition des formations aurifères ne put-elle être connue qu'après qu'on eut étudié exactement les emplacements renfermant de l'or. L'exploitation n'est pas encore sortie de la période d'essai, et, avant que l'on ait obtenu un rendement plus rémunérateur, ou que l'on puisse espérer le voir acquis par de plus grandes facilités de communication, on ne peut compter sur un relevé exact des territoires en question, parce que les capitalistes, les mineurs, les géologues n'aiment pas à dépenser leur temps et de fortes sommes d'argent à des entreprises qui, quoique très importantes, ne promettent pas un gain assuré. D'ailleurs l'état des finances du gouvernement auquel incombe le devoir de faire faire l'exploration du pays à ce point de vue, ne lui a pas permis de vouer toute son attention à ce sujet.

Ce fut Mauch qui, le premier dans l'époque moderne, découvrit en 1867 de l'or à Tati, dans le pays des Ma-Tébélé. Sa découverte donna une impulsion énergique à des recherches dans le Transvaal. Déjà l'année suivante, Mauch lui-même y constata l'existence de terrains aurifères dans la chaîne des monts Murchison, au nord de l'Oliphant's River, affluent du Limpopo, mais ils ne parurent pas pouvoir fournir une exploitation rémunératrice. La première exploitation au Transvaal fut entreprise à Marabastad, où Button découvrit de l'or en 1871. Pendant plusieurs années on travailla dans les mines de Eerstelling voisines de cette ville, mais sans grand profit. Lorsqu'en 1873 se répandit la nouvelle de la découverte d'or d'alluvion dans la vallée de la Blyde, affluent de l'Oliphant's River, au N.-E. de Lydenbourg, les mineurs y affluèrent, mais le lavage des dépôts n'étant pas très profitable, ils durent se mettre à l'exploitation de la couche de quartz aurifère existant dans cette partie du Transvaal. Coup sur coup on ouvrit des mines près de Mac-Mac (concession de Pilgrim's Rest), dans laquelle on trouva quelques pépites extrêmement grosses; puis, à Waterfall-Creek, à Rotund-Creek, et enfin, à Spitzkop aux sources de la Blyde. En général on vit se renouveler ici l'expérience faite dans d'autres districts du Transvaal; on trouva quelques dépôts d'une grande valeur, en sorte que quelques mineurs firent fortune en peu de temps, mais ce furent

des exceptions. La plupart des ouvriers gagnaient à peine de quoi subvenir à leur entretien.

Les années suivantes amenèrent la découverte des gisements de Nylstroom dans le district de Waterberg, de Blaubank dans les monts Witwaters au sud de Prétoria, d'Elands Spruit sur le cours supérieur de la rivière des Crocodiles, de l'Amasouazi Land, de Schola Spruit dans le district de Potchefstrom, des Dwarsberg dans le district de Marico ; enfin, ceux des environs de Prétoria. Les roches aurifères paraissent répandues dans tout le nord et le nord-est du Transvaal. La découverte la plus importante fut celle des mines de De Kaap, sur la petite rivière Lempogwan, qui se jette dans la rivière des Crocodiles.

L'exploitation donnait déjà les plus grandes espérances, lorsque survint une circonstance qui lui porta un coup fatal. En 1876 commença la guerre des Boers contre Secocoeni, qui s'était retranché dans les monts Lolou, au nord-ouest de Lydenbourg, et troublait la sécurité de toute la contrée avoisinante. Quoique les ouvriers travaillant aux mines ne courussent pas un danger imminent, cette lutte, qui dura des mois et se termina par la dispersion de l'armée des Boers et par le triomphe de Secocoeni, exerça dans tout le Transvaal une influence qui fut loin d'être favorable aux entreprises minières. L'annexion ultérieure du Transvaal par la Grande-Bretagne, la soumission de Secocoeni par le général Wolseley qui, outre les troupes régulières dut lever un corps considérable de volontaires, en grande partie ouvriers mineurs, et un autre corps de 8000 Souazi, l'irritation croissante des Boers contre la domination anglaise, et la guerre de l'indépendance, n'étaient pas propres à contribuer au développement de l'exploitation des mines; aussi la plupart d'entre elles furent abandonnées, ou bien le travail y fut réduit au minimum.

Une amélioration à cet état de choses ne se produisit que lorsque, en 1881, le Transvaal eut assuré son indépendance par le traité de Prétoria. C'est alors que fut annoncée la découverte des mines de De Kaap, qui coïncida avec une crise sérieuse dans l'exploitation des mines de diamants de Kimberley, où l'éboulement des parois intermédiaires des puits arrêta pour longtemps le travail, et causa la ruine de plusieurs sociétés d'actionnaires. Des centaines d'ouvriers européens et indigènes perdirent ainsi leur gagne-pain et se portèrent vers les mines du Transvaal, où beaucoup d'entre eux ne trouvèrent que déception, soit parce qu'ils n'avaient pas l'expérience nécessaire pour ce nouveau travail, soit parce qu'ils l'entreprirent avec des ressources insuffisantes.

Les difficultés que présente l'exploitation des mines d'or du Transvaal sont beaucoup plus grandes qu'en Australie et en Californie. Dans la plupart des gisements, l'or est incrusté dans le quartz et, en l'absence de machines, ne peut en être extrait que par un travail très pénible. Dans les vallées inférieures où sont les dépôts d'or d'alluvion, le lavage est rendu difficile par le peu d'eau qu'elles possèdent. Il faudrait des capitaux considérables pour installer des machines afin de désagréger le quartz ; mais ces capitaux manquent, la crise de Kimberley ayant ébranlé, dans toute l'Afrique australe, la confiance des capitalistes dans le rendement des mines d'or. Plus récemment, et depuis que de nouveaux terrains aurifères ont été découverts le long de plusieurs affluents de la rivière des Crocodiles, aux mines de Moodie [1], de Devil's Kantoor, de Barrett, etc., et que le lavage et les galeries de celles de De Kaap ont pris plus d'extension, des compagnies minières se sont formées, pour la plupart de capitalistes anglais, et on a monté quelques machines pour broyer le quartz.

Mais l'exploitation de tous ces gisements du Transvaal ne pourra devenir rémunératrice que lorsque le chemin de fer de la baie de Delagoa sera construit. Déjà en 1870 le gouvernement du Transvaal en avait projeté un de Prétoria à Lorenzo Marquez ; la compagnie à laquelle il avait été concédé ne put trouver les fonds nécessaires, et le projet ne fut repris que lorsque, en 1876, le gouvernement résolut de l'exécuter lui-même. Un emprunt de 7,500,000 francs fut conclu en Hollande, mais l'annexion du Transvaal par l'Angleterre arrêta tout. Celle-ci n'avait aucun intérêt à doter le Transvaal d'une route directe vers l'Océan et les possessions portugaises. Après que le traité de Prétoria, en 1881, eut rendu à la république sud-africaine son indépendance, et lorsque l'on put espérer voir le commerce se relever, l'attention se porta de nouveau sur le projet de chemin de fer, mais il fallait en modifier le tracé, pour éviter le Souazi Land, auquel le traité de Prétoria garantissait son indépendance du Transvaal. Le major Machado, ingénieur portugais, fit en 1881 et 1882 un nouveau tracé, qui devait mettre les mines d'or du bassin de la rivière des Crocodiles en communication directe avec l'Océan.

La construction de cette ligne paraît indispensable pour une exploitation prospère. Actuellement les frais de transport d'une tonne de

[1] D'après une correspondance du *Cape Argus*, de Moodie, on n'a pas découvert moins de 26 gisements dans l'espace des douze derniers mois.

marchandises, de Port-Natal à Lydenbourg, s'élèvent à 875 fr., sans compter les droits d'entrée et de transit que le gouvernement de Natal a encore augmentés. L'installation de machines pour l'exploitation minière est donc extrêmement coûteuse, et le combustible doit suivre la même voie. Dès lors la production ne peut être rémunératrice que sur les gisements les plus riches.

La conclusion de la convention de Londres, en 1884, en assurant au Transvaal une indépendance plus grande que ne le faisait celle de Prétoria de 1881, et en allégeant la dette de la république sud-africaine, avait fait espérer que le chemin de fer pourrait être construit un peu promptement; mais cet espoir ne s'est pas réalisé. La tentative d'un emprunt de 12,000,000 fr., à Amsterdam, a échoué, et, pendant un certain temps encore, les relations du Transvaal avec le dehors devront avoir lieu par la voie coûteuse de Natal, ce qui retardera certainement le développement de ce pays. Sans doute la route de Lydenbourg et des mines d'or de ce district à la baie de Delagoa est beaucoup plus courte que celle de Durban, mais elle présente des difficultés sérieuses, en sorte que jusqu'ici une faible partie seulement de l'importation et de l'exportation du Transvaal l'a adoptée, quoique le Portugal, afin d'accroître le trafic de sa colonie, ne réclame que le 3 °/₀ pour les droits d'entrée. La route de Lorenzo Marquez passe, sur une longueur de 80 kilomètres, à travers un pays plat, marécageux, foyer d'émanations pestilentielles pour les hommes et les bêtes de somme, qui ne peuvent le parcourir sans trop de dangers que pendant les mois de juin à août. Du passage de la Comati, par les monts Libombo, chaîne frontière entre le Transvaal et la colonie portugaise, jusqu'aux mines d'or, sur une étendue de plus de 160 kilomètres, le terrain est très coupé, des pentes abruptes alternent avec des gorges semblables aux canons du Colorado, et l'on ne peut les franchir qu'avec de grandes pertes de temps et de bêtes de somme. Aussi la construction d'une voie de communication directe avec l'Océan, quelque désirable qu'elle soit, peut-elle se faire attendre longtemps encore.

BIBLIOGRAPHIE[1]

Les missions évangéliques depuis leur origine jusqu'à nos jours, par *G. E. Burckhardt* et *R. Grundemann*. T. II, Afrique. Lausanne (G.

[1] On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

Bridel), 1884, in-8°, 520 p. avec 5 cartes, fr. 6. — Voici le deuxième volume d'une œuvre d'ensemble sur les missions évangéliques du globe entier, sauf l'Europe. Le tome premier est consacré à l'Amérique, les deux autres le seront à l'Asie et à l'Océanie. Le comité vaudois de l'Union évangélique a été bien inspiré en les faisant traduire de l'allemand, car nous avons là un ouvrage substantiel, solide, dans lequel rien d'important n'a été oublié; toutes les informations qu'il fournit sont utiles à connaître; la consultation en est rendue facile par un répertoire alphabétique détaillé à la fin du volume.

Ce n'était cependant pas une petite tâche de décrire l'état actuel des missions africaines, car il y a une trentaine de sociétés, — anglaises, américaines, allemandes, françaises, suisses, scandinaves, — à l'œuvre dans cet immense continent, sans parler de sept missions entreprises par les catholiques romains. Le champ d'activité de ces sociétés n'embrasse pas seulement la région côtière du Sénégal au Pays du Cap et à l'Abyssinie; sur un grand nombre de points, nous trouvons les stations missionnaires déjà assez en avant vers le centre du continent : chez les Achantis, le long du Congo moyen, au Bihé, dans l'Ovampo et le Damaraland, au Zambèze, au Transvaal et dans la région des trois lacs Nyassa, Tanganyika et Victoria-Nyanza.

Les auteurs n'ont pas voulu présenter simplement une étude de l'œuvre chrétienne dans les diverses régions où travaillent des missionnaires. Leur but a été plutôt de peindre, dans un vaste tableau, à la fois l'histoire des découvertes, le pays, ses habitants, les efforts faits de toutes parts pour les relever, et les résultats déjà obtenus. Pour chacune des trois parties de l'ouvrage : Afrique occidentale, australe et orientale, après le récit des premières explorations, ils décrivent la géographie physique et l'ethnographie du pays, afin de faire bien comprendre les conditions dans lesquelles s'est trouvée telle ou telle mission, ce qui en explique souvent la réussite ou l'insuccès.

Après ces informations préliminaires vient l'exposé historique de chaque mission, depuis sa fondation jusqu'à nos jours, car, si l'ouvrage allemand s'arrêtait à quelques années en arrière, le traducteur s'est fait un devoir de donner des détails complémentaires sur l'état actuel de chacun des champs d'activité des sociétés missionnaires jusqu'à la fin de 1883, sur le nombre de leurs agents européens ou indigènes, de leurs écoles, des convertis, etc. C'est dans l'histoire du développement de toutes ces missions, que l'on peut se faire une idée des difficultés de la tâche des missionnaires, mais aussi de la variété étonnante des moyens

employés pour atteindre le même but, variété provenant des différences de nationalité ou de dénomination chrétienne auxquelles appartiennent les agents ; impossible d'évaluer la somme de dévouements mis au service de cette œuvre, ni l'étendue des sacrifices qu'elle a coûtés et qu'elle coûte annuellement ; mais il est salutaire de voir l'empressement avec lequel de nouveaux missionnaires se présentent, pour combler les vides que la mort fait dans les rangs de ces héros qui exposent journellement leur vie pour sauver leurs frères noirs. Ceux qui liront ce volume comprendront sans peine tout ce que la science et la civilisation doivent aux missionnaires. Des cartes, gravées à Lausanne, indiquent la position des stations qui y sont mentionnées et permettent au lecteur de s'orienter sans peine.

C'est, on peut le dire, un ouvrage classique, et il suffira de le mettre à jour pour qu'il rende, pendant de longues années, de grands services aux personnes qui s'occupent spécialement des missions ; aux autres, il permettra de se faire une idée exacte de l'œuvre de chaque société, car les jugements qu'il porte sur chacune d'elles sont motivés et sagement pesés. Les critiques ne manquent pas, mais elles sont justes ; l'une des principales vise l'état de lutte sourde dans lequel vivent les établissements de sociétés différentes dans une même région. Le christianisme ne s'y présente pas aux païens comme quelque chose d'homogène, et les divisions de partis en guerre les uns contre les autres ne peuvent que nuire beaucoup à ses progrès. Aussi appelons-nous de tous nos vœux le moment, où, par suite d'une entente entre les diverses sociétés, chacune d'elles aura son champ d'activité bien défini, et pourra travailler à la régénération des indigènes avec un zèle exempt de toute jalousie.

A travers le Fouta-Diallon et le Bambouc, par *Ernest Noirot,* attaché à la mission Bayol. Paris (Maurice Dreyfus), in-8°, 360 p., avec planches et carte, fr. 5. — Le voyage raconté dans ce livre a eu lieu en 1881, mais les événements, tant européens que coloniaux, se précipitent avec une telle rapidité, que l'on a peut-être oublié l'expédition dont il s'agit. Placée sous la direction du Dr Bayol, actuellement lieutenant-gouverneur à Dakar, et comprenant en outre MM. Noirot et Billet, elle avait pour but l'exploration du Fouta-Diallon et du Bambouc, et surtout la conclusion de traités de bonne amitié et de commerce avec les souverains de ces pays. Partie de Boké, sur le Rio-Nunez, la mission remonta ce fleuve et entra dans la région montagneuse qui se rattache au massif du Loma. Après avoir séjourné quelque temps à Timbo, la

capitale du Fouta-Diallon, elle revint par le Bambouc et le Sénégal. Les explorateurs ramenèrent avec eux à Paris une ambassade Peulh, envoyée par les tribus du Fouta-Diallon auprès du gouvernement de la République, pour l'assurer que les traités seraient respectés. Composée de quatre hauts personnages, chefs ou généraux, la mission Peulh resta un mois à Paris et fut fêtée soit par les autorités, soit par les différentes sociétés de la capitale. Nul doute que les ambassadeurs ne soient retournés dans leur pays avec une bonne impression qui aura la plus heureuse influence sur les relations futures de la France avec ces pays. C'est dans l'introduction que l'auteur raconte le séjour de l'ambassade Peulh et les impressions que notre civilisation fit sur ces noirs. Les réflexions et les marques d'admiration que les créations de notre industrie moderne leur arrachèrent souvent feront sourire plus d'un lecteur.

Du reste, l'ouvrage tout entier est écrit avec humour et présente un grand intérêt. Il est illustré de 17 dessins exécutés par l'auteur, et d'une carte en noir qui présente peu de détails à cause de la petitesse de l'échelle. M. Noirot a vaincu une grande difficulté en notant les principales chansons qu'il a entendues chez les Peulhs et les Malinkés. On consultera avec curiosité ces morceaux, qui montrent que les nègres sont capables de faire de la musique harmonieuse, quoique en général traînante et triste. Mais il ne lui a pas été possible d'en reproduire les accompagnements, qui se composent d'ordinaire de deux notes discordantes touchées ensemble.

A côté du récit du voyage, d'études de mœurs et de charmantes digressions, l'ouvrage renferme une description sérieuse du Fouta-Diallon et du Bambouc. La première de ces contrées jouit, grâce à son altitude, d'un climat tempéré et relativement salubre. Les productions sont nombreuses et variées ; cependant, grande comme la France, elle ne renferme qu'un million d'habitants. Elle est donc dans d'excellentes conditions pour devenir une florissante colonie. Il n'en est pas de même du Bambouc, dont l'insalubrité empêchera toujours les Européens de s'y établir en grand nombre ; M. Noirot parle beaucoup de ses mines d'or, mais les tentatives d'exploitation faites il y a peu de temps n'ont pas réussi, et les explorations récentes n'ont pas révélé de gisements aurifères comparables à ceux du pays de Wassaw et du Transvaal.

LIFE IN THE SOUDAN. ADVENTURES AMONG THE TRIBES, AND TRAVELS IN EGYPT, in 1881 and 1882, by Dr *Josiah Williams F. R. G. S.* London (Remington et C°), 1884, in-8°, 338 p., illustré. — L'auteur est un de

ces nombreux Européens qui ont profité de la tranquillité relative dont a joui le Soudan jusqu'en 1883, sous la domination égyptienne, pour en visiter certaines parties. Il accompagnait, en qualité de médecin, six gentlemen qui, dédaignant les routes frayées et l'itinéraire si souvent suivi, de l'Égypte à Khartoum et à Lado par le Nil, allèrent en 1881 et 1882 explorer la région beaucoup moins connue comprise entre Souakim, Kassala, Massaoua et l'Abyssinie.

Les sept premiers chapitres sont consacrés au voyage d'Angleterre à Souakim par Paris, Milan, Brindisi, Alexandrie, le Caire, Suez et la mer Rouge. De Souakim les explorateurs s'enfoncèrent dans l'intérieur vers le S.-O., visitèrent Kassala et le Taka, le pays des Bazen et des Beni-Amer, la région septentrionale de l'Abyssinie et revinrent en Angleterre par Massaoua, la mer Rouge et le canal de Suez.

La narration vivement conduite, est d'un grand intérêt. Les traits de mœurs abondent et l'on sait que ces populations, que l'Égypte ni l'Abyssinie n'ont réussi à soumettre, ont des coutumes fort curieuses qui se distinguent sous beaucoup de rapports de celles des peuples voisins. Leur pays est du reste montueux et bien arrosé. Les récits de chasse remplissent bien des pages. L'auteur étudie aussi la contrée au point de vue politique, et ses réflexions sur la domination égyptienne et sur l'œuvre de Gordon dans le Soudan, sur la situation de l'Abyssinie, enfin sur le rôle des Arabes dans cette région, sont bonnes à consulter et pleines d'actualité.

L'ouvrage est illustré de 7 gravures assez belles, mais il y manque une carte, ce qui est très regrettable, les atlas étant fort incomplets sur cette contrée encore aujourd'hui peu connue. Espérons que cette lacune, qui rend très difficile la lecture de certaines parties du volume, sera comblée dans la seconde édition.

Die deutsche Kolonie Kamerun, von Dr *Ant. Reichenow.* Mit einer Karte. Berlin (Gustave Behrend), 1884, in-8°, 51 pages. — Voici une monographie sérieuse et suffisamment complète de la nouvelle colonie allemande du Cameroun. Plusieurs voyageurs et marchands en ont déjà parlé longuement, chacun à son point de vue; mais, d'ordinaire, dans leurs récits, les matières ne sont pas classées, et il faut souvent parcourir tout un volume pour y trouver ce que l'on cherche. Dans cette brochure, au contraire, l'auteur réunit les principaux renseignements recueillis et les coordonne, étudiant successivement la nature du pays, sa flore, sa faune et son climat, le caractère et les mœurs des indigènes,

leurs rapports avec les Européens, enfin, l'avenir du commerce du Cameroun. Plusieurs pages sont consacrées au dualisme anglo-allemand dans cette partie de l'Afrique. M. Reichenow est un partisan convaincu de la politique coloniale actuelle de l'Allemagne. Il croit que le commerce et l'industrie de sa patrie ne peuvent qu'en bénéficier. Il est vrai que l'Allemagne est venue la dernière, et qu'il ne reste plus beaucoup de bonnes terres à conquérir; néanmoins l'auteur trouve qu'elle a bien commencé, et que le Cameroun, situé au seuil de l'immense région centrale africaine, a un grand avenir.

LES ARABES DANS L'AFRIQUE CENTRALE, par *Adolphe Burdo.* Paris (Dentu), 1885, in-8°, 48 p. — L'explorateur du Niger, du Bénoué et de la côte orientale d'Afrique jouit dans le monde géographique d'une légitime autorité. Mais dans la thèse qu'il soutient aujourd'hui, il ne peut manquer de rencontrer de nombreux contradicteurs qui n'auront pas beaucoup de peine, croyons-nous, à la réfuter. Vouloir montrer que les Arabes sont en Afrique les agents et les alliés de l'Européen, c'est se mettre en désaccord avec tous les événements contemporains. Ne sont-ce pas les Arabes et les nègres musulmans qui opposent la plus forte barrière à l'influence européenne dans le Nord particulièrement, où les Anglais sont aujourd'hui même aux prises avec eux, et où les Français sont toujours contre eux en lutte, tantôt sourde, latente, tantôt violente? Combien de crimes, de meurtres de voyageurs ne doivent pas leur être imputés? Ce sont surtout les missionnaires chrétiens qu'ils combattent; dans certaines régions de l'Afrique ils ont arrêté net les progrès de l'évangélisation. Enfin, comme négriers, chasseurs d'esclaves, n'accomplissent-ils pas encore tous les jours une œuvre infâme dont ils tirent le plus clair de leurs bénéfices? M. Burdo trouve cependant moyen de les excuser sur ce point; il est vrai qu'il se déclare, dans une certaine mesure, partisan de l'esclavage, aussi bien, dit-il, au point de vue de l'Européen dont les plantations manquent aujourd'hui de bras, que du nègre qui, maintenant affranchi sur la côte, croupit dans la fainéantise, le vice et la débauche. L'auteur n'expose sa thèse que dans les dix premières pages de son opuscule. Les trente dernières sont consacrées à une étude qui ne s'y lie qu'indirectement, celle de la situation actuelle de l'état de Zanzibar et de la région comprise entre la côte orientale et le lac Tanganyika.

L'ALLIANCE FRANÇAISE ET L'ENSEIGNEMENT FRANÇAIS EN TUNISIE ET EN TRIPOLITAINE, par *Paul Melon.* Paris (Dentu), 1885, gr. in-8°, 45 p. —

Il est agréable de s'écarter parfois des sentiers battus et de s'occuper de sujets rarement traités, tel que celui de l'enseignement dans les colonies, question vitale s'il en fut, à notre époque, car c'est d'elle que dépendent la fusion des races et la conquête morale d'un pays, sans lesquelles il n'y a pas de conquête matérielle durable. Il n'est plus possible de coloniser maintenant à la manière des Espagnols en Amérique et des Portugais en Afrique, lors de la découverte de ces pays. A part certaines contrées qui ne seront jamais, à cause de leur climat mortel pour les blancs, que des colonies d'exploitation, la métropole, en même temps qu'elle met à profit les ressources du sol, doit songer à élever la race indigène, à l'instruire, en un mot, à la civiliser.

C'est pour cela et aussi afin de répandre l'étude de la langue française dans les colonies, que s'est fondée « l'Alliance française, » en juillet 1883. Cette société, qui compte déjà plus de 6000 adhérents, a pris pour premier champ d'activité la région méditerranéenne de l'Afrique, et, dans la brochure que nous annonçons, M. Melon, l'un de ses promoteurs, communique les résultats d'un voyage qu'il a entrepris en Tunisie et en Tripolitaine, pour se rendre compte de l'état de l'enseignement français dans ces pays. Inutile de dire qu'elle est rédigée à un point de vue exclusivement national.

L'auteur se prononce pour que la France continue à exercer à l'étranger cette sorte de protectorat catholique dont elle a déjà si souvent bénéficié, car, si ce rôle de tuteur des missionnaires passait à l'Italie ou à l'Autriche, la France en ressentirait bientôt un peu partout des contrecoups fâcheux. Et de fait, les écoles congréganistes de Tunisie et de Tripolitaine sont le meilleur moyen de propagande française et de diffusion de la langue de la métropole. Sous l'influence énergique du cardinal Lavigerie, dont l'auteur reconnaît hautement les mérites, les écoles, de misérables qu'elles étaient avant 1881, sont devenues prospères et comptent un nombre considérable d'élèves. Outre les classes primaires françaises de Tunis, la Goulette, Sousse, Djerbah, Béja, Monastir, Sfax, etc., il existe à Tunis deux établissements d'instruction secondaire, tous deux florissants : le collège St-Charles pour les garçons, et l'école des Dames de Sion pour les jeunes filles. Il y a en outre, à Tunis, une école israélite, fréquentée par un millier d'élèves et entretenue par l'Alliance israélite universelle. Le français est la langue de l'enseignement. Enfin un établissement laïque, le collège Sadiki, fondé par le général Khérédine, donne la culture française à plus de 150 élèves. Il a été tout récemment réorganisé par M. Machuel, délégué du

ministère de l'Instruction publique. — Le collège Sadiki et l'école normale des instituteurs indigènes viennent de recevoir la visite de M. Élisée Reclus, qui, d'après le *Temps*, a été émerveillé des résultats obtenus, et a déclaré qu'on ne se doute nullement en France des progrès que la langue française fait en Tunisie.

Trois écoles françaises existent en Tripolitaine : deux à Tripoli et une à Benghazi. Quant à Malte, que M. Melon a visitée aussi, elle possède une institution spéciale, créée par le cardinal Lavigerie pour recevoir de jeunes Soudaniens, Wa-Ganda, Kabyles, etc. Ces élèves, à leur sortie de l'école, retournent dans leur pays, où ils deviennent les pionniers de l'influence et de la civilisation françaises. L'auteur donne le récit de la distribution de récompenses faite par lui, au nom de l'Alliance française, à neuf des écoliers les plus méritants.

On le voit, cet ouvrage, écrit d'un style élégant et facile, contient une foule de renseignements d'un haut intérêt, car il nous montre un côté trop peu connu du mouvement de colonisation.

Les possessions espagnoles du golfe de Guinée, leur présent et leur avenir, par le lieutenant *Sorela*. Paris, (A. Lahure), in-8°, 46 p. et carte. — L'auteur cite, en tête de son ouvrage, cette phrase de M. Leroy-Beaulieu : « Les lambeaux de la puissance coloniale de l'Espagne sont encore magnifiques. » C'est aussi notre avis, mais nous serions bien étonnés si, en formulant cette opinion, le savant économiste pensait aux îles du golfe de Guinée. On sait, en effet, qu'elles sont malsaines au plus haut degré, particulièrement dans la région côtière où sont situées toutes les plantations, et qu'elles ne présentent pas les conditions propres à y attirer les colons. Cependant c'est une tâche louable qu'a remplie M. Sorela, en décrivant d'une manière très détaillée l'île de Fernando-Po, en en faisant valoir les richesses végétales, et en donnant l'état actuel de la colonisation dans cette région. Sans doute si le bas prix des terrains était la seule chose visée par les colons, ils seraient satisfaits à Fernando-Po, car l'hectare s'y loue 25 centimes par an et s'y achète 5 francs. Malheureusement l'étendue du sol disponible est encore immense dans l'île et ne diminue pas d'une manière sensible. On peut craindre que le vœu de M. Sorela, qui voudrait voir les Espagnols de la Murcie et de l'Andalousie se transporter à Fernando-Po plutôt qu'en Algérie, ne se réalise jamais, et que, pour longtemps encore, le faible service postal soit fait par la malle anglaise du Cap, à défaut de navires espagnols spéciaux. Le volume est accompagné

d'une carte de Fernando-Po à très grande échelle ; le relief laisse à désirer.

Les Français au Niger, voyages et combats par le capitaine *Piétri*. Paris (Hachette et C°), 1885, in-8°, 438 p. avec illustr. et carte, 4 fr. — Le capitaine Piétri était membre de la mission du Haut-Niger, dont le commandant Gallieni a récemment décrit en détail l'itinéraire dans les bassins du Sénégal et du Haut-Niger. L'ouvrage que nous avons sous les yeux renferme une série d'attachants récits sur l'œuvre entreprise par la France dans cette région, depuis la période de préparation de la marche sur le Niger, dont le général Faidherbe, en 1855, posa les premiers jalons, jusqu'à la déclaration de souveraineté de la France par le colonel Borgnis-Desbordes, en 1883. C'est donc une histoire complète et fort instructive, qui débute par un rapide exposé de l'état social et politique du pays et des voyages antérieurs à 1880, c'est-à-dire ceux de Mungo-Park, René Caillé, Raffenel, Mage et Quintin. Ensuite l'auteur consacre trois chapitres au célèbre prophète Al-Hadj-Oumar, à ses conquêtes et aux guerres dont les états du Bélédougou et de Ségou furent le théâtre sous ses successeurs. Le récit des expéditions de Gallieni et de Borgnis-Desbordes remplit le reste du volume, écrit sous une forme simple d'où se dégage un réel accent de vérité. Ce sont, nous dit l'auteur, de simples notes sans prétention dont il a cherché à exclure toute ingérence de la fantaisie. De bonnes gravures reproduisent des types indigènes de différentes races, et une carte en noir suffisamment complète sert de guide au lecteur. Actuellement diverses préoccupations empêchent le gouvernement français de poursuivre avec énergie l'œuvre commencée sur le Haut-Niger. La construction du chemin de fer, en particulier, a été suspendue. Cependant, en 1883-84, une quatrième campagne dirigée par le colonel Boilève a affermi la ligne de communication du Sénégal au Niger par l'établissement d'un nouveau poste, celui de Koundou, de sentiers carrossables et d'une ligne télégraphique de Bammakou à Bakel. La paix est rétablie dans le Bélédougou, dont les relations avec Saint-Louis se développent de jour en jour, et vraisemblablement la France reprendra bientôt ses projets sur le Haut-Niger et le Soudan[1].

[1] Nos lecteurs se rappellent que le capitaine Piétri a fait, avec son collègue Vallière, le levé de la région comprise entre le Haut-Sénégal et le Niger (Voy. IVe année, p. 349.)

OUVRAGES REÇUS :

L'Alliance française et l'enseignement français en Tunisie et en Tripolitaine, par Paul Melon. Paris (Dentu), 1885, in-8°, 45 p.

Les possessions espagnoles du golfe de Guinée. Leur présent et leur avenir, par le lieutenant Sorela. Paris (Lahure), 1884, in-8°, 46 p. avec carte de Fernando-Po à 1/15000.

Les Français au Niger. Voyages et combats, par le capitaine Piétri. Paris (Hachette), 1885, in-16, 438 p. et carte., fr. 4.

Rapport adressé au ministre des affaires étrangères par M. Ed. Engelhardt, ministre plénipotentiaire, délégué à Berlin pour la Conférence africaine. Paris (Imp. nationale), 1885, in-4°, 39 p.

A Map of the Gold-Coast and Inland Countries, between and beyond the Pra and Volta, by the Basel Missionaries, 1/300000. Basel (Missions-Buchhandlung), 1885, fr. 4.

Itinéraire de Dar-es-Salam aux lacs Bangouéolo et Moéro, par Victor Giraud, 1882-1884, 1/3000000. Paris (Soc. de géographie), 1885.

Documents diplomatiques (Livre jaune). Affaires du Congo et de l'Afrique occidentale. Paris (Imp. nationale), 1885, in-4°, 333 p.

David Livingstone, missionnaire, voyageur et philanthrope, 1813-1873, par Rodolphe Reuss. Paris (Fischbacher), in-8°, 119 p., fr. 1,50.

Conférence africaine de Berlin. Reconnaissance par la Belgique de l'Association internationale du Congo (Extrait des *Annales parlementaires* belges), 10 mars 1885, in-4°, 9 p.

Resposta a Sociedade antiesclavista de Londres, por J.-A. Corte Real. Lisboa (Sociedade de geographia), 1884, in-8°, 23 p.

Afrikas Westküste. Vom Ogowe bis zum Damara-Land, von Dr J. Falkenstein. I. Abtheilung : Mit 17 Vollbildern und 64 Abbildungen. Leipzig (Freytag), 1885, in-12, 241 p., fr. 1.35.

Südafrika bis zum Zambesi, von Dr Gustav Fritsch. I. Abtheilung : Das Land mit seinen pflanzlichen und tierischen Bewohnern : Mit 50 Abbildungen und einer Karte. Leipzig (Freytag), 1885, in-12, 233 p., fr. 1.35

Cartes dressées par L. Friederichsen et publiées par ordre du ministère des affaires étrangères. Hambourg (L. Friederichsen & Co, Geographisches und Nautisches Institut), 1885 :

a. Zwischen dem Alt Kalabar Fluss und Corisco Bai (Kamerun, Biafra, Batanga, etc.), 1/780000., fr. 2.

b. Ober-Guinea, zwischen Cap Saint-Paul und Gabon, 1/2000000., fr. 2.

c. Küste des Herero-, Namaqua- und Lüderitz-Landes, 1/3000000, avec cartons d'Angra Pequena, 1/100000, et des factoreries allemandes sur toute la côte occidentale d'Afrique, fr. 1,35.

d. Central Afrika, 1/5000000, d'après les décisions de la Conférence de Berlin, fr. 5,35.

(Voir la page suivante.)

SOMMAIRE

SUITE DES OUVRAGES REÇUS

(Voy. la page précédente.)

Drei Briefe an die Freunde deutscher Afrika-Forschung, colonialer Bestrebungen und der Ausbreitung des deutschen Handels, von Ed. Robert Flegel. Hamburg (L. Friederichsen & Co), 1885, in-8°, 24 p., fr. 1.

Mehr Licht im dunklen Welttheil. Betrachtungen über die Kolonisation des tropischen Afrika, von Dr G.-A. Fischer. Hamburg (L. Friederichsen & Co), 1885, in-8°, 130 p., fr. 3,35.

La Conférence africaine de Berlin et l'Association internationale du Congo, par Émile Banning, délégué à la Conférence. Bruxelles (C. Muquardt), 1885, in-8°, 26 p.

Kolonialpolitik und Christenthum, von C.-G. Büttner. Heidelberg (Carl Winter), 1885, in-8°, 47 p., fr. 1.

Genève. — Imprimerie Charles Schuchardt.

L'AFRIQUE

EXPLORÉE ET CIVILISÉE

JOURNAL MENSUEL

DIRIGÉ PAR

M. Gustave MOYNIER

Membre de la Commission internationale de Bruxelles pour l'exploration et la civilisation de l'Afrique centrale; membre correspondant de l'Académie d'Hippone, et des Sociétés de géographie de Marseille, de Nancy, de Loanda et de Porto.

RÉDIGÉ PAR

M. Charles FAURE

Secrétaire-Bibliothécaire de la Société de géographie de Genève, membre correspondant des Sociétés de géographie de Lisbonne, de Loanda, de Porto, de Saint-Gall et de Berne.

L'Afrique paraît le premier lundi de chaque mois, par livraisons in-8° d'au moins 20 pages chacune; le texte est accompagné de cartes, chaque fois que cela paraît nécessaire.

Le prix de l'abonnement annuel, **payable d'avance,** est de **10 francs,** port compris, pour tous les pays de l'Union postale (première zone); pour les autres, 11 fr. 50.

Tout ouvrage nouveau relatif à l'Afrique, dont il est envoyé deux exemplaires à la Direction, **a droit à un compte rendu.**

Adresser tout ce qui concerne la **rédaction** à **M. Gustave Moynier. 8, rue de l'Athénée, à Genève (Suisse).**

S'adresser pour les abonnements à l'éditeur, M. H. Georg, à Genève ou à Bâle.

On s'abonne aussi :

Dans tous les bureaux de poste de la Suisse.
Chez MM. Ch. Delagrave, libraire. 15, rue Soufflot, à Paris.
Muquardt, libraire de la Cour. 45. rue de la Régence, à Bruxelles.
Dumolard frères. libraires, Corso Vittorio Emmanuele, 21. à Milan
F.-A. Brockhaus, libraire, Querstr., 29, à Leipzig.
L. Friederichsen et Cie, libraires, Admiralitätsstr, 3/4, à Hambourg
Wilhelm Frick, libraire de la Cour, Graben 27, Vienne (Autriche).
Trubner et Cie, libraires, Ludgate Hill, 57/59. à Londres E. C.
Et chez les principaux libraires de tous les pays.

AVIS. — *Nous mettons à la disposition de nos nouveaux abonnés, au prix de 12 fr. chacun, un certain nombre d'exemplaires complets de la IIme, de la IVe et de la Vme année. La Ire et la IIIme sont épuisées.*

BULLETIN MENSUEL (*1er juin 1885.* [1])

D'après le *Bulletin de renseignements coloniaux*, il vient de se constituer, parmi les membres de la Société de géographie commerciale de Paris, une **Commission de l'Afrique du nord**, pour l'étude scientifique et économique de l'Algérie, de la Tunisie et aussi du Maroc et de la Tripolitaine. Cette commission recherchera les moyens de resserrer l'union de la France avec l'Algérie et la Tunisie, de faciliter les progrès et la fréquente exploration du pays. Elle réunira des renseignements scientifiques, commerciaux, industriels, administratifs, etc., et donnera au public la plus grande facilité de les consulter et de les utiliser. Elle a aussi pour mission d'organiser, aux meilleures conditions possibles, des voyages d'étude, tant dans la colonie française qu'au Maroc et en Tripolitaine.

La **Sous-Commission du canal de Suez** a terminé ses travaux. Nous ne possédons pas encore le texte officiel de ses résolutions, et nous devons nous borner aujourd'hui à annoncer que, d'après les journaux quotidiens, le principe d'égalité de droits et de devoirs de toutes les puissances en ce qui concerne la libre navigation dans le canal, en temps de guerre comme en temps de paix, a été admis. Nous reviendrons sur cette question quand les documents officiels nous seront parvenus.

M. **Éloi Pino,** capitaine au long cours, négociant à Ankober, qui va se rendre pour la troisième fois au **Choa,** a transmis à la Société de géographie de Paris dont il fait partie, les renseignements suivants sur la voie la plus courte de la côte au Choa : « D'après les informations prises auprès des indigènes compétents, la route la plus directe est celle qui part de Sagallo [2], rejoint le lac Assal et passe sur le territoire de Gobab. Elle a déjà été parcourue par MM. Soleillet et Léon Chefneux. Ce dernier est parti le 10 mars pour le Choa par la même route. Il faut croire que c'est celle qui est préférable, car M. Chefneux, qui a suivi aussi la route de l'Aoussa, ne repart plus dans cette direction. Les Dankalis qui ont loué leurs chameaux au comte Antonelli, à Assab, sont à Sagallo, pour prendre la route que j'appellerai la route de Gobab. Une

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

[2] Voy. la carte, IVe année, p. 328.

caravane composée d'Éthiopiens appartenant au roi Ménélik prend aussi cette route, et enfin je vais la prendre. Une autre caravane, celle de M. Lorès, agent de la Compagnie Mesnier à Obock, se rend aussi de Sagallo au Choa par Gobab. »

L'agent consulaire français à Harrar, Zeïlah et dépendances (Afrique orientale), a placé sous le **protectorat de la France** les **territoires des Gibril-Abakors** et des **Gadi-Boursis**, sur la demande écrite des chefs du pays. Les débouchés de la région du Harrar et des pays gallas sont ainsi ouverts au commerce français. Il faut espérer que ce protectorat rendra à la route de Zeïlah à Harrar et aux pays gallas la sécurité qui lui fait défaut depuis que les Anglais ont éloigné des villes du Harrar les troupes égyptiennnes qui les gardaient. En effet les populations de l'intérieur, assurées de l'impunité, ne se gênaient plus pour attaquer et piller les caravanes qui descendaient du Harrar par cette route.

M. **Johnston**, le dernier explorateur du **Kilimandjaro**, a présenté récemment à la section coloniale de la Société des arts de Londres, un mémoire sur les intérêts anglais dans l'Afrique orientale, spécialement dans le district du Kilimandjaro, soit dans le pays compris entre la côte de l'Océan Indien et le Victoria-Nyanza. Après avoir décrit la nature physique de cette région, sa flore, sa faune, ses habitants, il a montré comment le sol et le climat sont admirablement propres à la culture du quina, du café, du thé, du cacao, de la vanille, du riz, de la canne à sucre, etc. Il a rappelé ses propres expériences dans la culture des légumes d'Angleterre, et la réussite parfaite de ses pommes de terre et de ses concombres. Puis il a cherché à persuader ses auditeurs de l'avantage qu'il y aurait, au point de vue commercial et philanthropique, à ouvrir ce pays, et indiqué les moyens qui pourraient être employés à cet effet. Il se servirait de Zanzibarites comme porteurs, gardes et travailleurs; les chefs de l'expédition devraient être des Anglais, jeunes et sérieux. Les frais d'une caravane de commerce et de colonisation, composée de 4 blancs et de 200 Zanzibarites, sont évalués par lui à 16,500 L. st. pour trois ans, soit 7500 L. st. pour la première année, 5000 L. st. pour la seconde et 4000 L. st. pour la troisième. M. Johnston a aussi parlé des moyens de faire disparaître la traite, et de la capacité des indigènes d'atteindre une demi-civilisation. Supposant que les Allemands sauraient profiter de cette magnifique région pour leur commerce et leur civilisation, il n'a pas voulu que ses concitoyens pussent lui reprocher d'avoir gardé le silence sur les divers avantages que leur

offre cette partie de l'Afrique, et a conclu en suggérant l'idée de la formation d'une société pour créer un établissement anglais au Kilimandjaro. « La seule faveur que je demande, » a-t-il dit en terminant, « en retour des renseignements que je viens de donner, c'est de pouvoir présenter à cette société colonisatrice, la bannière qui devrait précéder ses caravanes et flotter sur ses stations; ses couleurs seraient le vert, le blanc et le bleu : le blanc, pour la neige qui couronne la cime du Kilimandjaro, le bleu pour les cieux, et le vert pour les forêts de ce splendide pays. »

Les *Mittheilungen de Gotha* nous apportent des renseignements détaillés sur le projet d'**expédition du Dr Fischer** à la recherche de **Junker, d'Émin-bey, de Lupton-bey et de Casati**, que nous avons annoncé dans notre dernier numéro (p. 154). Il importe beaucoup pour le succès de cette entreprise, que le sultan Saïd Bargasch ne mette aucun obstacle à l'expédition, qui partirait de Zanzibar d'où elle chercherait à atteindre Lado. On peut craindre que, par suite de l'annexion à l'Allemagne des territoires à l'ouest de Zanzibar, le sultan ne voie qu'avec méfiance le projet des explorateurs allemands. S'il n'autorisait pas l'enrôlement de porteurs, il ne serait pas possible de songer à pénétrer à l'intérieur; mais on peut espérer que le Dr Fischer, qui connaît à fond les circonstances de Zanzibar, où il a pratiqué l'art médical pendant sept ans, saura triompher des difficultés qui pourront se présenter. Afin de faire servir cette expédition au progrès de la science géographique, il se propose de suivre une nouvelle route directe de Pangani au golfe de Speke, ce qui lui permettra d'éviter les nombreux et forts tributs à payer dans l'Ou-Gogo. Il compte traverser l'Ou-Ganda directement, pour atteindre le plus vite possible Lado, où, d'après les dernières nouvelles qui, il est vrai, ne reposent que sur des renseignements fournis par des Arabes, Émin-bey maintenait encore, en août 1884, l'autorité égyptienne, et où devaient se trouver aussi en bonne santé Casati et le Dr Junker. Dans le cas où Kabrega, roi de l'Ou-Nyoro, refuserait le passage, le Dr Fischer a l'intention de longer la frontière orientale de cet État, ou, en cas de nécessité absolue, de se frayer un passage les armes à la main. Aussi importe-t-il beaucoup pour le succès de l'expédition que la caravane puisse être nombreuse et, pour cela, que les contributions pécuniaires soient abondantes.

De nouveaux **missionnaires d'Alger** sont partis pour les stations du Victoria-Nyanza et du Tanganyika. D'après les *Missions d'Afrique*, le travail des agents de la station de **Mlonéoua**, dans le Massanzé, à

l'ouest du **Tanganyika**, est rendu difficile par les procédés des Arabes envers les indigènes de cette région : impositions, corvées, ravages du pays, etc. Un de ces Arabes, Mohamed-ben-Rhelfan, maître des Wa-Ngouana, établis un peu au sud de Mlonéoua, a apporté de la côte beaucoup de fusils et de munitions; outre ses esclaves, il a enrôlé une cinquantaine de Rougas-Rougas, chasseurs des bois et pillards de caravanes. Il veut ouvrir, au nord du lac, un nouveau chemin, pour rejoindre, au Manyéma, Tipo-Tipo, qui est de sa parenté. Mais auparavant, il lève le tribut chez les timides populations de l'Ou-Bouri et du Massanzé, dont Saïd Bargasch lui a, paraît-il, donné le gouvernement. Il a réclamé de Poré, le chef du territoire sur lequel se trouve la station de Mlonéoua, une défense d'ivoire, des esclaves, des vivres, etc. Poré, qui n'aime pas à donner, laisserait plutôt piller ses gens que de livrer ce qui lui est demandé. Mohamed ayant conduit à Oudjidji les bagages de leur dernière caravane, les missionnaires se proposaient d'intervenir auprès de lui, pour le dissuader de ravager le pays environnant. Du Massanzé, les missionnaires enverront deux des leurs chercher un emplacement favorable à une nouvelle station dans les environs de **Mpala**, à l'ouest du Tanganyika. L'établissement de **Kibanga** prospère. Les essais de culture de riz, froment, manioc, patates, etc., réussissent, et bientôt les missionnaires de ce poste auront de quoi faire vivre les orphelins qu'ils ont recueillis. Et cependant leurs instruments aratoires sont des plus imparfaits; ils n'ont que des pioches indigènes, pour défricher un terrain dont l'exploitation réclamerait au moins dix charrues européennes. Les missionnaires de ces différentes stations espèrent que le vapeur la *Bonne Nouvelle* pourra leur faciliter les relations qu'elles doivent entretenir les unes avec les autres.

M. **Hore** qui doit remonter ce vapeur envoyé pour le service des stations des missions de Londres, est reparti de Quilimane où il était allé chercher sa femme et son enfant, ainsi que quelques pièces qui manquaient au bateau. M. **Swann,** de la station de **Liendwé,** où le vapeur est en reconstruction, fait à la *Chronicle of the London missionary Society*, un triste tableau du district où se trouve la station. C'était autrefois le plus florissant des alentours du Tanganyika ; il fut ravagé peu avant l'arrivée des missionnaires, mais les habitants revinrent, se croyant en sûreté auprès de ces derniers. Ils travaillèrent pendant toute la bonne saison, bêchèrent le sol, firent leurs semailles; mais au moment où ils allaient pouvoir serrer leurs récoltes, survinrent les Arabes alliés de Tipo-Tipo, et leur suite, qui enlevèrent tout le

fruit des labeurs des pauvres Wa-Loungou. Ils prirent des hommes pour les réduire en esclavage avec leurs femmes et leurs familles, et cela à la porte des missionnaires. M. Swann demande si le consul général britannique à Zanzibar, sir John Kirk, ne pourrait pas empêcher Tipo-Tipo, qu'il connaît fort bien, de continuer ses dévastations, sans cela l'œuvre de la mission devient presque impossible.

Des lettres de Mozambique annoncent que l'**expédition portugaise** dirigée par le major **Serpa Pinto** a échoué dans sa première tentative de pénétrer à l'intérieur. Le 14 février, il arriva avec son escorte de Zoulous à Kisango, sur la côte, dans un état déplorable, la saison des pluies étant survenue pendant qu'il s'avançait vers le nord. Dix jours durant ses hommes avaient marché dans l'eau, en ayant en certains endroits jusqu'au cou, et depuis cinq jours ils n'avaient plus de vivres. Serpa Pinto souffrait de la fièvre, un de ses compagnons ne pouvait plus marcher, ses jambes et ses pieds étant couverts d'ulcères. Après avoir visité Ibo, le chef de l'expédition est retourné à Kisango, pour recruter 250 nouveaux porteurs. Il comptait pouvoir, au bout de six semaines, repartir pour le pays de Medo, d'où il voulait se diriger vers l'extrémité du Nyassa pour gagner de là le lac Bangouéolo.

Le *Journal des missions évangéliques de Paris* publie des lettres de M. **Coillard**, postérieures à celles que nous avons reçues de M. Jeanmairet. Nous en extrayons les détails suivants, pour que nos abonnés soient tenus au courant des progrès de l'**expédition du Haut-Zambèze.** Le nouveau roi des Ba-Rotsé, **Akufuna**, est un jeune homme qui a grandi en exil et qui a dû d'abord agir avec prudence et s'initier aux devoirs de sa position. Dès qu'il s'est senti établi, il a pensé aux missionnaires. Il désirait les voir, même avant les chefs du pays, dans l'espoir de recevoir d'eux de bons conseils, pour être guidé dans l'exercice du pouvoir qui lui est confié. Il envoya à Seshéké deux bandes de messagers avec des messages plus pressants l'un que l'autre. Les chefs de Seshéké les transmirent sans perdre de temps à M. Coillard, et trois d'entre eux descendirent en canot au gué de Gazungula pour le chercher, envoyant en même temps une vingtaine de jeunes gens pour porter les bagages de l'expédition. Sur ces entrefaites, Mme Coillard prit la fièvre, mais sa maladie n'eut pas de suites fâcheuses. Cependant la mauvaise saison approchait ; des pluies presque quotidiennes alternaient avec un soleil ardent ; les grandes pluies qui amènent les inondations annuelles étaient à la porte. Middleton et Aaron furent expédiés de Leshoma avec les bagages chargés sur deux ânes. Ils devaient atten-

dre M. Coillard au gué de Gazungula, et communiquer avec les chefs chargés de conduire l'expédition chez Akufuna. M. Coillard prévoyait que l'habitude des marchands de prodiguer leurs présents aux chefs lui créerait des difficultés. Pour se faire un bon nom et s'assurer le monopole du commerce de l'ivoire, ils ont multiplié leurs libéralités extravagantes, et il faudra lutter dès le début contre l'avidité des chefs. A Mparira, M. Coillard trouva ceux que le nouveau roi avait envoyés pour le chercher et qui se montrèrent pleins de considération pour lui. Ils lui avaient apporté en présent des provisions de route, et lui fournirent des renseignements précieux sur l'ethnographie et sur la langue des Ba-Rotsé. M. Coillard eut néanmoins une déception en découvrant que les caisses et les ballots qu'il avait laissés aux soins du chef Tahalima, avaient été ouverts, et qu'on y avait pris beaucoup de verroterie, de poudre, de calicot, de bonnets de laine rouges et noirs. Le voleur s'était amusé à endosser les chemises de laine et les vêtements de flanelle blanche qui se trouvaient dans une caisse ; comme il était tout couvert d'ocre et de graisse, on peut juger de l'état dans lequel M. Coillard les retrouva, pêle-mêle avec des médecines en flacons, du plomb, etc.

Un correspondant de l'*Aborigines Friend* écrit que des **meetings** ont eu lieu récemment à **Prétoria**, pour préparer l'**invasion du territoire de Lobengula**, roi des Ma-Tébélé, par les Boers. Quinze cents bons tireurs y seraient employés. Ils passeraient par les territoires de Séchélé et de Khamé, et devraient faire, sur leur passage, des réquisitions de vivres ou enlever des bestiaux aux natifs, ce qui amènerait des querelles et la guerre avec les Be-Chuana. Ne pouvant pas s'établir dans le territoire de Montsiva que les Anglais ont pris sous leur protectorat, les Boers se fixeraient dans le pays plus au nord, et fermeraient ainsi aux Anglais la route vers l'intérieur. A ce propos le journal susmentionné nous apprend que le protectorat britannique s'étend jusqu'à Shoshong, et que les territoires de Séchélé et de Khamé sont placés sous le pavillon anglais, ce qui obligerait les Boers à s'écarter de l'itinéraire indiqué par son correspondant.

A son passage à Londres, M. **Einwald**, aux négociations duquel est due la cession de la **baie de Sainte-Lucie** à l'Allemagne par Dinizoulou, a fourni au secrétaire de l'Aborigines Protection Society les informations les plus précises sur cette cession. A son arrivée dans le Zoulouland, il n'avait d'autre but que d'explorer le pays à un point de vue scientifique, et ne songeait nullement à y établir l'influence alle-

mande. Ce fut à la prière de Dinizoulou qu'il se rendit à Emnyati, où le jeune roi lui fit part de l'appréhension que lui causaient les Boers, qui passaient en nombre la frontière et menaçaient de prendre possession de tout le pays. L'idée d'une intervention allemande pour sauver le pays émane de Dinizoulou lui-même. Son père Cetywaio lui a parlé de l'empereur d'Allemagne et lui a fait croire qu'il pourrait obtenir du secours de ce côté-là. M. Einwald ayant répondu qu'il serait impossible à l'Allemagne de protéger les Zoulous contre les Boers, si elle n'avait acquis auparavant quelques droits dans le Zoulouland, Dinizoulou consentit à la cession de la baie de Sainte-Lucie, qui, dit-il, ne lui était d'aucune utilité, et en même temps il déclara qu'il était disposé à placer son pays tout entier sous la protection de l'Allemagne.

Le *Mouvement géographique* a reçu une nouvelle lettre de **Wissmann,** du 1er décembre 1884, annonçant qu'il est heureusement arrivé à **Louboukou,** résidence du Kalamba **Moukengé**, chef de la tribu des Ba-Louba, par 6° lat. S. et 22°,15' long. E., près de la rive gauche du Louloua, affluent de droite du Kassaï. Son avant-garde y arriva le 10 novembre, tandis que l'arrière-garde, commandée par le lieutenant Muller et venant de chez le Mouata Kombana, roi des Kalonda, n'y parvint que le 16. Moukengé lui fit un accueil chaleureux, et Wissmann fonda à une journée de marche de sa résidence, sur la rive gauche de la Louloua, une station qui fut nommée **Loulouabourg.** Elle est située sur une montagne qui domine les environs, par 5°,58' lat. S. et par 22°,20' long. E. Elle est entourée de vastes plantations de manioc, présent du chef à l'expédition, et possède déjà 25 têtes de bétail, 30 chèvres et moutons, quelques porcs, et une basse-cour de poules et de pigeons amplement garnie. Tout le pays est très fertile; le riz qui a été importé et semé dans le district est largement cultivé, et est devenu un des aliments favoris de la population indigène. Des céréales, des légumes et des fruits de la côte ont été également semés et prospèrent. La rivière est poissonneuse et abonde en hippopotames. Le lieutenant Wissmann se proposait de passer trois mois à Louboukou, afin d'y consolider la base d'opération de son expédition et de mettre en parfait état la nouvelle station. Après cela il comptait remettre le commandement de celle-ci au lieutenant Muller, en lui adjoignant le mécanicien Schneider qui en a dirigé les constructions. De son côté le Dr Wolf se préparait à pousser une pointe vers le nord pour y faire la reconnaissance du pays de Loukengo, qui s'étend entre le Kassaï et le Sankourou, et qui est encore plongé dans une barbarie telle qu'à la

mort du père de Loukengo, 2000 personnes, dit-on, furent immolées sur sa tombe. Quant à Wissmann lui-même, son objectif principal est la reconnaissance du Kassaï jusqu'à son confluent avec le Congo. A cet effet il a emporté avec lui un canot en acier que le mécanicien de l'expédition remonte, tandis que le charpentier Buschlag achève la construction d'un grand canot en bois. A ces deux embarcations sont venus se joindre trois canots, présents du chef Dsihimgengé ; c'est avec cette flottille qu'il descendra le cours inconnu du Kassaï. Le roi Moukengé et son premier chef l'accompagneront jusqu'au Congo avec 200 guerriers. Les sujets de Moukengé sont, comme celui-ci, disposés à recevoir la civilisation. Leur territoire n'ayant pas été jusqu'ici visité par les traitants de la côte, gens d'ordinaire peu scrupuleux qui ne cessent de tromper les indigènes et les indisposent presque toujours contre les blancs, leur confiance dans les Européens est complète. Le voyage de ce chef aux stations du Congo, où une bonne réception lui est assurée, hâtera l'introduction de la civilisation dans le centre du continent.

Nous ne connaissons pas encore la constitution du nouvel **État du Congo,** dont le roi des Belges a été autorisé par les deux Chambres à devenir le chef, l'union entre la Belgique et cet État étant exclusivement personnelle. En revanche l'on sait que le gouvernement de ce pays sera réparti en cinq ministères : de l'intérieur, de la guerre, du commerce, des finances et de la justice, dont les titulaires prendront le titre d'administrateurs. En attendant, l'Association internationale du Congo envoie un commissaire spécial chargé de faire le **tracé de la meilleure voie** pour relier **Vivi** à **Isanghila.** Ce commissaire sera accompagné de quatre ingénieurs. Il semble qu'on veuille construire d'abord une simple route de Vivi à Isanghila, après quoi on passerait à l'étude du tracé d'une seconde voie, qui mettrait en communication directe **Léopoldville** et **Vivi.** Pendant ce temps on fera des essais de culture entre Vivi et la côte. — M. **Tisdel**, agent diplomatique des États-Unis près l'Association internationale africaine, qui avait été chargé par son gouvernement d'explorer avec soin le nouvel État africain et de présenter un rapport à ce sujet, est rentré en Europe, après avoir visité les rives du Congo, de Banana à Léopoldville. — Une maison belge a acheté sur le bas-Congo un terrain de grande étendue et y a envoyé un agent, qui a expédié à ses chefs du minerai de cuivre très riche, trouvé près des rives du fleuve, au-dessus de la cataracte.

Le vapeur le *Peace*, ayant à bord M. **Grenfell** de la mission baptiste

de Stanley-Pool, et M. le Dr **Sims** de la Livingstone Inland Mission, a fait le **voyage de Léopoldville aux cataractes de Stanley;** ils en ont rapporté d'utiles renseignements sur quelques affluents du haut fleuve, que publie le *Mouvement géographique*, avec d'autres fournis par M. le lieutenant **Coquilhat** chef de la station des Bangala, qui fit avec eux une partie de l'expédition. — La **Mpaka,** affluent de la rive droite, vient de l'ouest, et après un cours de 160 ou 200 kilomètres, elle se termine par des chutes, entre des collines d'environ 150m de hauteur, et se jette dans le fleuve à 15 ou 20 kilomètres en amont de Bolobo. — M. Grenfell a remonté, sur une longueur de 200 kilom. environ, le cours de l'**Ikelemba** qui rejoint le Congo un peu en amont de l'embouchure du Rouki. Ce cours d'eau est très tortueux ; sur les bords sont de nombreux petits villages, très éparpillés, sans grandes agglomérations. Le **Loulemgou** a d'abord une direction N.-E., puis, sous le nom de Maringa, il draine, plus ou moins parallèlement au cours du Congo, toute la région comprise entre le Loubilache à l'E. et le Rouki à l'O. M. Grenfell a déterminé l'entrée du **Loubilache,** par 0°44' lat. N., et l'a remonté jusqu'à 1°33' lat. S. Le cours en est très sinueux et le courant très violent ; il n'y a pas de cataracte. Sur la rive droite, le même voyageur a exploré le **Mboundou-Liboko,** qui, à son confluent à Oubandji, a 11 kilom. de large. Il l'a remonté jusqu'à 1°25' lat. N., et là encore, sous le nom de Liboko, cette rivière mesure plus de 3000m de largeur. Vers 0°30', le Liboko a plus de 18m de profondeur. Sa direction est presque parallèle à celle du Congo, de sorte que le pays entre les deux cours d'eau forme une longue et étroite presqu'île. Avec M. Coquilhat, M. Grenfell a exploré la **Ngalla,** qui se jette dans le Congo à environ deux jours de navigation, en amont de la station des Bangala. Les voyageurs l'ont remontée jusqu'à 2°6' lat. N. ; elle avait là 150m de largeur et 3m à 4m de profondeur. En comparant le régime des eaux de la Ngalla avec celui de l'Ikelemba, que M. Grenfell a reconnu jusque près de son extrémité, il estime qu'elle mesure au plus une centaine de kilom. — Enfin le **Loïka** a été exploré jusqu'au 2°55' lat. N.; dans son cours supérieur il fait une chute, en un endroit où la rivière a encore 180m de largeur et 3m ou 4m de profondeur.

En même temps que, de Zanzibar, partira l'expédition du Dr Fischer pour la région du Haut-Nil, de Vienne aussi en partira une organisée par la Société de géographie de l'empire d'Autriche ; la direction en sera confiée au Dr **Oscar Lenz** déjà célèbre par ses explorations à la côte occidentale d'Afrique et par sa traversée du Sahara entre le Maroc

et Tombouctou. Mais tandis que le Dr Fischer prendra pour base d'opération la côte orientale, le Dr Lenz se rendra à l'embouchure du Congo, qu'il remontera jusqu'aux chutes de Stanley, pour se rapprocher le plus possible de la région qu'il compte explorer. Un de ses buts est la recherche des gouverneurs des provinces égyptiennes équatoriales, Émin-bey et Lupton-bey, et des explorateurs Junker et Casati, ou, s'ils ont été victimes de l'insurrection du Mahdi, il tâchera de retrouver leurs journaux de voyage, leurs papiers et leurs collections. Quant au but scientifique de cette exploration, le Dr Lenz s'attachera surtout à étudier et à faire connaître le pays qui s'étend entre le Haut-Congo et le Haut-Nil, et à déterminer la ligne de partage des eaux entre les bassins de ces fleuves et celui de Chari. Il recherchera aussi les informations qui pourront être le plus utiles à l'industrie et au commerce de l'Autriche. Les conditions dans lesquelles se prépare cette expédition sont des plus favorables et permettent d'espérer un plein succès: l'expérience de son chef, qui connaît très bien le climat de l'Afrique équatoriale, l'appui moral du roi des Belges, aujourd'hui souverain du nouvel État du Congo, les recommandations du président de l'Association internationale du Congo pour sir Francis de Winton et pour tous les agents des stations établies le long du fleuve, engagés de la manière la plus instante à appuyer l'expédition de toutes leurs forces. Les Sociétés de missions qui travaillent au Congo lui ont aussi remis des lettres de recommandation pour leurs missionnaires dans ces parages. Le Dr Lenz espère partir le 1er juin de Hambourg, accompagné de M. O. Baumann, jeune géographe, membre de la Société de géographie de Vienne.

La Société de géographie de Paris a reçu dans sa dernière séance diverses informations relatives au Congo, qui confirment les données fournies par le *Mouvement géographique*. Elles nous apprennent de plus que **Savorgnan de Brazza**[1] était descendu de Brazzaville à **Vivi**, pour y rencontrer le P. Augouard et le colonel Francis de Winton, qui dirige actuellement les stations de l'Association internationale. Un des agents de celle-ci s'est adjoint aux **Arabes de Tipo-Tipo**, pour gagner le Tanganyika et, de là, Zanzibar. Ce chef de Nyangoué a maintenant avec lui 3000 Arabes, armés de fusils à piston, et commandés par des chefs armés de fusils se chargeant par la culasse. Il se dit représentant du sultan de Zanzibar, auquel, selon lui, appartient tout le Congo. La quantité d'ivoire que possède encore la région du Haut-Congo,

[1] A la dernière heure nous apprenons que de Brazza revient en France.

excite la convoitise des Arabes qui, pour s'en emparer, ravagent le pays et obligent les populations à s'enfuir devant eux.

Le Dr **Ballay** a fait récemment à la Société de géographie de Paris une communication sur son voyage de l'**Ogôoué** au Congo ; nous en extrayons le paragraphe suivant, relatif aux peuples nains de l'Afrique, auxquels nous avons consacré un article spécial (IIIme année, p. 59-63), « Un des barrages de rochers de l'Ogôoué me força à m'arrêter au pays des Okandas, pour y attendre le retour des premières pluies et la crue des eaux. C'est là que, pour la première fois, je pus pénétrer dans un village de ces **nains Akkas** ou **Okoas**, dont on a tant parlé, et dont je n'avais vu jusque-là que des spécimens isolés. Je circulais un jour dans la rivière, quand je remarquai, à quelques centaines de mètres, des gens cachés derrière des rochers et surveillant nos mouvements. A mesure que nous approchions, il s'enfuyaient en se dissimulant le plus possible, et se blottissaient de nouveau derrière quelque obstacle pour nous regarder à distance. Mes guides Okandas m'apprirent que c'étaient des Okoas qui avaient un campement dans le voisinage ; ils n'avaient jamais vu de blanc, et venaient me regarder de loin ; mais si leur curiosité était grande, leur frayeur était plus grande encore, car ils ne se laissaient pas approcher. Depuis longtemps désireux de voir ces pygmées, j'usai en vain de tous les moyens pour arriver jusqu'à eux, en calmant leur terreur ; à la fin, un chef Okanda qui m'accompagnait réussit à entrer en pourparlers avec eux et, malgré leurs protestations, me conduisit à leur campement où ils revinrent bientôt eux-mêmes ; mais je ne pus jamais approcher aucun d'eux à moins de dix mètres. Leur campement était un ramassis de huttes basses et ouvertes de tous côtés. Des engins de chasse : filets, lances, sagaies, les remplissaient. Des chiens et quelques poules erraient çà et là. Le chef, un petit homme jeune encore, portant une longue barbe, et le corps tout velu, pouvait avoir 1m,40. La coloration de sa peau était peu foncée. Les autres hommes, tous bien conformés dans leur petite taille, avaient une stature voisine de la sienne ; les femmes paraissaient aussi grandes que les hommes. Bien que je n'aie pu les examiner qu'à distance, l'aspect général de leur tête m'a paru brachycéphale. Le chef me promit de venir me voir quelques jours après, mais jamais plus je n'entendis parler de lui. Ces Okoas vivent dans une sorte de servage à l'égard de leurs voisins plus puissants qu'eux. Toujours disséminés par petits groupes, dans cette région du moins, ils sont complètement à la merci des possesseurs du sol, qui ne se gênent guère pour les exploiter, tout en y mettant une certaine

modération, ne les réduisant pas en esclavage, par exemple, à cause des services qu'ils reçoivent d'eux. Les Okoas sont exclusivement chasseurs, et obtiennent de leurs voisins, cultivateurs, un peu de nourriture végétale en échange du gibier qu'ils leur fournissent en quantité. Ils s'installent généralement à côté d'un chef puissant qui les protège et les rançonne, puis un beau jour ils disparaissent pour s'en aller dans des contrées nouvelles, chercher de nouveau gibier et de nouveaux maîtres. »

Après le voyage à Salaga, entrepris par les missionnaires de la Société de Bâle en vue de chercher un emplacement favorable à un sanatorium, notre compatriote, M. **Ramseyer**, missionnaire à Abétifi, en a fait un au nord du pays des Achantis, à **Atéobou, Krakyé, Boem,** qui autrefois faisaient partie des États du roi de Coumassie. D'Abétifi, il se dirigea au nord vers l'Afram, affluent du Volta, de 20 à 25 m. de large; au delà s'étend une vaste steppe, et ce n'est qu'au bout de quatre jours de marche que l'on atteint un petit village achanti, dont les habitants vivent de la chasse aux antilopes, aux buffles et aux éléphants. A partir de là, le pays devient plus peuplé. Le village que rencontrèrent les voyageurs compte environ 2000 habitants. Plus au nord, ils traversèrent une plaine, où la culture des yams réussit parfaitement et fournit le principal aliment de la population. M. Ramseyer trouva là un homme qu'il avait connu en 1874 à Coumassie, et qui avait même été prisonnier avec lui; mais, pour se faire bien venir des tribus de l'intérieur, il était devenu mahométan. Il se trouvait alors à la tête d'une ambassade de quelques villes des environs de Coumassie qui se rendait à Krakyé sur le Volta, pour rechercher l'appui du prêtre Dentes, qui aujourd'hui jouit d'un grand crédit parmi les tribus de l'ancien royaume des Achantis. En général, les villes et les villages qui autrefois s'appuyaient sur Coumassie, cherchent à se fortifier d'un autre côté. Les habitants des territoires traversés ont fait un bon accueil à M. Ramseyer. A Atéobou, en particulier, ville de 2500 à 3000 habitants, le roi se montra très généreux; la pompe déployée pour recevoir le voyageur indique qu'il s'agit d'un souverain d'une toute autre importance que les petits chefs des villes ou villages de cette région. Aussi, M. Ramseyer songe-t-il à étendre le champ de la mission jusqu'à Atéobou. Il doit revenir en Suisse cette année-ci pour se reposer, et nous espérons recevoir de lui directement des renseignements détaillés, soit sur son dernier voyage, soit sur ses plans pour l'avenir.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Les travaux de la voie ferrée de Batna à Biskra sont poussés de telle sorte que l'exploitation de cette ligne pourra commencer dès le printemps de 1887. Les études de la section de Biskra à Touggourt sont assez avancées, pour que la concession puisse en être votée par les Chambres dans leur session de juillet.

Le directeur des mines de Mokta-el-Hadid s'est rendu à Tabarka, pour y terminer les études relatives aux mines, au port et au chemin de fer projetés.

M. Cambon, ministre de France à Tunis, accompagné de M. Baraban, inspecteur des forêts, a visité la région au sud des Chotts, afin d'étudier les mesures à prendre pour prévenir l'envahissement par les sables de plusieurs oasis importantes.

M. Teisserenc de Bort est revenu à Gabès, de sa mission à la vallée de l'Igharghar. Nous en donnerons les détails dans notre prochain numéro.

Le bruit de la mort de Slatin-bey, gouverneur du Darfour avant la révolte du Soudan, s'était répandu en Europe; mais d'après le *Tagblatt* de Vienne, des lettres de lui à sa famille informent celle-ci qu'il est prisonnier du Mahdi.

M. Gaston Lemay, vice-consul de France à Massaoua, chargé d'une mission spéciale auprès du roi Jean d'Abyssinie, est redescendu à la côte. Accompagné de M. Marquet, négociant de Souakim, il a eu beaucoup à souffrir, pendant le voyage, de la chaleur, de la mauvaise nourriture et de la fatigue, le pays étant dépourvu de routes et très accidenté. Il a été très bien accueilli par le négous qui se trouvait alors dans la province de l'Amhara, au sud d'Adoua, au delà du Taccazzé, dans les montagnes de Semien.

Le Dr Paulitschke est de retour du voyage entrepris avec M. de Hardegger au Harrar et dans les pays Gallas. Il en a fait à la Société de géographie de Vienne un compte rendu sur lequel nous reviendrons prochainement.

D'après une dépêche du consulat allemand à Zanzibar, l'expédition allemande de MM. Bœhm et Reichardt a été attaquée à l'ouest du lac Moëro; le premier a été tué, le second a réussi à s'échapper et a pu atteindre Zanzibar. — D'autre part, le sultan de Zanzibar a envoyé contre les Allemands établis dans le territoire placé récemment sous le protectorat de l'Allemagne, une expédition de 300 Zanzibarites, sous les ordres du général Matthews, sujet anglais au service de Saïd Bargasch. L'escadre allemande dans les eaux de Zanzibar sera renforcée.

Le gouvernement de l'empire allemand a conclu avec la reine de Madagascar une convention, aux termes de laquelle les sujets et citoyens des deux États jouiront dans l'autre État, pour leurs personnes, leurs biens, le commerce et la navigation, et en général pour toutes choses, de tous les droits, immunités et exemptions dont jouissent les citoyens de la nation la plus favorisée.

Les interruptions fréquentes du service télégraphique entre l'Angleterre et l'Afrique australe, causées par la rupture du câble entre Mozambique et Zanzibar, ont provoqué la réunion d'un meeting à Londres. La question de la pose d'un câble le long de la côte occidentale d'Afrique a été examinée, mais comme aucune

société de capitalistes ne se chargerait de cette entreprise, sans être largement subventionnée par le gouvernement, les négociants présents à la séance ont demandé que lord Derby fût prié de prendre les mesures nécessaires à cet égard.

M. Beelaerts von Blackland, ministre du Transvaal, s'est rendu à Paris pour négocier un traité de commerce entre la France et la république Sud-Africaine.

D'après une lettre d'un traitant anglais établi au Gabon, la sécurité fait complètement défaut dans cette colonie, les nègres pratiquent impunément la piraterie à l'égard des embarcations des factoreries anglaises et allemandes, les personnes elles-mêmes, traitants ou kroumen, ne sont pas épargnées.

Le journal de Madrid, *el Imparcial*, publie une lettre adressée à la Société des Africanistes par un voyageur espagnol qui raconte qu'un vaisseau français a arboré le drapeau tricolore sur plusieurs territoires appartenant à des Espagnols. Il invite le gouvernement espagnol à envoyer un navire pour protéger ses nationaux.

Des sous-officiers allemands disposés à prendre un engagement pour le service colonial à Cameroon seront envoyés dans la nouvelle colonie allemande, pour y exercer les nègres au maniement des armes et en former un corps de police. Les indigènes qui s'étaient révoltés il y a quelque temps ont fait leur soumission.

Nous ne pouvons pas rappeler en détail les services rendus, pendant près de vingt-cinq ans, à la géographie de l'Afrique par le Dr Nachtigal, mort le 20 avril, en mer, entre Lagos et le cap Palmas, à l'âge de 50 ans, mais nous joignons l'expression de notre sympathie aux nombreux témoignages de regrets qu'a provoqués le décès inattendu de l'illustre explorateur.

La Chambre des pairs du Portugal a voté le projet de loi portant concession du câble sous-marin qui doit relier Lisbonne aux stations de la côte occidentale d'Afrique. Subventionné par la France, l'Espagne et le Portugal, il ira de Lisbonne aux Canaries, pour se diriger de là sur le Sénégal, la Guinée, Saint-Paul de Loanda et le cap de Bonne-Espérance.

Le Bulletin de la *Société de géographie commerciale de Bordeaux* annonce que M. Bouquet de la Grye, ingénieur hydrographe, a terminé sa mission au Sénégal. Pendant son séjour à Saint-Louis, il a étudié le cours du fleuve depuis Saint-Louis jusqu'à l'embouchure, ainsi que la région de la barre qui en obstrue l'entrée. Il ressort de l'examen auquel il s'est livré, qu'il est possible d'améliorer ce régime, et de rendre l'entrée du fleuve accessible en tout temps aux navires de fort tonnage.

La Société africaine de Madrid a rétabli sur les rives du Rio del Oro ses comptoirs que les indigènes avaient pillés.

Le sultan du Maroc a fait à l'ambassade française un accueil très amical, et s'est montré très sensible aux témoignages de bienveillance qui lui ont été exprimés de la part du président de la république.

M. Donald Mackenzie, le fondateur des établissements anglais au Cap Juby, prépare, sur ses travaux en Afrique, un ouvrage qui contiendra tous les détails de ses opérations en vue d'amener l'eau de l'Océan dans la dépression du Sahara occidental.

Le directeur de la compagnie *Eastern Telegraph*, de Gibraltar, a visité Tanger, accompagné d'un ingénieur, pour étudier la question de la pose d'un câble sous-marin entre le Maroc et l'Europe.

Ensuite d'une proposition de M. Fritz Robert de Vienne, l'auteur de *Afrika als Handelsgebiet,* à la Société de géographie commerciale de Paris, cette Société a ouvert une souscription destinée à la création d'une bourse de voyage; ce voyage aura pour objet l'Afrique et aura un caractère spécial d'exploration commerciale.

EXPLORATION DU LIMPOPO PAR LE CAPITAINE CHADDOCK

Nous avons indiqué sommairement, d'après les *Proceedings* de la Société de géographie de Londres, le résultat de l'expédition du commandant de la *Maud* (voyez p. 147). L'importance de son exploration nous engage à y revenir, et à lui consacrer un article dont nous devons les données au rapport du capitaine Chaddock, publié dans le numéro de février du *Mercantile marine service association Reporter*, de Liverpool.

Deux fois déjà le Limpopo avait été exploré, en 1868, par Vincent Erskine, fils du gouverneur de Natal, et en 1870 par J.-F. Elton, de l'armée des Indes, plus tard consul anglais à Mozambique. Le premier, après avoir rejoint Mauch à Lydenbourg, se dirigea au N.-E., vers le confluent de l'Oliphant-River et du Limpopo, dont il longea ensuite la rive gauche jusqu'à son embouchure, rapportant l'impression que le fleuve pouvait être navigable, et l'intention de faire une tentative pour le remonter depuis l'Océan Indien; mais ce projet ne put être mis à exécution. Quant à Elton, il se rendit à travers le Transvaal à Tati, d'où, par la Shasha, il atteignit le Limpopo, qu'il descendit en pirogue jusqu'à la cataracte de Tolo-Azimé; puis, du confluent du Lipaloulé avec le Limpopo, il regagna, par terre, Lorenzo Marquez, sans rapporter d'informations nouvelles sur le cours inférieur du fleuve. Les Portugais, dans les possessions desquels coule ce dernier, ne firent rien au point de vue de l'exploration de cette partie du Limpopo, et, en 1878 encore, d'après l'*African pilot*, le capitaine Owen, dans le relevé de la côte, en plaçant l'embouchure du fleuve par 25°, 11', 30" lat. S., et 33°, 28' 15" long. E., ajoutait: « Nous n'avons pas de renseignements sur ce fleuve. »

La situation critique du commerce anglais et la nécessité de lui chercher de nouveaux débouchés en Afrique, engagèrent, en 1883, la « Mercantile marine service association » à envoyer un de ses membres, le jeune et énergique capitaine G.-A. Chaddock, explorer la côte orientale

d'Afrique, au sud de Zanzibar. Un petit vapeur à hélice, de seize tonnes, la *Maud*, de 65 pieds de long sur 10 pieds 6 pouces de large, tirant 6 pieds d'eau, fut équipé à cet effet, et quitta Liverpool le 25 septembre 1883. Il s'arrêta d'abord à l'embouchure de la Rovouma, mais en trouva les eaux trop peu profondes à la marée basse, et continua sa route jusqu'à la baie de Fernando Veloso, un peu au nord de Mozambique, dans la partie de l'Afrique la plus rapprochée de Madagascar (cap Saint-André), où le canal de Mozambique est le plus étroit. La rivière qui se jette dans la baie paraît être navigable jusqu'à une certaine distance à l'intérieur, et offre un refuge assuré aux barques de négriers qui cherchent à échapper aux croiseurs. Chaddock estime que c'est un des points où la traite s'est faite sur la plus grande échelle. L'attitude des indigènes l'engagea à descendre plus au sud, vers la baie de Delagoa, où il jeta l'ancre, à Port-Melville, le 14 janvier 1884. Une avarie à la chaudière lui rendait d'ailleurs nécessaire une course à Natal pour réparations, avant de s'engager dans l'exploration du Limpopo.

Ne trouvant pas prudent de conduire sous voile le steamer à Lorenzo Marquez, il s'y rendit en canot avec deux hommes de son équipage, pour s'informer de l'arrivée des marchandises d'échange qui avaient dû y être amenées auparavant par un des membres de l'expédition, M. Wylie. Il nous est impossible, vu le peu de place dont nous disposons, de rapporter en détail les ennuis que lui suscitèrent, cinq jours durant, les fonctionnaires portugais, agents de la douane et gouverneur : arrestation à Lorenzo Marquez, visite du steamer à Port-Melville, sous prétexte qu'il pouvait renfermer de la contrebande, avec déploiement de force armée, officiers et soldats, carabines chargées, etc. Plus tard encore, après deux mois de séjour à Natal pour réparations, quand la *Maud* revint prendre à Lorenzo Marquez ses marchandises d'échange, l'autorité portugaise ne la laissa repartir que lorsque le capitaine Chaddock eut fourni une caution, comme garantie que le steamer et les marchandises étaient réellement destinés au Limpopo, et que le vapeur reviendrait à la baie de Delagoa, immédiatement après avoir redescendu le fleuve, avec les produits qu'il en rapporterait. Ce procédé est d'autant plus incompréhensible que les marchandises avaient payé tous les droits d'entrée, et que le receveur des douanes dit au capitaine Chaddock, à son départ de Lorenzo Marquez, qu'il ne pensait pas le voir revenir, les essais faits par un vaisseau de guerre portugais ayant prouvé qu'il n'était pas possible d'entrer dans le fleuve.

Pour assurer le succès de l'expédition, Chaddock prit toutes les pré-

cautions nécessaires. Il croisa plusieurs fois devant l'embouchure du Limpopo, fit faire des sondages le plus près possible de celle-ci, attendit le moment de la marée haute, puis, quand il jugea le moment favorable, prenant son point de départ en mer, à une certaine distance de la barre, il donna l'ordre de faire marcher le vapeur à toute vitesse et réussit à passer de l'océan dans le fleuve, sans obstacle. Les précautions étaient bonnes, car le courant, dans cette partie du Limpopo est de quatre nœuds à l'heure; un navire entraîné sur les brisants du voisinage risquerait de se perdre.

A mesure que la *Maud* marchait, Chaddock faisait faire des sondages; il trouva quatre brasses et demie dans la bouche méridionale du fleuve, un fond de sable, et en dedans de la barre, un magnifique mouillage formé par une longue langue de terre constituant un brise-lames naturel pour abriter les navires contre les vents et la mer; une centaine de vaisseaux pourraient y stationner en sûreté. L'ouverture du canal a un kilomètre de large. L'eau du fleuve est fraîche et potable. A droite et à gauche le pays est formé de collines de sable couvertes d'une courte végétation; l'une d'elles, haute de 200 pieds et visible à une assez grande distance, fournit une indication précieuse pour reconnaître l'entrée du fleuve.

Du 15 au 19 avril, la *Maud* remonta le Limpopo sur une longueur de 130 kilomètres, ne naviguant que de jour bien entendu, puisqu'il s'agissait avant tout de reconnaître le fleuve, la profondeur des eaux, les rives, la nature de leur sol, les villages et la population. De quatre brasses, au début de la navigation, la profondeur des eaux n'était plus le deuxième jour que de trois brasses et demie, et le dernier jour, de huit pieds, quantité très suffisante encore pour le steamer. Il faut noter d'ailleurs que c'était l'époque des basses eaux. Le fleuve faisant de nombreux méandres, il arriva quelquefois que le bateau toucha terre, soit que la navigation se fût prolongée au delà du crépuscule, soit par suite d'une fausse manœuvre du pilote. Mais chaque fois, il fut dégagé en peu de temps et facilement.

Le capitaine Chaddock s'apercevant de la baisse des eaux, ne jugea pas prudent de pousser plus avant son exploration, de peur d'être empêché, au retour, de franchir la barre à l'embouchure, et de ne pouvoir rentrer à Lorenzo Marquez avant l'expiration du terme fixé par les autorités portugaises pour la caution qu'elles avaient exigée. Il dut, avant de redescendre, faire dresser des huttes pour y déposer les marchandises qui lui restaient et les provisions nécessaires aux gens qu'il

comptait laisser là, près du kraal de Manjoba, le point le plus avancé atteint par la *Maud*.

Sur la plus grande partie du trajet, le fleuve est étroit et profond, mais le pays d'alentour est bas et plat. A mesure qu'il remontait, le bateau était accompagné par des foules d'indigènes, qui pouvaient, vu le courant, suivre le bâtiment à la course et lutter de vitesse avec lui. Ils dansaient et poussaient des cris de joie en courant ; de temps à autre cependant, le sifflet du bateau les faisait ressauter d'épouvante ; alors ils s'écartaient jusqu'à une portée de fusil ; puis, voyant qu'il n'en résultait aucun mal pour eux, ils reprenaient courage, et se rapprochaient afin de voir les nouveaux arrivants. Le vapeur s'arrêta aux principaux villages, pour en voir les chefs qui tous reçurent les voyageurs avec étonnement et courtoisie. Les vieillards les plus âgés affirmèrent tous n'avoir jamais vu de navire dans le fleuve. La population est très dense ; les hommes sont d'un caractère ardent, et prêts à travailler pour un salaire des plus minimes ; pour un mouchoir de poche de deux pences, un homme fera un travail quotidien très pénible. Le pays paraît favorable à l'agriculture et à la culture de la canne à sucre; la végétation arborescente ne s'y rencontre guère que sur une longueur de 20 kilomètres à partir de l'embouchure ; une épaisse ceinture de manguiers borde le fleuve sur ses deux rives. Au delà du kraal de Manjoba, le pays s'élève et devient très boisé.

Manjoba est la limite extrême des trafiquants indiens ou Banyans, qui paraissent importer surtout des spiritueux ; le paiement s'en fait en argent ou en objets de commerce aussi petits que possible, les frais de transport excluant la possibilité d'emporter des objets d'un gros volume. Le tabac pourrait y être cultivé, mais la culture n'en serait pas rémunératrice à cause du coût des transports ; les trafiquants gagnent beaucoup plus avec les peaux, le caoutchouc et la cire d'abeilles. A l'embouchure du fleuve le caoutchouc abonde ; on pourrait employer beaucoup de bras à le recueillir, mais les frais de transport absorberaient tout le profit qu'on pourrait en tirer. Du kraal de Manjoba à la baie de Delagoa, le port d'une charge de 25 à 30 kilog. coûte fr. 12,50. En outre, les natifs exigent le paiement d'avance, et souvent ils décampent après avoir reçu l'argent. Il faut en outre compter avec les voleurs, ainsi qu'avec les pluies et les inondations qui parfois sont considérables. Les risques et les frais de transport diminueraient de beaucoup, si les communications par eau pouvaient devenir régulières.

Les indigènes affirment que le pays va en s'élevant continuellement

vers l'intérieur et qu'il est très salubre. Ils ne connaissent pas d'obstructions dans le fleuve qui puissent empêcher la navigation en toute saison. Toutefois, ont-ils dit, ils peuvent, dans certaines années, pendant la saison sèche, traverser le fleuve à gué près de Manjoba. Chaddock doute beaucoup qu'ils le fassent jamais, le fleuve étant rempli de crocodiles et d'alligators ; les natifs les redoutent tellement qu'ils n'osent pas s'approcher de l'eau pour boire ; ils puisent l'eau dans des pots attachés à de longues perches.

La marée se fait sentir jusqu'à Manjoba. Peu avant l'arrivée de la *Maud*, le niveau avait été de huit pieds plus élevé que pendant qu'elle y stationna, et après son départ, les gens laissés là par le capitaine Chaddock le virent remonter de deux pieds au-dessus du point où il était pendant que la *Maud* stationnait à Manjoba.

Le 25 avril la *Maud* quitta le Limpopo, et réussit de nouveau à en franchir la barre, quoique l'eau fût beaucoup moins haute qu'au moment où elle était entrée dans le fleuve. La santé de l'équipage laissait à désirer ; plusieurs des hommes avaient la fièvre, Chaddock lui-même en était atteint, ce qui ne l'empêcha pas de se tenir sur le pont pour diriger la manœuvre. L'arrivée à Lorenzo Marquez fut assombrie par le décès d'un jeune homme de l'expédition. Le sept mai la *Maud* repartit pour Natal où les autres malades recouvrèrent tous la santé.

Quant à M. Wylie, qui avait été laissé au Limpopo avec les marchandises d'échange, on apprit plus tard qu'il avait été saisi par les natifs, sous prétexte qu'il était venu avec le steamer pour tuer les indigènes. Ceux-ci le gardèrent un certain temps ; il réussit cependant à envoyer un message au gouverneur de Lorenzo Marquez qui, après six jours de délai, déclara qu'il ne pouvait rien faire, prétendant que le territoire du Limpopo était en dehors de sa juridiction ; et pourtant le capitaine Chaddock, en deux endroits du fleuve habités par une forte population, avait vu flotter le pavillon portugais et avait rencontré des fonctionnaires militaires portugais. M. Wylie a pu quitter Manjoba, mais en abandonnant toutes les marchandises laissées par la *Maud ;* à son retour à Lorenzo Marquez, il réclama la protection des autorités portugaises qui refusèrent de rien faire pour qu'il rentrât en possession des biens de l'expédition, quoique Chaddock, en entrant dans le district du Limpopo, se fût conformé à tous les règlements et eût acquitté tous les droits établis par le gouvernement portugais. Une exploration ultérieure, dans une saison plus favorable, ne rencontrera pas, nous l'espérons, les mêmes difficultés, et permettra de reconnaître la navigabilité

du fleuve, au moins jusqu'au confluent de l'Oliphant-River[1], par lequel on pourrait s'approcher par eau du Nord du Transvaal, de manière à n'avoir plus, pour atteindre ce pays, que quelques jours de marche par terre, au lieu de trois mois de voyage en wagons attelés de seize bœufs. Il est facile de comprendre les avantages qu'en retireraient les missions de Berlin et de la Suisse romande qui ont leurs stations dans cette région, et aussi les Sociétés minières qui exploitent les gisements aurifères dont nous avons parlé dans notre dernier numéro.

BIBLIOGRAPHIE[2]

David Livingstone, missionnaire, voyageur et philanthrope, 1813-1873, par *Rodolphe Reuss*. Paris (Fischbacher), 1885, in-8°, 119 pages, 1 fr. 50. — Cette nouvelle biographie de Livingstone a été faite d'après les publications du voyageur lui-même, ses lettres, son journal intime, et l'ouvrage que vient de publier, sur le même sujet, M. William Garden Blaikie. L'auteur, cherchant à mettre en relief l'homme et le croyant, insiste surtout sur le côté philanthropique et religieux de cet apostolat de trente années, de cette longue vie de privations journalières et de sacrifices qui fut entièrement consacrée à lutter contre l'ignorance et le mal. Nul plus que Livingstone n'a témoigné aux pauvres nègres d'affection sincère et constante, et nul non plus n'a développé chez eux une confiance plus entière, un attachement plus absolu. Les nombreuses tribus du bassin du Zambèze et du Haut-Congo gardent encore le souvenir de celui qu'elles appelaient le « père, » « l'homme blanc qui aimait les noirs. » Aussi son œuvre vivra-t-elle longtemps. Il a préparé la voie aux explorateurs, qui seront toujours bien accueillis lorsque, comme lui, ils chercheront à gagner les cœurs par la douceur et l'affection ; c'est lui, en outre, qui a le mieux fait toucher du doigt la plaie sanglante de la traite des esclaves, et ceux dont les efforts tendent à supprimer ce honteux trafic ne font que suivre ses traces. C'est ce caractère humanitaire imprimé par Livingstone à l'œuvre africaine que l'ouvrage de M. Reuss fait également ressortir. Il est regrettable qu'il ne renferme pas de carte donnant les itinéraires si nombreux du grand voyageur.

[1] A 130 kilom. en amont de Manjoba ; peut-être même jusqu'au confluent de la Nuanetsi, ce qui constituerait une voie navigable de plus de 600 kilomètres.

[2] On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

Die Sudanlænder nach dem gegenwærtigen Stande der Kenntnis, von Dr *Philipp Paulitschke*. Freiburg i. B. (Herdersche Verlagshandlung), 1885, in-8°, 311 p. avec gravures et carte, fr. 8,75. — L'immense Soudan limité par le Sahara, les montagnes de Koug, le plateau central et le haut massif des monts d'Abyssinie, forme une région assez nettement circonscrite et possédant une unité géographique remarquable. Elle se divise en trois grands bassins disposés d'une manière symétrique : au centre, le fond de la dépression est occupé par le lac Tchad (244m), sans écoulement vers la mer ; à l'ouest, la contrée s'incline vers le golfe de Guinée dans lequel ses eaux s'écoulent par le Niger ; à l'est au contraire, la pente est tournée vers le nord, direction générale du Nil. Sur toute l'étendue de cette immense zone parallèle à l'équateur, le climat, la flore et la faune sont à peu près les mêmes, et les peuples ont pu facilement s'étendre dans le sens des degrés de latitude ; mais si le fond de la population, c'est-à-dire la race primitive, est à peu près partout le même, les conquérants sont venus, à l'ouest, de l'Atlas par le Sahara, à l'est, de l'Arabie par le Nil ; aussi le Soudan présente-t-il une grande diversité de peuples qui diffèrent par la race, la religion, les mœurs et les coutumes.

Le Dr Paulitschke, déjà si avantageusement connu par ses publications sur l'Afrique, fait aujourd'hui dans un magnifique ouvrage le tableau complet de cette vaste région. Après une vue d'ensemble de la contrée, il traite à fond l'histoire des découvertes, depuis Hérodote, qui nous transmet les premières notions géographiques sur le Soudan, jusqu'aux voyageurs contemporains tels que Nachtigal, Lenz, Flegel, Schweinfurth, etc. Tous les explorateurs ont une place proportionnée à l'importance de leurs découvertes, et les portraits de beaucoup d'entre eux sont intercalés dans le texte.

La troisième section est consacrée à l'étude de la région du Niger et à ses peuples, la quatrième, au bassin du Tchad, la cinquième, aux pays baignés par le Haut-Nil et ses affluents occidentaux. Le lecteur voit ainsi passer une succession de tableaux décrits d'une façon magistrale et d'après les plus récents explorateurs ; en outre, ce livre parle aussi bien aux yeux qu'à l'esprit, car il abonde en gravures très nettes et fort bien choisies, reproduisant des types des races du Soudan, de sa flore, de sa faune, des paysages tout entiers, des vues de villes, etc. Il dispense pour ainsi dire d'avoir recours aux ouvrages spéciaux et de lire les nombreux récits de voyages parus ces dernières années.

D'äilleurs pour ceux qui voudront remonter aux sources, l'auteur a dressé un excellent répertoire bibliographique comprenant toute la lit-

térature soudanienne moderne. Il ne renferme pas moins de 590 titres d'ouvrages indiqués par ordre de dates, et de 106 titres de cartes classés par région.

Enfin une carte du Soudan au $^{1}/_{11500000}$ et dans laquelle les divers États sont indiqués au moyen de couleurs différentes, accompagne le volume. Comme elle est d'une netteté remarquable et qu'elle a été complètement mise à jour, elle forme une partie importante de l'ouvrage et constitue un de ses nombreux éléments de succès.

Dix années de voyages dans l'Asie centrale et l'Afrique équatoriale, par le Dr *Potagos*. Traduction de MM. Meyer, Blancard et Labadie, avec notes de M. Burnouf. T. 1. Paris (Fischbacher), 1885, in-8°, 416 p. et cartes. — C'est plutôt un ouvrage de géographie historique que de géographie moderne qu'a voulu faire M. Potagos. Connaissant à fond les descriptions faites par les auteurs anciens du monde alors connu, il a voulu les comparer avec la topographie exacte des lieux telle que lui-même et d'autres voyageurs modernes l'ont reconnue. Il indique pour chaque contrée, chaque fleuve, chaque ville, toutes les fois que la chose est possible, le nom antique et la désignation actuelle et, en cela, il fait preuve certainement d'une fort grande érudition.

Ses voyages en Asie l'ont conduit en Perse, dans l'Afghanistan, le Turkestan, la Mongolie, et ses explorations en Afrique (1876-77), dans une région fort intéressante située au sud du bassin du Bahr-el-Ghazal. Là, il a suivi un fleuve appelé Béré par les indigènes, et qui, d'après ses descriptions, devrait être l'Ouellé de Schweinfurth. Or, comme ce cours d'eau continue à couler dans la direction de l'ouest jusqu'à 20°40' long. E. de Paris, tandis que l'Arououimi de Stanley se jette dans le Congo beaucoup plus à l'est, il serait vraisemblable d'admettre que l'Ouellé n'est pas le cours supérieur de l'Arououimi comme le croit Stanley, mais celui du Chari.

Le bulletin de la Société de géographie de Paris a, du reste, donné le résumé des voyages du Dr Potagos et l'a fait suivre d'un croquis qui est reproduit dans l'ouvrage complet.

Outre le récit de ces explorations, le volume renferme plusieurs chapitres indiquant les concordances entre les dates de l'histoire ancienne, et d'autres traitant de questions de météorologie et de physique.

On désirerait voir dans cet ouvrage, plus d'ordre et de clarté. Les sujets les plus divers sont traités en même temps, sans que la liaison soit indiquée; les affirmations, les paradoxes, se suivent et rendent

la lecture de ce livre fort difficile, d'autant plus que les noms propres anciens et modernes fourmillent et qu'aucune carte complète n'est là pour éclairer le lecteur.

A MAP OF THE GOLD-COAST AND INLAND COUNTRIES, BETWEEN AND BEYOND THE PRA AND VOLTA, by the Basel Missionaries, $^1/_{300000}$. Basel (Missions-Buchhandlung), 1885, fr. 4. — Pour se reposer des travaux de l'évangélisation, les missionnaires bâlois, étudient les contrées où ils résident, au point de vue physique et en dressent les cartes, rendant ainsi de réels services à la géographie. Nombreux sont les ouvrages de géographie pure qui ont été publiés par leurs soins, et si la région de la Côte d'Or est actuellement un des pays les mieux connus de l'Afrique c'est à eux qu'il faut l'attribuer.

Quoique écrite en anglais, cette carte a été gravée dans les ateliers de MM. Wurster, Randegger et Ce à Winterthur. Elle est due aux travaux de MM. P. Steiner, F. Ramseyer, A. Mohr, etc., qui ont réuni les matériaux et en ont fait la compilation. De fort belles dimensions, elle ne comprend cependant, par suite de la grandeur de l'échelle, en largeur, que l'espace limité à l'est par l'embouchure du Volta et à l'ouest par Elmina ; en hauteur, elle s'arrête un peu au nord d'Abétifi. Les montagnes sont indiquées en bistre, les eaux en bleu. Les degrés sont marqués de dix en dix minutes. Toutes les localités, villes, stations missionnaires et jusqu'aux plus petits hameaux indigènes ont leur place. D'une grande netteté, elle est d'une consultation facile. C'est, croyons-nous, l'une des cartes les plus complètes et les meilleures publiées jusqu'à ce jour.

Elle renferme aussi un profil, sud-nord, partant de Christiansborg et dressé par M. Ramseyer, une petite carte générale d'Afrique, enfin la continuation à plus petite échelle ($^1/_{700000}$) du cours du Volta jusqu'à Salaga.

AFRIKAS WESTKÜSTE. VOM OGOWE BIS ZUM DAMARA-LAND, von Dr *G. Falkenstein*. I. Abtheilung : mit 17 Vollbildern und 64 Abbildungen. Leipzig (Freitag) und Prag (Tempsky), 1885, in-12, 241 p., 1 fr. 35. — Voici le troisième ouvrage sur l'Afrique, de la collection si intéressante et si utile, « L'état actuel de la science, » qu'éditent MM. Freitag et Tempsky. Les deux premiers, dus à la plume du Dr Hartmann, s'occupaient de la région du Nil, c'est-à-dire de l'Afrique orientale; M. Falkenstein a choisi la côte occidentale, vers laquelle la question du Congo a attiré l'attention. Mais il ne décrit pas la division politique telle qu'elle ressort des derniers arrangements. Le chapitre consacré à l'histoire des

découvertes, dans lequel il est fait une large part aux explorations allemandes, conduit jusqu'à l'établissement des premières stations de l'Association internationale du Congo.

L'auteur examine ensuite le climat, la géographie physique, la flore et la faune de cette partie de la côte occidentale comprise entre l'Ogôoué et la Cimbébasie, et formée de terrasses qui, du plateau central, s'abaissent vers l'océan Atlantique, région bien limitée et constituant un tout distinct des contrées voisines. Les habitants, blancs et noirs, leurs mœurs, leurs habitations, leur religion, leur organisation politique sont aussi l'objet d'une étude fort intéressante.

En somme, cet ouvrage est substantiel, instructif et doit plaire à la jeunesse, soit par le style tout à fait à sa portée, soit par ses nombreuses gravures : villages nègres, types d'habitants, spécimens végétaux, formes animales, etc.

SÜDAFRIKA BIS ZUM ZAMBESI, von Dr *Gustav Fritsch.* I. Abtheilung : Das Land mit seinen pflanzlichen und tierischen Bewohnern : Mit 50 Abbildungen und einer Karte. Leipzig (Freytag) und Prag (Tempsky), 1885, in-12, 233 p., 1 fr. 35. — Cet ouvrage fait aussi partie de la collection « L'état actuel de la science. » C'est le quatrième de la série africaine et l'on nous en promet d'autres sur Madagascar, le Maroc, etc. Le Dr Fritsch étudie la contrée située au sud du Zambèze, c'est-à-dire le bassin du Ngami, le Kalahari, le Transvaal, la République du fleuve Orange, et le pays du Cap; vaste région dont les diverses parties diffèrent de nature et d'aspect puisqu'elle englobe une partie du plateau central, les monts Nieuweveld, les plateaux appelés Karrous, et aussi, bien le désert sans eau que le bassin du Limpopo, couvert d'une si belle végétation.

Le sujet même comportait donc une grande variété dans la description, et l'auteur a su en tirer parti pour rendre intéressante et pittoresque l'étude du relief de la nature géologique et minéralogique et du système fluvial, sujets souvent arides et ingrats. Les chapitres qui traitent de la végétation et de la vie animale présentent plus d'attrait, grâce surtout aux nombreuses illustrations reproduisant des types de plantes et d'animaux, des paysages complets qui transportent en pensée le lecteur dans ces contrées lointaines.

Ce volume qui s'adresse surtout à la jeunesse par son style simple et facile, sera suivi d'un second spécialement consacré aux populations et à la géographie politique.

ÉCHANGES

Sociétés de géographie.

Amsterdam. Anvers. Berlin. Brême. Bruxelles. Constantine. Douai. Francfort s/M. Greifswald. Halle. Hambourg. Iéna. Le Caire. Leipzig. Lille. Lisbonne. Lyon. Madrid. Manchester. Marseille. Montpellier. Nancy. New-York. Oran. Paris. Rochefort. Rome. Rouen. Vienne.

Sociétés de géographie commerciale.

Berlin. Bordeaux. Paris. Porto. Saint-Gall. Le Havre.

Missions.

Journal des missions évangéliques (Paris).
Bulletin missionnaire (Lausanne).
Missions évangéliques au XIXme siècle (Neuchâtel).
Journal de l'Unité des Frères [moraves] (Peseux).
Missions catholiques (Lyon).
Missions d'Afrique (Alger).
Annales de la propagation de la foi (Lyon).
Missions-Blatt (Barmen).
Berliner Missions-Berichte (Berlin).
Heidenbote (Bâle).
Evangelisches Missions-Magazin (Bâle).
Calwer Missions-Blatt (Calw).
Allgemeine Missions-Zeitschrift (Gütersloh).
Glaubensbote (Bâle).
Africa (Londres).
La Nigrizia (Vérone).
Church missionary Intelligencer and Record (Londres).
Missionary Herald (Boston).
American Missionary (New-York).
Foreign Missionary (New-York).
Regions beyond (Londres).
Chronicle of the London Missionary Society (Londres).
Monthly Record of the Free Church of Scotland (Edimbourg).
Missions Field (Londres).
Church of Scotland home and foreign Missionary Record (Edimbourg).
Missionary Record of the united presbyterian Church (Edimbourg).
Central Africa (Londres).
Woman's foreign missionary Society (Philadelphie).

Divers.

Gazette géographique et Exploration (Paris).
Moniteur des Colonies (Paris).
Bulletin des Mines (Paris).
Bulletin de l'Association scientifique algérienne (Alger).
Bulletin du Comice agricole (Médéa).
Bulletin de l'Académie d'Hippone (Bone).
Bulletin de renseig. coloniaux (Paris).
Revue géographique internationale (Paris).
Le Mouvement géographique (Bruxelles).
Handels-Zeitung (Saint-Gall).
Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik (Vienne).
Mittheilungen der afrikanischen Gesellschaft in Deutschland (Berlin).
Oesterreichische Monatsschrift für den Orient (Vienne).
Zeitschrift für wissenschaftliche Geographie (Vienne).
Deutsche Kolonialzeitung (Francfort s/M).
Chamber of Commerce Journal (Londres).
African Times (Londres).
Antislavery Reporter (Londres).
Aborigine's Friend (Londres).
African Repository (Washington).
Esploratore (Milan).
Cosmos (Turin).
Bollettino della Societa africana d'Italia (Naples).
Boll. della sezione Fiorentina (Florence).
Marina e Commercio, e Giornale delle colonie (Rome).
Africa oriental (Mozambique).
O Africano (Quilimane).
Jornal das colonias (Lisbonne).
As colonias portuguezas (Lisbonne).
Revista de Estudos Livres (Lisbonne).
Réveil du Maroc (Tanger).

AUTRES PUBLICATIONS CONSULTÉES

Tour du monde (Paris).
Revue de géographie (Paris).
Revue maritime et coloniale (Paris).
Indépendant (Constantine).
Moniteur de l'Algérie (Alger).
Dr A. Petermann's Mittheilungen (Gotha)
Proceedings of the royal geographical Society and monthly Record of geography (Londres).
Natal Mercury (Durban).
Cape Argus (Cape-Town).
West African Reporter (Sierra Léone)

Etc., etc.

SOMMAIRE

OUVRAGES REÇUS :

Aktenstücke betreffend die Kongo-Frage. Dem Bundesrath und dem Reichstag vorgelegt im April 1885 (mit einer Karte von L. Friederichsen). Berlin, in-4°, VII-60 p.

Die afrikanische Konferenz und der Congostaat, von C.-A. Patzig. Heidelberg (Carl Winter), 1885, in-12, 120 p., fr. 2,50.

Afrika. Der dunkle Erdtheil im Lichte unserer Zeit, von A. v. Schweiger-Lerchenfeld. Lieferungen 7-12 (Hartleben), Wien, in-8°.

De Palerme à Tunis, par Malte, Tripoli et la côte. Notes et impressions par Paul Melon. Paris (Plon), 1885, in-12, 216 p. et 8 gravures, fr. 3,50.

L'Acte général de la Conférence de Berlin, par J. Jooris. Bruxelles (Muquardt), 1885, in-8°, 79 p., fr. 1,50.

Marabouts et Khouan. Étude sur l'islam en Algérie, par Louis Rinn, avec une carte indiquant la marche, la situation et l'importance des ordres religieux musulmans. Alger (Ad. Jourdan), 1884, gr. in-8°, 552 p., fr. 15.

Les chemins de fer algériens. Étude historique sur la constitution du réseau. Le classement de 1857, par Louis Hamel. Alger (Ad. Jourdan), 1885, in-8°, 115 p., fr. 3.

Carta del Sudan orientale. Teatro della guerra 1884-85, per il cap. M. Camperio. 1/2000000. Milan (A. Brigola e C.).

Nouvelle géographie universelle. La Terre et les Hommes, par Élisée Reclus. T. X. L'Afrique septentrionale. Première partie : Bassin du Nil. Paris (Hachette et Ce), 1884, gr. in-8°, 639 p. avec cartes et vues.

Genève. — Imprimerie Charles Schuchardt.

ANNÉE

JUILLET

GENÈVE

H. GEORG, LIBRAIRE-ÉDITEUR

MÊME MAISON A BALE ET A LYON

L'AFRIQUE

EXPLORÉE ET CIVILISÉE

JOURNAL MENSUEL

DIRIGÉ PAR

M. Gustave MOYNIER

Membre de la Commission internationale de Bruxelles pour l'exploration et la civilisation de l'Afrique centrale; membre correspondant de l'Académie d'Hippone, et des Sociétés de géographie de Marseille, de Nancy, de Loanda et de Porto.

RÉDIGÉ PAR

M. Charles FAURE

Secrétaire-Bibliothécaire de la Société de géographie de Genève, membre correspondant des Sociétés de géographie de Lisbonne, de Loanda, de Porto, de Saint-Gall et de Berne.

L'Afrique paraît le premier lundi de chaque mois, par livraisons in-8° d'au moins 20 pages chacune; le texte est accompagné de cartes, chaque fois que cela paraît nécessaire.

Le prix de l'abonnement annuel, **payable d'avance**, est de **10 francs**, port compris, pour tous les pays de l'Union postale (première zone); pour les autres, 11 fr. 50.

Tout ouvrage nouveau relatif à l'Afrique, dont il est envoyé deux exemplaires à la Direction, **a droit à un compte rendu.**

Adresser tout ce qui concerne la **rédaction** à **M. Gustave Moynier, 8, rue de l'Athénée, à Genève (Suisse).**

S'adresser pour les abonnements à l'éditeur, M. H. Georg, à Genève ou à Bâle.

On s'abonne aussi :
Dans tous les bureaux de poste de la Suisse.
Chez MM. Ch. DELAGRAVE, libraire, 15, rue Soufflot, à Paris.
MUQUARDT, libraire de la Cour, 45, rue de la Régence, à Bruxelles.
DUMOLARD frères, libraires, Corso Vittorio Emmanuele, 21, à Milan.
F.-A. BROCKHAUS, libraire, Querstr., 29, à Leipzig.
L. FRIEDERICHSEN et Cie, libraires, Admiralitätsstr. 3/4, à Hambourg
Wilhelm FRICK, libraire de la Cour, Graben 27, Vienne (Autriche).
TRUBNER et Cie, libraires, Ludgate Hill, 57/59, à Londres E. C.
Et chez les principaux libraires de tous les pays.

AVIS. — *Nous mettons à la disposition de nos nouveaux abonnés, au prix de 12 fr. chacun, un certain nombre d'exemplaires complets de la IIme, de la IVme et de la Vme année. La Ire et la IIIme sont épuisées.*

BULLETIN MENSUEL (*6 juillet 1885.*[1])

M. **Teisserenc de Bort,** secrétaire général de la Société météorologique de France, chargé de continuer dans le **Sahara algérien et tunisien** les travaux qu'il y avait commencés en 1883, a exploré, au sud de Touggourt, la vallée de l'Igharghar. De Hassi-Ouled-Miloud, visité par la mission Flatters, il s'est dirigé vers le sud-ouest, dans la région des grandes dunes, qui se présentent comme des montagnes bordant de grandes plaines, où le sol résistant est encore à nu, et dont plusieurs sont encore recouvertes de petits cailloux. Passant par les puits d'El-Aouidef, de Rhourd-Roumed et d'Oglet-Naceur-Jeretmi, il est remonté vers Bereçof, d'où il a regagné le Nefzaoua et Gabès. Près du puits de Rhourd-Roumed, il a trouvé la trace bien caractérisée d'un ancien lac d'eau douce, d'un kilomètre de longueur sur 700 à 800 mètres de largeur. Le fond de la dépression où il étaitrenferme un limon durci, rempli de coquilles fossiles d'un âge récent. De là, jusqu'à Gabès, l'explorateur a constaté la présence de l'homme, à une époque très ancienne, par de nombreux silex taillés, pointes de flèches, grattoirs, etc., dans presque toutes les dépressions où subsiste l'ancien sol, c'est-à-dire à peu près partout, les dunes n'occupant que des surfaces restreintes. Entre Touggourt et Bereçof, il a rencontré une sebka de six à huit kilomètres d'étendue, qui était alors à sec ; mais l'eau s'y rassemble après les grandes pluies. Elle est bordée d'une chaîne de dunes à peu près circulaire, au delà de laquelle se trouvent deux plaines où les vestiges de l'habitation de l'homme sont très nombreux ; outre des silex taillés, on y rencontre par centaines des traces de foyers indiqués par des agglomérations de pierres noires autour de certains points.

La mission du colonel Landas, envoyée pour choisir l'emplacement le plus favorable à la création du **port de Gabès,** avait à étudier en même temps la nature du sol dans le voisinage de cette localité, pour s'assurer de l'existence de matériaux de construction nécessaires à la construction du port, et d'eau pour alimenter les travailleurs et les futures colonies agricoles. M. Léon Dru, spécialiste en hydrologie, attaché

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

à la mission, a trouvé, à onze kilomètres de l'embouchure de l'Oued-Mélah, des calcaires marbrés de très bonne qualité, dans un relief montagneux désigné sous le nom de Coudiat-Hamacimet. En outre, à 800 mètres de la rive gauche de l'Oued-Mélah, et à 1200 ou 1500 mètres de la mer, il a fait un sondage qui promet une eau suffisante pour l'alimentation. A 85 mètres de profondeur, l'eau a jailli et s'est élevée à cinq mètres au-dessus du sol ; puis à 91 mètres, le puits a déversé, à l'orifice du trou de sonde, près de huit mètres cubes d'eau à la minute. Cette abondance d'eau gênant les ouvriers sondeurs, le travail a dû être suspendu, et il a fallu creuser des tranchées pour diriger cette source sur l'Oued-Mélah.

Nous espérions pouvoir résumer aujourd'hui les travaux de la **Commission du canal de Suez**, mais la crise ministérielle anglaise ayant privé les délégués britanniques des instructions qui leur auraient été nécessaires pour la discussion du dernier article du projet de traité, la délibération finale a été ajournée. En ce moment, le ministre des affaires étrangères fait réunir les documents de ces travaux, pour en saisir les cabinets intéressés et provoquer un nouvel échange de vues. Nous attendrons la solution de la question pour en parler en détail.

Il est difficile d'être exactement renseigné sur les faits qui se passent au delà d'Assouan, Korosko et Wady-Halfa, les points les plus méridionaux de la **Vallée du Nil** occupés encore par les troupes anglaises. Qu'y a-t-il de vrai dans les assertions des journaux du Caire, d'après lesquelles le **Mahdi** aurait convoqué à Khartoum tous les émirs du Soudan, qui auraient décidé de marcher sur Dongola et sur la Haute-Égypte ? Il serait même arrivé à Korti avec l'intention de s'emparer de Dongola ; les chefs indigènes d'Ambukol se seraient ralliés à lui après la retraite des troupes anglaises ; Kassala serait tombé aux mains de ses partisans ! On aurait reçu à Dongola une lettre signée de lui, dans laquelle il déclarerait qu'il refuse de rendre les chrétiens qu'il a avec lui, vu qu'ils ont embrassé l'islamisme et ne veulent pas se séparer de lui, ainsi que l'attesterait une autre lettre signée par 96 prisonniers, parmi lesquels seraient Slatin-bey et Lupton-bey ! Quelque tristes que soient ces nouvelles, elles ne sont pas invraisemblables ; il est même très probable que le Mahdi et ses partisans n'ont pas tardé à occuper le champ laissé libre par la retraite des Anglais, et dans quel découragement n'ont pas dû être plongés les défenseurs de Kassala et les prisonniers du Mahdi, en voyant se retirer ceux en qui ils saluaient en espérance des libérateurs !

Quelque respect que nous ayons pour le colonel Messedaglia, nous osons à peine ajouter foi à l'affirmation contenue dans une lettre adressée par lui à la *Riforma* de Rome, d'après laquelle **Gordon** serait encore vivant. Sa conviction est basée sur le récit d'un négociant syrien, témoin oculaire de la chute de Khartoum, qui a rapporté que ni Gordon, ni sa suite, ni ses habits et ses papiers n'ont été retrouvés, malgré les recherches ordonnées par le Mahdi et qui ont duré trois mois. Le négociant croit que Gordon a réussi à gagner Messalamieh, sur le Nil-Bleu, et que de là il s'est dirigé vers le sud.

D'après une correspondance de Massaoua, la garnison égyptienne de **Senaheit,** citadelle qui domine Keren et le pays des Bogos, a abandonné cette contrée au négous d'**Abyssinie,** et l'un des officiers de ce dernier, Ras Aloula en a pris possession ainsi que de la forteresse. Aux termes de la reddition, les fortifications auraient dû être conservées, ainsi que le marché qui existe dans le pays, et les étrangers pouvaient y demeurer et y continuer leurs plantations de tabac. Mais la peur que les Italiens de Massaoua ne vinssent jusqu'à Keren, et ne s'en emparassent, ainsi que de la forteresse de Senaheit et du territoire des Bogos, a engagé les Abyssins à démolir de fond en comble la citadelle, les bâtiments du marché et les maisons des étrangers. Il n'y a eu d'épargné que les maisons des missionnaires français. — Néanmoins M. **Ferrari** envoyé en mission auprès du négous a reçu de celui-ci un très bon accueil. L'impression défavorable causée par l'occupation italienne de Massaoua a été promptement effacée. D'après la *Correspondance politique*, une seconde mission sera envoyée de Rome au négous, pour lui remettre une nouvelle lettre autographe du roi d'Italie ainsi que des cadeaux d'un grand prix.

Le Dr **Paulitschke** a fait à la Société de géographie de Vienne un rapport sur l'exploration entreprise avec le Dr **Kammel von Hardegger** au **Harrar** et dans la partie septentrionale du pays des **Gallas;** malgré des circonstances en apparence dangereuses, elle a pu s'exécuter sans résultat fâcheux. De Harrar les voyageurs ont visité les lacs Timti, Iabata, Haramaja et Adelé, et fait une reconnaissance par Argobba et Bulassa, dans le territoire des Annias-Gallas, jusqu'aux grandes ruines de Bia-Woraba, par 8° 10′ lat. nord, qui remontent à l'époque du royaume des Adals. Ils ont rapporté de riches collections d'ethnographie et d'histoire naturelle.

M. **Caspari,** ingénieur hydrographe a rendu compte à la Société de géographie de Paris, de la mission dont il a été chargé au **Golfe de**

Tadjoura. Le protectorat de la France s'étend sur toute la côte nord de ce golfe jusqu'au Bahr-Assal, situé dans l'ouest du Ghubbet-Khorab où l'on exploite le sel qui se dépose naturellement et en grande abondance. C'est une région très pittoresque de hautes montagnes volcaniques. Les Danakils qui la peuplent sont noirs, mais diffèrent beaucoup des nègres et se rapprochent des Soudaniens et des Arabes. Ils sont mahométans et nomades ; leur civilisation est peu avancée. — Le port **d'Obock,** sans être très spacieux, est sûr et d'un accès très facile. Un dépôt de charbon et des maisons y ont été établis par la Compagnie de navigation Mesnier ; c'est une station qui constitue un point de ravitaillement très bien placé ; elle suffit pour approvisionner en vivres et en charbon les navires français qui vont dans l'extrême Orient. Il est question de créer un **service postal entre Obock et Aden,** en coïncidence avec le passage des paquebots de la ligne de l'Indo-Chine, et de relier **Obock à Périm** par un câble télégraphique. Les autres postes français du golfe de Tadjoura, Sagallo en particulier, ne sont que des têtes de ligne de caravane : la nature du sol, le peu de salubrité du climat et le peu de goût de la population pour les travaux agricoles opposent de sérieuses difficultés à un établissement colonial véritable.

Le sultan de Zanzibar a chargé un ingénieur français, M. **G. Angelvy,** d'explorer les **gisements houillers** qu'on supposait exister sur **les bords de la Rienda,** affluent de la Rovouma. Parti de Lindy, sur la rive gauche de l'Ukeredjié, avec cinquante Zanzibarites et un certain nombre de pagazzis, il remonta, en mai 1884, la rivière en canot ; mais déjà à une vingtaine de kilomètres en amont de l'embouchure, ce cours d'eau, large de 800^m et d'une profondeur de 5 à 6 brasses à Lindy, devient un mince filet d'eau de deux brasses de largeur et d'un demi-pied de profondeur ; les sources, dans la plaine Yao, en étaient à sec. Cette plaine est parsemée d'éminences rocheuses qui atteignent, à Masasi, jusqu'à 900^m d'altitude, et qui paraissent être la tête de filons cuivreux ; sur presque toutes, M. Angelvy a recueilli des fragments de malachite. L'examen du sol du bassin de la Rovouma semble indiquer l'existence de gisements de fer considérables. Au confluent de la Rienda et de la Rovouma, cette dernière rivière est très large, mais coupée par un grand nombre de blocs de rochers qui forment autant d'îles ; ses sables renferment une forte proportion de fer. Les bords de la Rienda sont parsemés de fragments de houille. Après 46 jours de marche, l'explorateur atteignit le premier affleurement de charbon qui longe le bord de la rivière ; il fit organiser les fouilles, et suivit la ligne d'affleu-

rement sur une longueur de 60 kilom. jusqu'à Tchipoupouta, où elle traverse la Rienda. D'après les échantillons pris à quelques décimètres au-dessous du sol, qui ont subi les influences de l'air et de l'eau, la qualité du charbon est excellente. Le seul regret à avoir, c'est qu'un gisement aussi important se trouve à 290 kilom. de la côte, d'autant plus qu'il existe des minerais de fer carbonaté à quelques centaines de mètres du gisement de houille. M. Angelvy aurait voulu continuer l'exploration de cette région si riche au point de vue minéralogique, mais il dut revenir à Zanzibar. Il suivit la rive gauche de la Rovouma ; le versant nord de la vallée est parsemé de nombreux blocs de syénite, dont les couleurs variées donnent au paysage un aspect pittoresque que rehausse encore la végétation luxuriante des bords de la rivière.

Après avoir placé sous le protectorat anglais les territoires des tribus be-chuana de Goshen et du Stellaland, à l'ouest du Transvaal, le général Warren a encore établi ce protectorat sur le pays des **Ba-Mangwato de Shoshong.** D'après le *Cape Argus*, le chef Khama, a proposé d'en réserver une partie pour lui et son peuple, et d'en mettre le reste à la disposition du gouvernement britannique pour les colons anglais. Son territoire dépasse de beaucoup le 22°, qu'on prétendait lui assigner comme limite ; il s'étend jusqu'au Zambèze, et Khama demande que cette frontière lui soit reconnue. Il a insisté aussi pour que l'autorité anglaise maintienne la loi prohibitive contre les liqueurs fortes, et accepte celle qui interdit la vente du sol ba-mangwato. L'établissement du protectorat britannique sur ce territoire a dû être annoncé au roi des Ma-Tébélé, Lo Bengula, qui se proposait d'ouvrir des hostilités contre les tribus du voisinage du lac Ngami, dans le pays de Khama.

Le steamer *Peace,* de la mission baptiste du Congo, ayant à bord **M. Grenfell** et le **Dr Sims,** a fait une nouvelle reconnaissance du Haut-Congo et de ses affluents. Parmi ceux-ci l'**Ikelemba,** qui rejoint le grand fleuve, sur la rive gauche, près de l'Équateur, a été remonté sur la plus grande partie de son cours, de 200 à 250 kilom. L'**Itimbiri,** affluent de droite, a été exploré jusqu'à 2° 55′ lat. nord, où son cours est barré par les chutes de Loubi, et la **Mangala,** également tributaire de droite du Congo, a été reconnue jusqu'à 2° 6′ lat. nord où elle a 150^{m} de large et 3 à 4^{m} de profondeur, ce qui permet de supposer qu'elle n'a pas plus d'une centaine de kilom. de longueur. L'exploration la plus importante du *Peace* dans ce voyage a été celle de la **Liboko** nommée aussi **Oubangi,** affluent septentrional, dont l'embouchure dans le Congo est par 0° 28′ lat. sud. Disons d'abord que M. Grenfell a rec-

tifié la direction du Congo lui-même, dans la partie de son cours entre Bangala et l'Équateur ; le coude qu'il forme en cet endroit est beaucoup moins accentué que ne l'indiquent les cartes. Dans sa première descente du Congo, Stanley avait entendu parler de la grande rivière Oubangi, réputée par les indigènes comme le plus important affluent de cette région. Sans avoir pu l'explorer depuis 1879, il avait cependant cru pouvoir déclarer, devant la commission technique de la Conférence africaine de Berlin, que ce cours d'eau très considérable prenait sa source à une grande distance au nord, près de celles du Chari. Le premier, le capitaine Hanssens, accompagné du lieutenant Van Gèle, y pénétra en 1883, reconnut la grande agglomération de villages connue sous le nom d'Oubangi, et assura, par traité, de vastes territoires à l'Association, près de ce centre populeux, un des marchés les plus importants de cette partie du continent. Après lui, le *Peace* a remonté deux fois l'Oubangi, qui, à son confluent, mesure onze kilomètres de large. Dans un premier voyage, M. Grenfell s'avança jusqu'à 1° 25′ lat. nord, à 175 kilom. de l'embouchure, en un endroit où l'affluent avait encore 3000^m de largeur ; à 53 kilom. du confluent il mesurait 18^m de profondeur. Il venait du N.-E., dans une direction parallèle à celle du Congo, de sorte que le pays entre les deux cours d'eau forme une presqu'île longue et étroite. A l'époque des hautes eaux, plusieurs canaux les font communiquer. La seconde fois le *Peace* a remonté l'Oubangi sur un parcours d'environ 540 kilom. jusqu'à 4° 30′ lat. nord. La rivière avait en cet endroit 600^m de largeur et 6^m de profondeur, quoiqu'on fût à la fin de janvier et que les eaux baissassent depuis près de deux mois. Sur les renseignements fournis par M. Grenfell, **M. Wauters,** rédacteur en chef du *Mouvement géographique* de Bruxelles, a basé une hypothèse nouvelle, d'après laquelle l'Ouellé ne serait plus le cours supérieur de l'Arououimi comme le croit Stanley, non plus que celui du Chari comme le pensent Schweinfurth, Junker et Casati, mais celui de l'Oubangi. Procédant par élimination, M. Wauters cherche à démontrer qu'au point de vue de l'époque des crues et du volume d'eau, il n'est pas possible que le Chari, qui acquiert son maximum de hauteur en septembre et octobre, et dont le débit n'est que de 730 mètres cubes par seconde à l'époque où les eaux atteignent leur niveau le plus bas, ait pour source l'Ouellé dont le maximum de crue arrive à la fin d'octobre, et dont le débit au moment de l'étiage n'est que de 300 mètres cubes. Des motifs analogues ne lui permettent pas d'admettre l'hypothèse de l'Ouellé-Arououimi de Stanley, que semble d'ailleurs ébranler le dessin de la carte qui accompagne le

nouvel ouvrage du célèbre explorateur ; en effet, d'après cette carte, le cours de l'Ouellé est à peu près direct d'est en ouest, ce qui, vu les indications précises de Junker et de Potagos ne permet pas d'établir de liaison entre l'Arououimi et l'Ouellé. Disons cependant que, malgré cette direction d'est en ouest indiquée dans sa carte, Stanley pense toujours que l'Ouellé et l'Arououimi sont une seule et même rivière. Nous n'avons pas encore eu sous les yeux le rapport de M. Grenfell qui, selon M. Wauters, incline à rattacher l'Ouellé à l'Itimbiri, affluent dont l'embouchure dans le Congo se trouve passablement à l'ouest de celle de l'Arououimi ; mais M. Wauters ne peut accepter cette hypothèse, l'Itimbiri ne débitant, à l'époque du maximum de crue, que 630 mètres cubes. Resterait l'hypothèse de M. Wauters d'après laquelle l'Ouellé, après avoir reçu ses nombreux affluents connus, le Bomokandi, le M'bomo, le Genko, le Foro, etc., suivant presque parallèlement le mouvement de la courbe du Congo, s'infléchirait doucement vers le S.-O. en recueillant les eaux d'un vaste bassin délimité par la ligne de partage des eaux du Chari, du Bénoué et du Mayo, et dont Flegel a signalé quelques rivières, le Bali, le Donasala, le Nana, le Kouandé, etc. En aval, et réglant toujours son cours sur celui du Congo, l'Ouellé prendrait le nom de Liboko, recevrait de l'ouest la Licona, découverte dans sa partie supérieure par de Brazza, et après un parcours de 2000 kilom., déverserait la masse de ses eaux dans le Congo, près du village d'Oubangi, sous 0° 28′ lat. sud, par une embouchure de onze kilomètres de largeur et de 20m de profondeur. Pour appuyer son hypothèse, M. Wauters en appelle à la configuration du terrain de cette partie de l'Afrique, telle qu'on peut se la représenter à grands traits d'après les ouvrages de Baker et de Schweinfurth, et les indications fournies par le Dr Junker et M. Grenfell ; au volume et à la crue des eaux, ainsi qu'aux renseignements donnés par les indigènes, qui signalent l'existence de lacs ou de grandes eaux au nord du Congo, sur la ligne que devrait suivre l'Ouellé pour rejoindre l'Oubangi. Si cette hypothèse était fondée, ce qu'une exploration ultérieure pourra seule permettre de constater, la voie navigable offerte par ce grand affluent du Congo, fournirait la facilité de pénétrer avec des bateaux à vapeur jusqu'au pays des Mombouttous et des Niams-Niams, aux limites du bassin du Bahr-el-Ghazal ; les vapeurs pourraient remonter de la station de l'équateur jusqu'à l'endroit où Schweinfurth salua l'Ouellé pour la première fois. Comme c'est à Schweinfurth lui-même que M. Wauters a soumis en premier cette hypothèse, nous attendrons, pour émettre notre avis, que cet expert, qui

le premier a rattaché l'Ouellé au Chari, ait examiné la question nouvelle posée par M. Wauters. Il est plus compétent que nous pour juger si l'hypothèse du savant géographe de Bruxelles résout mieux que la sienne les difficultés du problème de l'Ouellé.

Deux expéditions ont été organisées à Bruxelles en vue d'étudier le meilleur tracé pour un **chemin de fer** le long du **Bas-Congo.** Deux projets sont en présence. D'après le premier, la voie ferrée serait fractionnée en deux tronçons, réunissant Vivi à Isanghila, et Manyanga à Léopoldville ; ces deux tronçons seraient reliés par un service de bateaux à faible tirant d'eau, entre Isanghila et Manyanga. L'autre projet suit entièrement la rive gauche depuis un point à déterminer, en amont de Noki, jusqu'au Stanley-Pool. Il aurait sur le premier l'avantage que les transports s'opéreraient sans rompre charge à Isanghila et à Manyanga; en outre il traverse des plateaux beaucoup moins ravinés que ceux de la rive septentrionale, très fertiles et extrêmement peuplés. La première expédition, dirigée par M. le lieutenant Van de Velde, ancien chef de Vivi, s'est embarquée à Rotterdam le 31 mai. La seconde, commandée par M. le capitaine Zboïnski, partira vraisemblablement au commencement de juillet.

Le bruit s'étant répandu que des bandes d'**Arabes** auraient attaqué les stations de l'Association internationale sur le **Haut-Congo**, M. Wauters a exposé, dans le *Mouvement géographique,* les faits qui se sont passés à la station de Stanley-Falls, et qui ont donné lieu à la rumeur susmentionnée. Voici les renseignements que lui a fournis à cet égard M. **Van Gèle**, naguère encore chef de cette station et actuellement en Europe. Un certain nombre d'esclaves nègres, guidés par quelques Arabes, obéissant au puissant **Tipo-Tipo**, gouverneur de Nyangoué, ont détruit plusieurs villages indigènes, situés en dehors de l'action des établissements de l'Association, mais ils n'ont nullement attaqué ceux-ci. Dans une entrevue que Tipo-Tipo a eue avec M. Van Gèle, il a donné à celui-ci l'assurance que ses intentions étaient entièrement pacifiques; que si ses lieutenants avaient détruit quelques bourgades nègres, c'était en contrevenant à ses ordres, et parce que les indigènes avaient refusé de leur vendre des vivres. Il promit de rappeler tous ses sous-chefs dans le Manyéma, et s'engagea à faire respecter par ses hommes la vie et les propriétés des indigènes habitant les territoires de l'Association. Il a témoigné le désir d'entamer avec les natifs des relations commerciales régulières, et a prié M. Van Gèle d'intervenir auprès des populations pour les rassurer sur les intentions des Arabes et

les engager à entrer en relation avec eux. M. Van Gèle ayant appris que Tipo-Tipo se préparait à envoyer une caravane dans la région où se trouvent Junker et Casati, a remis au chef arabe une lettre pour les explorateurs européens, afin de les informer des bonnes intentions de l'Association du Congo à leur égard et des secours qui les attendent dans ses stations.

Nous avons annoncé (p. 155) le départ d'Amérique d'une troupe de **50 missionnaires**, hommes et femmes, **pour le Congo.** M. Paul Chatelain, de la Ferrière (Jura bernois), qui a un frère parmi ces missionnaires, nous a donné sur cette expédition des renseignements que nous jugeons utile de faire connaître à nos lecteurs. Elle est indépendante de toute société de missions et se trouve sous la direction de l'évêque méthodiste **William Taylor**, secondé par le Dr Summers. Celui-ci, avec M. Chatelain, précéda quelque peu le gros de l'expédition à Loanda; avant l'arrivée de l'évêque dans cette ville, une station fut établie à Mayemba, où M. Taylor laissa cinq de ses hommes. Dès les premiers jours du séjour à Loanda, de fortes pluies survinrent, les maladies ne tardèrent pas à se déclarer, très graves pour quelques-uns; l'un même y succomba. Néanmoins les préparatifs se firent pour avancer dans l'intérieur. Le Dr Summers fit une excursion jusqu'à Malangé, par Ambaca, avec retour par Pungo-N'longo. Aux dernières nouvelles (12 mai), des pionniers allaient faire une reconnaissance dans cette direction, tandis qu'un quaker, le Dr Johnson, membre de l'expédition, se disposait à partir pour Mossamédès où il comptait s'établir.

Le gouvernement français a chargé le **Dr Ballay** et le lieutenant de vaisseau **Rouvier** de se rendre au Congo, pour reconnaître sur place les **établissements cédés par l'Association internationale à la France.** Avant leur départ les deux commissaires se sont rendus à Bruxelles, où ils ont été présentés au roi Léopold, qui a réglé d'avance, avec le directeur de l'État libre du Congo, les points sur lesquels MM. Rouvier et Ballay auront à s'entendre avec les commissaires de l'État du Congo, ainsi que ceux qui sont restés en suspens relativement aux frontières, après la Conférence de Berlin. Une fois l'entente établie entre les commissaires français et ceux qu'aura désignés le Comité de Bruxelles, les agents des stations cédées par l'Association à la France, les remettront au commandant supérieur des établissements français du golfe de Guinée, M. le capitaine de frégate Pradier, qui en prendra possession, en même temps qu'il prendra la direction de celles qui ont été créées sur l'Ogôoué et l'Alima par la mission de l'ouest africain.

*

Au Gabon, MM. Rouvier et Ballay toucheront à Libreville; puis ils se rendront dans la baie de Loango, d'où leur caravane se mettra en route pour visiter toutes les stations du Niari-Quillou, jusqu'à Manyanga. De ce point, la mission se dirigera sur Brazzaville, en longeant les cataractes de Livingstone jusqu'au Stanley-Pool; elle suivra ensuite le Congo jusqu'au confluent de l'Alima, qu'elle remontera jusqu'au point où commence la route qui relie cette rivière à l'Ogôoué. La durée de la mission sera de cinq à six mois.

D'après une lettre d'un officier à bord du *Bismarck*, au **Cameroon**, l'**amiral Knorr**, commandant de l'escadre allemande, au golfe de Guinée, a été quelque temps prisonnier des indigènes. Il avait formé le projet de contracter une alliance avec les natifs du haut Cameroon, mais il fut pris par des nègres Abo, qui ne le relâchèrent que lorsque ses hommes eurent pris des mesures sévères de représailles. Dès lors il résolut d'interrompre tout commerce avec les nègres Abo, qui occupent les rives du Yabang; il envoya un petit steamer de la maison Wœrmann, avec une vingtaine d'hommes, mouiller au confluent du Yabang et du Cameroon, et établir une sorte de blocus. Mais au bout de peu de temps il fallut remplacer l'équipage du steamer, tous les hommes souffrant de la fièvre. Une petite expédition fut faite sur le Yabang et aboutit à la prise de quelques canots; quelques nègres furent tués.

Un **accord** est intervenu entre l'**Angleterre** et l'**Allemagne**, relativement à la sphère d'action des deux puissances dans le **golfe de Guinée**. L'Angleterre a reconnu à l'Allemagne la partie de ce golfe qui s'étend entre les rivières Rio-del-Rey et Vieux-Calabar. L'Allemagne s'est engagée à ne pas faire d'acquisitions, à ne pas accepter de protectorat et à ne pas s'opposer à l'extension de l'influence anglaise dans la partie du golfe située entre la rive droite du Rio-del-Rey et la colonie britannique de Lagos. Chacune des deux puissances a retiré les protectorats déjà établis dans les limites assignées à l'autre partie contractante.

La *Gazette officielle* a publié une notification du ministre français des affaires étrangères, énumérant les **districts du Niger placés sous le protectorat anglais**. Ces districts embrassent les territoires situés sur la ligne de la côte comprise entre le protectorat anglais de Lagos et la rive occidentale de l'embouchure du Rio-del-Rey; puis les territoires situés sur les deux rives du Bénoué, de son confluent jusqu'à Ibi.

La **ligne ferrée de Dakar à Saint-Louis** a été terminée

le 12 mai; elle traverse le Cayor, qui produit en abondance des graines oléagineuses qu'on exporte à Marseille, Bordeaux et Dunkerque. Jusqu'ici ces graines étaient apportées au port d'embarquement par de nombreuses caravanes de Maures, mais au fur et à mesure de la construction de la ligne, les comptoirs se sont établis aux stations, et des villes nouvelles se sont fondées à Thiès, Tivaouanne et N'Dandé, sous la protection de la France. Partout s'est développé un commerce tellement actif que, dès le début, la ligne a eu les plus grandes peines à faire face au trafic qu'elle créait. Actuellement, on voit tout le long de la ligne les noirs se mettre à défricher les broussailles pour cultiver les arachides. L'année prochaine, la production et le trafic auront vraisemblablement doublé.

Le roi du **Djolof** qui, en 1883, avait rompu les liens d'amitié unissant ses États avec la colonie du Sénégal, et dont les actes de brigandage désolaient le Djolof et les pays avoisinants, en même temps qu'ils entravaient le commerce, a signé avec le gouvernement du Sénégal une convention destinée à régler les relations qui devront exister entre les deux pays. Il a placé son pays sous la suzeraineté et le **protectorat de la France**, et s'est engagé à ne pas tolérer sur son territoire des individus qui s'y réfugieraient pour nuire à la sécurité de Saint-Louis, du Cayor et du Baol. Il a promis de ne gêner en rien la liberté commerciale, de ne jamais intercepter les communications, d'user de son autorité pour protéger le commerce, de favoriser l'arrivage des produits et des troupeaux, et de développer les cultures de son pays. Dans le cas où le gouvernement français voudrait relier une des stations du chemin de fer de Dakar Saint-Louis, à Bakel, par une ligne qui traverserait le Djolof, le roi donnerait toutes les facilités possibles pour la construction de cet embranchement; en particulier, il fournirait des travailleurs pour creuser des puits sur le parcours de cette ligne. Comme gage de ses bonnes intentions, le roi du Djolof s'est engagé à confier son fils aîné au gouvernement français, pour que celui-ci lui fasse donner à Saint-Louis une instruction suffisante et une éducation qui lui permette un jour de régner avec sagesse sur le Djolof.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Des études sérieuses se poursuivent entre Sétif et Bougie, par le Châbet-el-Akhra et par le Dra-el-Arba, pour l'établissement d'un chemin de fer à voie étroite.

Le cardinal Manning a publié, dans les *Tablettes*, de Londres un appel en faveur de la création d'une Association du Nil, analogue à celle qui a préparé l'établissement du nouvel État du Congo. « Une pareille association serait, » dit-il, « un monument consacré au souvenir de Gordon, car si le Haut-Nil pouvait être ouvert à l'industrie et au commerce légitime, la traite des esclaves mourrait de sa belle mort. »

Un service postal hebdomadaire a été inauguré le 12 juin entre l'Italie, Massaoua, Assab et Aden.

L'expédition de MM. F.-L. et W.-D. James pour l'exploration du pays des Somalis, n'a pu exécuter pleinement son projet de se rendre de Berbera à Magadoxo. Elle a cependant réussi à atteindre Barri, sur le Webbi, à 640 kilom. de Berbera, à travers une partie du plateau non encore explorée par des Européens. Barri est à 320 kilom. de Magadoxo.

Une souscription publique a été ouverte à Stuttgardt, en faveur de l'expédition allemande que le Dr Fischer doit entreprendre, pour tâcher de pénétrer jusqu'aux anciennes provinces égyptiennes équatoriales, où sont encore, nous l'espérons, Emin-bey, le Dr Junker et Casati.

Un télégramme de Zanzibar annonce que l'empire allemand a conclu, avec les chefs indigènes de Vitou, province située au nord des États de Saïd-Bargasch, un arrangement qui lui confère le protectorat sur cette région.

Par suite de difficultés survenues entre les membres de l'expédition italienne, le capitaine Cecchi a dû entreprendre seul avec M. Cenni l'exploration du Djouba inférieur. Le *Barberigo,* sur lequel ils s'étaient embarqués, est heureusement arrivé à Zanzibar.

M. Hörnicke, chef d'une expédition allemande à la côte orientale d'Afrique, s'est mis en route, de Zanzibar pour l'intérieur, le 11 mai, avec 160 porteurs indigènes et des provisions pour cinq mois.

Le sultan de Zanzibar a conclu des traités de commerce avec l'Italie et la Belgique. — D'autre part, il a élevé des prétentions sur les territoires récemment placés sous le protectorat de l'empire allemand, et y a même envoyé des troupes. Une escadre allemande s'est rendue dans les eaux de Zanzibar.

Le ministère français de la marine a conclu, avec la Compagnie des Messageries maritimes, un traité pour la création d'un service postal mensuel qui desservira la Réunion, Tamatave, Vohémar, Diego-Suarez, Nossi-Bé, Majunga, Mayotte, Mozambique et Zanzibar.

Le vapeur, le *Charles Janson*, destiné à la Mission des universités, sur la côte orientale du lac Nyassa, a été transporté, par parties démontées, au delà des rapides du Chiré, et va être reconstruit sur le haut fleuve.

M. Frédéric Bordas, naturaliste, est chargé, par le gouvernement français, d'une mission zoologique aux Comores.

Le président de la république du Transvaal a protesté contre la prise de possession, par l'autorité britannique, de la baie de Sainte-Lucie, qu'il réclame pour

la nouvelle république du Zoulouland, et qu'il déclare port libre pour toutes les nations, sans exception aucune.

D'après un *Blue Book* qui vient de paraître, l'Allemagne a retiré sa protestation contre la prise de possession de Sainte-Lucie par les Anglais. Elle s'abstiendra de faire des acquisitions territoriales ou d'établir des protectorats sur la côte entre Natal et la baie de Delagoa.

M. Jacques de Morgan, ingénieur civil des mines, est chargé d'une mission géologique et minéralogique dans l'État libre de l'Orange, le Transvaal, le Zoulouland et la colonie de Natal.

Le *Transvaal Advertiser* annonce que, dans la prochaine session du Volksraad, une concession sera demandée pour la construction d'un chemin de fer entre Prétoria et Kimberley.

Le comte d'Oksza a passé avec le gouvernement de Lisbonne un contrat pour la pose d'un câble sous-marin, qui relierait le Portugal avec les possessions européennes de la côte occidentale d'Afrique jusqu'au Cap de Bonne-Espérance. Le comte d'Oksza est actuellement en pourparlers avec les gouvernements espagnol, français, allemand et anglais, pour faire profiter leurs colonies respectives des avantages qu'offrira cette nouvelle ligne de communications rapides.

Notre compatriote, M. Max de Pourtalès, depuis près d'un an au service de l'Association internationale du Congo, a été nommé chef de la station de Vivi.

A l'exemple de la Société des missions de Bâle, celle de l'Allemagne du nord, dont le siège est à Brême, a adressé au prince de Bismark une pétition pour demander que l'Allemagne s'efforce d'obtenir, par voie diplomatique, que l'importation des spiritueux dans les territoires du Congo et du Niger soit restreinte par un impôt, et la vente, par un droit de patente élevé ; une demande analogue vise spécialement les territoires placés récemment sous le protectorat de l'empire allemand.

L'expédition autrichienne placée sous la direction du D[r] Lenz, et chargée de chercher à porter secours aux Européens bloqués dans la province du Bahr-el-Ghazal, a dû s'embarquer le 30 juin à Hambourg. Elle tâchera de gagner la région de l'Ouellé, soit par la vallée de l'Oubangi, soit par celles de l'Itimbiri ou de l'Arououimi.

La mission italienne d'exploration commerciale du Congo, dont le départ avait été ajourné, se mettra prochainement en route sous les ordres du capitaine Bove, un des compagnons de voyage de Nordenskiöld.

La Chambre des députés de Lisbonne a adopté l'Acte général de la Conférence de Berlin, et la convention avec l'Association internationale. Le gouvernement a présenté un projet de loi relatif à l'organisation du nouveau district du Congo, qui restera sous l'autorité du gouverneur général de la province d'Angola. La résidence du sous-gouverneur sera à Cabinda.

Le roi de Bonny (bouches du Niger), Oko-Jumbo, est venu faire visite à la reine d'Angleterre, sous le protectorat de laquelle son royaume a été placé.

La souscription ouverte par la Société coloniale allemande en vue de l'établis-

sement de stations sur le haut Bénoué, ayant produit des sommes assez considérables, il a été décidé de procéder sans retard à l'exécution de ce projet.

Le protectorat de la France a été établi sur les territoires des deux Popos, le Grand et le Petit Popo, à la côte des Esclaves. Ce protectorat relève du commandant de Kotonou, placé lui-même sous les ordres du commandant supérieur des établissements français du golfe de Guinée, résidant à Libreville.

Le Dr Fisch, envoyé par la Société des Missions de Bâle, aux stations de la Côte d'Or, comme médecin missionnaire, est arrivé à sa destination, et a reçu des indigènes un accueil très cordial.

L'ambassade française a reçu du sultan du Maroc un très bon accueil à Mequinez; on peut espérer un règlement satisfaisant des questions pendantes entre les deux pays. D'autre part, l'envoi d'une ambassade marocaine, arrivée récemment en France, témoigne du désir du sultan d'entretenir des rapports de bon voisinage avec le gouvernement français.

DE L'EMPLOI DES OUVRIERS EUROPÉENS DANS L'AFRIQUE TROPICALE

D'après le Dr Fischer.

L'activité déployée par les gouvernements européens pour étendre leurs possessions en Afrique, et l'œuvre importante accomplie par la Conférence africaine de Berlin, pourraient entraîner de nombreux émigrants vers les parties de ce continent ouvertes à la liberté de commerce et d'établissement. Il ne manque pas de publications qui croient hâter les progrès de la civilisation en préconisant la création de colonies, auxquelles elles promettent un travail aussi facile et aussi rémunérateur que celui de la mère-patrie. Mais, comme la première condition est de vivre, il importe de savoir si le travailleur européen peut supporter le climat des régions vers lesquelles les émigrants pourraient être tentés de se rendre, quelle influence il peut avoir à subir à cet égard, et quelles précautions il doit prendre pour obvier aux inconvénients résultant de la situation et de la nature du pays. Sous ce rapport, nous avons trouvé de précieuses indications dans un mémoire présenté par M. le Dr Fischer au récent Congrès des géographes allemands à Hambourg, et nous nous faisons un devoir d'en extraire ce qui nous paraît le plus utile en même temps que le plus intéressant pour nos abonnés.

L'autorité du Dr Fischer en ces matières est incontestée. Depuis de longues années médecin à Zanzibar, il a fait, à l'intérieur, plusieurs explorations qui lui ont fourni l'occasion d'étudier la climatologie de la zone côtière aussi bien que celle du plateau central; c'est d'après ses

observations personnelles, en même temps que d'après celles des explorateurs les plus sérieux, qu'il résout la question de la possibilité d'employer en Afrique des ouvriers européens.

D'une manière générale, le Dr Fischer ne croit pas que l'ouvrier européen puisse s'acclimater aisément dans l'Afrique tropicale, parce que, plus il y reste longtemps, moins il demeure capable de résister aux influences funestes du climat ; il devient anémique et se voit forcé de chercher de nouveau un climat plus tempéré. D'ailleurs, à supposer qu'il pût passer toute sa vie dans cette région, ses enfants, pour ne pas dégénérer, devraient passer leur jeunesse en Europe. Quand il s'agit d'émigration et d'acclimatation, il faut avant tout que les descendants, qui naîtront et qui grandiront dans des conditions et sous des influences toutes différentes, ne soient pas, pour les qualités physiques et morales, au-dessous de leurs parents. Or, à cet égard, on a remarqué que les générations qui ne se retrempent pas dans le climat de l'Europe dégénèrent ; les Portugais, par exemple, qui cependant s'accommodent le mieux du climat des tropiques, voient, par un séjour prolongé dans les colonies africaines, diminuer la force physique de leurs descendants.

C'est surtout la région des côtes qui exerce sur les Européens une influence fatale, aussi les négociants ne peuvent-ils y séjourner que peu de temps, et paient-ils un fort tribut au climat. Ce sont donc les plateaux soi-disant frais et fertiles, qui attirent l'attention des émigrants ; on les engage instamment à aller y fonder des colonies agricoles ; Stanley a même annoncé publiquement qu'il pouvait indiquer des emplacements très salubres pour l'émigration allemande. Mais l'expérience acquise par le Dr Fischer, dans ses voyages sur le plateau central, à une altitude de près de 2000 mètres, ne lui permet pas de croire à la possibilité, pour les ouvriers d'Europe, de se livrer à la culture du sol dans l'Afrique centrale avec espoir de succès.

Comparés aux districts de la côte où règnent une température accablante et des miasmes délétères, les plateaux offrent, il va sans dire, à l'Européen, un séjour moins chaud et moins insalubre ; mais ce serait une erreur de croire que les meilleures conditions climatologiques à l'intérieur dépendent partout de l'altitude ; ceci n'est vrai que dans une certaine mesure et à une hauteur considérable. Dans un pays où la limite des neiges ne commence qu'à 5000 mètres, et où il n'y a point d'hiver au sens propre de ce mot, une altitude de 500 mètres et même de 1000 mètres en plus ou en moins n'a pas une grande importance.

Quant à la température, le Dr Fischer a pu constater, dans son der-

nier voyage au pays des Masaï, que la région où se produit un changement sensible dans la température, la végétation et le régime des pluies, ne commence qu'à 1400 mètres. Même à une hauteur de 1900 mètres, près du lac Naïwasha[1], dans la saison froide, le thermomètre ne descendit pas au-dessous de 9° pendant la nuit, le plus souvent il marqua, de nuit, 13° ou 14° ; de jour, en mai et juin, par un temps pluvieux, 23° au maximum. Dans toute la partie de l'Afrique centrale dont on s'occupe le plus aujourd'hui on ne rencontre nulle part cette altitude. Les plateaux de 1000 mètres dépassent déjà la hauteur de la zone centrale tropicale ; les chutes de Stanley ne sont qu'à 410 mètres d'altitude. Ce n'est pas tant l'élévation du plateau qui en abaisse la température moyenne, que le rayonnement considérable pendant la nuit. Dès qu'on a quitté la côte où, vu son climat maritime, la différence de température entre le jour et la nuit est très peu sensible, le thermomètre descend pendant la nuit à 20° et même à 15°, dans la partie orientale du continent, sans qu'il soit nécessaire de s'élever à une altitude bien forte. De jour, la température de l'intérieur est de très peu inférieure à celle de la côte. A Roubaga, au bord du Victoria-Nyanza, à 1300 mètres, la chaleur la plus forte, de jour, dans tous les mois de l'année, s'élève à 30° ; à Zanzibar elle est de 32° ; mais, de nuit, elle descend à Roubaga, à 15° et même à 13°, tandis qu'à Zanzibar, ce n'est que dans les jours de pluie les plus froids qu'elle descend, de nuit, à 22°. D'ailleurs il ne faut pas trop généraliser les conditions de température du plateau central. Les diverses parties de cette zone présentent des différences considérables, qui dépendent du relief, des fleuves, des montagnes et d'autres causes encore.

Les endroits ouverts, comme Roubaga, subissent de nuit un rayonnement plus fort que ceux qui sont situés dans des vallées étroites, ou le long des rives boisées d'un fleuve. Au Congo, la température ne descend pas bien bas pendant la nuit ; autant qu'on peut en juger, d'après les observations faites jusqu'ici, la température moyenne est de 24° à 25°, tandis qu'à Roubaga elle est de 21°,4, et à Zanzibar, de 27°.

Pour l'ouvrier européen, c'est tout autre chose d'exécuter son travail ordinaire dans un climat comme le nôtre, avec une température moyenne de 11°,5, ou dans une atmosphère de 23°,5, comme l'indique Stanley pour le Congo. Sous les tropiques, le soleil monte rapidement au-dessus de l'horizon et sa chaleur augmente très vite, aussi la tempé-

[1] Voir la carte p. 64 ; Thomson indique 2000 mètres pour l'altitude du lac.

rature doit-elle être étouffante pour le travailleur. En Europe, les nuits fraîches lui procurent un sommeil réparateur; il n'en est pas de même sur le plateau central africain. L'agriculteur européen peut supporter ce changement un certain temps, mais il s'aperçoit bientôt que sa santé en souffre; les fonctions du cœur deviennent beaucoup plus actives, le mouvement musculaire exige plus d'efforts, la respiration est plus courte, le pouls bat avec plus de violence, le teint se colore d'un rouge foncé, l'hypertrophie du cœur peut se déclarer.

Quant aux maladies qu'engendrent d'ordinaire les miasmes de la région côtière, l'altitude des territoires du plateau central n'en exempte pas leurs habitants d'une manière absolue. La condition qui peut les rendre les plus favorables aux Européens est la sécheresse de beaucoup d'entre eux. Là où elle n'existe pas, comme le long de la plupart des fleuves, dans beaucoup de dépressions marécageuses, le climat peut leur être très nuisible. C'est le cas pour les alentours de Stanley-Pool, pour la plus grande partie du cours du Congo, mais surtout pour les bassins des lacs Bangouéolo et Moero, ainsi que pour celui du Loualaba. Il en est de même, dans l'Afrique orientale, pour le territoire au pied du Kilimandjaro, où se trouvent Taveta, le lac Jipé, Teïta, et pour les alentours des marais de Makouta dans l'Ou-Sagara.

Le Dr Fischer fut atteint, au lac Naïwasha, d'une fièvre bilieuse qui ne le cédait en rien aux fièvres de la côte. Beaucoup de ses porteurs tombèrent également malades, tandis que leur santé avait été excellente pendant tout le temps où ils avaient traversé la steppe sèche. Si l'Afrique orientale passe pour plus salubre que la partie occidentale du continent, cela tient essentiellement à ce qu'elle est moins humide et reçoit moins de pluie. Depuis qu'il pleut moins à Zanzibar, les conditions sanitaires se sont améliorées.

Le Dr Fischer croit pouvoir affirmer que dans toute l'Afrique tropicale et voisine des tropiques, les territoires salubres sont stériles, et les territoires fertiles, insalubres. « Dans le Sahara, » dit-il, « et dans le Lüderitzland, il n'y a point de fièvre, mais la végétation y est pauvre ; dans les districts montagneux du Zanguebar, on rencontre un terrain fertile, mais les Européens ne pourraient pas y vivre ; même dans le Damaraland, en général salubre, se trouvent des dépressions dans lesquelles, d'après le témoignage du missionnaire Büttner, la fièvre, engendrée par l'humidité qui y règne, enlève des familles entières. » On pourrait, au moyen du drainage, faire de l'île de Zanzibar tout entière un séjour très salubre, mais on détruirait du même coup la culture du riz qui nourrit

une grande partie des habitants. L'agriculteur recherche naturellement les districts humides, fertiles; il doit souvent s'établir dans des vallées chaudes, malsaines, parce que, dans l'Afrique centrale, ce n'est que là que se rencontrent les conditions nécessaires à la réussite des produits du sol; il n'aurait rien à attendre sur les plateaux secs et dans les savanes. En outre, si, à l'époque de la saison des pluies, le voyageur, et en général l'Européen vivant sous les tropiques, se ménagent et cherchent un séjour aussi sec que possible, l'agriculteur doit travailler ses terres, justement alors qu'il est le plus exposé aux influences pernicieuses des miasmes qui se développent avec le plus d'intensité presque partout à cette époque. On connaît l'influence morbide de la mise en culture de terrains humides contenant des produits végétaux en décomposition. La plupart des Chinois importés en Sénégambie par les Français ont été victimes du climat.

Que des voyageurs soient restés à l'intérieur un certain temps sans souffrir de la fièvre, le Dr Fischer ne le conteste pas. Mais les agents de l'Association internationale vivent dans des stations plus ou moins bien installées, sur les emplacements les plus salubres, ils peuvent prendre les précautions nécessaires et ne cultivent pas le sol eux-mêmes. Ils sont approvisionnés d'Europe le mieux possible, et ne manquent d'aucune des choses auxquelles les Européens sont accoutumés. Pour l'ouvrier des champs, il ne pourrait en être question, il n'en aurait pas le moyen; avant d'avoir fait quelques épargnes, il deviendrait faible et malade.

D'ailleurs, combien de temps les agents susmentionnés passent-ils au Congo? Leurs contrats sont conclus pour trois ans, au bout desquels ils sont rappelés en Europe pour y recouvrer de nouvelles forces dans un climat meilleur, et retrouver les douceurs de la civilisation dont ils ont été privés pendant trois ans. Quant à l'ouvrier européen, à supposer qu'il pût supporter le climat africain pendant cinq ans sans que sa santé en souffrît, qui lui procurera les ressources suffisantes pour revenir passer une année ou dix-huit mois en Europe, afin d'y recouvrer les forces nécessaires à son travail en Afrique pour une nouvelle période de cinq ans? D'ailleurs l'émigration comprend des familles; qui leur fournira les moyens nécessaires pour laisser les enfants en Europe afin qu'ils y acquièrent la force physique et morale dont ils auront besoin là-bas? Il en est des Européens comme de nos plantes indigènes, qui ne s'acclimatent jamais dans les régions chaudes; malgré les soins les plus minutieux, elles y végètent et dégénèrent.

En admettant même que l'ouvrier européen pût faire produire au sol

de l'Afrique ce dont il aurait besoin, en travaillant beaucoup moins longtemps chaque jour qu'il ne doit le faire en Europe, il ne faut pas perdre de vue qu'il rencontrerait à l'intérieur du continent d'autres difficultés que celles auxquelles il est accoutumé, et beaucoup d'ennemis, du règne animal, qui lui rendraient très pénible la culture des produits indigènes. S'il ne travaille pas plus de six heures par jour, de quoi s'occupera-t-il le reste du temps ? Le loisir le perdra ; quand il aura travaillé trois heures le matin, il sera fatigué, se reposera et se mettra à boire. Il faut remplacer par un breuvage abondant la déperdition d'eau qui se produit par la transpiration, chez l'Européen en général, et chez l'ouvrier en particulier. Mais avec le préjugé qu'ont d'ordinaire contre l'eau les Européens vivant sous les tropiques, l'agriculteur croira devoir, pour conserver sa santé, verser une goutte d'eau-de-vie dans son eau, quoique cela ne rende pas salubre une eau qui serait malsaine. Il commencera par une goutte, mais bientôt le verre contiendra plus d'eau-de-vie que d'eau. L'homme, dit-on, a besoin, dans ce climat, d'un fortifiant et d'un excitant, si non il s'affaiblit ; mais avec ce principe on succombe au climat. Sous les tropiques, rien n'est plus propre à miner la santé, dit le Dr Fischer, que l'abus des boissons alcooliques, et nulle part l'Européen n'y est plus enclin que dans les régions tropicales. Quelle que soit la profession qu'il exerce, il a beaucoup de loisir ; l'homme cultivé peut s'occuper d'une manière intellectuelle, et a plus de force pour résister à la tentation ; le négociant sait qu'au bout de peu de temps il pourra revenir en Europe, et qu'après avoir fait fortune il n'aura plus besoin de retourner sous ce climat brûlant ; l'explorateur, qui poursuit un but scientifique s'efforce d'éviter tout ce qui pourrait lui nuire ; à l'ouvrier, il ne reste que l'eau-de-vie, et l'on ne peut douter qu'une forte proportion d'ouvriers ne succombent à l'abus des boissons alcooliques.

Quant aux colonies de mineurs dont il a été question, à l'occasion de l'acquisition, par M. Lüderitz, des vastes territoires placés aujourd'hui sous le protectorat allemand, de l'embouchure du fleuve Orange au cap Frio, on estime généralement qu'elles seraient préférables à des colonies agricoles, qui pourraient faire concurrence à l'élève du bétail ou à l'agriculture indigène. Toutefois le Dr Fischer est d'avis que l'expérience faite dans les mines des possessions portugaises, avec des ouvriers européens, se produira dans le Lüderitzland, et qu'ici aussi les ouvriers seront en grande partie des indigènes.

En général les principes morbides trouvent moins facilement accès,

ou se développent moins rapidement, dans un corps sain et vigoureux que dans un corps faible et maladif; mais ce principe n'est vrai que dans une certaine mesure et pour certaines maladies infectieuses, et quant à la malaria, il n'a pas d'importance; le Dr Fischer a souvent fait l'expérience du contraire. Tous les explorateurs savent que des marches forcées préviennent la fièvre, mais que l'on en est atteint dès qu'on s'arrête quelque part pour se reposer. D'un autre côté, on peut, sans être malade, chasser l'hippopotame pendant des semaines dans des vallées malsaines, et quand on en sort, on peut compter qu'au sixième jour on sera pris d'un fort accès de fièvre. Néanmoins une activité musculaire régulière, accompagnée d'une abondante transpiration, et une alimentation forte, sont un des moyens les meilleurs d'entretenir la santé. Il est très rare que l'eau occasionne la fièvre. « J'ai fait souvent usage, » dit le Dr Fischer, « d'eau de toutes sortes et de localités très différentes : étangs, ruisseaux, fleuves, flaques d'eau de pluie, sans en contracter la fièvre. Je n'ai jamais pu constater sur d'autres que l'eau fût la cause de la fièvre. Il n'en est pas de même pour la dysenterie. Les indigènes savent très bien distinguer l'eau mauvaise et nuisible de celle qui est potable. On éprouve d'abord une certaine appréhension; mais lorsque, après une forte marche et une transpiration abondante, on arrive à un endroit où il y a de l'eau, et que l'on voit le nègre boire avec délices, on ne songe pas au filtre, et l'on déguste avec avidité le précieux liquide, de quelque nature qu'il soit. »

C'est surtout l'air qu'on respire qui contient les germes morbides, et très souvent l'air des salles dans lesquelles on vit. Il faut remarquer en outre, que dans quantité de cas, les foyers d'infection sont des localités assez restreintes; le négociant, le fonctionnaire, le propriétaire de plantations, comme le voyageur, doivent les éviter autant que possible.

Au point de vue sanitaire, l'île de Zanzibar a une très mauvaise réputation; naguère les compagnies d'assurances refusaient d'assurer ceux qui s'y rendaient. Mais il faut distinguer entre la ville et la campagne. La ville offre aujourd'hui aux Européens un séjour aussi favorable qu'aucune autre ville des régions tropicales dans des conditions analogues. Les négociants n'habitent que la ville; aucun d'eux ne s'est établi dans une autre partie de l'île ou de la côte. Les Européens souffrent relativement moins de la fièvre que les indigènes, par la raison qu'ils ont des habitations sèches, propres, vastes, bien aérées; ce à quoi ils doivent surtout prendre garde sous les tropiques, c'est à posséder une demeure, et tout particulièrement une chambre à coucher, salubre. Les

huttes que l'on avait, au début, préparées au Stanley-Pool pour les Européens, construites de blocs de rochers recouverts de terre, devaient être, dans la saison des pluies, extrêmement insalubres. A la côte orientale, les habitations sales, humides et obscures des Indiens, mériteraient le nom de cavernes, et sont un foyer de miasmes des plus pernicieux. Même dans les demeures spacieuses des Indiens de haute volée, riches, règne une odeur particulière qui répugne à l'Européen ; on peut la comparer à celle du vieux linge ou d'une chambre d'enfants. La fièvre y trouve les conditions favorables à son développement. Les personnes qui dorment dans ces demeures sont régulièrement atteintes d'accès de fièvre, elles prennent force doses de quinine, sans succès ; mais dès qu'elles changent de chambre à coucher, la fièvre les quitte.

Quoique pendant les premières années de son séjour dans l'île, le Dr Fischer passât chaque jour plusieurs heures sur les plantations, ou à la chasse au bord des marécages, il n'y a jamais pris la fièvre. Plus tard, dans sa pratique médicale auprès des Européens qui souffraient de la fièvre, il aurait pu indiquer le foyer d'infection où ils l'avaient prise. La première fois qu'il en fut atteint, ce fut après avoir couché une nuit dans une hutte d'argile humide ; auparavant il avait passé deux mois et demi à Zanzibar, et sept mois dans les villes de la côte les plus diverses, sans être malade. Il a constaté, sur lui-même et sur d'autres personnes, qu'il suffit d'une demi-heure passée dans certains lieux, pour prendre la fièvre. Les organismes inférieurs qui produisent la malaria, ne sont pas attachés au sol uniquement ; ils sont répandus partout, le vent les met en circulation ; cependant il faut encore certaines circonstances particulières pour les rendre dangereux. Pendant la saison sèche, certaines régions sont si salubres qu'on peut dormir sur le sol, sans aucune conséquence fâcheuse. En revanche, pendant la saison des pluies, où les germes se développent partout, sur les hauts plateaux de l'intérieur, comme à la côte, on est plus ou moins exposé, même dans les territoires réputés salubres. Des fièvres malignes règnent autour des lacs du haut plateau ; les forêts de bambous y sont tout particulièrement dangereuses, les caravanes y perdent de nombreux porteurs. Les conditions du développement des germes sont un certain degré de chaleur, d'humidité, la stagnation de l'air ; elles se rencontrent dans une quantité de petites maisons, mal aérées, dans les tentes humides des voyageurs, dans certaines parties des villes, par exemple dans les ruelles malpropres, à l'embouchure des rivières, dans les forêts de leurs bords, dans des vallées étroites et humides, dans des dépressions marécageuses, etc. Aussi

longtemps que les Européens des établissements de Stanley-Pool séjournent dans une station bien située, ils conservent d'ordinaire une bonne santé, mais s'ils doivent aller chasser dans la forêt vierge ou sur l'eau, ils prennent la fièvre. Les cas de maladie sont les plus nombreux quand le soleil et les averses alternent et que règnent les calmes. Les épidémies qui naissent et se développent surtout dans les huttes d'argile des indigènes, se produisent généralement lorsque, après de fortes pluies prolongées, les habitations, tout imbibées d'eau, sèchent de nouveau.

Certains districts de l'intérieur de l'île de Zanzibar et de la côte sont très dangereux, surtout quand on y passe la nuit. Burton parle d'un certain nombre de matelots qui, pour chercher de l'eau d'une petite rivière, s'y rendirent en canot, dormirent une nuit dans leur embarcation, prirent la fièvre et en moururent tous. Les fièvres que l'on prend dans les dépressions où règne une végétation luxuriante sont d'ordinaire violentes et pernicieuses. De tous les Européens qui vont chasser, ne fût-ce que quelques jours, dans les vallées du Kingani ou du Wami, pas un seul ne demeure indemne.

Il n'est pas nécessaire que l'humidité qui développe les organismes fébrigènes soit bien forte. Par une pluie abondante l'air est déjà tellement saturé de vapeur d'eau, que cette humidité suffit pour créer un foyer d'infection. Il semble parfois impossible qu'il puisse y avoir infection dans une chambre à coucher qui, au premier abord, ne fait point l'effet d'être insalubre. Mais on s'en aperçoit bien vite quand on fait coucher le malade dans une autre chambre. La pièce souvent très vaste qui, dans nombre de maisons arabes de Zanzibar, habitées par des Européens, est attenante à la cuisine, donne souvent naissance à des miasmes, parce qu'on y verse les eaux de la cuisine. Les cuisiniers portugais qui y passent la nuit ne se débarrassent jamais de la fièvre.

Dans chacune des parties fertiles de l'Afrique tropicale, haute ou basse, on trouve quantité de localités dans lesquelles l'Européen tomberait infailliblement malade s'il s'y rendait comme simple voyageur, ou pour y habiter et en cultiver le sol. Les missionnaires français qui demeurent dans les montagnes de l'Ou-Sagara et de l'Ou-Sigoua, ont plus à souffrir de la fièvre que ceux qui sont établis dans la ville de Zanzibar; ils descendent de leurs hauteurs, soi-disant fraîches et salubres, à Zanzibar, pour restaurer leur santé. Tous les bassins des rivières, particulièrement ceux du Loufidji, du Kingani et du Wami, ont aussi, dans leur partie supérieure, de nombreuses localités très dangereuses pour la santé des Européens.

Plus le foyer d'infection est grand, plus il y a de probabilité pour que ceux qui en sont rapprochés soient atteints. Cependant le danger d'être infecté par le vent qui amène les germes n'est pas grand ; sans cela il faudrait qu'à certaines époques où le vent souffle de l'intérieur de l'île de Zanzibar vers la ville, tous les habitants, surtout les Européens, fussent malades. Cependant l'état sanitaire est généralement alors plus favorable.

Ce sont surtout les épidémies à bord des vaisseaux, observées par le Dr Fischer, à Zanzibar, qui lui ont fait comprendre que ce n'est pas le vent qui apporte directement la maladie, ni le sol seul qui développe les germes, mais que, bien souvent, ce sont les habitations des hommes qui fournissent les foyers d'infection. Une vieille frégate anglaise, faisant le service de croiseur, était à l'ancre à un kilomètre du bord ; chaque année des épidémies de fièvre maligne s'y déclaraient, alors que dans la ville la fièvre n'était pas plus forte qu'à l'ordinaire. Souvent le tiers de l'équipage, qui dépassait 200 hommes, était frappé. Une année où les cas de maladie étaient spécialement nombreux et violents, le navire fut mis à l'ancre dans un autre endroit, parce qu'on croyait que le vent venant de l'île apportait de terre les germes délétères. Ce changement ne produisit aucun effet. On crut alors que l'équipage avait pris la fièvre à terre pendant un congé, quoique dans la ville comme au dehors, Européens et indigènes ne fussent pas plus malades qu'à l'ordinaire. On se convainquit que l'opinion du Dr Fischer était fondée, en remarquant que les épidémies éclataient pendant les fortes pluies, alors que les fenêtres du navire devaient rester fermées. Les parois de bois des chambres à coucher étaient comme couvertes de gouttelettes de rosée ; la ventilation était insuffisante ; c'était dans les dortoirs de l'équipage que les malades étaient les plus nombreux, mais il y en avait aussi dans les cabines des officiers.

De toutes les observations présentées par le Dr Fischer, ressortent pour les négociants, les colons et les voyageurs, des indications pratiques qu'il a résumées à la fin de son mémoire, et par lesquelles nous terminerons cet article.

Avant tout, il faut prendre garde à l'emplacement sur lequel on élève sa maison, sa hutte, ou bien où l'on dresse sa tente. En outre il ne faut pas faire d'économies aux dépens d'une installation vraiment saine, car la première condition de la conservation de la santé, c'est une habitation et surtout une chambre à coucher salubre.

Le voyageur doit emporter avec lui une tente qui réponde aux exi-

gences du voyage, dût-il engager quelques porteurs de plus. Par là le Dr Fischer entend une tente à toit double; le toit supérieur doit être d'un tissu imperméable et dépasser de beaucoup les parois de la tente. Celle-ci, par un temps humide, doit être transportée dans un sac imperméable; par un temps clair, il faut l'exposer au soleil. Pendant la saison des pluies, il faut éviter de camper sous des arbres ou sous un feuillage épais; le campement au vent et à la pluie est plus salubre que dans des endroits où l'air se renouvelle moins. Dans la saison sèche on peut dresser sa tente sous des arbres, si le sol est sec et qu'il ne s'y trouve pas d'insectes rongeurs; mais si l'on n'a que le choix entre un terrain sans arbres et une forêt humide, il faut choisir le premier. Il vaut mieux stationner au grand soleil et sur le sable qu'à l'air de la forêt. De jour, il est vrai, on ne peut pas se tenir dans une pareille tente, au moins pas de 9 à 4 heures. Il faut alors faire élever une toiture d'herbe et de feuillage, reposant sur des perches, ce que les nègres savent faire en très peu de temps. On peut être sûr que dans une semblable tente, dressée sur un terrain sec, exposée au soleil tout le jour, et dans laquelle la température monte jusqu'à 50°, on sera, pendant la nuit, à l'abri de toute infection de germes fébrigènes. Les régions sèches et chaudes de l'Afrique conviennent mieux aux Européens que celles qui sont humides et plus fraîches.

Quant aux huttes ou aux maisons, il faut les construire, autant que possible, dans un endroit ouvert, exposé au soleil et au vent, loin des grands arbres ombreux, qui retiennent l'humidité, et empêchent l'air de se renouveler. Il faut laisser agir le soleil des tropiques dont la force est souverainement efficace pour sécher, et par là même désinfecter, ce qui est très important, surtout avec des toits couverts en paille. Dans une hutte d'argile, couverte d'un toit pareil, si celui-ci est suffisamment élevé, et qu'on laisse de côté un espace libre pour un courant d'air, il fait très frais. Le plancher doit être formé d'une couche d'un demi-pied de cendre et d'argile pétris ensemble. Il faut prendre garde que la chambre à coucher n'ouvre pas du côté d'où vient la pluie, et que les fenêtres permettent beaucoup de courants d'air. Les toits des huttes doivent avancer beaucoup pour garantir le plus possible les murs contre l'humidité. Enfin, pendant la saison pluvieuse, il faut protéger le côté du vent au moyen d'une paroi tissée d'herbe ou de feuilles de palmier, que l'on enlève lorsque le soleil reparaît.

BIBLIOGRAPHIE [1]

Cartes diverses, par *L. Friederichsen*, et publiées par ordre du Ministère des affaires étrangères. Hambourg (L. Friederichsen et C°, Geographisches und Nautisches Institut), 1885;—*a*. Zwischen dem Alt-Kalabar Fluss und Corisco-Bai (Kamerun, Biafra, Batanga, etc.), $^1/_{780000}$. Fr. 2. — *b*. Ober-Guinea, zwischen Cap Saint-Paul und Gabon, $^1/_{2000000}$. Fr. 2. — *c*. Küste des Herero, Namaqua-und Lüderitz-Landes $^1/_{3000000}$, avec cartons d'Angra-Pequena, $^1/_{100000}$, et des factoreries allemandes sur toute la côte occidentale d'Afrique. 1 fr. 35. — *d*. Central Afrika, $^1/_{5000000}$, d'après les décisions de la Conférence de Berlin.

Quoique d'une création plutôt récente, l'institut cartographique de L. Friederichsen est rapidement arrivé, par ses publications, à l'une des premières places parmi les établissements de ce genre, en Allemagne et en Europe. Sous la direction habile d'un géographe de talent, il fait paraître un grand nombre de cartes se distinguant aussi bien par leur élégance que par leur fini, et pouvant rivaliser avec les meilleures publications de Gotha ou de Berlin. Du reste, l'époque se prête tout spécialement à la fondation d'instituts géographiques depuis que l'attention, stimulée par les progrès des voyages, au lieu de se fixer sur notre vieille Europe, se dissémine maintenant aux quatre coins du monde.

Nous avons déjà assez souvent parlé des possessions allemandes et du règlement de la question du Congo, pour qu'il ne soit pas nécessaire de s'arrêter longtemps sur les nouvelles cartes dressées par L. Friederichsen. Rappeler qu'il a été chargé de leur construction par le ministère des affaires étrangères de l'empire allemand, c'est dire qu'il a pu s'entourer de tous les renseignements officiels sur les délimitations des nouveaux États et possessions, et que ses cartes peuvent désormais servir de base dans les discussions auxquelles ces frontières pourront donner lieu. Leurs données ayant été contestées sur plusieurs points par M. Wichmann, dans les Mittheilungen de Gotha, M. L. Friederichsen vient d'y répondre par une lettre ouverte, adressée à la rédaction de ce journal et envoyée à toutes les sociétés de géographie et aux personnes que cela intéresse. Il y réfute les critiques qui lui ont été adressées, au moyen d'arguments d'une grande valeur, mais la question est trop spéciale pour que nous voulions entrer dans le débat.

[1] **On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.**

Mehr Licht im dunklen Welttheil. Betrachtungen uber die Kolonisation des tropischen Afrika, von Dr *G.-A. Fischer*. Hambourg (L. Friederichsen et C°), 1885, in-8°, 130 p., 3 fr. 35. — « Il y a quelque temps, » dit l'auteur dans sa préface, « un ami me disait: Actuellement, en Allemagne, beaucoup de gens sont pris d'une sérieuse fièvre africaine. — Je compte leur écrire prochainement l'ordonnance qui leur convient, répondis-je. — Cette ordonnance la voici; puisse-t-elle leur faire du bien. »

Ainsi commence le volume que nous avons sous les yeux. Et, certes, ce style est de mise sous la plume de M. Fischer qui a été longtemps médecin pratiquant à Zanzibar et qui a parcouru l'Afrique comme voyageur. Mais, ne vous attendez pas à lire une critique serrée des tentatives de colonisation allemande en Afrique, dont l'auteur est, au contraire, un chaud partisan. Il a voulu seulement jeter un peu de lumière sur cette question encore bien obscure, et s'adresser à ceux qui, l'envisageant avec plus d'enthousiasme que de sang-froid, sont portés à prendre souvent leurs espérances pour la réalité, et à se jeter, tête baissée, dans des entreprises condamnées d'avance à ne point réussir. En un mot, il a cherché à empêcher que la fièvre n'amenât le délire.

C'est là une œuvre sage et bien pensée, qui rendra bien des services aux personnes que ce sujet intéresse et leur évitera peut-être de cruels mécomptes. Ce livre, de 138 pages seulement, répond à une foule de questions que l'on s'adresse en lisant les récits des voyageurs, et qui ne sont point satisfaites par les renseignements que l'on trouve, soit dans ces narrations, soit dans les ouvrages écrits avec des idées préconçues, en vue de stimuler le mouvement colonisateur et commercial. Le travail des nègres, leurs mœurs et leur caractère, l'esclavage, la productivité du sol, le commerce, le genre de vie des Européens en Afrique, les maladies auxquelles ils sont sujets, les rapports des colons avec les indigènes, l'œuvre missionnaire, sont successivement passés en revue avec la sûreté de jugement que donne une longue expérience.

Drei Briefe an die Freunde deutscher Afrika-Forschung, colonialer Bestrebungen und der Ausbreitung des deutschen Handels, von *Ed. Robert Flegel*, Hambourg (L. Friederichsen et C°), 1885, in-8°, 24 p., 1 franc. — M. Flegel, le hardi explorateur du Bénoué et de l'Adamaoua, de retour en Europe, vient de publier trois lettres adressées, de la côte occidentale d'Afrique, aux amis des explorations et de la politique coloniale que poursuit actuellement l'Allemagne. La première est

datée de Lagos, le 20 avril 1883, la deuxième, d'Aboutschi, sur le Niger, le 18 août 1883, la troisième, de Lagos, août 1884. Elles ont donc été écrites avant les récentes acquisitions coloniales allemandes, et l'appel que l'auteur fait à ses compatriotes en faveur de l'œuvre africaine, les recommandations qu'il leur adresse pour les pousser à diriger de ce côté leur industrie et leur commerce, n'ont plus guère qu'un intérêt historique. M. Flegel a cru néanmoins devoir les livrer à la publicité, car ces lettres ont en outre pour but d'attirer l'attention sur le bassin du Bénoué et d'en faire ressortir toute l'importance. Indépendamment des avantages qu'offre le cours d'eau lui-même, navigable sur plus de 1100 kilomètres, ainsi que l'ont démontré les expéditions de la *Pleïade*, en 1854, et du *Henry Venn*, en 1879, la région est d'une grande richesse minérale, végétale et animale, et pourrait fournir immédiatement de grandes quantités de beurre, d'huile de palme et d'ivoire, que les nègres livreraient contre le sel, les étoffes et les mille objets importés d'Europe. La nouvelle colonie du Cameroon est au seuil, soit de la route maritime par le Niger, soit de la route de terre pour atteindre le Bénoué; il appartient donc au commerce allemand, de se lancer sur une voie qui offre, d'après M. Flegel, de si belles perspectives.

De Palerme a Tunis, par Malte, Tripoli et la côte. Notes et impressions par *Paul Melon*. Paris (Plon), 1885, in-12, 216 p. et 8 gravures, fr. 3,50. — Nous avons déjà récemment analysé une étude de M. Melon sur les écoles de la Tripolitaine et de la Tunisie. Aujourd'hui ce même voyageur décrit, d'une manière complète, son excursion et, bien qu'il reproduise les impressions qu'il a ressenties lors de sa visite dans les divers établissements d'instruction, ce n'est plus un travail spécial, c'est un carnet de touriste, et de touriste qui sait observer et juger. Comme son voyage ne date que de 1884, il peut parler avec compétence des questions politiques actuelles concernant la Tripolitaine et la Tunisie. Il le fait à un point de vue exclusivement français, mais avec beaucoup de discernement, et les conseils qu'il donne à l'autorité tunisienne, après avoir vu par lui-même et écouté les observations des résidents, méritent d'être pris en considération. A côté de cela, il y a quantité de tableaux charmants et décrits d'une manière si vivante qu'on croit les voir, d'autant plus qu'ils sont illustrés par quelques dessins faits avec goût et fort bien choisis; des digressions intéressantes dans le domaine de l'antiquité classique, car la Tunisie est la terre privilégiée de l'archéologie. Rien de plus agréable que de parcourir avec l'auteur cette

région centrale de la Méditerranée : on part de la Sicile, île pleine de souvenirs de l'époque romaine et de sa période de grande prospérité : on touche à Malte, où M. Melon après avoir parlé de l'île, de ses cultures, de ses forts, de ses canons, se fait l'écho des vives réclamations des habitants contre leurs maîtres, les Anglais ; on aborde à Tripoli dont l'état actuel indique si bien la décadence du monde musulman, que les nouveaux prophètes et les sectes religieuses, entre autres le Senoûssisme. seraient impuissants à le relever ; puis à Djerbah, à Gabès, à laquelle les projets de M. Roudaire ont déjà donné de l'importance ; à Sfax, ville d'avenir ; à Tunis, bien agrandie et bien embellie depuis la conquête française ; à Bizerte enfin, le plus beau port de la Méditerranée.

C'est un véritable voyage, accompli avec un guide aimable qui, s'il sait vous faire sentir toutes les beautés de ces riches contrées, n'oublie pas qu'il y a encore une grande œuvre à accomplir pour les amener à un état digne de leur passé. Mais ce n'est pas la terre qui manque ; la Tunisie possède tous les éléments de prospérité. Avec le temps, et sous un régime intelligent et réparateur, elle montrera qu'elle est susceptible de prendre un beau rang parmi les pays civilisés.

MARABOUTS ET KHOUAN. Étude sur l'Islam en Algérie, par *Louis Rinn*, avec une carte indiquant la marche, la situation et l'importance des ordres religieux musulmans. Alger (Ad. Jourdan), 1884, gr. in-8°, 552 p., fr. 15. — On sait que les chefs religieux de l'Islam, pour combattre le courant de la civilisation moderne qui, de tous côtés, menace le monde musulman, ont réussi à déterminer un mouvement panislamique qui s'étend de la Chine au Maroc et comprend 175,000,000 de mahométans. Il constitue un danger pour les puissances européennes qui possèdent des colonies ou ont simplement des intérêts commerciaux en Afrique et en Asie. Ce panislamisme s'appuie surtout sur les nombreuses associations religieuses qui, se développant rapidement depuis le commencement du siècle, ont acquis une puissante influence sur les masses. Or si ces congrégations ne sont pas absolument secrètes, le public ignore le plus souvent leurs statuts et leurs moyens d'action, les quelques personnes qui ont écrit sur ce sujet n'ayant eu à leur disposition qu'un petit nombre de documents.

Profitant de sa position de chef du service central des affaires indigènes au gouvernement général de l'Afrique, et de ses relations personnelles avec quelques notabilités religieuses, M. Louis Rinn a voulu offrir au public français un exposé impartial et complet de la situation des congré-

gations musulmanes en Algérie. Le sujet était vaste et complexe ; pour l'exposer sous toutes ses faces, un fort volume a été nécessaire. Si la lecture n'en est pas toujours facile, vu la gravité de certaines questions et les discussions auxquelles elles donnent lieu, ce travail a le mérite d'être substantiel, conçu d'après un plan logique et fidèlement suivi, et de présenter une utilité incontestable pour tous ceux qui s'occupent de l'avenir des colonies européennes en pays mahométans.

Il nous est impossible de donner un aperçu, même succinct, de ce bel ouvrage. Nous nous bornerons à indiquer la signification du titre. D'après l'auteur, l'action religieuse musulmane est exercée par trois catégories d'individus qu'il importe de ne pas confondre.

La première comprend le clergé musulman officiel, investi et salarié par l'État, au même titre que celui des autres cultes reconnus par les lois françaises. De celle-là, il y a peu de chose à dire, et M. Rinn ne lui consacre qu'une quinzaine de pages.

Bien différente est l'action des deux autres catégories dont l'étude remplit le volume. La seconde se compose des *Marabouts locaux*, religieux libres, sans attaches officielles, voués au sacerdoce ou à l'enseignement ; la troisième, des *Khouan* ou *frères*, membres des ordres religieux congréganistes ; ce sont eux qui, n'ayant pas de résidence fixe, pas même de patrie, tour à tour négociants, prédicateurs, étudiants, médecins, ouvriers, mendiants, charmeurs, saltimbanques, toujours bien accueillis par les fidèles, parcourent le monde immense de l'Islam, et mettent ses capitales, La Mecque, Stamboul, Calcutta, Alger, Fez, en relations constantes les unes avec les autres. Quelle ne doit pas être l'influence et l'action de ces agents, puisque, sur les 2,850,000 musulmans algériens, ils ne sont pas moins de 170,000 !

Afin de rendre son ouvrage encore plus complet et plus facile à lire, l'auteur l'a accompagné d'une carte très curieuse et fort judicieusement construite par M. le capitaine Bissuel. Elle indique la situation, la marche et l'importance numérique des ordres religieux. Le relief et le réseau des cours d'eau n'étant pas nécessaires pour sa lecture, on s'est contenté de donner les divisions administratives et les principales localités. Ce qui fait l'intérêt de ce travail, c'est que le domaine d'activité de chaque ordre est très nettement marqué au moyen de longues branches de couleurs différentes, dont chaque fruit et chaque feuille ont une signification. Un gros fruit représente mille khouan, un petit, de un à dix, et une feuille, cent. On peut ainsi se rendre compte aisément du nombre des khouan qui ont été groupés, dans le Tell, par circonscriptions administratives, dans les hauts plateaux et le Sahara, par tribus.

Les chemins de fer algériens. Étude historique sur la constitution du réseau. Le classement de 1857, par *Louis Hamel*. Alger (Ad. Jourdan), 1885, in-8°, 115 p., fr. 3. — C'est le 8 avril 1857 que parut le décret impérial qui traçait le programme des lignes ferrées à exécuter en Algérie, et le 8 juillet 1862 que la première de ces lignes, celle d'Alger à Blidah, était ouverte à l'exploitation. Aujourd'hui l'Algérie et la Tunisie possèdent environ 2300 kilomètres de chemins de fer, et leur réseau s'accroît par la construction de lignes de pénétration qui, de la côte, montent sur les hauts plateaux. M. Hamel réunit en ce moment les éléments d'un travail assez considérable sur l'historique de toutes les concessions de chemins de fer dans le territoire de la colonie française. Il voudrait grouper les renseignements dispersés dans une foule d'ouvrages, concernant les différentes compagnies qui ont construit le réseau : Paris-Lyon-Méditerranée, Compagnies Franco-Algérienne, Bône-Guelma, de l'Ouest et de l'Est-Algérien. Un tel travail serait d'une réelle utilité pour les publicistes, les économistes et les financiers. Mais il n'est pas terminé et M. Hamel n'en publie aujourd'hui que la première partie. Il est évident qu'il s'agit avant tout d'un ouvrage technique, dans la lecture duquel une notable partie du public ne trouvera qu'un minime intérêt. Cependant la question des chemins de fer est tellement liée à celle de la colonisation que l'auteur a dû aussi traiter ce sujet à plusieurs reprises. Son livre a en outre le mérite de rappeler les services rendus par des hommes distingués qui, n'ayant pas joué un rôle militant dans la politique, sont peut-être oubliés aujourd'hui.

Carta del Sudan orientale. Teatro della guerra 1884-85, per il cap. *M. Camperio*. $^1/_{2000000}$. Milan (A. Brigola e C.). — Quoiqu'il ne soit plus question aujourd'hui, en Angleterre, de recommencer la lutte contre le Mahdi, que l'Italie semble regretter son action militaire sur le littoral de la mer Rouge et déclare ne pas vouloir aller plus loin, le capitaine Camperio, si apprécié pour ses beaux travaux géographiques, vient de dresser la carte du théâtre de la guerre de 1884. Qui sait si ce ne sera pas celui d'une guerre prochaine qui, pour être tardive, n'en sera que plus terrible ? Sera-t-il possible d'ignorer ce foyer d'insurrection, menaçant pour l'Égypte, et laissera-t-on toutes ces contrées, qui avaient déjà fait quelques pas sur la voie de la civilisation, retomber dans la barbarie ?

Cette carte va au nord jusqu'à Abou-Hamed, à l'est, jusqu'à Massaoua, au sud, jusqu'à Gondar, et à l'ouest, jusqu'à El-Obeïd. Elle com-

prend donc le cours inférieur du Nil-Blanc et du Nil-Bleu, le grand méandre du Nil autour de la steppe de Bayouda, et le territoire situé entre Khartoum, Berber, Massaoua et Souakim. La portion de l'Abyssinie qui rentre dans le cadre de la carte a été laissée en blanc, mais d'autre part, le bassin du Chor Baraka habité par les nombreuses peuplades Bogos, Habab, Mensah, Beni-Amer, etc., est donné avec assez de détails.

Le relief est indiqué en couleur; l'écriture très nette est facile à lire. Trois cartons indiquent les profils : 1° de Souakim à Berber, 2° de la vallée des Bogos à la mer Rouge par Keren et Gheleb, 3° des contreforts septentrionaux de l'Abyssinie.

ITINÉRAIRE DESCRIPTIF, HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DE L'ORIENT par le Dr *Emile Isambert.* Deuxième partie : Malte, Égypte, Nubie, Abyssinie, Sinaï. Paris (Hachette et Ce, Collection des guides Joanne), 1881 ; in-8° ; 772 p., avec cartes, plans et gravures, fr. 30. — Ce volume est le second d'une série de Guides relatifs à l'Orient. Le premier est consacré à la Grèce et à la Turquie d'Europe, et le troisième, encore en préparation, traitera de la Syrie, de la Palestine et de la Turquie d'Asie. Une première édition de ce beau travail, publiée en un seul volume, en 1861, par MM. Isambert et A. Joanne, fut promptement épuisée. M. Isambert se mit alors à préparer le travail de révision devenu nécessaire. Il fit un voyage en Orient et, grâce à sa vaste érudition, et aussi aux changements considérables survenus en dix ans dans nos connaissances sur l'Orient, il accumula une si grande quantité de matériaux qu'il reconnut bien vite que l'œuvre était entièrement à refaire. Trois volumes étaient nécessaires ; le premier, qui parut en 1873, valut à son auteur les éloges les plus flatteurs des savants de tous les pays. Sans perdre de temps, il travailla à la rédaction du second volume qu'il termina presque entièrement, mais qu'il ne publia pas ; trop de travaux avaient miné cette nature ardente; Isambert mourut en 1876.

M. Chauvet, qui avait été son principal collaborateur, termina l'ouvrage et en surveilla l'impression. Parmi les autres personnes qui avaient aidé Isambert de leurs recherches et de leurs conseils, il convient de citer M. Maspero qui a pris, en outre, la peine de revoir toutes les épreuves, M. Barbier-Meynard, qui a voué tous ses soins à l'orthographe, Mariette-Bey, enfin M. Gaillardot d'Alexandrie.

On le voit, la rédaction de ce guide a été entourée de toutes les garanties possibles et, bien loin d'être un simple itinéraire, c'est un ouvrage vraiment scientifique qui a sa place marquée dans toutes les bibliothè-

ques. Il n'existe pas, à notre connaissance, d'étude comparative plus complète ni plus sérieuse de l'Égypte ancienne et de l'Égypte moderne. Si, d'un côté, le réseau complet des chemins de fer du delta et de la vallée du Nil est décrit dans tous ses détails, d'autre part, les découvertes archéologiques les plus récentes faites dans la Haute-Égypte sont mentionnées. C'est à la fois le guide du savant, qui examine toutes les vieilles pierres afin d'arracher de nouveaux secrets à l'Égypte des Pharaons, du touriste amateur, qui désire simplement contempler le Nil et visiter Alexandrie et le Caire, et du financier, qui veut se rendre compte des ressources de la contrée avant d'engager ses fonds.

En outre les chapitres sur la Haute-Nubie, le Soudan, l'Abyssinie sont entièrement nouveaux. Lors de l'apparition de l'ouvrage en 1881, il faisait rentrer ces pays dans le nombre de ceux que les touristes curieux et entreprenants pouvaient visiter, sans qu'ils eussent besoin d'organiser une véritable expédition et de faire œuvre de voyageur proprement dit. Malheureusement les événements politiques récents ont complètement modifié la situation, de sorte que beaucoup des informations pratiques du guide ne peuvent plus être utilisées. Cependant ces chapitres n'en sont pas moins d'une grande utilité, non seulement parce que ces pays ne sont pas fermés pour toujours, mais aussi, parce que la description qu'en donne l'ouvrage reste comme un document scientifique d'une haute valeur.

Encore quelques mots des cartes. Cinq d'entre elles sont consacrées à l'Égypte proprement dite : celles de la Basse, de la Moyenne et de la Haute-Égypte ont été dressées d'après les cartes de Linant-Pacha et de la Commission d'Égypte, les plus exactes que l'on connaisse. La carte de la Nubie inférieure est une réduction du travail de Caillaud et de Lepsius ; celle qui comprend la Haute-Nubie, l'Abyssinie et le Soudan a été construite d'après les cartes des *Mittheilungen* de Gotha. En outre, trois grands plans, ceux d'Alexandrie, du Caire et de Karnak, et un grand nombre de plus petits enrichissent l'ouvrage. La partie cartographique est due à un habile dessinateur, M. Thuillier, et comme elle a été faite en puisant aux meilleures sources, elle est d'un mérite bien supérieur à celui des travaux du même genre que l'on trouve dans les guides ordinaires.

ÉCHANGES

Sociétés de géographie.

Amsterdam.	Constantine.	Halle.	Lille.	Marseille.	Paris.
Anvers.	Douai.	Hambourg.	Lisbonne.	Montpellier.	Rochefort.
Berlin.	Edimbourg.	Iéna.	Lyon.	Nancy.	Rome.
Brême.	Francfort s/M.	Le Caire.	Madrid.	New-York.	Rouen.
Bruxelles.	Greifswald.	Leipzig.	Manchester.	Oran.	Vienne.

Sociétés de géographie commerciale.

Berlin. Bordeaux. Paris. Porto. Saint-Gall. Le Havre.

Missions.

Journal des missions évangéliques (Paris).
Bulletin missionnaire (Lausanne).
Missions évangéliques au XIXme siècle (Neuchâtel).
Journal de l'Unité des Frères [moraves] (Peseux).
Missions catholiques (Lyon).
Missions d'Afrique (Alger).
Annales de la propagation de la foi (Lyon).
Missions-Blatt (Barmen).
Berliner Missions-Berichte (Berlin).
Heidenbote (Bâle).
Evangelisches Missions-Magazin (Bâle).
Calwer Missions-Blatt (Calw).
Allgemeine Missions-Zeitschrift (Gütersloh).
Glaubensbote (Bâle).
Africa (Londres).
La Nigrizia (Vérone).
Church missionary Intelligencer and Record (Londres).
Missionary Herald (Boston).
American Missionary (New-York).
Foreign Missionary (New-York).
Regions beyond (Londres).
Chronicle of the London Missionary Society (Londres).
Monthly Record of the Free Church of Scotland (Edimbourg).
Missions Field (Londres).
Church of Scotland home and foreign Missionary Record (Edimbourg).
Missionary Record of the united presbyterian Church (Edimbourg).
Central Africa (Londres).
Woman's foreign missionary Society (Philadelphie).

Divers.

Gazette géographique et Exploration (Paris).
Moniteur des Colonies (Paris).
Bulletin des Mines (Paris).
Bulletin de l'Association scientifique algérienne (Alger).
Bulletin du Comice agricole (Médéa).
Bulletin de l'Académie d'Hippone (Bone).
Bulletin de renseig. coloniaux (Paris).
Revue géographique internationale (Paris).
Le Mouvement géographique (Bruxelles).
Handels-Zeitung (Saint-Gall).
Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik (Vienne).
Mittheilungen der afrikanischen Gesellschaft in Deutschland (Berlin).
Oesterreichische Monatsschrift für den Orient (Vienne).
Zeitschrift für wissenschaftliche Geographie (Vienne).
Deutsche Kolonialzeitung (Francfort s/M).
Chamber of Commerce Journal (Londres).
African Times (Londres).
Antislavery Reporter (Londres).
Aborigine's Friend (Londres).
African Repository (Washington).
Esploratore (Milan).
Cosmos (Turin).
Bollettino della Societa africana d'Italia (Naples).
Boll. della sezione Fiorentina (Florence).
Marina e Commercio. e Giornale delle colonie (Rome).
Africa oriental (Mozambique).
O Africano (Quilimane).
Jornal das colonias (Lisbonne).
As colonias portuguezas (Lisbonne).
Revista de Estudos Livres (Lisbonne).
Réveil du Maroc (Tanger).

AUTRES PUBLICATIONS CONSULTÉES

Tour du monde (Paris).
Revue de géographie (Paris).
Revue maritime et coloniale (Paris).
Indépendant (Constantine).
Moniteur de l'Algérie (Alger).
Dr A. Petermann's Mittheilungen (Gotha)
Proceedings of the royal geographical Society and monthly Record of geography (Londres).
Natal Mercury (Durban).
Cape Argus (Cape-Town).
West African Reporter (Sierra Léone)

Etc., etc.

SOMMAIRE

OUVRAGES REÇUS :

Itinéraire descriptif, historique et archéologique de l'Orient, par le Dr E. Isambert. 2me partie : Malte, Égypte, Nubie, Abyssinie, Sinaï. — Collection des guides Joanne. — Paris (Hachette), 1881, in-8°, 772 p. avec cartes, plans et gravures, fr. 30.

Itinéraire de l'Algérie, de la Tunisie et de Tanger, par Louis Piesse. Collection des guides Joanne. — Paris (Hachette), 1885, in-16, 600 p. avec cartes et plans, fr. 15.

Aux pays du Soudan. Bogos, Mensah, Souakim, par Denis de Rivoyre. — Paris (Plon, Nourrit et Ce), 1885, in-18, 293 p. avec carte et gravures, fr. 4.

De Congo-Akte, door M. T.-M.-C. Asser. — Amsterdam, mai 1885, in-8°, 32 p. et carte.

Le Congo au point de vue économique, par A.-J. Wauters. — Bruxelles (Institut national de géographie), 1885, in-12, 256 p. avec trois cartes et vignettes, fr. 3.

Libéria. Histoire de la fondation d'un État nègre libre, par le colonel Wauwermans. — Bruxelles (Institut national de géographie), 1885, in-12, 274 p. et 2 cartes, fr. 3.

Souvenirs d'une exploration médicale dans l'Afrique intertropicale, par P. Dutrieux. — Paris (Georges Carré), 1885, in-8°, 146 p. et carte, fr. 3,50.

Marrocco. Das Land und die Leute, geschildert von Adolph von Conring. Nouvelle édition. — Berlin (G. Hempel), 1884, in-8°, 335 p. avec carte et plan du Maroc, fr. 6,70.

Zum Klima der Goldküste, von A. Riggenbach. — Basel (Buchdruckerei von Baur), 1885, in-12, 42 p. et pl.

Nomina geographica neerlandica, door het Nederlandsch Aardrijkskundig Genootschap. 1te Deel. — Amsterdam (C.-L. Brinkman), 1885, in-8°, 197 p.

Nos droits sur Madagascar et nos griefs contre les Hovas, par R. Saillens, avec une préface de M. Frédéric Passy. — Paris (Paul Monnerat), 1885, in-8°, 163 p., fr. 2.

Le Congrès de Vienne et la Conférence de Berlin, par sir Travers Twiss. Bruxelles et Leipzig (Muquardt), 1885, in-8°, 19 p.

Une promenade dans le Sahara, par Charles Lagarde. — Paris (Plon, Nourrit et Ce), 1885, in-18, 301 p., fr. 3,50.

Genève. — Imprimerie Charles Schuchardt.

GENÈVE
H. GEORG, LIBRAIRE-ÉDITEUR
MÊME MAISON A BALE ET A LYON

L'AFRIQUE

EXPLORÉE ET CIVILISÉE

JOURNAL MENSUEL

DIRIGÉ PAR

M. Gustave MOYNIER

Membre de la Société de géographie de Genève, de l'Institut de Droit international; membre correspondant de l'Académie d'Hippone, et des Sociétés de géographie de Marseille, de Nancy, de Loanda et de Porto.

RÉDIGÉ PAR

M. Charles FAURE

Secrétaire-Bibliothécaire de la Société de géographie de Genève, membre correspondant des Sociétés de géographie de Lisbonne, de Loanda, de Porto, de Saint-Gall et de Berne.

L'Afrique paraît le premier lundi de chaque mois, par livraisons in-8° d'au moins 20 pages chacune; le texte est accompagné de cartes, chaque fois que cela paraît nécessaire.

Le prix de l'abonnement annuel, **payable d'avance,** est de **10 francs,** port compris, pour tous les pays de l'Union postale (première zone); pour les autres, 11 fr. 50.

Tout ouvrage nouveau relatif à l'Afrique, dont il est envoyé deux exemplaires à la Direction, **a droit à un compte rendu.**

Adresser tout ce qui concerne la **rédaction** à **M. Gustave Moynier, 8, rue de l'Athénée, à Genève (Suisse).**

S'adresser pour les abonnements à l'éditeur, M. H. Georg, à Genève ou à Bâle.

On s'abonne aussi :

Dans tous les bureaux de poste de la Suisse.

Chez MM. Ch. Delagrave, libraire, 15, rue Soufflot, à Paris.
Muquardt, libraire de la Cour, 45, rue de la Régence, à Bruxelles.
Dumolard frères, libraires, Corso Vittorio Emmanuele, 21, à Milan.
F.-A. Brockhaus, libraire, Querstr., 29, à Leipzig.
L. Friederichsen et Cie, libraires, Admiralitätsstr, 3/4, à Hambourg
Wilhelm Frick, libraire de la Cour, Graben 27, Vienne (Autriche).
Trubner et Cie, libraires, Ludgate Hill, 57/59, à Londres E. C.

Et chez les principaux libraires de tous les pays.

AVIS. — *Nous mettons à la disposition de nos nouveaux abonnés, au prix de 12 fr. chacun, un certain nombre d'exemplaires complets de la IIme, de la IVme et de la Vme année. La Ire et la IIIme sont épuisées.*

BULLETIN MENSUEL (*3 août 1885.* [1])

M. H. Duveyrier a reçu de **M. Teisserenc de Bort,** une nouvelle lettre, de Bir Guettariet, sur la **route de Bereçof au Nefzaoua.** Quoique Bereçof soit un point d'eau important, il n'a point trouvé de tentes de nomades dans les environs, ce qu'il attribue à la terreur que les Touaregs causent dans cette région ; on n'en rencontre un certain nombre que sur la ligne qui joint El-Oued au Nefzaoua. La sécurité est revenue, au dire des indigènes, depuis l'établissement du protectorat français en Tunisie; les Ouled Yacoub et Oughramma n'osent plus se livrer comme auparavant à de fréquentes razzias. Les Touaregs seuls sont toujours très redoutés. Quant aux dunes, M. Teisserenc de Bort distingue plusieurs sortes de terrains parmi ceux qu'elles recouvrent : l'un complètement recouvert de sable comme à El-Ouled, avec de grandes dunes dominant des *haouds* sableux, où se trouvent les puits, et qui arrivent presque au sol primitif généralement formé de gypse et de terre ou de petits cailloux calcaires; l'autre recouvert aussi de sable, mais avec un mélange de terre, dans ce cas le sol est généralement ondulé ; un autre aspect est fourni par les parties du pays où les haouds sont recouverts de petits cailloux et de gypse, et où les dunes forment de grandes chaînes entourant les cuvettes. M. Teisserenc de Bort croit que cette dernière disposition se produit dans les contrées nouvellement envahies par les dunes, et que peu à peu le sable, arrêté d'abord sur les points culminants, se répand sur le reste du pays à mesure que les dunes augmentent ; il estime aussi que leur base croît en proportion, la pente de la dune ne dépassant pas une certaine limite. Toute la partie comprise entre Touggourt, Metekki et Jeretmi, c'est-à-dire la rive est de l'Igargar, est dans ce cas, et il semble probable que c'est une des régions les plus récemment couvertes par les sables.

M. Ferdinand de Lesseps a fait à la Société de géographie de Paris, sur les sondages entrepris par le colonel Landas dans l'**Oued-Mélah,** un rapport qui complète les renseignements donnés à ce sujet dans notre dernier numéro (p. 193-194). Lors du voyage qu'il fit, il y a

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

deux ans, avec le colonel Roudaire, dans la région des Chotts, il remarqua, sur les bords de l'Oued-Mélah, un bassin dont l'eau ne baissait jamais ; elle était excellente. Il pensa que ce bassin pouvait être en communication avec une nappe d'eau profonde, et fut ainsi conduit à recommander aux ingénieurs de pratiquer des sondages en cet endroit. La nappe cherchée a en effet été rencontrée ; l'eau a jailli avec une telle impétuosité, qu'elle soulevait des pierres de douze kilog. et les projetait à une certaine hauteur. Cette trouvaille a causé une vive émotion dans le pays. Le ministre des affaires étrangères a recommandé au résident français à Tunis, de faire le nécessaire pour prévenir les revendications rétrospectives de propriété, qui pourraient se produire, sur le terrain arrosé par cette eau jaillissante, qui va devenir une source de prospérité pour le pays avoisinant. Il y a là plus de 400 hectares où l'on pourra faire des plantations de palmiers et se livrer à l'élève des autruches.

De son côté, **M. Rouire** a rendu compte à la Société de géographie, des résultats de la mission que lui avait confiée le ministre de l'instruction publique. Il a exploré la région comprise entre Kaïrouan, Sousa, Hammamet et le **lac Kelbiah.** Il a étudié la faune et la flore de ce pays, et délimité des bas-fonds marins qui, à son avis, constituaient. il y a trente siècles, les bas-fonds du lac Triton. Il a relevé les voies qui, à l'époque romaine déjà, sillonnaient ces bas-fonds. Enfin il a annoncé la découverte de l'ancien port phénicien, par lequel les navigateurs pénétraient de la haute mer dans la baie de Triton, ainsi que celle de la chaussée antique qui reliait à la terre l'île placée à l'entrée de cette baie.

Le numéro du 20 juin du journal anglais, *The Academy*, renferme une lettre de notre savant compatriote, **M. Édouard Naville,** annonçant que, dans sa campagne de l'hiver dernier, pour l'*Egypt Exploration Fund,* il a pu constater que le **pays de Gosen,** où le patriarche Jacob s'établit avec sa famille, correspondait à la région où se trouve aujourd'hui **Saft-el-Henneh,** à 10 kilom. à l'est de Zagazig, près du canal d'eau douce et de la station du chemin de fer de Abou-Hammad. Il s'y tient chaque semaine un des marchés les plus importants du Ouadi Toumilât, sur un *tell,* ou remblai, couvert de ruines d'anciennes maisons qui s'étendent au-dessous et au delà du village. Du côté méridional du tell se trouve une antique muraille de grosses briques de l'époque des Pharaons. De ce mur, le tell descend vers la plaine et est cultivé par places. On y a découvert, il y a une vingtaine d'années, un grand autel monolithe en granit noir, couvert de sculptures et de hiéroglyphes;

il fut mis en pièces par ordre d'un pacha, probablement pour voir s'il contenait de l'or. Ce sont deux fragments de ce monolithe, laissés à Saft-el-Henneh, qui ont permis à M. Naville de résoudre la question de la situation du pays de Gosen. Nous reviendrons sur ce sujet géographique, quand aura paru le mémoire que notre compatriote prépare sur les monuments de Saft-el-Henneh.

M. Santoni, envoyé par le P. Vicentini, de Dongola au Soudan, en est revenu et a rapporté, dans une lettre adressée à Mgr Sogaro, vicaire apostolique de l'Afrique centrale, les péripéties de son voyage à Undurman, où se trouvent les **prisonniers du Mahdi.** S'étant rendu au bazar, il se mit à vendre des marchandises qu'il avait apportées avec lui. Un blanc qu'il distingua parmi la foule, et à qui il demanda des renseignements, le conduisit vers quatre pauvres cabanes, dont deux étaient occupées par les missionnaires, les deux autres par les sœurs. M. Santoni leur remit une lettre du P. Vicentini et leur montra celle qui était adressée au Mahdi ; tous furent d'avis qu'il était dangereux de la lui faire parvenir, et on la détruisit. Peu de jours après, M. Santoni fut arrêté et emprisonné comme espion des Anglais. Au bout de trois semaines, on le relâcha, et il put rapporter à Dongola une lettre d'une des sœurs, Thérèse Grigolini, écrite au crayon sur un mouchoir en cotonnade, mais illisible en plusieurs endroits. Elle raconte brièvement les indicibles souffrances auxquelles les prisonniers sont en proie, et expose un plan pour leur porter secours. Elle dissuade de récrire au Mahdi en leur faveur, et dit que le nombre des habitants de Khartoum massacrés avec le général Gordon et le consul autrichien, M. Hansal, s'élève à 2000. Le **P. Bonomi,** prisonnier du Mahdi, a réussi à s'échapper et est arrivé à Dongola.

Le *Secolo* a reçu de Massaoua la nouvelle de l'arrivée de **MM. Ferrari et Nerazzini,** de retour de la mission dont ils étaient chargés par le gouvernement italien pour le roi d'**Abyssinie.** Ras-Aloula, généralissime des troupes abyssines, leur donna une escorte de soixante soldats qui les accompagnèrent une partie du chemin. Un traité provisoire a été conclu avec le négous, mais devra être ratifié par une nouvelle mission, qui partira en octobre et se composera d'officiers supérieurs, entre autres un général, le roi Jean voulant parler avec les grands. Les principales dispositions du traité dont les préliminaires ont été arrêtés entre le négous et le capitaine Ferrari sont les suivantes :

1° Pleine liberté de commerce pour l'Abyssinie dans le port de Massaoua, et par conséquent exemption de tous droits de douanes, des importations aussi bien que des exportations abyssines.

2° Faculté pour le gouvernement italien de faire occuper par ses troupes la partie du Soudan cédée à l'Abyssinie par le traité conclu entre le négous et l'amiral Hewett. L'Italie pourrait par conséquent occuper Kéren et tout le pays des Bogos, Algheden et Kassala, et ouvrir une route commerciale de Massaoua au Soudan.

Le Dr Nerazzini doit se rendre à Assab pour prévenir les cheiks des principaux pays de la côte orientale, au-dessous d'Assab, de la prochaine occupation italienne.

M. **Gaston Lemay,** vice-consul français à **Massaoua,** est rentré en France pour restaurer sa santé éprouvée par les fièvres et les chaleurs du littoral de la mer Rouge. Pendant deux ans il a rempli diverses missions dans les provinces égyptiennes du Soudan oriental : à Souakim, durant les malheureuses expéditions de Baker-pacha et de l'armée anglaise ; au Harrar, à travers le pays des Somalis et une partie de celui des Gallas. C'est lui qui a eu l'idée de faire occuper le golfe de Tadjoura pour prévenir l'occupation, méditée par les Anglais, de cette partie du littoral du golfe d'Aden. En dernier lieu M. Lemay a occupé le poste de Massaoua et s'est rendu en Abyssinie, où il a séjourné trois mois, dans les royaumes du Tigré et de l'Amhara, voyageant avec le négous et son armée, depuis le pays d'Enderta jusqu'au mont Selkit, le géant des montagnes du Semiène, dont la hauteur égale presque celle du Mont-Blanc.

En vertu du **traité** conclu **entre le sultan de Zanzibar et l'Italie,** les nationaux de chacun des deux pays pourront, en pleine liberté, voyager, résider, commercer, acheter, vendre, prendre à bail, établir des magasins et dépôts d'approvisionnements de tous genres sur le territoire de l'autre. La clause de la nation la plus favorisée sera applicable à chacun des deux pays. En cas de péril ou de naufrage, il sera porté réciproquement aide aux navires de l'une et l'autre nation. Les marchandises et les navires des deux pays contractants ne payeront que les droits ou taxes imposés aux nations jouissant de la clause de la nation la plus favorisée; aucun article de commerce ne sera prohibé à l'importation ou à l'exportation, et le commerce sera parfaitement libre.

Les sociétés de géographie allemandes ont adressé au prince de Bismarck une demande, pour que le ministère des affaires étrangères de l'empire prît des mesures afin de porter secours aux explorateurs **Junker** et **Emin-bey.** D'après le *Hamburger Correspondent,* le chancelier a répondu que le consul général de l'Allemagne à **Zanzibar** a été

chargé de prendre les dispositions nécessaires pour délivrer les explorateurs de leur situation périlleuse et faciliter leur retour. Les gouvernements d'Angleterre, de France, d'Italie, de Belgique et du Caire ont été priés de donner des instructions analogues à leurs autorités consulaires sur les différents points de la côte africaine. — A la dernière heure, les journaux allemands publient une note disant que le ministre des affaires étrangères de Berlin a reçu, du consul général d'Allemagne à Alexandrie, un télégramme annonçant que les voyageurs Junker et Casati sont en sûreté à Lado, chez Emin-bey.

Le *Mouvement géographique* et les *Mittheilungen* de Gotha renferment, sur l'**expédition allemande à l'ouest du Tanganyika,** des renseignements fournis par M. Storms, qui les a reçus du **Dr Reichard,** rentré le 30 novembre à la station de Mpala, après avoir poussé son exploration jusqu'au Loualaba, où il perdit son compagnon de voyage, le **Dr Bœhm,** emporté par la fièvre, sur la frontière occidentale de l'empire de Casongo. L'expédition avait quitté Mpala, sur le Tanganyika, le 1er septembre 1883; elle atteignit le Louapoula le 27 septembre. Un mois plus tard elle entrait dans le pays de Katanga, gouverné actuellement par le chef M'Siri. Le 26 novembre elle passa le Loufira, le principal affluent du Loualaba, au confluent du Likouloué. Après un séjour d'un mois à Kagoma, les voyageurs se rendirent, au commencement de janvier, à l'ouest de l'Ouroua pour se joindre à M'Siri, qui faisait alors une campagne militaire. Le 4 février, ils découvrirent, au sud du lac Kassali de Cameron, l'Oupemba, beaucoup plus grand, nommé par Cameron Lohemba, et placé trop au sud dans nos cartes. C'est dans le voisinage de ce dernier lac, près de Katapena où sont des sources thermales sulfureuses, que le Dr Böhm mourut de la fièvre, le 27 mars. M. Reichard chercha alors à traverser le Katanga, dans une direction méridionale, pour atteindre les sources du Loualaba et du Loufira. Mais l'hostilité des Wa-Ramba, habitants du pays d'I-Ramba, l'obligea à revenir sur ses pas, alors qu'il n'était plus qu'à dix jours de marche de ces sources. M'Siri lui-même, dans la résidence duquel il avait espéré trouver un refuge, lui devint hostile et attenta à sa vie, en sorte que l'explorateur ne put effectuer son retour au Tanganyika que les armes à la main. Le 25 septembre, il quitta Ounkéa, capitale de M'Siri, dans le voisinage de laquelle il avait exploré de riches mines de cuivre; trois jours après, il passait le Loufira et entrait dans le défilé des monts Koundé-Iroundé. Pendant plusieurs semaines, l'expédition, abandonnée de ses guides, eut à lutter contre la faim et contre les indigènes, jusqu'à ce que, le 15 octobre, elle

retrouva sa route, et put retraverser le Louapoula, à un jour de marche au nord de sa sortie du lac Moëro.

La contrée comprise entre le **Louapoula** et le **Loualaba,** les deux rivières qui forment le Congo, n'avait pas encore été parcourue par des Européens. Livingstone et Giraud ont fait connaître le Louapoula; Cameron, dont l'itinéraire est parallèle au Loualaba, à 50 ou 100 kilomètres de distance, a donné une idée imparfaite de son cours supérieur, dont il franchit successivement plusieurs des affluents occidentaux. Les renseignements rapportés par le Dr Reichard jetteront un nouveau jour sur l'orographie et l'hydrographie de cette partie de l'Afrique centrale. La rivière qui sort du lac Moëro continue à porter le nom de Louapoula, que les indigènes lui donnent entre le Bangouéolo et le Moëro, tandis que celle qui se verse dans le lac Kassali porte exclusivement le nom de Loualaba, qu'elle conserve jusqu'à Nyangoué. Le Dr Reichard a vu ce dernier du haut des monts Mitoumba, au sud du lac Oupemba: il estime qu'en cet endroit le Loualaba mesure déjà 300 mètres de largeur. Le lac Oupemba est situé à quatre jours de marche seulement au sud du lac Kassali, par conséquent moins loin que ne l'a supposé Cameron. Celui-ci, empêché par le chef du pays de s'approcher de l'Oupemba, n'en aperçut les eaux que d'une distance de 13 kilom.; l'importance de ce lac a été exagérée dans les cartes. Quant aux deux grandes rivières, le Loualaba et le Louapoula, si, quant à la longueur c'est ce dernier qui doit être envisagé comme la partie supérieure du Congo, au point de vue du volume d'eau, le Loualaba l'emporte de beaucoup. La longueur du Louapoula, de la source du Tchambezi au lac Landji, peut être approximativement fixée à 1300 kilom., tandis que le Loualaba n'a guère que 800 à 900 kilom. En revanche le Loualaba apporte au lac Landji beaucoup plus d'eau que le Louapoula. Les *pombeiros* qui seuls, en 1806, ont franchi le Loualaba dans son cours tout à fait supérieur, rapportent qu'il mesure déjà 90m de large à la résidence du chef Kibouri. En aval, un peu au sud du lac Oupemba, il atteint 300m. Ses affluents sont nombreux et importants : à gauche, le Loubouri ; à droite, le Loufira et le Lekouloué. Entre les lacs Kassali et Landji, avant de réunir ses eaux à celles du Louapoula, son volume doit être considérable. A sa sortie du lac Moëro, le Louapoula, d'après M. Giraud, n'a que 90m ; il n'a pas d'affluents importants. Réunis, les deux cours d'eau ne tardent pas à prendre une largeur majestueuse, qui atteint 900m devant Nyangoué. Quant à la source du Loualaba, il paraît qu'elle doit être reportée plus au sud que ne le supposait Livingstone, d'après lequel toutes ces rivi-

res descendraient du versant septentrional d'une chaîne de montagnes faisant suite aux monts Lokinga, au sud du Bangouéolo. Les renseignements fournis au Dr Reichard permettent de croire, qu'au lieu de ces montagnes ce sont des plaines qu'il faut inscrire sur les cartes, et d'après M. Giraud, la chaîne indiquée à l'est des monts Lokinga n'existe pas; probablement en est-il de même vers l'ouest. La ligne de faîte se présente vraisemblablement sous forme de mamelons à peine sensibles, comme entre le bassin du Bahr-el-Ghazal et celui de l'Ouellé. Livingstone pensait que le petit lac Dilolo, qui se trouve sur cette ligne de faîte, déverse ses eaux à la fois dans le bassin du Congo et dans celui du Zambèze. Si l'on compare le volume d'eau du Loufira avec celui du Loualaba, il semble que la source de ce dernier ne peut être cherchée que beaucoup plus au sud. Sous le 10° lat. sud, l'affluent ne mesure que 50^{m} à 60^{m} de large, tandis que le Loualaba atteint déjà 300^{m}. Quoique le Dr Reichard n'ait échappé que très difficilement à une tentative d'assassinat, il songe à entreprendre une nouvelle expédition à l'intérieur. Auparavant il a dû revenir à la côte, et comptait être à Zanzibar à la fin de juin; nous n'avons pas encore appris son arrivée, mais nous espérons qu'elle ne tardera pas.

Malgré les bruits alarmants qui courent sur la situation de la nouvelle **colonie allemande à l'ouest de Zanzibar,** les directeurs de la Compagnie, qui se disposent à exploiter cette région, après l'avoir placée sous le protectorat de l'empire d'Allemagne, continuent à étendre leurs possessions. Le comte Pfeil, qui représente la Société, a acheté le territoire de **Koutou,** et a pris possession de la partie supérieure du bassin de la Roufidji. D'après M. Giraud, le Koutou, situé à quinze ou vingt jours de marche de la côte, est à l'abri des incursions des bandes pillardes de Saïd-Bargasch, et jouit d'une prospérité relative; une large zone de culture entoure les villages : riz, sorgho, maïs, tabac croissent en abondance, et les indigènes ne se font pas, comme ailleurs, un point d'honneur de ne pas toucher une bêche : hommes et femmes, maîtres et esclaves, passent la plus grande partie de la journée dans les champs, situés souvent à deux et trois heures du village. Les Wa-Koutou taillent leurs villages, à coups de hache, dans d'immenses buissons épineux, fourrés assez communs dans la contrée, sur les bords des marigots. Ces villages, qui mesurent quelquefois jusqu'à 500^{m} ou 600^{m} de diamètre, sont défendus par 30^{m} ou 40^{m} d'un fourré de ronces et d'épines qui les abrite très sûrement contre les attaques du dehors. Cette partie du plateau étant à 150^{m} ou 200^{m} au-dessus de la mer, les chaleurs tropicales

de la côte commencent à tomber et les brises du sud à se faire sentir. D'après le *Mouvement géographique,* il est probable que la nouvelle colonie allemande reculera peu à peu ses limites vers l'intérieur, et étendra ainsi son influence civilisatrice dans ces parages, où jusqu'ici aucune mission ni station humanitaire n'a été fondée. — Le Dr Fischer écrit de Zanzibar que pendant son absence les sentiments de Saïd-Bargasch à l'égard de l'Allemagne ont beaucoup changé. Le sultan s'est entièrement jeté dans les bras des Anglais. La surveillance de la marine anglaise pour empêcher le commerce des esclaves a été supprimée, aussi la traite a-t-elle pris une grande recrudescence ; les prix des esclaves ont baissé. Les membres de la Société allemande de l'Afrique orientale abandonnent les points de la côte. Le Dr Jühlke s'est rendu de Pangani au Kilimandjaro. Partout le sultan a fait hisser son drapeau et a établi des postes militaires jusque dans la baie de Formose. — La *Colonial politische Correspondenz* annonce que la cinquième expédition de la Société allemande de l'Afrique orientale, sous la direction du lieutenant Schlüter, est arrivée à Zanzibar le 16 juin. Elle a reçu l'ordre de se diriger sur l'Ou-Sagara et d'y attendre des instructions ultérieures. — Une sixième expédition a dû quitter Berlin le 14 juillet ; elle est composée de quelques officiers et de jeunes colons propriétaires. Le professeur Hentschel, de Iéna, l'accompagne en vue d'études pratiques sur l'agriculture. La Société a fait de nombreux achats de semences.

La Société de géographie de Londres a chargé M. **J.-T. Last,** agent laïque de la « Church Missionary Society, » d'une expédition d'un caractère différent de celles qu'elle a patronnées jusqu'ici. Tandis que les précédentes avaient pour but la découverte d'une voie de communication d'un point de la côte à l'intérieur, M. Last devra étudier en détails une région particulière. Il quittera l'Angleterre au mois d'août, organisera une caravane à Zanzibar, puis se dirigera vers Lindi, au nord de l'embouchure de la Rovouma. De là il se rendra au confluent de cette rivière et de la Loujenda, point important en géographie, et dont il déterminera la longitude. Prenant ensuite une direction S.-O., il se portera, avant d'atteindre l'extrémité septentrionale du lac Chiroua, au sud, vers les monts Namuli, découverts par le consul O'Neill à la fin de 1883. Il s'y établira pour faire l'étude détaillée du pays au point de vue topographique et ethnographique, en même temps qu'il apprendra à en connaître le mieux possible la flore, les produits, le climat, les langues, etc. Ces études terminées, M. Last entrera dans la vallée de la Likougou, qui prend sa source dans le voisinage de ces montagnes ; il la suivra jus-

qu'à la côte, à Quizoungou, d'où il se rendra au sud, à Quilimane, ou au nord, à Angoche et à Mozambique. Il devra recueillir, partout où il passera, toutes les informations possibles sur le pays, les habitants, leurs coutumes, les conditions sanitaires, et la possibilité d'introduire des plantes européennes ou d'autres, utiles à l'économie agricole. La vallée de la Likougou est, dit-on, d'une très grande fertilité, et peut devenir d'une grande importance, soit pour la colonisation, soit pour le commerce.

Les explorateurs portugais, **Capello** et **Ivens,** qui étaient partis l'année dernière de **Saint-Paul de Loanda,** ont télégraphié à Lisbonne leur arrivée à **Mozambique,** après avoir traversé l'Afrique sur une ligne de 3000 kilom. de longueur. Elle constitue en majeure partie la ligne de faîte qui sépare le bassin du Congo de celui du Zambèze. Elle a déjà été traversée sur plusieurs points par Livingstone, Cameron, Giraud, le Dr Reichard, mais c'est la première fois qu'une expédition scientifique la suit de l'ouest à l'est; et l'on peut espérer que les explorateurs, auxquels on doit déjà des données très exactes sur le cours supérieur de la Quanza et le cours moyen du Quango, nous apporteront enfin le vrai tracé de cette ligne de faîte, intéressante non seulement au point de vue physique, mais aussi, depuis la Conférence de Berlin, au double point de vue politique et économique. En effet, elle limite au sud la zone du commerce libre, et en partie l'État libre du Congo. C'est là qu'ont leurs sources le Congo et le Zambèze, et leurs principaux tributaires, le Liba, le Cassaï, le Kabompo, la Loudona, le Loualaba, le Loufira et le Loangoua.

Le numéro des *Proceedings* qui vient de paraître renferme le renseignement suivant, au sujet du territoire des **Be-Chuana,** sur lequel le gouvernement anglais a proclamé le **protectorat britannique** décidé en conseil de S. M., à Osborne, le 27 janvier de cette année. Ce protectorat s'étend sur les parties de l'Afrique australe qui ne sont sous la juridiction d'aucune puissance civilisée, à l'ouest de la frontière de la République sud-africaine, telle qu'elle a été fixée par la Convention de Londres du 27 février 1884, entre S. M. britannique et la susdite république; au nord de la Colonie du Cap de Bonne-Espérance; à l'est du 20° longit. est, et au sud du 22° de lat. S. D'après un correspondant du *Times* résidant dans la ville du chef Sekélé, ce territoire est aussi grand que l'Espagne; il embrasse beaucoup plus que le pays des Be-Chuana, puisqu'il comprend le désert de Kalahari. Tandis que les parties méridionale et orientale sont bien connues, d'après les travaux de

Livingstone et des voyageurs qui lui ont succédé, celles de l'ouest et du nord sont encore à explorer. Il semble qu'il y ait quelque incertitude quant à la partie orientale de la frontière septentrionale. Les autorités du Cap l'étendent à peu près jusqu'au 32°, réclamant la bande de territoire entre le Limpopo et le 22° lat. Sud, pour enfermer le Transvaal au nord, comme d'autres États l'enferment de tous les autres côtés.

D'après la *Kölnische Zeitung,* des conventions importantes ont été conclues à Berlin au sujet d'**Angra-Pequena.** Déjà avant l'acquisition de ce territoire par M. Lüderitz, des commerçants allemands du Rhin et des négociants anglais avaient acquis le droit d'en exploiter les mines de cuivre. Après la transformation de l'entreprise Lüderitz en Société allemande de colonisation de l'Afrique méridionale, une entente entre la Société commerciale et cette dernière était désirable dans l'intérêt du développement commercial d'Angra-Pequena. Les pourparlers engagés à ce propos ont abouti. Une expédition technique et scientifique sera d'abord envoyée dans le pays, pour s'enquérir de la richesse des mines et des conditions d'exploitation au point de vue financier et technique. Un doute subsiste encore relativement à la facilité d'exploiter ces mines éloignées de la côte, et qui pourraient n'être pas suffisamment riches en minerai pour motiver une exploitation sur une grande échelle. Le commissaire impérial d'Angra-Pequena, M. Goring, a quitté Berlin le 15 juin, pour se rendre au Cap et à Angra-Pequena.

Le Dr **Schweinfurth** a répondu à M. **Wauters,** qui lui avait soumis son hypothèse sur le **problème de l'Ouellé** (p. 199), dont le savant géographe de Bruxelles fait le cours supérieur de l'Oubangi. L'explorateur de l'Ouellé reconnaît la valeur de l'exposé de M. Wauters, mais réserve de se prononcer au moment où les renseignements des explorateurs, MM. Grenfell et Coquilhat, lui seront parvenus. Actuellement, le rapport de M. Grenfell n'a point encore été publié; on ne connaît à ce sujet que deux sources d'information, l'une la lettre de M. Coquilhat, annonçant que M. Grenfell avait, une première fois, remonté l'Oubangi jusqu'à 1° 25′ lat. nord, dans une direction parallèle au Congo, la rivière laissant, entre sa rive gauche et la rive droite du fleuve, une longue et étroite langue de terre qui forme une presqu'île; les 175 kilom. du cours inférieur de l'Oubangi se dirigeraient donc du N.-E. au S.-O.; la seconde, un rapport de M. Van Gèle, revenu du Congo à Bruxelles, d'après lequel M. Grenfell aurait fait une seconde exploration de la rivière jusqu'au 4°,20′, la direction générale de la rivière étant, dans cette partie moyenne de son cours, du nord au sud.

Une difficulté empêche le Dr Schweinfurth d'accepter d'emblée l'hypothèse de M. Wauters, c'est le fait qu'en l'admettant, on n'aurait plus aucun tributaire du Congo, descendant de la ligne de partage du bassin du Bénoué. A quoi M. Wauters répond que les rivières qui prennent naissance à cette ligne de faîte, le Kundé, le Tukki, la Nana, mentionnés par Flegel, apportent leur tribut au Congo par l'Oubangi, et qu'il faut bien la réunion de toutes les eaux du vaste territoire, compris entre le Chari, le Bénoué et le Congo, pour expliquer le volume considérable de l'Oubangi, large à son embouchure de 11 kilomètres. Le Dr Schweinfurth rappelle encore, en faveur de son hypothèse, le témoignage de Junker, qui, dans une de ses dernières lettres, lui dit expressément avoir la certitude de l'identité des deux cours d'eau, Ouellé-Chari, et en rapporter les preuves indiscutables. Devant une affirmation aussi positive d'un explorateur qui, depuis plus de quatre ans, étudie la région du Haut-Ouellé, nous n'osons encore, quelque plausible qu'elle puisse paraître, admettre l'hypothèse de M. Wauters. D'après ce dernier, le Bomokandi serait le cours supérieur de l'Itimbiri, avec une direction E.-S.-O., tandis que Junker, qui l'a traversé plusieurs fois (voir la carte, IVme année, p. 116), lui donne une direction E.-N.-O., et le fait se jeter dans l'Ouellé par 4° lat. nord. Cette divergence de vues entre l'explorateur et M. Wauters ne peut que nous faire désirer très vivement voir Junker revenir du pays des Mombouttous par le Congo, ce qui lui fournirait l'occasion de traverser toute la région encore en blanc sur nos cartes, et de résoudre, par l'observation directe, le problème dont les hypothèses les plus savantes ne peuvent donner la solution [1].

[1] A la dernière heure, les *Proceedings* de la Société de géographie de Londres nous apportent une lettre de M. Grenfell, d'où nous ne pouvons extraire pour aujourd'hui que ce qui concerne le Mobangi, l'affluent que M. Wauters appelle l'Oubangi. « Le Mobangi, qui se jette dans le Congo en formant un delta, entre 0°,26′ et 0°,42′ lat. S., est un de ses plus grands tributaires. En le remontant, j'ai suivi une direction moyenne nord un quart nord-est, et jusqu'au 4°,30′ lat. N. il est encore navigable. Par 4°,23′, immédiatement au-dessous des seconds rapides, je lui ai trouvé 673m de largeur; en aucun point en aval sa largeur n'est moins considérable. Sa profondeur moyenne est de 25 pieds, et quoique le courant ne fût que de 80 à 100 pieds par minute, il semble qu'un énorme volume d'eau provient d'un point bien rapproché des sources du Bénoué. D'où vient-elle? Les *trombaches* (armes de jet) du bassin du lac Tchad, mentionnées par Schweinfurth, y sont communes, tandis qu'on les ignore sur le Congo. Sur la rivière qui correspond à

Tout en reconnaissant que les **affluents de la rive droite du Congo entre Stanley-Pool et l'embouchure de l'Oubangi,** sont encore peu connus, le *Mouvement géographique* résume de la manière suivante ce que l'on sait sur les quatre tributaires importants de la partie du Congo qu'il appelle le Congo français. Le **Lawson** a été reconnu presque tout entier dans son cours supérieur par M. de Brazza, et le confluent en est fixé par les missionnaires Grenfell et Comber à 2°58′ de lat. sud et 16°27′ de long. est; la **Mpaka** a été explorée par M. Grenfell, qui place son embouchure à 15 ou 20 kilom. en amont de Bolobo; elle vient en droite ligne de l'ouest; l'**Alima,** à laquelle se rattache l'Obo, a été découverte par de Brazza en 1878; son confluent avec le Congo, d'après Grenfell, est à 1°33′ de latitude sud; enfin vient la **Nkoundja** ou **Kounya,** dont le confluent doit servir à la délimitation N.-E. de la nouvelle colonie française, quoiqu'on ne sache pas encore positivement où se trouve ce confluent. Quant à la Licona, M. Wauters en fait un affluent de l'Oubangi.

Un projet de loi portant ouverture d'un crédit de 946,829 fr., pour l'organisation des **établissements français du golfe de Guinée,** a été présenté à la Chambre des députés. L'exposé des motifs rappelle qu'à la suite des conventions passées avec l'Association internationale africaine, celle-ci a cédé à la France ses stations et propriétés de la vallée du Niari-Quillou, moyennant une indemnité qui a été fixée d'un commun accord à 300,000 fr. Les stations sont au nombre de seize; douze d'entre elles sont situées entre le Niari-Quillou et le Chiloango. Le département de l'instruction publique ayant remis à celui de la marine et des colonies tout ce qui peut constituer l'actif mobilier et immobilier de la mission de l'ouest africain, celle-ci est terminée. Quant à l'organisation de la nouvelle colonie française, le département de la marine constate qu'on ne peut y procéder avant le retour de la mission confiée à MM. Rouvier et Ballay.

M. Léon Guiral, chargé par le ministre de l'instruction publique d'une mission dans le bassin de la rivière **San Benito,** au nord du Gabon, a adressé à la Société de géographie de Paris une note sur son voyage dans la partie supérieure de ce bassin. Il n'a trouvé le Benito navigable que jusqu'aux chutes de Yobé, à 35 kilom. de l'embouchure.

l'Oukéré de Stanley et que j'ai remontée jusqu'à une cataracte, par 2°,50′ lat. N., j'ai trouvé des boucliers et des cimeterres aussi bien que des trombaches, répondant exactement aux dessins de Schweinfurth. »

A partir de ce point, le cours de la rivière est à chaque instant intercepté par des rapides ou des cataractes ; aussi renonça-t-il à le remonter en pirogue, et prit-il la voie de terre pour pénétrer dans l'intérieur. Le Benito reçoit sur sa rive droite, en aval du village de Maliko, plusieurs affluents, gros ruisseaux coulant dans un terrain tourmenté et dans un lit hérissé de rochers ; les eaux vives et fraîches en sont très poissonneuses ; la région que traversent ces petites rivières est généralement montagneuse et boisée. Elle est habitée par des gorilles qui, à la saison des fruits, restent dans la forêt, qu'ils abandonnent plus tard pour venir ravager les plantations établies auprès des villages. Elle est aussi peuplée de troupes d'éléphants qui joignent leurs déprédations à celles des gorilles. M. Guiral poussa une pointe sur la rive gauche jusqu'au village de Soungoué, perché sur les montagnes qui bordent le Benito, dans l'espoir d'y rencontrer des gorilles, mais il lui fut impossible d'en atteindre aucun. Sur la rive gauche, l'affluent le plus important reconnu par l'explorateur français est le Langé, d'une largeur moyenne de 30^{m} et d'une profondeur de 60 centimètres ; il est aussi intercepté par des cataractes. Aucun Européen n'ayant encore pénétré jusque là, le chef de Ngombé fut très effrayé à l'aspect d'un blanc, mais M. Guiral n'eut pas de peine à le rassurer. Les naturels lui avaient parlé d'un lac — *adiba* — sans nom spécial ; il réussit à l'atteindre à 140 kilom. de la côte, et lui trouva 500^{m} de longueur, sur une largeur de 200^{m}. Sur les rives on constate de nombreuses traces d'éléphants. A une journée de là commence le territoire des Ossiébas et des Pahouins. M. Guiral s'arrêta au village de Njala près du lac, pour ne pas s'exposer au danger d'être pris et mangé par les Pahouins cannibales. Peu de temps auparavant, ils avaient pris trois hommes de la tribu des Balanigny dans le voisinage du lac, et les avaient mangés ; de là était résultée une guerre entre les Balanigny et les Pahouins, ce qui empêcha M. Guiral de pénétrer plus avant.

M. Duban, explorateur français, qui a déjà fait un voyage dans le **bassin du Niger,** repartira dans quelques semaines pour la côte occidentale d'Afrique. De la côte des Esclaves, il se propose de pénétrer dans les parties encore inconnues des régions riveraines du Niger, pour les explorer au point de vue géographique et ethnographique ; il s'occupera aussi d'histoire naturelle, et s'attachera à apprécier les ressources commerciales du pays en vue des possessions françaises de Porto-Novo et d'Assinie. Depuis que les comptoirs français du Niger ont été cédés à des compagnies anglaises, la France cherche à faire de ces

deux points le débouché des richesses naturelles que contiennent les contrées que va explorer M. Duban.

M. le lieutenant **Palat,** qui pendant six ans a fait campagne en Algérie et en Tunisie, et qui possède parfaitement l'arabe, a obtenu du ministre de l'instruction publique une **mission à travers le Sahara,** en prenant comme point de départ le Sénégal, et pour point d'arrivée l'Algérie. Il comptait partir le 20 juillet pour Saint-Louis, et se rendre de là à Médine par l'aviso qui remonte le fleuve. De Médine, il ira par caravane à Bamakou, en suivant la ligne des postes français. De ce dernier fort sur le Niger, il espère pouvoir se rendre à Timbouctou par la canonnière française qui y stationne ; s'il en est empêché, il prendra la route des caravanes plus longue et moins facile. A Timbouctou il profitera de la bienveillance de l'envoyé venu à Paris l'année dernière, et de celle des habitants de la ville, pour diriger sur l'Algérie et le Sénégal les courants commerciaux qui prennent la voie de la Tripolitaine et du Maroc. Il tâchera ensuite de profiter du départ d'une caravane pour passer à travers les pays touaregs, coiffera le turban vert et se donnera comme médecin. Il espère pouvoir ainsi regagner l'Algérie par Mabrouk et le Touat. Peut-être les bonnes relations nouées avec les Français et les ambassadeurs marocains, d'un côté, et les chefs arabes du sud oranais de l'autre, faciliteront-elles l'exécution de ce projet pour lequel nous formons les meilleurs vœux.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Une compagnie française de navigation va être créée, pour fournir des transports à bon marché entre l'Algérie et la France, en faveur de certains produits, dont la valeur ne permet pas de les grever de frais trop élevés. Les alfas récoltés en Algérie et en Tunisie sont presque tous, jusqu'à présent, exportés en Angleterre; ils pourront désormais être très avantageusement utilisés par les papeteries de la vallée du Rhône.

Le capitaine Bernard, chargé d'une mission militaire d'Alger à Ouargla, par Laghouat et Gardaïa, a envoyé à la Société de géographie de Paris son itinéraire, la route qu'il a suivie n'étant encore portée sur aucune carte. Son voyage a été rendu assez pénible par les circonstances atmosphériques de l'hiver, qui a été caractérisé par la grande masse d'eau tombée dans cette partie de l'Afrique.

Les essais d'éclairage à la lumière électrique dans le canal de Suez ont très bien réussi, en sorte que les navires pourront faire le passage de nuit aussi bien que de jour, ce qui améliorera beaucoup la circulation d'une mer à l'autre.

L'office international télégraphique de Berne a annoncé que les câbles sous-marins ont été immergés de Suez à Souakim, et de Souakim à Périm. Les télégrammes pour Massaoua et Assab sont dirigés sur Aden, d'où ils sont transportés par la poste, chaque semaine, à leur destination.

L'agence *Stefani* rapporte que l'*Esploratore*, aviso italien, qui faisait un voyage d'exploration sur le littoral de la mer Rouge, a noué des relations amicales avec les chefs indigènes, qui ont accepté de se placer sous la protection des autorités italiennes établies à Massaoua et à Assab.

Une expédition italienne, commandée par le comte Porro, président de la Société africaine d'Italie, se prépare à explorer, dès l'automne prochain, après la saison des pluies, les hautes terres de Mensah et d'Aghedé, au nord de l'Abyssinie.

Depuis le mois de janvier on était sans nouvelles du comte Antonelli. Une lettre du 12 avril annonce qu'il se dirige du Choa vers la côte, et qu'il arrivera prochainement en Italie avec une ambassade du roi Ménélik.

Le Dr Emil Riebeck, auquel on doit une exploration scientifique très consciencieuse de Socotora, faite avec le Dr Schweinfurth, est mort, le 22 juin, à Feldkirch, en Tyrol. C'est lui qui a envoyé l'explorateur Krause au Niger, au Bénoué et au lac Tchad, pour en étudier les bassins au point de vue linguistique et ethnographique.

D'après un télégramme, adressé de Zanzibar au *Standard*, un accueil cordial a été fait au général Matthews, envoyé de Saïd-Bargasch, par les chefs de Chagga, de Taveta, de Teïta et d'Arousha; 25 chefs ont signé un acte par lequel ils ont reconnu la souveraineté du sultan.

L'évêque Hannington a fait récemment une excursion à Teïta et à Moschi, résidence du chef Chagga, au pied du Kilimandjaro, pour faire choix d'un emplacement en vue de l'établissement d'une station missionnaire. Il a dû, dès lors, chercher à atteindre la côte orientale du Victoria-Nyanza, par la route de M. Thomson, à travers le pays des Masaï.

Le petit vapeur, la *Bonne Nouvelle*, a été lancé le 3 mars sur le Tanganyika. De son côté, le lieutenant Storms a lancé en février, sur le même lac, un deux-mâts, à fond plat, dont toutes les parties, depuis le moindre clou jusqu'au dernier bout de cordage, sortent des ateliers de la station de Karéma. Il peut porter facilement 125 personnes, et plus de cent tonnes de marchandises.

MM. Henri Berthoud et Eugène Thomas, missionnaires au Spelonken, ont dû partir à la fin de mai pour se rendre à la station fondée par un évangéliste ma-gwamba, chez Magoud, à peu de distance de la baie de Delagoa.

La Chambre des députés de Lisbonne a ratifié le traité de commerce avec la république du Transvaal.

Un gisement aurifère d'une grande importance a été découvert près de Prétoria, dans la chaîne des monts Wittewater.

Une dépêche de Durban annonce que les Boers ont occupé la baie de Ste-Lucie, et que l'on considère cette occupation comme devant amener un nouveau conflit entre l'Angleterre et le Transvaal.

Une expédition scientifique composée de trois explorateurs allemands que l'on croit envoyés par leur gouvernement, dit le *Natal Mercury*, a passé à Mafeking, se dirigeant sur le Zambèze, où elle rejoindra un autre groupe d'explorateurs partis de Zanzibar. Leur destination serait le lac Ngami.

A l'imitation des Sociétés de missions de Bâle et de Brême, la Société rhénane, dont le siège est à Barmen, a adressé au prince de Bismarck une pétition pour demander que toutes les restrictions possibles soient apportées au commerce des spiritueux dans les colonies africaines allemandes.

Le major Henrique de Carvalho, chef de l'expédition portugaise chargée de se rendre chez le Mouata-Yamvo, a conclu avec les Ca-pendas Camu-Lenbas, un traité d'amitié et de commerce, dans le genre des traités passés par Stanley avec les chefs indigènes du Congo.

Le D[r] Chavanne, qui s'est embarqué à Lisbonne, le 6 avril dernier, est arrivé à Boma le 1[er] mai. Il est chargé d'établir, dans le voisinage de ce port, d'importantes cultures pour le compte d'une maison d'Anvers.

Une nouvelle station a été établie à Mabimo, sur la rive gauche du Congo, à peu près à égale distance de Kwamouth et de Bolobo. C'est à Mabimo que commence la région populeuse habitée par les Bayanzi. Le chef Mokatoula a reçu les agents de l'Association avec de grandes démonstrations de joie.

Le lieutenant Van Gèle a reçu de Tipo-Tipo, sur le Mouta-Nzigué, des renseignements d'après lesquels ce lac appartiendrait au bassin du Nil; il serait relié par un courant d'eau avec l'extrémité méridionale du lac Albert. Tipo-Tipo n'a pas constaté lui-même le fait; mais ses sous-chefs, qui exploitent cette région, le lui ont donné pour absolument positif. La rive orientale du lac serait habitée par des populations extrêmement belliqueuses, tandis que sur la rive opposée se trouveraient des tribus paisibles et agricoles.

Le gouvernement turc a signé, avec l'État indépendant du Congo, une convention semblable à celles qu'ont déjà conclues les treize autres puissances représentées à la Conférence de Berlin.

On a distribué à la Chambre des députés un projet de loi portant approbation d'une convention signée, d'une part, par le ministre de la marine et le ministre des postes et télégraphes, et, d'autre part, par la Société « West african Telegraph C[o] limited, » de Londres, à l'effet de relier par un câble sous-marin les possessions françaises du Gabon, Porto-Novo, Grand-Bassam et Rio-Nunez, à Saint-Louis du Sénégal, point qui est, depuis peu, en communication télégraphique avec le réseau européen.

M. Rogozinski est en route pour revenir en Europe; il rapporte de Cameroon quantité de notes et d'observations scientifiques et commerciales qu'il se propose de publier.

M. J. Thomson, l'explorateur du pays des Masaï, a accepté une mission au Niger et au Bénoué; il est déjà arrivé à destination.

La Société coloniale allemande de Berlin se propose d'établir des stations, au nord d'une ligne tirée de l'embouchure du Rio-del-Rey à la ville de Ibi, sur le Bénoué supérieur.

Par arrêté du gouverneur du Sénégal, la commune de Rufisque, marché d'arachides très important de la côte, a été autorisée à établir un chemin de fer Decauville, qui sera mis à la disposition du commerce et du public, moyennant une redevance à payer par ceux qui se serviront de cette voie pour le transport de leurs marchandises.

Le chemin de fer de Dakar à Saint-Louis a été inauguré le 7 juillet, et est ouvert à l'exploitation sur toute sa longueur.

La *Gazette officielle* de Madrid a publié un décret du roi nommant l'explorateur espagnol Bonelli, commissaire royal, investi du commandement suprême civil et militaire, pour le territoire situé sur la côte occidentale d'Afrique entre le cap Bojador et le cap Blanc, et qui a été placé sous le protectorat de l'Espagne en décembre 1884. Le commissaire aura le droit de conclure des traités avec les tribus indigènes et de prendre possession de nouveaux territoires, sauf l'approbation de son gouvernement.

M. H. Duveyrier qui avait accompagné l'ambassade française au Maroc, est rentré en France par Oran, où il a donné à la Société de géographie d'intéressants détails sur le pays qu'il venait de parcourir.

Après avoir envoyé une ambassade à Paris, le sultan du Maroc a décidé d'en envoyer une au roi d'Italie.

LE COMMERCE DE L'IVOIRE AFRICAIN.

De tous les produits que le continent africain fournit au commerce, le plus recherché est sans contredit l'ivoire ; c'est aussi celui qui peut être le plus rémunérateur pour les nouvelles possessions et colonies européennes, à leur début.

Il y avait, au dire de Stanley, l'année dernière, un stock de plus de 3000 défenses à vendre à Stanley-Pool. Le *Moniteur des Consulats,* du 11 juillet, s'exprimait ainsi : « L'ivoire sera, pour les nouveaux colons, une source considérable de richesse. Il occupe, sur le marché africain, une place tellement grande, que, parmi les productions animales du monde entier, il en est peu qui soient l'objet d'un plus grand commerce et la source de plus gros bénéfices. Si l'on songe qu'une belle défense, rendue à Londres, vaut de 1200 à 1500 fr., que le marché anglais à lui seul en demande annuellement 40 à 50,000, soit pour environ cinquante millions de francs (?), qu'en outre les défenses africaines, pour la ténuité de leur grain et pour leur grosseur, sont plus recherchées que celles de l'Asie, et que d'un autre côté, au rapport de MM. Van Gèle, Coquilhat et Zboïnski, les éléphants sont très nombreux dans le Haut-Congo, on comprendra facilement quelle importance prendra, pour le nouvel État

libre, le commerce de l'ivoire, dès la construction du chemin de fer projeté, de Vivi à Isanghila et de Manyanga à Léopoldville. »

Quelle que soit la quantité d'ivoire que puisse fournir la région du Congo, il en est exporté d'une foule d'autres points des côtes, et il importe d'avoir une vue d'ensemble sur ce sujet, soit quant à la quantité, soit quant aux ports par lesquels se fait l'exportation et à la mesure dans laquelle chacun d'eux en fournit au marché européen. Sous ce rapport, nous avons été heureux de rencontrer, parmi les travaux présentés au Congrès des géographes allemands réunis à Hambourg en avril dernier, un mémoire très complet sur cette question, dû à M. Westendarp, qui, déjà en 1880, avait fait à la Société de géographie de Hambourg une communication sur les éléphants des Indes et de l'Afrique, et sur l'extension du commerce de l'ivoire. L'étude approfondie à laquelle il s'est livré et ses nombreux voyages en Asie et en Afrique, lui permettaient de traiter le sujet avec une autorité incontestée. C'est à ses travaux que nous empruntons les renseignements suivants.

On peut dire que toute l'Afrique centrale, du Sahara à la Colonie du Cap, est encore riche en éléphants, surtout les parties arrosées par les fleuves et baignées par des lacs. Les connaisseurs distinguent facilement deux qualités d'ivoires, l'un tendre, celui de la côte orientale, l'autre dur, qui provient de la côte occidentale. Au point de vue du commerce aussi, les deux côtes ont beaucoup différé jusqu'ici. Connue depuis plus de mille ans par des peuples de demi-civilisation, les Arabes, les Persans, les Hindous, la côte orientale a été exploitée par eux, tandis que la côte occidentale ne l'a été que beaucoup plus tard, et seulement par des nations européennes. C'est ce qui explique que les meilleurs guides nègres pour l'intérieur se rencontrent surtout à l'est ; en effet, depuis des siècles ils sont employés, soit au transport, soit aux recherches, et, dans leurs rapports avec des hommes de races supérieures, ils ont acquis plus de connaissances et de confiance. Aussi M. Westendarp reconnut-il bien vite que l'importance de la côte orientale, quant à l'exportation de l'ivoire, l'emportait de beaucoup sur celle de la côte occidentale. On ignorait ce fait en Europe ; les fortes quantités d'ivoire venant de l'Inde, on croyait que c'était l'Inde qui les produisait, tandis que c'étaient des Banians qui, voyant l'ivoire diminuer dans la péninsule, allaient le chercher à la côte orientale d'Afrique. Favorisés par les moussons du N.-E. et du S.-O., ils pouvaient accomplir leur voyage régulièrement, et en toute sécurité, en quelques mois. Par un examen attentif de certains lots importés de Bombay, M. Westendarp a constaté que

la plus grande partie de l'ivoire expédié de ce port à Londres, provient de la côte de Mozambique. On peut, sans avoir visité soi-même le pays, et d'après l'état extérieur et intérieur des dents d'éléphants, dire quels étaient la nature du sol et le climat de la région où vivaient les individus qui les portaient. Il est facile de distinguer celles qui proviennent de la côte orientale de celles que l'on reçoit de la côte occidentale. Quoiqu'il y en ait de qualité intermédiaire, on reconnaît, en règle générale, que celles de cette dernière côte sont plus élégantes, moins massives, plus dures, plus transparentes, tandis que celles de la côte orientale sont de qualité plus tendre, plus blanche et plus opaque. Un bon connaisseur peut même, en examinant des dents bien conservées, indiquer approximativement le degré de longitude et de latitude, sous lequel, au nord ou au sud de l'Équateur, dans la partie orientale ou occidentale du continent, ont vécu les éléphants auxquels elles appartenaient. On admet d'ordinaire que les défenses les plus grosses et les plus lourdes, du poids de 50 kilog. comme on en rencontre souvent à la côte orientale, viennent du nord de l'Équateur; en revanche, au S.-O. de l'Équateur, une défense de 30 kilog. dépasse le poids moyen. Quoiqu'il soit parfois question de défenses du poids de 150 kilog., M. Westendarp n'en a jamais vu d'aussi pesantes ; sur un million de dents environ qu'il a eu à examiner en seize ans, la plus lourde pesait 94 kilog.

Le port le plus rapproché de l'Europe, par lequel est exporté l'ivoire africain, est Tripoli. Les éléphants, il est vrai, n'apparaissent plus au nord du 15° ; cependant il sort régulièrement, soit par ce port, soit par celui de Bengasi, de grandes quantités d'ivoire venant du pays des Haoussas et du Bornou. Les caravanes qui l'apportent mettent de 4 à 5 mois pour traverser le désert, et la marchandise, transportée à dos de chameaux qui doivent être chaque soir déchargés de leur fardeau, perd environ 30 °/₀ de sa valeur. Le transport par le Bénoué et le Niger serait beaucoup plus court, moins coûteux, et n'exposerait pas autant l'ivoire aux avaries. Il importe donc que cette voie fluviale soit adoptée pour l'exportation de l'ivoire de cette région. Tripoli en a exporté, dans les dernières années, en moyenne 18,000 kilog. ; il en est sorti 5000 kilog. par le port de Bengasi ; la valeur totale de la quantité exportée annuellement par ces deux ports a été de 430,000 fr. environ [1].

Pendant un certain temps, le Caire a été un marché très important

[1] Les indications fournies par M. Westendarp reposent sur des observations faites surtout dans une série de cinq années, de 1879 à 1883.

pour l'ivoire. Le gouvernement égyptien s'en était attribué le monopole. Autrefois ce commerce était concentré à Khartoum, dans les mains de quelques Syriens, jusqu'à ce que la maison Westendarp résolut d'y avoir, comme sur d'autres points de l'Afrique, un représentant particulier. Lorsqu'on comprit que celui-ci serait un concurrent sérieux, les Syriens soulevèrent contre lui une opposition si vive, qu'il dut momentanément abandonner la place. Mais bientôt il reprit le chemin de Souakim à Berber et à Khartoum, et finit, malgré les nouveaux embarras qui lui furent suscités, par triompher de la malveillance des trafiquants, qui prétendaient écarter les Européens de ce commerce. L'Égypte reçoit pour l'exportation 83,000 kilog. d'ivoire du Bahr-el-Ghazal et du Darfour, et, par le Bahr-el-Djebel, 65,000 kilog. des provinces équatoriales, soit un total de 148,000 kilog. représentant une valeur de 2,960,000 fr. par an. Souakim et Massaoua, les deux ports du Soudan et de l'Abyssinie sur la mer Rouge, en exportent 19,000 kilog.

Le commerce de l'ivoire a beaucoup diminué dans le golfe d'Aden, depuis que M. Westendarp l'explora à ce point de vue, pour la première fois, il y a trente ans. Berbera était le seul port du vaste pays des Somalis ; il n'avait d'importance que par un marché annuel qui s'y tenait en automne, et auquel arrivaient des caravanes considérables de l'intérieur et de nombreux navires de l'Arabie et de l'Inde. L'ivoire qui en sortait, ainsi que des petits ports du voisinage, pouvait monter à 7000 kilog. Aujourd'hui, il en vient très peu de l'intérieur.

Depuis longtemps les Arabes et les Hindous occupent et exploitent avec profit toutes les places de la côte jusqu'au Zanguebar ; toutefois, aujourd'hui ce trafic serait peu rémunérateur, la zone côtière fournissant peu d'ivoire, et les expéditions dans les territoires des tribus nègres belliqueuses étant très coûteuses. C'est Zanzibar qui, avec l'Égypte, est le plus ancien, en même temps que le plus grand marché africain pour ce commerce. Une douzaine de ports des États de Saïd-Bargasch, la plupart peu importants par eux-mêmes, envoient à ce marché environ 196,000 kilog. d'ivoire par an, pour une valeur de cinq millions de francs. M. Westendarp a exploré la plupart de ces ports au point de vue commercial, sans résultats appréciables pour le trafic européen ; les Banians y règnent en maîtres, et la concurrence avec eux est impossible. Les plus importants de ces ports sont Mombas, Pangani, Sadani et Bagamoyo. C'est Pangani qui fournit l'ivoire le plus beau, le plus fin et le plus tendre de la côte orientale ; preuve que l'influence du climat équatorial se fait sentir dans la formation de ce produit. Il faudrait pouvoir éta-

blir, dans cette partie du continent, des stations semblables à celles que l'on a fondées à la côte occidentale, mais les frais de création seraient beaucoup plus considérables, parce que, pour atteindre la région où les échanges seraient rémunérateurs, il faudrait les établir très avant dans l'intérieur. On ne pourrait obtenir l'ivoire à un prix modique qu'à l'ouest des grands lacs. Les quantités d'ivoire apportées de l'intérieur à Zanzibar, dans les dix dernières années, ont été sensiblement les mêmes : de 1874 à 1878 elles se sont élevées à 974,000 kilog., de 1879 à 1883, à 983,000 kilog.

Comme c'est à Londres que presque tout l'ivoire de Zanzibar est apporté, il est intéressant d'y suivre la marche des prix pendant les quarante dernières années. Les grosses défenses d'éléphants venues de Zanzibar coûtaient, de 1840 à 1850, 660 fr. les 50 kilog. ; de 1850 à 1860, 900 fr. ; de 1860 à 1870, il n'y eut pas d'augmentation, par suite de grandes guerres ; mais de 1870 à 1880, les prix montèrent de nouveau beaucoup ; en 1872 ils atteignaient 1650 fr. ; toutefois ils baissèrent fortement jusqu'en 1879. L'importation en Angleterre a suivi, depuis 1840, la marche ascendante suivante :

De 1840 à 1850,	environ	300,000	kilog.
1850 à 1860,	»	500,000	»
1860 à 1870,	»	550,000	»
1870 à 1880,	»	600,000	»

Elle a donc doublé en quarante ans, ce qui suppose une destruction d'éléphants double de ce qu'elle était avant 1840.

Quoique Mozambique passe pour exporter de grandes cargaisons d'ivoire, il n'en vient cependant que très peu de l'intérieur de la province portugaise. La plus grande partie sort de Quilimane, où se concentre presque tout le commerce du bassin du Zambèze, du Chiré et du lac Nyassa. Indépendamment de la population nègre, cette ville a 350 habitants contribuables, Hindous et descendants de Portugais de toutes nuances. Le nombre des vrais Européens est très petit. Le commerce de l'ivoire y était autrefois considérable, et se faisait contre avances de marchandises; mais il en est résulté de fortes pertes, beaucoup de courtiers, envoyés à l'intérieur avec des pacotilles, n'ayant pas reparu. Aujourd'hui on est plus prudent; toutefois il arrive que de grosses défenses se paient plus cher à Senna qu'à Londres. Outre les commerçants portugais, la tribu nègre des Matapuirès, qui habite à l'ouest du lac Bangouéolo, apporte de grandes quantités d'ivoire. Ces nègres arrivent par centaines, en avril ou mai, jusqu'à Boror, à une journée de marche de

Quilimane, dont il ne leur est pas permis d'approcher davantage, parce que, en 1877, lors de l'abolition de l'esclavage, ils ont occasionné des troubles. L'arrivée de ces grandes caravanes de l'intérieur attire à Boror, à la rencontre des Matapuirès, tout ce qui porte le nom de marchand ; des huttes sont construites, et chacun se loge comme il peut. Personne ne se hâte ; le plus souvent il s'écoule un mois avant que le trafic commence. Alors chaque défense est échangée contre des étoffes, des perles, du fil de laiton, etc. Les principales affaires se font le soir et la nuit, où acheteurs et Matapuirès cherchent à se surpasser les uns les autres en ruse. La quantité exportée par la côte de Mozambique s'élève à 142,000 kilog., pour une valeur de 3,550,000 fr. Il n'en arrive guère en Europe que 30,000 kilog. pour 1,250,000 fr. Ces fortes quantités d'ivoire, qui ne sont que peu inférieures à celles du Soudan Égyptien, et qui dépassent de beaucoup celles des bassins du Congo et du Niger, indiquent que le pays d'où proviennent ces défenses doit avoir une végétation extrêmement riche. M. Westendarp estime que ce vaste territoire, avec tous ses fleuves, ses lacs, ses tribus nègres débonnaires, est, au point de vue de l'ivoire, la partie la plus intéressante de l'Afrique.

La colonie du Cap a beaucoup perdu de son importance comme marché d'ivoire ; l'abondance de gibier qu'elle possédait autrefois est passée aujourd'hui. C'est du territoire au nord du Limpopo que se faisaient les plus fortes exportations pendant les premières années de l'occupation anglaise. Il y a 70 ans, cette contrée offrait encore aux chasseurs d'éléphants de riches districts de chasse. Lorsqu'il se trouvait un homme capable de diriger une expédition, on faisait à cet effet, et pour le long voyage qu'elle entraînait, de forts chariots à roues, pourvus de tout le nécessaire. Le guide s'engageait pour la moitié du produit de la chasse, et souvent pour deux ou trois ans. Quelques chasseurs d'éléphants ont, de cette manière, gagné beaucoup d'argent, ce qui n'est pas le cas ailleurs. Aujourd'hui les colonies de l'Afrique australe ne fournissent plus que 29,000 kilog. d'ivoire, pour 625,000 fr., tandis que précédemment elles en exportaient 52,000 kilog.

En remontant le long de la côte occidentale, il faut gagner les possessions portugaises, pour rencontrer de nouveau des éléphants. La colonie d'Angra-Pequena n'en a point et n'exporte pas d'ivoire ; Mossamédès même, fondé seulement au milieu de ce siècle, n'en fournit que 2000 kilog. En revanche Benguela, établissement portugais du commencement du XVIIme siècle, en exportait environ 24,000 kilog. Il y a eu cependant une diminution sensible ces dernières années. St-Paul de Loanda,

siège de l'administration portugaise, a beaucoup perdu, par le fait de tarifs élevés et de difficultés innombrables. L'ivoire qu'on en exporte ainsi que celui d'Ambriz, appartient indubitablement, par la qualité, au bassin du Congo, tandis que celui de Benguela vient du Haut-Zambèze : ce n'est qu'ainsi qu'on peut expliquer la différence très marquée de qualité entre deux ivoires sortant de ports si rapprochés.

Quant au territoire du bassin du Congo, au dire de Stanley, l'ivoire y est si abondant, surtout dans la région de l'Équateur, qu'il n'y a presque point de valeur ; il y a sans doute de l'exagération dans cette assertion, car c'est l'objet d'échange le plus précieux, contre lequel les indigènes de l'intérieur mettent en gage leur bien le plus cher, leurs femmes. A l'est comme à l'ouest, on s'en sert pour payer le tribut, et les natifs eux-mêmes le paient très cher. Stanley a trouvé un temple de cornes de guerre, de massues, de fléaux à battre le grain, de bracelets, en ivoire, comme on en rencontre encore dans l'Inde. Mais l'Afrique centrale et ses habitants ne peuvent être comparés à l'Inde au point de vue de la civilisation.

M. Westendarp croit que ce serait une illusion dangereuse de s'imaginer qu'on trouvera, au cœur de l'Afrique, l'ivoire en quantité si considérable que la valeur en deviendrait presque nulle ; l'Européen devra le payer partout à proportion de la difficulté des transports à la côte, à moins qu'il n'imite les Arabes, ses prédécesseurs de plusieurs siècles, qui dépouillaient simplement les indigènes de leur ivoire. Il engage donc les commerçants à ne pas entreprendre d'expéditions commerciales dans l'Afrique centrale en vue d'y trouver de l'ivoire en abondance et à bon marché. L'éléphant sauvage disparaît bien vite là où commence la civilisation.

Si l'on compare les quantités d'ivoire reçues du bassin du Congo pendant les cinq années qui précédèrent l'ouverture de ce fleuve par Stanley, et pendant les cinq années qui la suivirent, on voit que de 1875 à 1879, il en est sorti 441,000 kilog., et de 1879 à 1884, 421,000 kilog.

Les ports du Gabon et ceux du nord, jusqu'au golfe de Cameroon, en livraient 64,000 kilog. pour 1,437,500 fr. C'est du Gabon que vient la belle qualité transparente connue sous le nom d'ivoire vert ; tandis que de Cameroon on n'en exporte qu'une qualité, belle encore sans doute, mais plus grossière, selon qu'elle y est apportée du sud ou du nord. La nuance de ces défenses est brun foncé. On trouve au Cameroon l'éléphant à une altitude de 3000^m [1].

[1] Johnston l'a rencontré à 4200^m au Kilimandjaro.

Depuis un certain nombre d'années la région du Niger est, pour les trafiquants d'ivoire, le pays le plus important de la côte occidentale. Le Niger inférieur et le Bénoué n'ayant pas de cataractes, les navires peuvent les remonter toute l'année et atteindre sans difficulté les marchés d'ivoire de l'intérieur. Avant 1876 ce bassin fournissait à l'exportation 89,000 kilog. de ce produit ; dès lors ce chiffre s'est élevé de beaucoup. La « United-African-Company » a des vapeurs qui font des courses régulières sur les deux fleuves, ce qui contribue beaucoup à cette augmentation.

Tous les ports de la Côte des Esclaves, de la Côte d'Or, de la Côte des Dents, et de la Côte du Poivre, jusqu'à la Sénégambie, étaient encore, dans la première moitié de ce siècle, d'une grande importance pour le commerce de l'ivoiré, mais aujourd'hui celui-ci a presque cessé. Il n'en sort plus guère que 14,000 kilog. d'ivoire. La Sénégambie en fournit 5000 kilog.

Quant à la qualité, c'est l'ivoire exporté de la limite septentrionale de l'habitat des éléphants, qui est le plus grossier et a le moins de valeur ; il en est de même de celui de la limite méridionale, Mossamédès ; preuve nouvelle que la température exerce son influence sur la qualité ; plus on s'éloigne de l'Équateur, plus un district est élevé et sec, moins l'ivoire est fin ; la finesse et la transparence augmentent avec la chaleur et l'humidité.

Le Maroc reçoit chaque année, de Timbouctou, environ 8000 kilog. d'ivoire ; mais il est travaillé dans le pays, sous forme de crosses de fusils, et d'objets de parure, qui se vendent à Fez et dans les autres villes de l'empire.

En résumé, de 1879 à 1883, l'exportation totale de l'ivoire africain a été en moyenne de 840,000 kilog. — 564,000 kilog. de la côte orientale, et 284,000 kilog. de la côte occidentale — pour une somme de dix-neuf à vingt-deux millions de francs. Cela suppose une destruction de 65,000 éléphants par année, sans compter ceux qui sont tués pour fournir aux Africains eux-mêmes les objets de parure que l'on rencontre chez eux.

CORRESPONDANCE

Leshoma, 24 février 1885.
Rive droite du Zambèze.

Cher Monsieur,

A cette heure sans doute vous avez reçu mes dernières nouvelles et le récit de nos premières ouvertures avec les Ba-Rotsé. Malheureusement, la guerre civile

avait renversé tous nos plans d'établissement pour l'année dernière, et posé tout à nouveau la question de notre réception par la tribu. Je vous ai raconté notre première tentative pour nous rendre à la vallée, notre insuccès et nos plans d'attente.

Aujourd'hui, j'ai la joie de vous annoncer qu'un grand pas a été fait. Le fameux voyage à la vallée est accompli. Une seconde tentative faite en novembre avait échoué à cause d'informations erronées. Mais, au commencement de décembre, deux envoyés successifs du roi ne laissaient plus de doutes sur l'opportunité d'un nouvel essai pour se rendre à la vallée. Le 12 de ce mois, M. Coillard, M. Middleton et l'évangéliste Arone se mettaient en route. Leur voyage, dans la mauvaise saison, a été exceptionnellement favorisé par une température relativement sèche et le bon vouloir des envoyés du roi et d'un des chefs de Sesheké. M. Middleton est le seul qui ait fait ce voyage en invalide, et échangé son rôle de garde-malade avec celui qu'il se proposait de soigner.

La réception à la vallée a été franche et cordiale. Les chefs, dans leurs discours publics, ont déclaré vouloir notre enseignement et non nos effets. Je dois ajouter que pour la question des cadeaux, ils se sont montrés bien plus raisonnables que les chefs de Sesheké. L'impression de M. Coillard est que la porte nous est largement ouverte; cette impression est chez lui le résultat de ses observations sur les procédés des Ba-Rotsé et de leurs entretiens particuliers, bien plus que des discours officiels.

Le peuple a soif de la paix, et les chefs considèrent que l'influence des missionnaires peut seule la leur procurer. Ces derniers se sont montrés très contrariés du départ de M. Coillard; ils eussent voulu qu'il s'établît de suite chez eux.

Malgré toutes ces protestations de bonne amitié, M. Coillard a demandé compte aux Ba-Rotsé de leurs procédés peu loyaux envers les Jésuites. A quoi les chefs ont répondu que le roi Lobossi désirait leur admission, contre tous ses officiers; mais plus tard, le roi se voyant seul pour exécuter son projet et ne se sentant pas de force à résister à son peuple, plutôt que de revenir sur sa parole, a eu pour tactique de décourager les prêtres par des actes d'autorité arbitraire et par le pillage de leurs biens. Après cette explication les chefs ajoutèrent : quant à vous, rien de semblable ne peut vous arriver, vu que nous sommes unanimes pour vous recevoir, et c'est nous qui sommes les maîtres du pays.

Je ne vous ai pas encore parlé du nouvel élu, qui est bien Akoufouna, selon ma première version. C'est un jeune homme ou plutôt un adolescent dégingandé, et qui, par toutes ses manières, n'a guère fait preuve d'un sentiment bien vif de sa dignité. Son plaisir favori est de sortir avec sa bande de joueurs d'instruments, et accompagné d'une suite formée d'adolescents comme lui et même d'enfants. Le pauvre jeune chef joue le rôle de mannequin, et dans la réception de M. Coillard, il a bien récité sa leçon. Le vrai chef est Mataga, le Gambella de ce jour, un vrai politicien, qui ne se compromet pas par ses paroles et a été l'instigateur de la dernière révolution. Quant à la reine, sœur du roi, femme digne et intelligente, elle gagne l'affection de tous ceux qui la voient.

Est-ce à dire que l'état du pays soit arrivé à la stabilité? C'est peu probable, à moins que les chefs ne veuillent un roi qu'ils puissent mener à leur guise; mais une certaine rumeur publique semble prouver que les Ba-Rotsé ne sont pas enchantés de leur choix, et qu'ils ont les yeux sur quelque autre membre de la famille royale. Peut-être fermerai-je ma lettre en vous annonçant une nouvelle révolution.

Je reviens au voyage de M. Coillard; il s'agissait de trouver le site d'une station dans un endroit relativement salubre.

Le premier endroit désigné par les Ba-Rotsé était celui sur lequel les Jésuites avaient jeté les yeux. Il se trouva que cet emplacement, bien que répondant en partie par sa position et son élévation aux désirs de M. Coillard, se trouvait entouré de jardins indigènes et à une assez grande distance de l'eau.

De nouvelles recherches furent faites, et le résultat en a été le choix d'une colline appelée Sefoula, du nom d'une petite rivière qui coule à ses pieds. De nombreux villages sont à proximité; cet endroit se trouve situé entre les villages du roi et de la reine, à une journée de celui d'Akoufouna, et à une demi-journée de celui de sa sœur; quoique peu élevé, il paraît cependant répondre aux conditions désirables de salubrité, et nous sommes portés à croire que la vallée est moins malsaine que Leshoma ou Sesheké.

La porte nous étant ouverte, et notre premier établissement fixé, la mission de M. Coillard se trouvait achevée, et le 10 février il était de retour à Leshoma, jouissant ainsi qu'Arone d'une bonne santé; M. Middleton entrait en convalescence.

Il est à peine besoin de vous dire la reconnaissance qui remplit nos cœurs pour un voyage aussi heureux, pour la protection accordée à M. Coillard et à ses compagnons. Le Zambèze n'est plus pour nous une barrière; bientôt nos tentes seront plantées sur l'autre rive, et l'Évangile proclamé à ces pauvres noirs dégradés. Nous admirons la puissance et la bonté de Dieu à notre égard.

L'absence de M. Coillard de Leshoma avait duré deux mois. Pendant ce temps, nous qui étions restés au camp, avons été éprouvés sérieusement par la maladie. La fièvre a régné parmi nous sans interruption, passant de l'un à l'autre, et ne laissant parfois, de toute notre expédition, qu'un ou deux membres valides. Plusieurs fois nous avons été alarmés au sujet de tel de nos malades, mais, grâce à Dieu, aucun de nous n'a succombé. Nous avons néanmoins été vivement affligés, à la fin de décembre, par la perte d'une charmante enfant d'Arone, notre rayon de soleil; elle a sans doute mangé des baies vénéneuses, à notre insu, et nous a été enlevée au moment où nous croyions à sa convalescence. Hier, les pauvres parents affligés ont eu la joie de la naissance d'une petite fille, pour remplacer celle dont le départ nous avait tant affectés.

Mon expérience de la fièvre me fait penser qu'elle est tout aussi curable que n'importe quelle maladie, je dirai même que quand je la compare à nos fièvres typhoïdes d'Europe, elle me paraît généralement moins dangereuse, et surtout de bien plus courte durée. Dans la fièvre, le moral joue un grand rôle; nous avons remarqué que ceux qui se laissaient dominer par des appréhensions et ne cherchaient pas à réagir par la volonté, ont été le plus longtemps et le plus sérieusement malades.

La fièvre a ses victimes, mais combien meurent d'autres maladies sous les tropiques ! Dans le courant de ce mois, les Jésuites nous annonçaient la mort d'un frère, leur cuisinier et leur docteur, qui est mort d'une hémorragie intérieure. Nous avons pris part à leur perte d'une manière sincère, car, quelles que soient leurs opinions religieuses, ce sont des hommes dévoués et de vrais gentlemen dans tous leurs rapports avec nous.

15 mars 1885.

Je désire fermer ma lettre aujourd'hui car nous pensons envoyer notre poste à Mangwato (Shoshong), au commencement de la semaine prochaine. Je n'ai pas d'autres nouvelles à vous communiquer.

Nous n'avons aucune lettre depuis la fin de novembre, nos wagons n'étant pas de retour. Que leur est-il arrivé ? Le mieux est d'espérer que les pluies les auront retenus à Mangwato. Un accident dans le désert serait bien plus sérieux pour nous.

La vie africaine nous expose à toutes sortes de vicissitudes matérielles dont cette dernière est un échantillon. Nous pensons nous mettre en route pour la vallée au commencement de mai; plus tard, j'espère pouvoir vous parler du pays même des Ba-Rotsé.

Je suis heureux de savoir que vous et d'autres amis de Genève vous nous suivez avec un intérêt chrétien, cela nous rend forts. Que nos cœurs et nos mains s'unissent toujours plus fermement.

Leshoma, 16 avril 1885.

Seulement quelques mots aujourd'hui. En mars, je vous ai donné de nos nouvelles; elles vous parviendront en même temps que ces lignes, pour la raison que le messager dont je vous parlais nous a manqué.

Notre poste nous est parvenue le 21 mars ; c'était la première depuis novembre dernier. Je veux tout d'abord vous remercier bien chaleureusement pour l'*Afrique explorée*, dont toutes les nouvelles m'intéressent vivement.

Nos wagons sont arrivés ici quelques jours plus tard, en bonnes conditions. La raison de leur retard a été la mortalité qui a régné parmi nos bœufs, soit dans le voyage d'aller, soit pendant leur séjour à Mangwato. Nos wagons seraient encore dans ce dernier endroit, sans la bonté de MM. Whiteley et Musson, de Mangwato, qui nous ont généreusement prêté un bon nombre de bœufs. Cette bienveillance est surtout remarquable pour le dernier de ces Messieurs, qui dernièrement, dans le Transvaal, s'est vu dépouillé par les Boers, de son wagon, de ses bœufs et de toutes ses marchandises, à cause de son origine anglaise. Nous allons renvoyer ces bœufs à leurs propriétaires, et c'est par cette occasion que notre poste partira. Cette nouvelle perte nous a été très sensible et nous met dans l'embarras pour notre prochain voyage à la vallée.

Nous aimerions à démonter un ou deux wagons, pour traverser la rivière en bateaux et recharger nos bagages sur l'autre rive. Peut-être pourrons-nous encore le faire pour un seul wagon. Cette manière de faire, qui paraît assez compliquée,

est la plus simple pour nous, vu le peu de largeur des bateaux des Ba-Rotsé, les avaries que l'eau nous ferait subir, et la difficulté de gouverner une troupe de sauvages, sans parler de tout le calicot à dépenser pour les payer. Nous userons des deux moyens de transport; ce ne sera pas la partie la plus facile de notre voyage, et nous voudrions l'avoir déjà effectuée.

Le fleuve coule encore par-dessus ses bords, et nous ne pourrons nous mettre en mouvement qu'à la fin de mai.

A la fin du mois dernier, est survenue une nouvelle révolution chez les Ba-Rotsé. Tout un parti s'est ligué contre le nouveau roi. Une première fois il a échoué, à cause de la défection de certains chefs, qui ne s'étaient joints au mouvement qu'en croyant que Lobossi était de retour au pays; désillusionnés ils se sont retirés. Une seconde tentative a été faite, mais elle n'a pas eu plus de succès que la première. Les partisans du roi, prévenus, ont fait battre le tambour de guerre pendant toute une nuit. Les insurgés, en entendant le signal d'alarme de leurs adversaires, ne se sont pas émus, voulant, disaient-ils, chasser en plein jour ce *makalaka* — titre méprisant donné aux derniers esclaves. La rencontre eut lieu un peu avant le milieu du jour; les insurgés ont été refoulés contre la colline, puis ont dû tourner le dos, et ont été précipités dans la vallée couverte d'eau, où beaucoup ont péri. A cette heure tout est rentré dans le calme, et les eaux du fleuve ont étendu leur voile mystérieux sur les pauvres victimes de la guerre civile. Mataga (Gambella) est au faîte de la puissance, et ces derniers événements auront sans doute affermi un peu le trône de l'infortuné jeune chef. Les gens de Sesheké sont demeurés tranquilles comme dans la première révolution. Ces désordres n'ont eu pour acteurs que les chefs de la vallée.

Dans le courant de mars, la fièvre nous avait laissé un peu de répit, mais avril nous l'a ramenée plus sévère que jamais. Tous, nous avons de nouveau été malades et assez sérieusement. La température a déjà beaucoup changé, les nuits sont froides, les matins frais, et les feuilles qui tombent nous annoncent l'hiver.

En général le temps est splendide, mais un vent persistant nous amène les miasmes de la rivière et nous éprouve beaucoup.

Nous venons sans doute de ressentir les dernières atteintes de la mauvaise saison, et quoique nous ayons bien payé notre acclimatation, nous avons cependant lieu d'être reconnaissants de la manière dont nous avons été gardés jusqu'ici. En trois mois, la première expédition avait perdu deux de ses membres, dans la meilleure saison, tandis que nous sommes encore au complet.

Nos plans futurs pour la division du travail ne sont pas encore définis. Les Coillard s'établiront à Sefoula, où seront immédiatement commencés les travaux d'une construction à l'européenne. Quant à moi, je serai encore quelque temps avec eux, puis je me construirai une hutte confortable de deux ou trois chambres, et m'établirai aussi dans la vallée, à quelque distance de Sefoula, sans doute dans un village.

Nos deux évangélistes, Lévi et Arone, resteront probablement à Sesheké. Ce que je vous donne, ce sont seulement des plans qui peuvent parfaitement être modifiés.

Pour ce qui me concerne, mon œuvre sera provisoire ; j'aurai plus tard à me fixer à l'endroit qui deviendra notre seconde station. Avant de penser à fonder cette dernière, nous voulons voir de quelle manière les Ba-Rotsé nous recevront, et connaître aussi mieux le pays et les vrais besoins de notre œuvre.

Nous n'avons aucune nouvelle de M. Arnot, mais un journal anglais nous a appris, à notre douloureuse surprise, l'expulsion de tous les missionnaires américains du Bihé. Bien que plus éloigné que moi, vous êtes trop au courant des affaires du Transvaal, pour qu'il vaille la peine que je vous en parle.

Notre petite œuvre continue ici auprès des quelques gens qui nous entourent. L'école n'est pas brillante, mais il nous arrive parfois d'avoir de bons auditoires le dimanche.

Telles sont, cher Monsieur, quelques-unes de nos nouvelles de ce jour. Je ne vous parle pas des Ba-Rotsé, ni du pays, ne voulant pas anticiper sur les événements, et préférant être sur place avant d'entamer ce sujet dont je ne pourrais vous parler que par le séjour que j'ai fait à Sesheké.

Je ne prévois pas quand nous aurons une nouvelle occasion de faire partir des lettres.

D. Jeanmairet.

BIBLIOGRAPHIE [1]

Kolonial politik und Christenthum, von *C.-G. Büttner*. Heidelberg (Carl Winter), 1885, in-8°, 47 p., fr. 1. — Le mémoire de M. Büttner, ancien missionnaire dans le Damaraland, complète celui qu'il a déjà fait paraître, sous le titre : *Das Hinterland von Walfischbay und Angra-Pequena*, dont nous avons rendu compte (Vme année, p. 274-275). Il y montre que les entreprises coloniales de l'empire allemand dans l'Afrique australe occidentale se rattachant au travail des missionnaires allemands, elles rendent par là-même un bon témoignage aux résultats de ce travail. Mais les projets de colonies allemandes ne seront un bien pour l'empire, que si son gouvernement, ses fonctionnaires et les colons respectent, à l'égard des indigènes les moins civilisés, les principes de justice et de fidélité dont ils s'inspirent envers les nations policées. Enfin le mouvement colonial qui se produit dans l'empire doit contribuer au développement de l'intérêt pour les œuvres missionnaires. Abstraction faite des principes chrétien ou humanitaire, les économistes doivent reconnaître que les dépenses faites pour les missions ne sont pas

[1] On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée.*

improductives, puisque des milliers d'indigènes qui ne portaient aucun vêtement et ne connaissaient aucun besoin relevé, portent maintenant des habits d'Europe et se servent d'ustensiles et d'instruments fournis par l'industrie et le commerce européens.

Itinéraire de l'Algérie, de la Tunisie et de Tanger, par *Louis Piesse*. Collection des Guides Joanne. Paris (Hachette), 1885, in-16, 600 p., 9 cartes et 10 plans, fr. 15. — La situation nouvelle provenant, pour l'Algérie, de l'ouverture et du prolongement de plusieurs lignes ferrées, et pour la Tunisie, de la reconnaissance du protectorat de la France, a amené l'auteur de ce Guide à le remanier et à en modifier beaucoup la présente édition. Le chemin de fer d'Alger à Constantine est ouvert à la circulation, d'Alger à Ménerville, et d'El-Achir à Constantine. La section comprise entre Ménerville et El-Achir nécessite des travaux si considérables qu'elle ne sera pas ouverte avant deux ans. L'ouverture de la ligne de Souk-Ahrras à Ghardimaou permet aujourd'hui aux touristes de faire le trajet de Philippeville, de Constantine ou de Bône à Tunis par la vallée de la Medjerda. Les voies de pénétration dans le Sahara algérien sont aussi plus nombreuses qu'il y a quelques années : dans la province d'Oran, on a prolongé le chemin de fer d'Arzeu à Saïda jusqu'à Méchéria, et celui du Tlélat à Sidi-bel-Abbès, jusqu'à Ras-el-Ma, à l'entrée des hauts plateaux ; enfin la durée de l'excursion de Biskra sera abrégée par la ligne d'El-Guerra à Batna. Les conditions des voyages en Algérie se sont donc modifiées ; il fallait décrire les nouvelles voies de communications et les localités qui les jalonnent.

Mais c'est en Tunisie surtout que la situation s'est améliorée ; on peut maintenant visiter ce magnifique pays, en toute sécurité, en chemin de fer dans la partie septentrionale ; au moyen des bateaux à vapeur qui desservent les différents ports : Bizerte, la Goulette, Sfax, Gabès ; à l'intérieur, en employant des voitures légères, des chevaux, des mulets, et en suivant les routes des caravanes. Ce sont celles que l'armée française a parcourues en 1881 et en 1882 et qu'elle a fait connaître. Sans doute ces itinéraires sont peu nombreux, et la partie du Guide relative à la Tunisie est loin d'être complète, mais c'est la meilleure description qui en existe jusqu'à présent.

On sait avec quel soin sont dressés les itinéraires de la collection Joanne ; ils renferment tout ce que le voyageur peut espérer y trouver et le guident pas à pas de la manière la plus sûre. Pour qu'il soit toujours tenu au courant quant aux hôtels, aux voitures, etc, les rensei-

gnements qui concernent cette partie essentielle d'un ouvrage de ce genre, se trouvent réunis à la fin du volume, et comme ils varient quelquefois pendant une saison, ils seront réimprimés dès que la correction en sera devenue nécessaire. Neuf cartes et dix plans, dont sept de villes tunisiennes, enrichissent encore ce volume, à la rédaction duquel ont collaboré plusieurs personnes bien placées pour donner à l'auteur des renseignements dignes de foi.

NOUVELLE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE. La Terre et les Hommes, par *Élisée Reclus*, t. X. L'Afrique septentrionale. Première partie : Bassin du Nil. Paris (Hachette et C°), 1884, gr. in-8°, 639 p., avec cartes et vues, fr. 20. — Il est presque superflu d'appeler l'attention du public lettré sur l'apparition d'un nouveau volume du célèbre géographe français. Tout lecteur désireux de s'instruire, en même temps que de se délasser, connaît cette collection magnifique, œuvre de toute une vie ; tiré à 25,000 exemplaires, cet ouvrage pénètre dans la plupart des bibliothèques, de villes, de collèges, de sociétés scientifiques ou littéraires, d'hommes du monde, de voyageurs et de savants.

Chacun y trouve ce qu'il cherche, aussi bien pour la forme que pour le fond. La forme est soignée, pleine et brillante, le fond est étudié jusque dans les moindres détails. C'est la tournure française, si belle, si fine, adaptée à la méthode allemande, scientifique et rigoureuse. Voulez-vous une peinture de paysage, une étude générale de l'histoire naturelle ou de la vie d'une contrée, des renseignements sur l'état politique actuel d'un pays, une description de ses villes, le nom des voyageurs qui l'ont fait connaître, ou de simples indications de statistique, cherchez dans Reclus, vous y trouverez tout cela. C'est une véritable encyclopédie géographique, un monument élevé à l'histoire de la Terre.

Le Bassin du Nil qui vient de paraître, forme la première partie du tome X (Afrique septentrionale), trop étendue pour ne former qu'un seul volume. On y retrouve la brillante manière du grand écrivain et toutes ses qualités de style et de composition. Il abordait un sujet brûlant, surtout pour un Français ; mais il s'en est tiré avec beaucoup de tact, en laissant de côté la question politique qu'il n'a fait qu'effleurer, pour ne s'occuper que de la géographie proprement dite, de la conquête inique faite par l'Égypte, au profit des chasseurs d'esclaves du bassin du Haut-Nil, enfin de la situation présente des noirs et des moyens de faire triompher la vraie civilisation.

L'étude physique du pays est admirablement conduite, à l'aide des

récits de tous les explorateurs anciens ou modernes, et d'observations personnelles recueillies dans un récent voyage en Égypte. L'ouvrage donne des renseignements sur toutes les questions concernant ce pays, aussi bien sur les magnifiques ruines qu'il renferme et en particulier sur celles qui ont été récemment découvertes, que sur la situation présente de la contrée, sur son mouvement commercial et industriel. Chaque chose est à sa place, et la lecture de ce livre dispense de celle des récits qui s'y trouvent résumés quant à leurs résultats importants. En outre, 111 cartes, dont trois sont en couleur et gravées sur pierre, et 56 gravures, permettent aux lecteurs de se représenter fidèlement les pays décrits. Un excellent index alphabétique, renfermant tous les noms propres dont il est fait mention dans le texte, se trouve à la fin du volume.

LIBÉRIA. Histoire de la fondation d'un État nègre libre, par le colonel *Wauwermans*. — Bruxelles (Institut national de géographie), 1885, in-12, 274 p. et 2 cartes, fr. 3. — Au moment où l'attention est fixée sur le nouvel État libre du Congo, il est sans contredit intéressant d'étudier un autre État, libre aussi, jaloux de son indépendance, qui, sans avoir devant lui le brillant avenir réservé au bassin du Congo, n'est pas cependant sans importance, vu sa proximité du Soudan et ses ressources minérales et végétales. C'est pour montrer à ses compatriotes que toutes les entreprises, comme celles de l'Association internationale du Congo, ont des commencements difficiles, que M. Wauwermans a écrit ce livre, qui a été l'objet de beaucoup d'éloges de la part d'autorités compétentes, en particulier du président et des membres du gouvernement de Libéria. Fondée par un comité américain pour recevoir les esclaves libérés en Amérique, ou délivrés par les croiseurs qui arrêtaient les vaisseaux négriers, la république de Libéria traversa, de 1820 à 1828, une période agitée. Jusqu'en 1847, elle resta sous la haute tutelle du Comité, mais à cette date, elle fut déclarée complètement indépendante et, depuis lors, s'administra elle-même. Aujourd'hui elle compte 18,000 nègres civilisés et 1,050,000 nègres indigènes. Monrovia, sa capitale, est une petite ville de 3000 habitants. Sans doute, l'horizon est encore bien sombre par suite des prétentions de l'Angleterre sur plusieurs points du territoire de Libéria, et de l'échéance de 1886, à laquelle l'État doit rembourser une forte dette. Mais il ne faut pas désespérer. La république vient d'ouvrir aux capitalistes étrangers son territoire autrefois fermé aux blancs ; elle a passé jadis par des périodes plus critiques encore, et la génération nouvelle, forte, intelligente, a une inébranlable confiance dans l'avenir.

ÉCHANGES

Sociétés de géographie.

Amsterdam.	Constantine.	Halle.	Lille.	Marseille.	Paris.
Anvers.	Douai.	Hambourg.	Lisbonne.	Montpellier.	Rochefort.
Berlin.	Edimbourg.	Iéna.	Lyon.	Nancy.	Rome.
Brême.	Francfort s/M.	Le Caire.	Madrid.	New-York.	Rouen.
Bruxelles.	Greifswald.	Leipzig.	Manchester.	Oran.	Vienne.

Sociétés de géographie commerciale.

Berlin. Bordeaux. Paris. Porto. Saint-Gall. Le Havre.

Missions.

Journal des missions évangéliques (Paris).
Bulletin missionnaire (Lausanne).
Missions évangéliques au XIXme siècle (Neuchâtel).
Journal de l'Unité des Frères [moraves] (Peseux).
Missions catholiques (Lyon).
Missions d'Afrique (Alger).
Annales de la propagation de la foi (Lyon).
Missions-Blatt (Barmen).
Berliner Missions-Berichte (Berlin).
Heidenbote (Bâle).
Evangelisches Missions-Magazin (Bâle).
Calwer Missions-Blatt (Calw).
Allgemeine Missions-Zeitschrift (Gütersloh).
Glaubensbote (Bâle).
Africa (Londres).
La Nigrizia (Vérone).
Church missionary Intelligencer and Record (Londres).
Missionary Herald (Boston).
American Missionary (New-York).
Foreign Missionary (New-York).
Regions beyond (Londres).
Chronicle of the London Missionary Society (Londres).
Monthly Record of the Free Church of Scotland (Edimbourg).
Missions Field (Londres).
Church of Scotland home and foreign Missionary Record (Edimbourg).
Missionary Record of the united presbyterian Church (Edimbourg).
Central-Africa (Londres).
Woman's foreign missionary Society (Philadelphie).

Divers.

Gazette géographique et Exploration (Paris).
Moniteur des Colonies (Paris).
Bulletin des Mines (Paris).
Bulletin de l'Association scientifique algérienne (Alger).
Bulletin du Comice agricole (Médéa).
Bulletin de l'Académie d'Hippone (Bone).
Bulletin de renseig. coloniaux (Paris).
Revue géographique internationale (Paris).
Le Mouvement géographique (Bruxelles).
Handels-Zeitung (Saint-Gall).
Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik (Vienne).
Mittheilungen der afrikanischen Gesellschaft in Deutschland (Berlin).
Oesterreichische Monatsschrift für den Orient (Vienne).
Zeitschrift für wissenschaftliche Geographie (Vienne).
Deutsche Kolonialzeitung (Francfort s/M).
Chamber of Commerce Journal (Londres).
African Times (Londres).
Antislavery Reporter (Londres).
Aborigine's Friend (Londres).
African Repository (Washington).
Esploratore (Milan).
Cosmos (Turin).
Bollettino della Societa africana d'Italia (Naples).
Boll. della sezione Fiorentina (Florence).
Marina e Commercio, e Giornale delle colonie (Rome).
Africa oriental (Mozambique).
O Africano (Quilimane).
Jornal das colonias (Lisbonne).
As colonias portuguezas (Lisbonne).
Revista de Estudos Livres (Lisbonne).
Réveil du Maroc (Tanger).

AUTRES PUBLICATIONS CONSULTÉES

Tour du monde (Paris).
Revue de géographie (Paris).
Revue maritime et coloniale (Paris).
Indépendant (Constantine).
Moniteur de l'Algérie (Alger).
Dr A. Petermann's Mittheilungen (Gotha)
Proceedings of the royal geographical Society and monthly Record of geography (Londres).
Natal Mercury (Durban).
Cape Argus (Cape-Town).
West African Reporter (Sierra Léone)

Etc., etc.

SOMMAIRE

OUVRAGES REÇUS :

Afrika. Der Dunkle Erdtheil im Licht unserer Zeit, von A. v. Schweiger-Lerchenfeld, mit 300 Illustrationen. Lief. 13-18. — Wien, Pesth, Leipzig (Hartleben), 1885, in-8°.

Croquis hydrographique de l'Afrique centrale, mis au courant des dernières explorations, par A.-J. Wauters. 1/10000000. — Bruxelles (Institut national de géographie), 1885.

Der Kongo und sein Gebiet. Eine geographische Studie, von Dr A. Oppel. — Bremen, 1885, in-8°, 32 p.

La langue commerciale universelle. Exposé de la question. Grammaire, par Aug. Kerckhoffs. — Paris (Le Soudier), in-8°, 31 p.

Assab e i Danachili. Viaggio e studii di G.-B. Licata. — Milano (Fratelli Treves), 1885, in-18, fr. 3, 50.

Genève. — Imprimerie Charles Schuchardt.

GENÈVE
H. GEORG, LIBRAIRE-ÉDITEUR
MÊME MAISON A BALE ET A LYON

L'AFRIQUE
EXPLORÉE ET CIVILISÉE

JOURNAL MENSUEL

DIRIGÉ PAR

M. Gustave MOYNIER

Membre de la Société de géographie de Genève, de l'Institut de Droit international; membre correspondant de l'Académie d'Hippone, et des Sociétés de géographie de Marseille, de Nancy, de Loanda et de Porto.

RÉDIGÉ PAR

M. Charles FAURE

Secrétaire-Bibliothécaire de la Société de géographie de Genève, membre correspondant des Sociétés de géographie de Lisbonne, de Loanda, de Porto, de Saint-Gall et de Berne.

L'Afrique paraît le premier lundi de chaque mois, par livraisons in-8° d'au moins 20 pages chacune; le texte est accompagné de cartes, chaque fois que cela paraît nécessaire.

Le prix de l'abonnement annuel, **payable d'avance,** est de **10 francs,** port compris, pour tous les pays de l'Union postale (première zone); pour les autres, 11 fr. 50.

Tout ouvrage nouveau relatif à l'Afrique, dont il est envoyé deux exemplaires à la Direction, **a droit à un compte rendu.**

Adresser tout ce qui concerne la **rédaction** à **M. Gustave Moynier, 8, rue de l'Athénée, à Genève (Suisse).**

S'adresser pour les abonnements à l'éditeur, M. H. Georg, à Genève ou à Bâle.

On s'abonne aussi :

Dans tous les bureaux de poste de la Suisse.

Chez MM. Ch. DELAGRAVE, libraire, 15, rue Soufflot, à Paris.
MUQUARDT, libraire de la Cour, 45, rue de la Régence, à Bruxelles.
DUMOLARD frères, libraires, Corso Vittorio Emmanuele, 21, à Milan
F.-A. BROCKHAUS, libraire, Querstr., 29, à Leipzig.
L. FRIEDERICHSEN et Cie, libraires, Admiralitätsstr. 3/4, à Hambourg
Wilhelm FRICK, libraire de la Cour, Graben 27, Vienne (Autriche)
TRUBNER et Cie, libraires, Ludgate Hill, 57/59, à Londres E. C.

Et chez les principaux libraires de tous les pays.

AVIS. — *Nous mettons à la disposition de nos nouveaux abonnés, au prix de 12 fr. chacun, un certain nombre d'exemplaires complets de la IIme, de la IVme et de la Vme année. La Ire et la IIIme sont épuisées.*

BULLETIN MENSUEL (*7 septembre 1885.*[1])

L'exploitation entreprise par la Société agricole et industrielle de Batna, dans la région de l'**Oued-Rir,** prend chaque année un développement plus étendu. D'après le rapport de l'exercice de 1884, sur les 1500 hectares environ qu'elle possède, elle a fait planter 32,000 palmiers, dont la plupart, ne datant que de 1882 et 1883, forment déjà des arbustes verts et touffus; à Sidi-Yahia, plusieurs de ceux qui ont été plantés, il y a trois ans seulement, ont déjà donné des dattes cette année-ci. La Société a commencé à exploiter l'alfa sur une concession qui lui a été accordée entre Batna et El-Kantara.

Un résident anglais au **Caire** a fourni à l'Antislavery Society des documents[2] desquels il ressort que, malgré l'occupation anglaise et la convention conclue entre l'Angleterre et l'Égypte, aux termes de laquelle la vente d'esclaves de famille à famille serait, à partir du 4 août 1884, déclarée illégale et punie d'un emprisonnement de 5 mois au minimum, à 5 ans au maximum, avec travail forcé, le **trafic d'esclaves** se poursuit au Caire. Le département pour la suppression de la traite est beaucoup moins bien servi aujourd'hui qu'il ne l'était il y a trois ans. Jusqu'en 1882, il avait à son service 500 fonctionnaires, avec un budget de 20,000 livres, et à cette date, 10,000 esclaves avaient été libérés. Actuellement il est dirigé par un officier étranger qui a sous ses ordres deux sous-inspecteurs natifs, empêchés de remplir leurs fonctions par ceux-là mêmes qui devraient les y aider. Lorsque ces sous-inspecteurs réussissent à arrêter en flagrant délit un vendeur d'esclaves, celui-ci est traduit devant une cour martiale composée d'officiers égyptiens, tous possesseurs d'esclaves, et présidée par Nessim bey, un des familiers du khédive. Le prévenu a toujours une douzaine de témoins qui ne craignent pas de se parjurer pour attester son innocence. Il en résulte, au dire du correspondant de l'Antislavery Society, qu'il y a actuellement au Caire, au moins trente marchands d'esclaves qui poursuivent en paix leur honteux trafic. Au mois d'avril de l'année dernière, arrivèrent de Khartoum plusieurs personnes ayant des esclaves en leur possession.

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

[2] *Scandals at Cairo, in connection with slavery.* Cairo, 1885, in-8°, 18 p.

Les sous-inspecteurs se contentèrent de faire signer à chacun des propriétaires l'engagement de ne pas vendre leurs esclaves, et déposèrent les pièces au bureau du gouverneur du Caire. Ayant appris plus tard que, malgré cet engagement, les propriétaires avaient vendu leurs esclaves, les sous-inspecteurs réclamèrent au bureau du gouverneur les pièces nécessaires pour exercer des poursuites contre eux, mais le gouverneur refusa absolument de les leur rendre, en sorte qu'ils ne purent rien faire contre les délinquants.

Quant à la **recrudescence de la traite au Soudan,** on peut s'en faire une idée, d'après la lettre suivante d'un Arabe, publiée dans le Journal de Gordon, et citée par Stanley dans son discours à l'assemblée de l'Antislavery Society, le 22 juillet : « J'ai l'honneur de vous annoncer, » écrit Karam Illah, fakir du Bahr-el-Ghazal, à l'émir de l'armée du Mahdi, « que nous avons capturé, comme esclaves, un grand nombre de femmes, et que 1360 esclaves ont déjà été envoyés à Chakka. Tous les fakirs ont été répartis dans les différentes zeribas pour y rassembler le butin. Tout ce qui sera pris sera, au fur et à mesure, expédié à Chakka. Comme les esclaves saisis sont extrêmement nombreux dans ce pays, nous sommes très pressés de les faire partir. Maintenant nous attendons des ordres, soit pour rester ici, soit pour nous rendre auprès de vous, soit pour attendre la cessation des pluies, par pitié pour les esclaves qui ont de petits enfants. »

Le *Times* a publié une lettre de l'évêque de Carlisle relativement à l'**association** créée, il y a deux ans, par un certain nombre d'ecclésiastiques anglais, **pour la propagation du christianisme en Égypte.** Comprenant la responsabilité qu'impose à l'Angleterre le fait de la position qu'elle a prise dans les affaires de ce pays, ils ont cherché si l'Église copte ne pourrait pas leur fournir le moyen d'atteindre le but qu'ils se proposent. Mais la faiblesse à laquelle son isolement et l'oppression musulmane ont réduit cette église, leur a fait comprendre qu'on ne peut attendre d'elle de grands efforts en faveur de l'éducation, et que le secours doit venir du dehors. L'association a décidé de fonder au Caire une école supérieure pour jeunes gens, auxquels sera donnée une bonne éducation ordinaire, en même temps qu'une éducation religieuse et morale soignée. Elle sera ouverte à tous : chrétiens et mahométans ; cependant il est probable que ce seront les Coptes qui en profiteront le plus. L'*African Times* propose que l'école soit appelée Collège Gordon.

La nouvelle apportée au Caire par le P. Bonomi, que les explorateurs

Junker et **Casati** étaient en sécurité à **Lado,** auprès d'**Emin bey,** a pu faire croire que les expéditions dirigées par le Dr Fischer et le Dr Lenz, pour chercher à leur venir en aide par le Victoria-Nyanza et le Congo, sont devenues inutiles. Mais, comme le font remarquer les *Mittheilungen* de Gotha, la situation d'Emin bey et de ses hôtes est rendue très critique, par le fait que les partisans du Mahdi se sont emparés de la province du Bahr-el-Ghazal dont Lupton bey était gouverneur. Depuis le 14 avril 1883, aucun vapeur n'est parti de Lado; la grande quantité d'ivoire qui y est accumulée doit exciter la convoitise des rebelles. La chute de Khartoum et la retraite des Anglais de Dongola ont aggravé la position des Européens. Pour le moment ils ne peuvent attendre aucun secours par la voie du Nil. Quant à la route du sud, par le Victoria-Nyanza, les dernières nouvelles d'Emin bey, remontant au 14 avril 1883, portaient que la guerre avait éclaté entre l'Ou-Nyoro et l'Ou-Ganda. Le poste militaire égyptien de Mruli, qui commande la route entre le Nil et l'Ou-Ganda, étant occupé par les gens de l'Ou-Nyoro, la route vers le sud était si bien fermée, qu'à Roubaga aucune communication d'Emin bey, autrefois en rapports constants avec Mtesa, n'arrivait plus à ce dernier; les missionnaires ne connaissaient la révolte et les progrès du Mahdi que par Zanzibar. Il paraît que Kabrega, souverain de l'Ou-Nyoro, n'a pas renoncé à son ancienne inimitié contre l'Égypte, et le territoire occupé par ses gens ne pourrait être que difficilement traversé par Emin bey et les Européens qui sont avec lui. Il semble même, d'après une dépêche publiée par la *Gazette de l'Allemagne du Nord,* que le gouverneur de la province égyptienne équatoriale et le Dr Junker ont été attaqués dans une tentative qu'ils ont faite de se rendre de Lado dans l'Ou-Ganda. Après avoir repoussé les agresseurs, Emin bey et Junker se sont établis dans un camp retranché où ils espéraient recevoir du secours du roi de l'Ou-Ganda.

Le journal *Marina e Commercio* de Rome a publié une lettre du comte **Salimbeni,** ingénieur, chargé de fonder une station dans le **Godjam** et de construire un **pont sur le Nil-Bleu :** « Le 14 mars, » écrit-il à sa femme à Palerme, « le pont était terminé; le 28 du même mois, Tekla-Haimanot y a passé avec toute sa suite qui l'a salué du nom de *nouveau Fassil.* Il m'a écrit : J'ai vu le pont. Il est beaucoup plus beau que celui fait par le précédent Fassil. Grâce à Dieu, j'ai délivré le capitaine Cecchi de la main de la reine de Ghera. Si tu veux rester dans mon royaume, garde la terre qui est ma propriété; je te donnerai en toute propriété celle qui te plaira le mieux. Je te donnerai des servi-

teurs, des bœufs, beaucoup de vaches, de moutons et de chèvres. Si tu veux faire du commerce dans mon pays, tu ne paieras point de droits de douane. Si tu veux voir les pays gallas sur lesquels je règne, je t'y accompagnerai; va, regarde et étudie. » Le roi lui a fait de riches présents; après les avoir énumérés, il continue : « Tu ne peux t'imaginer, les peines, les souffrances, les violences, les humiliations que j'ai dû supporter pour conduire mon travail à bonne fin. Le maître maçon, Andreoni, et moi, nous avons lutté seuls contre tout et contre tous. Privés de chaussure, affamés, sans nouvelles des nôtres, tournés en ridicule, maltraités, menacés de mort, nous avons cependant triomphé. Si je retournais maintenant en Italie, je fournirais aux indigènes un prétexte de dire du mal de nous; ils diraient que nous nous sommes enfuis craignant qu'à la saison des pluies notre pont ne fût emporté. »

Les **missionnaires romains** ont profité de la retraite des garnisons égyptiennes du **Harrar,** pour créer plusieurs stations au milieu des **tribus gallas** voisines de Harrar, avec lesquelles ils ont pu se mettre plus facilement en rapport. Mgr Taurin Cahagne, vicaire apostolique des Gallas, écrit aux *Missions catholiques,* que ses missionnaires rayonnent autour de Harrar, à la distance d'une journée et demie, dans une situation assez indépendante. La tribu des Noli-Gallas, qui confine aux Issas et est maîtresse des grandes voies commerciales, est surtout l'objet de leur activité. Son territoire se compose de hauts plateaux, et de vallées profondes, bien arrosées pour la plupart, fertiles, mais peu accessibles, si ce n'est du côté du désert. Les missionnaires occupent trois des vallées principales ; la population de celle d'Awolé est surtout pastorale, et moins entamée par le mahométisme; les campements des bergers sont à une journée de la station au milieu des bois et des broussailles. Plus au N.-E. s'ouvre la vallée d'Ama, remarquable par des ruines d'anciens édifices; on y descend par des pentes rapides et boisées. En se dirigeant vers l'est, et en gravissant les flancs des montagnes, on atteint les beaux sommets de l'Edjersa-Goro, couverts de belles forêts de pins qui descendent assez bas dans les vallées. De là on découvre, à 30 ou 40 kilom., les plaines brûlées des Issas. La troisième vallée est celle de Mité, par laquelle passe une ancienne route commerciale, le long de laquelle se trouvent des ruines assez considérables.

Le **D[r] Hannington,** évêque de l'Afrique équatoriale a fait, de Frere Town, un voyage à Teïta, dans le Chagga, où se trouve une station missionnaire. Il tenait aussi à reconnaître une route par le pays des Masaï au Victoria-Nyanza, différente de celle qu'avait suivie M. J. Thomson.

A la tête d'une centaine de porteurs, il rencontra plusieurs caravanes amenant des esclaves à la côte, et eut le bonheur de libérer plusieurs de ces malheureux qu'il remit à la mission. Arrivé à Teïta il trouva cette station affaiblie par la famine, pendant laquelle un certain nombre d'indigènes étaient morts, d'autres avaient quitté le pays, d'autres encore avaient été tués, ou pris et vendus comme esclaves. Tous les villages, sauf ceux dans lesquels s'exerçait l'activité du missionnaire, M. Wray, avaient été abandonnés. La situation parut si grave à M. Hannington, qu'il jugea plus sage de renoncer à ce poste, et de faire venir à Rabaï, près de Frere Town, les survivants, en attendant que le district au pied du Kilimandjaro se repeuple, et que le besoin de missionnaires se fasse de nouveau sentir. Dès lors, M. Hannington est reparti avec M. Taylor pour le Victoria-Nyanza avec une caravane de Souahelis. Il comptait passer près du lac Naïvasha, et arriver à Sendega dans le bas Kavirondo. Il croit que si cette route de la côte au Victoria-Nyanza était ouverte, toutes les caravanes de Mombas pour l'intérieur l'adopteraient, ce qui abrégerait beaucoup les distances et serait une grande économie de temps et d'argent.

D'après une lettre du Dr Schweinfurth au *Times*, la **Compagnie allemande de l'Afrique orientale** a adopté, pour principe colonial, d'expulser de ses possessions les Arabes et les musulmans étrangers, particulièrement ceux qui font le commerce des esclaves. Elle se propose également d'interdire la chasse aux éléphants, afin de conserver ces animaux et de les utiliser pour l'exploitation des colonies allemandes. L'introduction des spiritueux, des armes à feu et des munitions sera rigoureusement prohibée. En tenant les Arabes éloignés de leurs colonies, les Allemands y mettront fin à l'esclavage et à la traite, et peu à peu ils amèneront les indigènes à un état de civilisation supérieure.

Le **P. Guillet,** supérieur de la mission romaine au Tanganyika, a fait une excursion dans le **Manyéma** en vue d'y établir une station; à cet effet il a profité du passage de **Tipo-Tipo,** souverain du Manyéma, à Oudjidji, pour avoir avec lui une entrevue dans laquelle il lui a exposé son but, et a réclamé son appui. « Vous pouvez compter sur moi », lui a répondu Tipo-Tipo; « venez quand vous voudrez, je vous aiderai de toutes mes forces. Si vous voulez faire des excursions, aller jusqu'à la côte occidentale, je vous fournirai des hommes sûrs. Si vous voulez vous fixer dans le pays, vous me trouverez également à votre disposition ; mais je ne vous conseille pas de vous établir chez les Wa-Ngouana, comme à Koua-Kasongo, ou à Nyangoué ; les Arabes ne reçoi-

vent pas volontiers votre doctrine qui leur paraît trop sévère. Il vous faut des sauvages ; je vous conseille donc de passer le Loualaba et de vous installer chez Roussouma ou chez Kaboura, à Mouavi ou à Imbani. Là vous trouverez des populations très denses ; vous n'aurez rien à craindre ni des indigènes, ni des Wa-Ngouana, parce que je suis le seul maître du pays. Dès que vous serez prêts à venir, écrivez-moi à Koua-Kanongo, à un jour environ de Nyangoué, où je réside habituellement. Si je n'y suis pas, je laisserai des ordres à mon frère, pour qu'il vous reçoive à ma place. Vous visiterez tout le pays et choisirez l'emplacement qui vous conviendra le mieux. »

Nous devons à M. Luciano Cordeiro, secrétaire perpétuel de la Société de géographie de Lisbonne, les premiers renseignements sur l'itinéraire des explorateurs **Capello** et **Ivens, de Mossamédès à Quilimane.** Partis de Mossamédès au mois de mars 1884, avec une petite caravane de porteurs rapidement organisée, et accompagnés d'une faible escorte de quelques soldats de la province, ils commencèrent l'étude de la région du Coroca et de la zone située entre la côte et le plateau de Huilla. Poursuivant ensuite leur marche vers le S.-S.-E., sur Humbé, et plus tard vers le N. le long du Cunéné, ils firent dans cette région une série d'observations qui leur ont permis d'en déterminer la topographie générale, ainsi que celle du pays qui s'étend entre le Cunéné et le Coubango. Après avoir passé cette rivière, ils en suivirent la rive gauche jusqu'au 16°20 de lat. S., et se trouvèrent dans un pays presque désert, sillonné de nombreux cours d'eau et extrêmement marécageux. Remontant vers le nord, ils pénétrèrent par le Lovalé dans la région située entre le Coubango et le haut Zambèze qu'ils atteignirent à Libonta. Le pays de Lovalé, exploré par les Portugais à la fin du siècle passé, est formé de vastes plaines inondées, que l'expédition ne traversa qu'au prix de mille difficultés et de grandes souffrances. Arrivés au Zambèze, les explorateurs cherchèrent à découvrir la ligne de partage des eaux entre les bassins du Zambèze et du Congo, visitèrent les centres commerciaux de cette région et étudièrent la meilleure voie de communication entre les deux côtes. Traversant le Zambèze à Libonta, ils poursuivirent leur marche le long de la rive gauche de ce fleuve, et, au bout de six jours, rencontrèrent le grand affluent venant du N.-E., nommé Cabompo. De là jusqu'aux environs du lac Moero, l'expédition éprouva de grandes pertes en hommes, en animaux et en ustensiles, tout le pays jusqu'à Garanganja, grand marché de l'Afrique centrale, étant complètement désert. Ils purent néanmoins étudier les sources du

Loualaba, et déterminer par des observations minutieuses la ligne de faîte des deux bassins du Congo et du Zambèze. De Garanganja l'expédition redescendit vers le sud, puis se dirigea vers l'est, à la recherche du Louapoula, à travers d'immenses forêts désertes qui, du Louapoula, s'étendent vers le sud. Affaiblis et harassés de fatigue, les explorateurs reprirent leur marche vers le Zambèze, qu'ils suivirent jusqu'à Tété, et de là, jusqu'à Quilimane. Ils avaient fait un parcours de plus de 7000 kilom. dont 2500 en pays entièrement inexploré avant eux. On comprend dès lors la valeur de leur exploration, qui permettra de déterminer exactement l'orographie et l'hydrographie de cette vaste région, représentées jusqu'ici dans nos cartes d'une façon plus ou moins hypothétique. Embarqués à Quilimane, MM. Capello et Ivens ont touché à Port-Durban et à Capetown[1], et ont reçu des témoignages de cordiale sympathie de la part des Européens établis dans ces villes ; dès lors ils ont passé à Loanda et sont attendus à Lisbonne pour le mois de septembre. Nous reviendrons ultérieurement sur les résultats de leur exploration.

M. **Wilcox**, missionnaire américain à **Inhambané,** près des bouches du Zambèze, a fait récemment une visite au roi des **Ma-Kwakwa,** à quatre jours de marche de la côte. Les hommes de cette tribu lui ont paru plus virils et plus respectueux que les Ba-Tonga. Leurs us et coutumes, leurs danses, leur caractère belliqueux, la manière dont ils traitent les femmes, et leur accent les rapprochent beaucoup des Zoulous. La demeure du chef n'a rien qui la désigne comme résidence royale, si ce n'est qu'elle est surmontée d'une paire de cornes de vache, et entourée d'une haute palissade de roseaux. Près de l'entrée étaient assis plusieurs indunas ou officiers, derrière lesquels se tenaient 30 ou 40 jeunes hommes. L'induna qui conduisait M. Wilcox s'assit à l'entrée et dit, en faisant un geste de la main : « Voilà notre roi, » mais sans le désigner expressément, aussi M. Wilcox était-il très embarrassé de

[1] A la dernière heure, l'*Indépendance belge* nous apporte quelques renseignements supplémentaires sur l'exploration de MM. Capello et Ivens, fournis à ce journal par un de ses correspondants de Capetown. Les explorateurs portugais ont trouvé la tsétsé au cœur de l'Afrique, en même temps qu'une quantité énorme d'éléphants ; la région qu'ils ont parcourue serait donc riche en ivoire. D'autre part le pays où se trouve Garanganja aurait des mines de cuivre. Le chef Muchir qui voyait des blancs pour la première fois, s'est montré très défiant, et même hostile; mais on peut espérer que ses préjugés se dissiperont, quand il aura une nouvelle occasion de voir des Européens venir chez lui avec des dispositions pacifiques.

savoir lequel des trois ou quatre jeunes gens présents était le roi, et dut-il demander une explication aux indunas, mais aucun d'eux ne parut disposé à le tirer d'embarras. Appelant alors son domestique: « Angelasi », lui dit-il, « indique-moi qui est le roi Mpandé. » « Aucun de ceux que vous voyez, mais le voilà, » répondit Angelasi en regardant à travers les roseaux. M. Wilcox aperçut alors un jeune homme de 18 ans, à moitié caché derrière la palissade ; il lui tendit la main en faisant le salut ordinaire des Zoulous ; le roi s'approcha, lui prit la main, mais d'un air très réservé, et assez mal à son aise. Le missionnaire exposa le but de sa visite, mais voyant que le jeune roi n'aurait pas grand chose à dire, il s'adressa aux indunas qui l'écoutèrent avec une grande attention. L'un d'eux, qui avait vécu dans la Colonie de Natal, leur expliqua en détail ce que M. Wilcox se proposait de faire. On l'invita à se retirer un instant, après quoi les indunas lui firent dire qu'ils aimeraient beaucoup à l'avoir au milieu d'eux, et que, comme il était le premier missionnaire qui fût venu les visiter, ils lui réserveraient la place, mais qu'ils n'oseraient pas lui accorder l'autorisation de commencer à travailler parmi eux avant qu'il eût vu le roi Oumgané, successeur d'Oumzila, sans cela, le suzerain leur dirait : pourquoi avez-vous pris un missionnaire pour vivre comme les blancs, sans me consulter ? Les indunas l'engagèrent à se rendre à Baleni, chez Manjoba, un des principaux officiers du roi, en ajoutant que si celui-ci donnait son autorisation, eux aussi consentiraient volontiers à recevoir le missionnaire. M. Wilcox jugea qu'il valait mieux s'adresser au roi lui-même, et revint à Inhambané avec l'intention de se rendre à Omoyamouhlé, résidence du nouveau roi. — D'autre part, M. **Richards,** aussi missionnaire américain, a fait, de Natal, en compagnie d'un natif, nommé Maziana, un voyage au Limpopo, en vue d'atteindre la ville de **Baleni ;** Manjoba s'est montré disposé à recevoir des missionnaires, mais à la condition que l'autorisation soit aussi demandée à Oumgané. Le pays qui entoure la ville est plat et peu salubre, mais il y a, à quelque distance, des hauteurs vraisemblablement plus favorables à une station missionnaire.

La protestation du président de la Nouvelle République des Boers contre la prise de possession de la baie de **Ste-Lucie** par le lieutenant W.-J. Moore, de la marine britannique, a provoqué une démarche d'un certain nombre de Zoulous auprès de l'autorité anglaise de la Colonie de Natal. Leurs délégués, reçus par le gouverneur, ont exposé qu'ils avaient reconnu Dinizoulou comme successeur de Cettiwayo, en témoignage de quoi ils apportaient en présent deux peaux de lion, leur pau-

vreté ne leur permettant pas d'offrir des défenses d'éléphants. « Mais, » ont-ils ajouté, « nous ne savons où installer notre roi ; vous, Anglais, vous nous avez pris une partie de notre pays — le territoire dit de la Réserve — et de notre population ; la Nouvelle République des Boers nous en enlève une autre partie ; de quoi notre roi pourrait-il prendre possession ? » Le gouverneur a demandé du temps pour répondre. Une députation de membres du parlement anglais et d'autres notabilités qui s'intéressent aux affaires de l'Afrique australe s'est rendue auprès du nouveau secrétaire d'État pour les colonies, le colonel Stanley, pour s'informer des mesures que le gouvernement anglais compte prendre en faveur des Zoulous. Le secrétaire d'État a répondu que le plus grand désir du gouvernement est de voir les colons anglais et les Boers vivre en bonne harmonie et travailler en commun à leur bien-être mutuel, et qu'il ne fera rien qui puisse tendre à accentuer la distinction entre les deux races dans cette partie de l'Afrique. Il a même ajouté que l'offre du roi Khamé, de placer son territoire sous le protectorat britannique, ne peut être acceptée. Il est en communication avec le gouverneur de Natal au sujet du Zoulouland, mais la question de l'annexion ou du protectorat n'est nullement résolue.

M. le missionnaire **E. Jacottet,** auquel nous devons l'exploration du haut Orange et de ses affluents (p. 24-35), ayant constaté que les hautes vallées sont suffisamment peuplées, la conférence du Le-Souto décida d'abord d'étendre l'œuvre de la mission à la **vallée de la Makhaleng,** la plus rapprochée de Morija, puis à celle de la **Senkunyane,** dont la population est encore tout à fait païenne. Elle chargea M. Jacottet d'y préparer les voies à l'installation d'un évangéliste, pour le mois d'octobre ou de novembre. Pour cela notre compatriote a entrepris un second voyage, dont nous regrettons de ne pouvoir emprunter que quelques détails au *Bulletin missionnaire* de Neuchâtel. Ce fut à la fin de juin, c'est-à-dire au fort de l'hiver du Le-Souto, que M. Jacottet dut se mettre en route, avec la perspective de devoir passer une ou deux nuits dans la neige, à 2700 mètres d'altitude. En traversant le col qui sépare le Le-Souto de la vallée de la Makhaleng, il constata avec étonnement que, depuis son premier voyage, sept mois auparavant, on y bâtissait un nouveau village. Au col de Thaba-Putsa, à 2800 mètres au-dessus de la mer, de grandes masses de neige garnissaient les flancs des montagnes ; et pour atteindre le village de Motsiba, dans la vallée âpre et sauvage de la Senkunyane, il dut chevaucher pendant plus de trois heures sur un étroit sentier, presque littéralement suspendu sur

l'abîme, voyant, à une centaine de mètres au-dessous, rouler les eaux torrentueuses du fleuve. La population est plus dégradée que celle des vallées inférieures du Le-Souto. Le chef Mosheli, honteux de l'ignorance dans laquelle croupissent ses gens, demanda instamment qu'on lui envoyât un évangéliste, pour leur fournir l'occasion de s'instruire. Celui qui sera installé là-haut commencera par ouvrir une école. En revenant dans la direction de Thaba-Bosigo, M. Jacottet passa dans un endroit situé à 2700 mètres, dont les habitants ont réussi à faire une véritable oasis dans le désert; cependant il y manque des habitations un peu confortables; la hutte rectangulaire où il avait couché précédemment avait croulé sous le poids de la neige. Après une nuit passée dans une hutte étroite, il vit, à son réveil, les montagnes toutes blanches de givre; c'était à se croire en Suisse; mais le spectacle ne dura pas longtemps, le soleil eut bien vite fait disparaître ces frimas. Quoique l'évangéliste Josepha qui l'accompagnait, ait trouvé la vallée âpre et sauvage, il quittera le champ du travail plus facile qu'il a cultivé jusqu'ici, pour se transporter prochainement sur ces hauteurs, où il devra reprendre la vie de la hutte, car il ne pourrait transporter ni table, ni lit, ni ustensiles, à travers ces montagnes presque inaccessibles.

Les *Mittheilungen* de la Société de géographie de Vienne nous apportent des renseignements sur les progrès de l'**expédition du Dr Holub,** dont nous étions sans nouvelles depuis longtemps. Les lettres publiées sont datées de **Linokana,** la dernière station postale sur la route de Potchefstrom à Shoshong. Après avoir fait plusieurs excursions dans le sud pour réunir des collections qu'il a expédiées en Europe, l'explorateur a dû pratiquer la médecine pour pourvoir aux besoins de l'expédition, traitant gratuitement les pauvres, mais se faisant payer en nature par les chefs indigènes. Il écrivait le 8 mars : « Dans l'État libre le temps reste invariable; il n'y est pas tombé de pluie depuis toute une année, aussi les bêtes de trait succombent-elles presque toutes faute de fourrage. Il vient de mauvaises nouvelles du pays des Ba-Mangwato, menacés par les Ma-Tébélé. — Par ma pratique médicale, j'ai obtenu six bœufs qui me seront très utiles pour mon voyage à l'intérieur. Nous comptions pouvoir prendre une route à l'est, atteindre la frontière du Transvaal en une marche à travers un pays de collines, puis descendre dans la vallée du Marico et du Limpopo, qui nous promettait non seulement du gibier mais encore de riches collections. Malheureusement une querelle s'est élevée entre le percepteur du district de Marico et les Ba-Thloka ; il en est résulté une

levée de 250 hommes qui amènera sans doute un combat, et aura peut-être des suites plus graves vu la proximité des troupes anglaises. Cette route m'est donc fermée, et je devrai prendre celle de la Notuane, beaucoup plus longue, et rendue plus difficile par des moraines et des collines de sable ; elle a moins de fourrage que celle de l'est, et l'on n'y rencontre point de gibier. Les Boers attaqueront sans doute le chef Kils. Si je passe dans son voisinage, il s'emparera de mes bœufs, pour se venger sur le premier blanc qui lui tombera sous la main. Les Ba-Thatla sont amis des Ba-Thloka ; même en supposant que nous pussions nous frayer à travers leur territoire un passage vers le nord, nous serions exposés à l'éventualité de voir nos collections pillées par les indigènes qui s'imaginent que nos caisses renferment toutes sortes de trésors. — Nous allons quitter Linokana, et demain au point du jour nous serons à Baisport, le chemin le plus court pour Shoshong. Les bœufs s'étant reposés pendant cinq mois nous donneront de la peine. Je conduirai le premier wagon, en fer ; Bukacz, qui doit porter le chronomètre dans les endroits cahotants, m'aidera à passer les ravins et les endroits sablonneux en prenant par la bride les bœufs de l'attelage. Le second wagon attelé de 16 bœufs est conduit par Meintjes, aidé de deux autres hommes ; au troisième wagon sont attachés Fekété, Spiral et un petit blanc africain que j'ai dû prendre avec moi, n'ayant pu louer aucun garçon noir par peur de la fièvre du Zambèze. Dans le quatrième wagon se trouve mon unique serviteur noir, Plati, Koranna, avec deux aides. Derrière mon wagon de fer, Halouschka, à cheval, conduit par la bride mes cinq chevaux sellés pour que nous puissions les monter dès que nous verrons quelque pièce de gibier ou un objet quelconque intéressant au point de vue de l'histoire naturelle. J'emmène en outre avec moi huit chevaux de chasse, un bouquetin apprivoisé, deux singes de la grosseur du poing, un aigle et un vautour apprivoisés, un chat marin, etc. » — Dès lors, le président de la Société d'exploitation austro-hongroise à Capetown a reçu la nouvelle de l'heureuse arrivée du Dr Holub à Shoshong et de son départ de cette ville pour le Zambèze. Dès qu'il aura atteint le fleuve, il renverra à Colesberg deux de ses wagons avec les bœufs dont il n'aura plus besoin. Quand il traversera le fleuve, il enverra un messager avec une dépêche à la première station télégraphique du Transvaal ; mais il n'est pas probable que l'on reçoive des nouvelles ultérieures de lui avant le milieu d'octobre ou de novembre.

Les travaux des missionnaires rhénans dans le **Damaraland** sont

rendus difficiles par le droit de succession en vigueur dans cette partie de l'Afrique australe. Dans beaucoup de familles le mari et la femme n'appartiennent pas à la même tribu. En cas de mort du mari, si la veuve n'a aucun parent du défunt dans la communauté chrétienne, il faut qu'elle aille vivre avec ses parents païens, et la tribu du mari hérite des bœufs, des vaches, même des enfants du défunt, jusqu'au nourrisson aussitôt qu'il peut être séparé de sa mère, en sorte que la pauvre veuve demeure complètement seule et sans ressources. Même dans le cas où elle épouserait un chrétien d'une autre famille, les enfants lui seraient enlevés. Si le défunt avait un parent chrétien, ce serait lui qui hériterait de tout, bétail, enfants et veuve. Mais il arrive assez souvent qu'un mari chrétien n'a pas de parents dans sa communauté, dès lors la veuve retourne dans un milieu païen, ainsi que les enfants. Les missionnaires s'efforcent de modifier ces conditions du droit de succession du Damaraland, mais jusqu'ici ils n'ont pu y réussir.

D'après le *Mouvement géographique,* une **brigade topographique,** placée sous la direction de M. l'ingénieur Petitbois et du lieutenant Van de Velde, a été chargée par l'État du Congo de la reconnaissance, au point de vue du tracé d'une **voie ferrée,** du territoire qui s'étend entre **Vivi** et **Isanghila.** Elle jalonnera la voie et préparera le travail topographique qui permettra de tracer la carte de la zone de 200^{m} de chaque côté de la ligne du tracé. En attendant l'exécution de ce travail, l'Association étudie le moyen le plus pratique de créer une route entre Vivi et Léopoldville, le long de la rive méridionale du Congo, pour y installer un service de transport par bœufs. A cet effet elle a donné des ordres pour que l'on recherche, en face de Vivi, le point le mieux approprié à l'établissement d'une ferme, où un certain nombre de bœufs seront réunis, aussitôt que les cultures suffisantes pour leur fournir des fourrages auront été créées. Dès que ces bœufs seront acclimatés, il sera procédé à la création d'une seconde ferme, à une journée de marche de la première, on y en installera d'autres, et ainsi de suite jusqu'à Stanley-Pool. Il est probable que les bœufs qui seront employés seront ceux de Mossamédès ou du Damaraland. Actuellement les bestiaux sont rares au Congo ; l'espèce bovine n'y est pas indigène, elle est importée de Mossamédès. La race est grande et rappelle celle de la Hongrie avec ses belles cornes. Chaque factorerie possède un troupeau plus ou moins nombreux, que, malheureusement, des maladies périodiques déciment à la fin de la saison sèche. Il n'est

pas rare de voir disparaître ainsi des troupeaux entiers, mourant victimes d'une cause que l'on n'est pas encore parvenu à déterminer exactement, mais que quelques personnes attribuent à des plantes vénéneuses. L'établissement de prairies largement irriguées par les eaux du fleuve ou de ses affluents, est un des premiers progrès que l'on devra réaliser, si l'on veut approvisionner les stations de laitage et de viande fraîche. L'élevage des bestiaux, dit M. Daumas, peut à lui seul, et à cause de la grande extension qu'il est susceptible de prendre, devenir au Congo une source importante de richesses. Aussi la maison Daumas, Béraud et C° se propose-t-elle de faire, sur une vaste échelle, un essai d'élevage près de sa factorerie de Noki.

La maison Roubaix d'Anvers a envoyé au Congo un agronome hollandais, M. **Fugger,** pour établir des **cultures** le long des rives et dans les îles du bas fleuve ; elle s'est aussi attaché le Dr **Chavanne** qui, avec M. Fugger, a choisi, comme premier champ de travail l'**île de Matéba,** à peu près à égale distance de Boma et de Ponta da Lenha, et qui appartient à l'État du Congo. Elle mesure environ 15 kilomètres de longueur et 4 de largeur. Elle est couverte, écrit M. Fugger, sur une bande d'une largeur de 100^{m} au bord de l'eau, d'une végétation luxuriante de palmiers et de bananiers. A l'intérieur elle est plate, la terre y est bonne, excellente même, avec beaucoup d'arbres. Outre l'arachide, le tabac et le café y réussiront à merveille. L'État du Congo a loué à la maison Roubaix l'île de Matéba, sur laquelle, à l'heure qu'il est, des constructions ont déjà été élevées non loin du village de Boulou, à 200^{m} du rivage, en un endroit où de petits steamers peuvent aborder aisément. L'île renferme neuf villages, dont aucun n'a plus d'une vingtaine de cabanes, abritant de 60 à 70 habitants, appartenant à la tribu des Moussorongo. L'île renferme un fétiche en grande vénération dans le pays, le dieu de la pluie, auquel on a construit une cabane spéciale ; le gardien en est le prince Mpoungou qui est en même temps le directeur des cérémonies religieuses.

Les *Proceedings* de la Société de géographie de Londres annoncent, d'après des nouvelles arrivées en Suède, de la côte occidentale d'Afrique, que des **négociants suédois** ont acquis, dans le pays de **Massanja,** au Cameroon, environ 20 milles carrés de terre, sur lesquels le drapeau suédois a été arboré, il y a quelques mois. Le climat passe pour être salubre et le sol riche ; on y cultive du cacao, du café, du sucre, du riz et de l'indigo. Les colons ont réussi à nouer de bons rapports de commerce avec les indigènes, qui leur livrent surtout du caoutchouc que

fournissent en abondance les forêts voisines. Si le gouvernement suédois les avait autorisés il y a deux ans à s'établir en cet endroit, ils auraient pu prendre possession du pays de Boto, près de Victoria, jusqu'au Rio-del-Rey une des parties les plus fertiles de la côte occidentale d'Afrique. A présent ils doivent faire leur commerce à leurs risques et périls.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Une expédition allemande, entreprise sous les auspices de la Commission centrale de la Société de géographie commerciale dont le siège est à Berlin, et de la Banque d'exportation, est préparée en vue de la fondation d'établissements commerciaux dans les pays d'outre-mer. Elle visitera d'abord les ports de l'Afrique septentrionale, pour nouer des relations avec les maisons allemandes qui y sont établies, et chercher dans chaque port quels sont les articles de fabrication allemande qui y trouveraient un écoulement.

Le Dr Rouire a profité de son passage à Tunis pour y provoquer la création d'une Société de géographie.

Le capitaine Ferrari, rentré en Italie de la mission dont il avait été chargé en Abyssinie, a rapporté que plusieurs chefs de tribus se sont révoltés contre le Négous, et qu'ils sont maîtres de la route de Massaoua à Debra-Tabor. Une humeur fantasque s'est emparée du roi Jean, qui paraît ne plus jouir de toute sa raison. Souvent il est en proie à des accès de fureur qui se terminent par des actes sanglants; parfois même il ordonne des supplices contre des sujets qui n'ont eu d'autre tort que de se trouver sur son passage dans un de ces moments d'humeur noire.

MM. Capucci, Ciccognani et Duylio, envoyés par la Société africaine de Naples, sont partis, le 28 juillet, d'Assab pour le Choa.

M. Clément Denhardt est revenu à Berlin, après avoir exploré avec son frère le bassin de la Dana. A peine de retour il songe à repartir pour un nouveau voyage en Afrique.

Le Dr Jühlke et M. Weiss, délégués de la Société allemande de l'Afrique orientale, ont acquis au nom de la Société tout le territoire du Kilimandjaro, au N.-O. de Pangani, sous 2°,30 lat. sud, comprenant l'Ou-Sambara, le pays d'Arousha et le Chagga. D'après les traités passés avec les chefs, l'Allemagne se charge d'y organiser la justice et de faire occuper le pays par ses troupes. Elle s'est réservé le droit d'établir les impôts qu'elle jugera nécessaires, et d'introduire, pour les relations du commerce, les restrictions qui lui paraîtront utiles.

Le nouveau consul allemand à Zanzibar a pris possession du poste occupé précédemment par l'explorateur Gérard Rohlfs.

D'après une dépêche de Zanzibar du 29 août, l'explorateur Reichardt est arrivé en bonne santé à Zanzibar.

Le vapeur la *Bonne Nouvelle* a été lancé sur le Tanganyika, le 3 mars, au grand étonnement des indigènes qui, en le voyant remonter, ne pouvaient se représenter qu'un bateau en fer pût jamais flotter sur les eaux.

Le missionnaire Böhm écrit, de Wallfish-bay, que Jan Jonkers qui, jusqu'ici, s'opposait à la conclusion d'une paix définitive entre les Namaquas et les Héréros, se plaint beaucoup que le consul allemand, M. Vogelsang, lui ait interdit de continuer à piller les Bastards de Rehoboth, placés désormais sous le protectorat de l'empire allemand. Il a réclamé, pour lui aussi, ce protectorat et a promis de faire la paix avec les Bastards ; il a déjà conclu avec eux un armistice.

M. Jôao Augusto de Moura, originaire de l'île de Madère et négociant à Lisbonne, a obtenu du gouvernement portugais une concession de 5000 hectares de terrains incultes jusqu'ici, dans la province de Mossamédès, au nord du cap Frio. Le gouvernement a pris à sa charge de faire transporter, du port de Funchal jusqu'à Mossamédès, 200 maisons pour les colons, et s'est engagé à fournir tous les secours nécessaires pour assurer le prompt établissement de la nouvelle colonie qui portera le nom de Luciano Cordeiro.

Le chef indigène Coanhama, de Huilla, dans la province de Mossamédès, étant mort subitement, les natifs crurent à un sortilège de la part des blancs résidant dans la localité. Vingt Européens furent massacrés, entre autres trois membres de la mission de Huilla. Un Anglais a pu s'échapper avec une de ses filles, mais deux autres de ses enfants ont péri dans ce massacre.

Le D[r] D.-D. Veth, qui dirigeait l'expédition hollandaise du Cunéné, est mort le 19 mai à Kalakanga, entre Humpata et Benguela. Les voyageurs ont eu à lutter contre de grandes difficultés pour gravir les terrasses qui conduisent aux hauts plateaux.

L'expédition missionnaire, à la tête de laquelle se trouve l'évêque William Taylor, a eu plusieurs de ses membres malades à Loanda. Le D[r] Johnson a dû repartir pour l'Amérique ; M. Châtelain devait être conduit à Mossamédès, plus salubre que Loanda, en attendant qu'il pût revenir en Europe, mais il a dû s'arrêter à Benguela, la faiblesse dans laquelle il se trouvait ne permettant pas de le transporter jusqu'à Mossamédès.

Les missionnaires américains du Bihé ont été rappelés par le roi qui les avait d'abord chassés. M. Sanders est retourné à Baïlounda, où s'est aussi rendu M. Arnot, après avoir séjourné plusieurs mois à Benguela.

Le marquis Buonfanti, entré au service de l'Association internationale du Congo, après avoir traversé l'Afrique, de Tripoli au golfe de Guinée, est mort de la fièvre à Massabé, et M. Casman, chef de la station de l'Équateur, a succombé à un anthrax.

Dans une des séances du Congrès d'horticulture et de botanique à Anvers, a été discuté le rapport concernant la flore du Congo, rédigé par M. Moukemeyer, ancien chef de culture à Boma. Le Congrès a adopté la proposition de former un Comité international en vue d'une exploration botanique du Congo.

Le 29 août sont partis, par le steamer *Afrikaan*, M. Janssens, nommé vice-gou-

verneur de l'État du Congo, avec résidence à Boma; M. Destrains, son secrétaire; M. Cuvelier, juge; trois officiers de l'armée belge, chargés d'une mission spéciale; M. de Blœme, nommé directeur général des factoreries hollandaises du Congo; enfin le chef Massala et les indigènes qui l'accompagnent.

La Castle Mail Packet Company organise une nouvelle ligne de vapeurs, dont les steamers partiront de Hambourg dès le mois de septembre; ils toucheront à Rotterdam, Anvers et Lisbonne, en Europe, puis à Madère, Banana, Ambriz, Saint-Paul de Loanda, Algoa-Bay, East-London, Natal et la baie de Delagoa.

La *Ville d'Anvers*, petit steamer de 30 tonnes, qui faisait le service des transports entre Boma et Vivi, a coulé bas un peu en amont de Ponta da Lenha.

Le *Stanley* démonté est arrivé à Léopoldville le 1er juillet. Trois mécaniciens attachés au transport se sont immédiatement mis à l'œuvre pour sa reconstruction et son lancement sur les eaux du Stanley-Pool.

M. Francis de Winton, administrateur général du Congo en l'absence de Stanley, a dû, par crainte de troubles et d'une levée des noirs en certains points du territoire de l'État nouvellement constitué, restreindre temporairement la vente des armes à tir rapide et des munitions nécessaires pour l'usage de ces armes. Cette vente est soumise, dans toute l'étendue du territoire de l'État du Congo, à une autorisation préalable de l'administration générale.

Dans une lettre du 29 mai, de Stanley-Pool, M. Grenfell recommande à la Société des missions baptistes d'Angleterre, comme emplacements de futures stations: Msouata, à 160 kilom d'Arthington; Mouxie, sur le Quango, à 80 kilom. en amont; Bolobo, à 145 kilom. au delà de Msouata; Loukoléla, position très importante pour les opérations futures sur le Mobandji; Bangala, à 200 kilom. d'Équateurville; Roubounga, à 270 kilom. de Bangala; Yambinga, à l'embouchure du Loïka, et Yangowa, au confluent du Loubilache.

Le Dr C. Passavant de Bâle qui était, depuis deux ans, arrêté au Cameroon dans son projet d'exploration à l'intérieur, dans la direction de la ligne de partage des eaux entre le bassin du lac Tchad, et celui du Congo, a été obligé par les circonstances politiques de cette région de renoncer à son plan, et va rentrer en Europe.

M. Stephan, directeur général des postes de l'empire allemand, a reçu de Cameroon une lettre renfermant des renseignements sur le système de télégraphie acoustique dont se servent les indigènes de la nouvelle colonie allemande. Chaque hameau est pourvu d'une espèce de trompette en bois à deux petits trous. Au moyen de cet instrument et de signes conventionnels, les nègres se transmettent les nouvelles à une distance considérable avec une rapidité surprenante. Chaque signe exprime un mot. Les indigènes libres seuls ont le privilège de se servir de ce système de correspondance dont l'usage est interdit aux esclaves et aux Européens.

L'explorateur polonais Rogozinsky a annoncé au *Dziennik* de Posen, que les fonctionnaires anglais lui ayant retiré l'appui qu'ils lui avaient généreusement accordé jusqu'ici, il renonçait à son expédition et allait revenir en Europe.

La direction des postes de l'empire allemand a fait une convention avec la

maison Woermann de Hambourg, pour établir un service postal, à partir du 1er août, à bord des vapeurs qui font le trajet entre Hambourg et la côte occidentale d'Afrique.

M. Robert Flegel, actuellement à Brass, à l'embouchure du Niger, prépare une nouvelle expédition au Bénoué supérieur.

D'après une lettre du Dr Lenz à la Société de géographie de Vienne, l'expédition autrichienne a eu une traversée difficile le long de la côte de Krou, entre Monrovia et Accra. Il comptait s'arrêter quelques jours à Cameroon et poursuivre ensuite sans arrêt jusqu'au Congo. L'annonce de la découverte du Mobandji par M. Grenfell, lui faisait penser que son premier devoir était de tâcher de remonter le plus haut possible cet affluent du Congo.

EXPLORATION DES AFFLUENTS DU CONGO

Par le Rev. Grenfell.

Dans notre article sur les grandes voies fluviales de l'Afrique (IVe année, p. 339-347), nous faisions remarquer de quelle importance seraient les affluents des grands fleuves africains, pour faciliter l'étude des parties encore inconnues de leurs vastes bassins, et pour y faire pénétrer la civilisation. Cette observation s'appliquait tout particulièrement au Congo, le plus riche en tributaires, surtout dans la partie navigable de son cours, entre Stanley-Pool et les chutes de Stanley, sur une longueur de 1400 kilom. Dès lors, le fleuve a été reconnu entre ces deux points, soit par les vapeurs de Stanley et de ses agents, soit par ceux des missionnaires. Stanley tout d'abord pénétra par l'embouchure du Quango dans la Wabouma, un de ses tributaires, et découvrit le lac Léopold II; un peu après, remontant le Congo, il signala, entre la station de l'Équateur et le 1° lat. S., le lac Mahoumba, dans une direction parallèle au grand fleuve; nous avons rapporté l'exploration ultérieure qu'il fit du cours inférieur de l'Arououimi, jusque près des cataractes de Yambouga, sur une longueur de 75 kilom. A son tour, le capitaine Hanssens a reconnu l'embouchure de la Mongala et remonté l'Itimbiri. Mais il n'y a encore là que ce que nous appellerions les préliminaires des études des affluents du Congo; les agents des stations du nouvel État libre les continueront sans doute en détail et d'après un plan régulier, de manière à étendre progressivement et dans tous les sens nos connaissances sur toutes les parties de l'immense territoire qui s'étend du fleuve aux sources de ses grands tributaires, jusqu'aux limites mêmes de son bassin.

En attendant cette exploration méthodique, le Rev. Grenfell a été conduit, par ses recherches d'emplacements pour fonder de nouvelles stations missionnaires, à étudier soit les rives du fleuve et les embouchures de plusieurs de ses affluents, soit un certain nombre de ces derniers non encore explorés par les agents des stations de l'État libre. Nous avons déjà mentionné (p. 46-51), son premier voyage avec le *Peace,* de Stanley-Pool à la station de l'Équateur et à Liboko, à moitié chemin des chutes de Stanley, et donné sommairement (p. 197-198) les résultats de ses dernières explorations dans le bassin du haut fleuve. L'abondance des renseignements que nous apporte le *Missionary Herald,* nous engage à en extraire ce qui nous paraît le plus important pour nos lecteurs. Aujourd'hui, nous nous bornerons aux découvertes fournies par l'avant-dernier voyage de Grenfell, réservant pour un article ultérieur l'exploration du Mobandji, — l'Oubangi de M. Wauters, — dont les détails ne nous sont pas encore parvenus.

Ce fut le 13 octobre de l'année dernière, que M. Grenfell s'embarqua sur le *Peace,* pour remonter de nouveau le Congo, avec sa femme, le Dr Sims, de l'Union missionnaire baptiste américaine, six garçons de l'école, et deux jeunes filles capables d'aider Mme Grenfell dans les soins à donner à son enfant âgé d'un an seulement. A la station française de Nganchou, ils rencontrèrent le capitaine Massari et le lieutenant Pargels avec lesquels ils remontèrent jusqu'à Kouamout, à l'embouchure du Quango. De là, ils longèrent la rive droite du Congo jusqu'à son confluent avec le Lefini [1], qu'ils résolurent d'explorer, afin de voir s'il offre une voie facile pour arriver à Mbé, capitale de Makoko. Ce chef prétendant être le souverain de toutes les tribus ba-téké, qui occupent le territoire entre le Congo et l'Ogôoué, il leur paraissait important d'établir avec lui des relations amicales, si l'occasion leur en était offerte. Leur tentative échoua par le fait que le Léfini, à cinq kilomètres en amont de son confluent, devient un torrent qu'il n'est plus possible de remonter ; ils durent donc le redescendre et rentrer dans le Congo.

C'est à peu de distance du confluent du Léfini, que le fleuve s'élargit, et que commencent les îles qui en partagent le cours en plusieurs bras. A 25 kilom. de Bolobo, se trouve l'embouchure de la Nkié, ou Nkenyé, qui traverse un district peu populeux, mais dont les habitants arrêtèrent l'expédition, en ne permettant pas au vapeur de faire provision de bois à brûler. Les voyageurs purent cependant remonter la rivière sur

[1] V. la Carte, p. 140.

un parcours d'une centaine de kilomètres, tout en remarquant que les natifs ne s'en servent pas comme voie navigable, ce qui est dû sans doute à ses nombreux et longs méandres, et à ses eaux rapides, qui font que le voyage par terre est plus facile; il est aussi plus sûr, les crocodiles étant très nombreux dans la rivière. Ce ne fut qu'en manœuvrant avec la plus grande prudence que le *Peace* put redescendre sans avaries, le courant se précipitant dans les tours et détours de la rivière avec une rapidité de 5 à 7 kilom. à l'heure.

En se rapprochant de l'Équateur, les explorateurs rencontrèrent l'embouchure du Mobandji, dans lequel ils pénétrèrent; mais sa direction étant la même que celle du Congo, ils crurent d'abord n'avoir à faire qu'à une section du fleuve, appelée de ce nom. Toutefois, après une marche de 200 kilom. environ, ils constatèrent qu'il s'agissait réellement d'un cours d'eau spécial. Au premier abord, les natifs furent effrayés et s'enfuirent, laissant leurs bouilloires sur le feu, leurs maisons tout ouvertes, leurs chèvres et leurs poules à la merci des nouveaux arrivants; ici, les adultes tremblants abandonnaient les plus jeunes; là, les plus courageux mettaient les villes en état de défense, tandis que d'autres se tenaient derrière eux portant les armes et les boucliers de leurs camarades et les leurs propres. Près d'une de ces villes, les missionnaires furent reçus aux cris de: Esprits! Esprits! poussés de derrière la barricade. Un indigène de Loukoléla qu'ils avaient pris avec eux, eut beau dire que ce n'étaient point des esprits, mais des hommes venus pour se reposer et dormir comme d'autres; rien ne put triompher du préjugé des natifs; il fallut se retirer et passer sur l'autre rive pour voir si les gens y seraient plus traitables.

Quand les missionnaires approchèrent de la première ville de la rive gauche, tous les natifs s'enfuirent. On pouvait voir que les vivres étaient abondants, et l'on dépêcha à terre trois hommes de l'expédition qui, munis d'étoffes, de verroterie et de fil de laiton, essayèrent d'entrer en pourparlers avec le peuple. Mais ils durent bientôt battre en retraite devant une foule irritée, qui reçut les agents pacificateurs en leur jetant une lance que ceux-ci esquivèrent adroitement. Ils ne se retirèrent cependant qu'à une petite distance, espérant que lorsque les indigènes verraient qu'aucun dommage n'avait été causé à leurs biens, ils seraient convaincus des bonnes dispositions des voyageurs. Bientôt le vapeur se rapprocha, mais les guerriers commencèrent alors à se revêtir de leurs cuirasses en peau d'éléphant et de buffle, à se cacher derrière leurs boucliers, et à préparer leurs faisceaux de lances; puis ils organisèrent

une danse de guerre, et poussant un terrible hurlement, ils firent une charge comme s'ils eussent voulu se précipiter à travers les flots sur les étrangers. Mais ils se bornèrent à cette démonstration. Le vapeur longea lentement la côte, assez près du bord, pour que les natifs pussent bien voir ceux qui le montaient, et juger de leurs dispositions pacifiques.

La présence de Mme Grenfell et de son enfant parut les rassurer. Bientôt on put essayer de faire accepter au chef un morceau d'étoffe qu'on lui tendit au bout d'un long bâton; enfin, l'équipage du vapeur put acheter du plantain et des vivres en abondance, ainsi que quelques cuirasses, boucliers, couteaux et lances, en souvenir de cette rencontre. Les habitants de cette partie du fleuve sont des Ba-Loï, tout à fait distincts, par l'aspect et par la langue, des Ba-Ké et des Ba-Yansi, qui ont le monopole du trafic sur le Congo moyen.

Le vapeur redescendit la rivière, mais avant d'en être sorti, il fut, pendant une nuit où il était à l'ancre, rejoint par une des nombreuses îles flottantes qui rendent dangereuse la navigation du cours inférieur du Mobandji. M. Grenfell appela immédiatement tous ses gens pour l'écarter, de manière à ce qu'elle pût flotter le long du bateau; mais leurs efforts furent inutiles; le steamer continua à être entraîné chassant sur ses ancres. Alors il fit descendre sur l'île flottante ses hommes armés de hachettes, pour tâcher de la partager en deux, afin que chacune des parties fût emportée par le courant à droite et à gauche du *Peace*. Ce moyen n'atteignant pas le but, on eut recours aux scies, et, en une dizaine de minutes, le bateau fut dégagé; après quoi, il reprit sa marche vers l'embouchure du Mobandji, d'où il remonta un peu au nord vers la station de l'Équateur.

Là, M. Van Gèle donna aux missionnaires, pour leurs explorations ultérieures, Éyambi, un des hommes qui avaient déjà fait le voyage jusqu'aux chutes de Stanley avec un des vapeurs de l'Association du Haut-Congo. A 5 ou 6 kilom. en amont, ils atteignirent l'embouchure du Rouki, le grand affluent méridional du Congo. Quoiqu'ils eussent grande envie de le remonter, ils n'osèrent se lancer sur ces flots noirs comme de l'encre, ni entreprendre une exploration que la puissance de l'affluent leur faisait supposer devoir être très longue. Ils préférèrent explorer l'Ikelemba, cours d'eau moins considérable, qui se verse dans le Congo à deux kilomètres plus au nord, et dont les bords, leur disait-on, devaient être très peuplés d'indigènes habiles à fabriquer des couteaux et des lances. Les missionnaires furent désappointés quant au nombre

d'habitants qu'ils rencontrèrent. Toutefois, ils comptèrent une quinzaine de villages, sur un parcours de 200 kilomètres, jusqu'à un point où la rivière, après avoir diminué graduellement, se trouva trop obstruée par la végétation pour leur permettre de la remonter plus haut; l'eau, cependant, n'eut jamais moins de 4 mètres de profondeur. Pendant tout le trajet, ils virent très peu de terrain au-dessus du niveau de l'eau; partout où le sol paraissait favorable, s'élevait un village; la rive gauche était particulièrement basse, et comme ils rencontrèrent beaucoup de Ba-Rouki, M. Grenfell suppose que de petits canaux mettent en communication l'Ikelemba et le Rouki, la bande de terre qui les sépare étant fort peu large. Les eaux de l'Ikelemba ressemblent à celles du Rouki; elles sont toutes noires, et tellement saturées de fer qu'elles sont très astringentes; c'est au point que, employées à faire le thé, elles lui communiquent un goût d'encre qui le rend impotable. Les habitants des premières villes que M. Grenfell rencontra en remontant l'Ikelemba, se montrèrent très bien disposés; il en avait vu, sur le Congo, quelques-uns qui lui servirent d'introducteurs auprès des autres, et rendirent les relations mutuelles faciles. A mesure que le vapeur remonta la rivière, les natifs devinrent plus timides et plus soupçonneux, surtout dans les localités où une forte proportion de Ngombé, ou hommes des bois, étaient mêlés aux riverains leurs voisins.

L'expédition visita Danda, une des villes dont la population tout entière appartient aux Ngombé; elle est située à 1 $^1/_2$ kilom. de la rivière, et diffère complètement de ce que les missionnaires avaient vu auparavant. Un grand fossé de 4 mètres de largeur et de 2 mètres de profondeur l'entoure entièrement; le bord intérieur en est surmonté d'une forte barricade de poutres de 4 mètres de hauteur. Trois ouvertures, auxquelles conduisent des ponts de poutres, donnent accès dans la ville; ces ouvertures sont étroites et garnies de planches propres à les fermer en cas de besoin. Le Dr Sims et Éyambi entrèrent les premiers dans la ville; mais les habitants furent si effrayés de la vue d'un blanc, que l'un d'eux, se levant précipitamment, lança une flèche aux visiteurs qui ne s'étaient pas fait annoncer; le trait manqua le docteur, mais traversa le vêtement d'Éyambi. Les indigènes ne comprenaient pas pourquoi les arrivants ne déclaraient pas la guerre d'emblée, et envisageaient comme très suspecte cette tentative de nouer des relations amicales avec eux. Ils ont la face entièrement couverte de cicatrices qui s'étendent jusqu'aux lèvres, avec des boutons gros comme des pois. Parfois, l'un d'eux en a une rangée tout le long du nez, très

rapprochés les uns des autres; d'autres se contentent de trois ou quatre boutons, tandis que d'autres encore en ont un énorme sur la lèvre, comme pour simuler une corne de rhinocéros; d'autres enfin en ont tout autour des yeux, et le long des joues jusqu'au menton, de manière à esquisser les traits saillants d'une tête de mort. Une jeune fille avait, de chaque côté du nez, une loupe grosse comme un œuf de pigeon, si près des yeux qu'elle devait avoir beaucoup de peine à regarder quoi que ce fût, car, quand elle voulait voir quelqu'un, elle devait baisser la tête pour regarder par-dessus ces « grains de beauté. » Les visiteurs remarquèrent beaucoup de malades, quantité de gens couverts d'ulcères graves, et plusieurs cas de lèpre; ils attribuent ces maux à la condition de l'eau qui leur parut détestable. Ils n'estiment pas que l'Ikelemba doive être rangé parmi les grands affluents du Congo, quoique ses bords soient assez peuplés, et que ses fabriques de couteaux et de lances donnent lieu à un grand trafic.

Redescendant au Congo, le *Peace* traversa le fleuve pour atteindre la rive droite qu'il longea jusqu'à Boungata, ville importante, à 35 kilom. au nord de l'Équateur. Les missionnaires nouèrent des relations d'amitié avec le chef Nanou, et purent s'approvisionner, à des prix modiques, de vivres et de combustible. Pendant qu'ils étaient là, à l'ancre, en novembre, ils essuyèrent un de ces *tornados,* qui, dans cette saison, rendent la navigation pénible et dangereuse; le *Peace* le supporta heureusement. Le 19 novembre il passa devant la ville déserte de Boberi, dont les habitants avaient été chassés par les Ngonda, de l'Équateur, et s'étaient établis sur une crique étroite qui, pendant la saison des hautes eaux, communique avec le Mobandji; elle traverse toute l'étroite péninsule qui sépare le Mobandji du Congo.

De là, M. Grenfell se rendit à Lobengo, qu'il avait déjà visitée avec M. Comber, au mois de juillet. On le reconnut comme un vieil ami, et il put avoir avec les indigènes des rapports beaucoup plus directs que la première fois. On connaissait l'homme blanc, on savait qu'il était inoffensif, et quoique sa femme et son enfant fussent des êtres nouveaux pour les indigènes, et que leur présence causât un certain émoi parmi les femmes, la ville néanmoins demeura tranquille. Le chef, homme âgé, continua les réparations de son palais, qui n'est pas autre chose qu'un vaste toit, de 20 à 25 mètres de long, sur 6 ou 8 mètres de large, soutenu par des poteaux, sans aucune muraille; ces poteaux sont d'un beau travail, ornés d'une sorte de sculpture qui témoigne d'une grande habileté et de beaucoup de patience. C'est la demeure com-

mune, mais chacune des femmes du chef a son habitation distincte. La pièce susmentionnée sert de cuisine, de salle à manger, de salon de conversation et de fumoir. Du toit pendait une collection de filets de toutes sortes, avec des mailles de la grosseur d'un doigt jusqu'à la longueur d'une main, pour prendre toute espèce d'animaux, depuis le petit poisson, jusqu'au grand cerf des bois; il y avait aussi des trappes à rats, du genre du jouet connu sous le nom d'anneau siamois, dans lesquelles le rat est serré d'autant plus qu'il se débat davantage. Les pipes, longues et courtes, abondent; les courtes sont à l'usage des femmes du chef, qui fument en se livrant aux travaux dans les plantations; le chef se sert de pipes de 2 à 3 mètres de longueur. Il y avait, en outre, des lances, des boucliers, des couteaux, toutes sortes d'armes offensives, des provisions de remèdes et des charmes pour conserver la vie du chef et éloigner de son corps tous les maux imaginables, des ustensiles, des plats, un ou deux lits de réserve, des chasse-mouches, une espèce de jeu de tric-trac, divers trophées de chasse, et quantité d'objets dont l'énumération est impossible.

Remontant ensuite le fleuve jusqu'à Mounsembi et à Boumbinda, les missionnaires y reçurent un accueil amical, quoique les habitants de ces villes eussent cru d'abord à une invasion de leurs voisins les Ba-Ngala. A peine quelques femmes et quelques enfants se laissèrent-ils apercevoir, la plupart s'étant sauvés dans la forêt. Les hommes, demeurés dans la ville, étaient prêts à livrer un combat. Au delà, le *Peace* passa devant une autre crique, aussi en communication avec le Mobandji, et explorée en partie par le lieutenant Coquilhat, qui atteignit par là un petit lac d'une dizaine de kilom. carrés. Les natifs lui dirent qu'il aurait à en traverser un autre avant d'arriver au Mobandji. L'existence de communications entre les deux cours d'eau, à 200 kilom. de leur confluent, ne fait, pour M. Grenfell, l'objet d'aucun doute, car il vit dans cette crique des canots montés par des Ba-Loï, indigènes que l'on ne rencontre jamais en aval; ils ont la tête rasée, et leurs couteaux de bronze ornementés, ainsi que leur vêtement de peau d'éléphant, diffèrent entièrement de ceux que l'on trouve chez les autres tribus du Congo.

A Bangala les voyageurs constatèrent des faits patents de cannibalisme, quoique, au commencement de ce voyage, M. Grenfell crût que celui-ci recule à mesure qu'on avance; chacune des tribus indigènes disant, qu'au delà de ses limites les natifs sont méchants, qu'ils mangent des hommes, il commençait à devenir sceptique à ce sujet, lorsque,

à Bangala, il fut obligé de reconnaître que le fait n'était que trop vrai. Les indigènes ne pouvaient pas comprendre que l'homme blanc et ses gens fissent exception à leurs us et coutumes, et qu'il voulût intervenir. « Pourquoi, » lui dirent-ils, « voulez-vous vous mêler de nos affaires ? Nous ne vous dérangeons pas quand vous tuez vos chèvres. Nous achetons notre *Nyama*, et nous le tuons, ce n'est pas votre affaire. » Le lieutenant Coquilhat a vainement cherché à mettre un terme à cette coutume, et il estime même qu'il ne serait pas bon de racheter un des malheureux destinés à être victimes de ces horreurs, parce qu'avec le prix qu'on en donnerait, les indigènes en achèteraient trois autres. A partir de Bangala, on rencontre partout des traces de cannibalisme ; toutefois, à la répugnance avec laquelle, en certains endroits, les indigènes s'avouent mangeurs d'hommes, on peut espérer qu'il existe déjà en eux un sentiment qui est le commencement d'une protestation contre ce crime.

Le lieutenant Coquilhat devant visiter Mobeka, à l'embouchure de la Ngala, à 80 kilom. plus à l'est, remonta le Congo avec M. Grenfell. A cette époque il y avait à peine un mètre carré de terrain sec dans la ville, qui paraissait fort insalubre. Il en était à peu près de même de la ville de Mpesa dont la position est également basse. Les eaux du fleuve avaient monté jusqu'à la fin de novembre ; elles commençaient à baisser, mais ce n'était pas encore le moment où les habitants retirent le plus de profit de la pêche des poissons qui, aux eaux basses, remplissent les pièces d'eau formées par la crue du fleuve. A Bopoto, à 12 kilom. en amont, se trouve une population qui compte beaucoup de forgerons, fabriquant des haches et des bêches de manière à en fournir à tout le district avoisinant.

De Stanley-Pool jusqu'à l'embouchure de la Ngala, le *Peace* avait suivi une direction nord ; à partir de là il se dirigea vers l'est, et depuis Moumba il commença à courir vers le sud. Au coude du fleuve près duquel sont les villes des Yambinga, il entra dans celui des affluents septentrionaux du Congo auquel Stanley a donné le nom d'Oukéré, mais que les natifs appellent le Loïka. C'est un cours d'eau considérable, de 200^{m} à 300^{m} de large ; M. Grenfell le remonta sur un parcours d'environ 160 kilom., dans une direction E. N. E., jusqu'à une cataracte qui lui barra le passage. Près de son confluent avec le Congo, les villes sont grandes et les habitants traitables ; mais à mesure que l'on remonte l'affluent, ils deviennent plus timides, et les communications avec eux, plus difficiles. A Mosakou, le chef vint à bord du *Peace* apporter un

présent ; mais un des hommes du vapeur, ayant, sans réflexion, ouvert tout à coup une des soupapes de sûreté, le sifflet qui en résulta fit sur lui et sur tous les indigènes une telle impression, que tout son équipage et les gens de vingt ou trente canots qui l'accompagnaient se jetèrent à l'eau, pour se sauver à la nage jusqu'à terre. La panique ne fut pas de longue durée, et de bons rapports purent s'établir entre les habitants et les blancs.

En remontant la rivière, les explorateurs remarquèrent qu'elle se fraie un passage à travers une rangée de collines d'une trentaine de mètres de hauteur, courant au N. O., et laissant entre elles des vallées basses et marécageuses. A Bonganga, les indigènes brûlaient les herbes des marais et des plantes flottantes pour en faire du sel. A 15 kilom. en amont on rencontre les villages momégé, qui s'étendent sur une longueur de 6 à 8 kilom. le long de la rive gauche. Ils sont bien situés, au milieu de terrains extrêmement fertiles ; les maisons en sont bien bâties ; leurs murailles, d'argile blanchie à la chaux ou peinte en rouge, ont les angles arrondis. Au delà viennent de grandes villes dont les habitants se montrèrent d'abord hostiles et reçurent les arrivants à coups de flèches. Ceux de la première ville des Mobélé les tinrent en échec pendant deux ou trois heures, et ce ne fut qu'en les voyant répondre à toutes leurs attaques par des propositions de paix, qu'ils déposèrent enfin leurs dispositions hostiles. Heureusement une des petites filles qui accompagnaient M. Grenfell était originaire de cette partie de l'Afrique, et put, du bateau, se faire entendre des gens qui étaient sur le bord de la rivière, et leur faire comprendre que les blancs ne demandaient que des vivres, en échange desquels ils donneraient quantité de belles choses. Ils parurent très étonnés en entendant quelqu'un parler leur langue ; alors ils commencèrent des pourparlers pour qu'Éyambi allât à terre leur montrer des grains de verroterie et des étoffes. Mais ils ne voulurent pas le laisser gravir le rocher qui protégeait leur ville du côté de l'eau, s'il n'amenait avec lui la petite fille. Il la prit avec lui, fut cordialement accueilli, et reçut, pour elle et pour lui, des présents, ainsi que des vivres pour l'équipage du *Peace,* qui continua sa marche jusqu'à la ville des deux chefs Esima et Katanga, lesquels leur firent le meilleur accueil. A leur descente à terre, la venue des chefs fut annoncée au bruit des tambours, et au son de cors en ivoire de 2^{m} de long ; quelques minutes après que tous les notables eurent pris place, des esclaves apportèrent en abondance des vivres qu'ils entassèrent aux pieds des missionnaires. Dès que M. Grenfell commença à exprimer ses remerciements, l'ordre

fut donné de lui en fournir davantage, et les femmes apportèrent de la cassave en si grande abondance, que jamais ailleurs les voyageurs n'en reçurent autant.

A 50 kilom. en amont de l'embouchure du Loïka, les habitants de Monoungeri se montrèrent tellement hostiles aux étrangers que MM. Grenfell et Sims s'estimèrent très heureux, après une visite à leur ville, de se retrouver sains et saufs à bord du *Peace*. A Bosoko, où avait eu lieu, en 1877, l'attaque des gens de l'Arououimi contre Stanley, ils virent s'enfuir plus d'une centaine de canots, tous chargés d'enfants et de provisions ; la baie était tout entourée de fétiches, et les hommes armés étaient tout prêts pour un combat ; ils disaient retenir comme ôtages les blancs de la station internationale, parce qu'ils avaient craint que l'expédition du *Peace* ne fût le prélude d'une invasion ennemie. M. Grenfell apprit que deux des hommes de la station avaient été mangés, et que le troisième n'avait dû son salut qu'au répit qui lui avait été accordé parce qu'il était trop maigre ; il en avait profité pour s'échapper.

Le *Peace* s'éloigna, mais un peu en amont, en un endroit où les missionnaires avaient espéré passer une nuit tranquille, loin du bruit des tambours des gens de Bosoko, ils virent descendre le fleuve et passer auprès d'eux quantité de canots fugitifs échappés de la ville de Yambouli, incendiée par des Arabes en quête d'esclaves et d'ivoire. Des épaves de toutes sortes, toits, lits, ustensiles, calebasses, filets de pêcheurs, étaient entraînés par le courant ; tout ce qui pouvait flotter avait été jeté dans le fleuve, soit par les fugitifs serrés de près, soit par les Arabes embarrassés de leur butin. La ville de Mawembé était également déserte, et dans celle que le *Peace* rencontra ensuite, sur 400 ou 500 maisons, il n'y en avait plus que 3 ou 4 qui eussent encore le toit. Un peu plus en amont, M. Grenfell vit sortir du milieu des ruines fumantes d'une autre ville, également ravagée par les Arabes, un des habitants qui s'était hasardé à revenir en arrière ; tendant vers les blancs des mains suppliantes, il leur dit : « Voyez, on ne nous a rien laissé ; » et montrant les poutres carbonisées, il ajouta : « Voyez, nos maisons sont brûlées, nos plantations détruites, nos femmes et nos enfants enlevés. Et les hommes qui ont fait cela sont tous là-bas, » disait-il, en montrant du doigt l'autre rive du fleuve. « La vue de ce malheureux, au milieu de cette scène de désolation, » écrit M. Grenfell, « est une de celles dont l'impression ne peut jamais s'effacer. »

Après avoir traversé le fleuve et rencontré encore d'autres villes

incendiées, les missionnaires arrivèrent au camp des Arabes à l'embouchure du Loboko, le Loubilache de nos cartes. Ils trouvèrent les Arabes se préparant à repousser une attaque, et postant des corps de troupes dans les hautes herbes qui commandaient les approches du camp. Les chasseurs d'esclaves reconnurent bientôt qu'ils n'avaient pas affaire à des hommes de guerre. Ils étaient au nombre de 700, sous le commandement de Mounya Mani, vassal du fameux Hamed ben Mohammed, plus connu sous le nom de Tipo-Tipo.

De ce point aux chutes de Stanley, le *Peace* rencontra des milliers de fugitifs, et quantité de villages dont les habitants n'attendaient qu'un signal pour s'enfuir ; leurs biens et leurs provisions de vivres étaient déjà déposés dans leurs canots. Le plus grand nombre paraissaient vouloir coucher dans leurs bateaux, pour éviter une surprise nocturne ; de jour, ils se tenaient à terre, un canot ou deux faisant le guet dans les postes d'observation les meilleurs. Les gens de M. Grenfell, qui avaient appris leur chant national, n'avaient qu'à l'entonner, pour produire chez ceux qui étaient à terre un enthousiasme sympathique avec accompagnement de danses.

La présence des Arabes dans cette région augmentait considérablement les difficultés d'approvisionnements de la station des chutes de Stanley. Néanmoins, l'agent, M. le lieutenant Webster, officier suédois, pourvut libéralement aux besoins de l'équipage du *Peace*. M. Grenfell fit visite à Tipo-Tipo qui lui offrit ses services pour envoyer ce qu'il désirerait à Oudjidji ou à Zanzibar, où il expédie des dépêches tous les quinze jours. Il paraît se disposer à occuper les chutes de Stanley d'une manière permanente. Il fait de grandes plantations, parle de se construire une maison de pierre, et dit qu'il attend 2000 hommes de renfort. Il se donne l'air de vouloir faire un trafic légitime, et déclare que si les gens n'étaient pas si méchants et voulaient trafiquer sans combattre, lui le voudrait aussi. Il dit avoir entrepris l'expédition susmentionnée sur l'ordre de Saïd-Bargasch, qui l'a fait appeler à sa cour pour qu'il lui exposât les raisons de la diminution du trafic par la côte orientale ; aussi s'enquiert-il maintenant de ces raisons pour le sultan de Zanzibar, qui prétend à la souveraineté du Congo jusqu'à l'Océan Atlantique ! !

M. Grenfell insiste sur la nécessité de prendre des mesures pour arrêter le fléau de la traite qui désole les rives du haut Congo. Le lieutenant Webster a l'ordre d'empêcher les Arabes de descendre le fleuve, mais il ne peut l'exécuter. Ses Zanzibarites ne voudraient pas combattre contre leurs compatriotes, et ses Haoussas sont trop peu nombreux.

Maintenant que le nouvel État libre du Congo a été créé, c'est à lui qu'incombe le devoir d'arrêter la marche des Arabes de Nyangoué dans la direction de l'Atlantique.

BIBLIOGRAPHIE [1]

AUX PAYS DU SOUDAN. Bogos, Mensah, Souakim, par *Denis de Rivoyre.* Paris (Plon, Nourrit et C°), 1885, in-8°, 293 p. avec carte et gravures, fr. 4. — Il ne s'agit pas ici d'une nouvelle expédition de l'explorateur qui nous a fait connaître la région africaine voisine du golfe d'Aden, mais d'un voyage accompli, il y a vingt ans environ, c'est-à-dire longtemps avant que le Soudan, Khartoum et la côte de la mer Rouge fixassent l'attention publique.

C'est en compagnie de Münzinger, alors vice-consul de France à Massaoua, et de l'évêque Bol, qui allait avec le P. Delmonte réorganiser la mission catholique chez les Bogos, que cette courte excursion à Keren a été entreprise.

Cet ouvrage n'ajoute pas grand chose à nos connaissances sur le bassin supérieur du Chor Barka, et la carte qui l'accompagne renferme bien peu de détails, mais on le lira avec plaisir, parce qu'il est écrit d'un style simple et facile, et que le récit est émaillé de nombreuses digressions intéressantes, entre autres d'anecdotes et d'histoires fabuleuses que l'auteur se fait raconter par les gens de sa caravane. Du reste les descriptions faites par un homme qui a vu de ses propres yeux, inspirent toujours confiance et, dans ces pays encore barbares, le paysage ne change guère, pas plus que les mœurs des habitants. En outre M. de Rivoyre, n'oubliant pas qu'il écrit en 1885, fait de fréquents rapprochements avec la situation politique actuelle.

LE CONGO AU POINT DE VUE ÉCONOMIQUE, par *A.-J. Wauters.* Bruxelles (Institut national de géographie), 1885, in-12°, 256 p. avec 3 cartes et 8 vignettes, fr. 3. — C'est un ouvrage de géographie commerciale qu'a voulu écrire M. Wauters, bien connu dans le monde géographique par ses nombreux ouvrages et par son journal le *Mouvement géographique.* Recueillant les informations fournies par les grands explorateurs, les

[1] On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée.*

agents de l'Association internationale, les commerçants de la côte, les missionnaires anglais, et enfin par le Comité d'études lui-même, il a pu faire un résumé méthodique de nos connaissances sur le Congo, une sorte de monographie du bassin de ce fleuve au point de vue économique. Fertilité du sol, populations, conditions climatériques, produits actuels et ressources futures, possibilité de nouer avec les indigènes des relations commerciales fructueuses, conditions de transport, projet de construction d'une voie ferrée se dirigeant de la côte occidentale vers le centre du continent, tous ces points, qui intéressent au plus haut degré l'opinion publique, parce que ce sont les questions vitales d'où dépend surtout l'avenir du nouvel État, sont examinés en détail.

On consultera avec fruit, en particulier, les chapitres traitant du mouvement commercial actuel du Congo inférieur et des lignes de navigation qui le relient avec l'Europe, chapitres dans lesquels l'auteur fournit des renseignements nouveaux, précis et dignes de foi. On y trouvera les noms des maisons européennes établies actuellement au Congo, les chiffres d'importation et d'exportation pour 1883, enfin l'indication des cinq lignes de bateaux à vapeur qui desservent le Congo, avec le prix, la durée et les autres conditions du voyage. Ce sont : 1° la ligne des deux compagnies réunies de Liverpool : British and African Steam Navigation C° et African Steam Ship C° ; 2° la ligne anglo-portugaise, Empreza Nacional ; 3° celle de la maison Wœrmann, de Hambourg ; 4° celle de la Nieuwe Afrikaansche Handels-Vennootschap de Rotterdam ; 5° l'*Angola*, de la maison Hatton et Cookson de Liverpool.

Nous reviendrons peut-être sur cette partie importante de l'ouvrage.

SOUVENIRS D'UNE EXPLORATION MÉDICALE DANS L'AFRIQUE INTERTROPICALE, par *P. Dutrieux*. Paris (G. Carré), et Bruxelles (A. Manceaux), 1885, in-8°, 146 p. et carte, fr. 3,50. — M. Dutrieux a fait partie de la première expédition de l'Association internationale africaine. En 1878, l'opinion publique en Belgique avait été alarmée par la mort de deux des trois membres de l'expédition, peu de temps après leur arrivée à Zanzibar. Désirant aller étudier sur place les conditions d'insalubrité du climat de l'Afrique équatoriale, et mettre pour cela à profit l'expérience qu'il avait acquise pendant dix années de séjour au Caire où il pratiquait la médecine, le Dr Dutrieux offrit ses services au Comité de Bruxelles, qui les accepta avec empressement.

Mais il ne put pas mettre à exécution ses projets d'études d'anthropologie et d'ethnologie ; il aurait fallu pour cela être libre de tout engagement envers une société quelconque, et maître de son temps et de ses mouvements. M. Dutrieux reconnut qu'une mission n'a de chances d'aboutir à des résultats scientifiques qu'à la condition d'être personnelle et indépendante. Après un voyage intéressant et fructueux, de Bagamoyo à Tabora, il fut employé, pendant plusieurs mois, à garder dans cette dernière localité un dépôt de marchandises. Considérant que de telles fonctions, peu dignes d'un médecin ou d'un voyageur scientifique, n'étaient pas de nature à compenser le sacrifice de sa santé, il se retira du service de l'Association et revint en Europe, où il lui fallut plusieurs mois de repos pour se rétablir des rudes atteintes du paludisme qui avait fini par le terrasser.

Quoique le bagage scientifique qu'il a rapporté de son voyage ait été moins considérable qu'il ne l'espérait, il a cependant pu formuler les principaux caractères de la pathologie des Européens dans la zone torride de l'Afrique, et donner quelques vues d'une portée pratique. sans avoir toutefois l'idée de publier un guide médical du voyageur. Il passe en revue les différentes maladies des pays chauds, entre autres la dysenterie, les affections du foie, les fièvres paludéennes, et traite la question si complexe de l'acclimatement. Une seconde partie contient des notes de climatologie, d'anthropologie et d'ethnologie, recueillies à Mpouapoua et dans l'Ou-Nyamouézi.

L'étude de toutes ces questions, desquelles dépendent tant d'existences humaines, a été faite par M. Dutrieux avec le seul souci de donner à ses lecteurs des renseignements absolument exacts, et qui les mettent en garde contre les assertions souvent fausses des apôtres enthousiastes de la colonisation à outrance. Décrire l'Afrique telle qu'elle est, c'est le premier devoir du voyageur sérieux.

Marroco, das Land und die Leute, geschildert von *Adolph von Conring*. Nouvelle édition. Berlin (G. Hempel), 1884, in-8°, 335 p. avec carte et plan du Maroc, fr. 6,70. — Chargé, en 1877, par l'empereur d'Allemagne, d'une mission au Maroc, pour étudier les rapports commerciaux de ce pays avec l'empire allemand, l'auteur de cet ouvrage eut la possibilité de parcourir à plusieurs reprises le versant occidental de l'Atlas jusqu'à l'Océan. Il recueillit ainsi, sur l'état actuel de cette contrée, quantité de matériaux qu'il a tenu à livrer au public. Son premier souci a été de dire la vérité sur toutes les questions concernant ce

grand empire nord-ouest africain, et d'exposer ses idées personnelles avec clarté et méthode.

Il débute par une vue d'ensemble de la contrée, et étudie ensuite la côte et les villes maritimes, de Tétouan à Saffi, puis il décrit ses itinéraires : 1° de Saffi à Maroc; 2° de Maroc à Mogador; 3° de Mogador à Tanger et retour par Marseille. Le reste du volume est consacré à l'étude détaillée de la situation économique du Maroc : les mœurs et le genre de vie des indigènes, le gouvernement, Muley Hassan et sa famille, les guerres civiles et leurs causes, tous ces sujets sont traités avec une haute clairvoyance et par un homme qui connaît bien les choses dont il parle. Enfin, les conditions de l'agriculture marocaine, la production et la consommation, le commerce intérieur, l'exportation et l'importation, forment une des parties les plus importantes de l'ouvrage. C'est celle à laquelle l'auteur a voué tous ses soins, et les renseignements nouveaux et puisés aux meilleures sources qu'il fournit, seront hautement appréciés par ceux qui ont des intérêts dans ce pays.

Nos droits sur Madagascar et nos griefs contre les Hovas, par *R. Saillens,* avec une préface de M. Frédéric Passy. — Paris (Paul Monnerat), 1885, in-8°, 163 p., fr. 2. — On pourrait croire, à la lecture de ce titre, qu'il s'agit ici d'un ouvrage comme il en a paru plusieurs depuis le commencement de l'expédition militaire française à Madagascar, poussant à une action énergique, à une prise de possession du pays ; il n'en est rien. Déjà, dans sa préface, M. Frédéric Passy, président de la Société des « Amis de la Paix, » déclare que l'on n'a pas dit au parlement et à la nation toute la vérité, que le *livre rouge* que viennent de publier les Hovas, analogue au *livre jaune* français, renferme beaucoup de pièces inédites qui ne sont pas à l'honneur du gouvernement français. En un mot, la cause que soutiennent les armes de la France ne lui semble pas suffisamment juste, et il demande des éclaircissements.

M. Saillens va plus loin. Son livre ne traite pas la question au point de vue géographique, mais s'occupe de l'histoire de la colonisation française à Madagascar. Il la divise en deux parties : la première, qui va jusqu'à la conclusion du traité de 1868, se résume par ces mots : Nos droits sur Madagascar sont abrogés. Nos droits modernes n'ont jamais existé ; les négociateurs français l'ont reconnu. La seconde est consacrée aux événements récents.

L'auteur désire la paix ; il est opposé à la politique violente préconi-

sée par les jésuites français, qui ne peuvent pardonner aux protestants d'être arrivés les premiers et d'avoir conquis une influence prépondérante, et par les colons de la Réunion qui, privés des coolies hindous, voudraient les remplacer par des Malgaches. Si l'on fait abstraction des prétentions exagérées des uns et des autres, la France, croit l'auteur, est bien près de s'entendre avec les Hovas. L'affaire peut se terminer par quelques concessions, mais les accordera-t-on ?

Une promenade dans le Sahara, par *Charles Lagarde*. Paris (Plon, Nourrit et Cᵒ), 1885, in-18, 301 p., fr.3,50. — La librairie Plon, qui a déjà édité sur l'Afrique du Nord les beaux ouvrages de Fromentin, publie aujourd'hui un livre posthume de M. Lagarde, ex-officier au 1er régiment des chasseurs d'Afrique. Misanthrope, ennemi de notre vie matérielle et bourgeoise, l'Orient lui souriait à cause de l'absence de civilisation ; il aimait le désert, la forêt vierge, les grands spectacles de la nature, et quand il découvrait une correcte habitation européenne, plantée comme par miracle au milieu d'un désert sauvage, sa colère n'avait plus de bornes. A la tête de ses soldats, il parcourut pendant huit ans toute la province d'Alger et descendit, dans sa dernière campagne, jusqu'aux confins du Maroc.

Rappelé en France par la guerre franco-allemande, il fut fait prisonnier et envoyé en Allemagne, puis, après la conclusion de la paix, il retourna en Algérie où l'insurrection de 1871 venait d'éclater. Envoyé à Marengo, une des villes les plus malsaines de la colonie, puis, chargé d'escorter un convoi de colons français, il tomba malade, se rétablit, lutta encore, jusqu'au jour où sa forte constitution fut attaquée. Il dut renoncer au service actif, mais il ne put jouir longtemps d'un repos bien gagné. Une courte maladie l'emporta, le 23 janvier 1876, dans ce Blidah enchanteur, lieu de sa première résidence, où il était arrivé plein de vie, de joie et d'espérance.

Ses notes et ses lettres ont été recueillies par M. Charles Joliet, qui trace à grands traits, dans la préface, l'histoire de l'auteur. Le livre lui-même est une étude de paysages et de mœurs faite par un fin observateur, ayant à sa disposition une plume facile et élégante ; c'est une série de petits tableaux, manquant de suite peut-être, mais finement tracés, et tout pénétrés du parfum de la riche nature algérienne.

ÉCHANGES

Sociétés de géographie.

Amsterdam. Anvers. Berlin. Brême. Bruxelles. Constantine. Douai. Edimbourg. Francfort s/M. Greifswald. Halle. Hambourg. Iéna. Le Caire. Leipzig. Lille. Lisbonne. Lyon. Madrid. Manchester. Marseille. Montpellier. Nancy. New-York. Oran. Paris. Rochefort. Rome. Rouen. Vienne.

Sociétés de géographie commerciale.

Berlin. Bordeaux. Paris. Porto. Saint-Gall. Le Havre.

Missions.

Journal des missions évangéliques (Paris).
Bulletin missionnaire (Lausanne).
Missions évangéliques au XIXme siècle (Neuchâtel).
Journal de l'Unité des Frères [moraves] (Peseux).
Missions catholiques (Lyon).
Missions d'Afrique (Alger).
Annales de la propagation de la foi (Lyon).
Missions-Blatt (Barmen).
Berliner Missions-Berichte (Berlin).
Heidenbote (Bâle).
Evangelisches Missions-Magazin (Bâle).
Calwer Missions-Blatt (Calw).
Allgemeine Missions-Zeitschrift (Gütersloh).
Glaubensbote (Bâle).
Africa (Londres).
La Nigrizia (Vérone).
Church missionary Intelligencer and Record (Londres).
Missionary Herald (Boston).
American Missionary (New-York).
Foreign Missionary (New-York).
Regions beyond (Londres).
Chronicle of the London Missionary Society (Londres).
Monthly Record of the Free Church of Scotland (Edimbourg).
Missions Field (Londres).
Church of Scotland home and foreign Missionary Record (Edimbourg).
Missionary Record of the united presbyterian Church (Edimbourg).
Central Africa (Londres).
Woman's foreign missionary Society (Philadelphie).

Divers.

Gazette géographique et Exploration (Paris).
Moniteur des Colonies (Paris).
Bulletin des Mines (Paris).
Bulletin de l'Association scientifique algérienne (Alger).
Bulletin du Comice agricole (Médéa).
Bulletin de l'Académie d'Hippone (Bone).
Bulletin de renseig. coloniaux (Paris).
Revue géographique internationale (Paris).
Le Mouvement géographique (Bruxelles).
Handels-Zeitung (Saint-Gall).
Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik (Vienne).
Mittheilungen der afrikanischen Gesellschaft in Deutschland (Berlin).
Oesterreichische Monatsschrift für den Orient (Vienne).
Zeitschrift für wissenschaftliche Geographie (Vienne).
Deutsche Kolonialzeitung (Francfort s/M).
Chamber of Commerce Journal (Londres).
African Times (Londres).
Antislavery Reporter (Londres).
Aborigine's Friend (Londres).
African Repository (Washington).
Esploratore (Milan).
Cosmos (Turin).
Bollettino della Societa africana d'Italia (Naples).
Boll. della sezione Fiorentina (Florence).
Marina e Commercio, e Giornale delle colonie (Rome).
Africa oriental (Mozambique).
O Africano (Quilimane).
Jornal das colonias (Lisbonne).
As colonias portuguezas (Lisbonne).
Revista de Estudos Livres (Lisbonne).
Réveil du Maroc (Tanger).

AUTRES PUBLICATIONS CONSULTÉES

Tour du monde (Paris).
Revue de géographie (Paris).
Revue maritime et coloniale (Paris).
Indépendant (Constantine).
Moniteur de l'Algérie (Alger).
Dr A. Petermann's Mittheilungen (Gotha)
Proceedings of the royal geographical Society and monthly Record of geography (Londres).
Natal Mercury (Durban).
Cape Argus (Cape-Town).
West African Reporter (Sierra Léone)

Etc., etc.

SOMMAIRE

OUVRAGES REÇUS :

La question du Congo, depuis son origine jusqu'à aujourd'hui, par J. Du Fief. Bruxelles, 1885, in-8°, 80 p. et carte.

Vingt jours en Tunisie, par Paul Arène. Paris (Lemerre), 1884, in-18°, 300 p., 3 fr. 50.

Société française et africaine d'encouragement. 3me rapport annuel. Paris, 1885, in-8°, 12 pages.

Afrika: Der dunkle Erdtheil im Lichte unserer Zeit, von A. v. Schweiger-Lerchenfeld. Lief. 19 bis 24. Wien (A. Hartleben), 1885, in-8°.

Scandals at Cairo, in connection with Slavery, by an english Resident at Cairo. Cairo, 3 June, 1885, in-8°, 18 pages.

Genève. — Imprimerie Charles Schuchardt.

GENÈVE

H. GEORG, LIBRAIRE-ÉDITEUR

L'AFRIQUE
EXPLORÉE ET CIVILISÉE

JOURNAL MENSUEL

DIRIGÉ PAR

M. Gustave MOYNIER

Membre de la Société de géographie de Genève, de l'Institut de Droit international; membre correspondant de l'Académie d'Hippone, et des Sociétés de géographie de Marseille, de Nancy, de Loanda et de Porto.

RÉDIGÉ PAR

M. Charles FAURE

Secrétaire-Bibliothécaire de la Société de géographie de Genève, membre correspondant des Sociétés de géographie de Lisbonne, de Loanda, de Porto, de Saint-Gall et de Berne.

L'Afrique paraît le premier lundi de chaque mois, par livraisons in-8° d'au moins 20 pages chacune; le texte est accompagné de cartes, chaque fois que cela paraît nécessaire.

Le prix de l'abonnement annuel, **payable d'avance**, est de **10 francs**, port compris, pour tous les pays de l'Union postale (première zone); pour les autres, 11 fr. 50.

Tout ouvrage nouveau relatif à l'Afrique, dont il est envoyé deux exemplaires à la Direction, **a droit à un compte rendu.**

Adresser tout ce qui concerne la **rédaction** à **M. Gustave Moynier, 8, rue de l'Athénée, à Genève (Suisse).**

S'adresser pour les abonnements à l'éditeur, M. H. Georg, à Genève ou à Bâle.

On s'abonne aussi :

Dans tous les bureaux de poste de la Suisse.
Chez MM. Ch. DELAGRAVE, libraire, 15, rue Soufflot, à Paris.
MUQUARDT, libraire de la Cour, 45, rue de la Régence, à Bruxelles.
DUMOLARD frères, libraires, Corso Vittorio Emmanuele, 21, à Milan.
F,-A. BROCKHAUS, libraire, Querstr., 29, à Leipzig.
L. FRIEDERICHSEN et Cie, libraires, Admiralitätsstr, 3/4, à Hambourg
Wilhelm FRICK, libraire de la Cour, Graben 27, Vienne (Autriche).
TRUBNER et Cie, libraires, Ludgate Hill, 57/59, à Londres E. C.
Et chez les principaux libraires de tous les pays.

AVIS. — *Nous mettons à la disposition de nos nouveaux abonnés, au prix de 12 fr. chacun, un certain nombre d'exemplaires complets de la IIme, de la IVme et de la Vme année. La Ire et la IIIme sont épuisées.*

BULLETIN MENSUEL (*5 octobre 1885.*[1])

La **Société française d'encouragement** continue son œuvre en faveur des **Missions africaines**. Indépendamment de ce qu'elle a fait sur d'autres points de l'Afrique, nous trouvons, dans le rapport communiqué à l'Assemblée générale du mois de juin, qu'elle a expédié à M. **Mayor,** fondateur du poste de **Moknéa** en **Kabylie,** une tente-baraquement, pour suppléer à l'insuffisance de sa petite maison, comme dispensaire et salle d'école. Elle lui avait précédemment envoyé des semences qui venaient très bien, mais pendant une absence de M. Mayor de sa station, des hommes payés par les marabouts s'étaient introduits dans la maison et en avaient emporté les meilleures choses. Ils avaient même poussé la haine jusqu'à dévaliser le jardin et à en détruire les plantes. — Elle a également envoyé aux colons des **Trois-Marabouts** (province d'Oran), des vêtements de travail et des étoffes que les femmes confectionnent elles-mêmes, le travail de la dernière campagne des colons ayant été rendu en partie infructueux par le choléra qui a fermé les débouchés à leurs récoltes, d'ailleurs satisfaisantes.

Le D[r] **Traversi,** parvenu dans l'**Aoussa,** a transmis à M. Boutourline (voy. p. 14) quelques détails sur une entrevue qu'il a eue avec **Mohamed Anfali.** Le sultan des Aoussas lui a promis de lui remettre, pour le roi d'Italie, une lettre dans laquelle sera rapporté tout ce qu'il a fait après la mort de **Bianchi.** Peut-être, par ce moyen, arrivera-t-on à savoir quelque chose de précis sur ce mystérieux assassinat, tout au moins apprendra-t-on en quel endroit il a eu lieu. M. Traversi a entendu dire que Bianchi et ses deux compagnons ont péri dans le pays des Taltals, à deux journées du Tigré ; mais cette donnée est encore assez vague.

Le commandant d'**Obock** a transmis au ministre de la marine des renseignements favorables sur cette nouvelle colonie française. Tandis qu'au commencement de l'année dernière elle ne comptait pas trente indigènes, elle compte aujourd'hui de 700 à 800 habitants, dont une centaine de Danakils, qui, sous la conduite d'un chef dévoué, sont venus demander du travail, le reste se compose de Somalis, d'Arabes

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

et d'Abyssins. Les premiers sont campés aux environs des factoreries, les autres ont formé un village provisoire de paillotes, sur le plateau des chasseurs. Des marchands indigènes de même race se sont installés dans ce village et commencent à fournir quelques provisions aux tables des bâtiments de passage. — A Obock et à Tadjourah se préparaient deux caravanes françaises pour le Choa, appartenant, l'une à M. Barral, l'autre à M. Brémond ; elles ont dû partir dans la seconde quinzaine d'août. Les communications avec le Choa étaient d'ailleurs rares; depuis plusieurs mois il n'était point venu de nouvelles de ce pays. On supposait que des courriers avaient été interceptés par les gens du sultan d'Aoussa. — Le choix du plateau du cap d'Obock, pour la construction des baraquements, se montrait excellent; à l'abri des torrents qui se forment ailleurs pendant les orages, le plateau est continuellement balayé par les vents régnants qui lui arrivent directement de la mer, sans passer par la plaine ni par les marais à palétuviers qui pourraient causer la fièvre.

Un décret du 22 août a ratifié le traité qui établissait le protectorat français sur **Ambabo**, port de mer du pays des Somalis dans la baie de Tadjourah[1], et l'une des têtes de ligne des caravanes venant de Harrar et du Choa. Ambabo a un mouillage suffisant pour abriter les bateaux qui font le cabotage dans la baie, et six ou sept grands navires. D'après une correspondance adressée d'Aden au *Temps,* le territoire d'Ambabo n'est habité que par quelques tribus nomades dépendantes des Issas-Somalis. Pendant la saison des pluies, elles descendent des hauts plateaux, pour venir faire paître leurs troupeaux dans la plaine, qu'elles quittent de nouveau à l'époque de la canicule. Comme point de départ des caravanes, Ambabo offre une supériorité incontestable sur Sagallo et Zeïlah. Les deux routes d'Obock et d'Ambabo pour le Choa se rejoignent à Gobab, et l'organisation des caravanes avec les Issas-Somalis offre plus de sécurité qu'avec les chefs danakils. D'autre part, la route d'Ambabo pour le Harrar pourrait bénéficier des mesures prises par les Anglais, pour détourner le courant commercial de Harrar à Zeïlah en faveur du port de Berbera où flotte le pavillon britannique. Les Issas-Somalis maîtres de la route de Zeïlah, étant les rivaux des Haber-Awal qui tiennent la route de Berbera, prêteront volontiers leur concours pour l'ouverture de la route d'Ambabo.

Au dire de la *Kolonial Zeitung,* **l'expédition des frères Denhardt à la Dana** avait reçu d'un consortium allemand les res-

[1] Voyez la carte, IV[me] année, p. 352.

sources nécessaires pour faire des acquisitions de terrains près de l'embouchure de cette rivière, et nouer des relations commerciales avec les sujets du **sultan de Witou.** Déjà en 1867, l'explorateur Richard Brenner avait écrit à Berlin que ce sultan désirait conclure un traité d'amitié avec la Prusse; il s'engageait d'avance à accorder du terrain et une entière liberté de conscience aux sujets prussiens qui voudraient s'établir dans son pays; il leur garantissait, en particulier, exemption de tout droit de transit à travers ses états dans la direction des pays des Wa-Pokomo et des Gallas. Les frères Denhardt ont pu conclure, cette année-ci, un traité de protectorat entre le sultan de Witou et l'empire d'Allemagne. Saïd Bargasch a cherché à rompre, par des mesures militaires contre le dit sultan, les liens d'amitié et d'alliance ainsi formés, mais il a dû céder devant l'apparition d'une escadre allemande dans les eaux de Zanzibar. Il a pleinement reconnu le protectorat de l'empereur d'Allemagne sur les territoires dont les Allemands ont pris possession sur le continent, ainsi que sur celui de Witou.

D'après l'*African Times,* le Dr Jühlke, revenu à Zanzibar, de son expédition au Kilimandjaro, a conclu, pour la **Société allemande de l'Afrique orientale,** dix traités qui augmentent de 1000 milles carrés les territoires qu'elle possédait déjà dans cette région. Une **Société agricole,** analogue à celle que MM. Woermann, Thormählen et Cie ont créée pour l'établissement du Cameroon, est en voie de formation pour les nouvelles possessions allemandes. La Société de l'Afrique orientale fait des essais de culture de café et de tabac, et a fait venir pour cela de jeunes plants de Batavia. — La *Kolonial Politische Correspondenz* a calculé que la Société allemande de l'Afrique orientale a réussi à faire placer sous le protectorat de l'Allemagne, 4,500 milles carrés de territoires fertiles et salubres, dans une situation centrale. On a déjà établi une factorerie et une première station agricole dans l'Ou-Sagara, et la Société se propose de créer cinq stations militaires sur une base agricole; d'un côté elles serviront à l'instruction militaire des nègres, par des officiers capables qui sont déjà sur les lieux, de l'autre on y fera des expériences agricoles au moyen de natifs ou d'ouvriers asiatiques. La maison Krupp, de Essen, a promis des canons d'un genre nouveau, pour la défense de ces stations, qui formeront le point central des travaux de la Société allemande, et fourniront aux capitalistes intéressés au développement de l'Afrique orientale, un champ nouveau pour y faire valoir leur argent.

Nous devons à l'obligeance de M. R. N. Cust, de la Royal Asiatic

Society, communication des nouvelles reçues récemment de l'Ou-Ganda. Les dernières lettres, datées du mois de novembre 1884, avaient été publiées dans le numéro d'avril du *Church Missionary Intelligencer and Record;* les nouvelles ultérieures vont jusqu'au 20 mai. La lettre de novembre avait été apportée au sud-ouest du Victoria-Nyanza, à Msalala, par M. Mackay, chargé par le jeune roi, Mwanga, successeur de Mtésa, d'amener dans l'Ou-Ganda trois missionnaires anglais qui devaient être arrivés à cette station. Ils n'y étaient point encore, retenus qu'ils avaient été à une station plus rapprochée de la côte. Au retour de M. Mackay à Roubaga, Mwanga fut très fâché de voir qu'il ne les ramenait pas. En même temps se répandait le bruit que des blancs étaient arrivés en forces dans le Bousoga, au N.-E. du Victoria-Nyanza. On supposa que ces bruits se rapportaient à l'expédition de M. J. Thomson, arrivé à cette extrémité du lac une année auparavant; mais le roi soupçonneux, excité par des chefs hostiles, préféra croire que les hommes que M. Mackay n'avait pas ramenés avec lui, étaient dans le Bousoga et négociaient avec les ennemis de l'Ou-Ganda. Ce fut le commencement d'une série de soupçons et d'accusations absurdes, jusqu'à ce qu'à la fin de janvier, M. Mackay ayant obtenu la permission de retraverser le lac, rencontra, en se rendant au port, une troupe en armes qui l'obligea à retourner à la capitale, tandis que quelques-uns des jeunes chrétiens qui l'accompagnaient au bateau étaient arrêtés, sous prétexte qu'ils cherchaient à quitter l'Ou-Ganda. Ne pouvant avoir accès auprès du roi, MM. Mackay et Ashé en appelèrent au *Katikiro,* juge suprême et premier ministre, mais ils furent écartés de sa présence avec accompagnement de violences et d'insultes. Un présent d'étoffes fait à propos apaisa Mwanga et le Katikiro, et de sérieux efforts furent faits pour obtenir que les jeunes gens arrêtés fussent relâchés. Trois d'entre eux furent libérés, mais ils rapportèrent qu'ils avaient été pris avec d'autres, parmi lesquels les nommés Serwanga, Kakumba, et un domestique de M. Ashé, et conduits hors de la capitale. Les trois chrétiens susmentionnés avaient été torturés, on leur avait coupé les bras, puis on les avait attachés à un échafaud sous lequel on avait allumé du feu, et on les avait brûlés à petit feu, pendant que Mujasi, le chef du parti hostile, se moquait d'eux et leur disait de prier le Christ pour voir s'il les sauverait de ses mains. Les jeunes martyrs persévérèrent dans leur foi jusqu'à la mort, chantant, au milieu des flammes, les louanges de Dieu. M. Mackay pense qu'il ne s'agit pas d'une persécution religieuse pure et simple. Ç'a été une explosion de fureur contre les Anglais et tous ceux qui leur sont attachés. Pré-

voyant cependant qu'ils seraient probablement obligés de quitter le pays, les missionnaires ont pourvu à l'organisation de la communauté indigène qu'ils devraient peut-être laisser à Roubaga. Ils ont choisi, comme anciens, six des hommes les plus avancés et jouissant d'une bonne réputation, pour diriger les cultes dans différents centres, pour le cas où les services réguliers de la mission seraient interrompus. Heureusement l'orage s'est dissipé ; l'œuvre missionnaire a continué et M. Mackay pouvait écrire, le 22 février : « De grandes foules viennent le dimanche, ceux qui courent le risque d'être arrêtés viennent le soir ; la mort des jeunes martyrs a fait grandir, plutôt que diminuer, le désir de devenir chrétien. Quelques-uns des hommes de Mujasi sont venus à nos instructions; l'un d'eux en particulier a été tellement impressionné par la conduite de ces jeunes gens au milieu des tortures et des flammes, qu'il a voulu apprendre aussi à prier. » Au mois de mai le roi était redevenu très gracieux, il prêtait une attention soutenue aux instructions que lui donnait M. Mackay dans des entretiens particuliers ; le Katikiro, lui aussi, était redevenu amical. M. Mackay insiste pour que des renforts lui soient envoyés ; Mwanga, voyant que les missionnaires anglais n'arrivaient pas, avait dépêché un messager aux missionnaires français établis à la côte est, et trois d'entre eux étaient arrivés à Roubaga. Des renforts anglais sont en route ; si leur voyage réussit, ils pourront arriver dans l'Ou-Ganda à la fin de l'année.

Le *Mouvement géographique* annonce qu'une lettre de M. **Storms,** datée de **Karéma,** du 8 juin, est parvenue le 31 août à Bruxelles. M. Storms a eu des démêlés avec des chefs voisins de la station de **Mpala,** toujours en guerre les uns contre les autres et ruinant le pays. Dans une prise d'armes, le bâtiment de la station a été brûlé ; il a été reconstruit avec l'aide des indigènes. Conformément aux instructions qui lui ont été transmises de Bruxelles, M. Storms a remis provisoirement les stations de Karéma et de Mpala, avec leurs dépendances, à la garde des Pères de la mission d'Alger. Lui-même comptait reprendre le chemin de Zanzibar vers la fin de juillet.

Le numéro du 20 juillet du Compte rendu de l'Académie des sciences de Paris renferme un article de MM. A. Milne Edwards et C. Oustalet sur la faune de **Grande Comore.** Les observations sont basées sur les collections faites par M. Humblot durant un séjour récent de plusieurs mois dans cette île. Son but était de découvrir quels avaient été les anciens rapports des îles de cet archipel. Il n'a pas trouvé à Grande Comore de mammifères indigènes ; tous ceux qu'on y rencontre ont été importés. M. Humblot y a trouvé 34 espèces d'oiseaux. Après avoir

examiné toutes les collections, MM. Milne Edwards et Oustalet sont arrivés à la conclusion que Grande Comore n'est point une dépendance de Madagascar, qu'elle n'a point été détachée de cette île, et que sa faune a été importée des régions voisines. — M. **Le Blanc,** ingénieur des arts et manufactures, colon à Mayotte, a été chargé par M. Rousseau, sous-secrétaire d'État à la marine et aux colonies, d'une mission d'exploration agricole et commerciale aux trois autres îles de l'**archipel des Comores,** Anjouan, Mohilla et Grande Comore.

Nous extrayons d'une correspondance de Tamatave, au *Temps*, les renseignements suivants sur **Nosi-Vey,** îlot de 1400^{m} de long et 500^{m} de large, à l'embouchure de la rivière St-Augustin, à la côte S.-O. de **Madagascar**[1]. Grâce à l'initiative du capitaine au long cours, Macé, qui y a fondé un comptoir en 1876, avec l'agrément du roi des Masicora, Leimérisa, un établissement commercial français s'y est rapidement développé. Autour des magasins que défendent de fortes palissades armées de quatre canons, des cases et des paillotes n'ont pas tardé à s'élever. Autorisés par M. Macé, des Anglais s'y sont établis, et aujourd'hui Nosi-Vey contient un gros village, peuplé de créoles de la Réunion et de quelques Anglais. C'est un centre et un entrepôt, pour sept ou huit petits comptoirs échelonnés depuis le cap Sainte-Marie, à l'extrémité sud de Madagascar, jusqu'à la baie de Morondava, sur la côte occidentale. Jusqu'ici les Mahafalys et les Masicora sont restés hors d'atteinte des Hovas, grâce à leur éloignement du centre de l'île. Cependant des agents de Tananarive descendent de temps à autre à la côte S.-O., pour tâcher d'en gagner les chefs; les indigènes sont devenus méfiants à l'égard des trafiquants français; les droits qu'ils exigent pour le débarquement des marchandises deviennent exorbitants. Des navires anglais et américains amènent à Morondava des armes et des munitions qui sont, de là, transportées dans la province d'Imérina. D'après M. Macé, la côte S.-O., et Nosi-Vey en particulier, sont très salubres ; lorsqu'il a des employés malades, c'est à Nosi-Vey qu'il les envoie, et ils s'y remettent rapidement.

A la dernière heure, le *Natal Mercury* nous apporte le récit d'une **expédition du capitaine Lissau,** de la baie de **Morondava à Tananarive,** par une route qui diffère en partie des itinéraires marqués dans notre carte. Le manque de place nous oblige à en ajourner les détails au prochain numéro.

La mission du **major Edwards,** auprès de **Lo'engula,** roi des

[1] Voy. la carte, Vme année, p. 164.

Ma-Tébélé, dont l'Angleterre voulait placer le territoire sous son protectorat, n'a pas abouti. Lobengula a bien reçu le major anglais, l'a remercié de ses propositions, et lui a demandé quel droit Khamé avait de tracer des limites entre son pays et celui des Ma-Tébélé. « Où sont », a-t-il dit, « les frontières des Ma-Tébélé ? J'ai toujours vécu en paix avec Khamé, et je me propose de continuer de même; mais je ne sais pas quels sont les sentiments de Khamé à mon égard. » — L'armée des Ma-Tébélé, qui avait fait une expédition au lac Ngami, a subi une grande défaite. Les indigènes de cette région se cachèrent dans les roseaux de la rivière, d'où ils tirèrent sur les assaillants, auxquels ils tuèrent beaucoup de monde. Les derniers rapports évaluent à 3000 le nombre des Ma-Tébélé tués dans cette expédition. Les survivants n'ayant point capturé de bétail, souffrirent beaucoup de la faim et de la fièvre dans leur retraite.

Le *Missionary Herald* de Boston nous a apporté le récit du **voyage de M. Richards, de la baie de Delagoa à Baleni,** à travers un pays très populeux, mais jusqu'à présent inexploré. Le lendemain de son départ, il atteignit la rivière Saint-Georges, ou Komati, qui a 200^{m} de large et 10^{m} de profondeur. Il en suivit la rive gauche pendant trois jours, marchant dans un sable profond, dans la boue ou dans l'eau; sur l'autre rive, s'étendaient des marais et des lagunes, et partout abondaient les veaux marins et les crocodiles. Personne n'osait se baigner par peur de ces derniers et des requins. Dans tous les kraals on trouvait du riz, mais en somme les vivres étaient rares. Le quatrième jour il longea 13 lacs différents; les natifs leur donnent le nom de Rivière Lipouta, quoiqu'il n'y ait pas de rivière; il y a souvent entre eux des collines et de grandes étendues de bois. Un des messagers d'Oumzila, qui lui avait fait visite près d'Inhambané, l'ayant rencontré, l'accompagna jusqu'à Baleni. Le septième jour il atteignit le Limpopo, qui, en cet endroit, coule à travers une vaste plaine, de plusieurs kilom. à l'est; partout se voyaient des troupeaux de bestiaux, quantité de huttes, peu grandes, mais très rapprochées les unes des autres. Arrivé au kraal de Manjoba, il trouva que ce chef s'en était construit un autre, sur la rive gauche du Limpopo, à Emkontweni. Là le fleuve avait au moins 200^{m} de large, et environ 5^{m} de profondeur au milieu. Les veaux marins et les crocodiles y abondaient. Manjoba est le personnage qui a le plus d'autorité après le roi Oumganou, fils et successeur d'Oumzila. Il est lieutenant-général de l'armée et en a toutes les allures; jamais il n'était plus de cinq minutes dans la même hutte. Six « loups » du nouveau roi, espions d'Oumganou, chargés d'épier et de faire mourir qui-

conque parlait mal du souverain, le rendaient craintif. Il avait peur de paraître avoir trop de rapports avec M. Richards, les espions pouvant aller redire au roi qu'il était ligué avec les blancs et lui faire perdre la vie. Le lendemain de l'arrivée du missionnaire, Manjoba voulut qu'il vît ses soldats. Il lui en présenta 300, tout équipés, qui célébrèrent les louanges du chef. Il les avait envoyés faire la guerre aux Machappa, dont ils avaient égorgé tous les adultes, et réduit en esclavage les enfants, pour les vendre aux Portugais à la baie de Delagoa et à Inhambané, une fille 5 liv. sterl., un garçon 1 liv. sterl.; il y avait beaucoup d'esclaves autour du kraal de Manjoba, chacune de ses femmes en avait un; plusieurs jeunes hommes faisaient les récoltes et gardaient les bestiaux; tous avaient été pris à la guerre. Leur pays n'était qu'à trois journées de marche, mais ils ne pouvaient pas s'éloigner; s'ils le faisaient et qu'ils fussent pris, on les mettait à mort. M. Richards ayant exposé à Manjoba le but de son voyage, celui-ci lui dit qu'il n'était pas en son pouvoir de faire rien pour lui; il ajouta que personnellement il serait content de le voir venir s'établir au milieu de son peuple, mais qu'il devait attendre les ordres d'Oumganou. Il lui donna un guide pour le conduire chez les Makwakwas, sur la route d'Inhambané. A quatre heures du kraal de Manjoba, M. Richards atteignit la Luize, aussi appelée la Chagane. L'ayant traversée, il gravit une colline d'une trentaine de mètres, du haut de laquelle il vit la plaine s'étendre au N.-O. et au S.-E. aussi loin que le regard pouvait atteindre. Le Limpopo coule au centre, et la Chagane à l'est; celle-ci se verse dans le Limpopo. Emkontweni est situé sur le Limpopo, à environ 20 kilom. au nord du confluent des deux cours d'eau. Dans la saison des pluies, toute cette plaine n'est qu'un lac immense; Emkontweni et les centaines de kraals de ce district sont abandonnés pour deux ou trois mois. A l'est et à l'ouest, les collines sont relativement salubres, mais la plaine ne doit pas l'être. Elle produit du blé, du millet, des pommes de terre douces, des melons, des bananes, etc.; les troupeaux de bestiaux y abondent. Les habitants, appelés communément Changani, s'étendent à l'ouest jusqu'à la rivière Saint-Georges, et occupent un immense territoire vers le nord. Le zoulou est la langue de la cour, et chaque homme le comprend; il n'en est pas de même des femmes et des enfants. Les deux principaux kraals que M. Richards rencontra ensuite jusqu'à Inhambané sont ceux de Bingouana, de mille huttes au moins, et de Gouamba, encore plus considérable. En quittant Bingouana, il atteignit la rivière Inhambané, de 10^m de large, très profonde, et s'élargissant en plusieurs endroits en petits lacs.

Le 1er septembre a été signé, à Paris, un **traité de commerce entre la France et le Transvaal.** Les deux parties contractantes se sont réciproquement garanti le traitement de la nation la plus favorisée. Le paragraphe 2 de l'article 3 renferme cependant une réserve en faveur de la République sud-africaine, qui conserve la faculté de maintenir ou de concéder des avantages particuliers, à un ou plusieurs des États ou colonies « limitrophes, » en vue des facilités accordées ou à accorder aux ressortissants ou aux produits de ces États ou colonies, pour le commerce frontière. Ces avantages ne pourront pas être réclamés par la France comme conséquence de son droit au traitement de la nation la plus favorisée, à moins qu'ils ne viennent à être étendus à un État non limitrophe, notamment à ceux dont relèvent ou relèveraient les pays auxquels les dits avantages ont été ou seraient accordés. Dans ce cas, le bénéfice en serait immédiatement acquis aux ressortissants français.

M. **H.-C. Schunke,** arpenteur officiel de la Colonie de Natal, a été nommé par le Dr Gill, astronome au Cap, pour diriger le **levé trigonométrique** qui doit être fait du **Transvaal,** conformément à la décision du Volksraad, et relié aux levés géodésiques des Colonies du Cap et de Natal. La chaîne des principaux triangles doit s'étendre, de Newcastle (Natal), au Limpopo, près du 30° long. E., puis, au S.-O., le long de la frontière ouest du Transvaal jusqu'à la limite occidentale du Griqualand-West. Une autre chaîne de triangles ira de Middlebourg, par Prétoria, au Marico. La longitude de Prétoria devra être déterminée par la méthode de télégraphie électrique, directement de l'observatoire du Cap, qui prêtera les instruments nécessaires pour la partie astronomique du travail.

Le 19 juillet, l'administrateur-général de l'**État libre du Congo, sir Francis de Winton,** a communiqué à Banana, aux représentants de toutes les maisons de commerce établies sur la rive droite du fleuve et aux chefs indigènes résidant entre Banana et Boma, les décrets par lesquels le roi Léopold II a annoncé son avènement à la souveraineté du nouvel État. En même temps il leur a donné l'assurance que le but de son gouvernement serait : le maintien de l'ordre et de la loi, le développement du commerce et de l'industrie, la protection et le bien-être des populations indigènes. Puis, afin d'assurer la reconnaissance des droits acquis et de permettre, dans un avenir prochain, l'organisation régulière de la propriété foncière, d'en assurer la possession légale avec toutes les garanties qui entourent la possession des propriétés privées

dans les Etats civilisés, il a demandé à chacun des assistants de préparer une liste de tout terrain lui appartenant, à lui ou à la maison qu'il représente. Cette liste devra indiquer les limites de ces terrains et leurs positions, et sera accompagnée d'une copie du contrat en vertu duquel les propriétaires en sont devenus possesseurs. Enfin il a prescrit qu'à l'avenir tout contrat, ou convention, passé avec les indigènes se fît par l'intervention de l'officier public commis à cet effet. Nul n'aura le droit d'occuper, sans titres, des terres vacantes, ni de déposséder les indigènes des terres qu'ils occupent. Les terres vacantes devront être considérées comme appartenant au domaine public.

Après la découverte du Mobandji par M. Grenfell, l'**exploration du Cassaï par le lieutenant Wissmann** est venue jeter un jour tout nouveau sur l'hydrographie de quelques-uns des affluents méridionaux du Congo. La dernière lettre reçue à Berlin, publiée dans les *Mittheilungen* de la Société africaine allemande, était datée du 1er décembre 1884, de Louboukou sur la Louloua; l'explorateur annonçait son arrivée à Mukengué, et son intention de descendre, par cette rivière, au Cassaï, pour tâcher d'atteindre le Congo, si le Cassaï n'avait pas de rapides ou de cataractes, comme en a le Quango, le seul des affluents de la rive gauche qui eût été alors exploré dans presque toute son étendue, le major de Mechow l'ayant descendu jusqu'au 5° lat. sud. Depuis les dernières explorations des agents de l'Association internationale du Congo et des missionnaires anglais, l'on croyait généralement que le cours d'eau nommé Rouki, dont l'embouchure est un peu au nord de la station de l'Équateur, et qui apporte au grand fleuve un tribut considérable, était le cours inférieur du Cassaï. La couleur noire de ses flots faisait supposer qu'il avait sa source très loin de son confluent, et tout récemment M. Grenfell et le Dr Sims, dans leur étude des affluents du haut fleuve, avaient préféré remonter l'Ikelemba, plutôt que de s'aventurer sur le Rouki, dont l'exploration les eût entraînés beaucoup trop loin, dans l'intérieur de régions encore complètement inconnues. A la nouvelle que le lieutenant Wissmann allait quitter Louboukou pour chercher à atteindre le Congo par le Cassaï, les agents des stations de l'Association internationale avaient reçu l'ordre de veiller sur les embouchures de l'Ikelemba et du Rouki par lesquelles on supposait qu'il devait arriver. L'on était dans cette attente, lorsqu'une dépêche de Léopoldville, du 18 juillet, apportée à Madère, d'où elle fut transmise à Bruxelles le 1er septembre, annonça que Wissmann était arrivé par eau, de Louboukou à Kwamouth, avec le Dr Wolff, M. von François, le lieutenant Müller, et MM. Gunsmith et Schneider. En revanche la dépêche

portait que MM. Franz Müller et Meyer étaient morts. Enfin elle ajoutait qu'aucun obstacle ne s'oppose à la navigation, que c'est le Kwa-Mfini qui est le cours inférieur du Cassaï, dont le Sankourou, le lac Léopold et le Quango sont des affluents. Sans doute ce n'est qu'une dépêche; les détails manquent, et la brièveté de l'annonce laisse quantité de points inexpliqués. Quoi qu'il en soit, la descente des explorateurs, de Louboukou à Kwamouth par eau, est un fait devant lequel toutes les hypothèses sur lesquelles reposaient jusqu'ici le dessin de nos cartes doivent être abandonnées. Mais quel arc de cercle doit décrire le Sankourou pour se verser dans le Cassaï, et quelle conversion à l'ouest ne doit pas faire celui-ci qui, jusqu'au 5° avait une direction S.-N.-N.-E., pour passer au sud du lac Léopold II qu'il ne forme pas, qui doit son existence à d'autres rivières, et dont les eaux viennent, par le Mfini, grossir le Cassaï, dont le Quango lui-même n'est qu'un affluent! Le vaste plateau central entre la ligne de faîte du bassin du Zambèze et le Congo ne serait pas sillonné de cours d'eau à peu près parallèles depuis le Quango à l'ouest jusqu'au Lomami à l'est. Il y aurait dans les formes de son relief beaucoup plus de variété que n'en laissaient supposer les indications de Lux, de Pogge, de Büchner. Si le Rouki n'est plus le cours inférieur du Cassaï, il faudra lui retrouver un bassin d'une étendue suffisante pour expliquer l'abondance de ses eaux. Au reste, pour le moment ce ne sont pas les hypothèses qui importent, mais bien le fait que, par la découverte de Wissmann et de ses compagnons, une voie navigable, de 800 kilom. au moins, vient d'être ouverte aux explorateurs et aux missionnaires, par laquelle ils pourront être transportés en peu de temps et à peu de frais aux limites du bassin du grand fleuve, pour y poursuivre leur œuvre de découverte et de civilisation.

M. le lieutenant **Mikic,** chargé par l'Association internationale de l'exploration du pays qui s'étend entre le Congo et le Quilou jusqu'au Stanley-Pool, est rentré à Bruxelles après avoir traversé, à différentes reprises, du nord au sud, du sud au nord-ouest et de l'est à l'ouest, la **région** comprise **entre le Congo et le Tchiloango.** Il ressort des renseignements détaillés qu'il a donnés à M. Wauters, rédacteur du *Mouvement géographique,* que le pays qui s'étend sur la rive gauche du Tchiloango, dans les parages des sources de la Loukoulou, son affluent, est couvert de forêts ; de Tchimbanza, sur le Tchiloango, jusqu'à Kibata, près du coude que forme la Loukoulou, ce ne sont que hautes futaies, des forêts vierges parfois impénétrables, entrecoupées de petites clairières. Plus au sud, sur la ligne de faîte, entre la Loukoulou et le

Congo, le pays présente l'aspect d'un vaste plateau, bordé à l'est et à l'ouest par des vallées qu'arrosent les petits affluents des deux cours d'eau. Ce plateau est couvert de champs de manioc, de maïs, de fèves, d'arachides, coupés par des plantations de bananiers et des bosquets de palmiers à huile. Les bananiers y sont plantés avec une symétrie et un soin parfait, par rangées de vingt, à distance de $1^m,50$ à 2 mètres l'un de l'autre. Ils poussent sans culture; les indigènes n'ont que la peine de les planter, d'en cueillir les fruits, d'élaguer les jeunes pousses trop abondantes, et de les replanter plus loin. Tout le monde travaille avec activité : les fermiers s'occupent des travaux des champs et de la préparation du manioc; les hommes manipulent l'huile de palme, vont vendre les produits aux factoreries, chassent, pêchent, etc. Sur les itinéraires suivis par M. Mikic, entre Boma et Loango, et entre Boma et Stephanieville, ainsi que sur le plateau susmentionné, les villages se suivent presque sans interruption. Entre Boma et Kibata, en trois étapes, l'explorateur en a compté soixante-quatre; un de ces trois jours, sa caravane en a traversé vingt-six, et à droite et à gauche de la route, on en voyait, de loin, encore un nombre égal; en moyenne la population en est de 125 habitants. Tous récoltent le caoutchouc qui abonde dans les forêts de Mayoumba, aux sources de la Loukoulou; leurs caravanes le transportent à Boma et ailleurs. Le tabac se trouve partout, mais n'est l'objet d'aucune culture en grand. Le coton croît à l'état sauvage, l'indigène se sert de son duvet pour se faire des oreillers; la canne à sucre croît aussi partout, mais n'est pas l'objet d'une exploitation proprement dite; les nègres en ont dans leurs jardins, à proximité des cabanes, et de temps en temps ils brisent un morceau de canne, le mâchent et en sucent le jus comme friandise. L'influence de Boma se fait sentir au loin sur les populations, au point de vue du travail; assurées de pouvoir échanger, dans les factoreries, leur huile de palme, leurs noix de coco, les arachides et le caoutchouc, contre des produits européens, elles sont devenues laborieuses. Elles sont en même temps hospitalières; dans la plupart des villages, M. Mikic n'avait pas besoin d'acheter des vivres, on les lui offrait en cadeau; il a passé partout avec ses dix hommes, sans être jamais inquiété le moins du monde. Entre eux, ces indigènes n'ont point de guerre; ils n'appartiennent pas à des tribus belliqueuses; ce sont des agriculteurs et des commerçants. Les agents de l'Association en particulier sont très bien vus d'eux; partout le drapeau bleu à étoile d'or est considéré avec respect; en bien des endroits, son arrivée est saluée par des salves de mousqueterie. Quant

à la salubrité du pays, M. Mikic a eu de petits accès de fièvre en 1883; l'année suivante et cette année-ci, il n'a pas eu une seule fois la fièvre. Les produits européens que les indigènes préfèrent sont les tissus, les armes, la poudre et l'eau-de-vie.

A propos d'**eau-de-vie,** nous sommes heureux de voir qu'un mouvement très prononcé se produit en Allemagne, contre l'exportation énorme de spiritueux qui se fait de ce pays en Afrique. Dans la réunion que la **Société allemande contre l'abus des boissons alcooliques,** qui compte 6000 membres, a eue cette année-ci, à Dresde, après avoir entendu plusieurs rapports d'hommes éminents par leurs connaissances en économie sociale, elle a voté la résolution suivante : « Si grandes que soient les espérances éveillées dans tout cœur allemand par l'inauguration de la politique coloniale, elles n'en ont pas moins rendu plus pénible l'impression reçue par la connaissance de certains faits relatifs au commerce allemand en Afrique. Il est de fait que, dans une mesure considérable, ce commerce réussit à pourvoir les nègres de spiritueux de très mauvaise qualité. Tous les hommes qui ont quelque compétence dans la matière, reconnaissent que, par la consommation de l'eau-de-vie, les nègres dépérissent à vue d'œil, tant au point de vue moral qu'au physique, qu'ils deviennent toujours plus incapables de subir les effets de la civilisation, et par là même de favoriser l'importation de l'industrie. On nuit donc ainsi directement à ce même négoce qu'on prétend encourager, sans compter qu'en suivant cette voie funeste, le commerce allemand se déconsidère et s'avilit. L'intérêt des négociants, aussi bien que les traditions suivies jusqu'ici sur les côtes d'Afrique, doivent trouver leur contre-poids et leur limite dans la considération de la faiblesse morale et spirituelle des nègres et dans la conscience morale du peuple allemand. »

M. le Dr **Hugo Zœller** a essayé de remonter la **Batanga** ou **Moanya,** qui se jette dans la **baie de Biafra.** En arrivant à Petit-Batanga, il fut surpris de se trouver à l'embouchure d'une rivière qui n'avait jamais été explorée au delà de Mahoumbi, ville du roi Yapité, à une dizaine de kilomètres de l'océan. Prenant avec lui, comme guide, le fils du roi et un interprète, il atteignit une île dans laquelle réside le roi Njea, qui chercha à entraver son projet, mais se laissa persuader par des présents à l'accompagner. Quittant les districts des Ba-Oundo et Ba-Tanga, l'expédition entra sur le territoire des Ba-Koko, « hommes des bois. » A Jawanja, à 15 kilomètres en amont de Mahoumbi, deux pirogues de guerre, montées chacune par 18 Ba-Koko,

l'arrêtèrent pendant quelques heures; mais des présents, de bonnes paroles, et la vue d'armes chargées, empêchèrent les hostilités d'éclater. Il faut que le bruit de l'arrivée d'hommes blancs se fût répandu très rapidement, car les deux bords de la rivière étaient couverts de foules de gens. A Mahoumbi, le Dr Zœller avait entendu parler d'une cataracte que les canots ne peuvent pas remonter; en effet, dès le second jour de navigation, il atteignit un point, à 32 kilomètres de l'embouchure, où la masse d'eau se précipite, en trois terrasses, d'une hauteur totale de dix mètres. Le volume de l'eau, à la fin de la saison sèche, équivalait aux deux tiers de la masse d'eau de la chute du Rhin à Schaffhouse; dans la saison des pluies, il doit être deux ou trois fois plus considérable. L'explorateur ne vit point de montagnes, et dit que le mont Guerava, marqué dans les cartes de l'Amirauté anglaise, est un mythe.

Le P. Poirier, des missions africaines de Lyon, récemment arrivé à Lokodja, au confluent du **Niger** et du **Bénoué,** a adressé à la Société de géographie de Lyon une lettre dont nous extrayons les renseignements suivants. Depuis la remise des comptoirs français du Niger à la Compagnie anglaise **National african Company,** celle-ci déploie une activité remarquable. Ses factoreries s'échelonnent sur les deux rives du Niger et du Bénoué, au nombre d'au moins soixante ; plusieurs autres sont en voie de création. Le commerce est complètement monopolisé par cette Compagnie qui emploie plus de cinquante Européens. Son personnel noir est considérable et se compte par centaines d'employés, ouvriers, mécaniciens, tonneliers, charpentiers et hommes de peine. Une flotte de 25 vapeurs, de toutes dimensions, sillonnent les deux fleuves pour le service des factoreries, depuis Akassa, à l'embouchure de la principale branche du delta, jusqu'à Rabba, à 1100 kilom. à l'intérieur, et depuis Lokodja jusqu'à Ibi, à 750 kilom. sur la route du lac Tchad. La Compagnie exploite aussi des mines d'argent et d'antimoine, sur la rive gauche du Bénoué, aux environs de Gin-en-Zabu, à peu près à mi-chemin de Lokodja à Ibi. — Le Niger et le Bénoué sont donc aux Anglais, et il serait difficile à une nouvelle Compagnie de s'y établir avec quelque chance de succès. Tout dernièrement, l'agent général de la Compagnie anglaise, agissant comme vice-consul de S. M. Britannique, a fait signer au roi de Bida et aux principaux chefs du pays un traité qui place cette capitale et tout le royaume de Nupé sous le protectorat anglais. En même temps que se signait le traité, deux voyageurs anglais, le capitaine Hamilton, de la marine royale, et M. J. Thomson, célèbre par ses voyages aux grands lacs, arrivaient à Lokodja. Après plusieurs jours employés à organiser leur caravane, ils partirent pour

remonter le Niger jusqu'à Rabba, sur un vapeur de la Compagnie. L'itinéraire de l'expédition n'est pas connu, mais tout porte à croire que les voyageurs se rendront directement à Sokoto, où réside le sultan de Haoussa, et qu'ils se dirigeront ensuite vers le lac Tchad, pour redescendre sur l'Adamaoua et le Bénoué. La caravane avait quitté Rabba depuis quelques heures, lorsque le capitaine Hamilton se cassa la jambe dans une chute de cheval. Il est redescendu à Lokodja, où le P. Fiorentini lui donne ses soins. L'expédition a continué sa route sous la conduite de M. Thomson et d'un autre Européen. — A dix minutes de Lokodja la mission a établi une ferme-école, pour y élever des enfants orphelins ou esclaves rachetés. Ce sera en même temps un sanatorium pour les missionnaires fatigués.

M. Lewis, consul des États-Unis à Sierra-Leone, a adressé à son gouvernement un rapport sur un grand **soulèvement des mahométans dans l'ouest de l'Afrique,** lequel s'étendrait sur toute la côte, depuis la rivière de Sherbro jusqu'au Niger, et renverserait le paganisme et tous les autres obstacles qui s'opposent à la prédominance du mahométisme. Le chef du soulèvement serait un nommé **Samonda,** de la tribu des Mandingues. D'après ce que dit M. Lewis, Samonda est un homme d'une intelligence remarquable. Il y a cinq ans, il a conçu l'idée qu'il était appelé par Dieu pour délivrer son pays de tout ce qui arrête les progrès de la religion de Mahomet. A la date où M. Lewis écrivait son rapport, le 14 juillet, Samonda organisait une armée qui devait compter 100,000 hommes au moins ; toute la jeunesse musulmane courait se ranger sous ses drapeaux.

Après avoir proclamé le **protectorat espagnol** sur la côte du Sahara, **du cap Bojador au cap Blanc,** le gouvernement de Madrid en a désigné comme gouverneur le **capitaine Bonelli.** Celui-ci a exploré les points de la côte où des navires peuvent aborder sans danger. Ces endroits de débarquement sont importants pour la flotille des pêcheurs des Canaries, en faveur desquels l'annexion a été faite ; jusqu'ici ce sont eux seuls qui ont exploité ces parages remarquables par l'abondance de poisson qu'on y trouve, à peu de distance du continent. Les baies les meilleures sont celles de Rio del Oro et Bahia de Cintra, où, grâce à de petites presqu'îles de sable formant des promontoires, les vaisseaux sont à l'abri par tous les temps. La végétation y est pauvre, l'eau douce y est rare, mais la température y est favorable ; elle oscille entre 15° et 28° centigrades. La Sociedad Espanola de Africanistas et Colonistas y a déjà fondé trois factoreries, et la Compania Hispano-Africana, une. Les caravanes viennent de l'intérieur à Rio del Oro avec

des chameaux et des bœufs pour vendre de la laine, des peaux et des plumes d'autruche. M. Bonelli est autorisé à conclure des traités avec les tribus indigènes et à prendre possession d'autres territoires en réservant la ratification du gouvernement.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Les études du tracé du chemin de fer direct de Bougie à Sétif, par les gorges du Châbet-el-Akra et par la vallée de l'Oued-Agrioun, ont permis de constater que la construction de cette ligne, de 100 kilom. plus courte que les autres, est parfaitement possible.

Dans sa séance du 14 septembre, l'Académie des sciences a reçu communication d'un mémoire de M. Rolland, ingénieur des mines, relatif au régime des eaux souterraines qu'on trouve en abondance à une certaine profondeur dans les sables de l'Oued-Rir. Cette vallée, bornée à droite et à gauche, sur toute sa longueur, par des matériaux de transport absolument secs, recevrait ces nappes d'eau, d'infiltrations provenant des montagnes de l'Atlas, et qui passeraient sous ces matériaux de transport.

Un journal arabe, l'*El Akbar*, a reçu de Tripoli la nouvelle que le sultan de Kano, dans le Soudan, s'efforce d'arriver à une entente avec tous les autres sultans soudanais, spécialement avec ses voisins, afin de les amener à se rapprocher des sultans du Maroc et de Constantinople, pour établir une solide barrière contre les envahissements des États de l'Europe.

Le tribunal criminel du Caire a condamné un marchand d'esclaves aux travaux forcés à perpétuité ; à cette occasion 268 esclaves des deux sexes ont été mis en liberté.

Le congrès de médecine réuni à Bruxelles, voulant prévenir l'importation du choléra d'Asie en Europe, a émis le vœu qu'une surveillance médicale sérieuse soit exercée à Suez, que le conseil international d'Alexandrie soit réorganisé, et que le gouvernement belge veuille bien amener une entente à ce sujet entre l'Egypte et les divers gouvernements.

Suivant une dépêche du *Daily Chronicle* du 18 septembre, le général abyssin Ras-Aloula a franchi la frontière d'Abyssinie avec un corps de troupes de 12,000 hommes, pour porter secours à la garnison de Kassala.

D'après un télégramme de Zanzibar, l'exploration du Juba, par le capitaine Cecchi, se poursuit régulièrement. Il n'est pas exact que l'Allemagne élève des prétentions sur ce fleuve.

La sœur du sultan de Zanzibar et sa famille, qui avaient résidé à Berlin plusieurs années, sont retournées à Zanzibar à bord d'un vapeur allemand. Le vice-amiral Knorr, commandant de l'escadre allemande, a réclamé pour elle des propriétés personnelles qui avaient été confisquées, et a demandé pour l'Allemagne la conclusion d'un nouveau traité de commerce plus avantageux que le dernier.

M. J. Roxburgh, l'ingénieur du bateau à vapeur la *Bonne-Nouvelle,* et M. Harris, de la Société des missions de Londres, sont morts tous les deux au mois de mai. M. Roxburgh avait achevé de remonter le steamer qui doit faire le service sur le Tanganyika; M. Harris avait quitté Oudjidji, pour visiter quelques stations dans la partie supérieure du lac.

Le vapeur *Melrose,* arrivé de la côte orientale d'Afrique à Port-Durban, y a apporté la nouvelle d'une guerre parmi les Angones de la côte nord-est du lac Nyassa ; les missionnaires devaient fortifier les stations qu'ils ont dans cette région. Le *Melrose* amène en Europe des chefs indigènes chargés d'une mission politique auprès du roi du Portugal.

Un correspondant de Shoshong écrit, le 20 juillet, au *Diamond Fields Advertiser,* que le Dr Holub était attendu chaque jour, et que l'on craignait pour lui le voyage au Zambèze à cette époque de l'année, l'eau étant très rare et l'herbe brûlée.

Une expédition composée de deux des missionnaires des Spelonken, accompagnés de plusieurs chrétiens gouambas, s'est mise en route pour se rendre chez Magoud, dans le voisinage de la baie de Delagoa. Les voyageurs ont avec eux, pour transporter leurs bagages et leurs provisions, un véhicule à deux roues attelé de huit bœufs; par mesure de précaution, ils ont pris six ânes, pour le cas où les bœufs viendraient à périr des piqûres de la tsétsé.

Le roi de Quanhama, dans l'Ovampo, entre le Cunéné et le Coubango, par 17° lat. S., jeune homme très bien disposé pour les Européens, étant mort empoisonné, les habitants du pays, mécontents de sa sympathie pour les blancs, ont massacré une vingtaine d'Européens, parmi lesquels on compte trois membres de la mission du P. Duparquet. Deux autres membres de la même mission, établis chez les Amboellas, à l'est du Coubango, sont morts de la fièvre.

L'Union missionnaire baptiste américaine, ayant repris l'œuvre commencée au Congo par la Livingstone Inland mission, a envoyé son président, le Rev. Edward Judson, avec le Rev. A. Loughridge, visiter cette région, et faire toutes les explorations nécessaires. La députation s'est immédiatement mise en route; on compte qu'il lui faudra six mois pour faire l'étude dont elle est chargée.

Cinq nouveaux missionnaires sont partis d'Angleterre pour les stations de la Société des missions baptistes anglaises. Pour protéger autant que possible leur santé, la Société a remis à chacun d'eux un volume qu'elle a publié : *Health on the Congo* (la santé sur le Congo) ; les meilleures autorités ont été consultées pour sa rédaction, et les missionnaires ont été sérieusement exhortés à étudier soigneusement les directions médicales qu'il renferme.

Le Dr Allard, fondateur du sanatorium de Boma, est actuellement en Belgique, où il a pu rectifier les préjugés répandus par les adversaires de l'œuvre du Congo, à l'égard du climat du bas fleuve. Le Dr Lucan qui revient aussi temporairement en Europe, sera appelé plus tard à la direction d'un nouveau sanatorium à construire sur le littoral de l'État du Congo, un peu au nord de Vista, au village de Mohouda, où se trouve déjà établie une factorerie hollandaise.

**

M. Rigail de Lastours, attaché depuis trois ans à la mission de Savorgnan de Brazza, et chef des postes de l'Ogôoué, est mort des suites d'une fièvre pernicieuse.

Le Dr Carl Passavant, qui a dû renoncer à son projet d'expédition de la baie de Cameroon au lac Albert, a dû s'arrêter à Madère, pour y rétablir sa santé éprouvée par le climat du golfe de Guinée.

M. Flegel, qui était parti de Brass pour remonter le Niger et le Bénoué, en vue de découvrir une route, de ce cours d'eau à la rivière Cameroon, a vu sa chaloupe à vapeur échouer près de Lokodja; deux des canots qu'elle emmenait avec elle ont été brisés. L'explorateur a été obligé de revenir à Brass.

M. Edouard Viard, déjà connu par ses voyages au Niger et au Bénoué organise une nouvelle expédition à destination du lac Liba. Il se propose d'explorer la région inconnue où doit se trouver ce lac présumé, et de répandre, parmi les populations de cette partie de l'Afrique centrale, de nombreux spécimens de l'industrie française. M. Henry Estève, capitaine de frégate en retraite, est attaché à l'expédition.

La Société française d'encouragement pour les missions africaines a expédié à MM. Jacques et Morin, missionnaires au Sénégal, un petit chemin de fer Decauville, destiné à relier le poste de Dagana à la nouvelle station en voie de formation à Kerbala, à 8 kilomètres du fleuve, sur un terrain plus élevé. Elle a fait expédier également une charrette établie sur les indications de M. Jacques, qui sait par expérience combien la plus grande prudence est nécessaire pour éviter les effets du climat et d'un soleil de feu, sous lequel la marche prolongée est souvent une témérité.

Mgr Biehl, missionnaire au Sénégal, ira prochainement fonder une nouvelle station à Bammakou, sur le Niger.

M. Seignac-Lesseps, gouverneur du Sénégal, dans un récent voyage sur le haut fleuve, a signé, avec le chef du Foutah, Abdul-Boubakar, un nouveau traité par lequel ce chef influent s'est engagé à protéger tous les sujets français dans le Foutah, et à faciliter la construction d'une ligne télégraphique destinée à combler la lacune qui sépare le réseau du bas Sénégal de celui du haut fleuve. Cette ligne achevée, Paris se trouvera en communication directe avec Bammakou.

Les explorateurs portugais Capello et Ivens sont arrivés à Lisbonne, où ils ont été l'objet d'une ovation des plus méritées. Nous reviendrons sur les résultats de leur voyage dès que leur rapport aura été publié.

LA COTE D'OR ENTRE LE PRAH ET LE VOLTA

Située au centre de la Guinée supérieure, la Côte d'Or embrasse, non seulement le littoral de 480 kilom. entre le 3°20′ long. O. et le 0°40′ long. E., placé sous le protectorat de l'Angleterre, mais encore un territoire assez étendu, à l'intérieur, où la civilisation tend à pénétrer, sous

la double influence des rapports de l'administration anglaise avec le royaume des Achantis et des missions de la Société de Bâle; de la côte, celles-ci ont déjà atteint le plateau, où leur poste le plus avancé, Abétifi, est occupé par notre compatriote M. le missionnaire Ramseyer.

Nos lecteurs se rappellent, qu'il y a trois ans, le Comité de Bâle adjoignit à son délégué, M. Prétorius, chargé de visiter les stations de la Côte d'Or, M. le Dr Mähly, avec la mission spéciale d'étudier tout ce qui se rattache à la climatologie de cette partie de l'Afrique. On comptait recueillir des renseignements sûrs, qui permissent de donner aux missionnaires les conseils les plus sages au point de vue de l'hygiène, de l'alimentation, du vêtement, du logement, du travail, des voyages, afin de prévenir si possible les ravages que la maladie fait dans leurs rangs. Après s'être acquitté de son mandat, et avoir fait à Salaga un voyage, pour chercher un emplacement convenable à l'établissement d'un sanatorium, le Dr Mähly a remis au Comité des missions un rapport spécial sur la question qu'il avait été chargé d'étudier. Sans doute ce Comité en fera connaître ce qui peut intéresser plus particulièrement les amis des missions et ceux qui ont des intérêts directs à la Côte d'Or, mais jusqu'à présent il n'en a rien été publié. En revanche, M. Albert Riggenbach a fourni aux *Verhandlungen* de la Société des sciences naturelles de Bâle (VII Theil, 3 Heft, p. 753-794), un mémoire sur la climatologie de la Côte d'Or [1], basé essentiellement sur les matériaux mis à sa disposition par M. Mähly, qui vient de donner lui-même, dans la même publication (p. 809-852), un travail spécial sur la géographie et l'ethnographie de la Côte d'Or [2]. Cette dernière étude est accompagnée d'une carte, dressée par notre collaborateur M. le professeur Rosier, et dont M. Mähly a bien voulu nous autoriser à faire faire un tirage à part pour notre journal [3]. Voulant faire un travail scientifique, M. Mähly a renoncé à tous les détails pittoresques qu'aurait pu lui fournir le récit du voyage, qu'il savait d'ailleurs devoir être rédigé par un de ses compagnons, le missionnaire indigène D. Asanté. Celui-ci a, en effet, envoyé à la Société de Bâle un récit, dont le missionnaire Christaller a fourni des extraits aux *Mittheilungen* de la Société de géographie de Thuringe, à Iéna [4]. S'étant séparé du Dr Mähly à Salaga, pour faire une

[1] Zum Klima der Goldküste, von A. Riggenbach, Basel (J. G. Baur), 1885, in-8°

[2] Zur Geographie und Ethnographie der Goldküste, mit Karte, von Dr E. Mähly, Basel (J. G. Baur), 1885, in-8°.

[3] Voir à la fin de cette livraison.

[4] Band IV, Heft 1 und 2, p. 15-40.

exploration au N.-E. et revenir à Anum par la région montagneuse située à l'est du Volta, D. Asanté en a rapporté des renseignements importants sur cette partie du pays encore inexplorée jusqu'ici. D'autre part, M. Ramseyer, parti d'Abétifi, au mois de mars de l'année dernière, a fait, à l'ouest du Volta, jusqu'à Ateobou et à Krakyé, une excursion, dont les mêmes *Mittheilungen* ont donné un récit [1], qui renferme des données confirmant pleinement les observations du Dr Mähly. Celui-ci a pu, pour sa carte, profiter de tous les renseignements rapportés par les derniers voyageurs, aussi peut-on dire qu'elle est la plus exacte et la plus complète de toutes celles qui ont été publiées jusqu'à ce jour.

C'est dans la partie de la Côte d'Or à l'est du Prah, qu'ont été fondées les stations de la Société des missions de Bâle, dont deux sont situées en pays indépendants, au delà des limites du protectorat anglais. Tandis que les trafiquants et les employés européens résident presque exclusivement à la côte et ne voyagent qu'exceptionnellement à l'intérieur, les missionnaires, de leurs diverses stations, parcourent le pays dans toutes les directions, et sont en définitive les seuls qui apprennent véritablement à en connaître les conditions topographiques. Quoique les déterminations astronomiques fassent encore à peu près complètement défaut, la Société de Bâle a pu, d'après les nombreux voyages de ses missionnaires, dresser au $1/_{300000}$, une carte (voy. p. 191) qui surpasse à tous égards les cartes anglaises publiées jusqu'ici. En effet, comme le fait remarquer M. Mähly, celles-ci présentent des lacunes considérables et des erreurs, même tout près de la côte. La carte publiée par la Société de Bâle renferme cependant quelques incorrections qu'explique sa publication antérieure aux observations rapportées par le Dr Mähly; celui-ci a pu donner les corrections dans la sienne, qui s'étend jusqu'au delà de 8°40' lat. N., tandis que la précédente ne dépassait pas 6°50'. De plus, il a pu y tracer les deux itinéraires de D. Asanté et de F. Ramseyer à l'est et à l'ouest du Volta.

Le Volta et ses affluents servent pour ainsi dire de base à la carte nouvelle. Jusqu'ici l'esquisse approximative de Bonnat, publiée dans l'*Explorateur,* en 1876, était le seul travail original que l'on possédât sur cette partie de l'Afrique. Bonnat avait remonté ce fleuve en canot sur un parcours de 400 kilom., puis, marchant vers le nord, il avait atteint Salaga, à 37 kilom. du Volta. C'était le premier Européen qui eût vu cette ville. Toutefois, il n'avait appris à connaître les rives du fleuve que partiellement. M. Mähly et ses compagnons de voyage ont fait la

[1] Heft 3, p. 69-87.

plus grande partie de leur excursion par terre ; ce n'est qu'au retour, à partir d'Akoroso, qu'ils ont pris la voie du fleuve ; mais, soit à l'aller, soit au retour, les observations ont été faites avec le plus grand soin, et les données fournies par le voyageur nous paraissent extrêmement utiles pour les futurs explorateurs de cette partie de l'Afrique. Nous les résumerons en quelques pages.

Le Volta est vraisemblablement le cours d'eau le plus important du vaste territoire qui s'étend entre le Niger et la Gambie ; moins grand que cette dernière, il est presque insignifiant en comparaison du Niger, avec les bouches duquel beaucoup de géographes, au commencement de ce siècle, confondaient son embouchure. Dès lors, le cours inférieur du Niger a été découvert, et cependant Johnston, en 1882, et Paulitschke, en 1884, croyaient encore que ce serait par le Volta qu'on pénétrerait un jour dans les régions du Niger supérieur.

Comme celle de presque tous les cours d'eau de l'Afrique occidentale, l'embouchure du Volta est obstruée par une barre ; mais celle-ci est, une fois par an, rompue et emportée en grande partie par les hautes eaux. Toutefois, le danger pour les bateaux ne réside pas seulement dans le peu de hauteur des eaux au-dessus de la barre, il est surtout dans la violence avec laquelle les vagues déferlent sur le rivage. Plusieurs petits vapeurs cependant ont déjà réussi à franchir la barre. Au delà de la passe, relativement étroite, se trouve un bassin de cinq kilomètres de large, où les îles abondent, puis le fleuve traverse, en décrivant un grand arc de cercle, un vaste terrain d'alluvion formé par lui, et présente, dans cette partie de son cours, d'assez nombreux bancs de sable ; malgré cela, les vapeurs de rivière peuvent le remonter presque toute l'année sur une longueur de 70 kilom. Là se trouve le premier bas-fond rocheux. A l'époque de la crue des eaux, les vapeurs remontent encore à 15 kilom. en amont, jusqu'à Akousé, le poste de commerce européen le plus avancé, le seul qui ne soit pas sur le littoral. De très petits remorqueurs circulent en tout temps jusqu'ici ; il est vrai qu'aux eaux basses, ils touchent çà et là sur les bancs de sable.

Au delà d'Akousé se trouve le premier des rapides qui opposent un si grand obstacle à des communications régulières par eau, et dont on n'a pas compté moins de quinze sur une longueur de 300 kilom. Toutefois, il ne faut pas se représenter ces rapides comme des cascades ou des cataractes ; la différence de niveau entre le bas et le haut des rapides n'est que de quelques pieds. L'obstacle provient moins du courant, que du peu de hauteur de l'eau sur de puissantes barres de rochers, souvent doubles et triples, qui s'étendent tout au travers du fleuve. On en trouve

de semblables près de Kpong et de Senkyé, où d'ailleurs le lit du fleuve s'élargit et présente de nombreuses îles. A Krakyé, où M. Ramseyer atteignait le Volta le 28 mars, le fleuve était alors si bas, que les nombreux rochers qu'il avait vus en septembre, dans un précédent voyage, couverts par les eaux, s'élevaient au-dessus de l'eau à une hauteur de 5ᵐ ou 6ᵐ, et les bateliers qui lui firent traverser le fleuve durent faire quantité de tours et détours entre les blocs de rochers avant de le déposer sur l'autre rive.

C'est à Akwam, à 105 kilom. de l'embouchure, que le Volta se fraie un passage dans le bas pays, à travers une porte de rocher qui a à peine 25ᵐ de large. L'eau y est profonde et le passage ne présente pas de danger. A 20 kilom. en amont de ce point, il reçoit son affluent inférieur le plus considérable, l'Afram, puis viennent, sur la rive gauche, l'Abo, le Konsou, l'Asouoko, l'Oti et la Daka, traversés près de leur confluent par les deux caravanes de MM. Mähly et Ramseyer, et dans leur cours supérieur, par D. Asanté.

Jusqu'à 270 kilom. de l'embouchure, à Akoroso, la pente mesurée avec grand soin par le Dʳ Mähly, ne dépasse pas 0ᵐ13 par kilomètre ; mais à 50 kilom. en amont, la différence de niveau indiquée par le baromètre est déjà de 9 mètres ; et à 40 kilom. plus avant, le plus haut point du fleuve touché par l'explorateur, il put constater que dans cette section la pente est encore plus forte.

La largeur du fleuve dans son cours inférieur, est rarement moindre d'un kilomètre et souvent elle est supérieure ; dans son cours moyen elle est en général de 700ᵐ, mais elle atteint souvent un kilomètre. Encore ces données se rapportent-elles à l'époque des eaux basses, et sont-elles considérablement modifiées chaque année. En effet, l'eau commence à monter lentement en juillet ; en 4 ou 6 semaines elle atteint son maximum qui, à Akousé, est de 12ᵐ ; mais en amont il est de 15ᵐ et plus. Alors, non seulement le lit du fleuve est tout à fait rempli, mais encore les terrains bas des bords sont inondés sur plusieurs lieues d'étendue. Les habitations construites sur le rivage sont souvent emportées, aussi ont-elles un caractère tout à fait primitif et temporaire. Les villages proprement dits sont tous situés à distance du Volta, et n'ont que leurs ports sur le fleuve. A l'époque de la crue, les rochers des rapides sont assez recouverts par l'eau pour que d'assez gros vapeurs de rivière puissent les franchir. Une expédition d'exploration commerciale pourrait alors atteindre facilement Salaga ; mais déjà en octobre l'eau baisse rapidement, et le seul moyen de communication qui reste ce sont les petits canots des indigènes.

M. Mähly explique très bien comment il se fait que, tandis que la saison des pluies commence à la côte en avril, la crue du fleuve ne se produise qu'en juillet et soit si lente. La cause en est, d'une part, dans le régime des pluies, d'autre part, dans l'étendue et la configuration du bassin du fleuve dès la région de ses sources.

Les pluies suivant la marche du soleil, s'avancent du sud ; elles atteignent d'abord la côte et la partie inférieure du fleuve, qui, ne recevant pas d'affluents considérables, déverse promptement son surcroît d'eau. Au bout de deux ou trois semaines, le cours moyen et son bassin sont alimentés par les pluies ; mais ce bassin étant, au moins dans sa partie occidentale, extrêmement sec et plat, retient une très forte quantité d'eau. Ce n'est que plus tard encore, lorsque les pluies atteignent le territoire supérieur où se trouvent les sources, que la surabondance d'eau atteint le fleuve, mais la pente étant peu forte, elle n'y descend que lentement. Il n'est point nécessaire de supposer, comme l'a fait M. Queen, un lac du nom de Bouro, au S.-O. de Salaga, à 15 kilom. du fleuve, avec lequel il serait en communication dans la saison des pluies. Il ne s'agit probablement que de marais, comme Bonnat en a vu dans cette région, et le lac Kyirikora, mentionné par les indigènes sur l'autre rive du fleuve, n'est pas autre chose. Le Niger présente, quant à la crue de ses eaux, les mêmes phénomènes que le Volta, et n'a à proprement parler aucun lac.

Quant au relief du pays, il est en général assez simple. En longeant la côte à l'est du Prah, on voit, derrière les falaises, contre lesquelles viennent se briser les longues lames de l'Océan, des collines doucement arrondies, très boisées, ou des montagnes qui ne permettent pas de découvrir l'intérieur du pays. Tout à coup les montagnes se retirent et s'étendent, en forme de chaîne plus élevée, dans la direction du nord. La côte devient basse ; du pont du navire elle paraît même tout à fait plate ; ce n'est que quand on la traverse qu'elle paraît légèrement ondulée. A mesure qu'on s'approche du Volta elle devient complètement plate. Au loin s'élèvent quelques monts isolés, d'une certaine hauteur : le Noyo de 450^{m}, le Krobo et le Schaï de 300^{m} environ. La chaîne elle-même a une hauteur moyenne de 450^{m} ; derrière elle s'en trouvent d'autres qui sont d'abord parallèles, puis s'étendent dans d'autres directions ; moins hautes vers l'Océan, elles s'élèvent davantage vers le nord et atteignent 670^{m} dans l'Okwawou, où se trouve Abétifi. Au delà, on pourrait s'attendre à trouver un plateau central élevé ; il n'en est rien ; les montagnes s'abaïssent et l'on rencontre une immense plaine intérieure qui s'étend jusqu'au Volta et bien au delà ; les limites occiden-

tales et septentrionales en sont encore complètement inconnues; la limite orientale est formée par la prolongation de la chaîne principale mentionnée en premier lieu, d'abord basse, bientôt plus haute et en même temps plus large. Plus avant dans l'intérieur, au dire du missionnaire indigène, D. Asanté, elle est d'une hauteur telle que la sommité de 670^m mesurée dans l'Okwawou, ne peut lui être comparée. Les montagnes doivent s'étendre encore plus au nord, mais au delà, d'après les renseignements fournis par les indigènes, il n'y a plus de chaîne jusqu'au pays des Haoussas.

Des deux côtés du fleuve, la plaine s'élève peu. Salaga, le point le plus haut qui ait été atteint par le Dr Mähly, n'est qu'à 165^m d'altitude [1], et de là, aussi loin que le regard peut atteindre vers le nord, on n'aperçoit aucune trace de montagnes. En revanche, les deux sources du Volta doivent jaillir d'une montagne à quatre ou cinq jours de marche au N.-O. de Salaga : ce pourrait être une ramification des monts de Kong, qui s'étendrait, de Sierra Leone à travers la Guinée supérieure, sur une longueur de 350 kilom. Ce qui appuierait cette hypothèse, c'est l'existence, dans cette région, d'une grande ville du nom de Kong, à 20 ou 24 jours de marche au N.-O. de Coumassie, et d'après Barth, à 26 jours de Salaga. Dans la langue des nègres de la Côte d'Or, jusqu'à Salaga, le mot Kong n'existe pas, tandis que, dans celle des Mandingues du Haut-Sénégal et du Niger, il signifie *tête,* ou montagne. Mungo Park l'avait déjà constaté. Les Mandingues s'étendent du Haut-Niger jusqu'aux sources du Volta au S.-E. ; il y a là des montagnes ; Robertson a même entendu dire qu'il y a des sommités couvertes de neige ; mais cette partie du continent est encore tout à fait inconnue. Entre Yendi et le coude du Niger, Barth est le seul Européen qui ait passé de Say à Sarayjamo. C'est sur ses renseignements que reposent presque toutes les données figurées sur nos cartes, au sud de sa route ; sans ses croquis nous n'aurions là qu'un vaste blanc, un des plus grands que l'Afrique présente aujourd'hui. Les renseignements fournis par le marquis de Buonfanti, sur son itinéraire de Timbouctou au golfe de Guinée, ne l'ont pas fait disparaître. Il y a là à explorer un immense territoire dont les voyageurs ont pu être éloignés par la peur des Achantis ; mais depuis que l'Angleterre a abattu la puissance de ceux-ci dans la guerre de 1874, les habitants des provinces autrefois sujettes de Coumassie et devenues indépendantes, considèrent l'Européen comme leur libérateur

[1] C'est par une erreur de dessin que la carte indique une montagne à l'emplacement de Salaga.

et leur ami. Pendant toute la durée du voyage, M. Mähly et ses compagnons ont trouvé le meilleur accueil, non seulement chez les tribus païennes, mais encore chez les populations déjà mahométanes de Salaga ; s'ils l'eussent voulu, ils auraient pu pénétrer plus loin. Une expédition d'exploration pourrait employer avantageusement la voie du Volta sur un parcours de 400 kilom. environ.

Sur la route d'Abétifi à Ateobou, à travers l'immense plaine de l'Afram et du Volta, M. Ramseyer a rencontré la même bienveillance. Elle est parcourue, à certains moments de l'année, par un grand nombre de voyageurs. Au mois de mars, Sadang, au pied des montagnes de l'Okwawou, fourmillait de gens venant de Salaga ou s'y rendant ; ceux qui en revenaient étaient faciles à reconnaître à leur épuisement ; des esclaves se trouvaient dans leurs rangs, mourant de faim, et cependant heureux d'arriver dans l'Okwawou, où leur sort est généralement moins dur qu'ailleurs, et où la nourriture est abondante ; ils y sont assez rapprochés de la colonie anglaise pour que bon nombre d'entre eux, un peu plus tôt ou un peu plus tard, puissent se réfugier sur un sol libre.

Les nombreux cours d'eau qui sillonnent la plaine en faisaient, en mars, un parc de verdure. Partout croissait un gazon tendre, dont les tiges atteignaient cinquante centimètres de hauteur. Les arbres avaient tout leur feuillage ; on les rencontre par bouquets de demi-heure en demi-heure ; et toutes les trois ou quatre heures des lieux de halte sont préparés, pour permettre au voyageur soit de se reposer, soit de puiser de l'eau. Sur la route se rencontrent des rendez-vous de chasseurs, qui ne sont pas rares dans le pays, le gibier étant très abondant ; ils fument en général leur venaison et l'expédient dans l'Okwawou et dans l'Akem, ou bien ils la vendent aux caravanes qui viennent de Salaga. La route suivie par M. Ramseyer avait été fréquentée jusque-là par les marchands de noix de cola, qui transportaient cette denrée à Salaga où le débit en est très rémunérateur. L'Achanti, l'Akem et l'Okwawou produisent ce fruit en grande quantité. On ne le mange pas, mais on le mâche, et il laisse dans la bouche une saveur amère qui n'est pas désagréable, aussi les tribus de l'intérieur en font-elles des achats considérables ; la noix de cola est pour elles à peu près ce que le tabac est pour les fumeurs. Une charge de ces noix coûte, dans l'Okwawou, fr. 7,50, et se vend jusqu'à 37 et 38 fr. sur le marché de Salaga. Jusque-là, une bonne partie de cette denrée passait par Ateobou, mais la route de Salaga venait de lui être interdite. Le grand fétiche Denk, de Krakyé, l'un des plus redoutés du pays, voulant avoir le monopole de ce trafic, avait obtenu du roi d'Ateobou que la seule route permise aux trafiquants de

noix de cola fût celle de Krakyé. Il prélevait un tribut de 100 noix par charge complète.

Aberewanko est la première localité du territoire d'Ateobou. Les habitants se distinguent des nègres parlant le *tchi*, non seulement par leur langage, le *guang*, la langue de Salaga, mais encore par leur apparence extérieure et par la manière de construire leurs demeures. La plupart des individus sont grands et bien bâtis ; ils ont les joues tatouées. Esclaves de fait, ils jouissent néanmoins d'une liberté qui leur fait presque oublier l'esclavage. Leur village appartient au roi d'Ateobou ; les maisons ont des toits pointus recouverts de gazon, comme dans l'Akuapem ; elles sont construites en deux ailes qui laissent au milieu une longue cour. Les parois et le sol sont couverts d'une sorte de vernis gris foncé qui les durcit complètement. Les plantages de yams que l'on rencontre d'Aberewanko à Ateobou témoignent d'une réelle application au travail. Le terrain est particulièrement léger et friable, aussi la culture est-elle plus facile qu'ailleurs ; outre les yams, le riz et le blé sont aussi cultivés.

Ateobou a dû être une ville plus considérable qu'elle ne l'est aujourd'hui ; car aux alentours, surgissent de tous côtés, du sein des hautes herbes, des restes d'enclos. Les maisons ne ressemblent pas à celles de l'Achanti ; hautes de 3^{m}, elles sont couvertes de toits parfaitement plats. La rue centrale, longue et large, est bordée d'une double rangée d'arbres magnifiques, dont les troncs énormes prouvent que la ville n'est pas d'hier. Autour de cette rue, ou plutôt de cette allée, se groupent les principaux quartiers, formés en général de 20 ou 30 maisons et séparés par des places spacieuses.

M. Ramseyer et ses compagnons de voyage virent bientôt venir à eux des personnes qui leur apportaient de petites chaises pour se reposer, puis une troupe de gens, accompagnant un porte-épée chargé de leur apprendre que le roi était en séance. Aussitôt ils se mirent en marche pour se présenter devant la cour. Le roi occupait le centre d'un demi-cercle. Ils durent lui donner la main, ainsi qu'à quelques-uns de ses chefs et à sa mère qui se tenait à sa droite ; pour les autres assistants une salutation suffit. Les voyageurs prirent place sur des sièges qui leur avaient été préparés, et toute l'assemblée vint les saluer en défilant devant eux. Le roi portait sur la tête une sorte de turban de soie, d'où pendaient, à droite et à gauche, deux rubans assez longs ; aux doigts et au cou, quantité de bagues et de colliers d'or ; son vêtement, garni de broderies de soie, était de fabrication achantie. Des maisons furent mises à la disposition des arrivants, et à peine ceux-ci y étaient-ils installés, que le roi, voulant s'assurer qu'ils étaient bien logés, vint

les voir avec sa suite ; derrière lui on portait son siège et les images des fétiches protecteurs. Il avait cependant une autre préoccupation. « Tu viens de l'Okwawou, » dit-il à M. Ramseyer, « et tu affirmes que tu n'as point de communication politique à me faire ! Nous avons appris cependant qu'un autre blanc s'est rendu à Coumassie et même jusqu'à Nkoransa (à trois journées de chemin d'Ateobou). On ajoute qu'il doit bientôt arriver ici. Pourquoi deux blancs viennent-ils chez nous, dans le même moment, de deux côtés différents ? » M. Ramseyer put le tranquilliser en lui expliquant que la mission du capitaine Kurby, officier du gouvernement anglais, n'avait aucun rapport avec la sienne, exempte de tout caractère politique.

La maison du roi Gyang Kwakou, auquel M. Ramseyer rendit sa visite, ne se distingue des autres habitations d'Ateobou que par sa hauteur ; elle les dépasse toutes d'un mètre et demi. Le roi se montra bienveillant ; l'entretien roula sur l'Achanti et Coumassie, et le roi raconta à M. Ramseyer qu'autrefois les habitants d'Ateobou devaient livrer chaque année à Coumassie un certain nombre de leurs concitoyens et même de leurs propres enfants, ce qui explique la dépopulation actuelle de la ville. Après avoir prêché devant le roi, ses chefs, sa mère, et tous les habitants groupés devant le palais, M. Ramseyer quitta Ateobou, non sans avoir reçu de beaux présents d'adieu du roi, qui aurait voulu le voir prolonger sa visite.

De là il se dirigea sur Krakyé, où il arriva au bout de cinq jours, en allant presque constamment vers l'est. La peur des Achantis a engagé les chefs et une bonne partie des habitants à se retirer à Krakyé, aussi le pays paraît-il dépeuplé. On n'y voit guère que de l'herbe, des arbres rabougris dont le rare feuillage ne procure aucune ombre ; cependant le sol doit être fertile, car partout les yams prospèrent.

Le 28 mars, M. Ramseyer atteignait le Volta et Krakyé, la fameuse ville du fétiche ; elle doit avoir de 5 à 6000 habitants, mais n'a point de rues proprement dites, chacun posant son habitation où il lui plaît ; elle domine d'environ 20 mètres le niveau du fleuve, mais en septembre, à l'époque des hautes eaux, celles-ci touchent presque aux premières maisons. Krakyé sert de centre commercial pour quantité de tribus de l'intérieur. Ses habitants parlent le guang ; néanmoins ils comprennent tous le tchi. Les trafiquants y séjournent pendant des mois ; ils vont souvent jusqu'à Salaga, quoique les voyages du côté de cette ville ne soient plus aussi fréquents qu'autrefois. On vient plutôt maintenant de Salaga à Krakyé, et les caravanes poussent même jusqu'à la côte. On ne vient pas non plus seulement pour le commerce ; on veut aussi

consulter le fétiche, qui, pour une dispute ou un procès, qui, pour une maladie, qui, pour des embarras de famille; l'oracle rendu est tenu pour irrévocable. Cependant malgré toute la terreur qu'inspire le prêtre du fétiche, son prestige diminue. Peu avant l'arrivée du missionnaire, un homme avait été mis à mort pour avoir osé proclamer le néant du fétiche. L'épouvante règne encore, mais la foi s'en va; la crainte d'ailleurs n'empêche pas certains progrès. Naguère, par exemple, il était défendu à tout le monde d'allumer des lumières, parce que le fétiche les déteste; aujourd'hui cettte interdiction est abolie. A 7 kilom. de Krakyé se trouve Kété, lieu de marché, une sorte de Salaga en petit, où l'on vend toute espèce de produits de l'intérieur et d'Europe; des étoffes pour vêtements, des costumes mahométans, des étuis de cuir, des ouvrages de vannerie, des couteaux, des ciseaux, du fil, des aiguilles, des perles. Comme à Salaga, les cauries servent de monnaie.

Après avoir passé l'Asouoko, on entre dans le district de Bœm. La rivière est assez torrentueuse; à la suite de fortes pluies, elle entraîne des masses de sable rouge. Ici l'on est déjà près de la montagne, ce dont on s'aperçoit aux forêts de palmiers, qui ne sont pas loin, et au vin de palmier que les jeunes filles offrent aux amateurs.

En continuant à s'avancer vers le sud, on arrive à Tapa, à une douzaine de mètres du sommet d'une montagne d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur toute la chaîne, jusqu'à Anum. Le pays est beau et ressemble à l'Okwawou; il a d'excellente eau et produit des yams, du pisang, du riz et du blé. Le prince d'un des deux villages qui forment le bourg de Tapa, après avoir entendu le missionnaire, insista beaucoup pour qu'il restât au milieu de ses gens et les instruisît. Il en fut de même dans plusieurs des localités que traversa M. Ramseyer jusqu'à Anum, où il rencontra D. Asanté, heureusement revenu de son voyage à Salaga.

Nous empruntons encore, au rapport de ce dernier, quelques renseignements sur Salaga et sur son itinéraire de retour. Avant d'arriver à Salaga, on aperçoit, d'une assez grande distance, une longue rangée, de deux kilom., de maisons ombragées de quelques arbres. Les environs de la ville sont complètement nus; on n'y voit que quelques maigres buissons. A mesure qu'on approche, et quand on entre dans la ville, on est désagréablement affecté par une odeur d'ordures, de fumier et de cadavres en décomposition. Des quartiers entiers, en particulier celui des Achantis, ne sont qu'un tas de décombres. Les rues sont aussi irrégulières que possible; beaucoup de huttes sont sans toit, d'autres sont

inhabitées; les habitations sont construites très irrégulièrement, l'entrée en est si basse qu'il faut courber la tête jusqu'aux genoux pour pouvoir y entrer. Les salles d'école servent en même temps d'écuries pour les chevaux, et de passages publics pour se rendre dans certains groupes de maisons. Salaga est en décadence; le commerce s'est déplacé, le trafic des esclaves a diminué, et les habitations, jadis belles, sont si délabrées qu'on ne peut plus les remettre en état.

De Salaga, D. Asanté prit la direction du N.-E., et quoique l'influence musulmane se fasse sentir dans les villages qu'il rencontra, il y trouva une hospitalité cordiale. A Kokrone, le point extrême de son excursion vers l'est, se tient un marché d'ivoire et d'esclaves. De là, le missionnaire reprit la route du sud à travers un pays montagneux, où croît en abondance le palmier qui fournit du vin aux habitants. Dans l'Adélé, chaque chef est en même temps prêtre de la localité qu'il habite. On n'atteint le plateau de Kpaleavé, qu'à travers des monts et des vallées, tantôt boisés, tantôt coupés de ruisseaux et de gorges qui rendent la marche difficile et même périlleuse. Plus au sud, après avoir passé le Wawa, affluent de l'Asouoko, Asanté fut surpris par la nuit dans une ascension de montagne, sur une pente où il y avait à peine un pied de large de terrain plat, et au-dessous de lui se trouvait un profond abîme. Il dut y passer la nuit avec ses gens, sans oser avancer, la pluie ayant rendu le sol très glissant.

A Avatimé, en plein pays païen, il trouva un village chrétien, fondé par cinq hommes qui, dans la guerre de 1869, s'étant enfuis dans le pays de Ga, étaient devenus chrétiens à la station bâloise de Mayera, revenus dans leur pays ils avaient persévéré dans le christianisme, y avaient gagné quelques païens, et avaient construit une maison pour l'instituteur que leur avait donné la mission de Brême, à laquelle ils s'étaient rattachés.

D'une manière générale, le pays parcouru par Asanté, de Dadeasé jusqu'à l'Abo, est un pays de montagnes, avec des plateaux, tantôt herbeux, tantôt boisés. Les forêts se rencontrent surtout dans les vallées profondes et étroites, et sur les pentes des montagnes. Les territoires herbeux sont très fertiles, et les habitants y cultivent des yams, du riz, du maïs et trois sortes de blé de Guinée. L'air est frais et moins humide que dans l'Akuapem, parce que les forêts n'y prédominent pas. Toutefois il y pleut souvent; le pays est abondamment arrosé de cours d'eau qui ne tarissent jamais; le Daka, l'Oti, l'Asouoko et l'Abo portent tous leurs eaux au Volta.

La principale occupation des habitants est l'agriculture; les femmes filent le coton, le teignent avec l'indigo indigène, et en tissent des vêtements pour leurs maris; elles font aussi de la poterie et des corbeilles d'osier. Les beaux pâturages qui pourraient nourrir beaucoup de bétail, n'ont que peu de moutons et de chèvres.

Quoique le minerai de fer soit répandu partout, ce n'est guère qu'à Santrokofi et Akpawou qu'on trouve des fonderies et des forges. Les gens de l'Atshati recueillent le miel et vont le vendre à Salaga.

Quant au climat de cette partie de l'Afrique, le Dr Mähly n'estime pas qu'il soit tel que l'existence ou la santé de l'homme, noir ou blanc, y soit menacée. Sans doute il faut que l'Européen s'acclimate, mais il n'est point nécessaire qu'il tombe malade. M. Mähly a fait sur lui-même l'expérience que, dans les premiers temps du séjour en Afrique. on peut se trouver aussi bien portant de corps que chez soi; à plus forte raison devrait-il en être de même après l'acclimatement. Ce n'est qu'au bout d'un certain nombre d'années que l'appauvrissement du sang réclame un séjour réparateur en Europe. Il en est de même pour tous les pays tropicaux; s'il y a une différence pour l'Afrique, elle ne provient pas du climat, mais d'une cause spéciale, favorisée, il est vrai, par le climat, ce qui a donné lieu à l'expression *fièvre du climat,* expression impropre aussi bien que fièvre paludéenne, car, d'une part, la fièvre ne règne pas dans tous les pays tropicaux, d'autre part la présence de marais n'est nullement nécessaire pour la faire naître. L'expérience apprend que, sur la plus grande partie de la côte occidentale d'Afrique, la fièvre peut se rencontrer partout, à des degrés d'intensité différents, suivant les lieux et les moments. On peut en conclure que les germes de la maladie existent partout dans le sol, qu'ils se répandent dans l'air et sont, avec l'air, absorbés par le corps. C'est une maladie infectieuse qui, à l'inverse des autres, provient directement et exclusivement du sol et n'est pas propagée par des personnes malades. L'agent de la maladie n'est pas encore parfaitement connu; on suppose qu'il appartient aux organismes infiniment petits. On ne peut guère songer à le détruire en Afrique, vu sa grande extension, mais si l'homme ne peut pas ne pas absorber les germes du mal, il pourra les empêcher de se loger chez lui et d'y multiplier. Toutefois, jusqu'à ce qu'on en ait trouvé le moyen, les conditions climatériques ne s'amélioreront pas. Aussi le Dr Mähly appuie-t-il les conseils du Dr Fischer dans *Mehr Licht im dunkeln Welttheil* (p. 218), et pense-t-il qu'un optimisme

dangereux peut seul recommander l'établissement, dans cette région, d'Européens pour des travaux agricoles.

CORRESPONDANCE

Loanda, 15 août 1885.

Monsieur,

Abonné à *l'Afrique,* j'y lis toujours avec le plus grand intérêt les correspondances de nos compatriotes Berthoud, Dr Passavant, etc., et j'ai l'espoir que quelques lignes sur la région du Continent noir, dans laquelle je me trouve, ne vous déplairont pas. Je fais partie de la mission de l'évêque Taylor que vous mentionnez deux fois dans votre journal. Vous avez fait remarquer le caractère *self-supporting* qui distingue cette mission de toutes les autres ; cette entreprise est en effet un essai basé sur des raisons suffisantes aux yeux de son chef, mais elle est sévèrement jugée par le monde en général et par les Sociétés de missions, qui la condamnent comme téméraire. Jusqu'ici toutefois tout s'est passé plus heureusement que nous n'osions l'espérer, malgré les fatigues et les privations que nous avons dû et devons encore endurer. De nombreuses délivrances n'ont fait qu'affermir la foi et le courage des membres de l'expédition. On nous avait prédit maintes fois, qu'avant deux mois les enfants auraient succombé, victimes du fanatisme des parents. Nous sommes heureux de constater, après six mois d'expérience, que les enfants sont beaucoup moins sujets aux maladies que les adultes. Sur un nombre de 42 personnes, un jeune homme a seul succombé, et cela, parce qu'il ne se laissa persuader de se soigner que lorsqu'il fut trop tard. Il faut faire observer ici que nos gens arrivèrent pour la plus mauvaise saison des pluies qui eût visité la côte depuis beaucoup d'années. Le nombre des patients à l'hôpital doubla en peu de temps ; les indigènes souffraient autant que les blancs et pas une seule de mes connaissances n'échappa à la fièvre. Or, nos hommes devant coucher sous des tentes, alors que mouraient quantité de blancs jouissant d'autant de conforts que nous souffrions de privations, nous fûmes bien reconnaissants envers la Providence de nous avoir si merveilleusement préservés. Nous n'avions point de domestiques et tout le travail du ménage reposait sur les épaules des missionnaires. Ceux-ci se passèrent de vin sans que leur santé s'en ressentît, contrairement à l'opinion de tous les résidents africains. Nous ne pouvons que nous louer de la réception cordiale des autorités et des particuliers portugais, tant sur la côte qu'à l'intérieur. La maison de Loanda a successivement évacué ses occupants, deux hommes seulement sont restés en arrière, dont l'un est votre correspondant. A l'intérieur trois stations sont déjà établies et en bonne voie ; plusieurs sont projetées ; le travail est en partie agricole et en partie scolaire. Le gouverneur nous a accordé 150 livres d'école avec une centaine de tableaux de lecture. La première

station est à Nhangué ia Pépé, à 100 kilomètres au nord de Dondo sur la Quanza, la seconde à Pungo Andongo; la troisième à Malangé. Le Dr Sumners vient d'arriver de l'intérieur, après avoir parcouru à pied un millier de milles en six semaines, en traversant Duque de Bragança, le Golungo Alto, et en suivant le cours du Bengo.

Depuis le 12 août, nous avons l'honneur de posséder au milieu de nous les explorateurs Capello et Ivens, qu'un vapeur du Cap a amenés jusqu'à Mossamédès, d'où le steamer portugais les a transportés ici. Loanda s'est surpassée en offrant aux deux illustres voyageurs une réception vraiment grandiose et enthousiaste. Le 13, cortège imposant, conduisant les héros à l'église épiscopale, où un *Te Deum* solennel fut chanté. Capello et Ivens marchaient sous un dais de soie blanche, à franges d'or, et supporté par six colonnes dorées, aux mains de notables de Loanda en magnifiques uniformes. Les corporations et les écoles de Loanda ouvraient la marche; après elles venaient les consuls, ensuite le dais, derrière celui-ci le gouverneur et sa suite, puis un groupe de messieurs, et enfin les troupes terminaient le cortège qui s'avançait lentement aux accents patriotiques de la musique militaire, aux acclamations de la foule bigarrée et au bruit de fusées sans nombre. Le 14, conférence des voyageurs et quelques autres discours; Ivens était le Mercure, et Capello brillait, comme de coutume, par son silence modeste. Le soir du même jour représentation au théâtre jusqu'après minuit; hier régates, aujourd'hui adieux officiels.

Agréez mes meilleurs vœux pour le succès de votre publication.

Héli Chatelain.

Un correspondant bien informé nous adresse, du Bas-Congo, à la date du 14 août, les renseignements suivants :

1° Le lieutenant Wissmann a atteint, par eau, le Congo supérieur, avec ses 200 natifs, après avoir perdu six blancs en route; ayant suivi le Cassaï, il a trouvé qu'il se verse dans le Kwa. [1]

2° Le Dr Wolff, de l'expédition du lieutenant Schultz, parti pour Kiamvou, avec

[1] Une carte provisoire accompagne la lettre de notre correspondant; elle donne le cours des affluents du Congo récemment explorés, la Mboura, le Loïka, le Mobandji, la Nkéné sur la rive septentrionale, le Lomami, la Ngala, l'Ikelemba, le Cassaï, la Nkissi, la Loukounga et le Kwilou sur la rive sud. Quant au Cassaï, le croquis en place le confluent avec le Quango, en amont de celui de l'émissaire du lac Léopold II, dont il serait tout à fait indépendant. Nous attendons des déterminations plus précises, pour donner une carte de cette partie du centre africain, que les récentes découvertes de Grenfell et de Wissmann présentent sous un jour si différent de celui sous lequel on la voyait jusqu'ici.

cinq hommes du Loango et deux guides indigènes, a beaucoup souffert de la faim en route; il a reçu un bon accueil, et après s'être reposé quinze jours, il est revenu à San Salvador, son point de départ.

3° Le Dr Büttner est aussi parti pour San Salvador. — Les lieutenants Kund et Jappenback continuent à séjourner à Stanley-Pool. Grâce à la bienveillance de la mission baptiste américaine, M. Kund a pu faire, avec le *Henry Reed*, une excursion jusqu'à Bangala.

4° L'agent diplomatique américain, M. le lieutenant Jaunt, a quitté Stanley-Pool, pour se rendre aux chutes de Stanley, par le *Henry Reed*, sur lequel on lui a donné le passage.

5° L'État libre du Congo renonce à plusieurs de ses stations : Ruby Town, Vunda, Manyanga (rive droite), Lutété, Kalena Point, Kimpoko, Kwamouth, Mushié et Lukoléla. — Le steamer la *Ville d'Anvers* a donné sur un rocher près de Boma; il a sombré en deux heures et est complètement perdu.

6° La mission baptiste américaine (Livingstone Inland Mission), a achevé sa station de l'Équateur ; ses agents sont occupés à étudier la langue de ce district et à créer une école.

7° Le P. Augouard a remonté le fleuve, pour fonder une nouvelle station au delà de Stanley-Pool, et trois membres des missions d'Alger sont arrivés à Vivi. — On a remonté le *Stanley* et sir Francis de Winton part, avec ce steamer, afin de voir ce qu'il pourra faire pour chasser du haut fleuve les Arabes, ou pour les arrêter..

Comme témoin oculaire, je puis vous assurer qu'ils n'ont attaqué aucune des stations de l'expédition.

BIBLIOGRAPHIE [1]

VINGT JOURS EN TUNISIE, par *Paul Arène*. Paris (Alph. Lemerre), 1884, in-8°, 300 pages, fr. 3,50. — Le mois d'août n'est guère le meilleur pour un voyage en Tunisie ; malgré cela, ayant vingt jours à perdre, c'est ce moment que M. Paul Arène choisit pour s'y rendre. Il est vrai qu'il ne pénétra que peu dans l'intérieur, où la chaleur est alors presque insupportable pour un Européen ; il se contenta de visiter quelques villes situées sur la côte, ou dans son voisinage, et rafraîchies par la brise de mer. Le but de son voyage était Sousse, où M. Jules Arène, frère de l'auteur, remplit les fonctions de vice-consul de France.

[1] On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

Cependant, il accorda, chemin faisant, trois jours à Tunis et à Carthage, et, d'autre part, entreprit quelques excursions autour de Sousse, à Monastir, à Kaïrouan, etc.

Les lieux dont il est parlé dans cet ouvrage sont donc de ceux qui ont été souvent décrits depuis la conquête française. Mais si l'auteur ne nous apprend rien de bien nouveau, si même il ne cherche pas à tout dire et néglige beaucoup de choses, préférant s'arrêter où le hasard le conduit, il se fait lire avec plaisir, grâce à un récit enjoué et charmant, à des descriptions remplies de poésie, à des peintures de mœurs, si réussies qu'il semble que l'on fait avec lui le voyage et que l'on se croit en plein pays arabe. Il a su trouver le style qui convenait à sa narration, et la couleur locale propre à ce pays éblouissant de lumière, où la richesse de la nature contraste avec la misère et avec les usages à demi barbares des hommes qui l'habitent.

La Conférence africaine de Berlin et l'Association internationale du Congo, par *Émile Banning.* Bruxelles (C. Muquardt), 1885, in-8°, 26 p. — L'Acte général de la Conférence de Berlin, par *J. Jooris.* Bruxelles (C. Muquardt), 1885, in-8°, 79 p., fr. 1,50. — La question du Congo, par *J. Du Fief.* Bruxelles (Secrétariat de la Société royale belge de géographie), 1885, in-8°, 80 p. et carte. — Le Congrès de Vienne et la Conférence de Berlin, par *sir Travers Twiss.* Bruxelles et Leipzig (C. Muquardt), 1885, in-8°, 19 p. — Die Afrikanische Konferenz und der Congostaat, von *C.-A. Patzig.* Heidelberg (Carl Winter), 1885, in-12°, 120 p., fr. 2,50.

Après avoir concentré sur elle, pendant quelques mois, l'attention de tout le monde, la Conférence de Berlin a donné lieu à plusieurs monographies que nous réunissons dans un même article bibliographique. Sur six des travaux qui nous ont été adressés, trois sont dus à des Belges, tous les trois très compétents pour apprécier l'œuvre accomplie à Berlin : M. Banning, membre de la Conférence de Bruxelles en 1876, et délégué belge à celle de Berlin ; M. Jooris, ministre de S. M. le roi des Belges ; M. Du Fief, secrétaire général de la Société royale belge de géographie ; tous les trois également animés du désir de faire valoir le rôle que la Belgique a joué dans la grande entreprise couronnée par la reconnaissance de l'État libre du Congo.

Chacun de ces auteurs présente d'ailleurs son résumé des faits, à son point de vue spécial, et relève tel ou tel des traits particuliers, soit des travaux de la Conférence, soit de l'œuvre de l'Association internatio-

nale du Congo. M. Banning fait ressortir qu'aucun établissement lointain n'a possédé en naissant autant de garanties de développement pacifique que le nouvel État du Congo, et montre, par des faits, à ceux qui doutent du succès de l'œuvre nouvelle, que la plupart des hommes qui ont agrandi le domaine géographique, maritime, colonial, ne savaient pas où aboutirait le sillon qu'ils ouvraient ; mais ils l'ont résolument poussé devant eux, et c'est parce qu'ils ont fait cela, que l'humanité leur doit quelques-unes des belles pages de son histoire.

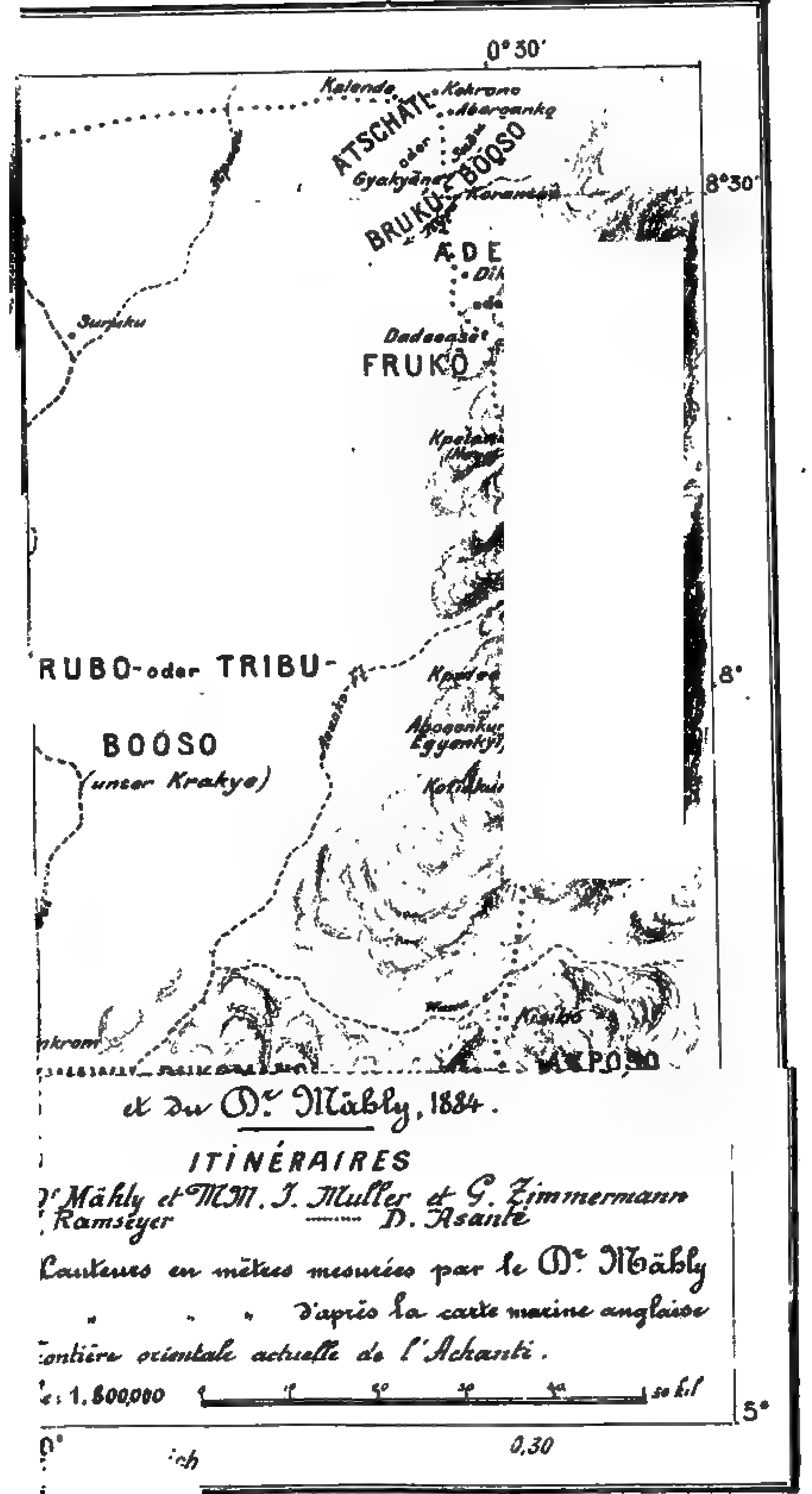
M. Jooris relève l'extension prise par le droit international, fait une étude spéciale des progrès de la législation des fleuves internationaux, et cite l'application au Zambèze, par le Portugal, des principes de libre navigation. Il donne en outre un résumé historique des prises de possession depuis un quart de siècle, et montre que la Conférence de Berlin est bien venue à l'heure où il était nécessaire de consacrer, par un acte international, les principes nouvellement introduits dans le droit des gens.

Partant des explorations qui ont fait connaître le bassin du Congo, M. Du Fief présente le développement historique de l'Association internationale africaine, du Comité d'études et de l'Association internationale du Congo, accentue, en citant M. Banning, les difficultés qu'avait rencontrées la création de l'État indépendant du Congo, et cherche quels peuvent être théoriquement les éléments constitutifs du nouvel État, appropriés à sa nature spéciale et aux circonstances éventuelles. Les fonctions que M. Du Fief remplit dans la Société belge de géographie l'ont engagé à donner, dans son mémoire, une grande place à la géographie du bassin du Congo ; son exposé détaillé était généralement exact au moment où il le publiait ; mais l'exploration des affluents du grand fleuve, soit sur la rive droite, soit sur la rive gauche, celle de Grenfell dans le Mobandji jusqu'au 4°30′ lat. N., et celle de Wissmann arrivant à Kwamouth par la Louloua, le Cassaï et le Quango, modifieront complètement la géographie de cette partie de l'Afrique centrale, telle qu'elle figurait dans les cartes il y a quelques semaines seulement.

Collaborateur de la *Revue de droit international,* membre de l'Institut de droit international, et conseil du ministre d'Angleterre à la Conférence de Berlin, sir Travers Twiss était désigné par ses travaux antérieurs pour traiter la question du développement du principe de la navigation des fleuves internationaux, et marquer les progrès accomplis à cet égard depuis le Congrès de Vienne. Il l'a fait avec une grande sagacité dans le mémoire : *le Congrès de Vienne et la Conférence de*

Berlin, dans lequel toutefois il ne s'est pas borné aux questions qui touchent à la navigation du Congo et du Niger. Son examen a porté plus loin. Après avoir montré que, du Congrès de Westphalie à celui de Vienne, les intérêts particuliers avaient eu le dessus, le principe du droit public d'alors étant le respect absolu de la souveraineté des États individuels, et qu'au Congrès de Vienne avait été proclamé le principe que les États de l'Europe ont, envers la communauté des États, des devoirs auxquels leurs intérêts particuliers doivent être subordonnés, sir Travers Twiss a marqué les pas considérables que ce principe a faits par les différentes stipulations de l'Acte général de la Conférence de Berlin, sans toutefois que rien ait été fait contre le gré des États intéressés. Ç'a été en particulier, parce qu'on voulait laisser à l'Association internationale le temps de conduire à bonne fin ses arrangements avec la France, et éventuellement avec le Portugal, sous la médiation de la France, que la marche des travaux de la Conférence a été volontairement ralentie.

On pourrait dire que les auteurs des mémoires susmentionnés sont tous plus ou moins juges et parties dans la question, mais M. Patzig ne l'est pas, ce qui ne l'empêche pas de vouer à l'œuvre de la Conférence une réelle sympathie. Après avoir rappelé les prétentions du Portugal à la souveraineté du Congo inférieur, et les conflits auxquels ces prétentions menaçaient de donner lieu, il rend à l'Institut de droit international l'honneur qui lui revient, d'avoir émis, le premier, l'idée et le vœu de voir la question du Congo réglée par une Conférence des puissances civilisées. A la Conférence même, il montre les puissances se groupant d'une manière très significative, les unes, et à leur tête l'Amérique, pour appuyer toutes les propositions les plus conformes aux tendances modernes de liberté et d'humanité, les autres, la Russie et la Porte, opposées à tout ce qui s'écartait du programme de la Conférence dans le sens d'une application des principes du droit international au monde entier. Il étudie ensuite avec soin les travaux de la Conférence sur la base du programme exposé d'avance, et consacre un chapitre spécial à la question des spiritueux, regrettant que les Sociétés de tempérance et les Associations coloniales n'aient pas cherché les moyens d'amener une entente entre les puissances, pour concilier les intérêts du commerce avec ceux de l'humanité.



IMP. F. NOVERRAZ & FILS, GENEVE

ÉCHANGES

Sociétés de géographie.

Amsterdam.	Constantine.	Halle.	Lille.	Marseille.	Paris.
Anvers.	Douai.	Hambourg.	Lisbonne.	Montpellier.	Rochefort.
Berlin.	Édimbourg.	Iéna.	Lyon.	Nancy.	Rome.
Brême.	Francfort s/M.	Le Caire.	Madrid.	New-York.	Rouen.
Bruxelles.	Greifswald.	Leipzig.	Manchester.	Oran.	Vienne.

Sociétés de géographie commerciale.

Berlin. Bordeaux. Paris. Porto. Saint-Gall. Le Havre.

Missions.

Journal des missions évangéliques (Paris).
Bulletin missionnaire (Lausanne).
Missions évangéliques au XIXme siècle (Neuchâtel).
Journal de l'Unité des Frères [moraves] (Peseux).
Missions catholiques (Lyon).
Missions d'Afrique (Alger).
Annales de la propagation de la foi (Lyon).
Missions-Blatt (Barmen).
Berliner Missions-Berichte (Berlin).
Heidenbote (Bâle).
Evangelisches Missions-Magazin (Bâle).
Calwer Missions-Blatt (Calw).
Allgemeine Missions-Zeitschrift (Gütersloh).
Glaubensbote (Bâle).
Africa (Londres).
La Nigrizia (Vérone).
Church missionary Intelligencer and Record (Londres).
Missionary Herald (Boston).
American Missionary (New-York).
Foreign Missionary (New-York).
Regions beyond (Londres).
Chronicle of the London Missionary Society (Londres).
Monthly Record of the Free Church of Scotland (Edimbourg).
Missions Field (Londres).
Church of Scotland home and foreign Missionary Record (Edimbourg).
Missionary Record of the united presbyterian Church (Edimbourg).
Central Africa (Londres).
Woman's foreign missionary Society (Philadelphie).

Divers.

Gazette géographique et Exploration (Paris).
Moniteur des Colonies (Paris).
Bulletin des Mines (Paris).
Bulletin de l'Association scientifique algérienne (Alger).
Bulletin du Comice agricole (Médéa).
Bulletin de l'Académie d'Hippone (Bone).
Bulletin de renseig. coloniaux (Paris).
Revue géographique internationale (Paris).
Le Mouvement géographique (Bruxelles).
Handels-Zeitung (Saint-Gall).
Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik (Vienne).
Mittheilungen der afrikanischen Gesellschaft in Deutschland (Berlin).
Oesterreichische Monatsschrift für den Orient (Vienne).
Zeitschrift für wissenschaftliche Geographie (Vienne).
Deutsche Kolonialzeitung (Francfort s/M).
Chamber of Commerce Journal (Londres).
African Times (Londres).
Antislavery Reporter (Londres).
Aborigine's Friend (Londres).
African Repository (Washington).
Esploratore (Milan).
Cosmos (Turin).
Bollettino della Societa africana d'Italia (Naples).
Boll. della sezione Fiorentina (Florence).
Marina e Commercio, e Giornale delle colonie (Rome).
Africa oriental (Mozambique).
O Africano (Quilimane).
Jornal das colonias (Lisbonne).
As colonias portuguezas (Lisbonne).
Revista de Estudos Livres (Lisbonne).
Revue Coloniale internat. (Amsterdam).
Réveil du Maroc (Tanger).

AUTRES PUBLICATIONS CONSULTÉES

Tour du monde (Paris).
Revue de géographie (Paris).
Revue maritime et coloniale (Paris).
Indépendant (Constantine).
Moniteur de l'Algérie (Alger).
Dr A. Petermann's Mittheilungen (Gotha)
Proceedings of the royal geographical Society and monthly Record of geography (Londres).
Natal Mercury (Durban).
Cape Argus (Cape-Town).
West African Reporter (Sierra Léone)

Etc., etc.

SOMMAIRE

OUVRAGES REÇUS :

The Mozambique and Nyassa Slave trade, by Lieut. H.-E. O'Neill. London (British and Foreign Antislavery Society), 1885, in-8°, 24 p.

Ackerbau und Viehzucht in Süd-West-Afrika (Damara u. Gr. Namaqualand), von C.-G. Büttner, früherer Missionär im Damaraland. Leipzig (Edwin Schlœmp), 1885, in-8°, 60 p. mit 1 Karte und Illustrationen, fr. 1. 25.

Kamerun, Land, Volk und Handel, geschildert nach den neuesten Quellen, von Carl Hager. Leipzig (Edwin Schlœmp), 1885, in-8°, 60 p. mit 1 Karte und 4 Illustrationen, fr, 1. 25.

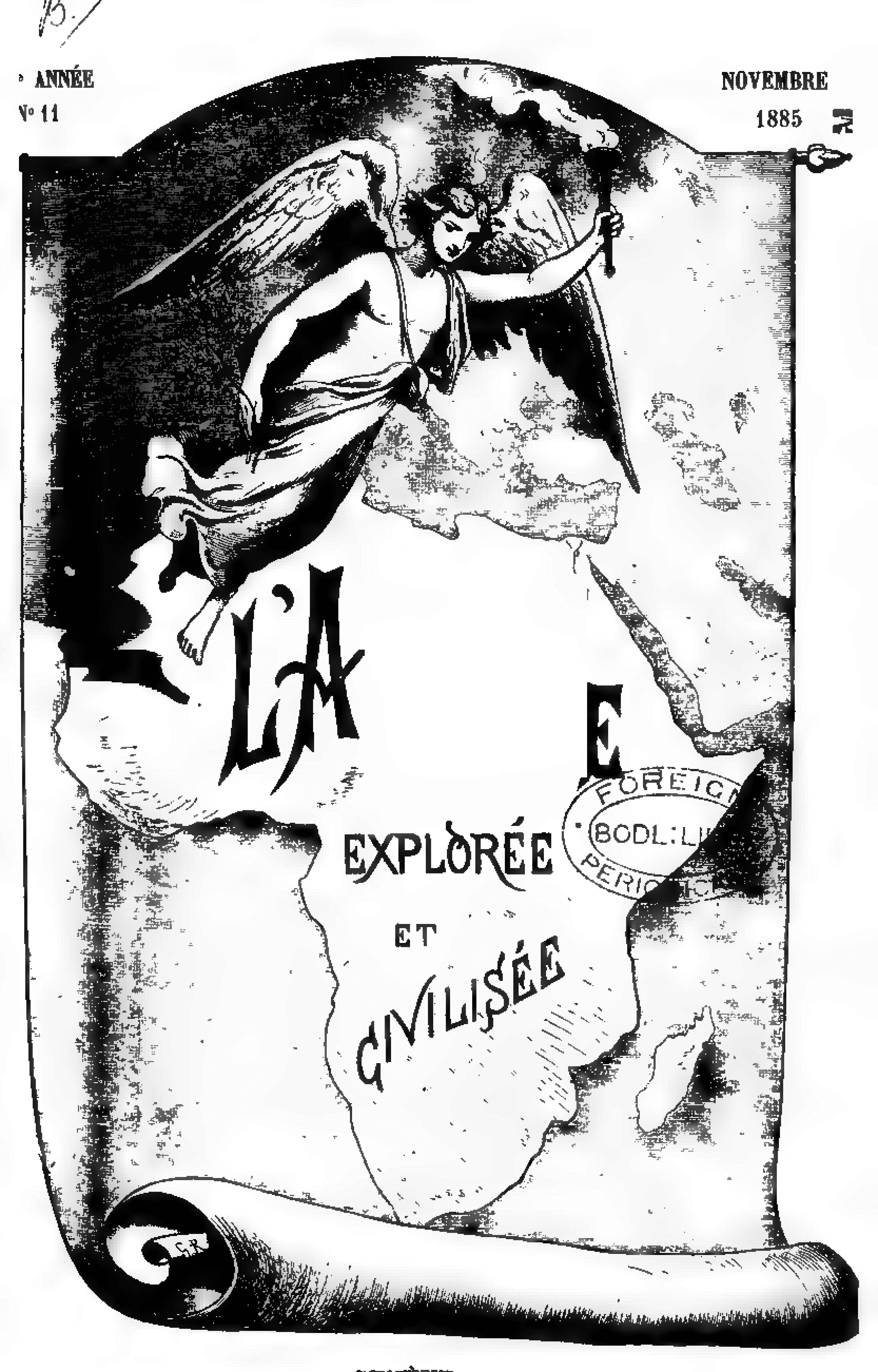
Annales Sénégalaises de 1854 à 1885, suivies des traités passés avec les indigènes. Ouvrage publié avec l'autorisation du ministre de la marine. Paris (Maisonneuve frères et Ch. Leclerc), 1885, in-8°, 484 p., fr. 3. 50.

Europas Kolonien, 1ter Band. West-Afrika vom Senegal zum Kamerun. Nach den neuesten Quellen geschildert, von Dr Hermann Roskoschny. Leipzig (Grosner et Schramm), 1885, in-4°, 2te Auflage, 15 Liv., à fr. 0. 75.

Genève. — Imprimerie Charles Schuchardt.

° ANNÉE
N° 11

NOVEMBRE
1885



GENÈVE
H. GEORG, LIBRAIRE-ÉDITEUR

L'AFRIQUE

EXPLORÉE ET CIVILISÉE

JOURNAL MENSUEL

DIRIGÉ PAR

M. Gustave MOYNIER

Membre de la Société de géographie de Genève, de l'Institut de Droit international; membre correspondant de l'Académie d'Hippone, et des Sociétés de géographie de Marseille, de Nancy, de Loanda et de Porto.

RÉDIGÉ PAR

M. Charles FAURE

Secrétaire-Bibliothécaire de la Société de géographie de Genève, membre correspondant des Sociétés de géographie de Lisbonne, de Loanda, de Porto, de Saint-Gall et de Berne.

L'Afrique paraît le premier lundi de chaque mois, par livraisons in-8° d'au moins 20 pages chacune; le texte est accompagné de cartes, chaque fois que cela paraît nécessaire.

Le prix de l'abonnement annuel, **payable d'avance**, est de **10 francs**, port compris, pour tous les pays de l'Union postale (première zone); pour les autres, 11 fr. 50.

Tout ouvrage nouveau relatif à l'Afrique, dont il est envoyé deux exemplaires à la Direction, **a droit à un compte rendu.**

Adresser tout ce qui concerne la **rédaction** à **M. Gustave Moynier, 8, rue de l'Athénée, à Genève (Suisse).**

S'adresser pour les abonnements à l'éditeur, M. H. Georg, à Genève ou à Bâle.

On s'abonne aussi :

Dans tous les bureaux de poste de la Suisse.

Chez MM. Ch. Delagrave, libraire, 15, rue Soufflot, à Paris.

Muquardt, libraire de la Cour, 45, rue de la Régence, à Bruxelles.

Dumolard frères, libraires, Corso Vittorio Emmanuele, 21, à Milan.

F.-A. Brockhaus, libraire, Querstr., 29, à Leipzig.

L. Friederichsen et Cie, libraires, Admiralitätsstr, 3/4, à Hambourg

Wilhelm Frick, libraire de la Cour, Graben 27, Vienne (Autriche).

Trubner et Cie, libraires, Ludgate Hill, 57/59, à Londres E. C.

Et chez les principaux libraires de tous les pays.

AVIS. — *Nous mettons à la disposition de nos nouveaux abonnés, au prix de 12 fr. chacun, un certain nombre d'exemplaires complets de la IIme, de la IVme et de la Vme année. La Ire et la IIIme sont épuisées.*

BULLETIN MENSUEL (*2 novembre 1885.*[1])

M. le lieutenant **Palat** est parti de Géryville (sud Oranais), pour entreprendre, avec un Arabe et un nègre, la **traversée du Sahara;** il se propose d'atteindre Timbouctou par le Gourrah et le Touat. Il y a trois ans déjà qu'il a conçu ce plan, mais l'insurrection d'Abou-Amema dans le sud Oranais interrompit ses préparatifs. Le récent voyage de l'envoyé de Timbouctou à Paris lui a fourni l'occasion de reprendre son projet. A côté de la mission géographique et scientifique que lui a confiée le ministère de l'instruction publique, il étudiera le pays au point de vue de l'établissement d'une grande voie de communication entre l'Algérie et le Sénégal, et des moyens de diriger sur ces deux colonies françaises le courant commercial des tribus sahariennes, qui aujourd'hui suit les routes du Maroc et de la Tripolitaine.

Nous devons à l'obligeance de M. **G. Rolland,** ingénieur des mines, un résumé des observations poursuivies par lui, depuis six ans, sur le régime des **eaux artésiennes** du bassin du **chott Melrir** ou du bas Sahara algérien et tunisien, et en particulier de l'**Oued-Rir,** la grande vallée qui, descendant du sud au nord, sur une longueur de 130 kilom., aboutit au sud-ouest du chott susmentionné. Dans cette vallée, les eaux artésiennes se présentent comme une grande nappe, une sorte d'artère souterraine, qui serpente sous le sol, depuis Touggourt au sud, jusqu'à Ourir au nord, sur 100 kilom. de long; la largeur connue varie de 4 kilom. à 14 kilom. Au centre de l'Oued-Rir, vis-à-vis d'Ourlana, elle se dédouble vers le nord. Une zone artésienne analogue, mais moins importante, règne à 100 kilom. plus au sud, sous le bas-fond de Negoussa à Ouargla. En outre, une diffusion générale d'eaux souterraines existe au centre des terrains sableux du bas Sahara, au nord duquel on a constaté des nappes ascendantes ou faiblement jaillissantes. Toutes les eaux artésiennes de ce bassin s'alimentent par les eaux de pluie et l'apport des rivières, surtout de celles qui prennent leur source dans l'Atlas, au nord, et présentent des crues annuelles. Ces eaux s'infiltrent en partie dans les sols perméables, puis descendent et se distribuent dans les formations d'atterrissement, lesquelles plongent vers

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

l'intérieur du bassin, et dont les dispositions les amènent à être ascendantes ou jaillissantes dans les régions basses. Les puits échelonnés dans l'Oued-Rir débitent ensemble plus de 3 mètres cubes d'eau par seconde, à une température moyenne de 25°,1, et ceux de la région du bas-fond de Negoussa à Ouargla, environ un mètre cube d'eau, à 24°,2.

Un correspondant de l'*Esploratore* écrit de **Bengasi** que l'attention publique ayant été attirée sur l'embarquement d'esclaves dans ce port, les autorités turques ont paru disposées à empêcher la **traite.** Mais si la voie par mer a été fermée, la route par terre n'en est que plus librement ouverte. La semaine précédente en effet, en plein jour, au vu et au su de tout le monde, deux caravanes d'esclaves nègres avaient quitté Bengasi, l'une pour Tripoli, l'autre dans la direction d'Alexandrie.

On écrit du Caire à la *Nigrizia* qu'un Grec, nommé **Anastasio Micaliciano,** parti d'Omdurman le 25 juillet, est arrivé au Caire le 16 septembre. Après avoir traversé le désert jusqu'à Abou-Dom, il passa sur la rive droite du Nil, mais en arrivant à Abou-Hamed il fut arrêté par des partisans du **Mahdi,** qui voulaient lui faire rebrousser chemin; grâce aux bons offices de deux Arabes, il fut mis en liberté. De toute la population de **Khartoum,** a-t-il dit, à peine 1500 personnes vivent encore, tout le reste a été massacré. Il estime que depuis la mort du Mahdi, il serait facile de reprendre le Soudan, que les forces de ses partisans, à Khartoum et à Omdurman, ne dépassent pas 8000 ou 10,000 hommes, fatigués d'ailleurs de la guerre; il n'y a plus ni ordre ni unité. Les rebelles ont pillé le palais du gouverneur, pour élever un tombeau au Mahdi à Omdurman; ils n'ont pas touché aux établissements de la mission. Les sœurs prisonnières sont assez bien et s'occupent à travailler de leurs mains; elles sont gardées par les Grecs qui ont survécu au massacre, et qui veillent sur elles dans l'espoir de recevoir un jour du secours de la mission.

Aux territoires déjà précédemment placés sous le **protectorat de l'empire allemand,** à l'ouest de Zanzibar, s'est ajouté dernièrement celui de l'**Ou-Zaramo** avec le port de **Dar-es-Salam.** L'Ou-Zaramo est arrosé par le Kingani, qui débouche à la côte, presque vis-à-vis de Zanzibar. C'est une terre de hautes futaies et de plaines, que coupent çà et là des fourrés impénétrables. Les champs cultivés sont nombreux et la population est assez dense. Le sol est très fertile ; c'est un riche humus brun ou noir, présentant en quelques endroits des filons d'argile rougeâtre. Les Wa-Zaramo sont agriculteurs ; ce sont des nègres grands,

bien faits et vigoureux ; leur physionomie est sauvage ; presque tous portent des vêtements. Jadis turbulents et querelleurs, ils sont devenus plus traitables, grâce au fréquent passage des caravanes et au voisinage des commerçants de la côte. Quant à Dar-es-Salam, c'est le seul port réellement abrité qui existe entre le cap Guardafui et la baie de Delagoa. Il est profond ; quelques rochers en gênent un peu l'entrée, mais, d'après la reconnaissance qui en a été faite par des officiers de la marine allemande, il serait facile de les faire sauter, pour permettre l'entrée du port aux plus grands navires.

Le capitaine **Lissau** a fourni au *Natal Mercury* des renseignements détaillés sur une **expédition** qu'il a faite **de la côte occidentale de Madagascar à Tananarive.** Arrivé à Nosi-Vey le 27 février, il se rendit de là à la baie de Morondava [1], où il demeura 17 jours avant de partir pour l'intérieur. Porté dans un palanquin, il dut d'abord traverser, pendant deux jours, un marais de 25 kilom. de longueur, où, en plusieurs endroits, ses porteurs avaient de l'eau et de la boue jusqu'à la ceinture. Une fois sur terre ferme, son itinéraire le conduisit à travers des forêts percées de quelques ouvertures sur de petits champs cultivés, et où se fait remarquer surtout le *renyall,* arbre qui atteint une trentaine de mètres de hauteur, n'a de branches qu'à son sommet, et dont le feuillage ressemble à de l'argent. Il a vu de ces arbres dont le tronc avait au moins cinq mètres de diamètre ; dans l'intérieur de l'un d'eux vivait une famille entière.

Le premier endroit important atteint par l'explorateur fut Mahabo, d'où il eut à faire plus de 120 kilom. sans rencontrer un seul habitant. Il apprit cependant que ce pays a été peuplé autrefois ; mais, depuis que les Hovas en ont pris possession, les Sakalaves l'ont abandonné, préférant leur vie sauvage à la gêne de la règle imposée par les vainqueurs plus civilisés. Après avoir traversé cette contrée déserte, il arriva à Malaimbandy, ville à l'est de laquelle commencent les premières chaînes de montagnes ; puis, le terrain va en s'élevant jusqu'à 700 mètres. La première ville de ce district montagneux est Zanzeen ; mais, avant de l'atteindre, il faut traverser une jungle de figuiers d'Inde, au delà de laquelle les porteurs ont à gravir une rampe de degrés taillés dans le flanc d'une montagne presque à pic. Arrivé au sommet on aperçoit la ville susmentionnée ; elle compte 2000 habitants et a un gouverneur. A deux journées de marche se trouve Midongy, célèbre par les batailles

[1] Voy. la carte, Vme année, p. 164.

livrées entre les Hovas et les Sakalaves. A une époque antérieure, a-t-on dit au capitaine Lissau, les Hovas étaient esclaves des Sakalaves, et quoiqu'ils eussent obtenu de conserver leurs propres lois, ils devaient payer un tribut aux Sakalaves. Ce fut leur roi Radama Ier qui, après avoir reçu des Anglais des fusils pour en armer ses gens, s'avança vers Midongy et s'empara de la montagne. Pendant dix-huit mois les Sakalaves l'y tinrent assiégé, luttant vaillamment avec leurs lances contre les mousquets de leurs adversaires ; néanmoins ils furent battus, et plus de 7000 d'entre eux furent tués au pied de la montagne. Sur le sommet de celle-ci s'élève un monument de pierre, à l'endroit où furent enterrés les officiers de haut rang de Radama, morts dans la bataille. Le capitaine Lissau, qui a fait la guerre de la sécession américaine, estime que ce poste est imprenable ; un millier d'hommes pourraient le défendre contre 20,000 assiégeants.

L'expédition eut ensuite à traverser plusieurs chaînes de montagnes dont la plus haute dépasse 2300 mètres. Après avoir passé un sommet entièrement rocheux, elle descendit dans la vallée d'Ambositra, où elle trouva le premier essai de culture. Les villages sakalaves rencontrés par le capitaine Lissau étaient tous entourés de figuiers d'Inde en guise de murailles ; quelques-unes des villes étaient établies sur le sommet des collines, ce qui en rend l'attaque difficile. Ambositra a une station de la Société des missions de Londres. Au delà s'étend un plateau désert que l'on traverse en six heures, sans y rencontrer d'habitants, quoique la végétation y soit belle et qu'il y ait abondance d'eau. Il y règne cependant un froid continuel, même au milieu de l'été, ce qui explique qu'il soit inhabité. Tout ce pays est dépourvu de routes ; il n'y a que des sentiers, et le passage des montagnes est très difficile. En maints endroits il faut passer le long de précipices de plusieurs centaines de mètres de profondeur, sur des corniches qui n'ont que trente centimètres de large. Le voyage du capitaine Lissan, de Morondava à Antananarive, dura 21 $^1/_2$ jours ; il n'en mit que 14 $^1/_2$ pour regagner la côte.

Le *Diaro de Noticias* de Lisbonne publie des nouvelles allant jusqu'au 22 juin de l'**expédition** dirigée par MM. **Serpa Pinto** et **Cardoso.** Elle était campée à Midiriani, sur la route qui mène à Abéto et au lac Nyassa. L'eau ne manquait pas et la santé des explorateurs était bonne. Plusieurs chefs arabes ont reconnu la suzeraineté portugaise, et des mesures ont été prises en vue d'un service régulier pour la correspondance avec la côte. Le gouverneur Perry a réussi à pacifier le pays et à assurer la sécurité du commerce ; maintenant les caravanes qui appor-

tent l'ivoire affluent à la côte portugaise. Il en était récemment arrivé deux aux postes douaniers de Masimba et Quissanga. A la dernière date, l'expédition avait rencontré un nouveau lac qui, à l'époque des grandes pluies, donne naissance à une rivière qui va se verser dans le Matepuizé.

Les journaux de Lisbonne nous apportent des renseignements nouveaux sur le **pays de Sofala,** exploré par le capitaine **Païva de Andrada.** La rivière Zungué, affluent du Zambèze, sort du lac Absinta, et communique, par une série de lacs, avec le canal Mucua, au moyen d'une forte dépression de terrain, où débouchent plusieurs rivières qui viennent de la chaîne des monts Gorongozo et forment un grand lac. C'est de là que part l'Ouréma, navigable toute l'année ; après s'être réuni au Pungué, il va se jeter dans la mer sur la côte de Sofala. Le Busi, qui coule dans la vallée de Manica et près de la forteresse que les Portugais y avaient construite, est navigable sur une assez grande longueur, jusque près du confluent du Lusité. Il prend sa source dans un groupe de hautes montagnes, qui séparent son bassin de celui du Save. Celui-ci coule du nord au sud, puis tourne rapidement vers l'est, pour aller se jeter dans l'Océan Indien par de nombreux bras qui forment le delta où se trouve Chiloane.

Le *Scottish geographical Magazine* annonce, d'après le *Cape Times,* que M. **Montagu Kerr** a fait, dans le bassin du Zambèze, une expédition périlleuse dont il est cependant heureusement revenu. Il se rendit d'abord du Cap à Gouboulouwayo, résidence de **Lobengula,** roi des Ma-Tébélé, ayant avec lui M. Selous, qui avait déjà exploré ce même bassin. Lobengula lui parut intellectuellement de beaucoup supérieur aux indigènes qu'il gouverne avec un sceptre de fer, et chez lesquels il ne trouva aucune trace de civilisation. Ayant équipé son wagon, il se dirigea vers la rive méridionale de l'Hanyane ; ne pouvant la passer avec son wagon, il laissa celui-ci en arrière, et, avec 25 Mashona et d'autres noirs engagés à son service, il se mit en route à pied dans la direction de Tété, à une distance de 400 kilom. Mais ses gens craignant les tribus à l'est de l'Hanyane, il dut changer de direction, et atteignit Mchésa, ville des Mashona, au milieu d'un pays riche en fer, et dont la principale industrie est la fabrication d'assagaies. Devenu incrédule à l'endroit du danger devant lequel tremblaient ses gens, il reprit sa route vers l'est, mais sa témérité faillit lui coûter la vie. Chouza, chef des Ma-Korikori, le reçut froidement, et bientôt sa position devint si périlleuse qu'il fut obligé d'opérer une retraite en armes, sur une distance

de 65 kilom. Il atteignit ensuite une ville à 225 kilom. du Zambèze, mais tous ses gens désertèrent. Conduit par un natif, il put cependant atteindre Tété, d'où, se dirigeant vers le nord, il parvint, après 20 jours de marche, sur le plateau qui s'étend à l'ouest du lac Nyassa, à 1500 mètres au-dessus de la mer ; de là il gagna la station de Livingstonia, d'où il descendit à Quilimane par le Chiré. Le *Scottish geographical Magazine* publiera la carte et le rapport de M. Kerr sur son exploration.

Un correspondant du *Natal Mercury* lui adresse un extrait d'une lettre de **Gouboulouwayo,** qui complète nos précédents renseignements sur la mission du **major Edwards,** et sur l'**expédition des Ma-Tébélé au lac Ngami.** L'étiquette étant très stricte à la cour de Lobengula, les officiers anglais durent veiller soigneusement à ne pas l'enfreindre. Le roi est plus ou moins entre les mains de ses gens, et la foi à la sorcellerie est si forte, que tout ce que font les étrangers est regardé avec défiance. La présentation au roi fut retardée par l'absence du missionnaire, M. Hulm, qui devait servir d'interprète, afin de bien expliquer à Lobengula ce que demandaient les Anglais. Quelques années auparavant Baines, accusé d'avoir ensorcelé le pays, eut beaucoup de peine à se tirer d'affaire, parce qu'il ne put se faire suffisamment comprendre des indigènes. La sécheresse régnant sur la route de Tati à Shoshong, les Anglais prévoyaient qu'ils devraient revenir par la vallée du Limpopo. Gouboulouwayo est à 1300m au-dessus du niveau de la mer ; le pays est ondulé. Après l'expédition contre les indigènes du lac Ngami, l'officier-général Lotché n'avait plus que 600 hommes avec lui, quand il se présenta devant le kraal royal pour rendre compte de sa campagne. Sa seule excuse aux reproches des Ma-Tébélé fut qu'il avait ramené le *corps d'élite,* et ne l'avait pas sacrifié inutilement.

M. **A.-J. Wookey,** missionnaire à Kuruman, a visité les stations de la Société des missions de Londres situées sur les limites du désert de **Kalahari.** Nous extrayons de son rapport publié dans le *Chronicle,* les renseignements qu'il donne sur la vie des **Ba-Kalahari.** Ils ont peu de villes permanentes, vivent en petites communautés, et se transportent d'un endroit à un autre dans certains districts bien déterminés entre eux. L'eau est très rare ; leur boisson est extraite des racines succulentes de diverses plantes, et leur nourriture consiste en baies, en racines, en gibier, et en tout ce qu'ils peuvent trouver de mangeable. Ils ont quelques chèvres, qu'ils conduisent avec eux de lieu en lieu. Leurs huttes sont de simples treillis de perches minces, plantées dans le sol en demi-cercle, et courbées de manière à se rencontrer en un

point au sommet; elles sont couvertes d'herbe. En certains endroits, il y a des creux où l'on trouve de l'eau en permanence. Dans d'autres qui ne sont connus que des Ba-Kalahari eux-mêmes, il y a de l'eau au-dessous de la surface du sol recouverte de sable. Quand ils en sont requis, ils aspirent, au moyen d'un roseau, cette eau qu'ils rejettent ensuite dans un bol. Un voyageur ou un chasseur peut obtenir de cette manière de l'eau pour son cheval ou son bœuf. Ou bien ils conservent un grand nombre de coques d'œufs d'autruches ; quand il pleut, ils les remplissent d'eau fraîche, puis ils bouchent le trou de la coque avec un bouchon d'herbe, et les enfouissent dans le sol. Ces coques, dit-on, conservent l'eau dans d'excellentes conditions pendant des mois. Lorsqu'ils veulent témoigner à quelqu'un un grand respect ou une affection particulière, ils lui offrent de cette eau ainsi conservée. Toutefois leur fruit de prédilection est le melon d'eau sauvage, qui leur sert à la fois d'aliment et de boisson. A une distance d'un mois de voyage dans le désert se trouve la ville de Lehututung, où il y a abondance d'eau, et qui est habitée par un grand nombre de Ba-Kalahari, dont l'un a construit un temple, tient l'école et célèbre le culte. Les Be-Chuana y vont surtout pour chasser la girafe, l'élan et l'autruche, et pour faire le commerce de peaux et de plumes.

Le **Le-Souto** continue à se ressentir de l'état de désorganisation où l'a plongé la dernière guerre. La boisson en particulier y produit des effets désastreux. Pour arrêter les progrès de l'**ivrognerie,** une société de tempérance a été fondée à Morija, dans laquelle païens et chrétiens sont admis sans distinction. En outre la Conférence missionnaire a adressé aux chefs Ba-Souto, presque tous adonnés à la boisson, incapables le plus souvent de s'occuper des affaires de la tribu, et dont leurs sujets suivent l'exemple, une lettre d'avertissement pour leur ouvrir les yeux sur les dangers que le fléau de l'eau-de-vie fait courir à la tribu, et les supplier d'agir en conséquence. Chacun des missionnaires a dû se rendre auprès du chef de son district, accompagné d'une délégation de son consistoire, pour lui en donner lecture. Cette lettre n'était pas encore remise, que l'esprit des chefs changeait, à la suite d'un rêve fait par Lerotholi, dans lequel il avait vu le Le-Souto habité rien que par des blancs, et avait entendu une voix lui disant : « Voilà l'œuvre de l'eau-de-vie. » Bouleversé à son réveil, il envoya immédiatement un message à Letsié et à ses frères, pour leur demander de chasser l'eau-de-vie du pays. Enfin Mopéli, frère de Moshesh, qui habite l'État Libre, a fait au Le-Souto une visite de quelques semaines, dans laquelle il a vu

les différents chefs, et tenu des *pitsos*, pour encourager les chefs à retourner vers Dieu et à renoncer à l'eau-de-vie. — Une lettre du Lessouto nous fait craindre que les efforts des chefs pour empêcher l'importation de l'eau-de-vie ne soient rendus vains par de nouveaux troubles dans cette colonie de la couronne d'Angleterre. Le résident britannique ayant été gravement insulté par un fils de Masoupha, a écrit au haut commissaire de la reine à Capetown, qu'il ne pouvait pas rester plus longtemps dans un pays où le gouvernement anglais est si peu respecté.

Nous avons eu le plaisir de voir, à son passage à Genève, M. **Hettasch** qui, après avoir travaillé pendant 27 ans au service de la mission morave chez les Hottentots et les Cafres de l'Afrique australe, retourne au milieu des **Hottentots** de la **Colonie du Cap,** pour essayer d'introduire parmi eux de nouvelles industries rémunératrices, qui leur permettent de conserver la vie sédentaire à laquelle les missionnaires avaient réussi à les attacher. Les conditions économiques de la Colonie depuis la guerre contre les Zoulous, les Ba-Souto et les Boers, sont telles que les charges fiscales prélèvent le plus net des ressources procurées par le travail ordinaire; ce qui reste au travailleur ne suffit plus à son entretien et à celui de sa famille. Pour ne parler que des Hottentots dont s'occupent particulièrement les missionnaires moraves, beaucoup d'entre eux ont dû quitter les stations sur lesquelles le travail agricole n'était plus suffisamment rémunérateur, pour se rendre à Capetown avec l'espoir d'y trouver une occupation plus lucrative, malgré les dangers auxquels les expose les vices de la capitale, en particulier l'exemple des blancs adonnés à la boisson. Pour obvier à ces inconvénients et prévenir la perte des Hottentots émigrés à Capetown, la mission leur a donné un agent spécial, M. Hickel, chargé de les visiter et d'empêcher que les liens qui les unissent à la communauté, à leurs familles et à leurs enfants demeurés à Gnadenthal, la principale station de la Colonie, ne se relâchent tout à fait. Le missionnaire susmentionné a eu souvent à constater les misères inouïes auxquelles sont en proie les indigènes attirés dans la capitale par l'espoir d'un gain illusoire. M. Hettasch est venu passer quelques mois en Europe, pour étudier la question et les moyens les meilleurs de remédier à cet état de choses. Le terrain autour de Gnadenthal et l'exposition de la vallée seraient convenables à la culture du mûrier et du ricin ; l'élève du ver à soie et l'industrie qui s'y rattache pourraient y être introduits ; mais M. Hettasch commencera par un essai de culture du ricin. L'huile qu'on en extrait peut fournir un produit dont la demande est très forte pour

les différentes usines et manufactures, pour les machines, locomotives et wagons de chemins de fer. Aujourd'hui cette huile est importée d'Europe dans la Colonie, qui la paie fort cher. Si la tentative de M. Hettasch réussit, ce sera autant d'argent qui restera dans la Colonie, et, en rendant un important service au pays au point de vue économique, la mission morave aura fourni aux Hottentots une industrie qui ramènera à Gnadenthal ceux qui végètent misérablement à Capetown, resserrera les liens de famille et rendra à ces indigènes la prospérité relative dont ils jouissaient naguère. M. Hettasch nous ayant promis de nous tenir au courant des résultats de sa tentative, nous aurons lieu de revenir plus tard sur ce sujet.

La *Tijdschrift,* publication de la Société néerlandaise de géographie, en annonçant la mort de M. **D.-D. Veth**, chef de l'expédition hollandaise dans l'Afrique tropicale occidentale, donne des renseignements qui ne peuvent que faire regretter vivement ce décès. M. Veth s'était préparé soigneusement aux observations astronomiques et aux travaux nécessaires pour dresser la carte des pays qu'il se proposait d'étudier. Il comptait se rendre d'abord de Humpata à Benguéla par Quillenguès, et faire le lever du terrain de ce district, après quoi il se serait dirigé à l'est, au delà du Cunéné, vers le territoire d'Okavango; la mort a empêché l'exécution de ce projet. Des deux compagnons de voyage de M. Veth, l'un, M. **Goddefroy**, a rapporté en Hollande des collections ethnographiques; l'autre, M. **van der Kellen,** est resté en Afrique où il étudie spécialement la faune. Les missionnaires de Huilla lui prêtent leur concours. S'il peut recevoir d'Europe des ressources pécuniaires suffisantes, il continuera l'exploration dont M. Veth était chargé.

Le journal *As Colonias Portuguezas* a publié une carte d'Afrique au $^1/_{2500000}$, avec l'itinéraire des explorateurs portugais **Capello** et **Ivens,** ainsi qu'un article sur leur voyage, d'où nous extrayons ce qui suit. Les questions qu'ils avaient à résoudre se résumaient en ceci : Étudier les relations entre les bassins hydrographiques des deux grands fleuves de l'Afrique australe, le Congo et le Zambèze, et découvrir une route commerciale directe et sûre entre les colonies commerciales d'Angola et de Mozambique. Pour résoudre ces questions, les explorateurs partirent de Mossamédès, se dirigèrent sur Huilla, et firent d'abord des études importantes dans la vallée du Cacolovar, entre ce point et le Cunéné. Ils traversèrent ce fleuve à Quitévé pour s'avancer vers l'est, par une région inexplorée jusqu'ici, dans la direction du **Coubango,**

puis ils firent une diversion vers le sud pour étudier le cours de cette rivière jusqu'à Moucousso. Ils essayèrent d'en faire le lever, mais ils furent bientôt obligés de renoncer à ce projet, par suite des difficultés que leur causèrent soit les rives de ce cours d'eau, soit la fuite d'une partie de leurs porteurs. Se dirigeant alors vers le haut Zambèze, ils traversèrent le territoire de Lovalé et atteignirent **Libonta**, sur la route que suivent les trafiquants qui, du Bihé, se rendent au Zambèze supérieur. De Libonta ils cheminèrent le long de la rive gauche du Zambèze jusqu'au confluent du **Cabompo**, un de ses principaux tributaires, dont ils suivirent la rive droite jusqu'à la ligne de partage des eaux entre les deux bassins, du Zambèze et du Congo, au delà de laquelle ils rencontrèrent les sources du Loualaba, un des affluents les plus considérables du Congo. Après avoir déterminé la position de ces sources, ils continuèrent leur exploration en suivant la ligne de faîte des deux bassins jusqu'à la résidence de Muchiri, roi de **Garanganja**. Cette partie du voyage fut des plus pénibles pour les explorateurs; éprouvés par les rigueurs de l'hiver, par la mort de porteurs succombant à la faim et à la fatigue, par la perte de marchandises d'échanges, ils furent encore contrecarrés dans leurs recherches par Muchiri qui ne voulut pas leur permettre de se rendre à Cazembé, d'où ils auraient pu gagner le Tanganyika et la station de Karéma.

Ne pouvant se diriger vers le N.-E., ils se tournèrent au S.-S.-E. vers le Louapoula, dont ils déterminèrent le cours. D'après leurs observations il y aurait lieu de le reporter à 67 kilom. plus à l'est que ne l'indiquent les cartes actuelles. Sans doute leur détermination ne repose que sur des calculs de marche d'après leurs chronomètres, la lunette astronomique dont ils avaient fait usage entre Libonta et Garanganja n'ayant pu être employée au Louapoula ; mais leurs chronomètres, auxquels ils attribuaient d'abord la différence qu'ils avaient constatée entre les cartes et leurs observations, examinés à l'observatoire de Capetown, furent reconnus être en parfait état.

Ils suivirent le Louapoula sur une grande longueur, et ils se proposaient de faire la circumnavigation du Bangouéolo ; mais il eût fallu pouvoir construire des canots, ce dont leurs porteurs exténués étaient incapables, et leurs marchandises d'échange étaient presque épuisées. Se tournant vers le sud, ils s'avancèrent dans la région inconnue qui s'étend des bords du Bangouéolo au Zambèze, afin de trouver une route qui mît en communication Garanganja avec Mozambique. Ils eurent à souffrir de grandes privations, par suite des ravages que la guerre avait

semés dans tout le territoire du Zambèze entre le Cafoué et Zoumbo; et après avoir réussi à atteindre cette ville, ils suivirent le cours inférieur du Zambèze jusqu'à Quilimane. Ils avaient déterminé en bien des points la ligne de partage des eaux entre les bassins du Zambèze et du Congo. Quant à la voie commerciale entre les provinces d'Angola et de Mozambique, elle devrait, d'après leurs indications, se diriger de Bihé par Lialui à Zumbo par le Cafoué, puis par Tété et le Zambèze à Quilimane; elle aurait une longueur de 3000 kilom., mais serait en grande partie formée par des cours d'eau navigables, le Loungo-e-Ungo, le Cafoué et le Zambèze. Il faudra seulement s'assurer par de nouvelles explorations spéciales quelles sont les parties de ces divers cours d'eau qui sont réellement navigables.

D'après la carte publiée par le journal *As Colonias Portuguezas,* le **Coubango** serait un affluent du Zambèze, tandis que, d'après Serpa Pinto, il serait le cours supérieur du Chobé [1], qui forme le lac Ngami, bassin fermé dans une dépression du plateau, dont la Botletlé n'emmène les eaux au Makarikari que dans la saison où les pluies tombent en abondance dans la partie occidentale du bassin, tandis qu'il lui rapporte les eaux du Makarikari lorsque les pluies règnent dans la région orientale. — La carte des explorateurs portugais présente le **Bangouéolo** comme formant deux lacs, l'un, de ce nom au nord, et l'autre au sud, le Bemba, au bord duquel est mort Livingstone. Les différences de forme données au Bangouéolo par les divers explorateurs, Livingstone, Giraud, Capello et Ivens, ne proviennent-elles point du fait que le fond de ce bassin étant très marécageux, suivant qu'il est visité à la saison des pluies, pendant que les eaux baissent, ou à l'époque où elles sont le plus basses, la nappe d'eau recouvre tout le fond du bassin, ou ne s'étend plus que sur une partie restreinte, ou même forme deux lacs distincts dans les dépressions les plus profondes du bassin [2].

Tandis qu'on attendait en Italie le retour de **Jacques de Brazza** et d'**A. Pecile,** la famille de ce dernier a reçu une lettre écrite de Madiville, le 27 juin, annonçant le départ des deux voyageurs pour une nouvelle exploration au nord de l'Ogôoué, à travers des pays inconnus, mais qui, d'après les renseignements des indigènes, seraient habités

[1] Voy. la carte, III[e] année, p. 64.

[2] A la dernière heure nous arrivent de nouveaux documents qui nous fournissent des détails plus complets sur cette expédition. Nous y reviendrons dans notre prochain numéro.

par des populations d'humeur douce et pacifique. L'état excellent de leur santé a engagé les voyageurs à entreprendre ce nouveau voyage pour compléter leur mission scientifique. Dans une lettre précédente, M. Pecile annonçait que leur retour en Italie avait été retardé par l'emballage de soixante caisses destinées à l'Europe. Ils attendaient à Madiville le départ d'un convoi pour le bas Ogôoué, et l'arrivée du comte Pierre de Brazza, qui devait remonter l'Ogôoué avec deux cents hommes du Loango destinés au service des stations de l'intérieur.

La *Epoca,* de Madrid, annonce que M. **José Montes de Oca,** commandant de la station navale dé Fernando-Po, a fait un voyage aux îles Elobey, d'où il a passé sur le continent et a remonté la rivière **Muni,** puis il est entré dans le **Naya,** qu'il a parcouru jusqu'à une distance assez considérable dans de petits canots du pays. Les districts par lesquels il a passé ont tous été annexés, sur les deux bords des rivières, et des traités ont été conclus au nom de l'Espagne avec les chefs des diverses tribus indigènes. M. Montes de Oca se proposait de franchir les monts de Cristal et d'atteindre la rivière Benito ; mais comme les indigènes de la côte ne sont pas en bons rapports avec ceux de l'intérieur, ils n'ont pas osé l'accompagner, de sorte qu'il s'est vu obligé de traverser les hautes terres qui séparent le Naya de l'Outombouy pour gagner directement le Benito. M. Montes de Oca est accompagné du docteur Osario, de la Société des Africanistes, et de cinq Cubains, qui sont partis comme volontaires de Fernando-Po ; ils ont une troupe de 80 à 100 indigènes, pour transporter le matériel et les bagages de l'expédition.

Pour prévenir un de ces sacrifices humains qui accompagnent encore d'ordinaire les grandes fêtes préparées par le roi du **Dahomey,** les autorités portugaises du golfe de Guinée ont offert à ce souverain de lui acheter 1200 prisonniers de guerre qui devaient être prochainement mis à mort. Le roi ayant accepté l'offre, un navire portugais a embarqué ces malheureux et les a transportés à St-Thomas, « comme hommes libres » dit un correspondant de Lisbonne à l'*Indépendance belge,* « engagés par contrat, pour une période de trois ans, pour travailler dans les plantations de l'île ». La question des **travailleurs engagés pour St-Thomas** a déjà, à plusieurs reprises, provoqué les réclamations des philanthropes qui y voient un esclavage déguisé [1]. Dans le cas actuel, si le rachat de ces 1200 victimes fait honneur au Portugal, il importe

[1] Voy. IVe année, p. 198 et 229.

qu'il apparaisse exempt de tout intérêt national, et que le gouvernement de Lisbonne ne puisse pas être accusé de les avoir rachetés au profit de sa colonie, d'autant plus que l'argent payé au roi du Dahomey, pourrait éveiller chez d'autres chefs de cette région le désir de s'enrichir de la même manière. Il se trouverait bien vite quantité de vendeurs, empressés de fournir au Portugal, pour tel ou tel travail à faire dans ses îles, des centaines d'engagés soi-disant libres, mais esclaves en réalité. Nul doute que le gouvernement portugais ne se hâte de donner tous les renseignements désirables sur la situation réelle de ces engagés. A l'occasion de ce rachat il a été dit que le Portugal avait obtenu de pouvoir établir son protectorat sur tout le littoral du Dahomey dont le souverain abolirait la coutume des sacrifices humains. Mais il faut attendre des renseignements complets avant de se prononcer sur la portée de l'acte intervenu entre les royaumes de Portugal et de Dahomey, l'Angleterre, l'Allemagne et la France ayant déjà leurs pavillons sur plusieurs points de ce littoral.

Au congrès régional des sociétés de géographie réunies à Bergerac, M. Laplène, membre du conseil privé du Sénégal, a exposé les résultats de la construction du **chemin de fer de Dakar à St-Louis,** à travers le **Cayor.** Grâce à cette voie ferrée, le Cayor a été transformé; l'exploitation commerciale a triplé et même quadruplé : douze vapeurs, qui font le service de France à Saint-Louis, reviennent en Europe avec un complet chargement d'arachides. Avant le chemin de fer, les indigènes ne cultivaient guère l'arachide : les frais de transport étaient énormes et ne disposaient guère les natifs au travail agricole; les agents de transport étaient les Maures avec leurs caravanes de chameaux, moyen fort coûteux. Aujourd'hui, les facilités qu'offre le chemin de fer pour le transport, ont entièrement changé la situation, et développent la production des arachides dans des proportions toujours croissantes.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Le ministre français de l'instruction publique a chargé le Dr Faurot d'une mission scientifique dont le centre sera Obock. De là l'explorateur étendra ses recherches en Abyssinie, au Choa et au pays des Somalis.

Pour prévenir le retour de catastrophes telles que les naufrages du *Nil* et de l'*Aveyron,* dans les parages du cap Guardafui, où règne un courant du nord au sud non indiqué sur les cartes anglaises et françaises, qui d'ailleurs ne sont pas d'accord, le Congrès des sociétés de géographie réunies à Bergerac a émis le vœu que

le gouvernement français fit faire une étude sérieuse de cette côte par une mission hydrographique.

D'après une correspondance d'Aden au *Temps*, le gouvernement anglais fait préparer à Boulhar, à l'ouest de Berbéra, des logements pour y installer une garnison de soldats indiens. Plus rapproché de Harrar que Berbéra, Boulhar sera préféré à ce dernier port, par les caravanes venant du Harrar; c'est pour cette raison que les Anglais veulent l'ouvrir au commerce européen.

La Société coloniale allemande de l'Afrique orientale a fermé l'entrée de ses possessions au nord et à l'ouest de Zanzibar à toutes les eaux-de-vie qui ne seraient pas destinées à l'usage médical ou à des usages industriels.

M. M'Ewan, qui avait succédé à M. James Stewart dans la construction de la route entre les lacs Nyassa et Tanganyika, est mort de la fièvre.

Le *Charles Janson,* destiné au service de la mission des Universités le long de la côte orientale du Nyassa, a été remonté. Le pays est troublé par les incursions des belliqueux Angones.

Le D[r] E. Holub a quitté Shoshong le 30 juillet. On craint que son voyage jusqu'au Zambèze ne soit bien difficile, l'eau étant très rare le long de la route, à cette saison, et les natifs ayant brûlé toute l'herbe des pâturages.

M. Sheppard, ancien juge dans la colonie du Cap, a été nommé administrateur des territoires be-chuana soumis au protectorat anglais.

La maison Lüderitz, qui avait promis aux missionnaires rhénans qu'elle ne débiterait pas d'eau-de-vie aux indigènes du Namaqualand et du Damaraland, a néanmoins fait arriver des barils d'alcool sur le territoire de la station de Barséba. Ses agents ont cherché à se justifier en disant qu'on s'était engagé à ne pas vendre aux indigènes l'eau-de-vie en détail, par bouteilles, mais nullement à ne pas la leur vendre en gros, par tonneaux! Nous ne pensons pas que le Comité des missions de Barmen accepte cette réponse de casuistes, qui pourrait faire douter de la sincérité des restrictions mises par la Société coloniale à l'importation de l'eau-de-vie dans les possessions allemandes de l'Afrique orientale.

Après avoir passé quelques mois à la côte, le missionnaire Arnot est reparti pour l'intérieur avec 40 nègres, comme porteurs de ses marchandises d'échange, et un jeune mulâtre, qui sait trois des langues des indigènes et pourra lui rendre de grands services comme interprète. Il ne savait pas encore s'il retournerait chez les Ba-Rotsé, où sa présence est moins nécessaire depuis que MM. Coillard et Jeanmairet sont arrivés sur le haut Zambèze.

Le chef de Baïlounda, Kwikwi, a fait écrire aux missionnaires américains expulsés de son territoire, qu'il avait été induit en erreur à leur égard par des Portugais, et qu'il n'avait rien à leur reprocher; il les priait de revenir chez lui et de s'établir où il leur plairait. La tromperie dont il a été la victime le rendra prudent, et les missionnaires n'ont plus à craindre le renouvellement des violences passées.

L'expédition allemande du Congo, dirigée par le D[r] Wolf, a réussi à atteindre le Quango. Partie de San Salvador, elle a fait, pendant trois mois, une reconnaissance

du pays situé entre cette ville et le fleuve. Le Dr Wolf dut revenir à San Salvador, pour transporter tout son bagage à Kiamvou, avec les porteurs amenés de la côte du Loango par le Dr Büttner. Les lieutenants Kund et Tappenbeck ont remonté le Quango, avec le *Peace* mis à leur disposition par les missionnaires baptistes anglais, jusqu'aux premiers rapides, d'où il devaient faire le voyage par terre jusqu'à Kiamvou, pour s'y réunir à MM. Wolf et Büttner.

A partir du 1er janvier prochain, l'État libre du Congo entrera dans l'Union postale.

Une expédition suédoise s'organise pour le Congo sous les ordres de M. de Schwerin, professeur de géographie à l'université de Lund ; elle étudiera diverses questions de météorologie, de botanique et de minéralogie, ainsi que celle des débouchés que pourrait offrir, aux produits du Nord, le bassin du Congo.

Le Dr Lenz, chef de l'expédition autrichienne envoyée à la recherche d'Emin bey, du Dr Junker et de Casati, est arrivé au Congo.

Les PP. Augouard et Paris ont atteint la station de l'Équateur, près de laquelle ils se proposent de fonder un établissement missionnaire.

Le *Stanley* a été remonté, et devait être prêt à partir le 18 septembre, avec sir Francis de Winton qui avait l'intention de continuer sa route en amont du fleuve.

Une commission franco-portugaise a été nommée pour délimiter les colonies portugaise et française près de l'embouchure du Tchiloango. Les délégués français sont MM. Laboulaye, ministre de France à Lisbonne, le capitaine de vaisseau O'Neill et le Dr Bayol.

Le *David Williamson*, au service de la mission de l'église presbytérienne unie d'Écosse, a remonté le vieux Calabar jusqu'au point où le capitaine Beecroft l'avait remonté en 1842. L'ingénieur, M. Ludwig, aurait désiré tenter de franchir les rapides qui empêchèrent l'*Ethiope* de remonter plus avant, mais un brouillard vint recouvrir la rivière, et l'obligea à renoncer à l'exécution de son projet.

La Société africaine allemande, qui avait pris l'initiative de l'expédition de Flegel au Niger et au Benoué, a cédé à la Société coloniale allemande toutes les acquisitions faites en son nom sur ces deux fleuves, moyennant remboursement des sommes dépensées pour ces achats. La Société coloniale enverra prochainement un délégué muni de pleins pouvoirs pour prendre possession de ces acquisitions, et la Société africaine allemande mettra gratuitement le *Henri Barth* à sa disposition.

La petite canonnière transportée à Bamakou a profité de la saison des hautes eaux pour faire la reconnaissance du Niger et en dresser la carte. Elle a poussé une de ses excursions jusqu'à Segou-Sikoro, capitale du sultan Ahmadou.

Le Maroc a cédé à la France l'oasis de Figuig, qui servait de refuge aux derniers partisans d'Abou-Amena et de Si-Sliman, lors des troubles dans le sud Oranais.

Le gouvernement allemand a demandé au sultan du Maroc l'autorisation d'établir des dépôts de charbon dans divers ports marocains ; un traité de commerce entre les deux nations est en préparation.

A l'occasion du conflit hispano-allemand relatif aux îles Carolines, la *Deutsche*

Kolonial Zeitung a présenté comme base d'une entente sérieuse entre l'Allemagne et l'Espagne, l'établissement d'une station navale allemande aux îles Chaffarines, possession espagnole sur la côte marocaine; elles offrent un des meilleurs ports du littoral africain.

EXPLORATION DU KASSAÏ

Par le lieutenant WISSMANN.

Nous n'avons pas encore le rapport de l'explorateur lui-même, mais nous ne voulons pas l'attendre pour présenter à nos lecteurs, d'après le *Mouvement géographique*, l'*Indépendance belge*, le *Temps*, le *Missionary Herald* et les *Geographische Nachrichten*, les faits les plus importants de ce voyage.

Ce fut le 28 mai que, laissant la station de Loualabourg [1] à la garde du charpentier Buschlag, constructeur des bâtiments et de toute une flottille de pirogues pour l'expédition, le chef de celle-ci commença la navigation qui devait nous révéler le cours du Kassaï. Le bateau en acier, le *Paul Pogge*, était accompagné d'une vingtaine d'embarcations, grandes et petites, transportant plus de 200 personnes, entre autres 48 nègres de l'Angola, engagés à Malangé, et 150 indigènes du Louba, dont 30 femmes et enfants. Pendant trois jours l'expédition descendit la Louloua, dans la direction du N.-O., sans rencontrer d'obstacles. Le quatrième jour on atteignit des rapides, par 5°, 16′ lat. S. et 21°, 50′ long. E.; le courant de la rivière étant très violent, et la plupart des indigènes n'ayant aucune pratique de la conduite des grandes pirogues, une de celles-ci chavira, et deux Ba-Louba furent noyés. Dès lors, la navigation jusqu'au Congo ne fut plus entravée par aucun obstacle, ni attristée par aucun nouvel accident de ce genre.

Le 5 juin les embarcations entrèrent dans le Kassaï qui, après sa réunion avec la Louloua, par 5°, 5′ lat. S. et 21°, 5′ long. E., prend un aspect grandiose; son cours est parsemé d'îles pittoresques, ses rives sont bordées de forêts vierges d'une végétation exubérante. Les indigènes lui donnent, dans cette partie de son cours, le nom de Zaïré. Les Ba-Kouba en occupent la rive droite, et les Ba-Chilélé la rive gauche. Les indigènes de ces deux tribus accueillirent très favorablement les blancs; chaque matin ils arrivaient en foule au camp pour

[1] Voy. p. 175-176.

échanger leurs produits, ivoire et caoutchouc, contre des cauries, des perles ou du cuivre. Les forêts qui s'étendent le long du Kassaï et de la Louloua, doivent renfermer des richesses considérables en caoutchouc, car cette matière est d'une abondance extraordinaire dans cette région. Le pays est également riche en gibier.

En descendant le Kassaï, la première découverte importante que fit l'expédition fut celle de l'embouchure du Sankourou, qu'elle atteignit le 16 juin, par 4°, 20′ lat. S. et 20°, 25′ long. E. Jusqu'ici, ce cours d'eau était indiqué sur les cartes comme formant le cours inférieur du Loubilache, traversé en 1881 par Pogge et Wissmann, par 5° lat. S. environ, et se jetant dans le Congo par 1°,30′ lat. N. La découverte de Wissmann montre que, du point où il avait traversé le Sankourou, ce cours d'eau se dirige à l'ouest, pour se jeter dans le Kassaï, auquel il apporte un tribut considérable, par deux bras mesurant, l'un 250 mètres, l'autre 300 mètres de largeur. Au dire des indigènes, son cours n'est nulle part entravé par des obstacles ou des rapides, ce qui augmente considérablement la longueur des voies navigables de cette partie de l'Afrique centrale [1].

Au delà du confluent du Sankourou, le Kassaï, au lieu de se diriger vers le nord, comme l'indiquaient toutes les cartes, continue sa course droit vers le N.-O.; sa largeur augmente et atteint par places jusqu'à 3000 mètres. Le pays est extrêmement peuplé; il est habité par les Ba-Dinga. Un de leurs principaux chefs fit à Wissmann et à ses compagnons l'accueil le plus empressé; ses sujets suivirent son exemple, et le camp ne cessa d'être entouré d'une foule sympathique, très pacifique et fort désireuse de trafiquer. Le 20 juin, l'expédition reconnut sur la rive gauche, par 4°,25′ lat. S. et 20°,5 long. E., l'embouchure d'un nouvel affluent d'une quarantaine de mètres de large, apportant au Kassaï une eau rougeâtre, vraisemblablement le Louchico réuni au Loangé, que Schütt traversa en 1878, par 7°,30′ environ lat. S.; à son embouchure il porte le nom de Temba.

En aval, les voyageurs rencontrèrent les Ba-Ngodi, qui ne leur firent pas un accueil moins empressé que les Ba-Dinga. Lorsqu'ils apprirent que l'expédition avait un but pacifique, ils l'escortèrent dans leurs canots avec des démonstrations de joie; leur chef, Gina-Damata, arbora même sur son village le drapeau de l'Association internationale.

[1] D'après une correspondance du Congo du 14 septembre, il existe réellement une ligne de partage des eaux entre le Kassaï et le Rouki.

Mais les mauvais jours allaient arriver. L'expédition approchait du territoire des Ba-Koutou, tribu inhospitalière, batailleuse et anthropophage, toujours en lutte avec les tribus paisibles et commerçantes du voisinage. Aussi Wissmann s'entoura-t-il de toutes les précautions nécessaires, lorsque le 24 juin, il établit son camp près du premier village ba-koutou, par 3°,45′ lat. S. et 19°,20′ long. E. La journée ne se passa pas trop mal; seules, les femmes se montrèrent acharnées, gesticulant, jurant, se frappant la poitrine, et maudissant les étrangers avec des expressions de bestialité inouïe. Le lendemain matin, ce fut le tour des hommes qui, encouragés sans doute par le calme et l'indifférence affectée du personnel de l'expédition, attaquèrent le camp par terre et par eau, avec une grande impétuosité et en poussant des cris de victoire, se réjouissant de la proie que leur promettait la chair des blancs. Heureusement l'attaque fut repoussée; les Ba-Koutou devinrent plus prudents et se tinrent à distance.

Dans cette partie de son cours, le Kassaï se rétrécit mais augmente de profondeur. La forêt vierge disparaît, la population devient très dense; toutefois il n'y a point de commerce; le seul produit que l'on rencontre est le cuivre.

Le 1er juillet, la présence d'un fusil, et quelques lambeaux d'étoffe entre les mains d'un indigène Ba-Dima, indiquèrent qu'on approchait du Congo. Continuant sa course, la flottille arrivait le lendemain dans des parages où le fleuve prend des proportions colossales, s'élargissant parfois jusqu'à 9000 et 10,000 mètres; en même temps sa profondeur diminue; il est tout parsemé d'îlots et de bancs de sable. Sur la rive gauche, l'expédition découvrit bientôt, par 3°,15′ lat. S. et 17°,50′ long. E., l'embouchure d'un important affluent venant du sud, c'était le Quango. A partir de ce point, les indigènes étaient armés de fusils, mais ils étaient moins sauvages qu'en amont, connaissaient déjà les blancs ainsi que les bateaux à vapeur, et assuraient qu'ils possédaient dans leurs villages le drapeau bleu à étoile d'or.

Le 4 juillet, l'expédition reconnut, par 3° lat. S. et 17°,35′ long. E., le confluent d'une rivière venant du nord, apportant au Kassaï un important tribut d'eaux de couleur noirâtre; c'était le Mfini, l'émissaire du lac Léopold II, découvert par Stanley. Entre le confluent du Quango et celui du Mfini, le Kassaï forme un vrai labyrinthe de lagunes et d'étangs, reliés entre eux par un réseau très compliqué de chenaux étroits, bordés d'une large et épaisse végétation d'ajoncs; le village de Mousyé domine le confluent du Mfini et du Kassaï. En aval,

ce dernier est désigné par les indigènes sous le nom de Kwa; la rive droite en est habitée et cultivée, tandis que, sur la gauche, s'étendent de vastes plaines peuplées de troupeaux d'éléphants. Le 6 juillet, dans l'espace d'un quart d'heure, l'expédition en tua sept, et le lendemain, tout en descendant le fleuve, elle en compta quatre troupeaux. Les hippopotames sont parfois si nombreux qu'ils entravent la navigation.

Après quarante-trois jours de voyage, l'expédition atteignit Kwa-mouth, sur le Congo, le 9 juillet. A son embouchure, le Kwa n'a que 410 mètres de largeur; mais sa profondeur et sa vitesse sont considérables.

M. Whitley, missionnaire baptiste de la station de Stanley-Pool, a fourni au *Missionary Herald* des renseignements sur les 200 Ba-Louba arrivés avec l'expédition de Wissmann. « Ils diffèrent beaucoup, » dit-il, « des types que nous avons l'habitude de voir ici. La plupart des hommes sont grands, tatoués par tout le corps, non pas avec des cicatrices comme les Ba-Yansi, mais avec de belles lignes bleues et des courbes comme les insulaires des Fidji. Avant leur arrivée ici, ils songeaient peu à leur vêtement, ne portant qu'une pièce d'étoffe très étroite, mais maintenant ils sont mieux vêtus. Les femmes ont assez bonne façon, sont exemptes de tatouage, et ont la peau douce. Ce sont des gens gais, sociables et très curieux; j'en ai dans ma chambre plusieurs qui regardent ma plume par-dessus mon épaule et ouvrent toutes mes boîtes; se mirant dans ma glace, ils ont l'air très satisfaits d'eux-mêmes. Il est impossible de s'en défaire; leur bon naturel désarme tout ressentiment que pourraient provoquer les libertés qu'ils s'accordent, et, quoiqu'ils aient touché tous les objets qui sont dans ma chambre, ils n'ont rien volé; cependant ils sont ici depuis dix jours et plus. Leur camp est près de ma demeure; ils dansent, tambourinent et chantent vigoureusement, depuis 2 heures après midi jusqu'à 8 heures du matin le lendemain. Ils resteront ici encore quelque temps, puis ils repartiront sous la conduite des blancs qui les ont amenés. Il y a avec eux trois chefs, mais le vrai souverain est une sœur du chef principal; elle a tout à fait la tenue d'une reine. D'un geste de la main, elle arrête toute la foule des Ba-Louba au milieu d'une danse entraînante, et leur impose silence comme s'ils étaient instantanément pétrifiés. »

Le rapport du lieutenant Wissmann sera accompagné d'une carte en trois feuilles, dressée avec soin par le lieutenant von François; elle permettra de corriger les erreurs de la cartographie actuelle dans cette partie de l'Afrique équatoriale. Indépendamment de la connaissance

exacte que cette expédition nous fournit du cours du Kassaï, elle révèle, de Kwamouth à Loulouabourg, une voie navigable de 800 kilom., que de nouveaux vapeurs ne tarderont pas à remonter.

LE COMMERCE DE L'HUILE EN AFRIQUE

Nous avons déjà attiré l'attention de nos abonnés sur plusieurs des principaux produits de l'Afrique, et sur l'importance qu'ils ont acquise dans les relations commerciales avec les peuples civilisés. Les plumes d'autruche, l'or, les diamants, les dattes, la gomme, l'ivoire ont fait le sujet d'articles spéciaux [1], mais jusqu'ici nous n'avons rien dit de l'huile, qui est cependant un des produits les plus abondants du continent africain, et l'un de ceux dont l'exportation a pris le développement le plus rapide et le plus considérable. Un article de la *Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik,* « *Afrika ein Dorado des Oelhandels,* » nous fournit, sur cet objet du commerce africain, des renseignements que nous croyons utile de communiquer à nos lecteurs.

Si l'Amérique possède des richesses presque inépuisables en huiles minérales, l'Afrique peut se vanter de trésors énormes en huiles végétales. Le lin, l'olivier, le palmier à huile et beaucoup de plantes oléagineuses prospèrent de temps immémorial dans les différentes parties du continent africain. Toutefois, c'est le palmier à huile (*Elaïs Guineensis*), qui fournit la plus grande partie de l'huile exportée d'Afrique.

Les fruits sont disposés en grappes, énormes à Zanzibar, plus petites dans la Guinée et dans les pays voisins. Dans la Nigritie, il y a de vastes forêts de palmiers à huile ; les habitants sont en relations avec les indigènes de la Côte d'Ivoire, de la Côte d'Or et de la Côte des Esclaves, où existent aussi des forêts de palmiers, et dont les villes, Ebboe, Ejeurin, Rabba, Idda, Bacca et Koulfou ont des marchés, sur lesquels de fortes quantités d'huile de palme sont vendues, par voie d'échange, à des maisons européennes. Avant la dernière guerre de Lagos, Ejeurin, dans le Jabou, exportait à elle seule, chaque semaine, de 60,000 à

[1] *L'élevage des autruches au Cap et en Algérie,* Ire année, p. 234. — *Les gisements aurifères en Afrique,* IIme année, p. 18 et *les gisements aurifères du Transvaal,* VIme année, p. 156. — *Les mines de diamants au sud de l'Afrique,* IIme année, p. 180. — *Le palmier-dattier,* IIme année, p. 137, IIIme année, p. 8. — *Les acacias-gommiers en Afrique,* IIIme année, p. 73. — *Le commerce de l'ivoire africain,* VIme année, p. 241.

70,000 gallons[1] anglais d'huile. Le commerce est entre les mains d'agents indigènes qui achètent l'huile aux producteurs contre de la monnaie de convention, poudre d'or, barres de fer, de laiton, fil de cuivre, etc., puis la livrent aux Européens contre d'autres marchandises. Il y a en outre de nombreuses maisons de commerce établies en permanence. Ces trafiquants d'huile possèdent aujourd'hui au moins cent établissements sur sept fleuves différents ; ils emploient au moins quatre cents agents blancs dans des comptoirs ou sur des navires, et autant de noirs comme tonneliers, charpentiers, cuisiniers et surveillants. La plupart de ces gens vivent sur des pontons à l'ancre dans des ports ou dans des baies abritées ; le silence n'y est interrompu que par le clapotement des vagues, aussi leur vie est-elle uniforme ; le climat est très dangereux pour eux.

Toute la côte occidentale, depuis le Cap Blanc jusqu'à Saint-Paul de Loanda, est couverte de forêts de palmiers ; mais la population qui pourrait les exploiter est clairsemée et très paresseuse. A Fernando-Po, les arbres sont si nombreux que le sol est littéralement couvert de fruits, qui servent de nourriture aux singes ou pourrissent sans emploi. Jusqu'à présent on n'en a tiré que 400 à 500 tonnes d'huile par année, tandis que l'île pourrait en produire facilement dix fois plus. Cela provient de ce que les habitants sont très paresseux, et comme ils ont peu de rapports avec les peuples civilisés, leurs besoins sont encore très restreints. Les tribus qui, par leurs relations avec les Européens, ont pris goût à toutes sortes d'articles de notre industrie, se donnent la peine de produire plus pour retirer davantage. A Fernando-Po, le travail des hommes se borne à grimper sur les arbres pour en faire tomber les noix ; tout le reste est l'affaire des femmes et des enfants. Les fabriques sont de simples huttes dans les forêts ; l'huile y est préparée de deux manières. Les coques des noix recueillies sont coupées et mises dans une espèce d'auge de six pieds carrés, pratiquée dans la terre argileuse bien battue et entourée d'un mur de dix-huit pouces de hauteur. Dès que l'auge est remplie à moitié, une femme y entre, foule les coques jusqu'à ce que l'huile en sorte mélangée avec le résidu des coques ; cette substance a à peu près la consistance d'un mastic tendre. On la verse alors dans des vases remplis d'eau que l'on place sur le feu ; l'huile se sépare, monte à la surface, et on la puise pour la mettre dans des cruches de terre contenant pour la plupart cinq gallons anglais. A

[1] Le gallon anglais vaut à peu près quatre litres et demi.

Fernando-Po on procède autrement; mais on perd beaucoup d'huile par suite d'une manipulation défectueuse. On entasse les coques coupées et on les recouvre de feuilles de palmier; dès qu'elles commencent à se gâter, on les jette dans des trous en forme de mortiers garnis de pierres, et on les concasse à l'aide de grosses pierres ou de pilons de bois. Le suc est mis dans des pots sur le feu, mais sans eau, et les femmes en puisent l'huile à la main.

Les coques sont employées comme combustible et comme engrais: souvent aussi on en fabrique des mèches de lampe. Quant au noyau, à la noix proprement dite, autrefois on la jetait toujours, quoiqu'elle renferme 30 °/₀ d'huile, et qu'elle soit très utile pour engraisser le bétail et fabriquer des bougies. Ce fut André Swanzy qui eut le premier l'idée de se servir de la noix. En 1850 il en apporta dix tonnes en Angleterre, mais il ne trouva alors aucun écho chez les fabricants d'huile; toutefois des essais ultérieurs furent couronnés de succès, et aujourd'hui ce commerce s'accroît continuellement. L'huile extraite de ces noix en Europe ressemble beaucoup, par ses qualités et sa valeur, à l'huile de coco. Actuellement, les indigènes commencent aussi à employer çà et là les noix pour en faire de l'huile. Ils les font rôtir sur le feu, les concassent dans des mortiers et les font cuire dans des pots remplis d'eau. Le liquide qu'ils en retirent est connu dans le commerce sous le nom d'huile de noix noire. Beaucoup d'indigènes ne font pas autre chose que brûler les noix et recueillir la graisse qui en sort.

Dans certains pays, l'huile forme l'objet d'un monopole très fructueux: par exemple, le fermier auquel a été accordé le monopole pour la petite localité d'Appia-Vista, qui est presque en dehors de la région de l'huile, paie chaque année au souverain du Dahomey 50,000 francs. Les producteurs d'huile sont tous tenus, sous peine de perdre la vie, de vendre l'huile à ce fermier, à un prix fixé par le roi, qui le détermine sans égard aux oscillations des prix du marché.

La région connue sous le nom de Côte de l'huile de palme s'étend de Lagos à l'embouchure du Cameroon. Le delta du Niger est très fréquenté par les navires à huile. Au Bénin, le trafic est entre les mains des Anglais; à Telma, ce sont des maisons allemandes et françaises qui l'emportent. Le centre le plus important de tout le commerce de l'huile est le fleuve Bonny, sur les rives duquel sont les fameux villages à huile, de Talifer, Fishtown, Snaketown et Bonny; le dernier en est le marché principal. Les habitants y déploient, à vendre leur huile, la même ardeur que leurs ancêtres apportaient naguère à la vente de leurs parents et de

leurs connaissances comme esclaves. L'introduction du commerce de l'huile a fait diminuer l'exportation des esclaves, mais, à l'intérieur, la traite fleurit encore. Les chefs emploient le travail servile, pour la production de l'huile, et le prix des esclaves monte avec celui de l'huile.

Les chiffres indiqués de temps à autre dans les rapports des autorités anglaises, donnent une idée du développement de ce commerce. De 8000 liv. sterl., représentant l'huile importée d'Afrique en Europe en 1807, il s'est élevé à 1,600,000 liv. sterl. En 1818, il n'avait été exporté, de la côte occidentale d'Afrique en Angleterre, que 1464 tonnes d'huile, aujourd'hui l'Angleterre en reçoit au moins 100,000 tonnes.

La côte occidentale d'Afrique a beaucoup d'autres sortes d'huiles. Le *Carapa Guineensis* fournit l'huile de touloukouma, de Sénégambie et de Guinée; le *Bassi Parkii*, l'huile de Galam, aussi nommée beurre de Tchi ou de Bambouk. On emploie la première tantôt comme huile à brûler, tantôt pour s'oindre le corps; à Sierra Léone elle sert aussi de purgatif. On en exporte dans la France méridionale où l'on en fait du savon. Le résidu des noix après le pressurage fournit un bon engrais pour l'agriculture. L'huile de Galam, extraite de la plante par la cuisson, sert à fabriquer du savon et des bougies. On l'emploie aussi en Afrique comme ingrédient dans la préparation des aliments. Les savants ne sont pas d'accord sur sa qualité; Mungo Park la louait beaucoup.

En Sénégambie, croît, à l'état sauvage, le *Ricinus communis,* qui atteint une hauteur de 4^{m} à 5^{m}. Pour en obtenir de l'huile, on coud les graines dans des sacs faits de crins de cheval, et on les broie avec de lourds maillets de fer. Des auges reçoivent l'huile qui en découle, et on la met dans des bouteilles dont là plus grande partie sont envoyées en Angleterre. Les arachides, qui forment le principal article du commerce de la Gambie, fournissent aussi de l'huile; on les expédie en Europe où on les pressure, et l'huile qu'on en tire est employée surtout par les fabriques de savon de Marseille.

Le cocotier, ou roi des palmiers, *Cocos nucifera,* forme d'immenses forêts dans le voisinage de Zanzibar; l'huile qu'on tire de son fruit est envoyée en France et en Angleterre, pour être employée dans les fabriques de stéarine. Souvent les noix sont envoyées séchées en Europe, où elles sont pressées.

Il existe encore d'autres plantes oléagineuses que l'on a découvertes récemment et que le commerce n'exploite pas encore. De ce nombre est la *Motsakiri,* (probablement identique à la *Trichilia capitata*), qui croît

au bord du Zambèze, et dont les graines noires, étroites, longues d'un demi-pouce, sont extrêmement riches en huile. Le Dr Kirk a découvert, à l'ouest du lac Nyassa, une espèce de palmier qui ressemble plus au dattier qu'au palmier à huile ; il atteint 14m de hauteur, est très riche en huile et cependant les indigènes ne l'exploitent pas encore ; en revanche, ils se servent, pour la cuisine, de l'huile douce du *Bomanus*, dont le fruit a la grosseur d'une noix. Ces plantes, et d'autres encore, méritent à un haut degré l'attention des commerçants et des industriels européens.

L'Afrique produit aussi de l'huile d'olive et de l'huile de lin. L'Algérie a de vastes forêts d'oliviers ; si l'on y établissait, en nombre suffisant, des fabriques d'huile, elles pourraient approvisionner une grande partie de l'Europe. L'olivier y croît partout à l'état sauvage, et y prospère si bien qu'un seul arbre suffit souvent à l'alimentation d'un Kabyle. La Kabylie en particulier n'est guère qu'un immense bois d'oliviers. Depuis 1852, le commerce des olives a fait de grands progrès en Algérie. Bougie, Dellis et Djidjelli sont d'importants marchés pour les relations entre les Français et les Kabyles. Il y a, dans les montagnes, quelques établissements européens où les indigènes ont appris l'art de manipuler les olives. En 1853, il a été exporté environ trois millions de kilogrammes d'huile, en 1880 le chiffre de l'exportation a atteint la somme de dix-sept millions de francs. On pourrait facilement atteindre un chiffre de beaucoup supérieur, si l'on exploitait convenablement les forêts qui ne gèlent jamais et dont les arbres ne sont jamais malades. Tripoli, Tunis et le Maroc, ainsi que Mogador, fournissent beaucoup d'huile d'olive. Comme dans le midi de l'Europe, on emploie surtout les olives d'un bleu foncé ; on les fait sécher, puis on les porte au pressoir où elles sont broyées entre deux meules.

Le lin croît surtout en Égypte, où, déjà sous les Pharaons, il était renommé. Les anciens Égyptiens en tiraient une huile, à laquelle on doit la parfaite conservation des peintures de leurs monuments vingt fois séculaires. Aujourd'hui la culture du lin en Égypte est très négligée, mais, avec quelques soins, elle pourrait redevenir prospère.

Comme tout le commerce africain, celui de l'huile est encore à ses débuts ; mais ceux-ci sont des plus favorables, et suffisent pour donner une idée de ce que ce trafic pourra devenir, lorsque les meilleurs procédés de culture et d'exploitation auront été appliqués dans toutes les parties du continent où prospèrent les plantes oléagineuses, et lorsque les voies de communication auront été ouvertes avec l'intérieur, où

demeurent encore sans emploi des quantités énormes de produits qui se perdent, faute de moyens de transports rapides et peu coûteux pour les amener à la côte.

CORRESPONDANCE

Lettre du Zambèze.

Leshoma, 20 juin 1885, rive droite du Zambèze.

J'ai le plaisir aujourd'hui de vous accuser réception de votre bonne lettre, et de vous remercier de votre fidélité à me faire parvenir l'*Afrique explorée.* J'ai reçu, au commencement de ce mois-ci, les numéros de décembre 1884, de janvier et février 1885, que j'ai déjà lus avec beaucoup de plaisir.

En avril dernier je vous ai envoyé deux lettres qui, je l'espère, vous sont parvenues. Je vous racontais le voyage de M. Coillard à la vallée et ses résultats, puis, les événements qui sont survenus depuis son retour. Mes nouvelles aujourd'hui se réduisent à peu de chose :

Les chefs de Seshéké, à l'exception d'un seul, et tous ceux de cette partie du pays sont partis le mois dernier pour la vallée, afin de rendre hommage au nouveau roi. Je ne sais si c'était leur but unique; nous avons entendu dire que Mataga — le Gambella actuel — avait appelé Morantsyane, de Seshéké, le suzerain de toute cette contrée à partir des chutes Victoria, afin qu'il lui aidât à éteindre la rébellion dirigée contre Akoufouna.

A vrai dire, nous ne savons et ne saurons rien de positif sur cette affaire avant le retour des dits chefs, retour qui s'effectuera sans doute le mois prochain.

Ces faits ne laissent pas de nous préoccuper, non au sujet de notre admission dans le pays, mais bien à cause des retards que les événements politiques peuvent apporter à notre œuvre. Le temps est moins précieux pour les Ba-Rotsé que pour nous, et rien ne les stimule à nous faire sortir de notre retraite au milieu des forêts. Toutefois, si nous n'apprenons rien, d'ici au commencement du mois prochain, nous désirons, malgré tout, traverser le fleuve et nous installer tous provisoirement à Seshéké, jusqu'à ce que le chemin de la vallée soit ouvert à ceux d'entre nous qui doivent s'y rendre. Alors même que l'on se battrait tout cet hiver à la vallée, nous désirerions tout au moins nous mettre en route et ne pas passer un nouvel été loin de nos gens.

Les Pères quittent Padamatenga; ils ont déjà fait une longue absence, laissant ici un seul Frère; aujourd'hui, l'un d'eux est de retour de Tati, chez les Ma-Tébélé, et liquide leurs affaires à Padamatenga. Leur station de Tati a subi le même sort que celle de Padamatenga, et ils se replient tous, je crois, sur une autre partie du pays des Ma-Tébélé. Le Père Kroot a été dangereusement malade et est hors d'état de revenir ici.

Notre santé s'est beaucoup améliorée avec le retour de l'hiver. L'un de nos

ouvriers qui nous avait donné de vives inquiétudes est en bonne voie de se remettre tout à fait. Somme toute, notre expérience du climat est favorable, et c'est pour nous un grand sujet de reconnaissance. Je trouve la chaleur très supportable, même au cœur de l'été; en outre, à cette époque de l'année, les nuits sont encore fraîches, de telle sorte que nous n'éprouvons jamais ici un sentiment pénible de manque d'air. Pourquoi ne vivrions-nous pas au Zambèze comme ailleurs, une fois que nous aurons fait bonne connaissance avec la fièvre et avec le traitement propre à chaque constitution ?

Ces derniers temps nous avons eu un bien triste exemple de la cruauté des Ba-Rotsé : Lesuane, chef d'un village situé entre le gué et le village d'Empalira[1], avait une fille recherchée par un jeune homme de son village. Cette dernière éprouvait de l'aversion pour son amoureux et refusait obstinément de lui être unie. Le jeune homme, lassé de ses sollicitations infructueuses, en vint aux menaces, et jura à celle qu'il aimait qu'elle n'épouserait jamais un autre que lui. Sur ces entrefaites, la jeune fille tomba malade et mourut, et tout le village en émoi de s'enquérir de celui qui lui avait lancé un mauvais sort. Naturellement, les soupçons tombèrent sur son ancien amoureux qui fut condamné à passer par l'épreuve de l'eau bouillante, c'est-à-dire qu'il avait à plonger ses mains dans ce liquide et à prouver son innocence en les ressortant intactes. Le malheureux eut au moins le bon sens de se refuser à cette expérience peu douteuse, mais il n'échappa pas au supplice du feu. A la suite de son refus, il est déclaré coupable, et en conséquence brûlé vif; un bûcher s'élève à l'entrée du village; le pauvre homme, couché sur le ventre, y est lié par les pieds, les mains et le cou. Cela fait, on le recouvre d'un tas de branches d'une épaisseur de deux pieds, et le feu est allumé. Auparavant, on avait asséné au condamné un coup de gourdin, afin de l'étourdir et de rendre ses souffrances moins vives. Malgré cette précaution plus ou moins charitable, l'infortuné expira en poussant des cris affreux, pendant une danse infernale de ses juges; puis, une fois la mort survenue, toute l'assemblée se sauva, la frayeur dans l'âme.

Ces détails nous ont été racontés avec un cynisme incroyable par un parent du défunt. Nous savons qu'une scène analogue s'est produite à Seshéké, à l'occasion de la mort d'une femme de Morantsyane. Pauvres gens! où est leur espérance?

Hier, nous avons appris que les chefs de Seshéké sont en route pour revenir, mais nous ne connaissons pas les détails[2].

Notre poste partira par le wagon de M. Westbeach, et je me vois forcé de clore ici mon récit. J'ai simplement voulu vous dire un mot affectueux et vous apprendre que, grâce à Dieu, nous sommes encore sur la terre des vivants.

D. Jeanmairet.

[1] Voy. la carte, IIIme année, p. 64.

[2] D'après une lettre de M. Coillard, mise obligeamment à notre disposition, le retour des chefs prouve que la tranquillité a été rétablie, relativement du moins.

BIBLIOGRAPHIE [1]

Der Kongo und sein Gebiet. Eine geographische Studie, von Dr *A. Oppel*. Bremen, 1885, in-8°, 32 p. — L'importance qu'a prise de nos jours le bassin du Congo, au point de vue scientifique et économique, a engagé l'auteur à en faire une étude sérieuse dans laquelle il examinera successivement : 1° la découverte et l'exploration du Congo et de son bassin ; 2° le pays et sa nature ; 3° la population indigène et les conditions sociales dans lesquelles elle se trouve ; 4° la position des Européens au Congo, et les perspectives qui s'ouvrent devant eux. Après avoir rappelé succinctement ce qui a été fait depuis la découverte de l'embouchure du Congo par Diego Cam, il y a 400 ans, il montre que ce n'est que depuis Livingstone et Stanley que commence l'exploration méthodique du fleuve et de ses affluents, et détermine la part qui revient à chacun des voyageurs ou des missionnaires à l'œuvre dans ce vaste champ de travail. Puis il décrit le relief de ce bassin, sa formation géologique, et ses conditions météorologiques. Les deux dernières parties de l'étude du Dr Oppel ne nous sont pas encore parvenues, vraisemblablement parce que l'auteur se réserve de les communiquer à la Société de géographie de Brême, devant laquelle il a lu les deux premières. Nous en parlerons lorsqu'elles auront été publiées.

Assab e i Danachili, viaggio e studii di *G.-B. Licata*. Milano (Fratelli Treves), 1885, in-16, 335 p., fr. 3,50. — Dans un style facile et attrayant, le professeur Licata a donné le récit de son voyage jusqu'à Assab, puis une étude détaillée sur cette colonie, son passé et son avenir. Il décrit la vie à Assab, le climat, la flore, la faune, et fait un exposé fort intéressant de l'origine des Danakils, ainsi que de leurs us et coutumes. Sans être d'un optimisme exagéré, les conclusions de l'auteur sont cependant favorables à la colonie, en tant que centre de cabotage pour les mers d'Orient, plutôt que comme factorerie. Il demande instamment qu'on la soutienne et qu'on ne perde pas les fruits de tout le labeur et de tous les sacrifices accomplis jusqu'ici.

Afrika. Der dunkle Erdtheil im Lichte unserer Zeit, von *A. von Schweiger-Lerchenfeld*. Mit 300 Illustrationen hervorragender Künst-

[1] On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

ler, 18 kolorierten Karten. Wien (A. Hartleben), 1885, in-8°, 30 Liv., à fr. 0,80. — Bien que l'Afrique ait vu se développer, dans sa partie nord-orientale, une des plus anciennes et des plus brillantes civilisations, elle mérite encore d'être appelée le continent noir, non pas à cause de la couleur des hommes qui l'habitent, mais par suite du mystère qui recouvre une grande partie des régions de l'intérieur. En outre, combien l'Afrique n'est-elle pas encore ténébreuse pour une forte portion du public ! Il n'est pas de continent sur lequel il règne des idées aussi étranges et aussi absurdes. On peut affirmer que la somme de travail et de peines auxquels son exploration a donné lieu, n'a pas eu pour conséquence une propagation proportionnelle des connaissances sur le continent africain. Cependant, aucune nouvelle découverte ne passe inaperçue pour les géographes. A la lumière de la science, l'Afrique s'éclaire : elle prend vie sous notre regard ; les contrées peuplées augmentent de jour en jour et seront bientôt toutes connues dans leurs grands traits.

Depuis quelques années, dans la plupart des langues européennes, la littérature vulgarisatrice s'est emparée des sujets concernant le continent mystérieux, et a répandu, sous une forme populaire, les données nouvelles fournies par les voyageurs. Ainsi que les catalogues des libraires en font foi, il existe déjà, en allemand, un riche trésor d'ouvrages sur l'Afrique, les uns purement scientifiques, d'autres traitant la question commerciale, enfin un grand nombre d'écrits sous la forme de récits de voyage. Il manquait une œuvre qui, par l'utilisation de tous les documents publiés, soit en allemand, soit en d'autres langues, et par le classement de ces matériaux, épars dans une foule d'ouvrages, permît au lecteur de s'orienter et d'être au courant du mouvement géographique africain. Il fallait, en un mot, une sorte de résumé général, à la portée de toutes les intelligences. C'est le travail qu'a entrepris M. Schweiger-Lerchenfeld et qu'il a mené à bonne fin. On connaît par les nombreuses publications de cette plume en même temps brillante et simple, ces récits enjoués, riches en couleurs, en figures, en digressions de toute nature, en anecdotes intéressantes et instructives. Dans cet ouvrage, où l'écrivain a su mettre à profit toutes les qualités de composition et de style, nous voyons se dérouler une sorte de tableau toujours nouveau où chaque pays, chaque race, chaque individualité ethnographique occupe une place correspondante à son importance. C'est un compendium complet dans lequel nous sommes sûrs de trouver le renseignement cherché, chaque fois que notre mémoire est en défaut.

Un court historique des découvertes sur les côtes et dans l'intérieur

de l'Afrique jusqu'en 1500, sert d'introduction ; puis viennent les huit sections dans lesquelles est divisé l'ouvrage : 1. Afrique méridionale; 2. Afrique équatoriale (côte orientale, plateau central et Guinée méridionale); 3. Soudan; 4. Afrique du nord-est (Abyssinie, pays des Somalis, Égypte et Nubie); 5. Sahara; 6. Afrique septentrionale (Tripolitaine, Tunisie, Algérie, Maroc); 7. Iles; 8. Généralités africaines. Cette dernière partie se rapporte à la climatologie, à la distribution des plantes et des animaux, aux mœurs et à la religion des populations, etc. Les trois cents illustrations, judicieusement choisies, et dont plusieurs représentent des voyageurs célèbres tels que Pogge, Wissmann, Schweinfurth, Rohlfs, Soleillet, etc., montrent avec quel soin les éditeurs ont préparé cet ouvrage. Une cinquantaine de cartes l'accompagnent, dont 18 sur papier fort et tirées en couleurs, peuvent être réunies en un petit atlas comprenant entre autres des cartes des pluies, de la distribution des plantes, des populations, enfin une carte commerciale indiquant les possessions des diverses puissances, les lignes de chemins de fer, de paquebots, etc. Une notice statistique et un répertoire alphabétique terminent ce bel ouvrage qui ne peut manquer d'être accueilli avec faveur par le grand public.

THE MOZAMBIQUE AND NYASSA SLAVE TRADE, by lieut. *H.-E. O'Neill.* London (British and Foreign Antislavery Society), 1885, in-8°, 24 p. — Après avoir rappelé la part prise à la traite par toutes les grandes nations de l'Europe, et exposé en détail combien l'Angleterre contribua au développement de cet odieux trafic, l'auteur passe en revue les efforts qui ont été faits pour le supprimer à la côte orientale d'Afrique, l'étendue actuelle de ce commerce, et les moyens qui lui paraissent les meilleurs pour arriver à le supprimer complètement. Tout en reconnaissant que tous les moyens doivent être mis en œuvre, mesures coercitives, blocus des côtes, action missionnaire, suppression des marchés, il n'attribue pas à ces moyens une grande efficace. A ses yeux on arrivera beaucoup plus sûrement à faire disparaître ce mal, en encourageant un commerce légitime à l'intérieur, en développant les ressources du pays par une émigration bien dirigée vers les districts du plateau et de la région salubre des lacs. Il voudrait voir des compagnies commerciales s'établir sur les rives de ces derniers, et celle qui déjà y est installée, la Compagnie des lacs africains, étendre ses opérations. Ce commerce honnête et pacifique rayonnant dans toutes les directions ferait plus, à son avis, pour l'extinction de la traite, que tous les autres moyens ensemble.

EUROPAS KOLONIEN, 1[ter] Band. West-Afrika vom Senegal zum Kamerun. Nach den neuesten Quellen geschildert, von *Dr Hermann Roskoschny*. Leipzig (Grosner et Schramm), 1885, in-4°, 2[te] Aufl., 15 Liv., à fr. 0,75. — Contrairement à ce qui se passe en France, la politique coloniale est maintenant tellement en faveur en Allemagne, où elle est préconisée par tous les partis, que, de tous côtés, auteurs et éditeurs font paraître des ouvrages se rapportant soit aux nouvelles possessions allemandes, soit aux pays vers lesquels le courant d'émigration peut encore se diriger avec quelque chance de succès. Sous ce titre, les *Colonies européennes*, M. Roskoschny a entrepris la description des contrées africaines et océaniennes au milieu desquelles l'Allemagne a planté son drapeau. Il le fait d'après les meilleures sources, c'est-à-dire d'après les récits des voyageurs les plus récents et les plus dignes de foi. Quant à la manière générale dont le livre est écrit, elle n'est ni trop simple ni trop scientifique, en un mot, elle est à la portée de tout le monde. On peut donc dire de cet ouvrage qu'il fournit des renseignements exacts et se laisse lire facilement. C'est le vrai livre de vulgarisation.

L'œuvre entière comprendra plusieurs volumes : le premier, celui que nous avons sous les yeux, est consacré à la Sénégambie et à la Guinée septentrionale ; le second, au bassin du Congo et aux territoires du Gabon, de Loango et d'Angola ; le troisième aux archipels océaniens encore sans maître, vers lesquels se porte aujourd'hui l'attention ; enfin les autres, en nombre encore indéterminé, s'occuperont de la Colonie du Cap, de la côte orientale d'Afrique, de Madagascar, etc.

Il s'agit donc d'une publication assez considérable, qui embrassera une vaste portion du globe et les livraisons déjà parues nous font bien augurer de l'ensemble. Elles débutent par une étude historique et géologique de la côte occidentale et des mers qui la baignent, dans laquelle les travaux tout récents du *Travailleur* et du *Talisman* sont cités et accompagnés de planches graphiques, de profils, dont l'examen facilite grandement la compréhension du texte. Après cette introduction viennent deux sections, dont la première est intitulée Sénégambie, et la seconde, Guinée supérieure. La première décrit la colonie française et met à contribution les voyages de Galliéni et de Borgnis-Desbordes au Niger, et la seconde, les diverses côtes qui se succèdent jusqu'à la baie de Biafra, y compris le territoire de Cameroon sur lequel l'auteur a su réunir une foule de renseignements intéressants. Ce qui soutient l'intérêt du lecteur, malgré les fortes dimensions du volume, ce sont non seulement les digressions, les anecdotes et les curieuses peintures de mœurs,

mais surtout les gravures, le plus souvent reproduites d'après des ouvrages originaux, et qui, fort bien faites et distribuées à profusion, donnent mieux que toute description l'idée vraie du pays et de ses habitants. L'ouvrage ne renferme pas moins de 120 gravures et de 14 cartes ou plans.

TAGEBUCH-BRIEFE EINES JUNGEN DEUTSCHEN AUS ANGRA PEQUENA, von *E.-Walt. Wegner.* Mit Karten und 4 Illustrationen, fr. 1. 25. — DEUTSCHLAND IN DER SÜDSEE, von *J.-B. Hermann.* Mit 1 Karte und 3 Illustrationen, fr. 1. 25. — ACKERBAU UND VIEHZUCHT IN SÜD WEST-AFRIKA, von *C.-G. Büttner.* Mit 1 Karte und Illustrationen, fr. 1. 25. — KAMERUN, LAND, VOLK UND HANDEL, von *Karl Hagen.* Mit 1 Karte und 4 Illustrationen, fr. 1. 25. Leipzig (Edwin Schloemp), 1885, in-8°. — Pour faire mieux connaître les récentes acquisitions coloniales allemandes, la librairie Schlœmp a entrepris la publication d'une série de brochures sur toutes les questions qui s'y rapportent. Les quatre qui ont déjà paru nous transportent sur la côte occidentale d'Afrique et en Océanie ; d'autres suivront prochainement et traiteront de l'Afrique orientale, du pays du Cap, etc.

Le fascicule N° 1 renferme une suite de lettres signées par un jeune Allemand, M. Ernest-Walter Wegner, établi depuis trois ans dans le Lüderitzland. N'étant point destinées à la publicité, elles sont écrites sans prétention et se font lire avec plaisir. Déjà publiées par la *Danziger Zeitung,* elles décrivent sous son vrai jour, la vie du colon à Angra-Pequena, et donnent, sur la topographie des lieux, sur les indigènes, sur l'œuvre missionnaire, des détails pleins d'intérêt.

Le N° 2 est consacré aux régions de la Nouvelle-Guinée et de la Nouvelle-Bretagne, récemment occupées par l'Allemagne. Il fait l'historique de la prise de possession, décrit la flore, la faune et la race indigène, enfin s'occupe de l'avenir de la colonie.

L'agriculture et l'élève du bétail dans la partie sud-ouest de l'Afrique, comprise entre le cap Frio et l'embouchure de l'Orange, font l'objet de la troisième brochure, due à la plume de M. Büttner, bien connu par sa longue exploration de ces contrées et par son œuvre missionnaire dans le Damaraland. Bien que ce soit leur richesse minérale qui ait été la cause dominante de leur occupation par l'Allemagne, l'auteur montre qu'il y a aussi là une source de profits pour l'agriculteur.

Enfin le N° 4 est une monographie du Cameroon, dans laquelle il est surtout question du sol, des indigènes et du commerce que l'avenir

réserve à la colonie. M. Carl Heger a cherché avant tout à être clair et vrai ; aussi a-t-il basé sa description sur les documents les plus récents et fournis par des ouvrages dignes de foi. Ce sont MM. Zöller, Reichenow, le savant naturaliste, Buchholz, voyageur qui a longtemps résidé au Cameroon, et Pauli, médecin de marine, qui lui ont fourni les principaux éléments de son exposé.

Annales sénégalaises de 1854 a 1885, suivies des traités passés avec les indigènes. Ouvrage publié avec l'autorisation du ministre de la marine. Paris (Maisonneuve frères et Ch. Leclerc), 1885, in-8°, 484 p. et une carte, fr. 3,50. — Cet ouvrage est spécialement destiné aux hommes de guerre, car la partie politique et commerciale que comporterait une histoire complète de la colonie française a été laissée de côté. Ce sont des annales militaires, dans lesquelles on trouvera le récit de toutes les expéditions, et même des coups de main et des moindres razzias, dont le Sénégal a été le théâtre, pendant trente années de luttes intermittentes. La narration, intéressante en elle-même, est encombrée d'une foule de dates et de détails concernant les distances, les heures de départ, les effectifs et la composition des colonnes, etc., détails peut-être fastidieux pour le profane, mais qui pourront avoir une réelle utilité pour les chefs des futures campagnes.

Ces notices historiques, qui ne sont que le résumé des rapports officiels des gouverneurs de la colonie ou des chefs d'expéditions, permettent d'apprécier les progrès rapides de la domination française depuis 1854, époque à laquelle la France payait encore une sorte de tribut ou de loyer pour le terrain sur lequel est bâtie la ville de St-Louis, tandis qu'en 1885 elle possède, vers l'intérieur, entre St-Louis et le Niger, et le long de la côte, du cap Blanc à la Mellacorée, des territoires égaux à l'Algérie en superficie totale. Maintenant que le Niger est atteint, il ne s'agit plus que de consolider ces conquêtes et d'entrer dans une période de paix féconde.

En tête du volume se trouve une liste des gouverneurs du Sénégal, de 1850 à 1885, et les cent dernières pages sont consacrées à la reproduction des traités de paix passés entre la France et les divers États indigènes du Sénégal. Ce recueil de pièces officielles sera bien vu dans la colonie, car elles intéressent aussi bien les négociants qui sauront quel degré de sécurité présentent leurs opérations commerciales dans telle ou telle région, que les fonctionnaires, puisque ces traités règlent leurs relations avec les naturels.

ÉCHANGES

Sociétés de géographie.

Amsterdam.	Constantine.	Halle.	Lille.	Marseille.	Paris.
Anvers.	Douai.	Hambourg.	Lisbonne.	Montpellier.	Rochefort.
Berlin.	Edimbourg.	Iéna.	Lyon.	Nancy.	Rome.
Brême.	Francfort s/M.	Le Caire.	Madrid.	New-York.	Rouen.
Bruxelles.	Greifswald.	Leipzig.	Manchester.	Oran.	Vienne.

Sociétés de géographie commerciale.

Berlin. Bordeaux. Paris. Porto. Saint-Gall. Le Havre.

Missions.

Journal des missions évangéliques (Paris).
Bulletin missionnaire (Lausanne).
Missions évangéliques au XIXme siècle (Neuchâtel).
Journal de l'Unité des Frères [moraves] (Peseux).
Missions catholiques (Lyon).
Missions d'Afrique (Alger).
Annales de la propagation de la foi (Lyon).
Missions-Blatt (Barmen).
Berliner Missions-Berichte (Berlin).
Heidenbote (Bâle).
Evangelisches Missions-Magazin (Bâle).
Calwer Missions-Blatt (Calw).
Allgemeine Missions-Zeitschrift (Gütersloh).
Glaubensbote (Bâle).
Africa (Londres).
La Nigrizia (Vérone).
Church missionary Intelligencer and Record (Londres).
Missionary Herald (Boston).
American Missionary (New-York).
Foreign Missionary (New-York).
Regions beyond (Londres).
Chronicle of the London Missionary Society (Londres).
Monthly Record of the Free Church of Scotland (Edimbourg).
Missions Field (Londres).
Church of Scotland home and foreign Missionary Record (Edimbourg).
Missionary Record of the united presbyterian Church (Edimbourg).
Central Africa (Londres).
Woman's foreign missionary Society (Philadelphie).

Divers.

Gazette géographique et Exploration (Paris).
Moniteur des Colonies (Paris).
Bulletin des Mines (Paris).
Bulletin de l'Association scientifique algérienne (Alger).
Bulletin du Comice agricole (Médéa).
Bulletin de l'Académie d'Hippone (Bone).
Bulletin de renseig. coloniaux (Paris).
Revue géographique internationale (Paris).
Le Mouvement géographique (Bruxelles).
Handels-Zeitung (Saint-Gall).
Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik (Vienne).
Mittheilungen der afrikanischen Gesellschaft in Deutschland (Berlin).
Oesterreichische Monatsschrift für den Orient (Vienne).
Zeitschrift für wissenschaftliche Geographie (Vienne).
Deutsche Kolonialzeitung (Francfort s/M).
Chamber of Commerce Journal (Londres).
African Times (Londres).
Antislavery Reporter (Londres).
Aborigine's Friend (Londres).
African Repository (Washington).
Esploratore (Milan).
Cosmos (Turin).
Bollettino della Societa africana d'Italia (Naples).
Boll. della sezione Fiorentina (Florence).
Marina e Commercio. e Giornale delle colonie (Rome).
Africa oriental (Mozambique).
O Africano (Quilimane).
Jornal das colonias (Lisbonne).
As colonias portuguezas (Lisbonne).
Revista de Estudos Livres (Lisbonne).
Revue Coloniale internat. (Amsterdam).
Réveil du Maroc (Tanger).

AUTRES PUBLICATIONS CONSULTÉES

Tour du monde (Paris).
Revue de géographie (Paris).
Revue maritime et coloniale (Paris).
Indépendant (Constantine).
Moniteur de l'Algérie (Alger).
Dr A. Petermann's Mittheilungen (Gotha)
Proceedings of the royal geographical Society and monthly Record of geography (Londres).
Natal Mercury (Durban).
Cape Argus (Cape-Town).
West African Reporter (Sierra Léone)

Etc., etc.

SOMMAIRE

OUVRAGES REÇUS :

Tagebuch-Briefe eines jungen Deutschen aus Angra-Pequena (1882-1884), von E. Walt. Wegner, Angestellter in Lüderitzland. Leipzig (Edwin Schlœmp), 1885, in-8°, 64 p. mit Karten und 4 Illustrationen, fr. 1. 25.

Deutschland in der Südsee. Kaiser-Wilhelmsland und Neubritannien, von J.-B. Hermann. Leipzig (Edwin Schlœmp), 1885, in-8°, 58 p. mit 1 Karte und 3 Illustrationen, fr. 1. 25.

Afrika. Der dunkle Erdtheil im Lichte unserer Zeit, von A. v. Schweiger-Lerchenfeld. Wien, Pest, Leipzig (A. Hartleben), in-8°, Lief 25-30 mit Illustr.

Geographische Universal-Bibliothek. Weimar (Geographisches Institut), in-32; jede Nummer 20 pf. :

N° 5. Die Goldküste und ihre Bewohner, von Dr Anton Reichenow, 40 p.

N°s 11/13. Deutschland und England in Süd-Afrika, 88 p. et carte.

N°s 14/16. Sansibar und das deutsche Ost-Afrika, von G. Westphal, 94 p.

Genève. — Imprimerie Charles Schuchardt.

GENÈVE
H. GEORG, LIBRAIRE-ÉDITEUR
MÊME MAISON A BALE ET A LYON

L'AFRIQUE

EXPLORÉE ET CIVILISÉE

JOURNAL MENSUEL

DIRIGÉ PAR

M. Gustave MOYNIER

Membre de la Société de géographie de Genève, de l'Institut de Droit international; membre correspondant de l'Académie d'Hippone, et des Sociétés de géographie de Marseille, de Nancy, de Loanda et de Porto.

RÉDIGÉ PAR

M. Charles FAURE

Secrétaire-Bibliothécaire de la Société de géographie de Genève, membre correspondant des Sociétés de géographie de Lisbonne, de Loanda, de Porto, de Saint-Gall et de Berne.

L'Afrique paraît le premier lundi de chaque mois, par livraisons in-8° d'au moins 20 pages chacune; le texte est accompagné de cartes, chaque fois que cela paraît nécessaire.

Le prix de l'abonnement annuel, **payable d'avance**, est de **10 francs**, port compris, pour tous les pays de l'Union postale (première zone); pour les autres, 11 fr. 50.

Tout ouvrage nouveau relatif à l'Afrique, dont il est envoyé deux exemplaires à la Direction, **a droit à un compte rendu.**

Adresser tout ce qui concerne la **rédaction** à **M. Gustave Moynier, 8, rue de l'Athénée, à Genève (Suisse).**

S'adresser pour les abonnements à l'éditeur, M. H. Georg, à Genève ou à Bâle.

On s'abonne aussi :

Dans tous les bureaux de poste de la Suisse.
Chez MM. Ch. Delagrave, libraire, 15, rue Soufflot, à Paris.
Muquardt, libraire de la Cour, 45, rue de la Régence, à Bruxelles.
Dumolard frères, libraires, Corso Vittorio Emmanuele, 21, à Milan.
F.-A. Brockhaus, libraire, Querstr., 29, à Leipzig.
L. Friederichsen et Cie, libraires, Admiralitätsstr, 3/4, à Hambourg
Wilhelm Frick, libraire de la Cour, Graben 27, Vienne (Autriche).
Trubner et Cie, libraires, Ludgate Hill, 57/59, à Londres E. C.
Et chez les principaux libraires de tous les pays.

AVIS. — *Nous mettons à la disposition de nos nouveaux abonnés, au prix de 12 fr. chacun, un certain nombre d'exemplaires complets de la IIme, de la IVme et de la Vme année. La Ire et la IIIme sont épuisées.*

BULLETIN MENSUEL (*7 décembre 1885*[1]).

Nous avons annoncé, dans notre dernier numéro (p. 325), l'expédition que M. le lieutenant **Palat** se proposait de faire, de Géryville, à travers le Sahara, jusqu'à Timbouctou et au Niger. Le début de son entreprise n'a pas été heureux. Après avoir eu un doigt cassé par accident, il a été pris d'un accès de fièvre à Saïda, et des indigènes engagés par lui ont déserté. Il a dû se rendre de Saïda à Géryville (voyez la carte, IIIme année, p. 84), pour y acheter des chameaux et louer des chameliers. Il devait partir le 5 octobre pour Brezina, et se diriger ensuite sur Hassi-ben-Zeïd, près de l'Oued-Seggueur. Là se trouve Si-Kaddour, qui devait faciliter à M. Palat la première partie de son voyage. Si-Hamza a consenti à accompagner l'explorateur jusqu'à Aïn-Salah.

Le *Journal de la Chambre du commerce de Londres* attire l'attention sur l'augmentation constante de **l'importation des bois de construction** dans les ports du nord de l'Afrique, de la mer Rouge, et spécialement du **Caire** et de **Port-Saïd.** Il en a été importé l'année dernière, au Caire seulement, pour deux millions de francs ; l'Autriche-Hongrie en a fourni pour 1,400,000 francs ; le reste provenait de Suède, d'Allemagne, de France et d'Angleterre. Quant à Port-Saïd, il en a reçu 21,700 tonnes, soit une quantité beaucoup plus forte qu'en 1883. Le besoin en augmente considérablement, non seulement par suite de la reconstruction du quartier arabe, détruit en grande partie par un incendie, mais aussi par le fait de l'extension que la ville prend chaque jour. Les pierres sont tirées d'Alexandrie et de Damiette, mais les constructions sont généralement légères et réclament beaucoup de bois. Il en faudra également beaucoup pour l'exécution de canaux projetés.

La Société de géographie de Paris a reçu des nouvelles de M. **Aubry** qui, pendant deux ans et demi, a exploré le **Choa** et une partie du **pays des Gallas,** des **Danakils** et des **Somalis.** Il a déterminé le cours de l'Haouasch et de ses affluents, le Mongueur, le Gonder et le Goudjab, ainsi que les altitudes de nombreuses sommités du pays. Il s'est aussi occupé de recherches géologiques, minéralogiques et paléontologiques. Quoiqu'il n'eût pas à lutter contre la maladie, son retour à

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

la côte n'a pas été sans périls; il a dû se frayer un passage à coups de fusil à travers les hordes somalis, et a réussi à sauver la plupart de ses collections et de ses notes.

Les entreprises de la Société africaine allemande à la côte orientale d'Afrique et les prix élevés payés par les explorateurs anglais ont fait monter beaucoup le salaire des porteurs à Zanzibar. L'expédition envoyée, sous la direction du Dr **Fischer,** pour chercher à délivrer les Européens, Emin-bey, Dr Junker et Casati, bloqués par les partisans du Mahdi dans la région du Haut-Nil, risque de s'en ressentir. Le Dr Fischer écrivait le 1er août de Pangani, à la Société de géographie de Hambourg : « Je suis ici depuis quelques jours. Demain je me mets en route avec 221 hommes. Il n'est pas possible d'accomplir un voyage comme le mien, avec quelque chance de succès, sans s'être équipé comme je l'ai fait; encore le Dr Kirk prétend-il que mon personnel et mes provisions sont loin d'être suffisants. Mais les Anglais peuvent calculer autrement. Mes 50,000 francs sont déjà employés : 20,000 en marchandises, 5000 en armes et munitions, le reste en partie en salaires que j'ai dû payer trois mois d'avance. Mais qu'aurais-je pu faire avec une caravane petite et maigrement équipée? Les princes de l'Ou-Ganda et de l'Ou-Nyoro veulent qu'on leur fasse des présents. Les étoffes recherchées dans l'Ou-Ganda sont les plus chères du marché de Zanzibar. Si j'apprends dans l'Ou-Ganda que mon projet de pénétrer plus avant dans l'intérieur est irréalisable, j'achèterai de l'ivoire pour recouvrer la plus grande partie de l'argent. D'après les dernières nouvelles, la guerre doit avoir éclaté entre l'Ou-Nyoro et Lado. Le consul Kirk a écrit une lettre au souverain de l'Ou-Ganda, pour l'engager à envoyer une expédition à Lado aux frais du gouvernement anglais. Je vous prie de faire votre possible pour procurer à mon expédition de nouvelles ressources financières. Je suis effrayé quand je compte combien de milliers de francs me coûtera le seul salaire de mon personnel, si mon entreprise dure une année. Cependant il n'est pas possible de faire autrement. A Zanzibar, les Anglais supputaient les frais de l'expédition à 125,000 francs, j'estime qu'ils s'élèveront certainement à 100,000 francs. Je prends une nouvelle route par Kibaïa et Irangi; elle est plus courte que celle qui passe par Tabora. »

La mort de Mirambo et la guerre que se font son successeur, Mpanda Tshalo, et le chef Kapéra, ont obligé les **missionnaires romains** à se retirer du poste de Bou-Kouné à la station de **Kipalapala,** dans le Bou-Koumbi. Les pluies de la masika ayant été particulièrement

abondantes cette année, leur marche a été rendue très difficile, même périlleuse. Au milieu de mars, les herbes ont atteint leur plus grande hauteur; imbibées d'eau comme des éponges pleines, elles gênaient tous leurs mouvements et paralysaient leurs efforts. Tantôt elles formaient comme une voûte épaisse et basse, d'où l'eau coulait en abondance; tantôt elles opposaient une barrière infranchissable, mille tiges flexibles s'entrelaçant aux jambes des voyageurs, qui, à chaque pas, s'y embarrassaient davantage. Ou bien ils devaient cheminer sur un sol à demi liquéfié qui semblait fondre sous leurs pieds, et dans lequel ils enfonçaient à chaque pas. Pendant des heures entières ils durent avancer péniblement dans une eau boueuse qui leur montait jusqu'à la ceinture, ayant peine à reconnaître leur chemin et glissant à chaque instant dans ce marécage. L'Ou-Nyanyembé était transformé en lac. Un moment, l'âne qu'ils emmenaient avec eux faillit disparaître dans la vase. Au reste, cette partie du pays est tristement célèbre dans les souvenirs des Ou-Nyamouézi, car, dans les grandes masikas, il n'est pas rare que des hommes disparaissent tout vivants dans ces fondrières. Les huttes des Ou-Nyamouézi sont également exposées à être ruinées par ces pluies abondantes. Petites, rondes et bien couvertes en paille, elles ne prennent pas l'eau par la toiture; mais comme elles sont d'ordinaire en contre-bas ou au-dessous du niveau du sol extérieur, elles se remplissent d'eau comme de vrais réservoirs. Chaque matin, entre neuf et onze heures, les nègres, leur pioche à la main, se mettent à creuser des fossés au-dessous de leurs cases pour faire écouler l'eau qui les inonde. Pendant que les hommes s'évertuent à draîner le sol, les femmes tentent d'allumer dehors un peu de feu pour préparer le repas; mais il est impossible d'écraser le grain pour avoir de la farine; les nègres sont alors obligés de se contenter de quelques épis de maïs, à peine noircis par la fumée et la maigre flamme que donne un bois saturé d'eau. Malgré leur légèreté, un grand nombre de huttes sont tombées cette année, les piquets qui les soutenaient s'étant enfoncés dans la terre. En revanche, la pluie promettait aux indigènes une abondante récolte de patates, de bananes, de manioc et de sorgho. Grâce au travail des missionnaires et de leurs élèves, la forêt de Kipalapala s'est beaucoup éclaircie et peu à peu a fait place à de belles et réjouissantes cultures.

Un télégramme de Zanzibar a annoncé le retour à la côte de M. **Storms** qui, après MM. Cambier, Ramaeckers et Becker, dirigeait depuis trois ans les stations de l'Association internationale africaine sur les rives du Tanganyika. C'est lui qui a fondé celle de Mpala, sur la

côte occidentale du lac. Grâce à son tact et à son énergie, il parvint à gagner la confiance des indigènes, qui lui promirent leur concours pour le cas où la station serait menacée. C'est lui aussi qui a réussi à remonter le bateau à vapeur le *Cambier,* le premier steamer qu'aient vu les eaux du Tanganyika. Après la conférence de Berlin, il reçut l'ordre de remettre les stations de Karéma et de Mpala à la garde des missionnaires algériens, mais, avant d'avoir pu opérer cette remise, la station de Mpala fut attaquée par quelques tribus turbulentes des environs, et les bâtiments de la station furent brûlés. Avec l'aide des indigènes, il se mit à les reconstruire et aura vraisemblablement tout remis dans un état convenable avant de reprendre le chemin de la côte. Il ne tardera pas à revenir à Bruxelles, d'où nous apprendrons dans quelle situation se trouvaient les stations à son départ du Tanganyika.

M. **Ch. Allen,** évêque de la mission des Universités, fait actuellement un voyage, de Zanzibar au lac **Nyassa** par le **Chiré,** pour choisir, sur la côte orientale du lac, un emplacement convenable à l'établissement d'une station. Il écrivait le 7 août de **Mandala,** où il goûtait l'hospitalité du directeur de l'African Lake's Company, qu'il espérait que le vapeur, le *Charles Janson,* serait prêt à être lancé un mois plus tard. Quant au choix de l'endroit favorable pour une station, il écartait Chitesi, où M. Johnson avait séjourné quelque temps, ce lieu lui paraissant trop exposé aux incursions des Magwangwaras ; les emplacements à la côte même ne lui semblaient pas assez salubres pour des Européens. Il inclinait pour l'île de Dicomo, à 6 kilom. de la côte, dans le voisinage de Chitesi. Les renseignements qu'il avait reçus lui attribuent un climat salubre et un bon mouillage. Il se proposait de l'explorer ; puis, s'il la trouvait convenable, de négocier avec Chitesi et d'y établir une école. De là, avec le temps, des annexes pourraient être fondées sur la terre ferme ; le vapeur servirait à transporter les missionnaires aux différentes villes de la côte et à communiquer avec Bandaoué, station de l'Église libre d'Écosse, sur la côte occidentale du lac. On espère aussi que le nouveau steamer pourra contribuer à diminuer le trafic d'esclaves qui se fait encore sur une très grande échelle entre les deux rives du lac Nyassa. M. Allen comptait revenir à Zanzibar par terre, en visitant les stations de la Société qui sont dans la vallée de la Rovouma.

L'état de guerre qui a longtemps régné dans le district du Chiré, où se trouve la station de **Blantyre,** de l'Église établie d'Écosse, a cessé. Il est vrai que les Angones ont menacé de redescendre de leur plateau contre les Ajawa ; mais les gens de Matopé et de Pimbé ayant refusé de

donner des canots pour passer le Chiré, ils sont restés chez eux. La mort du chef Kapené n'a point été accompagnée des coutumes cruelles pratiquées autrefois dans un cas analogue. En apprenant son décès, les missionnaires de Blantyre se hâtèrent de faire demander à son successeur ce qu'il comptait faire de Matopé, qui avait toujours été un bon ami du défunt et un de ses principaux conseillers. Le nouveau chef répondit qu'aucun homme ne serait mis à mort. « Quelques personnes, » ajouta-t-il, « désiraient vivement suivre la vieille coutume; mais la majorité a déclaré qu'autrefois elle avait foi à cette coutume et qu'elle la pratiquait, mais que, vivant depuis plusieurs années en contact avec les blancs, elle avait appris d'eux qu'il n'était pas bien de faire mourir des gens en pareille occasion. » Il fit informer les missionnaires du jour de l'ensevelissement de Kapené; deux d'entre eux s'y rendirent et furent témoins de la sépulture honorable accordée au vieux chef; il n'y eut aucune goutte de sang versé.

M. **A. Bain,** attaché à la station de **Cherenji** — de la mission de l'Église libre d'Écosse,—sur la route du Nyassa au Tanganyika, a fait, à Chiwinda, une excursion dont il a transmis les détails dans une lettre publiée par le *Scottish geographical Magazine,* d'où nous extrayons ce qui suit : « J'avais le bonheur d'avoir avec moi M. J.-A. Smith, de Bandaoué. Le pays le plus attrayant que nous ayons traversé se trouve au nord-est de Chiwinda. Le chef de ce nom est un pauvre homme qui passe ses jours dans la terreur des Anemba qui, dit-il, ont pillé et détruit ses jardins. Le village est bien défendu par une double palissade percée d'ouvertures en plusieurs endroits. La rivière Songwi, qui ailleurs est grande et belle, est ici paresseuse et boueuse ; elle entoure le village de deux côtés. A une dizaine de kilomètres de là est le village du chef Muiereka, vassal de Nyondo. Nous y trouvâmes les gens les plus heureux que nous ayons rencontrés jusqu'ici. Le pays d'Ou-Pigou, entre Awanda et Chiwinda, sous la domination de Mouini-Pigou, est extrêmement beau; la Songwi arrose cette longue vallée qui fourmille de bestiaux et dont les récoltes promettent une grande abondance. Le souverain fut plus libéral dans ses présents que nous dans les nôtres. La station de Cherenji se trouvant dans le territoire de Mouini-Pangala, les missionnaires lui firent visite, mais pour arriver à sa résidence ils durent traverser des terrains très spongieux, avec de l'eau au-dessus de la cheville; ils durent passer la nuit en dehors du village du chef Makombé, dépendant de Mouini-Pangala. Ce village, de 60 à 70 huttes, est agréablement situé sur la Kasowi, qui se verse dans l'Aroangwa, affluent du

Zambèze, d'une profondeur considérable. Près de la maison du chef s'élevait un grand cactus, au pied duquel se trouvait un tas de squelettes de buffles et d'antilopes, offrande faite à l'esprit protecteur du village, auquel était dû le succès. Plus loin se rencontre le village de Pangala, sur l'Aroangwa qui, ainsi que la Songwi, coule vers le sud-ouest. Les deux rivières se rencontrent à quelques centaines de mètres du village, dont elles protègent deux des côtés et auquel elles font une position stratégique importante. Pangala ne compte pas moins de deux cents habitations, peut-être davantage, sans compter les greniers qui en dépendent. Le chef se trouvait dans une partie élevée du village, assis près d'une maison avec une petite dépendance dans laquelle ses femmes et ses enfants étaient séparés du commun peuple. Il fit bon accueil aux voyageurs et leur apprit que lui et les Wa-Wanda étaient arrivés dans le pays à une date relativement récente. Ils venaient de l'Ou-Mouwoungou, dans le voisinage de l'Ou-Fipa, au nord-ouest du lac Hikoua. Leur établissement dans le pays remonte probablement à une trentaine d'années.» Pour revenir à la station de Chirenji, les missionnaires longèrent le pied des monts Watenga, jusqu'au village de Mpembé, qui a pour chef Mouini-Wisi. Puis ils gravirent les monts Mfangou et Kapyoro qui s'élèvent de la plaine d'une façon assez abrupte. Le brouillard s'étendait à l'ouest et au nord, mais à l'est et au sud, les hauteurs du pays des Angones et les monts Livingstone, ainsi que le lac au loin, étaient très visibles. Les montagnes ont une hauteur d'à peu près 2000 mètres au-dessus de la mer. Après cela le terrain est relativement plat, traversé par quelques cours d'eau tributaires de l'Aroangwa. Dans certains endroits montueux se trouvaient des forêts où les voyageurs virent des arbres, de proportions énormes, couverts, du pied jusqu'au sommet, de mousses et de lianes. Les habitants de cette partie du pays ressemblent pour leurs habitudes et leur langage aux Wa-Kondé.

M. **Laurence Goodrich,** faisant les fonctions de consul anglais pour le district du lac Nyassa, a envoyé au Foreign Office un rapport sur un voyage qu'il a fait récemment à l'ouest du lac, dans le territoire du chef **Mouazi.** Pendant son séjour à **Kasoungo,** résidence de ce chef, celui-ci mourut et fut remplacé par son neveu Katamé. Le but principal de M. Goodrich était d'engager les chefs indigènes à renoncer à encourager la traite. Le pays qu'il parcourut entre Bandaoué et Kasoungo, à 200 kilom. S.-S.-O., était entièrement inhabité, quoiqu'il abonde en gibier de toutes sortes. La ville est située au centre d'une vaste plaine sans arbres, à 700^{m} au-dessus du lac Nyassa, c'est-à-dire à

1200m au-dessus de la mer ; les maisons sont construites autour d'une montagne de forme conique, qui s'élève à 200m au-dessus du niveau de la plaine. Les chefs se sont montrés désireux de voir les commerçants anglais s'établir dans le pays ; ils ont beaucoup d'ivoire ; Katamé offrit à M. Goodrich de lui vendre une centaine de défenses. Le sol est bon, propre à la culture du froment ; le bétail y prospère ; la tsétsé ne s'y rencontre pas. L'altitude de la plaine au-dessus de l'océan lui procure un climat qui conviendrait aux Européens ; les indigènes paraissent simples et pacifiques.

Un correspondant du *Natal Mercury* lui écrit de **Gorongoza**, **au** sud du Zambèze, que dans le trajet de Quilimane à Mopéa, et contrairement au bruit répandu de l'insalubrité de cette région, il a toujours joui d'une excellente santé. De Mopéa le voyage est fatigant jusqu'à Senna, qui n'est qu'un village avec quinze maisons de briques et une nombreuse population cafre. A une journée au delà se trouve Chemba, le premier grand village du territoire placé sous l'autorité du colonel Antonio de Souza, territoire aussi vaste que celui de la colonie de Natal et du Zoulouland réunis. Il le gouverne à l'aide de nombreux chefs ou capitaines qui obéissent à ses moindres désirs. De Chemba il fut conduit à Gorongoza par le capitaine Paiva d'Andrada, représentant de la compagnie d'Ophir et l'initiateur des grands progrès accomplis dans cette partie des possessions portugaises. Gorongoza est dans une belle situation et très salubre, au pied d'une haute montagne et à quelques mètres d'une rivière qui peut fournir les moyens d'une abondante irrigation. Pour le moment, il n'y a guère qu'un jardin potager, qui suffit amplement à l'alimentation des habitants. La maison du gouvernement est en communication par téléphone avec le bureau de la poste ; il y a de plus une vingtaine de maisons, une caserne, quelques soldats européens, un médecin du gouvernement. Tout le long de la route de Quilimane à Gorongoza, le correspondant a vu de l'or apporté de Manica par les indigènes.

Le **voyage** projeté par les missionnaires suisses des **Spelonken**, pour étudier le pays qui s'étend entre le nord du Transvaal et la **baie de Delagoa**, et visiter l'évangéliste Josepha, placé près de la résidence du chef Magoud, s'est heureusement effectué. MM. Henri Berthoud et Eugène Thomas, sont partis, le 28 mai, des Spelonken, avec huit chrétiens ma-gouamba, un chariot attelé de huit bœufs pour transporter les provisions et les bagages, et des ânes bâtés ou sellés, pour le cas où les bœufs auraient succombé aux piqûres de la tsétsé. Il allaient au-devant

de l'inconnu, car, sur un parcours de plus de 500 kilomètres, ils avaient à se frayer un chemin à travers des contrées en partie désertes. Dès le premier jour de marche, ils n'eurent devant eux que des traces à peine visibles de wagons de chasseurs boers, allant du côté de l'est, jusqu'à Mpalaora, à deux journées et demie de l'Olifant-River. Arrivés le 5 juin au bord de la grande Tabi, ils durent attacher un arbre derrière le chariot pour le retenir à la descente de la berge qui est très rapide; puis ils perdirent leur chemin pendant trois jours en suivant des traces de chasseurs; le 11 juin ils passaient à Mpalaora chez un petit chef basouto; mais à partir de là, plus de traces de wagon, ils durent s'ouvrir une route à travers les buissons et les arbres et chercher des gués pour traverser les rivières. Le 16 juin ils franchissaient l'Olifant-River, puis se dirigeaient au sud-est, à travers de nombreux villages de Ma-Gouamba, parlant exactement la même langue que ceux des Spelonken, et arrivaient le 29 juin au village de Magoud, où ils apprenaient que ce chef était mort au commencement du même mois. Le secret devait en être gardé jusqu'à ce qu'un remplaçant eût été désigné. MM. Berthoud et Thomas se sont ensuite rendus par terre à Lorenzo-Marquez. Le passage du Nkomati s'effectua sans difficulté, mais une zone de buissons d'une quarantaine de kilomètres de large les arrêta pendant une dizaine de jours. Quinze hommes furent occupés à les tailler pendant une semaine entière. A Lorenzo-Marquez ils reçurent une hospitalité très cordiale dans la maison suisse de MM. Widmer et C[ie], du canton de Saint-Gall. Puis ils reprirent le chemin des Spelonken; mais désirant compléter leur étude du meilleur itinéraire entre la côte et les stations de la mission romande, ils se séparèrent. M. Berthoud choisit une route plus directe et un peu plus au sud que celle par laquelle ils étaient descendus du haut plateau, et M. Thomas prit celle de Lydenbourg, pour gagner ensuite les Spelonken par le pays de Secoçoeni et Marabastadt. Une lettre du 27 août a annoncé leur heureuse arrivée à Elim et à Valdézia; les détails sur la contrée qu'ils ont parcourue viendront plus tard. M. H. Berthoud espère qu'il lui sera possible de dresser une carte complète de tout le pays compris entre le Transvaal, le Limpopo et la baie de Delagoa.

M. **Farini,** Anglais d'origine, a fait cette année, à travers le désert de **Kalahari,** un voyage dont il a rendu compte dans la dernière séance de la Société de géographie de Berlin. Parti de Kimberley, il s'est dirigé, à travers le pays des Koranna, vers le lac Ngami, et à 3° plus au nord, jusqu'au 18° lat. S., et a pris, pour revenir, une direction plus

à l'ouest. Presque partout le sol était formé d'un grès rouge mêlé de formations calcaires; il l'a trouvé souvent couvert d'une herbe très haute fournissant un très bon fourrage pour les bœufs. Il a aussi rencontré de l'eau beaucoup plus fréquemment qu'il ne l'aurait cru, d'après l'opinion répandue jusqu'ici. Le long de la rivière Oschombindé croissent d'épaisses forêts d'une riche végétation, où le gibier ne manque pas; le bouquetin s'y rencontre auprès de l'éléphant. Parmi les produits du règne végétal, il mentionne spécialement les melons d'eau. Les habitants des localités qu'il a traversées lui ont paru beaux et vigoureux, sans rien qui rappelle les Bushmen; ceux-ci ont été rencontrés par lui au N.-O. du lac Ngami. En somme il a trouvé que le plateau du Kalahari, à 1000^{m} d'altitude, vaut mieux, sous le rapport de sa végétation, que la réputation qu'on lui a faite. Le climat en est salubre, pas trop chaud, en sorte que certains endroits pourraient convenir à des colons laborieux.

Le Dr **Wolff** qui était parti de San-Salvador le 27 février pour le pays de Damba, afin d'y recruter des porteurs, n'ayant pas réussi dans son projet, s'est dirigé, avec cinq Loangos, vers le **Quango,** qu'il a atteint près du confluent du Cuilou; le 16 avril, il arriva à la résidence de Quiamvou; mais là non plus il ne put engager aucun porteur, en sorte qu'il dut reprendre une route plus méridionale, la route de commerce qui traverse les pays de Pombo, Poumbo, Zosso et Damba. La carte provisoire dressée sur ses levés rectifie la topographie de cette région, telle qu'elle a été fournie par Capello et Ivens dans leur premier voyage; les derniers restes du lac Aquilonda, que les explorateurs portugais avaient relégué sous le 6°,30 lat. S. et 15°,30 long. E., disparaissent entièrement. Le Dr Wolff, se basant sur le temps pendant lequel il a marché, incline à reculer le Quango de 100 kilom. plus à l'est. La publication des déterminations de positions du major von Mechow, dont on n'a publié jusqu'ici que celle de Malangé, dissiperait les doutes à cet égard.

Le Dr **Büttner** s'est avancé, avec 80 porteurs de la côte de Loango, de San Salvador à Kioulou et aux cataractes Arthington, sur la rivière Ambriz, puis de là il a atteint le **Quango,** près des chutes de Kamalombo, au point où le major von Mechow avait dû abandonner l'exploration de la rivière. Il a ensuite longé le Quango jusqu'à Kwamouth, complétant ainsi la reconnaissance de cet important affluent du Kassaï. Les lieutenants Kund et Tappenbeck qui se proposaient de pénétrer jusqu'à Quiamvou en remontant le Quango, voyant qu'ils n'avaient pas

la possibilité de réaliser leur projet à partir du Congo, ont commencé à construire une station à Stanley-Pool.

Les *Annales de la propagation de la foi* ont publié une lettre du P. **Augouard**, sur son nouveau **voyage de Landana au Congo moyen**, et sur la fondation de la station de **Linzolo**, en amont de Stanley-Pool. Les détails de son récit sont bien propres à montrer quel développement le passage des caravanes pour le haut fleuve a déjà donné au commerce des riverains du Congo, et combien les relations entre les indigènes et les blancs se sont améliorées. A propos du voyage d'Isanghila à Manyanga, le P. Augouard écrit : « Quelle différence avec le voyage précédent! Aujourd'hui nous sommes connus partout, les chefs viennent à notre rencontre, et les populations, au lieu de fuir ou d'entrer en hostilité, nous apportent des vivres en grande quantité. Vu la nombreuse caravane que je conduis (160 hommes), je ne peux donner à chaque homme les vivres qui lui sont nécessaires. Je leur distribue donc une certaine quantité d'étoffes, avec lesquelles ils achètent les provisions du jour. Chaque soir, le camp se transforme ainsi en un vaste marché, où se mêlent les poules, les chèvres, les porcs et les chiens. Pour deux jours je donne à chaque homme un pli d'étoffe, soit environ $0^m,70$; moyennant cela il trouve abondamment de quoi se nourrir. Entre Isanghila et Manyanga, un chef voulut absolument nous faire rester chez lui, nous invitant à prendre tout le terrain que nous voudrions. Pour nous prouver son amitié, il nous accompagna jusqu'à Manyanga et nous rendit toutes sortes de bons offices pendant le voyage. » Même empressement après l'arrivée des missionnaires à la station de Linzolo. « Pendant les jours qui suivirent, ce fut une véritable avalanche de chefs et de sous-chefs qui apportaient des présents, dans l'espoir, bien entendu, d'en recevoir davantage. Notre chef, le plus voisin, fut le premier à venir me souhaiter la bienvenue; il m'offrit une superbe vallée que nous désirions vivement pour pouvoir détourner le chemin des caravanes d'ivoire qui passaient au milieu de notre propriété. Quinze jours plus tard, les chefs vinrent avec une foule compacte pour enterrer la guerre, et une fois la cérémonie terminée, la foule des noirs se mit à danser autour du monument en jurant haine éternelle à la guerre avec les blancs. Dès lors aucun noir ne peut plus paraître en armes sur le terrain de la mission ; les chefs qui venaient autrefois avec un attirail de fusils, d'assagaies, de coutelas, etc., déposent aujourd'hui leurs armes avant d'entrer chez les missionnaires. Une maison d'école a été construite et pourra recevoir les nombreux enfants que

chefs et parents désirent faire instruire. Le P. Augouard espère aussi pouvoir faire bâtir un hôpital. En attendant, un des missionnaires soigne à la porte de la mission tous les malades qui viennent chercher un remède ou un soulagement à leurs maux ; il va aussi dans les villages des alentours à la recherche des infirmes qui ne peuvent plus marcher. Convaincus que l'Afrique ne se civilisera que par le travail, et en particulier par l'agriculture, les missionnaires se sont efforcés de former des travailleurs ; ils ont donné l'exemple des travaux agricoles, et quantité de noirs sont venus apprendre d'eux les procédés de culture européens. Aujourd'hui déjà ce sont eux qui vont travailler chaque jour à la station de Brazzaville. » Depuis l'envoi de cette lettre, le P. Augouard est redescendu à Boma par un chemin nouveau. Au lieu de suivre la rive droite du fleuve, nous apprend le *Mouvement géographique,* il a pris une route plus au nord, traversant le plateau qui sert de ligne de faîte entre le Congo et le Quilou. Non seulement il a atteint Boma très promptement, mais le chemin qu'il a suivi est facile, dit-il, et traverse un excellent pays.

Lors des négociations qui ont eu lieu entre le cabinet de M. J. Ferry et les représentants du roi des Belges, pour la délimitation des territoires respectifs de la France et de l'**Association internationale du Congo,** les délégués de cette dernière réclamaient d'abord des compensations pécuniaires pour la vallée du **Niari-Quilou** dont l'Association revendiquait la propriété. Le gouvernement français consentit seulement à rembourser à l'Association la valeur matérielle de ses stations. Celle-ci se rabattit alors sur une demande de **loterie** qui devait permettre d'obtenir du public les fonds nécessaires à l'organisation du nouvel État du Congo. Le gouvernement français ne crut pas devoir opposer un refus aux fondateurs du nouvel État. L'autorisation a été donnée à la condition qu'un comité français présiderait à l'émission de la loterie, l'entreprise restant bien entendu aux risques et périls de l'Association. L'émission sera de vingt millions.

La Société de géographie de Paris a reçu de M. **Rogozinski** des renseignements détaillés sur l'exploration qu'il a faite du mont **Cameroon,** pendant son séjour à la côte de Guinée. Le nombre des villages à une altitude de 0^m à 1000^m, est d'environ soixante, inégalement distribués ; ainsi la pente occidentale n'est habitée que sur la côte. Quoique le climat soit très bon, relativement aux pays environnants, le manque d'eau qui se fait sentir presque partout dans les villages est un grave inconvénient. Les principales ressources commerciales sont l'huile de

palme, et le caoutchouc ; mais ces deux produits ne pourraient, vu leur faible quantité, alimenter suffisamment le commerce dans la montagne. L'avenir du pays est plutôt dans l'agriculture ; le sol, vierge presque partout, est très riche. Les villages ne sont pas composés d'une agglomération de cabanes placées les unes à la suite des autres. On n'en trouve guère que trois ou quatre groupées ensemble ; un certain nombre de ces groupes forment une ville (*nbouka*). Chaque nbouka a son chef, et les chefs constituent un gouvernement très patriarcal. La vendetta y produit beaucoup de conflits et de petites guerres qui entravent et arrêtent les communications. Tous les hommes sont chasseurs ; depuis quelque temps ils se livrent à la récolte du caoutchouc, mais la qualité du produit laisse encore beaucoup à désirer. La nourriture consiste en bananes vertes, ignames, huile de palme, noix de palme, le tout fortement pimenté, et sans aucun souci de la propreté. Cette nourriture végétale, c'est la femme qui doit la procurer, la femme, ou bien les femmes quand le sujet est riche. Les additions en viande sont assez rares, le mari étant paresseux et parfois mauvais chasseur. Rarement on apprend qu'ils aient tué un léopard, jamais un éléphant, quoique ces animaux soient assez communs. L'esclavage n'existe pas chez les montagnards du Cameroon. Les travaux dans leurs petites plantations sont à la charge des femmes et des enfants, surtout des premières. Une cabane de bambous, couverte de nattes, abrite toute la famille, y compris les animaux domestiques : chèvres, moutons, porcs, poulés, canards, ce qui rend l'intérieur très malpropre.

Une **ambassade marocaine** s'est embarquée à Tanger pour Malaga ; elle se rendra de là à **Madrid,** où elle est chargée de reprendre les négociations sur la question de l'échange des territoires de Santa-Cruz de Mar-Pequena, contre des terrains autour de Ceuta, que le Maroc serait prêt à céder, et qui, suivant l'opinion des militaires espagnols, seraient aussi plus avantageux pour la situation de l'Espagne sur le détroit de Gibraltar. L'ambassade discutera aussi les modifications que l'Espagne demande à introduire dans le traité de commerce hispano-marocain de 1860. Le Cabinet de Madrid a été poussé à demander ces modifications, par les négociations qui se poursuivent entre l'Allemagne et le Maroc, en vue de la conclusion d'un traité qui assure au commerce allemand une situation exceptionnelle, tant sur les côtes que dans l'intérieur du Maroc, et qui donne à l'Allemagne le droit d'y établir des comptoirs, ainsi que des dépôts de charbons et de vivres ; il lui accorde même des concessions de mines, de voies ferrées et de travaux publics.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

D'après le *Courrier des Comptoirs*, un service de steamers d'Alger à Marseille et à Tanger sera prochainement créé par le Comptoir central de Paris et Londres, qui établira en même temps des factoreries à Tunis et à Sous.

M. Germon, explorateur de mines d'antimoine à Sauza, province de Constantine, a été autorisé à disposer du produit de ses recherches jusqu'à concurrence de cent tonnes.

A partir du 1er décembre la navigation du canal de Suez a été ouverte de nuit, entre Port-Saïd et le kilomètre 54, aux paquebots-poste et aux navires de guerre munis d'appareils électriques. La durée du trajet de Port-Saïd à Suez et vice versa, qui avait augmenté avec l'accroissement du tonnage, diminuera ; on espère parvenir à faire transiter les navires en vingt-quatre heures d'une mer à l'autre.

Le Dr Ragazzi, directeur de la station italienne de Let-Maréfia, au Choa, a envoyé à la Société de géographie de Rome un rapport sur les conditions sanitaires du pays qu'il a traversé d'Assab en Abyssinie ; la malaria y prédomine.

Le Dr Nerazzini, revenu pour quelque temps en Italie, se prépare à remplir une nouvelle mission auprès du roi Jean d'Abyssinie.

Le capitaine Longbois, de retour de sa mission au Choa, a remis au président de la République française une lettre du roi Ménélik.

Sous les auspices de la Société africaine d'Italie, une conférence coloniale réunie à Naples, du 8 au 13 novembre, a décidé de charger les explorateurs italiens qui se rendront du Choa au Kaffa, d'explorer la région des sources du Juba, pour en suivre le cours jusqu'à la côte de l'océan Indien.

Les établissements de la Mission des Universités, à Magila, Mbouéni et Matopé, ont éprouvé des pertes considérables, par suite d'incendies ; heureusement il n'y a pas eu de victimes.

L'Angleterre, l'Allemagne et la France ont décidé de charger une commission de délimiter les possessions continentales du sultan de Zanzibar.

Le capitaine Cecchi a quitté Zanzibar pour revenir en Italie.

M. P. Reichard, le seul survivant de l'expédition allemande aux lacs Hikoua et Moëro, est arrivé à Wiesbaden, sa ville natale.

Il s'est fondé à Tamatave, une société dite « Société des colons français » pour favoriser l'établissement des colons à Madagascar, aider à la création d'établissements agricoles, ouvrir au commerce un nouveau champ d'exploitation et soutenir les anciens colons dans leurs efforts de colonisation.

M. Joaquim, José Machado ingénieur, a fait, à la Société de géographie de Lisbonne, une communication sur les études du chemin de fer de Lorenzo-Marquez à Prétoria. Il a fait une description intéressante des contrées que traverse cette ligne, dans lesquelles on rencontre des villes déjà importantes, fondées par les Boers, et de nombreux éléments de civilisation.

Le gouverneur de la Colonie du Cap, sir Hercules Robinson, a fait proclamer

le protectorat britannique sur le pays des Be-Chuana, limité à l'est par la République sud-africaine, au sud par la Colonie du Cap, à l'ouest par la rivière Molopo, et au nord par cette même rivière jusqu'à son confluent avec le Ramathlabana Spruit, et à la frontière du Transvaal. Ce territoire portera le nom de Be-Chuanaland britannique.

A l'occasion de ce qui a été dit de l'importation de l'eau-de-vie à Berseba, M. Lüderitz a affirmé qu'aucun de ses gens n'en a introduit dans le pays; en revanche il ne peut donner de garantie à l'égard de l'importation de spiritueux par des étrangers, jusqu'à ce qu'intervienne l'empire allemand, sous le protectorat duquel le Lüderitzland a été placé.

D'après une lettre de Berlin à l'*Indépendance belge*, M. Pohle, qui avait été envoyé à Angra Pequena, avec mission de rechercher quels minéraux le nouveau territoire allemand pourrait fournir, a rapporté qu'on n'y trouve que du minerai de plomb, et que les frais d'exploitation dépasseraient la valeur marchande du minerai sur les marchés de l'Europe.

Pour assurer aux missionnaires des stations baptistes les soins médicaux nécessaires, le Comité anglais a décidé d'envoyer le plus tôt possible au Congo trois médecins bien préparés et pourvus de tous les remèdes nécessaires pour prévenir les conséquences funestes du climat.

M. Janssens, vice-gouverneur du Congo, est arrivé à Vivi, avec MM. de Cuvelier, juge, et Destrain, secrétaire. Il a pris la direction des affaires, faisant les fonctions de gouverneur général, en l'absence de M. le colonel de Winton, en tournée sur le haut fleuve.

La station de Léopoldville possède aujourd'hui un troupeau de gros bétail. C'est la première fois que, dans cette partie de l'Afrique, vaches et bœufs pénètrent aussi loin. Grand a été l'étonnement de la population indigène qui n'avait pas encore vu de semblables animaux.

Le *Stanley*, remonté, a quitté Léopoldville ayant à bord les indigènes ba-louba de l'expédition Wissmann. C'est le Dr Wolff qui a été chargé de les rapatrier.

Le lieutenant Wissmann a dû venir à Madère se reposer de ses fatigues.

M. Massari a été chargé, avec les délégués français, de la délimitation des frontières entre les territoires appartenant à la France et à l'État libre du Congo.

La conférence des délégués français et portugais pour la délimitation des frontières respectives des deux pays, près de l'embouchure du Tchiloango, après avoir tenu plusieurs séances à Paris, s'est séparée sans avoir réussi à se mettre d'accord.

M. Muller qui avait été chargé d'une exploration botanique de l'île de Saint-Thomas, a rapporté à Lisbonne des collections intéressantes, non seulement pour la botanique mais aussi pour l'étude géologique du pays. Il a fait l'ascension du Pic de Saint-Thomas, et a constaté que son altitude est de 2142m. Il fera d'importantes corrections et additions à la carte de l'île dernièrement publiée.

Les délégués des sociétés allemandes de missions, réunis en conférence à Brême, ont résolu d'adresser un manifeste au peuple allemand, et une série de propositions spéciales au ministère des affaires étrangères, pour obtenir que des restric-

tions soient apportées à la vente des spiritueux aux indigènes africains. La conférence a également étudié la question d'une mission au Cameroon.

Le traité conclu entre le roi de Dahomey et le Portugal ayant placé Kotonou sous le protectorat portugais, le ministre des affaires étrangères de Lisbonne a fait droit aux réclamations de la France, et a envoyé aux agents portugais l'ordre de rétablir les choses à Kotonou dans l'état où elles étaient auparavant.

La maison Brauer et C°, de Bochum, a établi une station de charbon à Porto-Grande, dans l'île Saint-Vincent pour faire participer les houilles de Westphalie aux avantages du trafic des vapeurs sur les grandes lignes transatlantiques.

Le steamer *Silvertown*, de la India Rubber Company, chargé de poser, pour le compte de la West African Telegraph Company, un câble destiné à relier au Sénégal les possessions françaises de la côte occidentale d'Afrique, a opéré avec succès l'atterrissement du câble à Dakar. La canonnière française, le *Niger*, a fait une reconnaissance du fleuve, en aval du Bammakou, sur un parcours de 350 kilomètres.

Le ministère français de la marine et des colonies dresse le programme d'une mission commerciale à la côte occidentale d'Afrique et d'une mission du même genre dans l'intérieur du Sénégal. Il développera l'institution des bourses de voyage en faveur de jeunes gens ayant fait des études commerciales, afin qu'ils puissent visiter les colonies françaises et se rendre compte des ressources qu'elles présentent.

M. Henri Duveyrier a demandé à la Société de géographie de Paris de signaler, à l'administration compétente, le décret espagnol qui proclame le protectorat de l'Espagne sur la côte d'Afrique, du cap Bojador au nord, jusqu'au cap Blanc au sud, décret qui enlèverait à la France 98 kilomètres d'une partie de côte reconnue possession française par des traités antérieurs.

LES DERNIERS TRAVAUX DE SAVORGNAN DE BRAZZA

L'arrivée de Savorgnan de Brazza en France nous a valu d'abondants renseignements sur la mission française dans l'ouest africain, sur laquelle nous étions sans nouvelles depuis de longs mois. Sans revenir sur les faits qui ont suivi immédiatement le retour de l'explorateur à la côte d'Afrique en 1883, nous indiquerons sommairement, d'après le *Temps*, les résultats de son activité et de celle de ses agents, le long du Niari, de l'Ogôoué et de l'Alima. M. Dolisie, remontant le Niari dans la direction du Congo, a fondé les postes de Ngotou et du Bas-Quilou, la station de Niari-Loudima et le poste de Niari-Babouembé, après avoir conclu avec les indigènes des traités d'amitié et de protectorat. Aujourd'hui les porteurs ba-bouembé et loangos font le service dans la vallée du Niari,

comme les Adoumas et les Okandas dans la vallée de l'Ogôoué. Sur ce dernier fleuve, une première station fut fondée au cap Lopez et devint le point central d'approvisionnement de la mission. Puis, comme l'Ogôoué est navigable sur une longueur de 380 kilom. environ, une seconde station fut établie à Njolé, point où commencent les premiers rapides du fleuve. D'autres postes furent créés à Okota, à Obombi et à Achouca sur le cours moyen de l'Ogôoué; enfin sur le haut fleuve, on organise la station de Madiville ou Nghémé et le poste de Doumé. Quant à la station de Franceville, les Européens y étant presque en permanence depuis cinq ans, elle est déjà un centre important. Dès que le matériel amené d'Europe commença à y arriver sans trop d'encombre, Savorgnan de Brazza rejoignit sur l'Alima le Dr Ballay, qui procédait à la reconstruction d'une chaloupe à vapeur pour l'exploration du Congo, et négociait avec les Afourous un traité de paix pour pouvoir naviguer sur l'Alima et le Congo. Les Afourous s'engagèrent à faire les transports des explorateurs français sur ces deux cours d'eau. Comme des porteurs font le service par terre entre le haut Ogôoué et le haut Alima, la convention avec les Afourous mettait l'Atlantique en communication ininterrompue avec le Congo. Sans doute cette voie n'est pas une voie commerciale ; le transit est long et pénible; mais telle qu'elle est, elle constitue un chemin de pénétration très sûr, et la mission l'a constamment utilisée pour ses services de ravitaillement. « Elle a pu y transporter, » dit M. de Brazza, « en une année, trois fois plus de matériel qu'il ne s'en est déplacé par la route du bas Congo dans le même temps. »

Sur l'Alima les établissements fondés sont la station de l'Alima-Djelé, le poste de Ngampo, la station de l'Alima-Leketi, enfin le poste de Mbossi, au confluent de l'Alima et du Congo. Ils sont tous reliés les uns aux autres par un service régulier de transport.

Quant au Congo, les points occupés aujourd'hui par la mission française sont, au sud, la station de Brazzaville; puis, en remontant vers le nord, les postes de Nganchoumo et de Mbé (résidence de Makoko), le poste de Bongha et la station d'Oubangi, au confluent de la rivière Liboko-Oubangi avec le Congo.

Dans chaque station ou poste, résident des agents blancs ou noirs de la mission. Les noirs défrichent les alentours des stations et cultivent les légumes du pays ou les légumes européens. Les blancs étudient la géographie de la contrée, recrutent les porteurs et les pagayeurs, recueillent des collections sur la flore et la faune du pays, des échantillons de minéraux et font des recherches sur l'ethnologie et l'état social des tribus de l'ouest africain.

Au point de vue géographique, la mission a déjà rapporté 4000 kilom. de levés, comprenant le cours de l'Ogôoué, de la côte à Franceville ; l'itinéraire de Franceville à Mayombé, du lieutenant Mizon ; deux levés du cours de l'Alima ; le cours du Congo entre Brazzaville et le poste de l'Oubangi ; l'itinéraire de M. Dolisie, de Brazzaville à Loango par le Niari ; enfin, la reconnaissance partielle du vaste delta qui s'étend, sur le Congo, de l'embouchure de l'Alima à celle du Liboko-Oubangi.

Sous le rapport commercial, M. de Brazza reconnait que les voies qui doivent mettre l'Afrique centrale en communication avec l'océan Atlantique sont encore à établir. Le bas Congo, le Niari, l'Ogôoué, ne sont que des voies de pénétration dans l'Afrique équatoriale. Un chemin de fer seul pourra répondre aux besoins du transit, qui ne manquera pas de s'établir entre la côte et l'intérieur, lorsque les populations riveraines du Congo auront été amenées à un état plus avancé de civilisation.

Aujourd'hui on doit considérer comme un maximum le transport annuel de 800 tonnes de marchandises par la voie de l'Ogôoué qui, de l'Atlantique au Congo, n'a pas moins de 1500 kilom. ; malgré cela, le transport d'une tonne de marchandises à Brazzaville coûte beaucoup moins cher par l'Ogôoué que par le bas Congo.

Pour arriver à organiser le service de ravitaillement de la mission, M. de Brazza s'est efforcé non seulement d'entretenir de bonnes relations avec les indigènes, mais encore de concilier leurs intérêts avec ceux de la mission. Au début, les Pahouins, cannibales, venant du nord-est, envahissaient peu à peu le bassin de l'Ogôoué, repoussant vers la côte les Gabonais et les Bakalais, interceptant les communications des peuplades riveraines du fleuve, Adoumas, Okandas, etc. Sa première tâche fut de parlementer avec les Pahouins, afin d'obtenir pour ses gens la faculté de naviguer sur l'Ogôoué. Il mit en œuvre pour cela, la persuasion, la douceur, l'intimidation, la menace ; enfin de petits présents lui permirent de racheter complètement les droits de circulation sur la rivière. Pour utiliser cette voie, il s'adressa aux Okandas et aux Adoumas, les seuls piroguiers de l'Ogôoué ; peu à peu le service des transports s'organisa, et les communications devinrent régulières.

L'interdiction du commerce sur le haut fleuve, qui a donné lieu à beaucoup de critiques, a été expliquée par M. de Brazza par les raisons suivantes : Les moyens de transport sur le haut Ogôoué étant limités, et la mission ayant besoin de toutes les pirogues, elle aurait couru au-devant d'un échec, si les traitants du Gabon, dont la majorité sont des étrangers, avaient pu diminuer ses moyens d'action sur le fleuve. En

outre, il était urgent de ne pas laisser les traitants établir leurs procédés commerciaux parmi les tribus du haut fleuve. Les factoreries donnent aux indigènes du sel ou des produits européens, à charge par eux de rapporter des produits de l'intérieur, principalement des boules de caoutchouc. Pour une certaine valeur de marchandises d'Europe, l'indigène doit rapporter, en produits du pays, une valeur quarante ou cinquante fois supérieure. Si, sur cinquante indigènes à qui on fait ces avances, il y en a quatre ou cinq seulement qui apportent à la factorerie les marchandises demandées, le traitant y gagne assez pour contrebalancer les pertes qu'il subit. C'est ainsi que commencent les relations commerciales avec les indigènes. Plus tard, les factoreries traitent avec les chefs. Ceux-ci promettent d'échanger une grande quantité de caoutchouc, d'ivoire, d'huile de palme contre quelques objets de provenance européenne, et laissent en ôtage leur fils ou un membre quelconque de leur famille. Si le marché n'est pas exécuté, souvent à cause de la disproportion des conditions du marché, le traitant garde les ôtages. Les chefs de tribus, furieux, s'en prennent aux autres traitants et pillent indistinctement toutes les pirogues qui passent sur le fleuve. Il faut sévir contre eux et le pays est troublé. Aussi, M. de Brazza ne permet aux traitants que de pratiquer le commerce au comptant, et le pays est très tranquille. Sur le bas Ogôoué, il n'a pas eu besoin de recourir à une semblable mesure. En échange de la sécurité qu'il garantissait aux Adoumas et aux Okandas contre les attaques des Pahouins, il a demandé à chaque homme valide deux mois de service par an pour la mission. Comme ils redescendent le fleuve à vide, il leur a accordé le droit de placer dans leurs pirogues des produits du pays. A la côte, ils les échangent contre des cotonnades, des couteaux, etc.; à la remonte, chaque homme a droit au transport de trois kilogrammes de marchandises et ils peuvent ainsi rapporter dans leur pays la valeur du caoutchouc et de l'ivoire qu'ils y ont pris. En outre, ils touchent une solde pour leur service. D'opprimés qu'ils étaient naguère par les Pahouins, ils sont devenus un peuple de libres travailleurs.

Quand les Pahouins virent les Adoumas s'enrichir, ils s'en plaignirent sans pouvoir offrir des services qui leur auraient valu une rémunération. M. de Brazza leur proposa de placer deux jeunes Pahouins dans chaque pirogue de la mission afin qu'ils fissent une sorte d'apprentissage. Ils acceptèrent, et aujourd'hui les Pahouins, comme les Adoumas et les Okandas, sont employés au service des transports par le fleuve.

Après avoir assuré la navigation de l'Ogôoué, M. de Brazza se préoc-

cupa de l'étendre sur les affluents du Congo. Il emmena avec lui des Pahouins et des Adoumas sur le Congo, et n'eut qu'à se louer de leur fidélité à garder les établissements français. Constamment en rapport avec les tribus protégées, il est à même de les maintenir fidèles par les serviteurs dévoués sur lesquels il a conservé toute son autorité morale.

Grâce à la courtoisie de sir Francis de Winton, les rapports des agents de l'Association internationale et des collaborateurs de Savorgnan de Brazza sont des plus cordiaux.

Il résulte de lettres reçues par la Société de géographie de Paris, de M. Fourneau, chargé de la direction des stations de Bôoué, Madiville et Franceville, que les travaux pour l'établissement d'une station nouvelle sont commencés. M. Fourneau a envoyé un levé de la chute et des rapides de Bôoué, ainsi qu'un projet de canal ne comportant que des travaux faciles et simples, et qui permettrait de supprimer l'immobilisation des convois à Bôoué, souvent pendant des journées entières, et de prévenir des pertes de matériel. Il a fait une excursion chez les Cimbas dont le pays, arrosé de nombreux ruisseaux, offre un coup d'œil féerique. Les Okandas ayant monopolisé le commerce, et la crainte des Okandas paralysant les tribus qui ne demandaient pas mieux que d'entrer en relation directe avec les blancs, M. Fourneau a réussi à concilier les intérêts des deux parties. Il demande la création de deux postes dans la région comprise entre l'Ogôoué et Okona, le premier serait à Moningué, le second dans le haut Ogôoué, à Okoua.

RENSEIGNEMENTS COLONIAUX ET COMMERCIAUX SUR L'AFRIQUE

Depuis quelques années, la situation économique de l'Afrique a subi d'importants changements. Des puissances européennes qui ne s'étaient, jusqu'à notre époque, que fort peu occupées de la question coloniale, ont planté leur drapeau sur plusieurs territoires; d'autres ont augmenté leurs possessions ou étendu leur influence; de nouvelles voies commerciales ont été créées et, d'autre part, si la civilisation a triomphé de la barbarie sur beaucoup de points, il en est où, au contraire, elle a reculé. Notre journal a renseigné ses lecteurs à ce sujet au fur et à mesure que les événements se déroulaient; mais il est bon, de temps à autre, de grouper les faits accomplis et de montrer l'ensemble des progrès survenus pendant une certaine période. Or, le règlement de la question du Congo, les nouvelles acquisitions de l'Allemagne, les événements du Soudan, l'occupation

par l'Italie d'une partie de la côte de la mer Rouge, et d'autres événements moins importants, ont assez modifié la carte coloniale de l'Afrique pour qu'il nous ait paru nécessaire d'en publier une[1]. Nous y avons joint, d'après une carte parue dans le bel ouvrage de Schweiger-Lerchenfeld, *Afrika,* et d'après d'autres documents, les grandes voies suivies par le commerce, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du continent africain. C'est ainsi que nous y avons fait figurer les lignes des paquebots, des chemins de fer et des télégraphes, terrestres et sous-marins, et les routes des caravanes.

Voici, pour augmenter l'utilité d'une carte de ce genre et pour en faciliter la lecture, quelques observations explicatives ou complémentaires.

Le tableau suivant indique approximativement l'étendue et la population absolue et relative des possessions européennes en Afrique et des états indépendants :

	Étendue en kilomètres carrés.	Population absolue.	Population par kilomètre carré.
Possessions turques y compris l'Égypte.	2,056,000	7,800,000	3,8
Possessions portugaises	1,805,580	2,484,100	1,4
» françaises	1,486,880	9,661,000	6,5
» anglaises	721,350	2,575,100	3,5
» espagnoles	2,200	31,100	33
» allemandes	?	?	
» italiennes	632	1,300	2
Maroc	812,332	6,140,000	8
Libéria	37,200	1,050,000	28
État du Congo	2,074,110	24,000,000	12
République du fleuve Orange	107,439	133,518	1,2
République du Transvaal	291,890	829,000	3
Ile de Zanzibar	1,591	150,000	10
Madagascar	591,964	3,500,000	6
Abyssinie	333,279	3,000,000	9

Quoique ces chiffres soient très approximatifs, en particulier ceux qui indiquent le nombre d'habitants de l'État du Congo, de Madagascar et des possessions italiennes et portugaises, ils permettent cependant de se rendre compte, en gros, de l'importance relative des divers pays et de la densité de la population, faible partout, mais différant assez sensiblement suivant les régions.

[1] Voy. p. 384.

Le commerce intérieur de l'Afrique est loin d'être facilité par les voies de communication autant qu'il l'est dans les autres parties du monde. Quelques fleuves, tels que le Congo, le Nil, le Niger, le Zambèze, le Sénégal, le Limpopo, constituent, il est vrai, de grandes artères commerciales. Malheureusement, ils sont tous plus ou moins obstrués par des rapides, et d'ailleurs ils ne sont guère utilisés comme ils pourraient l'être et comme ils le seront dans l'avenir. Quant aux routes, elles sont rares; les caravanes du Sahara et de la côte orientale suivent quelques itinéraires, en bien petit nombre par rapport à l'énorme superficie de ces régions.

Voici les principaux :

En Égypte, tête de ligne de plusieurs grandes routes de caravanes, et trait d'union entre l'Afrique et l'Asie, viennent aboutir : 1° l'importante voie qui longe la lisière septentrionale du Sahara, parallèlement à la Méditerranée, du Maroc au Caire, par Aïn-Salah, Ghadamès et Tripoli. Elle est suivie par les pèlerins d'Afrique qui vont à la Mecque à l'occasion du Ramadan; 2° la route du Ouadaï, qui s'arrête à Syout, ou au Caire; 3° celles du Darfour et du Kordofan qui, naguère encore, gagnaient le Nil à Khartoum ou à Dongola, et suivaient ensuite le fleuve.

On distingue en outre les itinéraires suivants : 4° de Kouka, sur le lac Tchad, à Mourzouk et à Tripoli; 5° de Kouka à Kano et à Sokoto, dans le Soudan, et de là à Tripoli par les oasis d'Aïr et de Ghat; 6° de Timbouctou à Aïn-Salah, à Ghadamès et à Tripoli; 7° de Timbouctou à Aïn-Salah et de là en Algérie ou en Tunisie; 8° de Timbouctou à Maroc, Fez et Tanger.

La principale voie commerciale de la côte orientale va de Zanzibar à Oudjidji, sur le lac Tanganyika, par Tabora.

Enfin les routes du Cap au Zambèze, par Kimberley et Shoshong, et de Benguela à Moussoumba et à Cazembé, par Bihé, sont aussi utilisées.

Les chemins de fer sont encore bien peu développés en Afrique. La longueur totale du réseau ne dépasse pas 6100 kilomètres. La Belgique et la Hollande ensemble en ont davantage.

Ils se répartissent comme suit :

Pays du Cap et Natal ..	2968
Algérie et Tunisie	2003
Égypte...............	1528
Sénégambie..........	300
La Réunion	160
Maurice	106

Des lignes sont projetées de Lorenzo-Marquez, sur la baie de Delagoa, à Prétoria, capitale du Transvaal, et de l'océan Atlantique à Stanley-Pool, le long du Congo inférieur. En revanche on a abandonné l'idée de construire le Trans-Saharien et la ligne de Souakim à Berber; enfin les travaux sont suspendus sur celle du Sénégal au Niger.

Il est impossible d'indiquer la longueur, même approximative, du réseau télégraphique terrestre de l'Afrique, car d'anciennes lignes, telles que celles du Soudan égyptien ont été détruites, tandis que d'autres ont été établies récemment et sont prolongées en ce moment même dans la Sénégambie, l'État du Congo, le pays du Cap. On jugera des progrès accomplis en ce domaine pendant les dernières années, par le fait qu'en 1881, le géographe allemand, Richard Andree, donnait comme montant total des dépêches expédiées par les lignes télégraphiques africaines le chiffre de 1,200,000, qui est dépassé actuellement par l'Algérie et la Tunisie seules. On compte dans ces deux pays 9800 kilomètres de lignes, qui reçoivent par an 1,500,000 dépêches, en Égypte, 8650 kilomètres et 700,000 dépêches, dans le Pays du Cap, 6500 kilomètres et 650,000 dépêches.

Outre les possessions européennes, Libéria, l'État du Congo, Zanzibar et le Transvaal font partie de l'Union postale universelle. On évalue le mouvement total des lettres à 30 millions par an, ce qui ne fait qu'une lettre pour 6 habitants, tandis que le nombre moyen des correspondances dans le monde entier est de 3 par tête.

L'Afrique est maintenant reliée aux autres parties du monde par plusieurs câbles télégraphiques sous-marins. Dès 1853, on fit des tentatives pour en établir dans la Méditerranée, mais elles échouèrent; ce n'est qu'en 1870 qu'elles furent reprises et qu'on réussit à poser une ligne entre Marseille et Bône; dans les années suivantes on en établit une seconde entre Marseille et Alger. Depuis, le nombre des câbles méditerranéens s'est beaucoup accru. L'un d'eux, mouillé sur toute la longueur de la Méditerranée, unit Gibraltar à Alexandrie, par Malte et Candie; d'autres vont de Bizerte en Sicile, de Malte à Tripoli, de Malte à Bizerte. Quant à celui qui reliait Tripoli à Benghazi et à Alexandrie, il s'est rompu et a été abandonné par la Compagnie, à cause de l'énorme dépense que nécessitait son entretien, du revenu insuffisant et du refus du gouvernement turc de participer à la dépense.

La mer Rouge est parcourue par le câble de Suez à Aden et par celui que les Italiens ont dû poser de Massaoua à Assab. D'Aden, la ligne télégraphique sous-marine continue, depuis 1879, jusqu'à Port Natal, en touchant Zanzibar, Mozambique et Lorenzo-Marquez. De Zanzibar

s'en détache une autre, établie par les soins du gouvernement français, pour desservir Mayotte, Nossi-Bé et Tamatave; elle a dû être terminée en juin dernier. La Compagnie adjudicataire comptait la prolonger jusqu'à la Réunion et Maurice.

La côte occidentale d'Afrique est moins favorisée que la côte orientale, au point de vue des communications rapides; mais il est probable qu'elle aura aussi, avant longtemps, sa ligne télégraphique océanique. Depuis 1874, du reste, elle a pu utiliser le câble qui va de Lisbonne au Brésil, en touchant à Madère, aux Canaries et aux îles du Cap Vert. En outre, au mois de janvier 1885, l'établissement de la ligne de Cadix à Ténériffe et à Dakar (Sénégambie) a été terminé et a rendu d'inappréciables services à toute la côte de Guinée. Enfin l'on parle plus que jamais de la prolonger jusqu'au Cap, pour desservir le Congo et Angola. Un contrat dans ce sens a déjà été adopté par les Chambres portugaises. Cette entreprise serait sans doute vivement appuyée en Angleterre et au Cap, où les interruptions fréquentes des communications télégraphiques avec l'Afrique australe, causées par la rupture du câble entre Mozambique et Zanzibar, ont récemment provoqué la réunion de meetings en faveur d'une ligne par la côte occidentale entre la métropole et la Colonie.

Ainsi qu'on peut le voir sur notre carte, les lignes de navigation entourent déjà l'Afrique d'un réseau serré, surtout dans la Méditerranée, franchie non seulement par les nombreux paquebots qui mettent la France et l'Italie en relations avec l'Algérie et la Tunisie, mais encore par les steamers à destination des Indes orientales, qui desservent l'Égypte en passant. Comme, à partir de Suez, ils ne touchent plus aucun port africain, notre carte n'indique pas leurs itinéraires à travers la mer Rouge et le golfe d'Aden, mais les arrête à Port-Saïd.

La fondation de nouvelles colonies et de nouveaux États amène le développement des services maritimes, et il n'est pas d'année où l'on ne signale la création de plusieurs lignes de paquebots. Actuellement elles sont si nombreuses qu'il n'est pas possible de mentionner avec détails tous les ports qu'elles desservent, les conditions de transport, la durée des trajets. Nous voulons seulement signaler les principaux services maritimes, pour donner une idée du mouvement de navigation africain.

Voici les noms des compagnies et des grands ports touchés, classés suivant les trois routes de la Méditerranée, de l'océan Atlantique et de l'océan Indien.

I. Route de la Méditerranée et de la côte septentrionale d'Afrique.

Messageries maritimes (françaises) :
Marseille, Alger, Alexandrie, Port-Saïd, Suez.

Nouvelle Compagnie marseillaise de navigation à vapeur :
Marseille, Alexandrie, Port-Saïd.

Société générale de transports maritimes à vapeur (française) :
Marseille, Alger, Philippeville, Bône, Bougie.

Compagnie générale transatlantique (française) :
Marseille, Alger, Bône, Mostaganem, Arzeu, Oran, Nemours, Tanger.

Compagnie de navigation mixte (française) :
Marseille, Cette, Alger, Bougie, Djidjelli, Oran, Bône, Philippeville, Mostaganem, Arzeu, Nemours, Tanger.

Compagnie Valéry (française) :
Marseille, Alger, Dellys, Bougie, Djidjelli, Collo, Oran, Stora, Tunis.

Compagnie havraise péninsulaire :
Le Havre, Nantes, Saint-Nazaire, Bordeaux, Oran, Bougie.

Compagnie Rubattino, Florio (italienne) :
Gênes, Marseille, Tunis, Sfax, Tripoli, Alexandrie.

Compagnie du Lloyd (austro-hongroise) :
Trieste, Constantinople, Alexandrie, Port-Saïd, Suez.

Compagnie péninsulaire et orientale (anglaise) :
Southampton, Venise, Alexandrie.

Compagnie russe de navigation à vapeur :
Odessa, Constantinople, Smyrne, Alexandrie.

Ligne ottomane :
Constantinople, Port-Saïd, Suez.

Ligne hollandaise :
Amsterdam, Port-Saïd, Suez.

Ligne allemande :
Hambourg, Port-Saïd.

Ligne grecque :
Le Pirée, Port-Saïd.

Compagnie du Khédivié (égyptienne) :
Constantinople, Smyrne, Alexandrie.

II. Route de la côte occidentale d'Afrique par l'Atlantique.

C. Woermann, Hambourg :
Hambourg, Madère, Gorée, Monrovia, Lagos, Cameron, Gabon, Landana, Cabinda, Ambriz.

Kosmos (allemande) :

Hambourg, Saint-Vincent, Amérique du Sud.

Hamburger Südamerikanische Dampfschiffahrtsgesellschaft

Hambourg, Saint-Vincent, Buenos-Ayres.

Mersey Steamship Company :

Londres, Tanger, Rabat, Casablanca, Mogador.

African Steam ship Company :

Liverpool, Le Cap.

British and African Steam Navigation Company :

Liverpool, Hambourg, Madère, Ténériffe, Freetown, Monrovia, Accra, Lagos, Gabon, Congo, Ambriz, Loanda.

Union Steam Ship Company :

Plymouth, Madère, Le Cap, Port Elisabeth, East-London, Natal.

Colonial Mail Line :

Dartmouth, Madère, Ascension, Sainte-Hélène, Le Cap, Natal.

Orient and Pacific Steam Navigation Company :

Plymouth, Saint-Vincent, Le Cap.

Royal Mail Steam Packet Company :

Southampton, Saint-Vincent, Buenos-Ayres.

Messageries maritimes (françaises) :

Bordeaux, Lisbonne, Dakar, Buenos-Ayres.

Compagnie de navigation marocaine (française) :

Marseille, Tanger, Mogador, Canaries.

Société générale des transports maritimes (française) :

Marseille, Saint-Vincent, Buenos-Ayres.

Ligne portugaise :

Lisbonne, Madère, Açores.

Ligne italienne :

Gênes, Saint-Vincent, Buenos-Ayres.

Ligne espagnole :

Cadix, Canaries, Cuba.

III. Route de la côte orientale d'Afrique par la Mer Rouge et l'Océan Indien.

British India Steam Navigation Company :

Aden, Zanzibar, Mozambique, Quilimane, Inhambané, Lorenzo-Marquez Mayotte, Nossibé, Majunga (Madagascar).

Union Steam Ship Company :

Aden, Zanzibar, Natal, Le Cap.

Messageries maritimes :

Marseille, Port-Saïd, Suez, Aden, Mahé (Seychelles), Saint-Denis (La Réunion), Port-Louis (Maurice).

Compagnie du Khédivié (égyptienne) :
Suez, Souakim, Massaoua.

Voici, pour terminer, quelques indications relatives à la durée des trajets, de :

Marseille à Oran, 52 heures.
Marseille à Alger, 38 heures.
Marseille à Philippeville, 48 heures.
Marseille à Alexandrie, par Malte, 6 j.
Marseille à Alexandrie, par Naples, 7 j.
Marseille à Tunis, 3 jours.
Carthagène à Oran, 12 heures.
Gênes à Alexandrie, 8 jours.
Trieste à Alexandrie, 5 jours.
Constantinople à Alexandrie, 7 jours.
Odessa à Alexandrie, 10 ½ jours.
Malte à Alexandrie, 3 jours.
Gibraltar à Alexandrie, 8 jours.
Southampton à Alexandrie, 13 jours.
Liverpool à Alexandrie, 14 jours.
Hambourg à Alexandrie, 15 jours.
Liverpool à Madère, 7 jours.
Hambourg à Madère, 9 jours.
Lisbonne à Madère, 2 ½ jours.
Cadix à Ténériffe, 3 ½ jours.
Ténériffe à Dakar, 4 jours.
Plymouth à St-Vincent (Cap Vert), 9 j.
Plymouth au Cap, 20 jours.
Lisbonne au Cap, 17 ½ jours.
L'Ascension au Cap, 13 jours.
Marseille à la Réunion, 21 jours.
Aden à Zanzibar, 10 jours.
Zanzibar à Mozambique, 5 jours.
Zanzibar à Mayotte, 2 ½ jours.

BIBLIOGRAPHIE [1]

Ch. Le Brun-Renaud. Les possessions françaises de l'Afrique occidentale. Paris (L. Baudoin et C°), 1886, in-8°, 340 p. et 2 cartes, fr. 3,50. — Dans cet ouvrage de vulgarisation géographique, un des meilleurs que nous connaissions, sur la situation coloniale de la France, l'auteur s'est proposé de faire un résumé historique de la conquête du Sénégal, de l'établissement de l'autorité française à la côte de Guinée, au Gabon, sur l'Ogôoué et au Congo. En même temps il étudie la géographie physique et administrative de ces possessions françaises, esquisse les mœurs de leurs habitants, leur organisation politique, sociale, religieuse ; il en décrit la faune, la flore et les richesses économiques. Un coup d'œil d'ensemble sur les missions et les explorations que le gouvernement français a ordonnées au Sénégal depuis 1879 jusqu'à l'heure actuelle, et trois chapitres sur l'Association internationale africaine, la Conférence de Berlin et le Congo, avec un appendice sur les colonies de l'empire allemand, donnent un caractère d'actualité à ce volume qui est écrit dans un style clair, toujours élégamment correct, sans longueurs ni digressions inutiles, impartial dans ses aperçus, tel qu'il convient à un historiographe sérieux, de quelques-unes des conquêtes les plus importantes de la France.

[1] On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

TABLE DES MATIÈRES

DE LA SIXIÈME ANNÉE

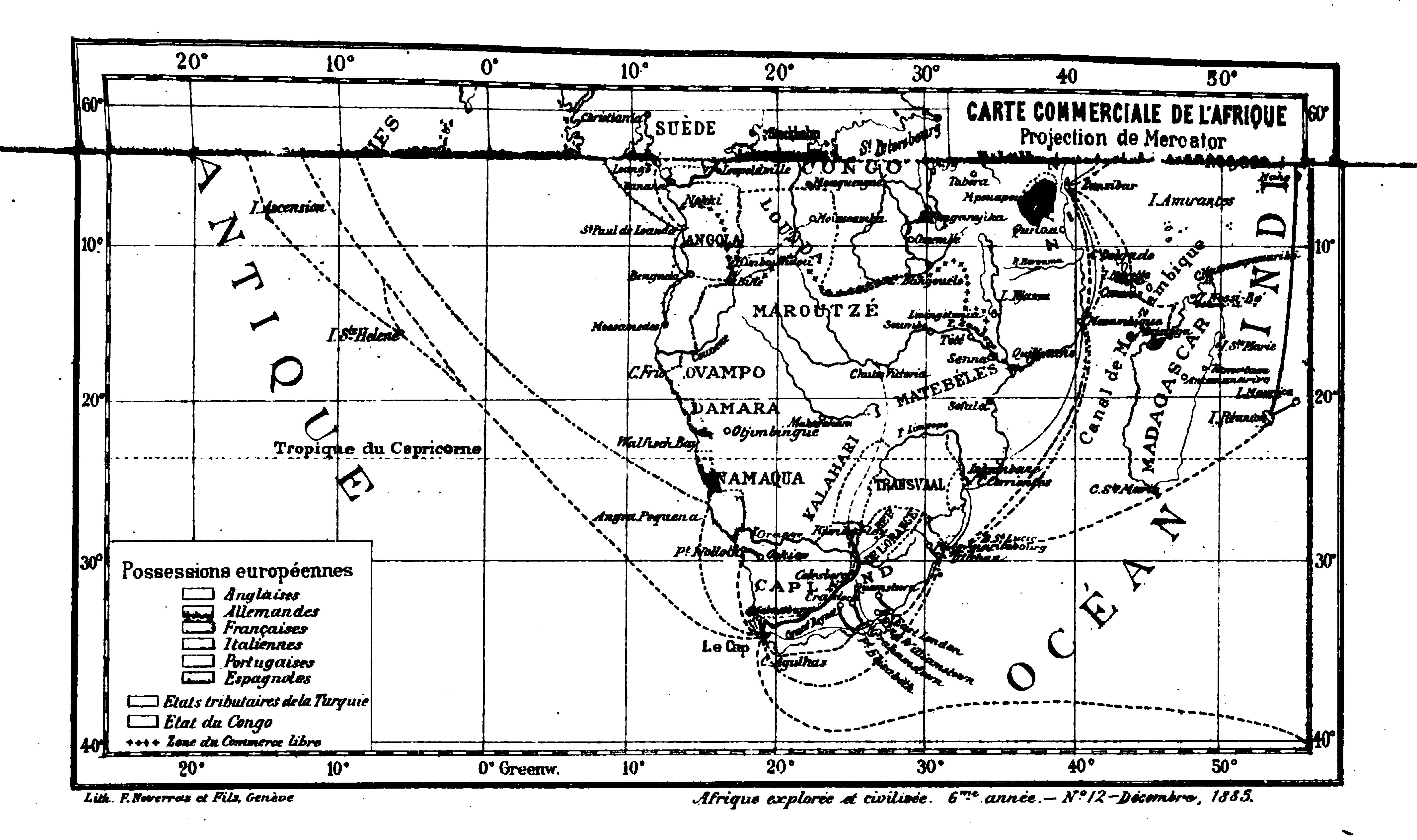
BULLETIN MENSUEL et NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

CORRESPONDANCE

ARTICLES DIVERS

BIBLIOGRAPHIE

CARTES


CARTE COMMERCIALE DE L'AFRIQUE
Projection de Mercator
SUÈDE
CONGO
LOUANDA
ANGOLA
MAROUTZÉ
OVAMPO
DAMARA
NAMAQUA
KALAHARI
MATEBÉLÉS
TRANSVAAL
CAPLAND
MADAGASCAR
Canal de Mozambique
OCÉAN
IND
ANTIQUE
Tropique du Capricorne
I. Ascension
I. Ste Hélène
Le Cap
St Paul de Loanda
Benguela
Mossamedes
C. Frio
Walfisch Bay
Angra Pequena
Pt. Nolloth
Otjimbingue
Zanzibar
I. Amirantes
Tabora
Quiloa
L. Nyassa
Senna
Quilimane
Sofala
Inhambane
C. Corrientes
C. Ste Marie
I. Ste Marie
I. Maurice
I. Réunion
Possessions européennes
Anglaises
Allemandes
Françaises
Italiennes
Portugaises
Espagnoles
Etats tributaires de la Turquie
Etat du Congo
Zone du Commerce libre
0° Greenw.
Lith. F. Noverraz et Fils, Genève
Afrique explorée et civilisée. 6me année. — N° 12 — Décembre, 1885.

ÉCHANGES

Sociétés de géographie.

Amsterdam. Anvers. Berlin. Brême. Bruxelles. Constantine. Douai. Edimbourg. Francfort s/M. Greifswald. Halle. Hambourg. Iéna. Le Caire. Leipzig. Lille. Lisbonne. Lyon. Madrid. Manchester. Marseille. Montpellier. Nancy. New-York. Oran. Paris. Rochefort. Rome. Rouen. Vienne.

Sociétés de géographie commerciale.

Berlin. Bordeaux. Paris. Porto. Saint-Gall. Le Havre.

Missions.

Journal des missions évangéliques (Paris).
Bulletin missionnaire (Lausanne).
Missions évangéliques au XIXme siècle (Neuchâtel).
Journal de l'Unité des Frères [moraves] (Peseux).
Missions catholiques (Lyon).
Missions d'Afrique (Alger).
Annales de la propagation de la foi (Lyon).
Missions-Blatt (Barmen).
Berliner Missions-Berichte (Berlin).
Heidenbote (Bâle).
Evangelisches Missions-Magazin (Bâle).
Calwer Missions-Blatt (Calw).
Allgemeine Missions-Zeitschrift (Gütersloh).
Glaubensbote (Bâle).
Africa (Londres).
La Nigrizia (Vérone).
Church missionary Intelligencer and Record (Londres).
Missionary Herald (Boston).
American Missionary (New-York).
Foreign Missionary (New-York).
Regions beyond (Londres).
Chronicle of the London Missionary Society (Londres).
Monthly Record of the Free Church of Scotland (Edimbourg).
Missions Field (Londres).
Church of Scotland home and foreign Missionary Record (Edimbourg).
Missionary Record of the united presbyterian Church (Edimbourg).
Central Africa (Londres).
Woman's foreign missionary Society (Philadelphie).

Divers.

Gazette géographique et Exploration (Paris).
Moniteur des Colonies (Paris).
Bulletin des Mines (Paris).
Bulletin de l'Association scientifique algérienne (Alger).
Bulletin du Comice agricole (Médéa).
Bulletin de l'Académie d'Hippone (Bone).
Bulletin de renseig. coloniaux (Paris).
Revue géographique internationale (Paris).
Le Mouvement géographique (Bruxelles).
Handels-Zeitung (Saint-Gall).
Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik (Vienne).
Mittheilungen der afrikanischen Gesellschaft in Deutschland (Berlin).
Oesterreichische Monatsschrift für den Orient (Vienne).
Zeitschrift für wissenschaftliche Geographie (Vienne).
Deutsche Kolonialzeitung (Francfort s/M).
Chamber of Commerce Journal (Londres).
African Times (Londres).
Antislavery Reporter (Londres).
Aborigine's Friend (Londres).
African Repository (Washington).
Esploratore (Milan).
Cosmos (Turin).
Bollettino della Societa africana d'Italia (Naples).
Boll. della sezione Fiorentina (Florence).
Marina e Commercio, e Giornale delle colonie (Rome).
Africa oriental (Mozambique).
O Africano (Quilimane).
Jornal das colonias (Lisbonne).
As colonias portuguezas (Lisbonne).
Revista de Estudos Livres (Lisbonne).
Revue Coloniale internat. (Amsterdam).
Réveil du Maroc (Tanger).

AUTRES PUBLICATIONS CONSULTÉES

Tour du monde (Paris).
Revue de géographie (Paris).
Revue maritime et coloniale (Paris).
Indépendant (Constantine).
Moniteur de l'Algérie (Alger).
Dr A. Petermann's Mittheilungen (Gotha)
Proceedings of the royal geographical Society and monthly Record of geography (Londres).
Natal Mercury (Durban).
Cape Argus (Cape-Town).
West African Reporter (Sierra Léone)

Etc., etc.

SOMMAIRE

OUVRAGES REÇUS :

Les possessions françaises de l'Afrique occidentale, par Ch. Le Brun-Renaud. — Paris (L. Baudoin et Cie), 1886, in-16, 332 p. et 2 cartes, fr. 3. 50.

Les explorateurs français en Afrique, par Eugène Parès. — Limoges (Eug. Ardant et Cie), gr. in-8°, 304 p.

Das internationale System zur Unterdrückung der Afrikanischen Sklavenhandels in seinem heutigen Bestande, F. von Martitz. — Freiburg in B. (J.-C.-B. Mohr), 1885, in-8°, 107 p.

Le Maroc. Voyage d'une mission française à la cour du sultan, par le Dr A. Marcet. — Paris (E. Plon, Nourrit et Cie), 1885, in-16, 298 p. avec gravures et carte.

Cinq années au Congo, par Henri M. Stanley. — Bruxelles (Institut national de géographie), 1885, gr. in-8°. 716 p. avec 120 illust. et 4 cartes, fr. 20.

Genève. — Imprimerie Charles Schuchardt.

